

REVUE SUISSE

ET

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

TOME DOUZIÈME

[illegible]

NEUCHATEL

AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE

[illegible]

A LAUSANNE, CHEZ GEORGES BRIDEL, LIBRAIRE.

[illegible]

REVUE SUISSE

ET

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

TOME DOUZIÈME.

XIIme Année. — VIIme de la Chronique.

NEUCHATEL

AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE

RUE DU TEMPLE-NEUF

A LAUSANNE, CHEZ GEORGES BRIDEL, LIBRAIRE.

—

1849.

MICHEL SERVET

ET LES LIBERTINS DE GENÈVE.[1]

Ce n'est certes pas, comme le titre qui précède pourrait le donner à croire, une étude complète que je vais entreprendre sur cet antagoniste du grand Réformateur et sur la jeunesse frivole de Genève. Il me siérait peu de vouloir, après MM. Rilliet de Candolle, Emile Saisset et d'autres, aborder un sujet sur lequel ils ont répandu tant de lumières. Au plus essayerai-je, à l'occasion d'un drame joué récemment sur l'un des principaux théâtres de Paris, de rectifier, par la critique de cette pièce, des faits et des jugements erronés. En avançant dans la lecture de ces pages, le lecteur s'apercevra d'ailleurs que l'examen des doctrines de Michel Servet offre peut-être quelque intérêt, aujourd'hui surtout où tant de faux docteurs surgissent de toutes parts. Si je m'arrête longuement sur le drame de M. Fournier, c'est qu'il me donnera l'occasion, indépendamment de mon but principal, de mentionner quelques circonstances nouvelles sur ce sujet intéressant. — Qu'on me permette, d'entrée, quelques citations; voici le début du drame :

(1) Que nos lecteurs ne s'étonnent pas trop de rencontrer dans une *Revue Suisse* un article sur Michel Servet, à l'occasion d'un drame joué à Paris. Il nous a paru qu'un drame écrit par un Suisse, sur un sujet suisse, rentrait à quelques égards dans notre champ d'études. Rappelons ici que déjà notre chroniqueur parisien a signalé ce drame dans sa Chronique de septembre, page 554 du XIe volume.

(*Note de la Rédact.*)

Pécolat, (chef des libertins). Quoi! Tu es cet homme dont nous envions tous l'esprit et le savoir, — qu'on dit intrépide, aventureux, et d'une intelligence sans bornes! Tu es ce Michel Servet qui a disputé contre la Sorbonne, contre Zwingle et dont le nom seul fait pâlir Calvin! — Et tu veux partir, tu me demandes une barque pour traverser le lac pour t'enfuir, lorsqu'ici, dans Genève, trente familles patriciennes n'attendent qu'un chef et qu'un drapeau!

Servet. Oui, je veux partir, — il le faut. J'ai parcouru toute l'Allemagne, toute la Suisse, toute la France, — il me reste l'Italie à fouiller depuis la Lombardie jusqu'aux Calabres, et je vais en Italie. Si je n'y trouve pas ce que je cherche, je ne sais, peut-être traverserai-je les mers.

Pécolat. Que veux-tu dire! Que cherches-tu de la sorte, dans le monde entier?

Servet. Une femme et un enfant.

Pécolat. Une femme.... un enfant?

Servet. Ecoute. J'avais vingt ans à peine. Je me battais en Allemagne pour Carlstadt et Munzer. Je fus de cette grande bataille de Franckausen où Munzer, le terrible anabaptiste, poussa son dernier cri de guerre. Il fut vaincu. Ses bandes se dispersèrent sur toutes les routes d'Allemagne. Le pays était couvert de familles errantes, poursuivies par l'épée des vainqueurs. Une femme, une jeune fille, veux-je dire, fuyait seule, séparée des siens, mourante de fatigue et d'effroi. Je la pris sous ma garde, et nous errâmes ensemble plusieurs mois, traqués de montagne en montagne. Enfin nous arrivâmes à Strasbourg, où nous parvînmes à nous cacher. Cette pauvre créature, belle et résignée comme une sainte, concentra sur moi toutes les sollicitudes de son cœur. Et je l'aimai. Nous nous unîmes selon la foi des anabaptistes, c'est-à-dire sans prêtre et à la face de Dieu. Elle devint ma femme.... et s'appela Idelette de Bures, comtesse de Villanova.

Pécolat. Mais, à cette époque, l'on poursuivait encore avec fureur les vieilles bandes de Munzer.

Servet. Oui, frère. A cette époque on vous découvrait, on s'emparait de vous, on vous jugeait, et l'on vous brûlait, tout cela entre deux couchers de soleil. Or je fus découvert.

Pécolat. Ciel!

Servet. Il fallait fuir, —mais Idelette était mère, et je n'eus pas le cœur de lui imposer encore cette part de mes destins. Je partis seul, et, pendant des mois, des années, j'errai dans les Ardennes, relancé de solitude en solitude, et sentant sans relâche la meute des rabatteurs qui m'aboyait aux talons. Un jour je reçus une lettre par un colporteur de la Lorraine. Il y avait ceci: « Un anabaptiste vient d'être brûlé » publiquement à Bâle sous le nom de Michaël de Villanova; vous » pouvez vivre, si vous prenez un autre nom. » On terminait par des menaces de mort, si je révélais ce mystère. Je pris le nom de Servet

et je courus à Strasbourg, dans l'espoir d'y rencontrer Idelette. Elle n'y était plus. Je cherche, je demande, je m'informe, plus de traces! En retrouvant la vie, j'avais perdu ce qui me la faisait aimer.

Pécolat. Et depuis lors?

Servet. Depuis, j'ai épluché une à une toutes les provinces de France et d'Allemagne. Rien, toujours rien. Alors, pour me distraire, pour donner le change aux impatiences désespérées de mon âme, j'ai étudié, j'ai creusé tous les champs de la science, mais avec un emportement qui m'a fait rechercher la lutte autant que la vérité. Oh! oui, la lutte! Il me fallait une haine, une victime, j'ai choisi Calvin. Lui et moi, nous ne nous sommes jamais vus, jamais parlé — mais je le hais—je le hais, parce qu'à l'époque des persécutions, il était à Strasbourg et qu'il fut sans doute de mes inquisiteurs. C'est étrange, je voudrais voir cet homme. Au moment d'escalader les murs de ma prison, je lui ai écrit que je m'évadais, qu'il me donnât un sauf-conduit, que je viendrais à Genève, et que là, face à face, nous nous mesurerions enfin. Il n'a pas répondu. Si bien qu'au lieu de venir à Genève pour défier cet homme, j'y suis venu pour te demander une barque et les moyens de passer en Italie.

Pécolat. Insensé! Reste avec nous. Tu veux voir Calvin face à face, dis-tu? Eh bien! nous te le montrerons, pardieu! et de près! A tout prendre, il vaut mieux être révolté que proscrit.

Servet. Non! J'ai une idée qui me pousse vers l'Italie.

Pécolat. Toujours cette femme! Et si elle n'est plus qu'un vain fantôme qui habite encore tes rêves, si elle est morte...

Servet. Morte! C'est impossible. A l'heure où elle eût cessé de vivre, une voix aurait pleuré dans les ténèbres et mon cœur se serait brisé... Elle est vivante!

(Une femme en ce moment traverse la scène. Avant qu'elle ait baissé son voile, Servet l'a reconnue, et demande son nom à Pécolat).

Pécolat. Elle porte le nom de son illustre époux, Calvin.

Servet. Calvin!

Pécolat. Une sainte personne, à ce qu'ils disent.

Servet. Calvin!

Pécolat. Eh bien! qu'y a-t-il? Pourquoi ces traits bouleversés?

Servet. Il y a que je ne pars plus; il y a que je suis des vôtres, entends-tu, des vôtres, et que mon glaive, et que ma parole, et que toute mon âme est à vous.

Pécolat. Quoi! Tu restes!

Servet. Je reste, et il y aura du sang,... car cette femme...

Pécolat. Cette femme!...

Servet. Cette femme, c'est Idelette de Bures!

Voilà l'exposition des *Libertins de Genève*. Si j'en ai transcrit le texte même, c'est parce que tout le drame est là, et que, n'es-

sayant pas dans cet article une étude littéraire, je voudrais, par quelques citations, nécessaires du reste à mon récit, donner au lecteur une idée du style et de la *manière* de M. Fournier. Je continue.

Servet s'introduit chez Idelette de Bures et tombe dans les mains de Calvin. Le Réformateur appelle alors un enfant qu'il a recueilli chez lui un jour qu'il le trouva nu et mourant de froid sur le seuil de sa demeure, et lui parle ainsi :

— « Si je te disais : Donatien, va-t-en devant le tribunal des hommes accuser Michel Servet d'être un hérétique et un athée — va, pour l'honneur de la foi, pour la gloire éternelle de Dieu, prouver au monde que Servet, dans ses écrits, dans ses discours, dans ses lettres, dans ses actes, n'a cessé de commettre l'infâme attentat de lèse-Majesté suprême, — et qu'il faut que cet homme meure, — si je te disais cela, que ferais-tu ?

Donatien (se recueille et dit :) J'irais et j'accuserais cet homme.

Calvin. Connais-tu bien les lois de la République?

Donatien. Je les connais.

Calvin. Sais-tu que l'accusateur, dans une cause criminelle, encourt la peine du talion, s'il a menti et calomnié ?

Donatien. Je le sais.

Calvin. L'accusateur, dit la loi, répondra tête pour tête de l'accusé. L'un des deux doit mourir.

Donatien. En effet.

Calvin. Et tu consens à aller jouer ta vie contre la vie de cet homme ?

Donatien. J'y consens. »

Donatien se constitue donc prisonnier, court aux cachots de la Tour-de-l'Ile, et, dans la salle de la geôle, se trouve face à face avec Servet. L'auteur s'est réellement inspiré de la situation de ces deux personnages : il a fait ressortir avec talent la tyrannie de ce siècle, où, non seulement dans la religion de l'autorité, mais aussi dans celle de la liberté, nul ne pouvait s'écarter d'un système tracé par un homme ; où le plus habile dans les subtilités tortueuses de la logique avait droit de vie et de mort sur ceux qui ne pensaient pas comme lui, triste parodie de ces anciennes chicanes de Constantinople, où les théologiens étaient empereurs et avaient pour preuve la toute-puissance et pour réfutation des arrêts de mort. Je ne puis m'empêcher de copier la fin de cette scène : c'est une page nécessaire à mon récit, et c'est à mes yeux la plus belle du drame.

Servet. « Donatien !... Plus qu'un mot. Je ne sais quoi m'attire vers ta jeunesse et m'émeut le cœur en te regardant. L'un de nous cependant doit tuer l'autre : c'est affreux, mais c'est la loi. Enfin le ciel en décidera. Mais, puisque cela est irrévocable, puisque c'est toi qu'il me faut briser, ou bien qui doit me perdre, — écoute : faisons comme de braves gens, faisons comme autrefois les gladiateurs qui allaient mourir pour César... embrassons-nous. *(Donatien hésite d'abord, mais il regarde Servet, fait un mouvement et se jette dans ses bras).* Quelle barbarie ! Si jeune, si beau ! L'envoyer à la mort ! Oh ! cet homme est véritablement bien cruel. Voyons, Donatien, dis-moi, s'il t'arrivait malheur, tu as une mère, n'est-ce pas, qui pleurerait beaucoup ? Penser à ces choses-là, c'est horrible, mais, que veux-tu, il faut tout prévoir ! — Dis-moi le nom de ta mère !

Donatien. Ma mère ! je n'ai pas de mère.

Servet. Elle est morte ?

Donatien. Morte, non pas ! ma mère ! vous m'avez demandé le nom de ma mère ! Je n'ai pas de mère, mais il est une femme, un ange de charité, qui me recueillit un matin d'hiver, sur le seuil de sa maison. Oh ! si je meurs, si vous pouvez arriver jusqu'à elle, portez-lui ma dernière larme et mon dernier soupir. Dites-lui que Donatien est mort en la bénissant... dites-lui que je suis heureux, que je suis allé rejoindre un martyr qui fut mon père. *(La cloche sonne pour la rentrée des prisonniers.)*

Servet. Son nom ? Quel est le nom de cette femme ?

Donatien. C'est l'épouse de mon maître, c'est Idelette de Bures.

Servet (tressaillant). Idelette de Bures ! Et le nom du martyr, le nom de ton père ?

Donatien. Le comte de Villanova.

Servet. Villanova !

(Servet demeure un instant foudroyé. Le geôlier entre alors pour faire rentrer Donatien au cachot. Servet veut se précipiter sur Donatien et ne trouve plus qu'une porte fermée.)

« Mon fils, s'écrie-t-il, mon fils ! Non, j'ai mal entendu... Ce n'est pas cela, je deviens fou ! — Mon fils !.... Quelle preuve en donnerai-je ? Mon nom de Villanova est enseveli à Bâle, dans la tombe d'un supplicié ! »

Cependant Idelette aime Servet et hait Calvin ; Calvin hait Servet et aime Idelette : de là quelques combinaisons assez dramatiques — quoiqu'un peu renouvelées du *Proscrit* de Frédéric Soulié — de là aussi une scène bien pauvre, bien au dessous de l'auteur et des personnages : du radotage ultrà-classique dans un style échevelé.

Voici maintenant la fin du drame. Servet ne veut plus combattre, car ce serait tuer son fils ; il ne veut plus mourir, car la paternité le rattache à la vie et il va s'humilier devant Calvin, — lorsque Donatien se tue, pour ne pas être la cause du déshonneur de son père. Servet se laisse alors conduire au bûcher.

Telle est l'œuvre de M. Fournier, dégagée des milliers d'incidents qui serpentent autour de ses neufs tableaux, et réduite, pour ainsi parler, à l'état de grande route. Dirai-je que ce roman est sorti tout entier de l'imagination du poète ?—Le lecteur le sait ou le devine. Essaierai-je de rétablir les faits, tels que l'histoire les raconte ? Le lecteur pourrait le faire au moins aussi bien que moi. Etudierai-je les qualités ou les défauts littéraires et dramatiques des *Libertins de Genève?* Le lecteur doit s'en soucier fort peu. Je tâcherai donc de dessiner les personnages et les caractères que l'on vient de mettre en scène, tels que le poète les a compris et tels que l'étude et la réflexion me les montrent ; et, comme ces caractères tiennent de près, non seulement à l'histoire de la Réformation, mais aussi à l'histoire de Genève et même à celle de la Suisse, peut-être le lecteur me saura-t-il gré de ce travail.

Disons d'abord que M. Marc Fournier repousse assez cavalièrement le reproche d'inexactitude historique. « Les chroniques genevoises, écrit-il dans sa préface, nous apprennent qu'un anabaptiste, passant par Genève, fut persécuté par Calvin, au point qu'il s'enfuit à Strasbourg, où il mourut. Quelques années plus tard, Calvin, réfugié lui-même à Strasbourg, épousait Idelette de Bures, la veuve de cet homme. L'histoire nous dit que l'anabaptiste s'appelait Stærder, je l'ai appelé Villanova et je l'ai fait vivre, voilà tout. »

Ah ! voilà tout? Vous n'avez changé que le fond du drame, rien de plus. Ce poème d'amour qui donne à vos personnages des pensées, des sentiments et un but étrangers, non seulement à l'histoire, mais au siècle où ils vivaient ; cette arène tracée par votre imagination, où vous faites lutter non pas des intelligences, mais des cœurs ; cette intrigue qui substitue les intérêts du monde à ceux du ciel et l'amour d'ici-bas à la foi d'en haut, tout cela n'est que peu de chose? Ah ! voilà tout?

Je n'aurais certes point demandé à l'auteur de suivre pas à pas les chroniques. Les Registres du Conseil de Genève, ceux de la vénérable Compagnie des pasteurs, *la Déclaration pour maintenir*

la vraye foi de Calvin et les liasses de papiers jaunis qui font la richesse des archives eussent été peu goûtés des Parisiens. Malgré le culte de la couleur locale, on n'eût pas aimé au théâtre des discussions théologiques, on n'eût pas été charmé de ces curieux détails de procédure qui font le bonheur des archéologues et des romanciers du jour (qui, soit dit entre nous, deviennent dangereusement bibliophiles); on eût vu sans intérêt, par exemple, Calvin accuser Servet d'une citation de Ptolémée qui contredisait les récits de la Bible. «C'est un grand outrage au Saint-Esprit, disait-» on à l'accusé.—Oncq n'ai fait que translater, répondait-il, c'est » Ptolémée qui est athéiste. —Sur quoi, dit Calvin, je fus bien aise » de clore la bouche à ce mécréant, et je lui demandai pourquoi » alors il avait signé le travail d'un autre. Tant y a que ce villain » chien, estant ainsi abbattu par si vives raisons, ne put que tor-» cher son museau en disant: Passons outre, il n'y a point là de mal (1).» — Les habitués des stalles ou ceux du paradis doivent se soucier fort peu du panthéisme de Servet, lequel prétendait que « toutes créatures sont de la substance de Dieu et que toutes choses » sont pleines de dieux infinis.» — « Moi, poursuit Calvin, estant » fâché d'une absurdité si lourde, repliquay à l'encontre: Comment, » poure homme, si quelqu'un frappoit ici avec le pied, et qu'il dist » qu'il foulle ton Dieu, n'aurais-tu point horreur d'avoir assubjetti » la maiesté de Dieu à tel opprobre? — Alors il dit: Je ne fais » *nulle* doute que ce banc et ce buffet, et tout ce qu'on pourra » monstrer ne soit la substance de Dieu. — Derechef, quand il luy » fut obiecté que doncques à son compte le diable serait substan-» tiellement Dieu.— En se riant, il respondit bien hardiment: En » doutez-vous? Quant à moy ie tien ceci pour une maxime géné-» rale, que toutes choses sont une partie et portion de Dieu et que » toute nature est son esprit substantiel. »

Ces incidents, et bien d'autres encore, sont propres, comme dit M. Saisset, à peindre cette pédanterie féroce qui fit le caractère de tout le débat, mais ils ne sont pas très dramatiques. Nous ne ferons pas un crime à M. Fournier d'avoir enrichi de son propre

(1) Déclaration, p. 1354. — Relation du Procès criminel intenté à Genève en 1553, par Michel Servet (Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, T. 3. Livr. 1) par M. Rilliet de Candolle, Voyez aussi dans la *Revue des deux Mondes* l'article de M. Emile Saisset, intitulé *Michel Servet*. (Livr. du 1 mars 1848) et le dernier chapitre des Chroniques suisses de M. de Valayre.

fonds la pauvreté dramatique de l'histoire. Nous reconnaissons au dramaturge le droit d'intervertir les faits et d'en inventer même au besoin. Tous les poèmes historiques, depuis l'Iliade d'Homère jusqu'aux Girondins de Lamartine, ont usé largement de ce droit. L'histoire toute nue est souvent froide et pâle, et c'est pour lui rendre la chaleur et la vie que le poète la couvre de son imagination. Il l'habille, il ne la change pas. L'imagination peut ressembler aux draperies antiques qui, à la fois, laissaient voir la beauté de la statue, et en voilaient la nudité. Cependant ce droit impose un devoir au poète. Il peut inventer, il ne doit pas mentir. Il peut ajouter des pierres à un édifice historique, il ne doit pas en changer le style et coiffer, par exemple, un pilier moyen-âge d'un chapiteau corinthien. Il ne doit pas refaire, au gré d'une fantaisie qui remplace mal la méditation, les grandes figures que le passé nous montre. Si les faits lui appartiennent, les siècles et les hommes ne lui appartiennent pas. C'est là, je crois, une loi souveraine, et qui, par malheur, a toujours été violée parmi nous. Corneille a mis du sang espagnol dans les veines de ses héros romains. Racine a transporté en Grèce, à Rome, à Constantinople et même à Jérusalem le siècle de Louis XIV. L'école du bon sens, en général, n'a vu dans l'histoire qu'un prétexte à de grands et beaux vers. Aujourd'hui l'école de la fantaisie ne voit la vérité que dans la couleur locale et se permet de tout changer, sauf les costumes et les décors. Cette loi, M. Fournier, l'avez-vous violée ? Je voudrais dire que non.

Votre drame nous montre cinq personnages : Idelettes de Bures, Donatien, Pécolat ou le parti libertin et le Réformateur. — Votre Idelette est une créature à double face : d'un côté, c'est la veuve en pleurs, l'épouse fidèle, la chrétienne résignée, c'est l'idéal de la femme : un cœur qui sait à la fois aimer, se dévouer et souffrir. De l'autre, c'est je ne sais quoi de sauvage et de haineux, une de ces natures énergiques et violentes qui mentent à leur sexe, à leur mission dans ce monde, à la beauté première qu'elles ont reçue de Dieu ; c'est le type qui a servi aux poètes pour personnifier l'esprit du mal : c'est l'étoffe de Camille dans Corneille et de lady Macbeth dans Shakespeare ; mais on plaint Camille et l'on déteste lady Macbeth, et vous voulez que l'on admire Idelette de Bures. Est-ce l'influence de Saint-Simon, est-ce le culte de la Vésuvienne, ou bien tout simplement le désir de donner un rôle de hyène à telle actrice qui en fait sa spécialité, est-ce là ce qui vous a inspiré

ce caractère? C'est une question. — Double face aussi dans Donatien. Relisez ce qu'il dit à sa mère au commencement de la pièce : « Lorsque vous m'avez dit : Je suis ta mère, je sentis que tout mon être s'était transfiguré..... Plus de fierté, plus d'orgueil ; je me courbai avec joie sous la main d'un maître inflexible ; je devins humble, résigné, et moi, qui méditais la fuite, je n'eus plus qu'un souci, celui de conserver une place, quelque chèrement payée, quelque petite fût-elle, au foyer de M. Calvin. On m'appelle son serviteur, son valet, son esclave! Oui, je veux l'être, — car, si je lui obéis, à ce seigneur absolu, c'est pour pouvoir quelquefois, comme à cette heure, lorsque les portes sont bien closes, lorsque personne que Dieu ne peut nous entendre, m'agenouiller et vous dire : Ma mère, bénissez-moi ! » Voilà un langage vrai et senti : c'est l'amour filial qui parle. Mais, plus tard, lorsque Donatien supplie son père de ne point s'humilier devant Calvin et de monter sur le bûcher, la vérité s'enfuit, la sensibilité s'éteint et l'orgueil la remplace, l'orgueil stoïque du païen, l'orgueil froid et pâle du communiste, qui ne sent pas la famille et ne croit pas en Dieu. — Cela dit, je laisse ces caractères de côté, parce qu'ils ne sont pas historiques. Occupons-nous maintenant de nos trois grands *protagonistes*, de Servet, du parti libertin et de Calvin.

Avouez-le d'abord, votre XVIme siècle a été dépeint selon le nôtre. Vous avez imaginé un Sonderbund et une démocratie : on dirait le premier acte du drame qui s'est achevé il y a un an. Servet est un héros qui pense, qui sent et qui agit pour le parterre de nos théâtres. L'histoire nous montrait un homme qui se sentit dès son enfance une vocation pour les spéculations religieuses, et qui, dès l'âge de vingt ans, quittait l'université de Toulouse, traversait l'Italie et courait en Allemagne pour se vouer corps et âme à la Réforme,— mais ce dévouement à une cause religieuse n'eût pas suffi pour lui attirer les sympathies du public et vous avez déjà altéré, rabaissé même le caractère de votre héros en le *dramatisant* par l'amour. Servet amoureux, courant le monde, non plus pour répandre ses doctrines, mais pour retrouver son épouse ; cherchant dans la science non pas l'unique pensée de sa vie, mais une distraction à son amour ; haïssant Calvin, non pas comme traître à la foi, mais surtout comme époux d'Idelette, Servet devient un personnage de fantaisie ; ce qu'il gagne comme héros de théâtre, il le perd comme penseur ; on l'aime mieux, sans doute,

mais on croit moins en lui. — Servet n'a jamais eu de femme et pour cause (1) — mariez-le, nous y consentons — que cette union diffère des autres, des hymens épiciers, comme on dit, qui se font prosaïquement devant le ministre et le maire de l'arrondissement, nous y consentons encore; — mais que l'amour d'Idelette soit toute la vie de Servet, nous ne pouvons y consentir. Ici ce n'est plus seulement le fait que vous changez, c'est l'homme, et vous n'en avez pas le droit.

Il est de ces pensées pleines de hardiesse et de vigueur, qui, lors d'une révolution philosophique, religieuse ou politique, s'emparent du système nouveau, le pressent en tous sens, et en font

(1) Dix-huitième interrogat (fait à Servet). « S'il a esté marié et s'il respond que non, sera interrogé, veu son âge, comment il s'est peu tant longuement contenir de se marier.

« Respond Servetus: Que non jamais, et que c'est pour ce qu'il ne se sentoit pas potent, *quum ex unâ parte ablatus, ex alterâ ruptus esset.* »

Lorsque je faisais les recherches nécessaires à cet article, je reçus de l'obligeante érudition de mon ami M. F. Næf un billet que je suis heureux de transcrire ici, pour épargner peut-être une méprise aux lecteurs de la *Revue* qui s'occupent d'archéologie.

« Cher ami, ayant appris que vous vous occupez de recherches historiques à propos des *Libertins de Genève*, permettez-moi de vous mettre un peu sur vos gardes. Vous trouverez peut-être dans nos Archives un monument qui a déjà trompé bien des gens et qui en tromperait bien d'autres sans la bienveillance éclairée de M. l'archiviste Sordet : c'est une note adressée en 1539 à la Seigneurie de Genève, par les autorités bernoises qui possédaient alors le pays de Gex. — Ce monument est intitulé ; *Lettre des Seigneurs de Berne à ceux de Genève, du* 9 *décembre* 1539, *pour Michel Servet dont on détient la femme.* A cette note est jointe, si ma mémoire ne me trompe pas, une lettre de ce Michel Servet lui-même, aux mêmes fins; quoiqu'il en soit, voici une copie de la note, ou du moins de la partie intéressante de ce document.

« Nobles, Magniffiques Seigneurs, etc. — très chers et feaulx combourgeois, ... nous à Michel Servet, résidant en notre ville de Gex, donné entendre et fait plaintif du reffus que faictes de luy ouctroyer sa femme laquelle vous détenez. Nous priant luy vouloir donner lettres de recommandations à telle cause, vous prions laisser ladicte femme revenir ou luy dire la raison de cette détention, priant le Créateur vous maintenir en sa saincte protection, etc., etc. — L'Avoyer et Conseil de Berne.

« Il serait facile de s'imaginer, surtout dans la première joie que cause une bonne trouvaille archéologique, que le *Michel Servet* dont il s'agit ici est le fameux et le malheureux espagnol Villanova ; j'ai cru même que M. Marc Fournier pouvait avoir été induit en erreur par cette fausse donnée. Mais que cela soit ou non, il n'en est pas moins certain que le Michel Servet de la lettre était un sujet bernois, originaire du pays de Gex, et que cette famille existe encore, au dire de notre savant archiviste, soit sous le nom de *Servet*, soit sous le nom de *Servel*, qui n'est qu'une variante du premier. — Si les renseignements ci-dessus peuvent vous être de quelque utilité, faites-en l'usage que vous jugerez convenable. A vous, F. Næf. »

jaillir, au moyen d'une logique opiniâtre, la conséquence qui leur convient. Ces pensées-là ne connaissent pas de limites dans le domaine de l'intelligence : elles vont, elles vont toujours — aucune exagération ne les effraie, aucune folie ne les arrête : ingénieuses et subtiles dans leurs déductions, elles partent d'un principe vrai pour arriver à un système absurde et élèvent tant bien que mal l'erreur sur la vérité. Tel était Servet. Il fit sortir de Luther je ne sais quel gâchis un peu rationaliste, un peu socinien et très panthéiste, comme plus tard Spinoza fit sortir de Descartes un panthéisme pur, et comme aujourd'hui quelques rêveurs font sortir le communisme de la démocratie. Or, dans ces temps de révolutions où le sens commun, cet esprit éminemment stationnaire, cette raison de tout le monde que tout progrès déconcerte et qui tient *quand même* au *statu quo* intellectuel, — où le sens commun est déjà effrayé d'une première réforme, et pense qu'elle a été trop loin — dans ces temps-là tout nouveau pas en avant devient un scandale. Lorsque la vérité reçoit le nom d'hérésie, quel nom donner à l'hérésie qui dévie et s'égare en sortant de cette vérité? Les Réformateurs d'une réforme sont évidemment alors maudits ou bafoués par la foule ; chaque siècle les châtie avec les armes qui lui sont propres : Servet est appelé enfant du diable par Calvin ; Spinoza est appelé homme détestable par Mallebranche ; M. Proudhon fou fieffé par vous et par moi. Plus tard une espèce de réaction s'opère : c'est la justice de la postérité. Le progrès des idées, le besoin de changement, le culte du malheur inspirent de la pitié d'abord, de l'admiration bientôt pour ces victimes d'un autre siècle. On ne voit plus que du bien là où on ne voyait que du mal. On érige des autels là où se dressaient des échafauds. Bien des gens ont nommé Spinoza le prince des philosophes ; M. Marc Fournier fait de Servet un martyr — et peut-être un jour (que Dieu ne le veuille pas!) l'on fera de Saint-Proudhon un apôtre.

Voilà comment je m'explique la haine qui s'est acharnée contre Servet il y a trois cents ans et la réhabilitation du poète. Laissons maintenant de côté les considérations de ce genre et examinons le caractère historique de Servet ; étudions-le d'après les faits, qui, au fond, sont toujours la manifestation la plus impartiale des caractères. Ce Michaël de Villanova ne se distingue pas des autres réformateurs ; il a leurs vertus et leurs faiblesses : C'est, d'un

côté, un dévouement inébranlable à sa cause, une fidélité de père au système qu'il a enfanté, le désintéressement et le courage d'un homme qui agit selon sa conscience et non pas selon sa cupidité ou son ambition; c'est enfin une force d'âme qui ne le quitte pas, même au moment où il entend la lecture de la sentence, et où, par un mouvement d'épouvante et de désespoir, il s'humlie en demandant grâce,—car même alors, malgré Farel, malgré ses juges, malgré le bûcher qui l'attend, il refuse « d'avouer sa faute et d'en témoigner de l'horreur. » — Mais aussi je retrouve en Servet tout ce que l'on peut reprocher à Calvin. Ni l'un ni l'autre n'a compris le plus grand précepte de l'Evangile, celui que la philosophie la plus pure des anciens temps n'a pu pressentir, celui que la religion de Mahomet n'a osé répéter,— doctrine sublime qui renferme en soi le germe d'une société nouvelle, qui est la base d'un monde nouveau, et que la religion, la politique et la morale commencent à entrevoir et à proclamer en balbutiant les grands mots de Charité, de Fraternité et d'Amour, — doctrine toute divine, qui est venue de Dieu et qu'un Dieu a répandue en disant : « Aimez vos ennemis et faites du bien à ceux qui vous haïssent ! » Servet était aussi impitoyable que son adversaire ; il l'a persécuté longtemps et avec aigreur. Le livre de la *Restitution du Christianisme* est rempli d'insultes jetées à la face du Réformateur. En ce temps-là, les haines des théologiens étaient aussi ridiculement violentes que les haines d'un autre genre le sont de nos jours. On ne pouvait attaquer la pensée sans attaquer l'homme : l'hérésie était un crime et l'on disait avec le philosophe païen : le mal, c'est l'erreur. — Voici, par exemple, quelques-unes des réfutations de Servet : « Tu rêves. Tu extravagues. Tu m'imposes ceci impudemment ! » O l'impudent ! O Simon le magicien ensorcelé ! Tu en as menti, » tu en as menti ! » Et, au bas de ce tas d'invectives, on lisait ces mots ; « *Michel Servetus signe seul, mais il a dans le Christ un* » *protecteur assuré.!!!* »

Dans toute la durée du procès, Servet montre bien plutôt les vices du théologien que les vertus du martyr. Ce n'est pas une lutte franche et noble qu'il essaie, c'est une suite d'escarmouches faites pour fatiguer l'ennemi. Il se retranche quelquefois derrière la dénégation ou le mensonge; il ne craint pas de se contredire, et, à chaque instant, il change d'armes et de position. « En aul» cunes réponses, dit le Réquisitoire, il dict qu'il s'offre estre cor-

» rigé et crie mercy, et après, en plusieurs aultres lieux, il s'as-
» sure et maintient audacieusement n'avoir mal dict ni mal faict. »
Quand il se sent vaincu, il essaie d'atténuer sa culpabilité; il s'humilie devant ses juges; il vante la Réformation et quelquefois même il en vante les chefs: il déclare n'avoir point de haine personnelle qui le mène, mais seulement sa passion pour la vérité. Puis, lorsqu'il sent qu'il a gagné du terrain, il intente une action criminelle à son adversaire; il l'accuse de calomnie et de mauvaise foi. « Si i'aves dict cela (que l'âme est mortelle) non seulement
» dict, mais escript publicament, pour enfécir le monde, ie me
» condemnarès moy mesme à mort. Pour quoy, Messeigneurs, ie
» demande que mon faulx accusateur soyt puni pœna talionis:
» et que soyt detenu prisonier comme moy, iusques à ce que la
» cause soyt diffinie, pour mort de luy ou de moy, ou aultre
» poine. Et, pour ce faire, ie me inscris contre lui à la dicte poine
» de talion. Et suys content de morir, si non est convencu tant de
» cecy que d'aultres choses que ie luy mettrè dessus. » — « En
» contradiction avec lui-même, dit M. Rilliet de Candolle, mais
» emporté par sa haine contre Calvin, Servet ne décline plus,
» comme il l'avait fait dans une autre phase du procès, la juridic-
» tion civile en matière d'opinions théologiques et il consent à
» mourir pour punition de ses erreurs, pourvu que son rival coure
« à cet égard la même chance que lui. Servet était ballotté entre
» ses principes et ses antipathies. » Ce dernier mot peint l'homme et me dispense de rien ajouter à son égard.

Quant aux Libertins. ils ont l'honneur de donner leur nom au drame de M. Fournier, bien qu'ils n'y brillent qu'au second plan. Le poète a suivi une tradition peu accréditée qui donne à cette faction des rapports avec Servet. Je ne veux pas ouvrir ici une discussion sur l'authenticité de ces rapports. M. Rilliet de Candolle s'efforce de les établir au moyen de son ingénieuse érudition; M. Emile Saisset prétend avoir renversé tout l'échaffaudage de M. Rilliet de Candolle en citant quelques mots de Calvin; quant à moi je laisse la question aux plus habiles. Que les Libertins et Servet, unis par une de ces fraternités politiques qui, bien souvent (c'est une boutade de M. Petitsenn) ne sont que des haines en commun, aient réuni leurs efforts contre Calvin, ou qu'ils l'aient combattu séparément, peu nous importe, et je crois que le poète lui-même s'en est fort peu soucié. Il lui fallait un titre; or celui de

Michel Servet lui sonnait mal à l'oreille — et, en effet, le nom n'est guères espagnol : il ne ressemble à rien, ni au Cid de Corneille, ni au Hernani de Victor Hugo, ni même au Tragaldabas de M. Vaquerie. Il fallait une étiquette plus originale : or le mot de Libertins semblait fait pour cela ; il avait quelque chose de décolleté qui devait attirer la foule : il annonçait une de ces immoralités de joyeuse compagnie que le public va chercher où il le peut. Je m'imagine l'ébahissement des deux tiers des spectateurs en trouvant en fait de Libertins des docteurs en théologie ! C'est là, du reste, une de ces fantaisies de poète qui ne nous déplaisent pas. M. Fournier avait le droit de nous offrir un vase imbibé sur ses bords de libertinage, afin de nous faire avaler la moralité. Comme l'enfant malade du Tasse, le public boit dans son erreur des sucs amers et cette erreur peut lui donner la vie. Seulement les Libertins introduits dans le drame ressemblent-ils à ceux d'outrefois ? Ouvrons l'histoire !

Ici l'impartialité devient difficile, car il s'agit de juger une minorité vaincue. Les mille voix des plus forts sont toujours frémissantes aux oreilles de la postérité ; la voix des plus faibles se perd et s'efface. Le cri de l'accusateur trouve partout des échos et la plainte de l'accusé n'est plus même entendue. Et si, plus tard, il plaît ou il convient à un historien ou à un poète d'en appeler contre les vainqueurs, ces avocats du lendemain n'ont pas de preuves pour défendre leur cause.— J'ai sous les yeux des liasses de documents et je n'y trouve rien en faveur des Libertins de Genève. Quand je dis rien, je me trompe, j'ai un travail de Bonnivard qui, en les chargeant d'injures, les relève à mes yeux. Lorsqu'un ennemi est vaincu, on ne l'attaque pas ainsi, s'il est entièrement coupable. C'est la pureté qu'il importe de salir et non pas la boue. De ces deux condamnés qui vont monter sur la croix, on laisse en paix le brigand, on soufflette le Messie. — Ne poussons pas cependant trop loin cette sympathie pour les victimes de Bonnivard. — Les Libertins étaient composés de quelques ambitieux et d'un grand nombre de mécontents. Parmi ces derniers, il y avait des citoyens généreux et honnêtes. Les uns étaient effrayés du despotisme de Calvin ; ils craignaient que cette autorité morale ne dégénérât tôt ou tard en théocratie et que le Réformateur n'empiétât au nom de la religion sur la politique et sur le droit au nom du devoir. Les autres étaient indignés de voir le protestantisme suivre

l'Eglise de Rome dans sa voie d'intolérance; et, lorsque les châtiments les plus odieux étaient infligés à l'hérésie, lorsque ceux qui osaient penser autrement que le maître étaient bannis ou tués, ils se joignaient aux Libertins en demandant justice. D'autres, — et c'était le plus grand nombre, — se levaient contre les Français, c'est-à-dire contre les étrangers, (car, dit Bonnivard, ils comprenaient tous estrangers soubz le nom de François) qui, victimes de la persécution catholique, venaient s'abriter sous l'hospitalité des Genevois. Calvin, en qui l'esprit de prosélytisme et l'habileté politique se mariaient sans peine à l'humanité, les accueillait avec honneur et les appelait même autour de lui, car il voyait en eux autant de partisans prêts à défendre sa foi et sa cause. Mais les Libertins, moins protestants et plus genevois que Calvin, n'acceptaient pas ce surcroît de concitoyens qui ne tardaient pas à acquérir par leur nom, leurs richesses, je dirai même leurs talents et leurs vertus, une influence puissante sur la République. Les Libertins tenaient avant tout à leur nationalité; et ils ne voulaient pas, pour la plupart, se courber sous une autorité étrangère. Tous enfin étaient indépendants, et certes c'est là une vertu assez rare dans nos siècles de suffrage universel, pour qu'on l'admire dans les siècles de despotisme. Jusqu'ici, dirai-je au poète, je suis d'accord avec vous, Mais, à côté de ces bons éléments, il y en avait de bien tristes. Presque tous les Libertins n'étaient point mal nommés. Ce qui les armait contre le Réformateur, c'était surtout une espèce de libéralisme moral qui se débattait contre l'austérité rigoureuse de la religion nouvelle. Ils voulaient une République dans le genre de celle de Béranger; ils adoraient cette Liberté court-vêtue, aux dents blanches et aux yeux de velours, celle qui chante et qui rit si bien! La Liberté bonne fille, qui fait mousser le Champagne et porte son toast au plaisir, — la Liberté sans bonnet rouge et couronnée de fleurs, qui aime le sans-façon des bons-vivants: point d'entraves, point de cravates, — à bas la grammaire et la morale, les puristes et les puritains, — à bas le travail, les montres qui marquent l'heure, les bourses qui ont peur de se vider! — à bas tout ce qui gêne, vive la Liberté! Ah! tyran de Calvin, vous nous enlevez les habits qui nous plaisent; vous nous enlevez la nuit, l'heure du silence, pour ceux qui ne vivent pas, et du bruit, pour ceux qui vivent, l'heure où nous pourrions nous agiter sans crainte, abrités sous votre sommeil! — vous fermez tous les caba-

rets, tous les salons de carrefour, toutes les villas qui ressemblent à des bouges,—vous punissez de mort l'adultère, vous condamnez nos festins et nos folles joies, — vous êtes un aristocrate : vive la Liberté! Tel était le langage des Libertins et surtout de leurs chefs : Ami Perrin, Wandel et Philibert Berthelier. Ils associaient à des idées neuves, à des idées démocratiques et patriotiques à la fois, un déplorable attachement à leurs vices; et, pour replâtrer l'édifice de Calvin, ils ne trouvaient rien de mieux que la boue d'Epicure. De ce mélange ou plutôt de cette combinaison naissait un parti bâtard qui ne pouvait avoir le dessus au temps qui nous occupe. L'immoralité avait tué les prêtres, — elle ne pouvait faire triompher les Libertins. Calvin luttait avec les mêmes armes qui avaient abattu le catholicisme; il était conséquent avec les idées qu'il avait toujours défendues; il était conséquent avec lui-même, et ses adversaires ne l'étaient pas. Anciens champions de la Réforme, les Libertins changeaient de rôle; Calvin restait Réformateur. La religion nouvelle était pour eux un moyen, pour lui un but; pour eux elle signifiait affranchissement du joug épiscopal et savoyard, pour lui régénération morale. Or, comme cette religion triompha, Calvin eut raison devant son siècle, et, comme ce triomphe fut durable, Calvin eut raison devant l'avenir.

Ce qui fit aussi beaucoup de tort aux Libertins, ce fut leur manière étrange de combattre. Pour résister au despotisme religieux, ils s'amusaient à parodier les psaumes et à les parodier ignoblement; pour résister au despotisme puritain, ils vivaient en marquis de la Régence. L'inconduite était à leurs yeux de l'héroïsme; ils regardaient chaque débauche comme une victoire sur Calvin. C'est pourquoi leur dernière émeute, celle qui les fit bannir ou tuer, ne fut, après tout qu'une manifestation d'ivrognes. Curieuse faction qui, animée peut-être de beaux sentiments et marchant vers un noble but, s'est fourvoyée dans un chemin où elle n'a trouvé que la honte!

Maintenant, dirai-je au poète, amenez sur la scène le Servet historique : non pas un héros, mais un homme; non pas un apôtre, mais un théologien; — groupez autour de lui ou à un plan opposé les Libertins de Genève; montrez en eux ce curieux assemblage de faiblesse et de force, de petitesse et de grandeur qui empêche le culte ou le blâme de s'attacher sans scrupule à leur cause; placez à leur tête non pas Pécolat le gentilhomme, mais Ami Perrin

le grimpion, personnage bizarre, qui tient à la fois du parvenu et de l'homme populaire : démocrate par instinct, aristocrate par singerie et bon homme après tout ; du côté de Calvin ne mettez pas seulement un espion et un traître, mais aussi quelques-uns de ces citoyens intelligents et honnêtes qui croyaient en lui; ne rabaissez pas Bonnivard, l'une des plus chères renommées de votre pays, au rang des félons et des Jésuites ; parlez-nous surtout de cette fureur qui s'éleva contre Servet du sein de toutes les églises de la Suisse et de l'Allemagne, de l'esprit irrité de tous les Réformateurs : Mélanchton, Œcolampade, Capito, Zwingle, Buser, Farel, fureur qui peint le siècle et fait retomber sur lui le sang de votre victime; bridez, en un mot, vos passions de poète avec une conscience d'historien; laissez enfin à Calvin ce que nul ne peut lui enlever : la foi et le génie, et habillez-le comme bon vous semble, car je n'ai pas le droit de vous imposer mon jugement; couvrez-le des vertus et des vices que l'étude ou la méditation vous auront dévoilés — et alors, soyez-en sûr, ce Calvin sera aux yeux de votre public, je ne dis pas moins coupable, mais moins odieux que vous ne l'avez fait.

Qu'est-ce que le drame nous dit de plus sur Calvin? Rien. C'est un aristocrate et un mauvais mari : *voilà tout*. Et la majorité des spectateurs, qui a toute l'ignorance de la foi, sortira du spectacle en disant : Oh! le tyran de Calvin qui battait sa femme!

Allez maintenant leur dire, à ces gens-là, quel était Calvin; montrez-leur l'homme de génie qui mène de front et à brides abattues religion, morale, politique, législation et science, regardant à tout, suffisant à tout, menant la République à son gré, sans être syndic, ni magistrat, ni conseiller, ni juge, et effrayant ses adversaires avec son écrasante activité; montrez-leur le philosophe opiniâtre, qui, en coordonnant, en tourmentant peut-être les vérités de l'Evangile, fait sortir un corps de dogmes et de croyances du travail inachevé de Luther, corps imparfait sans doute, comme toutes les créations de l'homme, mais toujours vivant, malgré ses trois siècles d'existence, et riche encore d'avenir; montrez-leur l'homme inflexible et charitable à la fois, qui d'une main châtie sans pitié l'ignorance et l'erreur, et de l'autre porte la vie à la souffrance et à la misère; le Genevois venu de France, et devenant pour Genève un mauvais patriote et un bon citoyen : d'un côté, chassant les anciennes familles de la ville, faisant une

razzia d'hommes de bien pour les livrer à la proscription et appelant à leur place une aristocratie étrangère ; de l'autre conciliant à la patrie de son choix la Navarre, la Hollande, l'Angleterre et Charles V l'Empereur : — puis, comme dit M. Chenevière ([1]), quand des dangers extérieurs viennent se réunir aux autres malheurs de la République, donnant le premier l'exemple de la résignation et du courage, saisissant la truelle, et, comme un simple manœuvre, travaillant aux fortifications ; montrez-leur l'homme ferme et indépendant qui heurte de front les passions que les autres caressent, qui frappe d'un même coup la cupidité, la luxure et l'orgueil, et qui, malgré les haines et les colères que cette rigidité soulève, marche à grands pas et presque toujours en vainqueur ; le despote exilé aujourd'hui, comme dit M. James Fazy ([2]), par la démocratie luttant contre le fanatisme, mais rappelé demain par cette démocratie elle-même ; empiétant chaque jour sur les franchises et sur les droits du peuple et accompagné pourtant à sa tombe par ce peuple tout entier ; — montrez-leur, en un mot, un Calvin complet et ils vous répondront : « Nous n'en savons rien. Ce qui constitue pour nous l'individualité de votre héros, c'est qu'il battait sa femme. La vérité est grande et M. Fournier est son prophète ! »

Enfin, pourquoi choisir justement l'épisode de Servet pour nous peindre Calvin ? Vous me direz que pour juger de l'étoile, il suffit d'un rayon ; que, dans le monde physique, lorsqu'on connaît telle partie d'un individu, l'on peut recomposer cet individu tout entier, et cela sans tour de force anatomique. D'accord ; mais en est-il ainsi dans le monde moral ? La loi de symétrie existe-t-elle dans nos actions et dans nos âmes ? Suffit-il d'un fait isolé pour faire reconnaître un homme ? Victor Hugo jette un roi dans un bouge : est-ce bien là François premier ? L'Evangile nous fait voir un menteur qui renie son Sauveur et maître ; est-ce bien là Saint-Pierre, l'apôtre-martyr ? — Servet est dans l'histoire de Calvin ce que Condé est dans celle de Bonaparte et vous reprochez au Réformateur ce que Lamartine a reproché au conquérant. Mais comparez votre drame avec la belle Méditation du poète et avouez que

([1]) *Farel, Froment et Viret*, par M. Ch. Chenevière. Genève, 1838.

([2]) *Précis de l'histoire de la République de Genève* par M. James Fazy. Genève, 1838.

vous n'avez pas été juste, bien qu'on puisse l'être avec un fouet à la main. Vous auriez dû nous montrer la gloire de Calvin, avant de nous dire que cette gloire n'efface pas le crime. Puis, plutôt que de trancher les questions comme les tranchait Alexandre, au lieu de vous intituler juge sans appel par droit de fantaisie, soyez un peu plus modeste devant les illustres morts que vous citez à votre tribunal; ne vous mêlez pas aux outrages d'un moment «que fait tout ce qui passe à tout ce qui demeure,» et dites avec le le chantre de Napoléon :

> Le cercueil est fermé. Dieu l'a jugé : Silence!
> Son crime et ses exploits pèsent dans la balance.
> Que la main des mortels n'y touche jamais plus!
> Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie!
> Et vous, fléaux de Dieu ! qui sait si le génie
> N'est pas une de vos vertus ?

Mon article est bien sévère sans doute : que M. Fournier ne m'en veuille pas ! Si j'avais parlé au nom de l'art, j'aurais eu bien des éloges à donner au poète. Si j'avais parlé au nom de la morale, je l'aurais sincèrement remercié de son plaidoyer contre le supplice; car en août 1848, deux mois après une ignoble parodie de 93, en face de tous les héros de la veille et peut-être de quelques brigands du lendemain, ce plaidoyer n'est pas seulement une suite de tirades éloquentes, mais aussi une bonne action. Malheureusement je parle au nom de l'histoire, qui ne veut pas être violée, fût-ce même au nom de la morale ou au nom de l'art. Le grand tort de M. Fournier est le choix de son sujet, le choix de ses personnages qu'il a dû transformer, mutiler, rabaisser et aplatir pour les faire entrer dans les coulisses. Le poète conclut ainsi: « Dans le combat des idées, l'échafaud n'est pas un argument. » Qu'il me soit permis d'ajouter : Le théâtre n'est pas une arène.

Marc Monnier.

CAUSERIES D'UN VOYAGEUR.

I

Pauvres touristes! Que de mécomptes les attendent! Tout est merveille, s'ils en croient les *Travels Book* et les *Cicerone* d'hôtellerie; les réputations établies, les célébrités officielles même sont un leurre pour eux: témoin l'Ile de Saint-Pierre. Jean-Jacques lui a laissé un grand renom par la description charmante qu'il en fait dans ses Confessions. Ce tableau de maître est peint d'après nature, et pourtant ce délicieux séjour m'a paru le plus maussade du monde. Loin d'avoir le désir d'être condamné à y vivre, j'ai gardé l'espoir que ma barque n'aborderait plus à ses rivages monotones. Je ne suis pas, il est vrai, Jean-Jaques, c'est ma condamnation; c'est mon excuse aussi. La solitude me plaît, sans m'être nécessaire, et mon imagination n'est pas assez vive pour appeler à moi l'univers entier dans cette bienreuse *Papimanie*.

Je l'avoue donc humblement: le souvenir de Rousseau est le seul attrait que j'aie trouvé à l'île de Saint-Pierre. En touriste bien appris, j'ai visité avec respect la triste chambre qu'il habitait. Elle est, dit-on, intacte; aucune réparation n'en a dénaturé le caractère. Son lit, son bureau, sa chaise, sa table sont restés. Voici le trou fait par son ordre à la porte, pour qu'il pût reconnaître d'avance les visiteurs indiscrets, et voilà la trappe par laquelle il échappait à leur importunité. Parois, plafond, meubles, croisées sont couverts des noms obscurs des pélerins littéraires. Les mouches et les papillons de nuit que la lumière attire n'emportent rien de son éclat et de sa chaleur; ils ne font que montrer mieux à ses rayons leur petitesse et leur importunité.—Quoi qu'il en soit, le prestige d'un grand homme vaudra toujours des visiteurs à Saint-Pierre, et toujours de nouveaux noms viendront effacer les premiers.

Les beautés particulières à l'île ne sont qu'en seconde ligne. Elle a de tout, il est vrai, dans ses étroites limites, de tout un peu, de rien assez. Prairies, forêts, vignes, vergers, champs cultivés, en une heure tout est parcouru, plus de retraites inconnues, plus de découvertes à faire. C'est son mérite aux yeux de beaucoup ; aux miens c'est son défaut. Ce n'est pas, à ce qu'il semble, l'opinion des anglais. Un de ces estimables insulaires a voulu, pour la posséder, lui faire une ceinture d'argent. Un autre a mis le rêve de sa vie dans l'espoir d'être enterré sous un mélèze, au point le plus élevé de l'île, en face du couchant. Son testament imposait cette fantaisie à ses héritiers ; mais ceux-ci, du moins on nous l'assure, ont trouvé plus simple de couler son cercueil au fond de la Manche, par accident bien entendu.

L'île de Saint-Pierre se glorifie volontiers de ces passions excentriques et des malheureux qu'elle a faits ; elle montre en cela un assez mauvais cœur. Par compensation, elle se livre tout entière pendant un jour chaque année aux adorateurs du dieu de la vigne. Les Bacchanales modernes des vignerons d'alentour font retentir l'île, après les vendanges, de leurs joyeux *évohé !* Elle les fait danser, elle les amuse, elle les grise même un peu. C'est alors qu'il faut la voir, dit l'aubergiste du lieu. Tout est plaisir, amour, joie et chansons. Les verres se choquent, les cœurs s'abandonnent. Les pauvres malades de Berne, vrais propriétaires de l'île, y trouveraient ce jour là, bien mieux qu'à l'hôpital, l'oubli et la guérison de leurs souffrances.

Pour moi je préfère la triste solitude avec le seul souvenir de Jean-Jaques. Il n'y a pas au moins discordance dans l'impression. L'un va bien à l'autre. En se rappelant les chagrins imaginaires ou réels du philosophe, on comprend sa sympathie pour l'espace isolé où il espérait le repos.

Mais pour retrouver Rousseau à cette époque curieuse de sa vie, ce n'est pas là seulement qu'il faut le chercher en Suisse. Il n'y passa que trois mois ; à Môtiers, dans le Val-de-Travers, il demeura trois ans. La maison qu'il habitait a été repeinte et modernisée ; mais la fameuse *galerie* de la lapidation n'est pas détruite. Le tilleul sous lequel, en causant avec les femmes du voisinage, il faisait ses lacets maternels, est encore debout. Le premier enfant venu vous indiquera sa *promenade* ; vous pouvez la parcourir d'un bout à l'autre ; elle en vaut la peine. Suivant d'abord le fonds aplani de la vallée, le chemin du philosophe (c'est encore son nom), s'élevait au retour le long de la montagne, et s'alongeait en détours charmants sous les premiers sapins de la forêt. A chaque pas c'est une vue nouvelle, une retraite pleine d'ombre et de calme, dont la paix invite à la méditation. Vous cueillerez les plantes qu'il a décrites, vous devinerez les étapes qu'il aimait. Et si tout cela n'est assez pour votre curiosité, in-

terrogez les habitants de ces maisons rustiques : tous s'en souviennent sans l'avoir connu, tant leurs pères les en ont entretenus souvent. Je sais dans une habitation isolée, au pied du bois, une modeste chambre qui avait été préparée pour l'auteur des *Lettres de la montagne;* elle n'a jamais été occupée, et sur la porte inachevée existe encore le trait d'un ornement que Rousseau lui-même a tracé. Le propriétaire de cette maison était menuisier; homme de sens et d'esprit naturel, Jean-Jacques l'aimait beaucoup. Son fils m'a raconté qu'un jour, je ne sais pas l'époque, deux étrangers vinrent dans la contrée recueillir les plus minutieux détails sur le séjour de l'illustre écrivain au Val-de-Travers. Ce menuisier leur fut indiqué comme le meilleur de ses amis survivants; ils le virent, le questionnèrent sur ses habitudes, sur sa vie, sur tout enfin : — « Et sa figure, ajouta l'un d'eux, était-elle bien semblable à ses portraits? » — « Par ma foi, dit l'ouvrier en quittant son travail, vous m'y faites songer. Vous lui ressemblez d'une manière frappante... et vous seriez son fils. » A ce mot l'étranger coupa court à la conversation, prit congé et partit.

Ce n'est pas tout. Il existe encore une bonne vieille dame nonagénaire qui se souvient parfaitement de Rousseau. Elle avait, quand il vint à Motiers, six ans, et son heureuse mémoire lui retrace avec une incroyable netteté jusqu'aux moindres particularités de la vie de Jean-Jaques. Tel était son costume, sa démarche était telle. Il avait pris en amitié cette jeune fille, et toujours de ses promenades solitaires il lui rapportait quelques fleurs ou quelques fruits. Les récits de cette bonne grand'mère sont si précis, si pleins de traits vivants, qu'en l'écoutant parfois je me suis étonné de ne pas voir apparaître, au détour du chemin, le bonnet fourré et la robe d'un bleu tendre, avec de grands ramages gris, de l'Arménien genevois.

II

Mais il est temps de reprendre ma course.

Bienne au bord du lac, au pied du Jura, est dans une situation charmante. Les peintres de paysage trouveraient dans les environs des sujets d'étude variés et gracieux. Pour moi j'allais y chercher mieux qu'un tableau, mieux qu'un monument, mieux qu'un souvenir, j'allais y voir un ami.

Cet ami consentit à m'accompagner à Berne. L'exposition des tableaux était ouverte: circonstance heureuse pour ses goûts et pour les miens. Dès le lendemain de bonne heure nous étions à la porte du Casino, et nous y passâmes la journée entière à voir, revoir, juger, savourer, critiquer les œuvres de nos compatriotes. Il y avait, il n'est pas besoin de le dire, abondante matière à nos réflexions. Mais ici je ne dois parler que des miennes; il ne m'est pas permis de donner

à mes impressions une autorité qu'elles ne méritent pas, en laissant croire qu'elles sont celles d'un artiste bien connu, et dont il est aisé de deviner le nom. D'ailleurs ce guide, ce Virgile de mes explorations artistiques de Berne, était *exposant* lui-même, et comme je suis obligé de louer son talent plus que sa modestie ne le voudrait peut-être, je déclare que je ne consigne dans ce mien véridique journal que ma seule et propre pensée.

Les rois de l'exposition (je demande pardon de ce mot qui n'est plus de notre époque) étaient comme toujours, Aurèle Robert, Edouard Girardet, Calame, Diday, Lugardon, etc. Les deux premiers n'ont jamais été mieux inspirés. Dans *l'Intérieur d'une sacristie à Lugano*, de M. Robert, il y a de l'air, de la lumière, et une grande habileté de touche. L'*aumône* et l'*enfant à la porte de l'école* marquent un progrès dans la manière de M. E. Girardet. Ils m'ont paru plus complets d'expression et d'effet que ses précédents ouvrages, déjà si charmants. M. Calame ne se présentait qu'avec une de ses petites toiles où son beau talent se montre, si j'ose le dire, sous son jour le plus fin et le plus juste. M. Diday, au contraire, avait mis toutes voiles dehors et abordait courageusement une des plus grandes scènes alpestres, le soleil du soir resplendissant sur les cimes neigeuses, tandis que l'ombre couvre déjà la vallée. On ne peut nier qu'il n'ait rendu ce contraste imposant avec une énergie puissante et une grande habileté... Mais..... je demande pardon pour ce mais; il trouvera peut-être son explication plus loin. Notons seulement ici que ce tableau attirait violemment les regards, et ce qui est mieux, les retenait longtemps.

L'escalade du Rossberg, par M. Lugardon, est un ouvrage connu et apprécié. Pour moi je lui préfère, je l'avoue, ses *Enfants jouant avec une chèvre* sur quelque sommet des Alpes. Cette scène est bien rendue et le paysage qui lui sert de fond est admirable. On le dit de Calame; je le crois volontiers, et même j'ajouterai, c'est un de ses meilleurs.

Ici, je suis fort embarrassé. Ce malheureux catalogue allemand, que je ne sais pas lire, me laisse errer au hasard au milieu de sujets et de noms inconnus. Bien loin déjà de cette exposition et par la distance franchie et par les jours écoulés, mes souvenirs que je rappelle en vain ne s'arrêtent plus que devant quelques noms plus familiers à mon oreille. Je demande donc pardon à plusieurs ouvrages intéressans que je ne puis indiquer; mon silence ne les confond point avec ces toiles médiocres et détestables qui faisaient, il faut le dire, la majorité de l'exposition.

C'est un triste spectacle que celui de ces essais désolants où l'esprit sérieux n'a pas une intention à deviner, pas une espérance à recueillir. On a pu se convaincre, là comme au dernier Salon de Paris,

combien il était fâcheux pour les amateurs et pour les vrais artistes qu'il n'y eût pas un jury, pour empêcher en pleine civilisation ces invasions de barbares. Il est inutile d'en rechercher ici les inconvéniens; il en est un pourtant très-frappant à Berne, que je dois signaler. Le local de l'exposition est défavorable ; peu de places sont bonnes, et il serait nécessaire plus que partout ailleurs d'apporter un grand soin dans le classement des tableaux. Eh bien, on n'y a pas seulement songé. Les toiles ont été appendues sans choix, sans ordre, sans discernement, de telle sorte que les tableaux intéressants étaient presque tous mal placés et dans un faux jour, tandis que les plus abominables croûtes s'étalaient en pleine lumière. Je ne saurais assez m'élever contre cette incurie coupable. Aujourd'hui qu'un mouvement nouveau pousse enfin notre pays vers les hautes régions de l'art, il importe que nous fassions voir combien nous sommes fiers des talents qui déjà nous honorent, et avec quelle sollicitude nous accueillons les jeunes ouvriers de la moisson sacrée.

Bien haut et bien mal étaient placés les quatre paysages, petits de dimension et non de talent, de M. Léon Berthoud de Neuchâtel ; ainsi encore il fallait une vue persévérante pour découvrir dans le fauve reflet dont il était enveloppé le Nicolas de Flue de M. Hebert de Genève ; cependant cet ouvrage méritait une distinction particulière, et par son sujet national et par la manière dont il était traité. On n'a pas rendu justice non plus au joli tableau de M. Albert de Meuron, ouvrage plein de bonnes qualités et dont le sujet gracieux ne demandait nullement, comme on a eu l'air de le croire, l'ombre pudique d'un angle mystérieux. Je ne dois pas omettre les animaux de M. Humbert. Cet artiste montre dans ses ouvrages un sentiment vrai et délicat de la nature ; peut-être si ma mémoire est fidèle, manque-t-il en général de fermeté. Les autres peintres de l'école de Genève, puisque décidément on veut qu'il y ait école, me paraissent assez faibles. S'il est vrai qu'ils suivent le sentier de leurs chefs, il faut reconnaître qu'ils n'y marchent pas d'un pied ferme, et que ce n'est pas pour eux, suivant l'expression parisienne, *un petit chemin sans cailloux.*

L'école de Munich avait *daigné* envoyer quelques toiles à notre exposition nationale. Je n'ose pas me prononcer d'une manière définitive sur leur valeur ; cependant on peut dire, à notre louange, qu'elles ne se faisaient remarquer ni par un mérite supérieur, ni par un caractère particulier. — En général elles m'ont paru rechercher le naïf, le fin, l'étudié... et sans le trouver toujours tomber souvent dans le sec et dans le minutieux. Tout système a son écueil. Il n'est rien de plus dangereux pour les jeunes peintres que ces formules d'atelier qui veulent mettre en axiomes les tendances et les succès d'un maître. Procédés et traditions sont choses utiles, bonnes à connaître, à étudier, mais pour qu'ils aient un résultat fécond, il faut que l'artiste y ait

mêlé fortement son individualité, son élément personnel, il faut qu'ils deviennent un instrument à lui, docile à sa volonté et rien autre; sans cela c'est toujours la massue d'Hercule dans les mains d'un enfant.

On ne voit bien que par ses propres yeux, ceux d'autrui, même les meilleurs, faussent les impressions, et l'on ne sait véritablement, utilement, que ce que l'on a appris par sa propre expérience, par son propre travail. La nature d'abord, le reste après. Je ne sais pas si ces idées sont celles de M. Vogel. Après avoir vu son tableau de cette année, je pourrais en douter: il ne me paraît pas avoir eu la moindre préoccupation d'*air*, de *lumière*, d'*effet général* dans la scène qu'il a voulu rendre. Mettre le plus possible de figures à côté les unes des autres, a été, dirait-on, tout son but. Elles sont innombrables, et comme recherche de toutes les variétés de costume de la Suisse centrale, ce tableau est curieux. J'avoue qu'il n'a guères d'autre mérite à mes yeux. Cet aveu me coûte, non pas parce qu'il est en opposition évidente avec le sentiment général (comme j'ai pu m'en convaincre en observant les expressions naïves de l'enthousiasme qu'il excitait chez tous les visiteurs), mais à cause du respect que je garde pour un talent estimable sous plusieurs rapports. Je sais apprécier le mérite des autres compositions historiques de M. Vogel, surtout je lui suis reconnaissant d'avoir attiré, vers cette partie importante de l'art, l'attention de ses concitoyens. Si je me permets aujourd'hui, moi infirme, d'élever la voix contre ce dernier succès, c'est afin de sauver l'œuvre de M. Vogel lui-même, et d'empêcher que ce goût de la peinture d'histoire, qu'il a développé, n'aille se perdre dans une mauvaise voie. On ne saurait le nier, les Suisses (au moins les Suisses modernes) ont jusqu'ici peu favorisé les grands travaux de la peinture et de la statuaire; aucun gouvernement que je sache n'a jamais rien fait pour cela. Leurs sympathies sont toutes pour les tableaux de genre, les scènes familières, plus encore pour les paysages. — L'amour patriotique des annales, que nous avons à un haut degré, passe néanmoins après l'amour de cette admirable nature au milieu de laquelle nous avons été élevés. Ce n'est pas assez de la trouver sans cesse à nos côtés; nous en voulons l'image dans nos demeures. Sur les plus lointains rivages, dès qu'il y a un Suisse, vous trouverez une vue, cascade ou rocher, plaine ou montagne, un souvenir du pays. Le plus souvent, faut-il le dire, ces dessins, ces tableaux, ces vues, ces souvenirs, sont, tranchons le mot, détestables. Il faut toute la tendresse d'un fils pour reconnaître la terre natale, dans ces innombrables portraits. La Suisse, on le dirait, pour ramener plutôt à elle ses enfants éloignés, a refusé de se refléter dans la gravure, dans le dessin, dans les couleurs. Sa beauté veut être sentie, comprise, aimée dans son sein même. C'est à ses pieds qu'il faut adorer la déesse; ailleurs elle nous échappe toujours.

Si l'on croyait sur parole toutes les copies de la Suisse qui circulent dans le monde, on confondrait ses lacs et ses montagnes avec tous les lacs et toutes les montagnes de l'univers; on aurait le droit de contester l'enthousiasme des voyageurs pour ces teintes lourdes et crues, ces eaux sans limpidité, ces blanches cascades sans éclat, ces rochers sans grandeur que la plupart des peintres nous donnent pour la Suisse. Pourquoi échappe-t-elle à toutes ces tentatives? quelle est sa magie spéciale et d'où vient que cette magie se fait sentir à l'œil et à l'âme et ne se fixe point sur la toile! Cette question mériterait d'être étudiée particulièrement. Je me contenterai d'en indiquer quelques traits, à la suite d'un auteur anglais qui n'a fait lui-même que l'effleurer.

Ce qui frappe d'abord en Suisse, c'est une précision singulière dans le coloris des objets. Tontes les teintes sont vives et nettes. Les sapins échelonnés balancent sur les escaliers de leurs escarpements montagneux de plus noirs obélisques. Les fleuves n'y roulent point comme ailleurs une onde pâlissante, et le vert feuillage des forêts n'a point sur les derniers plans une dégradation rapide.

L'idée générale des distances, la mesure qui s'est établie dans l'imagination, ne s'accordent jamais avec ce que nous rencontrons à chaque pas. On croit toucher du doigt le glacier qui est à vingt lieues, on distingue le brin d'herbe sur la montagne, l'étincelle prismatique de la cascade lointaine, la vache noire qui se dessine à 600 pieds sur le Moleson. Sans cesse le voyageur est placé entre une réalité qu'il ne peut révoquer en doute et une incrédulité permanante à laquelle son expérience le pousse.

De cette grandeur des masses et de cette finesse des détails naît un ensemble plein de charmes et que l'on ne peut imaginer sans l'avoir vu. La transparence de l'atmosphère rapproche les objets éloignés, arrête les contours, oppose des lumières éclatantes à des ombres fortes, et ne permet pas au regard de perdre une seule fraction du paysage que le spectateur embrasse. Cette nature gigantesque par ses grands traits, délicate par ses détails, découpée comme une décoration gothique, infiniment féconde en accidents qui se détachent au lieu de se confondre, en caprices qui se font sentir avec une vicacité piquante, trouve ainsi le moyen d'allier la majesté sombre, l'idée de l'immensité, celle de Dieu et de l'éternité même avec la plus riante et la plus fraîche coquetterie.

Ce caractère en effet est particulier à la Suisse. On ne le retrouve, s'il faut en croire les voyageurs, nulle part ailleurs, ni dans les Pyrénées, ni dans les Apennins. On conçoit l'immense difficulté qu'il présente aux artistes. Comment rendre en effet une contradiction, un charme qui naît d'une invraisemblance? Par quels secrets faire servir les nécessités, les règles de la peinture à des beautés qui leur sont directement contraires. Un tableau, une œuvre d'art doit frapper

avant tout par son unité ; l'ensemble doit dominer les détails, l'œil ne veut pas que rien le retienne, qu'aucun détail l'arrête. Il veut tout voir, tout comprendre, tout sentir à la fois. Dès que le peintre se laisse entraîner hors de cette loi générale, son œuvre n'est pas complète, et quelque mérite qu'elle ait d'ailleurs, le spectateur le moins instruit sent qu'il y manque quelque chose. Ce défaut n'est-il point ce qui donne un air si étrange, si mesquin à plusieurs des paysages peints en Suisse? La plupart n'ont-ils pas deux tableaux pour ainsi dire dans chaque cadre, celui du fond copié en levant les yeux sur un point de vue très-élevé, celui du premier plan que l'artiste a étudié à ses pieds?

Toutefois je ne hasarde ces questions qu'avec une grande réserve. La difficulté qu'elles indiquent est immense, elle n'a pas échappé à la sagacité de nos grands paysagistes, et s'ils ne l'ont pas toujours résolue complétement, ils ont montré qu'elle pouvait l'être, malgré le doute que j'ai entendu émettre à ce sujet par de très-bons esprits.

Suivant eux, la Suisse ne se laisse pas saisir dans ses grands aspects ; il ne faut pas l'aborder hardiment en face, mais la surprendre sous ses ombrages et dans ses retraites, la laisser deviner dans les bleuâtres lointains plutôt que de vouloir l'étaler nue dans toute la puissance de ses formes. Il y a là sans doute une source inépuisable de poésie et d'étude, source abondante et divine pour les forts. (M. Calame le sait bien), et où le faible aussi est admis parfois à puiser. — Mais je ne crois pas que l'art doive se borner là ; il est infini comme la nature, et s'il a des limites, qui dira jusqu'où l'âme humaine peut les reculer.

Une petite expérience fort commune m'a convaincu que les Alpes helvétiques ne mettaient peut-être pas autant de mauvaise volonté à *poser* que notre infirmité nous le fait croire. Elles sont belles, et la plus charmante de toutes a le nom de femme. Il ne faut que savoir les prendre, comme on le disait pour Abd-El-Kader.

Sur la terrasse de l'Hôtel Zœringuen à Fribourg il y a une glace brunie légèrement bombée. Eh bien ! regardez dans ce miroir, et dites-moi si les objets ne s'y reflètent pas avec une harmonie parfaite? De quelque côté que vous le tourniez n'y trouvez-vous pas réellement un tableau complet un dans son effet et dont tous les détails se rapportent admirablement à l'ensemble. La perspective des lignes et des tons se fait sentir avec une précision inouie. Tout est à sa place ; chaque plan se présente dans sa vraie lumière, dans ses vraies proportions. Les nuages flottent bien dans l'éther, et sans l'écraser, les cîmes lointaines dominent le tableau de toute leur grandeur. Soit que le soleil se couche, soit qu'il se lève, avec un ciel pur ou chargé de vapeurs, c'est la nature qui se peint elle-même et dévoile ses secrets. Ce n'est plus semble-t-il qu'un merveilleux chef-d'œuvre à copier.

Toutefois ce n'est pas ainsi, je pense, que doit procéder un véritable artiste. Il y perdrait peut-être l'originalité de son sentiment personnel, c'est-à-dire l'essence même de son talent. Mais je ne crois pas me tromper en disant que les jeunes peintres pourraient trouver dans cet instrument un guide sûr pour se rendre un compte exact de la valeur que chaque plan d'un tableau doit prendre par rapport à l'autre. Ils apprendraient ainsi à bien voir, à saisir la dégradation toujours proportionnelle, toujours juste dans le coloris et dans les dimensions que la nature présente partout, même en Suisse, même au travers de l'air le plus limpide, bien qu'elle échappe alors aisément aux yeux inexpérimentés.

Je me suis laissé entraîner par ces idées, trop loin j'en ai peur. Je n'ai pu m'en défendre ; l'exposition de Berne les a réveillées dans mon esprit, et elles l'ont occupé pendant tout mon séjour en Suisse. Je ne les retranche pas dans l'espoir qu'elles engageront quelques jeunes amis de la peinture à les étudier plus complétement. Tout mon but sera rempli si j'ai provoqué chez un seul des essais et des réflexions qui lui fassent faire un pas dans sa carrière.

III.

Je devrais maintenant me hâter de regagner mon abbaye bernoise ; mais puisque cette digression m'a conduit à Fribourg, bien avant l'ordre des temps et la diligence, j'y veux rester encore un instant pour recommander aux touristes futurs, fussent-ils Juifs, de ne pas s'y arrêter le jour du sabbat. Je ne suis pas de ceux qui, ayant été pris à un piége, se consolent en y poussant autrui. Loin de là, je mets volontiers un lampion sur la pierre à laquelle je me suis heurté.

Or voici ma pierre, et voici mon lampion. Le samedi on ne joue pas les orgues ; du moins on ne les entend que par une faveur difficile à obtenir, à cause des confessions, la ferveur religieuse des Fribourgeois les prolongeant ce jour là jusques fort avant dans la soirée. Dès notre arrivée le maître d'hôtel nous déclara qu'il était inutile d'y songer, il fallait attendre au dimanche, peut-être au lundi. Nous pouvions d'ailleurs tenter une démarche auprès de Monsieur le prieur ; elle serait sans résultat, il en était certain d'avance.... Par bonheur le hasard me fit rencontrer là un mien ami, homme expérimenté dans les voyages, et que les obstacles n'effrayent pas. Nous résolûmes de nous constituer les champions des dames désappointées et de voir non seulement M. le prieur, mais toutes les autorités depuis la bedeau de la cathédrale jusqu'à l'évêque s'il en était besoin.

Après avoir, comme Sterne, donné un coup-d'œil à notre habit, et reconnu qu'il *pouvait aller*, nous nous acheminâmes avec fermeté vers les demeures presbytériennes. Notre expédition n'était pas sans

avoir une certaine apparence imposante. Nous portions dans notre démarche et dans notre air toute la gravité d'ambassadeurs chargés d'une haute mission, et faute d'un hérault pour nous précéder, bannière déployée, nous faisions marcher devant nous le frère portier de l'auberge. Il avait bon air vraiment, la tête nue et le grand tablier blanc, insigne de son office, relevé par un coin, comme une draperie antique. Si jamais j'avais l'honneur d'être député de Fribourg, je le demanderais pour messager d'Etat. Mon compagnon le suivait; il était convenu qu'il porterait la parole;

ed io li tenni dietro....

Je devais appuyer son éloquence de quelques gestes sentis et de mon expression pénétrée. J'étais le second député en diète, la ponctuation du discours.

C'est dans cet ordre que nous arrivâmes à la porte du terrible prieur; une vieille gouvernante nous introduisit. Dès qu'on avait passé le seuil de cette maison, on était enveloppé de je ne sais quel parfum patriarcal. Nos pas résonnaient sur le grand escalier de bois comme dans une solitude. Il était impossible que le maître du lieu ne fût pas un vieillard paisible et bienveillant. Dès l'entrée nous eûmes la certitude du succès de notre requête.

Nous conservions pourtant notre rang de bataille.

Le prieur vint à nous le bréviaire à la main, en serrant sur sa poitrine les plis ouatés d'une chaude robe de chambre. Il se levait, et sa figure éteinte portait en effet les traces de la maladie.

Dès qu'il parut, notre hérault déclina nos titres, annonça le but de notre visite, et mon compagnon s'étant posé convenablenment fit son petit *speech*. De mon côté, m'inclinant à chaque virgule, la main droite étendue sur la poitrine, je le faisais autant pour exprimer mon admiration que pour toucher monsieur le prieur.

Le fait est qu'il le fut....... et les larmes aux yeux: « Messieurs, nous dit-il, je voudrais pouvoir accéder à votre prière, mais vous le voyez, je ne suis plus de ce monde. Ma vue se perd dans une ophthalmie cruelle. Voyez, messieurs, le premier chanoine; s'il le veut, je ne m'y oppose pas. Hélas! je ne m'oppose plus à rien! »

Là-dessus; nous nous inclinâmes tous les trois, et nous reprîmes le chemin de la porte, toujours dans le même ordre que j'ai dit.

Sur le seuil, nous nous retournâmes encore pour faire tous ensemble un dernier salut à ce digne abbé, qui nous répétait du haut de l'escalier: « Pour moi je ne m'y oppose pas, voyez monsieur le chanoine. »

— Et d'un! dit le hérault, dès que nous fûmes dehors.

De chanoine en chanoine, de vicaire en vicaire nous poursuivîmes notre tâche avec une persévérance infatigable. Toujours nous obtenions la même réponse: — Vous demandez là une chose grave, tout-

à-fait hors des règles établies ; cependant.... nous complétions ainsi la phrase : — Cependant monsieur (mon ami) parle si bien, et monsieur (moi, s'il vous plaît) fait si bien la révérence.... Je ne m'y oppose pas pour ce qui me regarde, mais voyez mon collègue. »

Il ne nous restait à voir que le curé encore retenu au confessional; il s'agissait de ne pas le manquer. La nuit tombait, l'église était sombre. Comme des chasseurs à l'affut, chacun de nous gardait un passage, l'oreille au guet, l'œil fixé sur notre proie... Elle ne pouvait nous échapper. M. le curé répondit comme les autres : « Pour ma part je ne m'y oppose pas, mais. . . . . » Deux négations valent une affirmation. Tous ces mais s'annulaient l'un par l'autre. Nous avions la victoire, et elle était bien gagnée. Le maître de l'hôtel en tressaillit, et son garde-porte, j'ose le croire, a conservé notre souvenir.

Les chatelaines pour lesquelles nous avions combattu, étaient restées dans l'inquiétude prolongée du oui et du non. Cette anxiété les disposa mieux à sentir les molles jouissances de cette musique qui avait failli être pour elles un fruit défendu, comme nous l'étions de notre côté par les labeurs de cette odyssée et les joies du triomphe. L'heure avancée, la nuit qui déjà remplissait les ogives de la nef, et donnait à toutes les perspectives des mystères, à tous les objets des formes étranges, augmenta cette disposition. Jamais peut-être les divins accords de l'instrument de Moser ne produisirent plus d'impression ; jamais sous les arceaux gothiques l'esprit de l'harmonie du ciel n'étreignit davantage des cœurs mortels. Il me semblait à chaque note que mon âme courait dans tout mon corps, et ma pensée, entraînée malgré moi dans l'immensité, tantôt se perdait avec les gémissemens de l'orgue au plus haut des régions éthérées, tontôt s'affaissait écrasée sous l'éclat de ses tonnerres. On ne saurait dire la rapidité et le nombre des images qui se succèdent dans l'esprit de l'homme ainsi profondément remué. Il parcourt en un clin d'œil toute la gamme des sensations qu'il peut supporter ; il fait dans un instant tout le voyage de Dante, des cercles les plus effrayans de l'abyme aux splendeurs de la lumière éternelle.

Le chœur des voix humaines est célèbre : il le mérite, non pas selon moi à cause de l'exactitude de son imitation. Je plains cet anglais incrédule qui n'y voyait pas autre chose, et voulut passer dans les galeries pour s'assurer que des chanteurs et des musiciens n'y étaient point cachés.

C'est mieux qu'une imitation ; il y a dans ces chants quelque chose de pur, de vague, d'incertain qui leur donne une puissance toute particulière. On sent bien qu'ils ne sont pas de la terre ; on croit entendre des séraphins chanter dans le ciel ! O vieux Moser ! artiste sublime mort sans gloire, sans fortune, dors en paix dans la tombe. Ton nom grandira, et ta mémoire sera bénie, car il n'est pas d'œuvre humaine qui révèle mieux que la tienne l'infini.

J'ai quitté Berne trop tôt. Je suis obligé d'y revenir ; j'ai des louanges et des reproches à lui adresser encore. Elle me permettra la critique pour que l'éloge ait quelque prix. Si cette noble cité aspire décidément à devenir la capitale de notre Helvétie, elle doit, je l'en préviens, montrer une sympathie plus vive pour les sciences et les arts ; elle doit les aider, les encourager, se mettre en un mot à la tête de toute étude, de toute entreprise intellectuelle.

Restaurer sa cathédrale, placer la statue de son fondateur sur la terrasse, c'est bien ; mais pourquoi enfouir je ne sais où les tapisseries prises au duc Charles à Grandson et à Morat? Pourquoi ne pas rassembler avec méthode et mettre à la disposition des amis de l'étude, les armes, les costumes, les gravures, les manuscrits, tous les restes enfin de ce passé dont la Suisse se glorifie, et qui est aujourd'hui le but et la source de tant de travaux? ma voix est trop faible pour aller si haut et si loin, mais puisque Neuchâtel possède maintenant cinq représentans dans les conseils helvétiques, pourquoi l'un d'eux ne relèverait-il pas ce vœu de la *Revue*, pour le porter jusqu'aux pieds de l'un des plus grands d'entre les statuaires modernes.

En attendant, je tiens compte à messieurs de Berne de la statue du duc de Zœringuen, et des travaux entrepris à leur église métropolitaine. La statue est élégante, bien posée et d'une bonne exécution. Il en faudrait beaucoup de semblables dans les promenades et sur les places publiques des chef-lieux de nos cantons. Genève se vante d'avoir son grand écrivain ciselé par son grand sculpteur, Rousseau par Pradier. C'est beau assurément, deux grands noms, deux grandes gloires. Et néanmoins, si j'ose ici exprimer mon sentiment, l'un n'a pas bien inspiré l'autre. L'œuvre de Pradier, cela frappe tout le monde, ne donne point l'idée du philosophe ; elle serait tout aussi bien la statue d'un sénateur romain que celle de Jean-Jaques. Ceci soit dit en toute humilité, et sans vouloir rien retrancher au talent du plus grand statuaire moderne, peut-être.

La restauration de la cathédrale de Berne aura un résultat très-intéressant, si elle est bien faite. Son portail autrefois avait un grand renom, il est trop négligé aujourd'hui, me semble-t-il. — Voici ce qu'en disait un voyageur, il y a une vingtaine d'années : « Un grand tableau occupe le fond du centre et représente le jugement dernier. Le goût du peintre a quelque chose de Michel-Angesque et de sauvage qui s'empare de l'imagination, malgré les imperfections et les incorrections nombreuses de son dessin. A droite sont les justes, parmi lesquels vous retrouvez tous les costumes des paysans suisses ; à gauche sont les méchants précipités par les anges du ciel ; ils tombent par milliers sous la fourche vengeresse des démons. Cette légende chrétienne, que l'on retrouve partout diversement exprimée, a servi de point de ralliement au sculpteur comme au peintre. Du côté des dam-

nés et tournant avec l'ellipse que décrit le cintre intérieur du portail, on voit six belles statues de pierre qui représentent les vierges folles; elles sont de grandeur naturelle et d'un travail d'autant plus remarquable que les moindres nuances de physionomie et d'ornements se laissent encore détailler. Les vierges sages qui leur servent de pendant sont également au nombre de six; ces dernières ont choisi le bon chemin de la vie, et l'on peut lire sur ces calmes visages, empreints d'une quiétude germanique, la prudence, l'économie, la patience, la candeur. Les autres, environnées de symboles qui représentent les passions et les erreurs, offrent des expressions diverses, la plupart énergiques. Les draperies manquent d'élégance et de variété, mais pour l'histoire de l'art et pour celle des nations, peu de monuments sont plus précieux. Je ne parle pas des nombreux ornements et des hiéroglyphes chrétiens, où l'imagination du peintre a paru se jouer d'elle-même et de la matière qu'il exploitait....»

L'intérieur de l'église ne me paraît pas moins digne d'attention, le chœur est entouré de deux rangs de siéges en bois, sculpté de la manière la plus remarquable. Je n'en ai pu voir que des fragments; il était, quand je le visitai, tout encombré des pièces éparses d'un nouvel orgue, qui doit égaler, dit-on, celui de Fribourg. C'est une noble ambition, et je désire de tout mon cœur qu'elle ne soit pas déçue.

ÉMILE DESLOGES.

(La fin au prochain numéro).

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JANVIER.

« La France s'ennuie, » écrivait M. de Lamartine avant la révolution : la France trouve-t-elle qu'elle se soit assez amusée? Chacun s'en allait aussi répétant le mot fameux: Rien! rien! rien! devenu comme le refrain, comme la ritournelle obligée de la situation : simples curieux, s'il en est encore, spectateurs transformés en victimes, acteurs grandis et rapetissés en un jour, tous ceux qui, pour des motifs sérieux ou frivoles, honnêtes ou criminels, tous ceux, disons-nous, qui désiraient quelque chose, peu ou beaucoup, trouvent-ils qu'on les ait assez servis à souhait? Et cependant *Rien* est resté le dernier mot de l'année 1848 comme il en avait été le premier. Tous ont été dupes de leurs bons ou de leurs mauvais desseins. L'Europe s'est vue ébranlée jusqu'en ses fondemens; personne qui n'ait eu sa part de la secousse, qui n'ait roulé dans quelque crevasse ou dans quelque précipice; tout l'édifice politique et social s'est mis à trembler sur le sol bouillonnant; plusieurs de ces hautes tours se sont abîmées avec fracas...... et puis rien! rien que des éboulemens et des ruines. On a tout défait, mais on n'a rien fait.

A quoi cela a-t-il tenu? à quoi cela tient-il encore à présent? Aux fautes, aux intrigues, aux manœuvres, aux perfidies, aux trahisons de tels ou tels, disent les partis, qui ne savent que s'accuser, et qui tous ont raison quand ils s'accusent, mais qui tous aussi déclarent par là leur impuissance et se font mutuellement leur procès. A l'absence d'idées, ou au manque d'idées viables, disent les hommes plus réfléchis ou plus désintéressés. Qu'est-ce que l'année qui vient de s'écouler? demandent-ils; et en vérité elle ne leur a fait que trop beau jeu pour prouver leur thèse : qu'est-ce que cette année, remplie en apparence comme un siècle? une longue et ruineuse parade du passé; nulle nouveauté véritable; une succession d'oripeaux appendus pour un jour, une friperie d'idées. Ce furent d'abord quelques semaines

d'enthousiasme et de foi, de ralliement général, qui parurent comme un reflet de 89 ; puis vint la ruine de la fortune publique et privée, et la Terreur au petit pied, qui, en juin, ne laissa pas de se monter sur un ton assez respectable : puis une Direction militaire, moins les conquêtes ; puis un nom impérial, moins l'empire. Nous avons eu, dans les banquets et le cri de Vive la réforme, le serment du Jeu de Paume, il est vrai sans Mirabeau ; ensuite, et presque pêle mêle, Vergniaud-Lamartine, Péthion-Marrast, Danton-Ledru-Rollin, une foule de Robespierres par le gilet, d'*amis du peuple* grands amis d'eux-mêmes, et toutes sortes de Babeufs faisant le poing à Dieu, à la famille et à la propriété ; enfin, après eux, comme de juste, le souvenir de Napoléon, l'ombre de l'Empereur. Faut-il nous attendre, pour couronner le tout, à voir monter aussi et défiler à son tour sur la scène l'ombre de la légitimité ? Il y a là sans doute de quoi constituer un drame, qui exercera le génie des Shakespeares futurs, si la comédie imaginaire peut intéresser encore devant la comédie de la réalité : il y a là un drame, une série de coups de théâtre, de changemens à vue, de catastrophes inouies, d'élévations et de chutes soudaines, une longue traînée de sang et de larmes : mais y a-t-il là une révolution ? et si pourtant il y en a une en essence, comme il n'est pas permis d'en douter, ne reste-t-elle pas à faire, n'est-elle pas encore tout entière dans l'avenir, quand on se flatte de l'avoir déjà derrière soi et dans le passé ?

Pour les hommes purement politiques et de la politique des faits, qui ne voient rien au delà des combinaisons diplomatiques ou parlementaires, il n'existe plus dans ce moment, en Europe et en France, que deux grands partis : la démocratie et la monarchie. Les deux camps, avaient un instant confusément mêlé leurs lignes par suite de la brusque sortie de Février ; ils se sont reformés et généralisés, aux dépens des partis secondaires ou extrêmes, annulés ou vaincus. Le premier est battu en brèche en Italie, en Allemagne et même en France. Le second recommence à le cerner. Parmi ceux qui souhaitent à celui-ci la victoire, qui s'y rangent ostensiblement ou en secret, il en est de plus pressés, de plus impatiens que les autres, qui ne doutent pas que cette victoire ne lui soit acquise avant peu de temps. Des idées d'améliorations sociales admises d'abord par tout le monde, sauf à s'entendre sur les moyens, sont aujourd'hui nettement repoussées. Cela est sensible à Paris : que doit-il en être ailleurs ! On oublie la maxime d'un des artisans les plus habiles et les plus zélés d'une victoire pareille à celle qu'on espère, de Pozzo di Borgo qui disait : « Que, pour se débarrasser d'une révolution, il faut seulement la laisser cuire dans son jus. » On voudrait la cuire au contraire soi-même, et à toute vapeur : mais gare à la machine, qui pourrait bien sauter encore à ce jeu ! D'autres, au surplus, ne vont pas si vite en besogne. Ils se sou-

viennent mieux de la recette du vieux diplomate, et il faut convenir que la révolution a tout fait jusqu'ici pour la leur rappeler.

Dans l'état de fatigue et de désillusionnement où en sont venus les esprits, on s'arrête volontiers à ces explications, à ces hypothèses. Mais rien de tout cela, ni le triomphe de l'un ou de l'autre parti, ni les combinaisons politiques, ni les idées nouvelles ou renouvelées qui ont cherché tour à tour à prendre la tête du mouvement actuel, ni le rétablissement ou la rechute du crédit, rien de tout cela, croyons-nous, ne touche et ne montre le fond de la situation, ne peut la résoudre, ne peut même entièrement l'expliquer. En politique, a-t-on dit, il ne se commet pas de crimes, il ne se commet que des fautes. Détestable maxime, que ne condamne pas seulement la morale, mais dont l'histoire même ne saurait s'accommoder! Il y a quelque chose de plus que le succès ou l'insuccès, quelque chose derrière, quelque chose qui perce en dessous, qui soulève et agite les hommes au moyen de leurs propres pensées, qui pousse les peuples à s'entrechoquer dans les ténèbres que nos erreurs et nos fautes ont amassées sur nos têtes ; il y a la main qui remanie le monde ; il y a, et c'est encore jusqu'à présent le vrai mot de la révolution, il y a le juste châtiment de Dieu qui s'est apesanti sur tous : sur les conservateurs, endormis dans l'orgueil de la prospérité ; sur les hommes de progrès, enivrés de celui de la sagesse humaine. Il peut sembler aux uns que le fléau se retire, parce qu'il va frapper sur d'autres : mais qu'ils ne se fassent pas illusion! il reviendra sur eux plus terrible, s'ils ne sont pas corrigés.

Les deux partis le sont-ils, ou même seulement l'un des deux? Comment oser l'espérer! L'action de la Providence s'est rendue si visible en nos temps que force a bien été de la reconnaître; plusieurs le font hautement qui se seraient indignés naguère qu'on pût les soupçonner d'un tel aveu. Mais en écoute-t-on mieux sa voix? a-t-on des pensées moins superbes et plus réellement élevées, des sentimens plus vrais et un visage moins haineux sous le masque de la fraternité? Renonce-t-on à la fausseté, au mensonge, à la duplicité, à l'hypocrisie, aux roueries de toute espèce, à l'improbité politique et industrielle, à la corruption publique et privée? Les conservateurs songent-ils à autre chose qu'à exploiter les fautes de leurs adversaires, au lieu de prendre garde à ne pas recommencer les leurs? Les révolutionnaires, alors même qu'ils parlent de Dieu, cessent-ils de tout demander à l'homme et de lui tout accorder? Ceux-là se disent les hommes du fait, de la pratique, de la réalité, et cette réalité les déroute sans cesse, les embarrasse cruellement. Ceux-ci se donnent pour des hommes de principes, et ils n'ont pas su mettre une idée en valeur. Ils ont des systèmes, et ils prennent les systèmes pour de la foi : énorme erreur! c'est la grande folie de notre siècle, le plus profondément, le plus savamment sceptique qui fût jamais. Des convic-

tions même ne sont pas la foi, car la foi n'a pas ses racines dans la tête, elle les a dans le cœur. La foi est une vue agissante, une idée-œuvre, une action par l'invisible dans le visible, action sur soi, souvent contre soi, et jamais uniquement pour soi. Elle ne voit pas tout en l'homme, et elle le voit tout entier, c'est-à-dire aussi avec le mal longuement enraciné dans sa nature et non pas seulement dans la société ; elle suppose autre chose que l'homme, elle ne part pas uniquement de lui, elle y revient plutôt, en partant de Dieu. Est-ce là la foi de notre âge ? Eh ! l'homme eut-il jamais tant de confiance en ses forces ? jamais s'enfonça-t-il davantage en lui-même ? C'est par là qu'il s'égare, c'est par là qu'il se perd. Et c'est de là que Dieu voudrait le retirer : « Adam, où es-tu ? » lui dit-il encore de sa voix redoutable, l'appelant du fond de ce jardin de délices où il espère pouvoir se cacher. Lorsque, au premier centre du monde, la civilisation eut enfanté sa première merveille, la tour de Babel, les hommes, renouvelant en grand la faute de notre commun Ancêtre, crurent aussi qu'ils allaient être sur la terre *comme des dieux :* portant leurs têtes jusqu'au ciel, ils s'en voyaient déjà les maîtres, ce qui revient au même que de l'annuler et de vouloir, comme aujourd'hui, s'en passer. Mais Dieu confondit leur orgueil et, donnant essor à leurs divisions, à ce germe délétère qui lève aussitôt dans tout ce qui se sépare de lui, il fit servir à la continuation de ses plans la destruction de leur œuvre. D'orient en occident, que d'orgueils semblables il a confondus depuis ce temps-là !

Nous ne doutons pas de l'avenir, sans savoir toutefois ni quand, ni où, ni comment il sera, car nous ne doutons pas de Dieu. Mais nous n'attendons pas grand'chose, nous l'avouons, de ce qui pourra naître tôt ou tard des données accuelles, de la résistance comme du progrès. Quelque soit le parti qui triomphe, il ne triomphera qu'un moment. Nous inclinons toujours plus à le croire, ce sera seulement un temps d'arrêt, dans ce travail de décomposition par lequel notre vieille société doit passer avant qu'il en sorte une nouvelle ([1]). L'Europe devenue républicaine ou cosaque, tout ne sera pas dit. Un empire moscovite, centre et maître de l'ancien monde, ne ferait, comme l'empire romain, que l'user et s'y user avec lui. Avec la démocratie, en revanche, telle qu'elle s'est produite ces dernières années dans les théories et dans les faits, l'homme nous apparaît plutôt déchaîné, que vraiment libre et maître de lui-même. Tout à la fois emporté et asservi par ses instincts, ses passions, ce n'est que l'homme : ce n'est pas assez. Il ne croit qu'en lui : que pourrait-il faire ? rien de profond, de durable. Il ne cherche, il ne veut que lui : c'est chercher le vent et l'orage. Nous savons que les œuvres de l'humanité sont nécessaire-

([1]) Voir notre *Chronique* de juin de l'année dernière, t. XI de la *Revue Suisse*, page 352.

ment imparfaites, et que pourtant, dans sa route, elle parvient à s'en construire plus ou moins longtemps un abri. Nous ne nions pas non plus tout ce qu'il y a de force vitale et d'immenses ressources dans la démocratie et en général dans la société européennes : mais que de mauvais germes à côté des bons! que de motifs de craindre à côté de ceux d'espérer! Ou nous sommes à une de ces grandes époques de renouvellement, non seulement politique et social, mais moral et religieux et de toutes les forces vives de l'humanité; ou bien, si nous n'y sommes pas encore, s'il ne se fait qu'un replâtrage monarchique, qu'un badigeonnage républicain, nous pourrons nous y arrêter quelque temps, puis le vent qui emportera ces édifices d'un jour, nous forcera de nous remettra en marche : mais alors le sol de l'Europe, perpétuellement tremblant, perpétuellement balayé, ne deviendrait-il pas stérile à force de n'enfanter que des ruines? ne finirait-il pas par être à son tour le triste champ du passé, après avoir été pendant une longue suite de siècles le glorieux champ de l'avenir?

Pessimiste ou sceptique, comme on appellera peut-être cette opinion, nous osons cependant la dire plus fondée en raison et en foi, que bien d'autres qui prétendent l'être et qui ne le sont pas. Nous y voudrions plus d'illusion, ne fût-ce que pour avoir de meilleures étrennes à donner à nos lecteurs.

Quoi qu'il en soit, telles sont les pensées qui nous sont venues à l'esprit sur le fond de la situation, sur ce qui s'y cache sous les apparences diverses. Quant à ce qu'elle présente au dehors, elle est dans ce moment au calme plat. On bataille bien encore un peu en Hongrie, on prévoit avec assez de vraisemblance la reprise des hostilités et la guerre générale au printemps; mais qu'est-ce que le vraisemblable aujourd'hui? souvent tout le contraire de ce qui sera. En attendant, on se tient coi. A Paris, les ouvriers passent pour être fort abattus. Les clubs, quoique assez nombreux et assez violens en paroles, ne causent guère de sensation. Dernièrement, ils avaient subitement fait relâche : c'est toujours signe, nous disait-on, qu'il se trame quelque chose; mais cette fois le signe n'a pas dit vrai. La république rouge, vaincue dans l'élection du Président, est en outre divisée : elle ronge son frein, ce qui ne l'empêche pas de se ronger elle-même. Au milieu de cette inertie du grand nombre, seuls, les alertes de tous les partis courent de droite et de gauche pour revenir ou pour arriver au pouvoir.

— Le Président était à peine installé qu'on disait déjà : « Il se coule.» Et ceux qui avaient voté contre lui de se frotter les mains. Il eût été plus patriotique de regretter au contraire qu'il sortît encore un nouveau néant d'une élection qui avait pourtant l'avantage de réunir l'immense majorité de la France, ne fût-ce qu'autour d'un nom. Cette déconsidération, au surplus, n'est pas allée très-loin jusqu'ici : propagée surtout par le parti qui voudrait voir M. Thiers me-

ner les affaires, accueillie d'abord par des journaux de diverses couleurs, qui la plupart l'ont ensuite abandonnée pour tourner essentiellement leurs attaques contre le ministère et l'Assemblée Nationale, elle n'est pas descendue bien profondément dans les masses. Comme l'espoir qu'on avait fondé sur l'élection de Louis-Napoléon ne tenait pas à lui personnellement, on est patient à son égard. Il est d'ailleurs tenace, entêté, et il se livre peu. L'impression sur son compte particulier est donc toujours plutôt celui de l'attente que d'un jugement définitif. Aussi reste-t-il le point de mire, des intrigues et des ambitions. Les républicains du *National*, M. Marrast en tête, et même la Montagne, ne désespèrent pas de l'amener à eux par la nécessité des choses, sinon de plein gré. M. Thiers qui, d'entrée, ne l'a nullement trouvé docile (1), est furieux. M. Léon de Malleville qui représentait M. Thiers au ministère, s'en est retiré sur une bourrade assez vive du Président, et l'on annonce un nouveau et prochain remaniement d'un cabinet, dans lequel rentrerait M. Dufaure, tombé avec le général Cavaignac.

La déconsidération dont nous parlions tout à l'heure, a eu trois motifs fort divers, qui ne sont pas tous absolument justes dans l'impression qu'en a reçue le public, ni tous également importans. D'abord, la demande faite par le Président à M. Léon de Malleville, alors ministre de l'Intérieur, que les dossiers des affaires de Strasbourg et de Boulogne lui fussent communiqués. On le trouvait bien curieux, bien pressé, et peu digne dans sa curiosité. Mais ces dossiers, assure-t-on, contiennent des renseignemens de la plus singulière importance sur des personnages alors haut placés, alors à la tête des affaires, et qui voudraient y revenir. Louis-Napoléon aurait été attiré par eux dans un piége. Il aurait ainsi un sérieux intérêt à connaître les hommes qui lui ont tendu des embûches dans l'exil, et qui pourraient bien lui en tendre encore aujourd'hui qu'il est au pouvoir, où ils le circonviennent de toutes manières. Un passé politique donne parfois des soucis cuisans. Des pièces relatives aux conspirations bonapartistes ont disparu des archives. N'y a-t-il aucun lieu de craindre que pareille mésaventure n'arrive aux dossiers de Boulogne et de Strasbourg? Telle est la question qui s'est produite, à la tribune par des interpellations, et par des lettres et des articles, des demi-révélations, dans les journaux. Elle est loin d'être éclaircie. Les explications et les dénégations ont aussi amené des aveux : la lumière a seulement montré l'ombre, et tout ce qu'on a dit a plutôt enraciné que détruit les soupçons. Enfin, le nouveau ministre de l'Intérieur, M. Léon Faucher, a déclaré que les dossiers seraient communiqués au Président. Ceux qui connaissent Louis-Napoléon le représentent comme fort accessible aux motifs généreux et chevaleresques, à tout ce qui a quelque chose

(1) Voir notre dernière *Chronique* t. XI de la *Revue*, p. 753.

de brillant. On lui dira : « Les dossiers sont à votre disposition, mais il n'est pas de votre dignité d'y jeter les yeux : le Président ne doit pas se souvenir de ce qu'on a pu faire à Louis-Napoléon. » On le prendra par là. — « A sa place on ne m'y prendrait pas ! » s'écriait là-dessus un de nos amis, d'ailleurs très-bon enfant, très-facile à prendre; mais il pense qu'en politique il est toujours bon de connaître son monde et qu'on n'y saurait jamais être trop défiant.

Le second reproche, c'est l'absence de toute faculté oratoire chez Louis-Napoléon. Cette absence s'est complétement trahie dans les visites officielles du nouvel-an. Ceux des membres des députations qu'il a pris à part se sont retirés enchantés de sa conversation particulière; nous pourrions citer, par exemple, M. Amédée Thierry, le frère du grand historien, et historien lui-même, auquel il parla de ses ouvrages en homme qui les avait lus. Du reste pas le moindre *speech* tant soit peu présentable et que l'on pût décorer de ce nom : les membres restés dans la foule n'en revenaient pas ! Louis-Napoléon cause fort bien ; il écrit aussi avec facilité, et il aime à écrire ; il ne serait point embarrassé d'improviser un premier-Paris; mais l'élu de cinq ou six millions d'hommes n'est pas en état d'en haranguer convenablement une douzaine à la fois. Ce n'est pas chez lui manque de présence d'esprit, car on s'accorde à lui reconnaître beaucoup de calme et d'aplomb ; la difficulté n'est pas morale, mais matérielle. En public, il est pris d'un étranglement subit du gosier : les idées viendraient encore, les mots ne peuvent passer. Voilà qui est singulier, dira-t-on : mais c'est un fait, et, nous le soupçonnons, un fait moins exceptionnel qu'on ne pense. Quoi qu'il en soit, dans un siècle aussi discoureur que le nôtre, cette infirmité physique serait malheureuse en tout pays ; elle est désastreuse en France, et ce sera un vrai miracle si le Président se la fait pardonner.

Enfin, on l'accuse d'aimer le vin, le vin de Champagne principalement, et le bruit public, qui n'y va jamais de main morte une fois lancé, est qu'il en prend tous les soirs à outrance. Une personne, au contraire, nous assure qu'il est très-sobre, qu'au fort de Ham où il ne devait pas être difficile sur les moyens de s'étourdir et de se distraire, il ne buvait que de l'eau : elle tient ce fait de l'un des employés à la garde du fort et du prisonnier.

Et voilà comme il est facile d'arriver à la vérité ! Du reste, si nous rapportons ces bruits et les réponses qu'on y oppose, c'est pour plaider la cause de la vérité, pour dire, sinon toujours ce qu'elle est, du moins ce qu'il n'est pas sûr qu'elle soit, et nullement pour défendre ou accuser le Président, car il ne nous paraît pas avoir encore agi, ni en bien ni en mal, de manière à se laisser juger. Il peut se faire que l'on y soit longtemps embarrassé, et alors, nous l'avouons, ce serait déjà là une espèce de jugement.

Pour le moment, son tort le plus sérieux, c'est d'être fort mal entouré, c'est d'avoir dans son cercle intime des personnages dont l'esprit téméraire ou arriéré peut l'entraîner dans une fausse voie, d'en avoir même dont lui le premier, et dans son propre intérêt, il devrait se défier. On nous en nommait un qui serait là placé en observation par un ancien ministre, ministre à l'époque de Strasbourg, lequel ne se fera pas faute de contrarier Louis-Napoléon s'il ne parvient pas à s'imposer à lui et à en être accepté. Joignez à cela la position fausse que le Président tient de la constitution ; il est presque roi, mais il est en même temps révocable et responsable : il faut donc qu'il gouverne, et l'on voudrait pourtant qu'il ne gouvernât pas. L'Assemblée de son côté, sans une seconde chambre qui lui fasse contre-poids, est toute puissante dans sa sphère. Elle était avant l'élection fort opposée à Louis-Napoléon, elle s'en ressent encore un peu aujourd'hui. Aussi le grand point de ceux qui ont travaillé pour amener la position actuelle et qui n'en sont pas contens, est-il de forcer l'Assemblée à se dissoudre pour la remplacer par une autre. Les journaux sont à l'œuvre sur ce thème. Dans les départemens, il se signe des lettres pour dire aux députés, de la part de leurs électeurs, que leur mandat est fini. Cette opinion gagne même dans l'Assemblée. On se tiraillera sur l'époque, pour allonger le temps ou le raccourcir; mais, à quelques semaines près, la dissolution ne saurait manquer d'avoir lieu, probablement avant le mois d'avril.

— L'arrivée du général Dufour à Paris, a été remarquée, et l'on a voulu rattacher son voyage à l'éventualité d'une guerre générale où la Suisse pourrait être enveloppée. Une personne venant de Genève nous dit au contraire que ce voyage n'a aucun but politique. Il nous revient d'autre part que le général est fort attaché à Louis-Napoléon, et que cet attachement est du petit nombre de ceux, le seul peut-être, auxquels celui qui en est l'objet réponde avec confiance. S'il se rend bien compte de la situation, le général Dufour pourrait donc avoir sur son ancien élève une influence heureuse et franche, qui contrebalancerait l'action occulte que d'autres cherchent à faire peser sur lui,

La grave question est toujours celle du crédit et des finances. On annonce pour le prochain exercice un déficit de six cent millions, et l'on a comme à plaisir amoindri les recettes par la réduction de l'impôt du sel, par l'abolition du timbre des journaux, par la nouvelle taxe des lettres. Sans des réformes et des économies on ne s'en tirera pas. L'armée a une des plus grosses parts du budjet : il faut donc que le retranchement porte, et pour beaucoup, sur les dépenses militaires; mais on ne voudrait pas cependant, surtout en présence de ce qui peut arriver, diminuer même le pied de paix, qui est actuellement d'environ cinq cent mille hommes. Voici comment on résoudrait le problème. On ferait toujours les mêmes levées ; mais une partie de ceux que le

sort appellerait, resteraient dans leurs foyers : ils y seraient exercés pendant quatre mois et de façon à ce qu'au besoin, avec de bons officiers, ils ne fussent en rien inférieurs à leurs camarades soumis au service actif : ce seraient à la fois des milices et des soldats.

Toutefois, les économies, si l'on parvient à en faire, l'emprunt, auquel il faudra aussi avoir recours, ne suffiront pas. Il y a des projets d'impôt progressif, d'impôt sur la rente, sur les objets de luxe, etc.; mais ils rencontrent une vive opposition. Aussi un général, membre de l'Assemblée nationale, disait-il à ses collègues d'un comité, dans un accès d'humeur militaire et républicaine : «On ne sait que faire des bourgeois ; ils ne veulent ni se battre ni payer. »

Tandis que la démocratie mange son blé en herbe et a grand'peine à faire honneur à ses affaires en Europe, voici qu'aux Etats-Unis elle récolte de l'or à foison. La découverte des mines de la Californie est venue ajouter un nouveau trait fantastique au tableau de l'année 1848. Si elles tiennent tout ce qu'on en raconte, l'or deviendrait infiniment plus commun que l'argent, qui, il est vrai, ne l'est pas infiniment : il serait alors, en réalité, *ce vil métal,* comme disent les poètes, ne pouvant faire mieux. Avis à ceux qui en ont encore et qui n'auraient pas eu la prudence de s'en débarrasser.

M. Guizot, dont on annonce le retour à Paris pour le mois de mars, vient de publier un ouvrage sur *La démocratie en France.* Il l'y croit possible, mais seulement avec certaines conditions politiques à l'égard desquelles il ne s'explique pas complétement, et surtout avec la famille et la religion : sans ce double frein de l'homme contre lui-même, la société la plus démocratique ne saurait d'après lui marcher ni subsister. Nous n'avons pas encore lu ce livre, où se retrouvent, sans aucune préoccupation personnelle, les qualités d'analyse, le talent de résumer qui est le cachet particulier de l'auteur. « C'est le travail d'un savant, s'est hâté de dire la *Presse* le matin même du jour où il paraissait, c'est le travail d'un savant, ce n'est pas celui d'un inventeur et d'un organisateur. M. Guizot y traite la démocratie à-peu-près comme on traita dans le temps la découverte de la vapeur. » Est-ce là de la critique, une critique fondée, ou bien de la rancune et de la jalousie de métier?

La *Revue des Deux Mondes*, qui paraît vouloir se relever de la baisse où elle était tombée déjà avant la révolution, contient, dans son numéro de janvier, des détails assez curieux sur *l'émigration à Londres.* Ils ne contredisent en rien ceux que nous avons donnés nous-mêmes sur les exilés de Claremont, dans notre *Chronique* du mois de mai dernier ([1]).

([1]) Voir la *Revue Suisse*, t. XI, p. 288 et 289.

— M. de Lamartine n'avait pas eu le courage de retirer son nom de la liste des candidats à la Présidence, courage qui aurait été de l'habileté, et ses amis n'ont pas eu davantage celui de leur devoir envers lui : ils ne partageaient pas ses illusions, mais ils trouvèrent plus facile de lui céder que de l'avertir. Le résultat de l'élection l'affecta vivement. N'avoir réuni que quelques milliers de voix, moins que Raspail, lui parut non-seulement une ingratitude, mais un affront et presque un outrage. Dans le premier moment il fut sur le point de donner sa démission de représentant du peuple ; c'eût été un pas de clerc ; on l'en empêcha pourtant. M. de Lamartine a, d'ailleurs, amplement de quoi remplir les intermittences de sa vie politique en se retournant vers la vie littéraire. La *Presse* a déjà commencé la publication de ses *Confidences*, et *Raphaël* qui en est, à ce qu'il paraît, la *page de la vingtième année*, va bientôt être édité par un libraire : il est aussi question de la vente ou de la représentation du drame de *Toussaint Louverture*. Les *Confidences* renferment de belles pages d'analyse et de description ; deux surtout nous ont frappé, l'une sur la captivité du père de M. de Lamartine pendant la Terreur, l'autre sur *Ossian*, qui méritait bien d'avoir présidé à l'éducation poétique du chantre des *Méditations :* mais l'ensemble est écrit avec un laisser-aller qui va parfois jusqu'à la prolixité, et de ce style périodique dont les échos retentissans sont mieux de mise au grand air de la tribune que dans le tête-à-tête de l'auteur et du lecteur. A cet égard les *Confidences* nous semblent inférieures aux *Mémoires d'Outre-Tombe ;* Chateaubriand parle aussi bien longuement de lui, mais il sait mieux éviter les longueurs. La préface, surtout, a été d'un mauvais effet. M. de Lamartine y explique comment il a pu se décider à publier de son vivant ses révélations intimes. C'est le besoin d'argent qui a fini par vaincre sa répugnance. Il raconte ingénuement la tentation dans toutes ses phases : M. Emile de Girardin y a été son Méphistophélès. « Ce temps est ainsi fait, dit à ce propos la *Revue des Deux Mondes*, qu'il n'est plus honteux d'avouer qu'on a vendu son cœur parce qu'on avait besoin d'argent; lisez la préface des *Confidences* de M. de Lamartine. » Nous avons entendu deux bonnes réponses à cette phrase sanglante : nous les mettons en regard ; le lecteur choisira. Dans l'une on disait : « En fait de cœur, il est sûr que la *Revue des Deux Mondes* n'aurait rien à vendre. » Moins rude, la seconde réponse est d'un homme dont l'indulgence en cette occasion nous parut cacher une finesse pleine de sens : « C'est égal ! observa-t-il doucement : si l'on mettait d'un côté d'une balance M. de Lamartine, et de l'autre la *Revue des Deux Mondes* avec tous ses volumes, il n'en serait ni plus ni moins; ce n'est pas elle qui enlèverait le plateau. »

— L'*Histoire de Mme de Maintenon* par M. le duc de Noailles, à en juger par les extraits que nous avons lus, paraît être un livre aussi solide et judicieux que distingué : il a été le principal titre littéraire de

l'auteur pour entrer à l'Académie Française ; elle vient de le recevoir ces jours-ci à la presque unanimité. Ce choix d'un grand seigneur ne laisse pas cependant de faire crier. M. de Noailles succède à Chateaubriand. — L'étrange et prodigieuse fortune de Mme de Maintenon l'a fait, en général, juger assez faussement, et peut-être plus sévèrement qu'elle ne méritait. Longtemps aux prises avec le malheur, et avec un malheur sec et nu, puis avec la morgue blasée d'un roi enivré de lui-même, qu'il fallait amuser à tout prix et qui ne pouvait plus l'être, elle valait mieux que sa destinée, quelque grande qu'ait été celle-ci. Grace à l'ouvrage de M. de Noailles on pénètre mieux dans le secret de cette vie, on voit mieux ce qu'elle a coûté d'efforts et aussi de resserremens douloureux, en même temps que le tableau du grand siècle à son déclin, avec ses rayons et ses ombres, vient naturellement s'y mêler.

— Les livres, non-seulement les bons, mais en général toute espèce de livres, sauf les journaux et les brochures, ont été rares et clairsemés cette année. Il en est apparu cependant, de loin en loin, quelques-uns qui, à toute autre époque, auraient occupé vivement le grand public ou les esprits d'élite. Outre ceux dont nous parlions tout à l'heure, rappelons l'ouvrage de M. Thiers sur la *Propriété*, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, le 3me volume de *Port-Royal* par M. Sainte-Beuve, le *Pascal* de M. Vinet, et joignons-y le nouveau volume de celui-ci que ses amis viennent de nous donner. C'est le 1er des *Etudes sur la Littérature française au dix-neuvième siècle ;* il comprend : *Madame de Staël* et *Chateaubriand.* La plupart de nos lecteurs le connaissent déjà sous la forme, beaucoup moins agréable et moins nette, de cours autographié. Les personnes qui ont pu trouver le *Pascal* quelquefois un peu sévère et ardu dans sa profondeur, pourtant bien vive et bien pénétrante, se sentiront ici plus à l'aise. Ce sont les mêmes vues morales, mais avec un côté plus accessible et plus littéraire, et avec les développemens variés que comportait le sujet. L'esprit et le goût ne sauraient désirer une nourriture à la fois plus délicate et plus saine. Un article des *Débats* dans lequel M. Sainte-Beuve parle de cet ouvrage et surtout du *Pascal* ne fait que toucher, mais avec une rapide justesse, les points essentiels. Notre ami ne croit pas que l'idée de M. Vinet sur les *Pensées* soit exactement selon le dessein primitif de l'auteur ; mais cette idée peut n'en être pas moins vraie et, en suivant les lignes de l'ébauche du génie, dégager pour ainsi dire Pascal de lui-même. L'article se termine par un souvenir de Lausanne et d'un temps de belles et fortes études, dont, sous quelque drapeau qu'on se range, les cœurs bien placés s'enorgueilliront toujours pour la Suisse française. Ne fût-ce qu'à ce titre, ce morceau nous revient de droit, c'est à nous de le conserver.

« Il s'est établi depuis quelques années, dit M. Sainte-Beuve, un vrai concours sur Pascal. Le docteur Reuchelin dans son ouvrage sur

Port-Royal, l'Académie Française en proposant l'Eloge de l'auteur des *Pensées*, M. Cousin par son célèbre Mémoire qui mettait l'ancien texte en question, M. Faugère par son édition nouvelle, d'autres encore ont ouvert une controverse à laquelle ont pris part les critiques étrangers les plus compétens; Néander à Berlin, la *Revue d'Edimbourg* par un remarquable article de janvier 1847, sont entrés dans la lice: il n'a pas fallu moins que la Révolution de Février pour mettre fin au tournoi. Aujourd'hui le débat peut être considéré comme à peu près clos; et, sans parler de l'état des esprits qui ont assez à faire ailleurs, toutes les raisons, tous les argumens sont sortis tour à tour, tellement que la question semble épuisée.

» Un des volumes les plus faits pour conduire à une conclusion satisfaisante est certainement celui que les amis de M. Vinet viennent de recueillir, et qui se compose des leçons et des articles qu'il a donnés en différens temps sur ce sujet. Personne n'a pénétré plus avant que M. Vinet dans la nature morale de Pascal, et n'a fait voir plus sensiblement que sous le héros chrétien il y avait l'*homme*. Pour ceux qui lisent les *Pensées*, le génie de l'écrivain a quelquefois donné le change sur la méthode et sur le fond. L'éclat soudain de cette vive parole, l'impétuosité et presque la brusquerie du geste et de l'accent, font croire à quelque chose d'excessif, et même de maladif, qui tient à une singularité de nature. On se sent en présence d'un individu extraordinaire. Le travail de M. Vinet consiste à montrer qu'en mettant à part la qualité si incomparable du talent, tout homme a dans Pascal un semblable et un miroir, s'il sait bien s'y regarder. Il y a un Pascal dans chaque chrétien, de même qu'il y a un Montaigne dans chaque homme purement naturel. Creusez en vous-même, étudiez et sondez votre propre duplicité, plongez en tous sens au fond de l'abîme de votre cœur, et vous n'y trouverez pas autre chose que ce que Pascal vous a rendu en des traits si énergiques et si saillans. La théologie de l'auteur des *Pensées*, à la bien voir et en la dégageant des accessoires qui n'y tiennent pas essentiellement, porte en plein sur la nature morale de l'homme; c'est là sa force et son honneur. On pourrait dire de M. Vinet lui-même, considéré dans son œuvre et dans sa vie, qu'il offrait en quelque sorte l'image d'un Pascal réduit et modéré, d'un Pascal plus aisément *circoncis* dans ses essorts et dans ses désirs, mais dont le centre moral était le même et dont le cœur était comme taillé sur le cœur de l'autre.

» J'indique l'esprit du travail de M. Vinet; il serait difficile d'analyser ici une série de leçons et d'articles critiques qui sont déjà des analyses. Une idée qui est particulière à M. Vinet et à ses amis, et que les théologiens protestans ont volontiers accueillie, c'est que les *Pensées* de Pascal, dans l'état où les a mises la controverse récente, et ramenées plus que jamais à l'état de purs fragmens grandioses et nus, sont par là même plus propres à un genre de démonstration qui prend l'individu au vif, et peuvent devenir la base d'une apologétique véritable, tout entière fondée sur la nature humaine. Sans me permettre de contredire cette vue, qui se lie étroitement à la croyance, je ferai seulement remarquer que tel n'était point exactement le dessein primitif de Pascal, et que, tout en insistant au début sur les preuves morales intérieures, il n'aurait rien négligé, dans son ouvrage, de ce qui pouvait saisir l'imagination des hommes et déterminer indirectement leur persuasion. Il n'aurait point sans doute, comme le fit plus

tard l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*, porté ses principales couleurs sur le côté magnifique ou touchant du catholicisme, considéré surtout dans ses rapports avec la société; il n'aurait pas cependant négligé les grandeurs et les beautés aimables de la religion. Son livre, en un mot, s'il l'avait exécuté comme il l'avait conçu, n'aurait pas été seulement destiné aux moralistes et aux penseurs; il aurait eu pour objet d'acheminer et d'entraîner tout un peuple moins relevé de lecteurs par l'attrait, pas le mouvement graduel et l'émotion presque dramatique d'une marche savamment concertée. La nouvelle apologétique qu'on pourrait déduire des *Pensées* de Pascal, telles qu'on les possède actuellement, ne saurait s'adresser en réalité qu'à un petit nombre d'esprits et de cœurs méditatifs; et elle mériterait moins le nom d'*apologétique* que de s'appeler tout simplement une forte étude morale et religieuse faite en présence d'un grand modèle.

» Quelque nom qu'on lui donne, cette étude ne peut s'entreprendre désormais en compagnie d'un auxiliaire plus utile et plus sûr que ne l'est M. Vinet, d'un guide connaissant mieux les profondeurs du monde moral, ses défilés étroits et ses détours, ses abîmes et même ses orages cachés.»

» Ce volume publié par les amis de M. Vinet n'est que le premier de ceux qui paraîtront successivement, et qui nous offriront les œuvres complètes du savant et pieux auteur. Les volumes suivans contiendront quelques parties d'un Cours qui embrassait la littérature du dix-septième siècle et celle du dix-huitième. Les moralistes français y sont l'objet d'un examen approfondi, et l'on pourra reconnaître dans le critique qui les juge le coup d'œil de leur égal et de leur pareil. Parlant du grand sermonaire Bourdaloue, et de son existence cachée, en apparence si calme, si régulière, et d'où il ne nous est parvenu qu'une parole éloquente, M. Vinet a dit : « Quels Mémoires seraient plus intéressans que ceux de ce religieux, s'il eût pu songer à les écrire? Voir, c'est vivre, et Bourdaloue, ayant beaucoup vu, a beaucoup vécu. Et que savons-nous encore s'il ne vécut que par les yeux. Sa robe n'était pas cette doublure de chêne ou ce triple airain à travers lequel aucun dard ne peut pénétrer jusqu'au cœur. Le mouvement de ses artères n'était pas aussi calme et aussi régulier que l'ordonnance de ses discours. Bourdaloue était vif, il était prompt, impatient peut-être; quelques mots de son biographe, qui paraît l'avoir bien connu, laissent entrevoir qu'il y avait de la fougue dans son tempérament, et que, dans l'art de maîtriser son cœur, il déploya plus de force encore que dans l'art de maîtriser sa pensée. La régularité sévère, la facture savante d'une œuvre d'art n'est qu'un regard superficiel le signe d'un équilibre imperturbable de l'âme; les plus passionnés sont quelquefois les plus austères, et la force qui règle peut avoir le même principe que la passion qui entraîne et que l'enthousiasme qui crée. » — Si M. Vinet disait cela de Bourdaloue, on peut le lui appliquer à lui-même; il était de ceux qui vivent d'une vie complète au dedans, et qui, sans rien laisser éclater, arrivent à savoir par expérience tout ce qu'il a été donné à l'homme de sentir.

» Je lui ai dû, pour mon compte, une des plus vives et des plus sérieuses impressions que j'aie éprouvées, et que ce nom de Bourdeloue réveille en moi. Il y a neuf ans, je revenais de Rome, — de Rome qui était encore ce qu'elle aurait dû toujours être pour rester dans nos imaginations la ville éternelle, la ville du monde catholique

et des tombeaux. J'avais vu dans une splendeur inusitée cette Reine superbe : Saint-Pierre m'avait apparu avec un surcroît de baldaquins et d'or, avec de magnifiques tentures et des tableaux où figuraient les miracles d'un certain nombre de nouveaux saints qu'on venait de canoniser. J'avais admiré surtout, d'un des balcons du Vatican, les horizons lointains d'Albano, vers quatre heures du soir. En présence de l'Apollon du Belvédère, j'avais vu notre guide, l'excellent sculpteur Fokelberg, qui le visitait presque chaque jour depuis vingt ans, laisser échapper une larme; et cette larme de l'artiste m'avait paru, à moi, plus belle que l'Apollon lui-même. Un bateau à vapeur me transporta en deux jours de Civita-Vecchia à Marseille, et de là je courus à Lausanne, où j'étais six jours après avoir quitté Rome. Le lendemain de mon arrivée, au matin, j'allai à la classe de M. Vinet pour l'entendre, — une pauvre classe de collége, toute nue, avec de simples murs blanchis et des pupitres de bois. Il y parlait de Bourdaloue et de La Bruyère. L'Ecossais Erskine (le même qu'a traduit la duchesse de Broglie), était présent comme moi. J'entendis là une leçon pénétrante, élevée, une éloquence de réflexion et de conscience. Dans un langage fin et serré, grave à la fois et intérieurement ému, l'âme morale ouvrait ses trésors. Quelle impression profonde, intime, toute chrétienne, d'un christianisme tout réel et spirituel! Quel contraste au sortir des pompes du Vatican, à moins de huit jours de distance! Jamais je n'ai goûté autant la sobre et pure jouissance de l'esprit, et je n'ai eu plus vif le sentiment moral de la pensée.

» Aujourd'hui tout cela n'est que souvenir; tant de choses ont péri, tant d'autres sont en train de s'abîmer en se transformant, que c'est à peine convenable de venir ainsi rappeler ce qui est déjà si loin de nous. — Remercions du moins, en courant, les amis et les éditeurs de M. Vinet de recueillir ce qu'il avait laissé d'épars, et engageons-les, malgré tout, à continuer de nous donner ce qui reste de son précieux héritage.»

Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Assemblée nationale vient de prendre en considération la proposition d'un de ses membres de se dissoudre. Elle l'a fait à la majorité de quatre voix. Cela peint la situation. On veut et on ne veut pas ; on est dans un entre-deux. Pourvu qu'on ne soit pas dans une impasse!

Enfin, où que nous soyons, ami lecteur, salut! et puisses-tu loger sous ton toit la santé, les joies de famille, les biens et la paix du cœur. Si les mornes Soucis voltigent au plafond, regarde! ne vois-tu pas, entre leurs ailes d'un noir ridé, ce petit point bleu? C'est une plume de celle de leur sœur, l'Espérance. Elle est déjà bien assez souffreteuse, ne la contriste jamais. Ses mauvais frères ont beau la battre et lui donner force coups de bec ; que tu l'aides un peu, ils ne parviendront pas à la chasser, ni surtout à lui enlever son domaine, ce grand espace azuré d'où lui vient sa couleur, et qui reste toujours ouvert derrière elle.

Paris, 14 janvier.

MÉLANGES.

Voyage de Jean III d'Arberg à Jérusalem, en 1453.

Dans notre numéro du mois de février 1848, page 127, en parlant du Cours donné par M. le prof. Matile sur l'*Histoire de la seigneurie de Valangin,* nous disions que nous aurions probablement encore l'occasion de revenir sur ces intéressantes leçons. Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont jusqu'à présent empêché de remplir notre promesse, et encore aujourd'hui nous ne pouvons l'accomplir qu'en partie. Cependant nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur communiquant un fragment d'une de ces leçons que nous aurions tant aimé voir continuées cet hiver, suivant l'espérance qui nous en avait été donnée. Ce fragment est tiré de la vie de Jean III d'Arberg, qui fut Seigneur de Valangin de 1427 à 1497.

Un des faits les plus curieux et les moins connus de la vie de Jean III d'Arberg, c'est un voyage qu'il fit à Jérusalem, avec Guillaume de Châlon, ensuite d'un vœu qu'il dit avoir fait, et du désir qu'avait Guillaume d'être créé chevalier du Saint Sépulcre. Ce voyage, sur lequel nous n'avions jusqu'à présent aucune donnée positive, nous est raconté avec plus de détail par M. Ed. Clerc, conseiller à la cour royale de Besançon, dans son ouvrage qui a pour titre «*Essai sur l'histoire de la Franche-Comté.*» Mais un fait qui nous intéresse davantage encore, c'est la relation de ce voyage, faite par Jean d'Arberg lui-même dans une circonstance particulière, où il était appelé par messire Jehan de Châlon, fils de son compagnon de voyage, à déposer, comme témoin, sur ce qu'il savait de son père. A cet effet, Jean d'Arberg, âgé alors de quatre-vingt-dix ans, s'était rendu à son château de Bauffremont, et voici le procès-verbal qui fut dressé de sa déposition, sous la date du mercredy 22 janvier 1494 :

« Après le serment solempnel par lui fait, par nous commissaires et adjoint diligemment oy et examiné, dit et depose :

» C'est à savoir que, de son jeune aage et depuis soixante ans ou environ, il a eue bonne cognoissance de feu messire Guillaume de Challon, père du demandeur et impétrant, lequel messire Guillaume était fils de feu monseigneur le prince d'Orange et de la seur de la contesse de Montbelial sa première femme, et depuis fut marié à la fille du conte d'Armignac. Et se recorde que, en l'an mil IIIIc cinquante et deux, environ la chandeleur, iceluy déposant estant en son chastel de Valengin, arriva le dit feu messire Guillaume de Challon, père du dit demandeur, lequel après plusieurs parolles qu'il eut avec luy qui parle, luy dit qu'il avoit entendu que ledit déposant avoit desir et volenté de faire et accomplir le saint voyage de Jerushalem, et que pareillement iceluy messire Guillaume estoit deliberé d'y aller en brief, et que à le faire et accomplir avoit fait veu pour sa devotion,

ainsi qu'il disoit, en disant aussi audit déposant qu'il vouldroit bien qu'ils pussent aller ensemble. A quoy s'accorda iceluy deposant, disant semblablement qu'il en avoit fait veu, et de fait traictèrent ensemble de eulx trouver huit ou quinze jours aprés au lieu de Neufchâtel oultre-joux, appartenant à monseigneur le marquis de Rotellin. Auxquels jour et lieu ou illec environs se trouvèrent le dit messire Guillaume, et il deposant, lesquels montèrent à cheval et partirent d'illec en desir et intencion de faire et accomplir ledit saint voyage, accompaigné les dessus dits, c'est à savoir icelluy messire Guillaume de Challon de Jehan de Lugny, Jehan Regnault, de son palefrenier, de son cuisinier et aultres au nombre de cinq à six chevaulx en tout, et luy qui depose a sept chevaulx, accompaigné de monss[r] de Montvoye son gendre, un nommé Chevalet, messire Marc de la Pierre, Bailly de Montbéliard, Horry Arquêbare, un cordelier qui estoit des disciples de saint Bernardin, et un autre jeune gentilhomme du nom du quel il n'est recorps. Interrogé s'il scet que les dessusdits sont encores vivans, dit qu'ils sont tous allez de vie à trespas, tant ceulx de l'accompagnée dudit feu de Challon que d'iceluy deposant, excepté ledit messire Marc de la Pierre, Bailly de Montbélial et Jehan Regnault. Et au regard dudit cordelier, qu'il demoure en Jérushalem avec les autres frères du Saint-Sépulcre, et oncques puis ne le vit, par quoy ne scay s'il est mort ou vif. Dit outre que, en faisant ledit véage, ils passèrent premièrement par Barnez, Lucerne et autres plusieurs pays d'Almaigne et se mirent sur mer, et suyvyrent le chemin qui est acoustumé de tenir et jusqu'en la cité de Jerushalem, et dit estre memoratif que en passant par l'isle de Roddes pour leur allée ils eurent nouvelles que pour ledit temps le Turc avoit conquis et subjugé Constantinoble, et, quand ils furent en ladite cité de Jerushalem et dedans ledit Saint-Sépulcre, il est bien recors qu'il fist ledit feu messire Guillaume de Challon chevalier, au quel il bailla la coubleur, mais n'y avait autre que eux, par ce que le lieu est fort estroit. Parquoy dit que pour lors il fut mal contempt qu'il ne povait bailler ung grand coup d'épée audit de Challon en luy baillant ladite accolée, — dit outtre que tant à aller que venir dudit véage ils furent bien en chemin ung an durant et plus, en telle manière que quant ils furent retournez audit lieu de Neufchâtel on disoit mil IIIIc cinquante et troys; et fut environ le moys de fevrier. Et comme le temps qu'ils partirent et la cause de leur longue demourance fut par ce qu'ils eurent fortune (tempête) sur la mer, tellement que ce qu'ils avoient fait en six sepmaines en allant audit véage furent bien six mois à le faire en retournant. Interrogué si ledit messire Guillaume de Challon et il qui depose ramenèrent tous leurs genz qu'ils y avoient menez dit que ouy, excepté ledit cordelier, et que incontinent ou bien tost après qu'ils furent arrivés audit lieu de Neufchastel pour leur retour, ledit de Challon qui pour lors se nommoit le seigneur d'Arguel s'en alla à No-

sereth devers son père le prince d'Orange qui estoit encores vivant, et lui qui parle s'en alla à son chastel de Valengin. Et plus ne autre chose ne scait du contenu esdits articles. »

Telle fut la déposition de Jean d'Arberg, qui nous apprend que son voyage eut lieu en 1453, et non pas en 1450, comme on l'avait cru jusqu'à présent. Ce récit est confirmé par la relation que nous a faite de ce voyage M. Clerc, dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut, relation dans laquelle le savant historien fait souvent usage des paroles mêmes de Jehan Regnault, écuyer-tranchant de messire Guillaume de Châlon. Son récit ajoute même à la déposition de Jean d'Arberg certains détails assez intéressants. Ainsi nous apprenons par lui que les pélerins quittèrent leurs chevaux à Venise, pour s'embarquer, et que « ils étoient si décidés à ne pas perdre un jour, que, l'écuyer-tranchant ayant prétendu qu'il venait de laisser échapper sa bourse sur la galère et qu'il était obligé de repartir pour la Bourgogne, tous lui offrirent or et argent, s'il en avoit à faire. » Ils débarquèrent au port de Jaffa, montèrent sur des bœufs et des ânes pour passer les *Arables*, et arrivèrent à Jérusalem.

Entrés dans le Saint-Sépulcre, Guillaume se mit à genoux, les bras en croix sur l'autel, pour être reçu chevalier, et le sire d'Arberg lui donna l'accolade. Pendant la cérémonie, le procureur du couvent, Jehan Regnault et le héraut d'armes qui les accompagnoit, se tenoient debout à l'entrée du tombeau, soit pour dérober la cérémonie sainte aux yeux profanes des mécréants, soit pour échapper au tribut de dix écus que le chevalier créé au Saint-Sépulcre devait payer lorsqu'il était vu par eux.

A leur retour, Guillaume était fort maigri. Il quitta froidement son compagnon qui revint seul à Neuchâtel. Ils étaient presque brouillés. Guillaume était « chaut, cholérique et facile à courroucer, » et comme, malgré la méchante et lourde monture sur laquelle il traversait les *Arables*, il voulait se jeter sur les mécréants qui harcelaient sa marche, et que le sire d'Arberg s'y opposait, il avait pris en grande aversion ses prudents et timides conseils.

Nous aimerions citer encore d'autres fragments de ce cours, mais nous sommes forcé de nous restreindre, et d'ailleurs nous avons l'espoir de voir M. Matile céder aux instances de ses amis et, livrer à l'impression ce cours si intéressant, qu'il nous laissera comme un précieux souvenir.

BLUETTES ET BOUTADES.

— Alors qu'un grand écrivain distribue aux petits auteurs prosternés devant lui des éloges faciles, il me semble jeter dans des réchauds allumés à ses pieds des grains d'encens dont la vapeur remonte à lui.

— La modestie de certaines gens consiste à se grandir sans faire trop de bruit; on dirait qu'ils s'avancent dans le monde sur la pointe des pieds.

— En fait de jouissances l'amitié vit de ses rentes et l'amour mange son capital.

— Il est des esprits qui ne se développent que dans de grandes choses, comme il est des plantes qui ne prospèrent que sur de hautes montagnes.

— Les résolutions magnanimes sont spontanées, la raison ne les modifie qu'en les amoindrissant; c'est l'or pur sortant de la mine qui acquiert son titre légal par un alliage qui l'altère.

— Le plus grand châtiment d'un fourbe n'est pas d'être reconnu, mais de se connaître.

— Le vrai chrétien oublie la moitié de l'offense et pardonne l'autre moitié.

— Si nous connaissions les motifs des égards qu'on nous témoigne, nous serions stupéfaits du peu qu'il en revient à notre mérite.

— A mesure que notre raison grandit, les sommités sociales s'abaissent devant elle; on dirait que la vie est une montagne, plus on la gravit, plus les éminences de la plaine s'effacent à l'horison.

— Un premier amour donne de l'esprit aux filles, le jeune homme est moins bête au second.

— Rien ne ressemble à un mauvais ouvrage bien relié comme un sot mis avec goût. J. Petitsenn.

POÉSIES.

Les Cyclamens du Grutli.

Ces lieux ont salué les guerriers magnanimes,
Trinité de héros, trinité de victimes
Qui s'immolaient ensemble à l'Helvétie en pleurs!
Et vous, sur la même colline,
Au bord d'une onde cristalline,
Vous souriez, ô douce fleurs!

Qu'ils étaient grands ici, les guerriers magnanimes,
Debout, main contre main, devant ces libres cîmes
Qui semblent aspirer à des mondes meilleurs !
Que votre fraîcheur est charmante,
Au sein de la verdure aimante
Qui vous abrite, ô douces fleurs !

Quand la Suisse mourait, le sein chargé d'entraves,
Baissant leur noble tête, ils ont pleuré ces braves,
Et le gazon humide a reçu leurs douleurs. —
Et, peut-être, aux heures d'alarmes,
Le ciel, en brillant dans ces larmes,
Vous fit éclore, ô douces fleurs !

Oh ! qu'ils restent vivants, les héros de l'histoire !
Alpes, soyez pour eux un Panthéon de gloire !
Grutli, sois un autel à leurs mânes vainqueurs!
Pour eux aussi que vos compagnes
Soient un sourire des montagnes...
Ne mourez pas, ô douces fleurs !

Au Grutli, 25 août 1848. MARC MONNIER.

LE TEMPLE DU POÈTE.

A M. Petitsenn.

En ce lieu
Paix profonde :
Rien au monde,
Tout à Dieu !
PETITSENN.

Amis, près du village est un pieux séjour,
Sanctuaire où chaque heure est une heure de fête,
Temple sans cesse ouvert — c'est là que le poète
Va prier chaque jour.

Pour nous y convier, aucune voix humaine,
Nul temple, nul clocher ne répète : A genoux !
Non, mais c'est une voix du ciel vibrant en nous,
C'est Dieu qui nous y mène.

Là, sans orgue bruyant on chante le bonheur:
C'est le bruit du zéphyr, du rameau qui se ploie
Et vos concerts d'amour et de paix et de joie,
Doux oiseaux du Seigneur!

Là, sans qu'un encensoir exhale sa fumée,
De suaves parfums endorment nos douleurs:
Dieu n'a-t-il pas donné son haleine à tes fleurs,
O nature embaumée?

Point de sombre passé, mais partout des prés verts.
Point de chapiteaux grecs ni d'ogives gothiques,
Mais des arbres géants, des rochers granitiques
Et l'immense univers.

Là notre âme remonte à sa hauteur première
Et rien ne peut voiler la nature à nos yeux:
Point de dômes parés de fresques — mais les cieux
Inondés de lumière.

Notre voix est plus forte en volant au saint lieu
Entre ce monde impur et Toi rien ne l'arrête
Bénis, bénis toujours le temple du poète
Et sa prière ô Dieu!

MARC MONNIER.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DE L'EGLISE VAUDOISE depuis son origine et DES VAUDOIS DU PIÉMONT jusqu'à nos jours, avec un appendice contenant les principaux écrits originaux de cette Eglise, une description et une carte des vallées vaudoises actuelles, et le portrait d'Henri Arnaud. Par Antoine Monastier, ancien pasteur du canton de Vaud, et originaire des Vallées vaudoises du Piémont. Deux vol. in 8.
Lausanne, chez G. Bridel, éditeur, 1847.

L'histoire des Vaudois du Piémont n'est pas autre chose que le martyrologe de tout un peuple. Mais, si ce caractère en assure d'avance l'intérêt auprès de ceux qui ne sont pas indifférents à la liberté religieuse, la plus sacrée de toutes les libertés, elle impose aussi des conditions difficiles aux écrivains qui entreprennent de retracer les luttes, les souffranees, et les douloureux triomphes dont ses annales sont remplies. Témoins et souvent acteurs de ces drames sanglants, les principaux historiens des Vaudois, quel que fût d'ailleurs leur amour de la vérité, se trouvaient placés trop

près des événements qu'ils racontent, pour échapper aux reproches de partialité dont ils ont été si vivement l'objet de la part de leurs adversaires romains. C'est dans l'exil que la plupart d'entre eux écrivirent leurs récits; dans les intervalles de calme qui firent trève aux persécutions, comment auraient-ils oublié que, si leurs compatriotes respiraient en paix quelques instants, cela n'était dû qu'à des circonstances accidentelles, et parfois seulement à la fatigue des persécuteurs ou à l'oubli des bourreaux? Bien que l'ère des persécutions sanglantes, la période héroïque de leur histoire, paraisse se clore avec la rentrée des Vaudois dans leurs vallées, vers la fin du dix-septième siècle, ce n'est guères que depuis le commencement de celui-ci qu'ils ont joui d'une existence un peu assurée, et ce n'est guères que de nos jours aussi qu'il est devenu possible d'écrire leur histoire, sans que ces lamentables récits portent la trop visible empreinte des impressions individuelles produites par le contre-coup des événements. Nul autre mieux que leur historien actuel, M. le pasteur Monastier, ne nous eût semblé appelé à remplir cette tâche. Si son travail n'est pas définitivement accepté par ses compatriotes et tous les amis des Vaudois, comme le résumé le plus vrai, le plus complet, et le plus impartial de leurs annales, c'est qu'en fait d'histoire, pas plus qu'ailleurs, rien n'est absolument définitif, et que les générations suivantes trouveront toujours à contrôler le récit des faits et à modifier les jugements antérieurs. Du reste, il était difficile d'apporter dans une œuvre semblable, avec un patriotisme aussi vif et un sentiment protestant aussi prononcé, une candeur plus grande, une impartialité plus entière, une bienveillance aussi vraie. Bien qu'il ne manque assurément pas de ces touches énergiques et sombres que le simple récit des événements s'est chargé de fournir à ses tableaux, on peut dire que l'ouvrage de M. Monastier respire, en même temps que la ferveur du chrétien sincère, le ton pacifique d'une âme naturellement bienveillante, et, s'il nous était permis de le dire, toute la mansuétude de la vieillesse. On sent, en outre, que l'auteur n'a rien négligé de ce qui pouvait donner à son travail et à ses recherches un plus grand caractère de certitude. Ses investigations sur l'origine de l'Eglise vaudoise, et la transmission des dogmes qu'elle a confessés à travers les temps les plus sombres du moyen-âge, sont empreintes d'une sagesse critique qui exclut tout jugement incertain, toute conclusion précipitée. On pourrait désirer çà et là plus de mouvement, plus de rapidité, plus de relief; mais nulle part on ne regrette l'absence des qualités essentielles qui font le chroniqueur. Ajoutons que, préoccupé du besoin de faire connaître, sous tous les points de vue, ses chères Vallées, l'auteur n'a pas négligé le côté littéraire de son sujet. Il a reproduit à la fin de son livre, dans le langage original, les écrits principaux des Vaudois, qui remontent aux onzième et douzième siècles, et dont quelques-uns, en particulier la *Noble leçon* (la nobla leyczon), ont été l'objet des investigations du savant Raynouard. Ceux de nos lecteurs qui s'occupent de cette curieuse et féconde langue romane, dont la langue vaudoise est l'un des principaux dialectes, ne l'apprendront pas sans intérêt.

Il serait inutile sans doute de recommander plus particulièrement au public protestant de la Suisse l'ouvrage que nous avons sous les yeux. Les liens qui rattachent aux nôtres l'église des Vaudois sont trop anciens et trop intimes, ils ont été resserrés au milieu de trop douloureuses circonstances pour que nous puissions, les uns les autres, nous perdre jamais de vue. N'oublions pas que c'est au synode d'Angrogne, au cœur des vallées du Piémont, que fut décidée en 1532, en présence de Farel et de Saunier, députés des églises de la Suisse, la traduction de l'Ecriture sainte dont Olivétan fut

l'auteur, et que la première Bible française fut imprimée, aux frais des Vaudois, dans notre pays de Neuchâtel, (format in folio, caractères gothiques, impression de Pierre de Wingle, dit vulgairement Piccard, 1535). N'oublions pas que c'est de Neuchâtel même que partit, un siècle et demi plus tard, le chef, au cœur si simple et si héroïque tout ensemble, de cette aventureuse expédition dont le récit semble emprunté à l'un des romans de Walter Scott, cet Henri Arnaud, *homme de paix et de guerre*, comme l'appelle son biographe, portant par dessus sa cuirasse sa robe de prédicateur, aussi bon soldat qu'il était ministre fidèle, et dont le courage, la persévérance, et l'inébranlable confiance en Dieu, réussirent à rendre une patrie à ses concitoyens, et à rouvrir, dans les vallées vaudoises, les temples fermés ou profanés du culte de ses pères. L'histoire des Vaudois du Piémont, nous avons le droit de le répéter avec quelque orgueil, forme l'une des plus belles pages de l'histoire de notre Suisse protestante.

Le moment où nous nous trouvons prête un intérêt de plus à la publication du livre de M. Monastier. Cet article écrit, en Février, n'a pu être inséré plus tôt dans la *Revue suisse*. Une période nouvelle va sans doute commencer pour les vallées du Piémont. Sous l'influence des sages réformes qui s'opèrent à cette heure dans le royaume de Sardaigne, le sort des protestans vaudois ne peut manquer de s'améliorer encore, et, à la tolérance dont ils sont l'objet depuis un certain nombre d'anuées, vont s'ajouter une émancipation plus entière, une liberté religieuse plus complète, et cette égalité de droits civils et politiques qui leur a été déniée jusqu'ici. Le prince réformateur qui connaît la fidélité et l'amour dont l'entourent ses sujets vaudois, prêtera l'oreille à des vœux qui lui sont exprimés par des milliers de catholiques de ses états. Aussi l'allégresse et l'espérance règnent-elles maintenant, nous le savons, dans les vallées vaudoises. Nous désirons bien vivement, comme protestant et comme chrétien, que ces bienfaits nouveaux tournent, comme autrefois la persécution et l'épreuve, à leur véritable bien, et nous nous réjouissons à la pensée que le respectable pasteur qui vient d'écrire leur histoire pourra encore, dès ici bas, joindre ses louanges à celles de ses compatriotes, à la vue des bénédictions inattendues que Dieu fait déscendre sur son pays bien aimé.

LE COMMUNISME ET LES COMMUNISTES. — Lettres de Jean-François et de l'oncle David-Pierre, publiées par un Valanginois du bon vieux temps. — Neuchâtel, 1848, chez tous les libraires.

Ce petit ouvrage sur le communisme a été publié en deux livraisons. La première, si nous sommes bien informés, est aujourd'hui complètement épuisée. Voilà l'éloge qu'un auteur aime le mieux entendre exprimer de son livre. La seconde livraison nous paraît destinée à obtenir le même accueil, ce que nous souhaitons de tout notre cœur. — Entreprendrons-nous ici de faire l'analyse de cet écrit substantiel, dû à une plume très-jeune mais aussi déjà très-habile ? Ce que nous en dirions serait toujours trop ou trop peu, et notre résumé, sec et froid comme une analyse, risquerait de rebuter à l'avance le lecteur. Lisez donc plutôt les lettres de Jean-François et les Notes de M. le conseiller; vous y puiserez entr'autres d'utiles renseignements sur les sociétés secrètes et la propagande allemande, ces œuvres de ténèbres qui minent sourdement la société, trop souvent endormie dans une funeste sécurité.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

CAUSERIES D'UN VOYAGEUR.

V.

Tout n'est pas plaisir dans les voyages, surtout pour les touristes non anglais. Messieurs les maîtres d'hôtellerie n'ont pas encore compris qu'on puisse être honnête homme, et se hasarder dans le monde sans une bonne berline à quatre chevaux. Sans doute, au besoin leur philantropie les oblige à recevoir les petites misérables pièces de cinq francs aussi bien que les sovereigns; mais on le voit, ils en sont humiliés, et ils s'y résignent uniquement par cas de conscience: quand le milord est peu abondant, nos seigneurs les aubergistes ont la philosophie du héron. J'en veux citer un trait. C'est encore un lampion que je laisse sur ma route, au bord d'une fondrière. Les nobles insulaires étaient rares cette année; lorsque j'arrivai à Thoune, la maison de Bellevue était à-peu-près vide: je fus admirablement reçu. On me donna à choisir dans les appartements. Je pris une simple chambre au second étage, séduit par une vue admirable, tellement que, en dépit de ma chère paresse, dès l'aube j'étais à ma fenêtre, attendant le lever du soleil pour peindre ses premiers rayons sur les glaciers du Blumisch-Thal. Mon ébauche faite, vers huit heures, laissant épars, habits, couleurs, palette, je partis pour une excursion, me promettant de terminer le lendemain cette étude.

Quel bonheur, pensais-je en rentrant le soir, de trouver un gîte déjà connu. J'éprouve quelque chose de ce bien-être que l'on ressent toujours en revoyant son chez soi.... Mais c'est le cas de le dire, je comptais sans mon hôte. Il était sur sa porte; dès que je l'aperçus, je vis à sa mine doucereuse qu'il avait une nouvelle désagréable à m'apprendre. En effet il m'annonça, avec toutes les précautions oratoires imaginables en pareil cas, qu'il avait disposé de notre chambre. Je dis notre, car il faut le noter, je n'étais pas seul, je voyageais avec madame Desloges. Une famille *anglaise* était arrivée, il n'avait pas pu hésiter! Raison sans réplique aux yeux de tout aubergiste, et que son

officieux *Keller* me répéta à satiété, en me promenant de mansarde en mansarde, pour me prouver que je devais être encore bien heureux qu'on voulût me loger ainsi. A toutes mes observations il n'avait que cette réponse : « Un Anglais a bien logé dans cette pièce ! » A la fin poussé à bout : « Eh ! parbleu lui dis-je, je ne suis pas un Anglais, moi, et je ne me laisserai pas pour cela mystifier par vous. Ma note, ma valise, mes effets, et sur le champ je pars. »

Devinez où tout cela me fut apporté? Simplement..... sans façon... dans le vestibule. Un domestique vint verser au pied de l'escalier, pêle mêle, en chiffons, tout mon petit bagage, et tout celui de ma femme. Robes, manteaux, sac de nuit, boite de peintre, tout était entassé au hasard.

Ce devait être un tableau comique de nous voir discutant, maugréant, rassembler ces pièces éparses, tant bien que mal, les ployer, les serrer à leur place.... au milieu des allants et des venants, dont l'indifférence contrastait avec notre vivacité, au milieu du service du diner que l'on servait en ce moment et dont les plats passaient et repassaient incessamment dans le corridor. J'en ris volontiers quand j'y pense, je ne riais pas alors, on peut le croire.

L'hôte parut enfin sentir l'inconvenance de cette scène, et crut devoir de son ton le plus mielleux, m'exprimer ses regrets, et me répéter encore une fois les explications de cette manière d'agir.

« Certainement... je suis désolé... mais vous devez comprendre... Il y avait deux lits dans votre chambre... Un maître d'hôtel ne peut pas... Quand une famille anglaise.....» Son embarras faisait pitié. — « Je comprends, lui dis-je, que vous n'êtes pas plus fort sur l'arithmétique que sur le savoir-vivre. Pour gagner deux francs, vous allez en perdre dix qui pourraient bien se multiplier plus que vous ne pensez. Dans mes outils de peintre, il y a une plume, et vous pourrez compter quelque jour combien vous a rapporté cette erreur de calcul, entée sur une erreur de procédé. A ce mot le même Keller officieux et éloquent, que j'ai déjà cité, passait de la cuisine à la salle à manger, un rôt de veau tout fumant sur les bras, il l'entendit ; sa figure prenant aussitôt la teinte enflammée du plat qu'il portait... Nous aussi, cria-t-il, nous avons des plumes... et nous saurons bien publier comme quoi... une famille anglaise... deux lits... Le reste de son discours se perdit dans l'écho des couloirs.

Nos préparatifs étaient enfin terminés. Je chargeai héroïquement mon bagage sur mon épaule... et nous quittâmes cette maison inhospitalière, en secouant sur elle la poussière de nos pieds.

Le Freihof nous offrait un abri, cependant je n'y restai pas. Thoune me pesait, je regagnai le même soir le toit de Frau Herter, à l'abbaye du Singe.

VI

Le vent me pousse vers d'autres contrées. Je me rends à Genève par Lausanne. Dirai-je les enchantements de cette route qui se déroule sur les vertes rives du lac de Neuchâtel et du Léman? Tous les voyageurs en ont parlé. Pour les décrire encore il faudrait les parcourir à loisir, interrogeant tous les châteaux gothiques, saluant toutes les beautés... et je passe en diligence.

A peine ai-je le temps de donner un coup-d'œil à ce château de Grandson si plein de souvenirs, à ces plaines admirables où la nature étale toutes ses richesses comme pour étouffer la mémoire d'un jour de deuil, de douleurs et de carnage!...

Au moins devrai-je parler de Genève. Mais comment faire pour ne pas m'attirer encore une fois les remontrances d'un citoyen trop susceptible!...

Ni mes louanges, ni mes épigrammes ne peuvent atteindre la gloire de la grande cité. Je le savais; et il n'était pas besoin, hélas, de me faire remarquer combien peu mes croquis ressemblent au voyage du jeune Anacharsis.

Toutefois je remercie l'obligeant critique anonyme de ses observations, et pour lui prouver que je les ai mises à profit autant que je l'ai pu, je lui dirai que cette année j'ai tout admiré à Genève, tout, même la malle-poste qui m'a emporté vers la France. Elle ne m'a laissé qu'un regret, — je parle de la malle-poste; — à peine j'y suis monté et déjà la Suisse était loin de moi. Ce regret c'est la rapidité de sa marche. Il y a quelque chose de féerique et d'effrayant à circuler ainsi au grand trot de quatre chevaux, sur les hauteurs du Jura, au travers des pâturages élevés, sur une route toujours coupée au flanc des rochers, tantôt gravissant les escarpements d'un précipice, tantôt s'y plongeant en spirale. J'aurais voulu aller moins vite pour savourer mieux cette impression presque douloureuse et pleine à la fois d'un charme étrange; la nuit lui prêtait sa puissance mystérieuse.

Le bruit des grelots de l'attelage, le roulement sourd de la voiture, la voix du postillon qui de moment en moment criait au courrier: Serrez..... serrez fort..... lâchez..... ne laissaient venir à mon oreille aucun des murmures nocturnes de la montagne.

Je sentais plutôt que je ne distinguais les formes insaisissables et bizarres des objets que nous passions, arbres ou rochers, et toujours à ma droite ou à ma gauche, le vide d'une vallée béante au fond de laquelle, parfois, une lumière en me faisant deviner une habitation humaine, me rappelait au sentiment de la réalité.

Parfois, tout-à-coup, au plus profond de mes rêveries, la voiture s'arrêtait une minute. J'entrevoyais des rues, des hommes... une ville. Puis la course fantastique recommençait.

Ainsi se déroule notre vie vers le sombre avenir, sur une route in-

connue, au milieu des précipices, à la douteuse clarté d'étoiles incertaines dans un ciel nuageux....

Mais nous n'avons pas de courrier vigilant pour nous protéger, et de postillon habile pour nous conduire!....

VII

Paris!..... Quel drame grotesque et sublime, magnifique et misérable ce mot seul rappelle à l'esprit!.... L'imagination la plus froide évoque, dès qu'on le prononce, toutes les images de la grandeur et de la petitesse terrestres. Tous les contraires s'y touchent, toutes les oppositions s'y heurtent. Il a autant de spectacles tristes que de côtés imposants; ceux qui le connaissent le veulent revoir encore, et c'est le rêve de tous ceux qui ne l'ont pas visité d'aller l'étudier un jour.

Je n'essaierai pas de peindre la plus petite partie de ce tableau immense. Une main plus habile, tous les mois, note pour la *Revue* les pulsations de cet être multiple dont la vie réagit jusqu'aux extrêmités du monde.

Sans sortir des bornes étroites de ces esquisses, je tenterai seulement de donner l'idée d'une séance de l'Assemblée nationale à laquelle j'ai assisté.

La curiosité ne m'y poussait point. Je savais par l'expérience des anciennes Chambres combien il était difficile d'avoir des billets pour une séance importante, et combien les séances ordinaires étaient pleines d'ennui. Un billet me vint à l'improviste et par bonheur la discussion fut vive, animée, brillante. J'ai entendu, j'ai vu en scène les opinions les plus opposées dans leurs représentants les meilleurs.

Il s'agissait du paragraphe 8 de la constitution; c'est bien vieux aujourd'hui.

Plusieurs amendements ont amené à la tribune MM. Montalembert, Falloux, Pyat, Pierre Leroux, V. Hugo, et presque tous les membres de la Commission. La victoire est restée à ceux-ci avec raison, m'a-t-il semblé. La connaissance pratique d'hommes versés dans les affaires, l'étude approfondie de toutes les questions leur donnaient une supériorité marquée dans cette circonstance.

Pour se faire une juste idée de leurs discours, il faut les lire dans le *Moniteur*. Je me suis convaincu que les autres journaux les rendent d'une manière tout-à-fait inexacte et incomplète.

La physionomie de l'Assemblée nationale est à-peu-près la même que celle des Chambres de la monarchie. Il n'y a ni *decorum* ni *tenue*. La plupart des représentants écoutent peu ou n'écoutent pas. Ils causent, ils lisent, ils écrivent, ils circulent. On voit que là comme dans les tribunaux, les discours, j'allais dire les plaidoieries, ont en général peu d'influence sur les votes. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'une tactique habile, un amendement, un mot heureux,

un grand mouvement d'éloquence, déroutent les prévisions et changent les résultats.

Il faut être un habitué du lieu pour connaître toutes les célébrités. J'ai eu la bonne fortune de me trouver assis près d'un de ces amateurs intrépides qui assistent sans interruption à toutes les représentations... j'entends à toutes les séances. Le nombre en est plus grand qu'on ne croit, sans parler des journalistes qui sont dans une tribune particulière.

On m'a même fait remarquer une dame et sa fille, étrangères dit-on, qui n'ont pas manqué une séance depuis l'ouverture de l'Assemblée nationale, toujours les premières et toujours les dernières.

Elles sont fort connues, et messieurs les élus du peuple, me disait l'un d'eux, sont très intrigués de savoir le motif de cette patience ou de cette curiosité à toute épreuve.

Les célibataires ont fini par croire que c'était un piége tendu à leur indépendance, et de peur d'y tomber, ils ne regardent plus de ce côté. Les belles spectatrices ne leur manquent pas d'ailleurs. Le premier rang des tribunes, réservé aux dames, est toujours trop étroit pour le nombre des jolies curieuses. Ce n'est pas pour rien que chacun des honorables représentants a sa jumelle devant lui.

Il serait insipide de détailler ici les noms de tous les personnages qui m'ont été indiqués par mon obligeant voisin.

J'ai remarqué l'air malade et fatigué de Lamennais; il est resté presque immobile, courbé sur lui-même, les deux yeux cachés par sa double lorgnette.

Pierre Leroux est assis à ses côtés. Son corps gros et court est encore alourdi par une redingote plucheuse, de couleur foncée, doublement croisée sur sa poitrine; des cheveux noirs et longs couvrent son front, tombent en désordre sur ses épaules; sa parole est diffuse, pénible, lourde, vulgaire. Il est difficile de penser qu'un tel homme ait jamais une grande influence.

Proudhon est plus dangereux, quoiqu'il jouisse de peu de considération parmi ses collègues. On ne le croit point convaincu, mais froidement envieux et méchant, *capable de se chauffer tranquillement les pieds au foyer du monde embrasé.* Il est de taille plutôt petite que grande. Ses cheveux sont courts et blonds, et son regard assez fin semble vouloir se cacher derrière ses lunettes.

C'est un curieux tableau que celui de cette montagne toujours agitée, volcan d'où partent incessamment des éclairs et des tempêtes.

Il y a là certainement de nobles esprits, des cœurs chauds et pleins d'illusions, mais aussi, je suis obligé de le croire, beaucoup du mauvais levain des révolutions, des passions funestes, envieuses, ennemies de toute grandeur, de toute élévation, un entraînement terrible à tout renverser, une complète impuissance à rien fonder. Tout homme

n'a-t-il pas rêvé aussi l'application bienfaisante des mots divins de progrès et de fraternité?...

Et pourtant qu'ont-ils produit dans les mains de ceux qui s'en proclament les uniques apôtres?.... Des ruines.

Les excès, les fautes, les corruptions, les iniquités, les petites et les grandes misères qui font crouler les monarchies, ils les ont reproduits. Ce qu'ils ont tant et justement blâmé, ils le font eux-mêmes. Hélas! tous les partis sont aveugles; ils marchent avec un bandeau sur les yeux comme la justice... mais ils n'ont pas sa balance.

L'avenir est sombre.

Revenir en arrière, c'est impossible; le problème est posé, il doit être résolu sous peine de voir la société se perdre dans un gouffre, comme le Rhône, mais pour ne plus reparaître.

Ni les anciens maîtres du monde, ni les nouveaux ne peuvent parvenir à cette grande solution, ils l'ont trop bien prouvé.

Qui donc l'accomplira?

Celui qui met un frein à la fureur des flots ([1]).

VIII

Paris, cette année, est facile à quitter. Toutes ses habitudes sont changées; son front jadis si riant est devenu soucieux; des rides profondes l'ont creusé. Partout on voit, on retrouve les douleurs d'un enfantement mystérieux. Cette nouvelle physionomie ne laisse pas que d'être pleine d'intérêt et d'attrait; elle offre à l'observateur une source neuve de réflexions sérieuses, mais pourtant il faut l'avouer, on se sent ployer à la fin sous le fardeau de l'inquiétude universelle.

L'autre jour l'appel d'un ami m'est venu sur un rayon de soleil. — « Venez, m'écrivait-il, jouir avec moi des derniers beaux jours de l'automne, dans mes vertes prairies normandes. Venez, les hommes ont beau faire, la nature est toujours belle, toujours bonne pour ceux qui l'aiment. » — Et je suis parti, heureux, plus que je ne puis le dire de voir devant moi trois jours de liberté et d'insouciance, trois jours de paix, de calme, de fraîcheur! La plus longue perspective de vacances, en temps ordinaire, ne cause pas le même plaisir. Je me serais cru volontiers encore au collége et je n'ai pu m'empêcher de me souvenir au départ de cette exclamation restée célèbre à mon école... « Eh! You! Alphonse est mort... nous aurons trois jours de congé.»

Alphonse était le fils du maître et l'un des camarades de ce petit sans-cœur qui lui faisait cette belle oraison funèbre... Que voulez-vous?... cet âge est sans pitié...

Mais Alphonse ne mourut pas... et le congé dont il a été l'occasion, n'a laissé que de gais souvenirs... comme le mien j'espère.

([1]) Il est inutile de faire remarquer à nos lecteurs que ces dernières pages sont écrites depuis plusieurs mois. *(Note de la Rédaction.)*

Des Alpes au côteau de *Bon-Secours* la distance est grande. Nos vallons et nos plaines ne ressemblent en rien à ceux de la vieille Neustrie. Les villages sont autrement groupés, les maisons autrement construites. Passez le seuil de ces demeures, au premier coup-d'œil vous reconnaîtrez des habitudes, des mœurs différentes, un parler nouveau et cependant au fond, c'est la même terre et ce sont les mêmes hommes. Leurs besoins, leurs passions, sont pareils à ceux des habitans de la Suisse montagneuse comme à ceux des plus lointaines peuplades. Le tableau est semblable; il ne différe que par des nuances de proche en proche, insaisissables. C'est la même comédie ou le même drame sous d'autres habits... L'extérieur change et se modifie de lieu en lieu, de siècle en siècle. Le fonds seul ne varie pas.

Si l'on voyageait pas à pas, séjournant dans chaque contrée, au lieu de franchir de longs espaces les yeux fermés, on s'apercevrait à peine des changements. C'est la faiblesse de notre vue, toujours arrêtée à la surface des choses, qui nous fait croire aux grands contrastes.

Heureux l'homme dont les jours s'écoulent dans la circonférence que peut tracer sur le sol l'ombre du clocher de son hameau!.... S'il sait réfléchir, s'il sait observer, il en a vu tout autant qu'un Anglais revenu de son *tour* d'Europe.

Pourquoi ces réflexions?... Hélas!... pour rien, et j'ai eu grand tort de leur permettre tant de liberté. Elles ne sont pas neuves, dirait l'illustre Bilboquet, je doute qu'il put ajouter :.. mais elles sont consolantes! Ce qu'il y a de vrai, c'est que ces vulgaires pensées — je le confesse avec humiliation—m'accompagnent dans toutes mes courses. Je ne vais pas à dix pas de ma porte sans les retrouver toujours ; il ne m'était donc pas permis de leur refuser une petite place, un jour ou l'autre, dans ce véridique récit de mes explorations.

Ces idées m'ont conduit à Rouen. En chemin de fer, si l'on n'a pas le temps de voir on a celui de réfléchir. Tout trajet paraît long, et il faut trois mortelles heures pour faire trente lieues! On regrettera la malle-poste; ce vieux système à quatre pattes est plein de charmes, il donne au voyageur la sensation du *marcher*, il l'associe au mouvement, au travail, à l'action de la locomotion. Rien de tout cela sur les *rail-ways*. On arrive, voilà tout.

C'est dommage pourtant de ne pas admirer un peu à son aise cette belle vallée de la Seine. On ne l'abandonne que pour couper ses détours sous des tunnels fort longs. Le passage de ces souterrains donne un sentiment de malaise, dont peu de personnes sont exemptes. Dans l'obscurité des voûtes, le bruit de la machine ressemble au souffle d'un monstre haletant; et comme on perd, faute de points fixés sur le chemin, la mesure de la rapidité de la marche, il semble toujours que le *train* est arrêté, et qu'on ne doit pas revoir la *dolce lume*. La plus longue de ces éclipses dure six à sept minutes.

Rouen, la ville aux vieilles rues, aux vieilles tours, débris des races

disparues, Rouen, le Rothomagus des Romains, est une des plus intéressantes cités gauloises à visiter. Ses rues étroites, aux maisons pointues, disparaissent tous les jours pour faire place à des constructions modernes ; mais ses nombreux monuments gothiques, des plus beaux qu'il y ait en France, sont admirablement conservés. Ce qui est plus heureux encore, la ville les restaure et les complète à grands frais. Les Normands, on le voit, ne sont pas seulement des gens adroits, fins, rusés, et même quelque chose de plus, comme le dit un proverbe, peut-être à tort. Ils ont aussi le goût des arts très-développé, et ils se vantent, à juste titre, que leur province est une des plus fertiles en hommes distingués. (Les deux Corneille, Fontenelle, Boieldieu, le compositeur, Gericault, le peintre, et beaucoup d'autres, étaient de Rouen.) Un fait tout récent vient à l'appui de cette observation. Sur cette *côte* de Bonsecours qui domine Rouen, un pauvre curé eut l'idée de bâtir une église en tout semblable à celle de St-Ouen, la plus charmante de la ville à mon gré, et sans contestation un des plus parfaits chefs-d'œuvre de l'art gothique. L'entreprise au milieu de notre siècle froid, paraît incroyable.... Eh ! bien, seul, sans appui, sans fortune, il a réussi. Sa copie est achevée avec le seul produit de collectes patientes faites dans les environs. Je doute que nulle part ailleurs une vie d'homme eût suffi pour mener à bien un semblable projet.

La capitale Neustrienne, mériterait donc d'être parcourue avec attention ; outre les grands édifices qu'il faudrait étudier, chaque place offre un souvenir ; l'histoire du moyen-âge est écrite partout, sculptée pour ainsi dire sur toutes les murailles..... Les antiquaires, les artistes, les historiens doivent s'y arrêter ; moi je ne fais que passer, je me promène et je dessine en courant.

Déjà le bateau à vapeur de la Bouille est prêt à lever l'ancre.

La Bouille ! quel est ce nom barbare, quelle est cette ville lointaine? Sous quelle zône, dans quel lieu s'élève cette cité? Quel conquérant fameux et mal inspiré en jeta les fondements et lui imposa ce baptême? La Bouille ! Est-ce une Thèbes aux cents portes, une Babylone aux jardins suspendus? Est-ce une Liverpool, une ville antique, ou une ville moderne?... Rien de tout cela. C'est beaucoup moins pour le bruit et la renommée, c'est autant pour celui qui est né là, qui y vit, qui doit y mourir. La Bouille a d'ailleurs sa réputation et son importance, toute resserrée qu'elle est entre le fleuve et de hautes carrières de plâtre. On y fait de très-bons pâtés de canard, et c'est là que toute la Basse-Normandie vient rejoindre *la Vapeur*, qui doit la porter à Rouen.

En outre, la Bouille est bâtie presque aux pieds des ruines du château de Robert-le-Diable. Son principal mérite à mes yeux est d'être le but d'une des plus jolies promenades que l'on puisse faire en bateau.

L'enchantement de ce panorama commence dès le départ et se poursuit en se diversifiant jusqu'à l'arrivée.

C'est d'abord la ville populeuse qui se déroule tout entière sur son magnifique amphithéâtre. Du port, tout bordé d'hôtels à cinq étages, on ne devine ni son étendue, ni sa position admirable, mais à mesure que l'on s'éloigne, elle semble s'agrandir, et comme par enchantement, sortir des flancs de la colline. Les flèches dentelées de ses clochers paraissent s'élever à chaque élan du navire; la hardiesse de leur jet pyramidal domine la cité. C'est un tableau magique, vu le soir au soleil couchant à travers les rameaux des arbres qui bordent le fleuve, et à travers cette autre forêt des mâts et des cordages de la flotte industrielle serrée aux bords des quais.

Ce spectacle n'est pas encore disparu que déjà d'autres objets attirent les regards.

C'est d'un côté une suite non interrompue de fabriques, d'habitations de pêcheurs et de maisons de campagne, dont les jardins s'étalent sur le plan presque perpendiculaire du côteau auquel toutes ces constructions sont pour ainsi dire adossées; de l'aútre la vue se repose sur de frais pâturages, couverts de troupeaux, et sur la ligne uniforme de la forêt de Rouvray qui marque l'horison, de grands et beaux villages dessinent la silouette de leurs toits brunis. Le même contraste se fait remarquer dans tout le cours de la Seine, de Paris à la mer. Elle s'appuie presque sans interruption, soit à droite, soit à gauche, sur le pied de collines escarpées, tantôt riantes ou agrestes, tantôt nues et arides, tandis que les ondes baignent sur l'autre bord des plaines assez vastes, que souvent elles couvrent entièrement pendant l'hiver. En quittant Rouen, c'est la rive droite qui, d'abord fort élevée, ne laisse à l'homme qu'un étroit espace entre sa muraille et la rivière; mais à mesure que l'on s'avance vers la Bouille, elle s'abaisse insensiblement, se pare d'une plus riche végétation, et vient à son tour tremper, dans l'eau du fleuve, l'herbe de ses prairies. L'autre rive alors se redresse comme un haut rempart; elle prend le rôle de sa sœur et oppose sa paroi de pierre aux caprices des marées.

Je ne saurais nommer tous les châteaux qui embellissent ces beaux rivages.

L'abbaye de Jumiéges est surtout célèbre; la construction en remonte au 7e siècle. Charles VII y vint chercher un asile et le cœur d'Agnès Sorel y est déposé.

Je ne vais pas jusques là; je descends à Sainte-Vaubourg; vieux manoir appartenant autrefois à l'ordre des chevaliers du Temple; mais où l'on ne trouve aujourd'hui rien d'antique, si ce n'est l'hospitalité généreuse de l'aimable famille qui l'habite.

La vue de Sainte-Vaubourg, sans être très-étendue, est des plus pittoresques. J'ai essayé d'indiquer les principaux traits du tableau que présentent les rives du fleuve, mais ce tableau n'est que le cadre

de celui du fleuve lui-même, plus varié, plus animé, plus grandiose encore.

Profond en cet endroit, large presque comme un lac, il est incessamment couvert de navires et d'embarcations de toutes les formes, de toutes les grandeurs. Les pavillons de tous les peuples sillonnent ce grand chemin du monde. C'est le brick élégant des Américains qui croise la massive goëlette hollandaise. C'est le noir charbonnier d'Ecosse qui hêle au passage un *trois mats* phocéen. Celui-ci remonte lentement, voiles déployées, le courant de l'eau; celui là, plus patient, attend à l'ancre que la puissance du flot le pousse vers Rouen; ou bien ce sont de robustes remorqueurs, traînant avec rapidité les lourds *chalands*, chargés de marchandises, et de magnifiques paquebots dont le pont est couvert de voyageurs.

La frégate sur laquelle le prince de Joinville a ramené de Ste-Hélène les cendres de l'empereur, n'a quitté son précieux fardeau qu'à Ste-Vaubourg. Ce *transbordage* s'est fait la nuit à la lueur des flambeaux, au milieu d'une population immense, accourue de tous les environs. On en a conservé le souvenir par une colonne élégante, surmontée d'un aigle qui bat des ailes.

La solitude de nos lacs a sa poésie. J'aime la mélancolie de leurs nappes d'azur que trouble à peine une voile isolée; j'aime à voir leurs teintes incertaines se modifier sans cesse au gré du soleil et des vents. Ils ne sont point l'image de la tristesse et de la mort, comme on l'a dit: c'est la vie du ciel qui se peint à chaque heure dans leur miroir paisible. Mais on ne peut nier pour cela la magie et l'attrait du mouvement d'un grand fleuve. Toutes les facultés qui honorent l'humanité s'y montrent en action. L'audace, la patience, la force, les merveilles des résultats de la science et des inventions de l'industrie, tout cela est nécessaire pour disperser sur le globe le bien-être et les douceurs de la civilisation. Toutefois pour qu'aucune de nos jouissances ne soit troublée, n'interrogeons pas les douloureux mystères de l'existence des matelots.... Il ne faut rien approfondir ici bas!....

VIII.

La Normandie n'est pas toute aux bords de la Seine; elle n'est pas seulement un foyer immense de commerce et d'industrie; elle est aussi et surtout une contrée agricole. Sous ce point de vue le pays de Caux mérite d'être parcouru. Ce nom de Caux vient, dit-on, de ses anciens habitants, désignés par César sous le nom de *Caletes*, et dont la capitale était *Juliobona*, aujourd'hui Lillebonne. Quoiqu'il en soit, cette dénomination n'a pas de limites bien précises à présent; je crois qu'elle indique le plateau compris entre la Seine et la vallée d'Arques, au bout de laquelle Dieppe est assise, mais si l'on voulait l'appliquer au caractère général du pays, on pourrait l'étendre beaucoup plus loin le long de la mer. Ce trait singulier de la physionomie d'un pays si peuplé est l'absence d'habitations. Au premier coup d'œil on n'en

voit pas. Ce ne sont que des champs parfaitement cultivés, dont les lignes monotones sont coupées de distance en distance, par des petits bois de chênes et de hêtres. Le voyageur qui le traverse rapidement dans sa voiture, peut croire qu'entre les villes il n'y a pas d'autres maisons que les cabarets échelonnés sur la route. Cependant en y regardant de plus près, il verra, de ces bois épars, sortir par ci, par là, de bleux flocons de fumée; il distinguera à travers les rameaux un toit de chaume; s'il s'approche, il entendra la voix du maître, le rire des enfants, le cri des coqs, le grognement des porcs, tous les bruits de la ferme en un mot, car c'est là quelle se cache; c'est là que le cultivateur cauchois laisse couler sa vie, loin du grand jour et de la foule, suivant le prétexte du sage. Cette existence est en effet toute retirée et solitaire. Un fermier ne visite pas ses voisins, il ne les voit qu'au marché de la ville prochaine; et jamais, excepté pour ses travaux, il ne sort de l'enceinte de *sa cour*. *La cour* c'est le chez soi, le *heim* des Allemands, le *Home* des Anglais. Ce mot désigne toute la ferme, toute l'habitation, et non pas seulement l'espace qui sépare les différentes constructions.

Un pareil isolement a ses avantages et ses inconvéniens. Il a conservé dans les familles des traditions patriarcales, la simplicité des mœurs et la sobriété toute primitive des repas; en revanche, il est peut-être la cause de ce caractère méfiant que l'on attribue volontiers aux paysans de la Normandie. Le plus riche fermier, et ils sont presque tous riches, mange et travaille avec ses serviteurs; il porte la blouse et fume gaîment sa pipe auprès du foyer, en faisant sauter son dernier né sur ses genoux. Il sait se souvenir, je m'en suis aperçu, qu'il a pour accueillir un étranger toutes les ressources d'un hôte bien approvisionné.

La plantation de ces *cours* qui donnent un aspect si étrange à ce beau pays, n'est point, il est aisé de le comprendre, le fait de l'humeur et du goût des habitants. C'est une nécessité imposée par la nature. L'homme, connu partout, n'a fait là que se soumettre à la condition des lieux. Ce plateau est élevé; il s'étend sur des falaises, brusquement coupées à l'océan, au-dessus duquel elles dressent leurs parois à plusieurs centaines de pieds de hauteur. C'est dans les principales échancrures de ces falaises que les villes et les villages de la côte ont été bâtis, la plupart sur des cours d'eau plus ou moins considérables. Ceux-là se mettent seulement à l'abri d'un rocher, d'un renfoncement du côteau, ou plus hardis s'exposent à toute la furie des vents de mer. Dans ce cas ils renoncent à toute culture, et demandent à la mer l'espoir de leur travail; ils sont marins. Sur des falaises, il devait en être autrement; la terre était fertile, et nulle autre ressource ne s'offrait aux habitants. On a donc planté les *cours*, et voici comment :

On élève d'abord une véritable muraille en terre, large et haute souvent de cinq à six pieds. Sur ce tertre on plante deux rangs serrés de chênes et de hêtres, autant, quelquefois plus, en dehors et en dedans ; de sorte que cette avant-garde a fréquemment huit lignes serrées d'arbres, de tous les côtés. L'espace qu'elles renferment est considérable, il varie de deux à quatre arpens..... L'intérieur est planté aussi, mais d'arbres fruitiers. C'est un verger au milieu duquel la maison d'habitation et les bâtiments ruraux sont épars, éloignés autant que possible les uns des autres, afin de les sauver plus facilement en cas d'incendie. Ils sont d'ailleurs peu considérables et mal construits ; on les appelle *masures*, et ce nom leur convient à tous égards. Ils n'ont que le rez-de-chaussée, sont bâtis en bois, dont les intervalles sont remplis de plâtre et couverts en chaume. Les plus récents sont en brique avec un toit d'ardoise. L'eau manque tout-à-fait, et les citernes mêmes sont rares. On se borne à conduire les gouttières des masures dans une ou deux *mares* creusées dans la cour, et cette eau où barbotent les canards est la seule dont on se serve pour les besoins du ménage. Il est vrai qu'on en boit très-peu, sauf celle qui est mêlée au cidre lors de sa fabrication ; elle a même pour cet emploi, à ce qu'on assure, des qualités particulières ; et le cidre de Caux passe pour meilleur que celui auquel on ajoute de l'eau de fontaine.

Cette privation est du reste la seule que j'aie éprouvée pendant mon séjour dans une ferme ; les meilleurs vins et les plus beaux repas ne m'en faisaient pas prendre mon parti, mais il faut l'avouer aussi, ce n'est pas payer trop cher le plaisir d'avoir savouré à loisir le charme de ces intérieurs paisibles, de ces existences pleines de quiétude, à l'ombre des pommiers, de ces cœurs excellents que les bruits du monde n'effarouchent jamais. Derrière ces forteresses de feuillage la vie s'endort pour ainsi dire, et ne connaît des tempêtes que le murmure des vents à travers les rameaux. Cependant il me fallait rentrer

nella città dolente,

ans l'activité, dans le bruit, dans le travail, dans la peine... Tout homme doit faire sa tâche. A mesure que je m'éloignais de la mer, je voyais insensiblement les maisons se basarder au grand jour. C'était d'abord une cheminée audacieuse, un toit téméraire, puis une blanche muraille, puis des fenêtres ouvertes au soleil, puis toutes les habitations, les riches et les pauvres, s'étalant nues, effrontées, sur les côteaux, dans les plaines, les unes à côté des autres, sans une branche seulement pour leur donner la fraîcheur d'un peu d'ombre...

Ah ! que j'aurais trouvé triste le spectacle des villes, si le sort n'y avait placé mon pauvre cher petit nid, mais le bienfait de la famille couvre tout. Là où elle est, doit se trouver tout le bonheur qu'on peut rencontrer ici bas.

EMILE DESLOGES.

LE 12 SEPTEMBRE 1848.

Des feux brillent sur les cîmes du Jura; les montagnes annoncent à la plaine un grand événement et le canon résonne d'écho en écho. La Diète suisse vient de reconnaître que la nouvelle constitution proposée à la patrie est acceptée, froidement peut-être dans plusieurs cantons; ailleurs par concession; mais enfin une majorité décisive a prononcé le oui solennel. Certes, en présence d'un tel événement, ces démonstrations n'ont rien qui doive surprendre, et si l'instinct populaire pressent toute l'importance de ce moment de notre histoire, les esprits sérieux n'en seront-ils pas fortement préoccupés ?

Aucune des constitutions que la Suisse a traversées n'a commencé son règne dans des temps aussi remarquables que notre époque. Partout autour de nous agitation profonde, vives inquiétudes; ici l'espérance, là le désespoir; toujours l'incertitude. Au milieu de ces mouvements qui rappellent les commotions par lesquelles les sociétés périssent et renaissent, on voit la Suisse paisible et ferme dans son enceinte de montagnes; car, en vérité, nos mauvais jours, durant ces dernières années, comparés aux tempêtes de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, ont été des orages dans un verre d'eau, si l'on ose appliquer ici le mot un peu léger de Voltaire.

La nouvelle charte helvétique, par le caractère fondamental d'unitarisme qui la distingue, nous ramène à cinquante ans en arrière. Des constitutions unitaires furent le premier fruit de la révolution de l'année 1798. Sans doute dans le développement historique de la Suisse, cette grande innovation fut nécessaire pour séparer

la Suisse ancienne de la Suisse moderne, la Suisse aux treize cantons avec leurs sujets, de la Suisse aux dix-neuf et aux vingt-deux cantons, sans maîtres et sans sujets. Il y eut dans cet unitarisme un temps d'arrêt, un temps d'expérience, une épreuve profondément instructive. L'esprit cantonal, que des siècles de gloire et de bonheur avaient fortifié et ennobli, ne supporta pas longtemps la contrainte qu'on lui imposait sous les grands mots mathématiques d'unité et d'indivisibilité. Brisant des formes artificielles et peut-être artificieuses, il accepta avec reconnaissance la médiation puissante qui, dans un acte ferme, clair, et habile, lui rendait sa vie cantonale, en constituant toutefois une vie centrale, telle que les besoins de l'époque et du pays la demandaient et la supportaient. La variété et l'unité conservèrent chacune leurs droits: pour l'une et pour l'autre il y avait de la puissance et de l'avenir. La Suisse n'oubliera jamais l'acte de médiation; bien que d'origine étrangère à quelques égards, il s'appropria à notre patrie, et obtint aisément ainsi la naturalisation. Celui qui le donnait était encore généreux; il ne voyait pas encore dans son épée un instrument d'égoïste ambition. L'intérêt de la Suisse fut uni et non soumis aux combinaisons de la politique générale. Il n'en fut pas ainsi en 1815. Si l'on daigna reconnaître dans la Suisse un état distinct et indépendant, c'était qu'on avait besoin de lui faire cette position; mais eût-on trouvé à propos de la rayer du rang des peuples, plus d'une main se serait empressée de donner le coup de crayon pour en effacer le nom sur la carte de l'Europe. Mais la Suisse demeura ce qu'elle avait été, une terre neutre pour séparer des nations ennemies, un bras de mer pour isoler des rivages hostiles, et souvent, à plusieurs égards, une oasis au milieu des déserts.

Une constitution nouvelle doit être un signe de vie dans la vie d'un peuple; elle doit exprimer un état nouveau, dont la nation a la conscience, et qu'elle veut manifester par des institutions qui en soient un fidèle symbole. Au sein d'un peuple dont la civilisation est immobile, les principes politiques et sociaux sont immuables; mais les mouvements d'une nation, soit en amélioration soit en détérioration, appellent des lois nouvelles. Ne nous étonnons pas de ces transformations; ne les repoussons pas; mais ne les provoquons pas avant le jour où il leur est donné d'apparaître. Ce sont des fruits qui doivent mûrir à la grande lumière du soleil, à

la chaleur de ses brillants rayons; et non dans une serre étroite, à l'étouffante chaleur du charbon, à la pâle lumière et à l'odeur infecte des lampes.

Par son caractère unitaire, la constitution fédérale de 1848 nous rappelle les constitutions de la République helvétique; nous l'avons dit, mais il est utile de signaler ici deux différences profondes qui séparent les temps et leurs œuvres.

Lorsque les premières constitutions unitaires se montrèrent à la Suisse, elles tombaient inattendues, nous ne dirons pas du ciel, car leur origine était toute terrestre, mais d'un ordre d'idées et de principes théoriques qui n'avaient encore aucune popularité en Suisse. L'histoire de la nation, les mœurs des peuplades helvétiques, leurs opinions, leurs passions ne pouvaient nullement s'y rattacher. Il en est tout autrement de la constitution de 1848. Depuis longtemps nous sommes familiarisés avec les idées d'un pouvoir central dominant et d'une abdication de l'autorité cantonale. Ces idées, discutées longtemps dans la sphère de la théorie par les hommes pour lesquels la politique est l'objet d'une étude scientifique et non une affaire de parti, ont pris place parmi les questions populaires, et ont comparu devant le tribunal de l'intelligence commune. Il n'y a pas encore, nous le croyons, d'unanimité dans les convictions, mais on y trouve une majorité incontestable ; et, de plus, chose importante, la majorité et la minorité se comprennent mutuellement dans les points généraux. A ce progrès théorique sont venus se joindre les progrès de l'expérience. On a senti de plus en plus le besoin d'un pouvoir central mieux éclairé sur la situation de la Suisse, plus indépendant, dans une sphère élevée, des agitations des partis, enfin plus libre et plus fort dans ses mouvements. On a désiré que ce pouvoir eût la conscience de sa vie propre et de sa responsabilité. Tels ont été les enseignements sérieux des dernières années. Le pacte de 1815 n'aurait-il pu, à toute rigueur, satisfaire à ces exigences? L'histoire posera la question; pour nous ce pacte est mort; il est devenu mort; c'est aujourd'hui son plus grand défaut; il serait oiseux de lui demander pourquoi et comment il s'est laissé périr. Nous avons voulu seulement mettre en lumière un fait : l'unitarisme de la constitution de 1848 n'est pas un trait nouveau ; nous le reconnaissons, malgré les changements que l'expérience et les années lui ont fait subir.

Les constitutions qui créèrent la République helvétique une et indivisible, l'acte de médiation qui les remplaça, et surtout le pacte fédéral de 1815 naquirent au milieu du bruit des armes; le canon grondait tout autour de nous au pied de nos montagnes; nous l'entendions au sein de nos vallées et sur les rives de nos lacs. Aujourd'hui l'Europe est encore un champ de bataille et notre Suisse elle-même a eu ses journées de combat. Mais quelle différence entre les époques!! Les guerres du commencement du siècle étaient principalement des luttes entre les peuples, pour défendre le sol de la patrie, pour distribuer des couronnes et des sceptres, ou bien pour planter l'arbre de la liberté. L'organisation de la société n'était pas mise en problême, et si la révolution française tenta de renverser l'état social que l'Europe avait hérité du moyen-âge, cette tentative ne fut pas poursuivie longtemps; elle eut peu de succès; l'existence intérieure des peuples ne tarda pas à reprendre son cours; les bases anciennes en furent conservées; même distribution des richesses, même classification générale au sein des populations, même respect pour les droits acquis, même législation pour la propriété particulière, comme pour les finances de l'Etat. La guerre ne toucha pas à ces fondements de notre civilisation moderne. A la guerre succéda une longue paix, une paix à tout prix. Les bienfaits et les maux de la civilisation se développèrent avec une immense énergie. Loin de se faire la guerre, les peuples se rapprochèrent par le commerce, par l'industrie, par les chemins de fer, par les voyages, par les sciences et par les lettres. Une sorte de cosmopolitisme se propagea: on était partout dans son pays. Mais en même temps la société présentait, dans des contrastes inévitables, un tableau de plus en plus effrayant. Les richesses et la misère s'accumulaient, voisines l'une de l'autre; les grandes industries à machines laissaient sans travail ou sans salaire suffisant une foule d'hommes actifs et inquiets. La culture intellectuelle était inégalement répartie. Un luxe effréné se montrait à côté des haillons de l'indigence; les cris du pauvre étaient entendus sans doute; mais le pauvre honnête veut du travail et non des aumônes. Misère, inégalité choquante, oisiveté forcée, luxe, ambition, avidité d'argent, soif du pouvoir… N'avait-on aucun remède à ces maux? Il y en avait un: l'Evangile, la bonne nouvelle du ciel. On en balbutiait le nom; plusieurs sans le connaître, plusieurs en l'insultant, plusieurs aussi

en l'appelant à eux, en le bénissant; mais les masses n'y croyaient pas; elles restaient dans une indifférence prête à se changer en hostilité. Ce malaise profond, ces tortures de misère, d'irritation, d'indignation, d'envie, devaient avoir leur explosion. Une guerre extérieure aurait peut-être fait dériver les sentiments violents. Mais ce sanglant bienfait, comment le réclamer? quelle voix aurait osé le demander? Les peuples se décidèrent donc à chercher en eux-mêmes le remède terrible, en brisant les formes anciennes de la société pour poser de nouvelles conditions d'existence; et cela avec une irréflexion et un entraînement qui ressemblent à l'instinct, à une inévitable fatalité. Non, les peuples ne veulent plus se détruire les uns les autres; ils veulent vivre; ils n'aspirent plus aux conquêtes étrangères, mais à la conquête d'un bien-être plus également réparti et d'un plus facile accès. Ainsi fut posé le problème social en France, en Allemagne, en Italie; en France surtout par la vivacité et la netteté de l'esprit français, qui se place du premier saut dans le point de vue pratique. L'Angleterre s'en préoccupe depuis longtemps avec agitation, et fait de courageux efforts pour le résoudre pacifiquement. S'est-il également posé devant les auteurs de notre nouvelle constitution fédérale?

On ne saurait en douter, à moins de les accuser de la plus grande faute, ou de la plus triste incapacité dont un législateur puisse encourir le reproche, ne pas comprendre son temps ou manquer de l'intelligence de sa mission. Or, les hommes qui siégeaient dans la commission, nommée par la Diète pour préparer un projet, les membres de la Diète elle-même, n'ont pas donné lieu à d'aussi graves inculpations. Nous dirons même qu'un aveuglement pareil était impossible : trop de voix se font entendre pour demander une réforme sociale.

Mais la Suisse éprouve-t-elle aussi ce besoin? Notre société est-elle ébranlée sur ses bases? Et pour la raffermir faut-il d'abord la renverser? Nous répondrons sans hésitation que nous ne savons voir nulle part au milieu de nous les symptômes d'une ruine nécessaire. Si la guerre, et la plus triste des guerres, a récemment soulevé nos populations et ensanglanté notre sol; si, dans quelques contrées, la concorde et l'union, ce bonheur des anciens temps ont été remplacées par des haines politiques, des querelles de parti, des conflits d'ambitions, nulle part on n'a vu les liens sociaux attaqués ni la société mise en péril. Les lois qui proté-

gent les personnes et les propriétés, ont été, en général, respectées : une juste réprobation a flétri les actes attentatoires aux principes de la justice et de l'humanité; une profonde horreur a repoussé les systèmes qui en proposent le renversement. Les hommes qui paraissaient favoriser ces théories ont été forcés par l'autorité de l'opinion publique, si ce n'est à y renoncer, du moins à les désavouer, à les renfermer dans le secret de leurs inquiètes pensées, en acceptant quelquefois par un langage à double sens, les principes de stabilité transmis de siècle en siècle. Dans son économie générale, la Suisse ne peut nullement être assimilée aux contrées qui l'environnent. Vous n'y voyez pas, dans une cour, dans des ministres d'Etat, dans une administration magnifiquement rétribuée, ces gouffres d'argent qui, comme le sépulcre, ne disent jamais : c'est assez ! Où trouver en Suisse ces fortunes colossales et cette extrême indigence dont le rapprochement est un problème si incompréhensible pour l'intelligence humaine? Les conditions du travail sont acceptables, désirables même, lorsque le travail ne fait pas défaut : et nulle part, il nous semble, on n'a vu des masses d'ouvriers en grève, parcourir les rues de nos cités industrielles, troubler le repos public et menacer même l'atelier qui leur donne du pain. L'instruction est mise à la portée de toutes les classes, et si les passions politiques ou religieuses ne lui eussent pas imprimé quelquefois leurs aberrations, ses bienfaits seraient demeurés incontestés.

Que dirons-nous de l'état religieux de la Suisse? Bien diverses sont les opinions, les idées et les formes que la religion produit dans ce pays, et nous n'oserons pas dire que le christianisme y *règne*; nous voyons aussi là un ébranlement et des ruines. La foi de nos pères a subi un double changement; chez les uns elle s'est affaiblie; tandis que chez d'autres elle s'est épurée : elle a pris de la profondeur et de la vie; mais partout elle a brisé des formes qui ne couvraient plus que du vide et protégeaient une étroitesse d'esprit peu évangélique. En général, on trouve encore dans les masses un fond de religion sur lequel peuvent reposer de grandes et belles espérances. Mais s'il reste peu de foi vive et profonde, la charité, une charité généreuse et active ne fait défaut nulle part. Le riche et le pauvre se cherchent et se trouvent, on devient ingénieux pour créer des institutions de bienfaisance. La plupart et les plus belles sont des œuvres chrétiennes, mais la simple philan-

thropie et des intérêts purement humains ont aussi déployé une influence digne d'être appréciée ; nous ne croyons pas que ce tableau soit embelli de couleurs flatteuses; d'ailleurs nous ne voulons pas en enlever les ombres que l'œil le moins clairvoyant y découvre çà et là.

Comment serait-il possible, en effet, que la Suisse restât étrangère à un mal qui règne tout autour d'elle, qui presse ses plus intimes voisins et touche ses frontières? A chacune des époques de l'histoire, il y a un certain degré et une certaine nature de civilisation qui, dans des mesures diverses, existe chez les peuples rapprochés sur la surface du globe ; c'est comme une longitude et une latitude *morale* ; dans ces climats *moraux,* des phénomènes semblables apparaissent sous des conditions générales analogues. Ainsi la Suisse pourrait désirer aussi plus de ressources, plus d'objets d'activité pour les classes laborieuses. On aurait à demander plus d'encouragements, plus d'élan, plus d'initiative. Si le commerce, l'industrie et les arts ne sont pas tombés dans une langueur mortelle, ils sont loin d'avoir la vie dont ils seraient susceptibles. L'agriculture elle-même, dans ses diverses branches, depuis la montagne jusqu'à la plaine, depuis la prairie naturelle et spontanée jusqu'à la vigne la plus savamment cultivée, l'agriculture, cet art éminemment suisse, reçoit-elle le développement auquel elle a le droit d'aspirer? Les sciences, les lettres et les beaux-arts n'ont pas éteint leur brillant flambeau, mais on conviendra que leur éclat a pâli. Nous avons parlé de la religion: il y a encore de la foi chrétienne dans la patrie des Zwingle, des Œcolampade, des Haller, des Viret; mais comment l'Eglise est-elle administrée? Quelle lutte entre Dieu et César! Combien César est injuste et tyran dans son triomphe ! Nul ne saurait donc s'étonner que le besoin d'une réforme se fasse sentir dans toutes ces directions de la vie sociale; que les travailleurs demandent du travail, le commerce de l'activité et de la sécurité; que les savants et les artistes regrettent les temps meilleurs dont l'histoire les entretient; que les hommes religieux enfin supplient l'Arbitre suprême de leur accorder des jours de paix et de liberté. Tous ces vœux sont légitimes et nous nous associons avec une profonde sympathie à ces aspirations vers un meilleur avenir. Mais, nous tenons à le répéter, ces maux, ces craintes, ces inquiétudes qu'il faut calmer, ne sont nullement comparables aux douleurs

extrêmes, aux agitations, aux convulsions dont les nations voisines nous offrent le spectacle.

Ainsi, et nous nous en réjouissons, la pensée qui a inspiré la nouvelle constitution de la Suisse ne pouvait pas être celle d'un radicalisme systématique et conséquent. On n'a point cherché à briser entièrement notre état social, et ce n'est pas en la couvrant de ruines que l'on a voulu offrir à la patrie une nouvelle perspective de paix, de bonheur et de gloire. Non, la constitution n'est pas une œuvre radicale, pas plus qu'une œuvre de conservation : nous y voyons un travail éclectique. Les hommes d'Etat qui l'ont élaborée, ont cherché un juste-milieu, malgré l'horreur des radicaux pour les maximes de la sagesse antique, *in medio stat virtus*, *medium tene*. Les deux termes à mettre en équation étaient le pouvoir central et le pouvoir cantonal; de plus, il fallait résoudre l'équation dans deux positions : l'existence matérielle de la Suisse et son existence intellectuelle et morale, afin de trouver cette grande inconnue, le meilleur état social possible dans les conditions actuelles de l'humanité et spécialement de la Suisse. Nous ne voulons pas examiner si cette grande inconnue a été dégagée et trouvée : l'espace et la force nous manquent également. La foi nous manque aussi ; la foi à ces combinaisons politiques imposées aux peuples en révolution. Nous avons foi aux constitutions historiques parce qu'elles se forment avec les besoins et le développement graduel d'une nation. Mais à un peuple en révolution, on donne une constitution, en lui disant comme M. de Lamartine : Le sort en est jeté, *Alea jacta est*. L'expérience de l'avenir ; voilà le meilleur juge, le seul sans appel. Bornons-nous à déposer ici, sans trop d'affirmation, quelques idées générales.

On est frappé, en lisant la nouvelle constitution, de la lutte que les deux principes de la centralisation et du cantonalisme, s'y livrent constamment, lutte obligée et accompagnée de regrets et de toutes les concessions mutuelles que l'on a cru possibles. Dès que l'un des principes obtient un avantage, une victoire, il s'empresse de l'amoindrir et presque de le céder à son rival. Les réserves, *les toutefois* abondent dans la partie consacrée aux dispositions générales. Sur le papier, cette lutte est paisible; les limites que chaque parti s'impose sont, il semble, bien tracées et faciles à respecter. Mais nos petits agitateurs de ville ou de village, ces patriotes, parleurs dans les tirs et les meetings, qui, pour avoir bruit

de vie, remuent les passions populaires et surtout les passions matérielles, ne s'empresseront-ils pas d'irriter les intérêts cantonaux, pour entretenir çà et là des foyers d'agitation, et faire couver sous la cendre des feux prêts pour de nouveaux incendies? Un contrat formé par des concessions réciproques ne peut subsister que sous l'influence d'une bienveillance mutuelle dont la justice et le désintéressement sont les premières conditions. Nous cherchons autour de nous ces dispositions si désirables : nous ne les trouvons pas partout.

Le principe de centralisation trouvait dans l'ordre des intérêts matériels, c'est-à-dire des institutions dont le produit est appréciable en chiffres, des applications en apparence faciles. On n'a pas négligé de s'en prévaloir. Mais n'a-t-on pas trop cédé au principe centralisant? Nous voulons admettre, sans accepter toutefois la responsabilité de cette opinion, que dans la distribution des profits, les cantons obtiendront une part à-peu-près égale à leurs anciens bénéfices. Mais en déplaçant la direction d'une institution, on en affaiblit la vie; on généralise et ainsi on refroidit l'intérêt; on fait acte de socialisme absorbant ; on pose un germe d'indifférence et d'apathie. Il était moins facile encore de placer dans un centre unique la puissance intellectuelle et morale qui doit spiritualiser et moraliser la Suisse. Nous voulons parler des institutions consacrées aux intérêts de l'intelligence, c'est-à-dire aux sciences, aux lettres et aux arts. Assurément si les jeunes Suisses n'étaient pas unis entre eux par des liens plus intimes, plus respectables et plus respectés que les intérêts d'argent, la Suisse ne serait pas *une*, elle deviendrait une aggrégation, une juxta-position de peuplades, une collection de *municipalités*. Mais de grands sentimens, de grandes pensées ont toujours lié les fils de l'Helvétie : l'amour du sol suisse, l'amour de la liberté, l'honneur des armes suisses, la gloire des ancêtres, la haine de l'ennemi étranger, la bienveillance et l'hospitalité pour l'étranger ami. Il y a dans le caractère suisse quelque chose de très-chevaleresque. Vous trouvez chez toutes les peuplades de la Suisse ancienne et moderne, une valeur, une générosité, un enthousiasme qui rappelle les âges héroïques. Ce noble caractère est respecté dans le nouveau pacte, et nous aimons à croire qu'il ne s'effacera point en présence de la Suisse qui renaît aujourd'hui. Mais il est évident que les auteurs de la constitution nouvelle ont voulu établir entre les confédérés des liens intellec-

tuels d'une nature plus positive, plus saisissable et plus applicable dans le cours ordinaire des choses. Ils ont vu avec raison dans l'instruction reçue en commun, l'un des moyens les plus assurés d'atteindre à ce but. C'est en étudiant ensemble, en s'approchant en chœur, pour ainsi dire, du sanctuaire de la science, en sentant leur intelligence grandir, s'élever et se fortifier par la même discipline savante, par des émotions sympathiques et par la contemplation de l'idéal du beau et du bon, que les jeunes Suisses approcheront de cette identité de sentimens, de désirs, de besoins, qui constitue l'unité nationale et établit l'harmonie fédérale entre les élémens disparates du cantonalisme.

C'est dans ce but que la confédération a obtenu le droit de fonder une université fédérale et une école polytechnique. La création d'une université suisse fut déjà proposée sous la république helvétique.

Les deux institutions dont il s'agit aujourd'hui sont grandes et belles ; mais trouveront-elles en Suisse les conditions de succès qu'elles réunissent en d'autres contrées? Dans un pays où l'on parle trois langues, où l'on professe deux religions bien distinctes sinon hostiles, une université aura-t-elle la puissance d'effacer toutes ces différences? Instituera-t-on des facultés allemandes, françaises, italiennes? quelle dépense! quelle complication! Renfermera-t-on l'enseignement dans la langue allemande exclusivement? On formerait sans doute ainsi un lien entre les élèves; on préparerait quelques jeunes gens de la Suisse occidentale et des cantons italiens à remplir des fonctions dans l'administration fédérale, et, en même temps, on leur ouvrirait les trésors de la littérature et de la science allemande. Mais d'un autre côté, il y aurait là une contrainte qui écarterait plusieurs élèves. De plus, personne n'ignore que pour pénétrer jusqu'à l'âme et y porter les sentiments et les pensées qui constituent le caractère viril, l'instruction a besoin d'être donnée dans la langue maternelle, seule dépositaire et interprète intelligent et fidèle de la vie personnelle la plus intime. On peut aussi se demander si les universités, en général, conserveront leur rang élevé au milieu des institutions des peuples civilisés. Dans ces derniers temps, elles se sont rendues redoutables par l'effervescence révolutionnaire de la jeunesse qu'elles réunissent; destinées aux paisibles études, elles sont devenues les foyers d'une ardente initiative hostile au pouvoir. Au plus beau

courage, à la noble passion de la liberté, elles ont associé et quelquefois substitué la passion d'une indépendance indomptable, une ambition prématurée. L'université fédérale pourra devenir un gouvernement à côté du gouvernement, et préparer à la Suisse des jours pleins d'orage. Nous avons une autre crainte : l'université fédérale n'amènera-t-elle point l'affaiblissement des hautes études dans les cantons? Les institutions qui existent aujourd'hui sous le nom d'*académies* offrent des centres d'une culture élevée et spiritualiste sur divers points du sol helvétique. Que deviendront-elles en présence d'une université dont l'ambition sera de les remplacer, ou du moins de les effacer? Nous aurions préféré la création d'une autorité centrale chargée de la direction de l'instruction publique : de ce centre, seraient émanées des directions destinées à porter partout une impulsion grande, égale, identique, en réservant les besoins particuliers des cantons. L'instruction primaire et secondaire aurait participé à cet élan. On aurait encouragé les élèves avancés à faire des séjours d'études dans les écoles les plus renommées ; ces échanges auraient produit cette fusion des idées et des cœurs qui doit cimenter l'union entre les Suisses et consolider le lien fédéral. Enfin, si nous considérons l'université fédérale sous le point de vue de l'intérêt scientifique exclusivement, il paraîtra douteux qu'étant placée dans des conditions de succès aussi difficiles et aussi compliquées, elle puisse devenir un foyer de lumière et contribuer aux progrès de la science.

C'est aussi pour resserrer les liens fédéraux que la constitution a prononcé que l'instruction militaire serait en majeure partie donnée par la Confédération. Idée heureuse : l'esprit militaire que le mot de *Suisse* suffit pour rappeler avec honneur, conservera un caractère noble et national. Les jeunes frères d'armes, admis dans les mêmes écoles, pour commencer dans les loisirs de la paix une étude commune, apprendront à se connaître, à s'estimer et comme à s'évaluer mutuellement, et lorsque le jour de l'épreuve sera venu et que la patrie appellera ses défenseurs, chacun saura prendre la place qui lui appartient ; la vie du camp sera la continuation de la vie de l'école. Toutefois nous demanderons que les hommes auxquels on confiera l'enseignement militaire, soient choisis avec un soin religieux. Il ne faut pas ici des hommes d'un patriotisme douteux, d'un patriotisme à grandes phrases, des hommes de parti, à vues passionnées, des traîneurs de sabres, sans instruction

solide, sans sérieux. Former l'esprit militaire de la Suisse, en choisissant dans les traditions de nos pères les beaux caractères antiques qui se peuvent concilier avec notre civilisation moderne et les intérêts généraux de la Suisse, telle sera la mission de ces nouveaux instituteurs.

Les vues du législateur sur les besoins militaires de la patrie ont été dignes d'un peuple libre. Pourquoi ne pouvons-nous pas accepter avec le même empressement les dispositions qu'il a consacrées à la religion? Ici, nous devons citer le texte, car il est rédigé avec habileté. Nous n'aurions voulu que de la simplicité.

Article 44. « Le libre exercice du culte des confessions chré» tiennes reconnues est garanti dans toute la Confédération. »

« Toutefois les cantons et la Confédération pourront toujours » prendre les mesures propres au maintien de l'ordre public et de » la paix entre les confessions. »

Nous n'affirmerons que la liberté religieuse soit absolument refusée à la Suisse; mais nous dirons qu'elle est compromise d'une manière grave; nous ne saurions même nous défendre de penser que les auteurs de l'article dont nous nous occupons, ont cherché et malheureusement trouvé une rédaction qui autorise l'asservissement du culte, bien plus qu'elle n'en protège l'indépendance. Que signifient ces expressions: *confessions chrétiennes reconnues*....? A qui confère-t-on le droit de reconnaître qu'une confession est chrétienne? Invoquera-t-on la notoriété publique? Chacun sait qu'il y a une confession catholique-romaine, une confession réformée, une confession grecque. Suffira-t-il, pour jouir du libre exercice de son culte, de déclarer qu'on appartient à l'une de ces trois grandes divisions de la chrétienté? Nous accepterions avec joie cette interprétation, et nous dirions: « La liberté religieuse » est conquise; la Suisse n'est pas au-dessous des autres peuples.» Mais s'il en était ainsi, le mot *reconnue* serait superflu: or, rien de superflu ou d'insignifiant n'a pu être laissé dans une disposition artistement combinée et dont la portée devait être fort grande. Le mot *reconnue* est perfide; sous une apparence d'évidence, il cache, non, il ne cache pas, il proclame l'intention de réserver le libre exercice aux cultes seuls que la loi aura reconnus. Si la loi, c'est-à-dire un grand-conseil ou bien un conseil-d'état n'a pas reconnu votre culte, n'a pas fait l'honneur à Jésus-Christ de lui permettre de recevoir vos hommages, vous n'aurez point de culte,

point de temple, point de liberté, mais des persécutions et des martyrs. Vous serez chrétien : nul n'osera prononcer anathème contre vous ; mais on vous dira : la loi n'a pas reconnu votre église ; la religion est sous le sceptre de César ; fermez vos temples ; allez au désert ; rassemblez-vous sur les bords escarpés des rivières ; cherchez l'obscurité des forêts. Heureux encore si l'on n'envoie pas des gens d'armes pour vous chasser ! La constitution fédérale le permet.

La seconde disposition de l'article qui nous occupe contient aussi une de ces expressions à l'air innocent, qui ne devraient, il le semble, causer aucune inquiétude, mais que l'expérience des derniers temps a environnées d'une auréole menaçante. C'est avec la rougeur au front que nous dirons vouloir parler ici *du maintien de l'ordre public*. Est-il un devoir plus juste et plus nécessaire à remplir ? Comment peut-on le redouter ? Nous le savons : un canton de la Suisse a montré à l'Europe indignée comment on maintient l'ordre public. On punit les victimes du désordre ; on laisse impunis, on récompense les perturbateurs. On respecte la véritable cause du mal, on sévit contre l'occasion innocente. Ce mot *ordre public* est devenu le mot d'ordre pour le désordre ; le prétexte de la violation du domicile et des atteintes contre les personnes.

Non, ce n'est pas ainsi que la liberté religieuse devait être consacrée dans la Suisse régénérée. Il fallait lui rendre hommage par une disposition claire et formelle, sans ambage et sans arrière pensée. Aucun prétexte ne devait être laissé aux arguties des Juliens modernes. La Suisse se serait honorée aux yeux du monde entier ; cette terre de la liberté n'aurait pas donné un démenti à sa gloire. Un petit nombre de cantons arriérés dans quelques points de leur civilisation ou de leurs mœurs, auraient hésité peut-être à prononcer leur acceptation ; mais on aurait procédé ainsi qu'on l'a fait pour d'autres motifs de rejet, on aurait passé outre, et la vérité, appuyée de l'exemple général de l'Europe, eût bientôt éclairé ou dompté les réfractaires. Partout, en effet, aujourd'hui les peuples placent la liberté religieuse au premier rang des droits de l'homme et des sociétés ; elle est inscrite dans les nouvelles constitutions en termes précis et fermes. Voyez la France, l'Allemagne, à Francfort, à Berlin, à Strasbourg, à Wittemberg ; voyez l'Italie ; voyez même l'Espagne.... des voix généreuses commen-

cent à plaider cette grande cause dans le pays de l'Inquisition (1). Et la Suisse, la fière et libre Helvétie refuse sa voix à ce concert européen. O opprobre!

Jetons un voile sur cette tache. Considérée avec un esprit impartial, la nouvelle constitution ne se présente point comme une œuvre de génie, propre à donner à la Suisse une vie nouvelle, dans le sens vrai et profond de l'expression. Aucun principe social nouveau n'y a été introduit; les bases de l'ordre actuel et ses caractères principaux ont été religieusement respectés; et nous nous en réjouissons, car nous ne sommes arrivés ni au moment de la destruction, ni à celui de la reconstruction. Des efforts destinés à centraliser le gouvernement et quelques branches de l'administration, il n'est sorti aucune création originale et puissante. Nous pourrons toutefois habiter la nouvelle demeure qui nous est faite, et même y trouver quelque bonheur. Il y aura place pour tous, mais il faut que tous, en entrant sous ce toit hospitalier, deviennent amis et bons hôtes. Les partis qui se produisent aujourd'hui en Suisse ont à prendre une position nouvelle, une position de conciliation, de paix et d'union, en abandonnant tous les systèmes, tous les plans, toutes les opinions, dont leurs convictions, disons mieux, leur conscience autorise le sacrifice; et si l'on veut chercher avec impartialité et sans amour-propre quelles sont les doctrines dont le fondement n'est ni la vérité, ni la moralité, on sera étonné de se trouver si voisins de pensée et de cœur. Que chacun, s'il le faut absolument, reste fidèle à son drapeau dans les affaires cantonales, et même nous sommes loin de conseiller cette persévérante discorde. Mais nous voudrions au moins que la Suisse, la patrie, n'eût pas deux familles. En nous plaçant au cœur de la constitution nouvelle, nous nous demandons où sont les radicaux,

(1) « C'est une chose incroyable, dit le *Clamor publico* (journal qui est »le principal organe du parti libéral en Espagne,) que dans le dix-neuvième »siècle, lorsque la liberté des cultes est partout établie en Europe, il y ait »des gens parmi nous qui soient choqués de nos opinions sur la tolérance re»ligieuse. En lisant dans la *Situation*, (autre journal de Madrid) des articles »écrits dans le style de Torquemuda sur la nécessité de proscrire la liberté »de conscience avec une inflexible sévérité, on nous croirait revenus aux »heureux temps où les souverains de la Castille portaient des fagots sur »leurs épaules, afin de brûler les victimes de l'inquisition, au nom du Dieu »de clémence et de miséricorde et pour le bien public. »

Ne pourrait-on pas dire au canton de Vaud : *Mutato nomine de se fabula narratur.*

où sont les conservateurs, et nous ne savons où les trouver. Aujourd'hui, le devoir positif des Suisses est de se rattacher à la nouvelle constitution, avec franchise et loyauté, sans arrière pensée. Repoussons les projets prématurés de révolution nouvelle, et si notre sol doit encore être remué, que ce ne soit pas par nos propres mains. Assez de besoins réels appellent nos pensées et nos efforts. Imprimons au commerce, à l'agriculture, aux arts, aux sciences et aux lettres une direction et un élan qui, en appelant à l'œuvre un plus grand nombre d'ouvriers, généralisent leurs bienfaits et multiplient les moyens d'existence et de bonheur. Après tant d'années livrées aux agitateurs de la politique, l'heure ne serait-t-elle pas venue de se persuader que ce n'est point dans ce tourbillon que l'on doit chercher la vie nationale. Souvenons-nous surtout que les institutions politiques n'ont qu'une faible influence sur l'amélioration morale d'un peuple, et là cependant se trouve le principe de l'activité, de la fraternité et de la véritable liberté. L'histoire tout entière atteste cette vérité, et les grands événemens de notre siècle la proclament autour de nous. Au milieu des peuples qui luttent avec angoisse et comme dans l'agonie, pour conquérir le droit d'être, il serait beau de voir la Suisse se livrer aux travaux de la paix et conserver dans son enceinte de montagnes, heureuse et libre, une population forte, laborieuse, honnête et respectée.

ANDRÉ G......

POÉSIE.

A ma ville natale.

(Ballade à Lausanne.)

J'aime la bonne ville aux longs clochers gothiques,
Aux vieilles tours,
La cité de l'Empire aux pans de murs antiques,
Aux gais entours.

Lousone, mon amour, vieille ville burgonde,
Romaine aussi,
Qui te fonda jadis, élevée et profonde
Et belle ainsi ?

Lousone, dis, au temps de ta grande franchise,
Temps bien heureux,
N'as-tu pas aussi, toi, possédé ta devise
Et tes grands preux?

Au temps qu'en ton chastel siégeaient les saints évêques,
A qui soit paix !
Ne faisais-tu pas, dis, de bien belles obsèques
A leur décès?

Au branle du bourdon, lorsque la lune avance
Son front d'agent,
N'as-tu pas quelquefois dansé le branle immense
De la Saint-Jean?

Ne fus-tu pas, dis-moi, la folle entre les folles,
Dans tes beaux jours?
Oui, de ton chapitre aux candides étoles,
On sait les tours.

N'as-tu pas eu jadis tes fêtes, ton concile,
Tes échevins,
Tes bourgeois tout puissants dans leur robe civile,
Hauts et vains?

Et quand on dédia ta sainte Notre-Dame,
Que de prélats!
Que de seigneurs portant longue et brillante lame!
Que de pieds-plats!

Que de prêtres, d'abbés venus des basiliques
De tous pays!
Que d'évêques portant de très-saintes reliques
Sous leurs surplis!

Alors tu vis Rodolphe en long manteau de soie,
Tout broché d'or!
Grégoire, en mitre blanche, et le duc de Savoie,
D'autres encor!

Quand parut cette foule en ta nef envahie,
A cet honneur,
N'ouvris-tu pas les yeux, fière et tout ébahie
De ton bonheur?

Tes arbalêtriers étaient, dit-on, bons drilles,
Et tes archers,
Lançaient leurs traits légers par delà les aiguilles
De tes clochers.

Hé! n'a-t-on pas chanté tes gens à pertuisane,
Tes beaux soldats,
Et ne venait-on pas en chercher à Lausanne
Pour les combats?

Mais pourquoi, libre alors, t'abandonner à Berne,
A ce gros ours?
Ah! le méchant t'a pris avec son air paterne
Bien des beaux jours!

N'importe, j'aime encor ta féodale histoire,
Ton vieil aspect,
Ta Notre-Dame aussi, dont vit au loin la gloire
Et le respect.

N'importe, j'aime encor la ville aux trois collines,
Noble cité
Qu'on voit de loin briller aux lueurs argentines
Des soirs d'été.

J'aime ses hauts quartiers qui datent de Saint-Maire,
Son horizon,
Et ses villas en groupe à l'entour de leur mère,
Et son blason!

Enfin j'aime la ville aux longs clochers gothiques,
Aux vieilles tours,
La cité de l'Empire aux pans de murs antiques,
Aux gais entours!

5 et 6 décembre 1848. L. FAVRAT.

La mouche.

Quelquefois une mouche errant à l'aventure
Distrait nos yeux.
(Savinien Lapointe)

Dis-moi, mouche éphémère,
Quand tu viens te poser sur mon papier noirci
Et que tu goûtes l'encre amère,
Pourquoi te secouer et te frotter ainsi
Les ailes et la tête,
Avec tes pieds fluets ?
Est-ce deuil, est-ce fête,
Ou souris-tu peut-être à mes pâles couplets ?
Est-ce une fantaisie,
Ou si l'encre est pour toi quelque liqueur choisie,
Quelque nectar bien doux, quelque pure ambroisie ?
Te mires-tu peut-être avec un air flatté
Au bord de l'océan formé par un pâté,
Et t'admirant toi-même, et te trouvant bien prise,
Avec ton fin corsage et ta prunelle grise,
Te dis-tu : je suis belle, en dépit du frêlon
Dont l'œil est moins perçant et le corset moins long ?
Ou bien aperçois-tu, dans le plein de mes lettres,
Des animaux encor, fabuleux petits êtres,
Dont tu plains la laideur et la difformité ;
Qu'à peine tu peux voir et dont ton œil se raille,
En comparant leur forme à la tienne, et leur taille
A ton énormité ?

Est-ce joie ou tristesse? .....
Je ne sais, mais toujours,
Quand à des mots pressés mon âme donne cours,
Et que la phrase vole et se hâte et s'empresse
D'aller joindre sa sœur déjà sur le vélin,
Voilà, mouche frivole, agile et bourdonnante,
Que tu descends, pour voir si le vers est bien plein,
Le rythme harmonieux, l'épithète sonnante.

A tous ces mots rangés
Comme un front de bataille,
Dis-moi, mouche éphémère, y vois-tu rien qui vaille,
Et ne trouves-tu pas mes vers bien mal forgés?

19 septembre 1848.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

FÉVRIER.

Puisqu'on n'a eu qu'un bruit sourd de complot, bruit dont on ne sait même trop que penser, et non une reprise de journées révolutionnaires, comme on aurait pu le croire au matin du 29 janvier en entendant battre le rappel, en voyant les troupes se masser aux abords de l'Assemblée nationale, profitons de cet état de paix armée, et armée jusqu'aux dents, pour commencer cette fois-ci par la littérature. Combien y a-t-il de temps que cela ne nous était arrivé? autant qu'il s'en écoulera peut-être avant que cela ne nous arrive de nouveau.

Donc on aurait pu nous voir, un de ces jours, demandant à tous les cabinets de lecture du quartier: *Raphaël*, par Lamartine? Nous nous surprîmes une fois à dire involontairement: *Lamartine, par Raphaël?* et l'on nous répondit tout aussi bien que là où la langue ne nous avait pas tourné, on ne releva point notre bévue, on n'eut point l'air de la remarquer, et peut-être ne s'en aperçut-on, comme nous, qu'à la réflexion et non dans le moment.

C'est qu'en effet Raphaël, le héros du livre, n'est, sous un voile à peine indiqué, que Lamartine lui-même, le Lamartine des premières *Méditations* et d'Elvire, laquelle prend (ou reprend?) le nom de Julie dans le roman. Qui ne sait par cœur au moins quelques strophes du *Lac*, de cet admirable chant de tristesse et d'amour où le poète a si heureusement rencontré sa note et celle du genre, si harmonieusement rendu son triple idéal de sentiment, de nature et d'art, où la description parle en même temps aux yeux et à l'âme, devient une voix, une effusion, un soupir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés....

Eh bien, *Raphaël*, c'est le *Lac* en prose, toujours chanté, mais de plus raconté; raconté avec d'intimes, de poignans détails : bien des personnes se demanderont néanmoins s'il n'aurait pas mieux valu le laisser sous sa forme première, sous la forme unique du chant.

Au surplus, il n'y a pas ici proprement une histoire, une aventure: ce n'est pas une action que l'on nous raconte, c'est un sentiment. *Raphaël* est un ouvrage de la famille de *Werther*, de *René*, d'*Obermann;* quel que soit le jugement qu'on en porte, qu'on le mette plus haut ou plus bas, il vient s'ajouter à ceux-là avec sa couleur et son inspiration particulières, avec son trait, sa nuance, j'ai presque dit: avec un accident de cœur et de situation qui servent à l'en distinguer.

Raphaël, tout jeune encore, mais déjà dans l'âge des passions; ayant déjà senti, à Naples, « le premier frisson de l'amour » sans avoir cependant réellement aimé; surexcité en outre par tout ce qui fermente d'idées, de besoins d'âme et d'esprit dans sa riche nature; épuisé par ce trop-plein de vie; réduit, par cette abondance de dons sans emploi qui l'accable, à un état de langueur, Raphaël vient aux bains d'Aix en Savoie. Il est malade d'une de ces maladies de bonheur malheureux, si communes dans la première partie de ce siècle, mais dont le milieu paraît justement fait exprès pour nous guérir. « Je me plongeais, dit-il, dans des abîmes de tristesse. Mais cette tristesse était vivante, assez pleine de pensées, d'impressions, de communications intimes avec l'infini, de clair-obscur dans mon âme pour que je ne désirasse pas m'y soustraire. Maladie de l'homme, mais maladie dont le sentiment même est un attrait au lieu d'être une douleur, *et où la mort ressemble à un voluptueux évanouissement dans l'infini.* »

Raphaël est arrivé vers la fin de la saison, en automne. Une jeune femme de 28 ans, mariée à un vieillard qui la traite comme un père, s'est aussi atardée aux bains d'Aix. Elle souffre du même mal que lui, et de plus, quoique toujours d'une beauté ravissante et singulière, elle est menacée de consomption et déjà même sa vie est en danger.

Un orage sur le lac du Bourget les rapproche. Accouru avec son bateau vers celui de Julie, Raphaël l'a sauvée. Il la transporte dans une chaumière, mais elle y reste longtemps en proie à un évanouissement dont rien ne peut la tirer. Désespéré, il se jette à genoux près du lit où elle demeure étendue sans mouvement, et, la figure recouverte par ses longs cheveux, il prie, il prie ardemment. Tout à coup il sent une main se poser sur sa tête; Julie a repris connaissance; il l'entend s'écrier : « Enfin j'ai un frère ! » Ils s'aiment, et ils passent désormais le reste de la saison à eux deux. Ils logent dans la même maison; leurs chambres sont voisines, mais leur amour est pur et sacré, tout dans l'âme, tout dans sa propre contemplation mêlée à celle de la nature. Ils font des promenades sur le lac et sur les premières croupes des montagnes; ils visitent Hautecombe, les Char-

mettes; ils s'enivrent du souvenir de Jean-Jacques Rousseau et de Mme de Warens. L'auteur fait de celle-ci un charmant et indulgent tableau où, en s'appuyant sur des souvenirs recueillis dans le pays, il essaie d'effacer les traits outrageans, ignobles, dus à l'ingratitude et, selon lui, à la misanthropie, à l'esprit déjà frappé, déjà méfiant de Rousseau, vieux et aigri quand il écrivit les *Confessions*.

La peinture de cet amour extatique et immatériel, amour toujours le même, mais dont le moindre incident suffit à varier l'expression dans sa richesse surabondante, tel est l'unique thème du livre : tout y concourt, tout y ramène. Quelques lignes suffiront à bien marquer le caractère de cet amour, dans la nuance qui le sépare de celui de Werther ou de René, comme à indiquer toute la situation. C'est l'aveu, ou plutôt l'explosion du sentiment que Raphaël et Julie éprouvent l'un pour l'autre. Ils reviennent ensemble après l'orage, ils sont dans le même bateau :

« Y a-t-il, s'écrie Julie, y a-t-il un autre bonheur, grossière image de celui-là, aussi loin de l'union immatérielle et éternelle de nos âmes que la poussière est loin de ces étoiles et que la minute est loin de l'éternité? Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir, hélas! et je n'en puis jamais rien savoir, ajouta-t-elle avec un accent de dédaigneuse tristesse dont je ne compris pas d'abord le sens énigmatique à mon esprit (1).

« — Mais, reprit-elle avec un abandon d'attitude, d'accent et de confiance qui semblait la donner tout entière à moi : qu'importent les mots? Je vous aime! La nature entière le dirait pour moi si je ne le disais pas; ou plutôt, laissez-moi le dire tout haut la première, le dire pour deux : nous nous aimons!

« — Oh! dites-le, dites-le encore, redites-le mille fois! m'écriai-je en me levant comme un insensé et en parcourant à grands pas la barque qui résonnait et qui chancelait sous mes pieds. Disons-le ensemble, disons-le à Dieu et aux hommes, disons-le au ciel et à la terre; disons-le aux élémens muets et sourds! disons-le éternellement, et que toute la nature le redise éternellement avec nous !.... Je vins tomber à genoux sur les membrures du bateau, devant elle, les mains jointes et le visage recouvert par mes cheveux.»

« Disons-le à Dieu et aux hommes, disons-le au ciel et à la terre, » disons-le aux élémens muets et sourds, disons-le éternellement, et

(1) On lit quelques pages plus loin : « D'ailleurs, poursuivit-elle après un court silence et en rougissant comme une joue approchée du feu, si vous exigiez jamais de moi, dans un moment d'incrédulité et de délire, cette preuve de mon abnégation, sachez que ce sacrifice ne serait pas seulement celui de ma dignité, mais aussi celui de mon existence; que mon âme peut, dit-on, s'exhaler dans un seul soupir; qu'en m'enlevant l'innocence de mon amour vous m'auriez en même temps enlevé la vie, et qu'en croyant tenir votre bonheur dans vos bras, vous n'auriez possédé qu'une ombre et vous ne relèveriez peut-être que la mort.

» que toute la nature le redise éternellement avec nous ! » C'est la traduction en prose, et bien en prose si véhémente soit-elle, des dernières strophes du *Lac :* c'est le même motif lyrique, et surtout le même mouvement :

O lac ! rochers muets, grottes, forêt obscure,
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

En se récitant ces beaux vers d'un entraînement si irrésistible et si doux, en les sentant comme palpiter sous la traduction que Lamartine en donne lui-même par la bouche de Raphaël, traduction fidèle mais non sans un certain effort, on est tenté de se dire : Il ne chante plus, en effet ; il déclame.

L'hiver sépare les deux amans ; Julie retourne à Paris, mais Raphaël ne tarde pas à l'y joindre. Il y prolonge son séjour autant qu'il le peut, en ménageant avec tout le soin et tout l'art possible la petite somme qu'il était parvenu à réunir. Sa mère lui avait donné son dernier diamant, unique débris de son écrin de jeune fille et d'une opulence passée. Il était bien résolu à le lui garder ; mais, n'ayant plus d'autre ressource, à la fin il le vend. « Hélas ! s'écrie-t-il, dans quel doigt aura-t-il passé ! » C'est, à notre avis, le mot le plus senti de tout l'ouvrage. Le printemps revenu, les deux amans font ensemble des excursions dans les plus beaux lieux des environs de Paris. Le mari de Julie permet et approuve cette liaison, dont il ignore cependant toute la nature intime et mystérieuse. C'est un homme instruit et d'une gravité aimable ; mais, savant et naturaliste, il n'admet que la science, que les faits matériels. Sa femme partage ces principes, et, faut-il le dire ? Julie ne croit pas en Dieu. Elle l'a dit, à Aix, à Raphaël avec une certaine audace de pensée, mais aussi de pédanterie qui ne devait pas, ce nous semble, la rendre bien gracieuse ni bien séduisante en ce moment. A Paris, elle avoue avec bonheur qu'elle

voit maintenant Dieu dans l'amour, que l'amour lui a révélé Dieu. Sa santé reste toujours profondément atteinte. Elle étouffait, elle s'éteignait dans le vide; ce vide est rempli, mais le feu dont son âme déborde la consume à présent, et ne saurait la guérir. Raphaël aussi est souffrant; cette même ivresse de vie le dévore. Il faut qu'il s'éloigne. Julie et lui se font de douloureux adieux au parc de Mousseaux. En automne, ils se retrouveront à Aix. Raphaël y devance le moment fixé; mais un peu après il reçoit une lettre qui lui annonce la mort de celle qu'il y attendait.

On apprend, par la préface, que Raphaël a vécu encore une vingtaine d'années, qu'il s'est marié, qu'il a eu des enfans, de grands biens; mais sa vie a toujours été « tronquée par la fortune ou par la mort au moment où il croyait en cueillir la fleur ou le fruit. » Il raconte à un ancien ami « la perte de son père, celle de sa mère, celle de sa femme et de ses enfans; puis ses revers de fortune, la vente forcée du domaine paternel, et enfin sa retraite dans un débris du toit de sa famille, » une vieille et pauvre tour environnée de quelques arpens de terre qu'il cultive lui-même; c'est là que cet ami le retrouve mourant. M. de Lamartine, en récapitulant ainsi, pour les donner à Raphaël, quelques-uns des traits réels de sa vie, a-t-il voulu y ajouter son pressentiment sur ce qui en serait la fin, la conclusion? en nous montrant Raphaël pauvre et mourant solitaire, l'âme encore indissolublement liée à cette âme sœur de la sienne, a-t-il voulu nous dire ce qu'il pense, ce qu'il attend de ses derniers jours et comment son imagination se les figure? Triste tableau, malgré ce qu'il y mêle encore de poésie! De toute manière nous le composons mieux, nous espérons mieux pour lui.

Tel est ce livre : tout sentiment, extase, description, émotion, vibration de la nature et de l'âme. N'y cherchez pas autre chose; n'en demandez pas autrement le pourquoi, la moralité, l'intention.— «Oh! » si vous avez un frère, un fils ou un ami qui n'ait jamais compris la » vertu, priez le ciel qu'il le fasse aimer ainsi!» — Cela n'est dit qu'en passant, et n'est nullement l'idée mère de l'ouvrage. Le Dieu auquel croit Raphaël, auquel finit par croire Julie, c'est encore l'amour humain dans ce qu'il peut avoir d'immatériel, ce n'est pas l'amour divin; ce n'est pas le Dieu vivant et réel, celui à qui nous devons rendre compte de ses dons, avec lequel nous sommes appelés à combattre le mal, le Dieu du jugement, de la réconciliation et du sacrifice. Ce Dieu-là est de plus en plus ignoré de notre âge : autant que dans la spirituelle et légère Athènes il y est le Dieu inconnu et caché. Et si, dans un camp ou dans l'autre, quelques acteurs de la scène du monde prononcent encore son nom par hasard, pour le répéter après eux il faut du courage. Plus que jamais, en effet, on est tenté de se dire comme ce personnage, de *Gil-Blas* je crois : Lorsque j'entends quelqu'un me parler de Dieu, je mets instinctivement ma main

sur mes poches, car c'est à ma bourse qu'il en veut, et non pas à mon âme. — Sans mauvaise application, avouons-le franchement : ce Dieu sera peut-être un jour connu de M. de Lamartine, il ne l'est pas de Raphaël. Dieu n'est pour lui que comme une dernière élévation dans la nature, un dernier élan, une dernière beauté, un dernier idéal, une dernière extase. « Raphaël, nous dit lui-même son biographe, n'aimait pas moins le bien que le beau, mais il n'aimait pas la vertu parce qu'elle était sainte, il l'aimait surtout parce qu'elle était belle.»

Ainsi, nous le répétons, il n'y a pas à chercher une moralité dans ce livre, ce qui ne veut point dire qu'on ne puisse pas en tirer une instruction. Une moralité, l'auteur le voulût-il, n'est pas dans la nature de ces sortes d'ouvrages. Ils sont une description, une histoire, une peinture emportée ou savante d'un état et souvent d'une maladie de l'âme.

Humainement et littérairement, au point de vue de la passion, du mouvement, de la vérité et de l'idéal, *Raphaël* est un livre dont tout le bien et le mal qu'on en peut dire, et qu'on en dit, sont également fondés. Il vous charme et il vous tourmente; c'est un enchantement, et c'est un délire. C'est une fièvre perpétuelle, mais qui vous promène en des rêves harmonieux, aussi visibles, aussi palpables que la réalité. On y sent pourtant au fond, avec l'ardeur de la fièvre, sa sécheresse : il y a plus d'âme que de cœur, plus d'enthousiasme, de transport, de lyrisme, que de véritable sensibilité; il vous enlève plus qu'il ne vous émeut; il vous agite d'un façon tantôt puissante, tantôt délicieuse, il ne vous fait guère pleurer.

Dans le style, on relèvera, et on a déjà relevé bien des taches: des mots outrés, à côté d'autres qui sont de véritables créations de langage sans sortir de la langue; des comparaisons gracieuses et délicates en elles-mêmes, mais puérilement, grotesquement appliquées à de trop sublimes objets : les sapins, par exemple, qui sur la crête des montagnes *ressemblent à des cils de la paupière du ciel.* Mais ce ne sont là que des détails. Le style de Raphaël nous paraît surtout entaché du défaut croissant de celui du siècle, et croissant aussi, par malheur, chez M. de Lamartine : la déclamation. Elle s'ajoute au sentiment vrai; quand il vient à manquer ou à faiblir, aussitôt elle paraît. Elle dégénère même parfois en curiosités et en futilités pittoresques du plus singulier comme du plus fâcheux effet. Ainsi, en se quittant à Aix, après avoir dit si simplement et si bien : « Oh ! que nous pleurâmes! et que nous pleurâmes longtemps! » pourquoi ajouter : « le bruit de nos sanglots étouffés dans nos mains se confondait avec les sanglots de l'eau sur le sable ?» pourquoi surtout ceci : «Nos larmes formaient de petites rides dans le miroir de l'eau dormante à nos pieds? » Songe-t-on à cela, et n'eût-on pas le visage caché dans ses mains, voit-on ces *petites rides*, quand on est bien ému, quand on pleure du cœur et non pas seulement des yeux? Ce n'est pas moins, si

ce n'est pis encore, à Paris, dans les derniers adieux. « Une larme » en entraînait une autre, une pensée une autre pensée, un pré- » sage un autre présage, un sanglot un autre sanglot. Nous es- » sayâmes quelquefois de nous parler, mais l'accent brisé de la voix » de l'un brisait davantage la voix de l'autre; nous finîmes par céder » à la nature et par verser en silence, pendant les heures que l'ombre » seule mesurait, tout ce qu'il y avait de larmes dans nos sources in- » térieures. *L'herbe s'en imbiba*, *le vent les essuya*, *la terre les* » *but*, *Dieu les compta*, *les rayons du soleil les enlevèrent*... » C'est un véritable déluge! Pour moi, je n'en voudrais pas tant: seulement quelques larmes, mais non pas de celles que la terre boit, que le vent essuie, que les rayons du soleil enlèvent, de celles au contraire qui se dérobent au jour et ne sèchent pas si facilement.

M. de Lamartine, depuis qu'il est devenu romancier, historien, publiciste, orateur, homme d'Etat, parle, dit-on, assez dédaigneusement de la pauvre Poésie, qui lui mit la première la couronne au front; il la traite comme les prétendans, arrivés au pouvoir, traitent leurs anciens partisans. Il reproche à la poésie *ces deux sonnettes* (la rime) qui tintent uniformément à la fin de chaque vers: mais la prose, ajoute-t-il, la prose! voilà le véritable instrument. Ceci est d'accord avec l'opinion que Raphaël donne à Julie sur ce point. « Elle avait, dit-il, fini par me faire avouer que j'avais écrit quelquefois des vers, mais je ne lui en avais jamais montré. Elle paraissait aimer peu, au reste, cette forme artificielle et arrangée du langage qui altère, quand elle ne l'idéalise pas, la simplicité du sentiment et de l'impression. Sa nature était trop soudaine, trop profonde et trop sérieuse pour se prêter à ces formalités, à ces contours et à ces lenteurs de la poésie écrite. Elle était la poésie sans lyre. Nue comme le cœur, simple comme le premier mot, rêveuse comme la nuit, lumineuse comme le jour, rapide comme l'éclair, immense comme l'étendue. Son âme était une gamme infinie qu'aucune prosodie n'aurait suffi à noter. Sa voix même était un chant perpétuel qu'aucune harmonie de vers ne pouvait égaler. » Lamartine s'est fait tant d'infidélités à lui-même que l'on devait bien s'attendre encore à celle-là. Mais voyez comme la Poésie s'en est vengée! dans toutes les pages de *Raphaël* qui correspondent directement (et il y en a plus d'une) à quelque morceau des *Méditations*, c'est la *Délaissée*, c'est la Poésie qui garde l'avantage pour l'exquise beauté de l'image et du son. Nous en avons déjà cité un exemple; en voici un autre, le plus curieux de tous. Rappelez-vous ce chant d'Elvire demandant au Temps de s'arrêter pour éterniser leur bonheur. Le prélude, d'abord:

Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Ecoutez maintenant si, plus détaillée et toute charmante qu'elle soit, la prose dit davantage, et si elle dit mieux:

« Je fis signe aux bateliers de se taire et d'assoupir le bruit de leurs rames, dont les gouttes retombaient seulement comme un accompagnement musical en petites notes argentines sur les eaux. »

Mais le chant surtout :

« O Temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
» Suspendez votre cours !
» Laissez-nous savourer les rapides délices
» Des plus beaux de nos jours !... »

La prose, maintenant, de ce chant d'Elvire : sa prose dans la bouche de Julie, où, à ce qu'il paraît, le poète aurait effectivement recueilli ce *motif* :

— « Je pensais, me répondit-elle, que si Dieu frappait, en cet instant, d'immobilité toute la nature ; si ce soleil restait suspendu ainsi, le disque à moitié plongé derrière ces sapins qui ressemblent à des cils de la paupière du ciel ; si cette lumière et cette ombre restaient ainsi confondues et indécises dans l'atmosphère, ce lac dans sa même limpidité, cet air dans la même tiédeur, ces deux bords éternellement à la même distance de ce bateau, ce même rayon de lumière éthérée sur votre front, ce même regard de votre pitié dans mes yeux, cette même possession de joie dans mon cœur, je comprendrais enfin ce que je n'avais pas compris encore depuis que je pense ou que je rêve. — Et quoi donc ? lui demandai-je avec anxiété. — L'éternité dans une minute et l'infini dans une sensation ! » s'écria-t-elle en se renversant à demi sur le bord du bateau, comme pour regarder l'eau et pour m'épargner l'embarras d'une réponse. »

Tout cela vaut-il ces simples accens : *O Temps, suspends ton vol !...* qui vous enlèvent d'un souffle dans les régions idéales, non pas tant par ce qu'ils disent, mais, comme la musique, par ce qu'ils ne disent pas, par ce qu'ils vous font penser, sentir et rêver ? *L'éternité dans une minute et l'infini dans une sensation !* c'est justement la Poésie, qui réalise un peu le problème : seulement elle ne le pose ni ne l'exprime, et c'est pour cela qu'elle fait mieux que de le poser.

Ces réserves faites et malgré des longueurs, de l'exubérance et toutes les critiques de détail que l'on pourrait ajouter, le style de *Raphaël* n'en a pas moins au plus haut degré les qualités qui distinguent celui de M. de Lamartine : la richesse, l'éclat, l'ampleur flottante, l'ondoiement limpide et lumineux. L'auteur, à ce que l'on nous raconte, n'est pas le dernier à en penser du bien. Il fait bon marché, en revanche, du style des *Confidences*. « Ce ne sont que des notes, dit-il, écrites comme cela me venait ; mais *Raphaël :* c'est bien ! c'est ce que j'ai fait de mieux. »

Ce livre est certainement celui qui a causé le plus de sensation depuis la Révolution de Février. On nous pardonnera donc de nous y être arrêté plus que nous ne l'avions fait pour aucun autre depuis les *Girondins*, le meilleur ouvrage en prose de M. de Lamartine avec ce-

lui-ci. Il a du succès, il est presque un événement dans ce qui reste de vie et d'émotions littéraires. Ce n'est pas qu'il ne soulève aussi bien de l'opposition sur le fond et la forme, de la répugnance même. La carrière politique de M. de Lamartine l'a entouré d'un nuage de préventions justes ou injustes, dont pour le juger, littérairement surtout, il faut savoir se défendre et se garder. *Raphaël* est un livre fiévreux, nous l'avons dit, qui ne peut faire aucun bien à l'âme, mais qui la saisit, la fascine et l'attire puissamment! Au reste, il sera senti bien différemment, croyons-nous, suivant l'âge, la disposition et l'heure où on le lira. Quant à nous, après avoir eu assez de peine à nous le procurer, nous l'avons lu dans la nuit, et nous l'avouons, pour le sujet en lui-même, comme pour ce qu'il nous apprend des premières années de Lamartine, nous l'avons dévoré tout d'un trait. Qu'en penseront les contemporains de l'auteur, ceux qui l'ont vu et connu à l'époque qu'il nous retrace. Il y a eu dans le *Corsaire* des articles signés U. G. et L'AMI VRAI (Ulrich Guttinguer? ami en effet de Lamartine et l'une des premières étoiles apparues dans le ciel du romantisme, étoiles aujourd'hui bien oubliées et ciel bien changé!) Ces articles traitent fort sévèrement *Raphaël* et les *Confidences*, non pas toujours à tort, mais l'*ami vrai* nous paraît pourtant chagrin et outré.

Dans la Suisse française, à Genève, en Savoie, on a aussi comme Lamartine et Elvire eu ce temps. Faut-il le dire? après la publication des mémoires du héros ce n'est plus, il nous semble, une indiscrétion ([1]). Eh bien, à Genève, un homme d'esprit et de cœur nous faisait d'Elvire ou de Julie un portrait bien différent de l'idée qu'en donne Raphaël. Mme Ch** était, en effet, atteinte de consomption ; médiocrement jolie, au lieu d'une personne idéale et supérieure, elle avait plutôt laissé à celui de qui nous tenons ces détails, l'impression d'une femme bel-esprit, assez maniérée, mais néanmoins assez savante dans l'art d'entretenir la foi de ses adorateurs. Qui a raison? Les anciens faisaient de la mémoire une muse, ou plutôt, ce qui est encore mieux, la mère des muses et des fictions ; et il faut convenir qu'elle est bien un peu telle chez tout le monde : que sera-ce chez les poètes! Lamartine voyait-il autrefois Julie et la voit-il aujourd'hui dans le passé comme il nous la peint? ou bien l'a-t-il simplement idéalisée en artiste, vue et comprise à sa manière, comme l'Orient que les voyageurs ont souvent peine à reconnaître dans ses descriptions, comme les personnages et les faits des *Girondins?* et dans *Raphaël*, au lieu de mémoires légèrement voilés, aurions-nous réellement un roman?

([1]) M. Sainte-Beuve a exprimé, dans les lignes suivantes, un sentiment de réserve auquel nous nous associerions de grand cœur s'il était encore de saison : « Nous nous garderons de soulever le plus léger coin du voile étincelant et sacré dont brille de loin aux yeux cette mystérieuse figure (Elvire). *Portraits contemporains,* Lamartine (1852).

La Savoie, Genève, le canton de Vaud, le bassin du Léman et ce qui l'avoisine, tout ce pays du Rhône au premier sortir de son berceau, alors que, fauve et hagard comme le taureau des montagnes, il vient se baigner dans son lac d'où il ressort en manteau d'azur, mais toujours ardent et impétueux ; ce pays, disons-nous, qui unit la grandeur et la grâce, restera célèbre dans l'histoire de la poésie et des lettres par ce qu'il a produit et ce qu'il a inspiré : Rousseau, Benjamin Constant, Mme de Staël, Alexandre Vinet, Tœpffer, les deux de Maistre, *Caliste*, *Adolphe*, *Obermann*, *le Prisonnier de Chillon*, plusieurs beaux passages des *Lettres d'un Voyageur*, la Julie de Saint-Preux, la Julie de Raphaël. Jean-Jacques, élevé en partie à Nyon, maître de musique à Lausanne, sentit son génie encore brut s'éveiller à Clarens et à Meillerie, se déclarer aux Charmettes, avant de se polir et d'éclater à Paris. Plus tard il vint le cacher à Bienne et à Neuchâtel. De même, ce n'est pas seulement sur le lac du Bourget que Lamartine a étudié les bruits, les murmures, les soupirs, les gémissemens, les déchiremens de la vague et de l'onde, dont la voix allait devenir, pour ainsi dire, sa voix ; c'est, il nous l'apprend lui-même dans les *Confidences*, c'est surtout au bord du Léman, sur la rive du Chablais : là sans doute où *le lac de beauté*, comme l'appelle Byron, recourbe son croissant d'azur sous des pentes de châtaigniers, entre les hauts bastions de Meillerie et d'Arvel, devant les pics chauves, ou à chevelure de neige, de Jaman, d'Aï, des Muverans, de Morcle et du Midi. Obligé de fuir la France pendant les Cent-Jours, Lamartine rappelle avec de nobles hommages la généreuse hospitalité qu'il reçut alors au château de Vincy, situé à mi-côte entre Nyon et Rolle. Cette plaintive romance de *l'Hirondelle*, qu'enfans nous avons tous chantée là-bas sans savoir quelle grande lyre s'y était essayée, elle est de lui [1] ; restée inédite, il la cite tout au long dans ses mémoires ; il l'avait dédiée à Mlle de Vincy. La musique du *Lac*, c'est à Nyon encore, sa ville natale, que Niedermeyer a trouvé cette mélodie, presque aussi populaire que les paroles ; et, comme le poète, le musicien l'a trouvée en passant des journées entières, couché dans sa nacelle, à se laisser aller au bercement des eaux. Douce contrée, pays de l'idylle et du roman, riant coin de terre, mais dont le sourire a quelque chose qui va au cœur et qui fait rêver, Lamartine aussi a donc vécu sous ton ciel, suivi tes rustiques sentiers, côtoyé ton lac au matin de la vie et du jour, respiré ses brises ! lui aussi, il a vu ce magique horizon où l'œil à la fois s'arrête et se perd, ces champs, ces prés, ces vignes pendantes, ces bois qui les couronnent, tous ces beaux lieux enfin dont un autre poète s'est plu à dire, et a si bien dit dans ces vers, le côté intime et secret, le charme voilé !

. . . .

(1) *Pourquoi me fuir, passagère hirondelle?* Voir les *Confidences*.

Et tandis que le cœur distille sa rosée,
L'œil en face se joue à la cime embrasée
Du Mont-Blanc, dernier feu si grand à voir mourir !
Mais il faut s'arracher de peur de s'attendrir.
On revient, côtoyant l'autre pan de colline,
Non plus par le grand pont, mais bien par la ravine :
Le bois superbe à gauche en lisière est laissé.
Plus d'un air pastoral en marchant commencé,
Des murmures de vers, de romances vieillies,
Exhalent l'âge d'or de nos mélancolies.
Et plus nous avançons et plus le jour nous fuit.
Sur le *nant* desséché ce pont brisé conduit :
On s'effraie, on s'essaie, on a passé la fente ;
On remonte, légers, la gazonneuse pente ;
Et le sommet gagné nous remet de nouveau
A la plaine facile où fleurit le hameau.
En avant, le Jura, dans sa chaîne tendue,
Des grands cieux qu'il soutient rehausse l'étendue ;
Une étoile se pose au toit de la maison ;
Il est nuit ; et, si l'œil replonge à l'horizon,
Ce n'est plus que vapeurs vaguement dessinées
Et les Alpes là-bas dans l'ombre soupçonnées (1) !

Saint-Preux, Obermann et Raphaël, voilà un sujet de comparaison qui aurait un intérêt particulier pour la Suisse française : il ferait naturellement contraste et pendant au travail sur Manon Lescaut, Caliste et Leone Leoni publié dans cette *Revue* il y a quelques années (2). Mais comment reprendre aujourd'hui ces délicates analyses d'art et de sentiment qui nous font pénétrer dans la pensée et le procédé des maîtres? Quand l'oreille est incessamment frappée par les bruits du dehors et que la tempête soulève le monde, comment écouter les bruits du dedans, les orages du cœur? Et puis, où en sont maintenant, même dans les grands centres, les lettres, les arts, les études sérieuses et aimables? A plus forte raison, que sont-elles devenues dans ce petit angle du Léman et des Alpes où elles fleurirent un moment à l'écart? Hélas! dans le lointain du passé, comme, pour le poète, ce qu'il voyait seulement se perdre dans le lointain du jour,

Ce n'est plus que vapeurs vaguement dessinées!

— Il y aurait pourtant à faire ici une étude encore, d'une utilité plus pratique et plus générale : ce serait une étude humaine. Jadis on ne connaissait guère un auteur que dans ses ouvrages. Ils formaient le caractère et, pour ainsi dire, le corps de sa personnalité. Maintenant, sous l'auteur, la critique veut voir l'homme lui-même. Aussi, qu'est-

(1) Sainte-Beuve, *Poésies complètes*, nouvelle édition. (1845), pag. 459.

(2) Voir la *Revue suisse* de décembre 1844, tome VII, page 708, et *Caliste*, nouv. édit.., Paris 1845, pag 206 et suivantes.

il arrivé? Pour avoir son portrait à sa guise, et se défiant de tout pinceau étranger, on s'est mis à le faire de ses propres mains. Comme Chateaubriand, comme Lamartine, sans doute d'autres illustres travaillent ainsi et polissent secrètement leur image. Mais de quelque manière qu'on s'y prenne, qu'on se représente en pied ou en buste, qu'on se drape ou qu'on se montre à nu avec art, le public vous voit toujours un peu autrement qu'on ne voudrait. Chateaubriand a beau nous dire d'un grand air de dédaigneuse franchise, que le fond de son existence a été l'ennui, qu'il a *bâillé sa vie*, — Eh! de quel droit bâillais-tu? lui répond brutalement le lecteur: penses-tu donc que, si j'avais cru pouvoir me le permettre, je n'aurais pas bâillé, moi aussi? et si nous avions tous bâillé comme toi, que serais-tu devenu? — Dans *Graziella* de même, le caractère du héros se dessine peut-être plus encore que ne s'en doute l'auteur.

Graziella est le principal épisode des *Confidences*, épisode que la *Presse* appelle naturellement un chef-d'œuvre. C'est tout un petit roman, historique à ce qu'il paraît, mais qui n'en pèche pas moins, comme *Jocelyn*, comme *Raphaël*, par ce manque d'action réelle que l'on remarque dans tout ce qu'a écrit et fait jusqu'ici M. de Lamartine. Il y raconte, avec un assez grand mélange de beautés et de longueurs descriptives, une aventure de sa première jeunesse dans une famille de pêcheurs napolitains. Il partage leurs travaux, il vit avec eux, il est le dieu de la maison. Bientôt leur fille, jeune et charmante enfant (elle se nomme ou il la nomme Graziella) éprouve pour lui un de ces sentimens profonds, irrévocables, qui absorbent la vie et en disposent pour toujours; il y répond, il croit l'aimer, mais chez lui ce n'est pas l'amour encore, ce n'en est que *le premier frisson*. Cette passion, d'ailleurs restée pure, il la raconte aussi naïvement que si c'était un autre qui en fût l'objet: il se dit, il se montre adoré. Ainsi, dans les *Confidences*, il laisse fort bien entendre qu'il était beau; ainsi, dans *Raphaël*, le héros prend trois ou quatre fois la peine, aux momens les plus dramatiques, de nous rappeler qu'il avait de longs cheveux. Enfin, la mère du voyageur qui s'oublie à Naples, exige absolument son retour; mais il promet de revenir à une époque fixée. Malheureusement, à cette époque, il se trouve à Paris; il y mène une vie de dissipation. Ses compagnons de plaisir se seraient trop moqués de sa liaison avec la fille d'un pauvre pêcheur; il aurait rougi de la leur avouer, et il reste. La pauvre Graziella meurt de son amour. C'est là la prose du *Premier Regret*, l'un des plus beaux morceaux des *Harmonies*:

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pieds distraits de l'étranger.

Eh bien, disons-nous, Lamartine aussi a beau s'écrier : Combien je rougis à présent d'avoir rougi alors ! il a beau se frapper la poitrine, puis terminer ainsi tout à coup, non sans emphase : « Vous, pardonnez-moi ! j'ai pleuré ! » décidément le lecteur ne demeure pas satisfait. Et il ne l'est guère davantage d'autres endroits des *Confidences* qui ont fait dire de celles-ci à un petit journal ce mot trop sévère pourtant : « C'est Narcisse amoureux de lui-même (1) ! »

Les préfaces surtout ne sont pas heureuses à M. de Lamartine (2). Dans celle de *Raphaël*, voici l'idéal qu'il se plaît à retracer, en y mettant seulement le nom de son héros :

« Raphaël, dit-il, avait pour trait distinctif de son caractère un sentiment si vif du beau dans la nature et dans l'art que son âme n'était, pour ainsi dire, qu'une transparence de la beauté matérielle ou idéale éparse dans les œuvres de Dieu ou des hommes. Elle tenait à une sensibilité si exquise qu'elle en était presque maladive en lui, avant que le temps l'eût un peu émoussée; nous disions, en faisant allusion à ce sentiment de nostalgie qu'on appelle le mal du pays, qu'il avait le mal du ciel ! Il en convenait en souriant avec nous.

» Cette passion du beau le rendait malheureux; dans une autre condition, elle aurait pu le rendre illustre. S'il eût tenu un pinceau, il aurait peint des vierges Foligno; s'il eût manié le ciseau, il aurait sculpté la Psyché de Canova ; s'il eût connu la langue dans laquelle on écrit les sons, il aurait noté les plaintes aériennes du vent de mer dans les fibres des pins d'Italie, ou les haleines d'une jeune fille endormie qui rêve à celui qu'elle ne veut pas nommer. S'il eût été poète, il aurait écrit les apostrophes de Job à Jéhova, les stances d'Herminie du Tasse, la conversation de Roméo et de Juliette au clair de lune, de Shakespeare, le portrait d'Haydé de lord Byron.

... » Sans aucune ambition dans le caractère il en aurait eu dans l'imagination. S'il eût vécu dans ces républiques antiques où l'homme se développait tout entier dans la liberté, comme le corps se développe sans ligature dans l'air libre et en plein soleil, il aurait aspiré à tous les sommets comme César, il aurait parlé comme Démosthènes, il serait mort comme Caton ».....

A toutes ces gloires que Lamartine nous montre suspendues sur la tête de Raphaël qui n'aurait qu'à étendre la main pour y toucher, et dans lesquelles il mêle si étrangement la Psyché de Canova, Job, Herminie, Haydée, Juliette et Roméo, César, Caton, Démosthènes, on ne risque rien d'ajouter Cicéron ; car il en fait ailleurs un portrait curieux par certains traits de ressemblance, sans doute involontaires mais d'autant plus naïfs, avec le peintre lui-même :

(1) Qu'en aurait pensé Chateaubriand, dont nous avons cité un mot bien plus rude que celui-là. Voir une note de la *Chronique* de novembre 1847, *Revue Suisse*, t. X, p. 750.

(2) Voir, sur la préface des *Confidences*, notre dernière *Chronique*, p. 44 de ce volume.

... « Cicéron, ce vase sonore qui contient tout, depuis les larmes privées de l'homme, du mari, du père, de l'ami, jusqu'aux catastrophes de Rome et du monde, jusqu'aux pressentimens tragiques de sa propre destinée. Cicéron est comme un filtre où toutes ces eaux déposent et se clarifient sur un fond de philosophie et de sérénités divines, et qui laisse ensuite s'épancher sa grande âme en flots d'éloquence, de sagesse, de piété, d'harmonie. Je l'avais cru jusque là un grand et vide parleur renfermant peu de sens dans de longues périodes ; je m'étais trompé. C'est l'homme-verbe de l'antiquité après Platon ; c'est le plus grand style de toutes les langues. On le croit maigre parce qu'il est magnifiquement drapé. Mais enlevez cette pourpre, il reste une grande âme qui a tout senti, tout compris et tout dit de ce qu'il y avait à comprendre, à sentir et à dire de son temps à Rome. »

On pourrait ajouter au portrait pour achever de le rendre parlant, que Cicéron, s'il était aussi assez disposé à regarder la modestie comme la vertu des sots, n'en a pas moins eu un bien grand moment dans sa vie politique, celui où il repoussa de la voix et du geste le drapeau rouge de Catilina.

En résumé, préface, confidences, roman, toutes ces explications de vie intime et de caractère ne servent guère la gloire d'un auteur; il s'y dévoile plus et autrement qu'il ne veut. Le public seul en profite; il connaît mieux l'homme, et, tout en regrettant de le connaître mieux, il ne le juge pas moins sans façon. Ainsi, de M. de Lamartine. Ses mémoires, où il ne dissimule point mais où il pare involontairement ses erreurs, nous le montrent dans sa jeunesse, dans son génie naissant et avant sa célébrité, déjà tel que ce qu'il a été depuis: nature essentiellement mobile et aspirant toujours et de tous les côtés le vent, le souffle, l'émotion; c'est l'ardeur et la brûlante sécheresse du feu qui se consume en consumant; la soudaineté, l'explosion, l'expansion de la flamme, avec l'impossibilité de la saisir et de la fixer; c'est, enfin, une puissance d'irradiation singulière, mais aussi la prompte fuite et l'évanouissement du rayon. Le *Constitutionnel* appelle M. de Lamartine *l'artificier de la tribune:* « après ces feux multicolores, dit-il, il ne reste rien dans l'espace et dans l'esprit. » Ce mot pourrait bien être d'un rival; il touche trop fort pour toucher juste. Nous aimons mieux celui d'un autre orateur qui parlait un jour à l'Assemblée nationale des *ondulations de M. de Lamartine.* Ce manque de fixité extérieure, cette extrême mobilité d'impression et d'action part cependant d'un seul et unique foyer: l'inconstance de cette nature en fait l'unité et la constance même; car son trait distinctif est précisément le don de tout revêtir au besoin des plus belles couleurs du prisme, des plus gracieux plis de l'onde, la puissance magique et dangereuse de répondre à tout ce qui la touche en des sens divers, de vibrer à tout, de vibrer perpétuellement. Cette manière de voir, ou des appréciations analogues, deviennent de plus en plus pour le public chose admise et vulgaire. Or, ce que M. de Lamartine lui raconte de

son histoire antérieure, n'est guère propre à le faire changer d'opinion. Qu'il n'espère donc pas l'attendrir en lui faisant toutes ses confidences, petites et grandes ! le bon public ne s'attendrit jamais.

Mais M. de Lamartine ne s'arrête pas dans une voie, une fois qu'il y est entré : il la poursuit jusqu'au bout. Ce n'est plus seulement le cœur et l'esprit du public, c'est, chose grave ! c'est encore sa bourse qu'il veut attendrir. Il vient d'annoncer, dans la *Presse*, une souscription à ses *Oeuvres choisies*, dont il sera lui-même l'éditeur. On souscrit chez lui : « Redescendu libre des affaires publiques et pouvant se livrer en » partie maintenant aux soins de ses affaires privées, il se fait sans » hésiter, *et dans l'intérêt d'autrui*, publicateur de ses propres œu- » vres. » Aux *Méditations*, aux *Harmonies* sera joint « un commen- » taire de l'auteur lui-même, indiquant *la date, le lieu et les circons-* » *tances* qui se rattachent à chacune de ces poésies. » Voilà ce qu'on lit dans le prospectus. Fleurs du souvenir, parfums de jeunesse, de poésie et d'amour, vous allez donc être jetés à tous les vents !

— La *Démocratie en France*, de M. Guizot, a été assez dédaigneusement reçue par les hommes qui ont fait ou accepté la révolution de Février. M. Dufaure en aurait dit : « Il y a toujours eu, chez M. Guizot, quelque chose de vague qui ressemble à de la profondeur, mais on creuse et on ne trouve rien ; » M. de Lamartine : « Je n'ai pas pu l'achever. » Un reproche plus désintéressé que l'on fait à cette brochure, comme au livre de M. Thiers sur la *Propriété*, c'est de donner une analyse du présent et du passé plutôt qu'une solution pour l'avenir. Cependant, s'il ne s'est pas expliqué sur le remède politique, M. Guizot a du moins touché le point sensible du mal, l'*idolâtrie démocratique*, comme il l'appelle, mot énergique qui mériterait de rester.

— La *Presse* citait dernièrement les prophéties de Robert Fleming, dont tous les journaux anglais, observait-elle, sont remplis. Robert Fleming écrivait en 1701. Ses calculs sur les nombres mystérieux de l'Apocalypse et de Daniel l'avaient amené à prédire : pour l'année 1794 la chute de la monarchie française alors dans toute sa splendeur avec Louis XIV; pour 1796 et les années suivantes, une grande humiliation de la papauté ; pour 1848, enfin, la perte de son pouvoir temporel. Là-dessus, la *Presse* de s'écrier : « Nous croyons peu aux sorciers ; arrière les prophètes de malheur ! » C'est pourtant son rédacteur qui ne cesse de répéter : Nous avons tout prévu, nous pourrions rappeler vingt articles écrits il y a un an, il y a dix ans, sur ce qui devait arriver et sur ce qui est arrivé ! — M. de Girardin a de bons yeux, mais

Jupiter en naissant nous créa besaciers.

— L'archevêque actuel, nommé par le général Cavaignac, est républicain, et ceux qui forment son entourage le sont aussi. Ils voient dans la Démocratie une forme de l'idée chrétienne et de la charité. « Je n'ose plus, disait l'un d'eux, prêcher autant dans ce sens que je le voudrais bien; j'ai peur d'être appelé socialiste.» A l'une des réceptions ordinaires de l'archevèque où se trouvait la personne de qui nous tenons ces détails, on annonce tout à coup, non sans grande surprise des assistans, M. Cousin. Il fut plein d'amabilité, d'en-train, de gentillesse. — « Je ne désespére pas, dit-il entre autres d'arriver à l'accord de la philosophie et de la foi.» — « Accord bien difficile! répond le prélat, assez au courant des travaux d'histoire naturelle et qui pense que la science est la science, comme la religion est la religion, chacune ayant sa sphère à part. M. Cousin parle encore de l'Université et des professeurs, accusés par le clergé de corrompre l'esprit de la jeunesse. — « En matière de foi le pied peut leur glisser, mais, ajoute-t-il, je vous assure qu'on ne leur permet pas de tomber.» — Quand il se fut retiré, un abbé s'écria : « Je vous dis que M. Cousin mourra noyé dans un bénitier!»

— Proudhon vient de publier les statuts de sa *Banque du peuple* qui n'attend plus que des actions pour fonctionner. « Je fais, dit-il dans » le préambule, je fais serment devant Dieu et devant les hommes, » sur l'Evangile et sur la Constitution, que je n'ai jamais eu ni pro» fessé d'autres principes de réforme sociale que ceux relatés dans le » présent acte.... Je déclare que dans ma pénsée la plus intime, ces » principes, avec les conséquences qui en découlent, sont tout le so» cialisme, et que hors de là il n'est qu'utopie et chimère.» Il a ouvertement rompu avec la *Démocratie pacifique* comme il l'avait déjà fait avec la Montagne et, à propos de l'élection du Président, avec le parti Ledru-Rollin. Lui et Victor Considerant, après avoir longtemps grondé l'un contre l'autre, chacun dans la loge de son journal, se déchirent à cette heure à belles dents. Victor Considerant voit dans son adversaire « *l'Erostrate du Socialisme*, *un homme qui a tout brûlé, tout abîmé.... pour se faire un nom.*» Proudhon appelle Fourier « *le plus grand mystificateur des temps modernes*, *le plus colossal des fous*, et la *Démocratie pacifique*, organe quotidien de la prétendue école sociétaire, une sorte de *déversoir de toutes les folies*, *absurdités et impuretés de l'esprit humain.*» Plusieurs journaux rendent compte de la lutte, en font leur premier-Paris, comme d'une séance de la Chambre. C'est un événement. « Il est clair, conclut le *Journal des Débats*, que l'un des deux a raison, mais que l'autre n'a pas tort.»

Proudhon est un logicien, auquel on accorde aussi de la science et de l'érudition. Mais auriez-vous cru qu'il savait l'hébreu! cela est ainsi pourtant. Son journal, le *Peuple*, a publié de lui un commentaire

infernal sur le psaume 51 ou le *Miserere*. Il y expose à sa manière l'histoire de David et fait en même temps entrevoir ses vues sur l'Ancien Testament. Il se montre, dans tout cela, ferré comme un Allemand sur l'exégèse, précis et incisif comme un Français. Seulement il tranche le nœud de la question au lieu de le délier. Ainsi, de ce que les événemens sont d'accord avec une prophétie, il n'hésite pas à conclure, dit-il, que la prophétie n'en est pas une, qu'elle a été rédigée après l'événement. Voilà justement ce qui est à prouver.

— Le 29 janvier reste toujours une énigme. Mesures de *précaution*, suivant les uns ; de *provocation*, selon d'autres. Un représentant du peuple, républicain décidé, mais non pas rouge, nous disait : « Sans doute il y a des conspirateurs, il y en a en permanence, des gens dont c'est la vie et le métier; mais la police les connaît, elle peut mettre la main sur eux à toute heure; ils sont quelques cents au plus, et hors d'état de rien tenter de sérieux. Non ! l'on a voulu tâter le terrain, et l'on a vu qu'il ne ferait pas bon s'y engager. L'armée ne s'est pas montrée disposée à agir contre l'Assemblée. Plusieurs régimens annonçaient qu'ils tireraient sur la 1re et la 2me légion de la garde nationale, dans le cas où elles voudraient appuyer un coup-d'état monarchique. » Ces légions sont celles des deux quartiers les plus riches. D'autres s'étaient mises aux ordres de l'Assemblée. Celui qui nous parlait ainsi avait été chargé, après les journées de juin, d'opérer le désarmement d'un des faubourgs les plus populaires ; aussi ne l'y appelait-on que *le grand prévôt de la république*. Eh bien, de ce même faubourg on lui envoyait dire, le 29 janvier, que s'il fallait marcher pour soutenir l'Assemblée, on était prêt. — Ce qui est certain seulement, c'est qu'il y a réaction, et que la réaction va bien grand train !

Quant à l'Assemblée, elle a décidé de se dissoudre, mais en se réservant la part léonine, la votation du budget. Cela, et le reste, la conduira bien jusque vers le milieu de l'année. D'ici là, qui sait ce que peuvent amener les événements du dehors ? Quoi qu'il en soit, on ne nous reprochera pas d'avoir saisi au vol l'occasion de faire, comme autrefois, une *Chronique* presque uniquement littéraire? Il n'y avait guère d'autres sujets, on le voit; et cette occasion ne se représentera peut-être pas de longtemps.

Paris, 14 février.

MÉLANGES.

BLUETTES ET BOUTADES.

— *Assez* est toujours moins et *trop* n'est jamais plus que ce qu'on désire.

— Parmi les auteurs, les pauvres d'espèces retournent leurs habits, et les pauvres d'esprit, leurs pensées.

— La coupe de l'ambition énivre la conscience et fait chanceler la droiture.

— Les plus mauvais titres à l'attachement de nos amis sont des titres de créances.

—Pour un *Phocion* qui fut *la hache* de *Démosthènes* combien d'orateurs sont *la scie* de tout le monde !

— Le souffle de la Liberté ouvre un horison pur aux âmes élevées, mais il ne soulève dans les cœurs vils que de fangeuses passions ; de même, l'aquilon qui chasse les nuages et dévoile le soleil fait aussi tourbillonner la boue desséchée.

— Les sots silencieux me semblent des armoires vides fermées à clef.

— Les joues qui accueillent le fard congédient les baisers.

— César préférait la première place du village à la seconde de Rome ; ainsi l'orgueil aime mieux être en tête d'une mauvaise opinion qu'à la queue d'une bonne.

— Voiler une faute sous un mensonge, c'est remplacer une tache par un trou.

—Si l'on n'a pas toujours les talents qu'exige une place on manque rarement de celui d'en tirer parti.

— Entre une confidence et une indiscrétion il n'y a que la distance de l'oreille à la bouche.

— On cherche parfois à cacher ses vices sous l'aveu de ses défauts.

— On reconnaît volontiers les petits services ; ils ne valent pas la peine qu'on soit ingrat.

— Les emplois publics bien rétribués sont des harnais au moyen desquels on attèle certaines gens à tous les régimes.

— La médiocrité de la fortune est le but du sage, ce n'est qu'une étape pour l'ambitieux.

J. Petitsenn.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

ROGER DE MANESSE[1].

Une histoire du temps passé.... Le temps d'aujourd'hui souvent me pèse : pour le supporter avec plus de résignation, j'aime à retrouver dans ce qui fut, non pas un paradis perdu, un âge patriarcal, un Eldorado trompeur, mais nos erreurs, nos passions, nos tourments ; et si, de loin en loin, il s'y rencontre un peu de vertu et de bonheur, je me demande : pourquoi n'en serait-il pas de même parmi nous ?

Ecoutez donc une histoire du passé, vous qui êtes fatigués de la comédie de la veille et qui redoutez la tragédie du lendemain ; écoutez-la, ne serait-ce que pour dérober un quart d'heure à vos craintes, à vos ennuis. Quel est l'audacieux qui présumerait à l'heure présente guérir les maux qui nous affligent ? Depuis que l'idéal s'est envolé au ciel avec la foi, quel est le poète qui prétendrait à autre chose encore qu'à endormir nos douleurs ? Hommes d'état, médecins, poètes, nous en sommes tous aux palliatifs : pourquoi se cacher la triste vérité ?

CHAPITRE I.

LA LECTURE.

C'était au château de Toggenbourg ; trois personnes, assises dans la vaste embrasure d'une fenêtre gothique, semblaient regar-

(1) La première idée de ce récit légendaire est due à quelques lignes de l'histoire de Suisse par Jean de Müller. D'après le témoignage de l'illustre historien, Ida ou *Idda* de Toggenbourg aurait vécu vers 1180 ; précipitée dans les fossés du château par son mari jaloux, elle aurait dû son salut à quelques broussailles, qui avaient amorti sa chute. Le corbeau voleur de la bague, figure aussi dans la légende.

der le soleil couchant qui pénétrait à travers les vitraux de couleur sur le plancher verni de la salle, et y traçait les teintes les plus variées. Cependant, de ces trois regards, pas un ne disait la vérité ; de ces trois têtes, pas une ne songeait au soleil couchant. L'une pensait à la bibliothèque du couvent de Saint-Gall; l'autre à quelque parole poignante à lancer pour éventer un secret dépit; la troisième errait sur les traces d'un absent. C'est que la première tenait sur les épaules d'un moine érudit, confiné parmi des ignares et des mondains; la seconde était le masque d'un vieux mari ; la troisième portait l'empreinte fidèle d'une âme rêveuse de jeune femme. Le père Bartholomé vivait à contre-cœur loin de ses anciens collègues, et ne s'était résigné à demeurer dans le manoir de Ralph, comte de Toggenbourg, que sur un ordre formel de son abbé, qui tenait à avoir l'un de ses affidés auprès du plus riche seigneur du pays. Celui-ci, à l'âge de soixante ans, avait eu la folle idée d'épouser une femme qui en comptait à peine vingt. Ida, obsédée par ses parents, ne s'était pas senti la force de dire *non;* quoiqu'elle pressentît dans un oui l'avenir le plus terne ou les tourments les plus cuisants. Ils étaient donc, tous les trois, les yeux attachés à la reverbération du soleil, lorsque Ralph interrompit un assez long silence :

— Père, dit-il, allez nous quérir ce beau recueil de légendes et d'aventures, que votre couvent vous a envoyé pour l'innocente édification de vos commensaux ; et faites-nous lecture, avant que la nuit ne soit close, de la très véridique histoire du beau châtelain de Coucy. Ma très-chère dame vous en saura un gré infini. N'est-ce pas, Ida, que vous prêtez volontiers l'oreille aux hauts faits de nos braves voisins de Bourgogne ou de Provence, et que vous n'êtes plus fatiguée de notre chasse d'hier ?

Le ton ironique dont il prononça ces dernières paroles, et qu'il ne chercha même point à déguiser, fit tressaillir la pauvre femme. Elle répondit par un signe muet, comme pour acquiescer à l'invitation ou à l'ordre de son mari ; et le moine se retira un moment.

— S'il plaisait toutefois à mon noble époux, reprit timidement Ida, de faire lire la vie d'un saint plutôt que d'un chevalier, dont il paraît déjà connaître les faits et gestes?

— Pourquoi non ? l'un et l'autre, ma chère dame. Mais laissez agir mon amour et mes soins paternels. Votre esprit pur et sévère

séparera le bon grain de l'ivraie. Les aventures du châtelain de Coucy sont très morales; et moi, avec mon entendement roidi par l'âge, j'aime beaucoup qu'on me les récite pour la seconde fois.

— Vous revient-il à l'esprit, comme d'habitude, de railler et tourmenter votre servante? reprit Ida: mais vous n'y parviendrez. Vos plaisirs, vous le savez, sont les miens; et je trouverai le châtelain de Coucy brave et honnête, si vous le voulez ainsi.

— Moi, Madame? je ne veux rien, je ne prétends rien; je ne songe point à vous imposer mon jugement sur des êtres créés ou embellis par le trouvère.

Et l'altercation allait devenir aigre, de la part du vieux comte au moins, si Bartholomé n'était rentré dans la salle. Le moine déploya immédiatement sur ses genoux un beau manuscrit à lettres initiales dorées sur fond d'azur; il fit officieusement remarquer à la comtesse la peinture de ces caractères, la qualité fine du parchemin, les fermoirs d'argent; et, sur un signe de Ralph, il lut ce qui suit:

« Il advint en l'an de grâce 1149, que le baron du Fayel, partant pour la Terre-sainte, en expiation de ses péchés, laissa son épouse, la très-noble et très-puissante dame Gabrielle, en un sien château, sur les bords de la mer de Provence, et lui dit: « De moi n'ayez nul souci, car, Dieu aidant, je reviendrai dans la demeure de mes pères; mais de votre cœur et corps prenez soin, ma dame, et gardez comme un précieux trésor cette éternelle foi, qu'avez promise entre mes mains, le jour de nos fiançailles. Je vous laisse en la personne du châtelain un gardien sévère, qui me rendra compte fidèle de vos actions. Quant à ce qui est de vos pensées, elles ne doivent appartenir qu'à Dieu et à la vierge Marie. Prier pour son mari absent, battu par l'orage ou brûlé par le vent du désert, c'est le seul travail seyant à femme chrétienne et de haut lignage. Sus, baillez-moi le baiser d'adieu, et que je vous retrouve comme je vous laisse en ce jour, saine de corps et sainte d'âme. »

« Mon seigneur, reprit la dame, les pleurs seront mon partage, et mes yeux ne seront fixés que sur cette mer barbare, qui va vous emporter, jusqu'à l'heure heureuse qui vous ramènera hors des bras des infidèles dans ceux de votre fidèle épouse. » — Et quand ils eurent encore beaucoup parlé et beaucoup pleuré, le vaisseau mit à la voile et le baron partit. Or le châtelain de Coucy, qu'il avait commis à la garde de son château et de sa femme, était beau

de figure et noble d'esprit, mais en l'absence de son maître, le diable le tenta, lui parlant en ces termes à l'oreille : — « A quoi bon plus longtemps vous macérer et renfermer en votre sein cette tant brûlante passion, qui depuis trois ans vous consume? Il n'est ange du paradis qui luttât comme vous en face de cette Eve qui a pris nom et corps de Gabrielle. Dieu et les saints vous tiennent compte, beau châtelain, des victoires qu'avez remportées sur vos désirs, dans ces longs jours passés avec votre dame et maîtresse. Allez, il n'est ni prière, ni eau bénite qui guérisse aussi promptement le mal d'amour qu'un aveu franc et formel. Et si vous craignez de commettre le péché d'adultère, défendu par le Dieu d'Israël et par notre sainte mère l'Eglise, mettez en repos votre âme timorée ; le sire Raymond du Fayel a péri ès pays des infidèles ; et loin de briser l'anneau nuptial, vous mettrez le vôtre au doigt de très-noble Gabrielle, et la délivrerez de cet affreux veuvage, qui ne peut mener à bien femme sage et vertueuse. — Le diable ayant ainsi déversé le poison, le châtelain devint comme un homme ivre, chancelant de bonheur, effronté de hardiesse ; et mettant de côté toute gêne et toute pudeur, il alla devant sa dame et tombant à genoux, il lui dit: « Si vous n'avez pitié de votre serviteur, et si de votre bouche ne sort une parole d'amour pour me reconforter, je suis prêt à mourir ; car depuis nombre d'années, depuis que j'ai porté les yeux sur votre trop douce et trop gracieuse figure, je n'étais plus à moi ; et le dur servage que par vos regards m'avez imposé, ne peut durer jusqu'au jour du jugement dernier; il doit cesser, comme pour Jacob cessa le temps d'épreuve.» — La dame répliqua : « Sire de Coucy, ce sont paroles qu'il ne me sied d'entendre; vous êtes mon gardien, non pas mon serviteur, et si votre rôle vous sort de mémoire, il m'appartient de vous remémorer ce qu'avez promis à mon seigneur et maître.» — Et prononçant ces mots d'un ton sévère, elle laissa tomber de ses yeux deux ou trois perles si belles, qu'on n'aurait pu dire si c'étaient des larmes de colère ou de pitié, et puis elle disparut.

» Le châtelain de Coucy demeura très confus et rouge de honte ; il allait s'acheminer vers la plage de la mer, lorsque le diable, devenu plus hardi, revint à son oreille et dit : « Vous avez bravé des ennemis plus robustes que dame Gabrielle, et n'avez failli livrer trois ou quatre assauts à vos adversaires; pourquoi reculer aujourd'hui? laissez faire au temps et au dieu amour, tant

révéré par les payens, et qu'à grand tort on n'a point placé dans l'église lorsqu'une si grande nichée de saints est venue y trouver place. Persistez, brave châtelain, et ne cessez d'obséder de vos prières le cœur dur de votre dame. » — Et tous les jours le sire de Coucy revint conter ses tourments à la très noble Gabrielle, et quand elle s'enfermait en sa chambre bien seule, pour échapper aux instances du beau sire, il s'acheminait devers l'huis, et criait d'une voix plaintive: « Or, madame, puisqu'êtes inhumaine, et que ne voulez plus m'ouir, il faut confier aux flots de la mer ce que je souffre pour l'amour de vous! » menaçant ainsi de se détruire, et d'aller, âme damnée, aux enfers. Alors la peur et la pitié opéraient si fort sur l'esprit de la dame que des paroles de consolation lui échappaient, comme pour faire entendre qu'il fallait espérer en l'avenir, et attendre des nouvelles de Palestine. Un jour cependant, obsédée plus que de coutume, et ne pouvant regarder sans crainte les yeux tantôt languissans tantôt mornes du châtelain de Coucy, elle se prit à dire, sans doute inspirée du ciel : « Allez à confesse, beau sire, et si le père Bonaventure trouve que l'absence prolongée et la mort présumable du baron du Fayel rendent votre péché véniel, je pourrai songer à ne plus vous chasser de ma présence, quand vous me contez propos d'amour. » Heureux outre mesure, le châtelain, toujours soumis aux moindres volontés de sa dame, humilia son orgueil, et alla s'accuser de mainte mauvaise pensée devant son confesseur. « Enfant de Bélial, fit celui-ci, mieux vaudrait pour vous n'avoir jamais vu le jour! serviteur déloyal et amant indiscret, que le lendemain ne vous trouve plus en ces lieux; portez vos pas en Terre-Sainte, afin d'y obtenir un pardon, que je ne puis vous accorder. » Le pauvre sire de Coucy, encore plus confus que le jour où le premier aveu passa sur ses lèvres timides, hésitait et ne savait que faire, lorsqu'arriva sur l'heure dans le port de Marseille, et delà en son château, le baron du Fayel. Celui-ci fit quérir son châtelain; mais le sire de Coucy répondit par le même message: « Allez dire à votre maître qu'un vœu m'oblige d'aller d'où il vient, sans me réjouir de sa vue. » Et incontinent il s'embarqua sur le même vaisseau qui avait amené le comte son maître, lequel ne sachant que penser de ce départ, interrogea d'un œil soupçonneux sa dame, qui répliqua : « Vous avez tort de craindre, Messire; le châtelain porte un noble cœur. » Et elle cuidait sans doute rendre justice en son âme et conscience

au sire de Coucy, pour ce que il avait vaillamment et longtemps lutté, et finissait par quitter sa chère patrie, afin d'oublier au delà des mers les durs refus, unique récompense échue pour prix d'un long servage.

» Le baron du Fayel n'eut garde d'insister; il renferma en lui-même ses doutes, et apercevant dans une glace de Venise sa figure maigre et brunie, il se prit à réfléchir combien il avait vieilli! Le soleil de Palestine avait tanné sa peau, mais la grâce du Saint-Sépulcre n'avait pas effleuré son cœur; il était revenu avec sa haute et âpre sévérité, son cœur nourri de soupçons et sa volonté de fer. Quand il eut appris, et des serviteurs du château et du moine confesseur, ce qu'il crut être la vérité, il couva de noirs et longs projets de vengeance, sans craindre que sa proie lui échappât, — comme la poule s'assied avec confiance sur ses œufs, certaine que ses petits briseront tôt ou tard leur coque. Et passant ses journées et ses nuits en œuvres de dévotion, il répétait, le front calme et avec plus de douceur que d'habitude: « N'ayez souci de moi, ma mie; ma pénitence n'est point complète. » Aussi, loin d'offrir baiser de bien-venue à la dame du Fayel, il prit une attitude de componction et de macération, et ses joues déjà maigres comme celles d'un hermite, s'allongèrent davantage encore, et son teint, de pâle qu'il était, prit une couleur orange, et plus d'une fois son épouse lui dit: « Baron, je ne vous connais plus. » Sur quoi il se plaisait à répondre: « Avant qu'en ma tombe je ne soye couché, vous apprendrez à me connaître à fond, madame. »

Or, tandis que dans le château du baron du Fayel on vivait de cette vie d'attente qui consume des années en un jour, il arriva qu'en Terre-Sainte le châtelain fut frappé à travers croix et cuirasse de la flèche d'un infidèle, et qu'il tomba, en appelant à lui un écuyer qu'il avait pris en pays étranger. «Quand mon cœur ne battra plus, dit-il, tu le mettras en un vase enduit des arômes de ce pays d'Orient, et le porteras à travers terres et mers jusqu'aux lieux où vit la noble dame du Fayel; et quand elle viendra à te demander: « Ecuyer, que m'apportez-vous là? » tu répondras: « Noble dame, c'est le cœur du châtelain, qui n'a pu vivre ni près ni loin de vous. » — Et puis il mourut.

Le serviteur fidèle remplit les ordres du sire de Coucy. Il embauma le cœur de son maître, dont il confia le corps à la terre promise, que convoiteront toujours et chrétiens et gentils; puis il

s'embarqua pour le beau pays de France. En mer une violente tempête battit longtemps la galère qui portait l'écuyer, comme pour s'opposer aux derniers vœux du sire, tourmenté si longtemps en sa vie : et les vents étaient déchaînés avec une telle furie qu'il n'y eût cœur de guerrier ou de matelot qui ne battît ; le cœur seul du sire de Coucy restait désormais immobile en son vase parfumé des fleurs d'Orient. A la fin on prit terre en Provence ; et l'écuyer s'approchait déjà, avec son fardeau précieux, du château du Fayel, lorsque le cri des chasseurs et le son du cor frappa son oreille ; et bientôt après un cerf traqué et portant une flèche fixée en sa hanche, vint se traîner vers lui et mourir à ses pieds, jetant un dernier regard si triste et si plaintif que l'écuyer avait cru rencontrer un regard d'homme, le regard expirant de son maître. Bientôt il se vit enveloppé par la meute des chiens et par les chasseurs ; et parmi ces derniers un vieillard amaigri bondissait sur son cheval comme un jeune chevalier, et portait sur sa figure et ses vêtements les signes d'une haute et puissante naissance. Or le noble vieillard fit signe à ses valets, qui sur-le-champ se jetèrent sur le voyageur, lequel portait un coffret précieux suspendu sur sa poitrine, comme pour dire à tous les passants : « Je ne me cache point des richesses que j'ai sur moi ; mais c'est un vœu sacré que je remplis, en découvrant ainsi à la clarté du soleil ce que le marchand avide cache au fond de ses ballots pour échapper aux curieux. » Rien ne lui servit pourtant cette religieuse hardiesse ; car les valets mirent la main sur son trésor. Et lui, reculant à distance, leur dit en étendant ses deux mains : « Gardez-vous de toucher à ce dépôt sacré ; c'est le cœur d'un noble sire, du sire de Coucy, qui n'a battu que pour Dieu et pour sa dame ; il n'a voulu demeurer au-delà des mers ; ains m'a requis de le transmettre aux pieds de la maîtresse qui le remplissait en ses derniers moments. » — Le baron du Fayel reprit avec un rire satanique : « Or sus, nous nous chargeons, écuyer fidèle, de déposer en lieu de sûreté le cœur de ton maître ; car à nous est bien connue sa très noble dame, et ses ordres seront remplis au delà de ses désirs. »

A peine arrivé en son château avec son double butin, il passa auprès du foyer des salles basses et cria du plus loin qu'il vit ses serviteurs : « Faites bon feu, et préparez avec soin les chairs que je vous confie ici. » Et de là, il se rendit auprès de la dame du Fayel, et lui dit : « Ma chasse est heureuse, madame ; et comme

de mon bien le meilleur est à vous, je viens vous offrir le cœur du noble animal que ma flèche a sur l'heure abattu. » Et tandis qu'il parlait encore, on apporta sur un plat d'argent, ciselé par un ouvrier du pays de Toscane, un cœur merveilleusement apprêté, qui répandait dans la salle une fragrance et un arôme, comme les myrrhes et l'encens que les mages autrefois déposèrent dans la crèche de Bethléhem. Mais à peine sur les instances de son seigneur et maître la dame du Fayel en eut-elle goûté, qu'elle se sentit prise d'une ineffable tristesse, et commença à verser des larmes abondantes, en lesquelles son propre cœur et sa vie semblaient se fondre en entier. — Le baron du Fayel reprit : « Ce n'est pourtant pas cœur de colombe que vous avez goûté, dont il est dit qu'il fait merveilleusement pleurer ; c'est un cœur fier et brave et robuste, qui a enduré de son vivant et périls de guerre et combats plus graves d'amour. » — Et la dame, à travers le voile de ses cils humides, regardant son mari, répliqua : « Baron, je ne puis vous comprendre, et mal vous sied de honnir ma douleur. »— « Or sus, madame, fit-il, puisqu'il faut m'expliquer clairement, c'est cœur d'un âmé et féal châtelain, mort ès pays des infidèles, que venez de goûter ; il a requis qu'à vos pieds il fût placé comme en sa vie, et moi, sans jalousie, ai voulu l'enterrer en vos entrailles. »

Alors la dame ne pleura plus, et rassasiée pour l'éternité, elle ne prit plus nourriture aucune ; et elle dit à son maître : « Grand tort avez eu, monseigneur ; car vous venez de livrer l'âme de votre épouse et sujette ès mains de Satan ; le châtelain, qui de son vivant n'a pu me suborner, trépassé maintenant, m'envahit toute entière, et à lui j'appartiens. » — Voilà ce qui advint du cœur du châtelain de Coucy. ([1])

Quand la lecture fut terminée, la nuit était presque close ; les caractères distinctement tracés sur le parchemin échappaient déjà aux yeux exercés du moine. Il se fit un silence significatif ; ce silence qui suit le récit d'une chose qui vous prend à l'âme. Au bout d'une minute pourtant le comte de Toggenbourg reprit : « Hé, qu'en dites-vous, madame ? Ida répliqua : « Il me semble que pareille vengeance était dure, peu chrétienne et dépassait les torts de la dame du Fayel. »

([1]) Dans la dernière portion de ce récit, l'auteur a emprunté quelques idées à une ballade d'Uhland, qui a traité le même sujet.

— De votre franchise, au moins, je vous sais gré, reprit le comte; mais à moi, il me paraît qu'en pareille occurence les torts, quelque faibles qu'ils soient, viennent toujours de la femme, et qu'elle ne saurait trop se renfermer en elle-même, veiller sur ses yeux et ses lèvres, qui enhardissent les timides, encouragent les faibles, et donnent la parole aux muets. — Et vous, père Bartholomé, que pensez-vous du baron du Fayel?

— Je crois, comme la très-noble comtesse, qu'il se vengea peu chrétiennement, et pécha par trop de sévérité.

— Bien vous prend d'être notre confesseur à nous, répliqua brusquement le comte de Toggenbourg, car paroles plus dures et plus sévères entendriez de ma bouche. Quoi! devant Dieu, devant les hommes et devant l'Eglise, l'époux outragé aurait tort? Et faut-il, pour être en droit de punir, que le crime en soit venu à ses fins? Or moi je vous déclare, qu'à mon avis le sire du Fayel a bien agi, que la pensée coupable équivaut à l'action, et que sur la racine du mal il faut porter la hache, depuis qu'Eve en paradis fut la cause de la chute de l'homme.

— Souffrez, monseigneur, que je me retire, dit la comtesse en l'interrompant; ce sont discours qu'il ne me sied d'entendre.— Et elle sortit, laissant son sévère époux s'entretenir seul avec son confesseur.

CHAPITRE II.

LA CONFIDENCE.

— Pourquoi la tourmenter ainsi? reprit Bartholomé. La comtesse Ida ne se complaît qu'en saintes histoires, et vous, très puissant seigneur, vous vous plaisez à lui parler de la faiblesse des femmes, qu'elle dépasse toutes par sa vertu, comme votre château s'élève au dessus des humbles chaumières de vos serfs et vassaux.

— En vous aussi elle trouve un zélé défenseur, vénérable père; je vois qu'elle a beaucoup d'amis.

— Et vous vous étonnez de sa merveilleuse influence, monseigneur? elle purifie ce qu'elle touche; il semble que sous ses pas se développent des fleurs, les fleurs de bienfaisance, de générosité, de charitable pitié; et je ne désespère pas de voir un jour sur son front rayonner l'auréole qui illumine la tête des saints martyrs.

— Votre pieux enthousiasme vous trompe, mon père; cette ardeur, qui porte mon épouse vers Dieu, n'est qu'une flamme im-

pure, détournée de son véritable foyer. Elle enveloppe du voile de la piété son cœur malade, pour n'en pas sentir les mystérieux battements. J'ai fait, il y a quatre ans, ce délectable mariage, qui bien me pèse aujourd'hui; et certes, je voudrais arracher de mon doigt l'anneau nuptial, s'il n'était déjà entré dans ma chair et devenu partie de moi-même. Or, puisqu'il faut vivre jusqu'à mon dernier jour avec cette enfant, il faut aussi qu'elle me respecte et me craigne; le respect et la crainte sont des branches issues du même tronc; et comme vous me le disiez, mon père: l'amour de Dieu se manifeste souvent par les pleurs qu'il fait verser.

— Qui sommes-nous, faibles pécheurs, reprit le moine, pour comparer notre justice à la divine justice; et dussé-je encourir votre colère, noble comte, de quel droit prétendez-vous lire dans le cœur d'une femme vertueuse et réservée?

A ces mots un sourire, moitié sardonique, moitié sévère, contracta les lèvres du comte. « C'est vrai, mon père, je n'ai ni votre œil pénétrant, ni les ressources du confessional, pour plonger dans l'abîme inconnu de l'âme féminine; je m'en tiens aux faits visibles, que je puis toucher de la main; aux paroles qui frappent mon oreille. Or c'est par ces moyens vulgaires qu'il m'est prouvé que la noble dame de Toggenbourg ne voit pas sans déplaisir se chauffer au rayon de ses yeux un homme que vous connaissez aussi; un être de la pire espèce de toutes, qui n'appartient ni au glaive, ni à la glèbe, ni au froc, qui n'est ni guerrier, ni vilain, ni prêtre; qui passe sa journée à courir les bois, sans tuer un cerf, ses nuits au clair de lune, sans attendre ni champion avec qui se mesurer, ni marchand à rançonner; qui vous parle quand vous ne l'écoutez point; regarde, distrait et rêveur, le ciel et les étoiles, lorsque vous lui parlez; qui n'habite ni palais, ni hutte; ne vit ni avec femme, ni avec enfants, mais avec de stupides oiseaux qu'il nourrit des miettes de son pain emprunté;....

— Roger de Manesse? demanda le moine, en interrompant la véhémente sortie du comte.

— Vous l'avez nommé, lui-même.

— Vous vous trompez, sans doute, monseigneur. Depuis que Roger appauvri a quitté son château paternel, trop vaste pour sa modeste existence, depuis qu'il habite une humble métairie dans vos domaines, à peine s'il a vu cinq ou six fois, dans des occasions solennelles, votre noble épouse. Il s'est dévoué tout entier à la

lyre provençale, telle que nos beaux chevaliers de Souabe l'ont importée sur le sol de notre patrie; et si Roger s'occupe d'une dame, c'est de dame poésie, vêtue d'une robe d'azur, effleurant de ses pieds délicats un trône de nuages, et la tête couronnée d'une guirlande d'étoiles.

— Je le crois comme vous, Bartholomé ; pensez-vous que Manesse vécût encore, si je le supposais assez hardi pour lever des yeux de concupiscence sur la comtesse de Toggenbourg, lui moins qu'un paysan et qu'un mendiant ; lui, chevalier honteusement déchu, pour avoir laissé rouiller la lance de ses pères et s'être ridiculement affublé du manteau des Minnesingers ? Car, son nom est-il connu ? où retentissent ses vers ? il redit les chants de ses devanciers; mais enfin qu'a-t-il produit au grand jour ? encore faut-il que la harpe du poète retentisse haut, afin d'excuser le silence honteux dans la salle d'armes. Il me pèse de voir la comtesse honorer de ses paroles bienveillantes et de son sourire un homme qui ne porte ni le casque sur son front, ni le laurier dans sa chevelure.

— C'est là, noble seigneur, ce qui doit mettre en repos votre esprit, et vous garantir la parfaite indifférence de votre épouse. Elle reçoit le sire de Manesse avec la foule des barons qui se pressent dans votre cour seigneuriale; elle a des mots de pitié et de consolation pour une grande infortune; car les ancêtres de Manesse ont légué à leur dernier descendant une fortune obérée par des armements et des fêtes imprudentes; lui seul, vous le savez, n'est point coupable de son abaissement d'aujourd'hui; et n'ayant plus ni valets ni pages à sa suite, il s'est mis dans le cortége d'une reine qui n'est point de ce monde; il sert l'invisible, parce que la terre lui échappe. Croyez-moi, noble comte, il nous reviendra de ces jardins célestes avec moisson de fleurs panachées et de fruits d'or; et votre mépris secret se changera peut-être un jour en éclatante estime.

— C'est la charité chrétienne, sans doute, qui vous porte à pallier les fautes et à rehausser le mérite de votre prochain; je suis moins endurant, mon père, et vous déclare que ma femme, à mon gré, distingue trop et place trop au premier rang un chevalier manqué, bon tout au plus à égayer nos festins par des chansons, mais sans se mêler aux convives. Hier encore, à la chasse, j'étais indigné à voir la condescendance de la comtesse, et la naïveté nonchalante de Roger. Se disant inhabile à lutter de vitesse avec les cour-

siers fougueux de notre bande, il suivait, docile comme un lévrier, la haquenée d'Ida de Toggenbourg, qui, d'un moment à l'autre, tournait vers lui sa tête pour répondre, sans doute, à ses longs discours poétiques. Peu de leurs mouvements m'ont échappé; ce que j'ai vu me suffit pour user de sévérité, et avoir recours à votre saint ministère.

— En quoi? demanda timidement Bartholomé, comme s'il eût pressenti de quoi il s'agissait.

— La première fois qu'Ida viendra s'agenouiller devant le tribunal de la pénitence, et qu'elle s'accusera de pensées secrètes qui ne seraient point pour son époux, vous aurez soin, mon père, de réveiller sa conscience endormie, et de lui prêcher sévèrement la Parole divine qui ordonne, je pense, la soumission au mari.

— Les mystères du confessionnal, monseigneur, ...

— Il suffit, je le veux. Vous éviterez de plus grands malheurs, des crimes peut-être. A vous la responsabilité d'une lâche et coupable indulgence.

En disant ces mots, le comte sortit. Ses éperons ne résonnaient plus depuis longtemps sur les dalles du corridor, que frère Bartholomé se trouvait encore absorbé par de tristes réflexions sur l'avenir de cette union, troublée d'un côté par une brutalité de vieillard, de l'autre par les inévitables hommages qui s'attachent aux pas d'une femme belle, jeune et pure comme une vierge chrétienne des premiers temps de l'église.

Louis Lavater.

(La suite prochainement).

PORT-ROYAL

PAR C.-A. SAINTE-BEUVE.

TOME TROISIÈME.

Voici la douzième année commencée depuis que le *Cours*, qui est comme le premier jet de cet ouvrage, a été prononcé au sein de l'Académie de Lausanne. Durant ces années, durant surtout les douze mois de la dernière, que de ruines se sont accumulées! L'ouvrage modeste continue cependant à se produire avec lenteur et maturité; nous approchons du moment où nous pouvons espérer qu'il sera tout entier placé sous nos yeux. Quelque vive et soutenue qu'ait été notre attente, ce n'est pas nous qui nous plaindrons des délais que cette attente nous a fait subir. Le dédommagement qne nous avons reçu est trop riche pour ne pas nous faire oublier tout le reste. En même temps, nous ne pouvons nous empêcher de faire entrer en ligne de compte dans ce chapitre des compensations, la jouissance que nous avons goûtée à relire les deux premiers volumes. Ils étaient là, à leur place, sur leur tablette, comme des amis bien connus et familiers; mais ils étaient aussi traités comme des amis, c'est-à-dire pratiqués à leur heure, présents à la pensée et consultés au besoin, puis aussi écartés par la foule des lectures nouvelles et des occasions survenantes. Cette fois l'occasion a été pour eux. La certitude de lire bientôt le troisième volume nous a, dès l'annonce, fait relire les premiers et avec un plaisir tout nouveau.

Le charme qui s'attachait à cette lecture était pour nous mêlé d'impressions personnelles, de souvenirs dont la douceur même accroissait la mélancolie de nos réflexions. C'était une voix de la patrie absente. C'était une évocation de la réunion complète

alors d'un cercle d'amis. Cette réunion brillait de la fraîcheur, et des illusions aussi, d'une espérance brisée depuis comme à plaisir au moment où elle semblait se réaliser le mieux, à la veille de se transformer en moisson. De ces amis, il en est qui ont disparu de cette terre et qui ont trouvé l'inébranlable patrie. D'autres sont épars. Pour les retrouver ensemble, la pensée ne peut s'asseoir sur aucune demeure terrestre et ne peut que se retourner vers un passé qui ne reviendra plus. La foi salue, il est vrai, une réunion meilleure. Et puis, tout ce courant de sentimens et d'émotions s'associait si bien à cette lecture, à ces vies cachées et austères, mais pleines de la sève et de l'espérance de la foi, à ces vies des hommes de Dieu que l'histoire de Port-Royal faisait passer devant nous, et à l'intimité desquels elle nous conviait avec une si intelligente sympathie !

C'est ainsi préparé que nous avons abordé ce troisième volume, et que nous l'avons dévoré. Pascal surtout nous attirait et a failli nous rendre injuste envers le livre relatif aux *petites écoles*. C'était un moment périlleux de l'ouvrage que celui qui devait succéder à l'étude de Pascal. Après tous les genres d'intérêt soulevés par cet homme extraordinaire ou autour de lui, comment redescendre à ce cours uni de l'histoire du cloître sans émousser la curiosité et rebuter l'intérêt? Les *petites écoles*, malgré l'humilité de cette désignation, ont, sous la main de l'historien, présenté les conditions les plus heureuses pour nous faire rentrer dans notre solitude, sans briser court à ce mouvement un peu extérieur, à cette vue du grand public où nous avait conduits Pascal. Les questions d'enseignement et de méthodes sont encore dans leur place subordonnée, de hautes et d'intéressantes questions, des questions humaines et générales, des questions qui appelleront toujours l'attention de ceux qui savent l'accorder à propos. C'est selon l'heureuse image de M. Sainte-Beuve, c'est aussi, comme Pascal, une pointe avancée, un cap de son sujet. Mais pour continuer la figure, tandis que le penseur se présente comme un promontoir à pic, plongeant dans des eaux profondes, couronné d'une ceinture de nuages, comme un cap des tourmentes dont il supporte les assauts dans son assiette inébranlable; l'enseignement si juste, si raisonnable, si approprié de Port-Royal, se montre comme un côteau riant, chargé de moissons et d'arbres fruitiers, se mirant dans des eaux moyennes et paisibles. Au moment où l'on quitte

Pascal, on se repose avec délices en entrant en relation avec des existences paisibles et unies, sans variation extérieure, sans orages intérieurs, comme Lancelot, M. Walon de Beaupuis, M. de Tillemont. Il n'y a pas à craindre la froideur et la monotonie; ces vies sont intérieurement réchauffées et l'austérité en bannit toute fadeur. D'ailleurs nous rencontrons ici l'abbé de Rancé!

Mais après tout, avant tout plutôt, c'est Pascal qui fait le prix et l'attrait de ce nouveau volume; c'est par Pascal qu'il restera désigné, cette haute et souveraine intelligence, que nul, depuis son apparition dans ce monde, ne peut ignorer, et qu'il faut toujours saluer en passant dans ses eaux d'un hommage ou respectueux ou agressif. Une des fortunes de notre livre, quoique ce soit une des causes si spirituellement indiquées du retard de son apparition, c'est de s'être rencontré avec un hommage rendu à Pascal sous cette dernière forme. On doit savoir gré à M. Sainte-Beuve du parti qu'il a su tirer de cette conjoncture qui, à force de paraître favorable, renfermait plus d'un péril. La polémique récente a réagi sur son livre; on en retrouve les traces soit à la manière dont les conclusions sont formulées, soit à l'accent particulier de certains moments. Mais cette polémique n'y a pas déteint. L'ouvrage a conservé sa couleur et ses allures, il est écrit pour rester, lors même que l'entourage aura changé. A la vue cependant du champ de bataille, l'auteur ne pouvait guères éviter de le satisfaire. Il y a pourvu par une note(1). Le haut des pages n'aurait pu si bien garder son allure, si quelque pensée de derrière la tête ne s'était fait jour et ne s'était à moitié montrée, à moitié cachée tout au bas. Je veux parler de cette manière si simple et si précise de caractériser l'erreur au point de départ de la polémique, et, sans prononcer le mot ni désigner la personne, de prendre le confrère de l'Académie, l'auteur du rapport, le philosophe, Grand-Maître de l'Université, en flagrant délit d'irréflexion, tout au moins.

Nous ne reviendrons pas sur un procès dont les pièces sont si brillantes et si connues. Le rapport de M. Cousin, le livre de M. Vinet, l'édition de M. Faugère et le Port-Royal de M. Sainte-Beuve, sont entre les mains de tous les hommes qui ont tenu à as-

(1) Port-Royal, tome III, page 334, note 1. Cette note reproduit et résume l'opinion précédemment exprimée par M. S. B. pendant le cours de la polémique.

seoir leur opinion sur un débat, où, derrière une question personnelle, un procès plus capital avait été intenté. C'est moins à ranger Pascal au nombre des sceptiques que visait l'effort réel, qu'à porter une atteinte à la religion chrétienne, telle du moins que cet homme l'a fait connaître, cette religion si profondément elle-même, se laissant nier peut-être, mais ne se laissant pas déchirer, ni mitiger, ne se distribuant pas en catéchisme pour les petits et en éclectisme pour les intelligents, mais se donnant tout entière, aux petits pour les élever, aux intelligents et aux superbes pour les humilier et les confondre.

Un jugement a été porté par M. Sainte-Beuve, auquel nous nous rangeons en partie, savoir que dans l'état actuel du livre des Pensées, il ne saurait plus avoir aucun effet d'édification sur le public. L'opinion, ajoute-t-il, que l'on avait de Pascal a grandi, son but y a perdu. Nous acceptons ce jugement dans ce sens, que l'application immédiate que Pascal comptait faire de son apologie ne peut plus avoir lieu. Ses adversaires d'alors n'existent plus. Il a à faire à d'autres hommes. Il est tel des dilemmes de Pascal qui serrait les esprits de son temps entre les mâchoires d'une tenaille. Aujourd'hui la tenaille est faussée. Entre les deux alternatives jadis victorieuses, il y a maintenant toute une large voie, par où nos gens échappent sans avoir même besoin d'y penser. Mais si le livre, dans ce qui tenait de plus près à la mise en œuvre, a fait son temps, et si la reproduction identique des fragments dans l'édition nouvelle a achevé de lui refuser toute valeur comme machine de guerre montée et prête a agir, il ne s'en suit nullement que l'apologie de Pascal en ait été atteinte dans son efficace. Je ne sais même si elle y a réellement perdu. Cette apologie, M. Vinet l'a fait comprendre, consiste surtout dans l'accent si profondément humain de la parole. Ce n'est pas un livre, c'est une âme qui s'ouvre et se déroule; ce n'est pas un auteur, c'est un homme en qui se passe un drame tragique et réel, et qui me force à passer moi-même par les mêmes angoisses et les mêmes péripéties. Le triomphe de cette apologie, c'est qu'elle fait oublier qu'il y a une cause qui se plaide, c'est que c'est Pascal, qui, palpitant sous sa propre étreinte, fait par cela même palpiter mon cœur. Et si, d'après M. Sainte-Beuve, Pascal gagne à la suite de tout ce qui s'est dit et fait à son occasion, comment son but y aurait-il perdu? Littérairement donc, nous pouvons regretter, avec notre auteur,

que le plan de Pascal n'ait pas été réalisé et que son livre n'ait pas été écrit. Tout ce que l'on nous a si bien fait entrevoir à ce sujet excite nos sympathies pour ce chef-d'œuvre intercepté par la mort. Mais tout cet art d'écrire transporté des Provinciales au livre des Pensées, cette mise en œuvre habile, variée, pleine de charme et d'intérêt, tout ce qui en aurait fait pour les contemporains une œuvre irrésistible, à laquelle plusieurs néanmoins auraient trouvé moyen de résister, et pour tous les lecteurs une œuvre immortelle, c'est précisémeut ce qui aurait le plus tôt et le plus sûrement fait vieillir le livre comme livre d'action. Plus il aurait été littéraire et plus tôt il aurait été mis sous verre et classé, plus tôt il aurait cessé d'être lu, et il aurait commencé à être curieusement étudié et commenté. On aurait promptement agi à son égard comme Balzac avec M. de St Cyran [1]. Chrétiennemeut donc, nous nous refusons à regretter pleinement l'achèvement du livre; ou, du moins, nos regrets ne nous empêchent pas de voir les amples compensations qui résultent de l'état incomplet même où le livre est resté, et qui en est l'état définitif. Sous sa forme délabrée, énigmatique, ce livre appelle et sollicite la pensée, pour comprendre et pour juger, pour accepter ou rejeter. On ne peut pas lire ce livre, on ne peut que le méditer. Or, faire méditer les choses du christianisme, c'est mettre sous son influence, c'est gagner à lui. Il n'y a pas d'autre prosélytisme chrétien. Sous cette forme mutilée encore, là où Pascal est dans l'erreur, l'erreur est plus reconnaissable et moins armée, on s'en défait plus aisément, et le reste du livre en est moins solidaire. C'est aussi là un avantage qui mérite d'être apprécié.

Ceci me conduit à l'objection principale, à proprement parler la seule que le Port-Royal de M. Sainte-Beuve ait soulevée dans mon esprit. Elle s'applique à Pascal très-particulièrement, mais si peu exclusivement, qu'elle s'adresse également à tous les personnages de cette histoire. M. Sainte-Beuve nous paraît avoir accepté le christianisme de nos amis comme un exemplaire authentique dans tous les détails du christianisme vivant et efficace. Il explique, et en cela il est dans son droit et son devoir d'historien, il explique les aspérités (nous pourrions prendre un autre terme sans manquer à la justice) de ses héros et de ses amis, par leurs vues et

[1] Port-Royal, Tome II, page 47.

leurs sentiments formés à l'école de la foi chrétienne. Mais nous aurions voulu, puisque leur vie chrétienne à eux était engagée dans ces détails rebutants, qu'à côté des réflexions si justes et si à propos, par lesquelles notre auteur récrimine contre les délicats eux-mêmes qui s'y achoppent ([1]), il eût fait une réserve en faveur du christianisme absolu, du christianisme biblique, et l'eût distingué de ce que les pratiques de Port-Royal avaient d'ascétique et de monacal. Nous en disons autant de la manière dont il démêle et fait triompher la profonde tendresse de cœur dans Pascal, malgré la dure écorce dont Pascal s'étudie à se recouvrir. C'est généreux, c'est sympathique, le chrétien est mis dans son vrai jour. Mais encore une fois, l'écorce même est trop acceptée, et je ne crois pas que la foi chrétienne en doive être responsable; du moins tous les chrétiens ne l'entendent pas ainsi.

Le fait est qu'il y a beaucoup d'alliage dans le christianisme de Port-Royal. Ce n'est pas étonnant, ce christianisme n'a pas été puisé directement à la source. C'est avant tout une restauration de l'Augustinianisme. Ils ne sont disciples de St.-Paul que parce-qu'ils le sont de St.-Augustin. Or la théologie de St.-Augustin est basée, quant à la nature du mal moral, sur une erreur capitale, sur une donnée de la philosophie païenne, ainsi qu'un de nos amis l'a fait voir d'une manière si vive et si heureuse dans les pages mêmes de ce recueil ([1]). De là toutes les erreurs de la morale ascétique de Port-Royal. Le cœur saigne à la pensée de tous ces trésors d'énergie, de charité et de foi, conservés ou plutôt consumés sans profit en faveur des hommes, dans les efforts stériles de pratiques minutieuses et de renoncements sans fruit. Le cœur saigne à la vue de ces familles entières, de ces saintes tribus, saisies tout à la fois par l'Esprit de Dieu, qui se dissipent et s'éteignent dans la solitude et le célibat, au lieu de se ramifier et de s'étendre au sein de la société par des alliances contractées selon les conditions de la piété. Qui sait ce que la France serait devenue si le XVIIIe siècle avait vu se multiplier et s'accroître des familles comme celles des Pascal, des Perier et tant d'autres, pleines du pur esprit de la foi et de la charité? Ce n'étaient, dans l'enceinte de

([1]) Port-Royal, page 249.

([2]) *Revue Suisse*, tome XI, page 406. *De la nature du mal.* Leçon extraite d'un cours de philosophie morale, par C. S.

ces familles, que les faibles et les inconséquents qui s'engageaient dans le mariage. Ils y apportaient avec eux ce respect et cette affection pour Port-Royal et le Jansénisme, suffisants pour en faire des hommes de parti. Mais en même temps, ils y entraient en dépit de leurs convictions morales, et c'est un genre d'inconséquence qui frappe de stérilité la vie religieuse. En y regardant de près, on verrait là une des causes de l'insuffisance du Jansénisme et de sa ruine inévitable. Mais c'est moins encore une cause qu'un effet.

Le Jansénisme n'était pas né viable. Il devait aboutir à une séparation d'avec Rome, ou périr. M. Sainte-Beuve l'a fait voir *a posteriori* dans le développement historique et dans la réalisation des faits. Il est extrêmement piquant de le suivre sur ce terrain, où, au hasard de quelque manifestation du Vatican, moins sérieuse qu'en d'autres siècles, il fait voir Jansénius, Saint-Cyran, Pascal, enlevés par la mort, juste au bord d'une position extrême entre la rétractation et la rupture, et nullement inclinés à se rétracter. Mais il nous semble qu'on aurait aussi pu faire voir *a priori* que le Jansénisme devait ou sortir de la communion romaine, ce qui eût été une transformation équivalente à une destruction, ou s'atténuer et mourir. En d'autres termes, le Jansénisme était une tentative de conciliation entre deux principes, non pas simplement opposés, car alors il eût été dans les conditions de la vie et du succès, mais entre deux principes contradictoires : le principe de la foi personnelle et immédiate, dans les doctrines de la grâce, et le principe de la tradition ou de la foi collective et transmise, dans les doctrines de l'église et du sacerdoce. La foi personnelle suppose l'église procédant des fidèles, la tradition suppose les fidèles procédant de l'église. On ne peut allier, il faut choisir. Jansénius, Saint-Cyran, Pascal, sont arrivés jusque là. Ils ont vu qu'il fallait choisir, et ils sont morts au moment de faire le choix. Arnauld, Sacy, Nicole, et le reste, sans comprendre qu'il fallait choisir, ont choisi néanmoins. Ils ont choisi pour eux-mêmes la bonne part, la foi personnelle ; pour leur parti, la tradition. De là leurs ambages et leur entêtement. De là leurs distinctions éternelles, leurs retraites successives sur tous les points menacés, leurs diversions désespérées contre le Calvinisme, l'impuissance, et, en dernière analyse, la mort de leur parti. Cette mort n'a pas été sans fruit et sans gloire : ils ont tué les jésuites. Cependant, à cette mort des

jésuites, ce n'est pas l'église romaine, en tant que romaine, qui y a profité.

Cette contradiction fondamentale et fatale se retrouve dans toute l'histoire du Jansénisme. Elle est au cœur de Port-Royal. Elle éclate dans *le miracle de la Sainte-Epine*, évènement qui touche aux Provinciales et aux Pensées, comme aux convulsions et aux visions. M. Sainte-Beuve a démontré, par une discussion délicate et approfondie, que la guérison, très-constante, qui a eu lieu après l'attouchement du reliquaire, peut être expliquée par des moyens naturels, sans impliquer la bonne foi des témoins, et sans faire violence à leurs récits. Cette conclusion détruit le miracle. Ce qu'elle ne détruit pas, c'est la guérison d'une maladie grave, dans un état que la chirurgie du temps considérait comme désespéré, par un moyen très-simple, par une opération véritable, quoique involontaire et suggérée par la dévotion du monastère. Cette guérison, sans être miraculeuse, porte tous les caractères d'une intervention providentielle très-marquée. Je la rapprocherais volontiers de tel ou tel récit biblique, où la main de Dieu se montre, où il n'y a cependant pas de miracle proprement dit, mais où l'on voit la réussite inespérée de moyens naturels à peine suffisants. Cette intervention providentielle se comprend comme bénédiction, comme secours, accordés à la foi et à la prière de chrétiens placés pour leur foi dans une situation difficile. Le répit accordé à Port-Royal, répit qui se rattache directement au miracle de la Sainte-Epine, se présente ainsi, comme accordé d'en-haut, à ceux qui cherchaient en-haut leur recours. Mais, et c'est ici que les déductions favorites de Pascal nous viennent directement en aide, mais cet évènement, dans sa nature même et dans les circonstances qui l'entouraient, avait une autre face, une face obscure et apportant avec elle l'obscurité. L'occasion qui avait procuré la guérison, était née d'une dévotion superstitieuse et idolâtre. Cette guérison elle-même a été un jugement de Dieu contre la superstition, qui, quoique moins intense que partout ailleurs, se retrouvait néanmoins à Port-Royal. Cette guérison a été, à tort, mais presque forcément, prise pour un miracle, et par une série de conséquences très-directes a conduit le Jansénisme à sa ruine. Car le Jansénisme a reçu le coup de mort par les convulsions. Bénédiction et jugement, grâce et justice se montrent ainsi tout à la fois, dans cet évènement remarquable. Bénédiction et grâce pour les dispositions

vraies et saintes et pour ceux en qui elles se trouvent, dans la proportion où elles s'y trouvent. Jugement et aveuglement pour les superstitieux, dans la mesure de leur superstition. Pascal, à lui tout seul, peut fournir le double exemple. Voyez, à la suite de l'évènement, ce redoublement de foi et de dévouement, ces pensées concentrées sur les choses de Dieu, cette activité dévorante d'un esprit créateur, portée, exclusivement portée, vers le service de son Maître et Sauveur. Voyez-le, sur cette route, redresser ce que sa polémique antérieure pouvait offrir de scabreux, devenir à la fois plus franc et plus ferme. Voyez-le grandir en quelque sorte à vue d'œil, comme chrétien, dans les derniers mois de sa vie. Et toutes ces heureuses conséquences morales qui se rattachent à la guérison extraordinaire, auraient été obtenues de même avec moins d'alliage, si cette guérison, envisagée dans un jour plus vrai, n'eût pas été prise pour un miracle.

D'un autre côté, c'est à cette notion du miracle, du miracle positif, destiné à approuver Port-Royal d'une manière distincte et formelle, à l'approuver tout entier et dans toutes ses pratiques, que l'on peut rattacher l'ascétisme de Pascal, cet ascétisme croissant dans ce qu'il a d'étroit et d'excessif. Si l'on ne peut refuser l'admiration à la manière héroïque dont il exécute sur lui-même, sans marchander, toutes les prescriptions d'une morale si peu humaine, on ne peut de même accorder l'approbation. L'erreur se montre, et dans l'ardeur inquiète avec laquelle il poursuit la mortification de lui-même au moyen de tous ces appareils extérieurs et factices, et dans la manière dont son inquiétude et son impatience de lui-même s'accroissent à mesure qu'il a plus avancé dans cette voie dont le suicide est le vrai nom et le vrai terme, bien loin qu'il y ait trouvé quelque ressource et quelque repos. Il y a là une véritable misère; elle est accompagnée de grandeur, mais c'est une misère profonde. Cela, et cet almanach spirituel, à l'aide duquel il suit toutes les minuties superstitieuses d'un culte trop déplorablement voué à la pompe extérieure et à la superstition, et la ceinture armée de pointes, et tous les raffinements par lesquels, non content de dominer la nature, il s'entend à la faire *enrager*, et jusqu'à ce terrible mot *d'abêtir*, tout cela se rattache à la manière dont il a conçu, et tout Port-Royal avec lui, le miracle de la Sainte-Epine. Et, dans Port-Royal, quels ravages naissent et s'étendent comme un débordement autour de cet évènement ré-

puté si glorieux! Voyez ces miracles de plus en plus douteux qui se multiplient et se reproduisent à la suite et à l'imitation de la guérison authentique. Voyez, en province, cet écho des évènements de la capitale, voyez ces tiraillements de prétentions mesquines, tout ce véritable tripotage nauséabond qui se pratique à cette occasion. Comme tout cela prête à l'objection, comme tout cela provoque la risée! Et c'est à tout ce misérable ensemble, que Pascal, un Pascal! compare et rattache les divines manifestations de la puissance du Rédempteur! C'est par l'un qu'il veut nous conduire aux autres! O effrayante profondeur des jugements de Dieu!

Telles sont les réflexions qui ont été réveillées dans notre esprit par la lecture des pages qui se rattachent à cette guérison trop célèbre. Nous ne saurions faire un reproche à M. Sainte-Beuve de ne les avoir pas abordées; ceci l'écarte trop du point de vue où il s'est placé. Mais, qu'il nous soit permis de le dire, c'est dans cette matière que nous avons senti, surtout, ce que la manière de M. Sainte-Beuve a, dans certaines rencontres, d'insuffisant et d'incomplet.

Il est, en matière de critique, une distinction à faire, que de nos jours on est trop enclin à oublier, la distinction entre l'auteur et l'homme. L'auteur appartient au public avec son ouvrage. L'homme ne doit pas se livrer et doit être respecté. Ainsi, nous mettons ici soigneusement à part la personne de M. Sainte-Beuve. Il est des matières où la sympathie la plus bienveillante peut expliquer, mais n'excuse pas la curiosité. Nous avons la volonté bien arrêtée de ne faire intrusion dans la foi intérieure de personne. Au fait, nous n'aurions aucun intérêt réel à commettre cette violence. Il n'importe nullement à notre foi que tel ou tel homme la partage. La foi se suffit à elle-même, comme la vérité qu'elle embrasse. Quand la vérité, se manifestant, manifestera toutes choses, alors cette conciliation désirée plutôt qu'attendue par M. Sainte-Beuve[1], et placée par lui sur un terrain trop peu défini, cette conciliation suprême s'opèrera dans la vérité, entre tous ceux qui l'ayant aimée et cherchée, n'auront, hélas! pas su s'entendre sur la terre. Mais ce jour aussi sera la rupture violente de toutes les alliances factices, de toutes les vaines classifications introduites parmi les hommes par des apparences mensongères ou par des transactions d'intérêts.

[1] Port-Royal, tome III, pages 235-237.

Qu'avons-nous à faire, si ce n'est, chacun pour nous-mêmes, de nous attacher avec tremblement à cette auguste et miséricordieuse vérité, de ne nous attacher qu'à elle, certains d'être unis par le cœur, par le nœud éternel et indissoluble, à tout ce qui s'y rattache et qui en vit ?

Maintenant, pour se mettre peut-être à l'abri de ces intrusions trop familières, quelquefois compromettantes, en tous cas indiscrètes, l'auteur de Port-Royal a pris une position qu'il a caractérisée lui-même avec une netteté dont l'accentuation est peut-être trop déterminée. Nous ne prendrons au mot que l'auteur. Il se donne pour un sceptique, peu sûr de son doute et voisin du christianisme, écrivant l'histoire d'une génération de chrétiens avec un sentiment de respectueuse mélancolie ([1]). C'est aussi l'impression que laisse l'ouvrage. Montaigne, y lisons-nous, Montaigne ***c'est la pure nature au complet, sans la grâce*** (ce n'est pas nous qui soulignons); mais il n'est pas ajouté : la nature sans la grâce, c'est le ***péché.*** Gardons-nous de sous-entendre cette seconde clause; l'avis au lecteur que nous venons de mentionner est précisément là pour nous avertir. Saint-Cyran, Sacy, Pascal, c'est la foi; mais il n'est pas ajouté: la foi c'est la possession de la vérité, c'est la vie. On nous dit : voilà la nature, voilà la grâce, elles sont ainsi faites, elles se contredisent ainsi; les hommes de la nature ont telle complexion, les hommes de la foi et de la grâce se comportent de telle manière; mais c'est tout. N'est-ce pas là une exposition sans conclusion, l'étude sans terme? Oui, sans conclusion, sans affirmation derrière laquelle toutes les autres conclusions se rangent et à laquelle elles s'appuient. Il y a bien des conclusions cependant dans ce livre, des moments où la parole s'articule et devient efficace: il ne vivrait pas sans cela. Mais ces conclusions se contredisent. Elles sont de deux ordres, marqués et contradictoires, entre lesquels l'auteur oscille suivant le courant de la narration et l'action de la pensée présente. Le mot final, le mot qui tranche et résume n'a pas apparu; la confession que nous avons rapportée avertit qu'il ne faut pas s'y attendre. Le mot suprême ne viendra pas.

Cependant quels moments que ceux par où nous passons sous la conduite de l'auteur! Nous le voyons s'émouvoir et il nous émeut; son regard s'anime, sa voix devient solennelle, ses yeux se mouil-

([1]) Port-Royal, tome II, page 411, fin de la note.

lent et dirigent en haut leur humide rayon. Dans ces moments si sentis, quels hauts jugements, si fermes, si hardis, si justes, sont prononcés sur les hommes du siècle! Comme, à propos de l'évanouissement de Pascal, les Fontenelle, les Gœthe, les Talleyrand, sont vigoureusement caractérisés et remis à leur place! Et cette page sur Jésus-Christ, où la réserve même du langage se fait sentir comme une adoration! [1] Quand on en est là, comment l'auteur a-t-il pu se caractériser comme il l'a fait lui-même? C'est que, quand on en est là, c'est là qu'il en faut rester. Non pas toujours aussi haut, mais toujours aussi ferme. Et c'est la fermeté qui fait défaut. M. Sainte-Beuve a dit très-justement de Montaigne: «Tout d'un coup il salit.» Nous disons à son sujet: tout d'un coup tout se détend. L'écrou est rongé, et, au moment de serrer, la vis fait un tour sur elle-même, et tout est à recommencer. Cela paraît spécialement dans les moments où, avec sa finesse d'observation, sa pointe aiguë d'analyse adroite et sagace, il démêle et prend sur le fait les humaines infirmités. L'auteur les constate, et nous sommes bien éloignés de lui en faire un reproche, mais c'est avec un sourire, mais derrière ce sourire pourraît naître chez plus d'un, même chez des plus distingués, exprimé ou contenu dans les profondeurs de l'âme, l'amer et douloureux ricanement du doute victorieux. Cependant ce n'est pas là qu'est la question. Quand il s'agit des hommes, de ces êtres volontaires entre les mains de qui ont été déposées les clefs de leur propre destinée, il est moins décisif de savoir ce qu'ils *sont*, que ce qu'ils *deviennent*. Cela est vrai de tous, mais de nul autant que des chrétiens. Que Arnauld s'entête dans sa logique, que Pascal se refuse à témoigner sa tendresse à une sœur dévouée, que Marguerite Périer accepte le diacre Paris, qu'importe, après tout, si toutes ces misères, vaincues dans leur racine, ne restent encore debout qu'en apparence; si, à la venue du Maître, ces âmes rachetées s'avancent au devant de leur Bien-Aimé, débarrassées de leurs derniers stigmates, vêtues de vérité, de justice, et de charité!

C'est fait: nous avons dit toute notre pensée et déchargé notre cœur. Pour cela notre tâche n'est pas achevée, si du moins nous voulions tenter de tout dire et de tout relever. Au milieu du cours élevé, parfois austère du sujet, que de jolies écoles buissonnières

[1] Port-Royal, tome III, page 568. Il faut y joindre la note.

nous sommes invités à faire sur les pas de notre guide, que de charmantes et imprévues rencontres! Ici c'est Molière,

Molière, avec Tartufe, y doit jouer son rôle;

là, c'est l'écossais Stuart d'Aubigny, qui nous fait toucher à Saint-Evremond; Saint-Evremond! qui se serait attendu à le trouver sur ce chemin? et mille autres! Mais nous ne pouvons nous livrer à nos souvenirs, nous avons à émettre un vœu: c'est de voir le quatrième volume couronner promptement l'ouvrage et répondre à l'excitation croissante de nos désirs. Quelques mots de la préface, l'analyse succincte de ce quatrième volume, placée à la fin du troisième, nous font espérer que les délais ne seront pas aussi prolongés désormais. Par une détermination qui l'honore, M. Sainte-Beuve, on le sait, a quitté le séjour de Paris (un des quarante!), a quitté la France, pour chercher, loin de l'arène où s'agitent les passions politiques, une retraite studieuse et paisible, pour respirer un air calme, pour trouver du soleil et de l'attention pour ses travaux. Là, il poursuit cet enseignement public si heureusement inauguré à Lausanne. Ainsi le Port-Royal tirant vers sa fin, rejoint ses origines, et l'activité du professeur saura bien, tout en fournissant aux exigences de l'auditoire, ne pas oublier l'impatience des lecteurs.

Amsterdam, le 31 janvier. FRÉDÉRIC CHAVANNES.

POÉSIE.

Le Cygne.

A mon ami A. F.

Sur les flots du Léman, merveilleuse nature,
Le cygne, oiseau du lac, se berce avec bonheur;
Soit qu'il nage, des bords effleurant la verdure,
Soit qu'il s'égare au sein de l'onde bleue et pure,
On dirait une blanche, une vivante fleur.

Simple et frais ornement de nos rives si belles,
Il s'arrête en sa marche aux contours gracieux,
Puis, soudain, fièrement va déployant ses aîles,
Comme s'il voulait fuir au voûtes éternelles
Et, dans un libre essor, s'envoler vers les cieux.

Puis, repliant son aile à l'ombre du rivage,
Il s'abrite sous l'arbre où chantent les oiseaux;
Adieu son vol hardi, lointain pélerinage,
Car du ciel dans le lac il retrouve l'image,
Le ciel se montre à lui dans le profond des eaux.

* * *

De mes rêves aimés qui me dira le nombre?
Oh! le souffle du temps ne les effeuille pas;
Un surtout, que le jour soit radieux ou sombre,
Un rêve d'infini me suit comme mon ombre,
Et, constant voyageur, s'attache à tous mes pas.

Parfois, je voudrais fuir la terrestre vallée,
Vers les cieux toujours purs je voudrais m'élever;
Car, malgré la poussière où l'âme est exilée,
J'entrevois cette voûte éternelle, étoilée....
Dans les ruisseaux divins laissez-moi m'abreuver!

Puis, je sens l'amitié sereine et fraternelle,
Qui me presse la main, ô bonheur envié!
Mon rêve d'infini, je le retrouve en elle,
Je veux comme le cygne aussi plier mon aile,
Mon rêve se reflète au sein de l'amitié!

Bords de l'Arve. JULES VUY.

La galère du comte Pierre.

BALLADE.

On l'appelait le petit Charlemagne.
(*Les Chroniques.*)

Alerte! alerte! une galère!
Une galère sur les eaux:
Ne la voyez-vous pas glisser vive et légère
Vers les roseaux?

Ah ! de la plaine à la montagne,
Du bleu Salève au Mûverand,
C'est que l'on a bien peur du Petit Charlemagne,
Autrement dit Pierre-le-Grand !

Mais ce sont des pêcheurs que ramène la brise.
Sous les aulnes du bord, ô venez vous asseoir ;
Je vous raconterai, sur cette roche grise,
Ce que j'ai retenu des longs récits du soir.

Aï, Naye et Jaman n'avaient plus d'avalanches ;
Les clochettes sonnaient aux flancs des verts coteaux,
Et déjà, plus voisins des hautes cimes blanches,
On entendait chanter les pâtres de Veytaux.

C'était ici, venez : Gritty, la jeune blonde,
Et Paul, le chèvrier, sa houlette à la main,
Suivaient, en devisant, le bleu miroir de l'onde,
Insouciants du soir et de son lendemain.

Les pâles flots du lac endormis sur la plage
Aux pieds des deux amants mouraient silencieux ;
La lune qui blanchit les sables du rivage
Ne montrait pas encor son disque dans les cieux.

Ils étaient fiancés; ils rêvaient de guirlandes,
Puis ils se promettaient de s'aimer bien longtemps,
Et mêlaient quelquefois à leurs chansons romandes
Ces doux propos d'amour que l'on dit à vingt ans.

Des cavaliers soudain franchissent une haie ;
Ils vont à toute bride et Paul les aperçoit.
Il ne les a pas vus débarquer dans la baie,
Mais il voit sur la rive une voile... il conçoit !

Le Comte avait un jour, en passant sur la grève,
Vu la blonde Gritty jouer par les prés verts,
Puis elle avait été sa pensée et son rêve,
Et pour lui ses yeux bleus étaient tout l'univers.

Il avait envoyé ses cavaliers en quête,
Et voilà, c'était eux, et Paul ne savait rien,
Mais un pressentiment qui roulait dans sa tête
Lui criait : O prends garde à Gritty, ton seul bien !

Malheur ! les cavaliers l'entourent et le pressent ;
Gritty pâle et tremblante est tombée à ses pieds.
Paul est un fort berger, mais des piques s'abaissent....
« Manant ! te veux-tu voir pourfendre en deux moitiés ?

Si tu veux vivre encore, hé bien ! livre ta dame...»
Mais Paul, l'œil en furie, a brandi son bâton :
« Voleurs de grands chemins ! prenez d'abord mon âme !
Lâches ! vous êtes six ! six loups pour un mouton !»

Aux pillards d'outre-lac il a rompu deux piques;
Le fer de sa houlette est tout rouge de sang ;
Le désespoir grandit ses forces héroïques,
Et l'un des cavaliers sur le sable est gisant.

Mais las ! il est atteint par un trait d'arbalète :
Un des lâches, n'osant le prendre seul à seul,
A reculé deux pas pour lui percer la tête,
Et le voilà sans vie attendant son linceul.

L'écho redit alors ces cris : — Vive Savoie !
Le drôle, par ma foi, donnait de fort bons coups,
A preuve que Girault a dû lui payer l'oie...
Emmenons la donzelle, et vite embarquons-nous ! —

On relève la blonde. Un cavalier l'emporte,
Et bientôt la galère ouvre un pâle sillon
Sur le lac azuré, mais la blonde était morte,
Quand la nef arriva sous les murs de Chillon.

Le Comte regardait à travers une ogive,
Tout joyeux, mais bientôt on le tira d'erreur:
Ses blasphèmes alors firent trembler la rive;
On dit qu'il en devint presque fou de fureur.

Alerte! alerte! une galère!
Une galère sur les eaux:
Ne la voyez-vous pas glisser vive et légère
Vers les roseaux?

Ah! de la plaine à la montagne,
Du bleu Salève au Mûverand,
C'est que l'on a bien peur du Petit Charlemagne,
Autrement dit Pierre-le-Grand!

LOUIS FAVRAT.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

MARS.

Paris n'a peut-être jamais été si tranquille que depuis quelques mois. Le 29 janvier; les cris de fureur que pousse encore de temps en temps la Montagne; les essais de banquets et les harangues rouges dont les enluminent des orateurs obscurs, ou M. Ledru-Rollin qui se raccroche à tout, même à ces niveleurs dont il parlait avec une si tranquille assurance et un si magnifique dédain quand il était au pouvoir; les tentatives du parti vaincu en juin pour gagner l'armée, pour embaucher les soldats, pour allécher les paysans par la perspective de la restitution du milliard d'indemnité accordé aux émigrés de la première révolution, rien de tout cela ne remue, ne pénètre au fond, et nous sommes bien étonnés de voir les correspondans de nos journaux suisses en proie à des terreurs présentes dont les Parisiens ne se doutent pas. L'attention est pour le moment concentrée, au dedans, sur le procès des accusés du 15 mai, qui vient de s'ouvrir devant la haute cour réunie à Bourges, comme celui de Babeuf et de ses complices le fut devant celle de Vendôme; bientôt elle le sera sur les élections pour la prochaine Assemblée Nationale. Au dehors, ce sont les affaires d'Italie; la république à Rome et en Toscane; la victoire des Mazzinistes et de leur chef, dont on n'admire guère ici l'emphase mystique et vulgaire, qui cependant, le succès le prouve, n'a pas été sans puissance relative et sans habileté; ce sont encore les nouvelles de Hongrie, si étrangement contradictoires que l'on dirait un jeu; l'apparition des Russes en Transylvanie, l'attitude équivoque, mais toujours menaçante du czar; les pertes cruelles des Anglais dans l'Inde, où leur empire ne s'étend plus avec la même facilité; le monde qui semble vouloir se remuer de nouveau sur une plus vaste échelle; enfin, la guerre générale dont on sent le feu qui s'attise petit à petit, sans savoir quand il éclatera ni même sans être parfaitement sûr, malgré tout, qu'il doive éclater.

L'immense majorité de la France certainement ne veut pas de la guerre ; ce qu'on veut, c'est l'ordre et la sécurité. Aussi, les idées d'intervention n'ont-elles guère d'écho dans le public pas plus qu'à la Chambre. M. de Lamartine déclare la question pontificale la plus compliquée qui existe. Il se balance, il s'élève ou s'abaisse dans le nuage, sans jamais parvenir à s'en dégager ; M. Ledru-Rollin y tonne assez bien ; on discourt, on déclame, on ne résout pas ; l'Assemblée et le gouvernement ne disent ni oui ni non, et si l'on peut s'en tenir à des protocoles, il est évident que l'on y est tout résigné d'avance. Le public reste indifférent ; il y a toujours stagnation, affaissement dans les esprits et dans les idées ; on vit au jour le jour, sans trop songer à ce passé qui compte un an à peine, ni à un avenir qu'on aime autant ne pas prévoir.

La situation est assurément raffermie. Est-ce à dire pour cela qu'elle n'ait plus d'abîmes, et parce qu'ils se voilent qu'ils soient comblés, de manière à ce qu'on puisse s'y aventurer d'un pied sûr ? La Bourse a beau faire des merveilles de hausse non moins rapide que soutenue, et dont ses annales n'offrent pas d'exemple pareil ; on se tromperait fort de croire que toutes les affaires suivent ce mouvement, qu'elles remontent aussi à proportion, et avec elles le travail. Ce retour de confiance n'est qu'à la surface. Bien que Paris ait repris son animation habituelle, les classes riches s'interdisent toujours une partie de leur ancien luxe, les classes pauvres manquent toujours du nécessaire. Peut-être même cette hausse de la Bourse dit-elle trop clairement à celles-ci : « Quand vous espériez tout, nous n'espérions rien ; nous espérons de nouveau, maintenant que vous êtes déçus ! »

Mais si l'on voulait essayer de juger la situation sur des traits encore incertains, retenus, peu dessinés, voici, croyons-nous, le symptôme le plus grave qu'on y découvrirait : c'est qu'il s'y fait une séparation sourde, mais profonde, irrévocable, entre ceux qui veulent le maintien de la république et ceux qui attendent une restauration monarchique sous une forme ou sous une autre, Régence, Empire ou Légitimité. Si cela continue, cette séparation finirait par aboutir à celle de la France, à quelque grande rupture tôt ou tard ; la réaction brusque terriblement les choses ; elle pousse sa pointe, comme on dit, avec une audace qui peut la mener loin, d'autant plus qu'il s'y joint déjà cette étrange et constante illusion qui semble être l'élément naturel du pouvoir. Les républicains modérés eux-mêmes sont furieux, et, si l'occasion se présentait, ils n'hésiteraient pas. Le Président passe toujours plutôt pour vouloir sincèrement la république ; mais si la réaction triomphait et qu'elle ne lui laissât que le choix de la monarchie pour lui ou pour un autre...... Les journaux légitimistes demandent à cor et à cri la *sanction de la constitution* par le peuple, qu'ils croient prêt à revenir non-seulement sur 1848, mais sur 1830. La *Presse* qui, en politique, déclare

avec assez de raison n'estimer que les choses pratiques, et dont le tact du possible et de l'actuel est si fin, leur répond par ces mots : *Respect de la Constitution.* Ils l'accusent de manquer de principes et de ne croire qu'aux faits ; mais elle leur demande si le remplacement des mérovingiens par les carlovingiens, puis des carlovingiens par les capétiens, fut autre chose qu'un fait. En attendant, les portraits et les bustes d'Henri V s'étalent partout côte à côte de ceux de Louis-Napoléon. Nous avons vu un médaillon en relief où la figure d'Henri V était à demi superposée sur celle d'Henri IV, sans doute pour qu'on remarquât mieux la ressemblance ; mais, malgré le soin de l'artiste à la faire valoir, nous avouons qu'il nous a paru difficile de la trouver. On rencontre aussi les portraits d'autres membres de la famille, de l'une et de l'autre branche ; enfin, pour couronner le tout, celui du vicomte d'Arlincourt, drapé dans son manteau comme le *Solitaire*, et portant pour légende le titre de sa brochure *Dieu le veut !* brochure légitimiste au sujet de laquelle il fut poursuivi il y a quelques mois et acquitté devant le jury.

Le règne de la branche aînée est généralement tenu pour synonime de celui des jésuites et de l'étranger ; mais on ne peut jamais jurer de rien avec la mobilité et l'impressionabilité française. Les légitimistes disposent, d'ailleurs, de plusieurs départements. Puis, en France plus qu'en aucun lieu du monde, on adore le succès ; la servilité y est moutonnière comme la liberté, et une grande masse flottante s'y incline toujours devant ceux qui savent prendre ou garder le pouvoir.

La république, cependant, outre sa force propre, en a une autre dans la rivalité des partis monarchiques : ceux-ci ne seraient pas réduits à un seul, encore que le comte de Paris, au dire de certains politiques, fût adopté par le duc de Bordeaux, dont le mariage paraît condamné à demeurer stérile. La république a ainsi bien des chances de se consolider. Plus elle vit, plus on s'y accoutume ; et, indépendamment de toute raison de principe, il faut désirer qu'elle vive, car les républicains n'admettent pas contre elle la décision même du peuple et du suffrage universel, et si la question se posait jamais, il n'est guère possible de penser qu'elle se tranchât autrement que par la guerre civile.

— L'anniversaire du 24 février a été froidement et assez misérablement fêté : cependant le cri de Vive la République, bien que faible, y était encore le plus dominant. Mais quoi ! tout cet enthousiasme et ce bruit d'il y a une année, ces feux, ces fleurs et ces chants de victoire, un remuement si profond, un si vaste embrasement, tant de craintes terribles, tant d'espérances suprêmes, tout cela passé, éteint, évanoui ! on croit avoir fait un rêve.

— Il est difficile de prévoir ce que seront les élections, quoiqu'on

s'attende en général à ce qu'elles soient pour le moins très-modérées; mais, en tout pays, le scrutin populaire est comme le peuple lui-même : caché et malin. Les paysans ont toujours sur le cœur l'impôt des quarante-cinq centimes : c'est même à le leur rendre que ceux qui l'avaient décrété le plus sottement du monde et qui, fièrement, en font maintenant un grief à leurs adversaires, proposent d'affecter la restitution du milliard d'indemnité. Il n'est pas sûr, toutefois, que les paysans soient aussi opposés à la république qu'on le pense : ils lui reprochent moins ce qu'elle est que ce qu'elle a fait. Un de nos amis qui passe une partie de l'année à la campagne a cru remarquer en eux le germe d'une idée singulière et dangereuse : ils voient, dans la république, l'œuvre de la bourgeoisie, et, ne regardant pas à ce que la bourgeoisie en a la première et le plus souffert, ils l'accusent de tout le mal, ils commencent à s'en prendre aux *messieurs* de ce qu'après avoir fondé la république, ils ne savent ou ne veulent pas la faire marcher. Quant aux départemens de l'Ouest, à l'ancienne Vendée, il paraît qu'ils nommeront des légitimistes renforcés, des légitimistes de 1815, si ce n'est même de plus loin, un parent de George Cadoudal par exemple. « Nous autres républicains des villes, écrit un de ces derniers, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à préparer des munitions, car avec de tels députés et un tel esprit, les campagnes sont capables de nous attaquer. » Ici, à la Bourse et dans la classe commerçante, on votera dans le sens de la république ; on trouve toute tentative de restauration monarchique trop hasardée et trop dangereuse.

Les spéculateurs sont d'un enchantement, (pourvu que ce ne soit pas une illusion !) d'un entrain dont on n'a pas d'idée. La hausse vient de ce que tout le monde demande à acheter des fonds et presque personne à en vendre. Des hommes qui voyaient tout perdu il y a un an, aujourd'hui voient tout regagné ; mais la Bourse, ce thermomètre du crédit public, l'est beaucoup moins des élections et du sentiment populaire.

— Il n'est pas jusqu'au Président qui n'ait paru un jour à la Bourse et qui n'y joue aussi, dit-on, non-seulement pour contribuer au relèvement du crédit, mais pour en profiter, car ses finances sont fort délabrées. Généreux par nature et par position, il était déjà tout percé de dettes avant d'arriver au pouvoir, et il est encore plus grugé depuis qu'il y est. La France, en outre, ne se soucierait guère d'un président à l'Américaine : on veut qu'il dépense, qu'il donne des fêtes, et il ne paraît point que cela soit contre ses goûts. Six cent mille francs, c'est bien peu pour suffire à tant d'exigences diverses. A en croire le bruit public, la chose en serait venue à ce point que ses fournisseurs l'auraient déjà menacé de lui retirer leurs services. Quoi qu'il en soit, la Chambre vient de lui accorder cinquante mille francs par

mois pour frais de représentation, ce qui double ainsi son traitement. Du reste, on lui sait gré de la tranquillité actuelle ; il la représente, on lui en fait honneur si on ne la lui attribue pas absolument. La *Presse* dans sa demi-opposition, même des journaux plus prononcés, l'exceptent volontiers de leurs attaques contre ses ministres. On trouve qu'il aime un peu trop à parader en grand uniforme ; c'est le défaut de tous les bonapartistes, défaut très-français d'ailleurs : l'amour du panache ; le panache est leur marotte ; mais Louis-Napoléon n'excite pas de défiance, il passe pour un bon homme sinon pour un grand homme, il a toujours ses partisans dévoués et, bien qu'on ne pense guère à lui personnellement, il gagne cependant plutôt qu'il ne perd dans l'opinion.

— Proudhon a parfois des mots assez brutalement salés. On parlait devant lui de Cabet et des Cabétistes. — « Ce sont des huîtres ! » s'écria-t-il. Comme on lui fit observer qu'il fallait pourtant leur reconnaître du dévouement, du patriotisme, l'amour de l'humanité, — « Oui, ajouta-t-il, ce sont des huîtres attachées au roc de la fraternité ! »

Dernièrement nous entendions un membre du conseil d'administration de la Banque du Peuple dire à propos de Proudhon, dans l'enthousiasme que lui inspirait son génie : — « Je voudrais qu'on l'enfermât, qu'on le retînt en prison pendant trois ans, pour qu'il pût mettre en œuvre ses idées : on verrait alors tout ce que contient cette tête puissante ! » — Trois ans de prison pour en faire jaillir, par voie de compression, le bonheur du genre humain, voilà bien une idée d'ami socialiste !

— Barbès, Albert et d'autres accusés du 15 mai refusent de reconnaître la juridiction de la haute-cour de Bourges : ils ne se rendent à la salle d'audience que traînés par des gendarmes, et gardent un silence obstiné durant tout le cours des débats. Raspail et Blanqui les acceptent. Blanqui y porte sa profonde entente de l'art de conspirer qui le fait aussitôt se reconnaître dans toute espèce de voies souterraines, son mordant de pensées et d'images ; Raspail, une modération semée de traits acérés d'ironie qui en relèvent plutôt qu'ils n'en détruisent l'effet. « Tout le monde sait, dit-il, que nous prenons chaque matin, en nous levant, une tasse de sang pour notre déjeûner, en ayant soin d'y mettre un morceau de sucre pourtant. » Sur la déposition d'un de ses co-accusés obscurs, qu'il regarde comme un agent provocateur : « Vous voyez bien que monsieur est trop honnête homme pour se trouver dans la compagnie de scélérats tels que nous. » A propos de M. Dupin et de ses changemens d'opinion en fait de non-rétroactivité des lois : « Souvent *jurisconsulte* varie, Bien fol est qui s'y fie ! » Une lutte incessante avec la police, sans parler de celle qu'il soutient avec ses envieux de la Faculté de Médecine, a donné à Ras-

pail un caractère soupçonneux qui outre volontiers les choses, et qui pourra lui faire du tort s'il y cède dans la suite de ce grand procès ; mais la manière dont il y a débuté est certainement un modèle de convenance, d'esprit, d'éloquence et d'habileté.

— M. Ledru-Rollin gagne à la tribune comme orateur, sinon comme chef de parti. On trouve que son talent a grandi ; mais amis et ennemis s'accordent à dire que c'est un caractère sans consistance.

— M. de Lamartine, assure-t-on, est encore plus étonnant dans sa conversation que dans ses discours et dans ses ouvrages : un mot lui suffit pour relever la balle avec des bonds merveilleux ; c'est une verve, un éclat incomparables. Dans les commissions dont il est membre, quand il se dispose à parler, on a des mouvemens d'impatience ; mais on se laisse bientôt gagner par cette parole harmonieuse et vibrante ; on l'écoute, on s'oublie ; puis, quand il a fini, on tire sa montre et l'on dit : « Comme le temps passe ! voilà deux heures que nous n'avons rien fait ! »

— Vers la fin des *Confidences*, Lamartine rompt décidément avec la poésie ; Lamartine en personne, disons-nous, et non plus seulement par la bouche de Julie s'adressant à Raphaël (1). Cette nouvelle abjuration de son passé, cette nouvelle manière de s'exhausser en se rabaissant, de chercher une dernière émotion dans le dégoût de soi-même et l'orgueilleux dédain de ce qu'on a fait, n'est pas très-flatteuse pour le public, à qui l'on dit ainsi en bons termes: Tu n'es qu'un âne et tu m'as sottement admiré, je me sens bien plus grand que tu ne me peux voir ! Quoi qu'il en soit, ce sera sans doute là, dans l'édition annoncée (2), le commentaire naturel de ces belles strophes que la prose même de M. de Lamartine, nous persistons à le croire, ne saurait jamais égaler :

Peut-être à moi, lyre chérie,
Tu reviendras dans l'avenir,
Quand de songes divins suivie,
La mort approche, et que la vie
S'éloigne comme un souvenir.

Dans cette seconde jeunesse
Qu'un doux oubli rend aux humains,
Souvent l'homme, dans sa tristesse,
Sur toi se penche et te caresse,
Et tu résonnes sous ses mains.

Ce vent qui sur nos âmes passe,
Souffle à l'aurore, ou souffle tard ;
Il aime à jouer avec grace
Dans les cheveux qu'un myrte enlace,
Ou dans la barbe du vieillard (3).

(1) Voir notre dernière livraison, page 95 de ce volume.
(2) Ibid. page 103.
(3) *Nouvelles méditations poétiques*, méditation XXVIe.

Maintenant la poésie n'est plus, pour M. de Lamartine, qu'une forme artificielle et vieillie, bonne pour les peuples enfans ; la prose est la langue de leur âge viril : et il ajoute qu'il aura pour lui, dans cette opinion, tous les vrais poètes, qu'il n'aura contre lui que les versificateurs. La poésie, dit-il encore, recherche puérilement, et aux dépens de l'idée, la volupté du son. Comme si la prose ne la recherchait pas aussi ! comme si les oreilles cessaient de vouloir être flattées parce qu'elles entendent de la prose et non pas des vers ! comme si M. de Lamartine lui-même ne balançait pas à plaisir ses longues périodes oratoires et ne s'y berçait pas avec nous dans des flots d'harmonie ! Non ; la simple et juste vérité eût été de dire que la prose peut devenir aussi, et qu'elle est devenue en français plus que dans aucune langue moderne, un rhythme savant, susceptible de toutes les beautés et de toutes les délicatesses de l'art; mais ce rhythme a ses effets propres, et celui de la poésie a aussi les siens. L'un ne peut pas remplacer l'autre, et chacun d'eux est inhérent à certains génies comme à certains sujets. On pourrait à rigueur se représenter les *Méditations* en prose ; on en aurait la pensée, l'élan même, l'effusion plaintive, mais on n'en aurait pas le chant, on n'en aurait qu'un écho affaibli, qui resterait bien moins dans le cœur. Pliée à un mètre régulier, la langue de Fénelon, en revanche, ne serait plus ce flot de sagesse et de grace qui s'échappe de ces lèvres divines comme d'une source toujours coulant sans effort et toujours en fleur ; mais qu'on essaie de se représenter autrement qu'en vers, *Phèdre, Britannicus, Athalie*, le monologue d'Auguste, le duel du Cid, les imprécations de Camille, ou dans un ton opposé, dans les cordes légères du rhythme poétique, la bonhomie de La Fontaine, l'ironie du *Pauvre Diable* et du *Mondain*. Racine pourtant savait écrire en prose; Voltaire, je pense, et Molière aussi. *L'Avare*, en vers, eût été moins franc, moins vrai, moins réel : pour Harpagon, en effet, la césure, la rime sont une dépense, un luxe qu'il ne peut pas se permettre ni tolérer dans sa maison. Mais le *Tartufe*, en prose, serait diminué de moitié; le *Misanthrope*, du tout; il n'en resterait rien. Concluons, pour ne pas multiplier davantage les exemples : sacrifier l'un des deux instrumens à l'autre, ce n'est pas se montrer supérieur comme on croit, ce n'est pas s'enrichir, c'est s'apauvrir avec une injuste et capricieuse légèreté.

Et puis, est-ce bien Lamartine lui-même qui pense ainsi ? n'est-ce pas quelque autre qui pense en lui ? cet anathème qu'il lance à la forme poétique, ne le lui a-t-on pas soufflé, fait-il autre chose que le rendre avec sa merveilleuse et insouciante docilité à répondre à tout vent qui passe, s'il est nouveau ? On serait pour le croire et voir là une influence féminine, sans même remonter aussi haut que l'idéale et lointaine Julie, dont Raphaël exprime déjà avec complaisance l'opinion à ce sujet. Les femmes, en effet, mettent peut-être encore plus

d'exclusion dans les choses de l'esprit que dans celles du cœur. En outre, si elles ont le don d'écrire facilement bien, si le style leur naît comme une grâce naturelle, elles le possèdent moins comme art, elles en ont moins le mordant, le contour ferme et bien dessiné. Aussi se sont-elles élevées plus haut dans la prose que dans les vers, où l'art proprement dit et le travail technique sont jetés dans un moule et astreints à un type plus arrêtés. Le vieux Corneille ne disait-il pas, à Mme Deshoulières je crois, qu'il fallait une bonne paire de moustaches pour faire une tragédie? Les plus grands talents féminins dans la littérature française appartiennent à la prose : Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mme de Staal-Delaunay, Mme de Staël ; de notre temps encore, Daniel Stern par exemple (Mme d'Agoult), et surtout George Sand. A qui Lamartine doit-il sa *pique* actuelle contre la poésie, s'il la doit à quelqu'un et s'il la doit à une femme comme nous serions tenté de le soupçonner? Ce n'est pas à Mme Sand, presque toujours confinée dans son Berry et avec laquelle il est, d'ailleurs, assez peu lié, bien qu'au gouvernement provisoire il l'ait, disait-on, solennellement embrassée au nom de la République, après Février (1). Serait-ce à Daniel Stern, qu'il voyait beaucoup l'hiver passé? Si Daniel Stern n'a pas les préventions de Julie contre les vers, ce que nous ignorons assez pour n'en pouvoir pas jurer, on ne saurait nier sa ressemblance avec elle par un certain tour d'esprit philosophique et, à défaut d'athéisme, par un panthéisme rêveur.

Il semble que, dans *Raphaël* aussi, on entende comme un autre écho se mêler à celui de la voix de Julie. L'Elvire du poète fût-elle en réalité ce que le romancier nous la montre (2), elle ne pouvait pas l'être sous cette forme au temps où elle vivait. Il lui donne des couleurs, des images, une langue, un accent, et même dans la pensée une direction, un courant évidemment plus modernes. Comment se fait-il que M. de Lamartine n'ait pas été plus simplement fidèle à ses souvenirs? qui l'en a détourné? qui s'y est mêlé? dans ce récit du passé quelle est la part du présent? Il y aurait là de quoi intriguer la curiosité, de quoi même éclairer l'esprit de ceux qui cherchent à se bien rendre compte du procédé, de la manière et de la personnalité d'un homme aussi haut placé parmi les illustrations de notre âge. A cette question, nos petites archives nous fourniraient peut-être plus d'une réponse. Nous croyons savoir, par exemple, que si Lamartine ne lit guère Cicéron, il existe à Paris une dame, estimable et docte,

(1) Voir notre *Chronique* de Mars 1848, *Revue Suisse*, t. XI, p. 175.

(2) On pourrait en douter : voir notre précédente *Chronique*, p. 97 de ce volume. « Julie, écrit un contemporain, se trouvait à l'arrière-saison à Aix; il n'y avait plus personne ; elle s'ennuyait. Pour passer le temps, elle reçut la cour du beau jeune homme aux yeux d'ange et aux cheveux bouclés. Elle le trouva bon pour un entr'acte. Voilà tout. »

vivant d'ailleurs à l'écart, qui le lit dans l'original. Elle en parle à merveille, et son opinion, adoptée et reproduite par une autre bouche dans des entretiens avec Raphaël, l'orateur français s'en est aidé pour composer à sa guise le portrait de l'orateur latin ([1]). Contentons-nous de signaler ce reflet, et, pour le reste, bornons-nous à constater et à expliquer ainsi le désaccord de la vraie Elvire avec Julie et le manque de réalité qui se sent sous les phrases. Parfois on dirait vraiment que dans ce cadre de *Raphaël*, sous prétexte de peindre Elvire, l'auteur n'a fait autre chose que prêter à celle-ci des conversations qu'il aurait eues avec quelque femme célèbre de notre temps. C'est bien cela : un canevas de vingt ans, et pour broderie, des pensées de cinquante. Composez donc un charme avec un pareil assortiment! Mais nous ne voulons pas revenir autrement sur ce livre dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Seulement nous avons cru que ces anecdotes et ces traits de caractère étaient de nature à les intéresser; car il y a là, sur un procédé de composition moins rare qu'on ne pense, un jour curieux, qui rendrait raison de bien des choses, et dans tous les cas, bon à noter.

— Citons encore un mot d'une femme d'esprit et de sens, qui disait de Julie : « On ne s'y attache pas, et, quand elle meurt, on est enchanté d'en être débarrassé. » Mot tout français et du meilleur aloi, résumant on ne peut mieux l'impression finale qu'on emporte de *Raphaël*.

— Les *Débats* ont enfin publié un article sur les *Girondins*. Il est de M. de Molènes, et contient plus d'une insolente vérité, celles-ci par exemple : « L'*Histoire des Girondins* est le livre le plus propre à exciter cette passion pour les scènes tumultueuses des guerres civiles. C'est de toutes les œuvres celle où triomphe avec le plus d'éclat l'esprit de confusion et de désordre...... Ce livre, et c'est pour cela qu'il a été si populaire, est la plus complète expression de tous les malaises, de toutes les contradictions, de toutes les erreurs de la conscience publique... Rien n'y est arrêté : c'est un ouvrage écrit au hasard et sous une inspiration changeante.... On a dit souvent : C'est un roman. Oui, c'est un roman dangereux en politique comme *Werther* en amour; c'est un roman capable de pousser tout un peuple aux rêveries funestes et au suicide.... » M. de Lamartine dit de Marie-Antoinette : « Ainsi mourut cette reine, légère dans la prospérité... elle ne sut que charmer, égarer et mourir. Le peu de solidité de son esprit l'excuse. » Le critique, s'emparant des propres mots de l'auteur, les retourne à l'instant contre lui. Un jour, dit-il, on lui appliquera « ces paroles qui, par un étrange hasard, le caractérisent avec tant de justesse : *Il ne sut que charmer, égarer.... Le peu de solidité de son es-*

([1]) Notre dernière *Chronique*, p. 102 de ce volume.

prît l'excuse. Il s'est fait le chevalier de Robespierre, s'écrie-t-il encore : c'est Renaud qui se jette aux pieds du monstre et plonge sa lance dans le sein d'Angélique. »

— Quand il formulait, sur Marie-Antoinette, ce jugement si leste et si dur, Lamartine pouvait se croire encore généreux par comparaison avec MM. Louis Blanc et Michelet, par comparaison surtout avec ces écrivains à encre rouge dont la fraternité s'interdit tout sentiment de pitié pour une épouse et pour une mère, parce qu'elle a eu le malheur d'être reine. Ceci nous remet en mémoire une lithographie qui se voit sur les quais à la librairie phalanstérienne, entre un phalanstère en peinture et le portrait de Fourier. Deux anges annonçant que le jour de la justice est venu, chassent devant eux les rois contemporains, misérable foule qui s'enfuit ou tombe à terre : Louis-Philippe est étendu tout de son long ; l'empereur d'Autriche, le czar tournent le dos; des bambins couronnés pleurnichent dans la bousculade. Passe pour ceux-là ! De plus, à gauche et dans le fond du tableau, les anges planent sur les rois du passé, plongés tous dans une mer de feu : Louis XI, bien qu'il ait été assez bon terroriste en son temps ; François Ier, Louis XIV, cela va sans dire ; ne sont pas même exceptés Charlemagne ni Napoléon. Passe pour ceux-là encore ! quoique, en dépit du peintre, Napoléon en uniforme ait une mine assez drôlement calme au milieu des flammes qui l'entourent de toutes parts. Mais ce qui n'est plus seulement ridicule, ce qui est odieux, c'est de voir un peu en arrière de lui, car on a eu l'attention de placer tous ces monstres impériaux ou royaux dans leur ordre chronologique, Marie-Antoinette se penchant tendrement sur l'épaule de Louis XVI. On dirait deux bergers. « Voilà qui est étonnant, pensais-je en considérant leur supplice : et moi qui avais toujours cru bonnement qu'ils avaient été guillotinés ! »

— Je me suis arrêté aujourd'hui devant un autre tableau exposé aussi sur les quais. Le marchand le prétend d'un vieux maître ; il n'est pas sans mérite ; il a du moins celui de l'horreur. L'artiste a voulu représenter la proscription de Sylla. Les soldats se précipitent sur les victimes désignées, qui courent en vain ou, jugeant la fuite inutile, tendent la gorge aux pieds des colonnes et des statues. Il y a déjà, dans l'enceinte de la place publique et dans ses recoins obscurs, une belle foule de décapités. Sylla est assis sur son tribunal, le bras étendu, le geste impassible. On lui apporte les têtes, on les compte et on les range devant lui une à une....... — « En voilà une bonne de révolution ! » s'écria un gamin fourré parmi les spectateurs et regardant ce tableau d'un œil avide. — *En voilà une bonne de révolution !* Hélas ! il ne savait pas que les aristocraties ont aussi leurs sanglants triomphes, leurs dictateurs, leur terrorisme, et que les partis ne peuvent rien s'envier en fait de proscriptions et de vastes tragédies.

— Daniel Stern rassemble les matériaux d'une histoire de la révolution de 1848. Il doit en avoir quelques-uns d'original, sans parler de tout ce qu'il se plaît, dit-on, à raconter du rôle qu'aurait joué dans la révolution George Sand, avec léquel Daniel Stern est depuis longtemps brouillé, mais brouillé....., malgré son pseudonyme masculin, comme les femmes se brouillent.

— A côté de la rente qui monte un peu trop comme une soupe au lait, les théâtres baissent de plus en plus. Sous la direction de l'excellent Ronconi, avec Lablache, Alboni et même Teresa Milanollo, les Italiens ne remplissent pas leur salle. L'opéra vivote avec le merveilleux *violon du diable* de Saint-Léon, en attendant le *Prophète* de Meyerbeer, qu'on attend depuis dix ans et qui pourtant, cette fois, est bien décidément en répétition. Le Théâtre Français lutte courageusement contre le malheur des temps et les caprices de Mlle Rachel; une petite comédie de M. de Musset, fine et pâle, vient d'y réussir assez bien.

Quant aux théâtres secondaires, l'agonie est longue et pénible. Ils meurent avec de beaux succès, faute de public qui puisse payer un plaisir, et, pour ainsi dire, de leur belle mort. C'est ainsi que la Porte Saint-Martin succombe, ce théâtre si aimé où l'on voyait, il y a quelques années, la 160me représentation d'une pièce quelconque. Aujourd'hui, on vient d'y donner un très-beau drame de M. Emile Souvestre une œuvre littéraire, saisissante et originale s'il en fut, et le théâtre n'en tombe pas moins en faillite trois semaines après.

Ce drame, intitulé *le Pasteur* ou *l'Evangile et le foyer,* est la mise en action très-vive de la lutte qui a lieu dans le cœur et dans la vie d'un homme lorsque ses devoirs publics le tyrannisent jusque dans sa position privée et flétrissent ses plus douces espérances de cœur. Pour arriver à cet extrême contraste, il a fallu, il est vrai, ne pas se borner tout simplement au pasteur, mais aller un peu jusqu'à l'apôtre et au réformateur. C'est ainsi que Stiphélius, jeune homme de trente ans, se trouve à la tête de la secte des Ahasvériens. Blessé et cru mort par son parti, il s'est réfugié dans la maison d'un major-forestier, dont il épouse la fille, bien décidé à cacher désormais le reste de sa vie dans le bonheur de cet amour. Il est retrouvé par les siens dans un moment de persécution, et forcé de fuir avec eux. Pendant qu'il relève leur cause et la mène de triomphe en triomphe, sa femme est entraînée et perdue par un scélérat de bonne compagnie, qui profite de sa tristesse et de sa rêverie pour égarer sa raison. Stiphélius revient. Il subit les contraintes de la célébrité et les tiraillements incessants de la secte, qui veut toujours le voir et l'entendre quand il aurait besoin de tout son temps et de toute son attention pour deviner le malheur qui l'a reçu au foyer domestique : sa femme malade et gémissante, son beau-père éperdu, toute joie envolée, toute sécurité

en deuil. Un moment très-dramatique est celui-ci : dans un cimetière, à côté de l'église où prêche Stiphélius, son beau-père se bat en duel avec le séducteur; Stiphélius vient les séparer; puis il finit par savoir pourquoi ce duel a lieu, et la nature l'emportant, il se trouve à son tour en révolte, au pied de la croix, et en proie à toute la furie des passions humaines. Le dénouement se passe dans l'intérieur d'une église, où le pasteur, en chaire, ouvre l'Evangile pour trouver à la fois un texte à son discours et une réponse à son cœur ; il tombe sur l'histoire de la femme adultère et sur ces paroles décisives : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et la toile tombe.

M. Marc Fournier, de Genève, dont nous avons déjà mentionné les débuts dans la carrière dramatique, a fait jouer aussi avec un succès inutile un grand drame à l'Ambigu : *le Pardon de Bretagne.*

— Une jeune personne vivant loin de Paris, s'était éprise de M. Michelet sur la lecture de ses ouvrages. Elle lui écrivit pour lui témoigner son admiration; ses lettres l'intéressèrent, et il l'épouse. Elle est sans fortune, et plus jeune que lui de moitié.

M. Michelet avait recommencé son cours. Les cris, les chants révolutionnaires qui précédaient presque toujours son entrée dans la salle, l'ont décidé à le terminer brusquement. Dans une des dernières leçons il a franchement déclaré n'être plus chrétien, ajoutant que dans le 2me volume de son *Histoire de France* il l'était encore. Nous en demandons bien pardon à M. Michelet : mais il n'était pas chrétien non plus à ce moment-là. En nous exprimant ainsi, nous n'avons du reste aucune intention blessante; car nous pensons, non seulement qu'il vaut infiniment mieux répudier le christianisme que de prétendre l'accepter lorsqu'on ne l'accepte au fond pas du tout, mais de plus, qu'une foi purement dogmatique, comme on en voit tant, vous met dans le pire de tous les cas: celui où l'on sera battu de plus de coups parce qu'on a *connu* et qu'on n'a pas *agi* selon sa connaissance.

— Dans quel temps nous vivons! nous écrit un de nos amis de Suisse, dont les paroles nous feront rentrer, mieux que nous ne le pourrions nous-même, dans la conclusion sérieuse de tous ces traits d'histoire contemporaine que nous rassemblons ici chaque mois : — « Dans quel temps nous vivons! On a dit cela, prétend-on, dans tous les siècles et de tous les siècles. Mais avouons qu'aujourd'hui, il y a quelque chose de plus que dans beaucoup d'autres occasions où ce mot de la misère humaine a pu sortir de beaucoup de bouches. Et je mets même de côté tout ce qui regarde la politique (ce qui n'est pas mettre de côté peu de chose). Mais ce qui m'effraie, c'est ce vide énorme dans les consciences, et par suite cette dégénération, cette dégradation même du caractère humain que tout trahit partout. On parle des enne-

mis de l'ordre, et l'on ne parle que de cela; mais regardez de l'autre côté : trouvez-vous mieux? Les manifestations sont différentes et voilà tout. Pas plus de conscience ici que là, et à une certaine hauteur toutes les diversités s'effacent. D'ailleurs les symptômes accusateurs n'ont pas manqué. On dirait qu'on n'a jamais vu ni Teste, ni Cubières, ni Praslin, ni Léotade! L'époque la plus fatale à la France n'a pas été le 24 février; c'est l'époque qui s'étend de 1830 à 1848. La société est bien malade, et rien ne le prouve plus que de voir où et en qui elle met sa sécurité. Toute sa morale, c'est de l'égoïsme. »

Paris, 12 mars.

— Une nouvelle société s'est constituée à Lausanne, il y a trois ou quatre mois, sous le nom de *Société artistique et littéraire*. Les lignes suivantes extraites du discours prononcé par M. Audemars dans la séance d'ouverture nous paraissent propres à faire connaître le but élevé et conciliateur que se propose cette société, dont Lausanne, que nous sachions, n'avait pas eu l'analogue jusqu'ici. Nous devons la communication de ces lignes à un ami de l'auteur :

« Tout comme les diverses confessions religieuses découlent toutes d'un principe commun, le principe de la foi, noble privilége de l'homme; de même les diverses opinions politiques ou sociales se rattachent toutes à un point de départ commun, savoir l'amour de la patrie et de l'humanité. Entre les diverses opinions politiques ou sociales il y a donc un lien, tout comme il y a un lien entre les différents cultes.

» Mais il y a plus. La foi et l'amour de la patrie découlent eux-mêmes de trois idées primordiales de notre nature, à savoir les idées du *bon ou du juste*, du *vrai* et du *beau*.

» Or, ces trois idées du *juste*, du *vrai* et du *beau*, sont elles-mêmes les bases fondamentales de la science, de la littérature et des arts.

» En nous réunissant sur ce terrain de l'intelligence pure, nous nous trouvons donc d'accord, Messieurs, quelques divergences secondaires qui puissent exister entre nous dans la voie pratique des applications.

» Notre société sera donc un asile où toutes les convictions généreuses pourront se rencontrer. Ce sera une région neutre, purifiée, dominant les passions du jour; une région supérieure, dans laquelle tous les hommes qui aiment le *juste*, le *vrai*, et le *beau*, oubliant un moment les mille directions quelquefois opposées qu'ils poursuivent à la surface du sol, se rencontreront et harmoniseront dans ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé.

» Ici, nous nous occuperons du beau pour le beau, du juste pour le juste, du vrai pour le vrai, — sauf aux sociétaires à en faire, selon leur conscience, l'application pratique qui leur paraîtra la meilleure, lorsqu'ils seront rentrés sur le terrain de l'application. »

Nous espérons pouvoir donner plus tard à nos lecteurs quelques détails sur la société naissante à laquelle nous souhaitons tout succès.

MÉLANGES.

L'HIVER AU SOLEIL.

A M. H. Wolfrath.

Joyeux et pur comme l'aurore,
Tu viens à moi, bel inconnu;
Sur mon sein tu brilles encore:
O soleil, sois le bienvenu!

Quoi! tu viens demander asile
A la neige, au pâle brouillard,
Et du ciel la beauté s'exile
Pour sourire au pauvre vieillard?

Je ne sais comment on accueille,
Comment on accueille les rois:
Tu l'as vu, je n'ai pas de feuille,
Je n'ai pas d'oiseau dans mes bois.

Pour tes rayons, divine offrande,
Que te donnerai-je à mon tour?
Je n'ai pas de fleur qui te rende
Ta lumière en parfums d'amour.

Tu viens pourtant avec tendresse;
Tu réchauffes mes pieds tremblants;
Ton auréole de jeunesse
Rayonne sur mes cheveux blancs.

Près de moi, bel hôte, demeure,
Et donne à mon sein ranimé
Une rose avant que je meure,
Un petit oiseau bien-aimé!

Ne me fuis pas, dans ta carrière,
Afin que ton rayon de feu
Dans mon cœur se change en prière
Et remonte en prière à Dieu!

Laisse l'aumône de ta joie
A mon front si pâle et si nu;
Au vieillard c'est Dieu qui t'envoie:
Beau soleil, sois le bienvenu!

30 janvier 1849. MARC MONNIER.

BIBLIOGRAPHIE.

TROIS MOIS SOUS LA NEIGE, journal d'un jeune habitant du Jura, ouvrage destiné à servir de lecture courante dans les écoles primaires, par J.-J. Porchat. — Paris, Dezobry, Magdeleine et Ce, rue des Maçons-Sorbonne, 1, 1848.

Le magasin pittoresque a publié dans l'année 1847 un charmant morceau intitulé: Trois mois sous la neige. Il est aisé d'y reconnaître à l'élégance du style et à la délicatesse des sentiments et des idées une plume habile et un cœur ouvert aux choses élevées et sérieuses. — M. Porchat a donné plus d'étendue à sa touchante histoire et vient de l'imprimer comme un ouvrage de lecture courante. — Ce n'est pas

tomber dans l'exagération que d'affirmer que ce petit volume, appartenant à l'école de Robinson, est une œuvre littéraire tout-à-fait distinguée. Un vieillard et son petit-fils sont ensevelis sous la neige pendant un hiver rigoureux. Le chalet, dont ils ne peuvent sortir, contient quelques meubles, du bois à brûler, des pommes-de-terre, de l'huile et une chèvre; le foin de la dernière récolte fait vivre Blanchette et ses maîtres. — Les épisodes sont très-bien motivés, les réflexions marquées au coin de la morale chrétienne; le livre entier est empreint d'une piété naturelle et pénétrante; rien de plus aimable que les instructions données par le vieillard à l'enfant et la tendresse de celui-ci pour son grand-père. L'imitation de Jésus-Christ, aimée du vieillard, et laissée par son fils au chalet, apprend à l'adolescent les secrets de la résignation, si admirablement développés dans le livre du solitaire. Nous regrettons qu'il ne se soit pas aussi retrouvé, sur une vieille armoire, un livre de Psaumes ou le Nouveau-Testament; mais le vieillard sait par cœur de nombreux passages de la Parole de Dieu, et peut-être l'auteur a-t-il voulu le priver de ce trésor, afin de montrer combien sont heureux ceux dont la mémoire est enrichie de la nourriture spirituelle par excellence. Le modeste ouvrage est de ceux qui se lisent avec entraînement et que l'on n'oublie pas; les juges les plus éclairés l'apprécieront autant et avec plus de motifs encore que les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. A l'égard de ces derniers, peut-être eût-il mieux valu que le pauvre Louis Lopraz n'eût pas à voir mourir son vénérable ami avant sa délivrance; cet excès de malheur et les détails saisissants qui l'accompagnent sont de nature à trop émouvoir certaines imaginations, mais il est aisé de les ménager si l'on redoute de voir couler les larmes que la sympathie naissante verse parfois et que la légèreté des jeunes années sèche toujours bien promptement.

Il nous semble que depuis le célèbre roman populaire de Pestalozzi, Léonard et Gertrude, aucun auteur suisse n'a enrichi notre littérature d'un drame aussi attachant que *Trois mois sous la neige.* C'est un présent à placer dans les bibliothèques de famille à côté du Fablier des écoles, dans lequel M. Porchat commente les mots difficiles et les passages obscurs d'un excellent choix de fables; il en fait sentir les beautés morales et littéraires avec le talent qui lui inspira les Glanures d'Esope. Il a intercalé dans son dernier ouvrage quelques-unes de ses gracieuses poésies, fleurs aimables que l'on aime à voir s'épanouir près du triste foyer du vieux montagnard.

H. C.

LE VAL D'HÉRY, idylle salinoise, par Max. Buchon. Un vol in-18, Salins, 1848.

Un tableau champêtre, une scène de la vie privée salinoise, voilà ce que nous présente *le Val d'Héry.*

Adolphe, le personnage principal de cette idylle, est le fils d'un ancien militaire, mis en nourrice chez la femme d'un ex-compagnon d'armes de M. Girod. Elevé avec une charmante petite fille, nommée Thérèse, Adolphe s'éprend pour sa sœur de lait d'une vive amitié. Tous deux sont bien jeunes encore, et cependant en foulant ensemble les hautes herbes, en cueillant les fleurs blanches et rouges, ils *sentent déjà remuer en eux tout un monde de célestes harmonies.* Bien-

tôt Adolphe quitte Fonteny pour Salins, où il va à l'école, puis au collége. Ses jours de congé sont consacrés tout entiers à sa mère nourricière et à sa fille. A vingt ans le jeune homme se rend à Paris pour y étudier la médecine. Sa timidité excessive le fait échapper aux séductions de la grande cité, mais il en revient sombre et découragé. Une circonstance imprévue change en amour sa sympathie d'enfance; et, au moment où la situation se complique davantage, nous touchons au dénouement. Les Girod qui refusaient leur consentement à un mariage disproportionné se rendent tout-à-coup, car Pauline, leur autre fille, a été déshonorée par un noble en quête *d'étude provinciale sur le cœur féminin*, et Adolphe, par cet hymen, rendra l'honneur à sa malheureuse sœur. Comment cela? Notre héros part pour Paris avec elle et son épouse, et fera consigner au régistre civil le nom de l'enfant de Pauline comme étant le sien.

Singulière idylle sans doute, mais idylle phalanstérienne, dédiée à M. V. Considerant. *Cette étude de mœurs*, comme l'appelle M. Buchon, donnerait lieu à bien des remarques. Nul doute que les situations y sont forcées dans le but d'exagérer les travers de notre société. Si nous applaudissons aux pages éloquentes sur la vie dépravée de la plupart des jeunes gens; si nous nous élevons avec force contre certains mariages de convenances et d'intérêt que flétrit l'auteur, nous ne pouvons admettre les déclamations contre nos mœurs et nos usages indistinctement, contre le mariage, la domesticité, l'autorité paternelle. Le christianisme est et sera toujours le plus beau code de morale; si cette morale n'est pas suivie par les chrétiens, est-ce la faute du divin Maître?

Nous préférons de beaucoup la forme au fond dans cet opuscule. Chaque page y respire l'originalité, la jeunesse et la fraîcheur. La couleur locale y est bien saisie. M. Buchon jouit de ses sites pittoresques, de ses paysages fleuris, de ses montagnes imposantes, et il les peint en artiste. Nous donnerons, comme spécimen de sa manière, un gracieux tableau, celui des Prés-Tiennaud :

« A certaines heures du jour et à certaines époques de l'année, il serait bien difficile de trouver dans tous nos environs, un lieu où l'on se sentît plus royalement à l'aise, plus enivré d'agrestes arômes, et plus inondé de lumière éblouissante qu'aux Prés-Tiennaud. Onze heures venaient de sonner aux *Carmes*, quand Adolphe atteignit le bout de ce sentier à moitié effondré qui longe, en cet endroit, la rivière.

» Avec ses grands carrés de blés verts et de navettes défleuries, ses prés tout blancs de marguerites, ses touffes de *turquies* naissants, ses champs de pommes-de-terre aux teintes encore brunes, sa ceinture de haies vives, et son encadrement de vineuses collines; toute cette plaine, à pareille heure, semble vraiment se pâmer d'amour sous le regard brûlant de ce généreux soleil; ce sont dans tous les arbres des bourdonnements d'abeilles et des frétillements d'oiseaux qui n'en finissent plus; pas plus que n'en finissent en haut les fanfares des alouettes; pas plus que n'en finissent en bas, dans les herbes, les mille cris perçants des scarabées, des grosses mouches et des cigales; pas plus que n'en finit encore le murmure assoupissant de l'eau, derrière les saules de la rivière.

» A chaque coup de vent, il s'exhale de toutes ces choses d'immenses bouffées des plus vivifiants parfums, que l'on croit d'abord voir trembloter un instant, comme une nappe impalpable, à quelques pieds du sol, pour aller battre ensuite, par grandes vagues, les collines de *Prailles* et de *Fosse-fleurie*, de *Coulange* et de *Gratte-Oiseau*, du *Pré-Mourot* et de *Côte-au-bélitre*, qui se les renvoient entre elles avec la plus fraternelle courtoisie.

» Il est réellement curieux de voir quels airs de puissante béatitude et de calme épicurien prennent, à pareil moment, nos deux forts de Bélin et de Saint-André, vis-à-vis l'un de l'autre. Tantôt l'on dirait deux sphinx jaloux, scrutant mutuellement l'énigme de leur âme, à travers l'éclat de leurs prunelles; tantôt les deux chenets d'un immense foyer dont Poupet formerait l'arrière-fond, ou bien encore tout simplement deux dogues gigantesques, paresseusement accroupis, les pattes en avant, à la porte de leur maître. Quoi qu'il en soit, attachez alors mentalement quelque fil d'araignée bien menu aux fronts crénelés de ces deux mornes compagnons; puis, laissez les vents balancer votre rêverie sur cette féerique escarpolette, et vous nous direz ensuite, s'il est réellement dans tous nos environs un lieu comparable aux Prés-Tiennaud, vers la fin de mai, entre onze heures et midi, quand il fait beau.» X. K.

LE SYNODE RÉFORMÉ DE 1848, par deux témoins. — Paris, librairie protestante, rue Tronchet, 2, 1848.

Au milieu des préoccupations légitimes des débats politiques, il est permis de féliciter les esprits élevés, qui ne perdent pas de vue les questions d'Eglise, de constitution ecclésiastique, de liberté ou d'asservissement dans le domaine des cultes chrétiens. Dans nos jours d'agitation passionnée, l'intérêt est facilement absorbé, et ce n'est pas d'ordinaire au profit de la charité évangélique et de l'indépendance intellectuelle. La politique, lorsque son invasion dans les têtes est consommée, a le double privilége de séparer de nobles cœurs qui vivaient unis sur le terrain du christianisme positif, et de rapprocher, par un compromis fâcheux, des éléments virtuellement contraires. Aussi notre temps est peu favorable aux travaux d'organisation ecclésiastique; c'est une œuvre qui demande à commencer et à se développer dans l'atmosphère qui lui est propre. Mais quand la tempête renverse les édifices que les vents d'orage avaient jusqu'alors laissés debout, il est difficile que tout ne soit pas entraîné dans la tourmente. Avec le système des Eglises d'Etat surtout, la révolution politique amène presque fatalement la révolution ecclésiastique. Quelquefois, les amis sincères de l'Evangile se résignent à attendre, mais en frémissant, le grand jour de la lutte; satisfaits de l'établissement dans lequel ils ont trouvé des garanties suffisantes de liberté, craignant le naufrage de l'Eglise au milieu des flots populaires, tumultueux et souvent contraires, ils ne veulent pas par leur impatience de l'avenir hâter la réorganisation qui leur paraît cependant inévitable et menaçante. Ou bien, placés dans des conditions différentes, en face d'institutions ecclésiastiques que tous les partis religieux jugent avec défaveur et qui ne se sont maintenues en définitive que par un ensemble de circonstances opposées à la réforme, ils se hâtent de pro-

fiter de la liberté que donne la confusion de toutes choses, le lendemain des révolutions, soit pour briser les liens de leur Eglise avec l'Etat, soit pour tenter l'union sur des bases plus larges. Après le 24 février, l'Eglise réformée de France, fortement ébranlée par des luttes intestines antérieures, a cru qu'une époque de rénovation était arrivée pour elle. Elle s'est spontanément aventurée, en dehors de toute influence gouvernementale, à la recherche d'une constitution ecclésiastique nouvelle ; et un synode, composé de l'élite de ses membres, pasteurs et laïques, émanation du suffrage universel, a formulé, au mois de septembre dernier, *un projet de loi organique du culte réformé*, qui a été présenté au gouvernement par les députés des Eglises. MM. E. de Pressensé et Léon Pilatte, simples témoins des discussions du synode français, ont pensé qu'il serait utile à la cause qu'ils ont embrassée avec une conviction profonde, celle de l'entière séparation de l'Eglise et de l'Etat, d'écrire une *histoire critique* de cette assemblée constituante du protestantisme officiel dans leur patrie. Leur jugement est sévère. Il nous a paru empreint d'exagération systématique et de passion juvénile; et cependant, leur écrit mérite l'attention de ceux qui aiment à posséder tous les éléments d'une question sérieuse et qui, par position ou par exigence de la foi, sont appelés à discuter les grands intérêts de leur Eglise. On trouvera aussi avec plaisir parmi les pièces justificatives l'*Adresse du synode* aux Eglises, si vivement attaquée, et pourtant en elle-même si simple et si chrétienne, ainsi que la *loi organique* projetée par le synode.

T.....S.

DU DROIT POLITIQUE EN AMÉRIQUE ET EN SUISSE, ou Essai sur les rapports de la Constitution fédérale des Etats-Unis et de quelques constitutions suisses avec les mœurs et les institutions françaises, par *Paul Lunet*. 1re Partie : Amérique. Genève, Gruaz, 1848. — Paris V. Lecou. 1 vol. grand 8°.

La révolution de 1848 a fait éclore cet ouvrage; elle ne l'a pas inspiré. Conçu depuis plusieurs années, élaboré à loisir et dans de sérieuses études, il s'est trouvé prêt pour le moment favorable, et a pu sortir tout armé du cerveau de l'auteur à la voix des évènements. Il ne doit guères aux circonstances que sa forme; aussi, bien que les circonstances se soient modifiées depuis sa publication, il n'a rien encore perdu de son intérêt. L'auteur, en l'adressant à l'Assemblée Nationale, voulait faire connaître à son pays les principes déjà éprouvés de la démocratie américaine, et les populariser parmi les représentants du peuple français, au moment où ceux-ci travaillaient au pénible enfantement d'une nouvelle constitution démocratique. Selon M. Lunet, les institutions des Etats-Unis doivent entrer comme un élément essentiel dans celles de la France ; mais elles ne doivent en être qu'un des éléments; malgré ses sympathies américaines, il ne se laisse point entraîner à l'opinion de M. Poussin qui, se fondant sur des analogies en bonne partie illusoires, et méconnaissant à la fois l'histoire des deux peuples et la différence native de leur caractère, recommandait dans *la Presse* l'adoption pure et simple de l'acte na-

tional de la fédération américaine : opinion assez étrange et que l'habileté de son défenseur n'a pu rendre même spécieuse. Pour prévenir cette aveugle dévotion à une constitution étrangère, M. Lunet en fait précéder le texte d'une histoire des évènements auxquels elle a dû naissance, et d'une comparaison entre la France et l'Amérique. Malgré ces précautions, on pourrait peut-être lui reprocher encore d'avoir fait une trop belle part à la Constitution américaine, de n'avoir pas saisi assez profondément l'immense différence qui existe entre les besoins des deux peuples, différence qui, par maints endroits, est une vraie opposition. En France, d'ailleurs, on demande à la démocratie beaucoup plus qu'en Amérique; ou plutôt, les besoins actuels de la France tendent bien au delà des institutions démocratiques. L'Amérique a certes précédé la France dans la réalisation des idées républicaines, mais il y a toute une classe de problêmes sociaux que l'Europe sera appelée à résoudre avant même que l'Amérique ait eu à se les poser. N'aurions-nous pas eu le droit de nous attendre à ce que M. Lunet eût touché à ces questions? C'est peut-être lui demander plus que ne promet le titre de son ouvrage; mais non pas plus qu'il ne faudrait pour remplir le but désiré par l'auteur, qui aurait voulu (nous dit-il lui-même) guider les esprits dans la discussion de la Constitution, et qui ajoute un peu présomptueusement que son livre « doit être le manuel de tout bon citoyen. » Nous ne chercherons pas querelle à l'auteur sur plusieurs points secondaires qui pourraient fournir matière à discussion; nous laissons cela à de plus habiles, et d'ailleurs nous ne nous croyons pas encore autorisé à dire notre dernier mot sur ce livre; il serait téméraire de juger après une seule et rapide lecture d'un ouvrage de science et de conscience comme l'est celui-là; il mérite un rendu-compte plus approfondi; nous attendons pour nous livrer à ce travail que l'ouvrage de M. Lunet se soit complété de son second volume dans lequel seront examinées les Constitutions de la Suisse et spécialement celles de la Suisse française; c'est alors seulement que ce livre rentrera de plein droit dans la juridiction de notre *Revue.* Nous réclamons donc de M. Lunet la 2e partie qu'il nous a promise; s'il est trop tard pour qu'il puisse être utile à l'Assemblée Nationale *dont le siège est fait,* il n'en sera pas moins utile à son pays; l'occasion échappée peut se présenter de nouveau; et d'ailleurs l'intérêt principal de ce livre sera pour le grand nombre des lecteurs moins dans l'application que l'auteur prétend faire à son pays des doctrines américaines que dans l'exposé même de ces doctrines. Le texte complet de la Constitution fédérale des Etats-Unis, l'abrégé de celle d'Haïti, etc., accompagnés d'une analyse claire et raisonnée, donnent à son livre une valeur indépendante de la faveur que l'on pourra accorder à son point de vue.

X. T.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

ROGER DE MANESSE[1].

CHAPITRE III.

L'ACCIDENT.

Trois jours après la conversation que nous venons de rapporter, les cours du château retentissaient du son des cors, du hennissement des chevaux, de l'aboiement des chiens en laisse, des claquements de fouets, et des cris des valets qui attendaient avec impatience leurs maîtres, dont les éclats de rire arrivaient à travers les fenêtres ouvertes. Assis auprès d'un copieux déjeûner, les amis et courtisans du comte de Toggenbourg essayaient de se prémunir contre un jeûne de douze heures; la chasse devait durer jusqu'au soir. Ces manifestations d'une joie bruyante au premier étage contrastaient avec le silence qui régnait dans les appartements supérieurs. La jeune comtesse, d'après l'ordre de son mari, se préparait aussi pour cette expédition ; deux femmes de service se tenaient auprès d'Ida ; l'une occupée à nouer les cordons des bottines qui chaussaient un pied délicat ; l'autre à poser sur des boucles blondes et soyeuses une toque noire avec des plumes blanches, agraffées par un diamant. Cette coiffure s'harmonisait à merveille avec une longue robe de satin noir, à broderie d'argent, dont les vastes replis voilaient avec jalousie des formes sveltes et gracieuses. Tandis que ces apprêts de toilette se terminaient, le regard d'Ida, pensif, préoccupé, semblait attaché au parquet de son appartement : elle ne répondait mot aux louangeuses interjections de ses femmes, qui se récriaient sur la noblesse de ce costume, sur le digne maintien de celle qui le portait.

— « Ce sont choses futiles et mondaines, mes bonnes, » dit la comtesse. » Mieux siérait à mon corps la robe de bure du cloître ; mieux vaudrait sur mes cheveux rasés un voile de lin blanc, que

[1] Voyez la livraison de Mars, page 107 de ce volume.

ce panache orgueilleux. Je vous le demande; ceux qui ne me connaissent point comme vous. ne seraient-ils pas en droit de croire que le front, orné de tels atours, héberge la vanité ou la fierté?... je pense en être loin pourtant... »

Les servantes baisèrent à la fois les deux mains de la comtesse. — « Madame n'a point remis sa bague, » dit l'une des femmes.

— « Tu as raison, Maria, » reprit la comtesse. « Rends-la moi, elle est nouée dans mon mouchoir, auprès de mon fouet, dans l'embrasure de la fenêtre de la montagne. »

Maria courut prendre les objets désignés, et les remit à Ida, qui, avec un mouvement de répugnance à peine comprimé, fit glisser l'anneau à l'un des doigts de sa main gauche, et retint de la main droite une cravache à manche d'ivoire. — « Descendez, Maria, ajouta-t-elle, et informez-vous auprès de mon époux, si tous les convives sont arrivés. »

— Peu d'instants après, la suivante revint annoncer que l'on n'attendait plus que le sire Roger de Manesse, mais que le comte avait déjà donné le signal du départ. On entendit en effet résonner sur l'escalier tournant les éperons des chevaliers.

Ida, pour cacher son émotion, s'était tournée vers l'une des croisées, comme pour observer si le moment de descendre dans la cour était venu. — « Jamais il ne s'est fait attendre, se dit-elle: jamais! il ne viendra pas! Dieu a donc exaucé ma prière! » — Et un rayon de bonheur, aussitôt obscurci par une singulière tristesse, passa sur ses traits abattus.

Elle descendit lentement dans la cour d'honneur; et à peine était-elle montée sur un beau cheval blanc, qui hennissait d'orgueil à porter un si beau fardeau, que toute la bande des chasseurs se mit en mouvement. Ida se tenait aux côtés de son mari, lorsqu'au passage étroit de la route de sortie, le cheval du comte se cabra, et accula la monture de la comtesse contre le mur rocailleux. Un cri de douleur à peine étouffé se fit entendre; et au sortir de la voûte cintrée, sur le pont-levis, la pauvre jeune femme, d'habitude si timide qu'elle dévorait en secret toute souffrance physique ou morale, apparut pâle comme les campanules blanches qui pendaient en festons sur les murs d'enceinte du château. Le pont-levis passé, elle arrêta son cheval, et dit au comte, en hésitant à chacune de ses paroles : « Monseigneur, veuillez me pardonner; mais je crains de retarder votre course; je suis blessée. »

Le comte de Toggenbourg se retourna brusquement vers elle :

— « Qu'avez-vous, Madame? comment prétendez-vous être blessée ; vous n'êtes point tombée de cheval ?

— « S'il vous plaît que je continue ma route, votre volonté est la mienne, » répliqua la jeune femme.

Le comte, frappé de la pâleur d'Ida, sauta lestement à terre. — « Messires », dit-il, en s'adressant à ses compagnons de chasse, qui avaient dans l'intervalle passé le pont; « Messires, pardon de ce retard ; mais la dame du château se croit blessée. Où souffrez-vous, Madame,» ajouta-t-il d'une voix plus douce, en se tournant vers Ida. Celle-ci toucha du fouet l'un de ses pieds, puis elle chancela, et vint à tomber lentement entre les bras de son mari.

Un mouvement général d'intérêt et de compassion se fit dans la foule des assistants. Tous les chevaliers étaient descendus à terre, et venaient offrir leurs services.

— « Point d'embarras, Messires, » reprit froidement le comte, dépité de cet incident; « veuillez remonter à cheval ; nous ne sommes point chirurgiens : les soins de frère Bartholomé et des femmes suffiront à la comtesse; ce n'est sans doute qu'une foulure. »

Ida était revenue à elle; les paroles brusques de son mari l'avaient réveillée. Honteuse de voir tous les regards fixés sur elle seule, elle dit au comte : « Ce n'est rien, en effet. Que je n'arrête point vos nobles amis, monseigneur, ni vous-même. A votre retour vous me verrez guérie, j'espère, et prête à recevoir vos hôtes. »

Jusqu'ici le comte avait soutenu sa femme, lorsqu'arriva un fauteuil porté par des valets. A peine Ida y fut-elle établie, et dirigée vers l'intérieur du château, que le sire de Toggenbourg donna de nouveau le signal du départ. Les yeux de plus d'un jeune et noble chasseur se tournèrent involontairement vers la voûte obscure sous laquelle venait de disparaître la reine de la fête. Tous blâmaient dans leur cœur la dureté du mari, mais pas un ne se détacha de son cortége. Les cors de chasse retentirent bientôt au fond de la vallée.

CHAPITRE IV.

LE MÉDECIN.

Ida venait d'être emportée dans son appartement ; l'un de ses brodequins, détaché par ses femmes, laissait entrevoir un pied

blanc comme l'albâtre; non pas un pied étriqué, tourmenté par des chaussures semi-chinoises, mais de cette forme pure et délicate, que les statuaires grecs prêtaient aux Oréades du mont Olympe; seulement au dessus de la jointure du pied de la comtesse, un léger gonflement, qui allait en grossissant à vue d'œil, annonçait une grave lésion. Lorsqu'Ida, soutenue par ses femmes, essaya de se tenir debout, un léger cri trahit de nouveau ses douleurs; le pied droit refusant tout service, elle fut obligée de se rasseoir, et frère Bartholomé, un peu versé dans l'art de préparer les baumes et de guérir les plaies, déclara, après une première inspection, qu'il redoutait une fracture, et que son impéritie lui défendait de tenter un redressement. Il conseilla d'envoyer un homme de confiance, à franc étrier, jusqu'à Zurich, la ville des savants et habiles docteurs, pour y chercher aide et assistance.

La comtesse, avec une angélique résignation, reprit: «Il faut attendre le retour du seigneur du château.»

—« Madame, tout retard est nuisible, peut-être dangereux,» reprit Bartholomé visiblement déconcerté; « même en faisant hâte, votre messager ne reviendra que demain de la ville de Zurich. »

— « Peu importe, dit Ida; il faut attendre. »

En ce moment, on entendit résonner sur l'escalier en spirale, qui communiquait de la chambre de la comtesse avec l'étage inférieur, les pas d'un homme, et quelques secondes après, une main frappa doucement à la porte d'entrée.

— « Maria,» s'écria la comtesse saisie d'un pressentiment, qui lui donnait à la fois de l'anxiété et du bonheur; «Maria, c'est quelque hôte en retard; allez donner des ordres pour qu'un valet le guide au rendez-vous des chasseurs. »

— « Et qu'il informe en même temps monseigneur de la gravité de l'accident, » ajouta Bartholomé d'un ton empressé.

On frappa de nouveau à la porte, et une voix virile se fit entendre: « Comtesse, pour l'amour du ciel, donnez ordre qu'on me laisse entrer. »

Et au moment où l'une des suivantes entrouvrait timidement l'un des battants, un jeune homme en costume de chasseur, un panache noir flottant sur son béret, se montra sur le seuil, et répéta d'une voix forte, mais suppliante: « Comtesse, pardonnez; je sais que vous êtes blessée; daignez accepter les soins de votre serviteur qui hâtera votre guérison, à l'aide de Dieu et de la Sainte-Vierge. »

Le chevalier qui parlait ainsi avait une figure noble et belle; mais une légère empreinte de timidité et de souffrance jetait un voile de tristesse sur ses traits, qu'un homme du 14me siècle devait trouver un peu doux, trop doux pour le casque et la visière. La pensée avait laissé sa trace sur ce beau front, et quelques rides précoces annonçaient que déjà la jeunesse était sur son déclin, et qu'avant l'âge, les soucis et l'expérience de la vie avaient troublé cette âme.

Roger de Manesse — car c'était lui — s'inclina profondément et croisant ses bras sur sa poitrine: « Pardonnez, madame, au plus humble de vos serviteurs! son inquiétude a été grande, en apprenant votre accident, et il bénit le ciel, qui lui a ravi cette nuit son dernier coursier, et retardé sa venue, puisque cette arrivée tardive lui vaut le bonheur de se trouver en votre présence, et de vous offrir les secours d'un art que son père prévoyant lui fit enseigner en même temps que le métier des armes. »

Ida, pendant que Roger lui parlait, n'avait osé lever les yeux: elle tenait ses regards attachés au parquet de chêne; et par un mouvement de pudeur instinctive, elle avait recouvert son pied malade des larges plis de sa robe d'amazone. A la pâleur avait succédé sur ses joues un incarnat brûlant: et, comme à la dérobée, ses yeux allèrent chercher ceux de son confesseur pour y lire la réponse qu'elle devait faire au chevalier, qui, dans ce siècle barbare, étudiait à la fois la structure des beaux vers, celle du corps humain, et les secrètes pensées d'une âme féminine.

Mais Bartholomé, heureux de trouver à ses côtés un collègue plus habile, et d'être déchargé d'une pesante responsabilité, Bartholomé, qui voyait avec raison dans de plus longs retards le sujet de graves inquiétudes, avait déjà prévenu la comtesse. Penché vers le nouvel arrivant, il s'écria: « hâtez-vous de venir; la Ste-Vierge elle-même vous envoie à nous. Comtesse, la renommée du sire de Manesse est faite dans les montagnes de St-Gall et d'Appenzell; les plus jeunes et les plus vieux bergers savent qu'il est plus habile dans l'art de guérir que les docteurs de Zurich; et dans la confusion, où nous jetait votre accident, nous ne songions point à lui! »

A ces mots, Maria sourit d'un air plein de malice et ajouta: « Les parchemins, mon père, n'enseignent donc point la plus courte voie pour arriver au salut? »

En toute autre circonstance, la comtesse quoique douce et bonne aurait puni d'une réprimande sévère l'outrecuidance d'une de ses femmes. Maintenant, dans le trouble commun, le propos de Maria passa inaperçu. Roger s'était timidement avancé jusqu'à quelques pas du fauteuil de la comtesse, et, incliné, sans relever les yeux il dit: « Madame, confiez-vous à mes soins, et à l'aide du Très-haut, qui seul peut guérir ;.... Madame, votre serviteur vous supplie de vous confier à lui.... »

En disant ces derniers mots, sa voix était devenue si douce, que, rien qu'à l'entendre, le cœur de la comtesse se fondit dans sa poitrine, et ses scrupules, ses craintes disparurent en un instant, comme la neige fond au soleil d'avril.

« Si la présence et la parole du digne père Bartholomé autorisent l'exercice de votre art, Messire, s'il promet de prendre en main ma défense auprès du seigneur de Toggenbourg, je me soumets sans réplique à vos prescriptions, et vous prie d'examiner ma blessure. »

Maria venait de placer un tabouret sous le pied de la comtesse; et déjà Roger, ébloui par ce bonheur soudain, que le ciel lui-même semblait lui départir, voyait flotter autour de cette femme adorée, des nuages entremêlés d'étincelles lumineuses. Il lui fallut se relever et se pencher un instant dans l'embrasure d'une fenêtre, pour reprendre du calme.

La comtesse avait suivi avec anxiété tous ces mouvements. » La fracture est donc bien grave, lui demanda-t-elle?»

Le son de cette voix le rappela à lui-même et à son devoir. Il ôta son béret, car il lui semblait que l'ombre de son panache avait troublé sa vue; et agenouillé de nouveau devant sa dame, il se mit à sonder d'un doigt discret et timide le gonflement du pied lésé. Après une minute d'hésitation : « Il n'y a point de fracture, dit-il; je puis vous en donner l'assurance, Madame; quelques semaines de repos, et le suc bienfaisant des plantes médicales, que j'irai cueillir, amèneront votre guérison. La Ste-Vierge a protégé la plus digne et la plus fervente de ses adoratrices. »

Roger s'était relevé; après cette minute d'efforts surhumains pour maîtriser son émotion, le vertige le reprit; il lui semblait que ce contact passager avait transformé son être. Des sillons électriques couraient de son cœur à son cerveau, et redescendaient de son cerveau à son cœur; il était cent fois plus malade que la jeune

femme à laquelle il venait de donner des soins, et qui reprenait, à mesure qu'elle se familiarisait avec sa position nouvelle, du calme et quelque sérénité.

— « J'attends de votre charité, Messire, que vous veuillez accomplir la tâche que la volonté de Dieu et la délégation du frère Bartholomé vous ont donnée. »

Peut-être au fond de son âme n'était-elle point fâchée que la volonté du ciel se fût manifestée ainsi, et que la main presque féminine de Roger fût désignée pour poser le premier appareil, plutôt que les doigts calleux du vieux moine; car la vertu même n'est point à l'abri de ces penchants innocents, qui aiment à retrouver la bonté du Très-haut dans la beauté de ses créatures.

CHAPITRE V.

LA TORTURE.

Tandis que Roger, assisté de frère Bartholomé, parcourait les prairies montagneuses aux environs du château de Toggenbourg, pour trouver des plantes vulnéraires, les chasseurs étaient tous rentrés au château. Poussé par des soupçons ou par une vague inquiétude, le comte avait hâté sous divers prétextes le retour de ses commensaux, et le soleil était encore loin de se coucher que la société se trouva déjà rangée dans la grande salle, autour de la table du festin.

Le maître du lieu, pendant que ses hôtes buvaient ses vins et semblaient oublier, dans cette occupation épicurienne, l'incident de la matinée, le maître s'était levé, et montait l'escalier tournant, pour s'informer de l'état de la comtesse. A sa rencontre vint la suivante Maria, qui allait, par ordre de sa maîtresse, s'enquérir si les deux chirurgiens étaient mêlés à la bande des convives. C'était là sans doute une injure gratuite faite à l'extrême délicatesse de Roger, et à la bonhommie compâtissante du moine; mais l'impatience féminine, dans ses paroxismes, ne calcule point et ne tient point compte des probabilités.

A peine le comte de Toggenbourg eût-il entrevu la jeune fille, qu'il lui demanda d'un ton impérieux : « Le sire de Manesse est-il venu après le départ de la chasse? »

Maria interdite par cette apostrophe, et pressentant la colère du comte, balbutia quelques paroles inintelligibles.

Le comte entrevit en un clin d'œil la vérité, et s'emparant d'un des bras de la suivante, il l'entraîna dans un cabinet dont il verrouilla la porte.

— « Pendant mon absence, que s'est-il passé, Maria? reprit le comte en attachant sur la pauvre fille toute tremblante ses regards de vautour. »

— «Rien qui doive vous blesser, ou exciter votre colère, monseigneur; » répliqua la jeune fille; « mais au nom de tous les saints, que votre seigneurie me laisse aller à mon devoir! La comtesse malade m'attend. »

Le comte élevant encore sa voix rude, et saisissant la fille par les deux poignets : « Qu'est-il arrivé, pendant mon absence, servante de Bélial? »

Maria, blonde et frêle créature de dix-huit ans, tomba sur ses deux genoux, et cria d'une voix plaintive : « Rien, monseigneur! » mais les mains vigoureuses du sire de Toggenbourg continuaient à étreindre les minces poignets de la suivante, qui se tordait, vaincue par la douleur, aux pieds du châtelain barbare.

— « Le sire de Manesse a-t-il été au château pendant mon absence? »

— « Oui, monseigneur. »

— « Qu'a-t-il fait? »

— « Rien, monseigneur. »

— « Qu'a-t-il fait, servante de l'impureté? qu'a-t-il fait?» reprit le comte d'une voix tonnante, et en imprimant aux articulations de ses doigts une impulsion plus forte, qui arracha de nouveaux cris de douleur à la pauvre fille.

—« Qu'a-t-il fait, parle donc, enfant de satan! »

— « Rien, monseigneur. »

Le comte lâcha les poignets de Maria, qui reprit haleine, et fit mine de s'approcher de la porte. — « Restez, dit le comte; nous n'avons pas fini. Le sire de Manesse est-il entré dans les appartements de la comtesse? »

— « Oui, monseigneur, il s'est informé des suites de l'accident de ma maîtresse. »

Maria espérait sans doute échapper par cet aveu naïf et spontané aux interrogatoires ultérieurs du comte. Elle se trompait dans ses calculs, ou pour parler avec plus d'exactitude, tout calcul se trouve nécessairement en défaut, vis-à-vis de la jalousie jointe à une méchanceté innée.

— « Maria, vous allez me dire toute la vérité, ou vous ne sortirez point vivante d'ici. Quelles personnes se trouvaient dans l'appartement de votre maîtresse, au moment de l'arrivée du sire? »

La suivante énuméra, sans manifester aucune hésitation, les noms des serviteurs présents à cette entrevue. Le comte sembla réfléchir un instant.

—« Le sire de Manesse s'est-il immédiatement éloigné ?» reprit-il, en attachant de nouveau ses regards scrutateurs sur la jeune fille, et en saisissant de nouveau les deux poignets de la malheureuse. «Quand le sire de Manesse est-il sorti? »

Maria trembla de tous ses membres, et ne répondit rien. Le comte serra plus fortement les jointures délicates de la suivante, qui poussa un cri déchirant, à désarmer les cœurs les plus durs.

—« Bientôt après, avec le frère Bartholomé. »

— « Qu'a-t-il fait, pendant qu'il se trouvait dans le cabinet de la comtesse? qu'a-t-il dit ? »

« Je n'ai rien entendu, monseigneur... »

— « Tu mens, servante de l'enfer!.. vois-tu,» ajouta-t-il en entraînant la pauvre Maria vers la fenêtre ogivale qui donnait jour au cabinet; « vois-tu ce précipice aux pieds des murs; vois-tu cet abîme hérissé de ronces et de pointes rocailleuses? une seule syllabe encore que je reconnaîtrai mensongère, et ton corps mutilé deviendrait là, au fond de ce gouffre, la pâture des oiseaux de proie et des reptiles immondes.

Maria pâlit : « Monseigneur, vous ne chargerez point votre conscience d'un aussi cruel péché. Je suis innocente, monseigneur; ma maîtresse est innocente, monseigneur! »

— « Qu'ont-ils dit? qu'ont-ils fait pendant mon absence? répondez! confessez ! » et ses bras nerveux étreignaient la ceinture de la jeune fille, et la soulevèrent jusque dans l'embrasure de la fenêtre étroite.

— « Pitié, monseigneur, criait la jeune fille, pitié!»

— « Qu'ont-ils fait? qu'ont-ils dit? »Et d'un mouvement saccadé il enleva le corps svelte de Maria, malgré sa résistance convulsive, hors de la croisée, et tint la malheureuse créature suspendue au dessus de l'abîme.

La figure de Maria blêmit comme celle d'un cadavre; des vibrations galvaniques semblaient traverser de part en part ses membres; un râlement sourd s'échappa de son gosier rétréci par une

angoisse mortelle, et quelques sons à peine articulés sortirent de ses lèvres. Le comte crut entendre les mots : « Je veux parler ! » Sire Ralph, soutenant comme une plume le léger fardeau qu'il tenait flottant entre la vie et la mort, le déposa en un clin d'œil sur le parquet de l'intérieur.

— « Parle donc, » dit-il, d'un ton radouci, « tu aurais pu t'épargner toutes ces terreurs, et à moi toute cette peine, si tu avais commencé par les aveux. »

— « Comte, ma maîtresse est innocente comme les anges du paradis ; mais le moine l'a invitée à se servir du ministère du sire de Manesse, qui a visité le pied malade, et s'est préparé à y poser une première ligature. »

Ralph bondit comme un taureau furieux. « Moine hypocrite ou ignare ! s'écria-t-il hors de lui-même ; moine délégué par satan lui-même, pour mettre le déshonneur dans ma maison ! Et Manesse a donc osé?... » Le comte n'acheva point sa phrase, et une légère inclinaison de la tête de Maria lui apprit toute la vérité. Il ouvrit précipitamment la porte ; impétueux comme un jeune homme il se lança sur l'escalier. Les premières personnes qu'il rencontra, furent le sire de Manesse et le moine, chargés tous deux d'une ample récolte de plantes odorantes, qu'ils transportaient vers la chambre de la comtesse malade.

Les éclats de la voix tonnante du comte accueillirent les arrivants et appelèrent dans les vestibules et sur les marches étroites de l'escalier tournant les hôtes et les serviteurs.

« Je sais où vous allez, » cria-t-il au frère Bartholomé ; « désormais vous pouvez vous épargner la peine de monter ces degrés. Retournez auprès de votre abbé, et dites-lui qu'il m'envoie un homme, non point un eunuque, sans sève, sans vie et sans intelligence ! »

Le moine, aussi brutalement apostrophé, essaya de répondre ; mais le comte lui tournant le dos : « A vous, beau sire, deux mots maintenant, » dit-il à Manesse, troublé par cette rencontre inopinée et peut-être par la voix secrète de sa propre conscience, qui lui reprochait d'exercer aujourd'hui l'art de guérir avec une arrière-pensée qui ne mène point en paradis.

— « Suis-je ici le maître, ou non ? » reprit le comte de Toggenbourg. « De quel droit, sire de Manesse, vous égarez-vous dans les détours de ma demeure, pour accomplir des fonctions dont je ne vous ai point chargé ? Retournez auprès de vos oiseaux, et méditez

vos vers ; mais abandonnez le soin des femmes malades à de plus habiles que vous. Que je ne vous retrouve plus dans l'enceinte de mon château, beau sire ! »

— « Je laisse à d'autres le désir de revoir une demeure aussi inhospitalière et un seigneur aussi discourtois, » dit Roger à son tour pâle de colère, et portant sur la garde de son épée sa main droite qui avait jeté loin d'elle les fleurs des champs. « Comte, l'insulte que vous me faites, en face de vos convives, demande une réparation sanglante ; quoique vous soyez l'offenseur, fixez le jour et l'heure de notre rencontre au soleil, et que ce soit surtout en dehors de ce château ; car de mon propre gré, je ne porterai plus mes pas dans une enceinte aussi maudite ! »

— « Vous l'entendez ! barons et chevaliers » s'écria le comte avec un accent infernal, « le sire de Manesse, le chevalier sans asile, sans bouclier et sans blason, le noble dégradé, couvert de dettes patrimoniales, le chanteur fainéant défie le comte de Toggenbourg ! Allez, portez vos plaintes devant notre empereur et maître ! allez, il commandera peut-être au comte de Toggenbourg de faire descendre l'un de ses pages ou valets en champ clos, pour guerroyer contre Roger, sire de Manesse ! »

Celui-ci, exaspéré, avait tiré son épée ; mais les bras officieux des convives du comte mirent un terme à cette scène pénible ; et l'héritier de l'un des plus beaux noms de l'antique Helvétie fut littéralement obligé de battre en retraite, et de lancer ses imprécations contre les murs du château. Le temps si vanté de l'antique loyauté et de l'égalité nobiliaire faisait déjà place au culte de la puissance ; le noble appauvri, ne retrouvait une existence qu'à la cour d'un de ses égaux ; et l'âge d'or ou, à dire plus vrai, le siècle de fer de la chevalerie ne procréait à tout prendre ni plus ni moins de caractères désintéressés et fortement trempés, que notre siècle joueur, discoureur et industriel.

Les nobles convives du comte allaient à l'instant même donner une nouvelle preuve de leur lâche et molle complaisance.

Ralph de Toggenbourg était monté dans l'appartement de sa femme, à laquelle le bruit inusité dans l'escalier supérieur du château avait annoncé quelque scène violente.

— « Maria vous apprendra ce soir ou demain, dit le comte, comment je punis les réticences. Aujourd'hui je n'ai d'autre ordre à vous donner que de vous défaire de cette mine dolente, expres-

sion hypocrite d'une douleur outrée. Vous allez assister au festin, et faire les honneurs de la maison. Les convives regrettent votre absence; ils sont avides de se mirer dans vos yeux limpides; et moi, j'aime à me parer du joyau d'une femme, qui surmonte ses douleurs pour recevoir les amis de son époux. »

Quelques minutes plus tard, la comtesse Ida, transportée sur un fauteuil à l'étage inférieur, fut accueillie avec un respectueux silence par tous les convives : mais pas un seul n'éleva la voix, pour remontrer au seigneur du château, que sa femme avait besoin de repos, et non pas du bruit d'un festin.

Les yeux d'Ida cherchèrent en vain ceux de son médecin. Elle comprima sa douleur; le sourire sur les lèvres ,la mort dans l'âme, elle joua le rôle qui de tout temps a été réservé aux femmes des hautes classes de la société.

Le soir, Maria n'assista pas au coucher de sa maîtresse, qui, au milieu de ses trances, s'était souvenue des paroles menaçantes du comte, et aurait désiré apprendre le mot de cette énigme. Maria, saisie d'une terreur contre laquelle sa frêle nature se débattit en vain, tomba malade le soir même; puis le délire la prit, et six jours plus tard, le cimetière de Fischingen recouvrait son corps inanimé.

CHAPITRE VI.

LE CORBEAU.

Roger, en sortant du château de Toggenbourg, se sentit pris instantanément d'une hallucination, qu'un homme, d'habitude calme et heureux, aurait peut-être facilement maîtrisée, mais qui devait subjuguer et pousser à la folie un être impressionnable, courbé depuis longtemps par le vent de l'adversité. Il semblait à Roger que les figures des chevaliers, témoins de son humiliation, lui formaient cortège, et le poursuivaient de leurs ricanements. Dans la forêt qu'il traversait, pour regagner sa demeure, des voix glapissantes sortaient de tous les massifs; c'étaient partout les aboiements, les hurlements d'une immense meute, lancée par un maître inhumain sur un pauvre voyageur. Chaque arbre se dressait devant lui, comme un géant à bras monstrueux pour lui barrer le passage, et le forcer à écouter les insolents propos qui se disaient sur son compte dans la feuillée. Le malheureux ! ce n'était pourtant que le vent du soir, qui murmurait dans les rameaux verts;

en toute autre disposition d'âme il aurait reconnu au fond de ce mystérieux langage des paroles d'amour ou de consolation. Il est dans la vie de chaque homme des instants cruels, des crises qui doublent la force du lutteur, ou qui le privent à tout jamais de son énergie et de sa raison. Roger, dans l'état de détresse où l'avait jeté une destinée non méritée, ne tenait à l'existence que par l'amour. S'il rêvait ou s'il aspirait à la gloire du poète, c'était pour racheter sa chute comme chevalier aux yeux de la comtesse de Toggenbourg; il voulait devoir aux inspiratious de son cœur ce que d'autres doivent à leur épée, à leurs richesses ou à la faveur aveugle des rois. Mais, en se laissant aller à cette tendance, le malheureux Manesse s'était trompé sur la marche du siècle. Le temps des Minnesinger touchait à son déclin; les traditions épiques se trouvaient épuisées; depuis cent cinquante ans les amours et les douces journées du mois de mai avaient été chantées sur tous les tons; les fleurs de la gracieuse poésie de Souabe étaient fanées; Manesse arrivait trop tard; et les plus beaux génies, s'ils ne se développent point dans la saison propice, ressemblent à ces fruits tardifs, que surprend l'arrière-saison et que la première bise jette à terre. Le chevalier de Manesse commençait bien à entrevoir l'inutilité de ses efforts, pour secouer la torpeur intellectuelle de ses compatriotes et de ses contemporains; le souffle bienfaisant des encouragements lui manquait. Dans les derniers mois seulement, depuis que, retiré de son château, il vivait dans une métairie aux environs de Toggenbourg, l'apparition d'Ida avait répandu un nouveau lustre sur son existence décolorée. En face d'une Laure nouvelle, il devenait peut-être un nouveau Pétrarque, lorsque la jalouse fureur du comte porta la hache aux racines mêmes qui le rattachaient à la vie. En passant, pour n'y jamais rentrer, sous la voûte cintrée du château, à l'endroit même où l'accident de la matinée avait amené l'intervention médicale du malheureux chevalier, un ressort s'était brisé dans sa poitrine, et le choc avait réagi sur son cerveau. Roger était entré le matin dans la cour seigneuriale avec toutes les illusions d'un premier amour sincère et désintéressé; le soir, il en sortit, privé de l'usage partiel de sa raison.

Ce n'est pas que son état se manifestât de prime-abord par des actes extravagants; en face des métayers, auprès desquels il avait fixé sa demeure, il affecta un grand calme et ne sembla changer en

rien ses habitudes monotones. Seulement il sortit moins souvent qu'autrefois, parce que ses pas le portaient instinctivement vers le château où demeurait la comtesse, et que, dans les sentiers ombragés, il entendait toujours les mêmes voix ennemies qui avaient accompagné sa fuite. Avec une hâte fébrile, il remplissait de son écriture les pages d'un vaste volume destiné à contenir les chants lyriques de ses devanciers, que la tradition orale ou des manuscrits illisibles au vulgaire des hommes avaient fait parvenir à sa connaissance. Une voix secrète le poussait à achever à la hâte cette œuvre pieuse. Dans ses heures de loisir, il nourrissait et couvrait de caresses enfantines, comme autrefois, de nombreux oiseaux, hébergés dans une volière portative, seul reste de son ancienne existence de maître-châtelain. Là, vivaient confinés dans un étroi espace le bouvreuil mélancolique, le gai pinçon, le chardonneret léger, la mésange au cri hivernal, et l'insolent moineau avec son terne plumage, représentant de la démocratie à côté des riantes couleurs qui paraient ses commensaux privilégiés. Roger leur distribuait les miettes de son pain, les fruits de son repas frugal, le mouron des grands chemins, l'eau pure des fontaines. Pendant des heures entières, il prêtait l'oreille au ramage de ses hôtes emprisonnés, à leurs querelles, à leurs amours, à leur chant matinal; il expliquait les sons inarticulés de leur langage imparfait, en substituant les hypothèses et les rêves de son imagination à l'instinct confus de ces petites créatures aîlées. Souvent, lorsqu'il les voyait s'approcher du treillis de la volière, et se cramponner contre le fil d'archal, qui, pour eux, se transformait en de lourds et infranchissables barreaux, il se surprenait à leur dire: « Vous voulez la liberté? un peu de patience; vous l'aurez bientôt!.... dès que j aurai la mienne. » Et alors dans ces moments de solitude, où il était sûr de n'être observé par personne, il se frappait le front; car il sentait que sa raison était de plus en plus emprisonnée par la douleur; il sentait que désormais pour lui la liberté c'était le tombeau.

Deux fois dans le courant de cet été et de cet automne, qui brûlait et effeuillait lentement les fleurs d'une noble intelligence, deux fois le frère Bartholomé de St-Gall s'était rendu auprès de son compagnon d'infortune et avait cherché à rattacher à la vie le malheureux poète, qui ne trouvait point dans la règle du cloître un secours contre la douleur, et qui ne rattachait point suffisam-

ment au ciel les souffrances mondaines. Mais Roger, devant le moine, put se contraindre; il rappela les dernières lueurs de sa raison qui s'éteignait, et ne laissa point pénétrer au fond de son âme le regard d'un ami. Roger, en un mot, sut éconduire poliment le prêtre et l'homme : il chérissait trop son désespoir, dernier souvenir de son amour, et ne voulait point permettre, même à un serviteur de Dieu, d'y porter la main. Mourir dans l'impénitence finale, en répétant des chants d'amour, lui semblait préférable aux pratiques sévères d'une religion, qui ne promet la paix et le salut qu'aux esprits dociles et résignés.

L'année touchait à sa fin : le volume précieux se remplissait des chants des Minnesinger; dans le cœur de Manesse l'amertume envahissait le dernier recoin; dans sa tête, l'orgueil chevaleresque offensé gonflait toutes les veines. Trop bon de nature, pour se venger par un assassinat, il tuait comme à plaisir ses propres facultés et semblait retrouver dans ce suicide journalier la volupté infernale de l'homicide. La gangrène, partie d'un cœur blessé, gagnait toutes les portions de son être moral ; mais il lui restait assez de forces pour se dévorer tout seul, et empêcher les débordements de la lave qui bouillonnait dans sa poitrine.

L'hiver venait d'ailleurs lui porter des consolations et des douceurs, qu'autrefois il avait trouvées de préférence dans la saison des fleurs et des fruits. Maintenant il passait des journées entières au milieu des forêts couvertes de givre; et, dans ces palais de cristal, les vapeurs humides du soir prenaient corps à ses yeux et se transformaient en Elfes, messagers d'un monde aërien, où les souffrances de l'amour et les douleurs poignantes de la dignité blessée ne sont plus connues. Lorsque les rafales de la bise venaient secouer les cimes des sapins, et faisaient pleuvoir sur la tête du malheureux Manesse leurs aiguilles argentées, il présentait son front et ses joues colorées par la fièvre à leurs froides piqûres; c'étaient les fleurs glaciales du palais de la mort qui formaient à sa chevelure une épaisse couronne d'épines. Le cri des oiseaux de proie, loin de porter comme autrefois un trouble secret dans son esprit, résonnait à ses oreilles comme un cri de bonheur; cinq siècles à l'avance il ressentait le charme de ces impressions byronniennes, que des esprits superficiels ont attribuées à l'égoïsme blasé des poètes modernes; à toutes les époques le désespoir et le dégoût de la vie ont retrouvé dans la nature les mêmes symboles.

Un soir, au moment de rentrer d'une de ses courses, il vit, à la distance de quelques centaines de pas, s'abattre devant lui une nuée de corbeaux qui prirent possession de toute la largeur du chemin et eurent l'air de lui barrer le passage. Contre l'habitude de ces oiseaux, qui sont timides à l'excès, et s'envolent du plus loin qu'ils aperçoivent des hommes, cette bande noire ne prit point son essor, quoique Manesse marchât dans cette direction. Il remarqua leur persistance; et presque touché de cette opiniâtreté confiante, il allait faire un détour, lorsqu'il vit ou crut voir dans leur troupe un mouvement bizarre et empressé autour d'un point central; c'était une remarquable fluctuation qui aboutissait de toute la circonférence vers ce centre inerte.

Manesse éprouva un léger mouvement de curiosité, et ce mouvement lui fit un bien extrême, puisqu'il le réveillait de son apathie. Au lieu de se détourner, il continua en ligne droite, et ce ne fut qu'au moment où il allait presque toucher aux traînards ou à l'arrière-garde de ces oiseaux de mauvais augure, qu'ils partirent à tire d'aile, en poussant des croassements lugubres, et en tournoyant à une médiocre hauteur autour de la tête du promeneur solitaire. Ils ne s'étaient point envolés tous: un pauvre retardataire sautillait à pieds joints dans le sentier, et essayait en vain de suivre dans les airs ses compagnons, qui continuaient leurs airs rauques et leurs évolutions inquiètes en ligne presque perpendiculaire au dessus de leur point de départ. Roger eut le caprice de s'emparer du corbeau, que ses frères abandonnaient avec tant de regrets; il parvint, non sans quelque difficulté, à mettre la main sur le pauvre hère qui se débattait contre son ravisseur, et il découvrit que l'une des ailes de son prisonnier était fracassée par une flèche.

Roger se hâta de rentrer, en portant soigneusement enveloppé le corbeau, qui continuait à donner des coups de bec, tandis que les croassements de ses compagnons, libres mais désolés, résonnaient et se perdaient de plus en plus sous la voûte sombre du ciel.

Dans la chambre de la volière, tous les oiseaux dormaient déjà sur les rameaux factices de leur cage, lorsque Roger vint déposer le nouvel hôte, non point dans le même compartiment, mais dans un coin retiré de la chambre. Il apporta de la nourriture au corbeau: celui-ci, effrayé ou boudeur, refusa dédaigneusement les morceaux de chair que Roger lui présentait, et continua à donner des coups de bec contre la main du poète malade.

— « Tu es pourtant le bienvenu ici, oiseau noir, lui dit Roger; ignores-tu combien tu me plais? oiseau funèbre, tu seras mon favori, et je vais donner la liberté à ces beaux parasites, que je nourris depuis quelques années, sans parvenir à les réconcilier avec leur cage et leur maître. »

En disant ces mots, il ouvrit largement la porte de la volière et réveilla les oiseaux endormis. Mais soit habitude, soit engourdissements, les petits habitants de la cage demeurèrent en place, les moineaux exceptés, qui voltigèrent bientôt dans la chambre et prirent leur essor à travers la fenêtre, que Roger avait eu soin de mettre aussi à leur disposition. « J'ai toujours pensé que vous étiez des ingrats; » ajouta-t-il; puis il revint au corbeau blessé : « Tu guériras, mon ami, lui dit-il; le baume invisible de la nature, qui guérit toutes les plaies, aura bientôt ressoudé tes ailes; la chair que tu repousses ce soir demain te paraîtra délicieuse, lorsqu'un avant-goût de la putréfaction agacera ton odorat divinateur. Oiseau des cimetières, que tu es beau dans ton deuil éternel! et la longévité, que la nature t'a départie, combien n'est-elle pas significative! Le rossignol aime, chante et meurt dans le cercle restreint de peu d'années; mais toi, tu promènes ton sinistre plumage et ta voix mortuaire pendant un siècle entier sur nos routes hivernales! tu viens sonner le glas de plus d'une existence printanière! C'est en te nourrissant de cadavres et du rebut immonde des sentiers, que tes muscles se durcissent, que ta chair se raffermit! Toi, mon beau prisonnier, tu vivras longtemps après que la main qui t'offre aujourd'hui des soins désintéressés sera tombée en poussière! je pourrai te léguer à quelque confrère encore plus misérable que moi, et passant de main en main, comme un héritage sacré, tu termineras tes jours auprès de quelque manœuvre salarié, lorsque la poésie de Souabe, partie du haut d'un trône, sera descendue, poursuivie et vilipendée, jusque dans les échoppes des cordonniers! »

Le malheureux ignorait combien il prophétisait juste, et à quel degré d'ignominie devait tomber la belle poésie des Minnesinger, avant de se relever, à cinq siècles de distance, sur le même sol qui l'avait vue naître.

Lorsque Manesse, le lendemain, rentra dans la chambre de la volière, il trouva le corbeau dévorant la nourriture rejetée la veille, dans la partie inférieure de la cage, dont les habitants ter-

rifiés s'étaient retirés sur les échelons supérieurs. Il commença par faire déguerpir le nouvel hôte, qui se prit, ni plus ni moins que la veille, à donner des coups de bec à son bienfaiteur. Celui-ci, dans un mouvement de caprice enfantin, présentait au champion tenace l'un de ses doigts, orné d'une bague à émeraude, avec l'initiale de son nom de baptême, et dit : « Use la pointe de ton bec, mon ami, contre ce joyau, dernier vestige de mes richesses passées. » Cette gymnastique, presqu'involontaire d'abord, se répéta par la suite tous les jours. L'intelligence déchue du poète semblait se complaire à ce jeu ; il détachait même sa bague, et la plaçait dans le bec du corbeau, qu'il tiraillait en tout sens par des agaceries auxquelles il appliquait toutes les ressources de son génie inventif. Le corbeau guérissait peu à peu, mais grâce à cette éducation risible et puérile, il se transforma en corbeau monomane. La folie du maître sembla se communiquer à l'hôte par lui recueilli ; l'homme et l'oiseau passèrent leurs journées à ces escarmouches, Manesse cherchant à arracher du bec crochu la bague, et le corbeau se débattant comme un coq anglais contre la main qui voulait reprendre son bien.

Et pendant ces luttes, les oiseaux de la volière entonnaient leurs plus beaux chants ; le printemps régnait de nouveau dans la campagne ; l'air embaumé des belles prairies du Toggenbourg pénétrait au fond des chambres et de la cage ; les oiseaux libres répondaient à leurs frères prisonniers par des accents qui ressemblaient à de molles élégies.

Grâce à cette influence printanière, l'aile malade du corbeau avait repris toute sa force ; mais l'âme de Roger s'affaissait de plus en plus sur elle-même ; ce n'était plus que par de courtes échappées qu'elle parvenait à ressaisir le fil de sa vie passée, à pressentir toute la tristesse de sa vie future.

Louis Lavater

(La suite prochainement).

DES TRAITÉS INTERNATIONAUX

DEPUIS LE PARTAGE DE LA POLOGNE JUSQU'AUX TRAITÉS DE VIENNE.

Troisième article [1].

La politique de l'équilibre, sortie des droits qu'assurait aux nations la jurisprudence de Westphalie, était déjà devenue la seule politique dominante en Europe. L'équilibre, c'était le *supremum jus* des nations, tous les autres droits lui étaient sacrifiés. Les guerres de successions qui ont ensanglanté plus que la moitié du siècle passé ont abouti à ce terrible niveau de l'équilibre, mais lorsqu'on fait passer tout sous la même loi, il arrive nécessairement que les autres droits qui se trouvent en opposition avec la loi dominante doivent périr; le naufrage des droits des nations que la politique de l'équilibre voulait prévenir est en réalité provoqué par cette politique elle-même. La succession espagnole est réglée deux fois du vivant même de Charles II. La succession d'Autriche est envahie par toutes les puissances qui avaient garanti la Pragmatique Sanction.

Le moment approche en Europe où toutes les existences politiques qui n'ont pas la force de se maintenir par leur propre puissance, n'auront plus aucune protection à réclamer du droit des nations qui leur a été reconnu. Les rois brûlent les titres de leurs couronnes ; ils minent eux-mêmes le sol sur lequel leur trône est placé ; l'âge révolutionnaire est ouvert par les

(1) Voyez *Revue Suisse*, Juillet 1841 et Novembre 1842.

princes, il sera clos par les peuples. On ne touche pas impunément aux bases de l'ordre établi.

De tous les traités dans lesquels se fait remarquer la tendance à nier les droits des nations et à entrer dans la voie d'une politique de fait, par laquelle les grands corps politiques seulement peuvent subsister; de tous les traités qui tendent à détruire les dernières barrières juridiques dont les traités de Westphalie et d'Olivia avaient entouré les existences politiques secondaires de l'Europe, pour inaugurer un état de guerre permanent [car on ne peut donner un autre nom à l'état militaire que chaque nation est forcée d'entretenir pour se garantir contre ses voisins], aucun, à notre avis, n'eut un caractère révolutionnaire aussi marqué que ceux par lesquels s'accomplit l'anéantissement de la Pologne : ce sont eux qui ouvrent positivement la phase révolutionnaire de la jurisprudence du droit international.

La Pologne catholique était de tout temps en guerre avec les Russes, Slaves comme les Polonais, mais attachés au schisme grec; tant que l'unité de l'Europe dura sous le régime de la phase catholique, la Pologne fut triomphante et s'empara de plusieurs provinces qu'elle força de se réunir à l'église, mais du moment que cette unité fut rompue et que la Pologne se trouva séparée par l'Allemagne du monde catholique, les destinées de cette noble nation semblent fléchir; celles de la Russie au contraire s'élèvent. Depuis cette époque la Pologne est livrée seule à ses ennemis; la Suède lui enlève ses provinces de la Baltique que la réforme avait déjà détachées d'elle; la Prusse, puissance que la Pologne a créée elle-même et dont le duc avait été son vassal, grandit au nord de l'Allemagne. Par le traité de Moscou [1686] la Pologne doit céder à la Russie les provinces que ces deux puissances avaient occupées alternativement et sur lesquelles chacune avait des prétentions; cette paix fut un grand malheur pour la Pologne, non seulement à cause des cessions qu'elle faisait à sa rivale, mais encore par l'influence qu'elle assurait à cette dernière dans la république. Déjà avant la paix de Westphalie on avait pu être surpris de ne pas voir la Pologne représentée au congrès des puissances européennes.

La réformation avait isolé la Pologne de ses alliés, elle fut aussi pour ce pays une cause de dissolution intérieure. La forme de son gouvernement qui, dans toutes les délibérations

sur les matières fondamentales, voulait l'assentiment unanime, le droit qu'avaient les mécontents de se former en confédération séparée et de se mettre en guerre contre la nation représentée par le gouvernement, l'électivité de la couronne, étaient des éléments qui ne pouvaient aller ensemble qu'avec une parfaite harmonie entre tous les membres du souverain; l'admission des dissidents en matière religieuse dans l'état, ne pouvait dès lors avoir lieu qu'en réformant la constitution; mais d'un autre côté la paix d'Olivia avait consacré les droits des dissidents, et la Prusse et la Suède étaient garantes de leurs droits. Quant aux dissidents grecs, ils avaient pour protectrice la Russie.

La discorde, l'impossibilité de concentrer le pouvoir, avaient fait toujours plus du gouvernement de la Pologne une anarchie et une confusion, et avaient mis l'état dans l'impossibilité de résister à l'influence de l'étranger; à la mort d'Auguste III, le second des rois saxons imposés par les forces étrangères, la Pologne se trouvait par sa corruption intérieure et l'ascendant toujours croissant de la Russie, presque dans un état de soumission. La situation de l'Europe offrait à cette époque une complication de circonstances qui permit à la politique russe de donner la couronne de Pologne à un favori de Catherine, à Poniatowski; ce fut sous son règne que la Pologne disparut du rang des nations.

Dans le même temps, la Russie et la Prusse s'alliant sous prétexte de protéger les dissidents, ne cherchaient au fond qu'à perpétuer à leur profit les troubles de la Pologne. La diète refusa toute admission des dissidents aux droits politiques; alors ceux-ci s'organisant en confédération, donnèrent aux deux alliés le prétexte de l'intervention.

Bientôt après commencèrent de mystérieuses négociations dont le but était d'entraîner l'Autriche dans la complicité d'un partage. La Pologne abandonnée par les nations qui étaient le plus intéressées à maintenir son intégrité, qui, par des traités solennels, lui avaient garanti ses possessions, se vit forcée de céder aux injustes prétentions des trois cours liguées contr'elle. En 1775 eut donc lieu le premier partage qui enleva à la Pologne plusieurs provinces que les puissances intervenantes se partagèrent, en garantissant à la république le territoire qu'elles lui laissaient et la constitution qui l'avait perdue.

Les apparences conservées dans les traités de partage ne sont là que pour faire illusion à l'Europe; elles sont ce que serait l'observation des formes régulières dans la rédaction d'un billet extorqué.

Instruite par l'expérience, la Pologne chercha à réviser sa constitution, établit l'hérédité de la couronne, abolit le *liberum veto*, et régla la liberté religieuse de manière à la concilier avec l'existence de l'état et de l'église dominante; elle créait en même temps les germes d'une classe moyenne et mettait les serfs sur le chemin d'un affranchissement régulier; la Pologne était sauvée peut-être, si Catherine profitant de la crainte qu'inspirait aux gouvernements de l'Europe la révolution française qui venait d'éclater, n'eût suscité contre la nouvelle constitution la confédération traîtresse de Targowitz qui appela la Russie comme garante de l'ancienne liberté. La Prusse qui avait approuvé les réformes et avait plus ou moins promis son secours contre la Russie, ne tint nullement parole, et la Pologne fut envahie en 1792 par une armée considérable. L'année suivante la Prusse entra aussi sur le territoire polonais et le second partage eut lieu. La diète de Grodno, quoique corrompue et violentée, déclara se soumettre à la nécessité en acceptant des traités qu'elle n'avait ni conclus ni consentis. La glorieuse insurrection de Kosciusko, trompée dans l'appui qu'elle avait espéré de l'Autriche, écrasée par les armées des trois puissances, ne put rendre la liberté à la Pologne, qui du moins se montra sublime dans son dernier effort

La politique suivie par les trois cours co-partageantes, était en germe dans le principe de l'équilibre, mais aucun exemple n'avait été donné encore d'un grand état démembré sans même apparence de droit. On ne peut se refuser aux conséquences d'un principe admis; la doctrine de l'équilibre, toute matérialiste, devait amener à ce résultat; du moment qu'elle avait reconnu comme droit la simple convenance et par conséquent l'arbitraire, le droit de la force n'était pas éloigné.

Jusqu'ici néanmoins les infractions, parfois portées à la lettre du droit consacré par le traité de Westphalie, avaient trouvé leur justification dans l'esprit qui avait dicté ce traité, c'est-à-dire dans la nécessité réelle de l'équilibre, qui était la garantie de l'indépendance dont avaient besoin les nationalités au sortir du moyen-âge, surtout après les guerres de

la réforme auxquelles toute l'Europe prit part dans un but politique plutôt que religieux. La sainteté d'une ancienne possession et les droits d'un peuple sur son propre sol trouvaient dans ce principe conservateur leur garantie. La confédération des intérêts des puissances secondaires et la jalousie des grandes avaient suffi pour maintenir le droit à l'indépendance de tous. Les progrès de la civilisation, des notions plus exactes sur la nature des intérêts matériels des peuples paraissaient devoir amener la consolidation de ces principes; des alliances se formaient et de longues guerres se poursuivaient dans le seul but de prévenir l'agrandissement d'une nation, d'empêcher qu'un peuple n'acquit même légitimement le pouvoir de nuire aux autres.

Les traités par lesquels le partage de la Pologne s'est successivement accompli, mirent fin à cette phase du droit international qu'inaugura le traité de Westphalie, et en commencent une nouvelle qui régit encore l'Europe.

C'est depuis cette époque que les droits garantis par les traités antérieurs sont partout abolis; qu'il n'est plus question en Europe d'équilibre, mais de force et de convenance entre les grandes puissances ; les puissances secondaires n'ayant plus qu'une existence précaire, dépendant bien moins de leur droit que de la tolérance et du bon plaisir de leurs puissants voisins; les grands états seuls subsistant par leur propre force, laquelle pourtant ne les met pas toujours à l'abri des contre-coups de ce système si mobile de la convenance.

La révolution française et son représentant Napoléon, appliquèrent en grand à l'Europe la nouvelle jurisprudence; et les puissances alliées après leurs victoires ont suivi les mêmes errements.

Le principe fatal de la garantie étrangère de la constitution intérieure d'un état, ce principe subversif de toute indépendance nationale qui perdit la Pologne, est devenu aussi après les guerres de la révolution un principe admis généralement, à l'aide duquel les grandes puissances établirent une espèce de droit de haute suzeraineté sur les états de second et de troisième ordre.

Les principes politiques proclamés par la révolution française résument l'œuvre de la renaissance et de la réforme; toutes les nations, leurs princes en tête, marchaient depuis longtemps à une révolution qui devait être un divorce com-

plet avec tout ce qui avait été jusqu'alors le fondement de l'ordre social européen. Le droit des individus comme celui des nations subissent la même crise. La philosophie du XVIIIme siècle qui s'était emparée de l'histoire pour la forcer à mentir à elle-même, semblait avoir persuadé aux peuples que tout était à refaire pour le bien de l'humanité; les princes avides d'obtenir l'approbation des philosophes, se hâtaient de la capter par des réformes quelquefois seulement trop précoces. Ce fut au fond parce que Catherine, Frédéric II, et Joseph II, étaient des princes réformateurs, et surent choisir le prétexte spécieux de la tolérance religieuse, que l'Europe vit s'opérer d'un œil indifférent le premier partage de la Pologne. La reconnaissance de l'Amérique du nord par la France et l'Espagne était dictée par le même esprit de progrès. Ce n'en était pas moins de la part des deux rois qui firent cet acte politique, l'abandon formel des principes sur lesquels reposaient non seulement la royauté mais même la nationalité. Dans l'ancien droit ce n'avait été qu'après un siècle et demi que l'indépendance de la Hollande avait été reconnue, et il avait fallu trois siècles à la Suisse pour obtenir la reconnaissance des faits qui lui donnaient place parmi les Etats indépendants.

Après que les nouvelles idées politiques eurent trouvé en France leur application, ces scrupules de légalité disparurent. Il n'y eut plus, entre la république française et les nations qui n'adoptaient pas entièrement ses principes, d'autres liens que ceux qui paraissaient ressortir du droit naturel, tout droit positif ayant été détruit.

Un examen succinct des traités de la révolution nous apprendra quel est le caractère que prend maintenant le droit international. Le traité de Vienne, tout en proclamant le *statu quo ante bellum*, se fonde lui-même en bonne partie sur les traités de l'époque intermédiaire. L'histoire de cette époque est du reste trop connue pour que nous ayons à y revenir.

Le triomphe de la révolution était assuré par les mémorables victoires remportées dans les années 1793 à 1796; la France avait montré aux rois coalisés que la révolution n'avait pas détruit son énergie militaire et que les désordres intérieurs auxquels elle était en proie étaient loin d'avoir affaibli en elle les ressorts puissants de sa nationalité. Le

Rhin lui appartenait; la Belgique avait embrassé ses institutions; la Hollande était une province soumise; la Prusse et l'Espagne avaient obtenu la paix à des conditions onéreuses; l'Autriche ne faisait déjà plus la guerre que pour avoir la paix et obtenir des satisfactions qui l'indemnisassent des pertes qu'elle avait subies.

Bonaparte, l'heureux vainqueur de l'Italie, était le plénipotentiaire du gouvernement français; homme de l'antiquité par les idées et par le caractère; individualité tout exceptionnelle dans nos temps, les idées qui avaient tant agité le siècle qui l'avait vu naître lui étaient presque antipathiques, il détestait les philosophes, qui veulent tout réduire à des principes, et jamais homme ne fut moins révolutionnaire que celui qui a le plus fait pour la révolution; il avait été envoyé pour créer l'ordre au milieu du chaos en forçant les faits nouveaux à s'harmoniser avec ce qui restait des faits anciens et à constituer un nouveau droit. Les droits des individus comme ceux des nations n'avaient d'importance pour lui qu'en tant qu'ils s'accordaient avec l'ordre politique qu'il avait en vue et qu'il croyait possible. Diplomate de l'école des Romains et de Machiavel, il était bien placé pour traiter avec les plénipotentiaires d'une cour qui depuis trois siècles suivait la politique matérialiste dont l'écrivain florentin est le parfait docteur.

Le traité de Campo Formio est une preuve éclatante des progrès qu'a déjà faits la politique du partage. Nous y voyons le plus ancien des états de l'Europe, Venise, qui a tant mérité de la civilisation, qui avait gardé une stricte neutralité, sacrifié avec une foule d'autres, donné en satisfaction à l'Autriche en échange des Pays-Bas, sans que les traités jurés, ni les garanties données solennellement quelques mois auparavant aient pu la défendre; nous y voyons, ce qui paraît plus honteux encore, le chef et le protecteur naturel de l'Empire d'Allemagne s'engager secrètement à céder à la France des états de cet empire dont il n'a point droit de disposer, à la condition que lui aussi pourra prendre dans l'Empire ce qui sera à sa convenance pour l'incorporer à ses domaines héréditaires. Les grands états cherchent à s'arrondir; ils demandent des indemnités pour les frais de la guerre et les pertes que l'agrandissement de quelqu'un d'entr'eux fait éprouver aux autres; et ces indemnités, ce sont les

puissances de second ordre, des états inoffensifs qui doivent les fournir; c'est sur eux seuls que la tempête tombe.

Pendant l'expédition d'Egypte, une seconde coalition s'était formée sous les auspices de la Russie, et avait repoussé les armées françaises sur le territoire français. Bientôt le 18 brumaire, en dotant la France d'un gouvernement fort entre les mains du plus grand capitaine du temps, vint donner à la guerre une tournure nouvelle; la bataille de Zurich avait sauvé la France; les victoires de Marengo et d'Hohenlinden rétablirent son ascendant. Le Premier Consul chercha alors à arriver à la pacification de l'Europe, en privant l'Angleterre, son adversaire le plus opiniâtre, des alliés qu'elle avait sur le continent. Le traité de Lunéville, conclu avec l'Autriche en mars 1801, rend à la France la position que lui assurait le traité de Campo Formio, en légitimant la conquête de la Belgique et la position des nouveaux états qui s'étaient formés en Italie et dans les Pays-Bas, sous l'influence de la France; les princes dépossédés sur la rive gauche du Rhin et en Italie durent recevoir des indemnités au moyen de sécularisations faites en Allemagne. En octobre de la même année la paix était conclue à Paris entre la France et la Russie; traité qui révèle à la fois les progrès que la Russie a faits en Europe et ceux de la jurisprudence internationale que la Russie a créée. Alexandre s'y montre le continuateur de la politique de son aïeule Catherine; il brise l'alliance maritime instituée par son père en faveur du droit des neutres; et en même temps, voyant la force de l'occident se concentrer dans un homme, il s'en fait un allié. Tant que la révolution seule sortait du droit, on pouvait attendre d'une paix générale la restauration des principes; la soumission de l'Autriche et son adhésion au principe nouveau pouvaient être regardées comme forcées; mais la Russie était en position de protester pour le droit. Paul 1er l'avait fait. Alexandre tenait au contraire à établir de concert avec le Premier Consul une sorte de dictature européenne, Alexandre à la tête des races slaves et grecques, la France à la tête des races latines et catholiques. La liberté de tous allait être à leur merci.

Un acte d'une assez grande importance politique fut encore le concordat conclu avec le pape qui consolida la France

intérieurement et dans ses rapports avec les autres nations de la catholicité.

Le traité d'Amiens signé enfin le 27 mai 1802, entre la France et l'Angleterre, n'était pas moins avantageux à la France que les précédents; car l'Angleterre victorieuse sur mer y cédait la plupart des conquêtes qu'elle avait faites, et se contentait de quelques avantages au delà des mers, dont le principal est Ceylan enlevé aux Hollandais, tandis que la France non seulement restait en possession de tout ce qu'elle avait gagné sur terre ferme, mais encore obtenait dans les Indes et en Amérique les moyens d'y devenir un jour redoutable à la reine des mers.

Le traité d'Amiens avait ramené la paix générale, mais cette paix n'était pas encore bien assurée; les traités antérieurs avaient laissé une quantité de questions non résolues, et celui d'Amiens les passait sous silence. La plus compliquée était celle des indemnités à accorder aux princes de l'Empire; c'était proprement l'affaire de la diète; mais la Prusse fut engagée à se tourner du côté de la France, disposée maintenant à la favoriser pour abaisser l'Autriche; la Russie entra dans les vues de la France, et ces deux puissances se portèrent médiatrices; fait qui à lui seul était déjà subversif de l'ancienne constitution de l'empire. Le système admis pour les indemnités fut le dernier coup pour cette constitution; jusqu'alors elle avait été souvent violée, mais le corps germanique était conservé; le principe de la sécularisation générale admis comme base des indemnités et la réduction des villes libres à six, enlevèrent à l'empereur la source de son influence et de l'autorité qu'il exerçait encore; l'agrandissement des princes laïques et surtout de la Prusse complétait ce résultat. Du reste c'était la politique du partage que les puissances médiatrices appliquaient à l'Allemagne, comme la France et l'Autriche l'avaient appliquée déjà à l'Italie; les états ecclésiastiques d'Allemagne étaient des états libres, des populations vivant depuis des siècles sous des institutions appropriées à leurs besoins; ils furent sacrifiés à l'avidité des princes laïques que les puissances médiatrices voulaient mettre dans leurs intérêts.

Dans le même temps que Bonaparte réglait les affaires d'Allemagne, il avait aussi l'œil fixé sur la république helvétique, et lui donnait l'Acte de médiation. Il fallait que tout

ce qui entourait la France fût remanié par lui ; il fallait qu'il s'appropriât toute l'œuvre de la révolution, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Depuis la paix de Westphalie, les guerres s'étaient terminées dans des Congrès où les diverses puissances européennes étaient appelées, où tous les intérêts réunis cherchaient un commun accommodement ; maintenant, nous voyons la Révolution française traiter à part avec chaque puissance, et comme elle est la plus forte, toutes ont souscrit au droit qu'elle imposait. C'est là le résultat de la politique égoïste adoptée par les antagonistes de la république ; chacune avait cherché des avantages particuliers sans tenir compte du droit des autres ; toutes furent abaissées également.

Mais la paix obtenue avec tant d'efforts par la diplomatie du Premier Consul va se rompre presque aussitôt formée ; il est douteux que l'Angleterre ait jamais vu dans le traité d'Amiens autre chose qu'une trêve momentanée ; elle va le déchirer avant même d'en avoir accompli les conditions, et avec ce traité tous les principes du droit des nations vont être foulés aux pieds. Une guerre de barbares va succéder à la guerre régulière. Il faudra encore douze ans de combats acharnés avant d'arriver à rétablir la paix sur des bases plus solides que celles que nous venons de passer en revue.

La France ne pouvait guère nuire à l'Angleterre sinon en lui interdisant les ports de l'Europe, c'est-à-dire en forçant les neutres du continent à se déclarer pour la France : c'est là la clé du blocus continental. L'Angleterre de son côté chercha à renouer avec l'Autriche et la Russie une troisième coalition, coalition dont le génie du nouvel Empereur des Français vint à bout en moins de cent jours, dans cette merveilleuse campagne qui commença à Ulm et finit à Austerlitz. La Prusse avait voulu se réserver le choix de sa politique, fatale pensée qui lui fit perdre même les avantages de la neutralité. Le traité de Presbourg (1805) entre l'Autriche et la France agrandit les princes du midi de l'Allemagne aux dépends de la première puissance, et amena la dissolution de l'Empire allemand dont l'empereur abdiqua même le titre pour se contenter de celui d'Empereur d'Autriche qu'il portait depuis peu.

La Confédération du Rhin était formée sous le patronage

de la France. La déchéance des Bourbons napolitains était dans le même temps proclamée par Napoléon ; dangereux exemple qui devait plus tard être suivi contre celui qui l'avait donné.

A peine la paix a-t-elle été imposée à l'Autriche que la Prusse s'unit à la Russie et forme la quatrième coalition. Jena, Eylau et Friedland sont la réponse de Napoléon à cette nouvelle attaque. La Russie traite séparément à Tilsit (7 juillet 1807) et sacrifie son alliée. La Prusse perd la moitié de ses états au profit du nouveau royaume de Westphalie, de la Saxe et de la Russie ; un article secret établit les bases d'un partage de la Turquie d'Europe entre les deux colosses du nord et du midi. La Russie s'engage à se réunir à la France contre l'Angleterre si celle-ci ne consent à accepter la paix. Dans le même temps le droit des gens est violé à l'envi par les parties belligérantes : Copenhague est bombardé par les Anglais en pleine paix, parce que le Danemark ne veut pas livrer sa flotte à l'Angleterre ; le roi de Suède Gustave-Adolphe est détrôné par les armes russes, parce qu'il ne veut pas violer ses engagements pour déclarer la guerre à l'Angleterre. La Finlande est pour la Russie le prix de cette guerre injuste. Napoléon a mis sur la tête des membres de sa famille les trois couronnes de Hollande, de Naples et de Westphalie.

Les résultats immédiats de la paix de Tilsit semblaient devancer les espérances de celui qui l'avait dictée. Le Danemark avait été forcé par l'exécrable conduite de l'Angleterre à entrer dans le système continental. La seule puissance dont il restait à forcer l'adhésion était le Portugal que Napoléon convoitait depuis longtemps : il fut conquis sans coup férir.

L'ambitieux aveuglé par la prospérité ne s'arrête pas là; il veut donner l'Espagne sa plus fidèle alliée à un prince de sa famille, et l'on sait la comédie de Bayonne jouée à cette fin. En outre, après avoir envoyé au pape un ultimatum inacceptable, Napoléon fondant ses droits sur ceux que lui avait transmis Charlemagne, ôtait au chef de l'Eglise ses états.

De tels actes résument en eux seuls la triste jurisprudence par laquelle le droit des nations a été réduit à n'exprimer plus que le droit de la force, sans tempérament. La liberté,

l'indépendance des nations ne sont que des chimères en face d'une force prépondérante comme celle dont disposait Napoléon.

La ligue des princes n'a rien pu contre le tyran de l'Europe, la ligue des peuples va commencer : c'est le peuple espagnol qui en prend l'initiative. L'Autriche vaincue mais non domptée se prépare de son côté ; bien qu'isolée sur le continent, elle osa encore jeter le gant ; et, si dans la campagne de 1809 la victoire couronne encore son favori, les lauriers sont pourtant mélangés. L'insurrection du Tyrol offrit l'exemple d'une résistance héroïque. La paix fut signée à Vienne, l'Autriche l'acheta par le pays de Salzbourg donné à la Bavière, et des provinces polonaises cédées au roi de Saxe comme Grand Duc de Varsovie ; concessions moindres du reste qu'on n'aurait pu l'attendre. Le mariage de Napoléon avec une fille de l'empereur d'Autriche faisait d'ailleurs à l'Autriche une position nouvelle qui pouvait devenir menaçante pour la Russie. L'élection de Bernadotte au trône de Suède devenu vacant était aussi un fait de nature à faire sensation à Saint-Pétersbourg. Une alliance que l'Autriche et la Prusse furent forcées de contracter avec l'empire français devint le prélude de la guerre de Russie. Cette puissance, dans l'impossibilité d'attaquer, attendait toutefois de pied ferme l'invasion qui la menaçait.

Nous sommes parvenus à l'apogée de la politique révolutionnaire. Il n'y a plus en Europe que deux états que l'on puisse appeler libres, l'Angleterre qui comme ancrée au milieu de l'Océan, défie du sein des flots le continent ligué contre elle, et la Russie, qui, encore, a adhéré au système français par le traité de Tilsit. Tous les autres états sont gouvernés par la politique française; l'Espagne seule proteste quoique envahie ; mais, sauf l'Angleterre, personne n'a foi dans cette résistance.

Napoléon prévoyant le mécontentement de la Russie ne voulut pas attendre qu'elle se crût en mesure d'agir. A son ordre tous les états de l'Europe lancent leurs armées contre le dernier des états continentaux qui puisse par sa position et son importance conserver l'indépendance de tous. La Providence ne permit pas cette œuvre de subversion. L'armée de Russie, la plus grande armée des temps modernes, anéantie, le prestige attaché à la fortune de l'Empereur des

Français tombe, la croisade contre lui s'organise, elle ne finira que par la restauration.

Nous allons examiner maintenant les traités par lesquels le système français disparaît et par lesquels le système qui nous a gouverné jusqu'à ces derniers jours commence.

Un acte qui par sa nature ne paraît pas au premier abord avoir une aussi grande importance, mais qui influa beaucoup sur les événements subséquents, c'est la convention de neutralité conclue par le général prussien de York avec les Russes, convention qui d'abord désavouée fut ensuite ratifiée par le traité de Kalisch (28 février 1813). Ce traité qui brisait l'alliance de 1812, fut imposé au roi de Prusse, moins encore par la supériorité des forces russes que par le vœu de sa nation ; il plaça la Prusse à la tête de l'Allemagne impatiente du joug, et fut le principe de la cinquième et dernière coalition.

L'Autriche y entra bientôt, après avoir tenté, pour la forme, de se porter médiatrice; l'alliance entre les trois cours du nord fut signée à Tœplitz (9 septembre). L'Angleterre et la Suède adhéraient à cette alliance; la Bavière se détachant de la Confédération du Rhin en fit autant. La bataille de Leipzig entraîne les autres états de cette confédération, ainsi que le Danemark. Napoléon, qui deux ans auparavant traînait à sa suite tout le continent, n'a plus un seul allié au moment où l'invasion menace ses propres états.

Ce fut le 30 mai 1814 que la grande œuvre de la coalition fut conclue ; le traité de Paris est la base de ceux qui vont suivre. Là sont tracés les traits principaux du nouveau système que les puissances alliées voulaient établir et chacune se hâte de se mettre en possession des provinces arrachées à l'Empire français.

C'était à Vienne que les derniers arrangements devaient être pris et que la sanction du droit nouveau devait être donnée dans un congrès où tous les états intéressés seraient représentés. Ce congrès commencé en 1814, brusquement interrompu par le retour de l'île d'Elbe, fût signé finalement le 9 juin 1815 ; les puissances, après de longues négociations pour établir l'équilibre désiré et la paix de l'Europe, avaient élaboré un traité général résolvant la plus grande partie des questions soulevées à cette époque, et fixant sous leur sanction et leur garantie commune les droits de chacune d'elles,

tant par rapport aux autres que par rapport à leurs sujets.

La principale affaire fut le partage des provinces enlevées à la France et à ses alliés; il ne s'agissait de rien moins que de 32 millions d'âmes. Plusieurs pays retournèrent à leurs souverains antérieurs. La France était rendue à ses anciennes limites et à la dynastie des Bourbons; la Norwège à la Suède; le Hanovre érigé en royaume, demeurait au roi d'Angleterre; l'Italie lombarde et vénitienne restait à l'Autriche; la Savoie et le Piémont étaient restitués au roi de Sardaigne, qui obtenait en outre la république de Gênes; Naples était rendue à ses anciens souverains après la défaite du roi Joachim qui s'était déclaré aux cent jours en faveur de Napoléon. La Russie voulait conserver la Pologne toute entière et donner à la Prusse la Saxe comme compensation, car le Congrès était d'accord sur la nécessité de reconstituer la Prusse fortement. Ce dernier point pensa rallumer la discorde. L'Autriche appuyée en cela par l'Angleterre, la France et l'opinion unanime de l'Allemagne ne voulait pas sacrifier la Saxe; enfin la Russie consentit à donner à l'Autriche et à la Prusse une portion de la Pologne dont la part principale lui restait néanmoins; la Prusse reçut en outre une large portion arrachée à la Saxe et des belles provinces sur les deux rives du Rhin. L'Allemagne que, depuis la chute du moyen-âge, l'effort constant des autres puissances avait été d'affaiblir et de diviser, fut réunie en confédération sous le nom de Confédération Germanique; ce n'était pas là l'unité que les patriotes allemands espéraient; mais c'était déjà une restauration de l'Allemagne comparativement à l'état dans lequel l'avait placée la prépondérance de la France. La Hollande et la Belgique furent réunies en un seul état sous le nom de royaume des Pays-Bas. La Suisse fut appelée à se reconstituer elle-même en confédération dont la neutralité était garantie par les autres puissances. L'acte principal du Congrès de Vienne est exclusivement continental; l'Angleterre avait exigé, déjà avant les conférences de Châtillon, que les questions maritimes restassent en dehors.

Les représentants de huit puissances, savoir : l'Autriche, la Prusse, la Russie, l'Angleterre, la France, la Suède, l'Espagne et le Portugal avaient formé le centre du Congrès, mais les quatre premières y avaient toujours conservé la voix prépondérante.

Nous mentionnerons enfin, entre les nombreux actes accessoires du Congrès de Vienne, celui qui donne son nom à la dernière coalition, le traité de la Sainte-Alliance conclu entre les empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse, le 14 septembre 1815. De même que l'on doit chercher au cœur même de la période catholique, dans l'agrandissement de certaines grandes maisons, celle d'Autriche surtout, les germes de la jurisprudence d'équilibre qui depuis la réforme a régné sur l'Europe ; de même que nous avons trouvé dans la politique des cours d'Europe, antérieurement à la révolution, le germe de la politique d'arbitraire et de convenance qui caractérise l'époque révolutionnaire ; ainsi encore dans les traités de Paris et de Vienne on peut remarquer le germe d'une jurisprudence meilleure, qui, il faut l'espérer, triomphera dans l'avenir, un certain retour au sentiment du droit. Toutefois reconnaissons-le, la jurisprudence de la force, la jurisprudence révolutionnaire est toujours dominante dans ces traités. La révolution française tout en proclamant des principes plus équitables, tout en affectant le plus grand respect pour les droits des nations, a encore renchéri sur la politique dont les trois cours du nord avaient donné l'exemple; aucun droit n'a été respecté par elle en dépit des droits conventionnels les plus évidents. Durant son règne les états de l'Europe, en dépit de leur volonté propre, ont tous été partagés, remaniés, annihilés, les uns pour se relever, les autres pour ne plus renaître. Au congrès de Vienne deux jurisprudences sont en lutte ; les puissances prépondérantes veulent concilier deux choses en contradiction l'une avec l'autre : la légitimité avec tous les droits qui en découlent et la réalisation de vœux qui tendent à violer ces mêmes droits. Car tout en professant une doctrine politique utile à leur influence, chacune d'elles convoitait pour elle quelque agrandissement.

L'œuvre du Congrès de Vienne est le triomphe de la force collective de l'Europe contre la suprématie de la France, comme le Congrès de Westphalie était l'œuvre de la force collective de l'Europe contre celle de l'Autriche ; avec cette différence que dans le traité de Westphalie les états, même du troisième ordre, prirent part aux délibérations, tandis qu'à Vienne quatre grandes puissances exercent la dictature et l'exercent essentiellement à leur profit; trois d'entre elles

étaient liées d'intérêt par le partage de la Pologne, et la quatrième leur laissait les coudées franches sur le continent pour s'assurer le domaine des mers. Aussi ne sera-t-il pas question de rétablir les nationalités brisées dans la tempête révolutionnaire ; Gênes est donnée à la Sardaigne ; Venise, l'Autriche en parle comme d'une de ses antiques possessions ! Il faut s'estimer heureux que d'autres nationalités épargnées jusqu'alors ne disparurent pas comme il s'en est peu fallu de la Saxe. De l'Empire d'Allemagne et de ses vieilles libertés, il n'en est pas mention. On se partage les terres comme des propriétés privées, les hommes comme des troupeaux.

La révolution française et Napoléon, en détruisant partout ce qui restait des anciennes libertés, avaient réalisé un despotisme militaire qui resta l'idéal des souverains et continua presque partout à peser sur les peuples.

L'œuvre du Congrès de Vienne a été à beaucoup d'égards la sanction juridique de ce que la révolution avait opéré en Europe. En pouvait-il au fond être autrement? Est-ce que la restauration de l'ancien ordre de choses était possible? La garantie des divers droits nés de la révolution n'était-elle pas une nécessité qu'on n'aurait tenté de surmonter qu'au risque de compromettre la paix après laquelle soupirait l'Europe épuisée, désolée par une guerre de 25 ans?

L'égalité était acquise depuis la révolution : aurait-on pu en revenir? les priviléges et les libertés des villes, les droits de l'ordre équestre en Allemagne, les trois ordres en France auraient-ils pu être rétablis?

Le droit n'est parfait que quand il est une transaction avec le droit précédent. C'est ce que fit le Congrès de Vienne. Il a donné à tout le monde des garanties en déclarant périmés les anciens titres qui n'ont pas résisté à la révolution. Les actes du Congrès sont le couronnement de la jurisprudence révolutionnaire, mais on peut aussi y voir le germe du système fédératif de l'Europe : la jurisprudence révolutionnaire durera peut-être longtemps encore, mais elle finira par être minée par le progrès de l'opinion.

E. S.

LETTRES A GUSTAVE.

VI

Quoi, mon ami, ces bons germains au milieu desquels tu vis, préfèrent Mme Reybaud à Mme Sand! Ils admirent *Val-de-pairas* et *l'Oblat* et prennent tout cela pour des nouveautés. Chacun son avis; et puisque tu me demandes le mien je te dirai que j'ai eu la faiblesse ces jours derniers d'ouvrir et même de feuilleter à peu près jusqu'au bout les deux derniers ouvrages de cet écrivain. N'était l'hiver et l'ennui je me reprocherais décidément ce péché littéraire. Ne lis plus ces choses là, me disait l'autre jour mon ami B.; cela gâte le goût et cela peut corrompre l'âme. Il a raison. Rien n'est mauvais comme un mauvais roman, et les pires peut-être sont ceux qui gardent les apparences. Tout est décent, on lit sans rougir. Mais si le poison n'est pas à la surface, il est au cœur. On ne l'aperçoit pas, mais on le respire. Le défaut dominant de Mme Reybaud c'est l'absence de toute idée sérieuse. Analyser sèchement ce qu'elle appelle la nature humaine, ne peindre loyalement aucun caractère, tout exagérer, tout forcer, tout railler au fond sans jamais le faire avec franchise et à découvert, voilà sa manière et, j'en conviendrais, son talent. Ses anciens romans m'avaient déjà laissé cette impression; les derniers, le *Cadet de Colobrières* et *Clémentine* l'ont renouvelée.

Le baron de Colobrières habitait sur la frontière de l'Italie un vieux château tout délabré. C'était un bon gentilhomme dont l'avoir consistait dans ses ruines seigneuriales et quelques terres adjacentes qui lui rapportaient tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Il avait en outre quatorze enfants et, dans son arbre généalogique, vingt cardinaux et un pape. De ses enfants deux seulement étaient restés au logis; les autres chassés par la volonté de leur père et l'indigence du manoir, étaient au couvent ou à l'armée. Anastasie filait près de sa mère; Gaston chassait, courait les bois : c'était M. le chevalier. Heureux à leur manière, habitués aux privations, ils ne savaient rien du monde et ne jetaient pas même un regard d'envie sur des biens dont, à vrai dire, ils n'avaient pas une idée bien distincte. Trente ans auparavant un évènement étrange avait troublé la tranquillité du vieux château. Une sœur du baron l'avait quitté nuitamment. Le couvent l'effrayait et pourtant il fallait faire place à cette génération nouvelle qui s'agitait autour de son frère. La visite imprévue de deux marchands voyageurs,

une conversation engagée par hasard avec l'un d'eux, sa figure qu inspirait la confiance, quelques incidents décisifs dans ce moment difficile, tout cela avait déterminé la jeune baronne; Agathe de Colobrières avait suivi l'étranger et fait bénir le jour même son mariage par le curé du village. Elle était devenue la femme de Pierre Maragnon, négociant marseillais.

Dès ce moment, son nom n'avait plus été prononcé dans le lieu de son enfance. La baronne qui l'aimait lui avait pardonné, mais son frère l'avait reniée. Plus tard, cependant, il avait consenti à lui rendre, après bien des hésitations, un pan de mur appelé le château de Belveser, qui dépendait de sa baronnie. Cette condescendance enhardit Mme Maragnon. Veuve, en possession d'une grande fortune, elle essaya de renouer ces liens brisés qui tenaient à son cœur et, n'osant se présenter elle-même, elle envoya sa fille unique affronter le courroux de son oncle. Cette entrevue, cette arrivée, premier évènement dans la vie des jeunes reclus, est racontée avec une grâce, une finesse de détails qu'on ne saurait méconnaître. Gaston, l'héritier du lieu, s'en fut dénicher à ses risques et périls, pour le repas du soir, quelques œufs pondus dans un coin du logis sous une charpente délabrée; sa sœur s'abandonna à la joie de voir et d'aimer sa cousine; la baronne pleura; le chef de la famille sentit se réveiller avec force le sentiment de sa dignité. A sa politesse obséquieuse la baronne comprit que toute réconciliation était impossible; il fallut expliquer à la belle roturière que cette visite était la seule, la dernière, et que sa cousine ne franchirait jamais le seuil du château de Belveser. Heureusement, cette ruine auprès de laquelle une habitation moderne s'était élevée, n'était pas loin de Colobrières. Rien n'empêchait nos jeunes gens de se rencontrer dans la campagne. Ingambes tous trois, ils continuèrent pendant les mois d'été de champêtres promenades; l'amour s'en mêla comme il arrive toujours à vingt ans; et quand, un matin, la jeune héritière vint leur annoncer qu'on allait la marier avec un neveu de son père, riche et roturier comme elle, le pauvre Gaston se sentit frappé au cœur. Sa sœur qui avait remarqué le dit cousin, Dominique Maragnon, associé quelque temps à leurs joies innocentes, partagea son émotion et tous deux reprirent tristement le chemin du sombre manoir. Ils n'y devaient pas rester longtemps. Instruit de leur désobéissance, inquiet de voir une nouvelle tache sur son écusson, le baron se décide soudain à sacrifier à sa dignité ses deux enfants, ses derniers venus, ceux qui devaient fermer ses yeux. Il préfère la solitude et l'orgueil du devoir aux doux liens de la famille; il dicte sa volonté, et sa volonté, c'est le cloître.

Ici l'auteur s'aventure sur un terrain difficile. La lutte qui s'engage dans l'âme du baron, la douleur de sa femme, le désespoir de ses enfants, tout cela demandait une main habile et sûre. A une sensibilité vive et sincère il fallait joindre une habitude d'observation et d'analyse

morale que Mme Reybaud ne possède qu'à un degré superficiel. Cette scène des adieux est froide et sans larmes.

Nous voici donc à Paris au couvent de la Miséricorde. La supérieure, la mère Angélique, fille aînée du baron, y accueille sa jeune sœur. Gaston erre dans la capitale, libre encore, mais à peu près résigné à cacher sa douleur sous le froc. Chaque jour au parloir se réunissent les deux sœurs et le frère. Mais voilà qu'arrive aussi la belle Eléonore accompagnée de son oncle, le père de Dominique. Elle avait adroitement différé son mariage avec ce dernier, et désirait passer une année au couvent pour y terminer, disait-elle, son éducation. Le rusé marchand comprend le mot de l'énigme quand il trouve à la grille du parloir le beau Gaston. Force lui est de s'intéresser à ce jeune homme, et d'accord avec l'abbesse, il lui procure le lendemain une place dans les Grandes-Indes. Il part, et le couvent reste en possession des deux cousines, qui, malgré les bontés de l'abbesse, y font assez pauvre figure et n'ont pas trop l'air de se soumettre à la situation. Aussi la révolution française vient-elle fort à propos pour accommoder tout cela. Elle ouvre le couvent et rend à la lumière du jour, au doux soleil de la terre natale, aux affections de famille, la noble et touchante Angélique qui s'envole avec les jeunes filles vers le château de Mme veuve Maragnon. Elles y voient arriver le vieux baron qui, se croyant obligé de fuir, avait été attaqué par une troupe de manants. Dominique, devenu maire de la commune, l'avait tiré de leurs mains. Il lui donne sa fille en récompense et pardonne à sa sœur. Eléonore épouserait volontiers Gaston, si le pauvre garçon n'était pas au delà des mers ; mais le voilà fort à propos qui revient avec une pacotille, l'hymen a lieu et tout le monde est content, même le baron.

Au fond cet honnête baron n'était pas si terrible que Mme Reybaud nous l'avait fait. Si elle l'avait plus tôt consulté, tout se serait arrangé beaucoup mieux et beaucoup plus vite. Il est vrai que le roman eût été plus court, mais peut être, en revanche, il eût été plus raisonnable. L'auteur aurait épargné à ses personnages certaines inconséquences morales que j'ai, pour ma part, quelque peine à lui pardonner. Gaston par exemple, ce jeune homme élevé dans les champs, fier de la double fierté que donne la naissance et une jeunesse solitaire et presque sauvage, ce chasseur hardi, téméraire, comment peut-il songer sérieusement à se faire moine ? Comment peut-il végéter des mois entiers dans une mansarde de Paris ? Surtout comment le jour même de l'arrivée de sa cousine qui, évidemment, ne se résigne aux ennuis du cloître que pour se rapprocher de lui, peut-il se décider à partir pour les Grandes-Indes ? J'en dirais autant de la Rousse, cette servante qui, sans s'en rendre bien compte, aime son jeune maître, prend courageusement le chemin de Paris, et fait à pied deux cent cinquante lieues pour aller chercher de ses nouvelles. Elle arrive son paquet à la main. Quelle surprise pour le pauvre chevalier ! Il s'inquiète, s'alarme, et pour couper

court à cette situation ridicule il imagine de la faire entrer dans le cloître. Eh bien, chose étrange, il y réussit, et la jeune fille élevée au désert et qui pourrait y retourner, prend son parti de bonne grâce. Elle, qui avait tout quitté pour revoir Gaston, le laisse partir pour les Grandes-Indes, et se plie le plus naturellement du monde aux habitudes du couvent. Tout cela est faux, invraisemblable, mais en fait d'invraisemblances, il faut lire le dernier des *Récits de la vie monastique*, comme Mme Reybaud appelle aujourd'hui ses romans, pour leur donner un air sérieux et un semblant de philosophie chrétienne. Il a pour titre *Clémentine*. Ce drame, qui finit dans un cloître, se noue et même se dénoue ailleurs, si tant est qu'on puisse appeler drame un enchaînement de situations ridicules.

Le marquis de Farnoux, las de la vie des cours, se retire dans la solitude. Est-ce amour du repos, du poétique loisir de la campagne? Non, ce courtisan blasé ne songe qu'à sa santé menacée, et veut terminer sa carrière dans celle de ses terres dont l'air lui paraît le plus sain, le plus vivifiant. Il choisit un rocher désert sur lequel depuis des siècles s'élève solitaire un vieux château battu des vents. S'il était situé près de la mer, on y verrait au moins de poétiques orages, de blanches voiles fuyant à l'horizon, des tempêtes, des naufrages. Mais la Roche-Farnoux est située dans l'intérieur des terres ou plutôt dans l'intérieur des rochers. De là on ne voit ni ruisseau ni verdure; c'est le désert dans toute son aridité. Saint-Antoine n'aurait pu mieux choisir, mais le sire de Farnoux cherche dans son désert tout autre chose que Saint-Antoine. Il restaure ses vieux lambris, embellit sa retraite, orne ses appartements de meubles somptueux; frais inutiles: à la campagne le vrai luxe c'est la campagne elle-même, la verdure, les bois, les fleurs. Point d'ombrages, point de fleurs à la Roche-Farnoux; point d'allées où les rayons de la lune glissent mystérieusement sous la ramée, point de concerts d'oiseaux. Il est vrai que le vieux Farnoux s'inquiète peu de tout cela. A son âge sait-on quand se lève la lune? Mais il n'est pas seul dans son manoir. Deux sœurs qu'il n'avait jamais réclamées vivaient à Paris modestement, loin de la cour, mais dans une société charmante. De jeunes filles heureuses et jolies grandissaient dans ce cercle choisi. Tout y était joie et bonheur, quand un beau matin le marquis, qu'on n'avait point vu depuis vingt ans, vient annoncer à ses sœurs sa résolution de quitter le monde. Il leur demande de l'accompagner dans son exil. Un moment incertaine, l'une d'elles, Mme de Saint-Elphège finit par s'y décider. Ce sacrifice est grand, mais au bout, dans un avenir prochain, elle aperçoit un magnifique héritage. Cela vaut bien quelques années d'ennui. Le marquis est vieux, il semble usé. Mme de Saint-Elphège laisse à Paris sa sœur, une de ses filles déjà mariée; une autre plus jeune part avec elle. Quel voyage! Quelle arrivée! La Roche-Farnoux, vieux château fortifié, n'était abordable qu'en

litière. Depuis de longues années l'araignée étendait ses toiles dans ses salles délabrées. Bientôt tout change de face. Le vieux château s'embellit de toutes les recherches du luxe, mais tout cela est-ce le bonheur? Vieillard ridicule et blasé, le marquis rajeuni par l'air natal, n'en devient ni plus aimable ni plus amusant. Sans esprit, sans amabilité, sans instruction, sa vie morale se compose de souvenirs qui se résument en d'interminables histoires. Quand Mme de Saint-Elphège les sut par cœur, l'ennui s'empara d'elle, elle dépérit lentement et mourut à la fin de la troisième année. On aurait désiré quelques détails sur ses derniers jours. Un intérêt sérieux se serait peut-être éveillé. Mais la mort ne prête pas à la raillerie et c'est à la raillerie qu'excelle le talent de Mme Reybaud.

Mme de Sénange vient joindre sa nièce et cultiver à son tour l'héritage du vieux marquis, mais elle aussi meurt bientôt. Sa fille Mme de Barjavel, veuve et sans fortune, vient prendre sa place. Ces morts successives semblent rajeunir le marquis. Mais l'héroïne, diras-tu?— l'héroïne, nous l'avons trouvée au début dans une bibliothèque écartée devisant familièrement avec son cousin, le petit baron de Barjavel. Orpheline, élevée au couvent, Clémentine de L'Hubac vient égayer le cercle qui chaque jour se réunit autour du fauteuil du grand oncle. Des tantes, un vieillard, un manoir sans verdure, tout cela n'est pas bien gai, mais tout cela peut être supportable quand on se comprend, qu'on s'aime, qu'on cherche à se rendre la vie douce et facile. Mais dans le château de Farnoux on ne s'aime guères et c'est pour cela qu'on s'ennuie, que les jours sont longs et monotones, que la vie se traîne péniblement. Les deux cousines devraient s'entendre. Rapprochées par un même intérêt, l'habitude devrait, ce semble, établir entre elles un lien quelconque. Mais l'une a connu la vie, l'autre reléguée si jeune au fond de cette solitude, regrette les biens qu'elle ignore et jette un regard d'envie sur ce monde que, à dix-sept ans, elle trouvait si beau. Un gentilhomme du voisinage avait autrefois demandé sa main. Le vieux marquis l'avait repoussé et son souvenir resté dans le cœur de Joséphine, y nourissait un secret ennui. Quant à Mme de Barjavel, mère d'un fils sur lequel doivent se concentrer ses espérances et dont la fortune dépend du marquis, elle devrait être heureuse ou du moins satisfaite de sa position. Mais non, elle a quelque chose d'embarrassé, d'inquiet au milieu de son calme apparent. On comprend que Mlle de L'Hubac trouve le séjour du château plus sérieux encore que celui du couvent. Elle fait la partie d'hombre et le vieux seigneur l'assure un jour que, grâces à la facilité qu'elle déploie, dix années la rendront passé-maître dans ce jeu savant, difficile et profond.

Le marquis avait près de cent ans, mais sa santé défiait la maladie, et la mort qui avait emporté tous ses contemporains semblait l'oublier sur son rocher.—«Sais-tu pourquoi l'on s'ennuie ici? » disait Clémentine à son cousin, « c'est qu'il n'y vient jamais personne. » En effet nul voisin

de campagne ne venait rompre la monotonie du manoir. Un jour, grand évènement, on découvre de loin une cavalcade. La société réunie sur la plate-forme du château où le marquis chaque jour, après le dîner, faisait son invariable promenade, voit défiler dans le chemin étroit qui conduit à la Roche-Farnoux un beau seigneur, suivi de ses gens. Le petit baron découvre de loin la livrée : c'est M. de Champguerin. M. de Champguerin était ce gentilhomme auquel le marquis autrefois avait refusé la main de sa nièce. Qu'est-ce donc qui l'amène de nouveau à la Roche-Farnoux? Veuf, père d'une petite fille, vient-il renouveler ses hommages? Il se dit fatigué du monde et paraît décidé à se fixer dans son château, vieille ruine dont on aperçoit la fumée par delà les rochers. Cette résolution cache sûrement quelque projet. M. de Champguerin a quarante ans, mais il est encore beau. Qui peut l'attirer, le retenir dans la solitude? Mlle de Saint-Elphège se perd en conjectures. Mme de Barjavel garde le silence et la belle Mlle de L'Hubac se laisse entraîner doucement au charme de cette distraction inaccoutumée. On cause, on s'agite, et pour la première fois on médite un voyage. Il n'est pas long, il se termine au château de Champguerin. Depuis vingt ans le vieux Farnoux n'avait songé à se remuer. Ses chevaux étaient morts de vieillesse. Il part en litière, et le petit baron, faute d'une monture convenable à son rang, suit à pied accompagné de son précepteur.

La visite du marquis ne se renouvela pas, mais celles de M. de Champguerin devinrent chaque jour plus fréquentes. Une passion commence à se développer dans le cœur de Mlle de L'Hubac. Mlle de Saint-Elphège la devine; de là mille soupçons qui tourmentent le cœur mal guéri de la vieille fille. Le moyen de finir tout cela, me direz-vous? Il est bien simple. Pourquoi ne pas marier les deux cousins? La fortune du marquis resterait dans la famille. A peu près du même âge, ils doivent tout naturellement s'aimer. Ils s'aiment en effet, et beaucoup, mais d'une affection de frère et de sœur. Elle eût suffi au petit baron tout disposé à échanger ce sentiment contre un autre. Mais Mlle de L'Hubac n'entend pas de cette oreille-là. Elle a pour M. de Champguerin une de ces passions qui commandent à toute la vie. Cette passion, qu'est-ce qui la justifie? M. de Champguerin n'adresse pas même un hommage à la jeune héritière. Elle l'aime sans que rien de sa part vienne provoquer cet amour. Elle l'aime parce qu'il est là, parce qu'il est beau, parce qu'elle s'ennuie. Aussi quel effroi quand Mlle de Saint-Elphège vient lui annoncer la résolution du grand oncle, résolution qu'il vient de lui confier dans une entrevue mystérieuse! Sans lui demander son avis, on la marie. Dans ces temps-là il n'était pas question de résister aux volontés d'une famille. Mlle de L'Hubac le savait, mais son désespoir lui donne de l'énergie. Elle demande à rentrer au couvent. Le soir, les jeunes gens se rencontrent à la bibliothèque. Antonin est tout ému. « On veut nous marier! » lui dit Clémentine. « Cela te » fait beaucoup de peine, » lui demande le petit baron. « Tant que j'en

» mourrai, » répond-elle en pleurant. « Je suis accoutumée à te chérir » comme un frère, jamais je ne pourrai t'aimer autrement. La seule » pensée de notre mariage me réduit au désespoir. Tu ne comprends » pas tout cela, toi, tu es un enfant. »

« Un enfant à peu près de ton âge, » observa le petit baron.

« Est-ce que tu aimerais mieux que j'eusse l'âge de M. de Champ- » guerin? » ajouta-t-il sans arrière-pensée.

Cette passion si violente n'avait pas même été soupçonnée par le petit cousin. Touché des larmes de Clémentine, il lui promet de s'opposer formellement à la décision du marquis.

Le lendemain les réunit encore furtivement à la bibliothèque. Cette scène, la meilleure du livre, la seule qui ait quelque chose d'attachant, n'ôte rien au ridicule de la situation. « Tout est fini, » dit Antonin. « Comment? Qu'as-tu fait? » demande-t-elle avec inquiétude. « Une chose fort simple, » dit-il, « j'ai fait ce que tu as voulu. J'ai déclaré en » présence de mon oncle, de ma tante, de ma mère, que je ne voulais » pas me marier. Je l'ai déclaré fermement en jurant sur ma foi qu'on » ne parviendrait jamais à contraindre ma volonté.

« Grand Dieu! » s'écria Mlle de l'Hubac, « qu'a fait alors M. le mar- » quis? »

« Il m'a regardé avec des yeux terribles et m'a commandé de ré- » tracter sur-le-champ mes paroles, mais je n'ai pas eu peur de sa co- » lère ni de l'indignation de ma tante Joséphine qui me faisait des me- » naces, et j'ai persisté. Mon oncle est devenu tout blême de fureur. » Ma mère, qui jusqu'alors avait gardé le silence, a tenté de l'apaiser; » il ne l'a point écoutée. Il s'est écrié que je m'étais rendu indigne » de lui appartenir. Il nous a traités tous deux de rebelles, d'enfans » pervers, et il m'a ordonné de sortir de sa présence. »

« Ainsi te voilà prisonnier dans ta chambre. »

« Au contraire, il m'a défendu de reparaître jamais à la Roche-Far- » noux. »

« Et où iras-tu, mon Dieu? » dit Clémentine effrayée.

Il lui développe alors son projet avec le chagrin d'un petit amoureux désappointé et le courage d'un naturaliste qui voit devant lui s'ouvrir le monde. Sa mère dispose pour lui de la fortune de son père; il part avec l'abbé Gilette; il part pour l'Italie d'abord; de là il ira.... Interrompu par les larmes de Clémentine, il la console de son mieux. « De- » main tu pars, » dit-elle, « j'aurai beau te chercher, t'appeler, tu ne » me répondras pas. Ah! j'en mourrai de chagrin. »

« Ecoute, ma bonne Clémentine, tu ne sais pas positivement ce que » tu veux, reprit le petit baron d'un air triste et attendri. Hier tu di- » sais que notre mariage te ferait mourir de chagrin, et j'ai tâché » d'empêcher un si grand malheur. Aujourd'hui tu te désespères » parce qu'il faut nous séparer. Que veux-tu donc que je fasse? »

« Je n'en sais rien, » murmura-t-elle toute éplorée.

« Tu veux que je reste?» ajouta le petit baron. Elle fit un geste affirmatif.

« Pour cela il n'y a qu'un moyen, ajouta-t-il, c'est de nous soumettre à la volonté de nos parens. Moi j'y consens, car tu es la personne du monde que j'aime le mieux, et je n'ai rien tant à cœur que de te voir heureuse. Pour toi je renoncerais volontiers à mes projets de voyage, à mes collections, à tout. Voyons, Clémentine, veux-tu que j'aille me jeter aux pieds de mon oncle pour lui faire nos soumissions, lui dire que nous consentons à notre mariage?» «Il y a,» nous dit l'auteur « dans toutes les existences un moment où se décide sans retour leur bonne ou leur mauvaise destinée. Ce moment était arrivé pour M[lle] de L'Hubac, et la question que venait de lui adresser son cousin était l'appel du sort. Elle hésita avant de répondre, mais une voix fatale s'éleva dans son cœur, et ce fut sa mauvaise fortune qui l'emporta. « Non,» dit-elle après un silence, « tu mérites plus de bonheur. Hélas que ne nous a-t-on permis cette amitié de frère et de sœur, nous ne serions pas réduits à nous séparer ainsi.» Après une nuit d'insomnie Clémentine vit de sa fenêtre défiler à la lueur de l'aurore la cavalcade qui descendait le sentier étroit. Antonin et son précepteur devançaient leur monture, le bâton à la main, un livre sous le bras, comme deux savans qui partent pour explorer le monde.

« Adieu, mon meilleur ami,» murmura Clémentine. Un paysan qui bêchait entonnait dans cet instant une chanson plaintive : Il s'en va! «Il s'en va!» répéta-t-elle sans détourner son regard du chemin. « Mon ami, mon frère, te reverrai-je jamais ? »

M[lle] de l'Hubac reste prisonnière dans sa chambre sans autre compagnie que sa douleur et son amour; l'un exaltant l'autre, comme il arrive toujours. Quelques visites de ses tantes, quelques admonestations la distraient à peine de sa préoccupation habituelle. Sa seule joie était de voir, de sa fenêtre, passer M. de Champguerin toujours fort assidu au château. Un jour elle l'aperçut à la messe, il lui jeta un tendre regard, elle se crut aimée et comprise. M[lle] de Saint-Elphège les épiait tous deux avec une inquiète curiosité. Un soir qu'elle veillait à la lueur de la lune, elle entend un bruit inaccoutumé, le cliquetis d'une botte sur les dalles, le bruit d'un éperon. Nul doute que M. de Champguerin veille sous la fenêtre de Clémentine. La jalousie conduit Joséphine dans la chambre du vieux marquis. Celui-ci s'étonne et s'irrite. L'honneur de famille réveille dans l'âme du vieillard des sentimens qui semblaient éteints. Il se lève, s'arme d'une longue épée et part suivi de son écuyer, le bon la Graponnière. Nul ne sut bien ce qui se passa dans cette expédition mystérieuse. A son retour on le voit jeter au feu de vieux papiers et puis écrire, chose qu'il ne faisait plus depuis vingt ans. On ne s'attendait pas à sa mort, il éatit le même depuis tant d'années. Au coup de midi, au moment

de se mettre à table, un des serviteurs annonce à la famille rassemblée que le marquis vient d'expirer. Que s'était-il donc passé? La lecture du testament révèle tout le mystère. M. de Champguerin avait épousé secrètement Mme de Barjavel; une issue connue de lui seul l'amenait mystérieusement au château. Pour éviter le résultat d'une rencontre que le courroux du marquis rendait dangereuse, le chapelain, confident des époux, a révélé ce triste secret. Le marquis furieux deshéritait sa nièce et instituait sa légataire universelle Mlle de Saint-Elphège.

M. de Chamguerin emmène sa femme. Mlle de l'Hubac tombe dans un profond désespoir, et l'héritière des grands biens du marquis, maîtresse absolue de la place, n'en est pas plus heureuse. Consoler sa nièce eût été son premier devoir; elle l'essaie, mais faiblement sans y mettre son cœur. Clémentine au reste se refuse obstinément à toute consolation. Le mépris dans une situation pareille devait promptement chasser l'amour. Eh bien non, Mme Reybaud ne l'entend point ainsi. Mme Reybaud veut l'impossible, l'absurde. Elle s'acharne à créer des positions que rien ne justifie. La douleur de Clémentine devait durer quinze jours. N'avait-elle pas son petit cousin qui pour elle aurait renoncé volontiers à ses collections, à ses voyages? Mais alors adieu les couvents, adieu la psychologie monastique de Mme Reybaud. Aussi rien n'est-il capable de distraire Mlle l'Hubac. En songeant à Antonin, elle soupire, mais une affection plus ardente domine son cœur. Sa résolution est prise. Elle s'enfermera dans un cloître. En vain le vieux la Graponnière s'en étonne, s'en attriste. Elle part, elle part presque sans larmes, sans autre adieu que celui qu'elle jette sur une croisée où un soir d'été elle s'était entretenue avec M. de Champguerin. Tout le reste est oublié.

Ce qu'elle est en entrant au couvent, elle le demeure jusqu'à la fin. Après dix-huit années nous la retrouvons sous le voile préoccupée des mêmes regrets, des mêmes souvenirs. Elle est prieure, elle a prononcé d'irrévocables vœux, elle est belle encore. Une jeune novice a grandi près d'elle à l'ombre du cloître; c'est Alice, la fille de M. de Champguerin. Pendant ce temps Antonin, l'abbé Gilette ont fait le tour du monde. La dernière lettre qu'elle en a reçue, datée de Lima, la ville des Incas, annonce le retour des voyageurs. Cette perspective réjouit un moment son cœur, mais une visite inattendue vient raviver ses impressions habituelles. M. de Champguerin qui semblait avoir oublié sa fille vient la réclamer un beau matin. Il se présente au parloir. Quel âge a-t-il? soixante ans. Quelle figure? celle d'un homme vieilli dans la débauche. Clémentine frissonne à son aspect. Cette image était restée dans son cœur élégante et jeune; la réalité douloureuse vient lui enlever en un instant tout le trésor de ses souvenirs. Mais que fait Mlle de Saint-Elphège? Que fait Mme de Champguerin? Il était temps d'en savoir quelque chose après dix-huit années

de séparation. Mlle de Saint-Elphège vit dans son château sans autre société que celle du vieux la Graponnière. L'or s'entasse, une tour en est pleine, au dire des habitans du bourg. On pense que selon les habitudes de la famille elle vivra cent ans. Au reste les deux cousines ne se voient point. Mme de Champguerin file solitaire dans son château. Son mari sait à peine de ses nouvelles. Il s'ennuyait, il est venu à Paris. Joueur, débauché, ruiné, il a engagé pour de l'or la main de sa fille. Il vient sans façon lui présenter un époux presque aussi vieux que lui. Aussi, grande rumeur au couvent. Alice veut prendre le voile, rester près de sa sainte mère. Mais voici qu'un jour qu'elle ornait de fleurs la tête d'un saint, un étranger se présente à la grille. Cet étranger, c'est Antonin, grandi, bruni par le soleil des tropiques, toujours aimable et plein d'affection pour sa chère Clémentine. Avec lui vient le bon abbé. Il se porte bien. Il a complété dans les Antilles sa collection de chardons. Il est prêt à recommencer le tour du monde. Chaque jour au parloir comme on se rappelle le passé! Des collections s'étalent sous les yeux des pensionnaires. Alice, qui ne sait rien du monde, écoute avec avidité les récits des voyageurs. Mais que le bonheur dure peu! Au moment de partir pour aller revoir sa mère, le baron de Barjavel apprend tout-à-coup la nouvelle de sa mort. Veuf et libre, M. de Champguerin qui, comme Mme Reybaud, ne recule pas même devant l'impossible, court demander la main de Mlle de Saint-Elphège. Il l'obtient. Il paraît que l'émotion vient la tuer comme son oncle, car elle meurt le lendemain de ce grand évènement, en laissant son immense fortune au baron de Barjavel.

Après cela nous avons pourtant à la fin un mariage raisonnable, celui d'Alice et d'Antonin. La cérémonie a lieu dans la chapelle du couvent. Les époux partis, Clémentine reste silencieusement dans le chœur. « Seigneur,» dit-elle, « daignez prendre mon âme, ne me repoussez pas, je ne suis plus qu'à vous. » Il en était temps, et malgré la signature de l'auteur qui clot le livre après ces paroles, plus d'un lecteur peut-être aura douté de la réalité d'une conversion aussi ridiculement préparée; car ne nous laissons pas prendre à ce sérieux apparent: ce sérieux n'est pas sincère. L'auteur n'entre jamais véritablement dans les situations. Ici, plus encore que dans les autres romans de Mme Reybaud, on sent d'un bout à l'autre je ne sais quoi de découragé, peu favorable à coup sûr au développement du talent. L'ironie est là qui gâte et dessèche tout. Il n'y a pas jusqu'à la nature matérielle qui ne se déflore sous la plume de l'auteur. Quelle crudité de détails, quelle minutie douloureuse dans la peinture du manoir qui réunit dans son enceinte cette société ennuyée! Ni fleurs, ni oiseaux, à peine un brin d'herbe dans ces vastes cours. Quand au marquis, le rocher qu'il habite semble lui avoir communiqué toute son aridité. Bien loin de nous amuser, son égoïsme brutal et sans adoucissement nous lasse et nous attriste. Parmi les acteurs de ce drame ri-

dicule, deux seulement, Antonin et le bon la Graponnière, ont quelque chose je ne dis pas de vrai et de complet, mais d'un peu humain, bien qu'eux aussi ne soient au fond que des caricatures. Ils ont une âme ou quelque chose d'approchant. Antonin n'est qu'un niais, mais il nous attache par momens. Le vieux serviteur aime son maître, il pleure en voyant partir Mlle de l'Hubac. En général les personnages que Mme Reybaud met en scène n'ont qu'un semblant de vie et d'individualité. Après nous avoir attachés quelques instans, ils déjouent nos prévisions et nous échappent. C'est ce qui arrive toujours quand l'analyse morale n'est pas sérieuse, quand les créations du romancier n'ont pas grandi dans sa pensée avant de passer dans ses tableaux, quand ses héros ne sont pas nés de lui et empreints en quelque sorte de sa vie. Ce que nous admirons chez Walter-Scott, ce n'est pas seulement le talent du conteur, c'est la puissance des conceptions, la vérité continue des caractères. C'est que Walter-Scott étudiait l'homme et l'étudiait bien, avec ce calme, cette sérénité qu'on retrouve chez tous les grands peintres de la nature humaine. Vivant miroir, son âme reproduisait les nuances les plus fugitives comme un lac tranquille réfléchit le nuage errant. Connaître l'homme et l'aimer, ces deux secrets, qui les ignore ne sera jamais un grand artiste ; mais aujourd'hui nos romanciers s'inquiètent peu de tout cela ; peintres sans vigueur. ils crayonnent négligemment de pâles ébauches qui ne laissent rien dans le souvenir. Ils ressemblent à ces directeurs de marionnettes qui fascinent un moment les yeux d'un auditoire de village. Les fils sont inaperçus, les bras s'agitent, les petits personnages causent et se démènent; mais rien en eux n'est individuel, distinct, et la voix qui leur sert d'organe est la même pour tous au milieu de la variété apparente de ses intonations. Ce reproche qu'il faut adresser surtout à M. Eugène Sue, Mme Reybaud le mérite aussi. Ses romans ont des côtés dignes d'éloge, elle possède en général cette délicatesse d'expression, cette touche légère, gracieuse, qui caractérise le pinceau féminin ; ses tableaux ont de la netteté ; son style est souple, correct et pur, mais il manque de vigueur et de cette sobriété, signe certain de la véritable force. Les épithètes abondent ; elles ne sont pas précisément déplacées, mais elles sont trop nombreuses, jetées sans art, sans discernement, comme les couleurs sur la toile d'un peintre inhabile. Ce qui devrait rester dans l'ombre et le demi-jour, apparaît trop. Mme Reybaud s'attache aux détails, cela nuit à l'impression générale. De là vient sans doute qu'elle n'arrive jamais à cet ensemble, à cette harmonie qui caractérise les grands peintres et les grands écrivains. Les phrases sont sonores, les tableaux mélancoliques, Mme Reybaud nous effraie parfois ou du moins nous alarme ; mais l'émotion, l'émotion vraie, elle ne la réveille pas. Serait-ce peut-être qu'elle a plus d'esprit que de sensibilité ? La sienne tout au moins a quelque chose d'un peu factice qui déroute le lecteur et le laesse. Il y a même des moments où l'on se

prend à craindre que le scepticisme ne soit au fond de tout cela. Le rire est voisin des larmes et le mélange du comique et du sérieux se rencontre fréquemment chez les organisations artistiques. Scott, Schakspeare, Molière plaisantent souvent. Mais raillent-ils? Quand ils le font, c'est du moins toujours avec vivacité et franchise. La raillerie de Mme Reybaud n'est ni vive, ni franche, elle se cache, elle craint de s'exprimer, mais on la sent, on la devine, et l'intérêt, un moment excité , s'affaiblit et s'éteint au milieu des impressions mélangées qu'elle réveille.

Mme Reybaud s'attache à la peinture de la vie monastique; mais pourquoi la voir ainsi de préférence par ses mauvais côtés ou par ses côtés ridicules? Il est vrai que nous sommes au 18me siècle, mais avec Mme Reybaud je crains un peu que nous n'y soyons toujours. En vérité, pour peindre la vie du cloître, est-ce bien le moment qu'il fallait choisir? Sans remonter jusqu'au moyen-âge, ne pouvait-on trouver une époque plus sérieuse; puisqu'après tout, les couvents, quelque idée qu'on s'en fasse, sont quelque chose de sérieux? Ils ont fait du mal et beaucoup; mais ne s'y est-il mêlé aucun bien? n'ont-ils caché sous leurs voûtes que des âmes froides et des vocations forcées, et sont-ce là les seuls tableaux qui méritent de nous être offerts?

POÉSIE.

Amour et prière.

Je voudrais planer sur la terre,
Devenir pour l'homme un mystère,
Comme toi, bel ange à l'œil bleu,
Avoir une aile diaprée,
Et, saint oiseau de l'Empyrée,
Me poser sur le doigt de Dieu.

L'ange répondit : « Aime et prie !
Enfant de la même patrie,
Je fus exilé comme toi
Sur la pauvre terre où l'on pleure ;
Aime et prie ! Et quand viendra l'heure,
Tu seras ange comme moi !

« Aime, enfant, si tu veux me plaire.
Sans le soleil qui vous éclaire,
Mourraient la nature et le jour,
Car lui seul a lumière et flamme :
Ne laisse pas mourir ton âme,
Enfant, son soleil, c'est l'amour.

« Aime ceux que le monde loue,
Et le pécheur qui dans la boue
En aveugle égare ses pas ;
Nous sommes tous nés de la fange :
Sans péché l'homme serait ange,
Sans amour Dieu ne serait pas !

« Il faut haïr l'orgueil du monde,
Mais prier pour la race immonde,
Pour le Pharisien orgueilleux,
Qui ne voit pas, sur cette terre,
Du ciel la manne salutaire,
Car il craint de baisser les yeux.

« Haïr l'avarice barbare,
Mais prier pour le pauvre avare
Qui refuse un gîte au passant,
De l'or à la veuve mourante,
Du pain à la bouche béante
Qui se ferme en le maudissant.

» Haïr les débauches infâmes,
Mais prier pour les pauvres femmes
Qui s'énivrent de volupté
Sans que le remords les affronte,
Ou qui disent : Voici ma honte.....
Un peu de pain, par charité !

« Oui, mon fils, amour et prière,
Et Dieu bénira ta carrière;
Mais, s'Il te condamne aux douleurs,
Que jamais ta voix ne murmure,
Car, pour laver toute souillure,
Christ a du sang, l'homme a des pleurs. »

L'ange a disparu dans l'espace,
Et mes yeux, en suivant sa trace,
Voyaient partout le doigt de Dieu :
Depuis lors mon âme attendrie
Répète toujours: Aime et prie,
Comme le bel ange à l'œil bleu.

MARC MONNIER.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

AVRIL.

Voilà donc Novare encore une fois célèbre par une de ces batailles qui, si elles ne décident pas absolument de la destinée, changent du moins en un instant toute la situation. Au mois de juin de l'an 1513, les Suisses au service du duc de Milan, assiégés dans Novare par une armée française supérieure en armes et en nombre, sortirent de la ville au point du jour, et marchèrent si roidement à l'ennemi malgré sa formidable artillerie, que, suivant un contemporain, « les Français » par un beau matin chargeant leurs sacs et leurs quilles, sans s'arrê- » ter jouèrent des talons jusques à Lyon (1). » Deux ans après, la bataille de Marignan rétablissait leurs affaires, cette *bataille des géans*, comme elle fut longtemps appelée, l'une des grandes pages de sculpture dont se composent les bas-reliefs du tombeau de François 1er à Saint-Denis. Le ciseau de l'artiste, celui de Jean Goujon ou de son école, y a fait aux Suisses une juste part, la plus belle peut-être; on ne pouvait mieux conserver, en l'idéalisant, le caractère des figures, ni mieux exprimer surtout l'impétuosité de l'attaque qui valut aux nôtres l'honneur de la première journée, puis la fière contenance de leur retraite, que le vainqueur n'osa pas entamer (2). Du reste, tout ne fut pas terminé par là : même d'aussi grands coups de lances que

(1) Ainsi écrit J. Le Veau à Marguerite d'Autriche. Voir *Gloutz-Blozheim*, trad. de Ch. Monnard, p. 370, n. 199.

(2) Les sculptures du tombeau de François 1er sont sur marbre blanc : elles ont très peu de relief ; c'est le genre où excellait Jean Goujon, celui qu'on appelle le Phidias français. On dirait presque une gravure en pierre ; mais quel mouvement néanmoins, et quelle vérité ! il n'y a pas de plus saisissant tableau de la bataille de Marignan, et je m'étonne qu'en Suisse on ne l'ait pas tout simplement copié dans quelque ouvrage illustré. Jean Goujon était protestant ; il périt à la Saint-Barthélemy, victime du fanatisme religieux, on a dit aussi : de la jalousie d'un rival.

ceux de Marignan et de Novare ne suffisaient pas à trancher les questions dans ce siècle de révolution et de guerre, avec lequel le nôtre a plus d'un rapport. Pavie, en 1525, enleva de nouveau l'Italie aux Français; la prépondérance passa de la France à l'Autriche avec Charles-Quint, et il fallut en 1544 la bataille de Cérizoles, gagnée par les Suisses et les Gascons, pour raffermir la monarchie de François 1er et rétablir l'équilibre européen (1).

La cause de l'Italie se relèvera-t-elle de cette nouvelle défaite de Novare du mois dernier? Sera-ce la France qui l'y aidera par quelque grand coup imprévu comme ceux de Marengo ou de Marignan? Sera-ce la Suisse, comme l'y invite, dans la *Tribune des Peuples*, un réfugié russe, ancien diplomate, M. *Ivan Golovine*? (2) « Radetzki, dit-» il, foule aux pieds l'Italie agonisante, la France officielle la délaisse. » C'est à la Suisse à faire voir ce qu'elle peut, à démentir le reproche » d'égoïsme qu'on lui adresse.... Que le vétéran de la démocratie s'é-» branle, que les enfans de Vinkelried ceignent l'épée de leurs pères, » qu'ils la tirent pour la République sainte, pour la République uni-» verselle, et la France officielle sera forcée de les laisser faire et de » s'incliner devant leur valeureuse intervention.... M. Ochsenbein est » plus que suspect aux amis de la liberté, sa démocratie pourrait » bien se borner à son patois.... Qu'il s'amende ou qu'il fasse place à » un vrai radical. Qu'il se mette à la tête des corps francs ou qu'il » descende de son fauteuil!.... Dans les temps d'épreuve où nous vi-» vons, chacun se doit à la patrie commune. Nous n'espérons rien de » la France, c'est vers la Suisse que se tournent les regards de la dé-» mocratie européenne. Restera-t-elle impassible? » La Suisse égoïste! il nous semble que si l'on tient compte de la différence de taille, elle a, à toutes les époques, plus que payé son tribut dans l'action générale de l'Europe moderne, de quelque point de vue que l'on juge la part qu'elle y a prise. Ses voisins ont bien moins le droit de la taxer d'égoïsme qu'elle de les accuser d'ingratitude, de dédain et d'oubli; mais ils n'ont jamais su être justes envers elle. Et puis ceux qui l'exhortent maintenant à ceindre l'épée, n'ont-ils pas été les plus ar-

(1) La bataille de Cérizoles forme le second sujet principal des bas-reliefs du tombeau de François 1er. Ronsard l'a célébrée dans une de ses odes les plus malheureusement pindariques. De l'aveu de Du Belloy dans ses Mémoires, on dut la victoire au conseil que donna un capitaine suisse du canton de Zurich, nommé Frœlich. Voir L. Vulliemin, T. XI de l'*Hist. de la Confédération suisse*, p. 222, n. 2.

(2) M. Ivan Golovine a fait paraître, il y a quelques années, un ouvrage sur la Russie qui contient, entre autres, des particularités assez curieuses touchant Laharpe, le précepteur d'Alexandre, mais dont l'auteur nous semble s'être exagéré la portée. — La *Tribune des Peuples* est un nouveau journal démocratique, publié à Paris et rédigé essentiellement par des étrangers.

dens à la lui faire tomber des mains, en flétrissant son passé militaire, au lieu de le comprendre et de le corriger? Quant à la France, à moins d'un ébranlement nouveau, elle ne paraît pas plus en état, dans sa grandeur, que la Suisse dans sa petitesse, de tendre une main armée aux Italiens. Ce que n'ont pas osé le général Cavaignac, ni le gouvernement provisoire et la commission exécutive au moment le plus favorable, le pouvoir actuel n'a garde de le croire mieux possible aujourd'hui: il se retranche dans la même impuissance, avec la sympathie de moins. Et il faut convenir que les Italiens, par leurs déclamations, leurs divisions, leur inertie, et en prenant leur révolution avec des airs de théâtre, ont tout fait pour donner raison à ceux qui ne veulent pas la secourir. Ils ont les premiers ruiné leur cause, si juste et si belle pourtant, qu'elle en avait été au commencement populaire dans tous les partis. « Ils se conduisent si sottement qu'on ne sait que faire pour eux! » nous disait un député républicain et qui vote contre le ministère. Mais ils sont malheureux, ajouterons-nous, et ce malheur même, leur long asservissement qui explique comme il excuse en partie leurs fiévreux essais de relèvement et leurs promptes chutes, nous ôte le courage de les juger avec une sévérité que tant d'autres ne leur épargnent pas.

Entre leurs adversaires et leurs amis, quel triste assaut de polémique! D'un côté, l'ironie, les railleries cruelles, moins cruelles cependant que les airs de commisération hypocrite; de l'autre, et malheureusement aussi parmi les Italiens eux-mêmes, d'éclatans mensonges, d'indécentes forfanteries, des excitations intéressées et stériles, l'injure, l'ingratitude, le soupçon poussé jusqu'au délire, tout le monde accusé excepté les plus coupables, excepté soi! Entre ces deux polémiques on est embarrassé de choisir: aussi ne choisissons-nous pas. Sans doute le mensonge a toujours régné sur la terre; mais avec nos moyens de publicité, c'est maintenant le mensonge organisé, réduit en art infernal, en science froide et pratique. Dans les deux camps, tout ce qui peut servir contre l'ennemi est de bonne guerre. Comment la vérité parviendrait-elle à se faire jour entre ces nuages qui vomissent à l'envi la foudre et les ténèbres et se chargent impitoyablement, rangés en ligne de bataille, comme deux sombres batteries! Le monde nous paraît toujours plus livré à deux mauvais esprits également destructeurs, et qui, si cela devait continuer longtemps, ne s'en disputeraient plus un jour que les débris: l'un, ne faisant que de la force sans nouvelle vie; l'autre, dans ce qu'il appelle vie, n'apportant qu'une nouvelle et plus prompte mort. Nul n'a le germe de résurrection, nul n'a le mot de l'énigme. Dieu éprouve les peuples; il les tient sous la nuée; le moment n'est pas encore venu où il la dissipera. Jusque là il faut s'attendre à de nouvelles secousses, à de nouveaux orages. Raspail, après sa condamnation, disait à ses enfans :

« Il vaut mieux que je sois en prison, car il y aura de *grands dé-* » *sastres.*» Sans doute il entendait cette prédiction dans son sens, mais il n'est que trop aisé de la faire aussi du sens opposé. La tranquillité pût-elle s'établir, elle ne saurait être que temporaire et mal assurée; elle cachera toujours une menace, tant que le problème ne sera pas résolu, on ne sera que tranché. Alexandre se contenta de ce dernier moyen; il eut l'empire du monde; mais le monde fut seulement conquis et non pas *délié* : comme le nœud gordien, ce fut un empire en morceaux qu'Alexandre légua à ses successeurs, ce fut un monde déchiré et, au milieu de la plus brillante civilisation, des guerres perpétuelles, une longue anarchie, une agonie ensanglantée. L'homme ne croit qu'en lui-même. Par combien d'épreuves devra-t-il passer encore pour apprendre à se connaître! Il porte aujourd'hui sa tête jusqu'aux cieux, et il ne voit pas que, plus il monte dans son orgueil, plus sa chute aussi deviendra nécessaire et profonde.

— Avant les nouvelles d'Italie, le procès de Bourges avait été l'événement du jour. Puis, même avant ces nouvelles qui, retentissant comme un coup de foudre, ont fait taire un moment tout autre bruit, la longueur et la complication des débats, les interminables dépositions des témoins commençaient déjà à détendre et à lasser la curiosité. Elle ne s'est bien réveillée que pour le jugement.

Barbès, Albert, les accusés contumaces, Louis Blanc, Caussidière en tête, ont été condamnés à la déportation; Blanqui, à dix années de détention; Flotte, le sombre séide de Blanqui, à cinq années de la même peine; Sobrier, à sept; Raspail, à six. Villain, clubiste marquant, mais étranger au quinze mai, Degré, le fameux pompier ([1]), le général Courtais et quelques autres ont été déclarés non coupables et rendus à la liberté.

Ce jugement, assez généralement prévu dans ses points principaux, ne s'explique cependant pas complètement par les débats et ce qu'ils ont mis en lumière sur le fait même du procès. L'existence d'un complot n'a pas été prouvée, du moins pas d'un complot prémédité, concerté et pour lequel il y ait eu accord de volonté et d'action de la par

([1]) C'est un assez bel homme, mais parfaitement nul, une tête vide e gonflée. Les témoins n'ont pas même été sûrs de le reconnaître pour le véritable pompier du 15 mai. Après son acquittement, il s'est indignement grisé. Au retour, il disait à ses compagnons de diligence : « Je n'ai pas voulu en convenir aux débats, mais oui, c'est bien moi qui suis le vrai pompier. » Il se propose de fonder un établissement, où figurera, comme enseigne, son portrait en grande tenue, peint par lui-même; car il manie la brosse, et il s'en est fort vanté à l'audience. Le seul bon mot qui lui soit échappé dans son interrogatoire, est celui où il se représente suivant un jour une rue, *dans l'attitude,* dit-il, *d'un peintre qui n'a pas dîné.* — Voir sur le pompier et les *pompgraves* notre *Chronique* de juin 1848, t. XI de la *Revue* p. 334.

des accusés, dont quelques-uns, Barbès et Blanqui surtout, étaient ennemis jurés. C'a été plutôt l'explosion instantanée de matières inflammables rassemblées et venues de divers côtés, et auxquelles la main d'Huber, se dressant tout à coup au dessus de la foule, a mis le feu. Main perfide ou étourdie! Peut-être l'un et l'autre à la fois. Des actes paraissent attester que cet homme avait été secrètement au service de la police sous le précédent régime, qu'il n'était membre des sociétés secrètes que pour les trahir. Les accusés du 15 mai prétendent qu'il jouait le même rôle pour le compte de l'une des polices de la république à cette époque, car alors il y en avait plus d'une; Caussidière, Ledru-Rollin, les principaux ministres avaient chacun la leur. Ces espions clubistes ont volontiers deux rôles comme Maître-Jacques, et, suivant l'occasion, ils passent de l'un à l'autre avec une merveilleuse facilité. Venu en espion, peut-être Huber aura-t-il fini en clubiste; quand il aura vu l'Assemblée envahie, sa tête se sera montée, et l'agent provocateur, croyant qu'on avait trop bien réussi, se sera hâté de prendre les devans pour avoir rang dans la révolution nouvelle.

Mais en admettant qu'il ait joué le premier de ces deux rôles, qui l'envoyait et qui servait-il? Ici, les soupçons sur Huber se perdent dans des soupçons encore plus vagues, qui atteindraient, si l'on pouvait s'y arrêter, des noms bien plus célèbres que le sien. Il s'est constitué prisonnier, et on va lui faire son procès : il est peu probable cependant que la vérité en jaillisse. Est-ce qu'on sait jamais le fin des choses en révolution? on ne le sait pas même sur des époques où le fleuve de l'histoire roule des ondes tranquilles : que doit-ce être lorsqu'il précipite à grands bonds ses flots orageux! Nous mentionnons donc seulement comme trait de caractère et de mœurs, comme exemple des défiances plus ou moins justes que peuvent inspirer les personnes et les faits en temps révolutionnaires, la disposition de certains esprits, non prévenus d'ailleurs, à voir dans le 15 mai ce qu'on appelle une *souricière* en langage de police : une souricière en grand, pratiquée par le parti alors au pouvoir pour y prendre sa mauvaise queue et s'en débarrasser. L'occasion aurait été : la manifestation en faveur de la Pologne ; la souricière : l'Assemblée Nationale elle-même, qui faillit ainsi être victime d'une affaire où l'on jouait donc bien gros jeu ; enfin, les chefs de ce complot réel contre un complot imaginaire : ceux, on dit même celui, qui, tout puissans déjà dans l'Assemblée, auraient eu par là leur action générale plus libre et plus affermie. Voilà qui est presque encore plus fantastique que hardi. De son côté, Raspail, devant la haute-cour de Bourges, a insinué l'idée d'un autre drame, avec un personnage de plus qu'Huber et un personnage principal qui n'est pas celui du système précédent : « Le Club des Clubs, a-t-il dit en toutes lettres, appartenait au citoyen Ledru-Rollin. C'était un club officiel qui a coûté cent mille francs. Longepied en faisait partie. Cet homme a été arrêté d'abord, mais il a écrit un jour au citoyen

Ledru-Rollin : *Si dans quatre heures je ne suis pas mis en liberté, vous viendrez prendre ma place. Songez-y!* Je n'accuse personne, citoyens jurés, je ne sais, moi, que me défendre : c'est vous qui me jugerez. Et maintenant, ajoutait Raspail, est-ce qu'il n'y a pas eu, au dire du citoyen Arago, un conciliabule entre les citoyens Portalis, Ledru-Rollin et Jules Favre, dans lequel on disait que l'Assemblée Nationale ne pouvait exister? Je n'accuse encore personne, vous jugerez. » Voilà un nouvel élément de l'histoire secrète de la révolution, lequel n'a pas laissé de donner à réfléchir à ceux qui pensent que l'histoire n'est pas seulement un roman sous la plume de ceux qui l'écrivent, mais bien plus encore entre les mains de ceux qui la font.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures diverses, l'accusation n'a pu établir que, dans le fait même, il y ait eu complot; elle n'a pu arguer que d'un attentat, la violation de l'Assemblée. Barbès a fièrement déclaré qu'il avait accepté ce résultat, mais sans dessein prémédité. Blanqui et Raspail ont soutenu qu'ils ne le voulaient pas; ils étaient entrés comme tout le monde, portés par la foule et croyant que l'Assemblée y consentait; ni l'un ni l'autre ne sont allés à l'Hôtel de Ville. Blanqui assure n'avoir organisé d'autre manifestation que celle du 17 mars, dont le but était d'obtenir le renvoi des élections pour qu'on eût le temps de mieux chauffer le pays dans un sens révolutionnaire. On n'a point pu lui opposer de faits positifs; on a dû se rejeter sur son caractère et sur ses antécédents. Il a donc pu dire avec raison qu'on lui faisait un procès de tendance; mais le talent même qu'il a montré dans sa défense, sa perspicacité, son adresse à se retourner, les traits mordans qui s'échappaient de ses lèvres, le feu de ses regards fixés sur les jurés et cette espèce d'élan contenu qui lui donnait l'attitude d'un oiseau de proie sur la défensive, tout cela lui a nui, tout cela effrayait : il faisait peur, et on a voulu s'en débarrasser.

Quant à Raspail, de nombreux témoignages attestaient qu'il s'était efforcé de rétablir l'ordre dans la salle. Un seul témoin l'a chargé, le représentant Point; ce qui fit dire à Raspail : « Vous le voyez, je suis innocent; il n'y a que ce mauvais *point*.... » Sans lui, en effet, il aurait gagné la partie. Il avait lu la pétition en faveur de la Pologne, mais il avait cru entendre le président, Buchez, l'y autoriser. Celui-ci, dont la conduite n'a guère été plus courageuse à l'audience que dans la journée du 15 mai, a déclaré ne pas s'en souvenir : il est évident toutefois qu'il y avait consenti au moins moralement, sinon explicitement. Aussi Raspail a-t-il pu lui dire après sa déposition : « Vous devez avoir un petit remords, M. Buchez. » La faiblesse et la connivence du président ne pouvait sans doute pas lui servir d'excuse complète en ce cas particulier. Mais, au total, le seul fait à sa charge, et c'est là un fait moral plutôt qu'un corps de délit, était d'avoir pris part, étourdiment et malgré son sentiment intime ([1]), à une démonstration ayant

([1]) Voir notre *Chronique* de juin de 1848, t. XI, de la *Revue*, p. 340.

pour but d'intimider l'Assemblée et de décider son vote. Cela étant, on s'attendait assez généralement à ce que Raspail serait libéré, mais on le craint, et dans le parti républicain qui a été au pouvoir, on le regarde à tort ou à raison comme un caractère ombrageux, difficile et embarrassant par ses exigences et sa sévérité : l'eût-on pu, on ne s'y serait donné aucun mouvement pour lui sauver la prison ; au contraire, on eût aisément pris son parti de s'en voir par là délivré. Il va donc avoir aussi son fort de Ham ; s'il survenait une révolution nouvelle, peut-être irait-elle l'y chercher, et la porte de la prison deviendrait-elle pour lui celle de la dictature : seulement Proudhon serait là qui entendrait bien la lui disputer.

Raspail, sur lequel notre *Chronique* contient déjà çà et là plusieurs coups de crayon dont nous pouvons garantir la fidélité ([1]), a certainement une physionomie à part au milieu des autres chefs de la démocratie avancée. Tout socialiste et révolutionnaire qu'il est, il y a en lui du philosophe et du sage. Que ce soit sans aucune affectation, nous ne voudrions pas absolument en répondre. Ceci du moins, on en conviendra, est parfaitement naturel : après les plaidoiries et le jugement, quand on vint pour lui annoncer sa sentence, on le trouva qui dormait paisiblement, et si bien, qu'on eut peine à le réveiller. Nous tenons ce trait curieux d'une source parfaitement certaine. En entendant son arrêt, — « Il vaut mieux, dit-il, être condamné que de condamner. » Ses enfants et ses amis étaient fort abattus ; il les reconforta par sa sérénité. Outre le mot que nous avons cité plus haut, sur ce qu'il fallait s'attendre à des *désastres*, il leur dit encore : « Je vais » d'abord me reposer deux jours, car les débats m'ont très-fatigué, » puis me remettre à mon travail et reprendre mon petit train. » Comme tous les chefs d'école et de parti, Raspail, toutefois, n'est pas exempt d'un certain culte et d'un certain fanatisme de lui-même : trait, d'ailleurs, fort commun en France, où la vanité personnelle atteint parfois des hauteurs dont on n'a pas d'idée. Sa défense se termine par ces mots : « On vous a demandé une condamnation en vous » promettant qu'elle serait suivie d'une grâce. C'est pour arriver à » m'ôter mes droits de citoyen... On veut m'amoindrir ; je vais, moi, » en donner le moyen : si je rentre dans la société, je serai un homme » comme un autre ; dans la prison, je serai un martyr ; dans la tombe, » je serai peut-être un dieu : opposez-vous à mon apothéose. » C'est là sans doute une plaisanterie, mais une plaisanterie de caractère, et, pour avoir été dite, je pense, avec un demi-sourire qui lui rendait son véritable accent, la péroraison n'en est pas moins un peu forte. Puis, le demi-sourire du maître disparaît chez les disciples. Un ouvrier, fervent adepte de Raspail, disait tout naïvement : « C'est le cadet de Jésus-Christ. »

([1]) Voir notre *Chronique* de 1848, à la table des matières.

Dans le discours, d'ailleurs éloquent, où Barbès s'est hautement fait gloire du 15 mai, il a émis un nouveau principe social, assurément bien extraordinaire, mais qui est pourtant au fond la dernière et franche pensée de toutes les révolutions : au dessus de la souveraineté du suffrage universel, il place la *souveraineté du but*, c'est-à-dire celle, en fin de compte, de tout homme qui croit avoir trouvé le but, et qui l'impose. Si Barbès eût dit : *la souveraineté de l'idée*, comme ce langage est fort à la mode, peut-être le sien eût-il paru moins étrange. La logique est tout, il n'est rien tel que la logique : chacun le va répétant, chacun le prêche à l'envi. Et c'est ainsi que l'on tombe sous *l'assommoir de la raison*, suivant le mot énergique et profond de Chateaubriand (1).

Blanqui, dans sa défense, ayant voulu se justifier en passant de l'accusation d'avoir trahi son parti dans le fameux mémoire sur les sociétés secrètes trouvé après Février et publié par la *Revue rétrospective* (2), Barbès l'a violemment et aigrement interrompu. Suivant lui, les détails contenus dans ce mémoire prouvent qu'il est de Blanqui. Nous avons d'autres raisons, des raisons bien plus fortes, des raisons de fait et non pas seulement de simples inductions, pour croire qu'en cela Barbès n'avait pas tort; mais ce n'était pas le moment de tomber ainsi sur son compagnon d'infortune à bras raccourci, et Raspail a pu lui dire sans trop de sévérité : « Votre discours était magnifique, Barbès, mais vous y avez joint une mauvaise action. »

Cet incident a vivement peiné le camp démocratique. La souveraineté du but, on le voit, n'est pas près de le réunir.

— Au surplus, celui des conservateurs, pour être plus poli, n'est guère moins partagé. Le *Constitutionnel* et les *Débats* se font assez mauvaise mine; la *Presse* guerroie contre tout le monde; l'*Assemblée nationale* casse les vitres, même les siennes, par une violence de langage qui appelle la violence des faits et ne sert pas l'ordre qu'elle défend : de plus, elle passe pour philippiste et elle préconise la poli-

(1) Dans un de ses écrits polémiques d'après 1830 : «... Quand chaque citoyen cultivera lui-même les deux ou trois arpens de terre nécessaires à la nourriture de sa famille, quand on en sera au partage égal de la propriété et de l'intelligence, quand toutes les jouissances du luxe et de l'esprit, spectacles, fêtes, imagination, poésie, auront péri sous l'assommoir de la raison; quand aucune grande entreprise, aucun grand monument ne pourra ni se former, ni s'élever à cause du nivellement des fortunes et de l'indigence du fisc; quand les émulations et les passions même seront éteintes dans la douce médiocrité du foyer domestique et la communauté des femmes et des maris; quand on n'aura plus que des petits et non des enfants, alors la société jouira d'une félicité incomparable. Dieu merci, je serai sauvé parmi les morts des mauvais jours. »

(2) Voir notre *Chronique* de 1848, à la table des matières.

tique de Bossuet. Les journaux légitimistes se disputent Henri V. Que sortira-t-il de tout cela aux élections prochaines? On nous cite un département de grandeur moyenne où le parti modéré des diverses nuances ne compte pas moins de cent cinquante candidats, dont aucun ne veut se départir de ses prétentions; et M. Thiers contremine, tant qu'il peut, la candidature de M. Guizot.

— Il n'est pas sûr que M. Thiers ait, dans le gouvernement actuel, toute la part secrète qu'on lui suppose volontiers, et qu'il dut se flatter d'y obtenir après l'élection et le revirement du 10 décembre : son influence est plutôt personnelle que de position; il aide, il conseille, il manœuvre, plutôt qu'il ne mène; il remue une multitude de fils, plutôt qu'il ne tient le gros bout et qu'il n'occupe le centre de la toile. Le journal la *Liberté* donnait il y a quelques jours, grâce à une communication indiscrète, le portrait de M. Thiers tel qu'il figure dans la partie encore inédite des *Mémoires d'Outre-Tombe.* Chateaubriand traçait ce portrait peu de temps après 1830. Si l'ensemble est composé avec intention, avec affectation même, les principaux traits sont d'inspiration et d'une inspiration hostile: on y sent la main d'un maître, mais d'un maître peignant un ennemi : c'est parfois, si l'on veut, du Michel-Ange pour la touche dédaigneuse et hautaine; seulement celui qui pose n'est pas Raphaël. Outre la figure, il y a un fond au tableau, l'école fataliste en histoire, école inaugurée par M. Tiers, avec laquelle il a rompu aujourd'hui, mais en fait plutôt qu'en principe. Le portrait se détache à la fois et s'étend sur ce fond, où le peintre, selon son habitude, vient aussi se placer. Ce serait gâter ce morceau que de ne pas le donner dans son entier : il est à conserver et il faut l'avoir tel qu'il est avec ses digressions, ses sauts brusques, ses coups de griffe de lion, ses boutades et ses vérités. Le passage le plus juste et le plus modéré (le lecteur le remarquera bien: *Je reconnais dans M. Thiers* etc.), ce passage, disons-nous, n'est pas le moins mordant : la touche plus légère et plus fine n'y est qu'une pointe mieux aiguisée.

« La révolution de juillet a trouvé son roi, a-t-elle trouvé son représentant? J'ai peint à différentes époques les hommes qui, depuis 1789 jusqu'à ce jour, ont passé sur la scène. Ces hommes tenaient plus ou moins à l'ancienne race humaine : on avait une échelle de proportion pour les mesurer. On est arrivé à des générations qui n'appartiennent plus au passé; étudiées au microscope, elles ne semblent pas capables de vie, et pourtant elles se combinent avec des élémens dans lesquels elles se meuvent; elles trouvent respirable un air qu'on ne saurait respirer. L'avenir inventera peut-être des formules pour calculer les lois d'existence de ces êtres, mais le présent n'a aucun moyen de les apprécier.

» Sans donc pouvoir expliquer l'espèce changée, on remarque çà et là quelques individus que l'on peut saisir, parce que des défauts particuliers ou des qualités distinctes les font sortir de la foule. M. Thiers, par exemple, est le seul homme que la révolution de juil-

let ait produit. Il a fondé l'école admirative de la terreur, école à laquelle il appartient. Si les hommes de la terreur, si ces renieurs et reniés de Dieu étaient de si grands hommes, l'autorité de leur jugement devrait peser; mais ces hommes, en se déchirant, déclarent que le parti qu'ils égorgent est un parti de coquins. Voyez ce que Mme Rolland dit de Condorcet, ce que Barbaroux, principal acteur du 10 août, pense de Marat, ce que Camille Desmoulins écrit contre Saint-Just. Faut-il apprécier Danton d'après l'opinion de Robespierre, ou Robespierre d'après l'opinion de Danton? Lorsque les conventionnels ont une si pauvre idée les uns des autres, comment, sans manquer au respect qu'on leur doit, oser avoir une opinion différente de la leur?

» Dans son esprit matériel, le jacobinisme ne s'aperçoit pas que la terreur a failli, faute d'être capable de remplir les conditions de sa durée. Elle n'a pu arriver à son but parce qu'elle n'a pu faire tomber assez de têtes; il lui en aurait fallu quatre ou cinq cent mille de plus. Or, le temps manque à l'exécution de ces longs massacres, il ne reste que des crimes inachevés dont on ne saurait cueillir le fruit, le dernier soleil de l'orage n'ayant pas achevé de le mûrir.

» Le secret des contradictions des hommes du jour est dans la privation du sens moral, dans l'absence d'un principe fixe et dans le culte de la force: quiconque succombe est coupable et sans mérite, du moins sans ce mérite qui s'assimile aux événemens. Derrière les phrases libérales des dévots de la terreur, il ne faut voir que ce qui s'y cache : le succès divinisé. N'adorez la Convention que comme on adore un tyran. La Convention renversée, passez avec votre bagage de libertés au Directoire, puis à Bonaparte, et cela sans vous douter de votre métamorphose, sans que vous pensiez avoir changé. Dramatiste juré, tout en regardant les Girondins comme de pauvres diables parce qu'ils sont *vaincus*, n'en tirez pas moins de leur mort un tableau fantastique. Ce sont de beaux jeunes hommes marchant couronnés de fleurs au sacrifice.

» Les Girondins, faction lâche et ambitieuse, qui parlèrent en faveur de Louis XVI, et votèrent son exécution, ont fait, il est vrai, merveilles à l'échafaud; mais qui ne donnait pas alors tête baissée sur la mort? Les femmes se distinguèrent par leur héroïsme; les jeunes filles de Verdun montèrent à l'autel comme Iphigénie; ces artisans sur qui l'on se tait prudemment, ces plébéiens dont la Convention fit une moisson si large, bravaient le fer du bourreau aussi résolument que nos grenadiers le fer de l'ennemi. Contre un prêtre et un noble, la Convention immola des milliers d'ouvriers dans les dernières classes du peuple: c'est ce dont on ne veut jamais se souvenir. M. Thiers fait-il état de ses principes? pas le moins du monde : il a préconisé le massacre et il prêcherait l'humanité d'une manière tout aussi édifiante; il se donnait pour fanatique des libertés et il a opprimé Lyon, fusillé dans la rue Transnonain, et soutenu envers et contre tous les lois de septembre: s'il lit jamais ceci, il le prendra pour un éloge.

» Devenu président du conseil et ministre des affaires étrangères, M. Thiers s'extasie aux intrigues diplomatiques de l'école Talleyrand; il s'expose à se faire prendre pour un Turlupin à la suite, faute d'aplomb, de gravité et de silence. On peut faire fi du sérieux et des grandeurs de l'âme ; mais il ne faut pas le dire avant d'avoir amené le monde subjugué à s'asseoir aux orgies de Grand-Vaux. Le ministre de

Louis-Philippe devrait être plus en garde contre la camaraderie de ses anciennes habitudes; la considération est un des ingrédiens de la personne publique.

» Agité par sa nature de vif-argent, M. Thiers a prétendu aller tuer à Madrid l'anarchie que j'y avais renversée en 1823, projet d'autant plus hardi que M. Thiers luttait avec les opinions de Louis-Philippe. Il se peut supposer un Bonaparte; il peut croire que son taille-plume n'est qu'un allongement de l'épée napoléonienne; il se peut persuader être un grand général, il peut rêver la conquête de l'Europe par la raison qu'il s'en est constitué le narrateur et qu'il fait très-inconsidérément revenir les cendres de Napoléon: j'acquiesce à toutes ces prétentions; je dirai seulement, quant à l'Espagne, qu'au moment où M. Thiers pensait à l'envahir, ses calculs le trompaient; il aurait perdu son roi en 1836, et je sauvai le mien en 1823. L'essentiel est donc de faire à point ce qu'on veut faire; il existe deux forces: la force des hommes et la force des choses; quand l'une est en opposition à l'autre, rien ne s'accomplit. A l'heure actuelle, Mirabeau ne remuerait personne, bien que sa corruption ne lui nuirait point, car présentement nul n'est décrié pour ses vices; on n'est diffamé que par ses vertus.

» M. Thiers a l'un de ces trois partis à prendre: se déclarer le représentant de l'avenir républicain, ou se percher sur la monarchie contrefaite de juillet, comme un singe sur le dos d'un chameau, ou ranimer l'ordre impérial: ce dernier parti serait du goût de M. Thiers; mais l'empire sans l'empereur, est-ce possible? Il est plus naturel de croire que l'auteur de l'*Histoire de la Révolution* se laissera absorber par une ambition vulgaire: il voudra demeurer ou rentrer au pouvoir; afin de garder ou de reprendre sa place, il chantera toutes les palinodies que le moment ou son intérêt sembleront lui demander. A se dépouiller devant le public il y a audace. Mais M. Thiers est-il assez jeune pour que sa beauté lui serve de voile? Deutz et Judas à part, je reconnais dans M. Thiers un esprit souple, prompt, fin, malléable, peut-être héritier de l'avenir, comprenant tout, hormis la grandeur qui vient de l'ordre moral: sans jalousie, sans petitesse et sans préjugé, il se détache sur le fond calme et obscur des médiocrités du temps. Son orgueil excessif n'est pas encore odieux, parce qu'il ne consiste point à mépriser autrui. M. Thiers a des ressources, de la variété, d'heureux dons; il s'embarrasse peu des différences d'opinion, ne garde point rancune, ne craint point de se compromettre, rend justice à un homme non pour sa probité ou pour ce qu'il pense, mais pour ce qu'il vaut; ce qui ne l'empêcherait pas de nous faire tous étrangler, le cas échéant. M. Thiers n'est pas ce qu'il peut être; les années le modifieront, à moins que l'influence de l'amour-propre ne s'y oppose; si la cervelle tient bon et qu'il ne soit pas emporté par un coup de tête, les affaires révèleront en lui des infirmités ou des supériorités inaperçues. Il doit promptement croître ou décroître: il y a des chances pour que M. Thiers devienne un grand ministre ou un brouillon.

» M. Thiers a déjà manqué de résolution quand il tenait dans ses mains le sort du monde; s'il eût donné l'ordre d'attaquer la flotte anglaise, supérieurs en force comme nous l'étions alors dans la Méditerranée, notre succès était assuré; les flottes turque et égyptienne, réunies dans le port d'Alexandrie, seraient venues augmenter notre

flotte; un succès obtenu sur l'Angleterre eût électrisé la France. On aurait trouvé à l'instant cent cinquante mille hommes pour entrer en Bavière et pour se jeter sur quelque point de l'Italie, où rien n'était préparé en prévision d'une attaque. Le monde entier pouvait encore une fois changer de face. Notre agression eût-elle été juste? C'est une autre affaire; mais nous aurions pu demander à l'Europe si elle avait agi loyalemen envers nous dans des traités où, abusant de la victoire, la Russie et l'Allemagne s'étaient démesurément agrandies, tandis que la France avait été réduite à ses anciennes frontières rognées. Quoi qu'il en soit, M. Thiers n'a pas osé jouer sa dernière carte: En regardant sa vie, il ne s'est pas trouvé assez appuyé, et cependant c'est parce qu'il ne mettait rien en jeu qu'il aurait pu tout jouer. Nous sommes tombés sous les pieds de l'Europe; une pareille occasion de nous relever ne se présentera peut-être plus.

» En dernier résultat, M. Thiers, pour sauver son système, a réduit la France à un espace de quinze lieues qu'il a fait hérisser de forteresses; nous verrons bien si l'Europe a raison de rire de cet enfantillage du grand penseur.

» Et voilà comment, entraîné par ma plume, j'ai consacré plus de pages à un homme incertain d'avenir, que je n'en ai donné à des personnages dont la mémoire est assurée. C'est un malheur du trop long vivre: je suis arrivé à une époque de stérilité où la France ne voit plus courir que des générations maigres: *Lupa carca nella sua magrezza*. Ces *mémoires* diminuent d'intérêt avec les jours survenus, diminuent de ce qu'ils pouvaient emprunter de la grandeur des événemens; ils se termineront, j'en ai peur, comme les filles d'Achéloüs.

» L'empire romain, magnifiquement annoncé par Tite-Live, se resserre et s'éteint obscur dans les écrits de Cassiodore. Vous étiez plus heureux, Thucydide et Plutarque, Salluste et Tacite, quand vous racontiez les partis qui divisaient Athènes et Rome! Vous étiez certains du moins de les animer non-seulement par votre génie, mais encore par l'éclat de la langue grecque et la gravité de la langue latine. Que pourrions-nous raconter de notre société finissante, nous autres Welches, dans notre jargon confiné à d'étroites et barbares limites? Si ces dernières pages reproduisaient nos rabâchages de tribune, ces éternelles définitions de nos droits, nos pugilats de portefeuilles, seraient-elles, dans cinquante ans d'ici, autre chose que les inintelligibles colonnes d'une vieille gazette? Sur mille et une conjectures, une seule se trouverait-elle vraie? qui prévoirait les étranges bonds et écarts de la mobilité de l'esprit français? Qui pourrait comprendre comment ses exécrations et ses engouemens, ses malédictions et ses bénédictions se transmuent sans raison apparente? Qui saurait deviner et expliquer pourquoi il adore et déteste tour à tour, pourquoi il dérive d'un système politique, comment, la liberté à la bouche et le servage au cœur, il croit le matin à une vérité, et est persuadé le soir d'une vérité contraire? Jetez-nous quelques grains de poussière: abeilles de Virgile, nous cesserons notre mêlée pour nous envoler ailleurs.»

M. Thiers vient de perdre son beau-père, M. Dosne, dont la place de receveur-général rapportait cent cinquante mille francs, sur lesquels M. Thiers en percevait par contrat soixante mille. Il avait gagné

un refroidissement aux obsèques de son beau-père; on craignit d'abord le choléra : aussi les journaux socialistes parlaient-ils déjà d'une mort qui serait un grand événement politique.

— Un de nos anciens compatriotes, M. Charles Didier, vient de publier la relation d'une visite qu'il a faite au duc de Bordeaux. C'est le récit et l'impression d'un voyageur qui a seulement voulu être impartial; car, républicain de la veille, M. Charles Didier se dit l'être encore du lendemain. Sa relation étant très-favorable, il y avait ainsi une double raison pour qu'elle fût bien accueillie des légitimistes; ils se sont donc empressés de la reproduire dans leurs journaux. Suivant lui, Henri V a toutes les qualités d'un excellent roi constitutionnel; mais il lui a paru *manquer d'initiative :* en d'autres termes, ce n'est pas un héros; il serait l'homme d'une position régulière, il n'est pas celui d'une position exceptionnelle.

— *La Force des choses*, tel est le titre d'une brochure qui vient de paraître à Bruxelles ([1]); elle déduit d'une manière simple, vigoureuse et pratique les raisons qui, suivant l'auteur anonyme, doivent amener la régence de la duchesse d'Orléans dans un avenir plus ou moins éloigné. Ces raisons se résument toutes dans le titre : mais quand et comment parlera la *force des choses*, et parlera-t-elle en ce sens? D'autres pensent que c'est tout simplement la *force* qui régnera, et que ce qu'on peut espérer de mieux, c'est de voir s'établir un *despotisme éclairé*, n'importe quel en soit l'instrument. Serait-ce alors le général Changarnier? Un officier de mérite qui a servi sous ses ordres, le regarde comme le premier des généraux d'Afrique; il l'estime supérieur même au maréchal Bugeaud. « Il a toujours une *idée d'avance*, remarquait cet officier, et ne se laisse pas prévenir par les événemens. » Cavaignac a des intermittences de mollesse et d'inactivité; le maréchal ne frappe coup que dans le moment même et d'après le moment. On observe aussi que, depuis qu'il est au pouvoir, le général Changarnier, qui passait pour être assez intempérant de paroles, a beaucoup plus agi que parlé. A Paris, de mauvais bruits courent de nouveau sur le Président, comme ceux, aujourd'hui éteints, que nous avons précédemment rapportés ([2]). Sous le couvert d'un banquier, il jouerait à la Bourse et se trouverait ainsi lié à la réaction par ses spéculations financières. La *Revue Comique* a fait de ce bruit le thème d'un petit conte oriental dont la scène est à Bagdad; les deux principaux personnages sont le calife et un banquier chinois qui a un accent allemand. Un autre journal ayant voulu déchirer ce voile, déjà bien assez transparent, et nommer les choses et les hommes par leurs

([1]) Imprimerie de J. H. Briard, 1849.

([2]) Voir notre *Chronique* de janvier.

noms, ce journal a été poursuivi en justice et condamné. Dans les campagnes, le Président conserve sa popularité. S'il ne fait pas tout le bien qu'on attendait de lui, si les denrées ne se vendent pas encore comme sous l'Empire, c'est qu'on l'en empêche. Pour les paysans il est toujours Louis-Napoléon, même Napoléon tout court, nom qui se confond dans leur esprit avec celui d'empereur.

— Les socialistes tâchent toujours de faire pénétrer leurs doctrines dans l'armée. Dès qu'un soldat paraît dans l'une des guinguettes de la barrière, il ne tarde pas à voir quelqu'un s'attabler avec lui, le flatter, lui payer à boire, et lui glisser un journal, un pamphlet à l'ombre du petit verre. Ceux qui se laissent séduire et qui cherchent à faire des prosélytes parmi leurs camarades, sont aussitôt envoyés en Afrique.

— L'émotion des journées de juin une fois passée, on se mit à dire qu'on en avait beaucoup exagéré les horreurs. Le procès des assassins du général Bréa, dont deux ont été exécutés, et celui de la femme Leblanc, cette hideuse mégère qui mutilait les mobiles, ont prouvé que le fond n'était que trop vrai. Il y a eu aussi beaucoup d'insurgés massacrés par les soldats dans l'action même et jusque dans les prisons où ils étaient entassés. — Quant au malheureux général Bréa, c'est contre l'avis de ceux qui l'accompagnaient qu'il franchit la barrière et voulut parlementer. Il aimait à faire des discours, il cru que sa présence et sa parole décideraient les insurgés à se rendre, et il tomba ainsi dans les mains de ces furieux.

— Les procès politiques deviennent nombreux, et les arrêts sont sévères. Le vœu plus enthousiaste que charitable, d'un partisan de Proudhon, s'est tout à coup réalisé (1). Il vient d'être condamné à trois ans de prison pour outrage envers le Président et excitation à la guerre civile. Il passe pour être en fuite. Son journal, le *Peuple*, ne veut pas en convenir. Ici, on le croit en Suisse, dans le canton de Vaud. Proudhon, comme nature et comme talent, comme penseur, comme écrivain, je ne parle pas de son rôle révolutionnaire, ne nous paraît pas encore jugé. Ses doctrines et ses écrits mériteraient une étude approfondie. Par la fougue et je ne sais quelle vigueur grosse et épaisse, il y a en lui du Diderot: mais s'il est allé comme lui jusqu'à l'athéisme, il n'est pas cynique comme lui. Son traité du *Dimanche* est curieux entre autres sur ce sujet.

— Suivant un démocrate, non rouge pourtant, et que nous avons trouvé d'ordinaire assez bien renseigné, la réaction triomphante songerait à fomenter des troubles à Fribourg et dans les Petits-Cantons, pour avoir l'occasion d'intervenir. D'autre part l'*Assemblée nationale*,

(1) Voir notre dernière *Chronique*, p. 141 de ce volume.

dans ses lettres de Londres, ne manque jamais d'annoncer que, les affaires d'Italie terminées, l'Autriche se tournera contre la Suisse. Pour nous, la violence que nous n'avons pas approuvée d'un côté, nous ne saurions l'approuver de l'autre, et nous déplorerons toujours de voir la Suisse, de quelque parti que lui vienne le mot d'ordre, le recevoir de l'étranger. Paris, 12 avril.

Lausanne, 10 avril. *(Extrait d'une correspondance.)* — « Je me promenais, en rêvant, sur la terrasse de l'hôtel Gibbon. Je songeais à cette nuit où l'historien de Rome prit congé de l'œuvre de sa vie. Gibbon, me disais-je, a retracé un âge de décadence; son génie ironique et nourri d'épicuréisme était, en effet, plus propre à rendre à la vie des siècles de volupté, de scepticisme et de vieillesse, que des siècles de foi, de gloire, et de vertu républicaine. Il a écrit d'une main savante, mais qui ne pénètre pas au fond des choses. Il n'a pas rendu ce grand spectacle d'un géant qui succombe, parce qu'il est atteint à la moëlle des os, ni ce râle d'un monde mourant dont le sang a perdu sa dernière chaleur.

J'étais à ces pensées quand je vis des personnes en grand nombre se porter vers une salle, destinée originairement à servir de réfectoire, et que l'on avait transformée en un auditoire, où deux professeurs, Messieurs Aug. Colomb et Troyon, donnaient, l'un un cours d'archéologie, l'autre un cours de littérature moderne. Je me glissai sur les pas de la foule, et me trouvai l'un des auditeurs de M. Colomb.

Casimir Delavigne était le sujet de la leçon. Il fut traité avec une rare justesse d'esprit. Delavigne a été le poète du juste milieu. Il se tient dans le lieu commun, qu'il sait rafraîchir. Venu plutôt, il eût été classique; le siècle ayant marché, il le suit sans se ranger parmi les novateurs. Comme Béranger, il a pris pour son Dieu, la France et la majorité. Il a des chants pour toutes les gloires de sa patrie, des larmes pour tous ses malheurs. « Mon ami, » lui dit un jour Nodier, sous la restauration, « quand vous voudrez rimer, souvenez-vous de mener votre muse à la messe.... »

...J'ai de nouveau entendu M. Colomb. Il parlait d'Alfred de Musset. «C'est un ange tombé des cieux, disait-il, et qui laisse après lui de longues traînées de lumière. » Musset est de l'école de Byron, mais sans servilité. C'est la même ironie, amère, railleuse, impitoyable, et, sous le feu de la passion, la même soif de l'infini, le même besoin d'aimer; soif que la passion ne peut assouvir, besoin que l'ironie ne peut étein-

dre. Musset est incrédule, mais c'est avec douleur. Il croit voir s'éteindre la gloire du Christ et son cadavre céleste tomber en poussière. « Eh bien, s'écrie-t-il,

« Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi ! »

Le cri du cœur part du milieu des plus poignantes railleries chez ce poète qui méprise profondément ce qu'il aime et se glorifie de ce qu'il méprise. Le mot de Louis XIV, parlant du duc d'Orléans : « mon neveu est un fanfaron de vices, » ce mot revient à l'esprit, lorsqu'on voit Alfred de Musset, au milieu de ses cyniques compagnons de plaisir, vouloir chanter la terre et ses jouissances, et ne savoir répandre son âme qu'en regrets du ciel et de ses espérances infinies.

M. Colomb excelle à rendre ces combats de l'âme. L'écoutant, je me figurais un homme qui, ayant lui-même lutté contre le flot de la vie, se relève, tout brisé qu'il est, pour appeler vers le port, d'un accent plein de sympathie, des naufragés comme lui. Si ce n'est pas l'éloquence de Vinet, c'est un sens exquis, un goût sûr, quelque chose de Rollin s'adressant à la jeunesse, mais d'un Rollin de notre âge. C'es un amour vrai du bon et du beau. C'est une religion qui s'épanche. C'est je ne sais quoi de pur et de sain, qui se répand sur nos plaies. On oublie le professeur pour ne songer qu'à l'homme de bien, qui, tout en faisant aimer les lettres, sait faire remonter jusques aux sources où la poésie et la vertu se confondent.

— J'ai voulu entendre aussi M. Troyon. C'était passer de la littérature contemporaine à ces âges primitifs, antérieurs à toute littérature. Le nouveau se trouve aux deux extrémités de la chaîne des temps. M. Troyon l'a rencontré dans les tombeaux qu'il a ouverts, dans les légendes qu'il a évoquées, dans ces restes d'un art encore dans l'enfance que recèlent les *tumuli* répandus sur toute la surface du globe. Le jeune archéologue est, avant tout, observateur excellent et investigateur infatigable. Le Musée, qu'il s'est composé d'objets originaux et d'empreintes, est riche de plusieurs mille exemplaires. Les dessins qu'il en a pris reproduisent les objets avec une rare fidélité. Ses descriptions sont d'une netteté qui ne laisse aucun détail dans l'ombre. Il généralise avec sobriété, et le plus souvent c'est avec un bonheur qui fit dire à un médecin, auprès duquel je me trouvais assis : « il y a du Cuvier chez cet homme là. » Les tombeaux des époques diverses sont distingués avec soin ; les couches le sont d'avec les couches, les peuples d'avec les peuples. Il suffit à M. Troyon de quelques traits, mais bien certifiés, pour créer une histoire par delà les temps historiques. Tel peuple n'a connu que l'airain, tel autre a fait usage

du fer ; les uns ont embaumé leurs morts, les autres ont eu l'usage de l'ustion ; autres mœurs, autres races ; et lorsque ces usages se rencontrent chez le même peuple, il distingue encore la race d'avec la race, le vainqueur d'avec le vaincu, le noble d'avec le plébéien. Puis il recueille la riche légende qui plane encore autour des monuments de l'antiquité, et, dans ce champ des imaginations, il retrouve de nouvelles données sur la marche des nations de l'orient vers l'occident, sur la superposition des races, sur le mélange et la perpétuité des traditions. Il a exploré avec soin ces contrées immobiles qui ont conservé le plus fidèlement les souvenirs d'anciens âges. Non seulement il a parcouru en voyageur les pays du nord, mais il a su, dans sa patrie, retrouver les lieux où se reproduit encore l'écho des traditions historiques. Ces traditions se perpétuent dans les villages reculés, cachés dans les bois, ou renfermés dans les montagnes. Les souvenirs de la reine Berthe s'y rencontrent avec les mythes scandinaves et les traditions chrétiennes. On les découvre dans les froides contrées du Jorat, comme au pied de la chaîne jurassique, dans la bouche des paysans, lorsque l'on a su gagner leur confiance et obtenir d'eux de l'ouverture.

Dernièrement encore, M. Blavignac, de Genève, a su retrouver, non loin de Bérolles, à une faible distance d'une voie qui porte encore le nom de voie romaine, avec un tertre isolé, des traditions d'origine évidemment scandinaves, histoires étranges qui nous transportent dans le monde de l'antique Edda. Le tertre porte encore le nom de *Nernetzau*, ou champ des Nornes. C'est sur ce monticule que, suivant les récits populaires, les dieux de l'ancien monde, devenus les démons du moyen-âge, se rassemblent aux sons d'une musique enchantée, pour y fêter le sabbat. Le ratelier se charge de vaisselle d'or et d'argent. La table ronde se couvre de mets délicieux. Durant tout le festin un cheval gris décapité circule autour de l'assemblée. Puis les démons, formant autour de la colline une ronde gigantesque, dansent jusqu'à ce que, ombres folles et légères, ils se dispersent dans les airs. Plusieurs fois la cupidité voulut entr'ouvrir les flancs du monticule qui, au dire des anciens, recèle des trésors ; mais lorsqu'on était parvenu à une certaine profondeur, un oiseau éteignait la lampe du mineur téméraire et le laissait terrifié.

Dans les premiers jours du dernier mois de février, le possesseur d'une partie du terrain travaillait à le défricher quand, assure-t-il, le cri d'un oiseau, semblable au glapissement d'un petit chien, se fit entendre au-dessus de sa tête. Quittant aussitôt son travail, le laboureur parcourut le bois en entier sans apercevoir aucun animal. Le bruit avait cessé, mais il recommençait dès que la pioche labourait la terre. Enfin, le vendredi 9 février, l'instrument frappant sur une dalle

de grisard (1), la brisa et permit ainsi d'entrevoir les débris d'un cadavre. Dès-lors l'être mystérieux qui avait troublé le travailleur cessa ses lamentations.

Quelques jours après, M. Blavignac arriva sur les lieux. Le travail avait continué et il avait mis à découvert plusieurs sépultures régulièrement disposées du nord-ouest au sud-est. Quelques-unes étaient environnées de pierres plates dont les joints étaient soigneusement garnis de mortier. De ces tombeaux les uns étaient presque à fleur de terre, les autres à deux ou trois pieds plus bas. Les objets que l'on y a découverts, un coutelas, une agraffe, deux boucles en fer, trois grandes plaques de ceinturons enrichies d'ornements en argent, de fines lames d'or enfin, roulées en spirales, et qui paraissent avoir fait partie d'un ouvrage de parfilure dont la soie a complètement disparu, tous ces objets sont venus, par le don de M. Blavignac, enrichir le Musée de M. Troyon. Ces pièces, semblables à plusieurs de celles que M. Troyon a découvertes auprès du lieu de sa demeure, dans le riche ossuaire de Belair, lui fourniront matière à de nouveaux rapprochements. Au point où il est parvenu, tout devient l'objet d'observations dont l'histoire recueillera tôt ou tard le fruit...

* * *

MÉLANGES.

FRÈRE ET SŒUR.

Un peu de dispute ranime.
J. OLIVIER.

— Va-t-en ! La sotte, la méchante,
Qui ne m'a rien dit ce matin,
Qui s'obstine à rire ou qui chante,
Quand je suis à rêver sur un auteur latin ;

Qui m'a versé mon écritoire,
Et taché deux cahiers de vers,
Qui me répète, — et s'en fait gloire, —
Que mes alexandrins sont tournés de travers;

(1) Sorte de roche micacée dont on trouve des bancs dans la montagne voisine, où ils sont encore en exploitation.

Venez contempler votre ouvrage :
Je n'y vois plus dans ces cahiers !
Vous me transcrirez cette page...
Mauvaise, qu'aviez-vous à voir dans mes papiers ?

Vous n'aurez plus de mes vignettes
Pendant un mois, vous entendez...
Vous m'avez caché mes lunettes
Encor, je le devine. — Et moi je veux les dés

Que vous m'aviez promis, mon frère,
Outre l'album et le sonnet :
Vous me les donnerez, j'espère,
Ou je n'achèverai jamais votre bonnet !

— C'est demain, je crois, votre fête ;
Soyez gentille et l'on verra.
Ensuite une chose m'arrête :
Si je vous demandais... le feriez-vous, Laura ?

— Je copîrai tous tes poèmes,
Tout tes vieux cahiers barbouillés,
Rondeaux, sonnets, ballades blêmes,
Quatrains mal assortis et rêves embrouillés !

— Tu me promets beaucoup de choses,
Mais je demande moins de toi :
Donne-moi ton bouquet de roses,
Et puis, petite sœur, écoute, embrasse-moi !

LOUIS FAVRAT.

LA MARGUERITE.

Voici déjà la marguerite
Ouvrant son grand œil éveillé
Qui s'étale et fleurit bien vîte
Sur le sol encor dépouillé.

Du gazon dont elle est *la reine*
Elle ne disparaît que tard;
Et la première, sur la plaine,
Des beaux jours plante l'étendard.

Dans l'ombre elle n'est point blotie,
Partout elle s'offre à la fois;
Je suis sûr que sa modestie
Ne rougirait pas sur les toits.

Comme les antiques Sibylles
Jadis, dans le pays latin,
Donnaient sur leurs feuilles mobiles
L'oracle embrouillé du destin;

Ainsi la blanche pâquerette
Répond au timide berger,
Quand sur l'amour qui l'inquiète,
Tremblant, il va l'interroger.

« M'aime-t-elle, ô fleur que je cueille?
« *Un peu, passionnément, beaucoup?* »
Mais avec la dernière feuille
Tombe un inhumain : *pas du tout !*

J. PETITSENN.

LA ROSÉE.

Riche, quand le soleil s'élance dans les cieux,
En éclairs d'allégresse il reluit dans tes yeux,
Car il t'annonce un jour plein de joie et de fêtes!
Sans soins du lendemain tu cours à tes plaisirs,
Et ta voile qui s'enfle au souffle des désirs
Cingle sur le Pactole à l'abri des tempêtes.

Mais ce soleil naissant qui charme tes regards
Se lève pour le pauvre obscurci de brouillards,
De dévorants soucis qui planent sur sa vie;
Le pain qu'il ne peut plus gagner de ses sueurs
Il va le mendier aux premières lueurs
Du matin radieux dont ton âme est ravie!

Vois briller à tes pieds ces larmes de la nuit
Qu'elle verse dans l'ombre et qui tombent sans bruit,
C'est l'image des pleurs que répand la misère;
Ils s'en vont, remontant sur les rayons du jour,
Contre toi témoigner au céleste séjour,
Si tu ne les taris dans les yeux de ton frère!

J. PETITSENN.

DÉSIR.

A. M. P.-S.

Penseurs, pour horizon avoir l'éternité,
Pour chemin l'infini, pour but la vérité,
Dont l'homme effleure la surface;
Croire en Dieu, comme on croit au soleil, l'astre roi;
Le sentir et l'aimer, sans demander pourquoi
L'on ne peut le fixer en face;

Marcher toujours devant, — nous arrêter parfois,
Pour écouter, joyeux[1], la nature aux cent voix
Qui mugit, gazouille et bourdonne; —
Puis, quand nous sommes las, au milieu du chemin,
Rencontrer un ami qui nous prête sa main,
Une femme qui nous la donne;

Rêver avec le cœur comme l'on rêve aux cieux;
Avoir incessammeut un regard sur nos yeux,
    Posé comme un rayon sur l'onde;
Pères, comprendre enfin comment nous aime Dieu,
Guider un fils, et voir le ciel dans son œil bleu,
    Le soleil sur sa tête blonde;

Nous arrêter encor pour prier à genoux,
Prier pour l'orgueilleux qui passe devant nous,
    Prier pour toute chair blasée,
Prier pour les péchés, pleurer pour les douleurs, —
Pleurer, nous le pouvons : tout œil chaste a ses pleurs,
    Tout pur matin a sa rosée;

Riches, ouvrir nos mains; pauvres, ne pas gémir; —
Puis, au bout du sentier, un soir nous endormir
    Sur des genoux doux à nos têtes ... —
Ah! ne pourrions-nous pas, maître, dites-le nous,
Ainsi vivre, penser, sentir, — si, comme vous,
    Nous étions chrétiens et poètes.

Marc Monnier.

BLUETTES ET BOUTADES.

— La transparence de l'air sur les hautes montagnes trompe l'œil et rapproche les distances; ainsi plus le talent d'un écrivain est pur et limpide plus il semble à chacun qu'il soit à sa portée.

— Les poètes qui annoncent et précèdent la civilisation d'un pays, sont les papillons d'hiver éclos avant les fleurs.

— Comme les oies du Capitole, les braillards de clubs s'imaginent sauver la République..... en criant.

— La meilleure idée d'un auteur est toujours celle qu'il a de lui-même.

— Baptisez un enfant, il reçoit son nom; baptisez un vin, il perd le sien.

— Les prospectus d'aujourd'hui sont les syrènes de jadis; ils finissent comme elles en poissons..... d'avril.

— Quand le printemps vient à notre asile des champs sans nous y ouver établis, il jette sur le seuil, des violettes pour cartes de visite.

— Le fourbe vole sa réputation : il *fait* l'honnête homme comme un filou *fait* le mouchoir.

— L'athée qui cherche en vain *Dieu* dans la nature, me semble l'ombre niant le soleil qui ne l'éclaire jamais.

— Le chagrin qui est partagé diminue comme un plaisir qui ne l'est pas.

— Le caractère le plus doux s'aigrit dans les discussions politiques, comme le lait le plus pur dans les temps orageux.

— Vieux on ajoute à sa sagesse la force ôtée à ses désirs.

— Le génie est un flambeau dont la clarté, pâlie au grand jour du présent, resplendit dans la nuit du passé.

— Plus un parvenu est orgueilleux de sa richesse, plus il fut humble pour l'acquérir. J. Petitsenn.

BIBLIOGRAPHIE.

LA MINE EXPLORÉE, ou vérités scripturaires, tirées des caractères bibliques, pour servir d'aide à l'enseignement donné dans les écoles du dimanche. Trad. de l'anglais. — Lausanne, Bridel, 1848.

Les personnes qui s'occupent activement de l'instruction religieuse de l'enfance, liront avec intérêt et examineront toujours avec soin les livres destinés à encourager leurs efforts et à faciliter leur tâche. Dès les premiers pas dans la carrière de l'enseignement chrétien, on éprouve le besoin de s'appuyer sur l'expérience de ses devanciers ; on recherche les directions pratiques, les méthodes les plus avantageuses, les livres et les manuels qui offrent des garanties de succès par leur simplicité, leur vérité vivante, et leurs aperçus féconds. Ce serait en effet chose puérile de penser qu'il suffit de faire autrement pour faire mieux. Sans doute il faut craindre de perdre toute spontanéité, en se faisant le traducteur trop fidèle d'un auteur favori, ou le partisan exclusif d'une méthode renommée. Mais plus celui qui enseigne la religion à de jeunes enfants fait une œuvre difficile, délicate et sérieuse, plus aussi il lui importe de connaître les ressources variées dont il peut disposer. C'est à son dévouement et à son intelligence de faire un choix heureux dans le libre champ d'autrui, sans pour cela sacrifier sa personnalité. — L'écrit très court que nous annonçons sera consulté avec utilité. Il présente d'abord sous forme de *questionnaire* quelques-unes des plus importantes leçons religieuses, et c'est la vie de plusieurs des personnages bibliques qui sert ici de principal thème. Viennent ensuite des sujets à prouver par l'Ecriture : ces sujets sont indiqués dans trois séries bien graduées et répondent aux progrès que le maître peut légitimement espérer dans le développement religieux de l'enfant. Partout de nombreuses indications de passages paraissent avoir pour but d'obliger les élèves à être actifs eux-mêmes, en cherchant ces passages à l'appui de la leçon dans le Livre divin. Ils aideront en même temps l'instituteur dans son travail.— Du reste, le titre amplifié de ce petit ouvrage en indique suffisamment les sources, le contenu et le but.

H. WOLFRATH, ÉDITEUR.

LETTRES ÉCRITES D'AMÉRIQUE.

Colombus (Ohio), le 14 Mars 1849.

I

LE DÉPART.

Vous m'avez autorisé, je dirais presque encouragé à prendre note de mes impressions de voyage, et à vous les envoyer pour la *Revue Suisse*. Je le fais avec plaisir, je vous assure, car toute terre étrangère, choisie ou forcément acceptée, est toujours plus ou moins une terre d'exil, et le pauvre banni qui ose compter sur le souvenir de ses compatriotes n'est jamais deshérité de son droit de citoyen. Je viens donc causer avec vous, cher Monsieur, comme je sais causer, sans art et sans façon, sans prétention surtout à vous raconter quelque chose de relevé ou de nouveau. Vous me connaissez de reste : voyageur curieux, touchant à tout et retournant un peu toute chose plutôt avec le cœur qu'avec l'intelligence, je me laisse plus souvent captiver par le coloris de l'imagination que par la stricte analyse. Mes lettres d'Amérique, si vous les acceptez, auront cependant un côté utile ; elles feront envisager l'émigration sous un jour tout-à-fait désintéressé, je dirais presque individuel, et la dépouilleront de ces grands intérêts nationaux qui dirigent toujours plus ou moins les vues de ceux qui écrivent sur ce sujet. Ce qu'est l'émigration au point de vue américain, ce qu'elle est pour l'avenir et le bonheur de l'Europe, cela ne me regarde pas ; je m'inquiète tant seulement de ce qu'elle est pour le pauvre qui se décide à quitter sa patrie pour toujours, et partout pendant mon voyage comme aussi depuis mon arrivée ici, j'ai cherché à étudier avec soin tout ce qui concerne les moyens de transport, ce qui peut les faciliter ou les rendre moins coûteux, les localités les plus favorables aux émigrants des classes inférieures. N'attendez donc pas, pour commencer du

moins, des détails d'un vif intérêt. Ces premières directions nécessaires seront suivies de quelques études sur le peuple américain, et puis je vous promènerai peut-être ensuite dans quelqu'une des contrées les moins explorées de cet immense pays que, j'aime à le croire, vous parcourrez avec moi. Le Niagara, les forêts vierges, les grands lacs du Nord, ces immensités de la nature américaine qu'on rêve sublimes et dont le rêve n'atteint pas la splendeur; ces villes qui naissent de tous côtés et qui ont un berceau plus grand que le lit de mort de nos plus grandes cités d'Europe; cette civilisation moitié sauvage et déjà si avancée qu'en plusieurs points elle nous devance; tout cela je l'ai vu déjà et vous le montrerai comme je l'ai vu, si vous m'acceptez pour guide. Et puis, Dieu qui m'a dit: va! m'a montré ici où il voulait me conduire et ce qu'il voulait faire de moi. Il m'a remis aux mains d'un homme de science immensément riche, à qui manquait précisément ce que j'ai de trop: l'ardeur et la persévérance des voyages. A ses frais et pour son compte je visiterai peu à peu toute l'Amérique; mes récoltes de plantes et de mousses dont vous ne sauriez que faire seront pour lui; mes impressions seront pour vous et vos lecteurs s'ils le veulent. Ma part est belle, vous le voyez: je donne deux coquilles et je garde la noix.

L'Amérique! Qui donc, dans notre Europe bouleversée par tant d'idées et de principes contraires, déchirée par des discordes sans fin, affaiblie par les guerres et la misère, qui, dans cette Europe *si fort* civilisée et où tant de problèmes sociaux sont encore à résoudre, n'a pas arrêté un moment sa pensée sur les riants tableaux que ce mot présente à son imagination? N'est-ce pas là maintenant que le négociant voit la fortune, les grandes affaires traitées facilement, les spéculations hasardeuses et lucratives, et les immenses dépôts aurifères de la Californie où le précieux métal est aussi abondant que le sable des montagnes? L'artisan y rêve des travaux largement rétribués et l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie; le pauvre laboureur, des prairies immenses qui, sans travail et sans engrais, se couvrent de riches moissons et nourrissent des troupeaux sans nombre; l'homme politique, la liberté dans sa plus vaste acception et la réalisation de théories à l'essai desquelles l'Europe s'affaiblit et tombe en ruines; l'homme de science et le poète enfin, des découvertes nombreuses, une riche moisson de faits nouveaux, et le silence et les inspirations des forêts vierges. Oui, il y a du vrai dans tous ces rêves. Mais hélas! avant d'atteindre la terre promise il faut préparer le départ, quitter la patrie, supporter les fatigues d'un long voyage, reprendre pas à pas et à travers mille obstacles le rude sentier d'une nouvelle existence. Et avant de l'avoir éprouvé, nul ne sait quelle plaie souvent incurable s'ouvre au cœur au moment des derniers adieux d'une vieille mère ou des derniers regards jetés sur la vallée où il est né.

On a dit souvent que peu d'hommes auraient le courage d'émigrer s'il était possible d'apprécier d'avance les déceptions et les angoisses qui attendent le colon dans sa nouvelle patrie. On a dit aussi que si un homme, pour améliorer, dans le pays où il est né, une situation qui lui semble insupportable, voulait employer autant d'énergie qu'il lui en faut pour s'en créer une nouvelle, dans un pays étranger, il arriverait infailliblement au bien-être ou à la fortune. Il y a du vrai dans ces deux assertions. Mais combien d'hommes ont la volonté ou le courage d'entreprendre une lutte qui n'est pas forcée, et combien y en a-t-il qui comprennent d'instinct tout ce que peut créer l'énergie soutenue par la constance? Nos sociétés d'Europe offrent d'ailleurs trop peu de chances de ce bonheur calme et senti que j'appellerais volontiers matériel. Les besoins créés par le luxe de la civilisation sont trop nombreux pour que l'homme puisse jamais espérer de s'endormir en disant : j'ai assez! Cent fois plus exigeants que le nécessaire, ces besoins absorbent les ressources et grandissent en proportion de la fortune qu'ils dévorent. Dans l'état actuel de l'Europe, encore, le calme est à peu près impossible; les passions surexcitées bouleversent toutes les existences; ce sont des luttes incessantes qui attirent, qui captivent l'attention, et qui tiennent toutes les individualités dans une agitation fébrile à laquelle il n'y a aucun repos. Et quand l'homme moral et religieux, au milieu de ce tumulte d'idées désordonnées, voit tomber autour de lui et traîner dans la poussière toutes les croyances qu'il envisage comme nobles et saintes; quand il songe à sa nombreuse famille et qu'il cherche les chances de bonheur moral que l'avenir lui réserve, on comprend qu'il doute et qu'il porte ses regards vers une nouvelle patrie. L'émigration est donc maintenant pour l'Europe, non pas un besoin imaginaire, mais une nécessité. Ainsi, ceux là qui mettent le bonheur dans la vie intime de la famille, dans la jouissance facile des nécessités de la vie, dans la manifestation libre et sans entraves du sens religieux, dans la liberté bien comprise en un mot, ont raison d'écouter l'instinct qui les attire en Amérique. A ceux-là je dis en toute confiance : préparez-vous courageusement à toutes sortes d'épreuves, soyez prêts à supporter d'abord les plus dures privations, faites en faveur de vos enfants le sacrifice du reste de votre existence, et Dieu vous donnera sur la terre étrangère ce bonheur que la patrie vous refuse.

Les réalités commencent avec les voitures Laffitte et Caillard, quand le père, la mère et trois enfants sont entassés dans une rotonde de capacité à peine suffisante pour contenir quatre personnes bien minces. Mais combien de pauvres émigrants font la route jusqu'au Havre, d'une manière beaucoup moins confortable! Nous en avions plusieurs sur l'impériale exposés la nuit, et malades, au froid et à la pluie. Nous en avons rencontrés le sac sur le dos faisant courageusement de longues étapes par une chaleur ardente, nous avons dépassé

plusieurs familles à la suite de lourdes charettes qui servent d'hôtel et de cuisine, et qui les mènent à petites journées vers le port d'embarquement. Les plus à plaindre de tous sont ceux qui, pour une somme en apparence minime mais toujours trop forte, se sont confiés à ces sociétés d'exportation, qu'avec la meilleure volonté du monde on ne saurait qualifier d'aucun nom honnête. Ces pauvres émigrants parqués comme des bestiaux dans l'entrepont des bateaux à vapeur ou dans les wagons à marchandise des chemins de fer, promenés de ville en ville et passant de Bâle à Rotterdam pour arriver au Havre, n'atteignent ordinairement ce port qu'après avoir dépensé pour leur nourriture une somme plus forte que celle que leur aurait coûté un voyage direct fait avec toutes les commodités des premières places. Ainsi, j'ai vu au Havre des émigrants qui, partis de Fribourg en Brisgau, avaient mis *trente-deux* jours pour faire le trajet. Nous retrouverons en Amérique le même système de locomotion établi pour ceux qui ont la folie de se confier aux sociétés soi-disant philanthropiques. Que celui-là qui a nombreuse famille et qui est trop pauvre pour payer les frais de diligence, achète une mauvaise charrette et un cheval qu'il revendra au Havre; qu'il prenne avec lui du lard, des pommes de terre, et de la farine, et il arrivera à meilleur compte et en moins de temps qu'avec les bateaux de Rotterdam. Mais le plus court est toujours le meilleur. De toutes les frontières de France à peu près, on arrive au Havre maintenant en deux ou trois jours, pour 60 à 65 francs de frais de transport. Un pain et un jambon que nous avions emportés comme dernier souvenir de notre cuisine abandonnée, nous ont nourris pendant toute la route et nous ont épargné les frais d'auberge.

Ce que les émigrants ne doivent pas oublier c'est que toutes les sociétés ou tous les agents d'émigration, agents pour le transport, pour les directions, pour la fournitures des vivres, pour la vente des terres, etc. etc., sont les oiseaux de proie de l'émigration. Ils ne diffèrent guère que par la taille et par la couleur du plumage sous lequel ils cachent leurs serres. Il faut les éviter autant que possible; étudier avant le départ la route à suivre, les moyens de transport; avoir un but ou savoir d'avance où l'on veut s'arrêter; puis se mettre en route en se confiant à Dieu et à ses propres forces. Il est sans doute beaucoup plus commode de se livrer à la direction du premier venu, et de se confier à lui quand il s'annonce comme ayant une parfaite connaissance des localités, et comme disposé à aplanir toutes les difficultés du voyage ou de l'établissement. L'embarras de voyager dans un pays dont on ne sait pas la langue et où les routes, les moyens de transport, l'argent, les usages, tout est inconnu; l'incertitude du but; les brillantes promesses des prospectus et surtout cette lâcheté naturelle qui nous fait trembler devant un obstacle qu'il faut attaquer de front; tout cela plaide en faveur des agents commissionnaires, des courtiers ou des agents embarqueurs. Mais par leurs soins, l'émigrant arrive au

but dépouillé et il n'y arrive pas toujours, et les difficultés qu'il a eu à vaincre ont été doublées.

Au Havre et dans les autres ports de mer, l'embarquement ne se fait guère que par les commissionnaires ou leurs agents : c'est donc le moment de se mettre sur ses gardes et d'être prêt à se défendre ([1]).

L'entrepont, c'est-à-dire toute la partie du vaisseau comprise entre la cale où sont renfermés les vivres, les marchandises, et le pont ou la couverture du navire, est une immense caisse de cinq à six pieds de haut qui occupe toute la longueur et toute la largeur du bâtiment, et qui reçoit l'air et la lumière par trois ouvertures où sont dressés les escaliers perpendiculaires qui y descendent. Cet entrepont est loué en totalité par les commissionnaires embarqueurs ou par les sociétés philanthropiques pour l'émigration. Comme on le fait probablement pour la traite des nègres, ils y construisent de chaque côté deux rangées de planches superposées à la distance de deux pieds, larges, suivant la grandeur du navire, de trois à six pieds. Ces cabanes, c'est le nom donné à ces constructions, longues de six pieds, marquées d'un numéro, servent de lit à deux ou à quatre personnes, et s'étendent ainsi sur une longue ligne sans être séparées même par un simple rebord. Deux cent quatre-vingts passagers d'entrepont étaient ainsi entassés dans notre navire (le *Queen Victoria*, capitaine *bourru* dont j'ai oublié le nom propre) sur quatre rangs de 70 personnes sans distinction d'âge et de sexe, ayant chacune d'elles un pied et demi de largeur pour se coucher et trois pieds carrés au devant des lits pour placer les caisses, les bagages, la nourriture. Une fois les paillasses posées, il ne reste guère qu'un pied de distance entre le lit inférieur et la planche au dessus, et c'est réellement tout un apprentissage à faire que d'arriver à se caser dans ces cabanes. Il faut y entrer horizontalement, y rester couché, et en sortir comme on peut. Quand à la position à y garder, elle est tout à fait indépendante de la volonté ; elle dépend des voisins plus ou moins exigeants, de la position du navire penché tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; du mal de mer surtout ; et l'on comprend que quand 60 à 70 individus sont ainsi alignés sur une longueur d'une centaine de pieds, il est assez difficile que chacun d'eux ait toutes ses aises. Ce sont ces places là que les commissionnaires vendent à chaque passager 100 à 150 francs suivant l'époque et

([1]) Ce que je dis ici ne regarde que les passagers de seconde classe, qui sont casés dans l'entrepont. Les cabines des premières places sont au capitaine, et c'est avec lui qu'il faut traiter directement pour y prendre passage. La place, nourriture comprise, se paie ordinairement 4 à 500 francs pour la traversée. La table est bonne, les lits sont passables, et les passagers de première classe ont droit à tous les égards qu'on accorde aux gens de bonne société ; les passagers de l'entrepont ne doivent s'attendre à aucune bienveillance, à aucune marque de sympathie, et la barrière qui sépare les premières des secondes places est, sous tous les rapports, infranchissable.

la concurrence. Le prospectus accorde de plus une place fort commode pour faire la cuisine, le bois et l'eau en abondance ! !

Les émigrants redoutent un séjour prolongé dans les ports de mer où la vie est ordinairement très-coûteuse. Il est rare cependant qu'une occasion de départ se présente immédiatement, car les *jours fixes* sont aussi peu respectés par les capitaines dont la cargaison n'est pas complète que les *heures fixes* le sont par les cochers d'omnibus dont les voitures sont vides. Il y a d'ailleurs un avantage réel à pouvoir se préparer avec un peu de soin à une longue traversée ; et on trouve facilement au Havre, par exemple, des hôtels de troisième classe où des familles honnêtes sont assez bien logées et nourries à raison de 2 à 3 fr. de France par personne et par jour (1). Les émigrants pauvres trouvent aux coins des rues, vers le port, des pensions à bien meilleur compte, et s'arrangent pour coucher de suite au navire sur lequel ils ont retenu une place ; plusieurs de nos compagnons ne dépensaient de cette manière que 1 franc par jour. Voici maintenant ce qu'il y a d'avantageux à n'être pas forcé de brusquer l'embarquement et à ne pas arriver au Havre tout juste au moment du départ du navire. D'abord les prix sont de plus en plus élevés à mesure que la cargaison est près d'être complétée ; puis il ne reste que les plus mauvaises places ; puis enfin on échappe plus difficilement à la nécessité de faire ses vivres chez les commissionnaires embarqueurs, et c'est là, suivant moi, un des plus graves inconvénients (2).

Les passagers de l'entrepont pourvoient eux-mêmes à leur nourriture et, naturellement, pour éviter la disette sur les navires, chacun d'eux est forcé d'embarquer une certaine quantité de provisions dont la quotité est invariablement fixée comme suit : 40 liv. de biscuit, 5 liv. de riz, 5 liv. de farine, 4 liv. de beurre, 14 liv. de jambon, 2 liv. de sel, un hectolitre de pommes de terre, un litre de vinaigre. Les commissionnaires fournissent la totalité de ces vivres au prix de 40 fr. de Fr., et, autant par persuasion que par mauvais procédés à l'égard de

(1) L'hôtel du Commerce sur la place du marché mérite réellement d'être recommandé ; pendant 10 jours nous y avons eu bonne table et logement confortable pour 2 f. 50 c. par jour.

(2) Les émigrants qui arrivent par les bateaux de Rotterdam sont ordinairement relégués à l'avant, et là où il n'y a ni air ni lumière. On leur promet à Bâle, à Manheim, tout le long du Rhin, des places réservées ; quand ils sont au Havre, ils se contentent forcément de ce qui reste. Toute réclamation est inutile, et, règle générale, aucune réclamation n'est écoutée quand elle n'est pas appuyée d'un écrit signé par le commissionnaire même du Havre. Et encore faut-il avoir dans cette ville des protections haut placées pour obtenir ce qui a été promis : les pauvres émigrants reçoivent pour leurs plaintes de belles paroles, sont renvoyés de bureau en bureau sans pouvoir arriver au chef et, de guerre lasse, finissent toujours par se contenter de ce qu'on leur donne.

ceux qui ne les acceptent pas d'eux, ils finissent ordinairement par placer leur marchandise au plus grand nombre des passagers. Cependant les aliments fournis sont toujours de la plus mauvaise qualité, et le prix en est beaucoup trop élevé, puisqu'à une époque où tout était très-cher en Europe, et en choisissant ces aliments dans les meilleurs magasins du Havre, j'avais obtenu la totalité de mes vivres à raison de 29 fr. par personne. Pour une famille composée de sept individus, comme l'était la mienne, la différence est déjà grande; mais qu'on juge ce qu'elle devient par ce fait-ci, qu'après quinze jours de navigation, toutes les pommes de terre, sans exception, fournies par notre commissionnaire et une partie même de la viande, étaient tellement pourries qu'il avait fallu les jeter à la mer, et qu'il ne restait à la plupart des passagers que leur biscuit et un peu de mauvais beurre pour toute nourriture. Le premier soin de l'émigrant en arrivant au Havre doit être de s'informer du nom des navires en partance, de les visiter, puis de traiter pour une place *choisie, reconnue et bien désignée sur le marché,* en se réservant formellement et par écrit, la liberté de se fournir de vivres où bon lui semblera. Il ne faut pas oublier que les meilleures places sont à l'arrière et auprès des ouvertures qui donnent l'air et la lumière; et que, sur chaque navire, deux cuisines de quatre pieds de largeur, et qui peuvent contenir à peine sept à huit casserolles à la fois, sont toute la place accordée pour cuire les aliments de deux à trois cents passagers, à chacun desquels on ne délivre d'ailleurs qu'une très-mince bûche de bois pour chaque journée. Aussi faut-il préparer les aliments et les provisions en conséquence; remplacer une partie du jambon par la charcuterie déjà préparée ou de la viande fraîchement cuite; se procurer du pain frais, beaucoup d'œufs, du fromage, des fruits secs, du sucre, des citrons, et un peu de thé et de café. Car il ne faut pas oublier non plus que le mal de mer, l'odeur du navire, et l'échauffement produit par le voyage, sont des ennemis contre lesquels chaque passager aura à lutter plus ou moins pendant toute la traversée. A ces provisions, il faut ajouter les ustensiles de cuisine d'absolue nécessité; un matelas, une couverture et un oreiller; quelques bouts de fil de fer pour suspendre la bouilloire, et une bonne corde pour attacher les caisses et les malles. Car dans les gros temps ou les tempêtes, tout ce qui n'est pas solidement fixé est jeté d'un côté à l'autre du navire et brisé, souvent même au grand danger des voisins. Il faut enfin pour renfermer les vivres (à l'exception des biscuits et des pommes de terre qu'on place dans la cale), une caisse avec une bonne serrure. Tous ces objets s'achètent au Havre à bas prix (1).

(1) Pour donner une idée exacte de ce que coûte la traversée, j'énumère les objets nécessaires et le prix d'emplette au Havre :

Arrivé au Havre dix jours avant le départ du navire, j'avais eu le temps et la facilité de choisir ma place, et j'avais pu me procurer pour moi et ma famille une portion des cabines séparées et construites sur le pont à l'avant du vaisseau. C'est ce qu'on appelle le *rouffle*. Les places se paient là une cinquantaine de francs plus cher; mais on y a du moins l'air et la lumière, on n'y est pas exposé à l'insupportable infection de l'entrepont, et aux inconvénients d'un voisinage toujours plus ou moins dégoûtant de malpropreté. On ne peut en effet se faire aucune idée des tortures d'une traversée de six semaines, dans l'intérieur d'un navire où sont enfermés toute la nuit, et souvent même toute la journée, deux ou trois cents passagers. Il faut ou une longue habitude ou un corps solide pour y résister. «Si l'on me donnait à choisir,» nous disait un jeune et vigoureux Prussien, brasseur de bière, qui avait pendant plusieurs années servi dans les dragons et qui par conséquent était habitué à la vie de caserne, «si l'on me donnait à choisir entre une seconde traversée dans l'entrepont ou une pendaison immédiate, j'irais tout d'abord m'acheter une corde.» Comme cela peut se faire aussi quelquefois, j'avais pour cent francs obtenu du cuisinier du navire qu'il soignerait la préparation de nos vivres. Cela coûte d'ordinaire une vingtaine de francs par personne et évite toute sorte de tracasseries et d'embarras. On le voit donc, il est possible, même pour les passagers de seconde classe, de s'arranger plus ou moins mal suivant la dépense qu'ils peuvent faire.

II

LA TRAVERSÉE.

Le jour fixé pour le départ est passé depuis longtemps, mais la cargaison n'est pas complète. Prenez patience, pauvres émigrants qui, à chaque heure, venez chercher si quelque voile ne monte pas aux vergues, ou si la lourde chaîne de l'ancre ne s'enroule pas au cabestan; prenez patience! le dernier jour à passer sur le sol de la patrie arrive

Nourriture exigée	ff. 29.
Citrons, poires, thé, sucre, pruneaux . . .	4.
1 bouteille pour le vinaigre, 1 pot pour le beurre etc.	2.
1 paillasse en coutil et 1 oreiller de paille . .	4.
1 lavoir, etc.	2.
Cuillères, fourchettes et ustensiles de cuisine	5.
1 couverture en laine	10.
1 caisse avec serrure	5.
Total :	ff. 61.

Les lits sont mauvais; ceux qui, sans trop de frais de port, peuvent emporter les leurs ont raison de le faire.

toujours assez tôt. Aujourd'hui pourtant tout est prêt, pas un seul numéro de l'entrepont n'est resté vide, et nous nous trouvons réunis quatorze personnes, dans un rouffle de 140 pieds carrés qui doit pendant six semaines suffire à tous les besoins de la vie. Voilà que les épisodes du départ commencent. C'est d'abord une recherche minutieuse faite dans tous les recoins du navire par la police des commissionnaires; car peut-être sous quelques caisses, dans quelques parties obscures, se sont cachés des pauvres ou des malfaiteurs pour qui une traversée gratuite serait chose agréable. Et en effet, les limiers n'ont pas perdu leur temps, et ils amènent sur le pont deux individus couverts de poussière. L'un est un jeune vagabond au regard hardi, à la bouche souriante, sur la figure duquel le vice a déjà tracé de dégoûtantes empreintes. L'autre est un pauvre vieillard qui, à travers ses larmes, raconte quelques lambeaux de sa pitoyable existence : « Il a tout perdu, sa femme, ses amis, sa fortune. Il lui reste, dans quelque coin de l'Amérique, un seul fils dont il n'a jamais eu de nouvelles; il veut aller le chercher, le rejoindre.— Parti d'Alsace, il a fait à pied et sans argent le voyage du Havre; il a offert ses services comme matelot; mais tous les capitaines le repoussent à cause de son âge. — S'il reste plus longtemps au Havre, il ira mourir à l'hôpital. » — Allons donc! la police, et surtout la police des commissionnaires embarqueurs, est sans pitié pour ceux qui ne paient pas; et d'ailleurs toutes les places sont prises. — Le bateau remorqueur est à son poste; le navire s'ébranle; c'est le moment des derniers adieux. Tous les yeux sont plus ou moins humides et celui qui, comme nous, ne voit pas de figure connue dans cette foule curieuse qui assiste au départ, sent pourtant son cœur se gonfler comme s'il disait encore une fois adieu! à sa patrie et à ceux qu'il aimait. Adieu encore! et peut-être adieu pour toujours! Dans quelques heures cette plage si belle se perdra dans les brouillards du soir, et dans quelques heures aussi la vie active de toutes ces individualités que la misère ou le malheur a chassées de leur patrie n'aura plus pour cette terre qui s'enfuit que de vagues souvenirs ou de douloureux regrets. — C'est enfin l'appel des passagers. Une jeune fille manque et la mère éplorée parcourt le navire et s'attache avec des paroles suppliantes au capitaine, comme si celui-ci pouvait arrêter son vaisseau pour attendre sa fille! Le capitaine impassible commande la manœuvre et ne paraît nullement s'apercevoir de ce qui se passe autour de lui. Mais un petit bateau se détache d'un coin des quais de cet immense port que nous traversons lentement, et amène à nous la jeune fille qui tremble et pâlit à l'aspect de l'échelle de corde qu'on lui jette, et qu'elle doit monter pour arriver sur le pont. Elle pleure et reste immobile, et le brave matelot la prend hardiment sous un de ses bras robustes et nous l'apporte. Personne ne l'a payé et pourtant il s'en va en souriant et répond à nos applaudissements en éle-

vant en l'air son feutre ciré. Bon augure pour le voyage: nos derniers adieux sont tombés sur un homme de cœur!

Je ne saurais dire quelles sont les impressions qu'on éprouve en faisant la traversée par un beau temps, puisque, partis du Havre le 3 août, nous avons eu presque constamment le vent contraire, un temps humide et froid, et de plus quelques jours de tempête. Pendant les premiers jours de mer chacun est malade, et l'on voit à peine paraître sur le pont quelques figures pâles qui semblent regarder d'un air hébêté l'horizon mort et sans bornes de l'Océan. Ceux-là même qui ne sont pas atteints du mal de mer restent silencieux dans quelque coin, comme si la meilleure part de leur être avait été oubliée à terre. Ce n'est pas la tristesse qui produit cet effet-là; c'est le vague, c'est l'immensité de la perspective. Quand les yeux ne rencontrent plus d'objets où se fixer, l'âme semble s'engourdir dans une espèce de somnolence d'où elle ne s'arrache qu'avec de violents efforts. Les idées perdent leur netteté, les souvenirs s'émoussent, la douleur et les regrets sont comme ces rêves de la nuit qui nous bercent entre la fiction et la réalité; le moindre travail est une fatigue, la lecture même un ennui; l'immobilité seule du corps et le vague des idées sont en concordance avec les lourds balancements du navire sur les flots. Parmi les deux cent quatre-vingts passagers de l'entrepont, il y avait près de 150 juifs, chassés de l'Alsace au nom de la liberté nouvelle. Il y avait aussi un grand nombre de ces allemands de la nouvelle école, ardents sectateurs de la république rouge qui, ayant échoué dans leurs tentatives de soulèvement armé, s'enfuyaient pour échapper aux poursuites de la loi. Il y avait encore des repris ou des échappés de justice et des voleurs, de ces gens qui, hostiles à toute société, n'osent se montrer à visage découvert que là où leur signalement est inconnu; puis quelques hommes honnêtes qui, poursuivis par la misère, s'en allaient demander à un autre hémisphère le pain que la patrie n'accordait plus à leur travail. Au milieu de ce mélange d'individualités si diverses, et dans ce rapprochement forcé de quelques semaines, aucune liaison intime ne se forme. Il semble que le cœur reçoive sa part aussi de l'atonie de l'âme, car sur mer, entre les passagers du moins, la défiance, l'égoïsme et l'indifférence dominent. Bien peu semblent se souvenir que dans ce monde et toujours chaque homme est un frère, et qu'heureux est celui qui laisse partout tomber la semence du bienfait, sans s'inquiéter si elle germe pour la reconnaissance ou si Dieu seul la recueille et la garde dans sa main.

Les premiers jours de mer sont douloureux pour chacun, mais il est impossible de dire combien ils sont affreux pour quelques-uns de ces pauvres passagers de l'entrepont qui, arrachés tout à coup aux douceurs d'une vie aisée et confortable, se trouvent subitement exposés aux plus dures privations. Il y avait là une famille de la Lorraine, le père, la mère et deux enfants, qu'une de ces faillites si nombreuses

en France à cette époque, avait précipitée dans la misère. Les enfants étaient malades; le père au désespoir osait à peine jeter les yeux sur sa famille et s'en allait sans courage vers un sombre avenir: car qu'est l'avenir sur une terre étrangère? La pauvre femme pour soulager ses regrets nous racontait sa vie passée. Elle avait eu sa maison de campagne où ses enfants, l'été, s'ébattaient dans les herbes, lavaient leurs pieds dans la rosée, et fortifiaient leur santé par des courses dans les montagnes; elle avait là ses fleurs chéries que d'autres mains ne cultiveraient plus comme elle; ses pauvres du village qui venaient chaque jour s'asseoir à sa porte et bénir son aumône; une foule d'oiseaux et d'animaux qu'elle appelait par leur nom. Et maintenant il lui fallait, oubliant le dégoût et la faiblesse du mal de mer, se nourrir d'un repas que les plus misérables auraient dédaigné, et rester auprès de ses enfants dans cet entrepont infect dont nous n'osions même aborder l'ouverture.

Il y avait là encore une pauvre femme partie du Havre avec un enfant qu'elle nourrissait; mais le mal de mer avait tari son lait, et le pauvre enfant à qui elle ne pouvait plus offrir maintenant qu'un mauvais biscuit détrempé dans l'eau, s'affaiblissait et dépérissait chaque jour. J'avais emporté du Havre quelques boîtes de fer blanc remplies de *lait doux*, et nous avions essayé en vain de ranimer l'estomac de cette pauvre petite créature par cette préparation d'ailleurs assez peu semblable au lait naturel. Il était trop tard; trois semaines après notre départ, un jour que le soleil nous envoyait quelques rayons chauds et brillants, l'enfant porté sur le pont par sa mère, s'endormit doucement de son dernier sommeil. A peine était-il mort que, sur l'ordre du capitaine, deux grossiers matelots s'emparèrent du cadavre. Au milieu de tous ces spectateurs indifférents, sans un ami pour lui montrer le ciel, sans un parent pour exciter ses larmes ou pleurer avec elle, la malheureuse mère restait là comme inanimée et sans conscience de ce qui se passait autour d'elle. Les matelots avaient cousu l'enfant dans un mauvais morceau de toile avec deux cailloux, et l'avaient déposé à l'extrémité d'une planche qui dépassait le rebord du navire. Un jésuite de Fribourg, qui se trouvait au nombre des passagers de première classe, murmura une courte prière en latin, et le corps fut lancé à la mer. — O pauvres mères, à qui la mort enlève un de ces jeunes êtres pour qui Dieu vous a donné tant d'amour! quand vous êtes dans vos familles, quand vous avez autour de vous les consolations de l'amitié, quand vous pouvez couvrir de fleurs ces cadavres chéris et visiter chaque jour les tombeaux qui les gardent, oh! ne vous plaignez pas et songez au déchirement de celle qui voit périr son premier-né faute de nourriture, et son cadavre enlevé de ses bras avant même qu'il soit refroidi pour être jeté sous ses yeux en pâture à quelqu'un de ces monstres marins dont elle a vu briller autour du navire les scintillantes écailles. Malheur! malheur à celui à qui la

mer a enlevé ses plus chères affections, car il ne lui reste aucune place pour reposer ses souvenirs et pour en adoucir l'amertume! — La pauvre femme n'a plus reparu sur le pont jusqu'à New-Yorck où elle allait rejoindre son mari.

Cette scène à laquelle assistaient presque tous les passagers nous avait tous attristés ; elle semblait nous annoncer un malheur et pesait sur nous comme un mauvais présage. Vers le soir de ce même jour, le vent était devenu plus violent; le soleil était caché par un épais brouillard qui nous avait enveloppés tout-à-coup. Tous les matelots étaient aux mâts serrant les voiles, attendant comme ils le disaient une mauvaise nuit. Le vent d'ouest soufflait de plus en plus fort et de grandes vagues, lourdes et arrondies comme des collines, venaient du nord et soulevaient de temps en temps le navire pour le laisser retomber dans leurs énormes sillons. Ce mouvement avait duré toute la nuit avec tant de violence que nous avions eu beaucoup de peine à n'être pas précipités de nos lits. Tout-à-coup, au matin, les secousses deviennent plus fortes, tout ce qui dans notre rouffle n'était pas solidement attaché est jeté de côté et d'autre dans les balancements du navire, avec une inexprimable violence, et nous-mêmes précipités les uns sur les autres. Dans l'espace d'un quart d'heure le vent avait sauté de l'ouest au nord, au sud, et à l'est. La mer semblait en ébullition comme une immense chaudière, et les vagues fumantes et chargées d'écume arrivaient au navire de tous les côtés à la fois. Les voiles détachées une à une par le vent étaient mises en pièces et emportées avec un bruit semblable à celui du canon. Déjà le haut du grand mât était brisé et les vergues énormes, retenues seulement par quelques câbles, pendaient au dessus de notre rouffle et menaçaient de l'écraser avec nous dans leur chûte. Une seule voile restait encore tendue et servait à régler la direction du navire. Pour la maintenir, deux matelots courageux étaient montés au mât. Mais la tempête est dans toute sa force. Fléchissant sous l'effort de l'ouragan, le navire est tout d'un coup jeté sur le côté et semble se fendre dans un craquement horrible. Deux mâts ont été emportés par le vent et comme coupés par le pied. Un seul instant on voit flotter sur la mer quelques débris où s'attachent deux formes humaines; un seul instant l'équipage reste là comme frappé de la foudre; puis le capitaine lui-même s'empare d'une hache; les chaînes, les énormes câbles, tout se brise sous les coups des matelots, et le navire se relève lentement et obéit encore au gouvernail. C'était le dernier effort de la tempête; le vent a pris une direction fixe et sa violence diminue; nous sommes sauvés! — Dans ces affreux moments, quand il voit sa famille se serrer autour de lui avec des larmes d'angoisse et de désespoir, l'homme le plus incrédule regarde le ciel, murmure le nom de Dieu, et prie.

De temps en temps cependant, quelques épisodes moins tristes font une légère diversion à la monotonie du voyage. Quelquefois le soir,

au moment où le soleil semblait s'enfoncer dans la mer comme un immense globe de feu, et où l'âme déjà émue s'élançait à Dieu par la contemplation et par la prière, quelques passagers allemands réunis sur le pont chantaient en chœur un de ces airs si harmonieux de leur patrie. Alors, tout était oublié ! Ce n'était plus un pauvre navire battu par la tempête et chargé d'hommes guidés par toutes les passions humaines. La sublimité de la nature enveloppait d'un voile magique toutes ces misères, et emportait l'imagination vers ces sphères brillantes où les anges du Très-Haut expriment leur amour et leur admiration par des cantiques de louange.—Le matin aussi, au lever du soleil, j'aimais à me promener sur le pont quand aucun passager n'y apparaissait encore et, appuyé sur le bord du navire, je cherchais à l'horizon les nuages dorés par les premiers rayons du jour et dont les formes abruptes et sévères me rappelaient les Alpes et la patrie. Ou jetant les yeux vers cet entrepont où commençaient à s'éveiller des individualités et des passions si diverses, j'y trouvais l'image de notre monde, de ce monde, hélas ! où notre humanité se roule et s'agite dans une vile poussière, oubliant les splendeurs qui brillent au-dessus d'elle.— D'autres fois l'attention des passagers était excitée par l'apparition d'une troupe de marsouins, s'élançant de vague en vague, poursuivis par les requins et par les oiseaux de proie, ou par la vue de quelques cachalots qui soufflaient leurs jets d'eau près du navire. — C'était aussi pour moi un spectacle intéressant que l'étude du système culinaire organisé pour près de trois cents personnes dans un espace de cinq à six pieds carrés, et avec une économie de combustible telle que la cuisson du mets le plus simple me paraissait un problème impossible à résoudre. Dès que le soleil était levé, les moins paresseux sortaient de l'entrepont avec des ustensiles de toute forme, bouilloires, casserolles, lèche-frites, poëles, et venaient s'entasser dans l'étroit espace, six à huit dans chaque cuisine. Les premiers avaient la place, mais le feu leur manquait ; le tiers d'une mince bûche de bois, souvent même d'une douve de tonneau, ce n'est pas là de quoi cuire un brillant déjeûner ! Les seconds profitaient de quelques charbons oubliés ; mais alors la presse était grande, et il fallait une adresse admirable ou un bonheur inespéré pour que l'omelette, espoir du déjeûner d'une famille, arrivât au foyer sans avoir été semée en route. La fable des voleurs et du baudet était à chaque instant réalisée ; deux individus se disputaient à grands renforts de coudes et d'épaules la petite place d'une marmite, quand un troisième y glissait sa poële au long manche. Que d'espérances cruellement déçues ! Souvent le pot au feu attaché par une ficelle roulait dans les cendres au moment où la flamme un peu ardente couvrait gaiement les contours du vase ; ou la vague malicieuse qui semblait épier le moment du dîner s'élançait tout-à-coup sur le pont et, couvrant d'eau salée cuisine et cuisiniers, confondait tous les mets dans un désordonné mélange auquel les moins difficiles n'osaient

goûter. Le biscuit et le beurre salé étaient alors la ressource du plus grand nombre.

Cependant notre longue traversée touchait à sa fin. Après avoir passé les bancs de Terre-Neuve, une grande quantité de plantes marines emportées par les courants nous annoncèrent le voisinage de la terre. Quelques oiseaux inconnus voltigeaient autour du navire et venaient se poser sur les vergues ; et à l'horizon on apercevait une voile signalée comme le bateau du pilote qui devait nous conduire au port. Oh ! combien après une tempête et une traversée pénible ces signes qui annoncent la terre sont reconnus et salués avec joie ! La nuit de ce même jour, nous jetions l'ancre dans la rade de New-York, et, le lendemain matin, nous avions sous les yeux cette ville immense destinée à devenir la reine du monde, et qui semble avoir choisi sa place autant pour la splendeur du spectacle qui l'entoure que pour les besoins de son commerce.

III

L'ARRIVÉE.

La première chose à faire en arrivant à New-York est de se mettre en règle avec la douane, et de se procurer un logement honnête et à bon marché. Car je ne dis rien ici pour les riches ; la fortune, en Amérique comme en Europe, est un talisman qui ouvre toutes les portes, et ceux qui la possèdent connaissent mieux que moi les moyens de la conserver ou de s'en servir suivant leur inclination. — Une recommandation importante à faire aux émigrants, surtout à ceux qui ont l'intention de s'établir dans l'intérieur du pays, c'est de n'emporter avec eux que le moins d'objets possible, c'est-à-dire le strict nécessaire, et de l'enfermer dans des caisses extrêmement fortes et bien ferrées. Au départ du Havre, tout ce qui est considéré comme effets d'usage est laissé dans les cabines ou dans l'entrepont des navires au soin des propriétaires, et, à l'arrivée à New-York, les passagers peuvent sortir immédiatement et sans difficultés avec leurs effets, dont l'employé de la douane fait, sur le vaisseau même, un rapide et superficiel examen. Quand les caisses sont au contraire grandes et nombreuses, on les descend dans la cale. Le plus grand inconvénient alors n'est pas la surcharge qu'il faut payer (5 à 10 dollars par tonneau), mais bien les délais et les tracasseries qu'il faut subir à New-York pour obtenir ses effets. Car rien de ce qui est dans la cale ne peut être sorti qu'après l'abordage et l'ancrage du navire, et une foule de formalités qui ne sont ordinairement terminées qu'après cinq ou six jours. Il faut ensuite aller à la douane où, au milieu de l'énorme encombrement de

colis et de marchandises, on emploie quelquefois plusieurs jours de recherches avant de retrouver ses caisses. Il faut, quand on ne sait pas l'anglais et qu'on ne connaît pas l'organisation des bureaux, confier les détails d'écriture ou d'enrégistrement à un courtier de douane dont les moindres démarches coûtent cinq à six dollars ; il faut enfin assister à l'ouverture des caisses et à la visite minutieuse des effets. Le moyen le plus court et le moins coûteux pour ceux qui ont dans la cale des colis, c'est d'en remettre la liste et la désignation à un commissionnaire, et d'attendre patiemment qu'ils lui soient envoyés à une adresse indiquée. Mais il faut pour cela, et c'est un soin qu'aucun émigrant ne doit omettre, avoir une liste exacte de tous les objets contenus dans les caisses et l'avoir à double, puisque toutes les factures sont gardées par la douane, et il faut surtout que tous les colis soient bien et visiblement marqués de lettres et de chiffres. J'ai eu mille peines à sortir de la douane une malle sur laquelle un des employés avait reconnu un n° 5 tandis que l'autre y lisait un n° 8. Tout ce qui est propriété individuelle, habillements, linge, argenterie, livres d'usage, tout ce qui n'est pas marchandise en un mot, ne paie aucun droit d'entrée en Amérique. — De New-York vers l'intérieur, aussi longtemps qu'on voyage par bateaux à vapeur ou par chemins de fer, on peut avoir avec soi de grosses malles ou même des caisses sans payer de surcharge ; mais quand on est forcé de prendre les diligences ou stages, qui n'accordent à chaque voyageur que 40 livres de bagage, on paie énormément cher pour tout ce qui dépasse ce poids. Et puis partout, les colis, caisses, malles, etc., sont traités avec si peu de cérémonie, jetés d'un bateau dans un autre avec tant de violence, qu'il faut réellement qu'ils soient d'une solidité éprouvée pour soutenir un voyage de quelque longueur.

Ajoutons que les vêtements, le linge, les meubles, tout s'achète en Amérique à aussi bas prix qu'en Europe, et qu'il n'est pas une petite ville de province où l'on ne trouve à se pourvoir à bon marché de ce qu'on apporte d'Europe souvent à grands frais.

A l'arrivée des navires à New-York, bon nombre d'aubergistes allemands ou français s'en viennent faire leurs offres de service aux émigrants. Il est facile de s'arranger avec eux, et, pour deux à trois francs par jour, on a dans leurs hôtels de troisième classe un lit et une nourriture passables. Mais là, il ne faut pas s'attendre à beaucoup de confort, et des chambrées de 14 à 20 lits n'y sont pas rares. Pour moi, qui ne pouvais avec ma famille m'arranger de ce pêle-mêle, j'étais parvenu, après une journée entière de recherches, à me loger dans un petit hôtel américain (Fountain head hostel, 96, Douane street), où je payais pour deux chambres, trois grands lits, et la nourriture de sept personnes, 90 francs par semaine. Dans les pensions bourgeoises, qui sont assez nombreuses, et où l'on est généralement bien traité, le prix est ordinairement de 1 dollar par jour pour chaque personne. Dans les

hôtels d'un rang plus élevé, les prix varient de 3 à 5 dollars par jour. Les émigrants qui ont avec eux leur famille, feront bien de la laisser au navire jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un logement convenable, pour n'être pas forcés, comme je l'ai été moi-même, de courir cette immense ville de New-York et de s'en aller d'hôtel en hôtel avec leurs femmes, leurs enfants, et un char de bagage à leur suite. Car, sans compter la fatigue d'une semblable course, les voituriers deviennent excessivement exigeants; le transport de mes effets ainsi promenés m'a coûté 5 dollars. D'ailleurs, de guerre lasse, on finit alors par se loger très-mal et à très-haut prix dans la première taverne inoccupée.

La cherté d'un séjour à New-York oblige à un prompt départ ceux qui n'ont pas l'intention de s'y fixer; et dans ce port de mer où les étrangers affluent, ceux qui n'ont pas d'argent à faire valoir par le commerce, ceux qui n'ont pas de ces états manuels recherchés partout, ceux qui n'ont ni connaissances ni amis, ont réellement peu de chances de réussite. Mais où aller, dans cette grande Amérique, aussi grande que l'Europe entière, où il y a tant de place encore, et où pourtant les nouveaux arrivants perdent ordinairement une année en recherches vaines et en dépenses inutiles? L'Amérique! L'Amérique! Il semble au pauvre émigrant qu'en touchant cette plage tant vantée, le bien-être et même la fortune vont s'offrir à lui sans qu'il ait aucune peine à les chercher. Et pourtant, c'est au moment où il pose le pied sur cette terre de l'avenir, que l'incertitude et les angoisses viennent lui serrer le cœur, et que commence une lutte dont il ne sortira vainqueur qu'avec les plus grands efforts, après les plus grands sacrifices. A ceux-là donc à qui le travail fournit en Europe l'abondance et même le nécessaire; à ceux-là qui n'ont d'autres moyens d'existence que ces vocations de luxe dont une civilisation plus avancée que celle de l'Amérique peut seule tirer parti; à tous ceux en un mot pour qui le travail des mains ou les ruses du commerce sont choses inconnues ou impossibles, hommes de bureau, hommes d'étude, commis, avocats, médecins, littérateurs, je dis : restez en Europe.

Il me sera bien permis de donner quelques raisons pour appuyer ce conseil qui, au premier abord, semble extraordinairement brusque. Ces raisons, d'ailleurs, feront mieux connaître aux différentes classes d'émigrants ce à quoi ils ont à se préparer avant de traverser la mer.

En général les négociants américains ont une manière de traiter les affaires qui ressemble beaucoup à celle de nos marchands juifs. L'habileté de leurs transactions frise de si près la mauvaise foi, que cette comparaison là peut se prendre dans son sens le plus étendu. Ils ont le moins de livres possible et font ordinairement toutes leurs écritures eux-mêmes. Et ceux que la nature de leurs affaires oblige à avoir des aides, les prennent sans exception parmi les jeunes gens qui parlent l'anglais, et qui connaissent le commerce du pays. Celui qui ignore la langue anglaise, fût-il d'ailleurs le premier polyglotte d'Europe, est sans

mérite pour le négociant américain. Car le Yankee n'est pas le moins du monde cosmopolite; il est américain et rien de plus; et celui qui ne se plie pas à ses habitudes et ne connaît pas son langage, est toujours à ses yeux un être inférieur. Je dis ceci pour la plupart des grandes villes du Nord, New-York, Boston, Philadelphie, etc., car il y a quelques provinces de l'Ouest où la population étrangère est assez agglomérée pour imprimer un autre caractère aux manières du peuple, dans l'Ohio, par exemple, où il y a autant d'Allemands que d'Anglais; au Canada où l'on ne parle guère que le français; à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans où les aventuriers de toutes les nations semblent s'être donné rendez-vous. Mais dans ces localités-là les jeunes commis avec toute leur science et leurs belles espérances, tous leurs beaux rêves basés sur la vanité et la confiance inutiles, sont réduits pour vivre à se faire garçons de boutique avec une paie aussi modique que celle qu'on accorde à un domestique ordinaire. Ce qu'ont de mieux à faire ceux qui arrivent ici sans savoir l'anglais, c'est de servir gratuitement, dans quelque magasin, pendant une année, ou de passer ce même espace de temps dans quelque ferme de l'intérieur où ils seront nourris à peu près gratuitement. Une fois qu'ils connaissent la langue et qu'ils sont habitués aux mœurs du pays, leur carrière devient plus facile.

Les jeunes médecins qui viennent s'établir en Amérique ont à lutter contre les mêmes obstacles, et surtout contre la défiance avec laquelle tous les étrangers sont accueillis. Et dans un pays où la science ne compte pour rien, il faut nécessairement, pour se faire une clientèle, avoir recours au charlatanisme. C'est un fait incroyable, et dont l'explication ne m'est point encore venue, que cette duperie continuelle à laquelle l'Américain se soumet malgré sa défiance excessive. Tous les journaux sont remplis d'annonces de ces remèdes merveilleux, panacées universelles qui ont fait une foule de miracles attestés par de nombreuses signatures. Et avant d'avoir recours au docteur, lorsqu'il est atteint d'une de ces maladies auxquelles l'exposent un climat très-variable et un genre de vie encore un peu sauvage, le Yankee, sur la foi de son journal, s'ingurgite ordinairement quelques bouteilles de la médecine en vogue. Ce qu'il absorbe, c'est réellement effrayant. Si donc un docteur arrive en Amérique et veut se faire une position, il faut qu'il oublie les méthodes d'Europe; il faut qu'il mette une enseigne à sa porte, qu'il placarde son nom au coin des rues dans de pompeuses affiches, et se fasse *réclamer*, dans le plus grand nombre de journaux possible, comme l'inventeur d'un nouveau médicament. Cela lui coûtera d'abord beaucoup d'argent, mais s'il a la conscience élastique, il débitera peu à peu ses drogues dans toute l'Amérique, et se fera une jolie fortune de charlatan. En échange de ce conseil, il me sera permis d'en donner un aux émigrants d'Europe:

c'est d'avoir recours le moins possible aux médecins de ce pays-ci. L'autre jour encore un charmant enfant de l'un de mes amis a été tué en vingt minutes par une trop forte dose de poison administrée comme vermifuge. Le meurtrier était le premier docteur de la ville : il n'y avait pas à se plaindre.

Je dirai plus tard ce qu'est l'éducation en Amérique, et je donnerai de grands détails sur les écoles qui méritent réellement une étude particulière, et qui généralement sont gratuites et onvertes à tous. Mais on peut établir, comme règle générale, que tous les Américains reçoivent la même instruction ; ils apprennent bien ce qui est nécessaire pour la pratique de la vie, pour le commerce surtout ; le reste leur est inutile, et tout ce qui touche aux sciences dans le sens élevé de ce mot est pour eux sans valeur. On jugera facilement de ce que sont les institutions scientifiques de l'Amérique par ce fait-ci, qu'à New-York et à Boston, les musées ne sont autre chose que des espèces de théâtres, où sont réunies quelques collections d'oiseaux au brillant plumage et de coquilles les plus grosses possible, et où l'on expose chaque jour, à la vue du public et pour un prix d'entrée perçu à la porte, des nains, des géants, des troupes de danseurs, des sauvages, des monstruosités, toutes ces curiosités grotesques qu'on rencontre ordinairement dans nos foires de petites villes, et qui, ici aussi, ont pour accompagnement nécessaire une grosse caisse et une mauvaise musique. Il y a bon nombre de villes de 30 à 40000 habitants, où l'on ne trouverait pas un maître de latin, par exemple. On ne doit point conclure de ceci, cependant, que la culture des hautes sciences soit totalement négligée en Amérique. On trouve au contraire ci et là des hommes d'un haut mérite et d'un rare savoir qui feraient honneur aux plus célèbres académies d'Europe ; mais ces hommes sont rares et peu appréciés. C'est précisément, je le crois, parce que l'Américain se sent incapable de bien juger par lui-même, qu'il fait un si brillant accueil à toutes les célébrités qui lui arrivent d'Europe. Il suffit qu'un nom ait eu un peu de retentissement de l'autre côté de l'Atlantique, pour que celui qui le porte soit reçu ici comme un demi-dieu. Et s'il est homme de science et s'il sait l'anglais, et que, se pliant aux mœurs du pays, il recherche les réclames des journaux et s'en aille de ville en ville donner des cours, et colporter sa science comme on le ferait d'une marchandise, il est assuré de faire en peu de temps une énorme collection de dollars.

Je ne connais rien au *droit* américain ; je sais seulement que la plupart des juristes étrangers se font ici rédacteurs de journaux. Quelques-uns réussissent, mais ce n'est pas par un grand mérite littéraire. Car les journaux périodiques qui résument toute la littérature, et satisfont sous ce rapport à tous les besoins, consacrent rarement plus d'une page à la narration de quelques anecdotes empruntées à nos vieux almanachs, ou à la discussion des questions politiques. Tout le

reste est exclusivement occupé par les annonces. Voilà pour les industries que j'appelle intellectuelles et qui, on est forcé de le reconnaître, offrent ici, à ceux qui les exercent, bien moins de chances de réussite qu'en Europe.

Les industries manuelles sont, au contraire, fort bien payées partout. Les ouvriers quelque peu habiles dans leur art, maçons, charpentiers, tailleurs, cordonniers, mécaniciens, maréchaux, ferblantiers, menuisiers, tous ceux en un mot dont le travail produit quelqu'un des objets nécessaires à notre civilisation, gagnent facilement un dollar par jour. Dans les grandes villes, le salaire est même beaucoup plus élevé; mais il ne faut pas oublier que la cherté des pensions et des logements diminue considérablement les bénéfices, et qu'en général avec des salaires élevés et de grandes facilités de dépenses, l'ouvrier arrive rarement à faire des économies. Les tailleurs, les cordonniers et les mécaniciens qui ne peuvent pas aller dans l'intérieur, trouveront toujours facilement de l'ouvrage à New-York, à Boston et à Philadelphie; les maçons et les charpentiers de même; les menuisiers se placeront le plus facilement à Cincinati, où toutes les industries trouvent des ressources; Saint-Louis est également une excellente place d'affaires pour ceux qui ont assez d'argent pour s'y transporter. Les horlogers habiles trouvent à New-York de bonnes places à raison de 10 à 12 dollars par semaine; dans l'intérieur leur paye n'est que de 25 et 30 dollars par mois; mais encore une fois, il est bon de le répéter, ils dépensent moitié moins. Les orfèvres vont à Providence, près de Boston, où se fabriquent presque toute la bijouterie légère et le clinquant qu'on vend de préférence en Amérique. Mais, en général, avec un peu de patience et de recherches, les ouvriers trouvent partout de l'ouvrage, et il en est peu qui, avec quelque intelligence et une bonne conduite, ne puissent faire en deux ans assez d'économies, pour s'établir ensuite à leur propre compte et commencer une jolie fortune. Mon propriétaire ici est un honnête maréchal qui, en dix ans, a économisé 25000 francs et élevé une famille de cinq enfants.

Les émigrants habitués au rude travail de l'agriculture et aux privations que cet état impose en Europe, sont de tous, certainement, ceux à qui l'Amérique offre le plus de chances d'une situation plus favorable et plus heureuse que celle qu'ils ont quittée. De quelque côté qu'ils se tournent, le Nouveau-Monde leur offre des terrains immenses, couverts de forêts vierges ou d'admirables prairies naturelles dont, après les défrichements et la culture, la fertilité est au dessus de toute idée. Les vallées des grands fleuves, surtout celles de l'Ohio, du Mississipi, du Missouri, sont chargées d'un sol d'alluvion si riche, que tous les produits de l'agriculture y réussissent. Et ces immenses bassins qui ont pour l'écoulement de leurs produits des fleuves navigables de quelques centaines de lieues de longueur, sont destinés à devenir les greniers de l'Amérique et en partie ceux du

monde entier. Aussi est-ce vers ces contrées-là que les émigrants agriculteurs se dirigent de préférence, et partout les fermes, les villages, les villes s'y élèvent comme par enchantement. Des millions d'hommes sont maintenant à l'œuvre là où, il y a trente ou quarante ans à peine, erraient à l'aventure quelques hordes de sauvages et d'immenses troupes de cerfs et de buffalos. Griffin Yeatman, un des premiers pionniers, qui est venu bâtir sa hutte au bord de l'Ohio, a vu naître et grandir Cincinati qui a maintenant plus de deux cent mille habitants. Il vient de mourir dans cette ville à l'âge de 79 ans. Telle est la marche de la population dans ces contrées nouvelles.

Il est impossible de donner aux émigrants agriculteurs des directions précises sur le choix des contrées où ils doivent s'établir, ce choix dépendant naturellement d'une foule de circonstances particulières dont l'individu seul peut tenir compte. Les Européens sont ordinairement attirés en Amérique par des amis ou des parents dont ils se rapprochent, et certes il est d'une grande importance pour les nouveaux colons, surtout pour ceux qui sont peu aisés, de se trouver dans le voisinage d'hommes parlant la même langue, dont ils peuvent recevoir des directions et des services. Cependant les Américains, dans les campagnes surtout, sont hospitaliers et serviables, et sous leur enveloppe sérieuse et glacée, cachent souvent plus de bienveillance réelle qu'on n'en trouve chez les Européens au langage doré et aux démonstrations empressées. Et il est bon de ne pas oublier que, pour faire son chemin en Amérique, l'homme ne doit compter que sur lui-même et sur ses propres forces.

Les terres les moins fertiles de l'Amérique sont vers le nord des Etats de New-York et de Massachusetts, au Canada, où le sol est sablonneux et pierreux, et dans les chaînes de montagnes, les Alléghany, les Montagnes blanches, où le sol est granitique. Même dans ces localités cependant se trouvent des vallées très-fertiles. Dans les contrées de l'Ouest, au contraire, l'agriculture a plutôt à lutter contre l'humidité et la trop grande richesse du sol.

Dans le voisinage des villes, surtout des cités populeuses, les terres se vendent à un prix élevé de 25 à 50 dollars l'acre, et souvent même davantage; cependant les émigrants riches font d'excellentes spéculations en plaçant leur argent sur des propriétés voisines des villes, lesquelles chaque année augmentent de valeur d'une manière prodigieuse. Tel individu de ma connaissance a acheté, il y a dix ans, cent acres de terre pour mille dollars, et maintenant revend par lots sa propriété, au prix de cinq cents dollars l'acre. A quelque distance des cités, c'est-à-dire à une ou deux lieues, les terres non défrichées se paient suivant la position et les facilités de communication, de 5 à 10 dollars l'acre. Les terres de l'état sont vendues à 1 et demi dollar, et il arrive fréquemment que des ventes se font entre particuliers pour des lots

assez grands, à raison de 2 dollars l'acre; terres non défrichées, on le comprend.

On a souvent discuté cette question : lequel est le plus avantageux pour les nouveaux arrivants, ou de s'établir sur des terrains vierges et couverts de forêts, ou d'acheter des fermes déjà en valeur et des terres défrichées? Les antécédents et les habitudes de vie de chaque individu donneront les meilleures directions. Ceux qui ne sont point accoutumés au rude travail du bûcheron et à la solitude des forêts, et qui dans les premières années ne pourraient se contenter pour leur habitation d'une hutte construite de pièces de bois entassées, dont les interstices sont enduits de terre glaise, feront bien d'acheter des fermes déjà établies. Pour trois à quatre cents louis on peut avoir de bonnes fermes avec une maison d'habitation de huit à dix chambres, les bâtiments nécessaires à l'exploitation, et une centaine de poses de terrain. Mais pour faire ainsi des marchés avantageux, il faut connaître le pays et les gens, et avoir de l'argent comptant; car généralement en Amérique celui qui achète à crédit paye 25 à 30 pour cent plus cher. Les émigrants pauvres qui achètent le terrain à raison d'une dixaine de francs l'acre s'y établissent d'ordinaire en automne. Ils se construisent une hutte, coupent les arbres dont ils font des palissades, et brûlent le bois sur place ou le vendent au marché s'ils sont près des villes; puis au printemps ils labourent entre les troncs, sèment leur blé ou plantent leur maïs (car dans les forêts d'Amérique les arbres croissent à une assez grande distance les uns des autres). Peu à peu ils débarrassent leurs champs des troncs et des racines qui sont toujours un obstacle à la charrue et contre lesquels les instruments aratoires se brisent souvent. Ce travail de défrichement est très-rude et difficile, car les arbres qu'il faut abattre ou déraciner sont des chênes, des noyers, des érables qui ont parfois deux à trois pieds de diamètre. Et si, pour le faire, le colon est forcé d'avoir recours à des mains étrangères, le défrichement devient onéreux, car il ne faut pas oublier qu'en Amérique la main d'œuvre est très-coûteuse.

Il y a dans quelques parties des Etats-Unis, dans l'Indiana, l'Illinois surtout, d'immenses prairies sans arbres et sans autre végétation que celle des gramens. Ces prairies nourrissent des troupeaux sans nombre; c'est là que l'émigration agricole se dirige maintenant avec le plus d'activité. Les terres sont à bas prix, 1 et demi à 3 dollars l'acre, et les fermiers qui ont souvent la facilité d'acheter un coin de forêt dans le voisinage de leur propriété pour avoir le bois qui leur est nécessaire, ont tout avantage à labourer la portion qui leur convient le mieux pour les produits; le reste leur donne d'excellents pâturages. La première année, le sol retourné et ensemencé ne rend qu'une récolte médiocre; mais dès la seconde année, quand les racines des herbes ont été pourries et transformées en terreau, il devient aussi fertile que celui des forêts. Ainsi il y a, à ces défrichements, économie de

temps, de matériel et d'ustensiles. La colonie suisse établie dans l'Illinois, à 8 ou 9 lieues de Saint-Louis, prospère parfaitement, et nos émigrants Suisses ont, à ma conviction, infiniment plus d'avantage à s'y établir qu'ils n'en trouvent dans le Tennessée et les Alleghany.

Une précaution essentielle à prendre, avant d'acheter des fermes ou des terrains en friche, c'est d'examiner soigneusement la valeur et la situation du sol, et de ne rien acheter absolument sur des renseignements étrangers. Comme les Américains n'emploient jamais d'engrais, les terrains en rapport s'appauvrissent à la longue, et lorsque les produits ne sont plus assez abondants ou diminuent, les fermiers profitent d'une bonne occasion pour vendre leur propriété, et s'en vont à la recherche de quelque coin plus fertile qu'ils défrichent. Il faut donc se garder d'acheter des fermes défrichées depuis longtemps, et surtout d'une étendue trop peu considérable pour faire alterner et varier les cultures. Quant à la valeur du sol couvert de forêts, lorsqu'il n'est ni trop pierreux, ni trop marécageux, on la reconnaît assez facilement à l'espèce des arbres qui y croissent et à leur apparence. Les chênes, les noyers, les hêtres surtout, quand ils sont de belle venue, indiquent un sol riche et profond; mais quand ces arbres sont minces, peu élevés, et couverts de plantes parasites, de lichens, le sol est marneux ou, par quelque autre cause, peu fertile. Les érables par contre annoncent des terrains maigres et de moindre valeur; mais ils fournissent le sucre dont on tire un assez bon parti par la vente. Les terrains un peu inclinés vers le sud doivent être préférés, quand la pente n'est pas trop forte, et pour les maïs en général les terres fortes et même un peu humides ne sont pas à craindre.

Ce qu'il importe d'examiner encore, dans le choix d'un établissement, c'est la valeur des routes qui y conduisent et la facilité d'en sortir les produits. Les routes d'Amérique sont toutes, sans exception, plus ou moins mauvaises; et, dans les temps humides, les chemins vicinaux ou chemins de traverse deviennent réellement impraticables, même pour les chevaux. Les propriétaires de fermes écartées ne peuvent donc guère fréquenter les marchés que pendant les gelées de l'hiver, puisque l'été ils ont trop à faire à leurs cultures, et il y a à cela un grand désavantage, car dans les fermes bien tenues, il est une foule de choses dont on peut tirer parti chaque semaine et faire de l'argent, quand on a l'occasion et la facilité de les vendre.

Le climat d'Amérique est froid vers le Nord, dans le Canada, et au bord des grands lacs; dans le Visconsin, dans la partie supérieure de l'état de New-York et des Massachusetts. Ces contrées-là sont favorables à la culture des blés et à l'élevage des bestiaux. Les fruits d'Europe, les pommes, les pêches surtout y réussissent; car malgré la latitude élevée l'été y est très-chaud. Dans les Etats-Unis, en général, les extrêmes des températures sont, à latitude égale, beaucoup plus fortes qu'en Europe; ainsi à Boston le thermomètre descend en hiver assez

souvent à — 25° centigrades et monte en été jusqu'à + 40°. Le sud de l'état de New-York et des Massachusetts, la Pennsylvanie, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Missouri, sont dans la région tempérée où réussissent admirablement bien le blé, le maïs surtout, les pommes de terre, tous les fruits des pays tempérés. Les pommes et les pèches ont dans ces contrées une saveur qu'elles n'acquièrent jamais en Europe, et y croissent en telle abondance qu'elles sont en partie abandonnées pour la nourriture des pourceaux. Les chevaux, les vaches, les moutons y prospèrent; les porcs surtout y pullulent, et s'y engraissent dans les immenses forêts de chênes où ils errent presque sauvages. En 1848, le seul état de l'Ohio a fourni à l'exportation 1,800,000 cochons pour une valeur de près de trois millions de dollars. — A l'exception des Alleghany, les contrées méridionales de l'Amérique sont très chaudes et souvent malsaines; elles produisent essentiellement le coton qu'on y cultive par la main des esclaves, et offrent ainsi beaucoup moins de chances de bien-être et de fortune aux émigrants pauvres d'Europe. Ceux-là seuls qui ont des fonds considérables et l'habitude de diriger de vastes établissements agricoles y réussissent. En général, les Européens auront toujours raison d'éviter les contrées où l'esclavage n'est point aboli. L'immoralité y est plus grande et le bien-être moins général. Il nous sera permis peut-être un jour de dire quelques mots sur les causes de cette différence frappante pour l'observateur le moins attentif.

La vie des fermiers en Amérique est infiniment plus facile et plus agréable qu'en Europe. Les terres ne demandent qu'à être défrichées, labourées, et nettoyées, pour produire sans engrais d'abondantes récoltes; les bestiaux sont abandonnés toute l'année à eux-mêmes dans les forêts ou dans les pâturages; les écuries sont rares, dans quelques contrées même tout à fait inconnues; les provisions de fourrage inutiles. Et quand on voit l'hiver les animaux domestiques errer dans les champs dépouillés, et paître quelques feuilles sèches ou quelques brins de paille dans les forêts, le long des routes, dans les rues des villes, on s'étonne réellement qu'ils puissent, résistant au froid et à une diète sévère, se multiplier et s'engraisser comme ils le font. Cependant, il ne faut pas conclure de là que les fermiers arrivent immédiatement et sans peine à la fortune ou même au bien-être. Il leur faut pour cela du courage, de la persévérance, de la force et de l'économie; il leur faut l'habitude des travaux agricoles, et la connaissance des marchés et de la vie américaine. Ainsi, les nouveaux venus doivent s'attendre à ne rien gagner et même à perdre quelque chose de leur avoir, les deux ou trois premières années. Car tous les produits si facilement obtenus sont à un prix excessivement bas. Une fois les difficultés vaincues, le fermier, je le répète, a ici une existence heureuse, un avenir assuré pour sa famille, et par dessus tout la plénitude des droits de l'homme qu'un déplorable préjugé lui refuse en Europe. Le plus pauvre paysan en Amérique est tout aussi honoré que le plus riche banquier ou le premier magistrat de la république.

Je dis que le prix des denrées est très bas. En effet, si dans les grandes villes ports de mer, New-York, Boston, Philadelphie, les choses nécessaires à la nourriture se paient à peu près aussi cher qu'en Europe, à mesure qu'on avance vers l'intérieur, la différence devient fort grande. Dans les marchés de l'Ohio, à Colombia, à Cincinati, par exemple, comme à Buffalo, à Chichago, à Saint-Louis, etc., le baril de fleur de farine pesant 200 livres se vend 20 francs Fr.; la viande de veau et de porc, 3 sous la livre; celle de bœuf, 4 à 5 sous; les petites volailles, comme les chapons et les canards, 12 sous pièce; les oies, 15 à 25 sous, suivant la grosseur; les dindons, 50 à 60 sous; les œufs, 6 sous la douzaine. Les pommes de terre sont comparativement assez rares et de médiocre qualité; les terres fortes et humides et la chaleur des étés d'Amérique sont peu favorables à la culture de cette racine si répandue en Europe. Cependant les marchés en sont assez abondamment fournis, et on les obtient en moyenne à raison de 1 franc l'émine. Les fruits, nous l'avons dit, sont, dans la saison surtout, à un prix excessivement bas; les plus belles pêches se vendent 10 à 20 sous l'émine, et, à cette saison, au mois de mars, les meilleures pommes rainettes ne coûtent pas plus de 15 sous la mesure; les qualités inférieures sont naturellement bien moins chères. L'Amérique ne produit pas de vin, ou, si l'on cultive la vigne dans quelques contrées, dans la colonie suisse de l'Illinois, près de Saint-Louis, par exemple, c'est encore sur une si petite étendue que les résultats n'en sont pas appréciables. Aussi les Américains ne boivent guère que de l'eau. Cependant ils font avec leurs pommes un cidre excellent, dont la saveur approche assez de celle de nos vins blancs de Neuchâtel, quand ils sont nouveaux du moins, et qui au détail ne se vend guère plus d'une dixaine de sous le pot de notre mesure. Dans les fermes et dans les villages éloignés des grands marchés, le prix de toutes ces denrées est encore infiniment plus bas; et là, on achète facilement un gros porc tout engraissé pour un dollar. Faut-il s'étonner que, dans un pays où la main-d'œuvre est à un prix élevé et les denrées à si bon compte, le peuple soit dans l'abondance et la mendicité tout-à-fait inconnue?

On a beaucoup parlé de l'insalubrité de quelques contrées de l'Amérique. Les parties basses du Tennessée, les bords des rivières dans l'Ohio, dans l'Illinois, dans le Missouri, sont, dit-on, exposés aux fièvres; dans d'autres contrées, dans les Massachusetts, par exemple, les maladies de poitrine sont fort communes. Jusqu'à présent, je n'ai rien vu sous ce rapport qui puisse effrayer les émigrants, et, en prenant quelques précautions nécessitées par le climat, avec l'exercice du travail et la sobriété, la santé de l'homme n'est pas plus exposée en Amérique qu'en Europe. Il faut excepter cependant les contrées très chaudes et très humides du Sud, où la fièvre jaune règne ordinairement l'été. Les Américains, en général, se nourrissent de beaucoup

de viande; ils en mangent à tous leurs repas, trois fois par jour; ils recherchent en été les fruits mal mûrs; ils se donnent fort peu d'exercice, et mâchent constamment du tabac depuis leur enfance. Les colons nouveaux arrivés habitent souvent des huttes humides, couchent sur le sol détrempé, et s'exposent sans précaution aux changements de température subits et vraiment extraordinaires: faut-il s'étonner qu'Américains et colons soient parfois atteints de maladies dangereuses et de fièvres? Que l'on juge de la salubrité du pays par l'apparence des habitants : la taille élevée, la force et la beauté du corps de ce peuple des Etats-Unis prouveront que la contrée qu'il s'est donnée pour demeure ne le cède en rien à aucune autre dans le monde.

A ces renseignements, que je regrette de n'oser pas donner avec plus de détails, j'ajoute quelques conseils dont les émigrants feront bien de se souvenir en arrivant à New-York. Et d'abord, s'ils veulent voyager vers l'intérieur, aller à Cincinati, à Saint-Louis ou dans telle autre contrée, qu'ils prennent par les bateaux à vapeur ou les chemins de fer les directions qui y conduisent, et qu'ils se gardent de se mettre entre les mains des sociétés de transport américaines. C'est bien assez d'avoir eu à faire à celles d'Europe. Au mois de novembre dernier, en descendant du lac Erié à Cincinati, je rencontrai dans un des wagons du chemin de fer, un jeune Belge dont la figure pâle et l'air misérable m'inspirèrent une extrême pitié. Voici quelques mots de son histoire. C'était un habile menuisier ébéniste, fabricant de manches de parapluie, et comme l'ouvrage lui manquait en Europe, il avait réalisé 1200 francs, tout ce qu'il possédait, et s'était mis en route avec sa femme, emmenant avec lui ses outils et ce qu'il avait de meilleur dans son mobilier, trois grosses malles, me disait-il. A Cologne, il s'était arrangé avec un commissionnaire embarqueur qui pour 300 francs lui fournissait deux places jusqu'à New-York. Mais il avait fallu acheter ses vivres et attendre quinze jours à Rotterdam , de sorte qu'en réalité la traversée lui avait coûté 500 francs. A New-York il avait dépensé cent francs à chercher inutilement de l'occupation, et, sur le conseil d'un *agent d'une société philanthropique*, il s'était mis en route pour Cincinati. Le dit agent lui avait garanti son voyage à très bon marché, et, pour cent francs par tête, il l'avait embarqué lui et sa femme sur un de ces coches traînés par des chevaux, véhicules dont la célérité est loin d'être proverbiale. Il avait été trois semaines en route pour arriver à Sandusky, et comme il avait dû se nourrir à ses frais, et souvent même quitter le coche pour courir à de grandes distances chercher un peu de pain qu'on lui vendait à un prix exorbitant, il avait ainsi payé son voyage fort cher. De Sandusky à Cincinati, il avait été transporté par chemin de fer dans un wagon à marchandise, et arrivé dans cette dernière ville avec sa femme malade et 25 francs qui lui restaient, ses malles dont il ne s'était pas inquiété parce que le commissionnaire lui avait garanti que tout se-

rait soigné pour lui jusqu'à Cincinati, ses malles, dis-je, étaient perdues. Au désespoir, ce brave homme avait laissé sa femme dans une pauvre chambre qu'on lui avait cédée pour un mois au prix de 20 francs de France payés d'avance, et, ayant obtenu du directeur du chemin de fer un permis de voyage gratis à la recherche de ses malles, il était retourné à Sandusky où naturellement il n'avait rien trouvé. Car en Amérique ce qui est une fois égaré ne se retrouve jamais. J'avais fait la même route que ce jeune homme en quatre jours, par les bateaux à vapeur et les chemins de fer, et partout aux premières places et nourriture comprise, j'avais dépensé 150 francs (1). — Les Américains qui connaissent l'économie et leur pays mieux que toutes les *sociétés philanthropiques* du monde, ne voyagent jamais qu'aux premières places, n'abandonnent leurs effets aux chemins de fer ou aux bateaux à vapeur qu'en échange d'une contre-marque qu'on ne peut refuser, et ne changent jamais de route sans s'être assurés que leur bagage les accompagne. Le plus sûr, c'est de les imiter. En prenant toutes ces précautions, on arrive ordinairement à bon port sans être pillé; mais il ne faut pas en omettre une seule. De New-York à Boston, j'avais avec moi ma famille et sept colis, malles et sacs de nuit. J'avais reçu par conséquent sept médailles en fer blanc, marquées de numéros correspondant à d'autres numéros suspendus à mes effets. A l'arrivée à Boston, un complaisant ami qui était venu m'attendre au débarcadère me conseilla, pour être plus tôt prêt, de remettre mes numéros et mon adresse à un voiturier de sa connaissance, et de m'en aller de suite au logis. C'était en octobre à six heures du matin, le froid était excessif, j'avais trouvé la proposition très agréable. Deux heures après tous mes effets arrivaient à l'hôtel, à l'exception d'une valise remplacée par une vieille corbeille dont le contenu ne valait pas trois francs. Ma valise à moi renfermait des montres pour une valeur de trois mille francs et tout mon argent. Comme la médaille avait été rendue en échange de ce malheureux panier, il n'y avait pas moyen de faire des réclamations; mais le voiturier qu'on avait trompé déjà plusieurs fois, et qui connaissait son monde, me garantit le retour de ma valise et parvint à la retrouver en effet par un hasard inespéré. J'ai passé en attendant le résultat des recherches quelques heures que j'oublierai difficilement. Heureusement je n'avais de reproches à faire qu'à moi-même; si j'avais été présent à l'échange des numéros, la substitution n'aurait pu se faire.

Voici un second conseil aux émigrants : n'achetez aucune parcelle de terrain avant d'avoir examiné la localité et de vous être assuré, au

(1) On trouve au Havre déjà et dans toutes les villes d'Amérique, de petits livres où sont indiqués les routes à suivre pour aller d'un lieu dans un autre, avec la distance et le prix des voitures, chemins de fer ou bateaux à vapeur. Les émigrants feront bien de s'en procurer en arrivant à New-York.

bureau des inscriptions de ventes de la ville voisine, que les terres offertes sont réellement disponibles. Sans ces précautions vous serez infailliblement trompés. Des fripons, à New-York et dans toutes les villes populeuses, recherchent les émigrants dès leur arrivée, et parviennent souvent à leur vendre des titres de propriété pour des terrains de l'Etat, cédés au bas prix de 1 dollar l'acre, souvent même à meilleur compte. Sur une centaine de ces titres, quatre-vingt-dix-neuf sont faux, et le soi-disant propriétaire, à qui des compères adroits ont fait un pompeux éloge de la contrée où il a eu le bonheur d'acheter quelques centaines d'acres de terre, s'en va, à de grandes distances, à la recherche d'un courtier qui le promène dans les forêts vierges pour l'examen de sa propriété. La promenade lui coûte sept à huit dollars par jour; puis, quand il a suffisamment examiné et qu'il s'en vient au bureau d'enregistrement faire inscrire son titre, il se trouve d'ordinaire que le terrain par lui acheté et payé à New-York est dès longtemps la propriété réelle de quelque autre. Pour le consoler le courtier lui offre d'autres lots à raison de 1 et demi à 2 dollars l'acre, et il paie ainsi à prix double un sol qui le plus souvent ne lui convient pas.

Enfin je donne ce dernier avis aux émigrants : ne vous confiez à personne en Amérique avant de bien connaître le pays, et ne contez pas au premier venu vos affaires. Défiez-vous, surtout dans les grandes villes, de ceux qui, parlant la même langue que vous, vous offrent leurs services avec empressement, et viennent à vous avec des promesses agréables et des paroles flatteuses. L'autre jour, deux pauvres Allemands arrivent à Philadelphie, descendent dans un modeste hôtel, et rencontrent là un compatriote qui pour le plaisir de parler de sa chère Allemagne leur offre un verre de bière, et leur fait passer une soirée très agréable dans un brillant estaminet de la ville. Le lendemain, le nouvel ami, connaissant les affaires de ses dupes, vient leur offrir des places lucratives et la moitié de son logement, en attendant qu'ils aient trouvé des pensions convenables. En même temps il leur offre encore d'échanger les pièces de cinq francs qui leur restent à un Français qui va partir et qui les prendra à raison de 1 dollar. C'est cinq sous à gagner sur chaque pièce. Un des Allemands lui en remet 39, l'autre 63; c'est tout ce qui leur restait. Le nouvel ami sorti pour faire l'échange n'est pas encore revenu.

Et maintenant, qu'on me pardonne ces détails qui ressemblent assez à quelque chapitre d'une géographie élémentaire; placé entre deux alternatives, le risque d'ennuyer un grand nombre de lecteurs, et le désir d'être utile à quelqu'un de mes compatriotes, j'ai courageusement opté pour le dernier parti. LÉO LESQUEREUX.

ROGER DE MANESSE[1].

CHAPITRE VII.

PREMIÈRES ÉPREUVES D'UNE SANCTIFICATION.

Tandis que Roger allait ainsi, perdant sa raison et son âme, la comtesse, faisant aussi sur elle-même un pénible retour, prenait une direction tout opposée à celle de son malheureux ami. Les germes d'une piété mystique, déposés dans cette noble nature, allaient se développer rapidement sous l'influence des mêmes causes qui agissaient d'une façon délétère sur les facultés de Roger. Comme les femmes, à cet égard, sont mieux partagées que nous! Rarement l'adversité les irrite: on dirait que chez elles les douleurs d'un enfantement quelconque se résolvent toujours en lait bienfaisant et nourricier. L'homme frappé est bien près de blasphémer et de maudire; la femme baisse la tête, joint les mains et prie: c'est un bénéfice de nature, que le grand fabuliste a symbolisé dans l'immortel apologue du chêne et du roseau.

La comtesse Ida n'avait point aimé son mari; maintenant le respect et la crainte faisaient place à une profonde pitié; elle envisageait le comte Ralph comme un malade, dont elle devait subir et tolérer tous les caprices; et pour trouver des forces et une résignation toujours nouvelles, elle recourait à l'éternelle source de toute consolation. Dans notre siècle de plaisirs frivoles et de mondaines joies, à une époque où tout convie aux jouissances variées et faciles, les femmes élevées au sein d'un luxe excessif et au milieu des séductions plus nobles et plus dangereuses d'une société spirituelle, sont

(1) Voyez *Revue Suisse*, pag. 107 et 157 de ce volume.

prises souvent d'un ennui, d'un dégoût profond, et se précipitent tête baissée au fond d'un cloître ou dans les œuvres de charité: que pensez-vous donc qu'ait pú faire une châtelaine du moyen-âge, isolée, sans les ressources d'une littérature mobile et châtoyante, sans les nobles distractions des arts, sans cet échange permanent des idées, échange qui fait trouver aux maîtresses de nos salons un charme plus entraînant sur ce forum improvisé que dans les relations intimes de l'amitié ou de la vie conjugale? Une parisienne, même une provinciale pourrait, de nos jours, se passer à la rigueur des secours de la religion, sans tomber dans le désespoir ou la folie ; une femme, dans les conditions où se trouvait Ida, ne pouvant ni briser les liens du mariage, ni adopter ceux du cloître, devait user ses genoux et sa vie sur les dalles de la chapelle domestique. La jeunesse d'Ida contribuait à l'entraîner irrésistiblement dans cette voie; car la dévotion se développe plus facilement au cœur d'une femme à peine à l'entrée de la vie, qu'au moment où l'expérience des choses de ce monde et le printemps qui s'enfuit réagissent sur son organisation et entrent en lutte avec les choses du ciel. Les romanciers modernes n'ont point inventé la femme de trente et de quarante ans ; c'était là, dans toutes les sociétés civilisées, à toutes les époques de l'histoire, l'âge climatérique des femmes. Sur le seuil du printemps, et à l'instant hivernal où la décrépitude commence, leurs regards et leurs cœurs se tournent vers la voûte des cieux ou sur le marbre des autels ; au point culminant de la vie, à l'âge que l'on peut comparer à la saison d'été, la parure de la terre les attire de préférence.

L'organisation frêle et éthérée de la comtesse de Toggenbourg était presque étrangère au monde des sens; elle devinait, mais elle n'avait point connu le mal ; elle en avait horreur ; elle se reprochait comme un crime d'avoir accueilli avec un sourire les hommages de Roger, d'avoir souffert qu'il franchît le seuil de son cabinet, même en présence de ses femmes, même avec la permission de son confesseur. Elle acceptait la brutale et tyrannique intervention de sire Ralph, comme une punition envoyée par le ciel; la mort de Maria pesait sur sa conscience comme un cauchemar permanent : dès lors une vie d'austérité lui semblait encore mille fois trop douce pour expier des torts involontaires, qui avaient pu amener la maladie mortelle d'une femme attachée à son service. Quant à Roger, elle ne pensait à lui qu'avec un tremblement convulsif,

auquel la passion terrestre était cependant fort étrangère; elle était même très-éloignée de croire à la force ou à la durée des sentiments qu'elle avait inspirés à Manesse. Les êtres purs ignorent longtemps la profondeur à laquelle l'aiguillon du désir peut entrer dans les chairs vives; mais comtesse et issue d'une noble famille, Ida comprenait à quel point Roger avait dû se sentir humilié par les procédés de son mari ; elle savait que les hommes, ses contemporains, ne pardonnaient point les offenses, à moins de se confiner dans un monastère; elle redoutait confusément soit la vengeance du chevalier blessé dans son légitime orgueil, soit la nouvelle humiliation éventuellement infligée par le comte à l'opiniâtreté de Manesse, qui continuait, après la scène du château, à vivre sur les domaines de Toggenbourg.

Pendant le long hiver que Roger avait employé à terminer l'œuvre de patience qui allait livrer son nom à la postérité, pas une fois le jour ne vint à poindre, sans qu'Ida descendît par les escaliers glacés, à travers les cours exposées à une bise malfaisante, jusqu'à la chapelle du château. Là, sa prière fervente n'avait qu'un objet; obtenir le pardon divin pour son mari, pour elle-même, et le calme, le bonheur pour celui qui s'était trouvé sous les yeux du comte dans un moment fatal.

Pendant les heures, trop longues encore pour elle, de ces journées brumeuses, où les nuages de décembre venaient envelopper le château, elle était assise dans l'embrasure d'une fenêtre, qui donnait sur le précipice et les forêts; son occupation apparente consistait à broder une longue robe blanche, que, dans sa pensée, elle destinait à son propre suaire, mais, de fait, elle était absorbée par des prières mentales; à chaque phrase des litanies elle attachait une série d'idées, que la méditation solitaire et une élévation naturelle peuvent seules faire éclore. Les noms des saints n'étaient point pour elle une lettre morte, ou de vains sons, indiquant des personnages chimériques; dès son enfance elle avait vécu dans le monde légendaire; elle attachait une figure à la fois idéale et réelle à chacun de ces noms; elle osait aimer les vierges des premiers âges chrétiens presque comme des sœurs aînées; et la sublime beauté des archanges rayonnait jusqu'à elle, chaque fois qu'elle invoquait l'un des champions de cette phalange céleste.

Les pieuses hallucinations d'Ida étaient entretenues, provoquées peut-être par la rigueur d'un jeûne permanent, qui imprimait à son

cerveau une activité fébrile. Les deux extrêmes d'un régime anormal, l'abstinence et la sensualité, sembleraient ainsi produire un même résultat. — Dès la plus tendre enfance, la nature exceptionnelle de la comtesse avait repoussé, avec les boissons fermentées, la nourriture animale et grossière, qui fait le charme du commun des mortels: instinctivement elle s'était faite l'écolière des philosophes indous et pythagoriciens; maintenant, par un système de mortification, que l'Eglise a de tout temps prêché avec une éloquence à la fois véhémente et raisonnée, Ida réduisait à des proportions minimes même les substances végétales qu'elle se permettait encore, et jusqu'à ce pain quotidien, que la prière dominicale prescrit pour ainsi dire à l'homme, en lui enjoignant de le demander à Dieu. Ida marchait de pair avec les solitaires de la Thébaïde. Aussi sa complexion délicate dut-elle bientôt ressentir les effets délétères d'une abstinence ainsi prolongée. Une maigreur progressive et bientôt effrayante détruisit les proportions de ses formes naguères sveltes et parfaites; ses tempes et ses joues se creusèrent à vue d'œil; ses doigts s'amincirent, et les chastes ondulations de son sein disparurent; seulement la vivacité du regard, où se peignait tantôt l'enthousiasme de la foi, tantôt le feu contenu d'une résignation presque surnaturelle, répandait sur le reste de ses traits un charme, auquel ne résistaient point les rares et incultes visiteurs amenés par son mari.

Celui-ci devait se trouver en face de sa femme comme devant un livre hiéroglyphique. Cette retraite volontaire, cet emprisonnement continu, cette répugnance extrême à goûter des mets de la table commune, ce lys penché vers la terre et, matin et soir, inondé de rosée, les paroles qu'elle disait et celles qui ne passaient point sur ses lèvres, tout était interprété par le comte à l'aide de ses anciens soupçons, élevés par lui à l'état de preuves certaines. A ses yeux la dévotion était de l'hypocrisie, le déclin visible de cette frêle santé, l'indice de remords secrets ou de désirs inassouvis. Manesse restait dans le voisinage: on correspondait sans doute avec lui par des signes mystérieux, invisibles, à travers l'espace.

Cependant à la longue, l'évidence se fit jour, même dans cette nature soupçonneuse. Il avait éloigné de la comtesse tous les serviteurs dont la fidélité lui semblait douteuse; tous les gestes de la sainte recluse étaient épiés; on lui marchandait jusqu'à sa solitude. Mais à tous ces procédés ignominieux elle opposait une sérénité

inaltérable, fruit de la prière et d'une conscience peu à peu rassurée sur le passé et presque sur l'avenir. Ce qui contribuait d'ailleurs à ramener le comte, et à donner peu à peu un nouveau cours à ses pensées, c'était l'opinion publique. Personne sans doute, autour du petit roitelet local qu'on appelait le comte de Toggenbourg, n'aurait osé incriminer sa conduite à l'égard de sa femme; mais le nombre de ses compagnons de chasse et de ses commensaux diminua sensiblement, sous des prétextes empruntés à tous les termes du vocabulaire médical d'alors; tantôt l'un, tantôt l'autre de ses amés et féaux sut se dispenser de venir à des fêtes mornes, où la grâce et la bienveillance ne présidaient plus, ne mitigeaient plus la rudesse innée du tyran domestique. On ne vit plus dans la salle du festin que ces intrépides buveurs qui s'attablent sous toutes les échoppes, et offrent leur amitié nauséabonde à tout amphitryon qui s'amuse à remplir et à rouler à ses pieds ces tonneaux ambulants.

Le comte les méprisait: sa nature était violente, emportée, mais nullement commune. Le silence significatif qui se faisait autour de lui l'irritait, mais du moins il en rechercha la cause. Sa femme, coupable ou non, continuait à exercer comme par le passé un irrésistible ascendant sur les âmes. Il fallait, sinon revenir à elle, du moins la ménager. Sa résolution était déjà prise, lorsque Barthologmé vint par une tiède matinée de printemps se montrer silencieusement devant lui, et lui présenter d'un air cérémonieux une lettre fermée au sigille de Saint-Gall.

— « Je n'espérais plus vous revoir, mon père, » lui dit le comte, d'un ton qui n'était point dans ses habitudes, et qui contrastait fort avec les paroles outrageantes de la scène d'adieu, qui s'était passée près d'un an auparavant, à-peu-près à la même place. « Soyez le bien-venu dans mon château! que m'apportez-vous là? »

— « Une lettre de sa Grandeur, l'abbé de Saint-Gall. »

— « Notre séparation involontaire a été si longue, « reprit avec quelque embarras sire Ralph, » que vous semblez avoir oublié combien l'écriture de vos clercs m'est peu familière. Il faudra bien vous résoudre à être à la fois le messager et le lecteur de la lettre. »

— « Volontiers, monseigneur, si vous n'avez ombrage de ma bonne foi. »

— « Ce serait vous faire injure: lisez! » Et de ses mains il

avança un siége pour le moine, qui lut ce qui suit, non sans quelque hésitation, ni sans jeter de temps à autre un regard dérobé sur la figure sinistre du maître de céans :

« Moi, Berthold, par la grâce de Dieu et du saint Siége, abbé de Saint-Gall, salut à notre fils autrefois bien-aimé Ralph, comte de Toggenbourg. La rumeur publique a depuis quelque temps porté jusqu'à nous des faits, dignes de peu de croyance, s'ils n'étaient corroborés par des personnes en la véracité desquelles nous sommes tenus d'avoir toute espèce de foi. Dans les murs de ton château gémit une sainte colombe, en proie aux assauts d'un implacable vautour, qui, poussé par sa mauvaise nature, assouvit sur l'innocence sa rage incessante. Les liens du mariage sont brisés en ta demeure, et par tes mains, ô mon fils autrefois bien-aimé ; tu as tourné en dérision les paroles sacramentelles qui t'unissent à ton épouse. « Vous ne serez qu'une chair, » dit l'Eglise ; et en effet, tu enfonces tes serres cruelles en la chair de la blanche et innocente colombe ; tu brises les ailes qui s'élèvent au ciel, et tu sembles te complaire dans l'agonie prolongée de la timide créature. O mon fils, ce que tu fais, est mal ; les lois divines et humaines le réprouvent ; la damnation éternelle attend le fort qui écrase le faible, l'époux qui outrage l'épouse, le maître qui flétrit son vassal. Comte, les temps de la pénitence sont proches ; la noire maladie ravage les terres sises au-delà de nos Alpes qui lui opposeront une faible barrière ; l'ange exterminateur passera sur les montagnes de neige et de glace, et son glaive tracera sur ces champs, blanchis depuis que Dieu fit le monde, un sillon rouge de sang ; et au lieu des cascades écumantes, et des torrents aux ondes pures, qui forment nos rivières et nos lacs, où se reflète le ciel, il enverra jusqu'à nous des ondes empoisonnées aux vapeurs malfaisantes ; et le fort tombera suffoqué avant le faible ; et l'ange marquera sur tes reins criminels la place où percera le bubon vénéneux. Le Dieu d'Israël, qui a frappé Sennachérib et son armée, saura trouver le chemin jusqu'à ta demeure. Fais pénitence, comte de Toggenbourg, jette-là ton nom et tes armes ; couvre-toi du voile du repentir, et prie la sainte, qui habite ton château, d'intercéder pour toi auprès du trône des miséricordes. Et avons appendu aux présentes notre scel. Fait en notre abbaye de Saint-Gall, le trois des kalendes de mai, en l'an de Notre Seigneur Jésus-Christ mil trois cent quarante-huit. »

Le comte ne manifesta aucune émotion, à la suite de cette lecture : seulement il fit un signe muet au moine, pour l'inviter à le suivre. Il le conduisit au cabinet où se tenait d'habitude son épouse, et frappa doucement : la porte ne s'ouvrit point.

— « Je l'ai habituée à des indices plus forts pour annoncer ma venue ; je m'en accuse, mon père. » Il frappa un coup redoublé mais sans véhémence. La porte ne s'ouvrit point. « Entrons toujours, » reprit le comte, irrésistiblement saisi par son impatience et sa brusquerie naturelle. Il ouvrit la porte, qui n'était point verrouillée, la poussa devant lui, et recula presque aussitôt, saisi d'un irrésistible sentiment de respect, en face du spectacle qui s'offrait à sa vue.

Ida, vêtue d'une tunique blanche, se tenait debout, immobile comme une statue, les mains croisées et appuyées sur sa poitrine, et les regards attachés sur l'image d'une madone allemande, blonde et pensive comme la faible mortelle qui lui adressait en ce moment ses prières..... Le soleil matinal, qui pénétrait par les vitraux coloriés de la fenêtre de la cour, jetait des reflets rouges, azurés et dorés sur le tableau, et le transformait en foyer lumineux, dont les rayons rejaillissaient sur la figure de la comtesse ; à travers une croisée ouverte, exposée au couchant, un vent tiède apportait les senteurs printanières de la forêt, et se jouait dans l'ample robe d'Ida. Par un singulier mirage, cette belle figure, pâle et éthérée, semblait ne point toucher terre et rester suspendue, par une force d'attraction invisible, au-dessus du parquet sur lequel les derniers replis de sa robe ondoyaient comme ces flocons nuageux, que la symbolique chrétienne jette aux pieds de la vierge, des archanges et des saints. C'était une véritable transfiguration, autant qu'il est permis à des gens mortels d'en signaler une ; autant qu'il est permis à une simple mortelle, encore emprisonnée dans les liens du corps, de participer à une pareille métamorphose. Certes les lois de la physique pouvaient rendre un compte parfait de l'atmosphère lumineuse qui donnait en ce moment à Ida cette apparence presque angélique ; mais le miracle consiste précisément dans cette coïncidence rare de causes naturelles ; isolées, elles n'attireraient point l'attention, mais réunies en faisceau, elles éblouissent les sens, et parviennent à troubler même la froide intelligence.

Les deux interlocuteurs, qui venaient d'entrer dans ce sanctuaire domestique, ne proférèrent pas une parole, n'échangèrent pas un signe d'intelligence ; mais le bruit inévitable qu'avait causé leur venue, fut comme un premier choc porté à la position extatique de la comtesse ; un courant d'air assez fort qui s'établit presque instantanément à travers la porte entr'ouverte et la croisée de la forêt, impressionna péniblement cette délicate sensitive, qui soudain se contracta, se replia sur elle-même, et tomba à genoux devant la vierge, en versant un torrent de larmes.

Le comte et Bartholomé n'osèrent ni avancer ni reculer ; ni l'un ni l'autre ne proférèrent une parole.

Derrière eux le frôlement d'une robe se fit entendre ; c'était une servante qui accourait.

Ce bruit réveilla complètement la comtesse ; rappelée à la réalité, elle tourna ses yeux du côté de la porte ; une rougeur subite colora son visage ; un mouvement d'adorable pudeur bouleversa tous ses traits ; la sainte, attirée, absorbée par l'image peut-être miraculeuse d'une sainte, redevint femme ; presque honteuse d'avoir été surprise dans cette intime corrélation avec la mère du Sauveur, d'avoir laissé lire sur son front, dans ses yeux, des pensées qui n'étaient destinées qu'au ciel, son trouble, sa confusion furent extrêmes. L'amour des choses divines découle de la même source que l'amour terrestre ; si l'un purifie, exalte et divinise notre être, tandis que l'autre souvent le dégrade, les symptômes de ces deux passions si diverses sont pourtant identiques ; l'amour du créateur et celui de la créature n'aiment point à se montrer à découvert ; l'un et l'autre cherchent la solitude ; mais l'un pour cacher ses élans, l'autre pour voiler ses fautes.

Ida était à peine revenue à elle-même, que son premier mouvement fut de se lever, et de se diriger vers son époux : « Pardon, monseigneur ; je vous demande pardon de vous recevoir ainsi. »

— « Il m'appartient, à moi, » répondit le comte d'un ton qui ne lui était point familier, « de vous demander pardon, madame, si mon indiscrétion ne s'expliquait par la présence d'un ancien ami. »

En disant ces mots, il fit signe à Bartholomé qui s'était un peu tenu à l'écart. Le moine fit un pas en avant, et s'inclina devant la comtesse, sans pouvoir articuler une parole. La scène dont il venait d'être témoin, l'émotion de se retrouver en face d'une ouaille

si chère à son souvenir ; la douleur de voir l'altération profonde de ses traits, tout agissait sur Bartholomé, au point de troubler son humeur, d'habitude calme et presque impassible.

— « Soyez le bien-venu ici, mon père, » lui dit Ida, « quelle que soit la cause de votre arrivée ; elle ne saurait d'ailleurs être que bonne, puisque je vois à vos côtés mon époux si gracieux pour sa servante, qui, en ce moment surtout, ne s'attendait point au bonheur de le recevoir. »

Ces paroles étaient dites sans ironie, avec la simplicité d'une âme généreuse qui oublie les torts d'autrui, et rend le bien pour le mal.

— « Frère Bartholomé restera auprès de nous comme par le passé, dit le comte ; et il aura le loisir de vous expliquer les motifs de sa venue. » Puis, s'étant aperçu d'un mouvemeut de surprise sur la figure du moine, il ajouta : — « Point de réplique, mon père, songez que je suis le terrible maître de ces lieux. »

Ces paroles prononcées d'un air presque enjoué, semblaient prouver que le revirement, qui s'opérait dans la pensée du comte, était sincère et complet.

Mais Ida, retombant presque aussitôt dans la tristesse profonde, qui depuis près d'un an avait imprimé à son visage un caractère si touchant, Ida reprit :— « Oh! puissé-je toujours vous retrouver ainsi, monseigneur ! »

— « Sortons, mon père, » dit brusquement le comte; « j'ai à vous parler. »

Leur conversation intime dura long-temps en effet, et se termina par une longue séance dans le confessionnal de la chapelle.

En sortant de là, Bartholomé s'achemina vers la métairie qui abritait Roger de Manesse.

Lorsqu'il frappa à la porte de son ami malade, la femme du métayer vint l'avertir tristement que le sire de Manesse avait disparu depuis trois jours.

CHAPITRE VIII.

L'ERMITE.

Le vieux château de Toggenbourg était assis sur une masse de rochers, qui surplombaient à une très-grande hauteur, du côté du

couchant, un vallon, ou plutôt une fissure étroite, au-delà de laquelle s'étendait un plateau accidenté, couvert d'une impénétrable forêt de sapins. Une terreur mystérieuse gardait les abords de ces bois, et surtout la portion qui avoisinait le château. Jamais un de ses habitants ne s'était hasardé à se glisser le long des rocs au fond du ravin, qui, de fait, échappait aux regards. Des deux côtés de l'abîme la végétation luxuriante des arbres étendait de larges branches, qui semblaient se chercher et se superposer les unes aux autres pour établir un plafond de verdure au-dessus du petit vallon. Au delà du plateau, sur un terrain moins élevé, commençait une forêt de chênes, où les chasseurs ne dirigeaient aussi que très-rarement leurs pas; le lierre y jetait en toute liberté ses lianes d'un arbre à l'autre, et retombait en festons sur la mousse séculaire qui tapissait le sol. Une atmosphère tiède régnait dans ces parages, même pendant les rigoureuses journées d'hiver, car la bise ne parvenait point à s'engouffrer jusqu'au fond de ces colonnades serrées; tandis qu'en été le soleil perçait à peine à travers le dôme de verdure jusqu'à la couche moelleuse des lichens. Le cerf, le daim, la biche erraient sans crainte au fond de ce parc privilégié; et dans le tronc des chênes creusés par l'âge, d'innombrables essaims d'abeilles venaient déposer le miel, récolté dans les clairières, sur les confins de la forêt.

Mais pourquoi cette solitude inabordable, presque aux pieds de la demeure d'un puissant suzerain? pourquoi cette malédiction ou cette crainte, attachée à un coin de terre aussi beau? De bizarres traditions circulaient à ce sujet parmi les nobles et les vilains. Lorsque le château de Toggenbourg fut bâti, au 13me siècle, disait-on, par l'un des ancêtres du comte, à l'aide et sous la direction d'un artisan de Pise, la femme du seigneur s'éprit d'amour pour le jeune Italien, qui apportait du midi l'art difficile de construire avec élégance les arcades cintrées, et l'art facile, lorsque beauté, jeunesse et doux langage viennent en aide, de capter les cœurs des dames. Les constructions avançaient trop lentement au gré du maître, car l'architecte, au lieu de pousser les ouvriers à leur tâche, et de manier le compas ou l'équerre, se plaisait à chanter dans une langue déjà molle, aux pieds de la châtelaine, des airs qu'il avait appris dans les voluptueuses campagnes de Palerme. C'est dans la fissure de rochers, au fond du vallon mystérieux, que le comte

surprit le couple criminel; et emporté par sa rage, il assouvit sur les deux amants une vengeance païenne. Depuis lors, la forêt, au dire du peuple, était hantée; les ombres de ces malheureux erraient au pied du château, dans ces bois témoins muets pendant leur vie de leur amour coupable, témoins après leur mort de leurs angoisses d'enfer. Le supplice de ces âmes en peine ne devait cesser, qu'autant que la mort expiatoire d'un être pur et sans tache viendrait sur les mêmes lieux racheter le crime d'autrefois. Toujours cette idée du rachat se trouve dans les croyances et les légendes populaires, tantôt pure d'alliage, tantôt cachée derrière les superstitions locales; partout cette idée se fait jour, comme la source d'eau vive jaillit à travers les rochers; car le cœur coupable ou malade a toujours senti le besoin de se laver, par un remède surnaturel, de ses souillures terrestres.

C'est dans cette forêt, protégée contre toute recherche indiscrète par ces traditions et par un respect instinctif, que s'était dirigé, à la nuit tombante, Roger de Manesse, bien résolu à n'en plus sortir, et à terminer, hôte des bois, au pied du château habité par son idole, une vie qui depuis longtemps n'avait plus pour lui ni but, ni sens, ni charme. Il n'emportait qu'une haire pour envelopper la nuit ses membres engourdis; car l'idée d'une mort violente ne lui venait point; il voulait s'endormir mollement comme un lutteur fatigué, presque aux genoux de sa maîtresse. Peut-être même la force de mettre fin à sa vie lui manquait-elle; on ne se tue que dans le paroxisme d'une douleur vive; la sienne était sinon calmée, du moins assoupie; il dédaignait l'existence, mais il l'endurait. Je demande pardon à mes lecteurs de les faire assister à ces souffrances solitaires; le corbeau, fidèle et unique compagnon de sa retraite, pouvait à la rigueur servir de distraction à la mélancolie de Manesse, mais il ne défraierait dans ces pages, ni un seul dialogue raisonnable, ni une seule scène animée.

Roger était arrivé, dans le crépuscule, jusqu'aux bords du ravin qui séparait la forêt de sapins et les assises du château. Là il s'était arrêté, en ligne directe au-dessous de la croisée qu'il supposait celle de l'appartement de la comtesse. La lueur vive qui rayonnait de cette hauteur sur les masses touffues de la forêt, devenait pour lui un indice certain qu'Ida s'y trouvait; il semblait recouvrer toute sa raison par la faculté de souffrir. La résolution,

vaguement arrêtée au moment de quitter la métairie, se formula maintenant claire et immuable. Après une nuit, pendant laquelle le désespoir alternait avec le ravissement, les angoisses d'enfer avec les rèves et les joies du paradis, il commença par construire, à l'aide de branchages de sapin, une hutte rustique, assez enfoncée dans les bois pour échapper aux regards des habitants du château, assez rapprochée du ravin pour lui permettre d'accourir à l'entrée de chaque nuit sur ces bords qui le séparaient d'Ida. Ses forces ne l'abandonnèrent point pendant ce travail; comme les pères de la Thébaïde il se nourrissait de miel sauvage; il comptait par cette austère existence, par cette macération incessante du corps et par les extases de l'esprit, imiter la jeune sainte, dont la renommée remplissait le pays, depuis qu'elle avait été l'objet des persécutions de son époux. C'est précisément en ce point que se manifestait, je ne dirai pas la folie, mais du moins l'aberration d'esprit de Manesse. La piété, la sanctification ne s'imitent point; on est pieux, parce qu'un irrésistible besoin d'aimer la divinité, et de se détacher de la terre, vous entraîne à votre insu; on est hypocrite vis-à-vis de soi-même ou vis-à-vis des autres, lorsque le point de départ de ces austères méditations et de ce refoulement des choses sensuelles n'est pas pris en dehors de la terre. Manesse certes n'agissait point par vanité; il était mort au monde; mais c'était plutôt un caprice de piété qu'une vocation réelle qui le poussait dans cette mystérieuse solitude; il souffrait autant et plus que les martyrs; mais il ne souffrait pas comme eux pour l'amour de Dieu; il endurait toutes les terreurs, toutes les misères de cette existence d'anachorète pour l'amour de sa dame; il domptait ses sens, parce qu'il croyait ou espérait arriver par là à une union spirituelle avec Ida; un seul pas en avant, et il était lui-même chrétien; mais pour faire ce pas, il fallait franchir un abîme; Roger ne fut qu'idolâtre.

Il y a dans l'influence des hautes et vastes forêts, je ne sais quel charme irrésistible: on dirait que de chaque arbre découle un baume salutaire. L'âme tourmentée de Manesse s'en ressentit; lui qui comptait, qui espérait mourir, il semblait presque renaître à une nouvelle vie, avec les feuilles des chênes. Au moment de s'établir près du château, il n'avait pas encore trouvé la verdure complètement développée; il assistait maintenant, minute par minute, à cette grande renaissance printanière; il entendait les pulsations

incessantes du principe vital, qui produisait au dehors, chaque matin, avec un redoublement d'énergie. Il comprenait le langage du vent dans les cimes, le bourdonnement des insectes autour des hautes herbes, et des fleurs dans les clairières; partout où dans les ravins de ce plateau ruisselait une source, il entendait ces chants qui célébraient à l'envi la châtelaine de Toggenbourg; il chargeait de messages pour elle les innombrables essaims d'oiseaux, qui, plus heureux que lui, traversaient le dernier ravin, et allaient battre des ailes sur les ardoises de la toiture. Souvent, en plein jour, impatient d'attendre l'obscurité, il se glissait en rampant jusque dans les profondeurs du ravin, et passait des journées entières, étendu sur un lit de mousse et de feuillage, en composant des vers que la postérité ne devait point recueillir; ou, fatigué de cet inutile travail, il appuyait son oreille contre les rochers, substruction naturelle du château, comme s'il espérait saisir le long de ces parois sonores les accents tombés d'une lèvre adorée. Des fenètres s'ouvraient, se fermaient; un seul bruit de cette nature suffisait pour lui donner du bonheur pendant une journée. Une pierre, un caillou imperceptible, détachés des assises supérieures par l'humidité ou le vent, venaient-ils à rouler jusqu'à lui, il les emportait soigneusement dans son ermitage: pour lui c'était un message d'en haut. Quelquefois des fleurs printanières flétries étaient jetées du haut des croisées, après avoir servi à décorer les appartements intérieurs, peut-être après avoir touché la main de la pieuse châtelaine; le malheureux emportait ces tristes débris, fanés comme son existence; leur langage symbolique lui prédisait un lendemain de bonheur ou d'infortune. Toutes les extravagantes imaginations du poète et de l'amant traversaient son cerveau; toutes les cordes de l'amour, ou récompensé ou méconnu, retentissaient dans son cœur; les pulsations de ce cœur étaient brusques, saccadées, intermittentes; tantôt une cessation complète de toute vie, de tout mouvement; tantôt une accélération de battements qui aurait dû donner une mort instantanée à une organisation moins forte que la sienne.

En attendant, il jouissait de ce répit et de chaque intermittence de douleur. Au moment de quitter la métairie, il avait cru marcher au devant d'une crise prochaine: il s'était trompé. Presque sans sortir du cercle étroit qu'il s'était tracé à lui-même, il allait

encore traverser plusieurs alternatives de bonne et de mauvaise fortune.

Déjà, depuis plus d'un mois, il menait cette existence d'anachorète. Par une belle soirée de juin, il se trouvait caché au fond du ravin; après une journée lourde, dont les influences atmosphériques s'étaient fait sentir jusqu'au cœur de la forêt, il jouissait de la fraîcheur qui régnait dans son asile chéri, lorsque, en jetant les yeux sur sa main gauche, il s'aperçut que sa bague d'émeraude lui manquait. En récapitulant les souvenirs de la journée, il se dit à lui-même, non sans quelque amertume : « La dernière trace de mon existence de chevalier a donc disparu; mon fidèle corbeau me l'a enlevée; grâces lui soient rendues! Le dernier anneau qui me liait au passé a donc disparu avec ce larcin! Qu'il s'en aille, le ravisseur, chercher sur les grandes routes une nourriture plus conforme à son goût que celle de ma forêt, et qu'il jette au premier passant la bague du dernier des Manesse! »

Et tandis qu'il parlait encore, un bruit se fit entendre dans le feuillage au-dessus de sa tête, et à travers les branches descendit, noir comme un messager d'enfer, mais doux et amical comme une colombe, son fidèle corbeau, qui vint se poser sur les épaules de son maître, en battant doucement des aîles.

Roger tourne ses lèvres vers son compagnon de solitude pour le caresser et reprendre la bague, que l'oiseau tenait toujours dans son bec; mais quelle ne fut point sa surprise, lorsque au lieu d'une émeraude il vit un rubis enchâssé dans le cercle d'or, et l'initiale *R*. aux armes de Toggenbourg, gravée sur la pierre précieuse!

Cette bague il l'avait vue, à n'en point douter, et à plus d'une reprise, au doigt d'Ida : c'était la bague nuptiale d'Ida que lui apportait son corbeau.

Il se leva soudain, arraché à son état de somnolente torpeur par une force magique. La bague nuptiale d'Ida! le ciel lui-même lui envoyait cette bague ; le ciel lui disait : « elle a renié son époux! elle t'a choisi ; elle t'élève jusqu'à elle!... cette bague, les doigts délicats d'Ida l'ont portée ; cette bague insensible a gardé l'empreinte de sa chaleur vitale ; elle a conservé le fluide qui circulait dans les veines de cette femme adorée ; la mystérieuse union s'accomplit entre nous, grâce à cet échange ; car mon fidèle messager a porté jusqu'à ses pieds le tribut de mon hommage et de ma foi! »

Et tout en parlant ainsi, il gravit impétueux comme un cerf, et nullement affaibli par son jeûne de quarante jours, la rampe escarpée qui le séparait de la forêt; et, hors de lui-même, en proie à un vertige fatal, il bondit à travers les colonnades des arbres en se dirigeant vers l'issue de la clairière; mais l'obscurité était profonde, lorsqu'il voulut en franchir la lisière. Le froid de la nuit ramena un peu de calme dans ses sens; c'était encore une fois la lutte désespérée de sa raison contre la folie; mais la folie gagnait lentement du terrain, sans arriver à abattre et à flétrir d'un seul coup cette noble et forte intelligence.

LOUIS LAVATER.

(La suite prochainement).

POÉSIE.

Ma mémoire au village.

Quand le printemps m'appelle au milieu des prairies,
Sur leur gazon naissant je rencontre parfois
Des enfants du village à figures fleuries,
Qui reviennent des champs ou s'en vont dans les bois.

J'aime à questionner leur enfance naïve,
J'aime leur frais sourire et leur candide accent;
Dans leur ingénuité mon âme se ravive,
Quelque chose y revient de pur et d'innocent.

Je demande à l'un d'eux s'il est sage à l'école;
A l'autre, s'il sait lire et peut tracer son nom?
Une syllabe alors de leurs lèvres s'envole,
C'est quelquefois un *oui*, plus souvent c'est un *non*.

Enhardis cependant par mon air de bonhomme,
Les petits campagnards me content leur destin,
De leurs jeux, leurs chagrins, ils me disent la somme,
Le nuage et l'azur du ciel de leur matin.

Puis, selon que l'enfant répond à ma demande,
Qu'il est vif, confiant, enjoué, point moqueur,
Je dépose en ses mains une légère offrande
Dont la modicité n'enrichit que son cœur.

Quelle allégresse alors en ses regards pétille!
De ses pas suspendus comme il reprend l'essor!
Comme sur la pelouse il gambade, il sautille!
Et comme quelques sols lui semblent un trésor!

Eh bien! quand terminant leur course passagère
Ces jouvenceaux vieillis reviendront en ces bois,
Ils se rappelleront cette offrande légère
Que fit à leur enfance un ami d'autrefois.

« Il fut bon, diront-ils, pour les fils du village,
» Leur babil lui plaisait, il se montra jaloux
» D'ajouter aux plaisirs de notre plus bel âge,
» Et sa rencontre était une fête pour nous. »

Hélas! ils n'auront lu ni mes vers ni ma prose,
A leurs yeux je n'étais qu'un simple ami des champs;
Pourtant, de leurs propos l'agreste apothéose
Vaudra bien le renom que briguèrent mes chants.

Car ces vieux souvenirs puisés dans leur mémoire,
Comme l'abeille au sein des fleurs trouve son miel,
A mes mânes seront bien plus doux que la gloire,
Et peut-être, pour moi, plaideront dans le ciel.

J. Petitsenn.

Les adieux écossais.

Séparés par un petit ruisseau, et après y avoir trempé leurs mains en signe de purification, tenant une Bible ouverte entre eux, ils jurent par ce saint livre d'être éternellement fidèles l'un à l'autre.

E. Forgues

« Voilez-vous, lune blonde, avec un pan des nues
» Qu'on voit flotter là-bas sur les cimes chenues;
» Vous aussi, voilez-vous, étoiles de l'azur,
» Astres mystérieux, au regard chaste et pur,
» Que j'aime tant à voir dans les longues veillées...
» On entend s'exhaler comme de longs soupirs!
» Oh! voilez-vous ce soir! Dans les sombres feuillées
» Ne chantez plus, tièdes zéphirs.

» Mon Dieu! combien je l'aime, on ne le saurait dire!
» Jeune, simple et timide, avec un doux sourire,
» Elle vint un matin s'offrir pour la moisson;
» J'étais aux champs déjà, redisant ma chanson,
» Joyeux de voir briller mainte et mainte javelle;
» Mon père l'amena, la tenant par la main,
» Et je lui dis tout bas : mon père, qu'elle est belle!
» Et je l'aimais le lendemain. »

Le montagnard se tut et retint son haleine;
Il crut avoir ouï comme un bruit par la plaine,
Un bruit léger de pas qui s'avançaient vers lui...
« Oh! c'est Mary, c'est elle : un sombre jour a lui!
» Mon Dieu! pourquoi faut-il qu'elle soit étrangère,
» Que je l'aime si fort cette naissante fleur,
» Et qu'elle ait loin d'Ecosse une souffrante mère,
» Clouée à son lit de douleur? »

Le vent se prit à bruire à travers la boulaie.
Le cœur du montagnard saignait comme une plaie
Où l'on n'a mis encore aucun bandeau de lin,
Et son perçant œil bleu de larmes était plein.
Il était si perdu dans sa triste pensée,
Que lorsque Mary vint à ses côtés s'asseoir,
Elle dut l'appeler de sa voix oppressée
Et lui dire : « Ils partent ce soir! »

Les deux amants en pleurs se courbèrent sur l'onde
En y trempant leurs mains, puis à Mary, sa blonde,
Le montagnard donna sa Bible en souvenir,
En disant : « mon amour, le ciel saurait punir
« Celui d'entre nous deux qui deviendrait parjure;
» Que le ciel à nos vœux soit propice à toujours!
» Mon âme est sans remords, la tienne est vierge et pure :
» Jurons d'éternelles amours! »

Deux jeunes mains alors se cherchèrent dans l'ombre;
Maint sanglot se perdit à travers la nuit sombre;
Le front pur de Mary reçut un long baiser,
Au front du montagnard il revint se poser.....
Dans les pâles bouleaux jouaient les brises folles;
Les deux amants alors s'en remirent à Dieu,
Et deux voix dans la nuit jetèrent ces paroles :
« Que le ciel te bénisse! adieu! »

Voilez-vous, lune blonde, avec un pan des nues
Qu'on voit flotter là-bas sur les cimes chenues;
Vous aussi, voilez-vous, étoiles de l'azur,
Astres mystérieux, au regard chaste et pur,
Que j'aime tant à voir dans les longues veillées...
On entend s'exhaler comme de longs soupirs!
Oh! voilez-vous ce soir! Dans les sombres feuillées
Ne chantez plus, tièdes zéphirs!

LOUIS FAVRAT.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

MAI.

Paris, 3 mai. — Depuis un an, l'inattendu fait tous les frais de l'histoire ; on marche de surprise en surprise, et, quoiqu'elles ne soient plus aussi fortes qu'au début, la source n'en est pourtant pas encore épuisée. C'est la Hongrie qui s'est chargée ce mois-ci de déjouer tous les calculs et de réaliser les improbabilités. Battue et dispersée, puis cernée dans ses repaires marécageux et montagneux, il semblait déjà qu'elle n'existât plus : mais la voilà qui reparaît tout-à-coup, se relève, s'avance par petites bandes, harcèle les Autrichiens déconcertés, les chasse, les balaie, se montre sur le Danube et menace Vienne effrayée. On expliquait la longue halte des Autrichiens dans la victoire par la mauvaise saison, qui fait des plaines de la Hongrie un vaste marais de boue, inaccessible au matériel d'une armée ; au printemps ils allaient agir : il se trouve au contraire que le printemps n'a fait agir et n'a servi que les Hongrois. Ils n'étaient pas encore organisés pour la guerre l'année dernière ; ils se sont exercés et organisés pendant l'hiver. Les militaires de tous les partis admirent beaucoup le plan de campagne et les marches de leurs généraux polonais et indigènes, Bem, Georgey, Dembinsky. Kossuth lui-même, dont le rôle de tribun avait d'abord paru assez fantasmagorique, a maintenant aussi sa part d'éloges pour sa persévérance et son habileté : des personnes qui l'ont vu à Berlin le déclarent déjà un homme supérieur. Voici le portrait qu'un journal faisait dernièrement de celui qui éclipse maintenant Jellachich, et sur lequel tous les regards sont fixés :

« Louis Kossuth, dont le nom en langue slave signifie le *Cerf*, appartient par sa naissance à une noble famille slovaque ; mais il a été élevé dans la partie madgyare de la Hongrie. Il peut avoir aujourd'hui une quarantaine d'années. Il est de moyenne stature ; sa figure est noble et expressive. Ses traits représentent si fidèlement le type de la belle race des montagnards slovaques, qu'à ses yeux bleus, à ses cheveux bruns, tout habitant de la Hongrie reconnaît son origine à la première vue. Il porte le costume madgyar moderne : la tunique de

velours garnie de passementerie d'or. Ce vêtement, d'origine polonaise, a remplacé dans ces derniers temps en Hongrie celui de hussard, et il avait reçu le nom d'*attila*. A ce nom du roi des Huns, les libéraux hongrois ont substitué celui de Kossuth, pour désigner le costume national. Kossuth a pour coiffure un kolpach, bonnet de fourrure noire, orné d'une plume de héron. Il met quelquefois à sa boutonnière un ruban aux couleurs nationales hongroises, c'est-à-dire rouge, blanc et vert.

» Doué d'un esprit pénétrant, d'une éloquence entraînante, Kossuth possède une profonde connaissance du caractère du peuple auquel il s'adresse. Il sait flatter avec un tact exquis et ses idées et ses passions. Ses discours sont semés de traits hardis, de brillantes métaphores. Ils ne produisent pas toujours un grand effet sur les auditeurs étrangers, mais ils exaltent et enflamment les Madgyars, les hommes, il est vrai, les plus impressionnables de la terre. Une fois que Kossuth a excité dans le cœur des représentans le sentiment national et chevaleresque, il n'est aucun sacrifice auquel ils ne se montrent immédiatement disposés. Au mois de mai dernier, alors que se préparait la lutte qui dure encore, il demanda à la diète quarante millions de florins (environ cent millions de francs) et deux cent mille hommes pour faire face aux exigences du moment. L'assemblée se leva tout entière et vota par acclamation la somme et les levées. Kossuth, qui était resté à la tribune pendant ce vote, salua profondément l'assemblée en disant : « Je m'incline devant la grandeur de ma patrie.» Il était tellement épuisé de fatigue et d'émotion, qu'on dut l'aider à descendre de la tribune pour regagner sa place.

Kossuth suit tous les mouvemens de la principale armée hongroise. Il exerce sur cette armée le pouvoir souverain que lui confère son titre de dictateur. Il en est l'inspirateur politique et le maître suprême ; mais il laisse à d'autres le commandement militaire, qui, le plus souvent, a été confié au général Moga, Valaque de naissance. Le dictateur se sert fréquemment de son talent oratoire pour exalter l'esprit des troupes. On l'a vu parfois, allant d'un régiment à l'autre, haranguer les soldats madgyars et faire retentir jusqu'aux extrémités d'une ligne très étendue sa voix patriotique. A la bataille de Schwechat, le 30 octobre, il paraît que les nouvelles levées hongroises ne marchèrent si résolument contre les vieux régiments croates de Jellachich qu'après avoir été électrisées par une harangue de Kossuth. A peine avait-il achevé son allocution, que toute la ligne se précipita à la baïonnette contre les Slaves aux cris mille fois répétés de : *Eljen! eljen!* (Vive! vive !)»

On ajoute, pour expliquer ce relèvement d'une cause qui semblait définitivement perdue, qu'elle a gagné les sympathies populaires par l'émancipation des paysans : on les aurait, nous dit-on, déclarés propriétaires, moyennant une indemnité aux possesseurs des droits dont ils seraient affranchis désormais, indemnité à laquelle seraient même affectés les biens de l'Etat. Ce qui paraît certain, c'est le retour d'une partie des populations Slaves en faveur des Madgyares. Si ce retour a une certaine profondeur, le fait est capital. Les Slaves, en y joignant leurs voisins, les Roumains-Valaques, sont non-seulement au

nœud de la question d'Orient, la plus grande question de politique et de guerre générales de notre âge; ils contiennent, en outre, un foyer révolutionnaire qui pourrait la compliquer étrangement.

A l'anarchie où l'excès d'une liberté sans borne avait précipité la Pologne, les trois puissances qui se la partagèrent répondirent par un excès contraire, non moins révolutionnaire que l'autre, l'excès de la force, la spoliation. L'histoire est obligée de le reconnaître, ce fut là le commencement des agitations et des révolutions modernes: elles s'y rattachent même plus ou moins directement. Sans doute elles ont une cause plus profonde, l'esprit du siècle, mais il n'en reste pas moins vrai que ce fut là le signal, et qu'après cette violence inouïe contre un de ses membres, jamais la famille européenne n'a pu se rasseoir. Lien fatal, cet acte enserre les trois puissances complices par la solidarité d'un crime que la politique a pu prétendre nécessaire, mais qui demeure également un crime ([1]) et ne se justifie pas même comme se justifie une conquête: il force et gêne tout à la fois leur action commune et leur action propre; il les unit contre nature et ne les rapproche que pour augmenter leurs défiances et leurs inimitiés; il intéresse la Russie à soutenir l'Autriche, sa rivale sur le Danube et slave aux trois quarts, l'Autriche que ce secours déconsidère et tend à subordonner à celle qui le lui prête; il entrave le déploiement de la Prusse en Allemagne, celui de la Russie en Orient, et chose grave pour celle-ci comme pour tous! il la met aux prises avec l'élément révolutionnaire slave et allemand. Que serait-ce si, d'un côté, l'empire d'Autriche poursuivant sa décomposition, ne parvenant pas à se rajuster d'une manière solide, et, de l'autre, la Prusse ne pouvant ou ne voulant pas, ne pouvant pas vouloir donner l'unité à l'Allemagne sous la forme impériale, l'Allemagne, emportée par son mouvement, secouait toutes les formes monarchiques et ne s'arrêtait qu'à la forme républicaine! La république, même constitutionnelle, à l'arrière-garde européenne, n'aurait-on pas en tête la république démocratique et sociale par contre-coup? La république démocratique et sociale! c'est-à-dire un bouleversement, un tremblement de terre politique égal, pour le moins, à celui qui marque la séparation entre le monde ancien et le monde moderne. Ce cataclysme terrible arrivera tôt ou tard; nous n'y échapperons pas, car on le voit déjà percer çà et là l'écorce des faits, et il est tout entier en puissance de vie dans les esprits. On ne croit plus à rien, il n'y a plus rien, tout est usé, et on n'a rien à mettre à la place: donc, tout y conduit. Une civilisation brillante, mais corruptrice, comme toutes les civilisations; une

([1]) Un historien qui ne fut rien moins que révolutionnaire, ni dans sa conduite ni dans ses écrits, Jean de Muller, au temps même du partage, en a prononcé ainsi la sentence : « Dieu, dit-il, voulut mettre en évidence la moralité des souverains. »

lumière vive, mais qui aveugle; l'éclair au front, les ténèbres au cœur; des institutions qui attirent le pauvre hors de sa sphère et ne lui donnent aucun moyen d'en sortir; une excitation immense, une vie chauffée à la vapeur, et aucun débouché, aucun but fixe : si Dieu n'y met la main, si l'homme est laissé à lui-même ainsi qu'il le veut dans son orgueil, comment cette catastrophe pourrait-elle être évitée, et comment notre monde la supportera-t-il? Révolution effroyable! hélas! il lui sera plus facile de la subir que de l'accomplir. Elle dévorera ses acteurs aussi bien que ses victimes, ceux qui la veulent sans en savoir le premier ni le dernier mot, aussi bien que ceux qui ne savent autre chose que de ne pas la vouloir.

Autrefois, la guerre générale était la dernière prévision de la politique; maintenant, c'est bien pis : car ce pourrait être, d'un instant à l'autre, la guerre civile européenne, à la fois intérieure et extérieure, particulière et universelle, c'est-à-dire la guerre avec ce qu'elle a de plus affreux et sans l'espèce d'ordre qu'elle conserve encore lorsqu'elle est faite régulièrement et par grandes masses, d'Etat à Etat. Un pas de plus, n'en serait-on pas là? La guerre générale! on veut bien en douter encore, se figurer qu'on l'évitera, parce que personne au fond ne s'en soucie : mais qu'est-ce que ce mouvement toujours plus large et plus profond qui y pousse les peuples, ces défaites qui n'en sont pas, ces victoires qui ne terminent rien, cette question toujours pendante de l'Italie, cette expédition française qui rencontre et produit tout le contraire de ce qu'on en attendait, ce continuel frémissement de l'Allemagne, cette entrée enfin des Russes dans l'empire d'Autriche, qu'est-ce que tout cela! Si ce n'est pas la guerre générale ou du moins ses préludes, c'est que l'Europe n'est plus même capable de l'avoir, et que de proche en proche elle ne pourrait alors avoir que l'anarchie.

— La République Française, qui a donné le signal de ce mouvement, serait aussi pour beaucoup dans un tel résultat; car lorsqu'elle pouvait tout, elle n'a rien fait pour le prévenir au dehors : les républicains extrêmes n'ont su que tourmenter la république de leurs extravagances et de leurs fureurs, que la faire haïr; les républicains simplement démocrates, obligés de les combattre ou de se tenir en garde contre eux, n'ont guère, en cela, songé qu'au pouvoir; leurs vainqueurs du dix décembre, qu'à la réaction. A leur point de vue, comme les premiers au leur, ces derniers ont commis maladresses sur maladresses. Obéissant moins peut-être à des vues arrêtées qu'à cette vivacité de l'esprit français qui le pousse à épuiser aussitôt une situation, ils ont reculé à grands sauts, changé, détruit à plaisir et comme par bravade, ce que leurs prédécesseurs avaient fait, renommé des préfets orléanistes, sévi avec une extrême rigueur contre la presse, choqué le sentiment populaire dans ces petites choses qui le frappent

souvent plus que les grandes parce qu'elles le touchent de plus près (ainsi en rétablissant les sergents de ville à la place des gardiens de Paris), profondément irrité enfin les républicains même modérés, au point qu'on en voit parmi eux qui sont pour regretter la défaite de l'insurrection de juin.

Après tout, cependant, que les hommes qui dirigent aujourd'hui les affaires veuillent ou ne veuillent pas sortir de la république, ils sentent bien que cela ne se peut pas. En sorte qu'ils l'ont et qu'ils la gouvernent, sans avoir pour eux les républicains. L'impossibilité de franchir certaines bornes leur servît-elle ainsi de contre-poids, les détournât-elle de trop graves périls, les préservât-elle d'aller donner dans le précipice, toujours est-il que cette situation, pour la France et pour eux, est pleine de faiblesse et les empêche d'agir. Il faut l'avouer, au surplus : Qui est en mesure d'agir aujourd'hui? quel est le parti, quel est l'homme assez fort pour se dire : « Arrivé là, à tel point, en avant ou en arrière, je sais ce que j'établirai, ce que je ferai au bout ! » Les républicains de la veille ont hésité devant le socialisme; ceux du lendemain hésitent devant la monarchie, et, l'idée en fût-elle possible, ils seraient arrêtés court par les faits: entre une monarchie orléaniste, bonapartiste et légitimiste, ils ne sauraient laquelle choisir.

— Aussi pense-t-on que, malgré les tendances excessives de certains partis et de certains départements, les élections, s'il ne survient rien d'ici là, se ressentiront en bien de cet état de choses forcément indécis; qu'elles seront, par prudence et par embarras, plus sages et dans un sens plus modéré, plus moyen, qu'on ne le pensait d'abord. On nous cite un fait qui paraît significatif à cet égard. Les membres du haut-jury de Bourges (ils étaient 86, un par département, et représentaient ainsi l'opinion de la France) se réunirent après le procès, sous la présidence d'un légitimiste, en une espèce de comité consultatif pour les élections : or, 70 sur 76 qui se trouvaient à la réunion, déclarèrent qu'à leurs yeux il ne pouvait être question d'en finir avec la république, qu'il y aurait à le tenter le plus grave péril.

Dans quelques jours la France doit se prononcer, sinon sur ce qu'elle pense, du moins sur ce qu'il y a à faire pour le moment. Les divers camps en présence ont arrêté et publié des listes préparatoires. A Paris, celles du parti modéré attestent une division fatale, et offrent de plus une singulière bigarrure dans les choix (MM. Dufaure et de Falloux, le maréchal Bugeaud et le général Cavaignac, etc.). Celle de la république démocratique et sociale a fort mécontenté le parti même qu'elle représente : évidemment l'intrigue et le savoir-faire y ont eu aussi une grande part. Une suite de placards virulens l'attaquent comme l'œuvre d'une coterie; peut-être est-ce là une invention et un tour du parti contraire; quoi qu'il en soit, l'auteur y passe nominativement en revue chaque candidat; il en fait une critique et une

biographie mordante. Ainsi, Proudhon est « un penseur original, mais un révolutionnaire incomplet; » on l'accuse, entre autres, d'avoir voté pour Ledru-Rollin, applaudi au rappel du 16 avril ([1]), et de n'avoir pas la conscience nette des événements de juin. Jusqu'ici, du reste, on ne se prépare pas à la lutte d'une manière bien vive. Des articles de journaux, de rares affiches en font tous les frais; l'agitation que l'on prévoyait pour ce moment ne se montre guère encore à la surface : malgré les nouvelles du dehors, malgré quelques symptômes de fièvre au dedans, l'affaissement, l'atonie semble toujours être l'état général des esprits. C'est sans doute que la question n'est pas là où les faits la réduisent en ce moment. Elle se cache; mais, pour se cacher, elle n'en est que plus redoutable.

— Quelques incidents assez graves se sont cependant produits cette quinzaine : des attroupements autour de la porte Saint-Denis, attroupements grossis, comme toujours, par l'incroyable curiosité parisienne, et que l'intervention de la police a rendus assez orageux quoiqu'elle les ait facilement dissipés; puis l'arrestation d'un sergent porté par les socialistes comme candidat à la future Assemblée. Plusieurs de ses camarades ont pris fait et cause pour lui, et démoli la prison où il était renfermé : le régiment a reçu l'ordre de quitter Paris. Il est difficile de savoir au juste quelles sont les dispositions de l'armée. Les socialistes la cajolent fort; ils se vantent d'y avoir de nombreux adhérents. Ce qui est certain, c'est qu'ils l'ont beaucoup travaillée et que, n'était l'esprit et la discipline militaires, elle devrait leur offrir un fertile terrain : le soldat, en effet, appartient à ces classes mêmes où le socialisme se recrute, et, si l'on songe qu'après les diverses retenues sur sa paie il n'a pour tout pécule qu'*un sou par jour*, on doit convenir que la société ne lui fait pas une position qui soit de nature à l'attacher bien fortement à elle. Un ancien militaire, très au courant de l'armée française, qui est pour lui un objet de culte et d'étude, ne la croit pas révolutionnaire; mais, nous disait-il, elle est *réformiste* : elle veut une réforme dans sa propre organisation, sur laquelle il y a en effet beaucoup à dire, entre autres sur la question de recrutement et d'avancement. Le rejet d'une loi destinée à atteindre ce but ne serait pas vu par elle de bon œil. Il ajoutait que, dans le mécontentement, sa tendance n'est nullement de se ranger autour d'un chef, mais de faire aussi de l'opposition : en d'autres termes, elle est à demi citoyenne. Voilà encore qui donne à penser pour l'avenir.

Un autre incident enfin, et le plus sérieux de tous, est celui de l'expédition de Rome, par la manière dont elle a tourné jusqu'ici. Quelles

([1]) Voir notre *Chronique* de mai de l'année dernière, t. XI de la *Revue Suisse*, p. 275 et 276.

que soient les explications politiques et militaires qu'il faut attendre pour bien juger de cet événement, il semble assez évident que l'étourderie française a fait ici des siennes. Le résultat des premières nouvelles a été une séance très orageuse à l'Assemblée nationale. Les ministres ont été violemment interpelés, déclarés traîtres par la presse et la tribune démocratiques; un membre, M. Victor Considerant, s'est même aventuré à proposer contre eux et contre le Président de la République un décret formel d'accusation. Les oppositions de personnes étaient encore plus en jeu, dans tout ceci, que les oppositions de politique et d'idées; c'était à la fois une machine de théâtre et une machine de guerre. On n'est nullement sûr des élections, et on croyait avoir trouvé, dans le premier bruit des nouvelles de Rome, un moyen de ressaisir le pouvoir, ou du moins de conserver ce qu'on en a; de renverser le ministère, surtout le général Changarnier, qui avait mis à l'ordre du jour de l'armée la lettre encourageante du Président de la République au général Oudinot, commandant de l'expédition; au besoin, un moyen de proroger l'Assemblée. Celle-ci, très excitée d'abord, n'a pourtant point voulu finir ni recommencer de cette manière. Paris n'en a pas moins été dans une assez vive attente deux ou trois jours. Mais qu'est-ce que cela fait aux chefs de partis, aux meneurs? ils sont encore plus implacablement égoïstes que les partis eux-mêmes.

Les bruits fâcheux sur Louis-Napoléon continuent. L'entourage féminin, toujours prêt en France à se disputer les hommes haut placés et toujours si corrupteur, aurait aussi, dit-on, prise sur lui malgré son caractère plus froid, comme sur ses devanciers dans le gouvernement de la République (1). La presse rouge est devenue d'une violence extrême à son égard. Elle ne manque pas d'exploiter les dissentimens qui se sont élevés entre le Président et son cousin Napoléon (le fils de Jérôme), celui qui ressemble frappamment à l'empereur, l'esprit le plus intelligent, mais aussi le plus rompu, pour ne pas dire corrompu, de toute la famille (2). On a enfin réchauffé l'ancien bruit que le Président ne serait pas, en réalité, du sang des Bonaparte. Voici comment le *Peuple* parle de tout cela, dans un numéro que s'arrachaient (car le *Peuple* est fort lu des classes mêmes qu'il attaque) ceux qui peut-être le soir allaient faire leur cour à l'Elysée National :

« Deux causes ont porté Louis Bonaparte à la présidence de la République : la première est qu'il s'appelle Bonaparte et qu'il passe pour neveu de l'empereur; la seconde, qu'il a promis de marcher sur les traces de *son* oncle, c'est-à-dire de consolider la République, en la

(1) Voir notre *Chronique* de juillet et de novembre de l'année dernière, t. XI, p. 432 et 690.

(2) Voir notre *Chronique* de juin de l'année dernière, t. XI de la *Revue Suisse*, p. 350, où, au lieu de *Pierre*, il faut lire *Napoléon*.

défendant, comme fit le premier consul, contre les ennemis du dehors et du dedans.

» Or, supposons que l'on vienne à découvrir tout à coup que le dit Bonaparte n'est point un Bonaparte; que c'est un aventurier, fils supposé, bâtard ou adultérin, de Louis Bonaparte, frère de l'empereur, et d'Hortense Beauharnais, et qui n'a des Bonaparte que le nom, qu'il déshonore; que les vrais Bonaparte le considèrent comme intrus et le répudient, pour parent, avec la même énergie qu'ils réprouvent sa politique.

»Supposons encore qu'il soit prouvé que cet homme est vendu depuis dix ans à la coalition monarchico-jésuitique; que c'est à l'instigation de ce parti, et pour servir des projets contre-révolutionnaires qu'il a brigué la présidence; qu'avant son élection il avait reçu pour prix de son imposture un premier à-compte de 1,500,000 francs; qu'en reconnaissance de cette somme, et des 1,200,000 fr. de traitement dont il jouit comme président de la République, et sans préjudice de tous autres émoluments, il a essayé, le 29 janvier dernier, de dissoudre l'Assemblée nationale par la force, après avoir essayé de la dissoudre par l'intrigue; que, depuis, il a profité de sa position de chef de l'Etat pour remplir les emplois publics de créatures dévouées à la coalition; qu'en dernier lieu il a, sous un prétexte mensonger, obtenu de l'Assemblée nationale l'autorisation d'envoyer à Civita-Vecchia une escadre dont la mission secrète est de renverser la République, rétablir le pape, assurer la domination des jésuites, et appuyer la coalition absolutiste, pendant que les rois d'Autriche, de Prusse, de Saxe, de Wurtemberg, unis au czar, opèrent d'un autre côté contre les Hongrois et la Diète.

» Dans cette hypothèse, disons-nous, demandons ce que le Peuple aurait à faire? »

— On nous fait part des réflexions suivantes sur un sujet qui, outre l'intérêt qu'il mérite en soi, en a un plus spécial pour une partie de nos lecteurs.

L'agitation qui fermente dans toutes les parties du corps social en Europe, produisant partout avec ses éléments connus et ses motifs généraux les choses les plus inattendues et les plus particulières, ne pouvait manquer de se manifester aussi dans le sein du protestantisme français, ce vieux champion, depuis si longtemps abattu, des libertés de la pensée. Deux mouvements marqués et distincts s'y prononcent à cette heure, qui méritent le plus sérieux intérêt : l'un emportant les âmes dans le sens de l'aspiration universelle vers le progrès, dans la réalisation du christianisme appliqué à la vie et à la société, avec une effusion nouvelle de lumière et de charité; l'autre préoccupant les consciences de questions d'église, d'organisation de culte, bien sérieuses dans tous les temps, mais qui, dans celui-ci et par les dissensions malheureuses qu'elles soulèvent, font l'effet, à ceux qui les voient du dehors, d'une querelle soutenue par les gens d'une maison qui brûle, sur les réparations convenables après l'incendie.

Les signes du temps sont tels que, pour qui en comprend bien toute la gravité, le rôle de l'homme semble tracé avec la dernière évidence : attendre la volonté divine dans cette tranquillité chrétienne que comportent la prière, la soumission, l'espérance et la charité, et se préparer à suivre Dieu partout, sans s'exposer à le devancer nulle part.

Mais aux consciences émues agir est plus facile que d'attendre, et il faut respecter tout ce qui sort de cette source pure et sincère. C'est avec un sentiment de regret sympathique que l'église réformée de Paris a vu s'éloigner de ses chaires M. le pasteur Frédéric Monod, qui vient d'ouvrir une chapelle libre avec M. Armand-Delille. Sans prévoir un grand succès pour un culte qui n'est pas créé par un besoin bien généralement senti, on reconnaît quel rare dévouement, quelle vraie foi, quelle vive piété ont présidé aux sacrifices accomplis par ce pasteur.

M. Adolphe Monod a été nommé à la place de son frère, malgré l'opposition très ardente du parti rationaliste, qui perd en ce moment du terrain, soit dans le consistoire, soit dans les temples où les pasteurs évangéliques, M. Adolphe Monod surtout, amènent décidément un plus nombreux auditoire, un auditoire qui grossit et se fixe de jour en jour.

L'influence de l'admirable talent oratoire de M. Adolphe Monod (1) ne suffirait pas seule à expliquer ce fait, si cette puissance de talent ne servait pas d'une manière si merveilleuse la puissance de la vérité. Et par vérité nous entendons ici non pas la vérité chrétienne ou évangélique en général, la doctrine orthodoxe, mais la vérité spéciale d'un sujet, la vérité particulière d'une situation, la face de la vérité dont le siècle a besoin à telle heure et à tel moment pour se comprendre lui-même et aboutir au but de ses aspirations. Aucune prédication n'est à la fois plus profondément pénétrée de l'esprit biblique et plus immédiatement applicable à toutes les manifestations et à toutes les formes de la vie sociale. Mais cela est tout simple ! s'écriera-t-on : il n'en saurait être autrement ! d'accord. C'est tout simple ; mais c'est merveilleusement rare, avouons-le, de rencontrer un esprit assez haut élevé dans le christianisme pour, de cette cime sans ombre, embrasser toute l'étendue et tous les détails de l'horizon sans reposer par ci par là son regard sur quelque borne humaine et logique qui aide l'œil à se mieux démêler dans l'étendue. Eh bien, l'esprit de M. Adolphe Monod semble un sanctuaire ouvert de partout à la vérité, toujours prêt à la proclamer jusqu'en ses dernières limites, et, en même temps, un miroir destiné à réfléchir fidèlement sur la terre la pure lumière

(1) Nous avons déjà plusieurs fois entretenu nos lecteurs des discours de M. Adolphe Monod, comme objet d'étude à la fois littéraire et chrétienne. Voir notre *Chronique*, *Revue Suisse*, t. VII, p. 622, t. IX, p. 847, t. XI, p. 118-120.

du ciel évangélique. Les deux derniers discours de lui qu'on a imprimés, sur ce texte « Quand les fondements sont renversés, le juste, que ferait-il? » (Psaume XI, v. 3) contiennent sur l'attitude morale du chrétien (si l'on peut s'exprimer ainsi), en face des événements publics, des enseignements d'une justesse et d'une portée admirables. Il faudrait tout citer, et nous engageons fortement nos lecteurs à ne pas prendre le moins du monde la page que nous allons mettre sous leurs yeux pour la page capitale de ces deux discours, où tout est à recueillir et à méditer, où tout se tient, où tout s'enchaîne, où il faut relire plusieurs fois avant d'avoir senti toute la substance, toutes les conséquences de la leçon chrétienne tirée du sujet. — Et d'abord quel élan de foi, à propos des malheurs du temps :

« Eh bien! oui, le chemin de Dieu, le seul que notre égarement lui ait laissé, est un chemin de sang et de pleurs; et le signe qu'il plante sur une terre qu'il veut bénir, c'est la croix, et encore la croix, et toujours la croix. Demander pourquoi les choses se passent de la sorte, c'est demander pourquoi nous n'avons pas à faire à un autre monde ou à un autre Dieu, à un monde sans péché ou à un Dieu sans justice.

....» A moins d'être prophète, il faudrait être insensé, après l'année qui vient de finir, pour prétendre, je ne dis pas lire dans les siècles obscurs, mais seulement découvrir « ce que le jour de demain peut enfanter. » Mais, si l'intervalle qui nous sépare de la fin nous est inconnu, avec toutes les péripéties qu'il tient en réserve, cette fin du moins nous la connaissons, et nous savons que les jours où nous vivons précèdent, qu'ils préparent, de plus ou moins loin (peut-être de plus près que nous ne pensons), le grand jour où le Fils de l'homme doit venir régner sur la terre. Heureux, heureux l'œil qui saurait saisir, dans le désordre présent, les germes cachés de l'ordre futur! A cet œil privilégié se révélerait, dans tous ces fondements qui menacent ruine, le gage et la préparation de fondements plus solides, capables de résister à toutes les secousses, et de porter tout l'édifice d'un monde renouvelé: dans ces fondements *politiques* ébranlés, le plan d'une administration modèle, qui doit résoudre, pour la première fois, et le problème de la liberté de chacun conciliée avec le repos de tous, et celui de l'amour présidant à l'autorité des gouvernants et à l'obéissance des gouvernés; dans ces fondements *sociaux* ébranlés, le principe d'un juste équilibre maintenu entre le travail et sa récompense, entre les ressources et les besoins, entre l'expansion de l'action personnelle et la pression de l'action collective, en un mot, toute une organisation sociale, sans socialisme, et toute une prospérité commune, sans communisme; dans ces fondements *ecclésiastiques* ébranlés, les linéaments confus de cette Eglise de l'avenir, après laquelle les esprits, disons plutôt les cœurs d'élite, soupirent dans toutes les communions, et à laquelle il est réservé de recueillir dans son sein tout ce qu'il y a de bons éléments dans chacune d'elles, sans hériter de ses faiblesses, nationale sans nationalisme et individuelle sans individualisme, une sans uniformité et variée sans esprit de secte, ca-

tholique sans romanisme et protestante sans protestation, rassemblant tous les enfants de Dieu « en un seul troupeau, sous un seul pasteur ; » enfin, jusque dans ces fondements *pirituelss* ébranlés, le prélude de cette foi vivante, de cette charité vivante, de cette sainteté vivante, de cette paix vivante, et de toute cette vie vivante, dont le peuple de Dieu a faim et soif, « en attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ. »

— Nos émigrans suisses pour l'Amérique arrivent à la file : ils ne font que traverser Paris, où nous avons à peine le temps de les saluer au passage et, le cœur serré, de les accompagner de tous nos vœux. Plusieurs sont déjà établis dans leur seconde patrie, et il nous en revient en général des nouvelles heureuses. M. Lesquereux (1), un des collaborateurs de cette *Revue*, a trouvé à Colombus des occupations en rapport avec ses goûts ; M. Arnold Guyot donne à Boston des cours qui ont reçu aussitôt le plus honorable accueil. On en trouvera la preuve dans l'article suivant qu'une plume obligeante veut bien nous communiquer. Il est traduit d'un journal américain, le *Traveller*, qui lui-même en cite un autre, le *Monde littéraire* de New-York.

Nous avons le plaisir, dit le premier de ces journaux, lequel, à ce qu'il paraît, publie *in extenso* les leçons de plusieurs de nos savans, nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs encore une des belles leçons de M. le professeur Guyot sur la géographie physique comparée. Ils apprendront avec peine, nous en sommes sûrs, que ce sera la dernière, au moins pour le moment. Nous ne croyons exprimer que les sentimens universels de ceux qui ont entendu ou lu cette série de leçons, en disant qu'elles ont formé l'un des cours scientifiques les plus originaux, les plus éloquens, et les plus brillans qui aient jamais été donnés à Boston.

Nous empruntons au dernier numéro du *Monde littéraire* de New-York, la mention suivante des leçons de M. Guyot et de quelques autres travaux du même genre, publiés par le *Traveller*, dans le cours de l'hiver.

« M. le Prof. Arnold Guyot, attaché naguère à l'université de Neuchâtel, en Suisse, où il était le collègue de M. Agassiz, a donné en français une série de leçons pleines de science, d'intérêt et d'éloquence sur la Géographie physique comparée. Ces leçons ont été recueillies et traduites pour le *Traveller* de Boston, journal qui s'est distingué par le soin avec lequel il a publié dans ses colonnes plusieurs des cours donnés durant l'hiver dans l'Institut de Lowel ou ailleurs. Les admirables leçons du professeur Agassiz sur l'embryologie comparée ont été recueillies *phonographiquement* par le Doct. Stone et imprimées avec de belles gravures sur bois ; le cours du professeur Wyman sur la Physiologie comparée se publie actuellement de la même manière.

» Mais de tous les sujets professés à Boston cet hiver, nul n'a été traité d'une manière plus originale et plus brillante que la Géographie physique ne l'a été par M. le professeur Guyot. Cette matière était

(1) Voir la présente livraison de la *Revue Suisse*, p. 229.

presqu'entièrement neuve parmi nous. En Europe, des hommes distingués, les Humboldt et les Carl Ritter l'ont élucidée par des travaux d'un mérite supérieur. Le *Cosmos* du premier et l'*Erd-Kunde*, ou *science de la terre*, du second, monumens impérissables de labeur, de science et de génie, sont des ouvrages classiques qui ont ouvert une ère nouvelle dans les progrès de la science.

» Le professeur Guyot, nourri à l'école de ces hommes éminens, dont il a été à la fois l'élève et l'ami, a étudié la matière dans le même esprit qu'eux, et a enrichi lui-même la science de résultats nouveaux et brillans dus à ses propres investigations. Ce sont ces résultats qu'il a exposés en français, dans l'une des salles de l'institut de Lowel, et devant un auditoire choisi, dans des leçons qui ont excité un vif intérêt parmi les lecteurs du *Traveller*. Le savant professeur y a traité des grandes influences de la nature physique sur le développement de l'histoire de l'homme; des traits caractéristiques des parties de la terre, qu'il considère chacune à part, comme un individu ayant ses attributs particuliers et son rôle spécial à jouer dans l'histoire du globe; des contrastes qui, existant entre elles, donnent lieu à une suite d'actions et de réactions qui produisent la vie et la diversifient; de la loi des *reliefs* ou élévations qui a produit des effets si variés et si puissans sur les mondes végétal et animal et sur les destinées de l'homme. Il a ensuite appliqué ces vues aux grands événemens de l'histoire de l'humanité, histoire qu'il a tracée en une série rapide de tableaux saisissans sur lesquels les grandes conséquences qui se tirent de la géographie physique jettent une lumière merveilleuse. En somme, il a clairement démontré que les grands phénomènes de notre globe physique ont une corrélation intime avec la marche de l'histoire, et qu'il faut combiner l'étude de ces deux sujets pour parvenir à les bien comprendre l'un et l'autre. Suivant M. Guyot, toute formation, soit d'un océan, soit d'un continent, soit d'une mer, soit d'une montagne ou d'une plaine, est destinée par le Créateur à une fin spéciale, et ne doit pas être attribuée à un assemblage fortuit d'atômes. Partout il faut reconnaître l'ouvrage habile d'un Être tout sage et bienfaisant, poursuivant dans les plus petites comme dans les plus grandes combinaisons des agens physiques, les plans de sa bonté et de sa miséricorde.

» Ces leçons, si pleines d'intérêt, vont être réunies (en un volume du même format et de la même exécution que le texte de la *Zoologie* publiée par MM. Agassiz et Gould) sous le titre de *Douze leçons sur la Géographie physique comparée, envisagée dans ses rapports avec l'histoire de l'homme*. Cet ouvrage sera édité par MM. Gould, Kendall et Lincoln.»

MÉLANGES.

THOMAS CHALMERS.

Thomas Chalmers naquit à Anstruther, dans le Comté de Fife, le 17 Mars 1780, et fut envoyé, jeune encore, à l'université de S. Andrews. Il a dû s'y faire remarquer par les mêmes qualités qui l'ont distingué

plus tard : l'énergie, la bonne humeur, la sociabilité, et une grande supériorité sur ses condisciples.

C'est aussi à cette époque que se développa en lui la passion des sciences physiques. Il étudia les mathématiques, la chimie et l'histoire naturelle, avec un enthousiasme qui surpasse celui de la jeunesse, et avec tant de succès, que non seulement il venait en aide à son professeur, mais qu'il fut sur le point d'être créé lui-même professeur à Edimbourg.

Jamais il ne perdit le goût de ces premières études. Pendant ses vacances d'été, il se plaisait à donner aux jeunes gens des leçons sur l'électricité et sur les combinaisons chimiques. — Et remarquez que toutes ses connaissances n'étaient pas celles d'un simple amateur : loin de là. Elles offraient plus tard un ensemble systématique à la manière d'un vrai savant.

Peut-être Chalmers consacra-t-il d'abord trop de temps à ces travaux : mais, dans la suite, ils lui furent d'un immense secours. Ainsi les mathématiques donnèrent à sa pensée quelque chose de sévère, de contenu, et une force telle, qu'à l'abri des écarts de l'imagination, il suivait une pensée dans tous ses détours, et d'une main ferme, conduisait les preuves de la haute spéculation jusqu'en leurs retranchements les plus assurés. — Ajoutons que tandis que cette forte discipline asseyait son jugement et donnait à sa pensée une base telle qu'elle ne se retrouve guère chez les hommes d'une semblable imagination, les faits et les lois des sciences naturelles enrichissaient encore cette imagination de tous leurs trésors.

Après sa consécration au saint ministère, ses goûts de jeunesse reparurent, et c'est alors qu'il écrivit ses discours sur l'Astronomie, et sur la théologie naturelle.

Chalmers exerça d'abord son ministère dans le sud de l'Ecosse à Cavers, comme suffragant d'un pasteur âgé. C'est là qu'il fit la connaissance du vieux Charters de Wilton, homme remarquable en ce qu'il ne prêchait que ce qu'il comprenait. Il ne comprenait pas tout l'Evangile; aussi ne le prêchait-il pas tout entier. Mais quant aux vérités et aux devoirs de la morale qu'il saisissait très-bien, il les exposait avec une franchise, une simplicité, une exactitude, qu'on ne peut trop admirer. — Le Dr Chalmers n'a cessé de conserver un profond respect pour la sagesse pratique et pour les sentiments vivaces de l'Epictète écossais: et, quoique la comparaison soit du plus au moins, nous dirons que ceux qui ont entendu Chalmers, dans ses discours familiers, s'adressant à une église de village ou faisant descendre un sujet au niveau des simples auditeurs du West Port ([1]), ont entendu justement le vieux Charters; mais Charters ranimé, vivifié au soleil de l'Evangile.

([1]) La dernière église libre que Chalmers fit construire pour les pauvres. Elle se trouve dans un des quartiers populeux d'Édimbourg.

En 1803, Chalmers fut appelé à une paroisse de campagne, à Kilmany. Ce poste répondait aux désirs de son cœur et le ramenait dans son pays natal. Il lui laissait beaucoup de loisir et le plaçait près d'un naturaliste distingué. Et puis quelle contrée!... Au dessus un ciel pur où brillent les étoiles, et tout autour, la belle chaîne des montagnes! Chalmers pouvait donc errer toute la journée, le marteau à la main, la boîte sur le dos, dépouillant les rochers, dépouillant les vallons et faisant bonne connaissance avec les paysans voisins.

Mais pendant tout ce temps, bien que ministre, Chalmers ignorait encore l'essentiel du Christianisme. Tous ses goûts étaient en harmonie avec les belles scènes qu'il contemplait, et il connaissait parfaitement ce pas accéléré, cet œil étincelant de l'avide naturaliste, se fixant sur un rare cristal ou sur quelque fleur délicate et nouvelle. — Cependant on ne peut pas dire qu'il détruisait alors la foi qu'il prêcha plus tard, quoique sa prédication fût tout autre dans la suite. C'est, du reste, ce que Chalmers reconnaît lui-même dans ses adieux aux habitants de Kilmany, « Pendant presque tout ce temps (il parle des douze années passées à Kilmany), je pouvais discourir sur ce qu'il y a d'abject dans la déloyauté, de bas dans le mensonge, de méprisable dans la calomnie; en un mot, je pouvais m'étendre sur tous ces vices qui sont comme autant de fléaux pesant sur la société, et contre lesquels le cœur humain s'élève: et, si j'avais vu le voleur, saisi par la force de mes paroles, restituer son vol; le médisant cesser de médire; le menteur de mentir, j'aurais joui de cette douce tranquillité qu'éprouve celui qui a touché à la dernière limite qu'il s'est posée. Jamais la pensée ne me vint que tout ce résultat pouvait être obtenu, sans que j'eusse fait avancer mon auditeur d'un seul pas dans la voie divine. »

Quoique toujours original et animé comme orateur, Chalmers montrait encore si peu de sentiment de piété dans l'exercice de ses fonctions, que des personnes pieuses, qui le connaissaient alors, ont assuré qu'elles ne le voyaient jamais monter en chaire, sans qu'elles éprouvassent un certain malaise : et son cœur avait une si faible part dans son ministère que, quelques années plus tard, s'entendant reprocher qu'il avait eu à Kilmany bien assez de temps pour ses mathématiques et pour ses fonctions pastorales, il avoua humblement que l'observation était fondée. Puis il ajouta : « Au milieu de tous mes calculs, je ne songeais jamais à établir le rapport de deux quantités : — la petitesse du temps et la grandeur de l'éternité. » The littleness of time and the grandeur of eternity ! »

Nous sommes en 1812 (Chalmers est encore pour quelque temps à Kilmany). Alors se passe en lui un changement moral qu'il n'a jamais caché et qu'il regardait comme l'époque de sa conversion à Dieu. On raconte diversement les circonstances qui ont accompagné ce changement. Les uns croient que c'est en écrivant pour l'Encyclopédie d'Edimbourg son fameux article sur l'évidence du Christianisme ; d'au-

tres, en conversant avec un pieux ministre dissident, son voisin ; d'autres enfin que Chalmers se convertit sous les coups d'une cruelle maladie. Les ouvrages qu'il a laissés éclairciront sans doute ce point. Quoiqu'il en soit, sa vie, sa prédication, sa conduite, tout en lui fut changé : tout fut consacré à Dieu.

En effet, Chalmers se trouva comme investi d'une puissance nouvelle. Ses belles facultés brillèrent d'un plus pur éclat. Les paisibles environs de Kilmany furent ébranlés par sa prédication, et sa renommée se répandit dans toute l'Ecosse. Bientôt il fut appelé à Glascow (1815).

Il serait bien intéressant d'entrer maintenant dans quelques détails, et de suivre celui dont nous esquissons la vie, dans le vaste champ qui vient de s'ouvrir à ses talents et à son activité. Dans cette cité populeuse, remplie de commerçants, d'hommes instruits, d'extrêmes-riches et d'extrêmes-pauvres, s'avance l'homme de Dieu... Il est porteur d'une parole qui n'est point de la terre, et qu'il va faire entendre, au milieu du bruit des machines, au choc des passions de l'industrie, du luxe, de l'avarice. Il n'en rabattra rien. Elle sera la même dans les palais des grands et dans l'obscur réduit de l'artisan; dans le silence des temples et dans les bruyantes assemblées qu'il présidera. Puis il établit des écoles, fait bâtir des églises, dirige des synodes, publie des ouvrages *(Commercial Discorses)*... Grand homme! il pouvait, lui, répéter après un autre plus grand encore: «le zèle de ta maison me dévore!»

Mais abrégeons: les bornes de ce journal nous y obligent.

Chalmers resta huit ans à Glascow; de là il vint professer la philosophie morale à l'université de S. Andrews; puis la théologie à l'université d'Edimbourg, enfin au collége libre dont il devint Principal.

Caractérisons-le maintenant en quelques mots.

Le premier trait qui nous frappe en lui est son humilité. Elle était aussi grande que sa popularité. Chalmers devenait d'autant plus humble qu'il était plus populaire : il s'abaissait à mesure qu'on l'élevait. «Descendite ut ascendatis,» dit saint Augustin, dans un autre sens. Mais Chalmers comprenait les deux sens. — Pourtant la foule de ses admirateurs était immense; par suite le danger bien grand. Dans tous les rangs, dans toutes les dénominations, chacun voulait rendre hommage à son génie. Les personnes les plus haut placées dans le pays venaient faire leur cour à l'humble vieillard. Ceux dont les opinions différaient des siennes reconnaissaient aussi la supériorité de ses talents. Mais tandis que par la force de ses appels, il semblait maîtriser les âmes au gré de sa volonté, il réalisait pourtant au plus haut degré la parole du maître : « ne vous réjouissez point de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits aux cieux.» — Aussi l'humilité et la reconnaissance remplissaient son âme chaque fois qu'il apprenait une nouvelle conversion opérée par

son ministère. Et, de quelque rang que fût la personne convertie, fût-elle de la plus basse condition, Chalmers en éprouvait une joie infiniment plus grande que de tous les applaudissements de ses milliers d'auditeurs.

A l'humilité Chalmers joignait la bienveillance. Même avant l'époque de sa conversion, lorsqu'il faisait partie d'un corps de volontaires qui avait été levé pour repousser l'invasion dont menaçait la France, il donna un cours de chimie aux officiers, ses frères d'armes, et offrit toute la somme qu'il reçut à une pauvre famille d'un pasteur dissident, privé de sa place par suite de quelque affaire entre son troupeau et lui. — Ce fut le même sentiment qui le conduisit dans la suite de sa vie à prendre part au grand mouvement des temps modernes pour l'extension des vérités religieuses. Jamais son cœur ne fut fermé aux besoins des Eglises ou aux demandes de la charité. Et pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire les vingt-cinq volumes de ses œuvres. De quoi sont remplies tant de pages, si ce n'est de pensées généreuses et élevées, en faveur de l'humanité? Magnifique plaidoyer de la charité chrétienne! Chalmers est l'avocat du faible près du fort, du pauvre près du riche, de l'ignorant délaissé près du chrétien instruit. Cette belle collection d'écrits, c'est le legs d'un sage médecin en faveur de l'humanité malade qu'il a tâché de guérir et qu'il aimait tendrement. Et n'oubliez pas trente années de ministère, employées à la gloire de Dieu et au salut de l'homme; et toute son intelligence et tout son ascendant sur les autres, son temps, sa vie, au bénéfice de cette sainte cause!

La même bienveillance se retrouvait au foyer domestique et jusque dans les jeux de ses enfants, auxquels Chalmers aimait à présider. L'étranger avait aussi sa place à la table de famille, et la conversation roulait sur tel sujet que le docteur savait familier à son hôte.

Mais le dernier trait que nous ne ferons que mentionner, le plus beau peut-être de cette grande âme, était sa profonde piété. Elle faisait briller toutes ses autres qualités d'un éclat plus vif. Rien de morose dans sa religion. Chalmers était un homme heureux, dans toute l'étendue du mot.

Jouissant d'une forte santé, il conduisit ses grands travaux jusqu'à la fin. Il se faisait aider d'un secrétaire, ordinairement un licencié en théologie; et les peines qu'il se donna, les secours qu'il rassembla pour l'Eglise libre, sont vraiment quelque chose d'étonnant. Tant d'occupations abrégèrent probablement ses jours.

La dernière scène fut solennelle. A la fin de mai, Chalmers parut à Londres, pour plaider la cause de l'Eglise libre. Il prêcha devant le premier ministre et devant d'autres personnes de distinction. Puis il visita Brighton et Gloucester, et retourna à Edimbourg, le vendredi 28 du même mois. Le dimanche suivant, il assista au service divin à Morningside, où se trouve sa campagne, et passa la soirée au sein de sa famille. Puis il se retira pour prendre quelque repos, priant qu'on

le réveillât de bonne heure, devant présenter le lendemain un rapport à l'assemblée générale. Le lendemain matin, on entra dans sa chambre, son corps reposait tranquillement, sa tête était appuyée sur l'oreiller, mais son âme était devant Dieu !

Le bruit de sa mort se répandit promptement dans la ville. Les Eglises établie et libre avaient alors leurs grandes assemblées. Aussitôt les séances furent interrompues. Les funérailles eurent lieu, le vendredi suivant, 4 juin. Sa dépouille mortelle fut déposée dans le cimetière de Newington, bel emplacement qui domine la plaine et où Chalmers avait exprimé le désir d'être enterré. Au delà de 1500 ministres et amis formaient le cortège. Les magistrats étaient en robes; plus de quarante voitures en deuil suivaient, et tout le chemin, pendant près d'une lieue, était garni de spectateurs. Durant huit jours, une grande foule vint encore visiter la fosse, car « un grand prince et un grand roi était tombé en Israël ! »

Nous verrons prochainement paraître les œuvres posthumes de Chalmers. «Les ébauches de Chalmers, a dit un chrétien, sont des esquisses de Michel-Ange. L'Eglise ne doit pas en être privée. »

C. de F.

VARIÉTÉS.

— Quand l'intérêt personnel plaide au tribunal de notre conscience, il gagne toujours ou sa cause ou son juge.

— Certains fripons ne sont si désolés quand nous sommes la dupe des autres, que parce qu'ils espéraient que nous serions exclusivement la leur.

— L'auteur le mieux apprécié partout est l'auteur de sa fortune.

— L'abeille et l'amour pénètrent au sein des jeunes fleurs; mais le miel que l'une y puise est toujours doux, quand celui que l'autre y dépose devient souvent amer.

— Aujourd'hui aucun emploi public n'est au-dessus des gens qui sont au-dessous de leurs affaires particulières.

— Le fripon parle sans cesse de sa probité sans tache; sans tache en effet! car comme il ne s'en sert pas, elle a tout l'éclat du neuf.

— L'ambition de Diogène fut de trouver un homme, celle de nos jeunes philosophes se borne à trouver une femme.

— L'ombre de la retraite ajoute aux charmes de la vierge, de même que la nuit au parfum de la fleur.

— Savoir supporter les défauts d'autrui nous avance plus dans le monde que d'en être exempts nous-mêmes.

— La flamme est l'image du despotisme; elle réchauffe qui s'agenouille auprès d'elle et consume qui se place au-dessus.

— Quand l'Amour aveugle prend l'Hymen pour occuliste, il y voit bientôt plus clair qu'il ne veut.

— Alors qu'un auteur est riche et puissant, il n'est pas impossible que ses œuvres soient pour quelque chose dans l'éloge qu'on lui en fait.

J. Petitsenn.

BIBLIOGRAPHIE.

GUIDE DE L'ÉMIGRANT AUX ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU NORD, etc., suivi d'un appendice contenant des lettres récemment écrites par des Vaudois établis aux Etats-Unis (Illinois et Tennessée) et terminé par un tableau comparatif des monnaies, mesures et poids américains, français, suisses et vaudois. Lausanne, librairie de G. Bridel, éditeur, 1849. Prix 1 ffr. 75 centimes.

Plus l'émigration aux Etats-Unis prend des proportions importantes parmi nous, plus il importe de répandre des notions justes sur tout ce qui s'y rattache. Malgré les communications de plus en plus fréquentes qui s'établissent entre le nouveau-monde et notre continent, on est surpris de voir à quel point ce vaste pays est encore peu connu parmi nous : l'étendue des Etats-Unis, et la vivacité partiale dont sont empreints, dans un sens ou dans un autre, la plupart des écrits que nous possédons sur ces contrées, sont sans doute la cause essentielle de ce fait regrettable qui a eu déjà, dans bien des occasions, les plus fâcheuses conséquences pour le sort des émigrants. L'auteur du volume que nous annonçons aujourd'hui, dans le but de leur être utile en rassemblant dans un espace restreint et dans un volume d'un prix modique, un aussi grand nombre que possible de renseignements exacts sur l'émigration, depuis le départ d'Europe jusqu'à l'établissement définitif dans un des états de l'Union, a fait une œuvre que nous ne craindrons pas d'appeler patriotique. Il a suivi, pour la plus grande partie de son ouvrage, un manuel allemand dont la réputation est faite et paraît justement méritée, le *Guide de l'émigrant en Amérique, par Traugott Bromme.* On sait combien les Allemands excellent dans ce genre d'ouvrages, et les juges qualifiés par leur connaissance du nouveau-monde pour porter un jugement sur l'exactitude de celui-ci, l'ont mis à l'un des premiers rangs. Peut-être n'est-il pas exempt d'une sorte de prévention trop constamment favorable aux Etats-Unis; mais les lettres écrites par des Vaudois établis en Amérique, et qui forment la portion originale du volume que vient de publier M. G. Bridel, seront pour cela un correctif suffisant. Nous regrettons seulement que ces lettres soient en général écrites par des émigrants nouvellement établis dans le nouveau-monde, et ne nous fassent connaître les conditions et les difficultés d'établissement que dans un petit nombre des Etats de l'Union. Ecrites du reste avec tout l'abandon d'une correspondance familière, elles seront lues avec d'autant plus d'utilité que leurs auteurs songaient moins à la publicité.

La *Revue Suisse* contient, dans le N° même où nous écrivons ces lignes, plusieurs lettres que vient de nous adresser de l'Ohio, un de nos compatriotes, M. Léo Lesquereux bien connu des lecteurs de notre journal. Nous pensons que cette correspondance, qui sera poursuivie et nous promet tout ensemble utilité et plaisir, forme le meilleur des suppléments à l'ouvrage édité par M. Bridel. Parmi les hommes aux conseils desquels nous aimerions adresser ceux qui songent à l'émigration, il n'en est aucun qui pût, sous tous les rapports, nous inspirer autant de confiance que M. Lesquereux. Ses qualités comme voyageur, l'étendue de ses connaissances, la sûreté pénétrante de son coup-d'œil d'observateur, vaudront sans doute à la correspondance américaine que la *Revue Suisse* commence à publier, des lecteurs nombreux et reconnaissants.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

ALBERT DE HALLER,

SA CORRESPONDANCE.

De toutes les gloires du dix-huitième siècle, celle qui peut-être est restée la mieux établie, comme la plus pure, est celle de notre concitoyen Albert de Haller. Les théories politiques de Montesquieu, les paradoxes de Jean-Jaques Rousseau et les brillants écrits de Voltaire ont trouvé bien des contradicteurs, tandis que les travaux physiologiques de celui qui fut appelé le grand Haller, même de son vivant, font encore l'admiration de tous les savants, comme ses poésies font les délices de toutes les âmes élevées et sensibles, comme ses pensées chrétiennes servent de consolations à tous les affligés. L'universalité de ce génie confond l'esprit de l'homme et commande le respect. Souvent on s'est demandé comment une seule vie, si longue et si bien remplie qu'elle eût été, avait pu suffire à tant de travaux différents, et comment le même homme avait pu exceller comme naturaliste, comme grand praticien, comme philosophe, comme littérateur et aussi comme politique, car on sait que le gouverne- de Berne, pour retenir ce citoyen éminent dans sa patrie, avait fini par le mettre en réquisition perpétuelle pour le service de la république sans cependant lui assigner un poste fixe. Les écrits mêmes de Haller, bien qu'extrêmement nombreux, renferment très-peu de particularités sur les circonstances de sa vie. Dans le journal qu'il a tenu avec tant de soin, il a méprisé constamment les détails intimes. Sa

confession est précisément l'inverse de celle de Rousseau. Son *moi* à lui n'est pas non plus ce *moi* de Montaigne, qui cesse parfois d'être intérieur pour se répandre en charmantes incursions dans le domaine extérieur et réel de la vie; c'est le *moi* constamment contemplateur et chrétien, l'entretien solitaire d'une âme tendre et dévote avec son Dieu, d'un esprit qui se dégage à dessein des préoccupations terrestres.

Dans cette absence de données biographiques et de mémoires proprement dits, on lira sans doute avec intérêt une assez longue série de lettres entièrement inédites adressées par Haller à l'un des siens. On sait que, marié trois fois, il eut de la première et de la dernière de ses femmes onze enfants. Ses fils qui, à l'exception de l'un d'eux tué en duel, lui survécurent, furent dirigés vers différentes carrières. L'un fut militaire, un autre administrateur, un troisième négociant. C'est à ce dernier placé en Hollande dans une maison de commerce Genevoise d'origine, qu'est adressée la correspondance dont nous devons l'obligeante communication à M. Albert de Haller, petit-fils de l'illustre savant, lui-même ami très-éclairé des arts et jaloux à juste titre de conserver tous les souvenirs qui rappellent la mémoire de son aïeul. On trouvera dans ces lettres, écrites avec la simplicité concise qui distingue l'homme studieux auquel le temps est toujours si précieux, la preuve de l'affection et de la sollicitude dénuée de phrases que ce père éclairé portait à ses enfants. Ainsi tomberont les reproches qui ont été plusieurs fois adressés à Haller d'avoir été indifférent et même dur pour les siens, et d'avoir sacrifié le soin de sa famille et ses devoirs paternels à son amour de la gloire et à son zèle pour l'avancement des sciences. On verra comment ce vaste esprit trouvait du temps pour tout, et comment, sans perdre de vue les grands intérêts de l'humanité, il trouvait les moyens de veiller à ceux de ses alentours jusque dans les plus petits détails. Ces lettres auront encore ceci d'intéressant, qu'elles parleront presqu'à chaque instant

de la politique de la Suisse et de celle de Genève en particulier, durant la seconde moitié du dix-huitième siècle. Les premières datent de l'année 1764 et les dernières vont aboutir à l'année 1772, c'est-à-dire environ cinq années avant la mort de leur auteur (1).

Tourmenté, durant les dernières années de sa laborieuse carrière, par de violents accès de goutte, qui lui fournirent l'occasion d'observer jusqu'au moment suprême la marche de cette terrible maladie et les phénomènes de la vie dans son corps vigoureux et fortement constitué, c'est à la suite d'une crise plus longue et plus cruelle que les autres, qu'il adresse à son fils, qui terminait alors son apprentissage de commerce à Genève, les lignes suivantes :

En effet, mon cher enfant, mon accès a été effrayant. J'en ai eu plusieurs depuis, quoique moins violents. Cela m'avertit de ma vieillesse et de la nécessité de se préparer à une autre vie. Aucun ménagement ne peut me garantir (2). Ce que la plus exacte sobriété a pu faire, je l'ai fait depuis ma jeunesse ; je renchéris encore là-dessus et rends ma diète encore plus sévère. Pour ce qui est de quitter entièrement les études, cela ne se peut pas. J'ai des engagements qu'il faut remplir avec fidélité pour les deux derniers tomes de la physiologie et pour l'histoire des plantes. Et quand je voudrais manquer à ces engagements, que ferais-je de mon loisir? Ma pesanteur me rend la promenade presque impossible et je ne m'amuse à rien.

Pour vous, mon fils, et le reste de mes enfants, c'est de votre propre bonne conduite qu'il faut tirer vos secours. Vous êtes dans le chemin d'une subsistance honnête. Tenez-vous-y, et le nécessaire ne vous manquera pas. Je suis plus en peine de vos cadets : mais mes soins ne prolongeront pas mes jours. J'ai tâché, sans avarice, de vous laisser quelque chose. C'est peu, mais la bénédiction y sera si vous n'en abusez pas. Ce ne sera rien si vous n'y concourez par vos travaux, et en vous attirant les faveurs de la providence.

En un mot, mon cher fils, gouvernez-vous comme si chaque courrier devait vous apporter la nouvelle de ma mort. Redoublez de patience, d'application et d'activité. Tant que je vivrai, je serai serai bon père, et après moi Celui qui nourrit tout ce qui respire ne vous laissera pas manquer. Je vous embrasse. Berne, 31 mars 1764.

P. S. Je ne voudrais pourtant pas que vous vous épouvantassiez

(1) Haller mourut le 12 décembre 1777, âgé de soixante et dix ans.

(2) Haller répondit à quelqu'un qui lui conseillait de changer de régime : *Sono venti tre ore e mezzo.*

trop. Cet état de vertige est incertain. Il est absolument dans la main de Dieu de l'empirer, ou de le rendre plus tolérable. Ainsi, sans vous affliger, vous ferez bien de tirer de cet état de crainte, de nouvelles raisons de bonne conduite.

Il faudrait demander à M. Bardin s'il n'a point de nouvelles de deux paquets de livres dont un est parti, il y a huit semaines, de Paris, de la part de M. Padkouke, l'autre plus nouvellement. Il y a six francs pour vous dans un paquet parti le 30 à l'adresse de M. de Saussure.

Les lettres qui viennent ensuite sont écrites quelques années plus tard et adressées à ce même fils, alors employé à Amsterdam dans la maison de M. Hornecca, négociant recommandable et jouissant de beaucoup de crédit :

27 avril 1767.

Aucun des livres que vous m'annonciez, mon fils, n'est arrivé. Un M. Combe d'Orbe vient de m'envoyer un paquet qu'il a traîné depuis le mois de septembre, l'ayant reçu à Londres. Je n'aime pas ces commissions d'inconnus. Les plantes et les livres pressaient par rapport à mon ouvrage qui est sous presse. Il vaut mieux se servir d'un commissionnaire. Du moins est-on tranquille et l'on sait que les choses arriveront.

Il me semble qu'il est plus agréable d'être dans une maison où tout vit et tout prospère, que dans une autre qui traîne, qui languit. Comme le bien-être d'une maison de commerce dépend de son travail, il ne faut pas s'en plaindre ; c'est le prix auquel on achète l'opulence. Il me semble qu'il est plus heureux d'avoir un travail réglé que d'être, comme l'est notre jeunesse de Berne, en allarme pour chaque aprèsdînée que l'on n'a pas placée.

Je vous prie de vous intriguer avec un bedeau de Leyde afin de m'avoir toutes les thèses de médecine en payant. Cela ne doit pas être bien difficile. Votre sœur Charlotte, qui dit que vous lui écrivez des bagatelles, vous écrira les nôtres. Elle en a profité et a fait plusieurs voyages au camp commandé par M. de Lentulus et où il y a eu plusieurs nuits de pluies continuelles qui ont fort incommodé le soldat.

Les affaires de Genève approchent de leur conclusion. On s'est rapproché de la France qui s'est rapprochée de nous. On va prononcer. On se dispute encore sur la punition des démagogues que la France demande et dont nous voudrions la détourner. Zurich et Berne sont parfaitement d'accord à présent, et Zurich paraît avoir reconnu les desseins ambitieux des représentants.

Je serai obligé de vous donner mes commissions de Hollande n'ayant plus personne pour les faire. Je ne veux plus de commerce avec votre cousin B. Je déteste ces mauvais citoyens qui sacrifient leur patrie à

leur haine ou à leurs intérêts particuliers. Il m'a écrit des lettres blâmâbles et j'ai rompu avec lui.

Votre oncle ou plutôt mon beau-frère, M. Wyss, est mort après une longue maladie et beaucoup de souffrances. On l'a enterré le 28. Votre sœur part demain pour l'Ergen ([1]) avec son mari.

Berne, le 1er juillet 1767.

Puisque les nouvelles de Genève font plaisir à M. votre patron, je vous en donnerai de temps en temps sans manquer aux secrets de l'état : La mission de MM. Deluc et Vignier, et celle de MM. Flournois et Bellamy à Zurich, n'ont rien produit. Les deux républiques de Berne et de Zurich, sans se concerter, ont agi de même. On a reçu leurs trois mémoires. On a trouvé unanimément à Berne qu'on ne pouvait y faire attention, et on les a renvoyés. Le premier mémoire était celui du 19 de mai, le second une adresse aux puissances médiatrices dont le but principal est une espèce de protestation contre le *prononcé,* et le troisième une autre adresse aux deux républiques de Berne et de Zurich, par laquelle elles sont priées d'envoyer les deux permiers mémoires à la cour de France dont le résident avait refusé de les recevoir.

On a vu ici que toute leur mission n'était qu'une espèce de *proteste*, et qu'elle nous prépare un refus de soumission au prononcé. On dit qu'ils méditent une nouvelle démarche à Genève, et qu'ils vont dire au Conseil souverain de cette république que son refus de se prêter à un accommodement le rendra responsable de tous les maux qui en pourront résulter. Les natifs ont publié aussi des papiers dans lesquels ils se qualifient de *citoyens* et s'en arrogent les droits.

D'un autre côté la France ne répond point à notre lettre dans laquelle nous tombions à peu près d'accord avec elle sur le *prononcé.* Nous avons un air violent avec cette cour, tant par rapport au cordon de troupes en général, que par rapport à l'empêchement qu'on a mis au passage de M. Stürler, député du Syndicat des bailliages d'Italie. Nous ne savons pas au juste le sentiment de la France sur ces objets; mais elle vient d'assujétir les Suisses et Genevois établis en France à la capitation. Voici mon fils, le fil de ces tracasseries : Neuchâtel a été condamné le 14 à répondre aux articles de plainte du roi de Prusse, et le jour de l'appel fixé au 18 octobre. Ces gens-là sont aussi chauds et aussi passionnés pour la liberté que les représentants ([2]).

Il m'est arrivé depuis peu deux planches de M. Vosman et la *flora Frisiensis.*

([1]) L'Argovie, alors comprise dans le canton de Berne.

([2]) Les griefs entre le prince et les peuples de Neuchâtel étaient portés à Berne, celui des cantons qui avait l'alliance la plus intime avec la principauté.

Pour vos affaires ne faites pas sentir à vos maîtres que vous voulez sortir de chez eux. Tâchez de vous rendre nécessaire en les servant supérieurement bien. Tout cède au besoin que l'on a des gens, et c'est l'unique moyen de vous pousser. Puisque vous êtes ancré dans cette maison, tenez-vous y. Les changements sont toujours désavantageux. Je ferai compter de l'argent à M. de la Corbière en deux termes.

Quand vous aurez acquis de l'expérience, on vous trouvera des fonds pour commencer quelque chose. Vous spéculerez en attendant, et vous mettrez au fait. Votre sœur Haller arrive ici mardi pour faire ses couches. Charles a échoué dans toutes ses petites prétentions ([1]). On lui a cependant donné des espérances. Sa carrière est longue et sûre; elle mène au nécessaire et à rien de plus. Il ne se passe rien ici. Nous nous portons bien. Adieu, mon fils. Soyez sage et heureux.

Berne, 19 septembre 1767.

Les affaires de Genève vont mal. D'un côté, à la vérité, le prononcé a été signé, et la ligne de nouvelle élection enlevée jeudi passé. Les édits doivent commencer à 1568, et les syndics doivent être élus annuellement. Ce projet n'a pas encore été ratifié ici, mais il le sera apparemment. Mais de l'autre côté les représentans ont présenté samedi, 17, une adresse très violente au magnifique conseil dans lequel ils le rendent auteur de tous les malheurs de la patrie, et l'accusent d'avoir, contre sa conscience, séduit les puissances garantes. La France, de son côté, fait élever une ville à Versoix, dont le plan est, à ce qu'on me marque, approuvé dans le conseil du Roi. Nous allons avoir de grands débats pour la ratification.

Je crois que tous les anciens paquets sont arrivés. Je ferai bientôt partir des plantes pour M. le bourguemestre Six. Votre frère Charles est devenu philosophe. Vous lui devez de l'amitié. Il s'est privé de dixhuit livres que je lui donnais par mois, parce que je n'aurais pu en aucune manière vous soutenir l'un et l'autre. Il s'est sacrifié de bonne grâce. Votre sœur est heureusement accouchée d'une fille.

Votre pauvre oncle n'a pas eu une seule voix. Il y a du temps pour les projets du pauvre Charles. M. le Banneret Wurstemberger touche à son heure dernière. Mais il n'est pas sûr que cette mort ait des suites qui puissent me regarder. Il se peut qu'on prendra un banderet uniquement entre les baillifs de l'Abbaye des Boulangers. Je ne suis pas au fait là-dessus. Adieu, mon cher fils, je vais en Deux Cents entendre le relation de MM. nos députés à Soleure.

Berne, le 29 septembre 1767.

J'ai reçu, mon cher fils, *Flora Belgica*. Les plantes de M. Six sont

([1]) Charles était le nom de celui des fils de Haller qui s'était voué à la carrière militaire.

aussi arrivées. Elles n'ont point répondu à mon attente, mais je ne lui en destine pas moins un nouvel envoi. M. Jenner est à Champion par un bien mauvais temps, et sans aucune espérance de faire du vin.

Nous avons confirmé hier le prononcé qui obligera les Conseils et Bourgeois de Genève d'élire annuellement les syndics, ceux qui sont en place l'étant depuis trois ans, contre les lois de Genève. Le parti des représentants est toujours fort ardent, mais il a décidément perdu l'appui de Zurich, qui pense entièrement comme nous. La conférence finale va se tenir à Soleure. Douze cents hommes travaillent au chemin de Versoix à Meyrie, et d'autres à celui des Faucilles. Cela donne à penser à Genève et à nous.

Votre sœur va se marier la semaine prochaine. M. de Coppet est absent; il vous enverra à son retour ce que vous lui demandez. M. V***, dont vous me parlez, est parent d'un ennemi bien dangereux de votre père, de M. Graff. N'oubliez pas cette circonstance.

Vous savez apparemment les promotions :

Trésorier, M. Sinner contre M. de Watteville, 70-58.

Banderet des Inneren (de l'intérieur), M. Manuel.

Baillif de Berthoud, M. Ott de Schwartzenbourg, etc., etc.

Louis Thorman part avec un drapeau pour la compagnie de Luternau. M. Steller-Zimmermann a la compagnie de M. Manuel, tué par M. Ryhiner.

Voici les nouvelles : Les affaires de Genève dorment, celles de Neuchâtel s'aigrissent. Ainsi va notre pauvre Suisse. Le peuple neuchâtelois à fait une démarche très-imprudente. Il a écrit aux cantons de Soleure, de Fribourg et de Lucerne. M. le conseiller Steiguer a été assez mal; il revient.

Informez-vous quel journal peut le mieux m'instruire des livres nouveaux qui paraissent en Hollande, surtout en médecine. M. Burman le père vous le dira. Faites-lui une visite de ma part. Il me faut assurément l'ouvrage de M. Camper et celui de M. Schwenke sur les plantes usuelles. Il faut attendre si M. Burman ne vous donnera pas le sien.

28 mai 1768.

M. Hornecca, votre patron, a répondu à la fin. Il désapprouve entièrement vos projets et se sert presque des mêmes raisons qui se sont présentées à mon esprit, d'un côté la médiocrité de vos fonds qui ne pourront jamais suffire à une spéculation un peu tolérable, et de l'autre le manque d'expérience de votre part et de confiance chez celle avec laquelle vous auriez à faire.

La bonne volonté de votre patron doit être, mon cher enfant, votre unique spéculation. Il faut tâcher de la gagner à tout prix par votre zèle et votre dévouement. Il me paraît assez content de vous, et se plaint seulement de votre main qui n'est pas assez lisible à son avis.

Elle me semble assez bonne, mais c'est que je suis père peut-être. Il faudra travailler à lui ôter ce petit sujet de plainte, ou plutôt il faut prendre sur le temps de quoi mieux former les caractères.

Voici votre frère presque dans votre voisinage. Il entre dans une garnison plus coûteuse, et je suis obligé de concourir à son soutien.

Les affaires de Neuchâtel deviennent fort épineuses. Quatre cantons de concert ont occupé la ville le 20. Mais ensuite Fribourg n'a pas voulu que la garnison servît à saisir les criminels. Les principaux chefs des mécontens, et les principaux auteurs du meurtre de Gaudot se sont tranquillement évadés. Le magistrat de la ville de Neuchâtel a refusé jusqu'au tambour pour une publication. Cela mènera à des délibérations très sérieuses (1).

Berne, 14 juin 1768.

Je suis fâché, mon cher fils, de l'accident à vos yeux. Est-ce que peut-être votre incommodité est un reste de la petite vérole? Il faudrait vous purger une couple de fois et mettre un emplâtre de poix entre les deux épaules et le porter quelque temps. Il est bien fâcheux que ces organes veuillent vous manquer. C'est ce que j'ai de mieux.

Il est très faux que Gaudot ait tiré ni premier ni dernier. C'est un neveu qui a tué un de ces furieux, qui venait de forcer la porte que le malheureux Gaudot avait barrée. Ce qu'il y a d'abominable dans cet assassinat, c'est qu'il a été commis après trente-six heures de tumulte, et par les grenadiers qui devaient défendre le magistrat impopulaire. Cette affaire peut avoir de grandes suites, Fribourg protégeant ouvertement ces misérables par antagonisme contre Berne qui voudrait leur punition.

(1) L'avocat général Gaudot défendait devant le tribunal arbitral de Berne les droits du roi de Prusse comme prince de Neuchâtel. Il avait pour antagoniste la ville de Neuchâtel qui s'était placée à la tête de la ligue des corps et communautés de l'Etat dans le procès de 1768. Le jugement, rendu à Berne le 25 janvier de cette année, donna gain de cause au prince, et la ville fut condamnée à des frais considérables. Les Neuchâtelois refusèrent d'abord de se soumettre; mais Berne et les cantons combourgeois de Soleure, Fribourg et Lucerne mobilisèrent 9000 hommes de troupes pour occuper Neuchâtel sous les ordres du général Lentulus, patricien Bernois au service du roi de Prusse. L'exaspération contre Gaudot fut alors portée au plus haut degré. Un attroupement d'enfants, dans lequel figurait Marat, devenu dès lors si tristement célèbre, se forma devant sa maison. Il se grossit bientôt d'un rassemblement de bourgeois. Son neveu, officier en Prusse, tira un coup de pistolet sur le peuple qui se précipita dans la maison. Gaudot fut trouvé blotti dans une armoire, et un charpentier le tua d'un coup de hache. Pour encourir tous au même degré la responsabilité de sa mort, les bourgeois tirèrent chacun un coup de fusil sur son corps sanglant. La ville de Neuchâtel envoya à Berne pour donner sur cet évènement des explications qui ne furent pas acceptées. Une plus forte occupation militaire fut décrétée.

J'ai été fort incommodé encore; ma santé décline et surtout mon estomac. Votre cadet est rétabli. M. Stürler vient d'être fait conseiller contre M. Lerber de Romainmotiers. Je n'ai pas voulu paraître.

Les Genevois sentent tous les jours davantage le fruit de leurs sottises. On leur a ôté la poste; on leur refuse le sel. On parle de plusieurs édits très incommodes, entr'autres d'une défense de laisser entrer en France les *ouvrages d'horlogerie finis*. Depuis quelques jours cependant l'affaire de Neuchâtel paraît prédominer.

Berne, 29 juillet 1769.

Je vous réponds sans retard, mon cher fils, parce que vous ne m'avez pas annoncé les .... Fr. que je vous ai envoyés par M. de la Corbière. Je vous enverrai une autre petite somme le plus tôt que je pourrai.

Il est vrai que les Suisses suivent en ce moment-ci une mauvaise politique. Mais pour cela il ne faut pas louer exclusivement le temps passé. Nos ancêtres ont fait de bien plus grandes fautes que nous. Ils ont aidé à détruire la maison de Bourgogne, qui les défendait du voisinage dangereux de la France. Ils pouvaient ce que nous ne pouvons plus. Il y avait alors l'Autriche qui était animée contre la France. Présentement ces deux puissances sont amies. Nous avons beaucoup fait et je ne crois pas qu'on pût aller un pouce au delà dans nos démêlés avec la cour de France, pas même *en droit* et si c'eût été un procès. Vous pouvez me croire; c'est moi qui ai dressé tous les mémoires envoyés à la cour.

Il est sûr que je me suis trouvé entre deux partis extrêmes : des Suisses français résolus à ne pas souffler contre la France, et des gens passionnés contre elle, qui nous auraient menés à la ruine.

Tous les agiotages dangereux sur les effets publics, dont vous me parlez, me confirment dans l'idée que c'est une mer orageuse, et que l'on ne doit s'y exposer que lorsqu'on ne place que du superflu. Je ne comprends pas comment vous auriez des fonds à vous. Pour moi, j'ai Goumoëns, effet de 100,000 livres (1). Je dois là-dessus 21,000 francs. J'ai peu d'autres effets. Toute ma spéculation se réduit à diminuer cette dette. J'espère en retrancher 1000 fr. en 1770. La terre de Goumoëns rapporte 3 et trois quarts pour %, et je paie 4 pour % d'intérêt. Vous sentez l'inconvénient de devoir ainsi, et vous voyez combien peu il me convient de spéculer à côté de cet objet. Je ne voudrais pour rien au monde me charger des effets publics de la France, car le temps est gros d'évènemens. Je vous embrasse, mon cher fils.

Nous ferons remarquer en passant, à l'occasion du commencement de cette lettre, que le point de vue indiqué par

(1) Haller était seigneur de Goumoëns-le-Joux et d'Eclagnens au Pays de Vaud.

Haller sur la grande lutte survenue au quinzième siècle entre les Suisses et le duc Charles-le-Hardi, est le même qu'a mis récemment en lumière M. de Gingins-Lasarraz dans ses lettres remarquables sur les guerres de Bourgogne. Un autre historien moderne, M. de Rodt, est aussi parti des mêmes données. D'après ces auteurs, jamais conduite ne fut plus impolitique que celle des cantons Suisses, quand, cédant aux provocations intéressées et astucieuses de Louis XI, roi de France, ils prirent l'initiative de la guerre contre Charles le Téméraire, en ravageant le Pays de Vaud. En aidant la France à anéantir la puissante maison de Bourgogne, les Suisses se privèrent d'un allié naturel et d'un boulevard assuré contre les tentatives ambitieuses de cette grande puissance qui était alors bien loin de nos frontières.

Hâtons-nous d'ajouter que l'ancienne donnée classique, qui fait de Charles de Bourgogne l'agresseur, et qui représente les Suisses de Grandson et de Morat comme étant en état de légitime défense, a été défendue aussi avec chaleur contre les historiens dont nous avons parlé, entr'autres par M. Berchtold de Fribourg. Peut-être les soutiens de la tradition favorable aux Suisses dans cette question, ont-ils cédé comme dans l'histoire de Guillaume Tell, à de louables instincts de patriotisme et d'orgueil national, plutôt qu'aux preuves convaincantes résultant des documents authentiques. MM. de Gingins et de Rodt ont toujours marché pièces en main. L'avis de Haller, précurseur en quelque sorte de leur opinion, prouve que déjà dans le siècle précédent la tradition de la politique du sénat de Berne, dont il exprime sans doute le reflet, contredisait la donnée populaire généralement admise sur le compte de ce terrible duc Charles de Bourgogne, qui fut plus à plaindre qu'à blâmer dans tous ses démêlés avec les ligues Suisses. Après cette petite digression nous revenons aux lettres de Haller. Celles qui suivent, dans la correspondance que nous dépouillons, sont de l'année 1770.

30 janvier 1770.

Je vous écris pour vous rassurer, mon fils. Je crois ma chute accidentelle, et je ne crois point mon travail excessif. Je n'ai jamais senti qu'il me fût un mal quand je n'étais pas pressé! D'ailleurs, je ne rougis point de le dire, il m'est nécessaire pour le maintien de ma famille. Le roi d'Angleterre ayant écrit à Leurs Excellences pour demander qu'on me laissât passer à son service, on a mis l'affaire en délibération. Elle se décidera lundi 2, et il paraît qu'on lui fera des représentations. Je vous fais une note des livres que je désire. J'écris le moins mal que je puis.

Voici Charles, votre frère, à la tête des sous-lieutenans. J'apprends tout cela par des étrangers et comme je puis. J'attends *aujourd'hui* votre envoi. Je vous suis bien obligé, mon cher fils, de votre souvenir. Je le reconnaîtrai. Mais ne vous causez point des frais inutiles par rapport à moi. Cependant ceux-ci ne le sont point.

27 février 1770.

Je souris, mon cher fils, de l'approbation que vous donnez au manque de foi de la France. Rien ne peut laver un prince qui a profité de la confiance publique par un traité conditionnel, et qui viole ces conditions. Il est un peu plus coupable lorsque c'est par désordre et par dissipation, ou par des guerres faciles à éviter qu'il s'est mis dans l'embarras. Aucun fonds n'est en sûreté lorsqu'il est livré à un despote. Ceux de Suède sont un peu plus assurés par la constitution aristocratique du pays.

M. Bonnet([1]) a meilleure idée de vos espérances que vous. Il croit qu'en flattant un peu le patron vous parviendrez à votre but. C'est sur les expressions du vieillard lui-même qu'il s'appuie. Je ne vois pas pourquoi vous ne risqueriez pas une aussi minime somme dont la récolte peut-être très avantageuse.

Vous savez apparemment qn'il y a eu un tumulte à Genève, et qu'on y a tué, *assez sans nécessité*, trois Natifs, qu'on en a banni ensuite, et qu'on leur a après cela accordé quelques légers avantages. Cette ville se détruit par le nombre des mécontens que le parti dominant continue de faire.

Nous avons eu du bruit ici, que d'autres tracas ont fait disparaître. M. Thormann est conseiller au grand plaisir de votre tante. Je vous recommande toujours les thèses de Leyde.

J'ai eu un très-bon hiver. C'est apparemment le fruit de mon intention de ne plus me mêler que bien légèrement des affaires d'Etat. Ce misérable Genève m'a fait perdre *votre* fortune et ma santé.

Je vous embrasse, mon fils.

([1]) Le célèbre Charles Bonnet, ami de Haller, et chez qui le fils auquel il écrit avait demeuré à Genève.

7 novembre 1770.

Je serais charmé que vous fussiez guéri. Prenez-vous la dose suffisante de quinquina ? Il en faut une once. Je vous envoie la recette que vous demandez. Vous n'êtes pas bien en apothicaire en Hollande. Tâchez d'en trouver un honnête homme.

Je vous recommande mes livres de Londres : et j'y ajoute les suivants :

Monthley rewiew, April 1770 et seq.
London Magazine Id. Id.

Les mémoires de l'académie de Zeelande dont je ne sais pas le titre en Hollandais. Mon affaire de la bibliothèque Meyer est encore en suspens. Il y a longtemps qu'il ne m'est rien arrivé de votre part. Les blés sont très-chers ici et encore plus à Zurich. Cent et trente livres de 17 onces s'y vendent 13 bons gouldes et au dessus. C'est dix livres pour un goulde.

Si la maison de Bourbon veut la gnerre, elle l'aura. Si elle ne la veut pas, il lui sera aisé de l'éviter. Mais le roi a de grands ménagements à observer vis à vis d'un peuple fier, qui se croit affronté. Je parierais cependant bien cent contre un qu'il n'y aura pas de guerre.

Rien de nouveau ici. Nous sommes fort occupés à cause de la contagion. La France a publié une ordonnance semblable à celle de 1739, et très-rigoureuse. La peste était alors à Belgrade et en Hongrie, et à cette heure, il est douteux encore que la maladie de Pologne soit la peste.

Le vin est sans prix, le moindre à cinq batz. Yvorne et même Aigle ont été cependant préservés de la grêle.

Qu'est-ce qu'un certain M. de Rainville qui fait publier une espèce d'affiche pour trois cents espèces de *gramen* dont il veut fournir des exemplaires? Il demeure à Rotterdam et sans doute M. Six pourra vous en dire des nouvelles.

Berne, 16 octobre 1770.

M. Wildbolz vous portera *Usong* pour vous ([1]) et des plantes pour M. de Rainville. Ma bibliothèque sera imprimée dans un mois; vous pouvez en annoncer l'envoi à M. Six.

On est endormi sur les blés, toute la Chambre des blés est à la campagne. On avait répandu des bruits de guerre; cela aura fait tomber les actions, mais il n'y a rien de réel. Mes maux m'inquiètent moi-même et je fais des remèdes. J'ai même pensé de faire venir une cinquantaine de bouteilles de vin de la Montagne (de Portugal). Cela va cependant un peu mieux et j'ai surmonté ce poids énorme qui m'empêchait de manger. Vous faites très-bien de vous servir d'un pupitre fort élevé. Je faisais de même à Gœttingue pour écrire mes lettres.

Je vous enverrai les *Lettres sur les vérités de la Révélation* quand elles sortiront de presse, et je vous prie de les lire. *Usong* se traduit

([1]) *Usong*, roman politique de Haller.

en français et le sera en anglais. Il a été mieux reçu que je ne l'eusse espéré de Berne.

Ne soyez pas trop en peine de moi, mon cher fils. S'il y a du danger, il est encore éloigné. Je vous écris le jour où j'entre dans ma soixante-septième année (16 octobre).

Berne, 21 janvier 1772.

Votre sœur Charlotte vous aura répondu au sujet de son mariage. Je la perds avec beaucoup de peine. Cela me rappelle ce que je sentis quand je donnai son aînée à M. le banneret Jenner. Je reste seul avec un jeune garçon qui ne saurait me servir de compagnie et je suis presque toujours incommodé. Je ne suis point gai à ces noces. Marianne Jenner paraît être bien tombée, mais c'est une enfant encore, sans caractère, abîmée dans les plaisirs.

Puisse du moins Charlotte être heureuse ! Je le souhaite. Je crois pouvoir sortir, bien que j'aie plusieurs incommodités extérieures et que la saison soit assez rude. Voici une liste de livres à faire venir.

Je vous dirai, pour vous faire voir que je ne regarde pas tout du mauvais côté, ce que j'apprends d'*Usong*. Les princes le lisent partout. Il y en a qui me demandent des dédicaces. L'électeur de Mayence en fait, dit-on, ses délices. Adieu mon cher enfant, je vous embrasse.

5 mars 1772.

Je vous ai répondu sur le champ, avec mes avis au jeune homme qui rendra du sang. Cette lettre doit être arrivée depuis longtemps. M. Bucher a encore eu un enfant, satisfaisant ainsi ses fantaisies sans penser au lendemain.

Votre chère France vient d'accueillir tendrement ceux qui lui avaient confié leurs fonds. Quels cris si c'étaient les Anglais ! Je ne connais aucun fonds solide où l'on tire le 3 p. %, pas même un fonds qui vaille celui de Goumoëns où le clair sur 5 années est trois et deux tiers pour cent.

Vous me dites : « *Votre encyclopédie.* » Je ne suis point de celle d'Yverdon et vous ne sauriez l'ignorer [1].

Toujours beaucoup de chaleurs ici, et toujours plus d'envie de ma part de me détacher entièrement des affaires du gouvernement pour être à moi-même et à mes études.

Votre frère Charles me cause bien des chagrins en s'en causant à lui-même. Je ne comprends rien ni à ses lettres ni à ses vues. Je ne prends pas sur moi la perte qu'il a faite avec M. Bucher. Il ne m'a point consulté et j'ai parfaitement ignoré ce prêt ! Il a quelque espérance que M. d'Aubonne quittera, ce qui lui fera plaisir.

[1] Le professeur de Félice publiait à Yverdon une édition de l'Encyclopédie avec des adjonctions pour lesquelles il s'était adjoint les principaux savants de la Suisse occidentale, Elie Bertrand, Seigneux de Correvon, etc. etc.

M. Grouner m'a fait remettre deux louis que vous aviez prêtés à ce Grouner ambulant. Vous pouvez me les mettre à compte. Vous, mon cher fils, qui êtes négociant, devriez être plus au fait des habitudes du commerce que moi. J'ai reçu deux paquets de livres anglais de votre part, et ni l'un ni l'autre annoncés par une lettre. Je vous avais demandé quelques livres Hollandais et rien n'est venu. Si vous voulez me faire le plaisir de m'envoyer des livres, il faut, en faisant l'expédition, m'écrire, annoncer le temps, le bordereau. Si absolument vous ne pouvez vous plier à cette règle, je chercherai quelqu'autre canal. Votre méthode entraîne de doubles achats.

Vous êtes bien peu au fait de l'histoire et de la politique. Sans les Anglais, que vous haïssez en Français, votre Hollande serait conquise en six semaines et deviendrait le jouet des fermiers et des sangsues de la France. Un roi chrétien voit dans la guerre la misère de plusieurs milliers de mortels, mais forcé de la faire, il la fera. Des provisions achetées en Hollande peuvent suffire pour six mois ; des garnisons vivront un an, deux ans, et alors toutes les colonies Espagnoles, livrées aux maîtres de la mer tomberont comme elles sont tombées en 1762 ! — Notre famille se porte bien.

4 juillet.

Je crains bien, mon cher fils, que les livres que vous avez confiés à M. Graff, ne soient perdus. La goutte, quoique très modérée, me retient à la maison. Vous savez l'équipée de Charles à qui j'avais conseillé d'aller droit à Condé où se rend son régiment. Lui, sans autre, est allé à pied en Bretagne sans suivre aucune route. Voici quelques livres que je désire, surtout le premier, *Arthur Young*, etc.

Cette demoiselle de Muralt, dont vous me parlez et qui est si malheureuse, s'est mariée à un aventurier nommé le baron de Reding. Je crois qu'on ne pense plus à elle ici. J'en parlerai cependant à M. le conseiller. Je ne sais que vous dire sur ces sortes de personnes : l'humanité, d'un côté, demande des secours pour elles, et de l'autre on fait mal sa cour aux parents en demandant ces secours.

Le blé est cher ici. Il passe 90 batz ; je l'ai eu à 50. Le vin est cher aussi, mais ce n'est pas un mal. Ce sont les pluies de la St-Jean qui font le malheur de nos campagnes. Charles paraît revenir de ses erreurs.

Nos députés sont revenus de Soleure. L'ambassadeur leur a dit poliment que la France ne se désistera pas de l'établissement de Versoix, et que nos démarches rendraient l'entreprise plus considérable qu'elle ne l'aurait été sans nos efforts. Ici on paraît s'être repenti là dessus. Tout est mode.

On a banni de Zurich, pour un livre impie, un certain Meister, jeune homme qui avait prêché et qui a été gâté à Paris (1). Je vous en aver-

(1) Le livre auquel Haller fait allusion est sans doute l'*Esprit des religions*

tis pour que dans l'occasion vous l'évitiez. Il ne manquera pas de chercher de l'emploi en Hollande ou en Angleterre.

Il y a encore une erreur dans votre dernier envoi ; je suis fâché de vous le dire. Les thèses me font beaucoup de plaisir. Il n'y a rien de nouveau ici que le brillant testament de M. Sigismond Wytenbach, l'apothicaire. Il fonde une caisse de famille de 84,000 L.

29 août 1772.

Comme vous apprendrez sans doute que j'ai été malade, je vous fais cette lettre pour prévenir vos inquiétudes. J'ai eu en effet des flatuosités, des indigestions, et le pouls du monde le plus déréglé, intermittent etc. J'ai eu de mauvais moments. Cela va beaucoup mieux après une diarrhée. Le pouls est rentré dans l'ordre. J'ai dormi; l'appétit revient. Je suis fâché que le paquet pour la Suède soit arrivé trop tard.

Tout le monde n'augure pas aussi favorablement que vous du prince français nouvellement monté sur le trône. Je vous prie de me procurer chez Rey un livre sur les abeilles avec des lettres de M. Bonnet. On dit enfin la France réconciliée avec les Genevois et Versoix définitivement abandonné. On craint pour M. le chancelier Mutach et pour le conseiller du même nom.

De tous mes enfants, dans mes dernières crises celui qui m'a fait le plus de tendresses c'est Mad. Jenner. Je dois lui rendre cette justice et je le fais avec plaisir ([1]).

Nous terminons cette première série des lettres de Haller par la suivante qui est remarquable à divers égards :

Votre lettre, mon cher fils, nous a fait beaucoup de peine à votre

par Jaques-Henri Meister de Zurich. Cet auteur, forcé de quitter sa patrie, vécut à Paris jusqu'en 1789, chargé d'une éducation particulière, fréquenta beaucoup la société de Mad. Necker, et eut une grande part à la *Correspondance littéraire* de Grimm. Il a publié aussi, entr'autres ouvrages, la *Morale naturelle*, les *Lettres sur l'imagination*, les *Lettres sur l'immortalité de l'âme*, et un essai politico-littéraire *sur les gouvernements de Zurich et de Berne*.

([1]) La fille que Haller donna en mariage au banneret Jenner était fille de cette Marianne, sa première femme, qu'il rendit célèbre par de touchantes élégies. En la fiançant, Haller écrivait à M. Jenner :

«Menez ma fille à la vertu et à la crainte de Dieu. C'est l'assurance la plus sûre qu'on puisse se donner, pour conserver le cœur et les justes égards d'une femme. Par où ramener un cœur dissipé, livré à ses passions, dès qu'on n'a plus à opposer à ses égarements la loi la plus sainte et la plus positive, la seule véritable loi ? Les désordres où Berlin se plonge sont la preuve des effets d'irréligion, et le sexe autrefois si modeste et si aimable en Angleterre a perdu, en perdant Dieu de devant les yeux, ses vertus et sa réputation.

Faites servir à éclairer un enfant que j'ai tendrement aimée malgré ses imperfections, cette supériorité que vous donne le sexe et l'étude, et qu'elle n'ait qu'à suivre vos pas pour marcher dans le chemin de la vertu.»

mère et à moi. Nous y voyons un commencement de tracasseries avec votre supérieur qui pourra causer votre ruine. Les hommes avec qui vous aurez à faire auront toujours des défauts? Ceux que vous ne connaissez pas en ont, comme ceux dont vous pénétrez la faiblesse. Il faut vivre avec eux puisque la providence le veut, les servir, les aimer également, et ne jamais espérer d'en trouver qui soient sans tache. Voyez vos collègues : Je suis sûr que contents de faire leur devoir et leur cour, ils ne songent pas aux perfections qui manquent au patron.

Le voilà donc parti ; il reviendra. Je vous conjure, et je crois pouvoir vous ordonner de tâcher de le regagner. Vos projets, peut-être vos manières trop *patriciennes* l'ont effarouché. Il est riche, il est votre supérieur. Il faut lui faire oublier ce qui l'avait prévenu. Soyez aussi sur vos gardes vis-à-vis de M. Le Grand. Il ne faut s'attirer à dos personne, même quand on est établi et bien moins encore quand on ne l'est pas.

Vous croyez, mon enfant, qu'il suffit de travailler. Vous vous trompez, il faut plaire. C'est un mérite supérieur à celui du mérite même. Je vois tous les jours qu'on me hait à cause même de ce que je fais le mieux.

Ne comptez en aucune manière sur moi ni sur mon crédit. Il n'y a plus rien pour moi ici. J'ai eu le chagrin, après des services si réels, de voir la porte de Son Excellence Tillier, qui est malade, fermée pour moi.

N'espérez rien d'ici. Attendez tout de la providence et de votre persévérance dans la maison où vous êtes. M. Hornecca ne vivra pas toujours; mais il faut le cultiver pendant qu'il est le maître.

On est en grand mouvement ici. On suppose que S. Ex. Tillier résignera ses fonctions ou mourra. MM^rs Senner et Kirchberger partageront les suffrages. J'ai reçu le paquet de M. Bourgeois que j'ai vu à Yverdon. Voici une autre liste de livres à acheter. Je vous embrasse, mon cher fils.

Le ton de résignation mêlée d'amertume qui se fait jour à travers quelques expressions de cette dernière lettre, s'explique par les ennuis que Haller trouva dans sa patrie à laquelle il avait sacrifié tant de perspectives séduisantes chez l'étranger. Il voulut s'illustrer dans la carrière politique comme dans la carrière des sciences, et sans cesse il rencontra à Berne sur son chemin des préventions, des rivalités jalouses et même des inimitiés. Sa supériorité même devint pour lui un obstacle. Quand bien même il aurait été vrai que le champ de la politique n'était pas

aussi bien le fait de cet esprit éminent, que le domaine immense de la nature, son désir si souvent manifesté, d'entrer dans les hautes charges de la république, aurait dû être une loi pour ses compatriotes. Mais au lieu d'aller au devant de ses vues, et de lui ouvrir les portes de ce Petit Conseil où un siége l'aurait plus flatté que les fauteuils de toutes les académies qui se firent gloire de se l'associer, on se fit à Berne un long et cruel plaisir de l'écarter constamment et de lui préférer souvent des médiocrités mieux en cour dans le haut patriciat. Les républiques aristocratiques ont leurs travers, leurs petitesses, leurs antipathies tout aussi bien que les démocraties, et aussi bien que celles-ci, elles peuvent être taxées d'ingratitude et d'injustice. On réservait Haller pour les missions extraordinaires ou épineuses dans lesquelles on espérait que son nom européen imposerait aux cours étrangères et servirait à leur arracher de meilleures conditions.

Peut-être dira-t-on que ce grand homme fut trop sensible à ces petits échecs, et qu'il attacha une beaucoup trop haute importance à des misères d'intérieur à côté desquelles il avait de magnifiques compensations. Mais qui pourrait reprocher à l'homme qui se sent le désir et la force d'être utile à sa patrie, de déplorer avec amertume la partialité qui le condamne à une inaction forcée? Est-il au monde un sentiment plus noble et plus légitime? Ne faut-il pas plutôt admirer cette ambition d'un grand cœur qui ne compte pour rien les hommages du monde entier, tant qu'il se voit méconnu et tenu systématiquement à l'écart dans le petit pays qui l'a vu naître et auquel il voudrait se consacrer tout entier!

E.-H. Gaullieur.

ROGER DE MANESSE.[1]

CHAPITRE IX.

L'ANNEAU NUPTIAL.

Ce même soir, la comtesse était assise dans le cabinet, que mes lecteurs connaissent déjà : ses doigts maniaient l'aiguille pour confectionner des vêtements destinés à des aumônes ; mais son esprit errait loin de son ouvrage ; elle s'accusait elle-même de ces distractions inquiètes. Qu'y faire cependant? il faut bien en convenir, dans l'existence la mieux remplie et la plus sainte, il se rencontre des moments où les préoccupations temporelles s'emparent de vous et livrent combat aux bonnes pensées. Ces fluctuations incessantes sont l'apanage de la pauvre nature humaine ; seulement, chez les uns ce mouvement oscillatoire se fait dans un air purifié, chez les autres, dans l'atmosphère lourde et souillée du marécage sensuel ; les êtres angéliques, dans leurs mauvais moments, ont des rechutes temporaires à craindre ; les êtres vicieux n'ont que de rares instants de repentir ou d'aspiration vers une région plus sereine.

Ida rêvait ; mais ses rêveries elles-mêmes ne sortaient point du cercle habituel de ses pensées ; elle combinait dans sa tête ardente et imaginative les chances qui militaient encore contre le suicide de Roger ; plus d'une fois déjà elle avait confié ses pensées à Bartholomé, qui cherchait aussi à entretenir cette croyance, fût-elle illusoire, dans l'esprit de sa fille spirituelle. Il entrevoyait fort bien que cette nature délicate se reprochait la disparition du sire de Manesse, et que, loin de céder aux prières, aux injonctions parties du confessionnal, elle redoublait d'austérités, pour expier une

(1) Voyez le précédent numéro, pag. 256 de ce volume.

faute imaginaire. La fleur, convoitée par l'abeille, est-elle coupable? la femme, belle et pure comme Eve avant sa chute, peut-elle empêcher qu'on l'aime?

Ida ne raisonnait point ainsi. Depuis sa première rencontre avec Manesse, jusqu'au moment où, blessée, elle eut recours aux soins de ce médecin respectueux et timide, tous les faits de cette existence se présentaient à elle dans un enchaînement, dont elle se croyait seule responsable. Ces pensées l'obsédaient en ce moment plus que de coutume; et pour échapper à leurs cruelles étreintes, elle verrouilla sa porte et se jeta à genoux devant l'image de la Madone. Ici même le démon du passé continuait à l'obséder; elle ne parvint que lentement à se concentrer en elle-même, et à reprendre l'œuvre de purification, seul but de sa vie. Et cependant, malgré cette sainte ferveur, il lui semblait entendre des bruits étranges autour d'elle; il lui fallut appeler à son aide toute sa volonté et l'assistance de ses patrones célestes, pour ne point retomber dans le monde des sens.

Elle avait retrouvé un peu de calme, lorsqu'elle se releva pour recevoir son mari; le bruit d'un coursier avait résonné sur le pavé de la cour; le comte rentrait suivi d'un seul valet: car depuis quelque temps, nous l'avons déjà dit, le château de Toggenbourg était désert; et maintenant que Ralph, sous la direction de Bartholomé et d'Ida, commençait aussi des œuvres de pénitence, il n'avait point jugé opportun de reprendre son attitude de suzerain.

Pendant qu'il montait les escaliers, Ida venait de r'ouvrir la porte de son cabinet, et s'approchait de la croisée du précipice, pour y reprendre la bague qu'elle y avait déposée avant de mettre la main à son travail; c'était là une habitude, contractée dès la première année de son mariage; souvent alors, lorsqu'elle était seule, elle ôtait de son doigt le symbole du lien, qui l'attachait à un maître tyrannique; il lui semblait alors qu'elle respirait avec plus de liberté.

En s'approchant de l'embrasure de la croisée, les derniers rayons du soleil couchant couvraient tout cet espace d'un rouge pourpré. Ida, éblouie, reprit sa bague, et la replaça machinalement à l'un des doigts de la main gauche.

Ralph de Toggenbourg entra. Sa figure était soucieuse; sa tête blanche, à moitié chauve se courbait; il sentait d'ailleurs l'influence alourdissante des premières chaleurs de juin, et l'ennui

mortifiant de ces longues journées de prière, de jeûne et de retraite qui n'étaient pas encore selon le goût de ce pécheur.

Toujours, lorsqu'une lutte s'établit dans l'âme, elle y amène l'inquiétude, le trouble, le mal-aise. Ralph sentait bien que jusqu'ici il avait cheminé dans les sentiers de l'iniquité, mais en donnant du moins toute satisfaction à sa nature mauvaise. Maintenant à l'entrée d'une nouvelle vie la contrainte lui pesait: il n'avait point éprouvé l'une de ces fortes commotions, qui ramènent souvent de si loin et si brusquement les grands criminels. L'hygiène morale, à laquelle il se soumettait moitié de gré moitié de force torturait ses entrailles; il criait la faim, et n'attendait qu'un moment propice, pour l'assouvir de nouveau tout entière.

— « Vous revenez de la chasse, monseigneur, » lui dit Ida, au moment où elle le vit entrer.

« Oui, madame; la journée a été malheureuse; vous m'enseignez le chemin du ciel, mais en attendant je perds le goût des choses de ce monde; le cerf ne craint plus mon approche, et l'oiseau de proie échappe à ma vue affaiblie.

— Vous regrettez ces cruels plaisirs?... Je n'ai garde de blâmer un exercice qui vous rappelle les journées de combat, lorsque serviteur fidèle du roi des Romains vous avez guerroyé dans les champs d'Italie; mais permettez à une femme timide de plaindre la biche timide, poursuivie par d'impitoyables chasseurs, et éventrée par la meute. A des années de distance, j'entends encore les cris déchirants de ces animaux inoffensifs; je vois encore leur dernier regard verser des larmes, et chercher en vain, dans la foule des traqueurs et des spectateurs oisifs, un œil sympathique et un bras, qui veuille sauver leur vie. »

La figure de Ralph se rembrunit; les souvenirs de la dernière année se dressèrent devant lui; il lui semblait voir, aux côtés de sa femme, Roger de Manesse improuvant la cruauté des chasseurs, et s'abstenant de mettre la main à son coutelas, pour ne point blesser le cerf, en faveur duquel la comtesse demandait grâce.

La sainte femme venait de commettre une maladresse : elle le sentit, s'arrêta, et sans attendre la réponse de Ralph, elle s'empara du béret de chasse, qu'il tenait entre ses mains, et roula vers la table un fauteuil, qu'elle destinait à son mari.

Dans le même moment, une femme de chambre vint poser une lampe allumée sur la table, et se retira aussitôt.

— « Je n'ai point encore remercié ma dame et maîtresse pour le

béret qu'elle a bien voulu orner, en mon intention, de broderies ; » reprit le comte: et en parlant, il s'empara des deux mains de sa femme, avec un mouvement qui n'était pas dénué de galanterie affectueuse ; et tout en les serrant, il en attira les doigts pâles et effilés vers ses lèvres; puis, tout à coup, il les laissa retomber, et passa la main droite sur ses yeux, comme s'il eut été frappé d'un vertige subit.

— « Qu'avez-vous, monseigneur?» dit Ida d'un ton de filiale inquiétude; «vous semblez fatigué; vous vous soumettez à des jeûnes trop longs pour vos forces; ne prenez point exemple sur votre indigne et orgueilleuse servante. L'église n'impose point à tous ses enfants une règle uniforme. Vous plaît-il descendre avec moi, pour avancer l'heure de votre repas du soir? ferai-je apporter ici un mets qui vous soit cher, et la coupe, qui rend la sérénité au promeneur fatigué. »

Et tandis qu'elle parlait, elle avait à son tour pris la main droite de son mari dans les deux siennes. Ralph, sans répondre, tint les yeux fixés et attachés sur la main gauche de la comtesse, puis la repoussa d'un mouvement brusque, et s'écria, comme frappé de démence :

— « Mais non, c'est le diable lui-même, qui m'éblouit! mais non, c'est une erreur de mes sens! »

—«Vous êtes pris d'un vertige d'inanition,» dit la comtesse avec un calme, qui commençait pourtant à faire place à une vague inquiétude intérieure: permettez-moi encore une fois, que je fasse prévenir le maître de l'office. »

— « Ne sortez point, madame,» dit le comte; «restez! qui vous a donné cette bague? »

— « Ma bague nuptiale, monseigneur? »

— « Votre bague nuptiale!... la bague nuptiale que je vous ai donnée brillait comme le phare qui sauve le nautonnier; celle-ci est verte et trompeuse comme les flots de la mer! elle est aux armes de Manesse! »

— « Monseigneur!» s'écria la jeune femme, sans colère, mais avec un étonnement mêlé de crainte!... elle redoutait un accès de démence dans cette organisation usée par une vie de combats et de festins; puis, tournant comme par hasard ses propres yeux sur la bague, qu'elle avait au doigt : — « Monseigneur, nous sommes, vous et moi, en proie à une illusion satanique! » ...et en disant ces

mots, elle arracha la bague de son doigt, et la porta sous la lumière de la lampe; elle reconnut encore une fois l'émeraude avec la lyre et l'initiale de Roger. Interdite, mais sans trembler : « Monseigneur, je le répète, Satan se joue de nous; vous l'avez dit vous-même. »

— « Satan, madame, c'est l'amour! c'est l'amour criminel! c'est l'adultère! c'est l'hypocrisie!... votre effronterie égale votre perversité! c'est l'anneau du sire de Manesse... je l'ai vu attaché à son doigt efféminé! c'est un souvenir qu'il vous a laissé, ou qu'il vous envoie?... c'est un message... c'est ma mort... non, c'est la sienne, c'est la vôtre!... ah, parlez, parlez! madame; expliquez, justifiez-vous, madame; je le veux; je l'attends...

— « Je ne le puis. »

— « Vous ne le pouvez, vous êtes donc coupable?... Ida, pardonnez à un veillard, qui ne sait maîtriser son indignation, sa colère; je commençais à vous chérir, Ida, comme un être supérieur; je vous croyais, je vous crois encore pure et sans tâche; mais expliquez-vous; rendez-moi ma raison... »

— « Monseigneur, calmez-vous; priez Dieu, qu'il vous donne du calme; je ne suis point sortie d'ici; j'étais seule, enfermée ici... ma bague, notre bague nuptiale était déposée... là... pendant que je travaillais; je l'ai retrouvée, reprise à la même place; vous le dites, satan l'a changée pour troubler notre raison; et j'ajoute que Dieu l'a permis, pour m'humilier. Grâces lui soient rendues! ce qu'il fait est bien. »

— « Vous ne parviendrez plus à endormir mes soupçons par une humilité feinte, et par ce calme, dont la nature perfide vous a dotée.... Vous dites, que personne n'est entré ici pendant mon absence.... vous dites que vous portiez notre bague ce matin encore?... »

— « Oui, monseigneur; que Dieu qui nous voit d'en-haut, de partout, que la sainte-Vierge, qui nous voit d'ici, nous soient en aide, si je ne dis la simple vérité. Interrogez tous vos serviteurs; n'épargnez aucun genre d'humiliation à votre épouse; elle bénira la main qui la frappe; mais calmez-vous!.... »

Ces paroles, prononcées avec la sérénité que l'innocence et une longue pratique de toutes les vertus peuvent seules donner, ramenèrent dans l'esprit du comte un rayon d'espoir.... il voulait que sa femme fût innocente; mais à chaque fois que ses yeux

retombaient sur la bague accusatrice, déposée sur la table, il avait de la peine à comprimer un mouvement de fureur. C'était à la fois l'amour-propre blessé et la dignité du mari offensé, qui se livraient assaut dans cette âme en proie à toutes les influences qui tourmentent les cœurs non régénérés. La foi, qui sur les évènements de la vie matérielle, journalière, porte quelquefois des jugements erronnés et faux, en d'autres circonstances dessille les yeux et éclaire ou explique d'une manière surnaturelle les situations inextricables. Supposez que le fait bizarre mais réel, dont nous ne sommes que le fidèle rapporteur, que ce fait de l'échange d'une bague ait eu lieu dans une demeure toute chrétienne, habitée par deux époux également gagnés aux convictions chrétiennes, il n'amènera pas un nuage entre les conjoints; un mot justifiera l'un, rassurera l'autre, et l'intimité de leur union ne sera point altérée. Au point de vue purement humain, Ralph était dans son droit; cependant mes lecteurs n'ignorent point combien il était loin du vrai.

Ida continuait par des paroles d'une douceur extrême à dissiper les soupçons de son mari; ignorant les lois de la physique, elle pensait que par des influences inconnues, une transformation pareille n'était point impossible; à force d'éloquence entraînante et persuasive, elle parvint presque à ramener à son opinion le comte de Toggenbourg, qui finit par dire: « Ida, vous exercez sur moi un pouvoir miraculeux; mais toute chose a ses bornes; aujourd'hui, en ce moment, vous parvenez non pas à me convaincre, mais à comprimer des soupçons injurieux pour vous; un avenir prochain expliquera, je l'espère, cette substitution, qui trouble mon entendement,... et le vôtre.... mais encore un fait de cette nature, Ida, je vous le dis avec la brutale franchise du lion, que vous commencez à peine à museler, encore un fait de cette nature, et l'enfer aura sa proie. »

Bartholomé n'était point présent au château pendant cette scène conjugale. Le comte et sa femme avaient pourtant songé à lui, tous les deux à la fois. Ida aurait voulu qu'il fût présent, pour achever l'œuvre de pacification, et pour qu'elle pût verser dans le sein de son vieil ami ses peines récentes; le comte voulait provoquer auprès de lui une explication nette et formelle sur l'existence de l'anneau de Manesse. Il demeurait convaincu que le moine chargé en ce moment de faire l'inventaire des effets que Manesse avait abandon-

nés, dans la métairie s'était montré libéral et indulgent envers la comtesse, et lui avait donné la bague du chevalier. Impatient de savoir à quoi s'en tenir, il fit chercher au beau milieu de la nuit le pauvre Bartholomé ; et du plus loin qu'il le vit entrer dans la grande salle du château, il lui communiqua les soupçons légitimes, conçus à la suite de sa découverte.

Le moine demeura stupéfait, incrédule, même après que le comte lui eut mis sous les yeux la bague accusatrice. — « Il faut attendre le jour, monseigneur; la nuit, à la clarté vacillante des lampes, les couleurs sont trompeuses. » — « Au diable l'incrédule! » s'écria le comte, rendu par la colère à ses anciennes incartades; « vous autres serviteurs de Dieu, vous n'êtes point inspirés par son souffle, mais par l'esprit de contradiction : vous croyez ou feignez de croire fermement aux choses invisibles; mais lorsque du doigt on vous fait toucher le mal, vous dites : Attendez que le jour nous éclaire! Le soleil du bon Dieu ne nous en apprendra pas davantage que cette lampe ciselée à Florence, et remplie d'huile de noix de Zurich; il fait plus clair ici, mon père, que dans les limbes, et aussi clair qu'au purgatoire. Parlez donc et dites ce que vous savez! vous venez ces jours-ci de donner ou d'envoyer la bague de votre ami à la dame de Toggenbourg? »

Le moine, qui avait fait le signe de la croix, en entendant tous ces blasphèmes, s'écria : « Comte, vous êtes dans l'erreur; vous tombez dans la démence!... moi, le serviteur de Dieu, je me permettrais d'attiser dans une âme, qui m'est confiée, le feu des mauvais désirs, en rappelant à sa mémoire par des signes matériels les êtres qu'elle doit oublier? Comte, vous n'y pensez point; le fait inexplicable dont nous sommes témoins, vous rend injuste, cruel; vous retombez, comte, dans vos anciens errements. Confiez-moi cette bague; je pars demain pour l'abbaye de Saint-Gall, Sa Grandeur me charge de déposer, avec votre permission, dans la bibliothèque du couvent, les manuscrits achetés ou confectionnés par mon pauvre ami. Je saisirai cette occasion favorable pour déposer la bague sur les reliques du fondateur de l'abbaye; ce simple contact suffira, soyez-en sûr, pour rendre à l'anneau sa forme première, si l'ange des ténèbres a opéré, par son souffle impur, cette incroyable métamorphose. »

Un sourire sardonique à peine comprimé passa sur les lèvres du comte. — « Faites, » dit-il au moine, « et surtout emportez

soigneusement tout le grimoire de Manesse; j'ai trop de rats dans mes domaines; la postérité pourrait se trouver privée de ces chefs-d'œuvre inconnus.»

— «Comte, une promesse avant mon départ: votre épouse n'aura point à souffrir de vos injustes soupçons? je la laisse sous la protection de la sainte Vierge et sous la garde de votre honneur de chevalier?»

Le comte lui tourna le dos, en se promenant à grands pas dans la salle.

Le moine répéta sa question.

— «Au diable l'importun! suis-je un assassin? ma femme est-elle, oui ou non, innocente? qu'elle continue à se sanctifier, sans échanger ses bagues, et elle continuera à trouver en moi l'époux le plus soumis!»

Le moine s'éloigna, à moitié satisfait seulement. L'aurore commençait à poindre; il avait des préparatifs à faire, avant de se mettre en route; il avait surtout à faire ses adieux à la comtesse.

Celle-ci avait passé toute la nuit — une nuit d'épreuve — dans la chapelle. Sa raison révoltée par le fait bizarre qui venait de troubler ses rapports avec son maître, ne pouvait se soumettre sans d'affreux déchirements intérieurs; elle luttait contre sa position nouvelle; la prière expirait sur ses lèvres. Elle demandait à Dieu la mort ou une justification éclatante; puis elle demandait grâce et pitié pour se révolter encore. La lampe, qui brûlait suspendue devant l'autel, pâlissait déjà aux premiers rayons de l'aurore, sans qu'Ida eût pu se résigner à une soumission entière.

Bartholomé entra. Dans le confessional, il eut le courage d'apostropher vivement la malheureuse femme, qui s'accusait de torts imaginaires, pour arriver à expliquer, à justifier l'épreuve que Dieu lui envoyait.

— «Oui, mon père, j'étais trop orgueilleuse du retour de mon mari vers les choses célestes; je suis punie selon mes mérites.»

— «C'est donc Manesse qui vous a envoyé ce gage? vous savez donc qu'il est vivant?»

— «Si je le savais, mon père, me verriez-vous ici dans cet état d'humiliation profonde?»

— «Que faisiez-vous dans votre cabinet?»

— « Je priais. »

Le confesseur eût été honteux d'insister davantage; il proposa à la comtesse de l'admettre à la communion.

Pendant qu'Ida était agenouillée pour recevoir l'hostie consacrée, et que ses pensées ferventes avaient rappelé l'incarnat de la fièvre sur ses joues, bleuïes par les veilles et la torture morale de cette nuit, le moine remarqua dans ce corps ployé un singulier mouvement spasmodique, et en portant ses yeux sur le sol, il crut voir que les deux genoux de la comtesse étaient soulevés par un moteur invisible, et que la pointe de ses pieds tenait à peine aux marches de l'autel. C'était comme si la rayonnement du saint-ciboire attirait par une force irrésistible la pauvre mortelle, impatiente de quitter la terre. Illusion ou réalité pour Bartholomé, cet aspect miraculeux ne dura qu'un instant; il ne communiqua point sa pensée à la comtesse, mais en son âme et conscience il demeurait convaincu que ce corps déjà si diaphane acquérait des qualités surnaturelles, ou que sous son enveloppe terrestre germait déjà la forme éthérée que revêtent, au delà du tombeau, les élus du Seigneur.

La journée, qui suivit cette nuit d'angoisses, fut suffoquante; un vent brûlant soufflait du sud-ouest, et des vapeurs sinistres s'amoncelaient sur l'horizon d'Occident, le long des cîmes jurassiques. Tout annonçait un violent orage pour le soir. Les dispositions intimes des personnages que j'ai essayé de faire connaître, étaient à l'unisson de l'état de l'atmosphère.

Bartholomé partait, le front chargé de soucis, et laissant aller à l'aventure le cheval qui portait les manuscrits de la métairie.

Le comte errait aux environs du château, allant d'une ferme à l'autre, uniquement pour ne pas sentir la marche lente du temps, et pour échapper à ses réflexions, au martyre inoui de la jalousie, qui semble augmenter avec les années, et qui ne rencontre dans nos sociétés d'autre frein que le ridicule. Dans le cours de cette journée néfaste, Ralph eut la fantaisie de visiter les chambres que Manesse avait occupées; et sous la volière, où chantaient encore les oiseaux du poète absent, il aperçut un fragment de papier, qu'il ramassa soigneusement. Dans les vers, inscrits sur ce lambeau oublié, il crut déchiffrer le nom de sa femme. Sans manifester aucune émotion devant les métayers, qui lui avaient montré le modeste appartement, il serra le papier dans sa ceinture, et sortit.

Roger de Manesse, après avoir passé la nuit sur la lisière du bois à méditer des plans extravagants, s'était de nouveau enfoncé dans les solitudes les plus profondes pendant la journée; il se sentait travaillé par le génie du mal, et espérait encore lui opposer une résistance victorieuse. Plusieurs fois déjà il avait tenté de jeter la bague, qui troublait son cerveau, et qui allumait dans son cœur des désirs inassouvis; mais cette bague étroite, faite pour une main de femme, il l'avait mise, avec la force que donne le bonheur, à l'un de ses doigts; maintenant il ne parvenait plus à l'en arracher, et les efforts qu'il y faisait redoublaient sa rage. « Reste donc dans mes chairs, avait-il fini par s'écrier, et que mon sort s'accomplisse ! »

Ses pensées l'entraînaient, malgré lui, vers la scène d'outrage qu'il avait subie dans le château de Toggenbourg; il se disait confusément qu'il lui fallait une vengeance, sans savoir encore comment il arriverait à l'assouvir. « J'ai juré de ne point remettre les pieds dans la cour de son château, se dit-il; mais rien ne m'empêche de me porter à l'entrée de sa demeure, comme un misérable mendiant, et de me faire solder mon compte... à son tour, il sera humilié, ce seigneur superbe; il me donnera la mort, que j'appelle depuis longtemps, mais il aura la rage dans le cœur; je lui dirai qu'un messager d'en haut m'a porté cette bague, et que la femme, violentée par lui, est unie avec moi devant Dieu. »

Le principe de la vengeance admis, sa folie le conseillait assez sainement; mais elle lui ôtait le sens moral; il était heureux d'affronter la mort, et ne songeait plus qu'il pourrait, par contrecoup, l'appeler sur la tête de la femme compromise. Cette lacune dans son raisonnement lui échappait; s'il n'eût été fou, il aurait été un monstre.

La journée touchait à son déclin, le soleil était caché par des nuages blafards; de loin en loin un éclair signalait l'approche de l'orage. Depuis plusieurs heures, Manesse s'était tapi derrière quelques buissons au débouché d'un chemin creux, qui conduisait vers le pont levis de Toggenbourg; il comptait y attendre son ennemi, comme quarante ans auparavant l'arquebusier du Schaechenthal avait guetté l'ennemi de son pays dans le chemin creux de Küssnacht. Tôt ou tard le comte devait passer par là; et Manesse, avec l'opiniâtreté d'un homme possédé d'une idée fixe,

était bien résolu de ne se relever que pour voir face à face le seigneur du château.

Ralph, à la vue de l'orage qui grondait dans le lointain, songeait à regagner sa demeure; il avait même devancé son valet George, qui chevauchait à quelques centaines de pas derrière son maître. A la dernière montée, dans le chemin creux, le coursier blanc du comte avait ralenti son trot; le comte pensif, préoccupé, la tête penchée sur la poitrine, abandonnait à peu près les rênes, lorsque tout-à-coup, à peu de distance du pont-levis, il crut voir se dresser une figure pâle et hâve, posée sur un corps maigre, revêtu d'une haire, puis il vit comme dans un rève cette figure s'alonger, grandir encore, tendre ses deux bras en avant, saisir de la main droite les rênes, porter l'autre sur le cou du cheval; puis il entendit une voix éclatante lui crier: « Reconnais-tu cette bague, comte de Toggenbourg? reconnais-tu cette bague? c'est ma bague nuptiale! tu es dépossédé, comte! va choisir une concubine parmi tes vassales, et laisse la femme de haut lignage et de céleste origine à qui sait l'apprécier! »

Le cheval s'était arrêté, en piaffant d'impatience, et le comte avait saisi la main téméraire, qui osait le menacer ainsi; mais à la vue d'un rubis bien connu, il allait tirer son épée pour abattre le bras de ce spectre infâme, qui se raillait de sa dignité maritale, Manesse, prompt et agile comme un écureuil, sauta de côté, en lâchant les rênes du cheval, qui emporta son maître, bride abattue, vers le pont-levis. Encore un bond, et Manesse était au haut du chemin creux, et criait au comte, qui était parvenu à la fin à maîtriser son cheval: « Ralph de Toggenbourg, c'est le sire de Manesse, le chevalier sans blason, et sans armes, le misérable couvert de dettes patrimoniales, qui te parle..... nous du moins, nous sommes quittes. » ....et en agitant au-dessus de sa tête la main ornée du rubis, il s'enfonça dans les profondeurs du bois mal famé, avant que Ralph et le valet, qui venait de rejoindre son maître, eussent pu atteindre le haut du chemin. Encore du sein de la forêt, Manesse leur envoyait des éclats de rire insultants, interrompus tout-à-coup par les premiers éclats du tonnerre. Puis tout rentra dans le silence.

— « D'où viens-tu, misérable, » dit le comte à son valet, « tu me laisses en butte aux attaques d'un ennemi mortel, ou d'un dé-

mon qui a pris sa forme; puis tu me montres ta grosse et stupide face, quand le danger est passé.»

Celui à qui Ralph parlait d'une façon si dure et si brutale, était un homme d'une cinquantaine d'années, sans distinction dans les traits et sans intelligence dans le regard; il avait l'air d'une de ces demi-brutes faites pour servir, mais fort astucieuses, fort égoïstes, qui servent en effet aveuglément aussi longtemps que leur intérêt matériel les y convie, mais qui se buttent et se redressent lorsqu'elles sentent que le pied du maître remonte jusqu'à la nuque de l'esclave.

George avait fait son temps et amassé un pécule; il était fatigué; les festins avaient cessé au château, et les jeûnes commençaient. L'ennui des mauvais traitements se joignait à la révolte du ventre, l'orgueil de l'esclave irrité au mal-aise du glouton ou de l'ivrogne, que l'on réduit à la portion congrue. Il répondit sans hésiter à son maître: «Monseigneur, le jour où vous mettrez au service de votre domestique un cheval à huit pieds, il se tiendra toujours attaché à vos derrières. Vous avez, aujourd'hui, usé trois ou quatre chevaux de serfs, sans compter le vôtre; mon pauvre vieux camarade, *le noir*, que je n'ai point quitté, est fourbu.»

— «C'est bien; laisse-là *le noir* et cours après ce misérable, là...,» en lui indiquant la portion de la forêt vers laquelle Manesse s'était précipité. Un second coup de tonnerre avait coupé court à ces explications ultérieures.

— «A cette heure..., à l'entrée de la nuit..., par cet orage, courir après un fantôme... dans la forêt de l'aïeulle... Monseigneur, montrez-moi un homme de chair et d'os, j'en aurai raison... mais je ne risque point mon âme à lutter avec le diable.»

— «Imbécile, c'est le sire de Manesse, qui vient de m'arrêter ici même... c'est lui, à n'en point douter; il habite ce bois.»

George, sans respect aucun, partit d'un grand éclat de rire: — «Où voulez-vous donc qu'il vive, et de quoi, dans cette forêt? le sire de Manesse est mort... tout le pays le sait, et le dit.»

— «Comment, tout le pays le sait.....?»

— «Monseigneur, pourquoi vous l'aurait-on dit? du plus loin que ce nom était prononcé devant vous, votre figure devenait bleue comme celle d'un pendu... Pourquoi vous aurait-on dit que Manesse étoit mort d'amour pour la dame châtelaine?...»

— «Les paysans et les vilains parlent des amours de ce drôle

infâme pour la comtesse, et il vit encore!... car enfin il vit!... et il porte à son doigt un gage....» il s'interrompit, car ces paroles ne s'adressaient plus à George; il comprima sa colère atroce et vengeresse; d'un signe impérieux de la main il imposa silence au valet, qui voulait reprendre son discours, et passa le pont-levis du château.

Les portes se fermèrent derrière lui.

L'orage en attendant s'était complètement déchaîné; un vent furieux et une pluie torrentielle se disputaient l'espace; au haut du château les girouettes criaient, et les ardoises brisées de la toiture volaient en éclats. Une nuit profonde enveloppait la demeure seigneuriale, dont les habitants s'étaient tous réfugiés avec la comtesse dans la chapelle, pour implorer, au milieu de cette lutte des éléments, la miséricorde divine.

En entrant dans la grande salle, le comte ne rencontra pas un seul serviteur. Sa rage concentrée s'en accrut. Il dit à George: « Vas chercher deux flacons de vin d'Italie. »

Tandis que la prière puisait des forces dans les régions invisibles, le crime cherchait son inspiration dans cet esprit de feu, distillé par un soleil caniculaire ou par l'infernale main des trafiquants, avides de lucre.

George apporta les deux flacons demandés par son maître.

— « Pourquoi cette seule coupe? nous sommes à deux. »

Georges obéit, en portant un second verre. Le comte lui versa à boire. « Prends et obéis. Je vais monter avec la comtesse dans son cabinet; tu nous suivras; tu te tiendras dans l'antichambre. Tu ne laisseras entrer aucune des femmes de la comtesse, et tu auras soin de regarder par la croisée de la forêt, chaque fois que tu entendras du bruit dans le cabinet. Tu ne quitteras point ton poste avant que je ne t'aie relevé. As-tu compris? »

— « Oui, monseigneur. »

— « Tu obéiras? »

— « Rien de plus facile. »

Sur ces entrefaites, la comtesse rentra de la chapelle. Au moment où elle posa le pied dans la salle du festin, elle rejeta un capuchon et un manteau qui l'enveloppait, et se présenta devant le comte dans cette belle robe blanche, qu'elle avait brodée pendant sa longue retraite. Sa figure rayonnait encore du bonheur que

donne la prière fervente; elle avait le sourire sur les lèvres, et dit à son époux, du plus loin qu'elle l'aperçut :

— « Grâces soient rendues à Dieu de votre rentrée heureuse, par un temps si noir et si chargé d'orages. »

—«L'homme trouve son chemin à travers les bois, les torrents et les orages; mais son œil se perd à sonder les profondeurs du cœur. »

— « Vous dites vrai, monseigneur; Dieu seul connaît le fond des âmes; cependant si vous daignez lire au fond de la mienne, vous n'y verrez que respect, amour, et pieux désirs formés pour vous. »

— « En vérité madame? » dit le comte d'un ton qui fit tressaillir Ida. Ses regards quittèrent les yeux de son mari, et descendirent machinalement vers le glaive appendu à sa ceinture.

Ce mouvement n'avait point échappé au comte; sans répondre un mot, il déboucla son épée, la remit entre les mains de l'écuyer et lui dit : « Dépose-la dans mon appartement. »

— Puis il offrit son bras à sa femme, en disant : « Vous plaît-il que je vous reconduise chez vous? »

— «Si vous n'êtes trop fatigué, monseigneur; votre servante sera honorée de votre visite. »

Les deux époux montèrent ensemble dans l'appartement de la comtesse. L'orage, qui s'était ralenti un instant, reprenait une nouvelle intensité. Dans les corridors et sur les escaliers le vent gémissait; il semblait l'écho des rafales sinistres, qui balayaient la cour du château, ou qui courbaient les cîmes de la forêt voisine. Les éclairs se croisaient des quatre coins de l'horison; et à chaque coup de tonnerre les vîtres du château, ébranlées, tremblaient et rendaient un son strident.

— « Quelle nuit! » dit la comtesse, en entrant chez elle.

— « Une nuit d'enfer; mais elle me plaît souverainement, elle s'accorde avec mon âme. Connaissez-vous cet écrit, Ida, «ajouta-t-il, en tirant de son pourpoint le papier qu'il avait ramassé le matin dans la chambre du poète.

— « Non, Monseigneur. »

— « Eh bien, je le connais; et quelque peu que je sache lire, j'y ai déchiffré votre nom, illustré par le chantre-paysan, qui a trouvé grâce à vos yeux.

— « Monseigneur, » dit Ida, d'un ton de reproche, mitigé par une sainte résignation.

— « Qui a trouvé grâce à vos yeux, » reprit le comte en s'échauffant. « Il faut en finir. Manesse vit; il vit dans vos alentours ; vous le voyez, Madame. Avouez-votre faute, et je vous pardonne. »

— « Monseigneur, vous êtes dans une erreur cruelle ; le malheureux Manesse ne vit plus ; ou s'il réspire, je l'ignore. »

— « Vous l'ignorez, malheureuse femme ! vous l'ignorez, et hier vous portiez sa bague, et il porte la vôtre aujourd'hui ! Ida confessez votre faute, je vous en conjure. »

— « Je ne vous comprends pas, monseigneur ; vous vous plaisez à torturer votre servante. »

— « Ida, cette heure est solennelle ; vous entendez le tonnerre au dessus de nos têtes ; avant qu'il n'ait cessé, avant que le calme ne soit rentré dans la nature, il faut que le calme rentre dans mon cœur et la certitude dans mon esprit. Comprenez-vous la portée de ces paroles, Ida ?.... »

— « Je comprends que Monseigneur, est agité par le démon du doute, comme hier, comme autrefois. »

— « Je comprends que ma femme compte toujours se railler impunément de son vieil époux. Faites votre prière, Ida. »

— « Je l'ai faite. »

— « Votre dernière prière, » s'écria le comte d'une voix aussi forte que l'ouragan, qui hurlait dans la forêt.

— « Je suis prête, monseigneur, » dit Ida avec un calme angélique. « Mes jours depuis longtemps sont comptés. Vous êtes dans la main de satan ; il est inutile de me défendre. »

— Ah ! vous confessez donc, vous avouez vos torts, votre crime ; vous savez qu'il faut l'expier ; vous êtes prête ! et depuis quand le misérable chanteur, l'hôte des bois jouit-il de votre affection céleste ? depuis quand le rubis des Toggenbourg brille-t-il à son doigt d'esclave ? »

— « Je l'ignore, monseigneur ; mais ce qui n'est plus un mystère pour moi, c'est que l'ange des ténèbres vous a privé de l'usage de votre raison. Je suis entre vos mains, monseigneur ; que Dieu vous pardonne un crime, que ne commet point votre libre et saine volonté. »

— « Il vit, il existe, vous dis-je ; je l'ai vu ; je viens de le voir ; il porte au doigt notre bague nuptiale ! »

— « Il existe! » s'écria Ida en tombant à genoux. « Ah je te remercie, ô mon Dieu! »

— « Et vous remerciez le ciel, en ma présence, de la vie de ce lâche suborneur?..... allez donc le rejoindre, et lui montrer la route du paradis. »

En disant ces mots, il s'était emparé du bras de la malheureuse femme, et l'entraînait vers la fenêtre. Ida, avec l'instinct irrésistible, qui saisit même les saints à leur heure dernière, et leur fait sentir, même en vue des joies du paradis, l'aiguillon et les angoisses de la mort, Ida s'était cramponnée aux genoux de son mari, et avait ralenti, embarrassé sa marche. Le chaste contact de cet être virginal, le rayonnement de cette nature à la fois suave et ardente, la commotion magnétique, imprimée comme par enchantement à toute la stature du comte, ces influences mystérieuses que recèle le corps de la femme la plus pure, réagirent une dernière fois sur la volonté du comte de Toggenbourg.

Il vit à ses pieds cette forme si diaphane qu'un souffle aurait pu l'enlever de terre; il la vit pâle et résignée, mais douce comme la brebis sous le couteau du boucher; et ce vieillard sentit encore une fois son cœur fléchir, et il s'écria: «Ida ne faites point de moi un assassin; un seul mot qui remette ma raison dans sa voie, un mot d'aveu, qui me dise que je n'ai point été le jouet d'un rêve; que j'ai bien réellement vu de mes yeux, ici l'émeraude, là-bas le rubis: un mot, Ida, un seul, et je pardonne, et je vous respecte, et je vous aime; car jeune et aimante, vous n'êtes point tenue d'aimer mes cheveux blancs, ni mes dures paroles; mais ce mot, dites-le et vous sauverez deux âmes.»

— « Mon époux, » dit Ida, en se redressant et en saisissant le bras droit de Ralph, « mon époux, une dernière fois, j'en appelle à ma vie passée, j'en appelle à la mère du Sauveur, qui comprend mes souffrances!... Oh sainte-Vierge, s'écria-t-elle en se précipitant à genoux devant la madone, dites-lui que sa femme est pure et innocente! »

En ce moment une violente rafale, s'engouffrant par la croisée entr'ouverte, alla soulever le cadre de l'image sainte, qui tomba par terre.

Et du fond de la forêt, on entendit une voix stridente, crier plus forte que la pluie et le vent: « Comte de Toggenbourg, je te méprise! »

— « C'est ton séducteur qui t'appelle, » s'écria le comte ; « et la vierge te renie. » Il frappa du pied le parquet, et saisissant par les deux bras la frêle créature agenouillée, il la souleva, plus rapide que l'éclair, qui sillonnait en ce moment l'horizon, et la précipita dans l'abîme béant au-dessous du château.

Puis il se rejeta violemment en arrière, et cacha sa tête chenue dans ses deux mains.

Au bout de quelques minutes de torpeur ou d'éblouissement, il se releva, et sortit précipitamment de la chambre déserte.

Il trouva Georges scrupuleusement posté à la croisée de l'antichambre, raide comme une statue de pierre.

— « Eh bien, qu'as-tu vu ? » lui demanda le comte. — Il fallut lui répéter trois fois la même question, et le secouer violemment, avant de lui arracher une réponse. — « Monseigneur, j'ai vu la comtesse portée là-bas par des anges avec des aîles dorées... » — « Sot, tu as vu la comtesse se précipiter par la croisée, et des éclairs brûler la nuque de cette femme infidèle !... » — « Seigneur comte, j'ai vu les anges agiter leurs aîles, et un nuage d'or aux pieds de la comtesse qui descendait lentement, lentement... » — « Imbécile ? est-elle restée suspendue en l'air ?... et puis après ?.... » — « Après... quand elle a disparu, j'ai entendu un gémissement... » — « Et après ?... » — « Je n'ai plus rien entendu.... » — « C'est bien !... tu diras demain aux gens du château, que tu as vu la comtesse se précipiter par la croisée, après une altercation avec moi... » — « Monseigneur, je ne le dirai point.... personne n'y ajouterait foi. » — « Tu le diras ; tu vois que je punis les rebelles... et cette nuit, tu la passeras auprès de cette fenêtre ; tu prêteras l'oreille, et tu tiendras les yeux attachés sur la forêt... demain, tu me rendras compte de ce qui se sera passé cette nuit, sur la lisière du bois. » En disant ces mots, il s'éloigna.

— « Cette âme damnée d'assassin s'imagine-t-elle que je vais veiller toute la nuit ! » Il barricada les deux portes, et s'endormit bientôt d'un sommeil profond, comme si le sinistre cabinet dont il touchait de la main les murs ne venait pas d'être témoin d'un forfait inouï, et comme si lui-même n'avait pas cru assister tout à l'heure, à une apparition surnaturelle.

LOUIS LAVATER.

(La fin prochainement).

Revue de l'Exposition de peinture

A NEUCHATEL. — 1849.

L'exposition de tableaux qui vient de s'ouvrir à Neuchâtel devait avoir lieu déjà l'année dernière ; les circonstances peu favorables du moment ont dû la faire ajourner à celle-ci. Il pouvait paraître à quelques personnes que, même aujourd'hui, elle aurait peu de chances de succès ; les événements extérieurs qui absorbent toutes les pensées ne laisseraient guères de place, disait-on, à l'attention reposée que réclament les œuvres de l'art : l'intérêt qu'éveille notre exposition nous semble assez vif et assez général pour nous prouver que ces craintes étaient excessives. Puisque les artistes eux-mêmes trouvent le moyen de s'arracher au monde des réalités actuelles pour s'enfermer dans le monde plus serein de l'idéal, il serait bien étrange que nous n'eussions pas, nous aussi, ne fût-ce que pour quelques instants, la force de les y suivre. On nous dit qu'il faut attendre pour cela des jours plus calmes. Mais quand viendront-ils ces temps de repos, ce septième jour de l'histoire, ce sabbat bienheureux auxquels aspirent les générations successives ? Et lors même que votre rêve serait réalisé demain, ô vous tous, candides lecteurs, qui en déployant chaque matin la feuille humide de votre journal, croyez y trouver sous la rubrique de Vienne, de Paris, ou de Berlin, le magique *quos ego* qui conjure les flots soulevés, lors même que votre rêve serait réalisé demain, que deviennent cependant, je vous le demande, l'art et ceux qui s'y sont consacrés ? Remarquez que je ne parle pas ici de leur existence matérielle ; je veux laisser tout ce qui touche à ces humbles réalités en dehors de la sympathie aussi bien que de l'indifférence ; je parle de leur vie intellectuelle, car eux surtout ne vivent pas seulement de pain ; je parle de l'intérêt qui s'attache à leurs travaux, et qui est une condition nécessaire de leurs succès ; je parle de l'isolement dans lequel vous laisseriez leur talent s'allanguir et peut-être s'éteindre, en renvoyant au moment où la paix sera restaurée, à vous enquérir de leurs tentatives et de leurs efforts. Voilà pourquoi

(et qu'on nous pardonne ce préambule un peu morose), voilà pourquoi nous avons vu avec une vive satisfaction que, dans sa sphère restreinte d'activité, la Société des Arts de Neuchâtel ne se soit pas laissé arrêter par des hésitations prudentes, à un certain point de vue naturelles et légitimes, mais que nous ne saurions partager. Les artistes de notre pays ont répondu à sa confiance. L'exposition qui vient de s'ouvrir est tout-à-fait au niveau de celles qui l'ont précédée, et nous ne sommes pas, il me semble, en droit d'exiger davantage. Depuis son ouverture, de nombreux visiteurs s'y sont rencontrés chaque jour. Au dehors le ciel était sombre, et, tout au milieu du brillant mois de juin, tombaient sans relâche les persévérantes ondées de l'arrière-saison : au dedans, nous retrouvions les scènes animées et riantes de la nature et de la vie. Ce contraste a peut-être ajouté quelque chose encore au plaisir qu'ont paru éprouver tous ceux qui venaient passer quelques instants au milieu des œuvres de nos compatriotes.

L'auteur d'un rendu-compte de la dernière exposition de Neuchâtel regrettait ici même que la peinture d'histoire en fût à-peu-près complètement absente. Cette année M. Fritz Berthoud, par l'envoi de deux grandes toiles, représentant le matin et le soir de la *bataille de Morat*, a largement rempli ce vide fâcheux. Ces deux ouvrages sont les seuls tableaux historiques de notre exposition. Ils méritent sous ce rapport un intérêt tout particulier qui leur est acquis sous un autre point de vue encore. Entré à vingt-huit ans dans la carrière ardue de l'art, voici quelques années seulement que M. Berthoud a pu aborder les grandes difficultés de la peinture. Il n'a pas craint de les rencontrer en face dans ces sujets de bataille où la tâche de l'artiste se complique de tant de conditions diverses de succès, et sa courageuse tentative est, il nous semble, un commencement de victoire. De ses deux tableaux, le plus ancien est une promesse, le plus récent un grand pas fait en avant: nous pouvons donc féliciter sincèrement leur auteur, et c'est là, pour notre amitié, une tâche douce et facile. Le mouvement et les idées abondent dans la première de ces deux toiles; peut-être même y a-t-il sous ce rapport quelque excès, et la rapide intelligence de l'ensemble en devient-elle plus difficile. Beaucoup de ces figures, prises isolément, sont d'une intention excellente (nous laisserons à d'autres le soin de relever çà et là certaines incorrections de dessin et de facture), mais la disposition générale dans laquelle elles se trouvent placées ne les fait pas ressortir avec toute la clarté désirable. Ce défaut qui tient peut-être à une surabondance de pensée, ne nous empêchera pas de reconnaître dans M. Berthoud une individualité prononcée, et une manière à part de concevoir un sujet, qui ne se laisse point subordonner aux conventions habituelles de l'art. S'il en résulte parfois quelque obscurité, nous croyons que c'est là un écueil moins redoutable que cette clarté mensongère due à une

mise en scène trop conventionnelle. Nous voudrions un style plus simple et plus solide dans la pose de Jean de Halwyll, figure bien inspirée du reste ainsi que celles qui terminent le groupe de gauche, et parmi lesquelles il y en a plusieurs dont l'expression est pleine d'énergie. Les accessoires témoignent dans leur variété d'une consciencieuse étude du costume militaire au XVI[e] siècle. Quant à la couleur elle a quelque chose de sombre et de froid, dû peut-être à un effet de lumière trop éparpillé. Ces défauts (si ce sont réellement des défauts) tiennent à ce que l'artiste s'est peu préoccupé de ces secrets de mise en scène qui peuvent ajouter quelque chose à l'effet produit, mais ne constituent point les qualités essentielles de l'art. On sent d'ailleurs, devant sa seconde toile, que ces secrets ne sont nullement hors de sa portée. Ouvrage plus récent de M. Berthoud, le *soir de la bataille* est très supérieur au premier. Le soleil à son coucher illumine l'horizon, on sent ses reflets jusques dans les plus fortes ombres ; surtout la disposition générale est plus libre, plus claire, plus saisissable; les plans éloignés laissent bien deviner la déroute lointaine des envahisseurs étrangers. Les montagnes du fond, les nuages anguleux qui s'avancent dans le ciel, plus simplement traités, plus sacrifiés à l'effet d'ensemble, eussent ajouté de la valeur aux groupes essentiels de la composition. Parmi ceux-ci l'arrangement du groupe central, ou tout au moins le dessin de la butte de rocher qui lui sert pour ainsi dire de piédestal, a quelque chose de trop symétrique qu'il eût été, à ce qu'il nous semble, assez facile d'éviter, au prix de légers changements dans la disposition des lignes. Le guerrier blessé qui bande sa plaie, sans être vulgaire, est cependant empreint d'une réalité trop peu choisie, et ne se lie pas assez au groupe essentiel pour ajouter à l'intelligence du sujet. La figure la plus avancée sur le tertre où sont réunis les chefs suisses pour remercier Celui qui a béni leurs armes, a quelque peu de mollesse; le mouvement de la main gauche est incomplètement indiqué, mais nous nous hâtons de dire que l'action était ici des plus difficiles à rendre ; ne pas aller au-delà, ne pas rester en deçà de la vérité, pour un moment semblable où tout a son importance jusqu'à la nuance la plus fugitive, est une tâche redoutable où les plus habiles échouent quelquefois. Le vaincu qui, sur la gauche du tableau, se relève encore menaçant, quelque heureusement qu'il soit traité, ne laisse peut-être pas assez d'importance au groupe de ce mourant assisté de deux religieux, que nous aurions aimé voir plus fermement achevé. Il y a de l'art dans la figure de femme jetée au premier plan ; sans attirer trop le regard, elle donne du mouvement et de l'intérêt à cette portion du tableau laissée dans la demi-teinte. Mais le groupe de gauche est celui sur lequel nous aimons tout particulièrement à nous arrêter; la jeune fille faisant boire un blessé est d'une naïveté d'expression pleine de charme ; la compassion voilée et contenue y apparaît avec une délicate vérité. La seconde figure, plus

jeune encore, est charmante aussi et d'une grande fermeté d'exécution, ainsi que la femme âgée qui la domine sur un plan plus éloigné; cette figure sérieuse, traitée avec une remarquable vigueur de style et de pinceau, ne vous a-t-elle pas semblé comme à nous la personnification grave et touchante de la patrie? De semblables portions du tableau ainsi que la disposition originale du sujet tout entier nous permettent de concevoir de légitimes espérances sur l'avenir du talent de M. F. Berthoud. Ce qu'il y a de neuf et d'individuel dans sa manière de concevoir une scène aussi compliquée, la recherche consciencieuse (quoique parfois incomplète) de la vérité et du style, enfin la couleur solide de son dernier tableau, voilà certainement pour lui bien des gages de succès. Sa courageuse et active persévérance fera le reste.

On a fait trop souvent ressortir les causes qui, dans la peinture suisse, font prédominer le paysage sur d'autres genres, pour que nous nous arrêtions ici à expliquer le grand nombre de sujets empruntés à la nature extérieure qu'offre notre exposition. D'une part la nature suisse et les circonstances locales invitent plus facilement peut-être que partout ailleurs à se vouer à ce domaine de la peinture; de l'autre, le paysage a été remis en grand honneur dans les écoles modernes. Mais si, au milieu de tout ce que la civilisation actuelle peut avoir de fébrile et d'inquiet, beaucoup d'âmes cherchent à se rapprocher de la nature pour s'y retremper dans son calme éternel (et pourtant, nous le savons, la nature n'est pas la complète révélation de Celui qui est la paix, et son langage tout magnifique soit-il, n'est encore que la parole inarticulée de la divine essence), il n'en est pas moins vrai que sa reproduction dans la peinture est généralement moins comprise et moins appréciée que la traduction pittoresque des scènes de la vie animée qui parlent à tous, et sont facilement saisies de chacun. Une culture plus profonde (qui le croirait?), une délicatesse plus grande d'imagination sont peut-être nécessaires pour aimer le paysage comme il doit être aimé, c'est-à-dire comme un reflet de la beauté divine. « La face de la nature est expressive comme la face de l'homme, » a dit un grand écrivain : là est le secret du charme du vrai paysage, mais là est aussi celui de son extrême difficulté. De là vient aussi cette variété dans la façon de saisir et de rendre la nature, ces tendances diverses dans les écoles de paysage qui, les unes, recherchent avant tout, dans le monde visible, l'expression, ou la poésie, ou l'idéal, les autres la vérité matérielle et la réalité. Cette distinction d'écoles est moins sensible en Suisse qu'ailleurs. Le spectacle d'une nature grandiose et variée à l'infini dans ses détails a développé de bonne heure, dans les écoles de paysage suisse, le goût d'une reproduction exacte et fidèle du réel. Cette reproduction est poétique sans doute, mais poétique surtout

pour ceux qui connaissent la nature originale à laquelle elle est empruntée. Beaucoup de nos lecteurs auront eu l'occasion de remarquer à l'étranger combien ceux qui ne connaissent pas la Suisse sont moins sensibles à ce genre de beautés, et apprécient moins cette famille de paysages qui la reproduisent. C'est presque toujours (quel que soit le génie de ceux qui l'ont traitée), c'est presque toujours par une association d'idées que cette peinture nous émeut ou nous frappe. Nous y sommes moins touchés par l'impression idéale à laquelle concourent les objets visibles et se subordonne la réalité, que par cette réalité et ces objets eux-mêmes. Mais cette part, pour l'école suisse de paysage, n'est-elle pas assez belle, et que pourrait-on désirer davantage en face de cette vue si suave et si belle prise des versants de l'Albis, et que nous devons au magique pinceau de M. Alex. Calame? De la pelouse, un jour ensanglantée, aujourd'hui si riante de Cappel, le regard s'étend sur le lac de Zug et les glaciers étincelants. La lumière matinale éclaire les cîmes et pénètre jusque dans les anfractuosités profondes des vallées; tout se modèle dans le doux mystère des vapeurs du matin; le ciel est frangé de légers nuages que semble dissiper, en se jouant, un souffle de brise; le lac s'étend voluptueusement au pied des pentes adoucies; et tout cela, on le sent, on le voit, n'est nullement composé : c'est la reproduction à peu près exacte de la nature réelle. Mais pour arriver à tant de charme, voyez quelle suavité de touche dans les croupes des montagnes, sur les pentes du Righi et les versants abruptes du Pilate! Les cimes neigeuses éclatent au soleil; et dans les premiers plans, quelle fraîcheur de verdure, quelle vivacité sereine de lumière, quelle limpidité dans les ombres! M. Calame qui est maître presque partout dans le paysage, l'est surtout dans la manière dont il traite les terrains des premiers plans de ses tableaux; il en caractérise les formes avec une variété et une vérité pleines de pittoresque, les revêt de gazons et de toutes sortes de végétations avec une profusion où l'élégance s'allie toujours à la richesse. Ses arbres aussi sont touchés avec une finesse rare; c'est cette finesse de touche, cette justesse de ton, cette exécution toujours franche qui en font le charme essentiel, car les formes en pourraient être plus belles et plus pures, ainsi que celle des seconds plans où les ombres ça et là ont quelque chose d'opaque et de presque lourd. Du reste, hâtons-nous de le remarquer, c'est le voisinage de portions de son œuvre à la vue desquelles on dit involontairement : tu n'iras pas plus loin,— qui nous inspire ces observations critiques ; les parties qui nous semblent inférieures dans le tableau de M. Calame, chez d'autres seraient peut-être des beautés. Et nous n'hésitons pas à penser que ce paysage est l'un des plus remarquables de ceux qui ont été conçus complètement en dehors du système de la pure composition ; de même que par la perfection des procédés de facture, et l'harmonie rare de son exécu-

tion, il appartient aux plus belles œuvres que nous connaissions de son auteur.

Le tableau de M. Max. de Meuron, quoique représentant, à peu de chose près, un site exact, la vallée de la Linth et le champ de bataille de Naefels, est une œuvre d'un genre très différent, mais non moins digne d'attirer l'attention. Ici tous les détails sont subordonnés à un effet d'ensemble : les nuées orageuses enveloppent les cîmes du Glärnisch ; un rayon livide, passant entre deux montagnes, projette sur la plaine une clarté verdâtre dont l'effet nous semble admirablement rendu. Il faut en juger par une belle matinée quand le tableau, assez mal exposé, reçoit en plein la lumière qui lui convient ; alors se découvrent les vastes masses des montagnes dont le modelé est exécuté avec une précision si vraie ; la plaine se dévoile et s'étend à perte de vue sous les yeux du spectateur ; éclairée çà et là de rayons voilés, coupée par l'ombre des hautes montagnes, elle n'a rien de la monotonie qui semble inhérente à la disposition de ses lignes essentielles ; ses derniers plans, perdus dans le plus fort de l'orage, sont rendus avec une remarquable poésie d'expression et de vérité. Les chênes placés sur le devant du paysage sont d'un dessin mouvementé et élégant tout ensemble. M. de Meuron a toujours excellé dans cette portion si difficile, si importante du paysage ; on se souvient du second plan de son lac de Wallenstadt, de cette lisière de chênes que balance avec grâce l'air frais du matin. Ici la difficulté était assurément plus grande ; un vent d'orage ébranle les ramures de ces arbres tourmentés qui fléchissent en gémissant ; chacun d'eux est traité avec une variété de dessin toute particulière, mais c'est surtout la vérité de leur couleur qui nous frappe, et, dans l'ensemble, l'effet de ce jour sinistre et pluvieux rendu avec tant de franchise, mais sans exagération aucune. Les détails du premier plan sont grandement traités (qu'on nous passe l'expression) ; on y retrouve l'énergie de dessin, la fermeté élégante de touche, habituels à M. de M. La vive lumière qui éclaire cette portion du tableau et fait ressortir l'obscurité vigoureuse des fonds, complète cette scène dont l'effet est incontestablement grandiose. Nous voudrions plus de largeur dans certaines portions du ciel, une couleur moins monotone dans la partie gauche du premier plan, quelques détails de plus sur cette pente gazonneuse pour en rompre l'uniformité ; mais peut-être, quant à ce dernier point, l'artiste a-t-il craint la surcharge des détails dans une toile déjà si riche en motifs intéressants. Du reste, plus nous avons examiné ce tableau, plus nous y avons découvert d'énergie et d'intentions fortes réalisées avec bonheur ; une noblesse et une fermeté de lignes remarquables ; et partout les traces de cette persistance courageuse de l'artiste qui veut rendre sa pensée en dépit de toutes les difficultés que d'autres se hâteraient de tourner sans vouloir les aborder de front. Cette œuvre est sous certains rapports, une expression fort juste de l'individualité rare de son au-

teur; elle maintient à M. de Meuron la haute place qu'il a dès longtemps conquise dans l'école du grand paysage suisse; et nous aimons à y trouver un gage de tout ce que nous pouvons encore attendre de ce pinceau toujours ferme, de cette âme où l'enthousiasme de l'art et de la nature est aussi vivant que jamais.

Un très jeune artiste, M. Alph. Robert, dont nous avions remarqué les débuts à notre dernière exposition, est représenté dans celle-ci par trois paysages où se trahit un changement complet de tendance et de manière. Elevé dans les principes de l'école genevoise et sous l'influence du grand artiste dont nous parlions il y a quelques instans, il paraît avoir fait brusquement divorce avec cette manière d'interprêter la nature. Nous avons quelques doutes non pas sur ses succès définitifs (il nous semble trop bien doué pour ne pas réussir), mais sur les avantages de la direction qu'il suit actuellement. Trop de simplicité nuit quand elle n'est pas alliée à une étude scrupuleuse de la nature. Son *paysage dans le Limbourg* est cependant d'un ton très harmonieux; les lignes des terrains sont heureuses, non moins que leurs couleurs; mais pourquoi cette disette de détails dans un paysage déjà tellement simplifié? Ce n'est pas non plus un des moindres inconvénients de la tendance à laquelle M. R. se livre aujourd'hui que de solliciter dans la mémoire une comparaison involontaire avec les paysages des anciens maîtres; nous nous gardons bien de dire que ses ouvrages soient des pastiches; nous l'engageons seulement, en nous appuyant sur une autorité qui a plus de poids que la nôtre, à ne pas se laisser égarer par sa facilité même. Nous le rendons attentif à l'absence presque complète de plans dans les arbres de son *paysage du Dauphiné*, ainsi qu'à l'exécution molle des figures. En échange son petit *paysage suisse* est d'une fort jolie couleur; mais pourquoi ce fond bisarre qui n'est ni nuage ni montagne? Coloriste comme il nous paraît l'être, doué d'une main souple et docile, que M. Robert recherche avant tout la vérité, la nature, et son individualité propre, et il finira par se trouver lui-même; mais qu'il se défie des entraînements de l'imitation, ainsi que de l'exagération de quelques-unes de ses qualités.

Il y a aussi un changement complet dans la direction suivie jusqu'ici par M. C. Calame, et ce changement nous semble heureux; il a abandonné les verts crus dont l'effet est toujours si défavorable en peinture. Quelques-uns de ses paysages, entre autres l'étude faite dans un *jardin à Môtiers-Travers* nous paraissent d'une bonne exécution et d'une excellente couleur; les deux maisons, l'une en pleine lumière, l'autre dans le clair-obscur, sont des portions empreintes d'une grande vérité; le premier plan est moins heureux; pourquoi M. C. n'a-t-il pas usé de plus de liberté dans la disposition de ces plantes potagères, de plus de pittoresque dans le dessin de ces figures? — Ce que M. C. nous semble le mieux comprendre, ce sont les lignes du paysage; nous voudrions retrouver, particulièrement

dans les accessoires de ses premiers plans, le goût qu'il porte dans la distribution générale de ses sujets. Nous l'aurions désiré surtout dans celui de ses ouvrages que nous préférons à tous les autres, sous le rapport du style, de la couleur et de l'exécution; il y a dans les fonds de ce paysage *(le Creux-du-Vent)* beaucoup de largeur et de franchise; la teinte d'un gris délicat qui règne sur l'amphithéâtre de rochers, l'effet des arbres à gauche, tout cela est heureux; en échange, les figures du premier plan manquent de pittoresque; les végétations et les détails du terrain semblent faits de pratique, et ne sentent pas vivement la nature comme le reste du tableau.—Le *Prieuré* de Môtiers a aussi de bonnes qualités, quoique le ton général en soit trop faible: pourquoi n'avoir pas profité des ressources de couleur que ces vieux murs pouvaient offrir? — La *halte de touristes* est composée d'une manière agréable; les figures sont pittoresquement disposées sauf celles du premier plan, mais le ton général est terne, et tout le tableau empreint d'une certaine sécheresse peu en harmonie avec ce genre du paysage animé qui réclame avant tout une exécution fraîche et savoureuse. Nous le répétons en terminant, il y a dans quelques-uns des paysages de M. Calame un progrès très sensible, et nous ne serons pas le seul à l'en féliciter.

L'une des vues des *Gorges du Seyon*, de M. de Merveilleux, est d'une vérité naïve, et d'une fraîcheur de coloris qui nous a fait un vif plaisir; le sapin de gauche, d'un ton lourd et cru, en dépare un peu l'ensemble qui gagnerait aussi à une touche plus accentuée dans les devants, ainsi qu'à une plus grande largeur dans la lumière trop interrompue. Dans la *vue prise aux environs de Pierre-à-Bot*, le ciel est d'une finesse charmante non moins que les lointains gracieusement découpés sur un lac tranquille. La couleur des terrains est bonne et vraie, mais il y a dans les détails de cette portion des études de M. de Merveilleux trop d'uniformité, et dans les arbres du second plan une certaine sécheresse. Les pas faits en avant par M. de Merveilleux sont assez marqués, pour qu'à l'avenir il ne se laisse plus arrêter par cette défiance excessive de lui-même qui n'est chez lui autre chose qu'une rare modestie.

Nous retrouvons avec un vrai plaisir, dans les trois tableaux de M. Ed. de Pourtalès, les qualités de coloriste aimable et lumineux qui le caractérisent. Le plus considérable de ses paysages *(vue des Mythen)* est d'un effet général très harmonieux; nous en aimons surtout le ciel et les montagnes. La vue semble prise d'un peu haut, et c'est à cette circonstance peut-être que sont dues certaines lignes moins heureuses: nous voulons parler surtout de la montagne de gauche et de la rivière qui la côtoie. La plaine de Schwitz nous paraît occuper une place trop étendue relativement à l'intérêt que peut ajouter cette portion du paysage à l'ensemble de la composition. Les devants, quoique d'une couleur solide et ferme, pourraient être traités avec plus de li-

berté. Tout cela n'empêche pas que ce tableau ne soit d'un choix habile et d'un effet qui charme. Le talent particulier de M. de Pourtalès pour la reproduction de ces lointaines perspectives de montagnes qu'il a toujours affectionnées ressort surtout dans sa *Vue des Alpes*, où les teintes vaporeuses du soir sur les glaciers et la rive opposée du lac sont remarquablement bien rendues; mais pourquoi le premier plan est-il d'une exécution si molle et si négligée?—Le *faubourg de Lugano* est d'une couleur et d'une composition qui sourient à l'œil; des teintes d'ombres légères plus largement réparties n'eussent-elle pas ajouté à l'effet du tableau qui n'a pas complétement le vigoureux aspect de la peinture à l'huile? C'est à M. Pourtalès lui-même que nous soumettons ce doute exprimé devant nous par l'une des personnes qui savent le mieux apprécier son talent aimable et facile.

M. Karl Girardet nous a envoyé deux tableaux, charmants de finesse et de couleur. Plus peintre peut-être, dans une certaine acception du mot, que son frère Edouard dont nous aurons à parler tout à l'heure, K. Girardet est doué d'une finesse de touche et d'un moëlleux de pinceau qui s'accordent à merveille avec le genre de sujets auxquels il s'attache de préférence. *L'effet d'hiver au bord du lac de Lungern*, est un chef-d'œuvre d'exécution. Les fonds vaporeux et froids, la dentelure légère des arbres sur l'éclat transparent de la neige, par une belle journée hivernale, sont rendus avec une rare habileté; les quelques figures qui animent la scène sont groupées avec art et touchées d'un pinceau délicat et fin. Cette combinaison du *figuriste* et du *paysagiste* nous semble singulièrement heureuse chez K. Girardet. Nous la retrouvons avec charme dans cette vue d'un *carrefour du Caire*, dont le coloris est si brillant, et qui nous semble, sous ce rapport, supérieur au *couvent de Franciscains à Alexandrie*, ouvrage du même artiste, appartenant au Musée de Neuchâtel. Dans son dernier tableau la couleur est à la fois plus riche et plus profonde; l'exécution de l'artiste fait sentir maintenant le corps même des objets, tandis qu'autrefois il s'arrêtait plus ou moins à la surface. Voyez avec quel relief de modelé cette coupole s'arrondit dans la lumière du ciel, comme les ombres azurées et lumineuses des plans intermédiaires ajoutent à l'illusion de la perspective? Remarquons cependant que cette exécution un peu coquette, qui ajoute parfois au charme de semblables sujets, ne serait pas toujours aussi heureuse dans un genre tout ensemble plus sévère et plus étendu. M. K. Girardet est fait pour y réussir comme il a réussi dans un autre ordre de sujets, et nous ne doutons pas qu'il ne sache alors rencontrer de nouvelles ressources dans son talent si souple et si varié. Ajoutons enfin que dans son croquis à la mine de plomb, *le champ des morts au Caire*, nous avons retrouvé cette grâce (grâce funèbre dans ces deux petites figures de femmes fort bien indiquées), cette élégance de trait, que M. Girardet possède d'une façon si marquée.

Des sept tableaux que M. Léon Berthoud destinait à notre exposition, il n'a pu en terminer à temps que six; nous regrettons particulièrement que sa *vue de Castel Gandolfo* soit restée inachevée sur le chevalet, car elle eût été, si nous ne nous trompons, de ce genre que le public aime et comprend volontiers. Pour rendre compte des ouvrages de M. Berthoud il nous conviendrait fort de passer ici la plume à quelque juge plus désintéressé, mais ce suppléant désiré ne se rencontre pas : que nous reste-t-il donc à faire si ce n'est de changer de main, et d'écrire le paragraphe qui va suivre *manû sinistrâ?* Cependant, que M. Berthoud se rassure : en dépit de ces derniers mots l'augure est favorable. Le plus grand des tableaux de M. Berthoud, *marche des troupeaux dans la campagne de Rome*, nous plaît par son originalité; cette toile est empreinte d'une harmonie de pensée, de lignes, et de couleur, faite pour reproduire chez le spectateur l'impression sévère qui paraît avoir animé l'artiste dans la composition de son sujet. Les spectateurs habitués au ciel conventionnel de l'Italie ne s'y complairont guères; nous avons été charmé d'entendre ceux qui ont étudié le pays en artistes, en retrouver ici au contraire le caractère véritable. L'extrême simplicité de ce tableau, simplicité qui n'exclut point la grandeur, est une autre qualité que, sans scrupule, nous nous plaisons à faire ressortir. L'artiste n'a eu recours à aucun artifice de lignes ou d'exécution, et nous voulons voir dans cette candeur, dans cette bonne foi de procédés, un symptôme de force et un prélude de succès. Nous aimons cette scène rustique qui, sous le ciel latin, nous reporte aux temps du vieil Evandre, la marche du pasteur cadencée aux sons de la musette, la poussière qui tourbillonne sous les pas du troupeau bêlant, et nous trouvons dans ce sujet si simple un contraste heureux avec la grandeur sauvage du ravin profond de Falérie qui se replie vers le Soracte, avec le ciel orageux dont les dégradations sont bien accidentées, avec les lignes simples et belles qui terminent l'horizon. En exprimant à M. Berthoud le vœu que sa couleur solide et vraie du reste, gagne encore en éclat, son exécution en transparence, ses devants en fermeté et en relief, nous le félicitons sincèrement d'avoir mené à bien ce poétique paysage traité dans des dimensions qu'il n'avait pas abordées jusqu'ici. — Ses *acqueducs sur la voie latine* nous plaisent davantage sous le rapport de la couleur; un soleil du soir chaud et coloré déchire les nuages et illumine çà et là les ruines; l'exécution ici est moëlleuse et soutenue; mais nous aimerions dans le ciel un peu plus de finesse, et nous regrettons d'ailleurs qu'un cadre trop petit envahisse le premier plan et nuise à l'effet d'ensemble de ce petit tableau. — Le *lac de Némi* est d'un aspect doux et poétique; la sereine lumière du soir se reflète dans une onde calme qu'aucun souffle ne ride; enveloppé d'un chaud rayon, le chévrier est paresseusement étendu sur la rive gazonneuse. L'effet des arbres de droite qui se détachent sur le ciel lumineux ne manque pas

de mystère ; mais la portion opposée gagnerait beaucoup à une exécution plus ferme et plus large tout à la fois. — Nous remarquons un effet riant dans la petite vue prise *sur les bords du gave de Pau;* le fond du tableau est d'une grande finesse, mais certaines portions sont empreintes de sécheresse, et les taillis de gauche ne sont point suffisamment achevés. — Si l'on reconnaît dans l'*Église de Sainte-Agnès* l'étude des meilleurs maîtres, on retrouve dans les *rochers de la Sierra-Morena* (il paraît qu'on peut avoir des rochers en Espagne comme on y a des châteaux, car M. Berthoud, que je sache, n'a pas traversé ce pays dans ses voyages d'artiste) une étude sérieuse et forte de la nature ; la couleur de ce tableau est vigoureuse, on y sent une verve franche dans l'exécution. M. Berthoud paraît préférer ce genre de sujets sévères, et ne pas craindre la tristesse des solitudes. Pas une trace de végétation sur cette route de montagne ; rien qui y repose le regard, si ce n'est un maigre filet d'eau qui se perd dans les ravins ; pas d'autre perspective que les rochers et le ciel; mais ces deux petites figures spirituellement indiquées qui chevauchent côte à côte, et s'enfoncent résolument dans les gorges de la Sierra, suffisent pour animer la scène, car, sachez-le, ces deux cavaliers ne sont rien moins que Don Quichotte et Sancho. Ils s'en vont, si je ne me trompe, vers la Roche Triste, où le chevalier doit accomplir de si charmantes extravagances. Regardez-le, ce dernier croyant du moyen-âge ; sa visière est baissée ; sa lance menace le ciel : est-ce qu'il ne figure pas admirablement l'enthousiasme qui s'avance, le front haut, sur les chemins, hélas ! si durs de la réalité ? Et Sancho, comme il est affaissé sur sa chère monture ! Sans doute il dévide son interminable chapelet de sentences judicieuses ; il trouve que le poids du jour est bien lourd à porter, que c'est une rude poursuite que celle de la gloire; il songe à l'ombre fraîche de la posada ; il aperçoit peut-être dans le lointain l'éternel mirage de son île... Qu'on nous pardonne cette digression à propos d'un paysage que peu de personnes auront remarqué peut-être. Hélas ! n'avons-nous pas tous, au dedans de nous, un aventureux chevalier de la Manche et un sage mais prosaïque conseiller, et tandis qu'ils devisent entr'eux, ne nous avançons-nous pas, nous aussi, vers l'inconnu, vers la Roche Triste, en croyant atteindre, à chaque détour du chemin, l'oasis parfumée et fraîche, l'île fortunée de Barataria, la moins mauvaise des monarchies ou la meilleure des républiques....? Encore une fois, lecteur, pardonnez-nous de divaguer ainsi ; nous sommes au bout ; il ne nous reste plus qu'à dire un dernier mot à M. Berthoud, en lui recommandant une étude toujours plus scrupuleuse de la nature qui, combinée avec son vif sentiment de l'idéal, avec ce que nous oserions appeler la distinction naturelle de son talent, lui préparera, nous aimons à le penser, le succès qu'il ambitionne, celui d'obtenir une place dans l'école des paysagistes individuels et sérieux.

M. G. Grisel que nous voudrions voir entièrement voué à la libre culture de son art montre, dans les ouvrages qu'il a exposés cette année, de nouveaux et très sensibles progrès. Sa peinture à l'huile a surtout gagné en largeur, en transparence de coloris. Son *souvenir de la Handeck* est d'un effet heureux (aussi plaît-il généralement), d'une touche spirituelle et facile; l'eau y est rendue avec beaucoup de vérité ; M. Grisel paraît réussir dans cette partie difficile du paysage ; ainsi dans la *la vue prise au-dessus de la chute inférieure du Reichenbach*, le mouvement de l'eau est reproduit avec une grande vivacité de touche ; en revanche, les arbres nous y plaisent moins, et nous préférons de beaucoup, sous ce rapport, une très petite aquarelle du même sujet dont la composition est pleine de charme. *Un chalet au Val d'Illiers*, sépia traitée avec liberté et hardiesse, nous semble marquer un pas en avant dans la marche de l'artiste, non moins qu'une charmante *étude de chênes* dont l'originalité nous a fait un vif plaisir. Des deux aquarelles, le *Reichenbach* et un *chalet sur le chemin de Meyringen au Hasli-Grund*, l'une et l'autre fort jolies, nous préférons la dernière. C'est aussi une charmante étude que le *moulin au Val-de-Ruz* ; on y retrouve le sentiment naïf et fin de la nature que nous nous plaisons à reconnaître dans M. Grisel. L'arrangement heureux des lignes, et la recherche du style nous semble caractériser la *Vue prise entre Môtiers et Boveresse.* Les prix modestes que l'artiste met à ses ouvrages devraient inviter, nous semble-t-il, ceux qui aiment la peinture à en enrichir leurs albums. Dans la plupart des études de M. Grisel, on trouve de l'esprit, de la clarté, des effets piquants, parfois la hardiesse et l'originalité. Qu'il se défie de l'abus des détails où sa facilité même l'entraîne, qu'il recherche plus encore qu'il ne l'a fait jusqu'ici, le sérieux et le grand dans le paysage : il trouvera là une impulsion toute nouvelle à laquelle nous aimerions le voir s'abandonner. — Les aquarelles de M. Blum sont d'un travail consciencieux. Celle que nous a envoyée Mlle Brélaz est pleine de fraîcheur et touchée avec cette largeur et cette franchise qui nous rappelle la manière anglaise. Ces qualités nous font regretter que ce soit là l'unique ouvrage que nous ait confié son auteur. — La *vue de Neuchâtel prise au Tertre* de M. Moritz, fils, nous a frappé par son exactitude.— Nous avons retrouvé dans les jolies aquarelles de M. Moritz, père, particulièrement dans celles qui datent de Florence et de l'Italie, ses qualités de dessinateur consciencieux et d'aquarelliste habile. La *loggia dei Lanzi* est d'un effet très agréable, non moins que cette vue des façades extérieures de la *Galerie de Florence*. Les *maisons de paysans* d'Uri et d'Untervald sont précieuses comme caractère local; celle dont le sujet est pris à Iseltwald, a quelque chose de très pittoresque.

Les tableaux d'intérieur semblent fournir une transition naturelle entre les paysages et les sujets de genre; ils sont moins nombreux cette année que dans nos précédentes expositions. M. Aurèle Robert, occupé d'autres travaux, ne nous a envoyé que deux petits tableaux, mais l'un d'eux, il faut le dire, est un vrai chef-d'œuvre d'exécution, de vérité, d'illusion. C'est une étude faite d'après nature de la *sacristie d'une des églises de Lugano*. Quelques figures remarquablement bien *réussies* animent la scène ; celle qui occupe le centre du tableau, le prêtre portant le saint sacrement, est d'un effet aussi heureux que nouveau, non moins que celle de gauche, le jeune moine allumant des cierges ; les détails qui prêtent toujours tant d'intérêt aux peintures d'intérieur, les boiseries surtout sont traités avec une rare habileté de touche, avec un sentiment de la perspective qui nous a rarement autant frappé dans les beaux ouvrages de M. Robert. Mais c'est surtout la lumière dont l'effet a quelque chose de prestigieux : des deux fenêtres du fond (ici, et dans quelques autres portions de l'ouvrage, nous aurions désiré peut-être quelques sacrifices de vérité matérielle faits au pittoresque), des deux fenêtres du fond, elle rayonne dans l'intérieur, projette à la voûte des reflets adoucis, et glisse sur ces pavés de marbre que l'artiste sait si bien rendre, avec une légèreté, une plénitude, un éclat lumineux et tendre que l'on ne peut trop admirer. Cet ouvrage où M. Robert déploie toutes les qualités d'un peintre consommé dans son genre, nous a rendu plus difficile pour son *intérieur de cloître*, sujet d'un choix moins attachant et moins heureux : les arbres au fond du préau sont d'un vert cru que nous n'avons pu bien comprendre ; les figures du premier plan laissent à désirer sous le rapport du costume, du type, et de l'expression. Et cependant, ici encore nous avons retrouvé la main d'A. Robert, et ce sentiment plein d'élégance du genre des intérieurs qui s'est rarement produit d'une façon aussi parfaitement heureuse que dans l'étude de sacristie dont nous parlions tout-à-l'heure. Il y a là de quoi défrayer des compositions importantes, et nous espérons que M. Robert tirera grand parti de cette bonne fortune d'artiste.

Nous arrivons tardivement aux sujets de genre qui occupent cependant quelques-unes des premières places dans notre exposition. M. Edouard Girardet, hâtons-nous de le dire, marche de progrès en progrès; encore quelques pas dans la voie qu'il s'est faite, et son nom pourra être rapproché de celui de Wilkie: la finesse de l'expression qu'il donne à ses figures, le naturel des poses, la bonhomie, la gaîté, et, pour tout dire en un mot, l'*humour* qui sont répandus sur les scènes créées par son pinceau, lui promettent cet honneur. Son *maître d'école* est l'une de ses compositions les plus charmantes; le petit écolier villageois, objet d'une conférence solennelle entre son aïeule et le vieux pédagogue, exprime à merveille et de la façon la plus

naïve l'embarras d'une conscience qui n'est pas absolument au large, et le calme d'une âme déjà forte qui, au milieu de l'injustice des hommes, se réfugie dans son for intérieur, proteste silencieusement contre des accusations exagérées, et attend des jours meilleurs; sa pose est excellente; le geste de sa main gauche un trait de nature. L'expression du vieux maître qui eût pu être mieux accentuée encore, n'en est pas moins admirable, et nous frappe par son originalité ; la pose de la grand-mère du petit accusé est parfaite de naturel. Le coloris du tableau a beaucoup de douceur et d'harmonie; l'exécution est d'une facilité qui nous semble dangereuse, car si M. Girardet a gagné constamment quant à la liberté, à l'aisance qu'il apporte dans la combinaison de ses scènes, il nous paraît que sous certains rapports de facture, il est resté au niveau si ce n'est au dessous de quelques-uns de ses anciens ouvrages, tels que la *bénédiction paternelle.* — Dans les *plaisirs de l'hiver*, M. Ed. Girardet semble avoir rencontré une veine nouvelle; cette scène, au premier abord, n'attire pas autant que le *maître d'école*, peut-être parce que l'action étant moins concentrée, l'intérêt se trouve un peu éparpillé sur les divers épisodes qui la composent; mais quelle finesse, quelle variété dans chacune de ces figures, depuis le petit bernois triomphant, tout glorieux de conduire le train principal de ce cortège de *glisseurs* et tout ébouriffé par la rapidité de la course, jusqu'au vieux magister de village qui, peureux et chagrin, se gare en ricanant de ce tumulte peu favorable aux travaux littéraires de l'école dont l'heure va bientôt sonner! Examinez ce petit peuple et vous y trouverez tout un monde en raccourci, depuis ce gros poltron qui, sur la gauche du tableau, tient égoïstement ses deux mains dans ses poches, jusqu'à ce terrible souffleur de cornet qui sera plus tard le charme et la terreur de la contrée. Le petit garçon qui, vers la droite, cherche à échapper à la razzia générale, est d'une délicatesse d'expression tout à fait captivante; nous en dirons autant de cette jeune fille conduisant sa petite sœur sur un traîneau d'un nouveau genre, et dont le mouvement, l'air de tête (bien que la tête soit un peu forte) est plein d'une charmante et naturelle élégance. N'oublions pas la triste scène qui se passe dans la pénombre de cet escalier; voyez cette matrone à l'air revêche, une main dans la poche de son tablier, l'autre étendue avec un geste si catégorique vers le petit malheureux condamné à renoncer aux joies de ses camarades: ne dirait-on pas une Agrippine de village? et le pauvre délinquant, ne semble-t-il pas à le voir monter les degrés de cet escalier, qu'il marche au dernier supplice? Quel désastre! C'est le deuil au milieu de la joie, les larmes éternel accompagnement de l'allégresse universelle.... Nous ne nous arrêterons pas à relever quelques incorrections de dessin dans ce tableau riche d'idées; le paysage d'hiver qui en forme le cadre est rendu avec une incontestable habileté; la couleur enfin est vraie, mais aurait pu, nous semble-t-il, être plus séduisante. — Disons un

mot en terminant des aquarelles que M. Girardet a jointes à ses tableaux à l'huile. *La pipe du grand-père* est des trois celle que nous préférons. Enseveli dans un vaste fauteuil, tournant le dos au spectateur, l'aïeul sommeille; ses petits enfants, assis à terre, jouent avec sa pipe; le petit-fils, d'un sérieux parfait, aspire l'air, tandis que sa sœur avec la gravité bouffonne et charmante de l'enfance, allume le tabac de sa petite main potelée (un peu trop potelée). Tout cela est rendu avec une grande finesse. — La scène du *galant suranné* est composée avec goût; il y a beaucoup de charme dans le mouvement de la jeune fille, dans les lignes de sa taille; mais la tête et l'expression laissent quelque chose à désirer. Quant au vieil amoureux il est décidément trop affaissé par l'âge, et ne rappelle en rien, par la vivacité du regard, les vieillards si verts encore de l'école flamande. — Les accessoires et l'effet général de *la provende en danger* sont fort bien traités; il y a, dans le type du chasseur, quelque chose d'un peu vulgaire; nous y eussions voulu plus de mâle rudesse. Mais l'expression d'un homme satisfait de sa journée, surpris au beau milieu de son repas par un bruit fort suspect, est rendue avec une vivacité qui excite le rire malgré l'extrême gravité de la situation. — Félicitons M. Girardet du bonheur qu'il rencontre dans ses travaux et recommandons-lui, au nom de l'art, de ne pas négliger les sujets élevés auxquels il doit ses plus précieux succès. Pour nous, son plus beau titre est d'être le peintre de la *bénédiction paternelle*, ou de cette *scène pastorale* que nous avons admirée à Berne, en 1846. Là est le vrai but de l'art, là est l'idéal.

L'*églogue antique* de M. Albert Meuron est une paisible scène dont nous aimons la grâce et le doux soleil; le paysage est traité dans un goût original; le groupe de jeunes filles qui suivent en rêvant les sons de la mélodie champêtre, est ajusté avec bonheur, mais les expressions des figures sont imparfaites; le corps du flûteur se profile avec élégance sur le fond obscur de la forêt, mais pourquoi M. Meuron dont le goût est généralement pur, a-t-il donné à sa chevelure cet arrangement coquet, en même temps qu'il négligeait de bien accentuer l'intention de la physionomie? La molle quiétude qu'on éprouve à l'ombre des bois dans les pays du midi est bien rendue dans la pose de cet auditeur paresseux qui, le coude appuyé sur une peau de chèvre, relève nonchalamment la tête vers le musicien; c'est aussi une idée heureuse que celle du berger assis à l'écart, écoutant de loin les soupirs de la flûte pastorale. Nous voudrions plus de fermeté dans le modelé de quelques-unes des figures, plus d'unité aussi dans la manière de les grouper, çà et là quelque chose de moins sec. Tout cela ne nous empêche pas de trouver charmante l'étude de M. Meuron. Elle a remplacé, quoique très imparfaitement, dans notre exposition, *ses jeunes filles se reposant à l'ombre d'un bois*, que nous regrettons beaucoup de n'y avoir pas rencontrées.

M. Moritz, fils, a exposé trois tableaux de figures. Nous connaissions déjà de lui une composition analogue à sa *prière avant le repas:* l'ordonnance de cette scène est simple et juste, la lumière bien distribuée ; nous critiquerons en passant la physionomie du père de famille dont le choix n'est pas heureux. — Le tableau représentant *Marthe et Marie auprès de Jésus*, témoigne de louables efforts. M. Moritz est sorti ici de son genre habituel, et nous ne pouvons juger ce dernier morceau que comme une tentative ; c'est donc simplement à titre d'avertissement pour l'avenir que nous nous permettrons de lui signaler (après avoir rendu justice à la simplicité de sa composition qui mérite de vrais éloges), le danger de tomber dans l'immobilité ou la raideur, et en voulant reproduire la sérénité ou l'élévation religieuse, d'aboutir au manque d'expression. Une des difficultés les plus grandes des sujets de piété consiste dans une juste combinaison du beau physique et du beau moral : on pourrait, selon le degré où cette combinaison s'y est opérée, distinguer entre elles les différentes écoles de peinture religieuse. De nos jours, on a poussé à l'extrême, dans une fraction de l'école allemande, ce que j'appellerais le *principe ascétique :* on dirait que M. Moritz a cédé à cette tendance fâcheuse. Il y a dans l'angle facial de ses têtes un certain manque de noblesse, dans les accessoires, les draperies, etc: une absence de richesse, d'ampleur, de réalité, qui semble systématique. Du reste, les ressources nécessaires pour traiter des sujets semblables (les modèles, par exemple) ne peuvent guères se rencontrer dans un pays tel que le nôtre, et nous le répétons, l'ouvrage de M. Moritz est une étude, plus encore qu'un tableau. — Nous préférons de beaucoup le dernier sujet traité par lui. Le *pot au feu* est une idée fort heureuse, une spirituelle satire dont nous lui faisons compliment ; le dessin a quelque chose de facile, la scène est bien disposée, mais l'exécution pourrait avoir plus de saveur, les détails plus de pittoresque et de variété, l'aspect général de la toile quelque chose de plus solide qui ne rappelât pas autant la peinture à l'aquarelle. Ce n'est pas que certains accessoires ne soient fort bien traités, ainsi le chat profitant de la distraction de la ménagère est tout-à-fait réussi. Les qualités de cette composition nous font penser que c'est là surtout le genre qui convient au talent de M. Moritz. Nous retrouvons aussi dans ses aquarelles, le *premier-né*, et le *grand-père et son petit-fils*, un sentiment naïf, des intentions gracieuses, quelque chose de bonhomique, mais qui gagnerait beaucoup à être rehaussé par une exécution plus franche et plus vive. Nous ne croyons pas nous tromper en demandant à l'artiste de s'inspirer plus encore de la nature qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

Deux tableaux d'artistes étrangers ont été obligeamment envoyés à l'exposition par leurs propriétaires, pour combler les vides laissés par plusieurs ouvrages annoncés qui malheureusement ne nous sont point encore parvenus (ceux de M. Zuberbuhler, de Rome et de M. Edm.

Tschaggeny, de Bruxelles). — L'*Ostérie* de Schopin est une scène de genre gracieusement composée et peinte avec une facilité rare. Deux robustes compagnons vont entrer en querelle à propos de quelque manœuvre frauduleuse employée dans le jeu de la *mourre;* de belles jeunes filles languissamment accoudées, et qui peut-être ne sont pas complètement étrangères au fond de la dispute, les regardent en souriant comme s'il s'agissait d'un spectacle donné pour elles; on se demande comment finira l'affaire, et l'on n'est pas très rassuré en voyant la façon dont un énorme couteau est planté jusqu'au manche dans un pain jeté sur la table. Cette composition, malgré son éclat, ne porte pas complètement, si nous devons en croire ceux qui connaissent bien l'Italie, le cachet du pays, et l'on a quelque peine à y reconnaître ces vigoureuses matrones, ces rudes et pittoresques romains qui festoyent longuement dans leurs ostéries aux beaux jours de l'automne. — A tous égards, Robert-Fleury est supérieur à Schopin tant pour le choix du sujet que pour la manière sérieuse et large en laquelle il l'a traité. Si l'expression du philosophe Ramus laisse quelque chose encore à désirer, sa tête n'en est pas moins rendue avec vigueur; l'angoisse est remarquablement bien peinte sur la figure élégante du disciple aux écoutes; les accessoires sont traités avec une grande *maîtrise;* l'effet général et l'harmonie du tableau rappellent tout-à-fait les belles productions des maîtres.

Les toiles trop peu nombreuses que nous devons à M. van Muyden sont d'une distinction rare. Ici, la noblesse, la poésie, le style nous semblent les qualités dominantes et distinctives. La *jeune mère et son enfant* ont un charmant caractère : que d'expression dans ces paupières baissées, quelle pureté dans ces traits, quelle dignité décente dans la pose de cette jeune femme! Le coloris est plein de lumière et d'harmonie, l'exécution de délicatesse; nous voudrions çà et là plus de sévérité dans certaines lignes (dans la main droite, par ex.), ainsi que dans les accessoires de l'ajustement, ce qui n'empêche pas qu'un goût remarquable ne soit empreint sur l'ensemble de cette composition. — *L'intérieur d'une maison des Abruzzes* est d'une couleur transparente et vigoureuse; l'idée du tableau singulièrement attrayante. Nous voudrions plus de vie dans cette jeune enfant qui, tout en filant, berce avec une sollicitude touchante le sommeil du petit être confié à sa garde; mais sa pose est charmante non moins que celle de la mère rentrant des champs dans le fond de la chaumière. Le peu d'espace dont nous pouvons disposer pour nos exhibitions, n'a pas permis de placer celui-ci dans tout son jour : il eût singulièrement gagné à se trouver en pleine lumière. — La *jeune gardeuse de moutons de San-Germano* nous transporte vivement en imagination dans ces pays du midi, aimés du soleil et de la poésie; le ton chaud de la lumière, la transparence des ombres, font bien ressortir cette simple scène; il nous semble entendre les finales traînantes et mélancoliques de la

cantilène résonnant dans les solitudes de la campagne de Rome, dont on nous dit que les simples lignes du paysage indiquent très-heureusement le caractère. Avec la grâce de sa physionomie, son regard velouté que de longs cils voilent à peine, sa bouche naïvement entr'ouverte, cette jeune bergère nous charme. Elle marche, elle chante, et, tout en chantant, la petite magicienne nous entraîne sur ses pas. Nous avons entendu critiquer son costume comme peu élégant : il y a pourtant je ne sais quelle grâce agreste dans cet ajustement rustique; mais la lente démarche de l'enfant est surtout remarquablement bien rendue; les moutons sont traités avec facilité et franchise; nous ne trouvons à blâmer que dans quelques tons crus du premier plan, dans quelques négligences de détail, où il nous semble retrouver des traces de l'école allemande par laquelle l'artiste a passé. Nous avons à nous féliciter de cette visite d'un compatriote distingué qui nous semble destiné à un bel avenir dans la voie originale qu'il s'est choisie. Comme Léopold Robert auquel il fait involontairement songer, M. van Muyden s'inspire surtout de la nature et d'une nature de choix. Robert, dans sa poursuite extrême du style, recherchait avant tout les lignes châtiées et calmes, quelquefois même un peu placides; M. van Muyden s'étudie à reproduire le mouvement et la vie : une direction semblable ne peut pas tromper.

Mademoiselle Eckardt, dont nous suivons avec beaucoup d'intérêt le développement artistique (pardonnez-nous ce barbarisme) a exposé trois *têtes d'étude*. Dans l'une particulièrement, celle du vieillard, l'expression la plus vraie, la plus sentie, s'unit à un dessin fort et accentué; le front est d'une solidité, d'une fermeté de plans toutes viriles; le bas de la figure est aussi parfaitement rendu, les yeux habilement noyés dans l'ombre; le coloris est un peu terne, çà et là on sent quelque maigreur, quelque sécheresse; les mains, par suite d'un déplorable accident survenu au modèle, n'ont pu être achevées; avec tout cela, cette étude fait grand honneur à l'artiste.—Celle de jeune homme (N° 22) est aussi pleine de vie, et d'un large traitement; le teint est cependant un peu uniformément brun; nous voudrions voir cette couleur bistrée, agréable du reste à l'œil, ménagée avec plus de nuances. La *tête juive* (N° 23) est très-consciencieusement étudiée, mais prise dans un angle moins heureux. Nous encourageons de tous nos vœux les travaux de Mlle Eckardt dont la vocation d'habile peintre de portraits nous semble très-marquée.—M. Gévril nous a envoyé de Genève le portrait de M. Constantin. Cette tête nous paraît rendue avec une force de modelé, une vérité de nature et un éclat de couleur qui nous ont rappelé le beau portrait dû au même artiste, exposé à Neuchâtel, en 1842. L'exactitude de l'imitation est peut-être poussée un peu loin dans certains détails du visage, mais les yeux et le front méritent de grands éloges qu'il nous est fort agréable de lui faire parvenir.—Des trois portraits exposés par M. Alb. de Meuron, celui du jeune

M. nous paraît mériter surtout la louange par la consciencieuse fermeté de l'exécution, la solidité d'une couleur lumineuse et claire, l'heureux choix de l'attitude. Le modelé est plein de force, les mains et les accessoires sont traités avec une largeur qui n'exclut nullement la justesse; la tête se détache sur un fond assez peu *nature*, mais dont la nuance est bien trouvée; enfin l'expression légèrement boudeuse d'un enfant contraint de poser immobile dans un atelier, pendant ses plus belles heures de récréation, est fort bien rendue, sans que rien soit ôté à l'agrément de la physionomie. — Le portrait de M. M. de B. ne nous semble point aussi heureusement réussi : une certaine raideur dans la pose en détruit l'effet, qui serait agréable; la tête est un peu affaissée; nous n'y retrouvons pas non plus la finesse et la vivacité de l'original; le haut de la figure et les yeux en particulier sont fort ressemblants, mais il y a quelque lourdeur dans la bouche et le bas du visage; peut-être tout cela tient-il à un défaut originel de la pose, sur lequel l'artiste n'a pas eu, dès le principe, les yeux ouverts. Nous pouvons cependant le féliciter de la manière ample dont il a traité l'ensemble de ce grand morceau qui offrait des difficultés de plus d'un genre, sans parler du temps très-court que le modèle a pu donner au peintre; l'ajustement général du tableau est choisi avec goût, il y a de l'art dans les plis de cette draperie; l'ensemble de la figure est bien peint, quelques détails (la main gauche, par exemple) sont remarquablement traités; nous nous plaisons enfin à faire remarquer le coloris général du tableau dont l'aspect a quelque chose de caressant à l'œil. — Tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître M. le professeur Monvert sont frappés comme nous de l'extrême ressemblance du portrait qu'en a peint M. Meuron, sans autre secours qu'un daguerréotype, et ses propres souvenirs. A ce titre déjà nous devrions de la reconnaissance au peintre qui a fait revivre avec tant de vérité les traits de cet homme si digne de regrets. La couleur de ce portrait n'est pas sans quelque crudité, l'exécution quoique large a çà et là de la sécheresse; mais la fermeté du modelé, la vie de la figure, le naturel de l'expression, tout cela nous étonne quand nous songeons aux moyens restreints dont l'artiste a pu disposer. — Il y a dans le talent de M. Meuron une souplesse gracieuse et une facilité de bon goût que nous espérons voir s'appliquer bientôt à des travaux plus sévères et plus complets, pour lesquels les études de portrait qui l'ont occupé depuis une année, ne pourront que lui être utiles.

Une seule gravure a été exposée cette année ; c'est une grande et belle planche de la bataille d'Isly, d'après Horace Vernet. Nous avons retrouvé dans ce travail (le plus considérable, si nous ne nous trompons, dont l'artiste se soit occupé jusqu'ici), mais développées et agrandies les qualités de finesse, d'élégance et de facilité du burin de M. Paul Girardet. Des proportions plus sérieuses ont amené un travail plus sérieux et plus fort.

Ce rendu-compte s'est étendu au delà des limites que nous espérions ne pas franchir; nous n'avons d'autre excuse à en donner que la précipitation forcée de ce travail. Le lecteur s'en sera aperçu: nous n'avons pas eu le temps d'être bref. D'ailleurs, que le public (si tant est que nous puissions compter sur un public) nous permette de le lui dire avec tout le respect dont il ne faut jamais se départir vis-à-vis d'un personnage aussi complexe, nous n'avons guère songé à lui en écrivant ces pages : c'est des artistes seulement que nous avons été préoccupé; nous désirons aussi n'être jugé que par eux.

Ch. B.

Le 17 juin 1849.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JUIN.

Depuis l'avènement de l'ère révolutionnaire en février 1848, deux choses seulement sont en permanence dans les affaires de la république : la petitesse des hommes dans la grandeur des événemens, la rapidité changeante des situations qui s'envolent, à peine dessinées, vers un nouvel imprévu, tout-à-fait inconnu même de ceux qui se sont le plus occupés d'en calculer les chances. Les déroutes de la sagesse humaine sont éclatantes; les faits donnent de toutes parts d'ironiques démentis à la logique et au bon sens; l'histoire, ce sombre poème, ce poème immortel écrit avec le sang de l'humanité, l'histoire se fait actuellement comme par des marionnettes qui joueraient la tragédie. Fanatiques ou aveugles, ou sans foi profonde, les nobles esprits de notre temps n'ont rien de ce qu'il faut pour se mettre à la tête d'une société en travail de renouvellement. Le rôle des individualités semble s'atténuer toujours plus, sous une pression d'ensemble qui agit au moyen des masses traversées et dirigées par une inspiration aussi subite et capricieuse dans ses effets qu'irrésistible et impétueuse dans ses besoins. Il serait donc sage de ne plus demander à une voix d'homme quelconque de dominer ce tumulte, à une tête d'homme quelconque de le comprendre, à un nom d'homme quelconque de s'y faire entendre longtemps. Mais parce que l'homme, un homme, ne peut rien ou pas grand'chose à cette heure, faut-il désespérer? assurément non, puisque ceux-là même qui mettent leur confiance dans *les hommes* ont encore leur expérience à faire presque tout entière, avant que vienne l'expérience définitive, celle qu'attend le chrétien et qui montrera que *Dieu règne*. Nous savons quel pilote a le vaisseau du monde, et c'est pour cela que nous ne pensons pas qu'il se perde, quels que soient les matelots.

— Presque tout ce qu'on appelait, à la Constituante, républicains de la veille, a disparu dans l'urne électorale : le parti du *National*, du gouvernement provisoire dans la nuance lamartinienne; oui, tout

cela, et jusqu'à Lamartine lui-même a subi la grande loi de l'ingratitude et du prompt oubli dont se piquent les républiques. Il y a un an, au sommet, la figure suprême, aujourd'hui si indifférent à tous qu'on ne songe pas même à s'étonner de son absence, pas même à regretter son nom! Usons, toutefois, des priviléges du chroniqueur pour rester quelques instans encore avec l'illustre poète, lors même que la foule l'a repoussé derrière elle : l'étude d'un homme éminent a dans toutes les phases de sa popularité quelque bonne leçon à donner. Le voilà qui se désole de nouveau (dans la préface de ses œuvres politiques), d'avoir eu la sottise de faire des vers. Il est vrai qu'un peu plus bas il en cite des siens, et, de plus, qu'il s'écrie : Encore s'ils avaient été mauvais! mais non, ils ne l'étaient pas!» — Quel malheur! C'est écrit, c'est en toutes lettres; écoutez plutôt:

« Les orléanistes me combattaient comme légitimiste, les républicains comme orléaniste, les indifférents comme poète. Ce mot devint dès lors l'injure banale contre moi. Combien de fois n'ai-je pas maudit alors la malheureuse notoriété des vers que j'avais écrits dans l'oisiveté de ma jeunesse! — « Encore, s'ils étaient mauvais, disais-je à » mes amis, le public n'en saurait rien ou me les pardonnerait. Il ex- » cuse ou il amnistie les mauvais poètes. Les affaires publiques en » sont pleines. Mais il n'amnistie jamais les poètes dont il se rappelle » les vers. La poésie est le crime irrémissible, il faut l'accepter et me » résigner. Et cependant je dis comme Galilée : Je me crois le bon » sens et le courage d'un vulgaire citoyen.» Mes protestations furent vaines. On persista à me reléguer dans le ciel.»

Le sentiment exprimé dans ces lignes est-il aussi *vrai* qu'il est naïf? Pour nous, il nous semble que M. de Lamartine a bien mieux rencontré le fond de sa pensée et qu'il l'a plus heureusement exprimé, lorsqu'il dit à la fin de ce même morceau avec une chaleur à laquelle on se sent pressé d'applaudir :

« Et maintenant on ne cesse de me dire, et je lis sans fin dans les journaux de mes adversaires : Pourquoi avez-vous voulu parcourir une carrière parlementaire? Qu'y avait-il à gagner pour vous? Ne seriez-vous pas plus heureux si vous vous étiez contenté du don poétique dont Dieu vous avait doué, et de cette carrière sereine des lettres où on ne lutte qu'avec des strophes et des vers pour des palmes qui ne sont jamais trempées de larmes ni de sang. Vous êtes comme tous ces ambitieux de gloire, comme tous ces cupides de renommée qui, n'ayant rien qu'un talent, aspirent précisément à celui qui leur fut refusé et perdent l'un sans conquérir l'autre.

» Je n'ai rien à répondre s'il s'agit de bonheur. Et moi aussi j'aurais mieux aimé passer ma vie à cultiver mon champ, à philosopher en égoïste sur les révolutions des empires, à penser, à rêver, à chanter, à voyager en butinant des images, des voluptés d'esprit et des vers dans les délicieux climats de l'Orient, qu'à étudier péniblement des questions politiques, à façonner ma langue rebelle aux improvisations parlementaires, à lutter tantôt pour les droits légitimes du peuple, tantôt contre ses démences, crucifié à deux poteaux pendant les plus belles années de ma vie dans les enceintes fiévreuses où je respire les

miasmes sans avoir la maladie de l'ambition. Mais il s'agit de devoir, et le poète est citoyen. L'homme est indivisible comme la patrie.

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle.»

— La précipitation étourdie avec laquelle l'expéditon française est allée se faire battre devant les barricades romaines a doublement servi la propagande démocratique et sociale dans les élections. Eût-elle réussi, cette attaque contre une petite république, par la grande république qui s'est posée dès sa naissance comme la sœur protectrice de toutes les autres, cette attaque qui semblait trop facile pour ne pas être un peu lâche, était très-impopulaire et soulevait contre elle toutes les générosités, tous les préjugés libéraux du caractère français. Puis, cette expédition mal conçue et mal informée est battue, repoussée; elle coûte la vie de quelques centaines de braves soldats, et ajourne à des temps meilleurs l'honneur du jeune drapeau tricolore. Il n'en fallait pas tant pour reporter, sur les candidats de l'opposition la plus avancée, bien des votes sincérement républicains et d'hommes du parti modéré, mais qui, par mécontentement du pouvoir, se sont donné la périlleuse satisfaction de voter contre leur parti même.

A l'heure qu'il est (10 juin), on dit le cabinet nouveau-né d'hier, bien malade déjà de ses convulsions intestines au sujet de cette malheureuse affaire de Rome. Le président de la république et M. de Falloux insisteraient pour la réintégration du pape, par la force s'il le faut, dans ses droits de souverain constitutionnel, MM. de Tocqueville, Dufaure, Passy et Odilon Barrot se prononçant pour l'avis contraire. Le fait est que le message du président à l'Assemblée législative a beaucoup tardé; qu'il s'est fait attendre avec impatience, et qu'il est sorti du cabinet de par l'initiative du présidont et sans l'approbation des ministres. Maintenant, que va enfanter cette singularité constitutionnelle? on n'en sait rien.

Ce message est, du reste, bien clairement l'expression de la politique de Louis-Napoléon : apologie du passé, silence quant à l'avenir, promesses vagues d'améliorations, joies mal dissimulées du bon accord de la France avec les grandes puissances. Tout cela est formulé froidement, avec adresse et aplomb. C'est un discours du trône d'un président qui règne, gouverne et se passe de la signature de ses ministres, quand ils ne veulent pas la donner. Il paraît qu'en même temps, et toujours contre l'avis du cabinet, il a envoyé au maréchal Oudinot l'ordre d'attaquer et d'occuper Rome à tout prix.

— L'espoir qu'on avait conçu d'une assemblée législative plus modérée que la constituante s'est évanoui, espoir superficiellement fondé du reste, et sur l'impression du moment [1]. Les partis se sont tran-

[1] Voir notre dernière *Chronique* p. 279 de ce volume et ce que nous avions noté plusieurs fois de la séparation croissante des partis.

chés davantage, la nuance intermédiaire a presque disparu. La majorité se compose de ce qu'on appelle maintenant les républicains blancs; c'est à dire les républicains qui font de la république avec les idées, les instincts, les habitudes et la politique de la monarchie, et dans cette majorité, il y a beaucoup de légitimistes même pur sang. La minorité est plus nombreuse qu'on ne l'avait prévu, et formidable autant par son personnel que par ses opinions ultra-avancées. Excepté M. Proudhon, en guerre ouverte maintenant avec les autres socialistes, on compte dans cette minorité tout le ban et l'arrière-ban du socialisme et de la république rouge, des hommes d'une violence et d'une tenacité qui ne reculeront devant rien.

— D'après les élémens extrêmes dont elle est composée, il est facile de prévoir bien des luttes tumultueuses et désordonnées, dans la Législative. Elle a, en effet, commencé par là, immédiatement après que la Constituante a eu fini de même. La majorité, et l'opinion conservatrice représentée par le *Journal des Débats*, se congratule d'avoir emporté la nomination de M. Dupin à la présidence de la nouvelle Assemblée. Dans l'état des esprits, non seulement à Paris, mais dans les provinces, qu'on représentait si druement réactionnaires, et qui se sont montrées tout autres en maint endroit, de telles victoires sont fatales et activent les progrès de la fièvre révolutionnaire. Mais jamais les partis de la résistance n'ont compris le mouvement qui les entoure, et jamais ils n'ont manqué de l'aider à réussir par cet aveuglement. Personne n'ignore le succès et les progrès de la propagande démocratique et sociale; on sait qu'elle entame toutes les classes, le paysan qu'on croyait butté contre elle, le petit propriétaire dont elle flatte les instincts jaloux, le soldat même en qui elle désarme toutes les garanties de l'autorité et de la société; et devant la menace de ces dangers croissans on se tranquillise et on se félicite parce qu'on a réussi à contrarier, par une petite pierre posée au bord du fleuve, l'impétuosité de son courant.

De son côté, le parti démocratique s'obstine et s'acharne à emporter l'amnistie: c'est pour le moment, son idée fixe. Les derniers jours de la Constituante, comme les premiers de l'Assemblée nouvelle, ont été assiégés de cette idée, qui montait de la rue dans les motions, dans les disputes, partout. Jusqu'ici ces efforts n'ont pas abouti; non plus que de petites agitations essayées çà et là, et qui ne pouvaient pas même se donner des airs d'émeute. Il y avait même quelque chose de plaisant dans la vivacité avec laquelle châque opinion soupçonnait l'autre de susciter ces inquiétudes dans la population: les rouges criaient comme des aigles, qu'on préparait un coup d'état *impérial;* le gouvernement se tenait pour averti que l'insurrection sociale allait éclater. Tout le monde avait peur, et prenait ses précautions: de là ces bataillons mandés et contremandés, sans rime ni raison; de là bien des factions perdues, de la part des sociétés secrètes. Le fait est

que, dans ce moment-ci, l'imprudent qui oserait violer la constitution, cet auguste bouclier de papier qui sépare et apaise encore les deux camps ennemis, celui-là trouverait à l'instant des milliers d'adversaires qui se feraient de cette occasion un prétexte encore plus qu'une raison de bataille.

Il faut reconnaître qu'en donnant cette constitution, la première Assemblée, au travers de son tapage, n'a pas fait beaucoup de bruit pour rien. On sera plus juste envers elle quand on ne la verra plus de si près. C'est, comme nous l'avons dit en commençant, de grandes choses faites par des esprits passionnés et d'assez petites gens, presque à leur insu.

— En Hongrie l'insurrection maintient ses triomphes et s'assimile quelques-unes des populations dont on avait voulu se faire une barrière contr'elle, en excitant leurs instincts nationaux. La Russie, dont on redoutait l'apparition gigantesque dans la mêlée, la Russie garde jusqu'à présent, de gré ou de force, une attitude modeste devant des événemens de plus en plus décisifs contre la domination autrichienne dans les pays slaves. Bude prise, les Madgyares ont la domination du Danube. Le nœud de la guerre européenne, de la situation européenne, est caché dans les vicissitudes de cette grande lutte que nous comprenons à peine et dons nous ignorons beaucoup les mouvemens, les intérêts, les chances et les ressources.

Il serait difficile de méconnaître l'unité du mouvement insurrectionnel qui se produit partout en Europe, comprimé ici, réprimé ailleurs, sans frein et sans peur de lui-même ni des autres partout où il triomphe, audacieux surtout et, malgré ses divisions intestines, tout d'une pièce contre l'ennemi. Cette supériorité de discipline qui nulle part ni jamais ne lui fait défaut, est sa meilleure et sa plus forte puissance, celle que de bien longtemps, et malgré beaucoup de malheurs, les autres partis ne songeront pas à lui disputer.

— Becker, aujourd'hui commandant en chef des gardes nationales du grand duché de Bade est-il le même que celui que nous avons possédé en Suisse? Voici quelques fragments d'un manifeste qui lui est attribué. Il donne la couleur exacte de la république démocratique et sociale telle que la rêvent les plus avancés :

« Les révolutions de février et de mars ont heureusement échoué; elles étaient inconséquentes dès le premier jour, *car il leur manquait le baptême du sang*... La révolution européenne date de la bataille de juin 1848... Ce que la bataille de juin nous a valu, c'est d'avoir démontré que le parti de la vraie révolution doit abandonner le chemin des réformes, détruire ses ennemis sans aucun ménagement ni égard, et ruiner de fond en comble tous les éléments de la société actuelle, pour réaliser les exigences de nos principes. Tous les prétendus démocrates qui ne se rallient pas à la révolution du prolétariat, sont ses ennemis.

« Ceux qui veulent d'abord l'unité, la puissance, la grandeur de la patrie, et pour qui la liberté ne vient qu'après, sont nos ennemis.... La révolution du prolétariat ne peut pas marcher d'accord avec les politiques de l'école philosophique, qui veulent que non seulement le but, mais encore les moyens soient conformes aux principes; car pour nous tout moyen est bon s'il conduit au but... L'état doit être tout puissant. Il doit prendre à son compte toute manufacture, toute fabrique qui ne peut plus continuer de travailler. C'est lui seul qui se charge de l'acquisition.

« La religion ne sera pas seulement bannie de l'éducation, mais il faut encore qu'elle disparaisse de l'âme humaine... Notre parti ne veut pas la liberté de conscience, mais il demande qu'on soit obligé de n'avoir aucune croyance... Les démocrates ne reculent devant aucun moyen pour réaliser leurs vues. »

Nous recommandons ce dernier paragraphe à l'attention du lecteur. Il va en quelque sorte plus loin que le fameux axiôme : Dieu, c'est le mal. Voilà donc le ciel rayé d'un trait de plume de l'horizon de l'humanité : voilà donc le vide d'un néant absolu imposé pour liberté à la conscience de l'homme. A quelles sinistres aberrations est donc condamnée la pensée, quand elle ne cherche pas le progrès dans le développement graduel et pratique des grandes idées chrétiennes de la liberté, de la foi et de l'amour!

— Kersausie a quitté l'Italie avec sa légion : il désespère apparemment de la république romaine, et conduit ses soldats au secours des insurrections allemandes.

— Mieralowski vient de passer à Paris, malade encore de la blessure au cou qu'il a reçue en cherchant à reprendre Catane. Les détails de cette affaire seraient dignes du pinceau de Dante, et lui seul pourrait en rendre toute l'horreur, dire cette nuit, sous le ciel embrasé de la Sicile, où des démons se battaient dans l'incendie. Les soldats de Mieralowski refusaient de marcher, et surtout de se battre; ils ne voulaient pas même boire du vin de Madère qu'on leur donnait pour leur rendre courage. Une cinquantaine de vieilles femmes, de furies intrépides, armées et marchant autour du général, parvinrent à forcer les soldats à les suivre. Une fois lancés, ceux-ci se précipitèrent avec rage jusques dans les rues en feu. Catane était prise, tout en sang et tout en flamme; mais le général tomba de cheval, le cou traversé par une balle, et il aurait péri dans la mêlée sans son escorte de sorcières qui le releva, l'emporta dans une maison à l'écart et pansa sa blessure qui enflait beaucoup et le faisait cruellement souffrir. A peine cela était-il fait que deux ou trois de ses aides-de-camp vinrent le prendre de force, l'attachèrent sur un cheval, ne pouvant presque plus se soutenir et endurant un martyre épouvantable; puis on partit au galop, toujours avec les vieilles femmes. Au bout de quelque temps, on fit brusquement retourner son cheval, et il put voir s'écroulant embrasée et entourée, la maison qui lui avait servi d'asile : il avait été

découvert là et il allait y brûler tout vivant, avec tous ceux qui l'accompagnaient.

— Le mois dernier, pour la première fois depuis sept années que la Chronique de la Revue Suisse voyage en tout ou en partie sous forme de manuscrit, de Paris en Suisse, un de nos modestes plis a eu l'honneur d'être volé chemin faisant, ou du moins le désagrément de s'arrêter en route, on ne sait où. Si ç'a été le fait d'un vrai voleur, alléché par l'ampleur de l'enveloppe, assurément il aura eu peu de plaisir à trouver, au lieu de billets de banque, le compte-rendu d'un livre, la nouvelle de la mort de Mme Récamier, quelques réflexions sur le choléra, dont on plaisantait, mais qui s'en est cruellement vengé, et d'autres petits articles. En revanche, sans cette explication, nos lecteurs auraient pu s'étonner à bon droit de notre silence, surtout sur les Conférences de M. Edmond de Pressensé, puisqu'ils ont le droit d'exiger que nous les tenions au courant de tout ce qui est intérêt d'intelligence, de conscience, ou même de curiosité dans le monde littéraire dont nous lui donnons les nouvelles. Mais comme ces Conférences s'impriment à cette heure et qu'elles paraîtront bientôt comme livre, l'occasion d'en parler se représentera meilleure qu'aujourd'hui et nous nous empresserons d'y revenir.

— Mme Récamier, cette femme de tant de charme et de tant de douces vertus, cette célébrité brillante et délicate qui fut le dernier attachement de Châteaubriand, et réunit autour de son souvenir la trace de tous les grands noms de cette génération si riche, Mme Récamier est morte. Avec elle s'en vont une foule de choses élégantes et charmantes, qui faisaient du salon de l'Abbaye-aux-Bois un lieu à part, un Paris d'autrefois dans le Paris actuel si changé par la brutalité des mœurs politiques et des habitudes nouvelles. Là, se retrouvaient, en fine fleur de courtoisie et d'esprit, avec tous les parfums de la bonté, les traditions de la causerie, de l'exquise politesse et des bonnes manières. Y être admis était une distinction : y retourner, un rare plaisir et un rare privilége. Et pourtant l'Armide avait près de quatre-vingts ans. Notre âge ne verra plus de semblable phénomène. Les femmes ne sont plus reines depuis qu'elles songent tout de bon à se faire émanciper.

Les dieux s'en vont : disaient les payens. Notre siècle dirait, s'il voyait bien, quelque chose de beaucoup plus triste; il dirait : la femme s'en va. Jupiter, Mars, Minerve et Vénus pouvaient en effet abandonner l'Olympe sans que la terre y perdît grand chose, n'eût-elle même rien pour les remplacer, mais le type idéal de la femme, telle que l'ont rêvée les grands poètes et que l'ont aimée les grands cœurs, ce type à la fois modeste, angélique et passionné, il se réalisera de moins en moins dans les mœurs nouvelles : de telles mœurs sont trop prosaïques pour ce songe, trop froides pour cette fleur,

trop positives et matérielles pour les délicatesses de goût et de sentiment sans lesquelles rien de pareil n'éclôt.

— Là où il n'y a rien le roi perd ses droits et la chronique aussi; or, de littéraire à cette heure il n'y a rien, moins que rien. Les théâtres ferment, de chaleur et de misère. Les comédiennes meurent ou s'en vont, et des plus célèbres, sans que personne y fasse attention. La plus grande actrice du drame moderne, M[me] Dorval, c'est à dire l'Adèle d'*Antony*, la Ketty Bel de *Chatterton*, Marie-Jeanne la femme du peuple, M[me] Dorval est morte l'autre jour après une courte maladie qui n'était pas le choléra. M[lle] Georges vient de quitter le théâtre, très-âgée et belle encore des restes de cette figure classique qui séduisit dit-on l'empereur. Elle a joué avec M[lle] Rachel *Iphigénie*, et cette solennité a eu grand'peine à remplir le théâtre Italien. D'assez sottes querelles, ou jalousies, se sont même produites dans cette soirée que M[lle] Rachel devait clore par son rôle charmant du *Moineau de Lesbie*; puis, au dernier moment elle n'a pas voulu jouer. M[me] Viardot alors s'est dévouée en digne sœur de M[me] Malibran; c'est la cantatrice d'élite à qui Meeyrbeer a confié son grand rôle de femme dans le *Prophète*, et c'est aussi une honorable femme, un excellent et noble cœur : elle a chanté à la place du *Moineau* des chansons espagnoles en s'accompagnant elle-même comme une simple mortelle.

— Même en ces temps de chaleur et d'épidémie où l'attention publique, tristement préoccupée, serait plus qu'excusable de délaisser des chefs-d'œuvres, le *Prophète* attire la foule et enlève des applaudissements enthousiastes. Il est vrai que, par contre-coup, la critique ne l'épargne pas; la petite critique surtout. Elle a raison. C'est scandaleux de faire avaler au public parisien quatre actes de grande et sérieuse musique, de les lui redire deux fois par semaine, en plein été, de ne pas les lui laisser oublier, à lui dont l'oreille est encore toute pleine des drinn drinn, et des flon flon de sa musique ordinaire. Ce succès est impatientant de la part d'un *opĕra-seria* sans fatasmagorie, sans surnaturel, sans allusions, sans prétention aucune que celle d'être une création musicale. Il est vrai qu'il est secondé par une mise en scène admirable, trois acteurs (deux surtout) éminents et des décorations d'une rare beauté.

Ce prophète, on le sait, c'est Jean de Leyde, sacré roi par les anabaptistes dans la cité de Munster, qu'ils désolèrent de leur domination pendant quelques années. Mais cette vie de Jean de Leyde, débauchée et fanatique, a été transformée par M. Scribe, pour remplir ou à peu près les exigences d'un libretto : car, selon nous, les reproches à faire au *Prophète* sont surtout du fait de l'action scénique, où la musique ne réussit pas toujours à sauver des invraisemblances morales et des pauvretés. *Robert-le-Diable* est bien autrement charpenté; mais Robert n'est pas plus beau, n'est pas plus grand comme musique.

La richesse, la justesse des intonations passionnées, la vérité, l'originale expression des situations, l'élévation continuelle quoique très-diversifiée du ton général, toutes les qualités énergiques et solennelles du talent de Meyerbeer se retrouvent avec éclat dans cette nouvelle composition. Il est simple à force d'art, et naturel à force de science. Il entraîne quelquefois, il touche même, mais surtout il satisfait par un ensemble plein de sobriété, de force et d'expression. On croirait déjà avoir entendu certains mots, certains airs ; ou plutôt il semble que ces mots, nés de la passion elle-même, n'ont jamais pu être dits autrement qu'avec ces notes, ces airs, cet accent. On a prétendu que, dans le *Prophète*, il n'y avait pas de mélodies ; non, si par là on entend le couplet carré, avec refrain échevelé; mais le chant pur et frais de l'amour qui se préfère lui-même à tout, heureux à la fois et mélancolique; mais le bonheur d'un cœur qui retrouve ce qu'il aime, après l'avoir perdu; mais cette douleur elle-même douce et mortelle, tout cela est dans quelques airs des deux amants. Si Berthe finit comme une ombre secondaire dans le drame, c'est de par M. Scribe et non de par Meyerbeer; quoique les qualités dominantes du musicien l'entraînent aussi plus longtemps et plus souvent dans les situations fortes ou pathétiques, que vers les situations d'amour.

Nous serions bien trompés si, en tombant dans le domaine public, cette musique ne se faisait pas apprécier par sa richesse originale ; mais ce ne sera qu'à l'Opéra et chantée par Roger et Mme Viardot, qu'elle paraîtra vraiment ce qu'elle est, qu'elle gardera son grand caractère d'élévation, d'unité, de vérité et d'ensemble.

— Nous disions qu'il n'y avait rien en littérature : voici pourtant un livre, un livre réellement vivant, tout nouveau né, où l'on trouve l'intérêt d'un roman, le sérieux d'une histoire qui fut de l'histoire, le charme d'une biographie de femme et la leçon chrétienne d'une existence brillante et tourmentée qui s'apaise et se finit en Dieu. C'est la *Vie de Madame de Krudener* par Charles Eynard [1]. Cet ouvrage, en deux forts volumes, contient en quelque sorte la vérité inédite du caractère et de la destinée de la célèbre amie de l'empereur Alexandre: la vérité du fond et de tous les détails. Après ce travail consciencieux et complet, fait d'après les sources d'information les plus diverses et les plus authentiques, la figure de Mme de Krudener est fixée; elle reste devant l'opinion sous ses vrais traits et dans son jour définitif. Or, il se trouve que c'est en même temps un service réel rendu à notre nature morale, que cette étude éclaire d'une façon vive et encourageante. Ce livre est donc à la fois un bon livre d'histoire humaine et un excellent livre de piété. On y trouve Mme de Krudener jeune femme égoïste et bientôt coupable; noyant dans la rêverie de quelques vagues sentimens religieux l'oubli de ses fautes et le dégoût

(1) A la librairie protestante, rue Tronchet, 2. — 2 vol. in-8°.

de ses devoirs; vaine jusqu'à la fourberie, égoïste à l'excès, malgré tous les jeux de sa gracieuse et légère bonté, charmante, spontanée, mais capricieuse, attirant beaucoup et retenant peu. A cette époque passent déjà dans sa vie les grands noms de Mme de Staël et de Chateaubriand qui la vit souvent et résuma ainsi, en 1840, son jugement sur elle : « J'ai connu Madame de Krudener mondaine, je l'ai connue » dans la dévotion, elle m'a toujours laissé de glace. — « Aveu naïf et douloureux, ajoute M. Eynard, de cet homme dont le malheur fut d'être exclusivement voué à la contemplation de sa vaste et noble individualité.»

A propos de la publication de *Valérie*, l'ouvrage contient les plus piquans détails sur les mystifications que Mme de Krudener fit subir aux Parisiens, comme auteur: il nous semble même qu'on pourrait demander pour elle un brevet d'invention de ce qu'on a appelé depuis la *réclame*.

Après cette première partie de sa vie, dont le récit ne dépasse pas la moitié d'un volume, la biographie de Mme de Krudener entre dans le sérieux et dans le vif du sujet : jusque là, cette vie ressemble à celle de beaucoup de femmes d'esprit du grand monde; tout-à-coup, le vrai repentir, la vraie piété s'emparent de cet être futile et en font une femme de cœur, puis l'élèvent de plus en plus, dans un âpre sentier, là où bien peu d'ames peuvent monter comme elle.

C'est alors aussi que les gens du monde cessent de la comprendre, ceux du moins qui ne l'approchent pas de tout près et la jugent à distance. Calomniée, persécutée, chassée après avoir nourri des populations entières pendant la terrible famine de 1816-1817, elle passa quelques années en Suisse et au pays de Bade, dans une véritable mission dont les détails sont curieux et touchans : « Priez pour moi, écrivait- » elle déjà auparavant, parce que je sens l'incapacité de remplir des » devoirs qui, depuis des années, rendent ma vie remarquable, me » faisant rester quelquefois au milieu des campagnes et vivre avec des » paysans dans un moulin, comme je l'ai fait ce printemps; puis me » transportant au milieu des splendeurs de la société et des rangs les » plus élevés.

» Je cache tant que je puis, à certaines gens, mon séjour à Paris, » mais je vois des duchesses et des servantes, des hommes de tous les » partis, sans vouloir qu'on me parle d'aucun parti, leur disant : Je » suis au point où je ne connais que la charité : Si vous voulez que je » montre à vos douleurs, à vos péchés, à vos mécomptes, à vos tour- » mens, le seul remède dans le ciel et sur la terre, je vous prêcherai » la miséricorde du Sauveur, sinon, mon temps m'est trop précieux.»

— 12 *juin*. Interrompue par la grande voix de Paris, qui s'élevait comme une plainte pendant la sérieuse visite du choléra (maintenant, on l'espère, en décroissance), notre *Chronique* doit renoncer à achever sa belle tâche vis-à-vis de l'ouvrage de M. Eynard. Nous ne sau-

rions trop en conseiller la lecture. On y trouve non seulement Mme de Krudener tout entière, mais encore une foule de personnages illustres parmi lesquels, au premier plan, Alexandre de Russie dans sa vie intérieure aux momens les plus curieux de son histoire, avec des renseignemens précieux sur l'origine et le but primitif de la Sainte-Alliance. Pressés par le temps, distraits par l'impression de l'épidémie qui s'en va d'un côté, tandis que la discorde se lève d'autre part, chaque matin plus intraitable, nous nous bornerons à citer, comme spécimens bien plus que comme morceaux à remarquer dans le livre, quelques fragmens de lettres de Mme de Krudener et un récit de son biographe.

« Quel bonheur (s'écrie-t-elle) de prier, d'aimer, d'atteindre par la » pensée et les vœux de la charité le cœur de notre Dieu, de lui de» mander le bonheur de ceux-là mêmes qui ne pensent pas qu'ils » nous intéressent et qui nous ont affligé.

».... J'ai à Vienne un vieux pécheur qui me tient au cœur, j'en ai » partout : c'est le prince de Ligne. Il m'appelait *la sœur grise des* » *cœurs*, et nous nous aimions autrefois. Le voyez-vous? Oui, sans » doute. Il a un fond excellent. Je suis si morte à tout ce qui est » monde, qu'il doit avoir peur de moi à présent comme des trépassés. » Mais ses peurs ni ses rires ne me feraient rien, si je pouvais espérer » de le voir venir à la vie qui sauve de la mort éternelle. Il avait des » momens où la conscience l'occupait; je sais qu'il voulait me voir » catholique alors, et moi je voulais le voir chrétien. »

« Hélas! ajoute M. Eynard, ce pieux désir ne devait pas se réaliser. u moment même où Mme de Krudener écrivait cette lettre, le prince Ligne luttait contre la mort dont l'approche le remplissait d'indies terreurs.

Il avait atteint sa quatre-vingt-unième année sans renoncer à au- des honteuses vanités d'un grand seigneur débauché, et prétenjustifier encore ce titre d'homme à bonnes fortunes qui voile tant urpitudes. Trop crédule à la parole d'une femme qui, vis-à-vis un vieillard si oublieux de sa dignité, n'avait cru se permettre qu'une espiéglerie, il avait accepté un rendez-vous galant. La mystification fut cruelle. Rentré chez lui après plusieurs heures d'attente solitaire, par une froide nuit de décembre, il se mit au lit confus et transi. Son indisposition devint bientôt assez sérieuse pour inquiéter sa famille. Le danger s'accrut rapidement.

» Le comte de La Garde, qui professe dans ses *Souvenirs du Congrès de Vienne* une admiration sans réserve pour le prince de Ligne, nous a tracé, de ses derniers momens, un tableau aussi lugubre que saisissant. Le prince avait montré, dans sa maladie, toute la légèreté et la liberté de son esprit. Deux jours avant sa mort, ses enfans et petits-enfans le voyant défaillir, s'étaient précipités sur ses mains pour les lui baiser : — « Que faites-vous donc, leur avait-il dit, mes enfans; je ne suis pas encore saint. Me prenez-vous déjà pour une relique? »

» Un peu plus tard, en parlant des pronostics de son médecin, le docteur Malfati : — « Malfati, le messager de la Camarde a annoncé » qu'elle pouvait bien me rendre visite ce soir. Holà! hola! trève de » galanterie; moi qui ne manquai guères à mes rendez-vous, j'espère

» bien manquer à celui-là.... Oui, j'ajourne les vers que je veux,
» comme Adrien, adresser à mon âme prête à s'envoler.»

Il continue sur ce ton à entretenir les assistans de son rétablissement, de projets de voyage pour le printemps et d'ouvrages qu'il voulait terminer.

» Vers le milieu de la nuit, dit le comte de La Garde, les craintes du docteur se réalisèrent. A ce mieux de quelques heures succéda presque subitement un accablement profond. Tout-à-coup le malade sembla se ranimer; il se leva sur son séant et prit l'attitude d'un homme qui veut combattre. Ses yeux ouverts brillaient d'un éclat inaccoutumé et dans des mouvemens d'une inexprimable agitation, il se mit à crier :

— « Fermez la porte !.. Va-t-en !... La voilà qui entre ! Mettez-là dehors, la Camarde..... la hideuse....»

« Puis il sembla lutter de toutes ses forces contre elle et repousser ses atteintes, proférant des mots sans suite, nous appelant tous à son aide.

» Glacés par l'effroi et la douleur, les assistans ne lui répondaient que par des sanglots. Enfin, il tomba sans connaissance et mourut une heure après.

»En écrivant ces détails douloureux, nous nous sommes involontairement souvenu des paroles de Vinet sur la fin du voluptueux.

» Après avoir montré que nous ne sommes pas faits pour nous abstenir, qu'il faut toujours que quelque chose jouisse, agisse, vive en nous, qu'il faut que l'âme ait ses voluptés saintes, pour n'être pas tentée de se jeter dans le parti de la chair, il conclut que la charité, cette volupté souveraine de l'âme, peut seule nous garder contre celle de la chair. « Sans la charité, dit M. Vinet, la chair qui est insa-
» tiable comme l'âme, poussera jusqu'à l'excès les exigences de son
» insolente mendicité; incessamment obéie et jamais assouvie, elle ne
» s'arrêtera plus, même après avoir de volupté en volupté dévoré
» l'âme elle-même. C'est la fin des voluptueux; leur âme s'en va en
» chair. Les sources de l'amour, de la miséricorde et de la foi ta-
» rissent.»

Dans les lettres de Mme de Krudener dont M. Eynard a quelquefois fait usage, on trouve des choses très-belles et d'une éloquente et entraînante inspiration. En voici quelques phrases seulement :

«... Quand on suit les traces d'un Dieu, on ne sait qu'aimer et souf-
» frir. »

«.... C'est au pied de cette croix que j'ai appris à frapper ma poitrine et à l'aimer. J'ai entendu cette voix qui fera pâlir les soleils et ne dédaigne pas de descendre dans le cœur de l'homme. Comment aurais-je pu lui résister? j'ai pleuré sur le crime de mon ingratitude; je ne l'avais pas encore aimé, ce Dieu qui n'appela les mondes et les hommes que pour être la manifestation de son amour. Dès lors, je n'eus plus d'autre pensée que sa gloire, d'autre besoin que de l'aimer.

» Tel a été, de tout temps, l'appel fait au cœur de ceux qui devaient être chargés de la grande mission de l'amour. Ne regarder que le ciel, entraîner comme un torrent toutes les âmes capables d'habiter une fois le ciel....»

» C'est la vie entière de ceux qui se dévouent à ce sublime ministère qui doit parler avec éloquence, ils n'ont pas besoin de monter en chaire. Ils prient, ils souffrent et ils obtiennent tout; ils ne vivent que pour aimer, que pour glorifier leur adorable maître, ils n'ont point de patrie et souvent point d'asile; ils laissent là les voluptés de la terre, mais ils ont de bien autres félicités; les joies du ciel les abreuvent et, pour asile, ils ont le cœur de leur Dieu, qui est leur haute retraite. Après cela, que leur importent les clameurs et les haines? Ils s'endorment comme saint Etienne au milieu des pierres qui sont lancées contre eux et voient, comme lui, en s'endormant, les hautes visions de l'éternité.»

«... C'est donc au Seigneur à ordonner, et à la créature à obéir. C'est lui qui expliquera pourquoi la faible voix d'une femme a retenti devant les peuples, a fait ployer les genoux au nom de Jésus-Christ à tant d'impies..... Il lui fallait aussi, je pense, une mère pour avoir soin des orphelins et pour pleurer avec les mères; une femme élevée dans les demeures du luxe, pour dire aux pauvres qu'elle était bien plus heureuse sur un banc de bois, en les servant; il fallait une femme humiliée par ses péchés et ses erreurs pour avouer qu'elle avait été l'esclave et la dupe des vanités de la terre, et pour ne mépriser personne; une femme simple et non aveuglée par le faux savoir, et qui pût confondre les sages en leur montrant qu'elle avait appris les plus profonds secrets en aimant et en pleurant au pied de la croix. Il fallait une femme courageuse qui, ayant eu tout sur la terre, pût dire, même aux rois, que tout n'est rien, et détrônât ainsi les prestiges et les idoles des salons, en rougissant d'avoir voulu briller par quelques misérables talens et un peu d'esprit.»

Paris, 14 juin.—La portion violente du parti démocratique a fait, hier, une bien mauvaise journée, en jetant le débat dans la rue. Une démonstration, sans armes, avait été projetée, pour porter à la barre de l'Assemblée législative le vœu populaire en faveur de la République Romaine et contre le ministère actuel. A midi, en effet, une colonne assez nombreuse se mettait en mouvement sur le boulevard; mais elle ne tarda pas à être coupée et dispersée, avant même d'atteindre les abords du palais, gardés d'une manière formidable. Cà et là on cite quelques tentatives sans succès. L'important, dans cette journée, c'est moins les faits, quoiqu'ils soient graves, que l'attitude, décidée, semble-t-il, prise par la garde nationale et par la troupe de ligne, qu'on ne croyait pas si sûres.

La Montagne tout entière s'est absentée de la Chambre au moment où l'on a décrété la mise en accusation d'un certain nombre de ses membres, la permanence de l'Assemblée, l'état de siège pour Paris, et la province au besoin, etc., etc.

La ville est aujourd'hui fort tranquille, et gardée minutieusement par des troupes qui bivouaquent dans les rues. Il est peu probable qu'on voie arriver rien qui ressemble à la bataille rangée qu'on attendait.

SUISSE.

— Nos lecteurs ont eu sans doute connaissance du concours ouvert par M. Haldimand sur la crise religieuse du canton de Vaud, et de son résultat. Ils n'auront pas ignoré que 31 mémoires avaient été envoyés au Jury, et que deux d'entre eux ont été couronnés. Nous apprenons que l'un des deux, celui de M. Jottrand, de Bruxelles, sort de presse. L'auteur du second mémoire, M. Girard, professeur à Bâle et notre collaborateur, n'a pu se décider à le publier avant que le Grand-Conseil du canton de Vaud eût prononcé en dernier ressort sur le degré de tolérance dont il veut faire jouir le canton. Si le Gouvernement de Vaud eût fait quelques concessions à la liberté religieuse, M. Girard eût estimé que le passé devait être enseveli dans l'oubli, et il n'eût en conséquence fait aucun usage de son manuscrit. Maintenant que le vote récent du Grand-Conseil de Vaud a nettement tranché la question dans le sens de l'intolérance la plus absolue, les amis de la liberté religieuse ne peuvent plus écouter que la voix du devoir. L'ouvrage de M. Girard va être mis sous presse; mais, à cause de son étendue, il ne pourra paraître que vers le milieu d'août.

Genève, 6 juin 1849.

Vous avez sans doute été fort étonné, Monsieur, du silence de vos correspondants de Genève: c'est qu'il se passe ici bien peu de choses qui puissent intéresser vos lecteurs. Les Genevois sans doute trouveraient un plaisir quelconque à cette lecture, mais ce n'est pas pour eux que j'écris. — Il n'est pas indispensable de leur montrer ce qu'ils font, il serait ambitieux de leur montrer ce qu'ils devraient faire. Cependant, Monsieur, puisque vous le voulez, j'obéis, et je vous raconterai de mon mieux l'histoire de notre bonne ville depuis l'aurore de 1849.

Parlons d'abord politique, mais comment? Vous résumer les discussions des conseils, ce serait bien long! Vous développer les résultats de ces discussions, ce serait bien court! Tenons-nous donc aux deux ou trois faits qui ont le plus occupé l'attention publique.

Le premier a été le voyage de M. James Fazy à Paris. Si M. James Fazy était allé a Berne, on lui aurait souhaité bon ou mauvais voyage, et tout se serait arrêté là. Tel journal eût bien fait l'apothéose du maître; tel autre eût bien défiguré les discours du tyran, or il n'y a rien là que de très-ordinaire. Mais à Paris! Sans doute pour voir le neveu? Pour vendre Genève à la France et livrer le temple de saint Pierre aux catholiques, soupiraient les alarmés. Pour nous donner deux cent mille Français, qui, avec deux cent Genevois, feront la conquête de l'Italie, criaient les alarmistes. Le journal de Genève a été demander à la Gazette d'Augsbourg le pourquoi de ce voyage; la gazette d'Augsbourg lui a répété mot pour mot un colloque entre les deux présidents des deux

républiques. Car cette feuille allemande a toujours beaucoup de choses à répondre, surtout lorsqu'elle ne sait rien. La Revue a dit son mot, et, après de longues discussions il a été décidé que M. James Fazy était allé faire tout bonnement un tour de promenade.

Le second évènement a été une protestation en plein Molard, contre les capitulations militaires, accompagnée de hourras en faveur de la république romaine et d'une déclaration de guerre au roi de Naples. Je suis sûr que S. M sicilienne a été vivement touchée de cette attention.

Puis les partis se sont rencontrés sur un terrain neutre : l'argent. Les intérêts fédéraux empiétaient un peu trop sur les intérêts cantonaux, dans la nouvelle organisation des douanes : Genève, pour sa part y perdait beaucoup; — or, quand il s'agit d'intérêt, dans la bonne ville où nous sommes, il n'y a pas de politique qui tienne : radicaux et conservateurs se donnent la main. Ainsi est-il advenu, et ils ont adressé de concert une pétition aux conseils de Berne.

Enfin une loi sur la liberté individuelle a été votée, acceptée par une bonne majorité et proclamée à coups de canon et de pétard. Je ne parle pas de quelques autres lois qui ont été escamotées au conseil presque sans discussion. L'opposition est bien faible maintenant, ou du moins son influence est tout-à-fait négative : elle n'a qu'à soutenir tel projet, tel amendement, tel système, pour qu'ils soient immédiatement rejetés. Je crois que si l'opposition votait dans le sens radical, la Chambre deviendrait royaliste.

Pour en finir avec la politique, disons vite que M. le docteur Baumgartner vient de nous offrir quelques *lettres genevoises* de sa façon. Ces lettres, comme toutes les publications politiques, ont été lues avidement par ceux qui pensent comme l'auteur. Quant à ses adversaires, ils se sont bien gardés de les acheter et d'y répondre; en revanche, avec plus d'esprit que de bonne foi, ils ont réimprimé quelques écrits très radicaux de M. Baumgartner. Quoi qu'il en soit, le docteur publiciste est un écrivain très sensé et très spirituel, et s'il avait le courage, bien rare aujourd'hui, d'écrire pour ses ennemis et non pas pour ses amis, de ne pas fouetter les uns pour amuser les autres, de laisser de côté l'amertume, les personnalités, la mauvaise chicane, et toutes ces armes rouillées que l'homme vraiment indépendant ne connaît pas, il serait non seulement un écrivain distingué, mais encore un citoyen utile.

Nous voici dans la littérature, Monsieur — restons-y, s'il vous plaît et autant que possible. M. Bungener, que les lecteurs de nos Chroniques connaissent depuis longtemps, a dernièrement publié quelques volumes intitulés : *Un sermon sous Louis XV*. Nous n'avons pas encore lu cet ouvrage, mais nous en avons beaucoup entendu parler : C'est, dit-on, un travail consciencieux, très pensé et très écrit, très protestant surtout, un récit intéressant, bien qu'un peu long quelquefois, un dialogue vif, animé, spirituel et même pimpant, — qualité bien rare à Genève! — un tableau un peu léger peut-être sous le point de vue historique; faible de couleur pour les personnages du second plan, mais dessiné avec soin, avec étude, et bien fait pour soutenir la réputation de M. Bungener. Telle est l'opinion de plusieurs hommes de goût sur ce livre; votre chroniqueur du reste ne tardera pas à le lire et conseille à ses lecteurs de faire comme lui.

Les *lettres d'un malade à un malade*, de M. Bouvier, annoncées

depuis quelque temps, viennent de paraître chez M. Joël Cherbuliez. Ce sont de belles et bonnes pages écrites pour ceux qui souffrent. Si je voulais vous dire tout ce qu'elles renferment d'enseignements, de consolations, d'éloquence, de poésie et de ferveur, l'analyse serait plus longue que le livre. Si jamais ouvrage a reproduit comme un miroir les traits d'un auteur, c'est bien celui-là : M. Bouvier prêchait par le conseil et l'exemple : sa vie a été une lutte constante entre la maladie et la vocation pénible et sainte qu'il s'était imposée; son cœur était une résignation vivante qui se répandait autour de lui en piété et en sollicitude, et il est mort sous les armes, comme disait un poète de nos amis.

Pour ne pas encore sortir de la littérature religieuse, je vous dirai quelques mots d'un travail de M. Louis Tournier qui a osé, disent les timides, chanter l'idylle de Ruth — après Florian! Ce poème est plein de sensibilité et quelquefois de fraîcheur et de grâce ; la deuxième partie commence par des strophes purement lyriques qui font honneur au poète; la versification est soignée et le style soutenu. S'il faut tout dire — et c'est un devoir avec ses amis — à côté de ces qualités remarquables, il y a des fautes de disposition et de coloris. L'auteur, disciple de Lamartine, s'arrête un peu trop sur la note douloureuse et plaintive qui commence le récit : il donne la moitié de son poème à 15 versets de la Bible; de là un peu de monotonie qui ne se trouve pas dans le livre Saint; de là aussi une précipitation dans la catastrophe qui nuit à l'harmonie du poème. Puis, de temps en temps la simplicité pittoresque de la poésie antique y est revêtue on ne sait pourquoi, de quelques ornements modernes : c'est de l'hébreu retapé — mais, hâtons-nous de le dire, les taches sont en minorité dans ce poème : œuvre d'une plume exercée et d'un bon cœur. Il se vend au profit des pauvres.

Il fallait çà ou le barbier optimiste de M. Chaponnière vient de paraître pour la première fois avec le consentement de l'auteur. Vous connaissez cette satyre, Monsieur, et nous la connaissons tous; nous l'avons entendu répéter mille fois à cette génération si franchement heureuse qui nous a précédé; ces vers faisaient le tour de l'Europe, que nous n'avions pas encore songé à naître; on les imprimait à Paris en 1808, à Lyon en 1814; il y a eu même tel auteur, qui, grand communiste en littérature, se les est appropriés sans façon : heureuse boutade que le public a volée au poète, à une époque où ce sont les poètes qui volent le public! M. Chaponnière a ajouté une deuxième et une troisième partie à *Il fallait çà* : la deuxième était très peu connue encore — la troisième ne l'était pas du tout. Cet écrivain est réellement original : son esprit goguenard, sensé et bon enfant me semble bien propre à caractériser la littérature genevoise d'il y a vingt ou trente ans, période de joyeuse humeur, de poésie sans façon, de verve railleuse et bonne, que les dernières parties du Barbier optimiste viennent de fermer, et, je le crains, pour toujours. J'essaierai peut-être bientôt, dans un article spécial, de vous rappeler cette poésie d'un temps meilleur, que la littérature pleurnicheuse ou pailletée des autres pays et les préoccupations politiques du nôtre nous ont fait si vite oublier. Alors nous parlerons longuement de M. Chaponnière.

Pour en finir avec les livres, un mot sur les Mémoires de Lola Montès, par M. le marquis Auguste Pappon, chevalier de Malte et comte de n'importe quoi. C'est une spéculation scandaleuse, qui, d'après le

prospectus, doit attaquer les familles les plus honorables de Genève et dévoiler toutes les turpitudes de Mme la comtesse de Lansfeld, revues, corrigées et augmentées de celles de l'auteur. Au fond, c'est du cynisme effronté; pour la forme, c'est encore du cynisme : un style tiré par les cheveux, décousu, obscur, cavalier et canaille à là fois, un style gentilhomme en guenilles, quelque chose de splendidement pauvre, des paillettes sur des haillons. En voulez-vous un idée? Prenez l'antithèse à Vaquerie et l'alinéa à M. Emile Girardin; mélangez-y un peu de Janin et de d'Arlincourt; ajoutez-y quelques phrases de l'ex gazette de France et du Père Duchêne, battez tout cela dans un métal résonnant et rouillé, et vous aurez la manière de M. Pappon, chevalier de Malte.

Genève a mené cet hiver une vie active et dissipée qui lui faisait presque oublier les Jellachich et les Windischgrætz d'outre-mont. Nous n'avions que quelques heures du jour pour travailler; avant le soir, nous allions au cercle pour chicaner politique; du cercle, nous allions au concert; du concert, au bal; du bal, après trois ou quatre heures de sommeil, nous nous précipitions au Temple neuf pour entendre la voix entraînante de M. Martin et ses belles conférences sur la prière. Il y a eu un moment où nous avions deux concerts et dix bals par semaine. Ces concerts nous ont révélé de véritables talents : un violiniste très distingué, M. J. Eichberg, lauréat du Conservatoire de Bruxelles, a obtenu du public genevois presque un succès d'enthousiasme. M. Eichberg du reste est doublement artiste; il compose aussi bien qu'il exécute — et je suis heureux de le saluer ici à l'aurore de sa carrière musicale, car, sans vouloir trancher du prophète, je vous réponds qu'il ira loin. — N'oublions pas dans ces concerts Mlles Sabon, Pâquet, Fosco, Mottu, Saugy, Flachet — ni MM, Gœtz, Schunke, Retors, Cherbuliez; ni M. Prévost, le *dilettante* par excellence, plus connu que la plupart des artistes de profession, tant il a prêté de fois le concours de son beau talent à nos fêtes nationales et à nos solennités artistiques. — J'en passe et des meilleurs. Ces concerts n'ont pas été seulement des fêtes musicales, mais souvent aussi de bonnes actions. M. John Ruegger (les lecteurs de la *Revue Suisse* connaissent déjà le poète, mais peut-être pas encore l'excellent citoyen) a imaginé de faire profiter les plaisirs du riche au soulagement du pauvre; il a donné, soit à la Société des Amis de l'Instruction, cette sœur aînée de la Société artistique de Lausanne, soit au Casino, des soirées de musique et de récitation au profit de tous ceux qui pouvaient avoir besoin de son appui. M. Ruegger a mis dans l'organisation de ces soirées une constance, une activité et un dévouement vraiment remarquables, et, pour lui prêter main forte, les artistes et le public ont fait de leur mieux.

Quant à la littérature, elle joue un pauvre rôle dans ces fêtes. Ce qu'on appelle littérature à Genève, c'est la récitation. On ne sort pas de là. En fait de soirées purement littéraires, nous n'avons eu que la séance générale de la Société de Belles-lettres, une petite réunion à la Société des Amis de l'Instruction et un huis-clos chez M. Pictet de Sergy. Je pique votre curiosité, n'est-ce pas, Monsieur? Un huis clos? — De quoi s'agissait-il donc? Je veux bien vous le dire, mais tout bas, car l'auteur m'a recommandé le secret. Il s'agissait d'une trilogie intitulée *Genève sauvée*, un drame national, beau comme le patriotisme

et vrai comme l'histoire. Ne m'en demandez pas davantage, j'en ai déjà beaucoup trop dit.

Mais, si la littérature est négligée, l'art domine en maître, — témoin l'excellente idée de M. Auriol, artiste dans l'âme, qui nous a fait passer les plus charmantes soirées de cet hiver. Dans une ville aussi malheureusement organisée que Genève en fait de société, morcelée par tant de dissentiments religieux et politiques, tant de susceptibilités, dirai-je de petitesses! et tant de vanités de fortune et de rang, — malheureuse boite à compartiments où il y a déjà autant de coteries que de familles, les artistes ne se connaissent pas. Le culte du beau, qui aurait dû établir entr'eux une fraternité *quand même*, si je puis m'exprimer ainsi, cette passion conciliante et bonne qui aurait dû planer sur les pauvres préoccupations du jour, et qui eût été pour eux une consolation dans ce siècle de trouble où l'art est superbement dédaigné par les barbouilleurs de systèmes — le culte du beau ne les ralliait pas, ne sachant où les trouver ni où les réunir. M. Auriol a ouvert son salon — et peintres, musiciens, poètes s'y sont donné rendez-vous avec joie: il y avait des pianos, des albums, des oreilles et des yeux toujours ouverts aux fantaisies du premier venu; et toutes ces richesses d'imagination, de sentiment, d'habileté éparpillées la veille, oubliées ou inconnues parce qu'on ne les voyait pas, étaient toutes fières et tout étonnées de s'entasser dans le musée de M. Auriol. — Vous voyez, Monsieur, que nous n'avons pas été aussi malheureux cet hiver que la mauvaise humeur de nos journaux pourrait le faire croire; nous avions aussi notre monde à part, où, laissant de côté les criailleries du cercle et du Forum, nous pouvions dire avec bonheur: Parlons d'autre chose! — Puis le printemps est venu, qui a mis son *veto* à nos rassemblements très-peu populaires, qui a dispersé à grands coups de soleil nos clubistes inoffensifs, et les a priés de se sauver à la campagne, entre le repos et la rêverie, entre les oiseaux et les fleurs. Quant à moi, Monsieur, je bénis cette saison, car elle me permet de vous écrire: vous savez que pour nous autres l'hiver est un salon et l'été un cabinet de travail. M. M.

Porrentruy, 12 *juin* 1849. — Depuis six mois l'évènement majeur de notre localité a été sans contredit le transport de l'*Helvétie* à Berne, où cette feuille a paru sous un autre nom et sous de nouveaux auspices. Pendant dix-sept ans ce journal a été exclusivement Jurassien. Plusieurs littérateurs de la Suisse française en furent dans cet intervalle les rédacteurs ou les collaborateurs, ensorte que ce journal, à côté de sa partie politique, offrait assez fréquemment à ses lecteurs un aliment littéraire. J'ignore quelles plumes desservent l'*Helvétie fédérale*; du moins faut-il constater qu'elle n'est plus sous son ancien patronage, et que les collaborateurs les plus actifs de l'*Helvétie* ces dernières années, ne lui prêtent plus leur concours.

Au lieu d'une feuille politique Porrentruy a maintenant un journal pédagogique, l'*Educateur populaire*, que rédige un jeune maître de l'école normale, M. Paroz, dont nous avons dit un mot dans notre dernière lettre. Toutefois nous aurons sous peu une publication nouvelle, qui représentera en même temps la *Société Jurassienne d'Emulation* et *la Société des régents du Jura.*

Lorsque l'*Helvétie* était à Porrentruy, elle admettait dans ses colonnes les rendus-comptes de la Société Jurassienne; depuis son départ rien n'a trahi son existence à la Suisse française; il ne s'en suit point qu'elle périclite, loin de là : ses membres travaillent dans le silence, et à chaque séance mensuelle ils apportent leur tribut en études littéraires et scientifiques. La nouvelle feuille française de Berne n'est plus *Jurassienne*, puis, elle est souvent d'un *rouge* si foncé, que maints sociétaires ne veulent y figurer d'aucune manière, pas même dans une simple analyse de travaux; l'on craindrait en outre que cette insertion ne nuisît à la Société, en lui donnant une couleur politique quelconque, ce qui serait opposé à ses statuts et à l'esprit qui anime tous ses membres.

Nous essaierons de remplir cette lacune de six mois, en indiquant les principaux travaux soumis à la société durant ce laps de temps.

Les travaux purement historiques occupent une faible place dans ce tableau. M. Trouillat a achevé son *Rapport historique et statistique sur la bibliothèque du collège de Porrentruy*; il est actuellement sous presse. Ce rapport est suivi d'une description intéressante des principaux manuscrits que renferme cette bibliothèque et d'un catalogue des imprimeurs qui se sont succédés dans cette ville jusqu'à nos jours. Le premier ouvrage sorti des presses Bruntutaines porte le millésime de 1592. — M. Quiquerez a présenté à la Société le Catalogue détaillé des curiosités archéologiques, qu'il a recueillies dans l'ancien château des comtes de Soyhières. Une des pièces les plus intéressantes de cette collection précieuse et sans contredit un grand vase en fayence, provenant d'un des villages de la vallée de Lauffon, où il était conservé avec soin, comme ayant servi au culte réformé vers la fin du 16me siècle, quand ce district professait encore le protestantisme.

Les *sciences* et la *littérature* sont mieux représentées.

Sciences naturelles. — Dans son *Recueil d'observations géologiques et minéralogiques sur le Jura bernois et en particulier sur les vallées de Delémont et de Moutiers*, M. Quiquerez a prouvé que le champ de ses études ne se bornait point à l'archéologie et à l'histoire nationale. Cet ouvrage, qui traite du terrain sidérolitique dans nos vallées, renferme une foule d'observations tout à fait neuves sur le gisement des mines en grains et des considérations géogéniques sur leur origine; il est accompagné de nombreuses figures explicatives et d'une carte topographique et géologique du val de Delémont et autres vals adjacents, où sont portés toutes sortes de détails sur les terrains tertiaires, sidérolitiques et jurassiens. Ce travail a donné lieu à un rapport intéressant de notre savant géologue Bruntrutain.

Chaque jour nous admirons davantage l'activité intellectuelle de M. Thurmann. Un recueil d'*observations météorologiques* de feu M. le docteur Helg de Delémont, faites de 1802-32, lui a fourni la matière d'une étude précieuse pour la science, la connaissance exacte de la climatologie du val de Delémont pendant ces trente années.

Un autre travail, plein d'actualité, est le *Rapport* de M. Marchand, inspecteur des forêts, à la direction de l'intérieur du canton de Berne, *sur le déboisement*. M. Marchand établit les immenses inconvénients qui résultent du déboisement, quand il est fait sans mesure. Après avoir montré les funestes conséquences qu'il a eus dans divers pays,

il passe à la Suisse, et surtout au canton de Berne, et énumère tous les ravages que depuis vingt ans le défrichement outré a amenés à sa suite. Des observations pratiques terminent ce rapport d'une utilité incontestable.

M. Jolissaint, brigadier-forestier, a présenté à la Société les premières feuilles d'un ouvrage de sylviculture, qu'il publie actuellement, sous le nom de *Dindrométrie*.

Mais c'est la botanique principalement qui est l'objet d'études les plus constantes. Pendant que MM. V. Gouvernon et Saucy s'occupent de la flore de Saignelegier, M. Vernier dresse la liste des champignons et des lichens du district de Porrentruy. 150 espèces de champignons, 70 de lichens ont déjà été observées par lui depuis le printemps de 1848.

Les communications ne font point défaut; M. Contejean a offert à la société le catalogue des plantes des environs de Montbéliard. Le cabinet minéralogique prend chaque jour de nouveaux développements grâce aux donations fréquentes de géologues indigènes et étrangers : parmi ces derniers nous voyons figurer les noms de MM. Lalande et Alluaud de Maragnac.

Littérature. — Le patois est toujours en honneur au sein de la société. Le poème des *Paniers* a paru. M. X. Kohler a fait un étude sur le *dictionnaire en patois de l'Ajoie* de feu l'avocat Guélat, vrai manuel de cet idiôme, s'ouvrant par une grammaire et se terminant par des anecdotes, des proverbes, et des recettes hygiéniques. Moins complet et moins consciencieux que le *dictionnaire Vaudois* de M. Bridel, que publiera bientôt, nous l'espérons, M. Moratel, il n'en est pas moins précieux pour l'étude des dialectes romans. Enfin l'amour du patois est allé si loin ces derniers temps, que, désertant la chanson populaire qu'il cultive avec succès M. Feusier s'est tourné vers la comédie, et nous avons entendu avec des accès de franche gaité, la lecture de quelques scènes du *Pouche d'Aiscendain* (le puits d'Ascendant, vulgairement de Calabri), piquante esquisse des mœurs campagnardes de l'Ajoie.

Nous devons encore à M. Feusier une *étude sur les chants populaires des Tchèkes*. La Rukopiskralodworsky, retrouvée par un poète moderne, Wencesla Hanka, est l'unique monument de cette ancienne littérature. Les légendes qui composent ce recueil ont la teinte naïve et pittoresque des poésies du Nord; elles dépeignent assez bien les usages des Tchèkes.—M. X. Kohler a achevé ses *Chansons Jurassiennes*. Les paroles sont adoptées à de la musique allemande. Ces chants nationaux pour la plupart, sont destinées à populariser dans le Jura l'étude de la musique vocale. Tout nous fait espérer que l'auteur aura atteint son but.

L'appel de M. Pequignot à la direction de l'école normale laissée vacante par le départ de M. Daguet ne pouvait être plus favorable à la Société d'Emulation. Comme son digne prédécesseur, il cultive l'histoire et la littérature. La société a déjà été à même d'admirer ses brillantes facultés; dernièrement encore M. Pequignot nous a donné de lumineux aperçus sur l'instruction publique dans le canton. M. Pequignot s'occupe actuellement d'un travail important d'*histoire nationale du Jura bernois de* 1793-1846, considérée principalement sous le point de vue administratif et financier.

Pourquoi me faut-il clore cette correspondance par une triste nou-

velle. Le collége de Porrentruy vient de perdre un véritable artiste, son professeur de dessin M. Victor Theubet, jeune homme d'un esprit élevé et d'un noble cœur. Après avoir séjourné successivement en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, et en Angleterre, dont il parlait les langues avec une égale facilité, il s'était fixé dans sa ville natale. C'est là que la mort le surprit, tout entier aux beaux arts, qui étaient un culte pour lui. Le dessin à la gouache et à l'aquarelle avait d'abord seul occupé ses loisirs. Mais en 1843, se trouvant à Milan, il admira à la bibliothéque boroméenne ces délicieuses miniatures, ces initiales ornées si délicates et si fraiches dont le pinceau de Raphaël avait enluminé de précieux manuscrits du 16me siècle: dès lors il devina son genre, et rêva la renaissance d'une des branches les plus fécondes et les plus gracieuses de la peinture. L'année suivante il composait à Londres pour la reine Victoria, le portrait de sa Majesté, rehaussée de délicieuses arabesques. A la vue de ce beau travail une société lui commanda douze tableaux sacrés dans le même style, pour en orner une édition illustrée de la Bible. Quatre sujets achevés, et que nous avons sous les yeux, nous font regretter vivement de n'avoir point vu s'accomplir cette œuvre remarquable. Grâce à M. le colonel Theubet, père de l'artiste, le collége possède la copie du portrait de la reine Victoria, faite par ce jeune peintre si tôt ravi aux arts et à ses amis. Puisse ce dernier souvenir, rendu à la mémoire de Victor Theubet, verser un baume sur la plaie que sa mort a ouverte dans tant de cœurs.

***

MÉLANGES.

LE SON DES CLOCHES.

—

Des cloches d'airain les voix incertaines,
A travers les airs m'arrivent en chœur;
Vibrantes parfois et parfois lointaines.....
Un frisson d'amour me descend au cœur.
L'hymne solennel vers le ciel s'élance,
Et tout se recueille en pieux silence,
Et bien loin s'enfuit le doute moqueur.

Ce concert divin dans l'âme remue
La note plaintive, écho du saint lieu;
C'est comme un sanglot de la terre émue,
Qui, dans son exil, se souvient de Dieu;

Ou comme le bruit d'une onde courante,
Ou comme un léger soupir de mourante,
Qui s'exhale à peine et murmure : adieu.

Oh ! flots de l'éther, plages inconnues !
Que de fois déjà, sainte volupté,
Mes yeux ont cherché, par delà les nues,
Ce monde idéal où tout est clarté,
Où tout est lumière, où rien n'est souffrance,
Où dans tous les cœurs brille l'espérance,
Comme un doux rayon d'un soleil d'été.

Henri S.

BIBLIOGRAPHIE.

MES LOISIRS D'AVRIL, poésies de G.-A. Rosselet. Neuchâtel 1849, chez J. Gerster.

Si petit que soit ce recueil, nous ne pouvons le laisser passer inaperçu ; la modestie même de son format, la simplicité d'inspiration de son contenu, la jeunesse de l'auteur, tout cela est comme un charme qui nous engage à nous y arrêter un instant. Ce sont de vraies poésies de la saison première, composées en avril, parues en mai, *neige odorante du printemps*, fleurs hâtives qui réjouissent l'œil par leur fraîcheur, et plus encore par les fruits savoureux qu'elles promettent. *Et me Phœbus amat*, peut dire avec confiance M. Rosselet : car sous bien des négligences de style et de versification, il perce dans son recueil ce *je ne sais quoi* plein d'attraits qui est le garant incontestable de l'inspiration ; la période poétique y est facile et se déroule sans efforts, surtout dans les pièces intitulées *Neige d'avril* et *l'Hirondelle*. Les vers de quatre pieds sont ceux dans lesquels l'auteur réussit le mieux; il a plus de peine à régler son pas sur la cadence grave de l'alexandrin. Quant aux pensées elle-mêmes, elles se recommandent en général par l'absence de toute recherche, le sentiment vrai de la nature et une douce teinte de morale religieuse. La dernière pièce du recueil *(les cigognes)* se distingue par la délicatesse de l'allusion et un certain bonheur d'exécution ; il eût suffi pour la rendre excellente d'y retrancher quelques mots superflus et d'y changer quelques expressions impropres. Nous aimerions à citer quelques vers de ce recueil, mais citer quelque chose d'un si petit volume, ce serait le piller ; nous aimons mieux y renvoyer nos lecteurs. B.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

DE LA POÉSIE SUISSE

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

I

La poésie populaire en général. — Le dialecte Suisse. — Les *Alpenrosen*. — Jean-Martin Usteri.

Quelques-uns de nos lecteurs éprouveront peut-être une certaine surprise à la vue du titre de cet article. Si l'on parle souvent des littérateurs suisses, le mot de littérature suisse est sujet à plus de contestation. Il nous manque en effet, semble-t-il, la première condition d'une littérature vraiment nationale : nous n'avons pas un langage à nous particulier. Cette idée est assez répandue, et on le comprend, puisque la réputation des hommes qui ont écrit dans le dialecte de la Suisse allemande n'a guères dépassé les limites de leur patrie. A Berne, à Zurich, chacun connaît Usteri et sait par cœur quelque chanson de Kuhn ou de Wyss ; mais en Allemagne, où les poésies allemaniques de Hebel ont été cependant si favorablement accueillies, ces écrivains, Kuhn surtout, trouvent à peine une place dans les histoires littéraires un peu étendues. Grâce à ce silence des distributeurs de la renommée, la Suisse romande (nous croyons inutile de parler de la France) qui revendique pour la patrie commune l'illustration de Haller, de Lavater, de Frœhlich, ignore jusqu'aux noms des poètes vraiment et complètement nationaux. Ils ne méritent cependant pas un tel oubli. Leurs ouvrages, simples, naturels et sentis, sont marqués au coin de la bonne poésie, et nous avons cru être agréable au public suisse de langue française en cherchant à les lui faire connaître. La tâche est difficile ; car en ces matières on aime à renvoyer au volume, et nous ne le pouvons presque pas, même pour ceux de nos lecteurs qui connaissent l'allemand ; ou bien, s'il s'agit de traduire, quoi de plus ingrat que de transporter en prose de la poésie, et surtout de la poésie populaire. Mais nous voulons essayer ; heureux si nous parvenons simplement à rendre l'impression produite en nous par la lecture de ces poètes, et si l'on apprend par là à connaître au moins leurs

noms. Notre attente serait plus que remplie, si quelqu'un, encouragé par l'intérêt du sujet, se décidait à braver les premières difficultés et à prendre en main les auteurs eux-mêmes. Sa peine serait bientôt amplement récompensée, et la littérature de la Suisse allemande y gagnerait sans doute un admirateur, disons mieux, un ami de plus.

A considérer la chose en général, parmi les productions littéraire d'une nation, nous n'en connaissons pas de plus attrayante que la poésie populaire. Le génie d'un peuple se reflète, il est vrai, dans toutes les œuvres d'art nées de son sol, mais il ne le fait pas toujours de la même manière ou au même degré. Si nous en exceptons l'épopée, produit de temps où le peuple est un, la civilisation peu avancée, les degrés de culture moins tranchés, nous verrons toujours la haute poésie, la poésie classique, et le drame en particulier, porter essentiellement l'empreinte de la société où elle naît, de la société cultivée. Mais le caractère de cette société est précisément d'en avoir le moins possible : plus la civilisation est avancée et plus aussi l'atmosphère spirituelle des classes instruites se généralise et s'étend, et les différences locales se fondent. Ce que nous cherchons et que nous admirons dans les œuvres du génie, c'est l'homme de tous les temps et de tous les lieux, avec ses passions basses ou généreuses, ses combats intérieurs, sa plainte éternelle, le type humain enfin, tel que chacun le porte en soi. La couleur individuelle et nationale s'y retrouve sans doute; l'homme n'est pas une abstraction, il ne le deviendra jamais, et les choses nous apparaîtront toujours à tous sous l'angle de notre caractère particulier et de celui de notre peuple; mais cet élément n'est ici que l'accessoire, et comme le fond du tableau. Autant que possible, les poètes, et principalement les poètes classiques français, ont cherché des sujets où leur imagination eût plus ou moins le champ libre, et pût manier à son gré les faits extérieurs. C'est à l'histoire des temps passés, souvent à des époques reculées et fabuleuses, qu'ils ont emprunté les premières données de leurs conceptions; et même dans ce monde conventionnel ou plutôt idéal où ils nous transportent, on n'exige pas absolument qu'ils conservent l'illusion. Nous pardonnons sans trop de peine à un grand esprit de confondre quelquefois les époques et de prêter au siècle de son sujet les idées du sien propre, si la vérité psychologique et humaine n'en souffre pas. Corneille et Racine ont francisé les Grecs et les Romains; qui voudrait leur en faire trop de reproches? et qui pense seulement à s'étonner de retrouver les idées chrétiennes dans Athalie, dans Esther, ou même dans Iphigénie?

Mais plus la littérature s'éloigne de ces hauteurs et rentre dans le domaine de l'actualité et de la vie ordinaire, plus aussi elle prend un caractère local et particulier. En aucun genre de poésie évidemment,

la vérité historique n'est indifférente ; nous n'en tolérerions nulle part l'absence totale ; mais la liberté à cet égard comporte des degrés bien différents. Dans une comédie, une satire, une chanson, dans tout ce qui aspire au nom de littérature populaire, nous aimons à retrouver ces détails de mœurs qui peignent d'un trait un pays ou une époque, ces contours pittoresques et vifs qui chassent de notre esprit toute idée vague et nous montrent la nature sur le fait, tellement que nous nous disons instinctivement, comme à la vue du portrait bien touché d'une personne inconnue : cela doit être ressemblant. Ce charme, sans contredit, manque aux ouvrages dont nous parlions plus haut. Mais gardons-nous de l'attribuer seulement, ou même essentiellement, à la vérité de la couleur locale, entendue du moins comme elle l'est souvent. On tient beaucoup de nos jours à la fidélité du costume ; on la cherche jusque dans les moindres détails, et tel écrivain se croirait perdu si Louis XI, par exemple, oubliait une fois de dire Pâques-Dieu, ou si le lecteur n'apprenait à chaque page que Henri III portait des crevés de satin sur son pourpoint de velours. C'est un excès prenant la place d'un autre. Le classicisme craignait de poser le pied sur le sol ; le romantisme s'y traîne. Son amour prétendu de l'art n'est bien souvent que l'amour de l'effet ; et ce culte de la forme, disons mieux, ce culte de l'habit, n'a pas pu produire autre chose qu'une littérature matérialiste, propre à amuser quelques instants l'imagination, jamais à satisfaire le cœur. Un intérêt aussi superficiel ne saurait nous captiver longtemps, et le charme si doux d'une chanson du pays a sa source plus profondément dans nos ames. Quand on a dit que toute nationalité représentait une idée, on a dit vrai, mais on n'a pas tout dit. L'idée n'est que l'ombre des choses ; la nationalité est un fait, une vie, une des faces de la vie humaine générale et une expansion de l'individualité. Or, c'est là justement ce qui nous frappe et nous captive dans la poésie populaire, une empreinte profonde de nationalité et d'individualité. Dans la poésie classique, nous rencontrons plutôt des types que des individus ; ici, c'est tel ou tel, de tel pays, de telle époque, de telle classe de la société. Or, l'individualité n'est pas un fait extérieur ; un paysan n'en restera pas moins paysan si vous lui donnez un habit de ville ; elle réside dans la source même de la vie. L'homme n'est homme qu'à condition d'être individu ; plus les personnages qui vous passent sous les yeux dans un écrit sont individuels, frappés au coin d'un siècle ou d'une nation, plus ils sont vivants, saisissants, et plus aussi, par une de ces harmonies mystérieuses que nous présente la nature, ils sont profondément humains et parlent au cœur de tous. La poésie classique, si nous pouvons en résumé nous servir d'un rapprochement qui est plus qu'une comparaison, nous paraît se peindre dans la statue grecque, sans voile, sans ornement, trouvant sa majestueuse beauté dans le seul type régulier

de la forme humaine; tandis que la poésie populaire nous rappelle ces statuettes du moyen-âge, peu correctes de dessin, peu idéales dans leurs contours, mais toutes caractérisées, toutes différentes, toutes admirables d'expression, et dont les formes, sous les plis épais de la robe ou du manteau, respirent encore le sentiment qui anime la physionomie.

Un vigoureux cachet d'individualité est donc à la fois le caractère essentiel et le plus puissant attrait de la poésie populaire, et rien ne lui est plus favorable qu'une langue à part, assez cultivée pour pouvoir exprimer des idées plus hautes que celles de la vie ordinaire et matérielle, pas assez pour avoir perdu sa naïveté première, la simplicité de ses tournures et la liberté de ses mouvements. Tel est, à notre avis, le langage de la Suisse allemande. On serait dans une grave erreur si on voulait le comparer au patois parlé dans nos contrées. Nous craindrions d'être trop sévères envers la bonne vieille langue de nos aïeux, cette langue dont les accents ne sont jamais si doux que loin de la patrie; mais, malgré tous les mérites que nous aurions voulu lui trouver, elle ne nous a pas paru propre à fournir la matière d'une production sérieuse. On a fait quelques essais; nous avons eu sous les yeux, par exemple, la traduction en patois gruyérien de la première Eglogue de Virgile, mais à chaque ligne, pour ainsi dire, le langage nous paraissait jurer avec la pensée. La poésie ou la prose comique, peut-être aussi la chanson plaintive, sont les seuls genres que nous croyons convenir à ce dialecte malin, dégagé parfois dans sa tournure bon enfant, mais désespérément lourd et terre-à-terre lorsqu'il s'agit d'exprimer des idées d'un ordre un peu relevé. Et cela se comprend. Relégué depuis longtemps loin des villes, il disparaît peu à peu, même des campagnes; pour tout ce qui sort de la vie matérielle, c'est le français qui règne seul; comment, dans de telles circonstances, le patois se serait-il cultivé? Il en est tout autrement chez nos confédérés de race germanique. Le haut-allemand est, il est vrai, la langue des livres et de l'écriture, il s'emploie à moitié dans la chaire, mais il ne pénètre pas plus loin. Dans les conseils du pays comme devant les tribunaux, l'allemand suisse est ordinairement la langue usitée, maniée quelquefois avec un rare bonheur; et dans les salons les plus relevés de Berne, Bâle ou Zurich, si l'on ne parle pas français, vous n'entendez pas un autre langage que sous le toit du simple paysan. A proprement parler, l'allemand suisse n'est pas un patois, mais un dialecte; c'est un débris, peut-être le mieux conservé de tous, des anciens idiômes germaniques, et le seul aussi qui, dans les lieux où il est parlé, soit resté dans l'usage général. A. W. Schlegel dit quelque part que souvent sur les montagnes on croirait entendre parler les Minnesingers[1]. Mais allons-nous peut-être trop loin en

(1) Apenrosen. 1812. P. 262-266.

parlant d'un dialecte suisse? Chacun sait en effet que l'on parle à Berne bien différemment qu'à Zurich ou même à Soleure : chaque canton, chaque vallée a son langage, et vous comprendrez facilement un habitant du Hasli, que vous aurez une peine infinie à vous entretenir avec un paysan de Frutigen. Mais, malgré cette diversité, le fond de l'idiôme reste le même. Un étranger, qui n'a étudié que celui d'une certaine localité, peut ne pas se retrouver dans une autre ; les Suisses allemands entr'eux se comprennent tous. Lorsqu'ils parlent le haut-allemand, on les reconnaît à un certain accent que l'on appelle partout l'accent suisse, et qui se distingue à l'instant même de celui de leurs voisins de la Souabe et du Tyrol. Les Doriens de la Grande-Grèce et de la Sicile ne parlaient pas sans doute exactement comme ceux de la Laconie, et cependant on retrouvait chez eux les traits distinctifs du dialecte. Cette comparaison n'est pas sans un certain rapport avec notre sujet, car, *si parva licet componere magnis,* l'allemand suisse, rameau le plus important du dialecte *allemanique*, tiendrait vis-à-vis de la langue écrite et des autres dialectes de l'Allemagne, à-peu-près le même rang que le dorien parmi les idiômes de la Grèce. Le *Plattdeutsch*, que l'on parle dans le Nord, se prononce du bout des dents, il est bref, un peu pincé; l'allemand suisse a des sons pleins; il est rude et guttural. A entendre même certaines personnes, c'est bien le langage le plus désagréable et le plus affreux qui puisse sortir d'une poitrine humaine. Ce reproche vient essentiellement de ceux qui ne le comprennent pas, et à qui il ne peut présenter qu'un assemblage de sons confus. Mais plus on l'étudie, et plus on découvre son agreste et sévère beauté sous la rudesse de l'écorce. La langue est l'image du peuple. A la vérité, nous devons faire ici quelques distinctions. Le dialecte de Zurich, peu flatteur à l'oreille, est à la fois rauque et strident; le son *a* s'y dénature en *ai;* à Bâle, en revanche, où l'idiôme est tout-à-fait voisin de celui des poésies de Hebel, il s'alourdit le plus souvent en *ô*. Les cantons du centre, Berne, et tout particulièrement l'Oberland, ont un langage plus agréable et plus dessiné. Les diphthongues, ou au moins une voyelle pure, y remplacent souvent les sons faussés du nord de la Suisse; *mer wei*, par exemple (nous voulons), au lieu de *mer wend*, comme à Zurich. Partout, au reste, sur les montagnes, la langue est moins sourde que sur le plateau, plus nette, plus accentuée, mais nulle part autant que dans la vallée du Hasli, où l'élévation et l'abaissement du ton sur les diverses syllabes lui donne une certaine mélodie et un rythme bien marqué. Appliqué à l'allemand bernois, le reproche dont nous parlions plus haut est ainsi certainement injuste; pour le reste de la Suisse, il est au moins exagéré. Sans doute, ce dialecte est rude; mais il est mâle, il est énergique; la simplicité de ses constructions, moins compliquées, moins savantes que dans le

haut-allemand, le rend plus bref, et par là, si nous ne nous trompons fort, plus favorable à l'éloquence. Et d'ailleurs l'énergie seule n'est pas ce qui le distingue. Partout, du plus au moins, elle est tempérée par une certaine grâce qui, pour être un peu rustique, n'en a que plus de naïveté et de fraîcheur. Dans l'esquisse que nous avons déjà citée, A. W. Schlegel retrace parfaitement le caractère essentiel de l'allemand suisse. « Le dialecte de la montagne, » dit-il, « est comme un instrument éclatant que l'on aime à entendre en plein air, mais qui, entre les murs d'une chambre, devient bruyant et criard. »

Aussi la poésie de la Suisse allemande, conforme au caractère de la langue et de la nation, n'est guères une poésie de livres; c'est une poésie de plein air, toute populaire. Elle ne brille ni par l'éclat de la forme, ni par la beauté des expressions ou le luxe des images, ni même par le torrent de l'enthousiasme ou le sentiment profond de l'idéal; sa forme est toute simple, son allure grave, son mouvement contenu, c'est la poésie de la réalité. Le peuple suisse, en effet, est essentiellement pratique et peu contemplateur : son présent comme son passé le ramènent sans cesse vers l'action et vers la lutte. Sa liberté n'est qu'une lente conquête pour laquelle il doit combattre toujours s'il ne veut la perdre; ses institutions républicaines exigent à chaque instant de lui le concours de son temps et de son bras; cultivant un sol peu fertile, il n'en tire sa subsistance qu'au prix de travaux pénibles et assidus, quelquefois, sur les montagnes, au milieu des plus grands dangers. Et là même où le soin des troupeaux laisse aux bergers plus de loisirs, et où le sentiment poétique est ainsi plus développé que dans la plaine, la grandeur de la nature, au lieu de donner des aîles à l'imagination, tend plutôt à la captiver et à l'écraser. Si le Suisse chante, il ne chante pas ce qu'il rêve, mais ce qu'il voit : enfermé de tous côtés par le positif de la vie, il a dû chercher et il a trouvé la poésie au fond même de cette réalité. S'émouvra qui voudra de ce paradoxe, poésie et réalité ne s'excluent pas; aucune existence n'est assez prosaïque, aucun sol assez ingrat pour que la Providence n'y ait enfermé de riches filons de poésie; il n'y a qu'à creuser pour les découvrir, en Suisse qu'à ouvrir les yeux. Notre littérature nationale a reçu de cette influence son caractère particulier. Elle est surtout narrative et descriptive; le lyrisme y est peu fréquent, jamais vaporeux, et le défaut qu'elle a le plus à craindre est la froideur. Il serait intéressant de remonter jusqu'à ses premiers essais, d'assister à sa naissance dans les anciens chants de guerre des Confédérés, et d'en poursuivre les développements depuis ces chansons naïves, sans auteur connu, que l'on entend sur les montagnes, jusqu'au moment où elle devient littérature écrite; mais le cadre que nous nous sommes prescrit ne nous le permet pas. Nous avons cru être plus agréable au lecteur en arrivant de plein saut *in medias res*,

c'est-à-dire à l'époque la plus florissante de la poésie suisse, au commencement de notre siècle, et en nous bornant dans cette étude aux hommes les plus saillants. Si la poésie populaire perd quelque chose de sa fraîcheur primitive lorsqu'on l'écrit pour le public, en revanche elle s'épure et se règle, acquiert plus de vigueur dans la forme et d'élévation dans la pensée; qualités accessibles à tous et moins sujettes à s'effacer complétement quand il s'agit de les faire sentir à un public dont la langue est différente.

Déjà dans la dernière moitié du 18e siècle, les écrivains suisses, et pricipalement les Zuricois, avaient été pour beaucoup dans la première impulsion donnée alors à la littérature allemande. La culture des lettres avait pris dans notre patrie un grand essor, lorsque la révolution de 1798 et les désastres qui la suivirent en arrètèrent tout-à-coup le développement. Mais, l'orage passé, sous l'Acte de médiation, le calme dont jouissait la Suisse au milieu de l'Europe ébranlée réveilla promptement dans les esprits les besoins de l'intelligence et de l'imagination. Seulement le mouvement littéraire fut plus national qu'au 18e siècle. La patrie qu'on avait cru perdre était retrouvée, et, comme il arrive à la nature après une tempête, ses montagnes paraissaient avoir plus de majesté, ses fleurs, ses parfums plus doux, son ciel plus d'azur; et son histoire, sa langue, ses vieux usages, devenaient plus précieux et plus sacrés. Ce fut alors que parurent dans la Suisse romande les *Etrennes helvétiennes*, et quelques années après, en 1810, des littérateurs de Berne et de Zurich eurent l'idée de publier pour la Suisse allemande quelque chose de semblable. C'était le beau temps des almanachs littéraires, où l'esprit se menuisait en petit format avant de se perdre dans la brochure, espèce de journal ou de revue paraissant tous les ans. Mais les travaux sérieux étaient encore réservés aux livres; des poésies et des Nouvelles, c'est là ce qu'on trouvait essentiellement dans ces recueils. En publiant un nouvel almanach, qu'ils appelèrent les *Alpenrosen* (Roses des Alpes), les hommes dont nous avons parlé voulaient mettre à côté des innombrables Taschenbücher de l'Allemagne un ouvrage réellement national, écrit par des Suisses et pour la Suisse. « Notre tendance, » disent les éditeurs dans leur préface, « doit être avant tout *patriotique*, c'est promettre que notre recueil sera *simple* et *moral*. » Pendant vingt ans que les anciennes Alpenrosen subsistèrent (1811-1830), ils furent constamment fidèles à cette devise. Le contenu de ces almanachs est assez varié. On y trouve des Nouvelles, ayant toutes rapport à la Suisse, et dont quelques-unes ont peu de valeur; un bon nombre sont charmantes, toutes se distinguent par la moralité et le sentiment; des voyages en Suisse écrits *con amore*, et par là quelquefois un peu longs, des poésies en haut-allemand, dont beaucoup dans le genre

fade et descriptif de Mathisson, ou d'une teinte abstracto-allégorico-sentimentale, et dont un plus petit nombre, parmi lesquelles les Ballades de Wyss, dépassent les limites du médiocre; enfin des poésies en allemand suisse qui sont en général la couronne du recueil. Ce qui distingue notre almanach de ses confrères n'est pas tant l'excellence du fond, car les Allemands en ont eu de bien plus distingués, mais l'esprit suisse. On y respire notre air, on y vit de notre vie, on croit en le lisant, pour nous servir de l'expression d'un de nos amis (¹), sentir l'odeur des plantes de la montagne. Nous regrettons seulement que le nombre des productions en dialecte suisse n'y soit pas plus grand. On aurait moins lu les Alpenrosen en Allemagne, mais on les aurait peut-être plus estimés, et, dans notre pays, elles auraient certainement dépassé le cercle des classes cultivées pour pénétrer dans la masse du peuple. On pourrait bien trouver aussi la peinture de nos mœurs quelque peu embellie, ou affadie. Jamais, bien que les étrangers n'eussent pas encore empoisonné nos montagnes avec leur or, les vachers des Alpes n'ont été aussi idylliques, mais, quoiqu'il en soit, en enlevant ce vernis flatteur, on retrouve encore au-dessous la Suisse. Les Alpenrosen seront toujours l'image de ce temps où, dans les loisirs d'un présent tranquille, on rêvait *chez nous* aux gloires du passé et aux espérances de l'avenir. Ce temps est bien loin; il ne nous en reste que les débris; mais si nous songeons qu'il succéda à la période de 1798, nous nous consolerons peut-être au milieu des tempêtes de notre époque, et nous aurons plus de force à en supporter le sérieux.

Nous avons mentionné avec quelques détails les Alpenrosen, quoique la plupart des productions qu'elles renferment soient écrites en haut-allemand, d'abord à cause de leur caractère général, et puis surtout parce que les écrivains suisses d'alors se rattachent pour la plupart à cette publication, qui fut l'œuvre commune, le centre et le résumé littéraire de l'époque. L'ame de toute l'entreprise, et le principal collaborateur, était J. R. Wyss le jeune, professeur à Berne. Il y insérait des poésies, de petits romans, des récits de voyages. Son parent, J. R. Wyss l'aîné, envoyait des poésies; le professeur Meissner allemand établi à Berne, décrivait pour les amateurs d'histoire naturelle ses nombreuses pérégrinations dans le pays; le pasteur Kuhn, de l'Emmenthal, y poétisait en dialecte suisse et racontait de gaies et spirituelles histoires. A Zurich, les Alpenrosen avaient pour principaux collaborateurs Ulrich Regner, de Winterthur, écrivain humoriste distingué, et J. M. Usteri, à qui l'on arrachait de temps en temps une poésie ou une nouvelle en vieux langage du 16me siècle. Plusieurs

(¹) M. C. Wyss, de Berne, auteur d'une biographie de J.-R. Wyss le jeune, publiée dans le *Schweizeriches Museum*. 1848.

fragments des *Châteaux suisses* de Mad. de Montolieu y furent traduits; et M. Kuenlin, de Fribourg, y écrivit quelquefois. Nous ne citons ici que les noms principaux; car les petits collaborateurs y sont en foule. Les Alpenrosen ne se conservèrent pas toujours du reste à leur première hauteur; les derniers volumes valent moins que les précédents. On aurait tort d'attribuer essentiellement ce déclin à la retraite des zurichois. L'approche d'un nouveau temps se faisait sentir, plus positif, plus sérieux, moins aimable, et certainement les éditeurs voyaient venir cet esprit nouveau, lorsqu'ils cessèrent leur almanach au nouvel-an de 1830. J. R. Wyss mourut lui-même peu de temps après.

Parmi les écrivains des Alpenrosen, deux appartiennent de droit à cette étude, et sont les vrais poètes allemands suisses : Usteri et Kuhn. Nous dirons bien un mot de quelques autres; mais ils ont trop peu écrit en notre dialecte ou sont trop peu distingués pour que nous leur consacrions un article à part.

JEAN-MARTIN USTERI.

Ce nom est le premier qui se rencontre sous notre plume, quoique le recueil de ses œuvres, et spécialement ses idylles zuricoises, n'aient paru qu'après 1830. Par la date de leur composition et le temps où elles se passent, elles appartiennent aux premières années du siècle.

Jean-Martin Usteri ([1]) nâquit à Zurich en 1763, d'une famille considérée. Son père, négociant habile et ami des arts, et sa mère femme active et gaie, tout en maintenant la discipline dans leur famille, laissaient cependant à leurs enfants la liberté de se développer selon leurs goûts. Sous cette douce et bienfaisante influence, entouré de trois sœurs et d'un frère qu'il aimait beaucoup, le caractère d'Usteri se forma auprès du foyer domestique. Il aimait peu les plaisirs bruyants : silencieux et solitaire, doué d'une imagination active, sa plus grande jouissance était de dévorer tous les livres de poésies ou d'histoires merveilleuses qu'il rencontrait sous sa main, et de crayonner tout ce qui se présentait à son esprit. Ses dispositions artistiques trouvaient un aliment dans la riche collection de gravures de son père; elles reçurent une nouvelle impulsion pendant le séjour que fit à Zurich un habile sculpteur, protégé de la famille. Au collège, au contraire, Usteri passait presque pour stupide; sa place habituelle était la dernière du dernier banc; la sécheresse et la règle de l'enseignement avaient peu d'attraits pour lui; et cependant, à l'inverse de ces enfants précoces dont l'esprit semble baisser à mesure qu'ils grandissent, il se développa peu à peu, dès qu'il trouva dans ses études de quoi nourrir son

([1]) Ces détails sont tirés de la biographie d'Usteri, placée en tête de ses œuvres, par D. Hess.

intelligence éminemment esthétique. Lorsqu'il quitta le gymnase, il avait acquis la réputation d'un jeune homme distingué. C'était une de ces plantes délicates qui craignent également le trop grand froid et l'ardeur du soleil, et ne réussissent que dans une température modérée : le mouvement de l'éducation publique ne l'entraînait pas, une discipline austère l'aurait desséché, l'aimable cercle de famille dans lequel il vivait put seul cultiver en lui les germes des talents dont la Providence l'avait doué.

Usteri devait être commerçant : rien ne paraissait plus contraire à ses goûts; mais la maison de son père et de ses oncles étant bien assise, il lui restait assez de loisir pour ses études, et il se mit sans trop de répugnance aux travaux du comptoir, qu'il poursuivit du reste toujours mécaniquement et sans ardeur. Un grand voyage qu'il fit dans sa jeunesse en Allemagne, en Hollande et en France contribua beaucoup à étendre le cercle de ses idées et à développer son penchant pour l'étude littéraire et artistique de l'histoire. Peu d'années après son retour à Zurich, il se maria, et continua à se livrer aux occupations commerciales jusqu'en 1804, où des malheurs venant pour la seconde fois frapper sa maison, il y renonça pour toujours. Obligé de s'entretenir par son travail, son activité se dirigea dès lors vers les affaires de l'Etat. Déjà membre du Grand-Conseil, il devint en 1810 trésorier du Conseil de ville, en 1815 membre du Conseil d'Etat, et fut employé en cette qualité dans la commission des finances et dans la direction des diverses branches de l'instruction publique. Il remplit toutes ses fonctions avec sa ponctualité ordinaire, quelques-unes avec un grand zèle. Ses comptes sont encore conservés dans les archives comme des chefs-d'œuvre de calligraphie. Mais les travaux qui le captivaient le plus, étaient ceux qui avaient quelque rapport avec les arts et qu'il se créait lui-même. Soit par des dessins soit par des compositions historiques, il contribua beaucoup au succès des *Feuilles du Jour de l'an* publiées par diverses sociétés de sa ville natale; il devint l'ame de la Société des artistes de Zurich, dont il égayait les réunions par ses poésies, et qu'il cherchait de toutes manières à vivifier par ses directions, ses encouragements et son exemple; il fut enfin le fondateur de la Société des Artistes suisses, qui se réunissait chaque année à Zofingue. Toutes ces occupations au dehors, forcées ou volontaires, le temps qu'il donnait à ses amis, toujours prêt à animer chaque réunion par la richesse de son intelligence et la gaîté de son esprit, ne l'empêchait pas d'étudier et de composer beaucoup. Il passait de longues heures dans la bibliothèque de la ville, ou profitait chez lui de tous ses moments de loisir pour dessiner et pour écrire. La connaissance qu'il avait acquise du moyen-âge était étonnante. Non seulement tous les détails d'histoire et de mœurs, mais ceux des costumes, de la forme des armes, des usten-

siles, etc. lui étaient familiers. Tout ce qu'il lisait prenait aussitôt corps dans son imagination, et il le retraçait dans un dessin, une poésie ou dans une fiction historique, qui respirait par tous ses traits l'esprit de l'époque. Ainsi la vie d'Usteri s'écoula sans bruit, mais moins ignorée cependant qu'il ne l'eût voulu, dévouée au bien, à la patrie et à l'art. Ame tendre et sereine, remplie de sentiment et de bonté, d'un esprit gai et malin, mais non méchant, il se réjouit comme un enfant des biens que la Providence semait sur ses pas, et, quand le malheur vint le frapper coup sur coup dans sa fortune et dans ses plus chères affections, il le supporta muet et résigné, mêlant parfois un sourire à ses larmes. Ce n'était point un esprit puissant et profondément passionné, taillé pour agir sur les autres; il ressemblait à ce ruisseau qu'il décrit dans une de ses idylles, et qui tantôt s'en va murmurant sur les cailloux, tantôt s'arrête et réfléchit sur sa nappe tranquille le ciel et la verdure, s'enfuit, s'arrête de nouveau, réjouissant les prairies qu'il arrose, et reprend sa course vagabonde jusqu'à la rivière où il perd son existence et son nom. Mais le nom d'Usteri ne sera pas oublié. Lorsqu'il mourut, en 1827, une foule immense vint donner à sa cendre un dernier témoignage d'affection et de respect; Zurich garde son souvenir avec reconnaissance, et ses écrits, partout lus, partout aimés en Suisse, parleront de lui encore longtemps.

Les détails biographiques que nous venons de donner suffiront sans doute. La vie d'Usteri est peu remplie de faits extérieurs, elle est toute dans ses ouvrages. Mais un petit nombre seulement de ses dessins a été publié; nous n'en avons eu sous les yeux que quelques-uns; c'est donc en ses écrits que nous l'étudierons.

Les œuvres d'Usteri ont été publiées en trois volumes, en 1831, par son ami David Hess. Elles renferment des poésies en haut allemand, des histoires en vieux langage du 15e et du 16e siècle, deux poèmes assez étendus et quelques poésies en dialecte zuricois. Ces dernières nous occuperont surtout, mais nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot des autres.

Les poésies qu'Usteri a composées en haut allemand ont le mérite commun à toutes ses œuvres, la simplicité et la naturel. L'une d'elles, « *Freut euch des Lebens*, etc. » œuvre de sa jeunesse, a été traduite, nous dit l'éditeur, dans toutes les langues de l'Europe; un grand nombre sont de jolies poésies de circonstances; les ballades ont du charme et du sentiment. Cependant elles n'eussent pas suffi pour l'illustrer. Il semble que cet esprit original et simple ne se trouvât pas à l'aise dans la langue compliquée du 19e siècle, et qu'il lui fallût fouiller dans les siècles passés ou revenir au dialecte populaire de son pays pour trouver un instrument conforme à sa pensée. C'est ce qui rend les histoires en vieux langage si supérieures, en général, aux poésies

dont nous venons de parler. Ces histoires sont de petites narrations fictives, tantôt sous forme de correspondance, tantôt sous celle de chronique, rattachées à quelque événement connu du siècle où la scène se passe, et racontant à l'ordinaire comme quoi maître ou seigneur tel ou tel vint à s'épouser avec la dame de son choix. Le sujet, témoin soit toute la scène française, est assez varié, quoiqu'ayant l'air fort simple; et, moins cette donnée générale, les historiettes d'Usteri se ressemblent peu dans leur contenu. Pour leur forme, le style en est si simple, les détails de mœurs y sont si adroitement semés et comme au hasard, tout s'y laisse voir et toucher avec tant de vérité que l'on se demande si l'auteur ne vivait pas à l'époque où il nous transporte. L'extérieur même de ces chroniques montre à quel point Usteri éprouvait le besoin de s'identifier avec son sujet. Il les écrivait en caractères du temps, souvent avec des enluminures, sur du vieux parchemin ou du papier jauni, et savait, au moyen d'une encre pâle, imiter si parfaitement l'écriture des anciens manuscrits que plus d'un connaisseur y fut trompé. Le choix et le goût du langage, la délicatesse des sentiments pourraient seuls trahir l'écrivain moderne. Je dis leur délicatesse, non leur élévation et leur pureté, car, en fait de vertus, ces siècles-là valaient bien les nôtres. Mais la rude énergie et la mâle verdeur du moyen-âge n'étaient pas ce qui parlait au cœur d'Usteri et ce qu'il aimait à retracer dans ses compositions. Toutes ses histoires ont un but moral, ou, si ce mot déplaît à quelque adorateur exclusif de l'art, un résultat moral. Usteri n'était pas de ces hommes qui prétendent séparer le beau du bien; il les réunissait toujours dans sa pensée; et c'est par le coup d'œil sain et pratique qu'il révèle l'écrivain suisse. Il aimait le merveilleux; cette prédilection perce dans ses écrits; mais comme il ne composait pas des légendes, elle revêt chez lui la forme d'une direction providentielle. C'est ordinairement un trésor trouvé, un revirement inattendu des faits extérieurs qui fournit le dénouement du récit; disposition du reste parfaitement en accord avec l'esprit tout entier du moyen-âge. Dans une seule de ces nouvelles le dénouement est un événement intérieur. La scène se passe au tir de Strasbourg, en 1576, lorsque les zuricois descendant la Limmat et le Rhin, franchirent en un jour la distance qui séparait les deux villes. Un jeune homme, faisant partie de l'expédition, s'est laissé séduire par les charmes d'une strasbourgeoise à robe de velours bleu, et oublie la pauvre jeune fille qu'il aimait à Zurich. Après le tir, il trouve le moyen de retourner à Strasbourg, et, en attendant un rendez-vous, monte au clocher de la cathédrale. Là, le spectacle de la nuit, le vent frais qui vient de Suisse, et lui rappelle sa mère, ses premières amours, le rendent à lui-même et au devoir. Cette historiette, qui parut dans les Alpenrosen de 1819 [1] est du reste la

[1] Das Abenteuer des Thomann zur Linden auf dem grossen Schiessen zu Strasburg. (Alp. Ros. 1819. P. 257).

plus jolie de celles d'Usteri. Une suite de récits, intitulés *La tourelle du Steinhaus (Der Erggel im Steinhaus)* ([1]), et que la mort l'empêcha d'achever, sont peut-être encore plus parfaits d'exécution et du sentiment de l'époque, mais ne sauraient l'égaler pour la fraîcheur et la naïveté de la pensée.

Les idylles zuricoises, les deux ouvrages poétiques les plus considérables de l'auteur ne parurent qu'après sa mort, avec le recueil de ses œuvres. Elles étaient composées depuis longtemps; mais Usteri, prétextant leur couleur par trop locale, ne consentit jamais à les publier, malgré les instances de ses amis. Un zuricois pourrait sans doute facilement, au moyen des allusions qui y sont contenues, déterminer avec exactitude le temps où la scène se passe; pour nous, d'après certaines indications, nous le reporterions aux premières années de paix dont jouit la Suisse, sous l'Acte de médiation. Le nom d'idylle, avec les idées que les lecteurs français rattachent ordinairement à ce mot, induirait facilement en erreur sur le caractère de ces poèmes. On n'y retrouve pas, en effet, et fort heureusement, le 18e siècle, avec ses doucereuses fadeurs et sa nature badigeonnée, pas même les bois dignes d'un consul chantés par Virgile, ou l'élégante idylle que prône Boileau. Les héros n'en sont ni des bergers, ni des bergères, mais bien tout simplement des paysans et surtout des bourgeois du canton de Zurich, *portraits* parfaitement au naturel, comme ils étaient alors, et comme sont des bourgeois en général. On s'étonne vraiment en lisant ces idylles, qu'Usteri fût, non seulement le compatriote, mais l'ami et l'admirateur de Gessner. Si l'on voulait leur chercher un pendant ou un analogue dans la littérature, ce serait plutôt dans l'idylle de Voss, intitulée *Louise*, et dans le petit poème de Goëthe : *Hermann et Dorothée*. Comme Usteri, ces deux écrivains ont voulu revenir à la vraie nature et chanter la vie ordinaire de notre temps, non celle renouvelée et dénaturée des Grecs; mais ils ne l'ont pas fait aussi complétement, ni même sous ce rapport, aussi heureusement que le poète zuricois. Tous deux sont bien plus parfaits dans la forme; car Usteri maniait l'hexamètre comme son dialecte, passablement sans façon, suivant qu'il le trouvait plus commode; mais ils ne sont pas aussi vrais. Voss, franchement, est un peu ennuyeux : les éternelles épithètes dont il baptisa tout, jusqu'à la cafetière, aussi sérieusement et aussi régulièrement que le faisait Homère pour l'aurore et les navires des Grecs, son « *respectable pasteur de Grynau* » qui semble remplacer « l'*Ulysse aux mille ruses*, » ont quelque chose de faux et de puéril. Quant à Goëthe, une

([1]) OEuvres d'Usteri. Vol. III. P. 157. Nous traduisons par *tourelle* le mot d'*Erggel* qui n'a pas son équivalent en français. C'est une petite saillie sur la rue, faisant corps avec la chambre adjacente, et fort commune dans les vieilles maisons allemandes.

pareille hérésie mérite plus d'explications. Hermann et Dorothée est un chef-d'œuvre. Sous le rapport de la simplicité de l'action et de la marche du poème, de la noblesse continue des sentiments, du calme olympien qui plane sur tout l'ouvrage, le grand poète est bien supérieur. Mais il n'a pas pénétré aussi loin qu'Usteri dans le prosaïque de la vie ordinaire; c'est bien l'existence de tous les jours, mais saisie dans son sommet, dans la région qui touche à l'idéal, ou, si l'on veut contemplée au point de vue de l'idéal. Pour tout dire en un mot, Goëthe n'est pas dans le populaire: ses personnages sont des hommes, ceux d'Usteri sont des Zuricois. Le mérite de ce dernier, c'est précisément d'avoir su retrouver la poésie aussi près de terre, et d'avoir montré le cœur humain sous cet habit de gros drap du pays. Ses portraits, car au fond, ses poèmes, et surtout l'un d'eux, sont moins un drame qu'une suite de portraits réunis par une action, ses personnages sont nature, et tellement pris sur le vif, que si on ne les sentait profondément vrais, on les prendrait parfois pour des charges. Gervinus a parfaitement caractérisé ces idylles lorsqu'il les appelle « ironiques à force de naturel. » D'ironie voulue, il y en a bien un peu; cet air si bon enfant trahit maintefois quelque malice; mais l'ouvrage n'est pas une satire; le but d'Usteri est de peindre, et le sérieux perce toujours.

Aimé Steinlen.

(La suite au prochain numéro.)

ROGER DE MANESSE[1].

CHAPITRE X.

UNE THÉBAIDE A DEUX.

Au moment où la catastrophe, dont nous venons de retracer quelques contours imparfaits, se passait dans le château de Toggenbourg, Roger se trouvait en effet à l'extrémité de la forêt de sapin, au dessus du ravin: la folie, dont il était atteint, touchait en ce moment à son paroxisme le plus élevé; à travers l'orage, il avait entendu par intervalles les éclats de la terrible voix du comte; il avait deviné qu'une scène tragique se passait là-haut entre les deux époux; et son irritation, portée au dernier degré, l'avait poussé à la vocifération cruelle, qui décida du sort de la comtesse.

Lorsque cette malheureuse femme fut précipitée du haut de la croisée, Roger ne crut point voir, comme le crédule écuyer, des anges formant cortége à Ida; loin de là, cette terrible réalité déchira le voile qui obscurcissait son entendement, et par une de ces réactions si fréquentes dans les cas de folie partielle, il entrevit d'un seul trait la cause de cet effroyable crime, et il s'accusa immédiatement d'en être le véritable auteur. Porter secours à la victime, s'il en était temps, telle devait être maintenant son unique pensée. Mais comment descendre dans ce précipice, au milieu d'une nuit noire comme les entrailles de la terre? et de quel droit espérer encore? il allait nécessairement se trouver en face d'un cadavre mutilé ou suffoqué.

Le désespoir, au lieu de lui ôter le reste de sa raison, lui en rendit au contraire l'entière jouissance, et décupla ses forces physiques. A la lueur intermittente des derniers éclairs, il se hâta de descendre dans le ravin, en plaçant ses pieds dans les fentes,

(1) Voyez le précédent numéro, pag. 310 de ce volume.

ou dans les déchirures de cette muraille naturelle; si souvent il en avait étudié depuis plus d'un mois les plus petits détails, que l'habitude vint ici en aide à l'inspiration de l'amour, de la pitié, du remords, de l'adoration, de tous les sentiments complexes qui se partageaient son cœur, et le précipitaient dans cette tentative hardie. Il osait espérer : car il lui avait semblé que la chute de ce corps éthéré n'avait point été rapide; il se persuadait que le vent violent l'avait retardée, en s'engouffrant dans les replis de la robe flottante; il se disait que les branches qui se croisaient au dessus du ravin, avaient aussi dû l'arrêter un court instant, et former un brancard naturel... il se répétait en un mot toutes les raisons bonnes ou mauvaises, dont la douleur se berce en face d'un grand malheur. Et tout en se calmant ainsi, il descendait toujours, tantôt roulant sur les pentes inclinées, tantôt cramponné contre le roc presque perpendiculaire, et cherchant du pied le moindre creux pour s'y appuyer. Après des tâtonnements et des angoisses sans fin, il se sentit en dernier lieu sur le gazon velouté, qui lui avait si souvent servi de couche; et à peu de distance il vit une forme blanche, gisant sur ce sol moëlleux, comme sur un lit de repos. Il s'approcha en tremblant sur la pointe des pieds, comme s'il avait craint de troubler son sommeil à la lueur pâle de la lune, qui recommençait à percer les nuages et à envoyer d'incertains rayons jusqu'au fond du ravin, il pencha son visage sur les lèvres d'Ida, pour épier le souffle de vie, qui pourrait errer encore sur ses traits charmants même dans leur insensibilité; mais, hélas, plus trace de respiration, plus trace de chaleur;... des traits beaux, mais froids comme le marbre;... des yeux qui semblaient fermés à jamais... des bras qui retombent lorsqu'il les soulève; un cœur qui ne bat plus, lorsqu'il ose porter quelques doigts à la fois téméraires et chastes sur ce sein qui ne s'est jamais dévoilé à la lumière du soleil. Nous avons tous vu plus d'une fois sur les tombeaux de nos églises gothiques des statues de saintes, de reines ou d'abesses, grêles mais imposantes par leur calme, ciselées avec patience et ferveur jusque dans les moindres replis de leurs longs vêtements de pierre. Telle était la pose d'Ida, au moment où Manesse se trouvait agenouillé à ses côtés; mais ici il ne se résignait pas encore à adresser ses prières à une sainte trépassée; il ne pouvait renoncer à l'espoir de rendre à la vie cette femme si longtemps adorée en silence, et qui était livrée

d'une manière si miraculeuse presqu'entre ses bras. Il attendit avec une angoisse dévorante les premières lueurs du jour, de ce jour qui allait décider de son sort; car il était bien résolu de ne point sortir vivant de ce gouffre, s'il ne parvenait à en faire sortir la sainte victime.... De minute en minute, il cherchait à découvrir le plus léger indice d'une pulsation; de minute en minute, il se penchait de nouveau sur ce front d'albâtre; il cherchait à réchauffer dans ses mains ces mains glacées, mais sans que le plus léger indice de la vie renaissante le récompensât de ses soins.

Ida au moment où s'accomplissait le forfait, avait bien éprouvé un éblouissement, qui lui semblait le précurseur d'une mort certaine; cependant elle n'avait point perdu connaissance et elle avait touché de ses deux pieds le lichen élastique, dont la moëlleuse texture fut à peine comprimée par l'insensible contact de cette forme éthérée. Si jamais il vous est arrivé au mois de mai de regarder un arbre en fleur, et d'attacher de préférence vos yeux à la branche, sur laquelle vient tout à coup se poser un oiseau, descendu du haut des airs... vous avez dû remarquer qu'à peine la branche déviait de sa direction naturelle. Ida ressemblait bien à l'un de ces habitants des airs, qui chantent dans les régions des nuages, et ne descendent que passagèrement sur terre; elle avait si bien spiritualisé même son enveloppe mortelle, que les lois immuables de la physique se trouvaient à son égard sinon enfreintes, du moins modifiées, atténuées; dans des circonstances où tout être, soumis aux exigences ordinaires de la matière aurait péri, Ida dût jouir du privilége d'une inviolabilité, conquise par des années de macération et de mépris pour le monde des sens. Bref, Ida était descendue à terre, comme si des messagers célestes lui avaient servi de soutiens, et l'imagination superstitieuse du valet avait deviné plus juste que l'orgueil de l'époux meurtrier.

Cependant la réaction de ce choc fut inévitable; dans le premier instant, Ida crut pouvoir faire quelques pas, et ses pensées se tournaient déjà vers la reine du ciel, qui lui avait envoyé ses anges; mais à peine voulut-elle se mouvoir, que ses genoux fléchirent, et que son corps suivit cette impulsion; elle n'avait eu que le temps, avec cet instinct de pudeur prévoyante qui ne quitte jamais les femmes, d'arranger les plis de sa longue tunique; puis ses yeux s'étaient fermés, et à travers le bourdonnement qui se fit dans sa tête, elle sentit surgir des idées vagues, puis des désirs

plus fortement accentués de reprendre à la vie, de respirer encore ce parfum des fleurs et du gazon, dont les émanations narcotiques l'enveloppaient comme d'un nuage d'encens.

Puis elle avait très-bien senti une main amie serrer la sienne et se poser sur son cœur; elle avait senti le souffle d'une autre existence se croiser avec le souffle imperceptible de la sienne; à travers le demi-sommeil, qui n'était que le commencement d'une léthargie, et qui n'enlevait point à Ida la conscience de son individualité, elle devinait qu'un seul être pouvait, en cet instant décisif, solennel, se trouver à ses côtés; elle désirait renaître pour le revoir une fois encore, et ramener au ciel une âme si bien faite pour aimer Dieu et pour croire.

Cet état de somnolence vague et d'abandon se prolongea jusqu'à l'aube du jour. Alors, avec les premières lueurs matinales, Roger chercha dans le ravin des plantes balsamiques, dont il fit respirer les parfums à Ida. La fraîcheur sensible qui précède et qui suit le lever du soleil dans les hautes montagnes contribua visiblement à ranimer la malade; elle ouvrit ses yeux aux rayons du jour, et le premier regard qu'elle rencontra fut celui de son sauveur.

Ce fut de part et d'autre un éclair de bonheur, rapide comme la pensée et mobile comme elle... La seconde pensée d'Ida fut pour le monde au delà des tombeaux, dans lequel peu d'heures auparavant elle avait cru entrer; la seconde pensée de Roger fut une pensée de contrition et de repentir.

— « Les anges pardonnent toujours, » dit-il à la comtesse; « vous trouverez dans votre cœur des paroles d'indulgence pour le malheureux, qui, privé de sa raison, a failli amener votre mort. Intercédez pour moi auprès d'un juge plus sévère, car je sens que je suis indigne de sa miséricorde comme de votre commisération. »

Ida s'était lentement redressée; ses yeux erraient, incertains encore, sur l'étroit espace du ravin; sur cette molle verdure, bornée des deux côtés par un mur de rocher, ou par des pentes raides, couvertes de broussailles et d'arbrisseaux; sur les branches de sapins, qui surplombaient et formaient le toit de verdure de ce cabinet rustique; puis sur les traits amaigris de cet ami dévoué, qui devait, pour arriver à elle dans cette nuit d'orage, avoir fait des efforts, dont elle allait comprendre plus tard seulement tout le mérite. Peu à peu elle recueillit ses idées, et lui dit: « Je crois, sire de Manesse, que vous avez parlé de pardon; mais je ne sais qui de nous deux doit le donner *ou* le demander.... je dois inter-

céder pour vous?.... hélas! je suis une faible mortelle, et, comme vous, soumise à la loi du péché : ceux qui intercèdent pour nous sont au dessus de nos têtes; la légion des saints et des martyrs et des confesseurs de la foi, le chœur des anges, les archanges élus, et au pied du trône invisible de Dieu, le Sauveur, le médiateur, et sa mère trois fois sainte, Marie, le recours des âmes pécheresses.»

Roger secoua tristement la tête. — « Je vois une sainte devant moi, reprit-il; mais les saints d'en haut ont été sourds à mes prières; ils n'ont point rallumé le flambeau de ma raison qui s'éteignait; ils m'ont laissé flotter dans les tourments du doute, dans les misères de la faim, dans les angoisses de l'isolement. Non! non! comtesse, priez pour moi! vous êtes bonne et pieuse et pure; votre seule apparition fait rentrer le jour dans mon cerveau ténébreux; je vois, oui, je vois maintenant tous les vices de ce rouage intérieur où s'élabore la pensée. Oh! priez Dieu, qu'il me rende la raison, ou qu'il m'ôte la vie; priez Dieu, qu'il ne nous sépare point; car auprès de vous est la lumière et la vie, loin de vous la nuit et la mort! »

Ida posa lentement et d'un air pensif sa main droite sur le front de son ami, qui était encore agenouillé à côté d'elle. : «Votre raison n'a jamais quitté cette inviolable asile; voilée un moment par des malheurs non mérités, elle apparaît maintenant, et je bénis la main qui me frappe, la main qui m'a précipitée au devant d'une mort certaine, s'il est vrai que j'aie eu le bonheur de dissiper le léger brouillard, qui obscurcissait une intelligence aussi belle et aussi élevée.

Puis ramenée aux choses réelles de la terre par le sentiment d'une poignante douleur, qui semblait traverser sa poitrine, elle ajouta : « Sire de Manesse, où sommes-nous? et par quel chemin sortir de ces lieux, pour retourner à mon dovoir, auprès de mon époux? »

Roger put à peine réprimer un mouvement de surprise et peut-être d'humeur. — « Retourner auprès du comte de Toggenbourg, Madame? vous aspirez donc à un double ou triple martyre?... mais il vous mettra en croix, s'il n'a pu réussir à vous priver de la vie par un attentat aussi odieux que lâche! mais retourner auprès de votre époux, c'est tenter Dieu, c'est provoquer la mort! mais c'est une folie... ah pardon! une noble folie... non, non, de grâce, restez dans l'inviolable asile où le ciel lui-même vous a confiné; vous êtes au pied même de votre château; à quelques pas

d'ici, au-dessus de nos têtes, nous retrouvons la forêt, une hutte hospitalière, l'œuvre de mes faibles mains, mais qui abritera pour le moment votre tête chérie; gardien fidèle, je veillerai à votre porte... on ne vous croit plus en vie; personne ne franchira les bords de la forêt redoutée.... ah! restez, restez! conservez votre vie! sauvez mon âme et ma raison!

Pendant qu'il prononçait ces paroles avec une hâte fébrile, Ida tenait ses regards attachés sur les traits flétris de Roger: puis elle s'aperçut qu'une haire couvrait son corps, et que le noble chevalier d'autrefois était transformé en hermite; sa foi, pensait-elle, était vacillante sans doute, mais facile à raffermir: elle sentait surtout que persister à quitter cet homme, dont la raison avait reçu de si violentes secousses à la suite d'évènements provoqués par les habitants de Toggenbourg, ce serait le livrer à une perte certaine. Elle résolut de se confier à la garde chevaleresque de Manesse, et reprit: — Puisque vous permettez que je vous chasse de votre asyle, et qu'en effet ce serait tenter Dieu que de me présenter instantanément sous les yeux d'un maître irrité, je consens à laisser passer un ou deux soleils sur nos têtes, si vous voulez me dire en toute sincérité comment vous vous trouvez possesseur de la bague que j'aperçois à l'un de vos doigts.»

Le visage pâle de Roger se couvrit d'une rougeur qu'il ne chercha point à céler: «Un corbeau, compagnon de mon infortune, a commis ce larcin, que je suis prêt à vous restituer, sur votre commandement.»

— Je vous l'ordonne en effet, sire chevalier,» dit Ida, avec quelqu'hésitation.

Roger fit, sous les yeux de la comtesse, de vains efforts pour arracher de son doigt meurtri la bague accusatrice, cause de tant de trouble et de tant de bonheur.

— »Vous voyez, madame, que cette place lui est assignée par la volonté de Dieu lui-même, à moins que vous ne me prescriviez de vous sacrifier ce doigt?

— «Sire chevalier, je ne suis point une déesse payenne...; attaché à votre personne, l'anneau a perdu toute valeur, toute signification; gardez-le, en souvenir de votre démence passée, et de mon imprévoyance; et qu'il nous donne, à tous deux, le sentiment de notre misère et de notre fragilité.»

Roger sentit dès ce moment, que la femme, qui lui parlait ainsi,

était à jamais perdue pour lui sur cette terre : quelques larmes roulèrent le long de ses joues ; il se détourna bien vite pour les cacher.

La rosée brillait encore sur le gazon, lorsque Roger s'éloigna pour disposer sa petite hutte à la réception d'Ida, et pour apporter au fond du ravin un peu de ces provisions frugales, qu'il avait réunies après des journées de courses dans les bois.

Il revint avec les précautions infinies, dont il usait toujours pour ne pas être aperçu des habitants du château, et déposa aux pieds d'Ida, dans une corbeille rustique, fabriquée de ses mains, un rayon de miel sauvage, et une abondance de ces fraises alpestres, dont l'arôme semble fait, je ne dirai point pour nourrir, mais pour sustenter des êtres spiritualisés tels que la comtesse de Toggenbourg.

Celle-ci goûta avec une vive satisfaction de ces mets fournis sans intermédiaire par la bienveillante nature, et offerts par la main de l'amitié. Jamais dans les plus splendides journées de son existence princière elle n'avait pris sa part d'un festin avec autant de bonheur : l'ange devint pour un moment simple mortelle, gracieuse, bonne, reconnaissante, et cet instant suffit pour laisser entrevoir à Roger ce que la vie intime, passée aux côtés d'un être de cette trempe aurait eu de charmes dans ses détails les plus vulgaires. La mélancolie profonde qu'il nourrissait au fond du cœur s'en accrut, et il dit à la comtesse : « Je jouis, avec un enivrement, mêlé d'amertume, de ce repas agreste, que vous daignez partager.... être si pauvre, si dénué de ressources, si bien retranché de toute société humaine, qu'il me faut vous offrir, comme unique nourriture, le miel que l'enfant du serf dédaigne au fond du bois, ou la fraise qu'il cueille au hasard pour étancher sa soif... je sais, Madame, que vous dédaignez la table somptueuse, et que depuis longtemps la prière vous soutient qu'elle nourrit votre âme et votre corps ; mais enfermée dans votre château, vous deviez vous nourrir de peu : ici, dans cet air vif et dévorant, obligée, si je venais à faire défaut, de battre les bois, et d'user le peu de vos forces à réunir quelques minces racines, et quelques fruits clairsemés... pardon, si moins fort dans ma foi, si, moins clairvoyant que vous, je tremble.... » — « Sire chevalier, vous n'avez point hésité à passer vous-même la moitié de cet été au fond des bois ; Dieu vous a soutenu, et il ne soutiendrait pas une faible femme ! si

mes jours doivent se prolonger dans cette solitude, si je devais ne point retourner dans le château de mon époux, un corbeau du Seigneur viendra me porter ma pitance d'en haut, comme le vôtre vous a porté ma bague... Si vous tremblez pour moi, vous avez tort, sire de Manesse, après tant de preuves éclatantes de la protection divine, qui m'a portée à travers les airs et qui a rendu à votre âme la plénitude de ses facultés. » Une rougeur subite colora de nouveau les joues de Manesse : — « Madame, n'accablez point votre serviteur de vos mépris; ne mêlez point, au peu d'heures qu'il doit peut-être passer avec vous, des reproches qu'il mérite, mais qui sont amers, prononcés par votre bouche. Toujours les partants ont joui du privilége des bonnes paroles; oh que les vôtres soient pour moi, dans ces heures douces et solennelles, comme les paroles que la sœur dit à son frère, lorsqu'il se prépare à un lointain voyage.»

Ida porta des regards pleins de bienveillance et d'inquiétude sur les traits amaigris de Roger, et lui dit: «Pardon, mon ami, si je vous ai offensé; ce n'est point pour vous humilier, mais pour soutenir vos forces, que je viens de vous rappeler un passé auquel nous touchons encore. Pardon... je sais ce que votre noble cœur a dû souffrir : je sais que vous avez dû lutter corps à corps avec l'ange des ténèbres. Bon courage, sire de Manesse; vos épreuves vont finir; une nouvelle ère s'ouvre dans votre existence; le flambeau, auquel s'allume votre inspiration, est ravivé; vous allez quitter cette solitude; des pays moins inhospitaliers que le nôtre vous accueilleront; votre lyre, en chantant vos souffrances, et celui qui a mis un terme à des malheurs si bravement endurés, votre lyre appellera sur votre tête le laurier que donne le monde et la bénédiction que Dieu seul peut donner.»

Roger secoua tristement la tête. — « Ma lyre ne résonnera plus ici bas, comtesse ; ses cordes sont détendues; en me rendant la raison, Dieu ne me rend ni la jeunesse, ni la santé, ni les forces épuisées, ni même la volonté de chanter; la gloire, sans une main amie qui la dispense, la gloire est un pauvre fantôme; je donnerais toute la gloire de Henri d'Ofterdingen ou de Wolfram pour ce peu d'heures passées à vos côtés; je n'ai point vécu avant le soleil qui nous éclaire aujourd'hui; je ne vivrai peut-être plus quand il sera couché.»

La comtesse s'était levée pendant cette dernière apostrophe de

Roger. — « Vos pressentiments seront trompeurs, mon ami; vous vivrez, vous dis-je, longtemps, plus longtemps que moi.... » elle rougissait en parlant de la sorte, car plus elle fixait de près ses yeux sur la figure altérée de Roger, plus elle sentait qu'en ce moment elle faisait peut-être un pieux mensonge. Puis elle ajouta en souriant : « Dans tous les cas, quoique vous fassiez, vous vivrez plus longtemps que moi dans la mémoire des hommes. Allez, ne dédaignez pas tant la gloire: il est doux, il est beau de savoir que des lèvres plus jeunes rediront vos vers, lorsque les lèvres qui les ont dits et les mains qui les ont applaudis à leur début seront fanées.... mais sire, quand donc me conduirez-vous vers la hutte ou vous m'avez promis un asile?

— « A la nuit tombante, madame, le château est sur nos têtes: peut-être observe-t-on, du haut de ses tours, l'endroit fatal où vous avez disparu aux yeux de votre meurtrier. Nous serons obligés, comme des criminels, de nous envelopper d'ombre et de silence. »

Le reste de cette journée, passée au fond du ravin, aurait dû amener pour Manesse une suite d'ineffables impressions de bonheur; il n'en fut rien: la destinée jalouse, ou la providence bienveillante, qui ne voulait point qu'il se rattachât trop à l'existence, lui marchandait durement ces heures passagères. La comtesse, reprise par des vertiges inquiétants, ne pouvait se tenir debout; assise, elle suffoquait: et Roger, qui pressentait toutes les éventualités possibles avec le coup-d'œil du médecin, non pas calme, mais inquiet, mais torturé, Roger avait presque honte de ses souffrances personnelles: il ne songeait qu'à l'inquiétante position de cette jeune femme, déjà si épuisée, livrée maintenant à l'alternative de périr dans cette solitude, faute de soins et de secours nécessaires, ou de se livrer entre les mains d'un mari meurtrier. Il proposa toutefois résolument à la comtesse de pratiquer sur-le-champ une saignée, avec un instrument imparfait, qu'il avait instinctivement conservé depuis son départ du château de Manesse, et que dans l'origine il avait sans doute destiné à un tout autre usage.

La comtesse consentit, sans hésiter, à cette opération; elle présenta, sans pruderie, mais en rougissant jusqu'au blanc des yeux, son faible bras au chevalier, qui deux fois dans l'espace d'une année se trouva appelé, sans le vouloir, à donner des soins à l'être qu'il chérissait le plus.

L'opération fut prompte et heureuse; un sang à peine coloré jaillit faiblement de la blessure factice, et se perdit dans l'épaisseur du gazon. Un sommeil bienfaisant et réparateur ferma presqu'immédiatement les yeux de la comtesse. Roger fut obligé de la réveiller à la nuit tombante. Il s'était assuré auparavant, en escaladant encore une fois le ravin, de l'absence de tout témoin observateur aux croisées du château. Le vaste édifice était sombre; pas une lumière ne tremblait derrière les fenêtres; tous les habitants semblaient avoir émigré avec leur maîtresse. — « Veuillez me suivre, madame, dit Roger à Ida, en la réveillant; la fraîcheur d'une seconde nuit passée au fond de ce ravin humide vous serait mortelle. Dieu, qui vous a si visiblement protégée hier, cachera votre fuite aux yeux de vos persécuteurs. »

Un beau clair de lune favorisa la marche des deux exilés, qui ne rencontrèrent d'autres difficultés que celle de la localité elle-même. Les délicates attentions de Roger facilitèrent à la comtesse les passages qui auraient pu être dangereux pour des pieds non expérimentés; il songeait à tout, il prévoyait tout, il réglait tous les mouvements de sa pupille et la soutenait de sa main, de son bras. Lorsqu'ils eurent touché le bord du ravin, avant de s'enfoncer dans l'obscurité du bois, Ida resta quelques moments agenouillée, la face dans ses deux mains; puis la vaste sapinière se ferma sur eux.

Un quart d'heure plus tard ils étaient à l'entrée de la hutte rustique dont Roger faisait hommage à la châtelaine. — « Voici, lui dit-il en souriant avec amertume, voici le castel que le sire de Manesse peut mettre à votre disposition. Si j'avais pu pressentir que votre destinée vous amènerait au sein de cette forêt, j'aurais mis tous mes soins à cette cabane; telle qu'elle est, avec son enclos de feuillage, veuillez ne point la dédaigner; vous allez, par votre seul contact, sanctifier son lit de mousse et sa frêle toiture. » — « Merci, chevalier, répondit la comtesse; un appartement splendide, dans le château de Manesse, aurait moins de valeur à mes yeux que cette humble demeure, construite par la main du malheur et offerte par l'amitié désintéressée. Mais vous-même sire de Manesse, où comptez-vous vous abriter contre l'intempérie de la nuit? »

— Ne soyez point en peine de moi; sur plusieurs points de la forêt j'ai construit, dans mes longs loisirs, de semblables cabinets

de verdure. Je viendrai demain, deux heures après le lever du soleil, prendre vos ordres pour l'emploi de la journée.»

Roger se permettait un mensonge: il s'éloigna à peine à une centaine de pas, de manière à ne point perdre complètement de vue la cabane qui renfermait Ida; appuyé contre un arbre, et dévoré par une fièvre indéfinissable, il suivait le jeu de la lune à travers les branches des sapins; dans le demi-sommeil, auquel il se laissait aller, il lui semblait entrevoir les deux ombres de l'artiste pisan et de l'aïeule des Toggenbourg glisser entre les troncs des arbres; les deux fantômes se tenaient étroitement embrassés, et leur union intime narguait l'isolement du pauvre rêveur. — «Qu'est-ce que la mort, se dit-il, lorsqu'on a joui du bonheur terrestre, qu'est-ce que les tortures éternelles, lorsqu'on les supporte à deux!... Puis ces visions lui échappaient pour faire place à d'autres rèves plus ou moins incohérents, interrompus tantôt par le craquement d'un arbre, qui se desséchait, tantôt par les coups de bec que donnait contre le tronc des sapins quelque oiseau solitaire et morose comme le chevalier lui-même.

Le lendemain, à l'heure convenue, le chevalier alla se présenter devant la comtesse; il avait hâte de lui montrer les alentours et de lui indiquer les sentiers sûrs et commodes vers les localités où il avait trouvé jusqu'alors la manne providentielle qui sustentait sa vie.

Ida semblait être levée depuis longtemps; ses traits étaient calmes et reposés; son teint légèrement coloré; elle tendit la main à Roger et lui dit: «J'ai dormi à merveille sous votre toit hospitalier; le supplice qu'on a voulu m'infliger me porte bonheur. J'ai demandé conseil à la sainte Vierge ce matin, et elle m'a dit de rester ici; j'obéirai à la voix intérieure, qui m'a révélé les ordres d'en haut; vous ne me chasserez point de cette retraite, je le sais; mais vous allez me montrer votre demeure, pour que je sache jusqu'à quel point j'ai apporté du trouble dans vos habitudes. — «Plus tard, si vous le permettez, madame, répliqua Roger visiblement embarrassé. Il nous reste une promenade plus pressante à entreprendre; veuillez me suivre et obéir aujourd'hui seulement au maître de cette forêt.» Ces paroles prononcées avec une intonation où se révélaient à la fois une douleur profonde et une aimable ironie, ne laissèrent point à la comtesse le choix d'une réplique; elle

fit de la tête un signe muet, et suivit, sans plus d'objection, son guide matinal.

Pendant quelque temps ils marchèrent en silence l'un à côté de l'autre; mais au sortir des bois de sapins, et sur la pente d'une large échancrure, ornée de chênes majestueux, et entrecoupée au fond de prairies naturelles, sur lesquelles le soleil versait des flots de lumières, Ida jeta un cri d'admiration.

— « Et nous avions cet Eden dans le voisinage du château sans nous en douter! »

— « Il en est souvent ainsi dans la vie, madame; le bonheur est à notre porte, et nous passons outre, sans daigner ou sans vouloir l'apercevoir... au surplus, cette belle vallée, qui semble aussi vous sourire, c'est mon grenier d'abondance; ce sera aussi le vôtre; vous y trouverez, pendant les mois d'été au moins, des mets suffisants pour votre table frugale; seulement je voudrais que ce jardin naturel fût aux portes même de votre cabane et que vos pieds délicats ne fussent point contraints d'affronter ou la rosée ou les épines, pour vous procurer une subsistance aussi modeste... »

— « J'aime à croire, répliqua Ida d'un ton de bienveillante raillerie, j'aime à croire que le chevalier de Manesse ne me laissera pas toujours ce soin, et qu'il cherchera, comme par le passé, à trouver aux creux des chênes le miel le plus doux, dans les prés la fraise la plus parfumée, comme il a su, depuis que j'ai le bonheur de le connaître, trouver dans le jardin de la poésie les fleurs les plus belles.

— « Ah! madame, que ne vivons-nous au temps des véritables preux! et que ne puis-je, pour vous et votre honneur, aller à la recherche de ces admirables reliques, cachées au fond de l'Inde, aux confins du monde connu.... maintenant je suis réduit à cueillir ces pervenches, et à vous en tresser une pâle et modeste couronne. »

Ils continuaient cependant à marcher, Roger enivré du bonheur nouveau, inoui de se trouver avec Ida, seul, sans témoins importuns; Ida heureuse aussi de ce premier moment de liberté, et de ce retour inattendu à la vie, à laquelle déjà elle avait fait ses adieux. Au dessus d'eux les oiseaux entonnaient leurs plus beaux chants; sur les bords du sentier les biches familières montraient leurs têtes intelligentes à travers le feuillage des buissons, pour voir passer

les deux promeneurs, qui ressemblaient à deux ombres de l'Elysée, rêvé par les poètes payens.

Auprès d'une source, où il s'était souvent désaltéré, Roger invita la châtelaine à s'asseoir, et demanda lui-même la permission de prendre quelques instants de repos, avant de chercher les provisions de leur repas champêtre. Il se sentait saisi d'une irrésistible fatigue: jusque là la fièvre interne qui le rongeait, l'avait soutenu; alors, en dépit de la surexcitation que la présence d'Ida venait d'imprimer à toutes ses facultés, il était pris d'un découragement à la fois physique et moral; un froid bizarre ruisselait comme une eau glacée à travers toutes les portions de son corps, pour faire place presqu'immédiatement à un feu dévorant. L'altération subite de ses traits fit voir à la comtesse qu'une crise sérieuse se préparait dans cette organisation, depuis si longtemps éprouvée par les chocs les plus rudes. Sans croire toutefois à l'imminence du danger, elle s'empressa autour de son ami et serviteur avec l'ineffable sollicitude qui n'est donnée qu'aux femmes. La dame de haut lignage en un instant se transforma en sœur de charité, alla puiser dans le creux de ses mains de l'eau de source et en frotta les tempes de Roger, qui prenait à vue d'œil une teinte terreuse, et dont les yeux avaient une expression qui ressemblait au délire.

— « Mes heures sont comptées, dit Roger, soyez bénie, madame, pour les soins que vous donnez à un malheureux; mais épargnez-vous le spectacle douloureux d'une agonie qui approche, et le danger d'une contagion que je commence à pressentir. Je suis frappé par l'ange invisible qu'on nous annonce depuis le printemps dernier; nous respirons la mort sous les fleurs; éloignez-vous de grâce, madame, je suis saisi par le mal noir...»

— « Votre imagination vous trompe, mon ami, répliqua la comtesse avec le calme qui ne la quittait jamais: mais dussiez-vous, comme vous le pensez, être frappé par un mal aussi terrible, mon devoir.... et mon cœur me retiennent auprès de vous. Je vous rends vos soins, et je vous préparerai à mourir »

Roger semblait se ranimer à ces douces paroles, comme la fleur flétrie se relève encore un court instant sous l'influence de la rosée. Il s'efforçait de sourire, mais le mal intérieur, qui le dévorait, réagissait de plus en plus sur ses traits; sa volonté était neutralisée; l'ange de la mort avait marqué du doigt cette victime, qui comptait pourtant si peu d'instants de bonheur. Roger était appuyé

contre le tronc d'un chêne: la comtesse agenouillée venait de détacher une petite croix en or, qu'elle portait suspendue à un collier; elle présentait ce signe de la rédemption à son ami, qui la repoussa doucement de la main.

— « Vous craignez de vous montrer humble, lui dit Ida sans se laisser déconcerter, et sans montrer l'émotion pénible qu'elle venait de ressentir. Oh mon ami! si vous saviez comme l'union avec le Sauveur est une chose bonne et douce, vous mettriez à profit les dernières pensées que Dieu semble vous laisser pour participer à ce bonheur. »

— « Ida, je crois à votre intervention auprès de Dieu: priez pour moi! »

— » Oh! depuis longtemps j'ai prié pour vous, je suis moi-même dans les liens du péché; je ne puis rien pour vous; humiliez votre raison superbe, et croyez... votre amie, votre sœur chrétienne vous conjure de vous humilier en face de l'éternité, et de vous unir à Dieu par l'intermédiaire de son fils et des saints martyrs, qui ont laissé leur vie, en confessant hautement leur foi. »

— « Même en face de l'éternité, je ne le puis. Je crois en vous, Ida; je vous aime autant et plus que....

— Malheureux! vous blasphémez... Oh! que n'ai-je sur mes lèvres les paroles qui éveillent le repentir et qui entr'ouvrent les cieux avec tous les mystères qu'ils recèlent... oh! que n'est-il présent le guide de mon enfance... Roger, Dieu ne vous laissera point mourir ainsi; vous guérirez; vous irez de ma part dans la ville de Constance, chez lui, chez le vénérable maître Eckart, qui vous enseignera la voie du salut et la fusion de l'âme avec le Seigneur miséricordieux.... N'est-ce pas Roger, que vous vous sentez revenir à la vie?

— « Je n'ai vécu qu'hier et qu'aujourd'hui; mais ce bonheur est trop grand, il ne pouvait durer. Je voudrais croire, Ida, pour être sûr de me retrouver uni à vous dans le séjour des anges,.... encore deux gouttes d'eau de votre main, Ida.

La sainte femme éplorée se précipita vers la source; lorsqu'elle revint humecter les lèvres du mourant, celui-ci rendait son âme inquiète; un tremblement convulsif agitait ses membres; ses regards cherchaient ceux d'Ida, dont les mains lui présentaient encore la croix.

Une terreur subite s'empara d'Ida lorsqu'elle se sentit seule à côté

d'un cadavre. Pendant longtemps elle cherchait à rappeler à la vie ce corps inanimé : à son tour maintenant elle portait la main sur ce cœur qui avait cessé de battre ; à son tour elle se penchait vers cette face, déjà décomposée, pour épier un souffle qui ne voulait plus revenir.

Lorsque la conviction de son isolement fut bien établie dans son esprit, elle se releva brusquement et marcha avec une hâte fébrile, qui n'était point dans sa nature, vers la cabane de Roger; une fois loin du cadavre, elle ne voulut plus croire à la réalité de cette perte, à la profondeur de l'abyme qui la séparait désormais de son ami. Il lui semblait qu'elle venait d'être en proie à un long rêve, à un cauchemar que le démon, contre lequel les saints eux-mêmes sont obligés de lutter, venait de lui envoyer. Roger, se disait-elle, allait venir à sa rencontre au détour d'un sentier, ou à l'entrée de sa hutte; il avait préparé le repas du soir, et l'affreuse hallucination qu'elle venait de subir était sans doute le résultat de ses jeûnes : elle se blâmait de s'être livrée à des macérations excessives ; elle voulait revenir à une vie plus réglée, moins anormale, plus près de la pauvre humanité ; elle voulait vivre pour cet ami si dévoué, si pur, si désintéressé ; — mais la cabane, lorsqu'elle y revint, était déserte, et les ombres du soir s'abaissaient rapidement sur la forêt silencieuse.

Cependant épuisée de fatigue, de privations et d'ébranlements intimes, elle dormit. Le lendemain elle s'achemina vers la source dans la vallée des chênes, avec la ferme résolution de creuser, à l'aide des instruments imparfaits dont elle disposait, une fosse pour y cacher les restes défigurés du poète, et dire les prières des morts sur son tombeau. Convaincue que Dieu lui donnerait des forces pour accomplir ce pieux devoir, elle allait cette fois avec un courage calme, affronter la vue du cadavre, qui portait sans doute les traces de la maladie cruelle dont Roger s'était cru atteint. Arrivée sur la place néfaste, elle n'aperçut point le corps de son ami; les traces visibles de pas d'hommes sur le gazon foulé indiquaient clairement que cet asyle des forêts n'était point inviolable, et que le secret de sa retraite, à elle, pourrait bientôt être trahi.

CHAPITRE X.

CONCLUSION.

Je suis obligé — et fort à regret — de ramener mes lecteurs dans le château de Toggenbourg. Je quitte à contrecœur les fo-

rêts, siége de l'idylle, pour rentrer dans les murs d'une citadelle féodale, siége de la brutalité et du crime triomphant. Il le faut cependant, il faut, pour une dernière fois, chercher à lire dans une âme, livrée hier encore à tous les débordements d'une passion exaltée, et tombée le lendemain du forfait dans un irrésistible malaise. L'esprit de Ralph était fortement trempé; toutefois mes lecteurs ont déjà dû remarquer, qu'il n'était pas tout d'une pièce: il n'était pas l'un de ces criminels ou assassins à froid, hébergés par l'Italie du moyen-âge, et révélés à neuf de nos jours par les débats de plus d'une cour d'assises. Le comte de Toggenbourg, exaspéré par la jalousie et par l'orgueil, s'était momentanément livré à l'esprit du mal; mais il sentait fort bien qu'il avait agi sous une influence démoniaque. Pendant toute la nuit fatale, il s'était promené dans la cour et dans les salles du château; une terreur superstitieuse dont il ne parvenait pas à se rendre maître, et qu'il avait cachée aux yeux de son valet, sous l'enveloppe de paroles hautaines, l'empêchait seule de se faire ouvrir les portes du château et de recueillir lui-même au fond de l'abîme les restes de sa femme. L'arrivée du soir le calma un peu; il était dans la cour, morose et abattu, lorsque George vint l'aborder.

— « Tu n'as rien vu pendant la nuit?

— « Rien, monseigneur.

— « Porte-moi mon arbalête; je vois là haut, sur le toit de la tourelle un corbeau qui semble me narguer.

George lui présenta l'arme demandée; un instant après l'oiseau noir roula du haut du toit.

— « Apporte-moi ce compagnon de mauvais augure. »

Le valet marcha vers la place où gisait le corbeau.

— « Eh bien, tu hésites, » reprit le comte, lorsqu'il vit le valet passer quelques instants avant de relever l'oiseau abattu.

— « Monseigneur, il donne encore des coups de bec.

— « Imbécile, ne dirait-on pas que tu te trouves en face d'une vipère! hâte-toi!

George qui tenait le dos tourné au comte, se pencha de nouveau vers le corbeau, s'en empara, et le rejeta par terre, dans l'intention miséricordieuse d'achever la pauvre bête.

Le comte, qui avait cru voir un mouvement irrévérencieux dans cette action du valet, s'approcha de lui en courant et le frappa, non sans vivacité.

— « Drôle, je t'ai ordonné de me rapporter l'oiseau, et tu t'amuses à le jeter par terre.

George se retourna en fronçant les sourcils, mais en comprimant tout aussi vîte ce mouvement de colère. — « Si monseigneur aime tant voir souffrir le gibier, je ne suis point moi fait de la même sorte: j'assomme sur place. »

— « Tu raisonnes? tais-toi, et donne-moi le corbeau. »

En l'examinant de près, le comte crut remarquer la trace d'une ancienne blessure sur une aile soudée de l'oiseau noir, et dit à George : « Je crois, en vérité, retrouver ici un pauvre diable que j'avais abattu, sans pouvoir le saisir, dans la forêt de la métairie : Il était écrit là haut, beau sire, que tu mourrais de ma main. »

Puis se tournant brusquement vers George, dont la figure sournoise commençait à exciter sa bile : — « Je t'ai réservé, pour aujourd'hui, une besogne, à laquelle tu t'étais refusé hier. Il existe aux environs du Toggenbourg un autre oiseau de sinistre plumage qui a exactement les mêmes démangeaisons que Signor Corvo. Prends à ton choix deux hommes de la cuisine; vous ferez une battue dans les bois qu'habite le sire de Manesse, et — point de réplique — tu me rapporteras l'anneau que ce fou porte à son doigt. Quant à sa peau, je n'en ai nulle envie, s'il rend bénévolement son insolent larcin. »

George attacha sur son maître un regard presque hautain; mais il finit pourtant par dire : « J'obéirai, Monseigneur! »

Seul en face des compagnons qu'il avait choisis pour son équipée, il leur dit : « Camarades, avez-vous envie de courir le bois hanté, parce qu'il convient à ce vieillard, qui demain sera excommunié, de nous lancer sur les traces d'un spectre? »

Ses deux satellites répondirent que la course n'était nullement de leur goût. On passa la journée sur la lisière de la forêt, à user les provisions de chasse; à la nuit tombante, tous trois rentrèrent au château. Le comte entrevit, à leur mine embarrassée, que leurs exploits avaient dû se concentrer dans un rayon fort étroit; il prit à part son ancien valet favori et lui dit : « Je sais ce que tu médites; tu comptes me quitter : mais je suis le détenteur légitime de ton pécule; je tiens ton argent et tes arpents, mon ami; tu n'es point affranchi; fais-ma volonté à l'endroit du sire de Manesse, ou je ferai la mienne à ton égard. »

— « Vous serez satisfait demain, monseigneur! » répondit George.

Le valet, quelque brute qu'il fût, avait la clairvoyance matoise du cerf, qui raisonne fort bien sur ses propres intérêts. Il sentait qu'il s'agissait seulement de gagner du temps; mais en attendant, son dépit, sa haine allaient grossissant; il passa la nuit à ruminer son état d'abjection, qui le mettait à la merci d'un maître dur et insolent.

Le matin, il se remit en course avec ses compagnons de la veille et cette fois, avec une résolution de faire une battue réelle, et de rapporter l'anneau démandé, s'il arrivait à se saisir du proscrit désigné par le comte.

C'était le même jour où Manesse avait conduit Ida vers la source dans la forêt des chênes.

Mes lecteurs ont deviné le reste; les chasseurs avaient trouvé le cadavre de Roger peu d'heures après sa mort. Ne pouvant arracher à son doigt enflé la bague des Toggenbourg, le valet conducteur de la petite bande avait fait confectionner un brancard; le soleil n'était pas encore sur son déclin, lorsque le corps inanimé du poète passa sous la voute cintrée, que de son vivant Manesse avait juré d'éviter à jamais. Il semblait que l'ironie du destin le poursuivait encore aux portes du tombeau.

Les valets montèrent lentement les degrés de l'escalier tournant qui conduisait à la grande salle du festin, où depuis deux jours le comte ne cessait de marcher dans une disposition d'âme dont je ne me charge point de faire l'analyse.

On vint déposer aux pieds de Ralph le cadavre, qui commençait à porter sur la figure des traces du terrible mal noir, inconnu encore aux gens du pays de Toggenbourg, mais que le comte avait très-bien pu observer pendant les guerres d'Italie.

— « Brutes et insensés! s'écria le maître du château; que faites-vous là? »

George répondit sans hésiter, et avec une mine où perçait le sentiment d'une vengeance assouvie sous le voile d'un devoir littéralement rempli :

— « Seigneur comte, l'anneau ne se sépare point du doigt qui le porte; fidèles serviteurs, nous déposons le larron à vos pieds. »

Le comte saisi d'un accent de sa rage familière, frappa le dos et les épaules de son valet du pommeau de son épée, et lui dit: « Vilain, tu es indigne de mourir de ma main; sors de ma pré-

sence, sors de mes domaines, fais-toi pendre, vagabond, aux gibets de St-Gall! »

— « L'abbé de St-Gall, s'écria le valet, ouvrira à deux battants les portes de son abbaye aux serviteurs, qui aiment plus l'église et ses commandements que les grands seigneurs assassins! » Et en disant ces mots, il courut précipitamment hors de la salle.

A la porte du château, il trouva le père Bartholomé, qui affichait la sentence d'excommunication, et en donnait lecture aux gens de service.

Après avoir échangé avec lui quelques paroles rapides, il alla se cacher dans l'une des écuries, adossées contre l'enceinte extérieure de Toggenbourg.

Bartholomé était monté dans la grande salle, qu'il trouva déjà vide et abandonnée, comme si l'ange de la mort y avait passé. Seul, il s'agenouilla auprès des restes de son malheureux ami, et se mit à réciter les prières, que l'on dit auprès de la couche des trépassés.

Il y était encore à l'entrée de la nuit, lorsqu'une lueur subite, comme celle de mille flambeaux, éclaira la cour, et projeta les sinistres reflets jusque sur la figure livide du cadavre.

Bartholomé se leva; les écuries étaient en feu, et le vent de la nuit apportait des brandons enflammés dans la cour intérieure du château, sur les toitures, et à travers les fenêtres dans l'intérieur des appartements, que les serviteurs, fatigués d'une longue tyrannie, enhardis d'ailleurs par la malédiction de l'église, s'étaient hâtés d'abandonner.

Un quart d'heure plus tard le château brûlait, et les cerfs villageois se tenaient les bras croisés, dans la circonvallation extérieure et au pied du monticule, sur lequel était assise la demeure du comte. Les uns apathiques, les autres heureux du mal qui venait frapper un seigneur dur et orgueilleux, ils observaient les progrès effrayants de l'incendie, qui gagnait rapidement le vaste édifice, et semblait ne respecter que la portion habitée autrefois par la comtesse.

— « Voyez-vous, » s'écriaient les pauvres, qu'Ida plus d'une fois avait assistés de ses deniers et de ses douces paroles, « voyez-vous, la Ste-Vierge ne veut point que le feu touche aux robes de notre sainte maîtresse! »

En même temps l'on vit descendre par l'escalier tournant, le

vieux comte appuyé sur le bras du moine de St-Gall. Les rangs des spectateurs muets s'ouvrirent devant eux; le froc protégeait le pourpoint et le manteau du comte. Ralph et Bartholomé s'acheminèrent du côté de la métairie: le superbe seigneur cherchait un asyle dans la même chambre, qui abritait peu de mois auparavant le poète insulté par lui.

Au moment où ils quittaient le château, la toiture de la salle des festins s'écroulait: d'épaisses gerbes d'étincelles, mêlées et suivies de nuages de fumée, étaient portées par le vent au dessus de la forêt de sapins. Mais Ida dormait d'un sommeil presque léthargique pendant que les restes inanimés de Roger étaient réduits en cendres, au milieu de cet immense bûcher. Si Roger de Manesse avait pu régler la destinée de sa dépouille mortelle, il aurait sans doute ambitionné de semblables funérailles romaines. Son corps se consumait dans l'enceinte même, où la comtesse avait vécu, et les vents emportaient sa cendre jusque sur le toit de verdure qui abritait l'idôle de ses rêves.

La maladie noire fit de rapides progrès autour du château; les valets qui venaient de transporter le corps de Manesse en avaient été les premières victimes. Le comte en était atteint. Dans son délire, il voyait les ombres de son épouse et du chevalier se promener sous ses yeux, en se tenant par la main, rayonnants de bonheur et de pureté comme nos premiers parents dans le séjour d Eden; au milieu de violentes souffrances physiques, sa force indomptée trouvait encore moyen de s'exercer sur ces souvenirs rongeurs.

Bartholomé le veillait, avec l'inépuisable charité du moine chrétien; car il entendait en frémissant les imprécations, qui sortaient de cette bouche délirante. Et chose incroyable! la mort respecta ou épargna ce vieillard déjà si fortement secoué par les orages de la vie: le comte coupable surmonta le mal, qui décimait ses vassaux innocents. Mais sa convalescence fut plus lente et plus terrible que ne l'avait été la maladie elle-même; maintenant les forces du seigneur de Toggenbourg étaient épuisées; de la surexcitation il passa bien vite à l'abattement; de la jalouse colère au repentir, et du repentir au remords. Le moine entretint ces dispositions, tout en lui laissant entrevoir un terme à ses souffrances morales, et à l'excommunication qui le repoussait du sein de l'église, et presque de la société. Par un mouvement spontané, le comte, dès qu'il eut senti ses forces renaître, avait demandé à recueillir les reli-

ques de son épouse, et à rendre un pieux hommage à une femme, dont le moine ne cessait de lui peindre en traits de feu la pureté angélique et l'innocence virginale.

Le comte dirigea sa première sortie à travers la forêt, vers le ravin du château; il était suivi par des délégués du couvent de St-Gall, par le frère Bartholomé, et par une foule de serfs, qui voulaient assister à la levée des reliques de leur sainte maîtresse, et qui ne craignaient plus, à la suite des bannières et de la croix, de traverser la forêt mal famée.

C'était par une belle journée de septembre; la peste semblait déjà diminuer d'intensité, et l'espérance renaissait au cœur de ces malheureux. Une longue procession déroulait ses replis dans la forêt de sapins, lorsque le comte, qui marchait avec le clergé en tête du cortége, aperçut le premier à travers les troncs des arbres une figure blanche assise à l'entrée d'une hutte agreste... en un clin d'œil, ce vieillard avec la clairvoyance que donne un repentir sincère, devina la vérité; en un clin d'œil il fut aux pieds de celle qu'il avait osé appeler sa femme, mais qui de fait, préservée par le Seigneur, était enfin devenue l'épouse du Seigneur....

Tous les assistants se tenaient la tête découverte, la plupart d'entre eux agenouillés, pendant qu'Ida et le comte échangeaient à voix basse quelques paroles; sur la figure du comte on voyait l'humiliation et une douleur profonde écrites en caractères lisibles; les traits de la comtesse ne manifestaient aucune émotion vive; elle avait l'attitude d'un être dégagé des sollicitudes de la vie, et acceptant avec une égale résignation la bonne et la mauvaise fortune.

Personne n'osa interrompre la conversation des deux époux; un silence profond régnait dans toute l'assemblée, à tel point qu'on entendait jusqu'au bourdonnement des insectes dans la forêt matinale. A la fin on vit la comtesse prendre avec une ineffable expression de bonté, les deux mains de son mari; puis on entendit sa voix s'élever, et dire d'un accent à la fois ferme et doux :

« Vous m'engagez à retourner dans la demeure de vos pères, que vous voulez relever plus splendide que jamais?... Comte, la main de Dieu n'a-t-elle pas encore dessillé nos yeux? ma place est ici; je ne quitterai plus ces lieux sacrés pour moi, la vôtre est au fond du cloître. »

Le lendemain le comte s'acheminait avec Bartholomé vers le couvent de St-Gall.

Un hermitage en bois et une chapelle rustique s'élevèrent avant l'entrée de la saison hyvernale à côté et au dessus de la hutte alpestre, construite par les mains défaillantes du poète. Ida y vécut de longues années, sans prendre de nourriture au dire du peuple; car les pieuses offrandes de fruits ou de lait, que lui apportaient de nombreux pélerins, elle les destribuait aux plus nécessiteux de ses visiteurs. L'eau de source était, disait-on, sa seule alimentation, et la prière donnait chaque jour de nouvelles forces à ce corps transfiguré; la méditation était l'huile qui entretenait cette lampe sacrée.

De toutes les portions de l'Helvétie allémanique, et jusque des confins de la Bourgogne les malades et les blessés, les aveugles et les paralytiques se faisaient transporter vers l'hermitage d'Ida, qui guérissait les croyants par le simple attouchement de ses mains et qui ébranlait ou convertissait les incrédules par les éclairs qui jaillissaient de son regard. De nombreuses troupes de pélerins furent témoins de la miraculeuse faculté de cette sainte femme, qui semblait détachée matériellement de la terre, lorsqu'à la suite de longues prières non interrompues elle arrivait à fondre son âme avec celle de la reine des cieux. L'immense force d'expansion, qui n'avait pu se déverser de ce cœur surabondant sur des enfants charnels, et sur un ami terrestre, semblait, comme un fleuve refoulé vers sa source, emporter, soulever cet être, qui n'avait plus de la femme que les affections désintéressées, et qui touchait aux anges par tous les autres points de son existence.

Jamais les rides de la vieillesse ou de la décrépitude ne sillonnèrent ce front calme et serein; ses traits restèrent inaltérés jusqu'à son dernier jour, et pourtant on dit qu'elle ne ferma les yeux qu'en l'année où le martyre Bohême monta sur le bûcher dans la ville de Constance.

Ces deux âmes, l'une protestante, l'autre catholique, ont dû se rencontrer sur la route des cieux, et entrer ensemble dans le séjour des élus.

Les domaines de Toggenbourg échurent en partage à l'abbaye de St-Gall, et, quoi qu'on en pense, ils gagnèrent à cette mutation.

Louis Lavater.

POÉSIE.

BRUITS DU MONDE ET SOLITUDE.

Jours de détresse!....
Oh! Seigneur cesse
De détourner tes regards des humains;
Partout l'orage
Fond avec rage
Sur les cités qu'ensanglantent nos mains..
Oh Dieu! quels maux deviennent le partage
Du peuple qui fuit tes chemins!

—

Forêt obscure,
Source humble et pure,
Recèlez-vous d'assez profonds détours?
J'y cherche trêve,
Court et beau rêve,
Aux cris de mort qui nous frappent toujours!...
Au sein des champs mon âme se relève
Et reçoit un divin secours.

Là toute peine
Se sent à peine
Et la douleur y perd son aiguillon ;
L'amitié sainte
Y dort sans crainte
Comme un doux nid dans un obscur sillon ;
Venez, amis, pour calmer votre plainte
Respirer l'air pur du vallon.

Et toi bel ange,
Dont la louange
En mille accents se chante dans mon cœur,
Ton âme émue
Fuit éperdue
L'aspect d'un monde où Satan est vainqueur;
Oh! prends ton vol pour la verte avenue
Où se cache à tous ton bonheur!

Là, comme un phare
Pour qui s'égare,
Tu guideras ma voile au sein des mers;
Et, doux mystère,
J'y prendrai terre
Pour assoupir tant de chagrins amers;
Bien loin cherchons un abri solitaire
Qui fasse oublier l'univers!

Le temps entraîne,
Ma douce reine,
Nos ans, nos jours, sans jamais se lasser;
Et son pied broie,
Superbe proie,
Les nations, qui ne font que passer;

Heureux qui goûte en paix l'heure de joie
Qui paraît et va s'effacer.

Jours de détresse!...
Oh! Seigneur cesse
De détourner tes regards des humains.
Partout l'orage
Fond avec rage
Sur les cités qu'ensanglantent nos mains...
Oh Dieu! quels maux deviennent le partage
Du peuple qui fuit tes chemins!

Juin 1849. H. W.

LA GRAND'MÈRE A SA PETITE FILLE.

(Imité de l'allemand.)

Toi dont la jeunesse qui brille,
Me rappelle des jours passés,
— O vierge, fille de ma fille,
Que je ne puis chérir assez,
Oui, ta jeunesse à son aurore,
Me semble un vivant souvenir.....
Laisse-moi te bénir encore,
Ma fille, je veux te bénir.

Vois, déjà la tombe m'appelle,
Je ne marche plus qu'à pas lents,
Autrefois pourtant, j'étais belle,
Je n'avais pas de cheveux blancs;

Comme toi, je fus fiancée,
Aimante, je connus l'amour;
La vieillesse froide et glacée
Doit aussi te poursuivre un jour.

Mais qu'importe le poids de l'âge,
Si, loin du printemps enchanté,
Tu conserves, dans le voyage,
L'innocence et la pureté;
Si ton époux, autre toi-même,
Possède ta foi sans retour.....
Car l'amour est un bien suprême,
N'est-ce pas le bonheur, l'amour?

Quand, dans sa couche funéraire,
S'endormit celui que j'aimais,
Silencieuse et solitaire,
Je fus sa veuve à tout jamais;
Je marchais sans perdre courage,
Je croyais entendre sa voix,
Et, malgré les glaces de l'âge,
Je suis la même qu'autrefois.

Ah! si devant la mort cruelle,
Un jour se déchirait ton cœur,
Sache bien que l'amour fidèle
Dans l'infortune a son bonheur.....
Oui, ta jeunesse à son aurore,
Me semble un vivant souvenir,
Laisse-moi te bénir encore,
Ma fille, je veux te bénir.

Jules Vuy.

Bords de l'Arve.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JUILLET.

Dans ce semblant de journée du 13 juin, un de nos amis qui se trouvait sur le boulevard, fut témoin d'un trait et d'un mot assez caractéristiques sur les dispositions de l'armée. Le voici, avec l'adoucissement nécessaire dans les termes, mais tel qu'il vint sur l'heure nous le raconter. Des dragons passaient. Suivant l'habitude de l'émeute, qui, au début, cherche toujours à se concilier les soldats par de nombreux vivats, le cri vive les dragons ! partit du sein de quelque groupe démocratique et social. — « Oui, attendez ! on vous en flanquera, des dragons ! » répondit l'un d'eux en tirant son sabre, et avec un roulement, un grasseyement d'*r* redoublées qui donnait encore plus d'ampleur et d'accentuation à sa phrase : « Oui, des dragons ! attendez ! » Peu de temps après sans doute, eut lieu cette charge de cavalerie, commandée par le général Changarnier, qui coupa la démonstration en deux et en chassa devant elle les tronçons comme les deux bandes d'une volée d'oiseaux désorientés. — « Nous sommes trahis ! » criaient les fugitifs. Ils avaient cru réellement avoir l'armée pour eux. Quelques jours après, notre ami rencontra par hasard un vieux capitaine parvenu à ce grade à travers toutes les longueurs du service, par conséquent un véritable enfant de troupe, dont les explications sur ce point ont un air frappant de vérité, la vérité du caractère du soldat, et paraissant ainsi contenir le secret de l'affaire.

Il est certain, disait-il en résumé, que les socialistes ont fait chemin et manière pour débaucher nos hommes, et qu'ils ont dû croire les avoir gagnés. Ils les ont choyés, fêtés, caressés. Il y avait pour eux table ouverte à la barrière [1]. Mais on le savait ; on permettait à nos hommes d'y aller, et ils s'en amusaient : c'était pour eux autant de

[1] Ce capitaine prétendait savoir, sur des données certaines, que le parti socialiste devait avoir dépensé au moins douze cent mille francs pour festoyer et gagner l'armée.

pris sur l'ennemi naturel, autant de bons tours joués aux bourgeois. À leur retour, ils en faisaient des gorges chaudes à la caserne.—«Qu'est-ce que tu as eu, toi? » disait l'un à son camarade.—« Moi, j'ai eu de la volaille. » — « De la volaille! oh! les gueux! moi, je n'ai eu que du bœuf. Je suis volé! mais je le leur revaudrai! » Et autres propos et plaisanteries militaires; plus, à ce qu'il paraît, un « On leur en flanquera! » pour péroraison finale. Ainsi, l'esprit militaire survivrait, et l'emporterait sur tout. Lorsqu'on fait une recrue, ajoutait le vieil officier, on lui dit : « Tiens! voilà ton fusil. On nous a pris les nôtres en février. » — « Eh bien, on ne me prendra pas le mien! » répond le nouveau venu. Le narrateur n'avait, dans sa compagnie, qu'un seul homme dont il ne fût pas sûr. Si la journée avait dû être chaude, il l'aurait consigné et mis aux arrêts; mais il ne jugea pas même la précaution nécessaire. On sait que ce sont des soldats qui ont témoigné contre le capitaine Kléber, dont la tête faible et emportée l'a poussé, en présence de la manifestation, à quelques cris d'assentiment pour lesquels un conseil de guerre vient de le condamner avec toute la rigueur de la discipline militaire.

Quant aux précédents votes de l'armée en faveur de candidats socialistes, ils n'auraient pas, toujours d'après le même auteur, l'importance qu'on leur a accordée : ils s'expliqueraient par le mode de voter (les soldats sont rangés, pour cela, d'après le département dont ils sont originaires, et non d'après le corps dont ils font partie); par les obsessions du parti socialiste qui remplissait leurs poches de listes toutes dressées; par leur ignorance, leur embarras en matière de faits et de personnages politiques; par la gravité naïve et légère à la fois qu'ils mettent dans l'exercice d'un droit qui les sort un moment de leur sphère. On prendra de cette explication ce qu'on voudra : ce qui subsiste, c'est le fait que l'esprit militaire, par sa nature même, par routine ou par crainte de la discipline, est encore le plus fort, et prévaut sur l'esprit ou les suggestions politiques. — Une autre conclusion encore, c'est que par le soldat même, comme par une foule de révélateurs de bas et, on dit aussi, de haut étage, le gouvernement était parfaitement renseigné, parfaitement au courant de tout, et a pu agir ainsi presque à coup sûr. Seulement il est certain que, par leur conduite mêlée d'étourderie et d'indécision jusqu'au dernier instant, les chefs du mouvement lui on fait belle la partie.

Trop engagés déjà pour abandonner l'affaire de Rome, ces chefs étaient, pour ainsi dire, acculés dans une position dont ils ne pouvaient sortir que par une victoire presque impossible ou une déroute complète, et cela sans choix de temps ni de moyens. Aussi, après vingt-quatre heures de délibération, le 13, à midi, n'avaient-ils encore pu se décider définitivement ni pour ni contre le mouvement, qui commençait à cette heure-là même : nous le tenons de source particulière, et très-sûre. Du reste, un article explicatif de la conduite de

M. Considerant pendant la journée du 13 juin, (publié par lui dans un journal de Bruxelles), raconte naïvement cet extrême abandon de tout parti pris d'avance, cette conduite non pas au jour le jour, mais à l'heure, mais de minute en minute, dirigée par l'imprévu; le contraire, enfin, d'une pensée forte, d'une impulsion vigoureuse qui a calculé ses chances et se jette avec elles impétueusement dans le combat.

Par une de ces coïncidences ironiques qui touchent quelquefois si juste et semblent un jugement sans appel caché sous la frivolité d'un jeu de mots, les représentants rouges s'étaient rassemblés, le 13 au matin, rue du *Hasard*, « au local ordinaire des réunions de la Monta-
» gne. » — « Puis, ajoute M. Considerant, on en partit entre une et deux
» heures sans avoir rien décidé davantage. Une manifestation s'est
» rassemblée : elle est nombreuse et toute pacifique; le peuple pense
» que c'est surtout aux représentants constitutionnels et à la garde
» nationale de faire la protestation : il leur laisse le champ libre et
» s'abstient. Telles étaient les nouvelles du matin. »

Arrivés au Conservatoire : « Les minutes s'écoulaient, dit M. Consi-
» derant; rien ne se faisait. Il y avait des conversations à deux, à
» trois, à six, des allées et des venues; pas une délibération, pas une
» résolution prise en commun. Quelques individus ont crié aux armes,
» demandant des cartouches et l'ordre de faire des barricades; mais
» on allait au devant des survenants pour avoir des nouvelles, on at-
» tendait toujours, et les gardes nationaux de la manifestation ne ve-
» naient pas. Pendant les vingt-cinq minutes que nous passâmes là
» avant l'invasion des troupes, ce fut à peu près la scène de *ma sœur*
» *Anne*.

» Cependant je n'avais par tardé à comprendre que nous allions
» être cernés, pris, tenus pour des factieux en flagrant délit d'insur-
» rection et traités comme tels. A plusieurs reprises, j'émis l'avis de
» sortir, d'aller chercher la manifestation sur les boulevards ou la
» garde nationale au 6me arrondissement. Tout se passait sans ordre,
» à cause du mouvement continuel et du nombre, mais sans trouble
» dans les esprits. *On n'avait pas l'air triomphant sans doute* » etc. etc.

En vérité, c'est un peu fort que, dans la crise d'une situation pareille, on se préoccupe surtout et avant tout de l'air qu'on a eu, de la figure qu'on a faite, et qu'on songe à répondre aux plaisanteries des journaux sur sa contenance de fuyard, tandis qu'on n'a pas une excuse, pas une explication pour la partie sérieuse et importante de l'affaire, pour la tentative elle-même si inconsidérée, si mal soutenue, si dépourvue d'effort, de capacité et de vigueur. Certes, nous aimons peu les journées révolutionnaires, et nous sommes de ceux qui ne croient pas à l'efficacité de tels moyens pour sauver et régénérer le monde! mais cela n'atténue en rien l'étonnante légèreté de ceux qui

ont accompli la journée du 13, et en sont sortis très-satisfaits d'eux-mêmes et de la fermeté de leur maintien. Après avoir raconté comment les troupes entrèrent au Conservatoire et se trouvèrent dans une salle avec une cinquantaine des personnes qui s'y trouvaient auparavant, M. Considérant avoue qu'il pensait qu'on allait les fusiller sur place, mais il se défend d'avoir eu peur et ajoute : « *Derrière moi on* » *se tint généralement aussi très-bien.* »

Que voulez-vous reprocher à des gens qui se tiennent très-bien?

Il faut en convenir, dans ce parti de plus en plus pauvre d'hommes de tête et de cœur, les hommes en vue ont montré de grandes illusions, des velléités et des lassitudes, quelquefois du dévouement à leur idée, mais point de foi.

Quelqu'un qui a approché de très-près M. Ledru-Rollin depuis une année, en parle comme d'un comédien si habile parleur, qu'il finit presque toujours par croire lui-même ce qu'il dit, et par ressentir l'émotion qu'il veut communiquer aux autres : il est vrai que l'émotion et la conviction s'en vont avec le discours, là *où sont les neiges d'antan.*

En refusant d'être porté sur la liste montagnarde pour les réélections de Paris à l'assemblée législative, M. Proudhon fait d'assez mauvais complimens à ses amis politiques ; il leur dit clairement et avec moquerie qu'il les tient pour de pauvres tacticiens dans cette grave affaire, et il a raison.

— L'expédition de Rome, cette grosse épine pour la France qui se l'était si étourdiment enfoncée dans le pied, a fait un pas, un grand pas, bien impatiemment attendu et bien difficilement obtenu; mais est-elle dehors, et maintenant qu'on est à Rome, qu'y fera-t-on? L'honneur militaire est sauf; mais la question politique, la question générale? n'a-t-on pas pu dire avec raison que, Rome prise, la véritable difficulté commence? Quelle qu'en soit la solution et quelle que soit la durée de celle-ci, notre époque aura vu la capitale du vieux monde chrétien, cette ville que l'on croyait endormie dans le souvenir de ce qu'elle fut, dans la majesté de son passé, devenir le champ de bataille acharné des deux grands partis en lutte, et la forteresse, semblait-il inexpugnable, de celui qui aspire à renverser la société ancienne pour lui en substituer une nouvelle. Ce fait, avec le contraste qu'il présente, n'est pas un des moins étonnans spectacles parmi ceux réservés à notre âge : ne serait-ce pas un de ces signes des temps par lesquels la Providence se montre, pour ainsi dire, à l'œuvre en frappant des coups imprévus, et prélude, par des voies qui déconcertent toutes les idées humaines, à quelque grand changement dans les affaires de ce monde, au bouleversement, au remaniement des nations? — Rome et l'Allemagne perdues pour le parti qui vient d'y succomber au même instant, la Suisse, par sa position au cœur de l'Europe qui entraînerait une guerre ou du moins une rencontre générale, et avec

ses montagnes qui aideraient à prolonger la résistance, la Suisse est-elle destinée à devenir pour ce parti comme un dernier retranchement, comme un refuge suprême? question douloureuse, mais qui se présente aussi naturellement à l'esprit qu'il est difficile de prévoir la réponse qu'y feront les événements.

— Tandis que l'Occident en est à se demander ce que deviendra sa civilisation dont, hier encore, il n'avait pas même l'idée qu'elle pût jamais périr, l'Orient paraît se soucier assez médiocrement de conserver ce qu'il lui en a emprunté. Le nouveau souverain de l'Egypte, Abbas-pacha, détruit pièce à pièce l'œuvre de son père Méhémet-Ali. C'est le cas de répéter le mot connu que Napoléon appliquait, je crois, aux Russes: « Grattez ce vernis, et vous trouverez dessous le barbare. » Abbas-pacha ne tiendrait pas même beaucoup à sa marine: « La flotte turque nous défendra, » dit-il. On nous donne comme un fait positif qu'il vient de supprimer l'école fondée à Paris pour de jeunes Egyptiens. Tous les élèves ont été rappelés, et vont partir. « Nous n'avons pas besoin, dit-il encore, de ces idées frnçaises, qui ne nous amèneront que la république.» Ces élèves, au surplus, particulièrement ceux de la famille du pacha, faisaient en général peu d'honneur à leur éducation européenne. Ces derniers se livraient à des débauches de vin, de liqueurs et de femmes, et avaient avec celles-ci une conduite et des manières ignobles, à l'instar des plus tristes et des plus sots libertins. Ils jetaient l'argent par les fenêtres, et avec cela une véritable gredinerie de princes lorsqu'ils croyaient pouvoir se la permettre et que l'intérêt de leurs plaisirs n'était pas directement en jeu. Bref, ils réunissaient trop souvent les vices du despotisme, la corruption des Orientaux, affreuse on le sait, et les vices prétendus élégans, quoique souvent ils soient la brutalité même, du lion parisien. Nous tenons ces détails, avec des exemples à l'appui, d'une personne qui a eu plus d'une occasion de voir ces princes égyptiens et de s'entretenir familièrement avec eux.

— M. de Lamartine se met sur les rangs, dans plusieurs départements, pour les réélections qui s'y font en ce moment par suite de double emploi. « Pour *nous* plus que pour *lui*, pour l'avenir et pour l'histoire, nommons Lamartine, » dit une des affiches électorales qui placardent en ce moment les murs de Paris. Elle est suivie d'une allocution rimée de Barthélemy, qui plaide maintenant en faveur de celui qu'il attaqua si vivement, dans la *Némésis*, au début de sa carrière politique. Barthélemy est une sorte de demi-improvisateur qui, précisément parce qu'il improvise tout en prenant ses aises pour le faire, réussit assez bien à conserver le caractère du genre sans en avoir tous les défauts. Ici, comme dans les autres morceaux de ce poète, si l'ensemble est faible, artificiel, et sent un peu le bout-rimé, il y a aussi

quelques beaux vers, frappés d'un seul coup ou venus d'un seul jet. Songez, dit-il,

> Que si le drapeau rouge, effroi des moins poltrons,
> De ses reflets sanglants n'attriste plus vos fronts
> C'est qu'à l'Hôtel-de-Ville, orageux Capitole,
> Ce drapeau fut brûlé du feu de sa parole.

Certes les conservateurs méritent qu'on le leur rappelle. C'est une honte pour eux de n'avoir pas nommé Lamartine, encore qu'ils pussent craindre ses coups d'aile imprévus. Que les socialistes le repoussent, ils sont conséquents; mais les conservateurs : ils sont ingrats. Tout récemment encore, dans son dernier numéro de son *Conseiller du Peuple*, Lamartine se prononce très-vivement contre le socialisme, trop vivement peut-être pour un homme qui, sans avoir marché avec celui-ci, a pourtant grandement contribué à lui ouvrir la voie. La *Liberté* relève ce manque de mesure et de convenance dans le ton : mais, dit-elle, *aliquando bonus dormitat Homerus*.

— L'Académie Française vient de distribuer ses prix Monthyon. Parmi les ouvrages utiles aux mœurs, celui de M. Porchat de Lausanne, *Trois mois sous la neige, journal d'un jeune habitant du Jura*, a obtenu une médaille de quinze cents francs. Revendiquons aussi, comme un fruit national, les *Bluettes et Boutades* de M. Petit-senn de Genève, dont le *Corsaire* a fait souvent son profit cet hiver, ainsi que de plusieurs vertes épigrammes du même auteur sur les choses et les hommes du jour.

— Nous avons déjà entretenu nos lecteurs d'un peintre qui a une place à part et très-élevée dans l'opinion des artistes, M. Charles Gleyre (de Chevilly au canton de Vaud, comme porte le livret du Luxembourg, où se trouve son tableau du *Soir* qui a commencé sa réputation. (1)) Nous laissons à celui de nos collaborateurs et de nos amis dont la *Revue* connaît bien la plume aimable et fine, le plaisir d'apprécier en détail le nouvel ouvrage (*une Danse de Bacchantes*) que notre compatriote vient d'exposer au Salon de cette année. Nous aurions voulu dire seulement l'impression qu'il a produite dans la presse et dans le public; mais les articles sur l'Exposition sont encore peu avancés, et les journaux commencent à peine à s'en occuper. Le *Constitutionnel* cependant, qui rattache comme une école ou une tendance nouvelle aux travaux de M. Gleyre, la *Liberté*, le *Corsaire* et d'autres feuilles, ont déjà parlé, et fort avantageusement, de ce tableau, supérieur au *Soir* pour l'exécution et la profonde connaissance de l'art, mais dont l'idée est moins faite pour frapper et pour séduire. Voici, entre autres, ce qu'en dit la *Liberté* :

(1) Voir nos *Chroniques* de 1847, *Revue Suisse*, t. X, page 560, de 1845, t. VIII, p. 246, et de 1844, t. VII, p. 330.

« A propos d'imagination, de poésie, le nom de M. Gleyre accourt de lui-même sous la plume... A lui revient l'honneur, non d'avoir fondé une école, mais ce qui vaut bien autant, d'avoir ravivé le sentiment du lyrisme dans la peinture ([1]). L'esprit français, malgré sa vieille réputation d'indépendance et de légèreté, n'est cependant pas mal routinier et réaliste. Bien des gens ont cru et croient encore que la perfection idéale de l'art a pour but la stricte imitation de la nature. Des personnes très-éclairées partagent cette erreur grossière, et, sans le remarquer, réduisent ainsi l'artiste aux proportions d'une machine. Un daguerréotype copie bien mieux, plus exactement que n'importe quelle habile main. Pour mériter le titre d'artiste, il ne s'agit pas de savoir manier un pinçeau, disposer une toile et tenir une palette; avant tout il faut trouver, concevoir et s'emparer des yeux afin de parler à l'esprit. L'art n'est que l'interprétation de la nature, c'est le monde extérieur passant à travers le prisme de l'imagination. Chaque artiste a le sien d'où naît son originalité, sa puissance. M. Gleyre, lui, traduit des idées riantes ou mélancoliques, mais toujours avec un sentiment élevé, un charme irrésistible. La *Danse des Bacchantes* sert de pendant à son *Calme* du Luxembourg ([2]); même grâce de formes, même poésie d'idée. C'est une délicieuse conception où l'on retrouve cet amour de l'antique particulier à son auteur. Ne parlez pas à M. Gleyre de scènes triviales, de vérité de détails, de nature prise en flagrant délit de prosaïsme; nourri aux sources pures, enfant de Pindare et d'Anacréon, il aime le beau soleil de leur pays, les rivages tranquilles de la Grèce, ses joyeuses fêtes, ses mystères. »

Dans les *Bacchantes*, l'auteur a voulu, comme il nous le disait un jour, faire une œuvre dont le beau fût en quelque sorte uniquement le but, sans y joindre d'idée particulière, et en restant dans le domaine exclusif de l'art. C'est ainsi un de ces tableaux où le peintre ne songe point à exprimer allégoriquement une pensée, ni à représenter un fait, encore moins à rien prouver (ce qui devient facilement un défaut, puisque l'art doit montrer la nature vivante et non disséquée), mais où il rassemble toutes les ressources de dessin et de couleur qu'il possède, pour produire l'effet propre de la peinture. A cet égard, les connaisseurs rendent pleine justice aux *Bacchantes*. Elles sont sans contredit le morceau le plus remarquable du Salon. Dans celui qu'on lui oppose et que la foule comprend mieux, *Lady Macbeth* par Charles Muller, il n'y a ni cet idéal et cette vérité, ni ce cachet particulier que l'on retrouve dans toutes les compositions de l'auteur du *Soir*, cachet si prononcé qu'il donne à toutes ses figures, pourtant si variées, un air de famille comme à autant de sœurs de beauté; et ce sont véritablement des sœurs, car elles sont filles de la même pensée, de la même inspiration. Lady Macbeth est plutôt une assez bonne actrice jouant ce rôle, que Lady Macbeth elle-même. Chez Gleyre, et rien

([1]) Du lyrisme, ou plutôt de la poésie et de l'idéal, comme la suite l'explique. *Note de la Rédact.*

([2]) On l'appelle plutôt le *Soir*, ou les *Illusions perdues*. C'est une des perles de cette galerie.

n'est plus rare aujourd'hui chez les peintres français, si avancés du reste, dans l'exécution, dans le métier, les sujets et la manière de les concevoir lui appartiennent, ne sont qu'à lui, comme ses figures, très-idéales, mais sans jamais rien de théâtral, sont vivantes, sont dans leur nature et non pas dans un rôle, sont en un mot des créations. De là un mérite hors ligne, et un grand charme pour qui sait le sentir. Mais il faut, pour cela, n'avoir pas le goût faussé ou blasé, avoir encore des impressions naturelles et non pas des impressions de commande. Quant à ceux qui ont absolument besoin d'analyse pour sentir, ou qui ne sentent que moyennant réflexion, nous leur dirons que l'impression des *Bacchantes*, avec ce qui peut s'y joindre d'ailleurs qui à la longue fera rêver, est tout simplement une impression de beauté idéale; que, si dans le *Soir* il y a la fuite de la vie et de ses illusions, dans les *Bacchantes* il y a, si l'on veut, mais sans que cela fasse précisément pendant à l'autre tableau, la plénitude et comme l'essor premier et fougueux de la vie ivre d'elle-même et touchant à peine la terre où son transport la fait pourtant retomber. Un peintre moins profond et moins pur, aurait certes, trouvé là, dans un tel sujet, de quoi attirer la foule, de quoi piquer les critiques et réveiller leur attention émoussée. Mais M. Gleyre ne l'a point fait, et avec une intention aussi belle au point de vue de l'art qu'à celui de la morale, il a fait même tout le contraire. Soit dans les expressions, soit dans les détails et les accessoires (ainsi, il n'y a point de figures d'hommes dans le tableau) cette danse énivrée reste chaste, il ne s'y mêle rien d'impur. C'est là, outre la crainte d'aventurer un jugement sur un travail aussi approfondi, ce qui, pour le dire en passant, ne déconcerte et n'embarasse pas peu les critiques, habitués à chercher et à trouver au Salon, dans celui de cette année comme dans les autres, le mauvais genre d'attrait dont n'a pas voulu M. Gleyre. Leur embarras est d'autant plus comique, qu'ils n'osent pas l'exprimer, mais il est visible pour qui en a le secret.

— M. Sainte-Beuve, dont les occupations universitaires, ni le séjour en terre flamande, n'ont pas plus ralenti la fertile veine qu'émoussé la plume brillante et fine, vient de donner dans la *Revue des Deux-Mondes* un très ample et très curieux travail sur Chênedollé, et il annonce pour l'automne un volume sur la matière de son principal cours de cet hiver à Liége, *la Littérature de l'Empire*. Grâce à de nombreux renseignemens, à des manuscrits et des papiers de famille, et au parti que la rare pénétration de M. Sainte-Beuve, jointe à sa parfaite connaissance des hommes et des temps, sait tirer des sources qu'on lui livre, l'article sur Chênedollé est toute une révélation : il met dans un jour aussi neuf que complet un groupe d'hommes littéraires que jusqu'ici l'on ne distinguait pas très bien à ce moment-là, quoiqu'il ait été sans contredit le plus remarquable de la littéra-

ture française au commencement de ce siècle. On croit les voir et les entendre. Outre Chênedollé lui-même, dont le talent a plus de force que d'éclat, mais qui a aussi sa physionomie, comme l'auteur le dit avec une parfaite mesure d'appréciation, c'est d'abord, et à part, Rivarol, le plus spirituel causeur de l'époque, rival de Voltaire en ce point (aussi était-il jaloux de lui); Rivarol, qui, s'il n'avait pas été le premier des *causeurs*, eût peut-être été un grand écrivain. C'est ensuite Joubert, le penseur profond et délicat; puis Chateaubriand et Fontanes : l'un, fidèle au goût et aux traditions du beau siècle avec autant de liberté d'esprit qu'en comporte un talent vrai, mais qui n'est pas créateur ; l'autre, inaugurant un nouvel âge littéraire, qui a pris de lui et exagéré ses défauts plus qu'il n'a conservé ses qualités réelles.

A la suite de Chênedollé et de son biographe, on fait encore une foule de petites excursions, parfois très intimes, dans la société et les souvenirs de ce temps. Celle qui nous a le plus frappé, et d'une impression bien triste! est relative à André Chénier, dont Chênedollé, dans l'émigration, avait connu des amis très particuliers, entre autres M. de Pange. Suivant eux, « André Chénier était athée avec délices. » Le mot est terrible, mais il est positif, et sans autre atténuation possible dans ce jugement si cru des amis de Chénier, que d'ajouter peut-être que s'ils avaient vécu de notre temps, ils n'eussent pas dit *athée*, mais *panthéiste*. Le *avec délices* cadrerait même assez bien avec notre expression adoucie, mais l'énergie de la pensée subsiste, et cet accompagnement ne le conserve que mieux. Ce n'est là sans doute qu'un jugement d'amis qui ont pu se tromper : toutefois il s'accorde, on est obligé d'en convenir, avec la poésie toute païenne d'André Chénier; ses mœurs privées l'étaient aussi, quoique dans ses derniers vers et par ce qui amena sa mort il ait montré que son ame avait aussi, du paganisme, le grand côté politique. On comprend donc, qu'à un certain moment du moins, ce mot n'ait pu être que trop vrai : amant du beau et de la beauté, qu'André Chénier ait repoussé tout autre idéal ; sectateur de la nature, qu'il n'ait vu et voulu qu'elle, et s'y soit plongé *avec délices*, — hélas! pour quel réveil! et avec quelles découvertes sur la beauté de ce monde, sur la nature, la vie et l'humanité! avec quel jour lugubre sur *l'habitacle des hommes,* comme il dit lui-même dans son énergique dégoût!

Que promet l'avenir? quelle franchise auguste,
De mâle constance et d'honneur
Quels exemples sacrés, doux à l'ame du juste,
Pour lui quelle ombre de bonheur,
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
Quels beaux échanges d'amitié

Font digne de regrets l'habitacle des hommes?
La peur blême et louche est leur dieu.
Le désespoir!... le fer. Ah! lâches que nous sommes,
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort! Que la mort me délivre!...

— Chênedollé, dans ses voyages, avait aussi connu Mme de Montolieu, dont les romans, à un certain étage littéraire, ont joui en leur temps d'une grande vogue, comme d'autres ouvrages qui, après avoir dû aussi leur popularité à une sorte de caractère enfantin, ont péri par là et ne sont pas aujourd'hui moins passés. « La seule inspiration qu'elle lui causa, dit M. Sainte-Beuve de Mme de Montolieu et de Chênedollé, ce fut *l'ennui*: passons vite! » ajoute le critique, et en vérité on ne saurait dire ni faire mieux. Il nous souvient pourtant d'avoir entendu parler autrefois, à des contemporains, de ce séjour de l'auteur du *Génie de l'Homme* chez Mme de Montolieu, car il habita quelque temps chez elle, dans sa petite, mais hospitalière maison de campagne. Il se disait et se croyait très simple, il voulait vivre d'une façon toute rustique, défendant qu'on fît la moindre dépense extraordinaire, et pour plus de sécurité, fournissant lui-même des indications sur le menu de ses repas: un rien lui suffisait: or, ce rien était souvent assez difficile à se procurer au village, et dans un village suisse; mais la bonne Mme de Montolieu qui, en sa qualité d'auteur, et d'auteur exploité par ses libraires, n'était pas riche, se mettait, elle et sa bourse, en quatre pour atteindre l'idéal de frugalité qu'on rêvait. Sans doute le poète ne s'en est jamais douté: c'est là ce qui lui aura causé de l'ennui; mais *passons vite!* sur lequel des deux en ce cas? ne serait-ce point sur Chênedollé?

— C'est une chose dangereuse de figurer dans les souvenirs, les récits d'hommes de lettres. Mieux vaut n'y pas être. On ne sait jamais ce qui peut vous arriver au bout de leur plume: celui qui nous a fourni cette petite anecdote devait à son tour en être un exemple. Lui et Chateaubriand avaient été fort liés, vivant et travaillant côte à côte sous le même toit, ayant des amis communs, Joubert, Fontanes, etc. Ses lettres et les réponses de Chateaubriand font foi de cette amitié plus que littéraire. Chênedollé avait même dû épouser la belle et mélancolique Lucile, la sœur de René. Il éprouvait pour elle une passion profonde, qui paraît avoir marqué sa vie d'une trace lugubre. Eh bien, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, dont, par une sorte de coïncidence, les derniers chapitres publiés ont justement trait à cette époque, ces mémoires, disons-nous, parlent de tout cela et de Chênedollé en personne d'une manière fort leste; il y a même un endroit où le mot d'*impertinence* est prononcé.

Cette partie des *Mémoires*, relative au temps où Chateaubriand monta tout-à-coup au faîte de la célébrité, nous semble inférieure aux précédentes. On n'y voit pas moins l'homme, la personnalité, et, dans

le style, on y sent davantage l'auteur. Cela est surtout sensible, et fâcheusement, désagréablement sensible, quand il parle de sa sœur. Il la vante et la regrette en haut style, mais il la pleure avec des larmes bien froides. « Elle aspirait à l'ange, » dira-t-il; elle était «*grevée* de douleur.» Il s'agit de sa sœur Lucile, de celle qui fut l'original de l'Amélie de René, et dont la mélancolie incurable finit par troubler la raison. Etait-ce le cas de songer à faire une belle phrase et d'aller se rappeler un vieux mot oublié? Ah! qu'un mot tout simple et tout usé eût été ici bien mieux à sa place, et, même comme style, eût produit un meilleur effet en allant tout droit au cœur sans se faire remarquer!

— A peine Mme Récamier venait-elle de rejoindre son illustre ami dans la tombe, qu'elle a soudain reparu comme lui dans le feuilleton, ce grand théâtre d'exhumations et de profanations littéraires: comme lui, disons-nous, et tout à côté de lui, mais non pas avec lui; car c'est Benjamin Constant qui lui donne la main et qui lui parle. Il avait été fort épris de Mme Récamier, et lui avait écrit d'éloquentes lettres qui ne furent pas traitées comme celles de Jean-Jaques Rousseau par Mme d'Houdetot. Mme Récamier les avait conservées, et Mme Louise Colet en eut connaissance. Celle-ci, tout affriandée par un mets aussi délicat, les encadra dans une notice, rédigée, dit-elle, sous les yeux de celle qui lui avait communiqué les lettres, et d'ailleurs on ne peut plus mal fagotée. Mme Récamier morte, Mme Louise Colet s'est empressée de livrer le tout à la *Presse*. Ce n'était pas même y mettre de l'habileté, car ce qui eût réussi en observant au moins les convenances de temps, a fait plutôt scandale. La famille, restée propriétaire des originaux des lettres, a formé opposition par la voie des tribunaux, et la publication se trouve suspendue à l'heure qu'il est. Voilà donc les procès du beau temps du feuilleton qui recommencent! [1] Que le nom de Mme Récamier y soit mêlé, ce nom couronné dans l'ombre par tant de hauts et discrets hommages, entouré de tant de soins, même par celle qui le portait, c'est ce que nous regrettons sincèrement pour notre part; mais quelle que soit l'explication que vont nous donner du fait les débats judiciaires, il nous semble toujours que la personne la plus intéressée à éviter tout éclat de ce genre, était aussi parfaitement en mesure et avait un moyen bien simple de l'éviter.

— Notre correspondance nous fournit, sur l'Allemagne, des détails curieux en tout temps et dont les circonstances présentes augmentent encore l'intérêt.

« Ici, nous écrit de l'Allemagne méridionale un observateur impartial, il n'y a que deux partis, le parti rouge extrême et le parti conservateur. Le parti libéral intermédiaire, composé de Gagern, Welcker, etc., est complètement anihilé et sa réunion à Gotha enfoncée d'avance. Il

[1] Voir à notre *Chronique* de 1847; etc.

faut dire, du reste, que les démocrates n'ont ici aucune trace de la nature humaine; ce sont des espèces de bêtes féroces avec l'orgueil, l'impiété, l'ivrognerie et la plate absurdité de l'Allemand en goguette. On ne trouve plus chez eux aucun de ces élans généreux qui relèvent toujours le caractère français, et qui ne laissent pas de disposer en leur faveur. Ajoutez à cela, dans la plupart, la plus dégoûtante lâcheté. La garnison deFrancfort, par exemple, avait été rappelée pendant un seul jour; le petit nombre de soldats qui restaient fut alors en butte à toute espèce d'avanies; on leur marchait sur le pied, on les insultait, etc; tout cela a disparu comme par enchantement au premier bataillon qui a été de retour. »

Un autre de nos amis qui, après avoir parcouru l'Autriche, pénétré même en Hongrie, revient en France par la Suisse, nous raconte ainsi son voyage dans une lettre dont nous conservons les détails familiers pour mieux laisser au récit toute sa franchise et son courant aimable et pittoresque:

« Si mon esprit était moins paresseux et mon imagination à la hauteur des sujets que j'aurais à traiter, je pourrais vous faire un Odyssée et j'aurais l'espoir de captiver votre attention; mais je vois et je sens un peu comme les enfans qui se souviennent d'avoir vu une lanterne magique, et dont on arrache les impressions à force de questions habilement combinées. Je me flatte que lorsque nous passerons une soirée ensemble, entre la poire et le fromage, ou plutôt entre le café et le cigare, vous saurez tirer de moi quelques lambeaux de mon voyage d'Allemagne, en excitant ma verve par votre curiosité. Tout ce que je puis vous dire maintenant, c'est que j'arrive après un voyage très-intéressant sous tous les rapports.

« J'ai bu à la coupe bavaroise la bière renommée. J'ai goûté les vins autrichiens et fumé le cigare de Hongrie avec la plus grande impartialité, et mes sympathies sont acquises à tous les pays que j'ai parcourus pour l'hospitalité distinguée que j'ai trouvée partout. La police autrichienne elle-même, ce fantôme noir des parisiens, a été douce et aimable pour moi; elle a respecté ma malle et mes cigares étrangers, elle n'a pas même pris garde à ma qualité de français, j'ai quitté Vienne avec la certitude de n'avoir jamais eu d'espion à mes trousses et la consolante pensée que mon nom n'était pas inscrit sur le grand-livre de la *Hauptsmannschaft.*

« Faut-il entrer dans le détail de ce que j'ai vu? si cela peut vous intéresser je le veux bien, et d'ailleurs que vous dirais-je d'autre, moi qui ai la tête pleine de l'Allemagne! A coup sûr, il vaut mieux vous parler des Bavarois, des Autrichiens ou des Hongrois que de ma personne que vous connaissez de reste; et vous ne perdrez pas au change, car mon amour-propre ne va pas jusqu'à me persuader que je sois sérieux et bon enfant comme on l'est en Bavière, gai et aimable comme un Viennois, enthousiaste et brave comme un Hongrois.

« Les voyages forment la jeunesse, mon cher ami. Plaise au ciel que je sois encore assez jeune pour être formé! c'est la question pour moi. En cas d'affirmative je serais assez disposé à recommencer mes excursions, quitte à me faire assurer comme on le conseillait hier à ma femme.

« En Bavière j'ai visité Munich, ville de palais, de monumens et de collections, qui ont absorbé depuis nombre d'années tout l'argent du pays. Le vieux roi, très peu chrétien quoique très catholique, a bien fait d'abdiquer, je crois, car un peuple, quelque bon enfant qu'il soit, finit par se lasser de voir le fruit de ses sueurs s'en aller en gothique, tandis que ses routes restent mauvaises, son armée disloquée, et tout le reste à l'avenant. Je ne voudrais pas de la tâche du successur, malgré tout le bien qu'on en dit et l'amour qu'on lui témoigne. Cette Bavière est une terre de liberté, comme la France; on y parle politique à tort et à travers et on y lit des journaux de toutes couleurs, même des rouges. La bière étant très bon marché cette année, ce pays paraît fort tranquille; le tarif de cette boisson est le thermomètre de la température politique, à ce qu'on dit: mais il ne faudrait pas trop s'y fier pourtant; quand l'heure a sonné les radicaux sortent de terre dans les pays même où l'on ignorait presque leur existence.

« De Rastisbonne nous avons descendu le Danube, magnifique fleuve qui n'a pas la réputation du Rhin et qui pourtant l'égale, le surpasse peut-être en beautés pittoresques. Une fois sur le sol autrichien tout fourmille de soldats; on se sent dans un pays en guerre, et quelle guerre! la plus affreuse, la plus terrible que jamais peuple ait faite. La première campagne de Hongrie a coûté 25,000 hommes à l'armée autrichienne, et sans l'arrivée des Russes, c'en était fait de la monarchie et probablement du repos de toute l'Allemagne, dont la révolution n'aurait plus rencontré d'obstacle On ne tarit pas à Vienne d'éloges sur la magnifique tenue de l'armée Russe, qui paraît, d'après tous les récits, formidable par le nombre et l'organisation. Quant aux Hongrois, ils seront nécessairement vaincus désormais par la supériorité des forces envoyées contr'eux; mais on ne peut s'empêcher d'admirer leur vaillance et de rendre justice à la vigoureuse trempe de leur caractère national. S'ils ont de graves torts envers leur souverain, celui-ci, de son côté, avait donné un fameux coup de pied à la loyauté dans ses rapports avec la Hongrie. En général, ce n'est pas par la loyauté que brille le caractère autrichien. Sous ce rapport honneur à la France.

« Je l'ai vue cette fière Hongrie. Du haut d'une montagne qui déjà était hongroise, j'ai vu de loin ses plaines et ses lacs, et mon cœur a salué cette terre de héros qui aujourd'hui servent une cause si mélangée de bien et de mal. J'ai vu le principal château des Estherazy, avec l'arbre généalogique de cette illustre famille, *sans interruption depuis notre père Adam.*

« Enfin je suis entré en Suisse par Saint-Gall et Zurich, et j'ai trouvé toute l'agitation du tir fédéral qui s'ouvrait à Arau et des nouvelles politiques du grand duché de Baden. Les Prussiens approchent de vos frontières. Les Autrichiens sont à Bregenz au nombre de quinze mille. Il y a vingt mille Bavarois à Lindau. »

— A Paris, la liste de l'*Union électorale* ou du parti conservateur, qui d'ailleurs, malgré force appels, s'est encore porté aux élections avec mollesse, vient de passer tout entière. Voilà nos gens bien rassurés : mais le monde, quoi qu'on en dise, ne repose pas sur un vote, il ne se tranquillise pas pour si peu, il n'a pas pour unique pivot l'urne du scrutin.

Paris, 12 juillet.

LETTRE SUR L'EXPOSITION DE PEINTURE A PARIS.

Une bonne intention a présidé à l'organisation de l'exposition de Paris; au lieu de lui donner pour asile la galerie des maîtres anciens, on lui a ouvert le palais des Tuileries et on a remis la nomination du jury au suffrage des exposants. — Cette double expérience était intéressante. — Il s'agissait en outre d'apprécier l'influence que dix mois d'agitations politiques avaient pu avoir sur les ouvrages artistiques. On comprend dès lors avec quelle impatience les artistes, (sinon le public) attendaient le 15 juin.

Il est fâcheux incontestablement, de masquer tous les ans pendant six mois les chef-d'œuvres de toutes les écoles par des toiles à coup sûr bien inférieures. Mais le palais des Tuileries n'est guère favorable à une exposition nombreuse de tableaux. Malgré tous les soins du jury, peu d'exposants ont été satisfaits, et il est acquis dès à présent que jusqu'à ce que l'achèvement du Louvre ait permis de construire une salle spéciale, aucun des édifices publics ou particuliers qu'on pourrait choisir pour cet objet, n'en remplira les conditions essentielles, à savoir une bonne lumière.

L'attente générale n'a pas été mieux remplie sous le rapport direct de l'art. Les artistes, disait-on, abandonnés des acheteurs, sans commandes officielles, auraient pu suivre avec plus de liberté leurs inspirations. Les exigences de l'amateur payant disparues, ne forceront point les conceptions originales et les hardiesses du talent à retomber dans le moule vulgaire, et à suivre les sentiers battus, au lieu de s'élever vers les sommets par des routes nouvelles.

Il n'en a toutefois rien été. L'exposition est nombreuse, mais elle n'est point meilleure que les précédentes. Les artistes et les ouvrages d'art augmentent chaque année; les artistes et les ouvrages vraiment remarquables n'augmentent pas. Ce fait peu encourageant, ne décourage personne, et jamais tant de jeunes gens n'ont rempli les écoles. Si chaque soldat part avec le baton de maréchal dans la giberne, chacun d'eux espère bien trouver en chemin le crayon de Raphaël et la palette de Paul Veronèze.

Cette abondance stérile me rend la tâche de donner aux lecteurs de la *Revue* une idée de l'exposition artistique de Paris de plus en plus difficile. Les grands noms sont absents, et les grandes écoles disparaissent. Aux groupes dociles, aux phalanges serrées sous un même étendard et marchant vers le même but a succédé la vaniteuse individualité et la lutte personnelle. Ce ne sont plus comme autrefois les traditions et l'autorité du talent qui dirigent l'étude, et rassemblent les élèves sympathiques sur un chemin commun qu'éclaire seul le flambeau des doctrines adoptées par le maître. Un a un, chacun s'en va battant les buissons pour son propre compte, au hasard chevauchant par les monts et les plaines, préoccupé seulement du désir de trouver quelque chose de nouveau, d'apporter une petite plante ignorée, un fruit inconnu, savoureux ou fade, salutaire ou malsain, peu importe pourvu qu'il soit ou qu'il ait l'air d'être une découverte.

Il semble au premier abord que cette battue générale, cette chasse au succès, au pittoresque, au vrai dans toutes les directions du domaine de l'art, doit produire des résultats merveilleux. Quelques-uns en effet, plus heureux ou plus habiles, sont revenus au logis la gibecière bien garnie; mais dès que leur trouvaille a été connue les imitateurs s'en sont emparés, et aussitôt il a été facile de voir combien elle se réduisait à peu de chose. Le plus souvent ce qui avait paru une idée, une inspiration, n'était au fond qu'un procédé, un secret de métier, une ficelle, comme on dit en terme d'atelier, et il a été reproduit aussitôt avec une désespérante exactitude par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine. Exactitude apparente je l'avoue, imitation superficielle insuffisante pour detrôner l'inventeur, mais complète assez pour tromper la première impression et mettre à nu par cela même le précipice qui est au bout du chemin.

Ainsi de plus en plus les peintres se divisent en deux camps bien distincts, et cette séparation est facile à saisir dans les salons des Tuileries. D'un côté sont en petit nombre les artistes de l'idée, les rêveurs, les poursuivants du style, cette beauté suprême si difficile à décrire, non moins à peindre, et qui seule pourtant empreint d'immortalité les œuvres de l'art; de l'autre, en bataillons innombrables, les amants du pittoresque, du curieux, du rare; les amis des grands contrastes, des violents effets de lumière, les habiles du métier, les adorateurs de la pâte et de la truelle, du grattoir et de la touche.

Ces deux tendances ont des généraux et des soldats vaillants; je ne crois pas que le côté pratique de l'art, la science de la brosse et de la palette puisse aller plus loin qu'il est maintenant porté en France; toutefois je le répète, si c'est là un avantage il n'est que secondaire, et il faut regretter de plus en plus que M. Ingres, Delaroche, Scheffer ne viennent pas chaque année opposer l'autorité de leurs œuvres à cette recherche trop dangereuse même dans sa perfection.

J'exprime un regret, non un blâme. Pour peu qu'on connaisse Paris et qu'on ait lu deux ou trois années les rendu-comptes que font les journaux des expositions, on comprend parfaitement pourquoi presque toutes les réputations établies s'abstiennent de reparaître dans la lutte. Lutte bien véritable et lutte désastreuse pour tous ceux précisément qui sont les forts et les maîtres. Il suffit en effet d'avoir un talent incontestable pour qu'il soit contesté, un nom célèbre pour le voir vilipandé par tous les feuilletons. Est-ce le *sens artistique* qui manque à ces écrivains hebdomadaires? est-ce l'envie qui les tour-

mente, ou le besoin de contredire, d'aller à l'encontre du sentiment public? je ne sais, toujours est-il qu'il est malheureusement peu d'exceptions à cette règle, et que tout artiste, en dehors des camaraderies de journaux, doit payer un premier succès par les plus sottes critiques de ses ouvrages suivants. M. Thoré, alors qu'il appliquait aux arts cet esprit exagéré et faux qu'il emploie maintenant à l'attaque de toutes les choses saintes dans l'ordre social, avait conquis autrefois une célébrité *erosthatique* dans ce genre, au bas du *Constitutionnel*, son adversaire politique actuel. Et M. Gauthier, dans la *Presse* maintenant d'un rouge douteux, jadis tricolore, continue à rompre des lances contre tout ce qui est bon sens et vrai talent en peinture. C'est lui qui a trouvé l'autre jour, que la *Raie* peinte par Chardin valait bien au moins, si ce n'est mieux, les *Moissonneurs* de Robert, c'est lui qui proclame les très-médiocres peintures de Chasseriau au palais du Conseil d'Etat des chefs-d'œuvre à mettre à côté de ceux de Michel-Ange, dont il a, suivant le mot de l'auteur, *développé le côté blond.*

Le public, il est vrai, lève les épaules, et n'en va pas moins à ce qui lui plait, mais il est peu d'artistes qui sachent se mettre au dessus de ces attaques systématiques ou ignorantes. Racine souffrait plus d'une critique même légère, même injuste, qu'il n'était flatté des éloges les plus éclatants. Tous les peintres sont ainsi, ceux au moins dont le talent et la réputation sont reconnus, et plutôt que de se livrer tous les ans à la discussion malveillante du premier écolier venu, ils restent dans leurs tentes c'est-à-dire dans leurs ateliers, où d'ailleurs ne leur manquent ni les louanges ni les acheteurs.

Quoiqu'il en soit, il est encore au *Salon de* 1849 des noms distingués et des ouvrages remarquables. J'ai du plaisir à nommer M. Gleyre le premier, comme en sculpture je commencerai par M. Pradier. L'un et l'autre sont nos compatriotes. M. Pradier est de Genève; M. Gleyre est vaudois [1] Ce n'est pas un médiocre honneur pour notre petite patrie d'avoir donné le jour à ces artistes éminents. Leur talent, chose singulière, se distingue par le même pur sentiment de l'antiquité grecque. On dirait des citoyens d'Athènes qui ont oublié de naître sous Periclés... Mais qui aurait jamais cru que les lauriers de Phidias et d'Apelle reviendraient fleurir au pied du Jura?

M. Pradier est plus payen peut-être (dans ses ouvrages); il est amoureux de la forme pour la forme seule; tandis qu'on sent dans toutes les compositions de M. Gleyre le souffle d'une inspiration où le christianisme a passé.

Après de longs voyages en Grèce, en Egypte, en Syrie, en Judée, M. Gleyre s'est fait connaître à Paris par son tableau intitulé *Le soir*, acheté par l'Etat pour le musée du Luxembourg; cet ouvrage a placé du premier coup son auteur, au plus haut rang des peintres modernes. *Le soir* est en effet une élégie délicieuse, une de ces notes du cœur humain, si justes, si heureusement écrites que dès qu'elles ont été exprimées, chacun croit les avoir entendues déjà. La pensée de l'artiste devient le souvenir personnel de chaque spectateur, et fait repasser devant ses yeux le mirage des rèves oubliées. Jamais la peinture n'a touché à la poésie d'une manière aussi directe et aussi heureuse.

[1] Voir à la *Chronique* ci-dessus, page 414, d'autres détails sur M. Gleyre et ses tableaux. (N. d. R.)

Le soir, ce sont les Illusions qui, sur une mer tranquille s'éloignent en chantant du rivage, où l'homme demeure seul et pensif. Cette page rappelle à la fois André Chénier et Lamartine. Elle a *le style* de celui qui a dit :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

et toute la rêverie, toute l'abondante harmonie de l'auteur des *Méditations*.

Les apôtres partant pour prêcher l'Evangile, c'est le sujet du second tableau exposé par M. Gleyre, une année je crois après celui du soir. Cette scène bien différente n'était pas moins remarquable. Le caractère particulier de chacun des apôtres, la tristesse de leurs adieux et en même temps la grandeur de leur mission divine, étaient admirablement reproduits dans l'ensemble et dans les détails de cette belle composition.

Il est à regretter que ces deux ouvrages n'aient pas été gravés, car ils sont de ceux que tous les esprits cultivés voudraient avoir dans leurs demeures. Dès lors M. Gleyre a laissé passer plusieurs expositions sans rien envoyer au Louvre; il a travaillé à l'écart, loin du bruit journalier des gazettes. Plus d'une toile achevée s'est envolée de l'atelier au cabinet d'un riche amateur, sans que le public en ait été seulement averti. — Son tableau de cette année devait ainsi gagner l'Espagne incognito C'était le désir du peintre. Le propriétaire, plus généreux, a voulu faire voir son tresor avant de le cacher dans son lointain et mauresque château. Et c'est à ce bon mouvement, venu peut-être d'un peu de vanité, que nous devons d'avoir admiré au Salon la *Danse de Bacchantes.*

Ce qui frappe d'abord dans ce tableau, c'est son ordonnance à la fois simple et variée, sévère et gracieuse. Il est impossible, à mon gré, de rendre mieux une fête aussi étrange pour des yeux et des idées de notre siècle. Que le lecteur veuille bien essayer de se représenter en imagination ces scènes des Bacchanales souvent décrites, et aussitôt il comprendra le péril et la difficulté d'un pareil sujet. Plus on étudie le tableau de M. Gleyre, et plus on est frappé de l'habileté avec laquelle il en a évité tous les écueils, en profitant de tous les avantages. — Malheureusement le temps me manque, et l'art plus encore, pour tenter de peindre à mon tour avec la plume le tableau du peintre. Au centre de la toile tourne la ronde ardente, impitoyable; déjà une danseuse est tombée, ivre de fatigue et de plaisir; d'autres chancellent, leurs pieds ne touchent plus la terre, leur tête penche sur leurs épaules, mais elles tournent, tournent encore, entraînées par la rapidité de la danse et l'énergie de leurs compagnes. La grande prêtresse, debout au pied de la statue de Bacchus, préside à la fête, impassible comme le Dieu. Cette scène riante et terrible tout ensemble, se détache sur le fond sombre de hauts rochers, d'un aspect sévère et d'une grande fermeté d'exécution.

En s'abaissant vers la droite, ils laissent apercevoir la mer et ses bleuâtres rivages. — Je le répète, les bornes de cet article ne me permettent pas d'essayer seulement une étude de cet important travail; il me suffit d'indiquer ici la place qu'il mérite, je le crois, et qui lui sera assignée dès que les petites rivalités du jour se seront éteintes dans l'oubli. Les journaux seront sévères pour notre compatriote; il doit s'y attendre. Son premier succès lui est venu sans leur secours, et maintenant il vit loin de leurs coteries, poursuivant en dehors des

systèmes du jour ses études et ses travaux. Ce sont là d'impardonnables griefs, on *le lui fera bien voir.*

Avant de quitter M. Gleyre, j'ai une bonne nouvelle à annoncer à ceux des lecteurs de la *Revue* qui ne peuvent aller à Paris admirer *Le Soir* et les *Bacchantes.* Bientôt ils pourront visiter à Lausanne la *mort de Davel*, immense toile commandée pour le Conseil d'Etat du canton de Vaud. — Ce sujet peu favorable en lui-même, une exécution est toujours un affreux spectacle, le semble moins encore à M. Gleyre qu'à tout autre. Mais je ne crains pas de dire d'avance qu'on retrouvera dans cette scène toutes les qualités qui distinguent son pinceau. La simplicité, dans la vérité ; le caractère juste des personnages, l'expression convenable des figures, et toujours ce je ne sais quoi de neuf, d'individuel dans la conception générale d'un tableau qui est le cachet du talent.

Je n'ai pas besoin d'une longue transition pour rentrer aux Tuileries. Les premières toiles devant lesquelles je m'arrête, sont celles de MM. Picou et Louis Damon, tous deux élèves de M. Gleyre. — On le reconnaît à l'élégance de leur dessin, et au goût de leurs compositions. Ces deux jeunes peintres, émules de M. Gérome, qui s'est abstenu cette année, sont dans une voie heureuse. Ils paraissent avoir, ce qui ne se donne pas, *la bosse*, comme aurait dit M. Töppfer, et ce qui leur manque peut s'acquérir. — M. Ch.-Louis Muller est né peintre aussi ; chaque année il paraît au Salon avec un volumineux bagage, et chaque année il va s'améliorant, émondant, redressant les jets indisciplinés d'une sève trop forte. La scène du somnambulisme de Lady Macbeth qu'il nous montre cette année, est certainement un fort bon ouvrage. Mlle Rosa Bonheur fait partie également de ces talents heureux qui se développent et grandissent avec les années. Son *labourage nivernais* est une œuvre excellente. Tout est frappant de vérité, les bœufs, les hommes, le sillon péniblement tracé, l'air et le ciel. — Y a-t-il des critiques à faire? Je n'en sais rien, on n'y pense pas à coup sûr devant cette scène si simple et si animée, tant elle est réelle et vivante.

Ces tableaux et ces artistes ne sont pas les seuls assurément qui aient du mérite et qu'il faudrait citer pour être juste. Il y a surtout des paysages charmants, de Buttura, de Flers, de Léon Fleury, une scène imposante de Corot, qui cette fois a été bien servi par sa couleur ordinairement terne et grise. *Le Christ* au Jardin des Oliviers fait une grande impression.

Ne faudrait-il pas nommer au moins MM. Delacroix, Leleux, Decaisne, et M. Larerges qui a peint une bonne étude de femme nue sous le titre du *Printemps*, et les portraits de Cavaignac par Vernet, Lepaule et Lafosse, et celui de M. Louis Blanc par H. Scheffer, et par une dame anglaise que l'admiration a bien mal inspirée, et celui de Mieroslawski par M. Ed. Fontaine? Ne devrais-je pas aussi signaler, ne fût-ce que comme une *balise* sur un écueil, ces déplorables excès de couleur et de brosse qui ont perdu tant de jeunes artistes?

Hélas ! je ne puis. A peine ai-je le temps de rappeler les charmantes toiles de nos amis Karl et Edouard Girardet, aussi délicates, aussi fines, aussi heureuses que celles qu'ils avaient à l'exposition à Neuchâtel, et c'est tout dire. — Les bons tableaux sont agréables à rencontrer partout ; je ne saurais dire tout le plaisir que j'ai eu de trouver à Strasbourg, au milieu d'un tas de toiles alsaciennes, deux souvenirs de

l'Oberland par M. Karl Girardet. Il me semblait revoir des amis dans une ville étrangère, et entendre l'accent français au pied de la Tour de Babel.

M. F. Grosclaude fils exposait cette année pour la première fois deux portraits au pastel d'une belle couleur. Ce jeune artiste sera, nous l'espérons, une bonne recrue dans notre phalange Neuchâteloise, et nous comptons bien qu'il ne nous fera pas défaut au premier combat, je veux dire à la prochaine exposition.

Il est temps d'arriver aux salles de sculpture, par lesquelles, en bonne logique, il faudrait commencer. Non-seulement l'art du sculpteur précède celui du peintre dans l'ordre chronologique et légal, si je puis ainsi dire, mais encore, il le faut confesser, il a dans l'ensemble des grandes expositions une supériorité réelle.

Le marbre n'est pas docile comme la couleur; il oppose aux caprices du mauvais goût, une résistance salutaire, et si la sculpture ne produit pas après tout plus de chef-d'œuvres et plus de grands hommes, au moins elle ne permet pas ces écarts de l'imagination et du métier que mènent si vite l'art à la décadence.

Quelques sculpteurs cependant essaient de temps en temps une excursion dans cette voie malheureuse de la reproduction de la nature, telle qu'elle se présente, sans préoccupation aucune de choix, de style, de noblesse. de beauté en un mot.

C'est dans cette idée, sans doute, que M. Toulmouche a exécuté son *Duguesclin*. Il l'a campé simplement sur ses deux grosses jambes écartées, les mains sur les hanches, et la tête regardant droit devant lui. On sait que Duguesclin était fort laid, et on ne peut nier qu'il n'y ait un grand talent d'exécution dans cette panse ignoble dont on voit l'affaissement sous le poids de la cotte de maille. Mais quoi! est-ce bien là l'image qui doit rester d'un grand homme? Est-il possible même, qu'avec les formes les plus vulgaires Duguesclin n'ait rien, ni dans son expression, ni dans son attitude qui indiquât la supériorité de son esprit? En réalité, c'est difficile à concevoir, en sculpture c'est impossible.

M. Pradier ne suit pas cette route; son œuvre s'appelle cette fois: *le Printemps, statue en marbre de Paros, — Chloris caressée par le Zéphir*, et tout le mouvement de sa Chloris indique bien en effet le sentiment du froid sur une épaule nue. C'est une figure ravissante comme toutes ses sœurs aînées; le marbre vit, la statue va marcher. Un goût sévère pourrait peut-être faire ses réserves sur le mouvement du bras gauche; pour moi, je n'ai eu le temps que d'admirer.

La *Pélénope* endormie de M. Jules Cavelier est aussi un ouvrage de premier ordre, que je ne saurais trop louer.

M. Victor Huguenin, dont j'ai déjà, je crois, fait remarquer le talent aux précédentes expositions, en a montré beaucoup dans sa statue d'*Hebé*. Elle a la grâce naïve d'une jeune fille et elle est exécutée avec beaucoup de soins. M. Huguenin devrait bien se souvenir qu'il est d'origine neuchâteloise, et en réclamer les droits aux expositions de notre Société des arts.

J'aurais beaucoup de morceaux intéressans à examiner encore; je ne puis que citer rapidement le buste de M. Ledru-Rollin par M. Garraud, et celui de Saint-Just par David. On les dit ressemblants l'un et l'autre. Dans ce cas il ne me paraît pas que Saint-Just ait été ce qu'il devait être, et je ne puis croire que l'*orateur de la Montagne* soit un homme bien à craindre.

On a remarqué que dans les salles de peinture il n'y avait aucun portrait du Président de la république. La sculpture nous présentait au moins son buste en marbre, ressemblant et bien traité.

Je n'ai pas l'habitude de m'occuper de l'architecture, ce premier des arts, car pour parler des travaux des architectes il faut l'être soi-même, et je déclare mon incompétence. Mais cette fois je ne puis passer sous silence un excellent travail de M. François Gindroz, de Lausanne. Son projet de *cités ouvrières* a été remarqué, par des juges tout-à-fait capables, comme une des meilleures applications du système de la vie en commun, dont on s'occupe tant aujourd'hui; il faut espérer que ce plan fournira bientôt à M. Gindroz l'occasion de passer des études de l'atelier aux travaux du *chantier*. F. B.

RECTIFICATION. — Un de nos abonnés vient de nous signaler quelques erreurs de détail qui se sont glissées dans l'article biographique sur *Léopold Robert*, publié dans les livraisons de février et de mars 1847. Comme nous avons lieu de croire l'auteur de cette rectification parfaitement renseigné, nous n'hésitons pas, dans l'intérêt de la vérité et de l'histoire des arts, à l'accueillir ici, toute tardive qu'elle soit. L'auteur de la Notice sur notre illustre peintre, qu'il a connu particulièrement, nous saura gré sans doute d'avoir pris l'initiative de cette rectification. Voici dans quels termes s'exprime notre correspondant:

1° Léopold Robert ne s'est point occupé de graver avant 1810, époque de son départ pour Paris où il a été deux ans sous la direction de Chs-St Girardet, lequel n'a jamais gravé sur bois, bien qu'à côté de ses travaux de gravure en taille douce, il se soit occupé d'un genre de gravure en relief dont il est l'auteur et pour lequel la société d'encouragement de Paris, lui a décerné le prix de deux mille francs et la médaille d'or de 1re classe.

2° Léopold Robert n'a eu d'autre maître de gravure, que Charles Girardet dont il est l'élève, comme Paul Girardet artiste graveur, est l'élève de son père.

3° C'est Forster et non Léopold Robert qui a gravé le grand portrait du roi de Prusse peint par Gérard, d'après lequel Léopold Robert a gravé le petit, pour un ouvrage de statistique sur la Principauté de Neuchâtel.

BIBLIOGRAPHIE.

LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ, cours de philosophie morale fait à Lausanne par CHARLES SECRETAN. — Deux beaux volumes in-8°, prix 9 fr. de Suisse.

L'ouvrage de M. Secretan, dont la *Revue* a déjà entretenu ses lecteurs, est trop important et occupe une trop large place dans le monde de la pensée et de la vie intellectuelle, pour que nous ne lui consacrions pas, dans notre prochain numéro, un examen étendu et approfondi. Le nombre restreint des lecteurs d'élite auxquels ce livre s'adresse, n'aura sans doute pas attendu notre recommandation pour l'aborder et s'en nourrir; il est certes bien fait pour occuper longtemps et fructueusement un esprit sérieux. Qu'on ne nous sache donc pas mauvais gré si nous tardons un peu avant de formuler notre jugement.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

ET SI FEMME VOULAIT !

Proverbe.

PERSONNAGES.

LUCIE DE VILLEFRANCHE,	— jeune veuve, sœur du Ministre.
GRATTENCOUR,	— (60 ans) — ex-député.
DELIGNY,	— (25 ans) — jeune premier.
LE MINISTRE,	— Comparse.

Raout chez le Ministre. — Août 1849. — La scène représente un coin de salon : dix pieds carrés. — Le reste du salon est supposé plein d'invités et de hauts fonctionnaires.

DELIGNY. — Ainsi vous voulez épouser Madame de Villefranche?

GRATTENCOUR. — Ainsi vous voulez être secrétaire du ministre?

DELIGNY. — Et vous m'aiderez à obtenir cette place ?

GRATTENCOUR. — Et vous à obtenir cette main ?

LUCIE (*traversant la scène)* — Ah ?

DELIGNY *(apercevant Lucie)*. — Chut !

GRATTENCOUR *(très-haut)*. — Votre alezan est superbe, mon cher.

DELIGNY *(idem)*. — Et votre calèche est adorable.

(Lucie s'éloigne).

GRATTENCOUR. — Ainsi vous acceptez?

DELIGNY. — De grand cœur.

GRATTENCOUR. — Avant quinze jours d'ici je boirai à votre installation.

DELIGNY.—Et moi à votre mariage. (*àpart en s'éloignant*) Oui, mais tu ne l'auras pas, vieux cuistre! Mon but est clair. J'aime madame de Villefranche. — Je l'aime comme un fou, mais je le cache. Un temps le mariage fut une affaire de sympathie ou de convenance; maintenant c'est un livre de philosophie. Les femmes sont ambitieuses pour nous ; supérieures... pour nous — elles veu-

lent des hommes de tête : je tâche de l'être — des hommes d'état : je le serai. Une place est là : je la prends, puis j'épouse. De la gravité, maintenant; de l'aplomb! Plus de frivolité ni de folie! Montons au pouvoir : c'est par le pouvoir aujourd'hui qu'on arrive aux femmes. *(Il s'éloigne)*.

GRATTENCOUR *(qui s'est assis pendant ce monologue)*. — Ah! petit fat! tu comptes sur cette place? Tu veux être secrétaire d'Etat, à ton âge? Et moi donc, s'il te plaît? Moi, qui ai la rouerie du bon temps en fait de courtoisie et de politique, je prends le moyen le plus sûr : j'épouse madame de Villefranche, la sœur du ministre. Elle mène son frère, je la mènerai et tout ira bien. Une fois marié, je n'ai plus qu'à étendre la main pour saisir cette place — aussi, en avant, mon ami Grattencour! — voltige, roucoule, papillonne, et triomphe! C'est par les femmes aujourd'hui qu'on arrive au pouvoir!

LUCIE *(rentrant)*. — Eh bien! Monsieur de Grattencour, vous revenez à nous? C'est bon signe pour notre cause!

GRATTENCOUR. — Oh! madame, pouvez-vous croire que je vous aie jamais quitté?

LUCIE. — Quelquefois... mais nous ne nous en aimons pas moins. Vous êtes un peu comme ces oiseaux de passage qui vont partout où il y a du soleil.

GRATTENCOUR. — Vous me soupçonnez une instabilité...

LUCIE. — Ou du moins un thermomètre ambulant qui est toujours au beau fixe. Aussi vous devez comprendre combien votre présence ici m'est précieuse. *(Se reprenant)*. Du reste, ne croyez pas que je blâme votre conduite. Je la comprends et je vous l'expliquerai si vous y tenez.

GRATTENCOUR. *(En s'inclinant à part)*. — Ah bah!

LUCIE. — Vous étiez un temps pour Charles X.

GRATTENCOUR. — C'est-à-dire...

LUCIE. — Allons, avouez-le! Préjugé de race, soumission de gentilhomme à son roi : il n'y a certe là point de mal. Mais Charles X a fait des fautes...

GRATTENCOUR. — Beaucoup....

LUCIE. — Vous avez dissimulé votre colère... parce que vous avez cru, en homme loyal que vous étiez, à la loyauté de votre prince — et vous espériez que la monarchie se réhabiliterait tôt au tard.

GRATTENCOUR. *(convaincu).* — C'est vrai !

LUCIE. — Mais cette colère n'a pu long-temps se contenir. Réchauffée en vous par les fautes successives qui ont précipité la chute de la vieille dynastie, elle a enfin éclaté en 1830... *après* la victoire du peuple.

GRATTENCOUR. — Et furieusement, je vous en réponds!

LUCIE. — Alors vous êtes devenu républicain...

GRATTENCOUR. — De cœur et d'âme.

LUCIE *(gravement).* — Cependant toute révolution est d'abord malheureuse ; elle foudroie avant d'épurer l'air, il y a toujours un enfantement laborieux avant la naissance d'une idée; il y a souvent une crise, une crise qui guérit ou qui tue — vous avez eu peur.

GRATTENCOUR *(vivement).* — Jamais!

LUCIE. — Peur... non pas pour vous, car vous êtes intrépide... mais pour la France.

GRATTENCOUR. — Alors, c'est différent.

LUCIE. — Aussi, lorsque Lafayette a créé d'un mot une monarchie nouvelle, lorsque le peuple tout entier a battu d'un seul cœur pour la recevoir, vous avez fait comme le peuple, et, républicain au fond...

GRATTENCOUR. — De cœur et d'âme...

LUCIE. — Vous êtes devenu...

GRATTENCOUR. — Provisoirement...

LUCIE. — Philippiste...

GRATTENCOUR. — Provisoirement!

LUCIE. — Alors, vous avez couru d'essai en essai, de tâtonnement en tâtonnement, de ministère en ministère, cherchant l'honnêteté partout sans la trouver nulle part, les yeux tournés vers tous les soleils levants parce que vous aviez en eux quelque espérance ; récompensant de votre culte les vertus qui élevaient tel citoyen, punissant de votre blâme les torts qui en renversaient tel autre.

GRATTENCOUR. — C'est parfaitement cela.

LUCIE. — Député, vous avez toujours tenu le centre : vous avez dîné chez M. Molé, M. Guizot, M. Thiers... mais vous étiez toujours républicain...

GRATTENCOUR. — De cœur et d'âme.

LUCIE. — Enfin, en Février, à la Chambre, votre conduite a été grave et digne. Vous avez compris la situation... on dit même

que vous avez été au devant des évènements... mon frère a soutenu que vous ne vouliez pas entendre parler de Régence.

GRATTENCOUR. — Monsieur votre frère a parfaitement raison.

LUCIE. — Plusieurs personnes vous attribuent même le mot fameux : Il est trop tard!

GRATTENCOUR. — Il n'est pas impossible que j'aie dit quelque chose comme cela.

LUCIE. — Mais savez-vous alors, M. de Grattencour, que nous vous devons l'acclamation de la République?

GRATTENCOUR. — Je commence à croire que j'y ai puissamment contribué.

LUCIE. — Quoi qu'il en soit, le 30 février, je vous ai entendu crier : Vive la République!

GRATTENCOUR. — Parbleu!

LUCIE. — Et pourtant vos électeurs ne vous ont pas réélu.

GRATTENCOUR. — Que voulez-vous? L'ingratitude!

LUCIE. — Ne m'en parlez pas! Au commencement, vous avez été pour Ledru-Rollin.

GRATTENCOUR. — Bah! fi donc!

LUCIE. — Parce que vous croyiez que lui seul était républicain sincère.

GRATTENCOUR. — Alors, c'est possible!

LUCIE. — Puis, désillusionné sur le compte des Montagnards, épris de la belle conduite du général Cavaignac lors des évènements de juin, vous avez courtisé le sabre.

GRATTENCOUR. — Courtisé n'est pas le mot.

LUCIE. — Toléré?

GRATTENCOUR. — C'est plutôt cela.

LUCIE. — Enfin, aujourd'hui, vous voilà fixé : vous êtes franchement pour la République honnête et modérée.

GRATTENCOUR. — Je l'ai toujours été.

LUCIE. De cœur et d'âme?

GRATTENCOUR. — Oui madame : vous m'avez parfaitement compris.

LUCIE. — A la bonne heure! *(à part)* C'est pourtant avec cela que l'on fait les majorités! *(haut)* Ecoutez, M. de Grattencour.

GRATTENCOUR. — J'attends le bon plaisir de votre Excellence.

LUCIE. — Lorsqu'un ministère tombe, il reste toujours des places vides. En prenant *mon* portefeuille, j'en ai trouvé plusieurs — et il s'agit de les remplir le plus tôt possible.

GRATTENCOUR. — Et le mieux possible.

LUCIE. — Avec des hommes de tête et de cœur.

GRATTENCOUR. — Et des partisans de l'ordre.

LUCIE. — Vous avez compris mon idée.

GRATTENCOUR. *(à part)*. — Allons! j'entre dans l'administration.

LUCIE. — Il y a entr'autres une place de secrétaire...

GRATTENCOUR. *(à part)*. — Nous y voilà... Je n'ai plus besoin de me marier.

LUCIE. — Plaît-il!

GRATTENCOUR. — Place importante!

LUCIE. — Sans doute. Et vous concevez combien je tiens à ne la confier qu'à des mains honnêtes...

GRATTENCOUR. — Et modérées!

LUCIE. — La place est honorable, rétribuée largement...

GRATTENCOUR. — Oui dà!

LUCIE. — Et puis ce n'est pas seulement un rang et une fortune mais tout un avenir.

GRATTENCOUR. — Tout un avenir?

LUCIE. — Evidemment. Avec de la jeunesse...

GRATTENCOUR. *(à part)*. — Eh! eh! je suis encore tout vert!

LUCIE. — De l'intelligence...

GRATTENCOUR. *(à part)*. — Je n'en manque pas.

LUCIE. — Et de la fidélité.

GRATTENCOUR *(à part)*. — Oh! pour cela...

LUCIE.—On marche vîte. Et puis, voyez-vous, on ne peut compter sur rien au moment où nous vivons. J'ai des ennemis qui me culbuteront d'un moment à l'autre — un ministère est maintenant un article de mode : on en change très-souvent. — Or, le secrétaire n'est pas loin du portefeuille : il n'y a qu'un pas du bureau au cabinet — et, avec un peu de bonheur...

GRATTENCOUR. *(à part au comble de l'exaltation)*. — Je serai ministre!

LUCIE. — Eh bien! mon cher de Grattencour, j'ai de la foi en vous.

GRATTENCOUR. — Votre excellence me comble.

LUCIE. — Je connais votre ambition.

GRATTENCOUR. — Oh! je n'en ai jamais eu.

LUCIE. — Pas pour vous, je le sais, mais pour votre protégé, M. Deligny.

GRATTENCOUR. — M. Deligny?

LUCIE. — Aussi vous pouvez lui annoncer que, sur votre recommandation, il a obtenu cette place de secrétaire.

VINGT MINUTES APRÈS.

Entrent Lucie et Deligny [1].

DELIGNY. — ...Un château pour l'été..

LUCIE. — Qui soit au bord de l'eau!

DELIGNY. — De la mer...

LUCIE. — Non, d'un lac.

DELIGNY. — La mer aime et bouillonne.

LUCIE. — Mais le lac aime et dort!

DELIGNY. — La mer, c'est Othello!

LUCIE. — Le lac, c'est Desdémone!

DELIGNY. — Eh bien! au bord d'un lac, puisque vous le voulez; mais aux flots rayonnants ..

LUCIE. — Et le soir étoilés.

DELIGNY. — Des rochers sur le bord où la vague se brise, où l'onde en bleus haillons vienne se déchirer...

LUCIE. — Un tertre de gazon où l'eau semble expirer, et pour dernier soupir, nous jette un peu de brise.

DELIGNY. — Et je veux un château plein de caveaux obscurs et peuplant de corbeaux ses voûtes féodales; une légende en pleurs qui rôde sous les dalles...

LUCIE. — Et moi, je veux qu'avril en blasonne les murs de sa verte couronne et de ses rayons purs.

DELIGNY. — La nuit, un vent du nord qui batte à grands coups d'aile...

LUCIE. — Et rende plus serein mon beau ciel espagnol...

DELIGNY. — Puis de larges créneaux...

LUCIE. — Où loge une hirondelle.

DELIGNY. — Puis une forêt sombre...

LUCIE. — Où chante un rossignol.

DELIGNY. — Un château sur les monts ruisselant d'avalanches.

LUCIE. — Dont les pentes en fleurs descendent aux vallons...

DELIGNY. — Sur l'Alpe aux rochers noirs....

[1] Le lecteur s'apercevra bien vite que le dialogue suivant est versifié. Nous n'avons pu nous dispenser de lui donner la forme de la prose, selon la pensée de l'auteur. *(Note de la Rédact.*

LUCIE. — Sur l'Alpe aux cimes blanches...

DELIGNY. — Où le torrent répète un fracas d'aquilons,

LUCIE. — Où le ruisseau redit le murmure des branches.

DELIGNY. – Là haut, au grand soleil oubliant mon ennui, oubliant dans ces bruits les plaintes des empires, ivre de ces splendeurs...

LUCIE. — Calme dans ces sourires..

DELIGNY. — J'irais seul avec elle,

LUCIE. — Et moi, seule avec lui!

DELIGNY. — Oh! pour suivre mes pas sur la rude montagne, si je pouvais un jour avoir une compagne que mon cœur eût choisie entre mille beautés — et, dans cet univers plein de magnificence, où le ciel et la terre et les flots argentés, élémens souverains vont luttant de puissance, la sentir reine encore parmi ses royautés? La voir, quand elle dort le bleu sommeil des anges, et suivre jusqu'aux cieux, par des routes étranges, ses beaux rêves, essaims toujours multipliés — voir sur elle, au matin, le rayon qui l'éveille, qui sourit doucement sur sa lèvre vermeille, puis, comme un manteau d'or descend jusqu'à ses pieds! Me sentir de moitié dans son bonheur suprême, de moitié dans son cœur, dans sa vie... et savoir que mon nom, échappé de sa lèvre qui m'aime, suit partout dans le monde et jusqu'à Dieu lui-même ses paroles, ses chants, ses prières du soir! — Vivre d'elle, en vivant de la grande nature; et dire, heureux et fier comme un soldat vainqueur, que ce regard si chaste et cette onde si pure, que la double beauté du monde et de son cœur, la double majesté du ciel et de son âme, qui me rendent plus riche et plus heureux qu'un roi, tout cela, répandu sous mes regards de flamme, est maintenant à moi, tout à moi, rien qu'à moi!

LUCIE. — Oh! ce serait divin, car la vie est mauvaise dans ce monde écrasant dont je subis les lois! Qu'on me donne les prés pour fleurir à mon aise; pour chanter librement, qu'on me donne les bois! Vivre tout mon avril loin des soucis moroses; voir les larmes de l'aube aux paupières des roses, de ma verte croisée où grimpe le jasmin! Dans la nature heureuse et toujours embellie, courir et gambader sans songer à demain, et mêler ma folie à sa verte folie; — loin du monde méchant, oublier qu'on m'oublie et savoir que l'on m'aime -- et, sur notre chemin, être seule, être deux et nous donner la main! — voilà mon rêve.

DELIGNY. Eh bien! pourquoi n'est-ce qu'un rêve? Et qui peut empêcher que ce bonheur divin, commencé dans votre âme en vos jours ne s'achève? L'élu de votre cœur, le cherchez-vous en vain?

LUCIE. — Peut-être.

DELIGNY. — Oh! si j'étais roi d'un ange fidèle, je lui dirais: Dans l'air ouvre ton jeune essor. Dans l'océan des cieux où va nager ton aile, prends deux gouttes d'azur avec deux rayons d'or, puis dans les océans du monde, prends encore une coquille rose avec des perles blanches; prends aux petits oiseaux qui chantent sur les branches leur note la plus douce au frémissant accord; prends aux brises du soir leur haleine et butine partout: dans le carmin de la fraîche églantine, dans la blancheur des lis et l'or soyeux des blés — puis de tous ces trésors, ange, fais une femme. — Eh bien! je crois qu'un ange est sous mes lois, madame: cette femme est vivante et vous lui ressemblez.

LUCIE. — Vraiment? C'est très-flatteur. Comme dans un cratère, votre encens à grands flots fume sur mes trépieds. Mais pour moi, qui n'ai pas de génie à mes pieds, je dois tout bonnement me traîner terre à terre: il faut nous contenter de ce qui vient à nous, du bon vieillard qui va me couvrir de son aile et que votre amitié tout-à-fait paternelle m'avait destiné pour époux. *(Entre Grattencour tout pensif).* Tenez, le voici justement. Oh! quel rêveur! Etes-vous poète, monsieur de Grattencour.

GRATTENCOUR. — Je n'ai pas cette infirmité là, madame

LUCIE. — Vous en avez donc une autre? Confiez-moi cela.

GRATTENCOUR. — Pas le moins du monde.

LUCIE. — Si, vous en avez une autre.

GRATTENCOUR. — Ah! par exemple!

LUCIE. — Vous n'êtes pas bien — vos lèvres tremblent, vous pâlissez de temps en temps, vous frissonnez des pieds à la tête: vous souffrez!

GRATTENCOUR *(à part)*. — Ah! morbleu, aurais-je une attaque de choléra?

LUCIE. — Vous pâlissez de plus en plus — allons, avouez?

GRATTENCOUR *(à part)*. — En effet, mes entrailles...

LUCIE. — Voyons! on n'est plus timide à votre âge... avouez!

GRATTENCOUR *(à part)*. — Qu'est-ce que j'ai mangé ce matin?

LUCIE. — Calmez-vous, mon ami: la maladie n'est pas incurable.

GRATTENCOUR. — Mais il y a eu hier bien des décès à domicile.

LUCIE. — Ah! il croit que je lui parle de choléra! Il est fort drôle. — *(haut)* Mais je le vois, vous avez peur.

GRATTENCOUR. — Il y a bien de quoi.

LUCIE. — Il faut donc que je vous aide.

GRATTENCOUR. — Oh! je sais bien ce que vous allez me dire : de la flannelle sur le corps, n'est-ce pas? Du camphre, des fenêtres ouvertes à midi, du feu pendant la nuit, nourriture substantielle, vin généreux et pas d'humidité : je connais tout cela.

LUCIE. — Il divague à présent. Voulez-vous m'écouter?

GRATTENCOUR. — Mais certainement, madame.

LUCIE. — Notre ami, M. Deligny vient de m'apprendre tout.

GRATTENCOUR *(à part)*. — Oh Seigneur! mes extrémités sont glacées.

LUCIE. — Vous souffrez au cœur, vous le savez et vous n'osez le dire : vous aimez!

GRATTENCOUR. — Une crampe me prend... je suis mort. *(Il tombe sur un fauteuil)*.

LUCIE. Pauvre homme! il est sensible à l'excès... qui l'aurait dit? — Mais ne continuons pas la plaisanterie. Il mourrait tout de bon, et ce serait dommage. *(haut)* A la bonne heure : vous vous remettez!

GRATTENCOUR. — Vraiment madame?

LUCIE. — Fausse alarme! Vous reprenez vos couleurs.

GRATTENCOUR. — Je respire!

LUCIE— Le corps est bien — mais l'âme?

GRATTENCOUR. — L'âme?

LUCIE. — Oui, monsieur? Est-elle aussi bien? Ne lui manque-t-il pas quelque chose?

GRATTENCOUR. — Madame. .

LUCIE. — Savez-vous bien ce que Pylade me disait tout à l'heure.

GRATTENCOUR. — Pylade?

LUCIE. — Ou, si vous aimez mieux, M. Deligny, car votre amitié est proverbiale.

DELIGNY *(qui jusque-là est resté déconcerté et silencieux)*. — Que disais-je donc, madame?

LUCIE. — Que M. de Grattencour est aimable, galant, spirituel, jeune de cœur, étourdi comme un enfant incapable de pensées graves.

DELIGNY. — Est-ce que je vous ai dit cela?

Lucie. — Certainement, monsieur, vous avez ajouté que votre ami, arrivé au milieu de son existence, a fait brusquement volte-face, et qu'il est retourné vers ses premiers beaux jours, en pleine jeunesse, en pleine folie, dans l'adorable absurdité de ses vingt ans.

Deligny. — Ah ! par exemple!

Lucie. — Vous me donnez un démenti, monsieur Deligny. Vous croiriez-vous déjà à l'Assemblée législative ?

Deligny. — Madame.

Lucie. — Allons ! je vous pardonne, mais avouez vos torts.

Deligny. — J'avoue...

Lucie. — C'est tout ce que je vous demande. Pylade a été plus loin encore, M. de Grattencour. Il soutient que vous voulez m'épouser .. est-ce vrai ?

Grattencour. *(embarrassé)*. — A mon âge, madame, une pareille prétention ne saurait être qu'une impertinence.

Lucie. — Mais du tout.

Grattencour. — Et m'exposerait à un refus humiliant et mérité.

Lucie. *(étourdiment)*.— Vous croyez ?... Eh bien ! j'accepte.

Deligny. — Hélas !

Lucie. — Plaît-il.

Deligny. — Je n'ai rien dit madame.

Lucie. —Si, monsieur, vous vous plaignez. Et de quoi s'il vous plaît? N'êtes-vous pas au comble de vos vœux ?... M. de Grattencour ne vous a-t-il pas dit?...

Deligny. — Je ne vous comprends pas, madame.

Lucie. — Vous ne savez donc rien encore? Eh bien, tant mieux ! j'aurai le plaisir de vous annoncer votre bonheur.

Deligny.— Mon bonheur !

Lucie. — Oreste n'est pas resté en arrière en fait d'amitié. Selon lui, monsieur, vous êtes un homme érudit, sérieux, ami de l'ordre, sectateur de la propriété, apôtre de la famille, un homme mûr enfin.

Deligny. — Grattencour vous a dit cela?

Lucie. — Oui, monsieur. Vous n'avez qu'une ambition, m'assurait-il tout à l'heure, celle de faire du bien à votre pays. La France est votre amour : vous lui avez consacré votre jeunesse et votre vie — et, comme font tous les amoureux du monde, vous la servez

aujourd'hui pour la mener demain. N'est-ce pas là ce que vous me disiez, seigneur Oreste?

GRATTENCOUR. — Oui madame.

LUCIE. *(à part)* — Eh bien! il ment à ravir. *(haut)* Enfin, monsieur, vous voulez, pour commencer, être secrétaire d'Etat au département de mon frère... vous le serez. *(Deligny et Grattencour sont visiblement contrariés)* Pas de remerciements, je vous en supplie; ma récompense est dans votre joie — écoutez seulement mes conditions. — Vous, M. Deligny, vous ne vous marierez pas.

GRATTENCOUR. *(à part)* Cela te vient bien!

LUCIE. — Vous, M. de Grattencour, vous ne vous occuperez plus de politique.

GRATTENCOUR. — Oh!

LUCIE. — Je le veux pour votre bonheur. La politique est le mariage sont deux choses incompatibles.

DELIGNY. — Cependant, madame, permettez-moi une observation.

LUCIE. — Vous avez la parole.

DELIGNY. — Il fut un temps où l'on ne voulait que des hommes mariés dans l'administration.

LUCIE. — Vous êtes un réactionnaire. C'est sous la monarchie, nous sommes républicains aujourd'hui.

GRATTENCOUR. — De cœur et d'âme.

LUCIE. — M. de Grattencour, je vous ai défendu de vous occuper de politique. Dans ce temps là, les ministres étaient mariés et avaient quelquefois de fort jolies femmes; — or, pour peu que les secrétaires fussent jeunes comme vous, M. Deligny, ou étourdis comme vous, M. de Grattencour... je ne sais si je m'explique. Aujourd'hui, c'est différent. Mon frère s'est voué au célibat — et la République veut des citoyens qui ne vivent pas pour leurs propres enfants, mais pour elle — elle est jalouse des affections de famille; elle veut l'homme tout entier : bras, tête et cœur, tout ou rien. Tiens! vous avez là un habit d'une coupe charmante.

DELIGNY. — Vous trouvez, madame?

LUCIE. — Il vous sied à merveille. Le charmant petit secrétaire que nous aurons là! Mais songez-y, monsieur, ces idées de coquetterie doivent disparaître chez l'homme d'Etat. — Avez-vous vu l'opéra comique de M. Bazin?

DELIGNY. — Plusieurs fois madame.

Lucie.—Comment le trouvez-vous! N'est-ce pas que c'est gentil? Eh bien! monsieur, vous avez eu tort de voir cela. En fait d'opéra, je ne permets à l'homme d'Etat que *le Prophète :* il ne risque pas de s'y amuser. Oh! les hommes heureux que vous êtes! Comme vous allez mener le genre de vie qui vous convient! vous, l'homme grave, l'homme ambitieux, vous serez debout avant jour; vous donnerez au peuple l'exemple du travail; votre activité mènera la France. Toute la matinée, du fond de vos bureaux — un peu noirs, mais n'importe! — vous soutiendrez l'équilibre européen. Puis, vous irez à l'Assemblée — car vous serez député! — vous ferez des discours sur les chemins de fer et le socialisme; vous vociférerez l'ordre à la minorité turbulente: vous écouterez l'agréable diction de M. de Montalembert; vous unirez votre voix au duo fleuri de la gauche et de la droite; vous dominerez, basse-taille, creux du centre, les ténors piaillards de la liberté; vous maigrirez, vous vous riderez bientôt dans ces luttes de chaque jour; vous mettrez votre fraîcheur et votre embonpoint sur l'autel de la patrie — et la République, reconnaissante de vos bienfaits, fière de votre intelligence, profitera de la première occasion.

Grattencour *(soupirant)*. — Pour vous nommer Président?

Lucie. — Pour vous mettre à la porte. — Pendant ce temps *(à Grattencour)* vous l'homme léger, vous le jeune homme, vous ferez tout pour me plaire, vous irez chez mes modistes, mes couturières, mes fournisseurs: vous peuplerez mon boudoir de ces mille petits riens qui nous rendent si heureuses; vous m'encadrerez dans un monde d'acajou, d'or, de velours, de satin, de dentelles et de fleurs — et puis de diamants, car j'en veux beaucoup! et des chevaux et des loges aux Bouffes, que sais-je encore? tout ce que je voudrais, tout ce que vous voudrez vous-même, car vous voudrez ce que je veux, n'est-ce pas, mon ami?

Grattencour *(à part)*. — Me voilà ruiné!

Lucie. — Le matin — pendant que monsieur sera à la Chambre nous irons à cheval, et longtemps, et à toutes brides, car je le sais vous êtes un cavalier de premier ordre; nous irons ensemble; vous me suivrez partout, même à la chasse; car je chasse aussi: il n'y a pas de danger, pas de fatigue qui m'effraie et vous êtes comme moi!

Grattencour. — C'est-à-dire.... *(à part)* — Et ma goutte, mon Dieu!

LUCIE. — Ah ! vous êtes modeste? Je ne vous connaissais pas ce genre d'orgueil. Nous braverons tout cela. Vous avez un château?

GRATTENCOUR. — Non, madame.

LUCIE. — Vous en acheterez un. On ne peut pas vivre à Paris l'été; je suis étonnée de m'y trouver encore. Et le soir...

DELIGNY. — Le soir?...

LUCIE. — Le soir, monsieur, vous rentrerez chez vous, les yeux rougis, le visage blême, le tympan brisé, étourdi, harassé, mort de fatigue, mais avec la satisfaction d'un homme qui a fait son devoir. Alors vous aurez des journaux à lire, des discours à préparer, des nouvelles à recevoir, des notes diplomatiques à rédiger, des premiers-Paris à écrire, car vous aurez un journal à vous, une feuille volumineuse comme le Constitutionnel et les Débats, un journal attaqué par tous les autres, et qui devra marcher, marcher toujours, triomphant à force d'esprit, d'obstination... et de majorité. Puis, pour vous reposer enfin, vous aurez la cohue des solliciteurs, des députés, des importans, tout le centre, toute la droite, des milliers de gens pullulant chez vous du salon au cabinet de travail et du cabinet de travail à l'antichambre; des conversations charmantes à soutenir sur Jellachich, Windischgrætz, Radetzky et les autres héros dont les noms seuls font bâiller deux hémisphères; vous aurez à faire des choses plus difficiles encore, vous aurez l'expédition de Rome à justifier — quel fardeau, monsieur, mais aussi quelle gloire ! Soutenir Pie IX, le catholicisme ébranlé, passer pour un saint homme... il y a de quoi obtenir la croix de Napoléon et le chapelet de Pie : l'une au bout de l'autre, cela s'est vu ! Vous pouvez devenir cardinal, puisque vous ne serez pas marié; pape peut-être— nous baiserons la pantouffle de sa sainteté Deligny I, et vous aurez le jockey-club pour Chapitre.

DELIGNY *(à part)*. — Quelle leçon !

LUCIE *(à Grattencour)*. — Pendant ce temps, nous, les mondains, nous irons au spectacle, au concert, au bal... au bal surtout ! Quelle folie et quel bonheur ! vous danserez mon ami, vous valserez même : je vous défie à la valse, entendez-vous? Or jamais cavalier de votre race n'a eu peur, quel que soit le champ clos où on l'appelle. Vous serez de toutes les fêtes du carnaval ; nous danserons les soirs de choléra malgré les médecins, les soirs d'émeute malgré le peuple : plus de crainte, plus de politique, plus d'ambition? — A quoi sert l'ambition quand on tient le bonheur? Nous vivrons d'amour, nous roulerons cette vie à deux non pas aux champs où

l'on s'ennuie, mais en plein monde, à Paris, dans la vie écrasante de l'hiver, le tourbillon des nuits blanches, l'agitation fiévreuse de la folie, n'est-ce pas?... mais répondez donc!

GRATTENCOUR *(soupirant)* — Oui madame.

LUCIE. — Eh bien! c'est convenu. Je vous laisse un instant pour m'occuper de vous. Pas un mot de ceci à personne : du reste vous devez avoir bien des choses à vous dire, hommes heureux! vous ne vous êtes pas encore remerciés de ce que vous avez fait l'un pour l'autre — ce serait de l'ingratitude, si un service d'ami pouvait s'appeler un bienfait. Adieu donc — à bientôt!

(Deligny et Grattencour s'asseyent aux deux extrémités de la scène en se tournant le dos. Un moment de silence.)

GRATTENCOUR *(à part)*. — Décidément l'homme est un sot animal. Mais aussi pourquoi diable ai-je songé à épouser cette femme? Quelle piètre idée d'ambition m'a poussé à m'allier à la sœur d'un ministre? Elle veut que je renonce à la politique... que je monte à cheval, que je danse, que je l'amuse, que je me ruine, que je m'épuise, que je me rende malade, ridicule et malheureux! Eh bien! je m'insurge contre le pouvoir... c'est la première fois de ma vie, mais enfin ce n'est jamais trop tard — je veux faire des barricades... je chanterai la Marseillaise s'il le faut.... Elle était pourtant bien belle, cette place de secrétaire?

DELIGNY *(à part)*. — Elle ne sait donc pas combien je l'aime!

GRATTENCOUR *(à part)*. — Et me préférer un petit fat, sans consistance et sans poids, un homme d'hier, qui n'a rien fait, qui ne sait rien, qui sort on ne sait d'où, qui tétait encore sa nourrice, lorsque je criais, moi, vive Polignac! Oh! oui, l'homme est un sot animal.

DELIGNY *(à part)*. — Et elle va épouser Grattencour.

GRATTENCOUR. — Et dire que c'est moi qui me suis avisé de promettre la place à ce sacripant? Et dire que je n'y songeais pas pour moi-même? Et dire que j'ai contribué peut-être à la lui faire donner? Tenez, monsieur, vous venez de naître, je suis déjà vieux — —je me suis tué d'ennui pour arriver là et vous sortez de l'école, mais n'importe, acceptez une place, prenez la peine de vous asseoir, moi, je me marie — oh! que c'est beau, généreux, noble et grand de ma part... imbécile!

DELIGNY *(à part)*. — Oh! si elle voulait encore!... mais elle ne voudra plus.

GRATTENCOUR *(à part)*. — Et que faire maintenant? Si j'entrais

dans l'opposition, si je me faisais Montagnard? Eh oui, morbleu! j'aime la gauche, moi : c'est le côté du cœur! C'est là que règnent encore la République loyale, la philosophie, la science, la poésie, la jeunesse, le courage, *(changeant de ton)* et les vasistas! — Elle était pourtant bien belle, cette place de secrétaire!

DELIGNY *(à part)*. — O Lucie, Lucie!

GRATTENCOUR *(à part)*. — Il triomphe maintenant, le jeune homme! Il s'est perché d'un bond là haut, tandis que moi, je fais antichambre. Je me fais bien petit pour passer par le trou de la serrure — et lui, d'un coup de pied enfonce la porte; il entre et le voilà! Il entre et me passe devant sans se gêner, et c'est du haut de son bonheur qu'il me regarde!

DELIGNY *(à part)*. — Je suis bien malheureux!

GRATTENCOUR *(à part)*. — Deligny, secrétaire d'Etat!

DELIGNY *(à part)*. — Lucie, madame de Grattencour.

GRATTENCOUR *(à part)*. — Oh le petit fat!

DELIGNY *(à part)*. — Oh le vieux cuistre!

GRATTENCOUR *(haut)*. — Eh bien! mon ami, je vous félicite. Vous êtes bien heureux.

DELIGNY — Il me semble que vous n'avez pas à vous plaindre.

GRATTENCOUR. — Mais non... mais non, je suis satisfait. — Vous voilà casé, cher enfant, et d'une manière très-avantageuse.

DELIGNY. — Et vous donc?

GRATTENCOUR. — Mais oui,... mais oui, moi aussi. Une place superbe!

DELIGNY. — Une femme charmante!

GRATTENCOUR—C'est vrai... c'est vrai! Vous aurez un ministère.

DELIGNY. Et vous une famille.

GRATTENCOUR. — Des enfants... je n'en disconviens pas, c'est une consolation — Mais prenez garde! On glisse plus facilement sur les hauteurs que dans la plaine. C'est le conseil d'un vieux ami.

DELIGNY. Prenez garde aussi. Le mariage est un phare sur un écueil. Si le phare s'éteint, l'écueil vous brise. — Pardon de ce conseil à votre expérience : la vérité est quelquefois dans la bouche des enfants.

GRATTENCOUR. — Tenez, voulez-vous que je vous parle franchement?

DELIGNY. — Très-volontiers.

GRATTENCOUR. — J'ai peur.

DELIGNY. Peur?

GRATTENCOUR. — Peur.

DELIGNY. — Cela m'étonne.

GRATTENCOUR. — Oui, mon ami, en conscience cette place...

DELIGNY. — Eh bien?

GRATTENCOUR. — Ne vous va pas.

DELIGNY. — Bah!

GRATTENCOUR. — Vous êtes trop jeune. En politique, voyez-vous, il faut faire comme moi : on arrive plus lentement, mais on arrive mieux.

DELIGNY. — Obligez-moi de me dire où l'on arrive?

GRATTENCOUR. — Vous détournez la question. En débutant dans la carrière comme vous le faites, en sautant du premier bond au pouvoir, on s'asservit dès le premier pas ; on perd cette indépendance, cette liberté d'opinion...

DELIGNY. — Qui vous caractérisent.

GRATTENCOUR. — Est-ce une épigramme? Je ne vous parle ainsi que pour vous prouver l'attachement que je vous porte.

DELIGNY. — J'en suis persuadé. Ainsi, monsieur, je suis un sot d'étendre la main pour prendre à peu près un portefeuille?

GRATTENCOUR. — C'est-à-dire...

DELIGNY. — Et croyez-vous être parfaitement spirituel en vous mariant, monsieur?

GRATTENCOUR. — Au fait...

DELIGNY. — Et est-il permis à vous de venir me donner des conseils, lorsque vos exemples...

GRATTENCOUR. — Vous avez raison.

DELIGNY. — A la bonne heure!

GRATTENCOUR. — Eh bien! croyez-moi, mon ami, renonçons l'un et l'autre à nos prétentions et soyons raisonnables.

DELIGNY.—M. de Grattencour, vous avez envie d'être secrétaire d'Etat.

GRATTENCOUR. — Ah bah! par exemple!

DELIGNY.—M. de Grattencour, vous avez envie d'être secrétaire d'Etat.

GRATTENCOUR. — Ah çà, vous divaguez!

DELIGNY. — Ce n'est pas votre intention?

GRATTENCOUR. — Non.

DELIGNY. — Non?

GRATTENCOUR. — Non.

DELIGNY. — Alors c'est différent. Je garde ma place.

Grattencour. — Vous comptiez donc ?

Deligny. — Vous l'offrir.

Grattencour. — Me l'offrir?

Deligny. — Oui monsieur.

Grattencour. — Ce cher ami ! *(lui serrant la main)*.

Deligny. — Mais vous ne voulez pas être secrétaire d'Etat.

Grattencour. — Je n'avais pas parfaitement compris votre idée.

Deligny. — Je pousserai même l'abnégation plus loin.

Grattencour. — Comment cela?

Deligny. — Madame de Villefranche vous embarrasse.

Grattencour. — En effet...

Deligny. — Si vous l'épousez — c'est sa condition — plus de politique!

Grattencour. — Diable!

Deligny. — Eh bien! si elle veut m'accepter à votre place...

Lucie. — *(rentrant inaperçue)*. Ah!

Grattencour. — *(avec effusion)*. — C'est d'un galant homme... Mais comment faire, maintenant que nous sommes engagés?

Deligny. — Je parlerai à madame de Villefranche.

Grattencour. — Et que lui direz-vous?

Deligny. — La vérité.

Grattencour. — Prenez garde, la vérité est la vertu des sots.

Deligny. — Mais souvent l'esprit des sages. Du reste, je lui répéterai la maxime immorale que vous venez de prononcer.

Grattencour. — Gardez-vous-en bien!

Deligny. — Au contraire. La vérité est la vertu des sots. Il y a de précieuses qualités politiques, il y a tout un portefeuille dans ce mot là.

Grattencour. — Soit, mais que diriez-vous pour vous justifier vous-même?

Deligny. — Moi... c'est différent.

Grattencour. — L'argument ne me semble pas parfaitement clair.

Deligny. — Je lui donnerai celui que les femmes comprennent le mieux.

Grattencour. — C'est-à-dire...

Deligny. — Que je l'aime.

Lucie. *(s'avançant)*. — A la bonne heure! Oreste et Pylade sont toujours d'accord. — Je les reconnais là.

GRATTENCOUR. — Il est tard, madame, le salon est déjà vide et nous allions nous retirer.

LUCIE. -- J'ai d'abord quelque chose à vous dire. Tout est arrangé, messieurs. M. Deligny, votre nomination sera insérée demain au *Moniteur*.

DELIGNY. — Cependant, madame...

LUCIE. — Quant à nous, M. de Grattencour, avant un mois d'ici, nous roulerons sur la route d'Italie.

GRATTENCOUR. — Permettez-moi de...

LUCIE. — Je ne permets rien. Je le répète, les remerciements sont inutiles : c'est à vous-mêmes que vous devez cela. Serrez-vous donc la main... embrassez-vous! — Embrassez-vous, je le veux ! (*Ils s'embrassent*). —Eh bien ! messieurs, vous êtes parfaitement ridicules. — (*Ils demeurent interdits. Un moment de silence. Lucie continue :*) Ah ! messieurs, vous croyez être les maîtres ? Ah ! vous vous imaginez qu'il suffit de sortir de sa place et de son âge pour satisfaire son ambition et son amour ? que les dignités et les femmes sont à vous ; que les unes mènent aux autres — et vous faites de nous des chemins pour arriver où vous voulez, et vous nous marchez dessus en supposant que nous vous laisserons faire? Ah ! les jennes gens se griment en vieillards, les vieillards se fardent en jeunes gens, et c'est là selon vous le secret de la toute puissance? Toute votre science repose sur un mot : SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POUVAIT ! Or ce proverbe est une absurdité, messieurs.

GRATTENCOUR. — Et une impertinence.

DELIGNY. — On aurait dû ajouter : ET SI FEMME VOULAIT !

LUCIE. — A la bonne heure! Cette leçon vaut bien une visite sans doute ! Adieu donc, messieurs, sans rancune et au plaisir de vous revoir !

(Ils se saluent et se séparent. Entre le ministre).

LUCIE. (*au ministre*). — Ah pardon ! Je suis si distraite ! Mon frère, je vous présente M. de Grattencour, secrétaire d'Etat à votre ministère.

DELIGNY. — Et moi, madame?

LUCIE. — Eh bien ! vous, c'est tout simple : présentez madame Deligny.

Août 1849. MARC MONNIER.

DE LA POÉSIE SUISSE

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE [1].

I

JEAN-MARTIN USTERI (suite).

La meilleure, ou plutôt la seule manière pour nous de faire connaître les poèmes d'Usteri à nos lecteurs, sera de les analyser. Le premier est intitulé : *De Vikari. Ländliche Idylle in Zürcherischer Mundart. (Le suffragant, idylle campagnarde en dialecte de Zurich).* Il commence par l'explication d'une image, car Usteri mêlait toujours la peinture et la poésie. Malheureusement, et nous aurons plus d'une fois occasion de le regretter, on n'a publié après sa mort aucun de ses dessins; ceux destinés à ce poème n'étaient pas même achevés. L'image donc doit représenter la chambre d'une cure de village; le pasteur est assis sur le bord de sa chaise, le bonnet en arrière, et rongeant sa plume avec impatience. « Pourvu du moins, » dit l'auteur, « qu'il n'ait pas à décrire les joies du ciel: je crains qu'il n'y trouvât peu de charme ; il vaudrait dix fois mieux qu'il dût maintenant traiter de l'enfer : il n'y épargnerait au moins pas le bois. » Et d'où vient sa mauvaise humeur ? Hier au soir, assez tard, *madame la ministre* ([1]) était seule encore debout ; il est arrivé une lettre de Zurich, de la part d'anciens amis, chez qui le pasteur va toujours dîner, quand il se rend au synode. Il les a souvent invités, et ils annoncent enfin leur visite. Mais cela en termes choisis et en gracieuses images, car *madame la capitaine* se pique de littérature. Elle parle des roses du passé, des épines de l'âge mûr, de l'aimable fille du pasteur, de son fils à elle, « jeune homme plein de feu, vigoureux, adroit et brave, brûlant pour le droit et la patrie, » et enfin, de la tendre vigne qui s'unit à l'ormeau. Son amie la ministre qui ne lit pas de romans, craignant que nous ne comprenions pas ce bagage de rhétorique, se charge de nous le traduire en langue vulgaire. Elle fait ses remarques, trouve l'âge du jeune homme convenable, et se complaît dans l'idée d'un mariage, lorsqu'elle aperçoit, à la fin de la lettre : « Nous arrivons demain. » Son plaisir se change en épouvante. « Demain ! Et je n'ai rien

([1]) Voir la précédente livraison, page 369.

([2]) Ici comme ailleurs, pour rendre mieux, si possible, la couleur du récit, nous nous sommes permis de traduire les expressions allemandes par des provincialismes vaudois.

» à leur offrir! Lise, Lise, venez vite! Un dîner pour demain! Et je » n'ai rien à leur offrir! Ni poulet, ni canard, ni jardinage! ([1]) Dans le » poscriptum elle nous parle encore d'un poisson! Que faire? car mon » mari ne veut plus entendre parler du pêcheur. » C'est en vain que Lise la rassure; il lui faut encore aller réveiller sa fille et lui conter ses ennuis. Celle-ci n'a besoin que d'un mot, elle répond en souriant qu'elle se charge de tout, et notre bonne ministre est tranquille au sujet du dîner. Mais autre chose lui vient en tête : elle ne pourrait pas dormir si elle ne parlait à son mari de la vigne et de l'ormeau, puis de sa jolie chambre qu'il faut préparer pour les nouveaux hôtes. Le pasteur, réveillé à grand'peine, goûte assez le premier point, car le capitaine doit avoir de la fortune; le second lui plaît beaucoup moins, car il n'aime pas à être dérangé dans son sanctuaire. Il discute, réfléchit, s'endort tard, et se réveille tard aussi. C'est la cause de sa mauvaise humeur. Mais son front n'est pas le seul plissé dans la maison. Sa femme est impatiente, la vieille Lise trouve l'ouvrage un peu dur, et sa fille, qui apprend le but de la visite, pâlit, se trouve mal, et n'a plus de cœur à rien faire.

Ici l'auteur les laisse se calmer et veut nous apprendre pourquoi le ministre est si sévère à l'égard du pêcheur Joos. Ce Joos est un bon enfant, à qui l'argent brûle dans la poche; s'il en a de temps en temps, un verre de vin ou un pauvre diable dans l'embarras est sûr de lui trouver le cœur tendre; quand il en manque, il fait maigre et il attend. Pourvu que ce ne soit pas le moment de renouveler son bail, car toutes les bourses ne s'ouvrent pas comme la sienne, et celle du pasteur en particulier. Joos le sait: et cependant une fois, pressé par le besoin, il va frapper à la porte de la cure. Comme il le pensait, il n'obtient qu'un sermon. Après son départ, le pasteur content de sa fermeté, veut prendre une prise; mais sa tabatière d'argent n'est plus là. Il la cherche, la cherche partout, elle ne se trouve pas. Alors il n'hésite plus : C'est Joos qui l'a prise. Il porte sa plainte, fait arrêter le pêcheur, visiter sa maison; rien ne se découvre, et l'affaire est portée en tribunal. Le pasteur s'en passerait volontiers; car il y a là un barbier, reste de 1798, qui ne peut pas le souffrir, et mène comme il veut les autres juges, mais il n'y a pas moyen de finir la chose autrement. Le tribunal s'assemble donc, et, après avoir entendu les deux parties, les renvoie pour délibérer. Nous laissons ici parler Usteri lui-même; car il est intéressant, dans notre siècle de progrès, de voir ce qu'étaient à cette époque arriérée les tribunaux de village dans le canton de Zurich.

« Le président ([2]) ouvre la délibération, et finement, contre son habitude, ne commence pas par Gaspard, mais par son voisin de gauche,

([1]) Pour légumes.

([2]) OEuvres d'Usteri. Vol. II. P. 158.

afin d'être le dernier à donner son avis. « Juge Meyer, que proposez-vous? » Le juge effrayé passe ses doigts dans ses cheveux: « Quoi!... moi!... Que le diable... Ah! oui... Il me faut dire mon opinion... dire mon opinion... mon opinion... c'est une mauvaise affaire... quel avis peut-on donner? Monsieur le ministre dit oui; faut bien le croire, qu'il me semble; mais Joos assure que non. On ne peut pas non plus le contredire. L'un des deux a pourtant tort, c'est vrai : mais qui diable peut savoir lequel c'est?... Si je dois donc dire mon avis, le voici: C'est une malheureuse affaire, et il serait bien à désirer qu'elle fût jamais arrivée. Voilà mon opinion. » Jeannot la Frouille ([1]) dit à son tour : « Honoré Monsieur le président, et très-honorés Messieurs du tribunal! J'adopte la proposition.» Rodo fiflette ([2]) dit simplement: « Je suis de l'avis du barbier.» Vient alors le tour du barbier; il s'est depuis longtemps secoué de ci de là sur sa chaise; maintenant la bombe peut éclater: « Président et vous citoyens! Mes cheveux se dressent sur ma tête! La patrie est en danger! Oui, juges, je le crie encore plus fort : La patrie est en danger! Dépêchez-vous donc, secourez-la, sauvez-la. Ne sentez-vous rien au cou? »— Les juges épouvantés portent la main à leur cou... «Gros bœufs, *dadous* ([3]) que vous êtes, c'est au figuré que je parle, au figuré. Le couteau des oligarques, on nous le met de nouveau sur la gorge ! Oui, il a raison, Joos; c'est lui qui soutient à D... la liberté et le bon droit; et cela viendra encore dix fois *plus pire!* Souvenez-vous-en, je vous l'ai dit; cela viendra encore dix fois *plus pire!* Car quand la houlette du pasteur, au lieu de paître les brebis, leur *rollie* ([4]) dessus, dites-le vous-mêmes : Qu'y a-t-il à attendre de l'épée du magistrat? Oh! ils sont passés, ces temps heureux, ces temps magnifiques, où la céleste liberté et les droits de l'homme gouvernaient encore, où tout était à tous, et les petits une fois en haut; où le soleil de l'égalité nous réchauffait de ses rayons, le *bovairon* ([5]) devenait avoyer, et l'avoyer *bovairon!* Oh! ils sont passés, ces beaux temps, ces temps divins? A peine si l'on en trouve ici et là quelque trace, et ce peu qui nous en reste, combien durera-t-il? Nous-mêmes, citoyens, nous-mêmes, nous sommes ici comme l'oiseau sur la branche. Qui nous dit que nous y serons demain? Mais aussi long-temps que nous siègerons à cette place, nous voulons nous conduire comme des héros, défendre la liberté et l'égalité, et rester debout, comme un rempart d'airain. Guerre à la vie et à la mort avec ces coquins de tyrans! guerre! et quand même nous *mouririons* tous, comme les

([1]) En langage vaudois *frouiller* signifie *tricher*.

([2]) Une noix *fiflette* est une mauvaise noix, dans laquelle il n'y a rien.

([3]) Imbéciles.

([4]) Frappe.

([5]) Gardeur de vaches.

Romains à Maranathan! — Et *pour quant à ce qui est* de l'affaire actuelle, il vient deux citoyens devant le *forus*, l'un est le pasteur de la paroisse, et l'autre... un gueux tout déguenillé. Mais c'est la même chose. L'un vaut tout juste ce que vaut l'autre. Car, citoyens juges, je m'en rapporte à votre expérience, un gueux ne peut-il pas dire la vérité tout comme un autre. Mais je n'ai pas à m'occuper de la vérité. Mon système, le voici : Quand un riche a un procès avec un pauvre, c'est le riche qui a toujours tort. Et pourquoi? D'abord *primo un*, un pauvre ferait-il un procès à un riche, s'il n'avait pas dix fois raison? Et puis, *secondo deux*, l'amende... qui peut payer la plus grosse? Cela condamne déjà le pasteur. Il y a maintenant une autre chose. Qu'est-ce que c'est que le ministre? Un ennemi de la liberté et de l'égalité! Ne le montre-t-il pas toujours, dans ses sermons, dans ses paroles, dans ses actions? Un tyran, qui gouverne et règle tout par lui-même, qui se moque de ses supérieurs, de nous! de nous! comme de l'an quarante, qui prend dans la poche d'un homme libre et pénètre dans sa maison, qui reçoit des bienfaits des aristocrates et leur a des obligations, qui enlève à ses paroissiens leurs pauvres creutzers, et, par exemple, pour le raser, fait venir le barbier d'un autre village! le tyran! Un Grec illustre, je crois que c'est Cyrus, ou bien *Testimoclès*, a dit dans ses ouvrages : Un tyran a toujours tort. Parole à dorer sur tranche! Un tyran a toujours tort! et par conséquent le ministre! Je propose donc, pour faire un exemple, de le punir autant qu'on pourra. Qu'on lui lave d'abord la tête d'importance; puis, qu'il paie à Joos un *écu neuf* en dommages-intérêts, pour la visite domicilière et pour la prison, et douze francs au tribunal. Dans le procès-verbal, on n'inscrira rien, et dans les comptes on mettra six francs, afin que les juges et le greffier aient chacun un franc pour peine extraordinaire. De plus, Joos pourrait bien donner quelque chose en remercîment pour son *écu neuf*, car l'affaire n'est pas au clair. Il donnera à chaque juge et au greffier un poisson. Mais cela, on le lui dira à part. »

« Et le président assure que Gaspard lui a parlé au cœur, on ne peut rien imaginer de plus sage; la *grondée* seule ne lui plaît pas, et surtout qu'il doive annoncer de bouche la sentence au pasteur... On le verra bien; il nous traîtera comme de petits garçons, nous mettra peut-être à la porte. Ce qui me semble le meilleur, c'est d'envoyer le jugement par écrit; moi, au moins, je ne dirai rien; un autre pourra parler, si ça lui fait plaisir. Meyer trouve aussi la sentence de son goût, et vote pour le jugement écrit, car, dit-il, c'est pourtant le pasteur qu'on juge. Il ne voudrait non plus rien avoir à lui dire. Jeannot la Frouille, est en tout de l'avis du préopinant, comme d'habitude, et Rodo-fiflette « avec pleine conviction » de l'avis du suivant. Mais le suivant élève sa voix avec force et se fâche : « C'est justement la *ca-*

ponnerie [1] qui nous ôte le *petit peu* de liberté que nous avons ; si on veut se maintenir, il ne faut pas être timide, mais gronder et tonner, et combattre comme des lions et des ours. Je persiste dans mon opinion ; la *grondée* et la sentence doivent être données de bouche, comme de coutume, et c'est l'affaire du président. De quoi s'inquiète-t-on ? Le pasteur mènera peut-être sa langue ; c'est justement ce que je voudrais, on le punira encore une fois. Ou il en viendra aux coups. De mieux en mieux ! Nous sommes six, et si nous ne nous trouvons pas en nombre, l'huissier et Joos sont encore là. Cela donnera une fameuse affaire, si, outre le premier jugement, nous lui en *ramenons* un second *sur le cotson* [2] et qu'il doive encore nous remercier, ce gredin de pasteur, de le lui graisser un peu. » Mais le président ne veut absolument pas se résoudre à prononcer lui-même la sentence ; il pense que l'arrêt tout seul met assez au jour qu'ils ne craignent pas de condamner le pasteur ; le peuple souverain sera également satisfait, que le jugement soit signifié de bouche ou par écrit. Et puis, un écrit, le ministre le gardera toujours sous les yeux. « — Gaspard a beau se défendre : on arrive à la votation, et Meyer et Jeannot la Frouille sont de l'avis du président. Mais Rodofiflette, qui, le plus près de la porte, et ainsi du danger, aurait donné sa voix au jugement par écrit, dès qu'il voit la majorité assurée, fait le brave, frappe du poing sur la table, et crie que c'est contre la constitution. Il soutient et prétend qu'il faut laver la tête au pasteur de bouche, le brosser et l'étriller de la bonne manière ; c'est ce qui lui revient devant Dieu et devant les hommes. Il n'est encore jamais arrivé que la majorité soit contre Gaspard ; et pour lui, il aurait déjà quitté la séance de colère, s'il ne désirait pas encore savoir auparavant quand Joos lui enverrait le poisson. »

On fait alors rentrer Joos, qui remercie le tribunal et promet les poissons quant il aura reçu l'*écu neuf*, puis on envoie la sentence au pasteur. Mais celui-ci ne veut pas la recevoir ; et le barbier, qui voit le président dans l'embarras, le rend personnellement responsable de ce qui arrivera, si le jugement ne parvient pas au pasteur. Le président renvoie la responsabilité à son huissier, celui-ci au ministre, mais le ministre s'en moque, et le pauvre huissier, ne sachant que faire de sa responsabilité, veut la rejeter sur la servante du pasteur, qui passe en ce moment. Elle se sauve ; il lui jette la sentence ; elle la lui renvoie, et le malheureux jugement tombe enfin dans la boue, où il est ramassé par les gamins du village, et bientôt connu de tout le monde. Mais le pasteur est furieux ; le dimanche suivant il fait un sermon si foudroyant sur le vol que tous les juges prennent des saignements de nez, et s'esquivent du temple. C'est maintenant le tour

(1) Poltronnerie.

(2) *Cotson*, nuque. *Ramener un coup*, asséner un coup.

de Joos à être furieux. Il rêve vengeance, et, apercevant un jour des cuillères d'argent dans le jardin du ministre, il s'en empare et les cache dans son grenier. Toutes les recherches sont inutiles; cuillères et tabatière paraissent avoir pris le même chemin.

Revenons maintenant à la cure; nous nous y trouverons en même temps que les visiteurs. Le papa et la maman descendent à leur rencontre; mais la jeune fille reste à la cuisine, d'où elle se glisse un instant seulement à la fenêtre, pour voir « le jeune homme plein de feu, vigoureux, adroit et brave, brûlant pour le droit et la patrie. » Adroit, il ne l'est guères, car, au sortir de la voiture, il manque se jeter à plat-ventre dans la boue et écraser le chien du pasteur. Le sentiment de la justice ne paraît pas davantage imprimé dans son âme, car il met toute la faute de son accident sur le cocher; mais pour vigoureux il l'est; on n'a qu'à voir ses épaules. L'éclat de ses qualités n'éblouit pas la jeune fille. Aussi long-temps qu'elle le peut, elle évite d'entrer dans la chambre; mais elle doit enfin s'y résigner, et, après avoir subi de la part de Mad. la capitaine un examen et des éloges qui la font rougir jusqu'au blanc des yeux, il lui faut encore avant le dîner accompagner tout le monde à la promenade. Les parents marchent en avant, et la laissent avec l'aimable Gaspard; mais celui-ci a beau déployer toutes ses grâces; cœur de jeune fille est bien rusé. Jamais il ne réussit à lui faire accepter son bras ou même à rester à côté d'elle: quand il la suit à droite, elle s'esquive à gauche; va-t-il à gauche, elle se sauve à droite, et le mène dans des sentiers où il est impossible de marcher à deux. S'il veut parler, elle dirige la conversation sur la pluie et le beau temps, ou sait toujours rompre l'entretien au bon moment pour questionner les paysans qu'elle rencontre sur la route. Ainsi les projets de Gaspard sont renversés; mais les parents ont mieux mené leur affaire. Au dîner tous sont gais excepté notre pauvre demoiselle, pour qui les heures ont triplé de longueur. Enfin arrive l'instant du départ; M. le capitaine et Mad. la capitaine sont enchantés de leur visite; celle-ci demande encore au pasteur une collection de ses sermons pour les faire copier à son fils, qui adore les beaux sermons : mais celui-ci ne peut partir sans avoir donné un échantillon de son savoir-faire. Pendant que la société prend le café, il se balance sur sa chaise et si bien que ses jambes partent en l'air et vont renverser tout ce qui se trouve sur la table. Alors sa mère oublie la rhétorique; un vigoureux « animal que tu es, » vient ajouter le dernier trait, et le plus fidèle, à la description qu'elle avait faite de lui. Malheureusement le pasteur et sa femme ont toujours les yeux fascinés; cette caractéristique n'est encore que l'opinion du lecteur, et bien certainement aussi celle de la jeune fille.

Pauvre enfant! où s'est-elle enfuie? car on la cherche depuis longtemps. Hélas! dans la retraite qu'elle affectionne, au bord d'un ruisseau, sous l'ombrage des grands chênes, auprès de rochers moussus.

C'est le lieu qu'elle animait de ses joies enfantines, qu'elle a peuplé plus tard de ses rêves et de ses espérances, et auquel elle vient maintenant confier ses pleurs. Nous supprimons à regret la description qu'en fait Usteri, description pleine d'une grâce toute printanière, mais nous irions trop loin si nous voulions tout citer. Pourquoi cependant, chez notre jeune fille, une douleur si vive? L'aversion qu'elle éprouve pour Gaspard ne peut en être la seule cause; quelque mystère se cache là-dessous. En effet; car, il y a peu de temps encore, depuis le fameux sermon sur le vol, un jeune suffragant venait tous les dimanches remplacer le pasteur. Il était si aimable et si bon: la paroisse, le ministre, sa femme, sa fille, étaient si contents de lui. Et lui-même ne paraissait pas venir avec répugnance, car, le samedi il arrivait toujours de meilleure heure, apportait de la musique et des livre, aux habitants de la cure, et bien souvent le soir, sur le banc du jardin, chantait avec eux quelque beau chant ou laissait écouler les heures dans le charme des entretiens. Les pauvres du village le bénissaient, car son sac de voyage était toujours rempli pour eux. Il visitait surtout une ancienne servante du ministre, que celui-ci avait renvoyée pour une faute grave, et qui depuis, abandonnée par son séducteur, succombait à la maladie et à la misère. Le pasteur ne voulait pas qu'on la visitât, de peur que l'effet de la correction ne se perdît, et sa femme y envoyait le suffragant, jusqu'à ce qu'un jour le ministre, apercevant de loin le visage creusé et pâle de son ancienne domestique, frappé, ému par cette vue, se laissa enfin fléchir. Mais le suffragant ne se bornait pas à cette visite. Laissons ici parler l'auteur ([1]).

« Nous irions trop loin de notre sujet si nous voulions vous conduire chez tous les pauvres et les malades que notre suffragant va consoler; car il les visite tous dans le village. Pourtant il va le plus volontiers chez ceux où on lui parle beaucoup d'Annette, et, chose curieuse, elle fait précisément comme lui. La seule différence, c'est que le suffragant, quand on loue la jeune fille, enchérit encore sur les éloges, tandis qu'elle ajoute timidement: Ah! vraiment! c'est bien cela. Mais l'éloge retentit d'autant plus haut dans son cœur, et maintefois, quand on oublie le sujet, elle y ramène par une petite ruse et demande: De qui avez-vous cette robe? ce bonnet? et le petit d'où a-t-il cette veste? quand même on lui a déjà dit plus d'une fois que cela venait du suffragant. — Et ainsi s'augmente toujours le feu qui s'est allumé dans leur cœur; elle et lui n'ont pas pensé à se défendre et à l'éteindre : cette flamme est si bienfaisante et si aimable! Il s'est pourtant quelquefois effrayé : « Pourquoi rêver des rêves si célestes? Je le sais; un triste réveil peut les suivre; pars, allons, brise le charme. » Mais... elles fleurissent si belles, les prairies sur lesquelles il

([1]) OEuvres d'Usteri. Vol. II. P. 237.

marche, les fleurs sourient si gaîment, exhalent de si délicieux parfums, et des bosquets et du feuillage l'espérance glisse des sons si doux dans son cœur! Comment pourrait-il partir? Et pourquoi devrait-il partir? Il le sent, il devient meilleur; aucune mauvaise pensée ne trouble maintenant la paix de son âme; tout est harmonie, tout est amour; il traiterait l'homme le plus inconnu comme un frère, il pourrait embrasser un ennemi. Jamais le beau ne lui a semblé plus beau, le saint ne lui a paru plus saint; pourquoi donc quitter ce lieu, où son être devient ainsi meilleur? Non, le songe dût-il se dissiper, il rend maintenant lui et d'autres heureux; quand il s'évanouira, il le sent, sa vie s'évanouira avec lui. — Et la jeune fille? Elle aussi parcourt ces aimables prairies, qu'une lumière enchanteresse change pour elle en jardins des fées, où elle se berce doucement dans sa nacelle, vogue et s'en va sans inquiétude sur les flots argentés de la vie, et les fleurs sourient sur le bord, et les fruits les plus doux s'inclinent sur elle, et aucun fantôme ne vient l'effrayer. Elle ne sait rien encore du poids de la fortune, et quand elle le saurait, elle serait si heureuse de pouvoir mettre quelques écus dans la balance. Tels sont ses sentiments, mais aucun mot ne l'a trahie; craintive et timide elle garde la flamme dans son cœur. Il en aperçoit bien çà et là quelque trace, mais il craint que l'espérance ne le trompe. Redoutant qu'un signe, un mot ne renverse ses illusions, il n'ose montrer ce qu'il sent que par les prévenances dont il l'entoure, et jusqu'ici ils n'ont laissé parler que les fleurs. »

Mais le ciel n'est jamais longtemps sans nuages. Un soir, c'était le plus beau que le suffragant eût encore passé à la cure, tous les cœurs étaient sous la même impression de paix et d'espérance, on projetait une course de montagne pour le lendemain, il ne fallait plus que le consentement du pasteur. Mais celui-ci résistait. Sa femme découvre qu'un songe est la cause de son hésitation, elle le plaisante, il riposte, le suffragant l'attaque à son tour, la discussion s'engage, le pasteur se fâche, et le suffragant le renvoie à l'autorité de Sirach ([1]). Rentré dans sa chambre, le pasteur ouvre sa Bible et lit : « Fous sont ceux qui se fient à des songes. » Dès lors tout est rompu, car le pasteur tient rancune; il est d'ailleurs bien aise de trouver prétexte pour éloigner le suffragant, car on le loue trop dans le village. Aussi le pauvre garçon s'en va-t-il le lendemain sans que personne lui dise adieu, seul et tout triste. C'est bien à lui que le pasteur pourrait dire maintenant : Fous sont ceux qui se fient à des songes; car le sien et un bien beau vient de se dissiper.

Mais son souvenir n'a pu s'effacer sitôt du cœur de la jeune fille. Le jour de la visite, elle rentre à la maison, au sortir de sa prome-

([1]) Sirach est un des livres apocryphes de l'Ancien Testament que les Allemands conservent dans leur Bible.

nade solitaire, triste, malade, et s'esquive dans sa chambre. Mais sa mère apprend qu'elle est de retour, et vient la trouver. Elle découvre bientôt le motif secret du chagrin de sa fille, et cherche à lui montrer que le suffragant n'est pas pour elle, car le pasteur est brouillé avec lui à tout jamais, et, ne le fût-il pas, il ne donnera jamais sa fille à un homme aussi pauvre. Cependant elle-même est gagnée, et parvient à lui faire obtenir un délai de dix jours avant qu'elle donne sa décision au sujet du mariage projeté. Mais dès-lors tout est triste à la cure. Un malheur ne vient jamais seul. Le ministre apprend qu'un vieux parent, sur l'héritage duquel il compte, est furieux contre lui, parce que ce vieillard voulait faire épouser à la jeune fille un sien cousin, fort mauvais sujet, mais dont il ne connaît pas la conduite. Le pasteur doit aller sur-le-champ à Zurich. Et que retrouve-t-il au moment du départ? Sa tabatière, qui avait glissé par un trou de sa poche dans la doublure de sa redingote. Ne pouvant prendre sur lui d'avouer sa faute, il se décide à faire nettoyer sa tabatière à Zurich et à faire graver sur le couvercle un S. et un P. pour empêcher qu'on ne la reconnaisse et pour se rappeler toujours à lui-même ces deux mots : « Sois prudent. » Ces soins, du reste, servent à peu de chose, et lorsqu'il revient le soir, n'ayant pu même obtenir de voir son parent, sa femme ne veut pas croire l'histoire qu'il lui fait, et soutient toujours que c'est bien sa tabatière. Sur ces entrefaites arrive une lettre touchante et généreuse de Gaspard, qui confirme le pasteur dans sa bonne opinion du jeune homme. Et d'ailleurs l'héritage perdu, il faut bien se retrouver d'un autre côté. Mais tout-à-coup le pasteur découvre au bas de la lettre un P. S. et ces mots : « Comme je n'*avions* plus *trouver*, depuis que mon papa et ma *mama étions* chez vous, mon *couvert* (1) d'écume en argent, je prie de *cherché*. » Aussitôt Mad. la ministre profite de l'occasion pour défendre sa fille; elle soutient que la lettre a été écrite par la capitaine et que Gaspard n'est qu'un imbécile. Le pasteur est embarrassé, mais il murmure entre ses dents : « Un mari imbécile, est-ce donc un si grand mal? Je connais plus d'une femme qui ne changerait pas le sien contre un moins bête. » Sa résolution reste ferme, et ils conviennent enfin tous deux de laisser leur fille se décider. Le dimanche arrive, et la pauvre enfant fait peine à voir, car le lundi est le jour fatal; mais tout d'un coup, dans la journée, son visage redevient serein. Le pasteur était lui-même sur les épines. On a su quelque chose dans le village, et les jeunes gens, à l'auberge, menacent de renvoyer peu poliment tout prétendu qui ne plairait pas à la jeune fille. Enfin, résolu à céder, il attend jusqu'au lendemain. Le lendemain paraît; le regard du père interroge sa fille avec anxiété, mais elle répond d'un ton ferme : «Oui, papa, je lui donnerai ma main.» Elle appris la perte de l'héritage; elle espère qu'une fois mariée ses

(1) Couvercle.

parents auront moins de soucis, et elle a fait taire son cœur. Le secours d'en-haut, elle l'attend, lui aidera à remplir sa pénible tâche. Son père, sa mère, la bénissent tout émus ; mais l'auteur ne se sent pas le courage de poursuivre son récit. Un mot encore, et ce sera tout, sur le pauvre suffragant.

Oui, pauvre suffragant! Il n'avait rien à reprocher au pasteur, car, s'il ne croit pas aux songes, il croit à son étoile. Une Bohémienne lui a dit tout enfant qu'il avait une heureuse étoile, et bien souvent, encore jeune garçon, il a éprouvé la vérité de cette prophétie. Mais son étoile semble s'être éteinte, et il va s'éteindre avec elle. Il maigrit, ne parle plus, lui autrefois si gai, et les bonnes tantes chez lesquelles il demeure ont beau chercher dans leurs livres de recettes sa maladie et le bon remède; tous les remèdes ne servent à rien. Il attend tous les jours par le messager une lettre qui le rappelle à la cure pour le dimanche suivant; mais aucune n'arrive; il va s'informer chez l'inspecteur *de Birch* si le pasteur n'a peut-être pas demandé un autre suffragant, et n'ose pas dire le sujet de sa visite; enfin, il rencontre dans la rue l'ancienne servante du pasteur, cette pauvre fille qu'il avait souvent consolée dans sa misère. Elle est venue exprès pour lui parler et lui dire que la jeune fille l'aime, mais qu'elle pourra difficilement résister au vœu de ses parents. Le suffragant n'a entendu que la première partie du message, il saute, court, oublie la bonne messagère, et veut partir à l'instant pour le village; ses tantes le croient fou, mais il persiste; la santé lui est revenue tout-à-coup, et il part. Mais plus il approche, plus il ralentit le pas; son courage l'abandonne, à la vue de la cure, il s'arrête. Comment s'annoncer? Une idée lui vient; il porte dans son sac des habits pour les pauvres; ce sont des habits de femme; tout lui est égal. Il s'en affuble, s'approche; mais, ô malheur! le chien de la cure l'a reconnu. Il se sauve; le chien le suit; le pasteur vient après; la grange de Joos se trouve ouverte, et pendant qu'il y ôte à la hâte son accoutrement, désespéré, ne croyant plus à son étoile, il aperçoit les cuillères volées à la cure. Au moment où le pasteur arrive, il les lui présente, et lui dit qu'un songe les lui a fait découvrir. Le pasteur se radoucit déjà, et lorsque le suffragant, d'une voix tremblante, lui expose ses vœux, il ne lui répond que par un : Ah! et le mène à la maison. Là, l'éloquence de sa femme, la pâleur de sa fille achèvent de l'ébranler, et il donne enfin son consentement. Mais d'où vient ce changement subit? Au moment d'envoyer à Zurich la lettre où il annonce que sa fille épousera Gaspard, le pasteur en a reçu une autre d'un ami. Le parent dont il devait hériter lui fait faire ses excuses, car l'époux qu'il voulait proposer vient de s'enfuir criblé de dettes; mais, fâché encore de ce qu'on a pensé à conclure un mariage sans lui rien dire, il ne fait un legs qu'à la jeune fille, et donne le reste aux tantes du suffragant. Tout s'aplanit donc, et de plus, dans le paquet, avec les sermons prêtés à Mad. la capitaine

se trouve une lettre de celle-ci, montrant clairement qu'elle ne les a pas lus. Sur ce point aussi, l'opinion du pasteur a changé, et la lettre de consentement est déchirée. Il fait encore venir Joos, lui présente les cuillères, et lorsque celui-ci confesse sa faute, il lui donne l'acquit de son bail. Le village apprend toutes ces nouvelles, chacun est content, et la morale du poëme, dit Usteri à ses lecteurs, est de graver sur leurs cannes, leurs anneaux, leurs souvenirs, leurs portefeuilles, leurs cachets, même sur leurs jarretières un S. et un P., car ainsi le profit en sera tout net.

Notre analyse a été longue. Peut-être aurions-nous pu facilement l'abréger; mais alors elle n'eût pas été fidèle. Il importe de faire sentir les défauts d'Usteri aussi bien que ses qualités, et ces défauts se retrouvent surtout dans la composition et dans la marche de son poëme. L'idée mère n'en est pas simple; et, dès le début, l'intérêt du lecteur se partage entre deux actions qui se poursuivent dans tout le récit sans se confondre; l'une, plus conforme au tour d'esprit observateur et humoriste d'Usteri, et peut-être à son insu le véritable sujet du poëme, c'est le développement du caractère du pasteur; l'autre, parlant davantage à son imagination et à son cœur, les amours du suffragant et de la jeune fille. De là des digressions, une marche lente et embarrassée; l'auteur va chercher bien loin les fils de son drame, les renoue à grand'peine et arrive enfin à un imbroglio dont un *Deus ex machina* peut seul le faire sortir. Nous avons eu déjà l'occasion de faire remarquer combien Usteri aime les surprises, les dénouements inattendus, et comme il les tire souvent des événements extérieurs; mais nulle part il n'abuse autant de cette disposition que dans notre poëme. C'était déjà peu littéraire de laisser le lecteur sous l'impression du consentement de la jeune fille au mariage résolu par ses parents. L'action dès ce moment était rompue, l'intérêt n'était plus que médiocrement soutenu, et le charme des détails fait seul pousser la lecture jusqu'au bout. Mais que dire de ce dénouement si peu préparé, où l'on marche d'étonnement en étonnement, et qui s'accomplit au moyen d'un fait dénué de toute vraisemblance? Le déguisement du suffragant est une pauvreté, un pis-aller, qui n'a pour justification que la nécessité de sortir d'une impasse; or, c'est là une assez faible justification en littérature.

Mais renonçons à demander à Usteri ce qu'il ne pouvait nous donner. Au lieu de chercher dans son poëme les qualités d'un drame, la production des événements par le développement naturel des caractères ou des situations, voyons-y un tableau, ou une suite de tableaux de mœurs; envisagés sous ce point de vue, les épisodes et les digressions même deviendront un charme de plus. Les caractères, d'abord, sont dessinés de main de maître. Aucun des personnages ne dit ce qu'il est, ou n'a besoin qu'on nous le dise; ils le laissent eux-mêmes

voir. La figure la mieux tracée du poème est sans contredit celle du pasteur, composé mal assorti d'opinions reçues et préjugées, d'un amour-propre satisfait et entêté, d'attachement aux aises de la vie et pourtant d'un bon cœur. Cette peinture attriste; mais elle est profondément vraie, et l'on ne pourrait citer de commentaire plus frappant à cette parole que M. Vinet répétait souvent dans ses leçons : « Si le pastorat n'est pas la plus héroïque des vies, il est le plus vulgaire des métiers. » Notre pasteur est un homme vulgaire, ou, si l'on veut, un homme ordinaire; la plupart des autres personnages le sont aussi. Madame la capitaine, qui couvre sa méchanceté des fleurs de sa rhétorique, le rustre Gaspard, madame la ministre, bonne femme sans volonté, Joos, l'insouciant, le barbier révolutionnaire, semblent n'avoir besoin que d'un nom propre pour être des gens à nous bien connus et d'une espèce peu rare. On pourrait peut-être dire la même chose du suffragant, mais non de la fille du pasteur. Le premier est sans doute une figure intéressante, un brave garçon amoureux, mais rien de plus; la seconde est un idéal, tel cependant que le comportait le sujet et qu'Usteri savait en créer. Ce n'est point un rêve de l'imagination s'enveloppant des données du possible, c'est la réalité de tous les jours s'élevant sans effort à une réalité supérieure, à la beauté morale. Il ne serait pas sans intérêt, pour la comparaison de deux genres littéraires, je dirai même de deux littératures, de mettre en regard le suffragant et la jeune fille de notre poème avec les caractères de Thécla et de Max. Piccolomini dans le Wallenstein de Schiller. Le rapprochement peut sembler ambitieux; mais je ne sache pas que, comme conception, la création d'Usteri parût trop au dessous de celle du grand poète. La grâce, la suavité, la pureté, comme la grandeur et l'héroïsme du dévouement, rien ne manque à cette délicieuse figure de la jeune fille. Elle ressemble à ces vierges du Pérugin, dont l'expression et la simplicité de contours font la seule, mais céleste beauté. L'agencement logique et psychologique du sujet pouvait manquer à Usteri, mais il en entend admirablement la composition artistique. Nul n'a mieux que lui su grouper des personnages, ménager les contrastes et les demi-teintes, indiquer légèrement les caractères accessoires et mettre en relief par de vigoureux coups de pinceau ou par des jets de lumière ceux qui paraissent au premier plan. Madame la capitaine et son fils, le pasteur et sa femme, la jeune fille et le suffragant, sont des exemples de ces gradations et de ces contrastes. Mais, plus encore peut-être que dans le développement des caractères, le talent d'Usteri se déploie tout entier dans la peinture des situations. Malgré la traduction informe que nous en avons donnée, le lecteur aura pu juger par la scène du tribunal de la vivacité et du naturel de sa verve comique; nous aurions voulu citer encore un morceau dans ce genre. C'est celui où les tantes du suffragant, inquiètes de sa santé, entreprennent de le guérir. L'une ordonne un remède, l'autre, un remède

opposé ; puis la première prend le livre de recettes, ajuste ses bésicles sur son nez et cherche long-temps sans succès le bon moyen pour calmer la fièvre ; la seconde, impatiente, lui arrache les lunettes et le livre, et ne trouve rien non plus ; là-dessus la première reprend le livre et les lunettes sans rien découvrir, jusqu'à ce qu'il leur vienne dans l'idée que pour trouver le remède de la fièvre il faut chercher à la table des matières, lettres *ph*. L'épisode de la servante renvoyée par le ministre mérite aussi d'être mentionné, sous un autre rapport. Au point de vue de l'ensemble, c'est une halte dans la marche du sujet, une digression inutile ; mais c'est un trait de lumière sur le caractère du pasteur. Il ne veut pas qu'on visite sa servante coupable, de peur d'empêcher l'effet de la correction ; mais lorsqu'un jour il l'aperçoit de loin, pâle, maigre, méconnaissable, cette vue a renversé sa théorie morale. Il s'en va chez lui tout préoccupé, ne voyant ni ne saluant personne, et les paysans qui le rencontrent se disent entr'eux : Le ministre a à étudier. Il y a là plus que du naturel ; c'est profond, c'est humain, c'est la vie mise en regard du système. Ce passage n'est pas le seul où l'ironie de la forme disparaisse sous le sérieux, ou, plus exactement, sous la douce mélancolie de la pensée. Le morceau que nous avons cité, sur l'amour naissant du suffragant et de la jeune fille, n'a pas été souvent égalé pour la délicatesse de la touche et la grâce exquise du sentiment ; en le lisant, on croit à peine lire de l'allemand suisse. Ceci peut servir en même temps à signaler le principal mérite du style d'Usteri. Il serait téméraire de notre part de prétendre prononcer sur les ressources d'un dialecte que nous connaissons imparfaitement, qui n'a guères de classiques, et, fort heureusement, pas d'Académie ; nous ne voulons parler que de ce qui frappe les moins experts, la souplesse et la transparence du langage de notre auteur. L'expression, chez lui, n'est que le reflet de la pensée ; ce qu'il dit, comme dans Lafontaine, semble n'avoir jamais pu être dit autrement. Le ton général est la bonhomie ; mais de la naïveté la plus rustique au trait vif et malin, aux émotions les plus douces et les plus élevées, et même, nous le verrons ailleurs, à l'accent de la douleur la plus profonde, le style s'élève sans effort, toujours aussi simple et aussi vrai.

AIMÉ STEINLEN.

(La suite prochainement.)

LETTRES ÉCRITES DE LAUSANNE [1].

V

La rive de Savoie. — Les Savoyards. — Evian et ses maisons délabrées. — Aspect du pays; la vigne. — Promenades charmantes. — Les écoles. — Les eaux d'Amphion. — Contrebande et douaniers. — Les Alinges. — Le bois de Coudré. — Ripaille.

De Lausanne, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, du moins rien à vous raconter; et pourtant je voudrais vous offrir quelques pages pour votre Revue, qui heureusement vit encore au travers des phases pénibles que la Suisse doit subir, en même temps que l'Europe ses coups de théâtres incessants. — Si je vous parlais de l'autre rive, non de celle de l'Amérique, dont nous nous entretenons si souvent depuis que tant d'amis nous ont dit adieu pour y chercher d'autres lacs et d'autres prairies, mais de celles de la Savoie? Rien de nouveau, je le sais, et pourtant on arrive en un pays fort différent du nôtre, dès que l'on a traversé le Léman. Tout le monde sait que la Savoie est agreste, riche d'une magnifique verdure, que ses habitants sont pauvres, ses bourgades délabrées et sales, je parle ici du Chablais, et qu'une même journée peut vous faire voir Thonon, Evian, Meillerie et St-Gingolphe; mais tous les lieux remarquables du monde n'ont-ils pas été décrits mille fois, et ne recommence-t-on pas sans cesse à les dépeindre? — Essayons, en consultant un journal de voyage, de promener vos lecteurs dans les environs d'Evian; les bains de cette petite ville sont devenus à la mode depuis quelques années; ils l'étaient autrefois, puis on les a oubliés; maintenant on revient en foule demander à la limpide source de Cachat du sommeil d'abord et d'autres bienfaits signalés; l'ingratitude arrive toujours trop tôt; plus d'une source minérale a subi celle du public; de longtemps, semble-t-il, les eaux d'Evian ne seront délaissées.

Il y a quelque audace à consulter des pages descriptives écrites il y a deux ans; et pourtant rien de changé dans les contrées que nous aimerions à décrire. En l'été de 1847, l'orage s'amassait sur les monts de la Suisse. On ne parlait que des jésuites et du Sonderbund; dans le Chablais paix profonde; pêcheurs et contrebandier ne songeaient qu'à leurs affaires. Aujourd'hui, constitution nouvelle, grande aug-

(1) Voir la dernière de ces *Lettres*, *Revue suisse* de 1848, page 197.

mentation de liberté dans la permission d'acheter du sel, du tabac, du sucre et du café, et dans celle de lire les journaux, soumis avant la secousse dernière à la censure la plus sévère, à la prohibition la plus étendue. Toutefois les paisibles Savoyards se sont fort peu mêlés de la chose publique; le royaume de la Haute Italie ne plaisait guères à ces montagnards; ils ne se sont pas souciés davantage de devenir Suisses ou Français. On est *Sardagnon*, on demeurera Sardagnon, disaient-ils avant la bataille de Novarre et répètent-ils aujourd'hui.

Si ce que l'on nomme *progrès des lumières* signifiait quelque chose chez eux, on verrait à coup sûr les maisons d'Evian changer d'apparence; elles sont délabrées à un degré surprenant; que ceux qui aiment le pittoresque viennent parcourir cette longue et sâle bourgade : nulle part ils ne verront plus de masures, de murs ébranlés, d'escaliers rompus, de portes et de fenêtres hors d'usage ou à peu près, mais aussi nulle part autant de plantes parasites et fleuries, de mousse sur les toits et sur les murailles, des chemins sinueux s'enfuyant sous l'ombrage, d'arbres penchés au bord du lac, d'enfants en guenilles et parés souvent de charmants visages, d'hommes et de femmes vêtus à leur guise et plus satisfaits, en apparence, d'un sort obscur et monotone.

Les bâtiments publics sont vite étudiés à Evian; l'établissement des bains n'offre rien de remarquable, l'église est sombre et dégradée, les anciennes demeures des seigneurs d'autrefois dans un état de ruine absolue, les boutiques réduites aux premiers éléments; pas un arbre, pas un banc autour de l'église; on ne songe ici ni au comfort de la vie, ni seulement aux moindres agréments offerts au public en tout lieux et à peu de frais; les jardins ont aussi leur caractère particulier : ils sont fort ombrés; fleurs et légumes y croissent pêle mêle; les murs et les haies les garantissent à demi. Ce qui frappe l'étranger ce sont les *crosses,* c'est-à-dire les appuis sur lesquels grimpe et prospère la vigne; tantôt ces crosses ne sont que des fragments d'arbres plantés à distance régulière les uns des autres, tantôt des arbres tout entiers dépouillés de leur écorce, et dont les branches s'étalent en tous sens : la vigne les enveloppe jusqu'à l'extrémité de leurs branches noircies ou ne garnit que les troncs dépouillés dont les rameaux se dessinent contre le lac ou les montagnes; le raisin mûrit sans culture sur ces appuis étagés, et que des bois de traverse rendent encore plus commodes et plus rapprochés.

L'homme, au lieu de se courber, comme il le fait dans nos vignes, monte sur de longues échelles afin d'atteindre les grappes qui s'étalent au soleil à la même hauteur que les noix ou les châtaignes : les vendangeuses et les effeuilleuses traversent le lac pour exercer chez nous leur industrie temporaire; ici le pampre croît à son gré et forme non pas des guirlandes jetées d'un arbre à l'autre ainsi qu'en Lombardie, mais des massifs épais d'un aspect fantastique et bizarre.

Le vignoble du Chablais n'est précisément nulle part: il se trouve partout; on le voit couronner les jardins de la ville, serpenter sur toutes les collines, border les champs épars, glisser le long d'un ruisseau ou tout au travers d'une fraîche prairie. Le vin qu'il donne est médiocre, mais on le boit volontiers, trop volontiers même; le Savoyard s'enivre autant que le Vaudois; il rit et chante davantage.

En une traversée de deux heures on entre dans un monde nouveau, et l'on est tout surpris de se trouver si bien de l'échange accompli; la quiétude des habitants et leur gaité prononcée fait promptement supposer qu'ils souffrent peu de leur pauvreté. Si pour eux *contentement passe richesse*, on s'appitoyerait mal à propos sur leurs pauvres vêtements et sur leurs maisons délabrées. — Evian est une ville singulièrement déchue si l'on en juge par le nombre des grandes maisons en pleine ruine dans les deux rues qui la composent. Les indigents se logent, à peu près pour rien, dans les vieux nids abandonnés depuis des siècles; ils conservent beaucoup de respect pour *la grande noblesse*, qui jadis y menait grand train. De cette noblesse nous voyons encore fleurir les de Blonay divisées en deux branches. Ceux qui sont demeurés savoisiens et catholiques possèdent un manoir habitable dans Evian même, une ruine sur la route au bord du lac, et d'autres propriétés plus modernes; ce sont les marquis de Carrabas de la contrée.

Le monde qui partout chemine à peu près de même, c'est celui qui circule dans l'établissement des bains ; une cour joliment décorée, et dans le fond de laquelle coule la fontaine calmante et fortifiante, un grand jardin, moitié à l'anglaise, moitié suivant l'usage du pays, un salon et une terrasse, des chambres de bains bien établies, un hôtel où l'on déjeûne à dix heures et dîne à cinq, voilà le théâtre des agitations de la saison parmi les amateurs du bruit et de l'amusement. Il n'y a ni bals, ni concerts, ni grands jeux de carte, mais on fait beaucoup de promenades sur la terre et sur l'eau. C'est maintenant à une société genevoise qu'appartiennent la source et l'établissement. — La vétusté et la saleté avaient poussé leurs ravages autour de la Nayade toujours la même; on oubliait les eaux d'Evian; celles de Lavey attiraient la foule, quoiqu'il y eût peu de comfort et point de plaisirs mondains à chercher en ce lieu sauvage. Aujourd'hui, grâces à l'habileté genevoise tout est restauré à Evian, et c'est là que se portent les baigneurs des cantons voisins. Les amateurs de paysage font un excellent emploi de leurs heures de loisir en suivant tout simplement la grande route ou bien en allant à la découverte le long des sentiers ombragés. Il n'y a peut-être pas dans le monde un chemin ouvert aux diligences, plus délicieux à suivre que celui qui mène le promeneur d'Evian à St-Gingolphe; la route d'Italie cotoye le rivage; une avenue de noyers et de châtaigniers s'élève au milieu du gravier et répand ses frais ombrages sur le lac comme sur la terre; du côté de la montagne tout se couvre de bois et de champs entrecoupés de masses de

verdure; les maisons sont ornées de pampres, tout est gracieux et pittoresque, et les enfants en guenilles animent ces riants tableaux comme ceux du midi leurs masures colorées. On les rencontre chargés des petites gerbes du glaneur ou de leurs livres d'école; chaque père de famille est libre de faire instruire ses enfants ou de les laisser dans l'ignorance, mais les *lumières* gagnent en Savoie de nombreux partisans, et si les pères qui ne savent ni lire ni écrire sont peut-être en majorité dans les montagnes, leurs enfants se distingueront en sens contraire. Les curés parlent en faveur des écoles; c'est du clergé que découle toute l'instruction primaire.

Aux deux extrémités d'Evian on voit les écoles des frères Ignorantins et celles des sœurs de St.-Joseph rassembler toute la jeunesse; garçons et filles cheminent deux à deux, et en silence, surveillés par les maîtres en longue robe noire et par les sœurs dévouées à leur rude tâche; puis à une certaine distance tous s'éparpillent mais sans bruit; les traditions de décence et de politesse durent encore; jusques à quand?

On parle des Frères et des Sœurs avec reconnaissance; ils ont bien de la peine, dit-on : ils enseignent très-bien les petits. Les sacs des garçons sont bien munis de cahiers et de livres, les paniers des petites filles, en bon ordre, contiennent les ouvrages élémentaires en usage dans toute la Savoie et qui s'impriment à Chambéry. L'instruction que ces enfants si mal vêtus reçoivent les met en état de lire, écrire et chiffrer; les leçons d'*histoire* et de *géographie* sont données à part, et ce sont les garçons qui s'en vont courir le monde, qui parfois demandent ce supplément de haute science. La patience des religieuses est grande; elles ont à lutter avec tous les inconvénients de la misère, et lorsqu'on a passé une heure ou deux dans leurs classes on éprouve pour elles beaucoup d'estime et de respect.

C'est du reste sous le toit du couvent de St-Joseph que fleurissent les beaux-arts à Evian : les jeunes filles auxquelles ont veut donner une bonne éducation entrent dans le pensionnat tenu par les religieuses; on y apprend la musique, le dessin, la peinture à l'huile même.

Il règne dans cette demeure une propreté remarquable, un ordre strict mais qui n'exclut ni la promenade, ni les plaisirs que donne un vaste jardin; lorsque les baigneurs sont nombreux on les reçoit au couvent pour tirer une loterie en faveur des jeunes filles pauvres admises dans la maison, et la musique des élèves embellit ces fêtes extraordinaires et désirées. — Evian possède encore une sorte de collége académique où l'on apprend la philosophie, le droit, les langues, etc. Cet établissement dirigé par des religieux, fait le pendant du couvent de St-Joseph à l'extrémité de la ville; ainsi les deux foyers d'éducation présentent une vraie symétrie. Les mouvements politiques du Piémont n'ont rien changé à cet état de choses.

On rencontre chaque matin une voiture dans laquelle siége une des Sœurs coiffée de sa béguine en fine toile et conduisant trois ou quatre pensionnaires aux eaux d'Amphion. Cette source, jadis célèbre, coule au bord du lac à une petite demi lieue d'Evian; son eau ferrugineuse est très-fortifiante ; elle n'attire qu'une partie des baigneurs ; autrefois, disent les gens de l'endroit, les voitures faisaient file sur la grande route; il y avait même *des rois* qui venaient boire à la fontaine. Ces rois étaient sans doute quelqu'un des membres de la maison régnante; le pluriel ne fait rien à l'affaire; aujourd'hui rien de semblable, mais la mode peut ramener les temps où l'on donnait des bals sous les châtaigniers, bals jadis composés de la grande noblesse , dont les châteaux tombent en ruine.

La partie dramatique de la vie d'Evian doit s'être fort calmée depuis que la contrebande n'y joue plus un si grand rôle. Il se passait des scènes émouvantes lorsque les douaniers envahissaient une maison pour y saisir les marchandises prohibées; d'autres scènes avaient lieu de nuit sur le lac, chasses nocturnes dont on parlait le lendemain avec mystère. Les bateliers arrêtés en flagrant délit disparaissaient pour quelque temps et payaient de fortes amendes. Le douanier piémontais est toujours sans doute un personnage redoutable, mais sa besogne doit être moins active depuis que l'abaissement des impôts a diminué les ruses de la contrebande, partout funestes aux bonnes mœurs. Les riverains aiment à s'amuser; chaque petite ville ou village a son jour de *vogue*, fête du patron ou de la patronne. Tous les chars-à-bancs et toutes les voitures sont mis à contribution ces jours-là; les baigneurs doivent se promener à pied et se divertir à voir passer les gens du pays entassés dans leurs équipages.—La vogue présente l'aspect d'une sorte de bourse : emprunts, cautionnements, procès et mariage s'y traitent à l'envi ; le saint ou la sainte du lieu n'y joue pas le premier rôle.

Parmi les promenades celle que l'on fait au château des Alinges est bien l'une des plus intéressantes. Le coteau, semé de châtaigniers et couronné par ses ruines imposantes, est au delà de Thonon, dans une contrée charmante et pittoresque. Les murs démantelés ont été abandonnés depuis la grande révolution française, mais l'Eglise en a repris possession; on a restauré la chapelle, et construit quelques chambres pour un prêtre missionnaire et pour les voyageurs. Ce prêtre et son domestique cultivent les espaces vides à découvert entre les murs en ruine; la pomme de terre et le maïs y fleurissent, le froment commence à mûrir à l'abri des pierres entassées. — Quels formidables remparts! Que de rudes travaux n'a-t-il pas fallu pour élever les deux forts séparés par un précipice, ou plutôt par une forte échancrure dans le sommet de la hauteur jadis surmontée par d'orgueilleuses tours. — Les hommes ont pris peine à détruire l'œuvre de leurs prédécesseurs. L'histoire de ces châteaux est assez obscure. Après les

Romains, toujours habiles à s'emparer des hauteurs, vinrent les rois de la Bourgogne; deux frères ont habité les derniers les deux manoirs qu'ils ont mis en guerre; c'est à ces *frères ennemis*, plus encore qu'aux ravages du temps, que la destruction des sévères manoirs doit être attribuée. Le château vaincu élève des pyramides beaucoup plus fières que les murailles affaissées de celui qu'on dit avoir été vainqueur, mais c'est dans ce dernier que la chapelle, consacrée par St.-François de Sales, s'est retrouvée sous les décombres, et c'est autour de cet asile de paix que refleurissent aujourd'hui l'hospitalité et l'agriculture. Comme l'illustre évêque d'Annecy, l'humble missionnaire actuel s'en va de village en village pour prêcher et pour instruire les enfants; ainsi font les pasteurs danois et suédois; le curé est logé par ceux qui l'invitent à venir chez eux et reçoit à son tour les montagnards que le renom de sa chapelle attire.

C'est aux Alinges que François de Sales habitait tandis qu'il s'occupait de la conversion du Chablais, dont le catholicisme lui fit un si grand honneur. Bien souvent le saint aurait péri, nous dit le domestique du prêtre, s'il n'avait pas fait des miracles; ainsi des misérables qui voulaient l'assassiner n'ont eu qu'à le voir paraître pour se convertir; il couchait dans les granges, dans les fours; il a souvent mendié un pauvre réduit et un morceau de pain; mais enfin il a réussi; tout le pays s'est converti, et quand les Français ont voulu faire sauter sa chapelle, ils n'ont pas pu y réussir; elle est restée debout; ils avaient apporté des tonneaux de poudre, jamais elle n'a voulu prendre feu. Aussi, Mesdames, on respecte beaucoup la chapelle; il y vient des pélerins. François de Sales avait entrepris de ramener à la foi romaine les catholiques que l'influence de Genève et de Berne avaient entraînés au protestantisme; comme ailleurs il y eut exil volontaire et persécution. C'est en 1836 que la restauration de cette chapelle a eu lieu : elle domine la montagne; on voit de toutes parts sa muraille blanchie surmontée d'un toit pointu s'élever au milieu des ruines.

La vue du coteau des Alinges est d'une grande beauté; le canton de Vaud étale ses Alpes, sa chaîne du Jorat, que l'on voit s'abaisser entre Morges et Lausanne et les hauteurs du Jura. Le rocher de Naye, la tour de Gourze et la Dôle sont les points culminants de ces trois chaînes, tandis que du côté de la Savoie la Dent-d'Oche seule représente les montagnes du pays; elle règne sans partage, se reposant sur la haute terrasse de rochers dépouillés, si souvent colorés d'or et de pourpre; puis d'immenses bois de châtaigniers ferment le paysage en s'étageant jusques aux vagues bleues; du côté de Genève on ne voit que vertes montagnes terminées par le groupe des Voirons; la pointe d'Ivoire cache la dernière partie du lac; c'est un cap considérable si on le mesure à l'étendue du lac. De quelque côté que l'on se promène, à moins que l'on ne monte sur les grandes hauteurs, on ne peut découvrir l'un des éléments des paysages suisses, savoir les neiges éter-

nelles; les habitants du Chablais n'aperçoivent jamais le Mont-Blanc, gloire de la Savoie, et ce n'est qu'en approchant du Valais que les beautés de la Dent-du-Midi se mêlent à toutes celles du bassin du Léman. Le caractère gracieux domine partout; les sapins, relégués parmi les rochers arides, sont en petit nombre, et, à part quelques pics, appartenant au groupe de la Dent-d'Oche, toutes les formes des montagnes sont adoucies.

Lorsqu'on demande à ses hôtes ou à son voiturier quels sont les lieux à visiter à quelque distance d'Evian, ils indiquent le bois de Coudré et le parc de Ripaille. Nous avons commencé par visiter le premier; la description de ce lieu réclame une petite histoire.

Il y avait *une fois*, parmi les descendants des seigneurs de Coudré, dit des Alinges, un personnage très-dévoué à son roi; celui-ci, je ne sais lequel des Emmanuels ou des Charles-Amédée, avait promis d'honorer de sa présence le bois magnifique situé à peu de distance de Thonon, au fond de l'anse de laquelle s'avance la pointe d'Ivoire, le seul cap du lac Léman. — Que ferai-je de nouveau et d'agréable à Sa Majesté? dit le futur amphytrion; les arbres séculaires furent choisis comme un énergique moyen de courtisannerie.

On trace au milieu du bois un vaste rond-point; on dessine des allées en ligne droite, on y plante une bordure de buis bien taillée, puis on annonce que le rond-point et les allées figurent avec exactitude le plan de la ville de Turin, et que le roi aura la satisfaction de retrouver ainsi le tracé de sa capitale lorsqu'il verra se balancer sur sa tête les dômes de hêtres, de chênes et d'ormeaux, ornement de Coudré. — La date de la plantation des bordures de buis est ignorée: les plus vieux habitants racontent que leurs pères et grands-mères ont vu le bois tel qu'il est aujourd'hui, ce qui indiquerait un laps de temps considérable; bref, voici ce qui est advenu, en laissant la nature reprendre ses droits en ce lieu un moment dominé par l'art classique des grands jardiniers de l'époque.

Les bordures de buis sont devenues des arbres de formes et de hauteurs très-inégales, mais dont le caractère général est singulièrement sombre et bizarre; la verdure foncée et luisante, les troncs et les rameaux tortueux couverts de mousse et de lichens aux longs filets blanchâtres et flottants comme ceux que le vent agite sur les branches dépouillées des sapins des hautes-Alpes, composent une sorte de premier étage de verdure, de décoration si l'on veut, d'un aspect extraordinaire; ces buis vraiment échevelés, répandent une obscurité qui fait songer à celle des plus antiques cathédrales; les rayons du soleil tombant çà et là font ressortir leur teinte grave et mystérieuse, tandis que les beaux arbres, irrégulièrement semés, présentent dans les airs leurs vigoureuses charpentes et leurs masses épanouies; le promeneur ébahi s'assied volontiers sur leurs racines colossales et moussues, seuls siéges de la forêt; chaque allée présente, comme à

l'extrémité d'une immense lunette, un point de vue de la côte vaudoise; il faut marcher longtemps avant que d'arriver aux derniers ombrages qui forment un cadre mobile à nos villes et à nos châteaux. Quant à la ressemblance avec le plan de Turin, elle est absolument illusoire; c'est un compliment de cour, accepté pour ce qu'il vaut, mais que les habitants du lieu prennent encore au sérieux.

Le bois de Coudré fut gravement menacé par la hache révolutionnaire. Un général français, maître provisoire du Chablais, ordonna un abattis considérable, et fixa son choix sur ces arbres magnifiques. Un maire intelligent, jaloux de conserver au dernier des Coudré ses buis, ses chênes et ses hêtres, se hâta d'envoyer un essaim de bûcherons attaquer une autre partie des domaines de la maison des Alinges; le général fut servi à son gré, et lorsque de meilleurs jours vinrent à luire le marquis rentra dans son château délabré. La joie qu'il éprouva en retrouvant son bois dont il avait su les dangers fut si grande, qu'il voulut la témoigner en donnant à dîner à tous les notables du pays sous le feuillage touffu du rond-point. Le maire occupa la place d'honneur, tout le vin se but sans la participation du seigneur, qui vivait avec une sobriété rare et mourut presqu'en ermite sans laisser de testament. Les vastes domaines sont tombés en partage au premier de ses collatéraux, un Français du midi qui n'est point encore venu les visiter. On assure que l'on a trouvé parmi les papiers du défunt, quelques notes dont on n'a pas tenu compte, entr'autres *souvenirs* demeurés sans exécution 3000 livres aux pauvres du village voisin; mais on n'a jamais vu venir que le cercueil. Ainsi s'est éteinte la dernière des familles qui porta le nom des vieux châteaux dont nous avons parlé; l'histoire des premiers d'Alinges est à peu près inconnue. Quelques savants s'occupent à dépouiller les archives de Turin et de Chambéry, mais jusques à présent il n'existe pas d'histoire du Chablais; du moins les gens cultivés d'Evian n'en savent indiquer aucune, alors qu'on leur demande comment on pourrait s'instruire des fastes de leur pays.

Un lieu plus historique à visiter que Coudré c'est Ripaille. Le fils d'un général français, Dupas, moins célèbre que Desaix, enfant de la Savoie, exploite aujourd'hui les champs et le parc jadis possédés par les moines dont la joyeuse vie a fait naître une singulière manière d'indiquer qu'on se livre à la bonne chère : *Faire ripaille* se dit encore; autres temps autres mœurs.

M. Dupas et sa famille habitent une aile des bâtiments ruinés et déserts; il envoie ses produits au marché de Genève.

Ripaille cache ses tours et ses longues murailles dans un massif de verdure attenant au parc, que les ducs de Savoie aimaient à parcourir en compagnie des principaux personnages du couvent. On y arrive par un chemin de traverse où l'on est cahoté pendant une demi heure, puis on arrive devant la cour jadis d'honneur, aujourd'hui celle de la

ferme. Les divers corps de bâtiment indiquent des époques éloignées les unes des autres ; la partie ancienne est presque effacée ; bientôt il n'en restera que des vestiges. Jadis on comptait sept tours à Ripaille ; une seule est debout. Au centre de la cour circulaire les armes de Savoie rappellent les droits de la maison régnante ; les princes venaient régulièrement faire leurs Pâques au couvent; leur appartement fut dévoré par un incendie ; il n'en est demeuré qu'une cheminée gothique, presque suspendue dans un espace noir, humide et rempli de foin et de blé ; c'est une chose instructive que cet âtre royal, témoin de tant de causeries, ainsi placé, ainsi entouré.

Le bizarre Amédée, objet d'une exclamation de Voltaire, a passé bien des heures près de ce foyer.

Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille ! je te vois, ô bizarre Amédée !
Est-il vrai que dans ces beaux lieux
Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,
Tu voulus être Pape et cesser d'être sage ?
Lieux sacrés de repos, je n'en ferais pas tant ;
Et malgré les deux clefs, dont la vertu nous frappe,
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être Pape.

La chapelle laisse entrevoir des fresques assez bien conservées et une jolie coupole, mais elle est devenue le fenil principal. Une odeur de moisi et de vétusté lutte en ces lieux où brûlait l'encens avec celle du foin et de la paille. Le réfectoire à voûtes et à colonnes sert de *débarras ;* la cuisine où tant de repas somptueux s'apprêtèrent, voit encore bouillir une vaste chaudière; mais ce sont les porcs du domaine qui sont nourris à ce foyer. On fait aussi du fromage dans le rez-de-chaussée tombant en ruine; les vaches habitent une écurie qui n'a subi aucun changement ; on les voit au travers de petites ouvertures percées dans un mur épais, et remplaçant les râteliers modernes; c'est là tout ce qui reste de claustral à Ripaille; les cellules des moines ont entièrement disparu; un riche berceau de vigne couvre l'espace où s'élevaient leurs maisonnettes; leurs jardinets sont transformés en un vaste plantage, le cimetière est cultivé. Une partie des longs corridors ou cloîtres, accordés aux conventuels de tout pays, a pourtant été conservée; il semble que l'on doive y rencontrer quelque ombre menaçante. Lors de l'invasion des républicains français, quatorze chartreux seulement eurent à s'enfuir. La chapelle fut promptement dépouillée de ses marbres et de ses ornements; on se hâta de vendre les trésors longuement entassés à Ripaille ; j'ignore si

l'incendie des appartements de la maison ducale eut lieu à cette époque; les questions les plus simples demeurent souvent sans réponse.

Nous avons admiré la richesse de la végétation au milieu de ce mélange d'agriculture et d'église. Les roses de tous les mois, les plus belles figues, des treillis magnifiques charmèrent nos yeux fatigués de recoins obscurs et de murs dégradés.

En parcourant l'ancien parc nous rencontrâmes le propriétaire, jeune homme de bonne mine. Il portait des champignons entassés dans son chapeau et venait peut-être de compter les troncs de chênes étendus le long des allées. J'en vis plus de quarante prêts à être livrés à l'industrie; ceux qu'on respecte encore sont d'un jet inconnu sur notre rive; ils sont d'une majesté ravissante, mais on n'entend aucun oiseau gazouiller sous leurs vastes ombrages; nous ne vîmes voltiger que des cousins incommodes.

Comme à Coudré, les larges allées sont tracées à perte de vue; on renonce à en atteindre l'extrémité. Les chartreux s'y promenaient sans doute pendant le jour de promenade qui fait partie de leurs réglements. Les bois de la Grande Chartreuse de Grenoble sont aussi poétiques que le parc de Ripaille l'est peu; aujourd'hui les hommes à grandes robes blanches et flottantes errent de nouveau le long du torrent et de la haute vallée illustrée par St.-Bruno; il faudrait un singulier revirement de choses pour les ramener à Ripaille.

Nous quitâmes ce lieu en répétant qu'on n'aimerait guères à y revenir, mais il laisse un souvenir vivement tracé. Il redit avec éloquence: vanité des vanités, *la figure de ce monde passe*; de tout le bruit religieux et mondain qui a cessé si brusquement, que reste-t-il? un seul mot, *faire ripaille* !...

Ne faut-il pas aussi terminer brusquement cette lettre? Elle est déjà trop longue et pourtant, Monsieur le rédacteur, j'ai encore à vous parler d'Evian et de ses environs. ****

Lausanne, juillet 1849.

POÉSIE.

LE PEUPLIER.

Il est dans la campagne, à mes regards ouverte,
Lorsque de ma fenêtre ils s'égarent au loin,
Un peuplier touffu dont la cime haute et verte
De tout ce qui l'entoure est le muet témoin.

Solitaire, il s'élève au sein de l'étendue,
Fendant le bleu du ciel de son panache altier,
Et son ombre, le soir, sur les prés descendue,
Partage en s'allongeant le vallon tout entier.

Ainsi dans ma mémoire une riante gerbe
De souvenirs heureux plane sur mon passé,
Dominant, à l'entour, de sa cime superbe
Le reste de ma vie à-peu-près effacé.

Ce sont des jeunes ans les fraîcheurs printannières.
C'est d'un premier succès le laurier et l'honneur,
Deux femmes dont le cœur se souvient les dernières,
L'une donnant la vie et l'autre le bonheur.

Le peuplier me semble, en son mouvant feuillage,
Bercer le souvenir de mes jours les plus beaux,
J'y crois voir balancés les jeux du premier âge
Dont l'image s'allie à ses tendres rameaux.

Mais depuis que du soir sa lumière abaissée
M'avertit que ma nuit est si près de venir,
Sa cime verdoyante entretient ma pensée
Bien moins de mon passé que de mon avenir.

Elle est à mes regards comme un mentor austère,
Elevant vers les cieux et mon âme et sa main
Qui me montre du doigt, au-dessus de la terre
Pour aller à mon Dieu le suprême chemin.

J. PETITSENN.

LES FIANCÉS DE LA DOLE.

Jadis un pâtre enfant m'en raconta l'histoire.
(J. REBOUL)

Plus haut que la fraîche vallée,
Montons par les ombreux sentiers;
Laissez les jeunes églantiers
Et les glaïeuls du mausolée;

Suivons, mes chevreaux,
L'avis de ma mère :
Elle m'a dit souvent qu'il est une herbe amère,
Celle qui croît sur les tombeaux.

—

Nul brouillard n'a voilé les sapins de la Dôle;
Tout est calme là-haut, il fait beau comme alors;
L'aurore prête aux monts sa brillante auréole :
Laissons la paix aux morts.

Quand je les vis passer à l'ombre des grands chênes,
S'épandre en folle joie et courir et s'asseoir,
Oh! je ne pensais pas que la mort dans ses chaînes
Les retiendrait le soir.

Jamais plus beaux enfants! plus belles fiançailles!
Le ciel était si pur et si joyeux les cœurs!
Les blonds petits garçons, cachés dans les broussailles,
Jetèrent bien des fleurs.

Mais le ciel ce jour-là voulut avoir deux âmes;
Il lui fallait deux cœurs vierges et radieux,
Deux cœurs de fiancés et deux célestes flammes
Pour voler aux saints lieux.

Et voici que le soir, comme les hautes cimes
Brillaient seules encor de magiques lueurs,
Les jeunes fiancés, penchés sur les abîmes,
Se cueillirent des fleurs.

Mais le pied leur glissa sur les roches polies;
Ils roulèrent! plus tard quand on les retrouva,
Plus rien! deux corps meurtris, deux figures pâlies:
L'âme avait fui déjà;

Les sanglots furent longs et les larmes amères,
Et l'on dit : « En un jour deux enfants effacés,
» Deux enfants qui s'aimaient! et voilà deux suaires
» Pour les deux fiancés. »

Voilà ce que ma mère, au foyer de famille,
A raconté souvent triste et le cœur navré
A l'hôte de la veille, et ma sœur, jeune fille,
En a longtemps pleuré.

Si vous allez cueillir des fleurs à la montagne,
Et sur les verts sommets fêter un jour heureux,
O jeunes fiancés que la joie accompagne,
Pleurez, pleurez sur eux!

—

Plus haut que la fraîche vallée,
Montons par les ombreux sentiers;
Laissez les jeunes églantiers
Et les glaïeuls du mausolée.

Suivons, mes chevreaux,
L'avis de ma mère:
Elle m'a dit souvent qu'il est une herbe amère,
Celle qui croît sur les tombeaux.

Louis Favrat.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

AOUT.

Paris est mort ou fait le mort, disions-nous autrefois de cette morte saison ; Paris est à la campagne, ou il en fait semblant : et c'était une grande ressource à la *Chronique* pour employer son droit de se taire à jaser de tout autre chose que de ce dont elle doit jaser ordinairement. Mais aujourd'hui, où est Paris? ni chez lui ni à la campagne, ni mort ni vivant. Il ne remue pied ni aile, il ne parle plus, il ne fait plus même parler de lui. Position embarrassante pour son historien indigne! Si j'essaie de monter dans ses hauteurs d'où il regarde et régente le monde à sa guise, j'ai beau chercher, je n'y trouve rien : les essaims d'idées qui s'y croisaient en tous sens comme des nuées il y a dix-huit mois, ne sont plus que des oiseaux ridés qui battent à peine encore de l'aile et devront faire place à d'autres s'il y en a. Impossible ou inutile de nous lancer dans des considérations générales sur la situation, sur la question du moment, sur le mouvement intellectuel, sur le mouvement social, tout autant de choses fort bonnes et d'une commodité parfois inappréciable pour masquer l'absence des faits : la situation est toujours suspendue sur l'abîme, de telle sorte que, sans avoir achevé d'y descendre, on n'en est pas dehors. Notre opinion, d'ailleurs, sur ce qui y a poussé des deux bords opposés, doit être bien connue de nos lecteurs ; nous l'avons maintes fois exposée, maintes fois signalé la cause intime du mal, la grande plaie de notre âge, savoir, un vide moral que l'on ne parviendra jamais à combler avec des principes abstraits : à quoi bon revenir sur cette idée, ou plutôt comment y revenir, puisque nous n'en démordons pas? Vue ainsi dans son ensemble, et même sans la creuser, à coup sûr la situation est toujours d'un aspect saisissant, d'autant plus saisissant peut-être que cet aspect ne change pas : mais en fait il n'y a rien de bien nouveau à y noter.

Voyons donc les détails, l'apparence, les facettes mouvantes. Ici du moins serons-nous plus heureux? Non; même couleur terne, même silence; sous une rapide transformation de surface, au fond même immobilité. La République s'en va grand train, mais comme une barque à la dérive, entraînant avec elle ceux qu'elle porte, et qui ne savent ni comment en sortir ni où la faire aborder. Ils se penchent d'un côté; leurs prédécesseurs s'étaient penchés de l'autre : qu'y a-t-il là de réellement changé?

Le ministre de l'Instruction publique sous le gouvernement provisoire, M. Carnot, adressa aux instituteurs primaires une circulaire électorale et une sorte de catéchisme politique qui furent déclarés coupables de socialisme au premier chef, et se changèrent en massue contre lui entre les mains du parti opposé. Son successeur actuel, M. de Falloux, présente à son tour un projet de loi sur l'instruction primaire qui ne fait pas l'affaire de l'Université; il fait en revanche assez bien celle du clergé, quoique la fraction extrême de celui-ci, représentée par l'*Univers*, s'en déclare fort mécontente, sans doute par tactique, veut tout ou rien, sans doute pour avoir le plus possible, et renie même M. de Montalembert. En outre M. de Falloux, dans un récent discours à la Chambre, après avoir déclaré que la république romaine n'a jamais pu être autre chose qu'une chimère et qu'un mot, que Rome république est un non-sens, lui rend du même coup et par le même moyen, c'est-à-dire aussi par un mot, le caractère républicain : Rome, s'écrie-t-il aux applaudissements de la majorité, Rome, la seule ville qu'on ait jamais appelée éternelle, est *la capitale de la république chrétienne universelle.* Ainsi l'Angleterre, les Etats-Unis, la moitié de l'Allemagne et de la Suisse, la Hollande, le Danemarck, la Suède et la Norwège, la Russie et les catholiques grecs, peuvent se tenir pour avertis : Rome est leur métropole, leur capitale spirituelle. Elle l'est sans doute également de ces nombreux Voltairiens de tous pays qui, à leurs chants de triomphe sur la restauration du pape, mêlent pourtant çà et là quelques soupirs, et se montrent aussi mal à l'aise, que certain personnage, sous l'eau bénite. Ainsi font, entre autres, ceux du *Journal des Débats* : tout en applaudissant les excursions oratoires de M. de Falloux, ils ne savent trop, disent-ils, s'ils pourraient aller *avec lui en Italie jusqu'au bout.* Qu'en pensent de leur côté les protestans, même conservateurs? Quoi qu'il en soit, voilà un grand changement..... en paroles : et c'est pour cela qu'en vînt-on à passer du rouge au blanc, il n'y aurait encore rien de changé.

On n'annonçait cependant rien moins qu'un coup d'Etat pour cette dernière quinzaine. Comme probablement il ne nous eût pas fait abandonner notre refrain; comme, en outre, on assurait qu'on ne s'en apercevrait pas plus que d'une légère secousse de tremblement de terre pendant la nuit, nous l'attendions assez philosophiquement; disons tout : avec une foule de gens et suivant les vieux us de ce bon

pays de cour, nous nous disposions bravement à mettre aussi l'événement à profit, pour enfler, non pas notre bourse, mais notre *Chronique*. Un coup d'Etat, quel bon coup de filet pour nous! Il paraissait sûr, car tout le monde y croyait, même ceux qui n'y pensaient pas. On désignait le jour au matin duquel on se réveillerait en monarchie. Douze cents hommes, à ce qu'on vint nous raconter, veillèrent cette nuit-là pour la République, ne fermèrent pas les yeux et tinrent la main sur leurs fusils. Et puis rien.

Le Président continua seulement ses voyages et ses discours. Celui qu'il a prononcé à Tours, a fait sensation. « Ni insurrections, ni coups d'Etat! » a-t-il dit, en reprenant avec à propos l'idée et la formule de son manifeste électoral. Soit bonheur, soit habileté, l'à propos lui est déjà venu à plusieurs reprises. On ne lui conteste plus autant toute espèce de talent; il a, d'ailleurs, celui du succès qui tient lieu de tous les autres ; s'il ne l'a pas obtenu par des actes brillans , personnellement il n'a pas fait de fautes aussi, sa position se maintient, plutôt que de décliner, comme sa popularité va toujours jusqu'au fanatisme dans certains départemens. Ailleurs, en revanche, parmi les vivats qui l'accueillent, celui de la République est pourtant resté le cri dominant. Un de ses partisans qui se prétendait bien renseigné, et qui par certains côtés pouvait l'être, nous le représentait comme voulant toujours sincèrement la république et mettant à cette idée la ténacité réelle, quoiqu'un peu inerte, que l'on s'accorde généralement à reconnaître dans son caractère. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en France où tout est possible à tout instant, où l'on peut toujours s'attendre à tout, et où l'on ne sait jamais à quoi il faut s'attendre avec une nation encore plus mobile d'action que d'esprit, le difficile à cette heure n'est pas la monarchie, mais le monarque. Roi, c'est trop peu pour un Napoléon ; empereur, c'est trop pour le Napoléon d'à présent. Bref, s'il est un aide pour les deux partis royalistes en expectative, il est aussi un embarras, et celui dont la *Gazette de France* est l'organe se montre inquiet et désappointé.

Un de nos compatriotes, habile mouleur en plâtre, assure cependant avoir vendu sept cent mille petits bustes d'Henri V, dont quelques-uns, au moyen d'un certain jeu d'optique et d'un grossissement, le représentent couronné. Notre compatriote n'est d'ailleurs nullement légitimiste; républicain d'origine, il l'est resté de nature et d'opinion: il s'est battu en février, il a été membre de toutes les sociétés secrètes, mais il en est fort dégrisé, ainsi qu'en général des républicains français. Suivant lui, ils sont, dans tous les sens du mot, en démoralisation complète: ceux de Paris, dans l'incapacité comme dans l'impossibilité de remuer en ce moment; ceux de Lyon, moins abattus, mais se faisant de la république une image de coupe-gorge, un rêve de sang; tous, n'en ayant que des idées fausses et sans véritable républicanisme; tous, se défiant de leurs chefs, n'y croyant plus, suspectant leur pro-

bité, citant l'exemple de caissiers d'associations démocratiques qui, à peine devenus dépositaires de quelques centaines de francs, n'en ont pas attendu davantage pour déguerpir avec la caisse; tous, enfin, dévorés d'ambitions personnelles, de la soif du plaisir, et avec leurs vues aussi chimériques qu'intéressées hors d'état de rien produire, de rien fonder. Pour lui, il est persuadé qu'Henri V finira par arriver, mais dans quelques années seulement et lorsque toutes les autres combinaisons se seront usées et que l'on sera encore plus lassé. Il commencerait même à avoir des partisans parmi les ouvriers, comme le Président avant son élection : ils disent qu'il établira l'impôt progressif, comme Louis-Napoléon devait restituer les quarante-cinq centimes et rendre toute la France riche.

Le parti orléaniste, pour passer tout en revue sans vouloir d'ailleurs rien prophétiser, ce parti, disons-nous, tient toujours bien des fils de la toile, soit dans l'administration soit dans les hautes régions du pouvoir; mais cette toile est déchirée et les fils sont difficiles à renouer. La santé de Louis-Philippe est très-bonne; il paraît même qu'il a pris de l'embonpoint, qu'il est d'un aspect florissant : — « J'en suis honteux ! » disait-il dernièrement à quelqu'un qui lui en faisait compliment. — Tout en ayant secrètement pour appui des regrets et des intérêts nombreux, l'orléanisme est cependant peu populaire : il ne fait guère vibrer que la corde d'argent. La duchesse d'Orléans seule, personnellement et par sa position de veuve et de mère, comme par sa conduite au 24 février, s'était acquis une sympathie plus élevée, pouvait exciter un sentiment national plus profond ; mais des partisans intelligens de sa cause disent qu'elle a maintenant le tort de la confondre avec celle de la famille, et de se laisser diriger par le vieux roi, au lieu de se tenir dans son rôle à part de mère du comte de Paris.

En attendant, et à travers tout cela, les idées napoléoniennes servent toujours de point d'appui, si ce n'est de levier, à ceux qui les ont employées. Une grande revue doit avoir lieu le 15 août, jour de la fête de Napoléon.

— Le seul point animé et brillant durant tout ce mois, c'est la Hongrie. Quoi qu'il ait pu se mêler de fâcheux et de faux à la cause des Hongrois, ils ont su la rendre glorieuse, et il sera toujours difficile de persuader aux âmes simples qu'un peuple n'ait pas le droit d'être à lui et non à nul autre. Il n'est personne à cette heure qui puisse se flatter de voir un peu clair dans la carte de cette héroïque et terrible guerre; mais les noms de Kossuth, de Georgey, de Bem, et même celui du moins étonnant et plus régulier Dembinsky, resteront inscrits dans l'histoire, dussent-ils ne pouvoir éviter le sort de Tékéli et de tant d'autres adversaires de l'Autriche, qui l'ont maintes fois jetée par terre sans pouvoir la faire mourir.

Une correspondance du *National* contenait dernièrement, sur ces généraux et sur ceux du parti opposé, quelques crayons qui ont assez l'air pris d'après nature. Nous les reproduisons ici :

« Il y a, si je ne me trompe, dans les affaires de Hongrie trois généraux qui semblent exciter un intérêt romanesque. Nos dames *de tous les partis* s'en occupent spécialement. C'est Bem, malgré ou pour sa figure satanique, Georgey et Jellachich. J'y joindrais bien encore Schlick qui a grand air, une figure éminemment martiale, et le caractère chevaleresque, à ce qu'on assure; mais Schlick porte en sautoir sur l'œil droit une sorte d'emplâtre qui ne représente pas exactement le bandeau de l'amour. Je mets également hors de cause le vieux Dembinski, à la longue barbe blanche; je le range dans les patriarches.

« Vous ne voulez pas les portraits de ces trois personnages : ce serait de l'exigence. Si vous ne désirez que des silhouettes faites à coups de ciseaux, il est facile de vous contenter. — Jellachich dont je vous ai déjà parlé, est de taille moyenne, a l'allure vive, les yeux bleus et à fleur de tête; la hauteur de son front qu'on admire semble un peu favorisé par la calvitie.

« Georgey est grand, blond; sa physionomie très-douce, sa barbe longue et dorée, comme dans les tableaux du Christ; mais il porte lunettes! En ce pays, dépourvu de myopes et de presbytes, où chacun voit juste de près ou de loin, les besicles sont mal portées, mal considérées; j'ignore si nos dames françaises admettront un héros en lunettes.

« Je finis poliment par mon goût personnel. Bem est mon idéal, mon admiration, je ne le cache pas, et c'est de lui plus particulièrement que j'aime à vous entretenir. Je ne l'ai vu qu'un instant. Il est laid, petit, trapu, bourgeonné, frisant la soixantaine; sa tête monstrueuse m'a rappelé involontairement deux créations de Victor Hugo, Quasimodo et Habibrah.

» Vous savez sa miraculeuse évasion de Vienne. Windischgrætz dominait et faisait fusiller chaque jour des rangées de prisonniers; mais c'était Bem, l'intrépide défenseur, l'homme dont on met la tête à prix, qu'il voulait avoir. Bem se tint caché quelque temps. Un jour il sort de Vienne dans un corbillard, y rentre comme cocher, prend un passeport en cette qualité, et conduit des voyageurs à Presbourg, où l'armée hongroise le reçoit à bras ouverts. Qui ne connaît ses exploits en Transylvanie! Sans argent, sans armée, car il n'avait que des hordes de toutes nations à sa suite, il est battu d'abord par Puchner. Il réforme ses bandes, les discipline, se crée des soldats, une armée, des subsides, attaque de nouveau Puchner, le met en fuite, chasse les Russes et devient le maître de la Transylvanie, après une campagne de deux mois, où malgré l'épuisement de sa santé et les douleurs de ses blessures, il s'est montré général comme Annibal et soldat comme Charles XII. »

Nous trouvons dans la même feuille le trait suivant, qui est bien dans le tour d'imagination des races de l'Europe orientale :

« L'imagination populaire s'est emparée déjà du merveilleux que présente la brillante carrière du jeune dictateur de la Hongrie. Voici

ce que l'on se raconte dans les chaumières hongroises et ce qu'on répète dans les salons de Vienne : L'empereur de Russie a envoyé à Kossuth trois sacs de blé en lui faisant dire : Compte les grains de blé que renferment ces sacs, et quand tu les auras comptés, sache que mon armée est encore plus nombreuse.

» Kossuth fit répondre : Merci pour le blé, c'est toujours une bonne chose et nous saurons en faire usage : nous avons en Hongrie trois coqs, Georgey, Dembinsky et Bem, et trois corbeaux, juillet, août et septembre, ils auront bientôt vidé les trois sacs ! Il faut savoir que les trois mois de juillet, août et septembre sont ceux où les fièvres des marais sévissent dans toute la Hongrie. »

Ajoutons que Georgey et Kossuth sont protestants. Ce fait nous revient d'un pasteur hongrois qui les connaît personnellement, et qui se trouvait dernièrement à Paris. Quant à lui, il ne prétend point pour sa part au caractère et à l'histoire héroïques de ses coreligionnaires : c'est une nature pacifique, un *bon papa* comme on dit, mais il n'en a pas moins eu ses aventures ; car pour avoir prié officiellement en faveur de l'insurrection, qui est, il paraît, populaire parmi les protestants de Hongrie, il n'avait échappé qu'à grand'peine par la fuite à la certitude d'être pendu. Une fois en sûreté, mais toujours un peu courant et mis en goût de voir du pays, il poussa tout d'un trait jusqu'à ce Paris d'où était parti le mouvement qui avait donné le branle à sa patrie. Hélas ! grand fut son désappointement. Il ne vit Paris que dans les rues et en voyageur, il n'en eut que le contact, pour ainsi dire : mais, homme simple, il en vit et il en eut assez, car n'y tenant plus, ne sachant d'ailleurs pas assez la langue pour se distraire, il prit un jour la poste pour Berlin, où nous n'espérons guère qu'il ait trouvé mieux. — « Point de sérieux, allait-il répétant, point de gravité, point de moralité : on dit que Paris est à la tête de la civilisation !.... il est à la queue ! » s'écriait en forme de conclusion notre *pasteur du Danube*.

C'est un sentiment analogue et plus fort qui fermente dans tous les cœurs en Italie. L'expression nous en arrive à la fois de deux points extrêmes et de deux personnes complètement différentes de caractère et de situation. Cette coïncidence fortuite nous a frappé.

« Ici, nous écrit de Malte une Anglaise dont les préoccupations sont avant tout religieuses et fort peu politiques, ici toutes nos sympathies sont pour la malheureuse Italie, qui cherche à secouer ses chaînes, et de toutes parts pleuvent des exécrations sur les Français pour leur conduite à Rome. Tous les partis sont d'accord pour les maudire.... Nous avons ici des Russes, des Autrichiens, des Hongrois, des Italiens : tous disent que si quelque puissance de l'Europe déclare la guerre à la France, n'importe quelles soient les opinions et les vues de cette puissance, tous les peuples se rangeront sous ses étendards pour assouvir leur haine contre les Français.... C'est un état de choses qui ne peut durer.... Si les radicaux ont le dessus, ils bouleverseront le

monde; s'ils ont le dessous, ce qui est plus probable, ils auront recours à des massacres, à des meurtres, à des trahisons, car ils sont désespérés, ils sont sans principes et ils n'ont rien à perdre : et cela dans toute l'Europe. » Au même instant, un autre correspondant sans aucun rapport avec celui-là, homme d'un esprit aussi clairvoyant que modéré, nous écrivait de la Haute-Italie, et nous faisait part, avec plus de force encore dans son langage plus contenu, d'une observation absolument identique. « La France, dit-il, nous a indignement trahis. La haine contre cette nation est aujourd'hui en Italie aussi puissante que l'est celle qu'on nourrit contre l'Autriche, si ce n'est plus. Les Italiens ont commis beaucoup d'erreurs, les mauvaises passions, les vieux péchés y ont tout perdu, mais sa cause était juste, et cet accord de l'Europe pour l'écraser crie vengeance devant Dieu et devant les hommes. »

Que résultera-t-il de là? Le peuple français est le Don Juan des nations : il en agit avec elles comme celui-ci avec ses maîtresses; il les enchante, les séduit, et les laisse. Toutes alors se rencontrent dans un concert de malédictions contre l'infidèle; mais il ne s'en inquiète guère, accoutumé qu'il est à les voir revenir à lui au premier signal. Reste la statue du Commandeur. Si jamais elle se met en marche, qui sait ce qui arrivera!

— En France, on ne sait jamais que courir des deux parts aux extrêmes. Les hommes du parti qui s'est pitoyablement enferré lui-même le 13 juin, sont furieux. Si le jeu leur revient, ils ne s'en cachent pas, ils le joueront tout autrement qu'en février, il sera sanglant; et ils ne doutent pas qu'il leur reviendra. Il est certain que le socialisme, pour être en ce moment atterré, est toujours vivant, est toujours là; il n'a été nullement converti par sa défaite; le gros du parti, malgré ses divisions intérieures, présente toujours un bloc solide au dehors, et ne se détache pas. Mais il manque de généraux, s'il ne manque pas de soldats. Il ne croit plus à ceux qui un moment se trouvèrent à sa tête. Ledru-Rollin, qui n'a su se montrer qu'orateur; Proudhon avec sa Banque du Peuple, que le peuple a vu échouer; Louis-Blanc avec son journal, *le Nouveau-Monde*, passant inaperçu, bien qu'il le date du lieu de son exil, tous sont plus ou moins démonétisés. M. Jules Favre a recueilli leur héritage à la tribune; mais ce n'est pas un chef, c'est seulement un orateur, et plus mordant qu'éloquent, plus capable d'aiguiser les questions que de passionner les idées. Le parti contraire en a, d'ailleurs, d'égaux ou de supérieurs, M. de Falloux, M. de Montalembert, M. Thiers. Ce parti a-t-il, mieux que l'autre, trouvé son chef, son chef moral et non pas seulement de position? Jusqu'ici nous ne le voyons pas. Il ne ménage pas sa victoire, il fait de la force, mais sans avoir en soi ce qu'il faut pour en faire avec grandeur et succès; il n'en a que les moyens matériels, et s'il ne rencontre pas la résistance, il provoque déjà la réflexion.

— Lamartine a pris une position intermédiaire, dont un talent plus pratique que le sien et qui serait moins uniquement dans l'intelligence et dans la parole, tirerait avantage pour lui et pour la France. Il est souffrant de rhumatismes, et habite au bois de Boulogne une maison élégante, toujours grand seigneur malgré le délabrement de sa fortune privée; délabrement avoué, puisqu'il vient de mettre en vente cette terre de Milly qu'il tenait de sa mère, et dont la conservation avait été son excuse à ses propres yeux pour publier ses *Confidences* ([1]). C'est maintenant au bois de Boulogne, disons-nous, qu'il s'est retiré dans sa tente. Il lance de là des vérités à droite et à gauche, quitte à en voir retomber quelques-unes sur lui-même. Le Président, en revanche, est traité avec une générosité que chez un autre on aurait de la peine à ne pas croire calculée; mais Lamartine a ses raisons pour ne pas se sentir embarrassé à louer. Ne fût-il pas d'un rival, ce portrait n'en est pas moins remarquable en soi, et l'un des plus curieux que l'auteur ait tracés.

« Je ne connaissais pas personnellement, dit-il, le président que la nation a placé par son vote à la tête du pouvoir exécutif. Je l'imaginais tel que mes préventions républicaines et que des fautes de jeunesse, qu'il a noblement avouées et condamnées lui-même l'autre jour en face de son ancienne prison de *Ham*, me le faisaient redouter pour mon pays; léger, remuant, ambitieux, impatient de régner. Je me trompais encore une fois; les années l'avaient mûri, les réflexions l'avaient éclairé, les adversités l'avaient transformé; les murailles d'un cachot sont la serre-chaude d'une âme enfermée, elles sèchent les fleurs, elles hâtent les fruits. J'ai vu, j'ai lu, j'ai écouté, j'ai observé, j'ai connu depuis le président de la République; je dois à la vérité de déclarer que j'ai cru apercevoir en lui un homme au niveau de sa situation actuelle, un homme à la hauteur de ses devoirs envers le pays qui lui a donné le gouvernement en lui rendant sa patrie, un homme d'Etat d'un coup-d'œil juste et serein, un bon cœur, un grand bon sens, une sincère honnêteté d'esprit, une modestie qui voile l'éclat et non la lumière. Je vous le dis parce que je le pense; je n'ai aucun intérêt à le flatter, je n'ai rien à en attendre de plus ou de moins que chacun d'entre vous. J'ai refusé souvent dans ma vie, jamais rièn demandé. Mais je crois que la République a eu la main heureuse, et qu'elle a rencontré un homme là où elle cherchait un nom! La Providence a mis sa main dans le scrutin ([2]). » Lamartine dit encore ailleurs de Louis-Napoléon. « Le président a plus gagné depuis qu'il est au pouvoir en estime réfléchie du pays qu'il n'a perdu en vociférations populaires. Sa fortune ne monte pas, mais elle s'élargit par la base. »

On reconnaît là, et partout, le médecin *Tant-Mieux* de la République.

Que cela tienne au livre ou au moment, l'*Histoire de la Révolution de* 1848 est loin d'avoir le succès de celle des *Girondins*. Elle a plus de prétention et plus de négligence. Lamartine y parle de lui à la

([1]) Voir la préface, et notre *Chronique* de janvier, p. 44 de ce volume.

([2]) *Le Conseiller du Peuple*, n° d'août.

troisième personne comme César dans ses *Commentaires* : c'est une modestie du grand homme et qui met à l'aise; mais on trouve que si *le moi est odieux*, il fût peut-être, en échange, revenu moins souvent. Cet ouvrage, au surplus, contient des renseignements précieux, bien qu'ils aient parfois le tort de se contredire d'une page à l'autre, des tableaux à grandes images, des portraits plus colorés que toujours ressemblants, et des révélations, des aveux, explicites ou implicites, de l'historien sur le drame et son principal personnage.

Le numéro d'août du *Conseiller du Peuple* a fait plus de sensation. A propos de l'idée d'un coup d'Etat, à laquelle d'ailleurs Lamartine ne croit pas, il prend à partie l'ancienne Opposition d'avant Février, M. Odilon-Barrot, M. Thiers; et il conclut par cette apostrophe : *Vous avez fait la révolution et nous avons fait la république !*

Quelqu'un nous disait dernièrement une chose juste, qu'il exprimait ainsi à peu près : M. de Lamartine et M. Thiers ont un don par lequel ils se touchent sans se ressembler, et se partagent en quelque sorte la masse des intelligences; sans rivaux chacun dans leur sphère respective, le premier a du côté de la poétique ce que le second a du côté de la prose; il a la lumière, comme celui-ci a la clarté, mais ni l'un ni l'autre n'a la profondeur.

— Il a paru résulter du procès relatif aux lettres de Benjamin Constant (voir notre dernier numéro), que Mme Récamier en a bien réellement donné une copie à Mme Louise Colet, qu'après beaucoup d'hésitations elle se sera laissé faire une douce violence, observent les malins; mais, pour répéter les termes de l'arrêt : « Attendu que, » suivant acte sous signature privée, du 17 juillet 1846, Mme Récamier » a déclaré donner à la dame Colet une copie des lettres de Benjamin » Constant et l'a confiée à elle pour en faire l'usage qu'elle jugerait *le* » *plus convenable pour sa mémoire*...., attendu, au surplus, qu'il » résulte des documens de la cause, que la volonté de la dame Réca» mier, relativement à ces lettres, a souvent varié, et que l'autorisa» tion de les publier n'a jamais été donnée d'une manière absolue; » qu'en effet, et dans les termes mêmes de l'écrit dont se prévaut la » dame Colet, le droit de celle-ci était restreint à un usage honorable » pour la mémoire de Benjamin Constant; mais que cet écrit ne lui » donnait pas une faculté de publication indéterminée et livrée au » libre arbitre de cette dame, encore moins à titre de spéculation,.... » le tribunal fait défense à la dame Colet de publier ou de faire publier » aucune lettre de Benjamin Constant à Mme Récamier. » — M. de Girardin et Mme Louise Colet ont appelé de ce jugement.

— La partie des *Mémoires* de Chateaubriand actuellement en cours de publication, est presque tout entière consacrée à Napoléon, que l'auteur suit pas à pas dans sa carrière, mais comme celui qui était autrefois chargé de faire entendre des vérités et des mots sanglans à

l'oreille du triomphateur. C'est un perpétuel *rabat-joie,* une contre-partie acharnée de l'histoire classique et populaire de l'empereur. Il y a même des choses terribles et qui font mal, soit pour celui qu'elles regardent s'il les mérite, soit aussi un peu pour celui qui les dit. Sans doute il est bon de voir le petit, le mauvais, le méchant côté des héros, le revers de ces grandes médailles frappées à coups de marteau dans la chair sanglante de l'humanité : mais en leur faisant leur procès il ne faudrait pas oublier que c'est aussi le faire à la nature humaine, et que rien n'est vraiment grand, vraiment bon, avec cette seule base-là. Et puis nous aimons assez un mot de Béranger qui nous vient en mémoire tout à point. Il s'agissait précisément de ce que le peuple mêle parfois de singulièrement faux à l'idée grandiose qu'il se fait de Napoléon, de ce qu'il y a d'outré dans le culte qu'il lui rend : — Bah! nous dit-il, cela ne revient pas si souvent : il n'y a pas à craindre que, de longtemps, le peuple se trompe sur un homme comme celui-là.

— Théophile Gautier, dans un article où il reconnaît, d'ailleurs, le mérite élevé de Charles Gleyre, reproche à ses *Bacchantes* d'avoir bu d'un *vin philosophique*. On a vu dans notre dernier numéro pourquoi les critiques goûtent peu ce vin-là.

La *Revue des Deux Mondes,* à qui l'on ne peut, certes, pas reprocher trop d'indulgence dans ses critiques, et dont le travail est non-seulement le plus développé, mais le plus sérieux de tous ceux qui ont paru sur l'Exposition de cette année, rend pleine justice au tableau de notre compatriote.

« Ce n'est pas sans une vive satisfaction, dit l'auteur de l'article, qu'après cette longue revue des médiocrités, on arrive au tableau de M. Gleyre. Au moins allons-nous enfin trouver à louer. La *danse des Bacchantes* de cet artiste, conçue et exécutée dans le goût de Poussin, est le seul tableau d'histoire digne de ce nom qui soit au salon, le seul où revivent les grandes qualités de composition, de méthode, de dessin, qui constituent les maîtres. Dans cette œuvre poétiquement conçue et savamment combinée, toutes les parties sont étudiées avec un soin religieux. M. Gleyre respecte trop son art pour rien livrer à l'aventure. Tout ce qu'il fait est voulu et cherché, et dans les moindres détails on sent l'effort d'un esprit difficile et souvent mécontent de lui-même. C'est le propre du vrai talent. M. Gleyre est frère d'André Chénier, dont il rappelle la laborieuse correction, le rythme précieux et le pur sentiment antique. Il a ressuscité la Grèce sur la toile, comme le chantre de l'*Oarystès* l'a ressuscitée dans ses vers, et sa *danse des Bacchantes* semble empruntée à un bas-relief de Phidias ou à une strophe de Pindare, » etc., etc.

— Nous avons déjà annoncé les *Conférences sur le christianisme dans son application aux questions sociales*, par M. Edmond de Pressensé. Elles viennent de paraître, et des hommes d'une intelligence d'élite et d'un nom connu dans les lettres leur ont fait l'accueil

le plus distingué. Pour en donner une idée suffisante, il nous faudrait entrer dans des développemens hors de notre cadre, et à coup sûr bien moins intéressans que le livre lui-même. Plein de vie et de pensée, l'auteur entre tout droit, hardiment, dans le grand problème de notre temps, dans la préoccupation immense des esprits sérieux, croyans ou non. Sans quitter de l'œil la Bible et sans cesser d'en annoncer le grand mystère de salut, M. de Pressensé a trouvé, dans son sujet, le moyen d'atteindre tout le monde et d'entamer la discussion de principes avec ses adversaires de tous les camps : puisse-t-il, en effet, « les persuader que la cause de Dieu et la cause de l'humanité sont une ! » Le repos de notre génération dépend du sort de cette idée.

Dans le développement du principe de charité, dans la prédominance à lui accorder dans les croyances religieuses et les institutions sociales, M. de Pressensé espère que se trouvera cette illumination d'un côté nouveau de l'Evangile qui doit lui concilier et lui faire réaliser toutes les aspirations philosophiques du besoin de progrès. En conséquence, il examine l'une après l'autre toutes les écoles, socialistes, anti-socialistes, catholiques, protestantes, avec cette pierre de touche du principe de la charité. Cette analyse est le côté vraiment neuf et fécond de l'ouvrage. Nous ne pouvons le suivre dans cette ingénieuse poursuite où se déroulent l'un après l'autre les systèmes de MM. Lamennais, Pierre Leroux, Fourier, Louis Blanc et Proudhon ; puis les écrits de MM. Cousin, Thiers, Mignet ; l'école de Buchez ; le protestantisme et son insuffisance ; le catholicisme et son socialisme forcé. Nous nous bornerons à citer, parmi tant de pages heureuses de couleur, de vivacité et d'expression, une page presque au hasard, pour montrer comment la parole nette et vivante dessine fidèlement les contours de l'analyse philosophique.

« Il ne faut pas se le dissimuler, le panthéisme n'est pas un accident de notre époque, il en est le trait caractéristique ; la philosophie socialiste qui le reproduit parmi nous est dans le grand courant du siècle..... Maintenant il ne nous reste plus qu'à voir comment ce panthéisme socialiste est fatal à la question sociale, comment il en retarde indéfiniment la solution, et pour cela il nous suffit de prouver qu'il est fatal au principe de charité.

» L'amour, la charité dans l'homme, ne peut reposer que sur l'amour divin. Quand son Dieu est un Dieu d'amour, il comprend que le dévouement est sa loi, et il organise la société en conséquence. Or, Messieurs, le dieu du panthéisme, le dieu du socialisme peut-il aimer ? Où est-il d'abord ? Où puis-je le trouver ? Il est ici, il est là, me dira-t-on, partout où vous voulez, puisqu'il n'y a que lui dans l'univers. Mais c'est précisément pour cela qu'il ne peut pas aimer. Aimer, c'est se donner à un autre, et où est cet autre auquel se donnerait cette divinité indéfinie qui ne trouve que soi dans tous les mondes ? Elle ne peut que se repaître éternellement d'elle-même. En dehors de ce moi

solitaire et universel; il n'y a rien, et la vie divine n'est plus qu'un égoïsme immense. Et quand même ce dieu étrange se trouverait en face d'êtres vraiment différents de lui, il ne pourrait se donner à eux : pour qu'il se donnât, il faudrait qu'il fût libre, qu'il eût le droit d'avoir une volonté, et ce droit on le lui a ravi en lui enlevant toute personnalité. On l'a morcelé à l'infini, on a fait comme une poussière de dieu répandue en innombrables parcelles. Qu'on me montre comment on parviendra à les réunir, à en faire un tout vivant, et alors je croirai que le dieu panthéiste peut m'aimer. Lui m'aimer ! Mais il ne pourrait pas même me le dire, jamais il n'a prononcé une parole qui fût à lui. Il est muet comme ces espaces infinis qui le déroulent et le dérouleront éternellement. »

— On vient de retrouver, dans la bibliothèque de La Flèche, des vers inédits de Bossuet. Ils sont bien de lui : outre les preuves positives, c'est sa voix, c'est son aile. Il suffit de l'entendre s'élever à Dieu pour en être convaincu.

Plus je pousse vers toi ma sublime pensée,
Plus de ta majesté je la sens surpassée,
Se confondre elle-même et tomber sans retour.
Je t'approche en tremblant, lumière inaccessible ;
Et sans voir dans son fond l'être incompréhensible,
Par un vol étonné, je m'agite à l'entour.

Cessez : qu'espérez-vous de vos incertitudes,
Vains pensers, vains efforts, inutiles études ?
C'est assez qu'il ait dit : Je suis celui qui suis ;
Il est tout, il n'est rien de tout ce que je pense,
Avec ces mots profonds j'adore son essence,
Et sans y raisonner, en croyant je poursuis.

Ces deux strophes peuvent soutenir le parallèle, et c'est tout dire, avec les plus éloquents morceaux des *Sermons* et des *Oraisons funèbres*. Nous ne savons même si la prose eût pu le dire si bien, de pensée et de forme, que ce seul vers :

Il est tout, il n'est rien de tout ce que je pense.

C'est là ce qu'on appelait autrefois du sublime, et ce dont les auteurs du grand siècle paraissent avoir gardé le secret.

SUISSE.

(La lettre suivante est en quelque sorte le complément de l'article étendu *Revue de l'Exposition de peinture à Neuchâtel*, qui a paru dans notre livraison de juin dernier. On y lira l'appréciation méritée des deux tableaux de

M. Tschaggeny, arrivés après la clôture de notre exposition, et qui se trouvent maintenant à celle de Genève).

A Monsieur Ch. B.

Mon cher ami,

J'ai passé à Neuchâtel et vous n'y étiez pas; vous allez y revenir et je n'y serai plus. Ainsi va le monde. Ce mécompte vous sera-t-il sensible? je me permets d'en douter. Au plus vous direz : c'est dommage. Puis, en fredonnant quelque vieux refrain, vous repartirez pour une solitaire promenade le long du bois.

Je suis moins philosophe; *j'ai été contrarié comme tout,* suivant l'expression d'un personnage de Gavarni, et, pour me venger, je veux que vous le soyez un peu à votre tour.

Apprenez donc que vous n'avez pas seulement perdu l'honneur et l'agrément de ma compagnie; vous avez manqué, ce qui vaut mieux et ce qui se retrouvera moins aisément, la visite d'un bon tableau, que dis-je, de deux tableaux fort remarquables, et peut-être ne les rencontrerez-vous jamais.

Ces ouvrages sont ceux que M. Edmond Tschaggeny, notre compatriote de Bruxelles, avait destinés à notre exposition. J'ignore les aventures de leur longue odyssée sur les bords du Rhin. Séduits par les chants des syrènes germaniques, ou retenus dans l'antre d'un cyclope-burgrave, au lieu d'arriver au commencement de juin, ils ne sont parvenus à Neuchâtel que vers la fin de juillet. Les timbres des lettres de voitures et les estampilles des douanes qu'ils ont franchies (les Carybde et les Scylla de notre époque) nous diront peut-être quelque jour, le secret de leur voyage laborieux. Pour moi je ne puis que vous annoncer leur passage d'un jour sur cette terre promise de la patrie, où nous espérions les garder avec nous.

Le plus grand de ces tableaux représente un taureau furieux poursuivant une femme avec un enfant dans ses bras. Uu dogue complète la composition; il se lance hardiment vers la bête au large front, comme pour attirer à lui toute sa rage.

Lequel aimeriez-vous mieux je vous prie, de vous entendre condamner à peindre un pareil sujet ou d'être à la place de cette mère effrayée? Pour moi, je n'hésite pas, je préférerais les risques de la chasse; de bonnes jambes, un incident secourable, un arbre, un mur, une feinte adroite... au pis aller la ressource de faire le mort, ou de prendre le monstre par la queue... et me voilà hors d'affaire.

Il y a des lièvres qui meurent de vieillesse, en défit des Briffaut et des Tayaut, les plus habiles; j'ai connu bien des taureaux à mauvaise réputation, j'ai parcouru bien des pâturages signalés comme dangereux, j'ai entendu parler de bien des peurs colossales, et jamais je n'ai appris qu'aucun malheur réel de ce genre soit arrivé dans nos montagnes....

Mais peindre cette scène, telle que nous l'avons tous rêvée bien des fois, lorsque avisant de loin, au milieu du troupeau, l'animal suspect, nous faisions un long et prudent détour.... Voilà l'entreprise effrayante, voilà la lutte herculéenne.

M. Tschaggeny n'a pas craint de l'aborder et il a bien fait de s'avancer bravement, sur la foi du vieil adage : *Audaces fortuna juvat.*

Je dois l'en remercier doublement, pour l'heureuse occasion qu'il me fournit ici d'employer le dernier lambeau de latin, hélas! qui reste dans ma besace, et pour le charme tragique que m'a fait éprouver son drame. Ceci est le point capital toutefois, je n'ai pas besoin de le dire. Il est difficile en effet de rester impassible devant la tableau de M. T. — La pauvre mère éperdue a beau serrer son enfant sur sa poitrine; elle a beau fuir en appelant au secours, l'ennemi la presse, son élan est plus impétueux; déjà sans doute il l'eût atteinte, si ce dogue dévoué, l'honneur des *mâtins*, n'arrêtait à chaque instant sa course. On voit, on devine l'embarras du taureau. Le jupon rouge de la paysanne l'excite et l'attire, mais le dogue le harcèle et l'ennuie, et tout en galoppant à fond de train, il plie son col épais, et dirige sa corne redoutable vers cet adversaire dont la bravoure va permettre peut-être à sa maîtresse de franchir ce petit ruisseau et d'atteindre un territoire neutre.

Il y a de la vérité et de la force dans cet ouvrage. Le taureau est bien furieux, la femme bien effrayée, le chien bien intrépide. L'ensemble et les détails sont étudiés avec beaucoup de soin et rendus *con amore.* — La couleur est belle et brillante, on sent l'école flamande. — Le peintre a tiré bon parti d'un effet de lumière éclatant sur un fond sombre et nuageux. — Je vous le répète : Vous avez perdu beaucoup et vous ne pouvez trop déplorer votre absence.

Je vous devine : pour vous consoler, vous allez me demander si cette peinture est sans défauts, s'il n'y a pas un trait à reprendre; rien à dire sur cette composition un peu horizontale, etc., etc.

Eh oui! il n'y a pas d'ouvrages parfaits, et certainement les grands démolisseurs des grands feuilletons ne perdraient pas plus cette occasion qu'une autre d'épancher leur bile et d'étaler leur prétendu savoir, — mais je ne suis pas de ces gens et pour bien des causes. Il me suffit de saluer avec reconnaissance les œuvres qui me touchent du bon côté. Celle-ci m'a fait passer une heure intéressante et m'a laissé le désir de la revoir encore. Que demander de plus?

Je me souviens que lorsque Brascassat ébauchait son combat de taureaux (vous voyez que cette anecdote ne sort pas du sujet et M. Tschaggeny ne se plaindra pas du rapprochement, j'espère), ses amis, ses visiteurs habituels ne tarissaient pas en conseils (les conseils sont faciles... à donner) : Si vous mettiez cet animal de face, au lieu de le dessiner de profil; ceci ne vaudrait-il pas mieux autrement... et

ainsi de tout. Grande était l'anxiété du peintre. Que fit-il, il ferma la porte, suivit son inspiration et créa un chef-d'œuvre.

Il est difficile en effet, à quiconque n'est pas du métier, de comprendre par quelles transformations un tableau a passé avant d'arriver à la forme définitive; souvent il arrive que les changements qui paraissent les plus heureux ont été essayés, et qu'il a fallu y renoncer. Tout a été calculé, tenté, et tout est lié si bien que la moindre pierre dérangée à la voûte la ferait crouler. Laissez la maison bâtie, et l'architecte bientôt, sur un autre plan, essaiera d'en construire une meilleure.

Puisque j'ai parlé de M. Brascassat, le seul conseil que je me permettrai de donner à M. E. T., c'est celui de ne reculer, à l'exemple de ce maître, devant aucun effort, devant aucune peine pour étudier et étudier sans cesse les modèles indociles qu'il a choisis pour les héros de ses ouvrages.

Si ce taureau vous donne le frisson, si cette mère éplorée ébranle la délicatesse de vos nerfs, tout à côté voici du même pinceau l'idylle primitive, la scène éternellement attrayante, le tableau champêtre toujours doux à l'œil et au cœur. Une verte campagne, une jeune fille et trois moutons, il n'en faut pas davantage pour retenir le regard et faire longtemps rêver. Pour vous, citadin, qui faites profession d'aimer la vie pastorale, cette toile encore doit être un regret. Puis il en est un autre que vous partagerez avec moi, le regret de n'avoir pas eu ces toiles à notre exposition. Par *leur genre* elles eussent pour ainsi dire complété la réunion, et leur mérite les eût fait apprécier vivement de tous les amateurs. Ces deux tableaux sont maintenant à Genève; quelque correspondant vous en donnera des nouvelles, — et je ne doute pas qu'il ne vous confirme l'impression favorable que j'en ai reçue.

Une autre fois nous serons plus heureux, j'espère : je vous engage à faire demander à M. Tschaggeny de ne pas se décourager, et de se souvenir encore dans ses travaux de la patrie neuchâteloise. Et si, comme je le crois, il a un frère également artiste, adressez-lui la même invitation. Plus et mieux dans notre petite pléiade artistique.

F. B.

EXPOSITION DE PEINTURE A GENÈVE [1].

Tableaux d'histoire. — Peinture de genre. — Paysages. — Portraits. — Peinture sur porcelaine et émaux.

Genève, 6 Août 1849.

Notre exhibition bisannuelle des produits des beaux-arts est ouverte depuis quelques jours. Le livret nous offre 221 morceaux, ce qui n'est

([1]) Grâce à l'obligeance de l'un de nos collaborateurs, nous sommes en mesure d'entretenir nos lecteurs, déjà ce mois-ci, de l'exposition de peinture

pas trop mal, vu le temps et les circonstances. On attend encore quelques ouvrages arriérés, entr'autres le buste du général Dufour par Pradier, qui habite en ce moment sa ville natale. Essayons de signaler les principales toiles aux lecteurs de cette *Revue*, laissant de côté tout ce qui n'offre rien de saillant.

MM. Hornung et Lugardon font les principaux frais de la peinture historique, genevoise et suisse. Le premier nous a offert le portrait de Besançon Hugues, ce chef du parti huguenot qui travailla avec tant de constance à l'union de Genève à la Suisse. C'est un immense torse de fantaisie beaucoup plus grand que nature, qui offre les qualités et les défauts de la peinture de M. Hornung. Besançon Hugues, la main sur son épée à coquille, montre le traité d'alliance conclu entre les trois villes de Genève, Berne et Fribourg. A vrai dire nous lui trouvons l'air un peu trop matamore pour un négociateur. C'est plutôt un maître d'armes colossal. Au reste, c'est le type déjà reproduit plusieurs fois par le même artiste. M. Hornung a été plus heureux dans son tableau représentant Théodore de Bèze expliquant la Bible au jeune Henri de Navarre, en présence de sa mère Jeanne d'Albret. L'impatience du jeune Henri, qui montre peu d'attention à la lecture et qui tient ses yeux curieusement fixés sur un tableau de bataille, est bien rendue. M. Hornung s'est inspiré, pour les figures, des portraits de Jeanne d'Albret et de son fils, envoyés par la reine de Navarre à l'académie de Genève. C'est une bonne page à ajouter à la série de tableaux historiques de la réforme que l'on doit à cet artiste.

M. Lugardon, en fait d'histoire, ne nous donne qu'une copie réduite de sa *Prise du château de Rossberg*, qui figurait déjà à l'exposition du Louvre en 1831. Cet ouvrage est donc suffisamment connu. M. Straub a réduit aussi à de petites dimensions sa scène du lendemain de l'Escalade.

Nous retrouvons encore MM. Hornung et Lugardon parmi les peintres de genre. Le premier mérite des éloges pour son *Troubadour dans les Alpes de la Savoie*, et le second a droit à une mention des plus honorables pour son tableau déjà connu du *dernier jour d'un condamné*. La figure du camaldule qui voit mourir ce scélérat dans l'impénitence finale, est admirablement rendue. Les *pâtres des Alpes au tombeau de leur père* offrent plusieurs des qualités de noblesse et de sentiment qui distinguaient éminemment Léopold Robert. On voit que M. Lugardon a étudié en Italie sous ce grand maître.

Le nom de Léopold fait songer à son frère Aurèle, qui s'est surpassé cette fois dans un *Intérieur d'église*. Ce beau tableau nous a rappelé ce passage des lettres de Georges Sand, où le voyageur, arrivé dans une chapelle élevée au milieu des Alpes dans le village natal de Canova, plonge, à travers les flots de lumière, sur la chaîne des montagnes lointaines. Heureux qui possédera le tableau de M. Aurèle Robert! Il faut s'empresser de citer M. Van Muyden, puis MM. Hébert et Humbert, dès qu'il est question de peinture de genre. Le premier est

à Genève, dont nous n'espérions pas pouvoir rendre compte avant le numéro de Septembre. L'esquisse rapide que nous publions ici ne parle guère que des tableaux principaux. Peut-être pourrons-nous compléter ce rendu-compte en Septembre, et faire alors plus de réserves. *(Note de la Réd.)*

arrivé à une simplicité presque *raphaélesque* dans cette *mère allaitant son enfant*, dont l'appréciation est déjà consignée dans cette *Revue*, page 343 de ce volume. Les petits tableaux de M. Hébert, une *halte*, un *pâtre*, une *italienne*, un *solitaire au bord de l'eau*, ont mille jolies qualités. Moins de sécheresse peut-être et ils seraient mieux encore. Quant à M. Humbert, ses animaux et surtout ses moutons et ses brebis rappellent les bons ouvrages de Roos de Tivoli.

Nous avons hâte d'arriver aux paysages et surtout à ce magnifique *Lac des Quatre-Cantons* de Calame, qui est la pièce capitale de l'exposition. Cet artiste éminent est en progrès perpétuel. Les uns, dans ce nouveau chef-d'œuvre, admirent avant tout les premiers plans, d'autres donnent la préférence aux plans lointains. Concluons de là qu'il y a de belles qualités dans les uns et dans les autres. Peut-être, si nous avions à prononcer, émettrions-nous la crainte de voir les tons si admirablement fondus du ciel et des montagnes, perdre avec le temps quelque chose de leur délicatesse et de leur fraîcheur. Quoi qu'il en soit, jamais M. Calame n'a été si près de Claude Lorrain que dans cette grande toile (1). Le même artiste a encore exposé un grand dessin au fusain et une grande eau-forte, qui prouvent ses incessantes et laborieuses études dans toutes les directions.

M. Diday, que l'on a coutume de mettre à côté de M. Calame, a trois tableaux à l'exposition, deux de grandeur moyenne, le *Pied du grand Eiger* et la *Forêt de Finge en Valais*, un troisième plus petit, des *baigneuses*. Tous trois attestent chez M. Diday de constans efforts. S'il n'a pas produit cette année-ci une page éclatante comme son émule, il est homme à prendre sa revanche au premier jour.

En fait de paysage il faut citer des premiers M. Menn, qui est peut-être le premier coloriste de l'école genevoise. Les tableaux du *Vallon*, des *murs de Rome*, du *brouillard*, ont toutes les belles qualités des Flamands.

M. Bonnet, de Lausanne, est un peintre très-spirituel. Ses vues intérieures de Rome, son *Election de Pie IX*, remplies de petites figure. innombrables comme celle de Callot, sont touchées avec une aisancs étonnante. Les qualités de MM. Menn et Bonnet réunies, feraient un artiste du premier ordre. L'un a plus de coleur, l'autre plus de dessine

Comme le paysage constitue le fond de l'école genevoise, on comprend que les paysagistes dominent au salon de Genève. Tous suivent invariablement l'un des deux maîtres, MM. Calame ou Diday. Aussi comptons-nous au livret près de deux douzaines d'artistes indiqués comme leurs élèves. De là quelque monotonie dans les produits. Il n'est pas donné à chacun d'aller à Corinthe, et nous craignons presque que les grands et légitimes succès des deux chefs d'école n'aient fait faire fausse route à quelques imitateurs. Quand par hasard des paysagistes du dehors, tels que M. Léon Berthoud, dont les toiles décèlent un talent original, quand MM. Bryner ou Krusemans s'aventu-

(1) Pour donner une idée de l'effet que produit la *vue du lac des Quatre-Cantons*, nous citerons le jugement de Pradier. Il disait : « Si trois mille francs et son buste en marbre pouvaient aller à M. Calame, je serais heureux de les lui offrir contre cette toile. » Nous voudrions que le marché se fît, ne fut-ce que pour avoir l'image d'un grand artiste, de la main d'un grand artiste, tous deux compatriotes.

rent au milieu de ces produits par trop uniformes, ils sont sûrs d'être remarqués, ne fût-ce qu'à cause du contraste. M. Guigon, parmi les Genevois, fait exception à cette tendance copiste. Il tient toujours honorablement son rang parmi les artistes originaux. Son *Lac Lioson* près des Ormonts, est la reproduction exquise de la nature des Alpes vaudoises. Que de fraîcheur dans cette eau et dans ces herbages !

Les portraits, comme toujours, abondent. Ceux au pastel de Mlle Fanny Richard ont emporté la palme. C'est, au dire de chacun, une des choses hors ligne dans l'exposition. Liotard revit dans sa compatriote, et ce grand peintre tressaillerait d'aise en se voyant si dignement continué. Les portraits de M. le professeur A. Favre, de Mme et de M. de Pourtalès-Saladin emportent surtout les suffrages. C'est un concert perpétuel d'admiration autour de ces pastels prestigieux, grands comme nature. Mme Munier a aussi quelques bons portraits dans la même manière. Les portraits à l'huile sont inférieurs, même les deux portraits de jeunes filles, pourtant très-remarquables, de M. Grosclaude. Ceux de M. Bonjour ont les qualités inhérentes et les défauts de cet artiste : une extrême fidélité, une parfaite ressemblance, mais un peu de prosaïsme et quelque chose de vulgaire. Les portraits de M. le professeur Wartmann par M. d'Albert Durade, et de M. le professeur Richard par M. Gévril, tous deux d'une grande ressemblance, donnent prise à des critiques opposées : le premier est trop mignard, trop léché : le second nous semble peint trop sans-façon.

Mlle Nancy Mérienne a exposé de charmans portraits au pastel imitant l'aquarelle.

Terminons cette courte revue en disant quelques mots sur un genre qui joue naturellement un certain rôle dans la peinture genevoise, à cause de la fabrique et que son utilité même a ennobli, la peinture sur émail. Les artistes genevois qui cultivent cette branche peuvent cette fois-ci, comme aux expositions précédentes, s'inspirer des œuvres du grand maître, M. Abraham Constantin. Cet artiste éminent aura tantôt reproduit sur porcelaine l'œuvre entier de Raphaël. Après avoir recueilli, sur ses plaques magiques, tout ce que l'Italie renferme de ce peintre immortel, M. Constantin est allé récemment à Dresde copier la Vierge du musée de cette ville. Espérons qu'avant peu nous serons admis à jouir de cette étonnante reproduction qui couronnera dignement le monument impérissable élevé par le peintre genevois au peintre romain. En attendant, admirons la *Madone au livre*, cette copie faite à Pérouse, d'une des plus parfaites créations du génie encore adolescent de Raphaël; admirons encore cette *Psyché* de la Farnésine où se déploie le talent plus mûr du peintre divin; et enfin cette *Thétis* dans laquelle M. Constantin, après s'être si longtemps nourri de l'idée du beau qui repose au fond de tout ce qui est sorti de la palette de l'artiste d'Urbin, a voulu la réaliser dans une œuvre à lui. Il faut savoir gré à l'artiste genevois de ce qu'il n'a pas reculé devant une comparaison écrasante pour tout autre que pour lui. Il a voulu sans doute mettre les jeunes peintres de sa patrie, trop enclins à retracer la nature réelle et matérielle, sur la route de l'art idéal. Sachons-lui gré de cette pensée vraiment esthétique et relevée.

M. Counis, dans sa copie sur émail de *Pygmalion et Galatée*, a rendu Girodet avec une rare fidélité. Il est impossible de donner une meilleure idée de l'original. Mentionnons aussi avec de justes éloges les émaux de M. Léonard Hess, et une copie de *Mieris* de M. Gaudin.

La sculpture ne figure encore que pour deux morceaux à l'exposition de Genève. Ce sont deux modèles de M. Dorcière ; l'un est un candelabre représentant la Foi, l'Espérance et la Charité.

Comme nous nous sommes imposé la tâche de mentionner ce qu'il y a de plus remarquable dans chaque genre, nous n'aurons garde d'oublier les beaux dessins à la plume de M. Burdallet.

Post-Scriptum. Lundi 13 août, les salles de l'exposition ont été rouvertes avec quelques changements dans l'emplacement des tableaux. Plusieurs toiles, qui d'abord avaient été reléguées dans des coins peu favorables, sont descendues à un jour meilleur. Il faut applaudir à cette justice distributive qui néanmoins ne mène qu'à la confirmation des jugements rendus. Ainsi le grand tableau de Calame, pour être aller voyager vers le fond du salon principal, n'en est que mieux venu à dire avec ce grand seigneur dont parle Sancho Pança : « Apprenez qu'avec moi il n'y a pas de compliments à faire, et qu'à quelque place que l'on me mette je serai toujours le premier. »

L'exposition s'est enrichie de quelques nouveaux tableaux, entr'autres de deux sujets d'animaux de M. Edmond Tschaggeny qui de prime abord a conquis les suffrages des connaisseurs.)Voir la lettre qui précède cet article).

Parmi les étrangers exposants, la justice non moins que la courtoisie veulent que l'on cite M. Leleux et son *Casador andaloux*. M. Leleux est un des artistes privilégiés par la critique de M. Théophile Gauthier. Il y a en effet du Rembrandt dans sa composition, mais pas assez pourtant pour le mettre à côté du grand maître Flamand. En disant trop on risque de ne rien dire. C'est comme quand M. Théophile place Mademoiselle Rosa Bonheur au dessus de Paul Potter. M. Manzoni de Milan, dans les *Orphelins du combattant Lombard* a trouvé un sujet émouvant. Ici l'idée rachète amplement un peu de gaucherie dans l'exécution. Enfin les sujets napolitains de M. de Regny réclamant aussi une mention particulière.

On s'empresse d'aller voir chez M. Bonjour *une jeune femme à sa toilette* qui a été refusée par le jury. C'est sans contredit ce que cet artiste intéressant a réussi de mieux jusqu'ici comme *faire*. Il est dommage que cette peinture ait été écartée comme un peu trop décolletée par des experts dont nous apprécions les motifs. M. Bonjour, qui avait eu une tendance à saisir la nature vulgaire un peu trop sur le fait, avait pris cette fois-ci une revanche d'artiste. » E.-H. G.

MÉLANGES.

BLUETTES ET BOUTADES.

— Si l'auteur d'une lettre anonyme malveillante cache à la seule personne à qui il l'adresse, le nom qu'il porte, il reçoit de tout le monde celui de *lâche* qu'il mérite (1).

(1) Réponse à une missive anonyme que l'auteur a reçue venant d'Yverdon.

— L'égoïste dans tout ce qui l'entoure voit un grand cadre dont il s'estime le portrait.

— Diogène toujours au fond d'un tonneau a témoigné en faveur des buveurs qu'on peut trouver la raison où chacun dit qu'ils la perdent.

— L'athéisme est moins la croyance que le refuge des mauvaises consciences.

— Couper la parole à nombre d'orateurs c'est couper une sottise en deux.

— Le pédant aime à prôner les auteurs abstraits; à l'éloge qu'il fait de leur profondeur, s'allie toujours un peu celui de son intelligence.

— Le médecin le meilleur est à coup sûr celui dont on n'a pas besoin.

— Vieillard, auprès d'une jeune femme sache lui faire oublier ton âge mais ne l'oublie jamais toi-même.

— Il en coûte moins de prêter à ses amis des qualités que des écus.

PETITSENN.



LES DEUX VOIX.

(Imité de l'allemand.)

La nuit brillait dans sa sérénité,
Et, sur les monts et sur la vaste plaine,
La lune au loin répandait sa clarté,
Et j'entendais en cette nuit sereine,
Deux voix, la voix des flots, la voix humaine.

Les flots disaient : « Eh ! quoi, couler toujours !
» Ne point pouvoir, dans l'éternel voyage,
» Se reposer au travers de ses jours,
» Goûter la joie et les douces amours,
» La longue paix d'un long pélerinage! »

Et l'autre voix s'écriait : « O malheur !
» Dieu ! que ne puis-je, au courant de ce monde,
» Voir comme un flot s'écouler la douleur,
» Descendre et fuir, comme s'enfuit cette onde,
» Rapide et fière en sa course profonde ! »

Silencieux, j'écoutais tour à tour
De ces deux voix la plainte et la prière,
Et cependant déjà naissait le jour,
L'astre des nuits pâlissait à son tour
Et le matin ramenait la lumière.

JULES VUY.

Bords de l'Arve.

LE LAC DE BIENNE.

A d'autres ces lacs en tourmente,
Où toujours la vague écumante
Couvre les rives de débris;
A nous ce flot pur et tranquille,
A la rame toujours docile,
Avec ses deux ilots fleuris.

Le ciel à ton heureux rivage
A voulu donner en partage
Ses trésors les plus précieux :
Coteaux que des vignes couronnent;
Villes riantes, qu'environnent
Arbres touffus, gazons joyeux.

Pour éterniser ta mémoire,
Mon beau lac, une grande gloire
A jamais t'a mis en honneur :

Sous cet ombrage solitaire,
Rousseau vint oublier la terre
Pour cueillir un jour de bonheur.

XAVIER KOHLER.

IMPRESSION D'AUTOMNE.

A M. Louis Vallette.

Du printemps qui n'est plus effeuillant la couronne,
Déjà le vent partout a soufflé monotone,
La nature a jauni dans les bois, dans les champs,
Mais je t'aime toujours, dernier soleil d'automne,
Pauvre oiseau fugitif, j'aime tes derniers chants!

Ah! ces chants de l'exil, éphémère harmonie
Au pâle ciel d'automne intimément unie,
Rappelant d'autres jours me font rêver longtemps;
Je vois dans un rayon la lumière infinie,
Une feuille encor verte est pour moi le printemps!

JULES VUY.

Bords de l'Arve.

BIBLIOGRAPHIE.

DE LA QUESTION RELIGIEUSE DANS LE CANTON DE VAUD. Essai d'une solution de cette question par L. Jottrand, ancien membre du Congrès national belge. Mémoire couronné. Lausanne, chez G. Bridel; Genève, chez J. Cherbuliez et veuve Berroud et Guers; Neuchâtel, chez J.-P. Michaud, prix : 2 fr. de Fr.

On se souvient du prix proposé par M. Haldimand « pour le meilleur écrit » populaire sur les lois et les actes par lesquels la liberté des cultes est

» frappée dans le canton de Vaud, et sur les effets de la persécution reli-
» gieuse relativement à la morale publique et aux intérêts généraux d'un
» peuple.» Des trente-un mémoires envoyés à ce concours, ceux de M. Jottrand et de M. Girard, à Bâle, ont été jugés les meilleurs et couronnés. Sans connaître les autres mémoires, et pour ne parler que de celui qui vient d'être publié, nous pouvons dire que ce choix honore le jury; car à coup sûr aucun des écrits présentés n'est composé avec plus d'impartialité et de modération; spectateur éloigné et désintéressé de la singulière pièce qui se joue au canton de Vaud, M. Jottrand nous envoie de Bruxelles un jugement sain et froid sur ces évènemens, jugement qui est déjà celui de l'histoire. L'écrit dont nous parlons, et dont le titre aussi bien que l'occasion semble annoncer une dissertation ou un pamphlet, est avant tout une œuvre historique consciencieuse. Pour la première fois peut-être les évènemens ecclésiastiques survenus au canton de Vaud depuis 1845 ont été racontés du point de vue élevé qui sied à l'histoire, sans trace de passion ni même de trop chaud intérêt pour un parti ou pour un autre; pour la première fois ces faits sont présentés dans leurs rapports avec l'état actuel de la liberté religieuse dans les autres pays, et avec la législation antérieure du canton de Vaud, laquelle, comme le montre M. Jottrand, avait forgé d'avance, contre l'Eglise et la liberté de conscience, les armes que le nouveau gouvernement vaudois n'a fait que mettre en usage. Parfaitement orientés par M. Jottrand dans l'appréciation de ces faits, nous avons senti notre intérêt se réveiller pour un sujet déjà un peu vieux et qui depuis un an a cédé à d'autres sa part de la curiosité publique. Il sera intéressant de comparer, sur un sujet aussi important, l'écrit que nous annonçons aujourd'hui avec celui que va publier M. Girard, et que l'on dit d'une nature différente. Tous deux sont destinés à concourir à la même œuvre, et l'on peut en attendre de bons fruits.

LES DEUX ÉGLISES, Lausanne, librairie Bridel; Neuchâtel, chez J.-P. Michaud; Genève, chez veuve Biroud et Guers. 1849. Prix : 3 1/4 batz.

On ne doit pas chercher dans cet écrit une discussion générale sur la question si considérable des Eglises *nationales* et des Eglises *libres*. Le débat y est limité à la situation religieuse dans le canton de Vaud. Sans doute que la pensée de l'auteur, dont nous ignorons du reste le nom, va au delà de ce cercle restreint, et embrasse dans ses espérances, pour l'avenir du christianisme, l'entière séparation de l'Eglise d'avec l'Etat. Mais certes, dans ses modestes proportions, la lutte au canton de Vaud mérite bien de fixer l'attention; et quelle que soit la diversité des jugements sur l'origine de cette révolution ecclésiastique, chacun comprend qu'il se fait dans ce pays des expériences nombreuses qui ne manqueront pas d'éclairer ailleurs un bon nombre d'esprits. — Le *choix* à faire entre les deux Eglises principales, tel est le sujet traité dans cet ouvrage, et voici les points sur lesquels porte l'appréciation de l'écrivain et qui, pour lui, sont les vraies conditions d'une Eglise : *prédication pure et complète des vérités chrétiennes, culte édifiant, organisation propre à tenir la conscience éveillée.* — L'auteur pense que les caractères des deux Eglises sont aujourd'hui suffisamment prononcés, pour qu'il soit possible de se déterminer avec pleine connaissance de cause. La comparaison, telle qu'il l'établit dans un langage simple et modéré, est à tous égards à l'avantage de l'Eglise libre. Nos sympathies sont d'accord avec ces conclusions; cependant, nous l'avouons, la démonstration ne nous a

pas paru toujours bien concluante. Nous avons cherché des faits, sinon très nombreux, du moins très précis et définitifs, qui s'étant passés depuis la démission, autorisent le jugement sans appel que prononce notre auteur. Il est vrai qu'en matière de liberté religieuse, la conduite du pouvoir est inouïe; mais les chrétiens de l'Eglise nationale sont-ils donc complices de la persécution? ne serait-ce pas une exagération cruelle que de les en accuser? On peut concevoir que tout en gémissant des coups qui frappent l'Eglise libre, ils ne se décident pas à entrer dans celle-ci, gagnés par des raisonnements semblables à ceux de l'écrit dont nous parlons et qui reposent essentiellement sur des *prévisions* défavorables à leur Eglise, sur des *possibilités* encore éloignées et sur des lacunes d'organisation acceptées naguères par leurs adversaires. L'attrait de formes ecclésiatiques nouvelles qui, à leurs yeux, ont besoin de passer de la Constitution écrite dans le domaine des faits réels, vivants, permanents, n'est pas assez puissant pour les entraîner sans retour. Nous ne croyons donc pas que le moment soit venu où plusieurs répondront à l'appel qui leur est adressé par l'intéressant écrit que nous annonçons.

LES PANIERS. Poème patois, par Ferdinand Raspieler, curé de Courroux. Précédé d'une étude littéraire sur quelques poésies en patois de l'ancien Evêché de Bâle. (Extrait des archives de la Société jurassienne d'Emulation). Prix 20 batz. Porrentruy, 1849, chez M. X. Kohler, professeur, et à Neuchâtel au bureau de cette *Revue*.

Les *Paniers*, (c'est-à-dire les Vertugadins) sont un poème satirique, composé vers le milieu du siècle passé, par un curé du Jura bernois, et écrit dans le patois jusqu'ici peu connu de l'ancien évêché de Bâle. A ces titres un double intérêt s'attache à cette publication, mais si nous ne nous trompons pas, c'est surtout l'intérêt philologique qu'elle présente, et ce spécimen très curieux d'un des dialectes romans sera accueilli avec empressement par les personnes assez nombreuses dans notre Suisse qui s'occupent des origines et des vicissitudes de la langue populaire. Le patois français de l'*Evêché*, et en particulier celui de l'Ajoie dans lequel nous croyons qu'a été écrit le poème des *Paniers*, est fort différent de celui de notre Suisse romande, si différent qu'il est à-peu-près inintelligible pour ceux qui sont du reste initiés au patois de celle-ci. La comparaison des deux dialectes, facilitée désormais par la publication de M. X. Kohler, et la notice pleine d'intérêt dont il l'a fait précéder, serait curieuse assurément à plus d'un égard, et servirait à constater la justesse de cette indication de l'atlas de Berghaus, rappelée par M. Kohler, et qui pose le Chasseral comme limite entre la langue d'Oïl et la langue d'Oc. A ce compte, nous nous trouvons dans le Jura neuchâtelois, au point de séparation des deux grandes familles de la langue romane, et la différence sensible qui sépare les patois des deux pays situés à droite et à gauche de la ligne qui a son point de départ à notre porte et qui aboutit à la Loire, serait une objection de plus au système du littérateur célèbre qui a voulu faire sortir d'une souche commune la langue des troubadours et celle des trouvères. Le dialecte du poème des *Paniers* par son absence de sonorité, la multiplicité des consonnes et des inflexions nasales, cette espèce de sécheresse caractéristique du *français* et qui l'éloigne si fortement du provençal, enfin la présence d'un assez grand nombre de vocables germaniques, — appartient complètement à la langue du nord. Encore une fois, c'est là surtout que réside l'intérêt de l'opuscule publié par les soins ingénieusement intelligents de M. Kohler; mais ce n'est pas à dire que le poème du sa-

tirique curé de Courroux ne soit pas d'une lecture fort attachante. Quelques longueurs et une certaine absence de mouvement dans la composition de cette satire, sont amplement compensées par la verve abondante et pittoresque (quelquefois un peu crue), les détails animés, et la franchise de l'inspiration railleuse. Cette publication nous fait vivement désirer de voir paraître bientôt celle qu'annonce le même éditeur d'un recueil de morceaux patois appartenant à la même contrée : M. Kohler nous en donne d'avance, dans l'étude qu'il vient de publier, une idée pleine de charme; des fragments de poésie religieuse et élégiaque, appartenant plus directement que le poème des *Paniers* à l'inspiration populaire, achèveront de nous faire connaître le curieux dialecte patois de *l'Evêché*, dont quelques hommes dont nous ne saurions trop encourager les efforts, cherchent à fixer les traces, avant qu'il ait, en bonne partie, disparu.

SOUVENIR de la séance générale des étudians, et morceaux divers. Neuchâtel, 1849, Autographié.

Nous aimons l'autographie. Ce nous semble être une demi-publicité à la fois prudente et modeste, un moyen de bon goût pour se faire voir sans se montrer, comme la Galatée de Virgile; c'est l'*aurea mediocritas* vantée par Horace, c'est un vrai juste-milieu entre le manuscrit timide qui se cache et le présomptueux imprimé qui réclame l'attention. La Société de Belles-Lettres de Genève fait dès longtemps usage de ce procédé, et nous avons vu d'elle des productions charmantes auxquelles la pudeur de ce mode de publication ne donnaient encore que plus de grâce. La Société des étudians neuchâtelois s'en sert à son tour, et nous l'en félicitons; nous aimons à voir qu'elle se décide enfin à donner quelque signe d'existence à un public dans lequel elle compte tant d'anciens membres et tout autant d'anciens amis. Elle avait vécu jusqu'à présent dans le charme de l'obscurité *ignobilis oti*; et pourtant, que de vers et de prose, que de romances, de ballades, de voyages, de physiologies, que d'idées sages ou folles avaient pris naissance dans cette Société, et gisaient inhumés dans ses discrètes archives! Née en 1832, elle a maintenant accompli sa dix-septième année; c'est pour elle le moment de prendre la robe virile et de faire son entrée dans le monde; elle l'a faite ce printemps-ci à la satisfaction complète de tous ceux qui ont eu le bonheur d'assister à sa séance générale; pour ceux-là le petit recueil dont nous parlons est un souvenir, pour les absens un dédommagement. Il commence par le discours d'ouverture du Président, et se continue par les travaux lus ce jour-là, accompagnés de quelques autres. On ne s'attend pas sans doute à ce que nous rendions un compte exact des morceaux qu'il contient; ils sont de trop peu d'étendue pour servir de base à un jugement tant soit peu solide; et d'ailleurs nous ne voudrions pas distinguer un nom plus qu'un autre; tous sont solidaires; chacun concourt par son travail à l'œuvre commune; à la Société seule doit en revenir l honneur. Il nous suffira de dire que tous ces morceaux sont écrits avec vérité et variété; au reste, l'une de ces qualités suppose l'autre; en suivant sincèrement son inspiration on ne rentre pas dans le genre d'autrui; aussi ces quelques petites pièces offrent-elles la gamme presque complète des divers sentimens qui peuvent animer des jeunes gens : dans l'une vous avez la tendresse simple et douce, la fraicheur,

Et la grâce plus belle encor que la beauté;

dans une autre, la boutade humoristique brusque et franche; — dans une

troisième, une facilité quelque peu abandonnée; — un disciple de Lamartine se livre sans réserve à la mélancolie, et laisse *à d'autres le présent*, *à d'autres l'espérance*, — pendant que sur une corde plus gaie, empruntée à la lyre d'Anacréon, un ami de la joie célèbre la jeunesse et la vie, et renvoie aussi *à d'autres les soucis du monde*.

Il y aurait bien, pour qui voudrait être sévère, des négligences à relever en maints endroits; mais..... *à d'autres*! Pour nous, nous préférons fermer les yeux là-dessus, et nous ne voulons troubler ni restreindre en aucune manière le plaisir que nous avons éprouvé en lisant ces productions nouvelles de muses nouvelles, et nous sommes heureux d'être les premiers à les saluer à l'entrée, et à leur crier : Courage!

DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE DANS LA SUISSE ROMANE, et de son avenir, par H.-F. Amiel. Broch. in-8° de 64 pages. — Genève 1849.

Bien peu de lecteurs de la *Revue Suisse*, sans doute, ont pu avoir en mains cet écrit de M. Amiel, qui, si nous ne nous trompons, n'a été tiré qu'à un nombre restreint d'exemplaires et ne se trouve plus en librairie. Le sujet développé par l'auteur, et parfaitement exprimé par le titre du livre, lui avait été imposé à l'occasion d'un concours ouvert pour la place de professeur à l'académie de Genève. C'est le résultat de ce travail que M. Amiel a livré à l'impression, et nous croyons qu'il a rendu par là un véritable service à notre littérature nationale, en fournissant des matériaux nouveaux à l'écrivain qui entreprendra d'écrire l'histoire de cette littérature.

Les questions soulevées dans cette brochure, et dont l'auteur a cherché la solution, sont d'un grand intérêt pour la vie intellectuelle de la Suisse française. Il s'agissait pour lui d'établir ce qu'est et ce que deviendra notre littérature, ce qu'est et ce que peut être notre Suisse romane. Questions complexes et délicates, sur lesquelles le jeune et brillant professeur genevois a jeté de vives clartés, mais qu'il ne nous paraît pas avoir résolues entièrement. Ç'aurait été ici le cas d'entrer en discussion avec lui sur plusieurs des points essentiels de sa brochure, dont le sujet rentre trop dans le domaine de la *Revue Suisse* pour que nous eussions pu nous abstenir de ce devoir. Si nous ne le faisons pas aujourd'hui, c'est que nous avons l'espoir de publier un jour, sur cette matière même, un travail de celui de nos collaborateurs qui est peut-être le mieux qualifié pour aborder de telles questions et arriver près du but. Il nous suffira donc, pour aujourd'hui, de signaler les principaux traits du livre de M. Amiel.

Dans une première et une seconde partie (et ce sont celles que nous préférons), l'auteur nous donne un tableau assez complet des écrivains contemporains de la Suisse romane, classés d'après la nature de leurs travaux; c'est l'inventaire de nos richesses littéraires et scientifiques, le panorama *de notre activité intellectuelle contemporaine*, pour me servir des expressions de M. Amiel. Cette espèce de catalogue a sans doute exigé un travail préliminaire considérable et des recherches nombreuses, en dépit desquelles, toutefois, il s'y est glissé plusieurs omissions et inexactitudes; mais il ne pouvait en être autrement, et nous n'en remercions pas moins sincèrement l'auteur, qui ainsi aura peut-être fourni à une autre plume l'occasion de faire une nouvelle tentative de ce genre.

L'auteur aborde, dans une troisième partie, le nœud de la question; après avoir tracé, d'une touche fine et animée, le caractère distinctif du Genevois, du Vaudois et du Neuchâtelois dans ce qui tient aux productions de l'esprit, après avoir fait ce qu'il appelle la *psychologie* de ces trois pays

(des deux premiers du moins, car l'auteur, connaissant peu les Neuchâtelois, n'a pu leur consacrer que peu de lignes), il cherche à établir que ce qui doit faire à l'avenir le trait essentiel de la Suisse, et surtout de la Suisse française, c'est la *démocratie*. C'est ici que, dans un article plus étendu, il aurait été utile de combattre plusieurs des assertions de l'auteur. Pour lui, les *destinées spirituelles* de la Suisse romane sont le *Calvinisme*, la *Révolution*, destinées déjà traversées, et enfin celle au seuil de laquelle il croit que nous sommes aujourd'hui, savoir la *Démocratie*. On comprend tout ce que des mots aussi redoutables, lancés à propos de littérature et dans des pages où parfois un style un peu nuageux et prétentieux ne rend pas nettement la pensée, soulèvent de points de vue divers et contradictoires; qu'il nous suffise d'exprimer notre étonnement de ce que M. Amiel n'ait pas formulé d'une manière moins absolue et moins tranchante, ce qu'il dit de la mission et de l'avenir reservés selon lui à la démocratie, et que peut-être il ne se soit pas dispensé de faire intervenir, pour une si large part, des idées d'une politique abstraite et confuse dans un travail sur notre littérature.

Mais nous sentons qu'en poussant plus loin cette analyse nous ne pourrions le faire qu'en opposant souvent nos vues à celles de l'auteur. Tel n'était pas notre but en commençant cet article. — Maintenant que l'attention de quelques écrivains a été attirée d'une manière plus précise sur le mouvement littéraire de notre pays, nous espérons que des études détaillées et approfondies ne tarderont pas à paraître sur un sujet aussi intéressant.

LES CHANSONS DE PIERRE GRAS. Lyon. 1849. 1 vol. in-18.

Encore des chansons! me direz-vous, pourrait-on choisir une époque plus mauvaise pour une publication de ce genre? J'en conviens; aussi j'ai regretté vivement ce contretemps, après avoir lié connaissance avec Pierre Gras. Cet auteur n'en est point à ses premiers essais. Il y a deux ans qu'il a publié une *traduction en vers français de Psaumes de David* justement estimée, et cependant M. Gras n'est qu'un simple commis-voyageur, lettré il est vrai. Les chansons conviennent surtout à sa muse; c'est là qu'il excelle. Béranger, à qui il en a adressé de charmantes, lui répondait dans une lettre plus charmante encore placée à la tête du présent volume: « Vos « chansons sont aussi remarquables par l'esprit que par la facilité, et le » style n'est pas d'un apprenti. »

Ce jugement du grand maître caractérise l'auteur. Nous y voyons moins une parole flatteuse pour lui qu'une critique juste et sûre de ses pièces légères. De tous nos chansonniers, et il y en a tant en France, M. Gras est celui qui nous semble le plus tenir de Béranger. Comme son modèle il sait renfermer en peu de mots sa pensée et ennoblir l'expression vulgaire. Le refrain est toujours bien amené. Ses chansons vives ou langoureuses, tristes ou gaies, sont pleines de finesse et de grâce, d'entrain et d'abandon. Les meilleures du recueil appartiennent à la *Chanson patriotique*, ainsi *Isly Tanger et Mogader*, Le *retour de la Belle-Poule*, etc. Les *déshérités*, sont de l'école du *Vieux Vagabond;* l'inspiration pour être moins sauvage n'en est pas moins amère. Bon nombre de pièces, composées sous le régime précédent, rappellent pour le rythme et pour la forme le second recueil de Béranger. Pourquoi faut-il que M. Gras, si heureusement doué ne soit pas correct comme son modèle? pourquoi ce fréquent nonchaloir dans la composition de ses pièces? Un peu plus d'attention et nous n'aurions ni ces inversions cho-

quantes ni ces vers trop faciles qui déparent de délicieuses poésies. Nous regrettons aussi qu'un soin plus réfléchi n'ait pas été apporté dans le choix des chansons qui composent ce recueil. Les dernières sont faibles ; plusieurs mêmes décolorées, ou d'une allure trop cavalière, choquent auprès de romances pures et fleuries comme *Zoé*, *l'Attente*, et *La Voix d'une mère*. La part large que nous donnons à la critique prouve tout l'intérêt que nous portons à M. Gras et notre désir de voir toutes ses pièces atteindre à une perfection, qui doublera sa valeur comme chansonnier et comme poète. Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur citer quelques vers de M. Gras. Voici quelques couplets d'une chanson adressée à un ancien détenu politique, *la mise en liberté de mon pinson* ou *le printemps de* 1848 :

Petit pinson, que je retiens en cage,
Ne sens-tu pas ton petit cœur bondir,
Lorsque tu vois, là-bas dans le bocage,
Le vent jouer et l'arbre reverdir ?
C'est le printemps. Déjà les hirondelles
Font dans les airs assaut d'agilité.
Petit oiseau, va réchauffer tes ailes
Au soleil de la liberté.

Des noirs frimas a fui l'intempérie;
Le laboureur a creusé son sillon.
Vois le pommier, sur sa branche fleurie,
Donner asile au jeune papillon.
Pour toi la mousse et les fleurs sont nouvelles,
Le ciel est bleu, vois d'ici sa beauté.
Petit oiseau, va réchauffer tes ailes
Au soleil de la liberté.

Sans hésiter, quitte cette fenêtre
Où pour ta voix les échos étaient sourds.
Tu trouveras l'arbre qui t'a vu naître,
Peut-être aussi tes premières amours.
Les tiens encor te sont restés fidèles ;
Dans le vallon retourne avec fierté.
Petit oiseau, va réchauffer tes ailes
Au soleil de la liberté.

X. K.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

LOUIS.

NOUVELLE.

Philippe Laverne, un de mes camarades d'enfance, n'était doué d'aucun de ces dons qui font jouer un rôle agréable dans la société; à une figure ingrate il joignait un caractère opiniâtre, peu communicatif et d'une grande susceptibilité; cependant, comme il ne demandait qu'à s'amuser, et qu'on le trouvait en général disposé à prendre part aux sottises qu'inventent les écoliers, on lui accordait le titre de bon enfant, éloge qu'on laisse souvent à ceux qui n'en méritent pas d'autres. Malheureusement, la position de Philippe n'exigeait point de grands efforts; il portait un nom honorablement connu dans notre pays; sa famille, aujourd'hui éteinte, sans avoir rien de brillant, appartenait à la première classe, et il devait un jour posséder une fortune considérable; il était de cette catégorie qui n'a autre chose à faire qu'à conserver ce qu'elle a reçu en naissant. Je dois ajouter que mon camarade ne manquait pas d'originalité et d'esprit naturel; mais il aurait fallu que tout cela eût été mieux dirigé.

Son enfance fut celle des jeunes garçons de sa classe; il paya successivement tribut à chacun des travers des écoliers, depuis le confiseur jusqu'à la pipe, les cafés et le jeu. Malheureusement, ce qui pour d'autres est passager, devint pour lui une habitude dont des goûts et des intérêts plus relevés ne devaient point le tirer; sans souci pour son avenir, n'éprouvant pas le besoin d'occupations fortes, il ne fut pas forcé de chercher un meilleur emploi de son temps. C'est payer chèrement la fortune que de renoncer à cause d'elle à une vocation, à un intérêt de chaque moment, et de se livrer, les mains liées, à l'ennui des longues journées, aux fautes et aux chagrins qui en sont la conséquence.

Philippe, on le comprend, fut un médiocre écolier. Jamais les voûtes de Saint-Pierre ne retentirent de son nom au grand jour des promotions; jamais de ces éloges, de ces distinctions flatteuses qui réjouissent le cœur d'une mère.

Sa mère, tendre et indulgente, succombait à la responsabilité de ce fils qui concentrait toutes ses affections, et dont elle se promettait le bonheur de sa vie. De l'avis des professeurs et des hommes de lettres qu'elle consultait sans cesse, elle s'était résignée à le mettre en pension; immense sacrifice! La semaine s'écoulait pour elle à attendre le dimanche, parce que ce jour Philippe venait dîner avec elle, si une punition spéciale ne le retenait pas à la classe; puis à renouveler les habillemens de ce fils chéri; elle trompait sa douleur en lui faisant des chemises. Aussi suis-je convaincu qu'on a rarement vu d'écolier si bien nippé.

Deux fois par année Mme Laverne mettait son châle et son chapeau et s'acheminait avec émotion chez le maître de pension, qui, d'un naturel brusque et peu complimenteur, s'exprimait sur le compte de Philippe avec une grande franchise; la bonne dame ne se décourageait point, espérant que l'âge et ses tendres exhortations auraient produit quelque effet. Le hazard fit que j'assistai à une de ces visites. M. Révard m'avait fait appeler pour une remontrance extraordinaire; on comprend combien je fus heureux de l'incident qui l'interrompait.

En écrivant ce nom, il m'est impossible de ne pas consacrer deux ou trois lignes à la mémoire d'un homme qui occupe une si grande place dans les souvenirs de ma jeunesse. M. Révard, comme plusieurs ecclésiastiques de ce temps, joignait aux occupations de sa paroisse l'industrie d'un pensionnat. Il était donneur de leçons pendant la semaine, et prédicateur le jour du repos. On avait imaginé comme récompense facile et peu coûteuse, de nous mener à l'église entendre notre maître, lorsqu'on était satisfait. Je n'ai pas aperçu que ce stimulant ait produit des efforts extraordinaires, mais je me souviens très bien que je cherchais à me rendre compte de la différence si frappante entre le ministre en chaire et le maître dans sa classe. Le dimanche il parlait avec onction de bienveillance et de charité, sa voix était émue, ce qui ne l'empêchait nullement de nous distribuer des soufflets pendant la semaine. Comment concilier des manières si opposées?

J'en reviens maintenant au fâcheux quart d'heure que je m'attendais à passer avec M. Révard. Il prononçait, je m'en souviens très-bien, cette phrase : « Et si les soins assidus de votre maître, » si l'immense tendresse de vos parens ne parlent pas davantage » à votre.... » lorsque la servante entra annonçant qu'on voulait parler à M. le pasteur. Brusquement interrompu dans sa période il la recommença. « Et si les soins assidus de votre maître, si l'im- « mense.... » quand la dame qui se pressait sur les pas de Françoise parut sans attendre la réponse.

Evidemment contrarié, M. Révard se leva cependant en lui offrant un fauteuil.

— Monsieur, dit-elle timidement, lorsqu'elle se fut assise, je suis la mère de Philippe Laverne, dont vous avez la bonté de vous occuper.

A son regard suppliant, à son maintien, au son de sa voix, on voyait qu'elle implorait une parole favorable.

— Ah Philippe Laverne! s'écria-t-il d'un ton qui n'annonçait rien de bon; puis il soupira et resta silencieux, roulant sa tabatière dans ses doigts.

— Je crains, murmura la pauvre femme, que vous n'ayez pas des témoignages bien satisfaisans à m'en donner.

— En effet, madame, puisque vous me le demandez, et que mon devoir est de vous parler franchement; il faut vous avouer que.... — puis vint une récapitulation peu faite pour réjouir le cœur d'une mère. J'ai toujours soupçonné que le dérangement qu'avait éprouvé coup sur coup M. Révard, interrompu dans le moment le plus saillant de son discours, avait influé sur sa disposition. Je crois même que par une confusion pardonnable, aux torts du pauvre Philippe il ajouta les miens, dont j'esquivai ainsi les fâcheuses conséquences. On peut dire, en recourant à la formule algébrique, que le mécontentement de M. Révard au sujet de mon pauvre camarade, multiplié par celui qu'il ressentait de mes propres méfaits, se trouva tout-à-coup élevé à une haute puissance, ce qui explique et en quelque façon excuse sa manière un peu brutale avec Mme Laverne. Pourquoi faut-il que les hommes élevés en dignité, les empereurs, les rois non constitutionnels et les maîtres de pension surtout, ne soient pas exempts de ces inégalités d'humeur qui peuvent avoir tant de retentissement?

M. Révard continuait, malgré les regards de la mère qui semblait demander grâce, lorsqu'enfin m'apercevant dans une embrasure de la fenêtre, où je faisais semblant d'étudier la leçon que je n'avais pas sue, il me fit signe de sortir, mais j'entendis le reste derrière la porte.

— J'espérais, monsieur, qu'il aurait changé, disait une voix douce et plaintive. Je lui ai dit ce dont vous m'aviez chargé dans notre dernière conversation. Nous avons causé longtemps ensemble. Il m'avait promis... Il avait pris de bonnes résolutions.

— Ces bonnes résolutions ont bien peu duré.

— Je vous ai dit, je crois, que sa santé n'est pas très-forte. Il a beaucoup grandi. Il est sujet à des migraines.

Je n'ai connu personne sur qui les migraines fissent moins d'impression que sur M. Révard. Aussi Mme Laverne fut-elle obligée de renoncer à ce genre d'excuse.

Il me sembla qu'il la mettait sur la voie de choisir un maître qui convînt mieux que lui à son fils.

Elle écoutait sans répondre, puis tout-à-coup elle fondit en larmes.

— Me rendre Philippe, monsieur, le voudriez-vous véritablement? Que dirait-on dans ma famille où il est déjà jugé si sévèrement. Et dans la ville entière? Ce serait une tache pour un jeune homme. Quel crime a-t-il donc commis pour une semblable exclusion? Et que voulez-vous que je fasse? que voulez-vous que fasse une pauvre veuve dont la vie n'a été qu'une suite d'épreuves? A vingt-six ans, monsieur, j'ai perdu mon mari, et quel mari? Vous l'avez connu. Ah! s'il eût vécu... J'ai espéré que Philippe remplacerait son père, il me semblait... Mais pour élever un garçon, il faut une main plus ferme que celle d'une femme; j'ai consulté tous ceux qui pouvaient me diriger, je me suis soumise à tous les sacrifices. J'en perds la tête, ah que je suis malheureuse!

A ces plaintes d'une éloquence maternelle, M. Révard fut désarmé. Le moment de sa boutade était passé. J'ai oublié de dire qu'il était bon homme au fond. Son ton devint tout autre.

— Vous rendre votre fils, non madame, non; ce n'était pas le fond de ma pensée. Et si vous continuez à m'accorder votre confiance...

— Ah Monsieur! elle est pleine et entière.

— J'ai seulement voulu vous faire comprendre que la carrière des lettres n'était peut-être pas celle qui convenait à Philippe.

— Mais, mon cher monsieur, je vous répète que pour lui, il n'est pas besoin de talens remarquables comme pour un homme obligé de gagner son pain. Grâces à Dieu, un Laverne n'en est pas réduit à solliciter une place de commis. Philippe est fils unique, il a une fortune qui l'attend, tout ce que je possède ne sera-t-il pas à lui? Il s'agit seulement de passer quelques années.

— Vous avez raison, je regrette de vous avoir affligée. Votre fils sans devenir jamais un professeur, sera j'en suis persuadé un bon citoyen, un bon père de famille. Philippe a de précieuses qualités, il vous est tendrement attaché, avec ce levier on peut beaucoup. Attendons.

Et la pauvre mère essuyant ses larmes souriait à l'assurance de l'affection de son fils, et s'en allait à moitié consolée. D'ailleurs, comme elle l'a souvent avoué, il y avait quelque chose en elle qui lui disait que son fils se développerait avantageusement tôt ou tard. M. Révard, malgré son grand savoir et sa longue expérience, ne connaissait pas très-bien la manière de le prendre. Elle-même avec des moyens plus doux, ne finissait-elle pas par en obtenir tout ce qu'elle voulait. Feu M. l'ancien conseiller Bénédict Laverne, grand oncle de Philippe, avait coutume de dire que c'est à quinze ou seize ans seulement que le caractère d'un jeune homme commence à se former.

Malheureusement mon ami perdit cette mère si tendre au moment où il aurait eu le plus besoin d'affection. Il entra dans le monde, et il y joua un rôle peu agréable. Il y a des hommes qui préfèrent servir aux autres de jouet à la chance de n'être pas remarqué. La société, souvent cruelle, traite rigoureusement ceux qui se livrent à sa merci, et qui ne savent pas se défendre. Philippe s'attacha à la femme la plus brillante, la plus étourdie de la réunion dans laquelle il allait habituellement, une jeune demoiselle au regard attrayant, à la voix douce, mais qui sans miséricorde pour les vaincus s'en amusa longtemps; émoustillé par celle qui l'animait, il se mettait en scène d'une manière quelquefois ridicule, il se laissait entraîner à des propos et à des démarches dont on riait, et dont il tirait une sorte de gloire.

Longtemps après nous retrouvons Philippe à peu près le même. Il était à trente ans ce qu'il avait été à vingt; mais comme les

hommes de son âge avaient peu à peu pris une position, et que le temps de la camaraderie était passé, il se trouva isolé. Il fit des voyages, puis il s'enferma dans l'ancienne propriété de la famille Laverne, campagne aux vieux marronniers, à la massive grille de fer, aux larges allées sablées, où il faisait de l'agriculture ; c'est-à-dire que, le cigarre à la bouche, il suivait la charrue en causant avec son maître valet, qu'il était assidu aux foires, et qu'il lui arrivait d'accompagner les paysans au cabaret, seul moyen, disait-il de terminer *une pache*. La carrière de mon ami semblait concentrée dans ce cercle étroit. On pouvait croire que l'histoire de sa vie s'arrêterait là. Malheureusement il n'en fut pas ainsi ; un fâcheux travers devait reporter sur lui l'attention.

Ce travers fut celui de l'avarice qui se manifesta d'abord peu à peu, et qui ensuite se développa avec trop de force pour échapper à l'attention, défaut que personne ne pardonne ; les uns parce qu'il prête au ridicule, les autres parce qu'en enlevant à la circulation une fortune qui d'une manière ou d'une autre doit rentrer dans le domaine public, il semble aux classes pauvres et laborieuses une atteinte à leurs droits.

Jeune garçon, Philippe avait dépensé son argent comme un autre, il l'avait même quelquefois gaîment exposé. On l'eût cru plus éloigné de ce vice que de tout autre, aussi le remarqua-t-on d'abord à voix basse, mais sa manie devint ensuite l'histoire de la ville, et il circula sur ses habitudes des anecdotes qu'on répétait en les exagérant sans doute. On le traita d'autant plus rigoureusement qu'on ne lui connaissait pas d'excuses. Il n'avait pas fait de pertes; on ne lui savait ni parens pauvres, ni motifs pour s'imposer de rigoureuses privations; sa mère et toute sa famille avaient des habitudes fort différentes. Avait-il un but? Il n'en avoua aucun.

Peut-être en y réfléchissant, ce qui semblait aggraver son tort, était-il ce qui eût pu lui mériter un peu d'indulgence. Des affections, une occupation active l'eussent sauvé de ce travers ; mais vivant isolé, sans intérêt, il avait cherché une jouissance et il en avait trouvé une à sa portée. Il s'amusait à augmenter sa fortune, calculant ce qu'il avait épargné dans une année, dans un jour. Triste plaisir sans doute.

Je dois avouer que Philippe semblait honteux de sa conduite, et ne négligeait rien pour se la faire pardonner. Jamais il n'avait été plus amical, plus affectueux, il paraissait dire : Ayez pitié de

moi! Il ne voulait pas comprendre les épigrammes qu'on lançait contre lui, et il persista dans des avances fort médiocrement accueillies, se soumettant à la réprobation qui pesait sur sa tête, comme s'il en eût reconnu la justice.

Cependant il me parut que les camarades de Philippe jouaient un triste rôle en riant de ses manies et en ne faisant rien pour l'en guérir. Pourquoi ne pas hasarder un avis, une conversation amicale? on ne me le conseilla pas, je persistai. Dans cette intention j'allai un jour chez lui. Depuis quelque temps je ne le rencontrais plus que par hasard.

Je me souviens de ce que j'éprouvai en entrant dans cette maison qui avait été le théâtre de nos joyeux ébats, lorsque Mme Laverne y recevait avec tant de bonté les amis de son fils. Nulle part on n'était mieux accueilli, nulle part on n'avait plus de liberté pour déranger les meubles, pour les briser même. Le jour de l'Escalade, nous finissions toujours par obtenir le chapeau à trois cornes et la perruque de M. le conseiller Laverne, pour aller courir les rues. Sous l'empire de ces souvenirs, tout dans cette habitation me parut porter l'empreinte de la gène et du mal aise. A la cuisine point de feu; la vieille bonne de Philippe tricottait dans un coin, ayant à côté d'elle un chat, son seul compagnon dans cette froide et silencieuse demeure, Jaqueline, qui se prêtait avec tant d'indulgence à toutes les fantaisies de notre enfance, le bras droit, la confidente de sa maîtresse, qui l'avait soignée avec tant d'affection, qui la pleurait encore. Au moment où Mme Laverne mourut, ceux qui s'affligeaient de l'isolement de son fils avaient ajouté : — au moins il lui reste Jaqueline.

— Où est M. Philippe? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit-elle sans lever les yeux.

— Quand pourrai-je le voir?

— Qui peut le dire? s'écria-t-elle en posant son ouvrage, et en me regardant d'un air solennel. On ne sait, maintenant ni comment il vit, ni où il se tient, toujours en course, en voyage, je ne sais où.

— Est-il à la campagne?

— Il n'y va plus.

Après ces mots nous restâmes dans le silence. Devais-je hasarder une question sur le sujet qui m'occupait; mais Jaqueline avait besoin de dire ce qui remplissait son cœur.

— Que pensez-vous de cette maison, monsieur. La maison de Mme Laverne, qui la reconnaîtrait aujourd'hui? Déjà il a vendu ses chevaux, renvoyé son domestique. Et moi....

— Ah! jamais il ne se séparera de vous, bonne Jaqueline.

— Il me l'a dit cependant. Il veut me mettre en pension dans un village de Savoie.

— Vous l'aurez mal compris?

— Non, je ne voulais pas le comprendre; mais il a bien fallu.

Tout-à-coup la pauvre fille fondit en larmes; il se passa quelques momens avant qu'elle pût se remettre.

— Moi! après quarante ans de service, renvoyée dans les montagnes de la Savoie! Il a tout vendu, il a affermé sa campagne. Il ne s'accorde rien; le dirai-je? Il ne se nourrit pas même. Et tenez, monsieur, ajouta-t-elle en baissant la voix, ce qui me fait encore plus de peine, c'est qu'on le sait. On en cause et on en rit dans le quartier. Je ne puis comprendre quel motif peut faire agir ainsi monsieur Philippe, lui que j'ai connu si bon, si généreux. Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous, mais il n'en parle pas. — J'ai peut-être eu tort, monsieur, de vous parler de tout cela. C'est que je ne puis penser à autre chose. Laissez-moi vous racconter un trait que je ne n'oublierai jamais. Nous étions à la campagne, il n'avait pas encore neuf ans. Un jour, il disparut sans que l'on pût comprendre ce qu'il était devenu; on le cherchait partout; nous étions pâles et tremblantes; tout-à-coup on le voit arriver sur les épaules d'un domestique qui était allé à sa rencontre, il gesticulait et poussait des cris de joie, disant qu'il était sur son cheval, et ne paraissait pas s'apercevoir qu'il avait les pieds nus et ensanglantés. Ce cher enfant avait rencontré un petit mendiant sans souliers, n'avait-il pas imaginé de lui donner les siens avec ses bas, croyant pouvoir ensuite revenir à la maison ainsi arrangé; mais il avait bientôt été blessé par les épines, et il s'était assis sur le bord d'un ruisseau où il attendait qu'on vînt le chercher. — Le petit scélérat, ne pus-je m'empêcher de m'écrier, qui dépouille ainsi notre garçon, au risque de l'enrhumer. — Ne dis pas cela, Jaqueline, me répondit notre bonne dame, qui pleurait de joie. Je voudrais pouvoir y ajouter encore quelque chose. Remercions Dieu de ce qu'il a donné à Philippe un cœur si généreux.

— Ah monsieur! continua Jaqueline en me regardant avec une expression sévère, ses amis ont-ils fait pour lui tout ce qu'ils au-

raient dû. On l'a abandonné, il a vécu seul, avec des paysans; des paysans... la belle société pour M. Laverne!

Ce reproche, je le sentis, s'adressait à moi; je ne cherchai point à m'excuser; je quittai Jaqueline en lui promettant que je ne négligerais rien pour avoir une bonne influence sur son maître. Elle me parut espérer peu de chose.

Quand je parvins à atteindre Philippe, il se montra reconnaissant de ce que j'étais allé le chercher; mais quand j'en vins au motif qui m'amenait, il mit tout en œuvre pour détourner la conversation; je ne me laissai point arrêter; je lui parlai avec plus de vivacité que je n'en avais le droit peut-être. Alors cet homme ordinairement doux se fâcha, moi aussi je m'animai. Enfin comprenant que tout était inutile, je me tus et nous nous séparâmes sur d'assez mauvais termes. Depuis, j'évitai de le rencontrer. D'ailleurs peu de temps après il disparut de Genève.

Ce ne fut que deux ans plus tard, lorsque j'avais oublié tout cela, que j'entendis parler de lui. On me dit qu'il était de retour, malade et découragé: on chercha à engager ses amis à aller le voir. On nous en fit un devoir. Nous tinmes conseil, deux des anciens camarades de Philippe et moi. Ses antécédents nous donnaient peu le désir de renouer des relations interrompues. Cependant nous nous y décidâmes. La réception trompa toutes nos prévisions. Nous fûmes reçus avec une expression de plaisir qu'il témoigna de la manière la plus touchante.

Nous eûmes d'autres sujets de surprise. Il s'était opéré chez lui de frappans changemens; il avait maintenant quelque chose de simple et de sérieux, qui contrastait avec le ton railleur et un peu goguenard qu'il affectait autrefois. Que s'était-il passé qui eût pu le métamorphoser ainsi, et en faire une autre personne? Enfin dans sa maison rien ne pouvait plus justifier les accusations d'une extrême économie qu'on lui avait prodiguées. Tout y annonçait l'aisance. Avait-on fait à notre ami des reproches qu'il ne méritait pas? Se serait-il corrigé d'un défaut dont on ne se corrige guères en vieillissant, c'est ce que nous nous demandâmes en sortant, nous reprochant notre sévérité pour un pauvre garçon dont l'air souffrant et abattu nous donnait le désir de lui faire oublier l'abandon dans lequel on l'avait longtemps laissé.

Un de nous faisant un jour remarquer sans arrière-pensée l'espèce de luxe avec lequel Philippe nous recevait, il crut y voir une

allusion à ses anciennes habitudes. — Vous trouvez que j'ai bien changé, dit-il en souriant; c'est vrai. Il vient un temps, continua-t-il d'un ton sérieux, où on ne met plus aux choses de la terre que l'importance qu'elles méritent. Il peut aussi y avoir des motifs qu'on ne connaît pas pour expliquer une conduite qui a été blamée. — Personne n'ajouta rien, lui-même n'en dit pas davantage. A sa manière si différente d'autrefois, à son ton naturel, on jugeait qu'un changement complet s'était opéré en lui. Il était dû sans doute à une circonstance importante de sa vie, à un malheur peut-être.

Cependant son état de maladie se prolongeait et devenait inquiétant. Les médecins ordonnèrent un séjour dans le midi, il partit et passa dix-huit mois en Provence et en Italie. Ensuite nous apprîmes que las de ce long éloignement, et avec cette force de volonté que les malades montrent quelquefois, il s'était obstiné à revenir contre l'avis de la faculté. Il arriva mourant. En vain nous nous présentâmes chez lui, il était hors d'état de nous recevoir, et enfin nous apprîmes que notre pauvre ami avait terminé une existence qui semblait avoir été dépourvue de bonheur.

Je m'acheminai vers la grande et sombre maison des Laverne maintenant sans propriétaire. Jaqueline y veillait auprès de Philippe. La profonde douleur de la vieille servante, qui survivait à toutes les générations de la famille à laquelle elle s'était dévouée, avait une frappante expression. Elle était là, sa Bible à la main, assise à côté de son maître, écartant les mouches et veillant sur lui, comme s'il eût vécu.

— Non, s'écria-t-elle, M. Laverne n'était pas ce dont il a été accusé. Je sais tout maintenant. Il m'a raconté cette triste histoire, une nuit qu'il ne dormait pas et qu'il m'appela auprès de son lit; depuis nous en avons souvent parlé, nous avons pleuré ensemble. Vous la saurez une fois. Puis elle redevint silencieuse, comme si elle eût dédaigné de parler d'autre chose.

Quelle fut notre surprise, les deux camarades de Philippe et moi, de recevoir de l'exécuteur de ses dernières volontés la copie de son testament, dans lequel il nous faisait un legs assez considérable. A cette pièce était jointe une lettre qu'il nous adressait collectivement, avec la prière de la lire ensemble. Cette communication produisit cette espèce de remords que font naître des témoignages d'amitié qu'on a le sentiment de ne pas mériter. Nous récapitu-

lâmes nos torts qui n'étaient pas annulés par quelques témoignages d'intérêt tardifs. Ah! qu'on voudrait rappeler ceux qui ne sont plus pour faire tout ce que l'on a négligé. Combien on voudrait leur dire tant de choses, dont la pensée qu'il est trop tard augmente la poignante impression !

— Pauvre Philippe, dîmes-nous lorsque nous fûmes réunis, quelle vie que la sienne!

— Ce legs me pèse, il restera comme un reproche.

— Ce n'était pas son intention. Certainement il y avait chez lui de la générosité.

— Nous n'avons pas toujours dit cela.

— Je voudrais comprendre ce qui s'est passé.

Nous allons le savoir. Et nous lûmes ce qui suit :

« En partant pour un voyage dont je ne puis prévoir les résultats, j'éprouve le besoin, chers amis, de vous donner quelques explications sur ma conduite que vous avez, je le sais, blamée sévèrement. C'est un sentiment naturel de chercher à se justifier. Les marques d'amitié que vous me donnez aujourd'hui me prouvent que je puis compter sur vous. Ne croyez pas cependant que je prétende me disculper complètement. Non, en lisant ceci vous apprendrez à connaître toutes mes faiblesses, mais peut-être obtiendrai-je de l'indulgence en faveur du motif auquel j'ai obéi.

Vous savez déjà que ma jeunesse n'a pas été heureuse; mais vous ne pouvez avoir compris, car je l'ai dissimulé autant que je l'ai pu, à quel point j'ai souffert de ces froissemens d'amour-propre qui atteignent ceux qui sont mal placés dans la société. Ces froissemens vous les ignorez, vous les enfans gâtés de ce monde; aujourd'hui ils me paraissent bien futiles, et je déplore d'y avoir mis tant d'importance. Il y a des douleurs qu'on avoue sans rougir, et qui nous valent la sympathie; il en est d'autres qui rongent en secret. J'ai connu les unes et les autres. On m'a reproché, je le sais, un air insouciant, satisfait de moi-même. Ah ! c'était pour me déguiser et donner le change. On m'aurait jugé moins sévèrement si on eût pénétré dans mon cœur, au retour de ces rassemblemens si gais en apparence, mais qui pour quelques-uns cachent tant d'amertumes, dont je revenais aigri de mécomptes qu'il avait fallu dévorer sous un air d'indifférence, moi accoutumé à tant d'indulgence, à trop d'indulgence peut-être de la part

de ma bonne mère qui eût voulu m'éviter toutes les peines de la vie. Je l'avais perdue, lorsque j'aurais eu plus besoin que jamais de conseils et d'affection. On sent plus vivement dans la surexcitation de la société que partout ailleurs, l'inégalité des positions et des avantages extérieurs, il semble qu'il y ait dans leur répartition une extrême injustice. Aux uns tout est facile, tandis que pour les autres sont les jugemens sévères et les préventions défavorables..

Et ici je ne puis m'empêcher de m'élever contre la toute puissance qui était laissée dans notre pays aux jeunes demoiselles réunies en corporation, je dirai presque en tribunal, tant leurs arrêts étaient redoutables pour les hommes qui paraissaient dans le monde; malheur à celui qui n'était pas assez heureux pour se concilier l'aréopage décidant en dernier ressort; il portait longtemps la peine de la proscription prononcée contre lui. Comment n'ai-je pas su m'arracher à la vie oisive et inutile que j'ai menée longtemps. Comment n'ai-je pas cherché des ressources dans une existence occupée? Mais vous le savez, il est un âge où la physionomie austère d'un maître de mathématiques, où la figure soucieuse d'un banquier ne paraissent pas avec avantage à côté de ces têtes gracieuses, de ces regards séduisans que les efforts de la science et les travaux utiles n'ont point le don de captiver.

J'aurais tort cependant de me plaindre des maîtres de mon enfance. Je n'oublierai point le chef de la pension où j'ai passé quelques années. Chacune des visites de ma mère à M. Révard me valait de sa part de longues et affectueuses remontrances, tant les témoignages qu'elle venait de recevoir étaient peu satisfaisans. J'étais depuis longtemps hors de la puissance de M. Révard, lorsque me rencontrant il s'arrêta, en me tendant la main avec l'expression de l'intérêt: C'est vous, mon cher Philippe, pourquoi m'éviter; on dirait que vous craignez quelque *pensum.* Je ne suis plus qu'un vieux ami qui vous souhaite une heureuse impulsion, maintenant que vous voilà maître de vous-même. Je n'aime pas cet air découragé. J'ai promis à votre respectable mère que vous deviendriez un bon citoyen, un digne père de famille. Il faut faire tout cela en souvenir de celle qui vous regarde du haut du ciel. Allons, du courage, le temps fuit, qu'attendez-vous?

» Heu fugaces labuntur anni
» Posthume Posthume....

Venez me voir, nous causerons. — Pourquoi n'ai-je pas suivi ses bienveillantes directions ?

Le joug de M. Révard me paraît doux, quand je le compare à celui que plus tard je me donnai volontairement. Dans le cours de mon existence mondaine, je tombai sous la puissance d'un *lutin*, qui m'a fait faire bien des sottises. A la distance où je suis de ce temps, après des événemens qui ont totalement changé le cours de mes pensées, je ne puis m'empêcher de sourire en pensant à la triste figure que je faisais auprès de celle qui me fascinait. Il y avait chez elle quelque chose de si doux, de si bon, elle m'écoutait avec tant d'attention, fixant sur moi ses beaux yeux, que j'étais complètement subjugé; puis tout-à-coup, et sans que je pusse comprendre le crime que j'avais commis, elle devenait altière, piquante, ironique, je m'en allais désespéré, jurant de me soustraire à un maître si capricieux; mais on ne me le permettait pas. Le lutin est devenu une bonne mère de famille, une femme dont on vante les vertus. Qu'elle soit heureuse, je lui pardonne; mais quand il lui arrive de penser à moi, sa conscience ne peut-elle pas lui adresser quelques reproches ?

Je vous fais, chers amis, avec une complète franchise, l'aveu de mes faiblesses et de mes ridicules. Aujourd'hui cet aveu me coûte peu. Malheureusement, dans le cours de ma vie, il y a eu des choses plus fâcheuses, des torts graves que j'ai traités d'abord avec une coupable légèreté, et qui ont eu d'immenses conséquences sur mon avenir.

Le moment vint enfin où j'ouvris les yeux; je fus effrayé du vide de mon existence; devait-elle s'écouler tout entière ainsi ? J'étais isolé, sans intérêt, sans avenir. Je cherchai les moyens de sortir de cette désolante situation, et je me déterminai enfin à quitter mon pays; je voyagerai quelques années, je m'arrêterai là où je me trouverai bien, je m'y fixerai peut-être pour toujours. Mais avant de partir, il me restait un devoir à remplir.

Je me rendis dans un village des montagnes du canton de Vaud; au moment où j'arrivai, les enfants sortaient de l'école; j'en distinguai un à la physionomie douce et intelligente, et je suivis le groupe au milieu duquel il cheminait; prêtant l'oreille au babil animé des petits écoliers : — Ecoute, Louis, dit l'un d'eux, j'irai te chercher demain du bon matin. — Moi ? répondit l'enfant que j'avais remarqué. — Non, ce n'est pas à toi que je parle, c'est à

l'autre Louis, à Louis Noguet. Toi tu t'appelles Louis et voilà tout. Tu n'as pas d'autre nom, c'est singulier pourtant.

— Moi, s'écrie l'un d'eux, je m'appelle Pierre Bochat. — Et moi Isaac Raymond. Toi Louis, Louis quoi? On a un autre nom. Comment s'appelle ton père?

— Mais, dit le petit garçon devenu pensif, je ne sais pas qui est mon père.

— Ah! s'écrièrent-ils avec de grands éclats de rire, il ne sait pas qui est son père; où est-il donc? Est-il mort? Et ta mère? tu n'as point de parens dans le village. Que viens-tu faire ici? Venez tous, laissons-le.

La troupe se sépara. Louis restait arrêté à l'endroit où il avait été interpellé, comme si une idée toute nouvelle l'eût cloué à sa place. Puis il se mit à courir, se dirigeant vers une maison à l'extrémité du village, sans regarder derrière lui, tandis que les enfans criaient de différens côtés : adieu Louis, Louis tout court, Louis sans père, ni mère, adieu, adieu !

Une heure après, j'entrai dans la maison où il s'était réfugié, et là, sous le prétexte d'un achat, j'entamai une conversation avec le propriétaire. Il me convenait de la prolonger, aussi acceptai-je l'offre hospitalière qu'il me fit d'un verre de vin; tout en débattant les conditions du marché; je lui parlai de son agriculture, de son jardin, de sa famille. Puis me tournant vers Louis : Cet enfant, dis-je est aussi à vous?

— Non, monsieur, c'est un petit garçon que M. le pasteur a mis en pension chez nous.

— Comment s'appelle-t-il?

— Nous lui disons Louis; son autre nom, nous ne le savons pas. Hélas! je crois que c'est un de ces pauvres enfants qui ne connaissent ni père ni mère.

— Est-il d'un bon caractère?

— Tout-à-fait. Et en vérité nous ne le distinguons pas des nôtres. Viens ici, Louis, touche la main au monsieur. Il a encore les yeux tout rouges.

— Qu'a-t-il donc ce pauvre petit.

— C'est que, voyez-vous, ce matin les garçons de l'école lui ont crié qu'il n'avait ni père ni mère; canailles! si je les y rattrape. Il ne faut pas pleurer, lui a dit la femme, je te promets qu'un jour tu sauras qui sont tes parens. C'est qu'on assure que ce sont des

gens comme il faut et très-riches. La pension toujours exactement payée, habillemens d'été et d'hiver. S'il a besoin de quelque chose, nous n'avons qu'à dire.

J'attirai Louis vers moi, et je mis dans sa main une petite pièce d'argent. Ses yeux brillèrent de surprise; il me regardait comme pour me demander si elle était réellement à lui.

— Vous êtes par trop bon, s'écria le paysan. Eh bien, Louis, que dit-on? On tire son bonnet, on remercie le monsieur, petit malhonnête. Il faut lui pardonner; çà n'est guère accoutumé à se voir de l'argent.

Ce brave homme me remerciait de ce que j'avais fait pour Louis, moi! Je revins ému de cette visite. Louis avait un père qui aurait pu le protéger au moment où on lui reprochait de n'en point avoir. Vous devinez tout maintenant.

J'avais dans ma jeunesse formé une relation avec une femme d'une position inférieure. L'indifférence avait fini par la rompre, je m'étais chargé de l'enfant sans beaucoup m'en préoccuper. La mère avait disparu, et je ne savais pas même ce qu'elle était devenue.

La figure douce et candide de Louis m'avait frappé, le chagrin que j'avais éprouvé de son humiliation était venu tout-à-coup me révéler ce qu'il était pour moi. Je compris qu'il me restait un devoir impérieux à remplir. Pauvre Louis, délaissé par tes protecteurs naturels, tu es l'objet des dédains de petits rustres qui te regardent comme leur inférieur; je montrerai que tu n'es pas abandonné. Je puis leur faire envier ta position. Moi-même j'étais alors mécontent, froissé, sa peine avait quelque rapport avec les miennes. Pouvais-je ne la pas comprendre?

Il fallait rompre la coalition qui s'était formée contre lui; le pasteur de la paroisse, qui avait mon secret, consentit à le recevoir chez lui. Il me devint facile d'aller voir Louis à la cure. Il s'attacha à moi autant que je m'attachai à lui, quoique je ne parusse que comme ami de la maison.

Ce fut alors seulement que je repris mes projets de voyage. Arrivé en Angleterre, je pris l'envie, pour occuper mon temps, d'étudier la langue du pays, et je me plaçai à la campagne. Une existence toute nouvelle eut l'avantage de changer le cours de mes pensées et de faire diversion aux pénibles impressions qui m'avaient trop longtemps occupé; je comprenais une autre vie, d'au-

tres intérêts. J'aurais probablement prolongé mon séjour sans une lettre de l'ecclésiastique chez lequel j'avais placé Louis. Il m'écrivait sous l'influence d'une grave altération dans sa santé, et avec le sentiment de la responsabilité du dépôt que je lui avais confié ; prévoyant les suites que son état pourrait avoir, il m'invitait à me rapprocher ; puis avec toute l'autorité de son âge et de son caractère, il me rappelait mes devoirs avec une fidélité et une force qui me touchèrent.

Cette lettre décida mon retour; en revenant dans mon pays, après un an d'absence, je retrouvai des idées et des souvenirs dont je me croyais débarrassé. J'éprouvai le mécompte du convalescent qui ressent quelques atteintes du mal dont il se croyait délivré. Je pensai que personne ne m'attendait, que personne ne serait joyeux de mon arrivée. Je me trompais. Louis ne m'avait pas oublié ; il témoigna son contentement d'une manière touchante; il me parla de ses études, de ses progrès, avec le désir d'obtenir mon approbation. Je reconnus dans le soin avec lequel on l'avait occupé de moi, la perspicacité de son digne maître, qui n'avait pas négligé les moyens de resserrer les liens qui m'attachaient à lui.

La mort du pasteur tarda peu à me forcer de prendre un parti, sa veuve ne pouvait continuer à recevoir Louis ; le placer dans une pension, c'eût été m'exposer à de nouvelles difficultés. Le pauvre enfant perdait successivement ceux qu'il aimait. Ce n'était pas sans verser des larmes qu'il avait quitté la famille de paysans dans laquelle il avait vécu d'abord. Son second protecteur lui était enlevé. Il cherchait celui qui devait lui rester, ses regards inquiets se portaient sur moi. Il semblait qu'il devinât tout ce que je voulais lui cacher.

25 Septembre.

Vous serez surpris, cher ami, lorsque vous saurez un jour que le pauvre valétudinaire chez lequel vous vous êtes réunis hier avec tant de bonté vient, lorsque vous l'avez quitté, s'occuper de vous, et qu'il consacre une partie de son temps à vous communiquer ses pensées intimes.

Cette récapitulation de ma vie m'est utile, je vois combien je l'ai follement et tristement dissipée. Dans quelques jours je pars, ne croyez pas que j'ignore combien mon état peut devenir grave. L'importance que mon médecin met à ce voyage, en opposition

avec ses paroles rassurantes, suffirait pour m'en convaincre. Reviendrai-je à Genève? c'est une question que je puis m'adresser de sang-froid. Lorsque vous aurez achevé cette lettre, vous comprendrez ce que la vie est pour moi maintenant; vous comprendrez qu'il y a de l'autre côté quelqu'un qui m'appelle et qui me rendra plus facile le passage que l'on redoute. Cependant, quelque préparé que l'on se croie à la mort, on tient plus à la vie que l'on ne pense. Si Dieu voulait que je reprisse les forces et la santé, ce serait, je l'espère, pour employer mon temps autrement que je ne l'ai fait. Auprès de lui, il n'est jamais trop tard, il accueille celui qui vient à la onzième heure, comme l'ouvrier qui a commencé son travail au premier matin.

J'avais pris pour Louis une position d'attente qui s'est par le fait prolongée fort au delà de ce que j'avais cru d'abord. Permettez que je m'étende un peu sur l'époque la moins défavorable de ma vie, et qui me laisse une foule de souvenirs. Aujourd'hui le temps est affreux, j'entends la pluie qui bat contre les fenêtres. On me défend de sortir, je suis seul, que voulez-vous que fasse un pauvre reclus?

Sur le flanc du Jura, à une lieue du lac, on voit encore aujourd'hui une ferme isolée, au centre de quelques poses de prairies et de terrains défrichés qui forment comme une île au milieu des hêtres et des sapins qui l'entourent. C'est là que j'avais placé Louis, sous la direction d'une femme dont j'étais sûr, et du propriétaire de cette demeure solitaire. Là je l'allais voir sans craindre d'attirer l'attention, prenant pour prétexte la chasse ou la surveillance de pâturages que je possède dans les environs; je pouvais coucher à la ferme dans un logement que j'avais fait arranger, et que j'avais meublé d'une manière fort simple; mais à une élévation où l'on respire déjà l'air vif des montagnes, une maison disposée avec quelque soin prend de la valeur à côté des granges et des chalets qui l'avoisinent. J'ai fini par en faire ma principale habitation; peu à peu j'y avais porté des livres et tout ce qui m'était nécessaire pour de longs séjours. J'avais annoncé à Genève le projet de faire de fréquents voyages; on ne s'apercevait pas de mon absence, et les gens en petit nombre qui pensaient encore à moi pouvaient me croire à Paris ou à Londres, tandis que j'étais à cinq ou six lieues sur cette paisible montagne.

On peut comprendre la force que prit peu à peu mon sentiment pour le petit compagnon devenu le premier intérêt de ma vie; il

allait à l'école d'un village à la distance de trois quarts de lieue de notre habitation: dans la mauvaise saison il en revenait à la chute du jour. La pensée de cet enfant cheminant seul dans des lieux inhabités me donnait de l'inquiétude, et lorsque la nuit approchait et qu'il n'était pas de retour, j'allais à sa rencontre. Si je ne l'apercevais pas d'abord dans le long chemin qui se déroule sur les flancs de la montagne entre deux bois, je pressais le pas pour arriver au coude de la route. Alors si je ne découvrais personne sur la seconde rampe, mon cœur se remplissait de craintes et je récapitulais les dangers réels ou imaginaires qui avaient pu l'assaillir. Ordinairement au milieu de mon angoisse je voyais de loin une petite figure qui se mettait à courir dès qu'elle m'apercevait, et qui toute joyeuse venait se jeter en riant dans mes bras. Les gens riches d'affections de tout genre pourront-ils pardonner l'empire trop grand peut-être qu'exerçait sur moi ce pauvre enfant qui m'avait donné son cœur?

Singulière position que celle où je m'étais mis vis-à-vis de lui. Il était difficile qu'elle ne prêtât pas à des observations, et qu'il n'en transpirât pas quelque chose. Ce fut par Louis que j'en fus instruit. Je le vis tout-à-coup sérieux et préoccupé. Il me suivait comme s'il avait quelque chose à me dire, mais il se taisait. — Monsieur, me dit-il enfin, dans un moment où nous étions seuls, il faut que je vous raconte ce que j'ai entendu. On m'a dit..... puis il devint très-rouge et il s'arrêta.— On m'a dit que vous étiez mon papa.—Je crois que je rougis aussi beaucoup, interpellé ainsi à l'improviste par un enfant. Je cherchai à lui cacher mon émotion, j'évitai de répondre, je rompis l'entretien; mais je ne dis pas positivement non, je n'en avais pas le droit, je n'en aurais pas eu la force, tant ses regards collés sur moi exprimaient d'anxiété et de désir d'obtenir la réponse qu'il souhaitait.

Il eût été difficile de rester longtemps dans cette position. J'eus avec lui une conversation où je lui dis la vérité, mais voilée et arrangée comme je le devais à son âge. Je lui dis que le moment viendrait où je le reconnaîtrais publiquement, mais que le temps n'en était pas arrivé, et qu'il devait jusqu'alors conserver sur tout cela un profond silence. Ce secret, le pauvre enfant l'a religieusement gardé. Mais je pus me convaincre de l'immense satisfaction qu'il éprouva. Son cœur avait souffert de la pensée d'être sans parents; maintenant il se croyait au niveau des autres. Il me récompensa par un surcroît d'affection, par le besoin de se coller à celui auquel

il appartenait. Il avait acquis des droits sur moi, il me sembla que j'en avais acquis aussi sur lui, et que je l'en aimai davantage.

L'heureux développement de Louis me flattait; je m'énorgueillissais de sa jolie figure. J'avais souffert de ce qui m'avait manqué sous ce rapport; désintéressé maintenant pour mon propre compte, je reportais mes prétentions sur cet enfant, et je jouissais de ce que de ce côté il était plus favorisé que son père. Son avenir m'occupait sans cesse. Louis pouvait devenir un homme distingué, obtenir une place honorable: mais il lui resterait toujours une tache; plus il s'élèverait, plus elle deviendrait marquante. Je m'indignais d'avance des mécomptes qui l'attendaient.

Pour lui, il avait un père, c'était tout; il ne pouvait avoir l'idée des exigences de la société, et comprendre ce que sa position conservait d'irrégulier. Aucun nuage ne troubla sa joie, et je le vis qui se hâtait d'écrire en cachette sur ses cahiers le nom de Louis Laverne, qu'il effaçait soigneusement ensuite. Hélas! il eût pu déjà comprendre quelque chose de sa position, et ses naïves confidences ne me révélaient que trop ce qui l'attendait. — Imaginez-vous, me disait-il un soir qu'il me racontait les aventures de la journée, qu'un garçon de l'école m'a appelé *bâtard*. Un autre a dit que ce n'était pas honnête de parler ainsi. Bâtard, qu'est-ce que cela signifie? Et pourquoi me le disait-il? — Pauvre Louis, où fallait-il donc le cacher?

26 Septembre.

J'étais résolu à faire pour mon fils tout ce que je pourrais. Il sera mon héritier, je le reconnaîtrai, à sa majorité je l'adopterai. Mais il fallait davantage, pour rendre sa position parfaitement régulière, il fallait..... épouser sa mère! c'était l'unique moyen que la loi me laissât. L'avocat que j'avais consulté m'avait lu l'article clair, précis. Partout on me l'avait répété.

Epouser Jenny! cette idée m'humilia. Certes la décision législative porte le caractère d'une haute moralité. Mais..... qu'en auraient pensé les Laverne du siècle passé? qu'en diraient tous ces noirs portraits avec des perruques de magistrats ou des rabats de professeurs qui tapissent leur ancienne demeure? Et d'abord où trouver cette femme que le code, dans son inflexible sévérité, m'impose comme le seul moyen de réhabiliter mon enfant? Comment l'atteindre? Je ne savais ce qu'elle était devenue.

Quelquefois je me sentais moins éloigné de cette idée. Louis ressemblait à sa mère, il avait ses yeux, ses longs cils, son expression : je la retrouvais en le regardant, et quelque chose de ce que je sentais pour le fils remontait jusqu'à elle ; je la voyais alors telle qu'elle était lorsque je l'avais vue la première fois, jeune fille, à la voix douce, au sourire caressant, avec son bonnet brodé des jours de fête. Pauvre Jenny, elle m'avait témoigné de l'affection, et je lui en avais su peu de gré. Avant tout, il fallait la retrouver.

Après y avoir réfléchi, je me décide à vous raconter dans sa crue vérité une démarche que je fis alors, et qui restera présente à mon souvenir. Pour découvrir les traces de la mère de Louis, je n'avais d'autre moyen que de m'adresser à sa sœur, autrefois notre confidente, mais que je n'avais pas vue depuis bien des années. Ce ne fut pas sans répugnance que je me décidai à l'aller chercher dans la maison où je savais qu'elle demeurait ; je me trouvai tout-à-coup en face de celle que j'avais connue coquette, étourdie, ne pensant qu'à s'amuser, et qui était devenue une mère de famille à la mise négligée, à la voix rude. Je la reconnus cependant, et je vis qu'elle me reconnaissait au regard tout particulier qu'elle jeta sur moi. En présence de souvenirs qui m'étaient pénibles, j'avais l'impression d'être ramené dans cette demeure pour y faire amende honorable.

— Puis-je vous parler, madame, lui dis-je ?

— Qu'est-ce que vous avez à me dire?

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

— Oui, je vous reconnais, M. Laverne. Et plût à Dieu que je ne vous eusse jamais connu. Comment se fait-il qu'après m'avoir si longtemps évitée, vous veniez maintenant me chercher.

— Pouvez-vous me donner des nouvelles de votre sœur ?

— Que lui voulez-vous? Elle n'a plus besoin de vous. Lorsqu'on a eu une fois honte des gens, il faut les laisser tranquilles quand ils ne vous disent rien.

— Pauvre Jenny !

— Vous avez bien raison de l'appeler *pauvre Jenny*.

— Je vous prie de me dire où elle est.

— Quel besoin avez-vous de le savoir? Ne lui avez-vous pas fait déjà assez de tort comme cela? Non, vous ne le saurez pas. Ah ! si j'avais pu prévoir tout ce qui s'est passé....

Cette femme m'était nécessaire. Il fallait chercher à l'adoucir. Quand on forme avec tant de légèreté de fâcheuses liaisons, on ne pense guère à tous les momens pénibles qui en seront la suite inévitable.

— Je suis bien loin, dis-je, de nier mes torts envers votre sœur, mais si je cherchais à les réparer, ce ne serait pas le moment de me les reprocher.

Sa figure se radoucit.

— Si je puis même faire quelque chose pour vous, Louise, j'y suis tout disposé.

— Il ne s'agit pas de moi.

— Cependant je vous retrouve dans une position qui ne me paraît pas fort heureuse.

— Heureuse! une pauvre femme avec une grosse famille et un mari simple ouvrier!

— Je pourrai vous aider à élever vos enfans.

Elle ne répondit rien.

— Ne me refusez pas.

— Je ne dis pas non. Pour ses enfans que ne ferait-on pas? Vous êtes bien bon en vérité, M. Laverne. Croyez que tout ce que je vous ai dit n'était pas pour vous faire de la peine. Mais une brave famille qui n'avait jamais manqué!... Allons, ce qui est fait est fait, qu'il n'en soit plus question. Chacun a été jeune une fois dans sa vie.

— Vous saurez tout ce que je sais de Jenny; d'ailleurs, ce n'est pas grand'chose. Mon pauvre M. Laverne, j'ai vraiment du plaisir à vous revoir, après si longtemps. Vous vous souvenez que moi je ne pouvais rien garder sur le cœur; il n'y a qu'à n'y pas faire attention. Vous vous rappelez que ma sœur est partie pour Paris. Une fille qui en revenait me dit qu'elle allait à Londres. Environ un an après un cocher de chez Collet, qui l'avait vue, m'apporta son adresse; tous les jours je voulais lui écrire, et puis j'ai laissé le temps passer. A présent c'est trop tard. Mais je vous donnerai cette adresse, vous en ferez ce que vous voudrez.

— Donnez-moi, je vous prie, me dit-elle très-gracieusement en me quittant, des nouvelles de l'enfant de ma sœur. Il doit être déjà grand. Je sais que vous le soignez. Ah! il a un bon protecteur. Est-il heureux ce garçon?

Voilà ce qu'étaient les parents de Jenny, ce que peut-être elle était devenue elle-même. Au sortir de cette décourageante entrevue, je rejetai bien loin la pensée qui s'était une fois présentée à moi, je me sus mauvais gré de l'avoir eue, je m'accusai de faiblesse pour Louis, et je résolus de veiller sur mon sentiment. C'est dans cette intention que je prolongeai plus que je n'en avais eu le projet mon séjour à Genève, mais je m'étais accoutumé à concentrer mon intérêt sur un seul individu, et loin de lui le temps me paraissait long.

Pour la première fois, en approchant de la ferme, je ralentissais ma marche. Ce fut avec une impression de tristesse que je découvris le toit sous lequel Louis m'attendait. Un combat s'éleva dans mon cœur. Oui, pensais-je, je dois, dans l'intérêt même de cet enfant, tant que son sort n'est pas réglé, combattre un sentiment qui ne me laisserait plus le maître de mes déterminations. Je viens de faire une expérience qui doit me tenir en garde..... Dans ce moment j'entends une voix bien connue qui m'appelle, je vois mon petit garçon sortir d'un buisson dans lequel il était caché, et se jeter sur moi avec une telle impétuosité que je craignis que le cheval ne lui fît mal.—Attends donc un instant, Louis, prends garde; mais il ne me laisse pas le temps de descendre. — Ah! je savais bien que vous reviendriez enfin; tous les soirs je venais vous attendre ici; mais aujourd'hui j'étais décidé à ne pas rentrer que je ne vous eusse vu. Combien vous êtes resté longtemps à Genève!

Mes grandes résolutions que devinrent-elles?.....

G. MALLET.

(La suite prochainement.)

LETTRES ÉCRITES DE LAUSANNE [1].

V

Le châtaignier géant. — La contrebande. — Village de Saint-Paul. — Les religieux. — La Chapelle-des-sept-douleurs. — Les processions et les miracles.— La batelière d'Evian.— Les pêcheurs. — Meillerie et Saint-Gingolph.—M. de Custine.— M. Vinet, son tombeau.—Vers de M. Porchat.

Je vous ai promis, monsieur le rédacteur, encore quelques pages sur la rive Savoisienne. En parcourant les détails que renferme mon journal, je m'arrête au récit d'une promenade plus pittoresque que le bois de Coudré et le parc de Ripaille. C'est à la chapelle de Notre-Dame-des-sept-douleurs que je vais conduire vos lecteurs; elle est située dans les bois du sein desquels s'élève la Dent-d'Oche; c'est donc une petite course de montagne, à laquelle les dames ne s'aventurent pas sans se pourvoir du modeste coursier en usage dans la plupart des bains, une ânesse accompagnée d'un petit garçon.

Evian est adossé à la montagne; on ne peut en sortir, dès que l'on s'éloigne de la grande route, qu'en gravissant des chemins escarpés, semés de cailloux et bordés de vignes soutenues par les *crosses* dont j'ai raconté le bizarre aspect. Nous atteignîmes bientôt New-zelle (ou Neuve-celle), village entouré de châtaigniers: c'est près de là que l'on admire l'arbre célèbre, curiosité du pays. — Ce châtaignier est singulièrement situé: tout au bord d'une vaste prairie, ses puissantes racines embrassent un rapide talus; on ne sait comment en faire le tour; cependant, quand on y parvient, on compte trente-sept pas ordinaires; le centre est entièrement creusé, et surmonté par un tronc desséché, le plus ancien de ce groupe magnifique où l'éternelle jeunesse de la nature se fait admirablement sentir par la reproduction de ses branches; chacune ferait ailleurs un arbre de grande beauté. Une légende est attachée au châtaignier; jadis il ombrageait la cellule d'un ermite, et cet ermite, en prenant soin d'un pauvre malade, réfugié sous son toit, découvrit la source bienfaitrice du pays; le souffrant fut guéri, cela va sans dire.

(1) Voir la première partie de cette *Lettre*, p. 460 du précédent numéro.

Chemin faisant on cause avec son guide; le mien était d'une physionomie intelligente : ses grands yeux noirs et son joli sourire maintiendront aisément, quand il fera son tour de France, l'ancienne réputation des petits Savoyards. Il me raconta des détails curieux sur la contrebande, la grande plaie du Léman. Son âge est le plus favorable à cette industrie, parce que, avant vingt ans, le contrebandier du Léman n'est passible que de la confiscation de ses marchandises: point d'amende, point de prison; aussi voit-on tous les petits bons hommes de la rive se livrer, le plus tôt possible, à ce métier dégradant; dès vingt ans le contrebandier savoyard court le risque de payer de fortes sommes et d'être incarcéré à Thonon, chef-lieu du Chablais; les femmes se chargent de la petite contrebande en revenant des marchés de Lausanne, de Vevey, de Genève; elles sont fort habiles dans ce triste métier, mais parfois aussi elles *trahissent*, elles vendent les *caches*, dit notre petit homme avec une sérieuse indignation; puis en baissant la voix il ajouta : « Il y en a une qui a été joliment punie pour avoir vendu les secrets. On l'a brûlée sur la place du marché, pendant le carnaval. — En peinture, sans doute? — Oui, madame; on a peint sa figure et puis on a composé une antienne pour raconter sa conduite; il y avait des prêtres masqués qui l'ont chantée avant le feu; ses fils étaient furieux; elle en a cinq, des premiers bateliers, aussi on a choisi le temps du carnaval pour se venger, parce qu'alors on ose tout faire; on peut attaquer tous les magistrats. — Et plus tard, les bateliers n'ont-ils pas attaqué les gens de la mascarade? — Non, mais tout de même on les craint beaucoup; leur mère a ruiné trois familles qui s'étaient bien enrichies. »

L'action du prêtre est à-peu-près nulle pour arrêter la contrebande; car il est tacitement convenu que lorsque la police n'a pas saisi le coupable, le secret dû à toute confession met à l'abri le contrebandier; s'il en était autrement, presque tous les habitants de la rive devraient être dénoncés, ou bien ils fuiraient le confessionnal. Il est évident que le tissu de ruses et de mensonges dans lequel le système des impôts enlace le pays, doit être fort nuisible à la moralité générale. La circulation du sel, du tabac et des journaux est devenue un peu plus facile depuis les changements administratifs survenus dans le Piémont; mais le douanier exerce le même degré de puissance sur tous les autres objets prohibés.

C'est à Genève que mon guide se propose de commencer à se faire un sort; il est assez rare que les Savoyards, enrichis par leur industrie, rentrent dans leurs montagnes : le mal du pays ne les tourmente guères; cette indifférence tient peut-être à la manière dont on est logé, vêtu et nourri, dans ce pays dénué de moyens de prospérité; vivre dans les sales taudis de la patrie doit être chose difficile alors qu'on a vécu ailleurs; rien au monde ne ressemble moins à un village de la Savoie qu'un village de certaines parties de la Suisse alle-

mande; en transplantant les habitants, on ferait naître en eux une grande surprise; les uns pourraient se croire en pays enchanté et les autres sous l'empire d'un mauvais rêve, et pourtant les uns et les autres sont entourés des mêmes merveilles de la nature; mais il est évident que les uns comprennent les avantages de l'ordre, du travail et de la propreté, et que les autres sont à cet égard d'une stupide indifférence.

Après avoir longtemps cheminé sous les plus ravissans ombrages, nous arrivâmes à Saint-Paul, village voisin d'un espace considérable envahi par les champs, et qui, de l'autre rive, se dessine entouré de bois. L'église, bâtie au sommet d'une colline ornée de superbes ormeaux, est curieusement replâtrée sur une ancienne construction; le portail est semblable à une écharpe de couleurs vives, jetée sur un lambeau sale et déchiré; mais pourvu que les parties restaurées et délabrées tiennent ensemble, c'est tout ce qu'il faut aux paroissiens. Les Frères et les Sœurs élèvent la jeunesse; les premiers occupent une maison fort propre, garnie de pampres et de vases de fleurs; là sont, en apparence, les soins féminins: erreur; les religieuses habitent une maison fort dégradée, et les tristes rideaux de leurs sombres fenêtres ne peuvent rivaliser avec les quasi draperies et les décorations de verdure des instituteurs. — Les Frères ont bien plus de goût que les Sœurs, dit mon guide, d'un ton affirmatif: bizarrerie du pays, j'imagine. Les écoliers ont partout le visage et les mains fort propres: ils saluent en gens bien appris; l'Eglise est encore civilisatrice dans ces agrestes contrées, comme dans les pays sauvages où pénètrent les missionnaires. Point de ruisseaux, presque point de fontaines le long des pentes vertes que nous avions à parcourir, on ne rencontre personne; la solitude et le silence règnent partout; l'éducation, à son aurore, fait promener les petits garçons; ils ne répondent guères quand on leur parle en français; mais ils deviendront promptement plus lettrés que père et mère. Les montagnards ne descendent, pour causer et pour boire, que les jours de marché, de foire et de grandes fêtes. Une chose à remarquer, c'est le bon état des routes, praticables pour les chars et que les communes seules entretiennent.

Il n'y a plus de grands arbres sur les hauteurs couronnées par le groupe des rochers formidables que domine la Dent-d'Oche; un petit bois de sapin nous fit entendre le bruissement des forêts; à travers les branches scintille une nappe d'eau; c'est le lac des sangsues; ce rare animal prospère dans sa vase, mais on dit qu'il ne peut servir en médecine. Nous avons admiré un beau point de vue, peu avant d'atteindre la Chapelle-des-sept-douleurs. Lausanne s'y déploie sous un aspect très-pittoresque, et le croissant du lac, cette forme prononcée dans les cartes de géographie, se dessine à merveille. La Savoie semble reculer devant les extrémités de la courbe magnifique que nous admirons ail-

leurs, sans en saisir ainsi les lignes; on ne voit cet effet nulle part aussi complet.

Les stations de la chapelle seront bientôt ombragées chacune par un peuplier : tout est neuf dans ce lieu de pélerinage où l'on arrive avec la foi des temps anciens. L'isolement de la chapelle ne permet pas de la laisser ouverte; une fenêtre grillée en laisse voir l'intérieur, dont le caractère élégant et frais contraste avec le nom mélancolique. Un calvaire, en stuc blanc, est assez bien groupé; les sept glaives qui transpercent le cœur de Marie sont de taille à frapper le spectateur; un cordon de roses au feuillage d'argent entoure ce tableau d'angoisses suprêmes: si la riante guirlande déposée par les religieuses de Saint-Paul semble ridicule et déplacée, n'est-elle pas aussi un symbole des joies célestes promises aux saintes victimes parvenues au terme de leur souffrance? Deux béquilles occupent une place d'honneur, puis des anges et des saintes femmes : ces indications de miracle sont rares en Savoie; elles annoncent des secours extraordinaires et une foi pressée de rendre grâce.

Nous restâmes assez longtemps autour de la chapelle; le plus âgé de nos guides, celui qui m'avait semblé légèrement esprit fort, s'agenouilla pourtant devant la dernière station et fit une prière, tandis que nous nous bornions à contempler la Dent-d'Oche et la contrée nouvelle à nos yeux. Il y a près du sommet un groupe effrayant nommé les *Roches d'Enfer*. — Les stations se nomment les *petits pardons:* expression naïve, en rapport avec nos fréquentes misères!

Deux jours de pélerinage amènent chaque année les dévots à la chapelle. Au premier de ces jours, c'est le vendredi saint, sept anges, portant sept glaives, marchent en tête de la procession : les enfants, revêtus de cette dignité, sont jaloux de l'obtenir. Notre pélerinage n'avait rien de mystique; nous cherchions tout simplement un site nouveau, et, tout en parlant des pompes sacrées des montagnards, nous fîmes un modeste repas singulièrement allégé par les soins de l'un de nos ânes, lequel avait semé nos petites provisions, tout en se disposant à redescendre seul jusqu'à son écurie. Notre désir de boire du lait ne put être satisfait qu'au village de Saint-Paul; là une femme, fervente catholique, nous en apporta un grand bassin; elle l'accompagna de récits animés: — « Oh! les processions, là haut, sont bien belles, dit-elle d'un air rayonnant. Nos chers frères fournissent quatre anges; c'est-à-dire ils les habillent; on s'arrange dans le village pour les trois autres; il en faut sept. — N'avez-vous pas vu les béquilles? Elles ont été déposées par une pauvre malade qui, tout-à-coup, s'est mise à marcher; elle se traînait depuis son enfance; tout le monde a voulu la voir quand elle est redescendue sans se fatiguer. Un enfant de six ans a aussi été miraculeusement guéri; il n'avait jamais pu marcher; on le croyait imbécile; et voilà qu'il échappe à sa

mère et qu'il se met à courir vers M. le curé, puis à compter les boutons de sa soutane. Il fallait voir les pleurs de joie de sa mère!

» Encore un autre miracle a eu lieu l'été passé. Les gens de Thonon sont venus plusieurs fois à la chapelle prier pour leur récolte de pommes de terre. Il y en a qui se sont moqués d'eux. Eh bien! ce sont les seuls qui aient conservé leurs pommes de terre, aussi on s'est tû. Avec la foi on peut tout, voyez-vous, mesdames. Nous avons un si bon curé; tout le monde l'aime et le respecte, même à Evian on est heureux de le voir arriver. Que Dieu nous le conserve!....»

Nos deux conducteurs riaient un peu sous cape. — Ce sont des histoires de vieille femme, nous dit le plus âgé; pourtant je dois convenir que le miracle des béquilles est vrai; la malade est ma cousine, mais quant aux pommes de terre, c'est comme on voudra. — Ce mélange de foi et d'incrédulité résume l'état moral du pays lui-même; qui ne s'affligerait de la disparution de la foi chez ses habitans? Oh! puisse-t-elle grandir en se fondant uniquement sur l'Evangile.

Nous rentrâmes à Evian, fort satisfaites de notre journée de montagne; le lendemain nous voulûmes admirer en bateau le coucher du soleil. Il y a dans tous les bains quelque personnage à citer. A Evian c'est une batelière de vingt ans remarquable par sa taille élevée et le charme enfantin de ses traits; elle se nomme Péronne. Une dame riche et bienfaisante, la lionne des eaux, reine du salon dès qu'elle paraît, à fait don à la jeune fille d'un bateau qui porte son nom; ses cheveux bruns flottent sous un chapeau de paille, sa robe est de laine brune; rien de moins coquet que ce costume; mais il lui sied bien cependant et convient à la rusticité de ses manières; Péronne n'a point la beauté rêveuse des filles de l'Oberland, mais la grâce naïve des Fanchons et des Claudine. Le travail de la rame n'a point encore altéré la forme de ses mains; un nuance de fierté se mêle à son sourire; Péronne ne permet pas qu'on lui manque de respect; sa réputation d'honnêteté est si bien établie qu'on ne la met pas même en doute. C'est une *Lady of the lake* qui s'accomode fort peu des réduits enfumés où végètent ses compagnes; elle aime le soleil, la lune, les étoiles, le lac surtout. « Tout l'hiver on est sur l'eau, nous dit-elle: on pêche, on va par tous les temps: bien souvent mes habits sont gelés. — Vous n'avez peur de rien? — Non, car je sais nager; je connais la manœuvre pendant l'orage tout comme mon père et mes frères, — mais voilà, çà commence à me fatiguer, à m'ennuyer.» Probablement Péronne se bornera à promener les baigneurs.

Mais revenons au paysage, que la rame de la jeune batelière faisait changer d'aspect à nos yeux, charmés d'embrasser du même regard de hautes montagnes couvertes de forêts et de jardins, le beau Léman étincelant d'or et de pourpre, des nuages magnifiquement entassés et colorés; ce coup-d'œil remplissait nos âmes d'une quiétude infinie; les

couchers de soleil à Evian sont d'une incomparable splendeur; tandis que nous admirons de notre rive les effets magiques qui colorent à ce moment la haute chaîne des Alpes, c'est en Savoie le lac lui-même qui resplendit des plus belles clartés.

Il est à la mode de cheminer jusqu'à un groupe de maisons de pêcheurs nommé la Grande-Rive; c'est là que les filets et les bateaux ornent le rivage; à la nuit tombante l'embarcation générale a lieu; le cor des pêcheurs se fait entendre, ils s'appellent les uns les autres et commencent leur campagne aquatique par cette harmonie qui, dans le lointain, remplit l'air de sons poétiques auxquels se mêlent les chants des pêcheurs et ceux des douaniers, attentifs à surveiller la *contrebande:* ceux-ci chantent la beauté des lois, celle du gouvernement et de l'obéissance; c'est vraiment chose comique que ces strophes officielles et législatives se mêlant au murmure des vagues et au son adouci du cor.

Le 18 Août un violent orage vint déchirer les filets et jeter leurs possesseurs dans l'angoisse; le lac était *tout en foudre*, nous dit un des hommes occupés à raccommoder les mailles emportées; il y eut des éboulements à Meillerie, des maisons s'écroulèrent à Saint-Gingolph, tout le pays fut en émoi et, comme partout, on courut contempler les désastres. A notre tour nous fûmes à Meillerie, but de promenade qu'aucun des baigneurs ne néglige. Rien de plus beau, de plus gracieux que la route bordée par les saules, les châtaigniers, les noyers et les peupliers auxquels se mêlent des entassements de verdure, des châteaux de ronces et de clématite fleurie et parfumée. On arrive ainsi près des grands rochers, des rochers de Rousseau, disent encore les riverains. Deux grands noms se disputent ici la pensée; la puissance de Napoléon a brisé la *roche escarpée* de l'auteur de l'Héloïse; une magnifique chaussée a changé l'aspect des lieux rendus célèbres par la plume du philosophe. Les voyageurs demandent toujours où donc était la hutte de Jean-Jacques; il est certain, du moins l'assure-t-on, qu'il a souvent parcouru ces lieux sauvages; on monte alors les buissons semés au sommet de la paroi de rochers abruptes; c'est là que doit se voir encore cette hutte dont la durée aurait lieu d'étonner les curieux. Nous nous arrêtâmes pour examiner l'état de la montagne après un éboulement qui, pendant plusieurs jours, avait fermé la route. Les possesseurs de l'immense carrière en avaient détaché des blocs considérables et continuaient à déblayer ces masses pittoresques, destinées à partir sur les barques amarrées à cet effet, et qui transportent toute l'année *la pierre de Meillerie.* Ici l'industrie ne saurait nuire à l'effet pittoresque, le tableau le plus animé charma nos regards : le feu servait à amollir la pierre ou à la faire sauter en éclats; le fer soulevait les blocs que la main de l'homme n'aurait pu ébranler sans son puissant secours; un

peu plus loin de vastes charbonnières fumaient sous les plus frais ombrages; les fours à chaux ouvraient leur enceinte, semblable à une citerne romaine; un air de triomphe animait les hommes dont le rude labeur avait réussi. Un peintre habile eût volontiers exercé son crayon à ce beau spectacle. Nous ne vîmes rien de remarquable à Meillerie, ci ce n'est le dégat causé par l'ouragan, puis encore un Frère, encadré dans une fenêtre fleurie, lisant paisiblement dans sa chambrette solitaire.

J'aurais encore bien des lieux à citer ou à décrire, mais il est temps de terminer cette lettre et je vais parler de Saint-Gingolph, lieu souvent décrit par les voyageurs et l'un des buts les plus éloignés des promeneurs établis à Evian. Nous nous y arrêtâmes en quittant les bains; les grands rocs brisés n'obstruaient plus la route; l'état normal était partout rétabli; mais si les grandes routes se réparent aisément, il n'en est pas ainsi des maisons et des ponts visités par les ouragans des Alpes; les maisons écroulées, les arches ruinées par le torrent dont le lit traverse Saint-Gingolph excitèrent notre curiosité tout autant que les beautés naturelles de ce lieu remarquable. Le rivage présente en ce lieu une sorte de grotte où bien souvent les promeneurs en bateau viennent s'abriter pour y faire un repas que cette retraite charmante embellit singulièrement; au dessus de la bourgade s'échelonnent des pentes abruptes, couvertes de la plus riche végétion. M. de Sénancour a célébré dans Obermann les sévères beautés de cette contrée; aujourd'hui le marquis de Custine se plaît à demeurer dans l'auberge du lieu, et cela depuis cinq ans. L'hôtesse assure que ce monsieur est un excellent homme; il va tous les dimanches à le messe, il fait de grandes aumônes et défend qu'on en parle, il visite les indigents, enfin tout le monde le regrettera s'il ne revient comme de coutume. Il a dit que si l'on s'agite trop en Suisse et que si l'on se bat il ne reparaîtra plus à Saint-Gingolph. L'auteur de *La Russie* se promène dans un fort bel équipage accompagné d'un ami, d'origine anglaise, qui *relève,* dit l'hôtesse, ce que M. le marquis écrit tous les jours. Il se plaît à causer au foyer de la grande cuisine avec tous les arrivants qui ne devinent guères ses qualités nobiliaires.

La réputation de M. de Custine est douteuse comme la véracité de ses récits; aussi l'envie de le voir ne fut-elle pas chez moi bien prononcée; mais au moment où il allait monter en voiture, nous eûmes le temps de remarquer sa haute stature et un air de bonhomie tout-à-fait inattendu.

Un autre souvenir littéraire et bien plus que littéraire nous occupa le long des prairies qui bordent le lac. En face de Saint-Gingolph, Chillon, Châtelard, Clarens se dessinent dans leurs encadrements de verdure. Pour qui connaît bien la contrée, il est aisé de reconnaître les arbres sous lesquels se cache le tombeau de Vinet. C'est là un su-

jet de poésie funèbre et sacrée; pour les amis de ce chrétien d'élite, il efface les souvenirs évoqués par les poëtes. La noble figure de Bonnivard, priant et souffrant dans les souterrains de Chillon, est la seule image qui s'allie à la vue lointaine des lieux où l'on cherche l'humble fosse de celui qui soutint la même cause, celle de la liberté religieuse, et qui souffrit aussi pour elle. On ne chante plus le Clarens de Rousseau, célébré par Byron et bien d'autres poëtes moins illustres que l'auteur de Childe-Harold, mais plus d'une muse inconnue a déjà déposé sur ce tertre modeste des vers inspirés par l'amour chrétien.

Deux ans après le jour des funérailles de Vinet, le même anniversaire rassemblait au même lieu les amis et les disciples; ils venaient inaugurer le monument désiré par le public religieux, non-seulement celui de notre pays, mais celui qui se compose des lecteurs qui ont été atteints au loin par les écrits de Vinet; ils sont nombreux surtout dans les rangs élevés de la société.

On n'a point parlé de ce monument; il s'est préparé en silence par les soins de quelques amis; les dons ne devaient être que de très-minime valeur; c'est au travail intelligent et désintéressé de M. Doret que nous devons ce sérieux ornement de l'un des champs de repos les plus poétiques du monde.

Dès lors on vient lire avec respect les passages de la sainte Parole gravés sur ce monument dont le caractère simple et sévère est adouci par une tête de chérubin d'une expression sérieuse et tendre.—*Votre vie est cachée avec Christ en Dieu.* Col. III, 3.—*Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur de l'étendue, et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice luiront comme des étoiles.* Dan. XII, 3.

J'aime à faire connaître aux lecteurs de la *Revue* quelques vers de M. Porchat écrits peu de temps après son retour à Lausanne. En jetant un coup-d'œil rétrospectif sur son pays, il était naturel que sa pensée le conduisît à Clarens.

. . . .

Oui, j'irai de Clarens visiter le rivage,
Et, d'un triste regard saluant ces beaux lieux,
Témoins de ses loisirs, témoins de ses adieux,
A l'appel de sa voix religieuse et tendre,
D'Alexandre Vinet je chercherai la cendre;
Et, penché sur sa tombe, où l'amour à genoux
Cultive des présents, fragiles comme nous,
Respirant le parfum des roses passagères,
J'élèverai mon âme aux éternels mystères,
Pour les esprits souffrants, salutaire entretien!
La vérité nous parle au tombeau du chrétien;
Là, pour nous enseigner à bénir sa victoire,

Lui-même, en notre cœur, il descend de sa gloire.
Vinet, je viens à vous : je n'y pouvais faillir :
Ici, tous vos amis voudront se recueillir ;
Et quand ces voyageurs, achevant leur carrière,
Près de vous, loin de vous, quitteront leur poussière,
Leurs arrières-neveux, de vos leçons nourris,
Viendront dans cet enclos méditer vos écrits,
Car, diligent semeur dans le champ de ce monde,
Vous laissez après vous une terre féconde.
Honneur de son pays, votre éloquente voix
S'éleva sans flatter les peuples ni les rois ;
Notre liberté pure, avec vous même éclose,
Obtint vos premiers vers, votre dernière prose ;
Mais, d'un cœur équitable et vraiment citoyen,
Réclamant votre droit, vous respectez le mien.
Aussi l'on vante au loin notre fleur indigène ;
On chérit son parfum sur les bords de la Seine ;
Plus d'un auteur célèbre, invoquant son appui,
Semble en nommant Vinet, s'incliner devant lui.....

Me voici loin d'Evian et de son atmosphère religieuse et poétique. J'ai franchi le lac sans m'en apercevoir, et puisque me voici sur notre rive, je cède au désir de terminer cette longue lettre par une citation de Vinet lui-même, extraite du morceau placé en tête du premier volume de la *Revue suisse :* il y a douze ans que sa généreuse plume accorda à ce journal naissant quelques pages exquises où son double caractère de littérateur et de chrétien s'harmonisa d'une manière admirable en faveur *des jeunes amis des lettres*, auxquels il a donné tant d'inestimables conseils.

« Le christianisme n'a point de littérature à lui ; il faut attendre » qu'il ait un monde à lui. C'est de lui, peut-être, que relèvent dans » les siècles modernes les plus grandes œuvres du génie, parce qu'il » a les plus grandes pensées qui puissent alimenter le génie ; mais » aucune littérature ne relève de lui, parce que la littérature ne relève » que de la société, laquelle, au vrai sens du mot, n'est pas encore » chrétienne..... Soyez chrétiens, puisqu'elle ne l'est pas ; c'est tout » ce que je puis vous dire ; et comptez qu'elle ne saurait être pour » personne autant que pour un chrétien, instructive, lumineuse et » féconde. »

Lausanne, septembre 1849. ***

Revue de l'exposition de peinture

A GENÈVE. — 1849.

(Les amis des arts et surtout les artistes nous sauront quelque gré sans doute de revenir une seconde fois sur l'Exposition remarquable de peinture qui vient de se clore à Genève. Au milieu des jugements divers et souvent contradictoires qui ont été exprimés à cette occasion dans la presse suisse, il nous paraît fort utile de consigner ici l'opinion de juges compétens, dont la critique impartiale se fonde sur des connaissances pratiques, et doit être par conséquent d'un grand poids. — *(Rédaction)*.

M. Hornung. — L'*Henri IV enfant,* de M. Hornung, est un vrai chef-d'œuvre de finesse de pinceau, d'une harmonie, d'une suavité et d'une magie admirables, un joyau de couleur des plus riches, tenant une place honorable à côté de ce que les Flamands ont fait de plus beau. Théodore de Bèse est assis près d'une table recouverte d'un tapis à ramages, sur lequel est placée la Bible qu'il explique au jeune Henri. Jeanne d'Albret, de même assise et légèrement penchée, prête une attention soutenue aux paroles de Théodore de Bèse, tandis que le jeune homme, absorbé dans la contemplation d'une tapisserie de haute-lisse représentant une bataille, laisse une libre carrière à sa naissante ardeur belliqueuse ; emporté par le spectacle de ce combat, il serre machinalement la poignée de son épée.

Nous essaierions bien de faire une description de toutes les qualités de cette peinture, mais qu'est-ce qu'une page à côté d'un pareil tableau ? Bornons-nous à dire que ce chef-d'œuvre occupe une belle place dans la galerie de son propriétaire, M. Eynard.

Le *Besançon Hugues* est un morceau qui captive l'attention par la puissance de l'exécution ; l'énergie vitale dans l'art, la force, même brutale, est une qualité si rare qu'on ne saurait trop l'estimer. Il y a de fort belles choses dans cette tête comme relief, comme couleur et comme hardiesse de brosse.

Le *Troubadour des Alpes* est d'une gaîté et d'une finesse de couleur

adorables. Comme il a bien sur sa palette, le peintre habile, toutes les nuances que donne le soleil et le grand air, depuis le teint peau-rouge du bouvier qui se tient debout sur la porte, jusqu'au hâle vermeil qui dore la tête de son joyeux troubadour et les bras des habitans de ce chalet! Le ton général de l'ombre de cet intérieur, dans laquelle s'agitent quelques figures, est d'une force en même temps que d'une limpidité remarquables. L'expression de ces pâtres qui écoutent l'artiste ambulant, est d'une grande vérité, et la lumière du soleil splendidement rendue.

Le *Saute-marquis* est une de ces scènes spirituelles comme sait si bien les rendre M. Hornung. On retrouve dans ce tableau les mêmes qualités que dans le précédent.

M. Hornung a de plus quelques aquarelles qui sont traitées avec une fermeté, une force et une largeur tout-à-fait magistrales.

La *Vue du lac des Quatre-Cantons*, de M. Calame, est un tableau hors de ligne, le meilleur peut-être des paysages de ce grand artiste dont la réputation est désormais européenne. Ici le mécanisme de l'art disparaît complètement; le faire ne se montre point. C'est d'une conscience sous le rapport de l'exécution, d'une apparente simplicité qui doit servir de leçon à quelques-uns de nos artistes qui attachent tant d'importance au maniement de la brosse, à l'habileté du métier. Nous n'entreprendrons point une description de ce tableau, par la raison qu'elle serait fort au-dessous de l'impression qu'il produit; nous dirons seulement qu'après une série de plans de rochers, et au-dessus des lignes de montagnes abruptes qui terminent l'horizon, se déploie un magnifique ciel d'un azur vif et limpide où flottent quelques petits lihts de nuages poussés par la brise du soir. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus solennellement calme que ces montagnes dont les derniers rayons du soleil couchant inondent les hautes sommités, en laissant dans une ombre diaphane le lac et les parois de rochers qui l'enserrent et surplombent dans ses profondeurs. En regardant cette toile, on respire à pleine poitrine l'air pur et vivifiant des Hautes-Alpes. Ici le spectateur est dans la nature, les sensations sont identiques, l'illusion est complète.

M. Diday, dans son tableau du *Grand Eiger*, se montre toujours en maître; son faire est large et vigoureux, et en même temps fin et délicat. La belle ordonnance des lignes, la majesté de l'ensemble, tout, dans cet ouvrage remarquable, doit captiver les différentes catégories d'amateurs. Les seules critiques que l'on puisse en faire, reposent sur la couleur générale, qui est un peu trop gris-noisette; il y a aussi de la monotonie dans l'effet comme exécution. Tous ses ouvrages portent le cachet d'une étourdissante habileté de métier; la touche en est ferme et sûre comme un paraphe; elle se montre trop peut-être, car elle distrait quelquefois de l'ensemble. Sa *forêt de Finges* est une œu-

vre qui porte aussi le cachet du maître. Malheureusement, le dernier tableau qu'il a envoyé et qui ne se trouve pas dans le catalogue, présente un ciel vert-glauque, uniforme et pesant. N'oublions pas, en parlant de M. Diday, que nous lui devons de la reconnaissance pour l'éclat qu'il a jeté sur notre patrie, lui et ses élèves.

M. Lugardon prend décidément l'exposition pour un bazar. Pour la troisième fois au moins, il fait l'exhibition des mêmes sujets, et il est probable que les expositions futures trouveront M. Lugardon se disposant à envoyer encore au public ses petits pâtres des Alpes, son éternelle *Prise du château de Rossberg,* et son *Dernier jour d'un condamné*. Ah! M. Lugardon! à quoi bon refaire perpétuellement les mêmes tableaux avec quelques variantes imperceptibles? et quand on a votre talent, pourquoi si peu de fécondité? Cet artiste distingué a toujours la même science, la même recherche de la forme, la même énergie et la même précision de contours, d'une netteté parfois un peu sèche, d'une fermeté un peu dure, mais toujours accentuée en maître qui connaît à fond son anatomie. Il y a, dans ses tableaux, des mains et des pieds admirablement modelés, des draperies ajustées et exécutées avec un grand goût. Quant à la couleur, M. Lugardon n'y pense pas le moins du monde; soit prédisposition, soit système, sa peinture est un dessin avec deux ou trois tons. Le résultat en est surtout déplorable quant aux portraits; lorsqu'on n'a pas le sentiment de la couleur, il faut au moins faire quelques efforts pour ne pas trop s'éloigner du teint de son modèle; or, le portrait, couleur vinaigre, qu'il a exposé, semble encore un défi jeté à la nature; mais nous ne serons point exclusifs, nous ne dirons point comme quelques artistes du nombre desquels est M. Lugardon : hors de telle manière de voir, point de salut. L'art est une chose si vaste qu'il y a mille manières d'y être grand. Si, comme M. Lugardon, on admet que le dessin soit la seule et unique qualité que l'on doive rechercher, étudier dans la peinture, et faire fi de la couleur, alors, pour être conséquent, renions les Flamands et les Hollandais, que Venise se décide à jeter dans l'Adriatique les splendides tableaux du Titien, de Véronèse, de Tintoret, que Bruxelles, Amsterdam et Anvers demandent pardon d'avoir produit d'implacables coloristes tels que Rubens, Van-Dick et Rembrandt. On conviendra du moins que l'erreur aura été longue. Nous ne nous arrêterons pas davantage sur l'exagération d'une manière de voir aussi systématique, et nous ferons seulement observer qu'en fait de coloris, pour M. Lugardon comme pour le renard de la fable, les raisins sont peut-être trop verts. Nous n'exigerons donc point de lui ce qui n'est pas dans les conditions de son talent, auquel nous rendons d'ailleurs pleine justice.

La réputation de M. Aurèle Robert est faite depuis longtemps. Dans l'*Intérieur d'une église,* qu'il nous a envoyé, la perspective linéaire et aérienne, la splendeur de la lumière, les dalles, le bénitier, la me-

boiserie brune de ton, l'autel, la profondeur des voûtes auxquelles l'ombre prête ses mystères, tout cela est admirablement rendu, finement, consciencieusement étudié, et, dans quelques parties, d'une pâte très-solide. Le ciel est très-bien peint et d'une grande vérité, mais la partie de la ville qu'on aperçoit, est d'un ton cru qui nuit à l'harmonie. Nous reconnaissons que toutes les figures qui jouent un grand rôle dans ce tableau, sont très-précieusement exécutées, mais nous désirerions qu'elles fussent traitées plus grassement, avec moins de maigreur, moins de sécheresse, et, sans en exclure la finesse de l'exécution, qu'elles fussent étudiées plus dans les grands plans et les masses. On peut faire le même reproche aux draperies; il y a répétition de petits plis secs dont l'aspect est défectueux; en résumé, M. Aurèle Robert, par son talent, maintient à une grande hauteur un nom que son frère a entouré d'une auréole de gloire; il sait que pour lui, plus que pour tout autre, *noblesse oblige*.

M. Guigon est toujours le charmant peintre des lointains vaporeux et poétiques. Il y a de lui un petit tableau d'*orage sur le lac* dont les vagues houleuses ont beaucoup de mouvement; on croit les voir s'élever et s'abaisser; d'épais nuages couleur ardoise, encore éclairés çà et là d'un rayon perdu, courent dans le ciel. Dans les premiers plans de ses autres peintures, nous lui reprocherons, encore cette année, l'abus des verts crus et l'abandon de l'étude des arbres et des terrains. M. Guigon possède incontestablement beaucoup d'habileté de métier, toutes ses peintures sont exécutées avec aisance, mais il tient surtout le premier rang dans ses paysages peints à la gouache et à l'aquarelle. Dans ces deux genres, il a obtenu un grand succès parmi les amateurs et les étrangers qui passent à Genève.

M. Van Muyden a exposé *une femme italienne allaitant son enfant*. Pour la composition, l'arrangement, nous pouvons bien lui dire que c'est un groupe connu, mais cette peinture a un grand charme, et, de plus que dans les autres ouvrages du même artiste, de la fermeté dans le dessin; pourtant, le contour du bras de l'enfant se confond avec celui de la mère. L'ensemble de cette toile est plein de suavité, bien que la couleur en soit quelque peu uniforme. — *Une auberge italienne* du même auteur est très-finement exécutée; la couleur en est transparente. Il n'y aurait point de reproches à faire à cet ouvrage si le ciel était d'une facture analogue au reste du tableau. — *L'intérieur d'une maison des Abruzzes*, et la *petite fileuse de San-Germano* ont déjà été appréciés dans un article sur l'exposition neuchâteloise *(Revue Suisse*, tome XII, p. 343) auquel nous prenons la liberté de renvoyer nos lecteurs. Ces charmans ouvrages ont été goûtés à Genève comme à Neuchâtel.

Quand on n'a pas de concurrents et que l'on reçoit des louanges sans partage, qu'on manque de points de comparaison, on passe une vie bien douce, car alors la critique est difficile, pour ne pas dire im

possible. M. Humbert, de Genève, a joui, jusqu'à présent, de toutes les prérogatives attachées à l'unique peintre d'animaux que nous ayons dans notre pays. Mais voici venir de Bruxelles un rude joûteur qui, par l'importance de la toile, la grande manière de l'exécution, et l'intérêt profond qu'inspire la scène, le distance tout d'abord. Ce peintre est M. EDMOND TSCHAGGENY, d'origine neuchâteloise. Il y a là une forte leçon pour M. Humbert. Dans ce taureau furieux sur le point d'atteindre une femme éplorée tenant son enfant dans ses bras, le dessin est ferme et puissant, la brosse est magistrale. C'est une peinture qui ne sera peut-être pas comprise par nos petits faiseurs, nos grands amateurs de peintures au pastel (si peinture il y a) lâchées et sèches en même temps. Honneur donc à M. Tschaggeny, qu'il soit le bienvenu dans nos expositions! (1)

Tout le monde sait que, dans un tableau d'une seule figure, la partie la plus intéressante, la tête, doit immédiatement fixer l'attention. Eh bien! M. LELEUX s'est affranchi de cette règle générale. Ce qui frappe les regards tout d'abord dans son *Casador andaloux*, c'est une ceinture d'un jaune éclatant; il n'y a absolument que ce point lumineux dans le tableau. Tout le reste, fond, accessoires, table, carabine, se confond dans une couleur qui va du chocolat en plaque au chocolat au lait. Mais la pose a bien l'héroïque crânerie qui convient à la robuste tournure de ce casador; le teint couleur vert-de-botte et violemment bilieux, donne à l'ensemble de ce masque un caractère de sauvagerie qui ne manque pas de puissance. Nous ajouterons qu'il n'y a pas assez de variété dans le faire; chaque chose ne conserve pas son caractère, on dirait que le blaireau a été passé uniformément sur le tout.

M. LÉON BERTHOUD nous a envoyé de Neuchâtel quelques paysages qui promettent un grand avenir à leur auteur. *La marche de troupeaux dans la campagne de Rome* est d'un aspect sévère qui ne manque pas de grandeur. Ce ciel oppressé de nuages lourds et plombés, ces terrains mouvementés, décharnés, obstrués d'éboulements, cette nature habituellement brûlée par le soleil, où l'atmosphère sans vapeurs accuse fortement les contours des montagnes et détruit la perspective aérienne en laissant au dernier plan autant de valeur qu'au premier, ce silence des plaines qui n'est interrompu que par le son de la musette du berger conduisant son troupeau, tout cela est parfaitement compris et très-largement peint. Ce tableau, par son importance, peut résumer toutes les qualités et tous les défauts des ouvrages que M. Berthoud a exposés. Nous ferons une exception en faveur du petit tableau des bords du *lac Némi;* le ciel en est fin et surtout très-lumineux, qualité rare dans nos expositions de paysages. Dans ce charmant tableau, un air doux et pur circule partout, les premiers

(1) Voir une analyse plus complète de ce tableau, page 485 de la précédente livraison.

plans sont bien étudiés et solidement peints, mais les arbres du second plan nous ont paru trop à l'état d'ébauche. Nous nous résumons en parlant de la *Marche de troupeaux dans la campagne de Rome*, et nous remarquons que les nuages sont un peu durement découpés et lourds; la différence que la nature demande pour le faire, le degré d'étude, entre les premiers et seconds plans, ne se fait pas sentir. Les premiers plans ne sont pas assez étudiés, fouillés et plantureux. On nous a dit que M. de Meuron était le maître de M. Berthoud; eh bien! nous dirons à l'élève: la nature est votre maître, voilà vos guides. Nous aurons toujours présentes à la mémoire les belles pages que M. de Meuron avait exposées à Genève, il y a bien des années; l'impression produite par ses tableaux était celle qu'on ressent devant la nature. Que M. Berthoud regarde donc les premiers plans des tableaux de son maître, et qu'il étudie toujours la nature en artiste qui n'a jamais oublié que sans vérité il n'y a pas de salut dans le paysage.

M. Grosclaude est un peintre dont nous connaissons de longue date la grâce et la bonne couleur. Il serait fastidieux de lui adresser toujours les mêmes éloges pour les mêmes choses. Nous désirons de tout notre cœur que M. Grosclaude nous surprenne par quelque nouveauté.

Le portrait de M. Constantin par M. Gevril était sans contredit le meilleur de l'exposition de 1847; il a reçu dès-lors des éloges à Bruxelles et à Neuchâtel. Celui qu'expose M. Gevril, cette année, tient encore le même rang; la couleur en est vraie et brillante, le dessin en est ferme; on pourrait lui reprocher un peu de lourdeur dans le front, mais nous sommes sûrs qu'il y a là un oubli de la part de cet artiste distingué. Il s'empressera sans doute de remédier à ce défaut par un simple glacis, car le point que nous signalons ici ne peut être apprécié que par de fins connaisseurs. — M. D'Albert a peu de prétentions d'exécution; il a de la simplicité dans sa couleur et de la vérité dans la ressemblance. Le seul reproche qu'on puisse lui faire avec justice, c'est le ton généralement rosé de ses portraits. — M. Favas modèle bien; sa peinture a du caractère, mais qu'il se tienne en garde contre un certain penchant au noir qui est le défaut de toutes ses peintures et qui finirait par nuire à un artiste dont on ne peut sans injustice méconnaître le talent. — M. Hébert pèche par le contraire de M. Favas; sa peinture a un certain brillanté factice qui vise à l'éclat et finit par ressembler à de la porcelaine. Du reste, il dessine correctement. — M. Cabaud se distingue par la finesse de sa couleur, la simplicité de son dessin; le seul portrait qu'il ait exposé, est une des bonnes choses de cette année. — Mlle Fanny Richard, jeune artiste qui a devant elle un bel avenir, étudie avec conscience et varie la couleur selon ses modèles. Ses petits dessins au pastel sont faits avec beaucoup d'adresse. Nous constatons volontiers les progrès de Mlle Richard que nous comptons déjà au nombre de nos bons artistes.

Ce que nous avons blâmé dans M. Lugardon, nous le blâmerons dans M. Straub. Encore des répétitions de choses déjà exposées ; on pourrait croire que l'imagination est tarie chez ces deux peintres. Donnons toutefois à M. Straub les louanges qu'il mérite pour la finesse du pinceau et la précision du dessin. Prévenons-le pourtant que ses deux petites copies ne sont pas sans dureté. Nous avons vu, dans les expositions précédentes, M. Straub tenir un rang très-élevé comme portraitiste ; dans celle-ci, nous ne le retrouvons pas avec toutes ses qualités, mais nous ne le prenons pas au mot et nous l'attendons à l'exposition prochaine.

M. Dunant, élève de M. Diday, a exposé plusieurs tableaux qui annoncent un beau talent. Il commence à s'affranchir de l'imitation et à se créer un genre à lui : qu'il continue dans cette route, il fera honneur au pays. — M. Delapeine a de la naïveté dans son faire, on y sent l'étude consciencieuse de la nature.— M. Louis Georges, dans sa *Vallée de Meyringen*, fait preuve d'une grande habileté de main ; l'ensemble de son tableau est d'un bel aspect, il faudrait seulement plus de parti pris dans l'effet et plus de lumière.— M. Castan vient de faire un très-grand pas. Dans son tableau de la *vallée du Graisivaudan,* les arbres sont très-largement traités, les eaux sont fort belles ; nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est d'avoir une brosse trop ambitieuse et qui pourrait le conduire à donner trop d'importance au faire, au détriment de l'étude naïve et serrée de la nature.—Dans une *étude d'après nature faite à Gallora,* M. Duval annonce un talent consciencieux et un sentiment fort élevé de l'art.—M. Frégevise, dans son paysage des *steppes*, indique des progrès et fait preuve de naïveté et de vérité dans l'étude de la nature. Dans son tableau *du retour des Vendangeurs,* le fond du lac est très-fin de ton et les terrains des premiers plans finement exécutés.— M. Baudit a fait un bon tableau, la *vallée de Bex ;* il est lumineux et fin de ton.

Le remarquable tableau de M. Prévost, l'*extrémité du lac de Genève,* a constamment captivé l'attention du public et des connaisseurs. L'eau est d'une transparence admirable ; le rocher sur le premier plan est fort beau, quoique un peu sec ; le ciel est d'une splendeur de lumière qui illumine magnifiquement tout ce paysage. C'est un grand pas fait en avant, dont on doit féliciter M. Prévost.— Le tableau du *Bac* de M. Jeanniot renferme de jolies choses ; l'eau a du mouvement et de la transparence. Le ciel et le lointain sont d'une grande finesse de ton et ses figures spirituellement touchées. — Dans les *bords de la rivière de l'Ain,* de M. Ponctus Cinier, de Lyon, nous avons remarqué le second plan comme étant d'une grande vérité de ton ; il y a beaucoup d'air, et les arbres sont parfaitement exécutés dans la masse. Malheureusement, le ciel est extrêmement terne.

De tous les paysages que M. Menn a exposés, celui devant lequel nous nous sommes le plus arrêtés, c'est son *Mars de Rome.* Ce ta-

bleau est conçu et exécuté dans ce sentiment poétique, frais et gracieux qui distinguent les œuvres de cet artiste. M. Menn étudie bien la solidité des terrains, ses ombres sont fermes et opaques par système, mais il n'établit pas assez de différence entre la splendeur de la lumière du soleil et son ombre. Ses ombres en général sont limpides et telles qu'elles se présentent en plein air, mais ses lumières manquent d'éclat, et ces deux tons n'ayant point leur valeur relative, l'effet en est nécessairement faible. Ses figures sont toujours touchées avec infiniment d'esprit et posées avec beaucoup de goût, quoiqu'ayant parfois une tendance à l'afféterie. Nous le répétons : c'est un talent bien distingué que celui de M. Menn, tous ses tableaux émanent d'une source élevée, on y revient souvent en faisant abstraction de tout ce qu'il y a de lâché, d'incomplet dans l'étude et le faire, on se laisse aller à rêver délicieusement sous ces ombrages frais, et l'on aime à applaudir au sentiment qui a dirigé l'artiste dans ses compositions idylliques.

Ce que M. Humbert a de mieux à l'exposition, c'est son *Abreuvoir*. Figures, chevaux, paysage, tout est d'une charmante couleur.—Quant à ses autres sujets d'animaux, M. Humbert n'a pas fait des progrès sensibles, et nous lui en demandons, car il est jeune et a tout ce qu'il faut pour être un artiste distingué. Qu'il ne sacrifie pas trop au système qui menace l'école de Genève, système qui prend la mollesse pour de la suavité et qui ne manquerait pas de le fourvoyer, s'il le suivait.

. Sans progrès comme sans décadence, M. Bonjour continue tranquillement sa manière; il fait toujours de la peinture plate, lissée, léchée, polie avec une minutie chinoise. Ses corps sont minces et sans épaisseur; rien de plantureux, de protubérant qui annonce un peu d'entrain et de franchise d'exécution. Chaque chose ne conserve pas son caractère dans sa peinture; il y a une telle uniformité d'exécution, un si grand abus de glacis sur le tout, que cela donne à l'ensemble un air ciré, brossé, qui miroite et sonne comme de la tôle vernie. Celui de ses portraits qui porte le n° 16, quoique entaché des défauts que nous venons de mentionner, ne manque pas de recherche de la vérité.

Les paysages de M. Coindet annoncent une étude consciencieuse de la nature et le sentiment de la couleur, qu'il exagère, du reste, peut-être un peu. La lumière est généralement bien rendue; sa touche est facile et large; ses premiers plans exigeraient cependant une étude encore plus serrée, une pâte plus solide, et nous voudrions qu'on pût mettre le pied sur ces terrains que nous regrettons de ne pas voir plus résistants et plus réels.

Les paysages dessinés à la plume, de M. Burdallet, sont toujours exécutés avec beaucoup de patience, de soin et d'adresse. Nous ne leur ferons qu'un seul reproche: l'aspect général en est un peu monotone. — M. Bocion, de Lausanne, a une manière très-large de voir la

nature, et ses paysages sont peints grassement et solidement. Le portrait qu'il a envoyé est d'une bonne facture.— *Les vues prises à Rome* de M. Bonnet de Lausanne, ont un très-grand mérite; toutes ces pittoresques figures romaines sont touchées avec beaucoup de fermeté; cependant quelques-unes sont restées flottantes au bout de la brosse et trop à l'état d'ébauche. Au reste, la lumière resplendit bien sur toutes ces fabriques, elles sont solidement peintes et dessinées avec beaucoup de nerf. — M. Edmond de Chavannes a du talent. Son *tableau des environs d'Evian* renferme des parties qui lui font grandement honneur. — M. Bryner, de Lausanne, est en progrès; il y a cependant encore de la dureté dans quelques parties de ses paysages, et quelques tons d'arbres vert-moisi qui en déparent un peu l'aspect général. Ses fonds sont d'ailleurs très-fins de ton, et peints avec délicatesse. — M. Henri Georges est inférieur à la dernière exposition; il a toujours la même franchise d'exécution, mais un malheureux ton violacé envahit tous ses paysages et leur donne un aspect terne et dur. — M. De Régny a toujours la touche facile et spirituelle qu'on lui connaît, mais il a adopté un certain ton conventionnel qui caractérise tous ses tableaux et les fait reconnaître tout d'abord.

— Nous engageons les artistes à ne pas se laisser troubler par les mille raisonnemens et les arguties des critiques qui écrivent sur l'exposition dans quelques journaux suisses; en général ce sont des gens de lettres qui s'écoutent parler, font belle plume, et l'artiste n'est pour eux qu'un thème sur lequel ils font force variations. Dans un de ces journaux, l'auteur d'un article sur le salon, dit en parlant des portraits: « Qu'il faut tâcher de leur donner *un je ne sais quoi* de par-» ticulièrement aisé et artiste, de la noblesse, et surtout éviter l'air » bourgeois.» Sans doute, lorsqu'on a le bonheur d'avoir un modèle qui a de la distinction, il faut faire tous ses efforts pour arriver à le reproduire, et se tenir alors sur ses gardes pour ne pas être au-dessous de la nature, de crainte de tomber dans la vulgarité. Mais, comme cela arrive le plus souvent, s'il vous vient un modèle à la tenue simple, pleine de bonhomie, ici le susdit critique vous enjoint d'éviter de le copier tout bonnement et tout naïvement; suivant lui il faut l'idéaliser, chercher cet idéal prétentieux, cette afféterie de bon ton qui lui sont si chers, et avec lesquels on arrive à donner à son portrait plus de beauté factice et moins de naturel. S'agit-il d'une jeune et jolie dame, d'une nature franche et pleine de modestie, il faudrait donc l'orner de toutes les qualités si recommandées par ce critique, et la représenter vaporeuse, avec des airs d'Ophélia!.... En un mot, avec tout ce marivaudage, avec cette affectation de rareté, les artistes reculeraient bientôt jusqu'à l'art faux, qui a déjà perdu tant de talents. Nous voulons bien reconnaître que tout le monde n'est pas forcé d'être naïf, et qu'il y aura toujours assez de tournures vulgaires pour qu'on puisse pardonner à quelques-unes d'être plus que bisarres. Le même critique ac-

corde un grand mérite à Mlle Durand, pour la distinction qu'elle a su, dit-il, donner au portrait de M. Favre. Comment était-il possible de copier autrement ce modèle ! Tout le monde connaît la tenue aisée et le port élégamment fluet de M. Favre; eh bien ! Mlle Durand a tout bonnement cherché à reproduire ce qu'elle voyait, sans autre malice. Ce n'est pas qu'elle soit arrivée à rendre complètement le teint pâle et fin de son modèle. Ses chairs sont saupoudrées d'un gris bistré qui n'est pas toujours heureux. Quant au faire, on peut y remarquer, en même temps, de la sécheresse et de la mollesse, deux choses qui semblent antipathiques, et qui pourtant se trouvent dans sa peinture. Nous regrettons aussi l'absence des mains dans quelques-uns de ses portraits.

Madame Munier a les qualités et les défauts inverses de Mlle Durand. Elle dessine avec hardiesse et ne craint point de faire une main, mais elle est prétentieuse dans ses poses autant que Mlle Durand est simple. Dans tous ses portraits, elle a un brillanté de couleurs, qui va jusqu'à l'afféterie. En résumé, elle est bien plus artiste que Mlle Durand. Il y a quelques-uns de ses pastels qui, pour le faire, sont enlevés avec une vivacité, une âme et une fermeté de main tout-à-fait remarquables. Il est bien fâcheux que le genre du pastel soit aussi fragile, aussi fugitif; et puis, l'égalité matérielle du papier, la monotonie d'une surface plucheuse partout, ont nui à l'expression des fonds, des tournans, des transparens. Les ombres de ces portraits sont mates; il a fallu souvent les animer, les forcer, par des teintes dorées, pour qu'elles ne parussent pas assourdies et opaques; enfin les corps métalliques semblent mous, malgré le talent du peintre, et on aperçoit le mécanisme et le matériel de l'art.

M. Munzberger a envoyé deux tableaux qui sont des études et qui ont ce cachet de vérité que la nature seule peut donner. Son *Bois au bord du lac* est un délicieux tableau; on aime ce feuillage épais, cette ombre mystérieuse. L'aspect général en est crépusculaire, silencieux et d'une fraîcheur humide. Les premiers plans sont irréprochables, tout est rendu avec beaucoup de conscience. Nous remarquons les mêmes précieuses qualités dans son *étude d'arbres et de torrent*. — M. W. Romilly a envoyé des paysages d'un aspect fort agréable, sauf quelques négligences dans les premiers plans qui ne sont pas assez étudiés; nous n'avons que des éloges pour les lointains, et même pour les seconds plans. Ces ciels sont d'une charmante couleur. Tout est, comme exécution, d'un faire remarquablement spirituel. — M. Manzoni. *Les orphelins du combattant lombard* ont bien l'expression que le sujet comporte, mais c'est une peinture lâchée, peu étudiée, et d'une couleur factice.

Sculpture. — M. Pradier a exposé *le buste du général Dufour*. De tous les sculpteurs modernes, nul ne sait rendre avec ce degré de

perfection, le grain de l'épiderme et le tendre de la chair. — Ce portrait-buste est d'une grande ressemblance, et a toutes les qualités qui ont placé à jamais notre illustre compatriote au premier rang dans l'art contemporain.

Les petites statuettes *d'Adam et d'Eve*, de M. Dorcière, forment un charmant groupe qui est modelé avec une délicatesse d'exécution des plus parfaites. Les lignes se présentent, dans les différents aspects, toujours suaves, harmonieuses et pures. — *Son candélabre* composé d'un *groupe représentant la foi*, *l'espérance et la charité*, a toutes les qualités qui caractérisent le talent de ce sculpteur si distingué.

M. Constantin a exposé de très-belles *copies sur porcelaine* qui, au mérite d'une exactitude rigoureuse, ajoutent celui d'une exécution on ne peut plus remarquable. L'une de ces copies a été faite à Pérouse, d'après la peinture originale de Raphaël, c'est la *Madone au livre*; l'autre à Rome, aussi d'après Raphaël. — Quant à sa composition de *Thétis*, c'est une charmante chose, pleine de suavité et de goût.

M. Counis a exposé une *copie sur émail* représentant *Pygmalion et Galatée*, d'après le tableau original de Girodet. Elle a au premier chef, toutes les qualités de finesse, de précieux et de délicatesse, si nécessaires à ce genre de peinture.

Nous mentionnerons encore comme peintres sur émail MM. Lacombe, Glardon et Mmes Bonnet, Vagnon-Chantre, Darier, Dupuis, Revon, Bury, dont les talents promettent à la fabrique de Genève de nouveaux succès en ce genre.

Les dessins au pastel et à l'estompe de Mlle Mérienne sont sans doute exécutés avec esprit, grâce et aisance, mais les poses en sont quelquefois prétentieuses et le dessin superficiel.

Mesdames D'Albert-Durade, Reinhart, Rebours et Rey nous ont envoyé de charmants *bouquets de fleurs à l'aquarelle*. Ce genre demande une patience, une propreté dans le travail, une délicatesse qui semblent faire de la reproduction *de ces aimables filles du printemps*, une occupation toute féminine.

Genève, 5 septembre 1849. ***

POÉSIE.

RÊVERIES.

ALBA STELLA.

— Père, sais-tu pourquoi, dans la nuit solennelle,
Cette étoile est si blanche au sein des astres d'or ?

— Une fleur s'entr'ouvrait ici-bas, comme une aile,
Une aile de ramier qui va prendre l'essor.

A voir les blancs reflets de sa tête sereine,
Que respectait la pluie et le vent ravisseur,

Tous les lis au jardin disaient : C'est une reine!
Tous les astres là-haut disaient : C'est une sœur!

Gabriel descendit avec son aile blonde,
Et cette fleur parut divine à Gabriel —

Et prenant ce parfum au printemps de ce monde
Il en fit un rayon pour le printemps du ciel.

Ce fut fête en Eden , et deuil sur notre terre :
Une mère pleurait au pied d'un Crucifix.....

— La blanche fleur était une vierge, ô mon père ?
— Oui, mais la blanche étoile est un ange, ô mon fils!

—

L'ANGE MOISSONNEUR.

Vois comme le soleil rayonne de bonheur,
Comme ses feux gaîment caressent la charmille!

Je dormais un sommeil d'heureuse jeune fille :
Cette nuit je rêvais du ciel et du Seigneur.

Et je vis dans mon rêve un ange moissonneur,
Qui, dans les champs divins promenait sa faucille.

Et, noyé dans l'azur, j'entendais au saint lieu
Des concerts balancés sur des notes étranges :

Ce n'était pas le bruit de nos champs, de nos granges,
Ni des lourds chariots au gémissant essieu. —

Mais des chants, qui, montant en prières à Dieu,
En bénédictions retombaient sur les anges.

Moi, j'écoutais. Alors le divin moissonneur
Sourit en contemplant sa récolte féconde,

Laissa choir à ses pieds une javelle blonde,
Un faisceau de rayons — et puis dit au Seigneur :

L'homme, en ses jours d'épreuve, est un pauvre glaneur :
Père, ma gerbe d'or fera du bien au monde.

— Vois comme le soleil rayonne de bonheur!

MARC MONNIER.

Juin 1849.

L'HIVER.

Voilà mon automne écoulée,
Voilà mon hiver arrivé;
Ma vie, à mes yeux déroulée,
Me dit : ton rôle est achevé.
Au loin interrogeant l'espace
A peine j'aperçois la trace
De mes premiers pas enfantins;
Et comme un navire qui sombre,
J'ai vu s'évanouir dans l'ombre
L'astre éclatant de mes destins.

Dans ces jours de mélancolie
Où l'on rêve sans espérer,
La coupe humaine offre une lie
Qui ne saurait nous enivrer ;
Seuls, les chagrins nous environnent,
Quand de pâles cheveux couronnent
Nos fronts à la tristesse enclins ;
Alors rien n'émeut, rien n'enflamme ;
De notre cœur et de notre âme
Nous paraissons être orphelins.

Qu'il fut criminel, le fils d'Eve,
Pour le condamner à vieillir !
Par des maux sans nombre et sans trève
Faible, il dut se voir assaillir ;
Dieu! que ta bonté lui pardonne
Si trop souvent il s'abandonne
Au désespoir de ses vieux ans!
Pardonne! il descend la colline
Entre la ronce et la ravine
Courbé sur des genoux tremblants.

Pardonne, car il voit l'aurore
Sans être ému de sa beauté,
Sans que son charme heureux colore
Un sort vide et désenchanté;
Et quand la nature éveillée
Fait retentir sous la feuillée
De mille oiseaux l'accent joyeux,
Il est sourd à cette harmonie
Qui lance à la voûte infinie
Un hommage mélodieux.

Pardonne, car il voit la terre
Après l'hiver se ranimer,
Les fleurs par un divin mystère
S'ouvrir au jour pour l'embaumer;
Autour de lui, tout reprend l'être,
Le monde entier semble renaître
Plus frais, plus riant et plus beau;
Peut-il contempler d'un œil ferme
Un hiver sombre ayant pour terme
La nuit plus sombre d'un tombeau?

Pardonne, son déclin, c'est l'âme
Qui s'évanouit par degré;
Un feu sublime dont la flamme
Perd ce qu'elle avait de sacré;
C'est un dédain pour sa mémoire,
Un mépris amer de la gloire,
De tous ses sentimens vainqueur;
Une pensée indifférente
A sa destinée expirante
Qu'il voit fuir d'un regard moqueur.

Oublierait-il ce temps de joie,
Brillant dans l'ombre du passé,
Cet âge d'or, céleste voie,
En riant si tôt traversé?
Ces resplendissantes années
Par tant d'espoir illuminées,

Que sa jeunesse obtint du sort?
Et les amitiés éprouvées,
A ses derniers jours enlevées
Par l'éloignement ou la mort?

Mais une voix divine et pure
Répond à son plaintif accent:
Elle étouffe le vain murmure
Né des angoisses qu'il ressent;
Elle lui dit: Arrête, impie!
Ici-bas ton âme accroupie
Vers la terre abaisse tes yeux;
Lève le front, car dans la nue
Règne la puissance inconnue
Veillant sur toi du haut des cieux.

Le joug qui brise ta faiblesse
Elle a voulu te l'imposer!
Ce lourd fardeau de ta vieillesse
A ses pieds tu vas le poser;
Par les maux, la mélancolie,
C'est sa bonté qui te délie
D'un monde ou tu n'as plus d'appui,
Dans sa tendresse maternelle
C'est pour mieux te rapprocher d'elle
Qu'elle te détache de lui.

Vers les demeures éternelles
Ame affligée, élance-toi!
Le Seigneur te donna deux ailes:
La sainte Espérance et la Foi.
A braver la mort, enhardies,
Et par l'adversité, grandies
Elles s'ouvrent pour l'avenir;
Dirige donc leur vol immense
Au Ciel où le bonheur commence,
Au Ciel où rien ne doit finir.

Janvier 1849. J. PETITSENN.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

SEPTEMBRE.

—

La société européenne, à cette heure, est comme un voyageur qui ne sait plus à quelle étoile se vouer pour reconnaître sa route et trouver la force de se remettre en chemin. La grande culbute de Février (certains journaux commencent même à dire la *catastrophe de Février*) n'était, à tout prendre, qu'un saut dans l'inévitable fossé qui côtoie le bas de toutes les pentes; fossé au fond duquel l'humanité, ce Juif-Errant immortel, se retrouve toujours dès qu'il s'est endormi quelques instans sur un vert côteau, au lieu de continuer son ascension en spirale vers le progrès. — Marche! marche! lui crient des voix effrayées de le voir s'arrêter sur le bord. Mais il n'entend pas: il souffre un peu, il se couche, il rêve.... il se réveille, et se relève comme une ombre dans un lieu qu'il ne connaît pas. Sa fatigue est passée, mais ses membres sont meurtris. S'il avait foi à quelqu'un, ou à quelque chose, il n'userait pas le reste de ses forces à remonter le fossé par la paroi qu'il connaît: mais il a peur; il veut dormir encore, et se guérir des meurtrissures de sa chute, au risque d'une chute plus profonde. Le voilà donc qui remonte tout gémissant. Espérez-vous qu'il se retrouve plus fort qu'avant de tomber, plus ingambe, plus sain, plus en vie? mais c'était justement en malade qu'il s'était couché sur le flanc, dans la position qu'il veut reprendre, et où il ressentira tous ses maux d'auparavant.

Ce qui démontre, en effet, jusqu'à l'évidence, combien le malaise de la société était grand, avant Février, c'est son malaise actuel. L'ordre, les lois, la propriété sont plus sévèrement gardés que jamais, rien de cela ne manque à la sécurité des affaires, et les affaires ne reparaissent pas. Les besoins courans se satisfont avec des achats au comptant; certaines maisons ont fait ainsi une bonne année; mais tout ce qui est spéculation, industrie et crédit n'existe plus: c'est-à-dire

la principale source et le vrai fond du commerce. Cette situation se traduit en France, par le retour et l'entassement du numéraire dans les caves de la Banque. Il est là en lieu sûr, oisif, mais tranquille, et privant le pays d'une circulation de sève industrielle qui manque partout.

Cependant, les mouvemens révolutionnaires, même ceux dont l'héroïsme et la modération s'étaient acquis la sympathie générale dans les deux mondes, sont partout écrasés. La Hongrie est vaincue; Venise a capitulé; Rome est remise pieds et poings liés sous la domination pontificale; la France, après avoir tiré les marrons du feu, s'aperçoit un peu tard, non-seulement que *Bertrand les croque*, mais qu'il a une façon bien gloutonne et bien vilaine de les manger. Ainsi, rien ne manque à ce retour des choses d'ici-bas que le nom de monarchie à la république française. Est-ce donc là ce qu'attendent, pour se ranimer, la confiance et les affaires?

— Dans cette lamentable guerre de Hongrie, évidemment c'est l'Autriche qui a le plus perdu. Devenue pour elle une question de vie ou de mort, cette guerre n'y était pas moins si impopulaire, qu'un de nos amis à vu, à Vienne, des officiers avoir les larmes aux yeux d'être obligés de considérer en ennemis de si vaillans, de si bons et si proches voisins; la Hongrie, disaient-ils, c'est le cœur de la monarchie! Mais, vainement les occasions de s'arranger à l'amiable s'étaient-elles présentées plusieurs fois; soit inhabileté ou entêtement politiques, soit orgueil de race et désir d'humilier la noblesse madgyare, le slave Windischgrætz avait repoussé ces occasions ou ne les avait pas saisies, assumant ainsi une responsabilité dont les suites lui ont enlevé le pouvoir et encore plus la faveur publique. Les choses en étaient venues à un tel point, qu'il fallut alors de toute nécessité avoir recours au moyen extrême, l'appel de la Russie, remède pire que le mal, et qui a mis a nu la plaie de l'Autriche au lieu de la guérir. Sa force matérielle et morale en restent profondément atteintes, son avenir compromis. La Hongrie s'est illustrée et grandie par sa défaite. Quant au vainqueur, c'est de tout point, c'est uniquement la Russie. *La Hongrie aux pieds de Votre Majesté*, comme l'a dit au czar le prince Paskéwitsch : voilà le mot final et le trait décisif; un véritable trait moscovite! on y retrouve cette secrète et froide ironie de l'orgueil et du tour d'esprit russe, mais elle n'est ici que l'exacte traduction des faits. Une lettre écrite au début de l'intervention, et dont l'auteur a pu être bien informé puisqu'il était sur les lieux, raconte un fait du même genre et non moins caractéristique: — « L'empereur Nicolas, en recevant l'empereur d'Autriche à Varsovie, portait l'uniforme du régiment hongrois dont il est le chef et qui se battait avec fureur contre l'armée autrichienne. Dès qu'il aperçut le jeune monarque il

lui dit : « Mon frère, voilà le dernier hussard qui vous est resté fidèle. » Et s'apercevant que cette parole avait tant soit peu attristé son jeune hôte, il l'enleva de terre et, le tenant dans ses bras, il ajouta : « Mais » soyez tranquille ; comme je viens de vous soulever dans les airs, de » même je relèverai votre empire. » — Le géant du Nord s'en tiendra-t-il à l'Autriche, et ne lui faudra-t-il pas mieux encore à presser entre ses bras de fer ?

On se fait, dans l'Occident, les idées les plus fausses sur la Russie, sur la nature de sa force et sur l'esprit qui l'anime, les idées souvent le plus diamétralement opposées à la pratique et à la réalité. D'abord, les faits sont en petit nombre et peu ou mal connus ; la Russie à peine est ouverte. Ensuite, ce qui nous en arrive d'incomplet, de défiguré, d'égrené, nous le comprenons et le jugeons d'après nos idées toutes faites, d'après notre propre milieu, c'est-à-dire tout à l'envers. La France surtout, avec son infatuation d'elle-même et son ignorance des autres, est le plus exposée à commettre ce genre de bévues. Ainsi, observe-t-on, la Russie manque de ressources financières ; elle ne peut pas faire la guerre, faute d'argent : mais la pensée russe est justement tout le contraire de la nôtre ; elle n'est pas qu'il faut être riche pour faire la guerre, mais qu'il faut faire la guerre pour s'enrichir, pour trouver et non pour dépenser de l'argent. Aussi la solde est-elle désignée en russe par un mot qui n'a point le même sens étymologique : il signifie aumône ; la guerre, dans l'idée populaire, doit payer la guerre ; elle est la vraie solde, le gain, la récompense naturelle de ceux qui la font. C'est là, dira-t-on, le but et le mobile du Barbare : oui, et celui de toutes les grandes invasions ; celui, Barbares ou non, de tous les vastes conquérans.

On ajoute : la Russie manque d'officiers instruits, d'un corps de génie qui puisse le moins du monde être mis en parallèle avec ceux des autres états européens ; sa pénurie à cet égard est si réelle et si grande, que tout officier étranger, même médiocre, qui vient lui offrir ses services, est sûr de les voir acceptés. Oui : comme si les généraux de la République et de l'Empire avaient tous fait de bien fortes études, avaient tous été, ou du moins la plupart, des savans ; comme si les officiers de la marine anglaise se formaient essentiellement à l'école, et non pas sur le vaisseau ; comme si la meilleure école militaire n'était pas la manœuvre et le champ de bataille ; comme si la guerre ne restait pas toujours intrinséquement un art, c'est-à-dire de la pratique encore plus que de la théorie ; comme si, au point de vue de la science, les grandes masses, les *gros bataillons* n'y étaient pas devenus une nécessité, un principe ; comme si enfin, la Russie ayant ce premier élément, il ne lui suffisait pas de quelques hommes supérieurs pour le mettre en œuvre, pour mouvoir ces multitudes armées, pour les animer, pour les enflammer peut-être, non

pas du souffle de la liberté et de la gloire, mais d'un autre qui n'a pas moins régné jusqu'ici dans l'histoire du monde, le souffle de la conquête et de la domination!

Le véritable point faible de la Russie, nous l'avons déjà dit ([1]), c'est la Pologne et l'esprit de liberté qui se lève dans l'Europe orientale: c'est là le bâton jeté dans les roues de son char de victoire. La pensée de la Pologne est la seule qui trouble l'empereur Nicolas dans son for intérieur, dans son calme autocratique et dans la sécurité de sa toute puissance. Cette pensée, indépendamment même de tout acte d'opposition, a pour lui quelque chose de provoquant, qui excite sa colère: il lui en est échappé parfois devant sa cour des traits fort caractéristiques. Il sent qu'il y a là pour lui un fonds invinciblement hostile, et que maître de la Pologne et de toutes choses, il ne le sera jamais des cœurs polonais, même du plus soumis d'ailleurs et du plus vulgaire. C'est ainsi que Rome et Babylone eurent beau détruire le temple de Jérusalem, elles ne purent pas détruire l'âme des indestructibles Hébreux. Mais aussi cet exemple prouve que les nations le plus tenaces, le plus opiniâtrement vivantes, ne sont pas certaines pour cela d'échapper au joug, et que sans pouvoir être tué, on peut être et demeurer vaincu.

Cet exemple prouve encore que la supériorité de principes et d'idées n'est pas tout pour faire la destinée des peuples, pas plus que celle de chaque homme en particulier. Une des grandes, mais dangereuses illusions de notre âge, c'est de croire qu'avec les idées pour soi on est assuré d'avoir la victoire. Sans doute les idées créent et forment le monde moral, mais en brisant successivement bien des moules, avant d'en trouver un bon: pour une fêlure imperceptible elles font éclater le vase en apparence le plus propre à les contenir. Sans doute la justice et le droit finissent par triompher, mais dans l'ordre providentiel et divin, et non pas dans l'ordre politique et humain, toujours mêlé d'un vice secret qui oblige Dieu à éprouver et châtier même les meilleurs. Ainsi l'emporte souvent l'injustice, la force sur le droit, mais par une justice plus haute, qui règne également sur tous. Que la France et les peuples qui sont à la tête de la civilisation ne s'abusent donc point! qu'ils ne croient pas qu'ayant l'Idée ils sont pour cela sûrs de vaincre; car, pour triompher et pour vivre, elle devra peut-être les faire mourir eux-mêmes tout d'abord. Il ne suffit pas d'avoir une belle et noble charge, il faut encore pouvoir en porter le poids. Ce qui est source de vie pour un corps jeune et robuste, est poison pour un corps malsain. Il faut à l'Idée un corps où elle se réalise, et nous n'avons que des abstractions, des systèmes, rien ou fort peu de ce qui donne la consistance sociale, savoir la réalisation, l'incarnation des principes dans les mœurs. Avec un immense savoir

([1]) Voir notre *Chronique* de mai, page 277 de ce volume.

intellectuel et matériel, la foi qui seule fait vivre, la foi nous manque, et notre plus grande puissance est, en dernière analyse, une puissance de négation , c'est-à-dire de mort. L'Idée , telle que nous l'avons, est plus destructive que féconde. Nous nous en croyons bien armés : voilà, pensons-nous, notre glaive! mais ce n'est pas tant en nos mains que contre nous qu'il est fort; et si nous n'avons pas d'autre bras de l'esprit, on peut craindre qu'il ne tienne pas devant ceux qui, tout corrompus qu'ils soient avec nous et par nous, auront pourtant conservé plus intact le bras de la chair.

Il ne faut, d'ailleurs, pas se figurer la Russie sans aucune espèce de force morale. Elle en a une très-grande dans sa redoutable unité d'organisme et de commandement, politique et religieux , administratif et militaire : si elle se meut de loin, elle se meut de toutes pièces. Et surtout elle a foi en elle-même, en la *sainte Russie* et en son représentant, l'empereur : foi d'instinct et terrestre, un peu à la façon des Attila, des Gengis-Khan et de tous les fléaux de Dieu, mais cependant de la foi, et non pas seulement, comme nous, des abstractions, des formules, des systèmes. La nation a beau unir la corruption et la barbarie : corruption civilisée, poisons de l'esprit et du cœur, dans les hautes classes; dégradation de la souffrance et de la misère dans les classes inférieures; tyrannie, servitude et avilissement pour tous! cette foi de la Russie en ses destinées, pour n'être pas d'une nature bien élevée et bien spirituelle, n'en reste pas moins chez elle inébranlable; c'est sa vie même : elle donne une force incalculable au chef de ce vaste empire qui est déjà tout un monde ; ou plutôt, c'est pour lui son vrai principe de force, c'est ce qui le rend réellement et virtuellement autocrate, c'est sa raison d'être, celle sans laquelle il serait autre ou ne serait pas.

Tout cela, sans doute, ne fait qu'un colosse, dont les membres sont plus ou moins informes, hétérogènes, et le propre des colosses, une fois qu'ils chancellent, est de s'écrouler promptement par suite de leur grandeur et de leur poids. Mais le colosse russe en est-il déjà là ? depuis qu'il s'est définitivement agencé il n'a point subi de défaites : c'est un de ces géants rusés qui ne tiennent nullement à faire parade de leurs grands bras et qui unissent à merveille la force et la souplesse, la patience et l'audace, Polyphême et Ulysse en même temps. Il a toujours grandi et s'est toujours porté en avant. Vainqueur dans les plaines de la Hongrie, qui n'a voulu déposer les armes que devant lui, il rentre aussitôt dans ses domaines avec une modération habile, mais avec la certitude d'avoir élargi son chemin sur le Danube, vers l'Occident et vers Constantinople. L'Autriche est forcée de lui rendre grâces, l'humiliation dans le cœur ; l'Allemagne divisée, et divisée aussi par lui, le sent peser sur elle et le suit avec inquiétude sinon encore avec effroi; la France et l'Angleterre, malgré la sympathie populaire

pour la cause madgyare, n'ont pu l'empêcher d'y intervenir en maître. Une seule puissance reste de premier ordre à côté de lui, la puissance britannique; mais on est presque tenté de se demander si ce ne sera pas un jour comme Carthage devant Rome, comme Tyr devant les vieux conquérans asiatiques, alors que l'Orient était le centre de la civilisation, et qu'il croyait tenir à jamais, sur le trône branlant du monde, ce scepte que l'Europe y tient aujourd'hui.

Nous avons présenté ces observations, d'un point de vue bien différent de celui d'où l'on envisage pour l'ordinaire ce genre de sujets. Nous ne l'en croyons pas moins historique et réel, et si l'on en voulait une sorte de contre-épreuve, on la trouverait dans plus d'une feuille du jour, qui arrive à des résultats analogues en se plaçant au point de vue commun de la politique et des faits tout matériels. Voici, entre autres, ce qu'on lisait dernièrement dans un remarquable article du *Journal des Débats :*

« La Russie est le seul Etat de l'Europe qui n'ait rien perdu aux commotions révolutionnaires de l'année 1848. Loin d'y perdre, elle y a gagné un accroissement considérable d'influence et d'activité. La malencontreuse affaire du Schleswig lui a permis de s'attribuer un rôle tout-à-fait avantageux aux yeux des populations scandinaves, et de rehausser dans la Baltique l'honneur de son pavillon. Les principautés danubiennes n'ont un instant secoué le joug caché de son protectorat que pour voir ce protectorat diplomatique transformé tout aussitôt en occupation militaire. La Porte, réduite à ses seules ressources par l'abandon trop marqué de l'Europe, a senti son redoutable voisinage peser de plus en plus sur elle. L'Autriche commence à comprendre ce que pourront lui coûter les secours qu'elle a reçus; la soumission des Hongrois ajoute beaucoup plus au prestige du trône impérial de Saint-Pétersbourg qu'à la sécurité du trône impérial de Vienne. Enfin ce n'est pas une présomption très-aventurée de croire que les conseils de la politique moscovite ont été pour quelque chose dans tel ou tel revirement de la politique prussienne: l'évacuation du Schleswig et le refus de la couronne impériale ne ressemblaient pas du moins à des résolutions très-spontanées.

» Pendant que la Russie augmente ainsi sa prépondérance au dehors, elle ne relâche point au dedans la discipline inflexible du régime autocratique; nul obstacle extérieur n'est venu gêner le développement de ses relations étrangères. Les bruits de conspirations d'officiers et de guerre de paysans sont restés des bruits de nouvellistes, et la Pologne s'est trouvée si bien gardée sur son propre sol, qu'elle ne s'est pas même remuée dans ses chaînes au contre-coup des victoires de Bem et de Dembinski.

. . . .

» Nous n'entendons pas insinuer qu'il y ait en l'air quelque péril immédiat de bataille et de conquête; nous prenons au pied de la lettre la modération officielle du cabinet de Saint-Pétersbourg, et nous doutons qu'il fût plus à l'aise que tout autre en Europe pour se livrer à des entreprises d'imagination. Non, l'empire de Pierre 1er n'a plus

même besoin, pour peser davantage sur le monde, d'étendre encore ses frontières. Son ascendant s'accroît naturellement, et par le seul cours des choses, à mesure que tout se consume et s'abaisse autour de lui dans de stériles déchirements. Plus l'Allemagne irait encore en se délabrant, moins elle compterait en face de la Russie. Moins elle tiendrait sa place au milieu des Etats européens, plus la Russie agrandirait la sienne, plus l'action russe se rapprocherait de l'occident. Là vraiment est le danger. Vis-à-vis de ce danger, chaque jour plus notoire, comment l'Allemagne est elle préparée? . . . .

. . . » La Hongrie s'est vengée de sa défaite en rendant son épée aux Russes, comme si c'était à eux qu'elle reconnaissait dorénavant le droit d'en disposer. L'Autriche, en empruntant le secours des armes moscovites, attribuait donc au cabinet de Saint-Pétersbourg une supériorité matérielle et morale que celui-ci n'aura point manqué d'exploiter selon son intérêt. On se rappelle les divisions qui ont perdu la Pologne et entraîné le partage d'un pays où il y avait pourtant moins d'élémens contradictoires qu'il n'y en a sous la vieille domination des Hapsbourg. On se rappelle comment et par qui ces discordes furent entretenues jusques à la fin, à qui surtout elles profitèrent. L'Autriche, autrefois complice de la Russie, n'a qu'à s'abandonner sur la pente où elle coule maintenant pour subir à son tour le sort de la Pologne. » . . . .

Ecoutons maintenant, pour conclure, une voix bien différente de celle-là, la voix de Kossuth qui, tout en pleurant sur la cause hongroise, va bien plus loin que nous sur l'avenir de la Russie, et n'hésite pas même à franchir les nuages dont nous avouons qu'il nous paraît encore enveloppé. C'est dans une lettre au comte Adam Potocki. Elle est remarquable à plus d'un titre, par les faits qu'elle laisse entrevoir, comme par le caractère de celui qui l'a écrite, et par le sentiment grave et religieux qui l'anime.

AU COMTE ADAM POTOCKI.

« New-Orsowa, août 1849.

» Mon cher ambassadeur,

» Vous êtes *torrent* (1) et comme tel au-dessus des vanités que reflète le miroir du lac le plus uni. Aussi si je vous nomme *encore :* Mon cher ambassadeur ! c'est qu'au temps de nos légitimes espérances, vous avez rempli une mission avec l'éclat du mérite, l'esprit d'un homme franc et habile, et qu'en face de celui près de qui vous arriviez, et le trouvant autre qu'il avait promis d'être, vous avez rappelé, noble fils de Pologne, l'action de Skarbek Habedank ; ce dont j'ai été triplement fier : comme Hongrois, comme Slave, comme chef d'un gouvernement libéral ! Merci ! encore une fois ; par saint Etienne, merci ! Soyez béni !

» Dès l'an dernier, comte ! je vous avais fait dépositaire de mes plans, de ma politique, que le *fils de la forteresse* n'a jamais su ou voulu franchement seconder (2), que le *descendant du vieux cheval*

(1) La famille des Potocki a pour armoiries un signe nommé *Potock*, torrent.

(2) « Les bizarres appellations sous lesquelles Kossuth désigne plusieurs personnages se rattachent à des circonstances particulières que nous ne

n'acceptait qu'en hénnissant et se cabrant; que vous seul saviez par cœur; qu'Henri devinait; que Joseph pressentait; mais qu'*un autre*, hélas! n'avait ni comprise, ni secondée, ni partagée. Je le savais, mais je ne pouvais pas faire croire à mon cœur que le *dompteur du dragon* pût un jour plier devant l'aigle et se laisser enlever dans ses serres! Ma pensée se refusait à croire que je serais un jour forcé de dire à ce fis si beau et si vaillant: *Et toi aussi !*..... Reproches sans amertume! regrets sans remords!...

» ... Pendant que *j'ai été*, j'ai bien vécu, parce que j'ai cherché à faire le bien en dévoilant le mal; à conquérir la paix en essayant de combattre un état de choses qui est la *guerre vivante*; à raviver les cœurs en appelant à nous tous ceux qui souffraient et desquels je pouvais dire avec le sage: *Spes illorum immortalitate est plena!* J'ai cherché les moyens d'imiter Christ, d'en sauver le temple, d'en défendre le pontife en prenant le drapeau de la Croix, d'étendre sa puissance par une croisade démocratique; et, je dois le dire, prêchant de sincérité et d'abnégation, j'ai réussi à m'effacer et à me considérer comme récompensé au-delà de mon mérite, en voyant quels astres resplendissaient autour de moi et illuminaient jusqu'à mon ombre même... Mais tout soleil a des taches, et nul esprit fort n'y fera rien.

» Je ne vous rappellerai rien de nos actes, de nos héroïques prouesses, comte, vous les connaissez comme moi; mais abîmé par une vie qui me fatigue, je veux, avant de déposer le fardeau, dire, à qui les comprendra bien, des choses *suprêmes* et que je voudrais ne pas confesser en pure perte. Qu'elles soient le grain de mil, et puisse-t-il fructifier! car la vie de l'homme utile sur la terre doit produire, ou bien elle a été maudite!

» Certains de vos compatriotes m'ont assimilé à Thadée Kosciusko, Dans une certaine sphère, c'est trop! mais dans une autre mesure, ce n'est pas exact.

» Si, avec l'autorité souveraine que j'ai eue dans notre nation, j'eusse obtenu la prépondérance militaire du vainqueur de Raclawice et de Szczekocing, l'Europe était appelée à jouir, d'ici à peu d'années, de destinées aujourd'hui illusoires, mais réalisables un jour néanmoins. Mais je n'étais pas soldat, et si parfois j'ai désiré brandir une épée, j'ai dû me rappeler que je tenais le sceptre. « On me faisait maudire la grandeur qui me retenait au rivage! » Je n'ai donc pu être *guerrier*, et ici je m'incline devant Thadée.

» Mais ce qu'il n'était pas, et ne pouvait pas être, je le suis, moi! CHRÉTIEN DÉMOCRATE! ne me révoltant pas contre l'oppresseur, mais contre l'oppression! ne provoquant pas en gentilhomme, mais appelant en apôtre!

» Dites, comte, pouvez-vous me refuser cette justice? Kosciusko, succombant à Maciejowice, s'est avoué vaincu, c'était vrai! Mais il a désespéré de sa patrie par un mot que je ne rappellerai pas. Ah! jamais pareille exclamation ne sortira de ma poitrine!!

» ..... Napoléon le disait: « Alexandre et César ont passé; mais le » monde a marché sans eux. » Si je pouvais ajouter à cette parole

pourrions expliquer sans imprudence, dit le journal le *Temps*, qui publie cette lettre. Quant aux autres, on reconnaîtra facilement Dembinski et Bem par leurs prénoms d'Henri et de Joseph; Gœrgey y est aussi désigné de façon à ne laisser aucun doute. »

pleine de justesse, je dirais: « et *à cause d'eux !* » Car rien de ce que Dieu a créé ne peut être détruit; rien ne se perd ! Le mal même ne s'efface que lentement, bien qu'il ne soit pas œuvre divine; et quand il a cessé, c'est comme ces matières subtiles qui se volatilisent, pour aller dans les nues se relier à quelque puissant et nouvel orage.

» Donc, à ceux qui croient : espérance! à ceux qui ont du cœur: notre exemple! à ceux qui sont justes : l'amour de Dieu! à ceux enfin qui souffrent, pleurent et gémissent des ténèbres et du fiel du *Vendredi Saint :* les splendeurs de plus en plus certaines de la *Grande-Nuit* (1) !!!

» Rien n'est perdu ! l'oppression nous a devancés d'une étape; mais cette marche hâtive, *prématurément aidée*, sera pour elle la Capoue énervante; l'Annibal qui a soumis la Hongrie en 1849 sera lui-même, dans un proche avenir, dans la situation où réduisit ce grand capitaine et Carthage, l'homme de vingt-six ans, Scipion, qui n'avait eu pour lui que la foi et le droit, et qui courait au Capitole en rendre grâce aux cieux !

» .... Vous n'avez pas su, mais je veux vous le dire, comte, qu'un haut et puissant Seigneur m'avait fait l'honneur de m'écrire. Je dis: m'avait fait l'honneur, parce que, en vérité, les termes de la lettre, les pensées y émises (Dieu seul sonde le cœur), les appréciations et les désirs mêmes n'avaient rien que de fort honorable pour moi... Comte, l'empereur Nicolas *sait* où est la lumière; il sait où est le vrai, où je me trompe grossièrement. Croyez-moi, de grandes choses se préparent ! Tout ce qui s'est produit, il faut le reconnaître aujourd'hui, a été conduit par une main plus *étendue* que la nôtre. Il me paraît démontré que *beaucoup d'entre nous* avaient un rôle assigné, *déjà, dès leur adolescence*, quand on possède par *toute* la terre des personnes *chargées* de *tout* connaître, depuis le sol jusqu'au pic le plus élevé; que les unes sont contrôlées sans cesse par les autres; que cette situation revêt mille transfigurations, et que l'on sait et peut attendre, on finit inévitablement par savoir au juste la vérité... Mettre en querelle Paul et Jean, arriver pour les séparer et prendre pied chez eux, n'est pas chose nouvelle, mais peut se produire avec un nouvel à-propos. — Les Russes camperont à Léopol, à Presbourg, à Bude, à Vienne même, sans y commettre d'excès ! La politique de la Russie a changé du jour où elle s'est immiscée dans nos affaires. Elle veut se faire aimer; elle y parviendra, je le crains. Les plus antipathiques rechercheront ses faveurs et son sourire, et, de parvenue qu'elle était, arrivant enfin à naturaliser chez elle le vrai, le juste, le beau, le noble, *la Russie avant dix ans d'ici, sera à la tête de la démocratie hongroise*, *et bénie peut-être*, *tant les destins sont changeans, de vous et de moi-même!*

» De moi-même, hélas! ce serait d'au-delà de la tombe; mais de vous, comte, de vos enfants, de tous ces semi-concitoyens qui s'égorgent au lieu de s'étreindre dans un saint embrassement. Oui ! certainement ! le sang, beaucoup de sang encore doit amener ce résultat.

» Ce sera la punition de ces peuples corrompus qui nous ont laissé périr ! Abâtardis par l'égoïsme et le mercantilisme, ils ne pouvaient être sauvés que par dévouement !...

(1) Le jour de Pâques s'appelle, en polonais, *wielka-noc*, la Grande-Nuit.

» Adieu, mon cher ambassadeur; je suis heureux de vous avoir connu et de vous dire que je vous aime comme si vous étiez mon enfant: j'ai tant vieilli! Adieu! LOUIS KOSSUTH.

— Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que dans un certain monde on doute ni on s'effraie beaucoup de l'idée que les Russes pourraient bien un jour revenir à Paris. On s'y raconte que Mérimée apprend le russe (ce qui est vrai), afin, ajoute-t-on en riant, de n'être pas pris au dépourvu.

— Plusieurs journaux ont publié une lettre de Gœrgey aux directeurs du premier théâtre lyrique de Paris, lettre d'où il résulterait qu'il aurait adressé à ce théâtre un opéra de sa composition, intitulé *Matthias Corvin*. On dit, en effet, Gœrgey un grand amateur de musique. Ainsi les hommes d'imagination n'auront manqué nulle part dans la révolution actuelle : les hommes d'imagination, les artistes, les poètes; — mais le prophète?

—Lamartine est fort affaissé par sa situation publique et privée (1). Outre tout l'argent qu'il avait tiré des *Girondins*, il avait reçu du même libraire un à-compte de 25,000 francs pour une *Histoire de la Vendée*, avec la condition de payer 5,000 fr. par chaque mois de retard sur la livraison du manuscrit de ce nouvel ouvrage. Or, il est déjà en arrière de trois mois. Il a eu plusieurs fois une fortune superbe. Tout cela s'en est allé. Où? ses plus intimes amis n'y comprennent rien, car il ne faisait pas de dépenses folles et mauvaises, ni hors de proportion avec ce qu'il possédait. Le désordre, *cet abîme qui appelle un autre abime,* au physique comme au moral, peut seul expliquer un pareil résultat. On avait mis quelques jours en circulation le bruit horrible, et du reste parfaitement faux, d'une intention de suicide. De là, ce démenti dans les journaux sur un accident qui lui serait arrivé. Il est seulement souffrant, malade, et profondément découragé. Il parle quelquefois de se retirer, d'aller vivre en Orient. Son *Conseiller du Peuple* continue cependant de paraître.

— Si les *Mémoires d'Outre-Tombe* maltraitent violemment et haineusement Napoléon, elles ne ménagent pas davantage les royalistes des Cent Jours, leurs vanités, leurs rivalités, leurs bassesses, leurs ridicules et leurs chimères. A l'insu et en dépit de l'auteur, Napoléon se trouve relevé par le contraste. Châteaubriand est même forcé d'appeler *sublime* la lettre dans laquelle l'empereur déchu offre, après sa seconde abdication, de servir comme général la patrie, *dont je me crois toujours*, dit-il, *le premier soldat*. Ces pages sur les Cent Jours et le voyage à Gand sont écrites avec une verve d'ironie et d'humour qui n'épargne personne, parce qu'en vérité personne ne méritait d'être

(1) Voir notre *Chronique* d'août, page 480 de ce volume.

épargné, et qui rend plus naturelle, plus sensible ou plus gaie la personnalité du héros des *Mémoires*, bien qu'elle y soit toujours sur le premier plan. En voici quelques traits :

A Gand, « Louis XVIII me nomma ministre de l'intérieur par *interim*. Ma correspondance avec les *départemens* ne me donnait pas grand'besogne ; je mettais facilement à jour ma correspondance avec les préfets, sous-préfets, maires et adjoints de nos bonnes villes, du côté intérieur de nos frontières ; je ne réparais pas beaucoup les chemins et je laissais tomber les clochers ; mon budget ne m'enrichissait guère ; je n'avais point de fonds secrets ; seulement, par un abus criant, *je cumulais ;* j'étais toujours ministre plénipotentiaire de S. M. auprès du roi de Suède, qui, comme son compatriote Henri IV, régnait par droit de conquête, sinon par droit de naissance . . . .

» Quand vous avez quitté une femme, mariée devant vous à seize ans, si vous revenez seize ans après, vous la retrouverez au même âge : « Ah ! madame, vous n'avez pas pris un jour ! » Sans doute : mais c'est à la fille que vous contez cela, à la fille que vous conduirez encore à l'autel. Mais vous, triste témoin des deux hymens, vous encoffrez les seize années que vous avez reçues à chaque union : présent de noces qui hâtera votre propre mariage avec une dame blanche, un peu maigre.

... » Le roi *très-chrétien* s'était mis à l'abri de tout reproche de cagoterie : il possédait dans son conseil un évêque marié, M. de Talleyrand ; un prêtre concubinaire, M. Louis ; un abbé peu pratiquant, M. de Montesquiou.

... » Les chimères sont comme la torture : ça fait toujours passer une heure ou deux. J'ai souvent mené en main, avec une bride d'or, de vieilles rosses de souvenir qui ne pouvaient se tenir debout, et que je prenais pour de jeunes et fringantes espérances.

... » Veillons bien sur notre caractère ! songeons que nous pouvons, avec un attachement profond, n'en pas moins empoisonner des jours que nous rachèterions au prix de tout notre sang. Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts ? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs, sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites ? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort. »

Voici maintenant, comme fruit du terroir, un petit tableau dans le genre flamand :

....» A Louvain, Mme de Chateaubriand me recruta un bègue, savant professeur qui vint tout exprès à Gand pour contempler un homme aussi extraordinaire que le mari de ma femme. Il me dit : « Illus...ttt...rrr... » ; sa parole manqua à son admiration, et je le priai à dîner. Quand l'helléniste eut bu du curaçao, sa langue se délia. Nous nous mîmes sur les mérites de Thucydide, que le vin nous faisait trouver clair comme de l'eau. A force de tenir tête à mon hôte, je finis, je crois, par parler hollandais ; au moins je ne me comprenais plus. »

— Pas de nouvelles au théâtre, sinon l'arrivée, à Hippodrome, de quelques nouveaux acteurs jusqu'ici inconnus dans la capitale de la

civilisation : nous voulons parler des taureaux qui se battent maintenant, avec des boules aux cornes, devant les spectateurs français, en attendant que ceux-ci, bien familiarisés avec eux, demandent le combat pour tout de bon, en guise d'amusement suprême. La lente dégradation du théâtre, qui depuis longtemps descend de plus en plus vers son public, au lieu d'amener celui-ci jusqu'à l'art et jusqu'au bon goût, cette agonie de l'idéal et de l'œuvre dramatique sérieuse, rendent explicables et possibles toutes les transformations du spectacle, jusqu'à la *tauromachie* et au delà. C'est la faute du parterre, sans doute ; mais c'est bien plus encore la faute des auteurs, la faute de l'esprit du temps, frivole, matériel, incrédule, qui ne veut plus que *voir* et *avoir*, qui n'est plus touché que par les sens et n'a d'autre idéal que l'argent.

Le marasme des esprits contribue aussi, dans le peuple, à cet abandon du théâtre, dont le goût, si universel et si populaire ici, était un des traits marqués du caractère parisien. Aussi s'était-il toujours maintenu à travers les plus grandes crises, même pendant la première révolution. A présent, outre le manque d'argent et l'incertitude de l'avenir, les idées sont ailleurs : on veut autre chose, et cet *autre chose*, au théâtre comme en tout, ne se trouve pas. Un des auteurs dramatiques les plus distingués de ce temps, et vieilli dans le métier, nous disait qu'il était convaincu pour sa part que le théâtre, parvînt-il à se frayer des voies réellement nouvelles, n'en serait pas moins forcé de modifier ses conditions d'existence ; que les représentations, par exemple, ne pourraient plus être si nombreuses ni si fréquentes, qu'elles auraient lieu seulement à de certaines époques, comme c'est déjà le cas à Londres, où l'on n'a les artistes célèbres que pour la *saison*, etc., etc.

— La fête de Napoléon n'a pas été reprise, comme le bruit s'en était répandu un moment ([1]). On en voyait déjà les préparatifs dans des échafaudages dressés autour de la colonne de Juillet ; mais c'était pour réparer le Génie de la Liberté qui la surmonte, génie ailé et doré, reposant sur un pied, l'autre retroussé en arrière, de sorte qu'il a tout l'air d'un danseur : du moins, avec lui, la Liberté se montre plus leste que majestueuse, plus disposée à courir qu'à rester en place. Dominant la place de la Bastille, il avait eu sa part des journées de Juin : intention ou hasard, il avait reçu plusieurs coups de feu ; du pied de la colonne on pouvait presque compter les trous de ses blessures. A Vienne au contraire, dans un endroit où s'était livré l'un des combats les plus longs et les plus meurtriers, une statue de la Vierge, adossée contre un mur, ne reçut pas la moindre égratignure, et cependant, tout autour, le mur est littéralement et entièrement criblé de coups de balles. « On ne sait trop qu'en penser, mais le fait est cer-

([1]) Voir notre *Chronique* précédente, page 476 de ce volume.

tain, je l'ai vu, de mes yeux vu! » nous disait notre ami voyageur ([1]). Pour le peuple de Vienne c'est un miracle; on a fait de la statue et du mur des dessins qui les reproduisent exactement, et qui ont une grande vogue comme images précieuses.

— La seconde lettre du Président sur les affaires de Rome a produit une assez forte sensation. C'est la contre-partie de la première. Destinée comme celle-ci à toucher la fibre populaire, elle y a encore mieux réussi. Les adversaires et les indifférens disent que c'est une réclame impériale. — La Bourse en a baissé. On parle aussi de mésintelligence dans les hautes régions du pouvoir et d'une crise prochaine dans le ministère.

— Une exposition des produits de l'industrie qui n'a lieu que tous les cinq ans, devrait être une grande chose, un événement qui passât du monde de l'invention et du travail dans le monde des réalisations et des affaires. Néanmoins celle de cette année vient de finir, bien indifférente au fond à la masse du public, malgré les annonces, les articles de journaux et son immense intérêt réel. A cette heure, les galeries colossales élevées dans les Champs Elysées, pour réunir les produits exposés, regorgent toute cette richesse et la rendent, hélas! non point à des exploitateurs, à des acheteurs, mais le plus souvent au producteur lui-même, qui la remportera stérile dans ces ateliers ou dans ces magasins dont on croyait la sortir pour qu'elle fît le tour du monde. En effet, soit par la misère des temps, soit par la défiance qui court, le but essentiel de l'exposition de l'industrie, c'est-à-dire l'échange et la mise en œuvre du progrès par le capital, ce but a été peu atteint. Ce merveilleux déploiement de puissance, de génie, de création, de perfectionnement, a été presque en pure perte, excepté pour la curiosité étourdie ou l'étude purement théorique. Les machines nouvelles, fées des temps modernes, ne pourront accomplir leurs prodiges faute d'une baguette d'or. Elles se montraient là cependant bien nombreuses, bien variées, gigantesques, ingénieuses, miraculeuses! A côté d'un modèle d'appareil pour diriger les ballons, s'en trouvait un autre, tout petit, pour arrêter court un convoi sur les chemins de fer dès que le moindre déraillement se fait sentir, et pour isoler à l'instant les wagons les uns des autres. Machines à filer, à pétrir, à vanner, à couver; oui, à couver! aussi les appelle-t-on des *couveuses*; machines pour tresser les palissades en lattes; machines à vapeur de toute espèce. Poutres de fer massives, rondes ou carrées, de la grosseur de celles en bois. Immense roue toute en fer, et forgée; c'est la merveille de l'exposition. Canon de sauvetage, pour lancer un cordage sur un bâtiment en danger. Phares éblouissans. Instrumens de musique de toutes sortes. Enfin, plus de choses et plus

([1]) Voir notre *Chronique* de juillet, à la fin.

surprenantes que l'imagination n'en entasserait dans un musée universel.

On reste saisi de la puissance de l'esprit humain après avoir visité et entrevu tous ces travaux qui représentent tant de veilles, tant d'espérances, tant de richesse intellectuelle. On a froid au cœur en songeant aux déceptions, aux impossibilités, aux défaillances qui attendent à l'issue tant d'industriels, tant d'inventeurs qui ont vécu pour leur œuvre en attendant que leur œuvre les nourrît, et dont beaucoup s'en iront comme un pauvre homme que nous avons vu, pendant quelques jours, circuler autour d'une place dans un char de son invention. Ce char allait sans cheval, par un mécanisme intérieur que mettait en mouvement le labeur continuel de l'individu qui y était assis. Pour venir à Paris exposer cette voiture mécanique, son constructeur avait épuisé ses dernières ressources, et il mourait de faim à la porte du palais qui la renfermait. Des ames charitables la retirèrent, donnèrent asile à celui dont elle était l'unique avoir, et le firent repartir pour sa province, quinze jours avant la clôture de l'Exposition.

Les cristaux, les porcelaines, l'orfèvrerie et l'ébénisterie étalaient de superbes produits : parmi les objets hors ligne, on remarquait un des plus grands objectifs connus, fabriqué par MM. Lerebours et Secrétan de Lausanne, pour l'Observatoire de Paris, et non encore acheté par le gouvernement. Des fleurs bien bizarres, originaires des îles de la Sonde, variaient les collections gracieuses des roses, des dahlias et des fleurs rares déjà connues : ces étrangères affectent des formes d'insectes, de graines, de plumes ; elles sentent en général très-mauvais. Quant aux animaux exposés, ils n'avaient rien qui puisse fixer beaucoup l'attention, si ce n'est des taureaux de Schwytz, qui nous ont reporté en imagination au pied du Mythen et du Righi.

On nous parlait hier d'un Anglais, homme très riche et directeur, à Londres, du *Journal de l'Art et de l'Industrie*, venu ici avec ses principaux rédacteurs et dessinateurs pour l'Exposition, comme d'un admirateur si frappé de sa richesse, qu'il ne peut cesser de s'en étonner : « Si le Français, dit-il, avait l'intelligence industrielle, comme il a l'intelligence scientifique et le génie de l'invention et du perfectionnement, l'Angleterre n'aurait qu'à rentrer sous les eaux. »

—Les églises libres de France viennent d'avoir leur synode général, à Paris. Cette assemblée se composait, soit de pasteurs de ces églises, soit d'envoyés de leurs paroisses, soit enfin de personnes qui se rattachent d'opinion aux cultes indépendants de l'Etat. On a paru généralement satisfait de l'esprit large et conciliant du synode, de la manière dont les sujets s'y sont traités et des résolutions qui en sont sorties. Le résultat en est un lien établi entre toutes ces congrégations religieuses, autour d'une profession de foi très-orthodoxe et très-sim-

ple, qui admet tacitement les différences d'opinion pourvu qu'il n'y ait pas différence de foi en matière essentielle.

La Société Evangélique de France avait été, jusqu'ici, le centre et le pivot de cette union entre les églises libres; maintenant, par la révolution démocratique qui vient de s'accomplir dans leur sein, c'est le synode qui règne et qui gouverne : dans l'intervalle de ses séances, des délégués qu'il charge de ses pouvoirs auront la direction et l'omnipotence dans les affaires de ces églises.

Le Congrès de la Paix a été pour Paris l'événement de ce mois. Il y avait amené un certain nombre d'étrangers, surtout des Américains et des Anglais. Les séances ont été intéressantes et suivies; toujours, bien entendu, par un certain public, qui aime les questions générales et ne craint pas les discours et les dissertations. Malgré ce concours de gens et la sincérité de conviction qu'apportaient avec eux les membres étrangers du congrès, les Français ne peuvent absolument prendre la chose au sérieux; ils y viennent un peu comme à un spectacle. Le désarmement est, comme on sait, le dada favori de la *Presse:* M. Emile de Girardin se trouvait donc là de plein droit, bien qu'en toute naïveté et par suite même de son caractère positif il dût faire pourtant quelques réflexions à part soi sur son enthousiasme. Il a eu les honneurs du congrès, avec M. Cobden et un orateur chartiste, Henri Vincent, qui parlait en anglais, mais que l'on comprenait rien qu'à l'énergie de son action et à la vigueur de son geste. M. Victor Hugo présidait. Les autres membres du bureau voulaient une séance de plus qu'on ne l'avait décidé d'abord; M. Victor Hugo s'y opposa formellement; on finit par lui céder, quoiqu'on n'y comprît rien. L'explication vint avec son discours de clôture : il contenait une éloquente allusion à la Saint-Berthélemy dont c'était justement l'anniversaire. — « Ah! nous y voilà! » dirent les membres du bureau, pour lesquels s'éclaircit enfin le mystère. Une séance de plus, et l'effet oratoire était manqué. Ainsi, même au Congrès de la Paix, le côté dramatique, l'accident pittoresque étaient représentés.

Cependant, s'il est une idée belle, irréprochable, humaine et chrétienne à la fois au plus haut degré, c'est celle de la paix universelle. Les hommes qui la prêchent et qui la défendent, s'honorent de leur donquichotisme même à son égard. Mais outre l'incurable légèreté de la manière de sentir parisienne, il y a dans l'esprit français tant de sens pratique immédiat, tant d'aptitude à réaliser ce qui le touche et à ne se laisser toucher que pour ce qu'on réalise, qu'il ne peut se prendre aisément par une théorie, comme l'est encore celle de la paix obligatoire. On n'a contesté, ici, aucun des argumens de ses champions; on a parfaitement admis leur thèse, leur principe, leur discussion; puis on a passé outre, en souriant, sans même discuter. L'instinct militaire, très-fort dans la nation française, comme on sait, ne s'est pas ému le moins du monde.

La conviction et l'ironie, mais tranquille et sans rire, à la manière anglaise, parlaient à la fois avec M. Cobden, dont on a admiré l'éloquence simple, mordante, incisive. Plus la discussion restait à l'état de joûte d'esprit dans la pensée des Français, plus, en revanche, le sérieux paraissait dans les discours anglais et américains. Pour ceux-ci du moins, parler c'était agir. Ils ne faisaient pas de la représentation, mais du prosélytisme. Ils croyaient au système qu'ils soutenaient, aux mesures qu'ils proposaient, au lien qu'ils formaient entre les membres de la grande famille humaine.

Seulement, si quelque auditeur bénévole, pour lever tous ses doutes, toutes ses craintes, avait demandé aux Anglais, et même aux Américains, jusqu'à quel point la question du désarmement s'étendait aux forces navales, nous ne savons trop quelle eût été la réponse : ou plutôt il nous semble qu'elle n'est pas douteuse. D'un autre côté, quand on demande à l'Europe occidentale de désarmer, en face du pas nouveau que vient de faire la puissance de la Russie, c'est pousser loin la philanthropie et la longanimité.

Au reste, qu'importe ! Semez toujours les pensées généreuses ; elles éclôront quand leur jour providentiel sera venu. Mais ne croyez pas que le monde se mène tout droit avec des doctrines, même les meilleures. Pas plus qu'un individu est gouverné par sa seule raison. Il faut éclairer la conscience de l'humanité, et attendre que la force de bien agir succède à celle de bien penser. L'enfantement du bien est long sur la terre : il faut des siècles pour mûrir une idée toute simple, une idée primitive, comme il faut une vie pour apprendre à l'homme croyant à préférer, dans la pratique et non pas seulement dans la théorie, son devoir à son intérêt.

Paris, 12 septembre.

BIBLIOGRAPHIE.

Monsieur le Rédacteur !

C'est la *Revue* que vous rédigez, vos lecteurs s'en souviennent, qui a eu l'heureux privilége de publier pour la première fois d'assez longs extraits du *Journal d'un Voyage au Levant par Mme la comtesse A. de Gasparin* (1) ; ce livre a paru depuis, et bien que lu avidemment par un nombreux public, il n'en a pas moins été, de la part de plusieurs journaux, l'objet de critiques peut-être justes au fond, mais qui m'ont paru exprimées avec trop de vivacité et même d'aigreur. J'ai pensé que vous accueilleriez, Monsieur, les observations que la lecture de ce *Voyage* m'a suggérées ; je tâcherai d'être aussi bref que

(1) Voir *Revue Suisse*, tome XI, pages 581, 647 et 737.

possible, ce qui sera facile, puisque la part de l'éloge sera plus grande que celle de la critique.

Le premier volume traite spécialement de la Grèce ; l'auteur paraît craindre qu'on ne le trouve ennuyeux ; or, nous savons qu'elle envisage l'ennui « comme profondément immoral, et le père de beaucoup de vices. » Sur ce dernier point on est tenté d'être de son avis, surtout lorsqu'on a lu le tableau saisissant qu'a fait M. Bungener dans un récent ouvrage, de l'ennui auquel Louis XV était en proie. Mais le premier volume de Mme de Gasparin, bien loin d'être ennuyeux, m'a paru rempli d'un bout à l'autre d'un intérêt réel, grâce à cette causerie enjouée, à ces tableaux de mœurs si vivants et si naïfs où l'auteur excelle. Impossible d'être ennuyeux lorsqu'on écrit avec autant de naturel et de charme, lorsque, comme le dit l'écrivain dans sa préface : « On reflète ce qu'on voit, on pense ce qu'on dit, et on ne dit que ce que l'on pense. » Ces paroles auraient pu servir d'épigraphe à l'ouvrage. Ah ! la belle chose que le naturel ! et qu'il est rare d'être vrai dans les détails.

On a reproché à l'auteur de ne pas savoir apprécier les hauts faits de la Grèce antique : les souvenirs ne sont rien pour elle, dit-on, et par conséquent le tableau qu'elle trace de ce pays est décoloré. Avant que de prononcer sur la question, il faudrait examiner si, au point de vue chrétien, il est possible d'admirer des actes dont l'orgueil, mobile terrestre, ternit la pureté. Accoutumés dès notre jeune âge à puiser dans les auteurs classiques de l'enthousiasme pour les actions si vantées des Grecs ou des Romains, nous avons plus tard de la peine à revenir de nos illusions, et à reconnaître, au flambeau de l'Evangile, que ce que nous appelions vertus, n'étaient au fond que vices déguisés : que la vengeance, l'ambition, la haine ont souillé presque tous les beaux traits que l'histoire nous présente comme dignes d'éloges. Nous ne saurions donc faire un crime à Mme de Gasparin d'avoir su découvrir le poison sous les fleurs, et si nous nous sentons incapables de l'imiter, si un reste du vieil homme nous empêche de nous élever à la hauteur de son point de vue, du moins nous garderons-nous de l'accuser d'insensibilité. N'est-ce pas le cas de rappeler ici, que lorsqu'on a étanché sa soif à des sources plus pures, il n'est pas étonnant que l'on se détourne de celles qui entraînent du limon dans leurs vagues écumeuses.

Le deuxième volume est consacré à l'Egypte ; on voit que l'auteur y a joui, et ses impressions sont décrites avec une verve entraînante, si bien qu'il semble qu'on l'accompagne dans sa maison flottante sur le Nil, que l'on contemple avec elle les promontoires couverts de palmiers qui s'avancent dans les eaux tranquilles, le ciel éclatant ou les plaines parsemées de villages. Est-on fondé à dire que Mme de Gasparin passe avec trop de facilité du grave au gai, du plaisant au sé-

vère? Il nous semble qu'on n'a pas assez tenu compte du genre qu'un *Journal* doit nécessairement revêtir, s'il veut être le miroir fidèle dans lequel viennent se refléter les impressions du moment. Pour le grand nombre la religion est un vêtement dont on s'affuble pendant de certaines heures, le dimanche, par exemple, pour le déposer dès qu'il s'agit du cours habituel de la vie : on se ferait scrupule vraiment de l'associer à des détails vulgaires et prosaïques! Mais les grandes pensées de la foi étant chez Mme de Gasparin intimément liées à la vie, nous ne pouvons nous étonner de les retrouver à chaque instant sous sa plume. Peut-être ceci donne-t-il au Journal un caractère trop intime pour qu'il puisse être livré sans inconvénient au public. Nous y avons rencontré effectivement quelques phrases que nous aurions voulu dérober aux regards de la foule. Mme de Gasparin traite le public un peu trop en ami. Cette bienveillance, dont son propre cœur déborde, elle croit la voir se refléter sur chaque physionomie; la sympathie qui existe en elle pour tout ce qui est vrai et beau, elle s'imagine la trouver chez chacun. Elle se trompe. Aussi, comme il y a toujours quelque chose de vrai dans toute critique, et que, pour citer les paroles d'un sage, « il y a plus à gagner en écoutant les re» proches de nos ennemis, que les louanges de nos amis, » nous conseillerons à Mme de Gasparin de ménager un peu plus à l'avenir les esprits lents ou raides, qui ont de la peine à passer sans transition d'une idée gaie à une pensée sérieuse : nous concevons, par exemple, que l'on trouve un peu excentriques ces sauts brusques d'un « Grâce à Dieu, » au « bal ce soir chez la reine, » ou d'un verset de la Bible à une diatribe sur les chaises de poste de la Lombardie. On est tenté de s'étonner qu'une personne, qui sent aussi profondément le respect qui est dû au nom sacré de Jéhovah, s'en serve quelquefois avec une certaine légèreté qu'on pourrait taxer d'irrévérencieuse ou de trop française, comme, par exemple, « *Grâce à Dieu,* nous sommes allés voir le Dome à Milan sans cicerone.» — « *Dieu merci,* les tireurs n'ont pu atteindre les cigognes, » — et à propos de Mazeppa : « Dieu vous garde, mon frère, ainsi que moi d'une si triste aventure. »

Nous ne multiplierons pas les citations : elles abondent. Mais si nous rencontrons çà et là quelques expressions qui nous déplaisent, en revanche combien de belles pages qui nous charment! Ainsi celles qui contiennent la description de la caravanne des esclaves venant du Darfour et campée dans le désert, plus loin, la comparaison entre la jeunesse et la vieillesse, l'une « portique doré de la vie, » l'autre, ce triste état dans lequel « nous ne sommes plus un plaisir pour personne, mais un devoir pour tout le monde... » et enfin le narré des visites au harem, lequel est si bien dépeint, qu'on respire plus librement lorsqu'enfin, avec l'auteur, on en a quitté le seuil. N'oublions pas non plus les pages consacrées aux misères des villes, mises en

regard avec celles des villages : il y a là de belles et bonnes pensées avec lesquelles on sympathise pour peu que l'on ait du cœur.

Avant de terminer nous adresserons encore un petit reproche à l'aimable auteur du *Journal :* c'est à l'égard de son antipathie peu charitable pour les Anglais. Dès le deuxième chapitre de son livre, et avant qu'aucun malheureux fils d'Albion eût eu l'occasion d'encourir son juste déplaisir, elle nous annonce « qu'elle se sent le prochain de tout le monde, excepté des Anglais. » Ces paroles ne sentent-elles point l'étroitesse du préjugé national ? ou bien n'est-ce qu'un peu d'encens brûlé en l'honneur des compatriotes ? Que l'évènement ait répondu à des vues conçues d'avance, à des préventions fortement enracinées, nous n'en sommes toutefois pas étonnés.

Le troisième volume contient le narré de la traversée du désert et de l'arrivée à Jérusalem. C'est le plus sérieux, et dans l'opinion de la plupart des lecteurs, le plus attrayant de l'ouvrage. Il y a des descriptions charmantes, des pages éloquentes et senties, comme celles dans lesquelles l'auteur raconte la scène dont elle a été témoin à la chapelle du saint-Sépulcre, reproduite dans ce Recueil même. Les citations bibliques qui abondent sont fort à leur place, et ajoutent singulièrement à l'intérêt des descriptions. En résumé, la lecture de cet ouvrage nous a fait passer d'agréables heures, et nous sommes persuadés qu'après l'avoir lu on a de l'Egypte et de l'Orient une idée bien plus vraie et plus complète que celle qu'en donnent la plupart des autres récits, fut-ce même ceux qui sont sortis des plumes illustres de ce temps. M.

VIE DE MADAME DE KRUDENER, par Charles Eynard. — Deux volumes in-8°, prix 9 fr. Paris, chez Cherbuliez, libraire, 6, place de l'Oratoire et même maison à Genève. — A Lausanne, chez G. Bridel, à Neuchâtel, chez les principaux libraires.

C'est toujours un spectacle bien digne de fixer notre plus sérieuse attention, que celui d'une âme qui, élevée aux plus hauts rangs de la société, et après avoir goûté toutes les joies et toutes les faveurs réservées aux grands et aux riches, éprouve tout-à-coup une profonde horreur pour cette vie de dissipation et de péché, et se sent poussée invinciblement à consacrer son cœur et sa vie à Dieu. De pareilles conversions, quand en outre elles s'opèrent sur un homme marquant dans la société, sont bien faites pour saisir fortement l'esprit de l'incrédule et du pécheur, et pour faire briller à leurs yeux la puissance et la miséricorde d'un Dieu sauveur. — Aujourd'hui, c'est le récit de la vie, de la conversion et de l'activité chrétienne de Mme de Krudener, que M. Charles Eynard vient offrir à notre méditation. Ce livre est peut-être, de toutes les biographies de ce genre que nous connaissons, celui qui est destiné à exercer sur les âmes sérieuses et bien disposées, l'influence la plus salutaire et la plus durable.

En écrivant la *Vie de Madame de Krudener,* M. Eynard paraît avoir poursuivi un double but : d'abord et avant tout de faire mieux connaître et apprécier l'une des plus étonnantes existences de femme, passée au service de Christ, puis de rétablir le véritable caractère de la piété et des tendances

de Mme de Krudener, qui avait été altéré et faussé jusqu'ici par la plupart de ses biographes. Sur ces deux points, notre auteur nous paraît avoir pleinement atteint le but désiré.

Ce n'est pas ici le lieu d'esquisser, même en traits rapides les diverses phases de la belle vie de Mme de Krudener; la plupart des lecteurs de cette *Revue* n'ont sans doute pas attendu notre recommandation pour lire les deux volumes de M. Eynard. Nous dirons seulement, pour ceux qui ne les connaîtraient pas encore, qu'ils y trouveront le récit d'une vie toute vouée à l'amour de Dieu et du prochain, et à la prière. C'est en effet la prière qui soutient Mme de Krudener dans ces longues années consacrées sans réserve au soulagement des pauvres et des malades, à la conversion des pécheurs, même des princes et des chefs de nation; c'est la prière, la confiance, l'abandon le plus complet à la volonté de Dieu, qui doublent en elle cette vie de dévouemens incessans, de luttes et de travaux de tous genres. Le passage suivant, extrait d'une lettre remarquable qu'elle adressait en 1817 au ministre de l'intérieur du Grand-Duché de Baden, lorsqu'elle était en butte à la persécution de la part de l'autorité, nous paraît être le meilleur résumé de sa vie chrétienne:

« C'est au Seigneur à ordonner, et à la créature à obéir. C'est lui qui expliquera pourquoi la faible voix d'une femme a retenti devant les peuples, » a fait ployer les genoux, au nom de Jésus-Christ, à tant d'impies, a ar- » rêté le bras des scélérats, a fait pleurer l'aride désespoir, a demandé et » obtenu en priant à ses pieds, de quoi nourrir ces milliers et milliers d'af- » famés, comme dans le désert, et a annoncé dans ces contrées seulement, » à plus de vingt-cinq mille âmes, cette immense charité d'un Dieu de mi- » séricorde, qui ouvre, dans son cœur, un asile à ces indigents, que les gou- » vernements et les hommes repoussent et abandonnent.

» Il lui fallait aussi, je pense, une mère pour avoir soin des orphelins, » une femme élévée dans les demeures du luxe, pour dire aux pauvres » qu'elle était bien plus heureuse sur un banc de bois, en les servant; il » fallait une femme humiliée par ses péchés et ses erreurs pour avouer » qu'elle avait été l'esclave et la dupe des vanités de la terre, et pour ne » mépriser personne; une femme simple et non aveuglée par le faux savoir, » et qui pût confondre les sages en leur montrant qu'elle avait appris les » plus profonds secrets en aimant et en pleurant au pied de la croix.» Tom. II, p. 203.

Nous devons savoir gré à M. Eynard d'être entré dans beaucoup de détails sur la vie de cette femme remarquable, et surtout d'avoir cité de nombreux fragments de ses lettres et de ses discours. Il a fait ainsi, à plusieurs égards, un véritable livre de piété, une lecture destinée à remuer profondément les consciences; l'intérêt qui s'attache au récit des relations que Mme de Krudener a soutenues avec les grands du monde, avec l'empereur Alexandre en particulier, sa mission de dévouement et de charité auprès des affligés, ses souffrances et sa mort, tout concourt à mettre en relief les admirables exhortations chrétiennes qui s'échappent avec abondance de sa bouche et de sa plume.

Qui pourrait songer, en face d'une telle vie, à faire la critique du livre qui nous la retrace, à montrer les côtés faibles de l'écrivain et les défauts de son œuvre? A d'autres que nous ce soin trop souvent stérile! Nous ne rechercherons même pas pourquoi, comme on l'assure, le livre de M. Eynard fait éprouver à certains lecteurs une espèce de répulsion pour la chrétienne éminente qu'il a cherché à dépeindre. Sans doute le moment viendra pour

ces lecteurs où, par une dispensation de Dieu, ils seront attirés et gagnés par l'exemple de cette vie d'abnégation et de bonnes œuvres. Le livre de M. Eynard est trop plein des pures vérités de l'Evangile pour qu'il ne devienne pas une abondante source de bénédictions.

La Famille, son influence sur le développement et le progrès de l'être moral, par *Eugène Buisson*, pasteur président de l'église réformée de Lyon. — 1 vol. in-12, prix 3 fr. — A Paris et Genève, chez Joël Cherbuliez, éditeur; à Lausanne chez Georges Bridel; à Neuchâtel chez Gester et Michaud.

Jamais peut-être le moment n'a été plus opportun pour chercher à rétablir dans la société l'influence salutaire de la famille, telle que le christianisme l'a instituée. Les attaques dirigées contre cette institution sainte n'ont en aucun temps été plus acharnées et plus habiles que dans ces dernières années : philosophes, panthéistes, sceptiques, esprits forts, révolutionnaires ambitieux qui, n'étant propres à rien, veulent arriver aux places sur les ruines du bonheur des peuples, socialistes de toutes couleurs et dénominations, tous ont cherché à porter une main sacrilége sur la famille, cette sauve-garde de la société. Ils savaient trop bien qu'en elle résident les principes féconds qui conservent dans ce monde les véritables vertus sociales. Eux qui foulent aux pieds tout esprit d'obéissance, de respect pour ce qui est sacré, de bonne foi, de modération dans les désirs, de support mutuel, d'intégrité, voulaient, en altérant et renversant les éléments constitutifs de la famille, altérer et renverser par cela même toutes ces vertus civiles, et en même temps celles plus relevées qui touchent au salut des âmes.

Aussi ne saurait-on trop applaudir à la publication qui vient d'être faite par M. le pasteur Eugène Buisson, et dont le titre précède ce trop insuffisant compte-rendu; c'est là un de ces livres rares, qui sont faits pour porter les meilleurs fruits chez tous ceux qui les liront. L'auteur y passe en revue, dans une série de discours pleins de vie et des plus saines doctrines, toutes les phases que l'homme est appelé à parcourir dans sa carrière terrestre, et sur chacune desquelles la famille exerce sa bienfaisante influence. Tous les âges, tous les sexes peuvent y puiser des paroles d'encouragement, des directions utiles, présentées dans un style qui joint à la clarté et à la précision, une grâce et une animation pleine de charme.

En face des services que l'ouvrage de M. Buisson nous paraît destiné à rendre, nous n'avons pas le courage de faire usage ici de notre droit de critique. En le lisant, nous n'avons du reste pas songé aux imperfections du livre, tant ses brillantes et durables qualités nous captivaient. Puissent les éditeurs être bientôt dans l'heureuse nécessité de mettre sous presse une seconde édition, qui, d'un prix plus modique encore, soit accessible à toutes les bourses.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

LOUIS.

NOUVELLE ([1]).

Quand je demeurais à la ferme, je n'y étais pas complètement isolé, j'y avais fait des relations sans les avoir cherchées.

Un jour, par des tourbillons de pluie, nous vîmes descendre le long des prairies inondées deux personnes qui vinrent en courant s'abriter sous l'avant-toit de la maison. J'allai les inviter à entrer, elles s'y refusaient, tant elles étaient mouillées; le chapeau du monsieur était complètement déformé, et l'eau coulait le long des boucles de cheveux de la jeune dame qui l'accompagnait. On fit un grand feu, on les sécha le mieux que l'on put. La pluie continuant je leur proposai de dîner avec moi, tandis qu'on allait chercher une voiture; ils acceptèrent, sans se faire trop presser; le repas improvisé pour lequel on eut recours à toutes les ressources de la ferme, fut très-gai, tant ils y mirent de bonhomie et de grâce. Mon hôte trouva le vin bon, il causa beaucoup, c'était un homme de cinquante à soixante ans, à l'abord ouvert, aux manières simples et cordiales, véritable gentilhomme de campagne. Il me raconta qu'ils s'étaient aventurés sans guide lui et sa fille à une course à la Dole, que déjà assez élevés la vue d'un ciel menaçant les avait fait rétrograder, mais qu'ils s'étaient égarés en descendant. Un heureux hasard les avait dirigés sous notre toit, seul abri que l'on pût découvrir dans cette partie inhabitée de la montagne. Maintenant, ajoutait-il, il se félicitait de sa mésaventure.

Il y avait dans la manière du père et de la fille, réciproquement préoccupés l'un de l'autre, quelque chose d'aimable. Notre habitation qui, quoique modeste, était cependant fort au-dessus de ce que l'on devait attendre dans cette localité, les frappait. La jeune dame ne se lassait pas d'admirer les livres, les gravures, les cartes

([1]) Voir la première partie, page 500 de la précédente livraison.

de géographie, les moindres meubles. — « Je ne les remarquerais pas, disait-elle, dans un salon ou dans une riche bibliothèque, mais ici, au milieu des bois, lorsque nous osions à peine espérer un chalet enfumé ou un feu de bruyère, trouver tout ce que l'on peut désirer, cela rappelle les contes des fées. Combien, monsieur, vous devez être heureux ici. »

Pour ajouter à leur satisfaction, le ciel s'éclaircit au moment où l'on quittait la table, les nuées se déchirèrent et la vallée parut riante et éclairée. On vint alors leur annoncer que la voiture les attendait à quelque distance. Le monsieur, en me serrant la main, me fit prendre si solennellement l'engagement d'aller lui rendre sa visite, que je n'aurais pu m'y refuser. Voilà comment je me trouvai presque contre mon gré sorti de la vie de profonde solitude à laquelle je m'étais fait.

Le château de Verrier, à deux lieues de mon habitation, domine du haut d'une colline la plaine qui l'entoure. De loin sa massive et antique structure, ses tours, ses girouettes, lui donnent un aspect dominateur qui s'évanouit en approchant. Vue de près, l'ancienne demeure seigneuriale paraît dans un état de demi dégradation. Çà et là des portions de toits enfoncés, des murailles ébranlées qu'on ne s'occupait point à réparer. Cet aspect ne s'accordait pas mal avec les mœurs simples des habitans du château, avec l'hospitalité facile et bienveillante qu'on y recevait. Dans un salon à la tenture un peu fanée et dont les moulures avaient souffert du temps, se tenait le maître de la maison toujours heureux, dans son absence d'occupation, de voir arriver des visiteurs. Il m'invita à ses parties de chasse. Après une journée fatigante on prenait part à un joyeux repas ; sa fille s'occupait des convives avec une grâce qui les mettait à l'aise, écoutant les récits des ruses du lièvre comme si elle y eût porté un extrême intérêt.

Mlle Cécile de Verrier n'était plus dans l'éclat de la première jeunesse. Je ne sais si vous avez fait comme moi la remarque, que pour les femmes il y a deux époques et deux manières différentes. Au-dessous de vingt ans, une jeune fille plaît par sa réserve, par ce qu'elle ne dit pas, plus encore que par ce qu'elle dit ; c'est à celui qui l'admire à donner de la valeur à ses moindres paroles, à sa timidité, à sa rougeur. Plus tard elle craint moins de se mettre en avant, elle cherche à plaire, elle captive, et sans faire de frais d'imagination, on n'a plus qu'à céder à l'attrait qu'elle inspire.

Telle était Mlle de Verrier, son teint n'avait pas la transparence de quinze ans, elle n'en avait que plus d'expression. J'admirais sa taille, ses beaux yeux, sa chevelure arrangée avec élégance, mais surtout cette bonté qui la rendait attentive à ce qui pouvait plaire aux amis de son père et qui faisait que, seule de femme parmi de bons campagnards qui causaient chiens, chevaux, et qui ne craignaient pas la grosse gaieté, elle n'y était jamais déplacée.

On disait vaguement que Mlle de Verrier avait eu dans sa première jeunesse une inclination contrariée, et qu'elle avait pris la résolution de ne pas se marier. On parlait d'un jeune homme qui serait parti tout d'un coup, et qui serait mort quelque temps après, d'une grande maladie de Mlle Cécile. Peut-être tout cela était-il fort exagéré, et cependant cette idée de souffrances et de sacrifices ajoutait à l'intérêt qu'elle m'inspirait. Il me semblait que de cette lutte était résultée l'égalité d'humeur qui rendait sa société si douce. Enfin, il faut bien l'avouer, je fus flatté que dans cette réunion de gens sans prétention, on m'écoutât avec plaisir, que quand il s'agissait d'une question difficile on portât les yeux sur moi. Le reflet de ma savante patrie me valait cette distinction : on savait que j'avais fait mes études à Genève, et on n'avait point demandé à M. Révard comment je les avais faites. Cela suffisait pour me donner le rang d'homme instruit, et presque, si j'ose le dire, d'homme d'esprit. Vous savez que je n'ai pas été gâté sous ce rapport. Nul n'est prophète dans son pays, pensais-je.

Je me rappelle qu'à cette époque ma vie était animée par les différens tableaux qui se succédaient sur cette montagne. Un jour je sortis de grand matin, le fusil sur l'épaule, et je m'enfonçai dans l'intérieur des bois ; la terre était couverte de neige ; je n'entendais que les cris rauques des geais et des corneilles, qui à mon approche s'envolaient de la cime des arbres dépouillés. Après avoir longtemps cheminé à l'aventure dans cette forêt solitaire, j'éprouvai le désir d'en sortir ; je m'arrêtai pour juger de la direction que je devais prendre, lorsque je crus entendre qu'on m'appelait dans le lointain ; je découvris à travers les arbres un homme qui venait à moi, gesticulant et agitant une lettre qu'il tenait à la main. Quand on est fortement occupé d'une pensée, on y rapporte tout ; je ne doutai pas que ce ne fût la réponse de Londres qu'on

m'envoyait en hâte; mais c'était seulement un billet de Mlle de Verrier.

Une famille anglaise qui demeurait dans les environs avait entretenu quelques relations de voisinage avec le château. M. de Verrier avait engagé sa fille à lui donner un dîner, dîner solennel en dehors de toutes les habitudes de nos amis, aux heures tardives de ceux à qui on l'offrait. Mlle Cécile me priait d'une manière instante de lui prêter mon secours dans cette grande occasion.

Cette invitation pour le jour même, qui m'atteignait au milieu des forêts, avait été retardée. Le porteur avait reçu la commission la veille avec force exhortations de s'en acquitter promptement et force assurances de sa part de répondre à la confiance qu'on lui témoignait. Malheureusement il avait reçu en même temps le prix de sa course, et fidèle à ses habitudes il était allé au cabaret pour se donner l'entrain nécessaire au voyage; là, il avait beaucoup causé, il s'était disputé, il avait oublié sa mission et s'était attardé au point de se voir forcé de la remettre au lendemain, persuadé qu'arrivant avant le jour il pourrait réparer sa négligence. Grand avait été son désappointement de me trouver déja sorti; alors il s'était mis à ma piste avec l'ardeur que je mettais à suivre celle du gibier; il avait perdu ma trace, puis il l'avait retrouvée, et il m'atteignait enfin, couvert de sueur et hors d'haleine.

Quoique fort pressé moi-même d'arriver au château, il faut cependant que je vous fasse la description d'un de mes amis de la montagne.

Jean, dit le caporal, porteur du billet, sans parent, sans appui, avait eu une première jeunesse peu régulière; ainsi placé, il était tombé dans les mains d'un recruteur pour les régimens capitulés, et il avait disparu quelques années; tout-à-coup il était revenu sans qu'il pût expliquer d'une manière bien claire sa conduite pendant son absence; il faisait des histoires assez difficiles à croire, comme par exemple, lorsqu'à la suite de je ne sais quel beau fait d'armes, il avait été créé caporal par le général en chef, au milieu des applaudissemens de l'armée entière. Bien des gens branlaient la tête à ce récit; cependant comme il n'en coûtait rien, et que d'ailleurs il était commode d'avoir un moyen de le distinguer du grand nombre de *Jean* qui remplissaient déjà la localité, on lui avait assez généralement accordé par courtoisie le titre qu'il revendiquait.

De retour dans son hameau, sans moyen de gagner sa vie, le caporal s'était construit une hutte sur un terrain pierreux de la montagne, qui n'appartenait à personne, où il vivait seul, au milieu des genèvriers et des sapins rabougris, faisant des paniers et des balais de jonc qu'il allait vendre dans les environs; comme cette ressource ne lui suffisait pas, il fallait nécessairement qu'il y joignît celle de demander une aumône; mais c'était un mendiant aristocratique et de haute volée. Il eût rougi de s'adresser à quelqu'un qu'il ne connût pas. Des paysans, il recevait du pain, du beurre, un morceau de viande lorsque le moment de tuer le porc ou la vache était arrivé; pour obtenir la menue monnaie qui lui était indispensable en de certaines occasions, il avait recours aux châteaux seulement et aux gens de mise pour lesquels il ressentait de l'affection; très disposé à montrer sa reconnaissance par tous les services qu'il pouvait rendre.

Le jour était plus qu'à moitié écoulé, lorsque nous nous trouvâmes hors des bois; rien de plus hivernal que la vue qui s'offrait à nous : la neige descendant des cimes dentelées des Alpes et du sommet du Jura s'étendait comme un linceuil sur la grande vallée. Au centre le lac grisâtre et sans vie, les villages ensevelis dans les frimats, les pâles lueurs que l'on voit au couchant dans les jours d'hiver, annonçaient que déjà le soleil approchait de la fin de sa course. En voyant bien au loin les murailles du château de Verrier, je désespérais d'arriver à temps, mais le caporal dont la responsabilité était fortement compromise, ne négligeait aucun argument pour me prouver le contraire. — « En mettant une heure d'ici à votre maison, disait-il, et autant à vous habiller, vous pouvez, si vons faites seller tout de suite votre cheval, arriver au château comme si vous eussiez reçu l'invitation hier, et je n'aurai point de reproche à recevoir. » — En face de cette froide nature, on sentait le besoin de la société; le désir de voir Mlle de Verrier et de lui être agréable me détermina; trois heures plus tard je galoppais sur la grande route; à un quart de lieue de la maison je croisai la voiture qui y avait conduit la famille invitée, et le son de la cloche du dîner accéléra encore ma course.

Lorsque j'entrai, Mlle de Verrier vint à moi. — Je commençais à désespérer, me dit-elle, et je vous accusais de m'avoir oublié. Nous avons besoin aujourd'hui de toutes nos ressources. » — Je lui racontai mon histoire, et elle me sut gré de mon empressement

Elle me peignit son embarras, lorsqu'elle s'était trouvée en face du général Mac-Intyre, qu'elle connaissait fort peu, de sa femme et de ses filles, toutes d'une froideur désespérante, forcée de recourir à tous les moyens pour entretenir des gens qui paraissaient déterminés à ne pas parler.

Le dîner en effet fut froid jusqu'au moment où le général porta un toast à son hôte; alors il devint communicatif. C'était un vieux soldat de l'empire britannique, qui avait fait la guerre dans les Indes, et qui pouvait conter des choses intéressantes. Tout prit alors comme par enchantement une nouvelle face; les bouches gracieuses des miss Mac Intyre s'entr'ouvrirent pour sourire. Leur mère se basarda à faire à sa voisine des questions sur la tenue du ménage dans le pays qu'elle habitait; je pus dire quelques mots de l'Angleterre. Nous causions à qui mieux mieux. On faisait des questions dont on n'écoutait pas toujours la réponse : état normal d'une réunion qui chemine bien. Un regard de la maîtresse à l'autre extrémité de la table vint me révéler sa satisfaction. Au milieu du conflit des conversations qui se croisaient, je récapitulais ma journée commencée dans le silence des forêts et terminée au milieu de la société.

Lorsque deux jours après je retournai au château, il était revenu à sa simplicité habituelle. M. et Mlle de Verrier profitaient de quelques rayons de soleil pour faire leurs premiers semis du printemps. Le long des murs exposés au midi, on voyait déjà des hépathiques et des violliers en fleurs. — Nous avons oublié Londres et les Anglais, me dit Cécile. Après vous être mis courageusement à la brèche pour secourir une pauvre maîtresse de maison aux abois, vous allez lui donner vos conseils en qualité de jardinier.

Une semaine plus tard je reçus la visite d'un des parens de la famille, que je voyais souvent au château, homme aux formes polies, grand causeur, qui avait servi en France, et qu'on désignait sous le nom du *Colonel*. Après m'avoir parlé quelque temps de nos amis, il ajouta avec une expression sérieuse : — « Cependant il faut que j'avoue que l'avenir de ce père et de cette fille est pour moi ainsi que pour ceux qui les aiment une source d'inquiétudes. Il manque d'ordre dans cette maison; et si l'état actuel des choses se prolonge, il est hors de doute que mes pauvres parens se trouveront un jour dans une position fâcheuse. Que dis-je? ils ont eu

déjà des momens pénibles qui auraient dû les éclairer; mais quand on veut fermer les yeux à l'évidence.....

— Vous m'expliquez, M. le colonel, quelques mots qui m'avaient fait réfléchir.

— Il y a longtemps que nous sommes préoccupés de tout cela et que nous y cherchons un remède. Mon cousin qui a dissipé de la manière la plus honorable une belle fortune, trouve trop dur de renoncer à la vie qu'il a toujours menée. Entre nous, c'est un franc égoïste.

—La dernière fois que je suis allé au château, je les ai vus tout occupés de la culture de leur jardin. Ils avaient l'air si heureux.

— Pauvre Cécile, je crains qu'elle ne travaille pas pour elle. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle est l'adversaire le plus opposé de ceux qui voudraient une réforme. Quand on lui parle de son avenir: « Qu'importe, répond-elle, changer serait trop douloureux pour mon père. » Que de fois nous nous sommes disputés!

— Quel remède entrevoyez-vous, monsieur?

— Il faudrait un gendre dans cette maison qui pût prendre la direction des affaires dont personne ne s'occupe; assez riche pour payer les dettes et dégager les immeubles. De cette manière une partie des propriétés au moins pourrait être sauvée. Mais si l'on continue à avoir recours aux expédiens ruineux, si on laisse des gens qui veulent s'aveugler, mener tout à la ruine, alors dans bien peu de temps....

— Certes, j'estimerais heureux celui qui pourrait toucher le cœur de Mlle Cécile, et se placer dans cet intérieur si attrayant.

— Pourquoi ne seriez-vous pas cet homme là? me dit le colonel, en me regardant sérieusement. Il se tut un moment, puis il continua :

— Puisque je me suis autant avancé, laissez-moi vous avouer ce qui m'a conduit ici. Et d'abord, avant tout, je dois déclarer que je n'ai été chargé de rien, de rien absolument. Mes parens ignorent la démarche que je fais. Que penserait M. de Verrier, s'il pouvait soupçonner qu'on cherche un époux pour sa fille, et Cécile elle-même si réservée?.... Non, mon cher Monsieur, je viens poussé par l'extrême intérêt que je ressens pour ma famille, et aussi par celui que vous me permettrez d'éprouver pour une nouvelle connaissance qui m'en paraît si digne.

« Je suis persuadé que mon cousin, préoccupé parfois de l'ave-

nir de sa fille, verrait avec plaisir son mariage avec un homme honorable, qui ne la séparerait pas de lui. Quant à Cécile, ce serait à celui qui y penserait à s'assurer de ses sentimens. Je l'observais l'autre jour, elle vous écoute volontiers, monsieur. Je n'en suis pas étonné; la société qui l'entoure fournit peu d'aliment à un esprit aussi relevé que le sien. Elle s'en contente, mais qu'y aurait-il d'étonnant qu'un homme plus cultivé...?

— On assurait que Mlle de Verrier avait pris la détermination de ne jamais se marier.

—Erreur, erreur complète. On l'a dit, mais il n'en est rien.

— Et cependant on a parlé d'un départ précipité, d'une mort et de la maladie qui a suivi.

— Histoire de domestiques, mon cher monsieur. Cécile a-t-elle l'air d'une victime? Oui je le sais, un étourdi, un homme sans fortune, sans famille, qui s'était imaginé.... Mais ma cousine a le cœur trop bien placé.... de la pitié, de l'intérêt, et voilà tout.

— Ah monsieur, la perspective que vous venez de me présenter, ne s'était jamais offerte. Mais non, non. Les circonstances me défendent impérieusement d'y songer.

— Si c'est une manière polie d'éluder une ouverture que je me suis aventuré à vous faire, qu'il n'en soit plus question, oubliez ce que je vous ai dit. Mais si c'était un scrupule, une délicatesse poussée trop loin. Si par exemple..... Pardonnez-moi de porter l'indiscrétion au-delà de toutes les bornes, il le faut; si c'était l'enfant qui vous occupe qui en fût la cause; alors je dirais que vous avez tort.

Je sentis que je rougissais. Il dut y voir un aveu.

— Supposez-vous les gens qui ont le bonheur de vous connaître, assez peu clairvoyans pour croire que vous vous soyez condamné sans motifs à une vie aussi exceptionnelle que celle que vous menez? Non, la tendresse que vous témoignez à votre jeune compagnon suffirait pour vous trahir; mais on respecte le mystère dont vous vous entourez. Bien plus, monsieur, la candeur avec laquelle vous acceptez les suites d'une faute de jeunesse : car c'est ainsi que je me permets de l'interpréter, tandis que d'autres y mettraient moins de conscience; cette candeur vous honore dans l'esprit des gens de bien. Craignez-vous que mon parent s'en offusque ? Nullement : il vous laissera faire pour votre protégé tout

ce que vous voudrez, tout ce que vous devez. Quant à Cécile elle n'en saura rien.

Lorsqu'il eut fini, nous restâmes quelque temps dans le silence.

— Comment une pareille pensée a-t-elle pu se présenter à votre esprit, M. le colonel? Mlle de Verrier qui a le droit d'être si difficile!

— Vous êtes trop défiant de vous-même, me dit-il en se levant et en me serrant la main. Adieu, je vous ai longtemps retenu. Réfléchissez; quoiqu'il arrive, que jamais mon cousin, que Cécile surtout ne soupçonnent.... Elle eût pu se marier, elle ne l'a pas voulu. J'ai compris ses raisons, mais soyez persuadé qu'elle n'a pas pris de détermination.

La perspective qu'on venait de m'offrir était si éloignée du cours de mes pensées, que je sus presque mauvais gré à celui qui me l'avait présentée. Je pris ce moment pour aller à Genève, comme je m'étais accoutumé à le faire de temps à autre; mais je sentis encore que la ferme était devenue ma véritable demeure. Etait-ce Louis qui seul m'y attirait alors? J'avais été continuellement occupé de la famille de Verrier, de sa triste position. J'étais impatient de revoir Cécile, après tout ce que j'avais appris sur son compte. Je ne pus me dissimuler que l'entretien du colonel n'eut fait sur moi plus d'impression que je ne l'avais cru, par l'importance que je mis à ma première visite. Je partis avec un peu d'émotion, et avec le sentiment que mon avenir pourrait en dépendre; je me demandais comment je serais reçu, et je pesais les paroles qui m'étaient adressées.

L'accueil que l'on me fit fut celui qu'on me faisait toujours, et que l'on faisait à tout le monde. Le maître de la maison en me serrant vigoureusement la main, me reprocha de les avoir négligés, et je ne trouvai rien à répondre à la phrase amicale que sa fille m'adressa. La dernière fois que je l'avais vue, elle était à mes yeux une femme aimable et bonne, mais une femme ordinaire; à mon retour c'était une toute autre personne. J'avais passé le temps qui séparait les deux visites à m'occuper d'elle, et je me sentais embarrassé comme si elle eût pu lire ce qui était au fond de mon cœur.

Ce jour-là tout parut favoriser les projets qu'on avait pour moi. Après le dîner, le colonel, le pasteur de la paroisse et sa femme, firent la partie de cartes de M. de Verrier, et je restai seul avec

Cécile. Elle se plaça près d'une table, me priant de lui lire quelques pages d'un ouvrage que j'avais apporté. — « Je ne connais pas, dit-elle, de situation plus agréable que d'entendre une lecture en travaillant. Je voudrais avoir la possibilité de lire plus que je ne le fais, car je n'oserais avouer à personne, à vous surtout, monsieur, qui avez tant d'instruction, à quel point je suis ignorante. »

Agité de mille pensées dans cette espèce de tête-à-tête, je n'avais qu'une idée vague de ce que je lisais, et cependant je lisais avec feu, avec le désir de plaire, j'y mettais ma propre émotion. Je pensais à ce que pourrait être ma vie dans cette maison, trouvant enfin cette vie de famille que j'avais tant désirée, près d'une femme pour le bonheur de laquelle je pourrais quelque chose. Cependant la lecture continuait, Cécile attentive avait posé sa broderie, portant sur moi ses regards pleins d'expression. L'effet se communiqua, sur un reproche que le maître de la maison adressa à la dame qui jouait vis-à-vis de lui : — « C'est, répondit-elle, que bien involontairement, je suis toute entière à cette histoire. Monsieur lit si bien. — Si vous voulez, madame, nous interromprons la partie un moment, » et j'eus le triomphe de voir les cartes tomber des mains des joueurs qui vinrent se grouper autour de moi ; mon protecteur, le colonel, me faisait habilement valoir.

Il était tard quand je voulus me mettre en route. — « Partir à cette heure, s'écria M. de Verrier, par une nuit obscure et froide! pourquoi ne pas rester? » Mais j'étais attendu. Mlle de Verrier eut la bonté d'aller chercher un mouchoir de soie qu'elle me conseilla de nouer autour du cou, s'accusant de m'avoir trop longtemps retenu. Elle me remercia de l'agréable soirée que je lui avais fait passer. Tout le monde se joignit à elle. — « Eh bien! n'êtes-vous pas content, » me dit à voix basse le colonel, en me présentant l'étrier. « Ne vous voyant pas paraître, je commençais à désespérer. Courage, tout ira bien.

Mon retour est resté gravé dans mon souvenir ; plein d'agréables pensées, je traversais les villages endormis, où le trot de mon cheval éveillait les hurlemens des dogues. Le vent faisait voltiger autour de mon visage les bouts du joli fichu que sa maîtresse avait plié de ses mains, et qui sans doute avait une fois entouré sa tête et son col. Ce mouchoir avec ses palmes bleues est resté dans ma pensée ; je pourrais à l'heure qu'il est le dessiner encore.

Les jours qui suivirent, je ne pus me défendre d'une foule d'i-

dées séduisantes, de projets, de châteaux en Espagne qui vinrent m'assaillir. Je me plaçais dans la maison de Verrier, je dissipais les nuages qui menaçaient cette noble et hospitalière demeure; je rendais la liberté d'esprit et la sérénité à ses habitans. Un jour, sous les antiques ombrages, dans ces prairies émaillées, la jeune maîtresse me raconterait en souriant toutes les craintes qui l'avaient obsédée, toutes les scènes pénibles qui en secret avaient fait couler ses larmes. Rèves dangereux, auxquels je me suis trop livré.

A ces tableaux séduisans, que pouvait opposer le pauvre enfant qui avait été longtemps le maître de toutes mes affections? que pouvait-il contre son ennemie? Oui, son ennemie, Mlle Cécile, avec son noble caractère, n'en était pas moins l'être le plus dangereux pour Louis.

Je fus un jour témoin d'une petite scène qui me donna la clef de ce qui se passait sans doute souvent au château. Quand monsieur et Mlle de Verrier allaient faire des visites, on dételait de la charrue deux vieux serviteurs, à la crinière pendante, que l'on recouvrait de massifs harnais ornés de la couronne de baron. On brossait le tout le mieux possible, et on cheminait ainsi. Il se trouva que l'antique voiture eut besoin de réparations urgentes. Le sellier avait été appelé; il travaillait, lorsque j'arrivai, à prouver qu'une calèche neuve était indispensable. C'était un moment difficile pour Cécile. M. de Verrier, avec ses airs de profonde indifférence sur les questions d'argent, avait pris l'habitude de sourire des sacrifices que s'imposait sa fille, comme s'il n'y eût vu qu'un caprice de sa part.

— En vérité, disait l'industriel d'un ton pénétré, une semblable machine n'est pas faite pour M. et Mlle de Verrier, et il la secouait de manière à faire résonner toutes les vieilles ferrailles.

— Je vous assure, Monsieur Kolb, répondait Cécile en riant, que je m'en contente fort bien. D'ailleurs je préfère aller à pied.

— Mademoiselle ne peut aller à pied à Lausanne ou à Genève; — et l'homme de mettre en avant des arrangemens séduisans qu'il accompagnait de considérations toujours plus humiliantes pour l'équipage de famille; à chaque nouvelle inspection, il y découvrait un nouveau vice.

— Je crois qu'il a raison, disait le père, qui commençait à faiblir, mais Cécile ne me paraissait point convaincue.

— En vérité, tu es par trop raisonnable, s'écria-t-il impatienté. Il est des dépenses auxquelles on ne peut se soustraire. Kolb venez avec moi.

Le sellier obéit avec empressement. Mlle de Verrier qui comprit que sa cause était perdue, les suivit avec des yeux inquiets, et resta un moment préoccupée. Elle pensait probablement à la manière dont il faudrait s'y prendre pour payer cette dépense inattendue. Un instant après elle reprit la conversation avec sa douceur habituelle. Mais son air peiné m'occupa longtemps. Ce petit épisode m'avait révélé les soucis dont sa vie était encombrée. Il fallait encore qu'elle les dissimulât à son père et à ceux qui l'entouraient.

Cependant, quand l'enivrement auquel je m'étais laissé entraîner se fut un peu dissipé, quand je pus envisager le sujet qui m'occupait avec plus de sang-froid, je me demandai dans quelle position je me trouverais si je cédais aux insinuations du colonel et à mon propre penchant. Dirai-je à Mlle de Verrier ce que Louis était pour moi? Comment lui faire un pareil aveu? Une femme pure se montrerait-elle aussi indulgente qu'un ancien militaire? Si je lui cachais un secret aussi important, en supposant qu'il pût encore être caché, et que ma conscience me permît de le faire, quelle source sans cesse renaissante de tourmens, tiré en sens opposé par deux sentimens différens. Et le pauvre Louis, que deviendrait-il?.... Ne serait-ce pas l'offrir en sacrifice aux exigences de la famille dans laquelle on consentirait à me recevoir? pouvais-je prévoir ce que cette famille, qui avait le sentiment bien vif de son rang, ce que le colonel, le premier de tous peut-être, exigerait lorsque je serais engagé. Ne faudrait-il pas finir par éloigner un enfant qui les ferait rougir, le cacher, le désavouer même en quelque sorte, me soustraire à sa tendresse, le tromper, car je lui avais promis tout autre chose, le replonger dans son existence incertaine, qui lui paraîtrait plus dure depuis qu'il en connaissait une autre. Lui, il ne pouvait rien dire en sa faveur, il ne pouvait plaider sa cause. Il ne pouvait que se montrer et m'embrasser. C'était beaucoup. Quand un enfant peut dire: *Adieu papa!* de cette voix qui va au cœur, il est déjà bien fort.

Lorsque le lendemain du jour dont j'ai parlé, Louis, qui avait aussi ses exigences et ses susceptiblités, me questionna sur ce que j'avais fait, lorsqn'avec un regard inquiet il me demanda si je le

quitterais encore pour un si longtemps, alors j'entrevis tout-à-coup où je pourrais être conduit; il me sembla qu'on avait ourdi une conspiration contre lui, et que j'y étais entré moi-même. Pauvre enfant, tu n'as que ton père, tu crois le posséder tout entier, et on machine pour te l'ôter; t'aurais-je trahi, aurais-je manqué à ce que j'avais promis d'être pour toi? Non, il fallait repousser une pensée à laquelle je n'aurais pas même dû entrouvrir mon cœur. Devais-je attendre que celle que je faisais chercher en Angleterre parût et me mît dans une position plus difficile encore?

Il était un bonheur auquel je ne pouvais plus prétendre: je ne pouvais posséder à la fois une femme selon mon cœur et celui qui s'était déjà emparé de mon affection. Il fallait se décider entre deux sentimens. L'enfant fut le plus fort.

J'écrivis à peu près tout cela au colonel. Il ne me fit point de réponse. Ce fut un grand sacrifice de cesser d'aller au château que je voyais de mes fenêtres, et ce fut une résolution plus pénible encore d'y retourner. Mais je compris que je devais respecter les apparences, et que rien ne pourrait justifier une brusque rupture dont les maîtres si bienveillans pour moi ne pouvaient comprendre le motif. Je compris aussi que ces visites, si je les continuais, deviendraient dangereuses, et que je devais m'en abstenir.

En sortant de Verrier, je m'arrêtai à quelque distance pour le considérer encore; par un effet remarquable de lumière, le château avec ses tours et ses blanches murailles se détachait à l'horizon; les girouettes et toutes les croisées de la façade, frappées des rayons du soir, resplendissaient. Cette antique demeure avait dans ce moment quelque chose de féodal et de dominateur, qui contrastait avec les pressentimens qui m'occupaient. Je pensais à l'avenir qui menaçait cette maison, et à la femme charmante qui m'avait invité à y revenir bientôt, mais que je devais m'imposer le devoir de fuir. En retournant mon cheval pour reprendre la route, je vis Jean, le caporal, qui les bras croisés, attendait que ma méditation fût terminée; je crus qu'il me guettait pour une aumône, je la lui donnai; il me remercia d'un léger signe de tête; mais il voulait encore, selon ses habitudes, causer un moment avec moi.

— Vous regardiez le château, M. Laverne; je le regardais aussi, et je vois à votre figure que nous pensions à la même chose.

Je ne lui répondis pas, ne pouvant comprendre où il en voulait venir.

— Oui, il est beau le château de M. de Verrier. Il a des tours et des girouettes, on y est bien accueilli. On y reçoit une large hospitalité, et cependant...

— Que voulez-vous dire, Jean ?

— N'est-il pas écrit : « les cris des moissonneurs et de ceux que vous privez de leur salaire sont montés au ciel? » Ah ! il y a dans la maison quelqu'un qui voudrait que les choses se passassent autrement, mais on ne l'écoute pas. Tenez, monsieur, quand je pense à tout cela, les larmes me viennent aux yeux. Croyez-moi, nous autres, qui nous glissons partout et auxquels on ne fait pas attention, nous savons bien des choses que tous ne savent pas. Combien de fois n'ai-je pas vu celle pour qui je donnerais un de mes bras, malheureuse de ne pouvoir satisfaire à une demande. Elle répondait d'une voix si douce et avec de si bonnes paroles, qu'il était impossible de n'être pas attendri.

Le caporal aurait eu le désir de m'en dire davantage, mais je ne voulais pas l'entendre; je mis mon cheval au trot, en lui faisant un signe d'adieu.

— Croyez ce que je vous dis, me cria-t-il. Il ne se passera pas longtemps avant qu'il n'arrive quelque chose.

Les tristes prédictions du mendiant ajoutèrent encore à ma tristesse. Ainsi la situation des habitans de Verrier était connue, et c'était le moment que je prenais pour les abandonner.

Le temps était venu où il fallait quitter la ferme. L'âge de Louis réclamait d'autres moyens d'éducation. Ce qui venait de se passer me fit hâter cette décision. Ce ne fut pas sans regrets que nous quittâmes la demeure où nous avions passé des jours heureux.

6 octobre.

La réponse de Londres arriva enfin. Je restai longtemps à la considérer avant de rompre le cachet. On m'annonçait sans doute que Jenny était retrouvée, que peut-être elle était en route. Que ferai-je alors, et quelle détermination...? Involontairement je pensai à Mlle de Verrier, je me rappelai la grâce qu'elle mettait à tout ce qu'elle faisait. Je retrouvai les tableaux dont je m'étais une fois entouré. Enfin, j'ouvris la lettre : que contenait-elle? L'acte de décès de la pauvre Jenny, morte dans un hospice, il y avait cinq ou six ans.

Après le sacrifice que j'avais fait à Louis, je m'étais replié sur lui, je m'étais dit qu'il fallait cesser de chercher le bonheur pour mon propre compte, et que je ne devais plus m'occuper que de cet enfant. L'obligation d'épouser sa mère me semblait une dure expiation. L'aurais-je fait? On voit que je n'étais pas encore décidé. Mais lorsque j'appris qu'il était trop tard, qu'il ne restait plus aucun moyen de régulariser sa position, j'en éprouvai un amer mécompte, je m'indignai de l'injustice qui faisait dépendre son avenir de circonstances qui lui étaient étrangères. Il y avait encore d'autres pénibles pensées. Cette pauvre fille, où l'avais-je conduite? sans moi, elle eût pu avoir une existence paisible; mais séparée de son fils qu'elle avait à peine vu, forcée de s'expatrier, perdue au milieu d'étrangers, exposée peut-être à des séductions, elle était morte dans le dernier asile de la misère.

Il fallait annoncer cette triste nouvelle à Louis, il était fort occupé de sa mère qu'il ne doutait pas de voir bientôt; il se la représentait à sa manière, et il me faisait mille questions sur son compte. Il pâlit lorsque je le lui dis; je l'entendis ensuite qui pleurait dans son lit. J'ai trouvé dans ses papiers la preuve qu'il pensait souvent à elle, entr'autre cette touchante lettre :

Ma chère maman,

« Je veux vous écrire, quoique je ne vous connaisse pas encore, ce qui est pourtant bien singulier; mais papa m'a dit qu'il avait écrit pour savoir de vos nouvelles. Pourquoi restez-vous si longtemps en Angleterre? j'espère que vous ne tarderez pas à venir ici, où nous sommes si heureux.

» Quand j'étais petit, et que je croyais n'avoir ni père ni mère, combien je trouvais heureux les garçons qui avaient une mère qui les prenait sur ses genoux, et qui leur faisait des caresses. J'ai quelquefois pleuré, en pensant que j'étais un orphelin, et puis tout-à-coup j'ai trouvé papa qui m'aime beaucoup. Combien j'aimerais pouvoir lui faire plaisir.

» Adieu, ma chère maman, ne vous ayant jamais vue, je n'ai pas autre chose à vous dire. Vous me trouverez, je pense, bien grandi. Moi je suis bien sûr que je vous reconnaîtrai tout de suite. »

8 octobre.

Vous souvient-il d'une comédie de Térence, que nous avons lue dans les auditoires, et qui porte le titre si long d'*Heautontimo-*

rumenos, c'est-à-dire : l'*Homme qui se punit lui-même*. Un père de famille a traité son fils avec tant de dureté, qu'il l'a forcé à quitter la maison paternelle ; il ignore ce qu'il est devenu ; fort inquiet sur son compte et avec un sentiment de remords de sa conduite, il se condamne comme expiation à un rude travail et au genre de vie le plus pénible ; pensée profonde, sentiment naturel pour celui surtout qui ne connaît pas les lumières de l'Evangile. Il y a eu chez moi quelque chose du père qui se punit lui-même.

J'arrive enfin au motif qui m'a dicté cette lettre, lettre qui s'allonge fort au-delà de ce que j'avais pensé : le désir de me disculper du reproche qui, je dois le reconnaître, ne m'a pas été adressé sans fondement. Y aurait-il réellement chez moi quelque penchant à l'avarice, puisque c'est sur ce point que se portèrent mes pensées, auxquelles je n'ai que trop facilement cédé.

Dans le désir que j'avais de remplacer pour Louis la position qu'il ne m'était plus possible de lui donner, j'imaginai que j'y parviendrais en lui laissant une grande fortune. Je calculai ce que je pourrais ajouter à ce que je possédais déjà, dans dix, dans vingt ans. Je ne vis plus que cela, je me laissai entraîner trop loin sans doute. Mais au moins j'avais un but. N'y a-t-il pas eu de la sévérité dans la manière dont j'ai été jugé? On me condamnait et l'on ignorait la position dans laquelle je me trouvais.

Une affection qui sort des bornes, et qui serait tenter d'enfreindre la profonde soumission due aux décrets de la Providence, porte avec elle le germe du malheur. Telle était celle que j'avais pour Louis. Où eût-elle pu me conduire? Avec l'immense désir qu'il fût heureux, je déplorais mon impuissance à faire ce que j'aurais voulu pour lui.

J'ai reçu de vous, chers amis, des avertissemens et de sévères leçons que je n'ai pas écoutés. Quand tu me parlas, Henri, je voulais t'échapper, tu ne le permis pas. Sans doute tu avais raison, mais je ne pouvais pas tout te dire, et nous nous séparâmes péniblement, tu me tenais le langage d'un ami, je l'ai reconnu ; il me semblait que mon devoir était de me sacrifier pour cet enfant, et de porter la peine de mes torts. La réprobation qui s'élevait contre moi était une souffrance. On me condamnait, on s'éloignait. Je me soumis.

Il est venu un moment qui a rendu vaines mes combinaisons, où tout-à-coup l'argent a perdu pour moi sa valeur, sa significa-

tion. Ce n'était donc pas, il me semble, un vice qui eût jeté de profondes racines. C'était un aveuglement.

10 octobre.

Voilà l'explication que je désirais vous donner ; maintenant vous pouvez apprécier ma conduite, je devrais à la rigueur m'arrêter ici. Mais vous désirez, je le suppose, savoir comment cette triste histoire s'est dénouée, et je souhaite que vous appreniez de moi ce qui ne tardera pas à être connu. Je dirai en peu de mots ce qui me reste à dire, car il me faut faire effort sur moi-même pour revenir sur ces derniers momens. Après le coup de foudre qui partage mon existence en deux parts, je voulais recueillir tout ce qui tient à Louis, récapituler sa vie, les paroles tendres qu'il m'a adressées pendant sa maladie ; je voulais ne rien perdre de ce qui vient de lui. Mais ensuite j'ai compris que je ne le devais pas. Je ne crois pas d'ailleurs que j'en eusse la force. Il faut regarder maintenant là où il est, et ne pas s'appesantir sur les souvenirs terrestres.

C'est un arrêt bien sévère que celui qui nous condamne à voir souffrir ceux que nous aimons, sans pouvoir leur donner les secours qu'ils nous demandent, sans pouvoir souffrir pour eux et avec eux.

Chose étonnante ! mon esprit me ramène sans cesse dans ces momens, mais il craint de les envisager dans toute leur profondeur, et il se rejette en arrière ; je veux une fois forcer ma main à écrire quelque chose, et après je ne dirai plus rien. Pourquoi, en effet, parler de ce que je puis seul comprendre ? pourquoi révéler des sentiments qui sont entre moi et celui qui maintenant est auprès de son Dieu ? Pour Louis plus que pour tout autre, il faut respecter l'intimité paternelle.

Le seul moment que je veuille rappeler, c'est quand je me trouvai auprès du lit où était couché, sans vie, celui qui avait rempli la maison de son mouvement et de sa joie, l'objet de tant d'affection, de tant de projets, de tant de sollicitude. L'enfant mourant avant le père ! Quel étrange renversement, quelle inconcevable dispensation !

Je ne pleurai point ; je n'ai pas versé une larme dans ces affreuses journées. Il y a de la douceur à pleurer, mais il me sembla que ma tête s'égarait et se perdait. J'avais besoin d'un appui que je ne savais où trouver. Tout-à-coup j'entends une voix bienfai-

sante qui me dit : *Il ne viendra plus vers moi, mais j'irai à lui,* Je me retourne et je vois le suffragant de la paroisse qui était entré sans que je l'eusse aperçu. Je voulus me jeter à son cou, mais lui me repoussant doucement en appuyant la main sur mon épaule, me fit fléchir le genou sur le bord du lit, où il se plaça à côté de moi. — « Nos premières paroles, dit-il, doivent être adressées à Dieu. »

Qu'il soit béni celui qui m'a secouru dans mon abandon et ma misère. Le suffragant était déjà venu quelquefois chez moi, il m'avait montré de l'intérêt. On m'en avait parlé comme d'un homme plein de zèle, mais d'une piété exaltée ; sa manière sérieuse, ses jugemens sévères sur ceux qui ne partageaient pas ses convictions, ne m'avaient pas donné de l'attrait pour lui. Il ne s'était point découragé, car s'il avait quelques-unes des imperfections qu'on reproche aux hommes de sa foi, il en avait aussi l'infatigable charité. Sous une apparence de froideur, il cachait une grande sensibilité. Il revint souvent me voir.

— Mais, monsieur, me dit-il, lorsque je lui ouvris mon cœur et qu'il m'eut écouté avec bonté, votre attachement pour votre fils était une véritable idolâtrie.

— Je le sais, j'en ai été puni, je le méritais. Et cependant ces souvenirs déchirans, cette blessure qui saignera toujours, je ne voudrais pas m'y soustraire; si on m'offrait d'effacer ce qui s'est passé, de l'enlever de ma mémoire, je n'y consentirais pas. Non, ma douleur est à moi, elle est mon bien. C'est tout ce qui me reste. D'ailleurs, que de momens heureux dans cette union si courte, dans le sentiment de ce que j'ai cherché à faire pour lui, dans le souvenir de son bonheur, de son affection, de ses mots touchans qui restent gravés là. L'expression seule de son visage ne décidait-elle pas de mes propres impressions. Tout cela, croyez-vous que je consentisse à l'abandonner ?

— Pauvre père! me dit le suffragant en me serrant la main et en me jetant un regard plein de compassion. Et cet enfant, comment l'auriez-vous élevé ? Comment l'auriez-vous préparé aux échecs de la vie? Le moindre de ses mécomptes vous eût jeté dans le désespoir. Entre son père et le monde quelle distance! Ah! Dieu vous a épargné bien des peines.

— J'eusse été là pour le défendre. J'étais décidé à tout lui adoucir, à tout sacrifier pour lui.

— Quel égarement! L'eussiez-vous pu? Son état n'était pas légal, il ne pouvait plus le devenir. En vain vous eussiez réclamé de l'indulgence, on vous l'eût refusée. Il est impossible qu'il n'eût pas souffert de sa position fausse; et vous?

— C'est là ce qui me donnait tant de faiblesse ; faiblesse, oui, c'est le mot, je le reconnais, je m'en accuse. Il était sans mère, sans famille, sans autre soutien que moi. Je devais lui tenir lieu de tout. S'il était mal placé dans le monde, à qui la faute ? Il est un jour dont je ne lui ai jamais parlé, et qui pour les autres enfans est un jour de fête, c'est celui de sa naissance.

— Il est maintenant là où on ne connaît plus les exclusions de la terre. Son Sauveur lui a déjà accordé, ce que vous ne pouviez lui donner.

— Si vous saviez ce qu'a été ma vie, M. le pasteur, vous y trouveriez quelque excuse pour moi. Je n'ai éprouvé que des échecs. De bonne heure j'ai perdu mes parens, j'ai quitté mon pays. Mes amis se sont éloignés de moi, le monde m'a traité avec rigueur. Je n'avais que Louis. Est-il étonnant que j'aie concentré sur lui ce torrent d'affection qui vous effraie? Mais lui seul, il me consolait de tout.

— Nous reparlerons de cela, dit-il en se détournant, et je vis des larmes dans ses yeux. Vous méritez de connaître les véritables consolations.

— Si j'avais votre foi, M. le pasteur....

— La foi, Dieu seul peut la donner, il vous la donnera. Pensez que ce n'est qu'en lui que vous retrouverez votre enfant.

15 octobre.

La beauté du temps m'a décidé hier à une course que je voulais faire avant mon départ, celle du château de Verrier. Puisque je vous ai parlé si longuement et si intimément de celle qui l'habite, il faut que vous sachiez la fin de son histoire qui est presque aussi triste que la mienne. Du reste ne cherchez point ce château sur la carte, il était inutile que vous connussiez individuellement les personnes dont je vous ai entretenus, et j'ai changé quelque chose à leur nom.

M. de Verrier est mort, il y a deux mois; à ce moment tant de réclamations et de dettes arriérées qui avaient été tenues en suspens par ménagement pour lui, ont surgi tout-à-coup. Je savais cependant que Mlle Cécile habitait encore le château qui n'est plus

à elle et qui est devenu la propriété des créanciers. Je souhaitais la revoir dans cette triste circonstance. Pouvais-je lui laisser supposer que j'avais été indifférent à ses peines?

La vue seule de sa demeure aurait pu me faire deviner ce qui s'y était passé; cette cour où l'on trouvait presque toujours le propriétaire fumant sa pipe entouré de ses chiens, était déserte, plus d'allans et de venans, les portes fermées, personne pour me répondre. J'ai long-temps heurté sans me faire entendre. Enfin est arrivée une jeune paysanne qui a hésité lorsque j'ai demandé Mlle de Verrier, et qui enfin s'est décidée à m'introduire. Elle a ouvert une porte à l'extrémité d'un long corridor au rez-de-chaussée, en criant : « Mademoiselle, voilà un monsieur qui demande à vous parler. » On n'habitait pas cette chambre du vivant de M. de Verrier. Cécile s'y était sans doute retirée pour mieux constater l'abandon qu'elle avait fait de la propriété et pour laisser toute liberté aux créanciers. Elle avait l'air d'une étrangère dans le domaine de ses pères. En entrant dans ce modeste logement, les idées de renversement de fortune et de ruine m'ont saisi fortement. J'ai eu même au premier moment l'impression que Mlle de Verrier était dans une prison ; c'était au moins une prison gaie et champêtre, des branches de vigne s'entrelaçaient aux barreaux de la fenêtre, des rayons de soleil arrivaient dans la chambre brisés par le feuillage, et se balançaient sur un grand portrait de l'ancien maître de la maison qui ornait autrefois le salon.

Cécile s'est levée lorsque je suis entré, et elle est venue au devant de moi avec l'expression de l'amitié, me remerciant de ne l'avoir pas oubliée. Le temps pendant lequel je ne l'avais pas vue me paraissait plus que doublé par les émotions qui l'avaient rempli, et l'épisode qui une fois m'avait si vivement occupé ne se présentait plus qu'avec des teintes éloignées. Il y avait dans son attitude et dans ses paroles une dignité, une simplicité que rehaussaient encore ses vêtemens de deuil et l'abandon dans lequel je la retrouvais.

Nous avons parlé de son père ; elle m'a raconté plusieurs traits de sa vie. Puis, un moment après elle a ajouté : — « Et vous aussi, monsieur, vous avez éprouvé un très-grand chagrin. Nous l'avons appris, mon père et moi. Rien de ce qui vous touche ne pouvait nous être indifférent. » Je lui ai su un gré extrême de n'avoir pas craint d'aborder ce sujet. La dignité de Cécile me défen-

dait de le prolonger et de lui dire tant de choses que j'avais dans le cœur, mais j'ai pris sa main que j'ai arrosée de larmes. Elle m'a regardé et n'a rien ajouté.

Je ne serais point surpris que Mlle de Verrier eût deviné ce que j'avais une fois éprouvé pour elle, et qu'elle me sut gré de ne lui en avoir pas parlé. Il y a tant de pénétration chez la femme la plus simple et la plus candide. Le ton d'extrême intérêt avec lequel elle m'a questionné sur ma santé, sur mon voyage, sur mes projets, m'a confirmé dans cette pensée. Elle m'a fait prendre l'engagement de lui écrire dès que je serais arrivé au lieu de ma destination.

C'est elle qui m'a parlé la première de sa position. — « Vous avez dû être frappé, m'a-t-elle dit, des changemens qui se sont faits ici. Vous n'ignorez pas, je suppose, monsieur, ce qui a suivi la mort de mon père. On s'occupe maintenant à vendre les différentes parties du domaine. Ah! combien je remercie Dieu, qui a épargné tant de crève-cœur à mon cher compagnon, qui même lui a donné le privilége de ne pas prévoir ce qui allait arriver. Et on aurait voulu que je le tirasse de sa sécurité, que je lui dise..... Non! jamais ; je me souviens de l'impatience que les insinuations de mes parens à ce sujet me donnaient. Dieu a tout arrangé au mieux.

» J'ai pu au moins défendre vos droits, ajouta-t-elle en souriant, et elle me présenta un livre, c'était celui que je lisais dans la soirée dont je vous ai parlé.

» Vous vous étonnerez peut-être, M. Laverne, de me retrouver dans ce château qui ne m'appartient plus ; j'y resterai tant que je pourrai ; je tiens à recueillir mes souvenirs qui sont sans amertume. Il y a eu quelques jours pénibles, celui où on a vendu les meubles de la ferme, où on a emmené les troupeaux, où j'ai vu partir la pauvre Cocotte, le vieux cheval de mon père, qui me semblait aussi triste que moi, celui où les domestiques ont quitté. Il était bon de m'accoutumer à tout cela : mes parens ne me comprenaient pas. Mon cousin, le colonel, voulait absolument m'emmener chez lui. Il m'en presse encore tous les jours.

» On me flatte, ajouta-t-elle, que la liquidation me laissera une petite fortune suffisante pour mes besoins. Hier, l'homme d'affaire qui est à la tête de tout, est venu me donner l'assurance que les choses cheminent bien ; cet espoir m'a fait plaisir, car dépendre des autres! jamais je n'aurais pu m'y soumettre. J'étais décidée à chercher un moyen d'existence, une vocation ; à mon

âge la chose n'est pas facile. Il ne serait pas impossible que je pusse continuer à habiter ici, sinon, je me logerai dans le village. C'est à Verrier qu'est toute ma vie. Dans mon enfance j'ai accompagné les troupeaux, j'ai abattu les noix et les châtaignes, je me suis chauffé au feu des petites bergères. Tous mes amis sont dans ce pays, et ces braves gens qui m'ont vue riche s'affligent plus que moi de ma position actuelle. »

. . . .

En sortant du château je me dirigeai vers une petite auberge au pied de la montagne où j'avais dit à mon cocher de m'attendre; un homme est venu avec empressement au devant de moi. — « J'ai appris, M. Laverne, m'a-t-il dit, que vous étiez ici et je vous ai attendu. » J'ai reconnu mon ancien ami, Jean le caporal.

— Votre cocher est allé à un village à demi-lieue d'ici, il n'est pas encore de retour, d'ailleurs le cheval a besoin de se reposer; la traite de Genève ici est longue, ainsi j'aurai le plaisir de causer un moment avec vous. Donnez-moi des nouvelles de notre bonne demoiselle?

Nous nous sommes assis sur de gros troncs, à l'ombre d'un arbre.

— Je n'ose plus aller au château, a continué Jean, de peur que Mlle de Verrier ne croie que ce soit pour lui demander quelque chose. Pauvre demoiselle, elle n'a pas trop pour elle-même, je voudrais avoir tous les trésors de la terre à lui offrir. Vous vous souvenez, M. Laverne, de ce que je vous ai dit une fois.

— Et vous avez beaucoup perdu, Jean, par la mort de M. de Verrier et par la vente du château.

— Oh! ce n'est pas de moi qu'il faut s'occuper; je suis fait pour souffrir; un ancien soldat! Quand le général fit battre aux champs sur toute la ligne, et qu'après m'avoir fait sortir des rangs il s'écria de sa plus forte voix : « Soldats! vous reconnaîtrez pour caporal le fusilier Jean Ducoudray, et vous lui obéirez dans tout ce qu'il vous commandera, etc., etc. »....

J'ai vu qu'en vieillissant, mon camarade de la montagne n'oubliait pas ses anciennes histoires. Puis il est revenu à Mlle Cécile. — « Figurez-vous que dix jours seulement après la mort de son père, elle est venue me voir dans ma taupinière, qu'elle m'a causé longtemps. Ah! elle a bien souffert dans sa vie, cette chère demoiselle.

— Des affaires du château ?

— Ce n'est pas seulement cela. Ce qui lui a fait le plus de peine, je crois, c'est l'histoire de ce jeune homme.

— Quelle histoire ?

— Ne la savez-vous pas? tout le monde la sait, quoiqu'il fût défendu d'en parler dans la maison. — Un jeune homme qui venait quelquefois à Verrier ; mais le père n'en voulait pas entendre parler. J'en sais plus qu'un autre, moi, quoique je n'en aie jamais dit un mot, parce que je me trouvais justement derrière la haie, où je ramassais des noix, lorsqu'ils se virent pour la dernière fois.

» Elle lui disait : « Non, non, c'est impossible!... » et lui la suppliait et la conjurait. Puis elle le quitta. On apprit ensuite qu'il était allé faire un grand voyage ; enfin on annonça sa mort, sans qu'on ait jamais su de quelle manière elle était arrivée. C'est depuis ce temps qu'on dit que Mlle Cécile a pris la résolution de ne jamais se marier. »

En écoutant Jean, je me demandais si le colonel avait été bien franc lorsqu'il m'assurait que le cœur de sa parente était parfaitement libre. Il y a chez elle une résignation, une indifférence sur sur son sort, qui sont dues probablement à un froissement de cœur. Ne sais-je pas moi-même qu'un violent chagrin délivre des peines secondaires.

— Ne vous impatientez pas, M. Laverne, continuait Jean. Votre domestique ne peut tarder. Je vais voir si le cheval est soigné.

— Il mange, me dit-il en revenant, on va lui donner l'avoine et le faire boire ; tout sera prêt quand le cocher arrivera. Nous aurons encore le temps de causer un moment. Il y avait si longtemps que je ne vous avais vu. J'ai su de vos nouvelles. Dieu vous a retiré votre pauvre enfant. J'en ai pleuré plus d'une fois. Ah! chacun a bien les siennes dans ce monde.

» Presque tous les jours en remontant de l'école il venait dans ma cabane : « Bonjour Jean, avez-vous fait bien des paniers, » ou « comment se porte votre famille de chardonnerets ? » Nous causions un moment ; puis, tout-à-coup : « Il ne faut pas que je m'attarde, on serait inquiet. » Et il partait en chantant. Moi je me disais : ne pourrait-il rien lui arriver dans ces solitudes, à cette heure? Et je le suivais de loin sans faire semblant de rien ; puis, quand je voyais sur la première rampe que vous veniez au devant

de lui, je m'en retournais. Ah, M. Laverne! vous ne vouliez pas qu'il fût dit que ce fût votre garçon, mais on s'en apercevait assez, rien qu'à la manière dont vous le regardiez. Ne pleurez pas, mon bon monsieur, ce n'est pas pour vous faire de la peine que je vous dis tout cela. Pauvre Louis, si gentil, c'est qu'il faisait tout ce qu'il voulait! Vous souvient-il du tirage à la cibe, lors de la foire de Nyon ? »

Jean me rappelait un de mes jours de gloire. Louis eut envie de tirer à un petit jeu d'arbalète exposé sur la place du marché. Son début fut très-mauvais; à la seconde flèche on entend un coup de feu, elle avait porté en pleine broche et avait décroché la détente d'un pistolet. C'était le prix. Un murmure s'éleva autour de nous. *Tiens! ce petit!...* s'écrièrent ceux qui venaient de s'exercer en vain; l'entrepreneur attirait l'attention sur le trait fixé au centre de la cibe. — « J'ai vu, me dit fort simplement Louis, que la première fois j'avais porté trop à gauche, et je me suis corrigé, » il n'en reparla plus, le père fut plus glorieux, je crois, de ce triomphe que le héros lui-même.

Je demandai à Jean de me conduire dans son habitation.

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, monsieur. Hélas! vous n'y trouverez que la misère.

La chétive cabane est placée au milieu d'une morraine, dans une partie aride de la montagne, elle s'appuie sur de gros blocs de pierre, à côté du lit d'un torrent. Cette hutte isolée, entourée d'arbustes épineux, a un aspect frappant; elle avait de l'attrait pour moi, il me semblait que j'y retrouverais les traces de celui qui n'était plus avec nous.

— Vous verrez tout en désordre, dit Jean en poussant la porte. » En effet, un mauvais grabat, quelques ustensiles épars, des joncs et des paniers commencés remplissaient cet intérieur, à peine éclairé par une étroite ouverture; au milieu on distinguait un fauteuil dont l'étoffe en tapisserie et les gothiques moulures, attestaient qu'il était sorti du château pour terminer là sa carrière.

— Et vous dites, Jean, qu'il est venu ici?

— Quand il sortait de l'école et qu'il me voyait de la route assis devant la porte à faire mes paniers, il me criait bonjour. Lorsqu'il y avait une couvée en train, il montait toujours pour voir si les petits étaient éclos : alors il décrochait la cage et il leur donnait à manger.

Je me suis laissé aller à une foule de pensées, jusqu'au moment où le caporal m'a dit : — « Je vois d'ici votre cocher qui a attelé, il faut redescendre.

18 octobre.

Pendant que Jean me parlait, je voyais devant moi notre ancienne demeure de la ferme au milieu de sa verte montagne. Il se pourrait que je prisse assez sur moi pour y retourner avant mon départ.

Il est des momens qui se présentent souvent à ma pensée. Laissez-moi vous dire un de ces souvenirs si pleins de douceur et d'amertume.

J'étais assis sur la galerie devant la maison ; je suivais l'ombre de la montagne qui s'avançait peu à peu vers la plaine, tandis que dans le fond, le lac, les rivages de la Savoie et les Alpes resplendissaient de lumière ; j'assistais à la fin de ce beau jour, je me disais que ce brillant paysage allait bientôt disparaître. Louis qui cultivait son jardin vint se reposer sur le banc, je l'attirai à moi; sa tête reposait sur mes genoux, je me baissais pour rencontrer son regard, je contemplais ses yeux caressans et ce visage si pur. Ah! il y avait chez moi un sentiment de bonheur, mais il y avait aussi bien des préoccupations. Je pensais déjà à quitter la ferme où notre vie s'écoulait paisiblement loin du monde. Que serait l'avenir de Louis dans une position moins retirée ? Que deviendrait-il lorsqu'il ne m'aurait plus ? Il regrettait la ferme, je la regrettais aussi.

— Pourquoi quitter notre jolie maison, disait-il. Je vous promets, mon père, de m'appliquer davantage; avec vous et des livres je puis bien faire mon éducation.

— Tu as donc été heureux ici ?

— Heureux! Je le crois bien; que nous nous sommes amusés, les enfans du fermier et moi, à construire notre cabane! Et mon jardin! et mes oiseaux! Et vous, mon père, que j'aime tant! » Et il m'embrassait.

Adieu, enfant, qui as fait la joie et la peine de ma vie, toi auprès duquel je me suis laissé entraîner à une folle tendresse. Dieu t'a rappelé avant le moment des peines et des échecs, et tu souris peut-être des vaines pensées de ton pauvre père terrestre.

Maintenant le moment que je préfère, c'est le soir ; il amène le repos. On dépose, le soir, le fardeau de la journée, la tâche est

finie. Et puis c'est dans les rayons du couchant que je m'imagine retrouver celui qui n'est plus avec moi. Ces nuages qui se perdent dans le lointain forment comme une suite de degrés pour arriver au ciel, à l'éternité, à l'infini. On cherche ceux qui vous ont quittés dans ce brillant horizon: on pense que du haut de cette demeure, ils nous contemplent peut-être.

20 octobre.

Il m'en coûtait de partir sans revoir le suffragant qui a été si bon pour moi; ne pouvant l'aller chercher, je lui ai écrit; il m'a répondu une lettre que je conserverai toujours. Oui, il a raison, Dieu a fait une grâce à Louis en l'exemptant de la lutte et des combats de la vie, en lui donnant tout de suite ce qu'il fait acheter à d'autres par de longues épreuves, en accordant à cet enfant le bonheur que j'aurais voulu lui procurer, et qui était au-dessus de ma puissance. — « Aujourd'hui, me dit le suffragant, il ne lui manque rien. » Et je regretterais la vie pour lui!

Une grande autorité est accordée à celui qui parle avec tant de conviction, et à qui le pouvoir de la consolation a été donné. Le déchirement que j'ai éprouvé sous l'impression de la dernière lutte s'adoucit et prend un autre caractère. D'ailleurs sais-je la volonté de la Providence à mon égard? Ne semble-t-il pas quelquefois, qu'elle veuille bientôt me réunir à mon enfant? Serait-ce sur une séparation si courte, qu'il faut pleurer?

Ainsi, c'est à Louis que je devrai plus de foi, plus de besoin de me rapprocher de Dieu. Il en sait plus que moi maintenant. Sur la terre il était mon enfant; aujourd'hui il est mon supérieur et mon maître.

21 octobre.

La neige qui est tombée hier sur les montagnes a effrayé mon docteur; il faut lui obéir et se préparer au départ. Il faut clore ceci; quand vous l'aurez lu, vous me connaîtrez mieux. Il est rare que l'homme qui ouvre franchement son cœur n'obtienne pas de la sympathie. Je compte sur la vôtre.

Adieu chers amis. Nous reverrons-nous encore? Que Dieu soit avec vous tous.

G. Mallet.

DE LA POÉSIE SUISSE

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE [1].

I

JEAN-MARTIN USTÉRI (fin).

Il est temps maintenant de passer à l'analyse du second des poèmes d'Usteri, différent à plusieurs égards de celui que nous venons d'examiner. Par la fermeté de la composition et la mesure dans le choix des détails, il semble avoir été écrit plus tard. Il est intitulé : *Monsieur Henri, idylle bourgeoise en dialecte de Zurich. (De Herr Heiri, städtische Idylle in Zürcher Mundart.* (²) La première scène doit être citée :

« Approchez seulement, mes amis! Les femmes prennent le café, et là, personne n'est capable de les déranger. Je crois que si l'on criait : La maison brûle! elles sauveraient d'abord les tasses, et la mieux avisée, la cafetière. Mais qu'est-ce qu'elles disent donc? Nigaud, n'y as-tu jamais été? — « Encore une tasse, cousine. — Merci infiniment. — On ne marche pas sur un pied, cousine. — Allons, pour le respect que je vous dois. — Encore une tasse, cousine. — Je crois, cousine, que vous voulez me tourmenter; vraiment j'en aurais honte. — Je vous prie, pourquoi des complimens? Toutes les bonnes choses sont par trois. — Eh bien! puisque vous l'ordonnez. — Encore une tasse, cousine. — Non vraiment, çà me ferait sauter. — Il y a bien encore un coin de vide; vous voyez, les tasses sont si petites. — Non, non, je ne le peux pas. — Je ne vous laisse pas tranquille. — Allons! puisque vous le voulez. — Encore une tasse, cousine. — Mais y pensez-vous, cousine *syndique*? C'est bien dommage qu'on ne soit pas un tonneau, car de meilleur café, on n'en boit nulle part, il faut le dire. — Eh bien! si je dois vous croire, je vous prie. — (En se defendant) : Non, non, c'est trop. — Est-ce qu'il vous incommode, peut-être. — Oh pour çà non, cousine *syndique*, bien le contraire; les maux de tête et d'estomac, je dois le dire, il me les enlève à la minute. — Aussi dans l'intérêt de votre précieuse santé, encore une

(¹) Voir la livraison d'août de cette année, page 447.

(²) OEuvres d'Usteri, vol. III, page 5.

tasse, cousine. — Non, non, vous m'excuserez maintenant. Assez, c'est assez. — Je n'en démords pas. — Je vous en supplie. — C'est pour votre santé. — Alors on ne peut pas refuser. — Encore une tasse, cousine. — *Ma fion* (1), je vous assure, j'en ai déjà jusqu'au cou. — Vous badinez, il n'y a qu'à boire. — Oui, mais quelle boisson! et du lait et du sucre, et des petits pains, encore! Pensez-y donc, cousine *syndique*, je pourrais bien *prendre une petite pointe* (2) — Eh bien ! nous voulons en courir la chance; j'aimerais tant à vous voir *avec une petite pointe*. Faites-moi donc ce plaisir. — A vos périls et risques, cousine *syndique*. — Encore une tasse, cousine. — A présent je reste ferme comme un roc. Sept tasses, je pense, c'est quelque chose de beau; *un batteur de blé* pourrait à peine en boire autant. — Sept tasses, ça fait un nombre impair, je ne veux pas absolument que vous en restiez là; cette nuit vous ne pourriez pas dormir. Mais j'aperçois que le café devient *un petit peu* trouble. Tenez, Lisette, faites-en de l'autre. — Mais voulons-nous la faire venir, la seconde cafetière? Je pense que non, car, pour dire la vérité, j'en ai vraiment jusqu'au cou.»

Et qui sont ces dignes personnes avec lesquelles l'auteur nous fait faire ainsi connaissance? Le mot de digne convient assurément à Madame la syndique. C'est une de ces femmes de l'ancienne roche chez qui tout est vieux, excepté le cœur. Ses habits, ses meubles sont à la vieille mode; on retrouve chez elle l'abondance simple et rustique du vieux temps; son éducation est peu recherchée, elle ne sait pas le français, et ses doigts s'entendent mieux à tricoter des bas qu'à broder des manchettes; mais elle est la bienfaitrice d'une foule de malheureux. Jamais, quand elle l'a pu, elle n'a laissé dans l'embarras des parens nécessiteux; elle va même au devant de leurs besoins, pourvu qu'ils soient laborieux et d'une conduite réglée; car, s'ils abusent de ses bienfaits pour vivre dans l'oisiveté, sa porte leur est dès-lors inexorablement fermée. Elle a du reste des moyens pour apprendre leurs faits et gestes; sa servante, sa couturière, sa blanchisseuse, qui connaissent son goût pour les nouvelles, ne manquent pas de l'informer de tout ce qui se passe. Sa blanchisseuse surtout, une certaine dame Lise, est l'agent privilégié de cette espèce de police privée. Elle en retire de beaux profits; aussi, sous un prétexte ou sous un autre, est-elle continuellement chez madame la syndique. Lorsque celle-ci est malade, c'est elle qui vient pour tâcher de la distraire, et quand ses histoires ne réussissent pas à calmer le mal, elle a toujours un moyen infaillible, c'est de parler à la syndique de son fils. Un cœur de mère ne résiste jamais à ce remède, le nom de M. Henri fait oublier à notre bonne dame tous ses maux. Mme la capi-

(1) Ma foi.

(2) Local, pour *se griser*.

taine, que nous avons vue tout à l'heure prenant le café avec la syndique, lui parle aussi souvent de ce fils tant aimé; mais dans d'autres intentions que dame Lise. Elle a une fille; et jamais, dit-elle, deux caractères n'ont paru mieux faits l'un pour l'autre que celui de sa Babette et de M. Henri. C'est ce dont nous allons juger.

Mme la capitaine reçoit à son tour chez elle, et elle est parvenue, après beaucoup de peines, à engager sa fille à éviter tout ce qui, dans sa toilette, pourrait choquer Mme la syndique. Elle espère que M. Henri viendra chercher sa mère à la fin de la soirée; et que tous deux seront également éblouis des grâces de Babette. La première n'est pas difficile à charmer; elle admire l'aplomb et l'assurance de la jeune fille, tout en lui souhaitant un peu plus de naturel, et s'extasie devant tous les ouvrages de broderie qu'on ne manque pas de lui montrer. Babette se met au piano, et ce sont de nouveaux cris d'admiration. M. Henri seul reste insensible, car il ne se montre pas; et après une longue attente, la société se sépare sans qu'il ait paru. La syndique ne cesse dès-lors de parler à son fils de Mlle Babette, son grand désir est de le voir marié avant qu'elle meure, mais Henri n'a jusqu'ici aucune envie de se courber sous le joug de l'hyménée. Mme la capitaine, de son côté, ne se tient pas pour battue; le grand motif qui la porte à désirer ce mariage, c'est que son coffre fort est rempli, non pas d'argent, mais de mémoires, et que les écus de M. Henri viendraient fort à propos pour la tirer d'embarras. Quant à Mlle Babette, peu lui importe qui elle épousera, pourvu qu'elle épouse quelqu'un. Elle ne craint pas, vu son caractère, de perdre jamais son indépendance. Mme la capitaine met donc dans ses intérêts dame Lise, avec force promesses, et obtient par l'influence dont celle-ci jouit auprès de la syndique, de faire assister M. Henri à un concert où Babette doit chanter. Mère et fille comptent sur un facile triomphe.

Mais elles ont compté sans leur hôte. Babette revient furieuse du concert, et jure que de sa vie elle ne fera plus un pas pour ce rustre d'Henri. Elle a tout tenté, tout essayé pour le rendre moins timide: mais il n'a pas daigné ouvrir la bouche, il n'a pas voulu même s'approcher d'elle. Pour notre héros, il n'est pas en colère, mais vivement embarrassé, quand sa mère lui demande comment il a trouvé la cousine Babette. Forcé d'avouer qu'il ne lui a rien dit, il s'en excuse sur l'impression très-désagréable qu'elle lui a faite par son air effronté et ses agaceries continuelles. En disant cela, M. Henri n'oublie qu'une chose, c'est l'impression très-agréable que lui a faite une jeune personne à côté de laquelle il était assis. Ce sentiment il le garde pour lui seul, mais n'en dort pas de toute la nuit. Mme la syndique ne dort pas non plus, elle songe aux moyens de réparer le mal, de désarmer la colère de Mme la capitaine. Mais pour le moment toutes les négociations échouent devant l'orgueil blessé de Babette.

La jeune personne qui a plu si fort à M. Henri est la fille d'une pa-

rente de Mme la syndique et de Mme la capitaine. Sa mère est veuve, pauvre, et toutes deux gagnent péniblement leur vie par leur travail. Henri le sait, mais comme il a le cœur à la bonne place, et qu'il n'a pas pour sa part à craindre la misère, la pensée de leur pauvreté ne l'arrête pas un seul instant. Il ne songe plus qu'au moyen de revoir celle qui occupe son cœur, s'en va flâner autour de la maison, cherchant dans son esprit quelque prétexte pour faire une visite, parfois décidé, et perdant tout courage au moment de mettre le pied sur le seuil. Un jour, en se promenant dans cette rue, il aperçoit une marchande ambulante, vieille femme qui vend toutes sortes d'objets tricotés. Une idée lui traverse l'esprit. Il s'approche, et, montrant la maison, demande à la vieille si ses marchandises ne proviennent pas des personnes qui habitent là-haut. Sur sa réponse affirmative, il lui achète toute sa pacotille, bonnets, bas d'enfant, n'importe, et s'engage à lui acheter désormais tout ce qu'elle aura, pourvu qu'elle sépare soigneusement l'ouvrage de la mère de celui de la fille. L'ouvrage de la mère, Henri l'envoie à la société de bienfaisance, celui de la fille, il le garde sous son armoire, d'où il le tire quelquefois pour le contempler. Un jour il se hasarde à remettre à la vieille marchande un billet pour sa belle; mais la manière dont on le renvoie sans l'ouvrir, lui ôte l'envie de recommencer.

Et Mlle Babette est-elle toujours irritée? Sans doute; mais elle a de graves motifs pour remettre sa vengeance au moment où M. Henri ne pourra plus lui échapper. Les marchands, qu'on ne paie pas ne veulent plus rien fournir, et comment passer l'hiver sans nouvelles toilettes! Il faut se résigner; dame Lise se met de nouveau en campagne; Mme la syndique, sur ses insinuations, témoigne le désir d'apprendre à broder, et prie à cet effet Babette de vouloir passer une matinée chez elle. Cette fois Henri est pris au filet. Vous croyez! Un huissier vient le chercher à neuf heures du matin, pour un travail pressé qui l'attend à la chancellerie. Mlle Babette, qui arrive radieuse d'espérance, est déjà passablement désappointée; cependant elle dissimule son humeur, et tâche, aussi bien qu'elle peut, de prendre patience, lorsque l'huissier reparaît et prie de ne pas attendre M. Henri, qu'il reviendra seulement le soir. Alors pendant que la syndique, avec ses gros doigts, brouille les fils et casse les mailles, n'y tenant plus, elle se met à chanter en français : *Ah! la bécasse! ah! la bête! j'enrage! j'enrage!* La syndique lui demande ce que cela veut dire: « C'est un air d'*opéra buffa,*» répond-elle, « qui lui traverse la tête.» Puis elle se lève et veut sortir; Mme la syndique essaie en vain de la retenir à dîner. Mais, voulant au moins lui laisser un souvenir, elle lui remet dans la main un petit paquet que Babette, toute joyeuse, ouvre déjà dans l'escalier, car elle a senti que c'était de la dentelle. Hélas! ce sont des manchettes, vieilles au moins d'un demi-siècle, où l'artiste a brodé, non sans élégance, les représentations des cinq sens et des

quatre élémens. Furieuse, elle jette le papier à terre, en l'accompagnant d'un juron; mais, voyant rentrer la servante, elle le ramasse et se sauve à toutes jambes. Mme la syndique est bien un peu scandalisée, lorsque sa cuisinière lui rapporte les paroles qu'elle a entendues sortir des lèvres de Mlle Babette; cependant elle évite la difficulté en refusant d'y croire. Arrive maître Henri, tout joyeux de la réussite de son stratagème; il s'efforce en vain de cacher sa gaîté, qui redouble lorsque sa mère lui rapporte le passage de l'opéra buffa. Il lui en explique aussitôt la signification; mais voyant qu'elle devient silencieuse et triste, il prétexte ses occupations et s'esquive, espérant pour cette fois ne plus entendre parler de Babette.

Eh bien non! car notre bonne syndique cherche dans son cœur toutes les raisons qui peuvent excuser ou expliquer moins désavantageusement les paroles de la jeune personne. Pendant qu'elle y réfléchit, sa servante arrive tout épouvantée, la prier de monter chez M. Henri, où elle a découvert par hasard le magasin de bas et de bonnets d'enfants. Ce spectacle frappe comme un coup de foudre le cœur de la pauvre mère, elle s'imagine que son fils mène une conduite déréglée, et le fait chercher à l'instant. Mais on ne le trouve pas à la chancellerie; il rentre un peu plus tard, sans se douter de rien, et ouvre de grands yeux lorsqu'il trouve son armoire ouverte, et sa mère assise tout en larmes à côté. Il n'a pas de peine à désabuser notre bonne syndique et à la rendre à la joie, mais il lui avoue en même temps que la charité chrétienne n'est pas l'unique motif de ses achats, ni même le principal, qu'il en a un autre, son amour pour Annette, la fille de leur pauvre parente. Il n'aurait pu choisir le meilleur moment pour faire cette confidence à sa mère; elle lui répond avec bonté qu'elle y réfléchira, et, le lendemain, en lui faisant quelques représentations, en l'engageant à ne pas s'amasser à la légère des regrets pour l'avenir, elle lui propose d'attendre encore qu'il ait fait plus ample connaissance, soit avec celle qu'il aime, sait avec Babette. Henri jure qu'il n'a pas besoin d'un plus ample examen, mais il consent cependant au délai.

La capitaine est furieuse, lorsqu'elle apprend par dame Lise la véritable cause du dédain d'Henri pour sa fille. Elle n'épargne aucune promesse pour l'engager à noircir Annette dans l'esprit de la syndique. Mais Lise s'y refuse; la chose est dangereuse, dit-elle, et puis, avant d'aller plus loin, elle voudrait obtenir une récompense réelle de ses services, et non plus seulement des espérances. Les promesses alors redoublent; après bien des pourparlers, Lise se décide à se contenter de peu de chose pour le moment, et à essayer de nouveau de mener l'affaire à bien. Mais, dans l'intervalle, Madame la capitaine fait une découverte. Elle apprend, par une femme du quartier, qu'on voit très-souvent un lieutenant, connu pour sa mauvaise conduite, entrer dans la maison d'Annette. Cette nouvelle suit la filière

ordinaire, Henri jure que c'est une calomnie; néanmoins il va se poster en observation à l'heure indiquée, et aperçoit en effet... le lieutenant. Il entre après lui dans la maison, examine tout; et se présente enfin chez sa belle, sous prétexte de vouloir dessiner, de la lucarne du toit, quelques beaux tilleuls du Lindenhof. Dans la chambre il ne voit rien, il profite de l'occasion pour rester quelques instans. Mais le temps se passe; et lorsqu'il arrive enfin dans les combles, il pense que le lieutenant est déjà sorti, et se promet de mieux prendre ses mesures une autre fois. Cependant la mère d'Annette, après qu'il l'a quittée, choisit le moment pour supplier sa fille de se mettre en garde contre les illusions de l'amour. Elle se doute bien des sentimens de M. Henri, et pour briser des relations auxquelles leur position ne permet pas d'espérer un but, elle est résolue à lui fermer désormais sa porte.

C'est à son tour le lendemain de recevoir Mme la syndique et Mme la capitaine; mère et fille redoutent également ce jour; car la capitaine ne laisse échapper aucune occasion de faire sur elles des remarques blessantes. Y a-t-il quelque chose dans l'ameublement, dans les habits, qui trahisse la pauvreté, elle sait aussitôt le relever avec une malignité doucereuse. Ce soir, elle n'a pas de raisons pour se retenir plus que de coutume; elle s'attaque d'abord à la fille, critique sa toilette, fait des allusions au dernier concert, et se moque du sot orgueil de ces petites créatures qui, parce qu'elles sont jolies, croient avoir droit aux meilleurs partis; puis lorsque la pauvre enfant s'esquive pour cacher ses larmes, elle se tourne vers la mère, et en faisant l'éloge de ce qu'on lui offre, cherche par ses grimaces à faire rire Mme la syndique. Celle-ci, que cette conduite indigne, a cependant bien de la peine à se retenir; elle attend avec impatience que la soirée soit finie. Enfin le moment arrive; tout le monde est triste, excepté Mme la capitaine, qui s'applaudit d'avoir si bien donné sur le nez à cette petite mijaurée d'Annette. La syndique ne s'en tient pas à la tristesse, elle est résolue à tout réparer dès le lendemain.

Le lendemain est précisément le jour où le lieutenant fait sa visite dans la maison. La syndique qui l'apprend, veut aller elle-même, le moment venu, instruire la mère d'Annette du danger que court sa fille. Elle met Lise aux aguets. M. Henri, de son côté, attend aussi; à peine le lieutenant est-il entré, qu'il court après lui. Nulle part il ne découvre rien, pas même dans les combles; mais, pendant qu'il est là à tout examiner, il renverse une vieille table. Ce bruit fait monter la mère, qui se dispose à parler sérieusement au jeune homme, lorsque la porte s'ouvre, et l'on voit entrer Mme la syndique. C'est maintenant à Henri de se justifier; mais il n'a pas encore eu le temps de dire deux mots, lorsque paraît Mme la capitaine, qui a couru après Mme la syndique. Tous nos personnages sont là à se regarder, la capitaine triomphe du regard; mais voilà qu'on entend du bruit sur le toit. Une

botte se montre, puis une autre, un sabre, un uniforme; c'est le lieutenant. En sautant par la lucarne, il laisse tomber une bourse à tabac et un gilet brodé sur lesquels tout-à-coup la capitaine se jette furieuse. « Voleur! brigand! où as-tu volé cela? — Faites attention, Madame, à vos paroles. Ces objets, je ne les ai pas volés; ils sont à moi; je les tiens de ma bonne amie. — Comment! de ta bonne amie! malheureux! c'est l'ouvrage de ma fille. — Ah! si cela est, madame, je suis... je... j'ai bien l'honneur de vous saluer. Et il disparaît. La capitaine se sauve après lui, rouge de honte et de colère. Sa maison touche par derrière à celle où nous sommes, et c'est Mlle Babette qui, sans doute par charité, trouvait plus commode de faire passer son amant par la maison d'une autre. Tout s'éclaircit donc. Le mariage ne tarda pas. Mme la syndique loge chez elle dès ce jour la mère et la fille, et quand même M. Henri aurait tous les ans des jumeaux, il ne risque pas, grâce à la provision qu'il a faite, de manquer jamais de bas et de petits bonnets.

Le plaisir que nous éprouvons à comparer les premiers ouvrages d'un auteur avec ceux qu'il a écrits plus tard, à observer la marche de son talent, à constater ses progrès, n'est point un plaisir sans mélange. Ce que le style gagne en simplicité, en sobriété, en vigueur, il le perd bien souvent d'autre part. L'on n'y retrouve plus la même abondance de verve, la même fraîcheur, la même vivacité de coloris; des qualités plus solides peut-être, en ont pris la place; mais on se prend maintefois à regretter ce premier jet de la jeunesse et du génie, cette fécondité luxuriante de la pensée, ce je ne sais quoi de pur et de candide qui vous captive, et dont l'éclat se ternit si promptement. Eclos de l'imagination, c'est à l'imagination surtout que parlent ses premiers écrits, tandis que les suivants charment davantage l'intelligence. Telles sont, du moins, les réflexions qui naissaient en nous, lorsque nous cherchions à nous rendre compte de la différence essentielle qui existe entre les deux poèmes d'Usteri. Sous le rapport de la composition, celui que nous venons d'analyser est incontestablement supérieur. Plus de digressions, rien n'est de trop; l'action est une; elle marche au but, et ne semble que le cadre naturel du développement des caractères. Le dénouement, pour être inattendu, singulier, ne pèche pas cependant contre la vraisemblance. Nombre de scènes sont charmantes. Nous avons cité la première, le café chez la syndique. Celle du concert, racontée d'abord par Babette, puis par Henri, la matinée où Babette entreprend d'enseigner la broderie à Mme la syndique, sont pétillantes de verve et de franche gaîté; les discours de Mme la capitaine, lors du goûter chez la mère d'Annette, ont un cachet d'ironie et de méchanceté qui fait mal. Toute cette petite bourgeoisie, du reste, est dépeinte chez Usteri avec une vérité par-

faite; il la met vivante sous nos yeux, avec ses travers, l'horizon borné de son intelligence, ses bonnes et ses mauvaises qualités. Mais il ne cherche guères ses portraits ailleurs. La bourgeoisie aristocratique et le peuple des campagnes ont échappé aux traits de sa plume : l'une était trop près de lui, l'autre en était trop loin. Le *Vikari* même, qui s'intitule idylle campagnarde, ne l'est de fait que par le lieu de la scène; tous les personnages principaux sont des citadins, transplantés par les circonstances loin de la ville. C'est peut-être ce qui donne à l'ensemble du tableau, dans le *Herr Heiri*, une réalité plus frappante. Les accessoires sont mieux choisis, plus en harmonie avec le ton général du sujet; l'auteur se sent chez lui, parfaitement maître de son terrain; de là aussi cette fermeté dans le dessin général qui manque au *Vikari*. Les caractères sont tracés dans les deux poèmes avec un égal bonheur. Mme la syndique est le pendant du vieux ministre. Tous deux représentent le temps jadis, l'un en a gardé surtout la forme, la roideur et les préjugés, tandis que l'autre, sous la même écorce, cache un riche trésor de droiture et de bonté. Mme la syndique est une intéressante figure, une des meilleures créations d'Usteri; elle occupe la première place dans notre poème, son caractère en forme le nœud, comme celui du pasteur dans le *Vikari*, mais d'une manière beaucoup plus naturelle. Au fond, les personnages principaux des deux poèmes sont dessinés sur les mêmes types, mais avec des nuances différentes. Le Méphistophélès, c'est toujours une Mme la Capitaine (décidément Ustéri leur gardait rancune), mais d'une bassesse de cœur plus accusée, et sans voile de littérature; M. Henri, c'est le suffragant, plus posé cependant et plus pratique, ainsi qu'il convient à un employé de la chancellerie; la figure d'Annette est à peine esquissée. C'est un bonheur; dans ce demi-jour elle nous intéresse plus; il eût été dommage de voir l'auteur se répéter. Les caractères de Babette et de Lise sont presque seuls nouveaux, et l'on y retrouve la même bonhomie et la même finesse de trait que dans les autres. Quoique le cercle d'idées d'Usteri soit peu étendu, néanmoins sa plume ne s'émousse jamais, il sait toujours être neuf. Mais, sous un autre rapport, notre poème est bien au-dessous du précédent. Certes il ne manque pas de verve, et surtout de verve comique, mais ce n'est plus cependant le même entrain. On n'y sent pas, comme dans le Vikari, cè souffle inspiré qui fait passer sur bien des longueurs. Là, au milieu du réel, on rencontrait l'idéal; à côté du terre à terre de tous les jours, l'âme trouvait à s'élever dans les régions les plus hautes du sentiment et de la mélancolie. *M. Henri* est plus vrai, peut-être; mais la prose de l'existence y prédomine; meilleur de plan, mais plus faible d'idée et moins riche dans l'exécution.

Outre ces deux poèmes, Usteri a composé un certain nombre de petites poésies en allemand suisse. Les mêmes qualités les distinguent; la grâce, la gaîté, le sentiment, et nous nous contenterions de les

mentionner, si deux d'entr'elles n'avaient un caractère tout différent des autres productions de l'auteur. En général, Usteri s'arrête au côté riant et heureux de la vie; s'il est triste, sa tristesse est surtout de l'*humour;* il n'aborde guères la peinture des grandes douleurs, de la tragédie humaine. Ici cependant il l'a essayé. Ces deux morceaux sont des ballades, ou plutôt des élégies narratives. L'une raconte l'angoisse d'une jeune fille, dont le fiancé fauche l'herbe au bord du précipice, et qui, devenue folle après l'avoir entendu tomber, revient tous les jours l'attendre sur la même pierre. L'autre, c'est l'histoire des amours d'un pasteur qui, ne pouvant obtenir de ses parents d'épouser une jeune fille du village, voit celle qu'il aime mourir de chagrin, et la suit peu de jours après dans la tombe. Rarement on a revêtu le pathétique le plus déchirant d'une forme plus simple; l'auteur semble s'être transformé lui-même en auditeur, pour retracer les accents de cette douleur si vraie; la poésie, comme l'a dit M. Vinet, est toute entre les lignes; et rien ne rappelle l'art qu'un rythme très-accentué, dont la cadence, à la fois mélodieuse et uniforme, dispose déjà d'elle-même l'âme à la tristesse. Il est à regretter qu'Usteri se soit borné à ces essais dans un ton où la nature de son talent l'aurait fait exceller. Peut-être son caractère l'en éloignait-il. Nous possédons cependant de lui un chef-d'œuvre dans ce genre. C'est une poésie écrite en langage du 16e siècle. Bien qu'elle ne soit pas en allemand suisse, nous en donnons ici la traduction. Outre la grande ressemblance des deux idiômes, nous n'aurions, si nous ne la connaissions pas, qu'une idée incomplète de la hauteur à laquelle pouvait atteindre Usteri, et de la flexibilité de son génie.

Plainte de la pauvre dame Zwingli (1531).

« Seigneur Dieu, combien véhémentement m'a frappée la verge de ta colère! Mon pauvre cœur, n'en as-tu pas assez? et ne pourras-tu enfin te fondre de douleur? Je me tords les mains : Oh! vienne, vienne donc la mort! Qui peut comprendre ma misère? qui peut mesurer mon malheur? Mon Dieu, mon Dieu, m'as-tu donc abandonnée?

» Je crains la nuit; je crains le jour; les hommes me font peur. Je n'entends que des sanglots, de l'angoisse et des plaintes, des reproches et des récriminations. Ils m'accusent : je lis dans leurs yeux : C'est le mari qui a fait tout le mal : maudite vieille, tu le paieras. Tantôt en face, tantôt en secret, l'ironie m'accable.

» Que me plaignez-vous la mort des vôtres? n'ai-je donc pas assez à porter? Votre peine est aussi ma peine, et augmente mes gémissements. Cherche-t-on du grain sur l'épine? de la pitié auprès d'une statue? Et pourquoi cherchez-vous vers moi des consolations et du secours? Je suis la plus malheureuse des malheureuses.

» Quand vient le temps si long du soir, où la tête et les yeux sont lassés, chaque son que j'entends, chaque ombre que je vois m'épou-

vantent dans ma solitude. Je gémis : O nuit, que n'es-tu passée? Oh si ton obscurité pouvait se dissiper! A peine je sommeille, et mes songes me tourmentent, et me montrent du sang et des corps morts.

» Je cours dans le combat, je cherche, je pénètre au milieu des lances et des épées, je trouve mon mari, mes fils, mon frère, mon beau-frère, se débattant dans le sang et dans la mort. On me montre aussi une fumée noire, qui s'élance vers le ciel; je vois cette bande, l'insulte et la moquerie à la bouche, accomplir ses horreurs.

» Le cri de douleur retentit toujours à mes oreilles: Debout! aux armes! aux armes! Tout en avant: la bataille est perdue! Hommes, femmes, levez-vous! Sauve, sauve qui peut! L'ennemi est à nos portes. Dieu nous soit en aide! tout, tout est mort: Courez! courez aux portes et sur les murs!

» Je m'élançai dehors, j'interrogeai ceux que je vis, et je craignais cependant la nouvelle. Insensée que j'étais! je le savais bien, qu'il ne devait pas revenir. Cette comète, ce ciel si cruellement enflammé et comme de sang, le cri de la chouette, les hurlements de la nuit, l'avaient suffisamment présagé.

» Il le savait bien aussi, mais il ne voulut pas... je ne voulus pas l'amollir. Pourtant quand son cheval se mit à reculer, il pâlit alors comme nous. Les enfants et moi, avec quelle tendresse il nous embrassait encore! Il regardait toujours en arrière, son dernier regard m'a traversé le cœur.

» Ainsi, comme une chaîne, s'enlace autour de moi l'angoisse et le chagrin. Et si je quitte ma couche pour aller gémir dans ma chambre, ma petite Régula se glisse après moi, et se met à pleurer : Ne veux-tu donc pas dormir? et elle m'oblige de regagner mon lit. Ainsi saignent toujours les blessures qui m'ont frappée.

» Si j'entends le premier chant du coq, alors je bénis mon Seigneur, Dieu soit loué! la nuit est bientôt passée : le jour va revenir. Il me montrera mes petits enfants; ma douleur en sera adoucie. Combien de fois, pleine d'angoisse, ai-je écouté si je les entendais encore respirer.

» Le baiser d'un ange les a réveillés; c'est pour cela que leur sourire est si doux. Chacun soulève sa petite tête, et guette si je ne dors plus. Puis ils se jettent à mon cou : Ah! cesse donc de pleurer! Cœur de mère, mon pauvre cœur, quelque chose te réjouirait-il encore?

» Oui, tu m'attaches à cette vie, et tu repousses la mort, tu soulèves le pesant fardeau du chagrin, pour qu'il ne puisse m'accabler. Tu cries : Vois ces orphelins désormais! que peuvent-ils devenir? Ils sont un gage de la main d'Ulrich, et n'ont plus que toi sur la terre.

» Oui, ce trésor, qui m'est confié, je veux le garder d'un cœur fidèle. Le temple qu'il a élevé, ce sera à eux de le soutenir. Je les

conduis sur son sentier, pour que par eux il se renouvelle, et qu'Ulrich, au royaume des cieux, d'eux et de moi se réjouisse.

» Viens, ô Livre, tu étais son rempart, sa consolation dans toute détresse. Quand il était poursúivi, soit d'actions, soit de paroles, il prenait sa Bible, y trouvait du secours. Seigneur! montre-moi aussi le secours au nom de Jésus. Donne force et courage à une faible femme, pour son œuvre pénible. Amen.»

Nous avons largement usé de la patience de nos lecteurs. Mais Usteri est tellement peu connu que sans une analyse détaillée de ses ouvrages, il était difficile de donner de lui une idée juste et suffisamment complète. Maintenant que nous l'avons étudié, nous pouvons aisément le résumer en un mot; c'est un artiste. Chez d'autres, même chez de grands poètes, l'art n'est que le moyen, le vêtement de la passion ou de la pensée; ils vivent eux-mêmes dans leurs écrits, leur âme y a passé tout entière. Mais Usteri appartenait à cette classe d'esprits calmes et pénétrants, miroirs fidèles où viennent se refléter les choses de la nature et de la vie, qui ne veulent ni démontrer, ni entraîner, mais raconter, chanter et peindre, et à ce titre, il réclame une place honorable dans cette nombreuse famille littéraire dont Gœthe est le plus illustre représentant. Ce n'est pas vraiment trop grande présomption que de comparer Usteri à Gœthe. Non pas pour la perfection de la forme, cela va sans dire, car le maître enchanteur a seul le secret d'appeler au jour, aussi belles qu'il les conçoit, les brillantes créations de sa pensée. En Suisse, où l'on sent souvent bien, l'on a rarement la faculté de bien dire, on s'en pique même peu, et Usteri est assez Suisse sous ce rapport. Mais, dans la plupart de ses écrits, il possède tellement le sentiment plastique, son style est si objectif (qu'on nous passe ce terme d'école), il se fait oublier si bien lui-même, pour ne nous intéresser qu'à son sujet, qu'en le lisant on pense involontairement à Gœthe. Nous n'avons rien trouvé qui rappelât la déchirante complainte de Margueritte dans Faust: *Meine Ruh ist hin, mein Herz ist schwer*, etc. comme le morceau d'Usteri dont nous avons donné la traduction tout à l'heure. Cependant, même en ce point, nous ne voudrions pas pousser trop loin la comparaison. La lyre du poète zuricois n'a que deux ou trois cordes: ce qu'il connaît, ce qu'il a éprouvé, il le rend avec une vérité frappante, mais il connaît peu, ou a l'air de peu connaître; l'horizon de son génie semble borné par celui de ses vallées; il chante les mœurs de son pays, ses vieux souvenirs, et, soit indifférence, soit nécessité, le grand théâtre du monde lui demeure étranger. L'œil de Gœthe, au contraire, embrasse l'univers: chaque soupir, chaque voix de la nature trouve un écho dans cette vaste intelligence, mais il lui manquait un sens que possédait Usteri. On raconte qu'un jour, se promenant avec Lavater et Basedow, ou tel autre, je crois, de l'école philosophique, il se mit

à dire : « A droite un prophète, à gauche un prophète, au milieu l'homme du monde.» Oui c'est bien cela, l'homme du monde, dans le sens le plus étendu de ce mot, celui qui a tout observé, tout étudié, tout éprouvé, tout deviné, depuis la théorie des couleurs et les métamorphoses mystérieuses de la plante, jusqu'aux sentimens les plus profonds de douleur, de doute et de désespoir dont puisse battre une poitrine humaine, mais qui n'a su et voulu être que d'ici-bas. Gœthe sent les choses en artiste, et non pas en homme ; passablement indifférent au bien et au mal, il n'est touché que par le beau. Tout est pour lui chose, matière à poésie ; son imagination seule est échauffée par les émotions qu'il décrit, tandis que son cœur reste froid. Il a goûté la vie, il l'a contemplée et représentée, mais il n'a pas vécu, parce qu'il lui manquait le respect de l'homme et le pressentiment de sa destinée. Ce grand poète a été en Allemagne l'objet d'un culte fanatique : sa personne, son génie, et la doctrine littéraire dont il est l'incarnation, la théorie de l'art pour l'art, ont trouvé aussi depuis nombre d'années d'illustres champions en deçà du Rhin : quel que soit cependant l'éclat de ces autorités, nous l'avouons à nos risques et périls, la doctrine de l'art pour l'art, telle qu'on l'a défendue, nous paraît superficielle et fausse. Le poète, nous le savons, n'est pas un prédicateur, son affaire est de chanter et de plaindre, et la poésie à but avoué n'est le plus souvent que de l'éloquence en vers. Que l'auteur et ses opinions disparaissent donc, si l'on veut, dans ses écrits, mais qu'on y sente toujours battre un cœur d'homme. Cette superbe indifférence n'est pas même esthétique, elle nous glace, et serait-elle d'ailleurs une vérité? Les effets moraux de la poésie ne sont jamais qu'indirects, mais ils existent, et c'est quand elle semble le moins y viser qu'ils sont le plus réels. Le simple lecteur est toujours plus touché de ce qu'on lui montre que de ce qu'on lui prouve ; il ignore les oppositions factices des théoriciens entre l'artiste et l'homme, entre le beau et le bien : son instinct, plus droit que tous les raisonnemens, lui fait sentir l'harmonie éternelle qui existe entre les divers élémens de la nature humaine, et ce qu'on lui présente comme beau, il est bien près de le trouver bon. L'influence funeste exercée sur les mœurs par la littérature contemporaine, atteste suffisamment que nous n'exagérons pas. En voulant rendre l'art indépendant de la vie, on croyait le relever, on l'a rabaissé. Sans doute l'idée du beau et celle du bien ne doivent pas se confondre, l'une parle à l'imagination, l'autre à la conscience ; mais elles ne sont pas en contradiction. Le sentiment esthétique n'est que le reflet du sens moral : c'est sur lui qu'il s'appuie, c'est le sol où il plonge ses racines, c'est en lui qu'il puise ses aspirations les plus sublimes, ses accents les plus célestes et les plus purs. L'art, en dernière analyse, n'existe pas exclusivement pour lui-même, il sort de la vie, il est pour la vie. Une fois, il est vrai, ce principe posé, l'on peut dire au poète, avec quelques modifications,

ce qu'Augustin disait aux fidèles : Aimez le bien, et dites tout ce que vous voudrez. Mais, si cette base manque, quelque ombre se projettera toujours sur le talent. Personne ne prêche moins qu'Ustéri, même lorsqu'il se croit obligé de glisser dans son récit quelques sentences. La vraie moralité de la fable n'est pas celle qu'il affiche; on dirait plutôt une fausse attaque destinée à masquer les mouvemens du corps d'armée. Mais comme ses portraits nous parlent! comme il sait, par les évènemens eux-mêmes, stigmatiser le mal, nous intéresser à tout ce qui est noble, à tout ce qui est pur! La lecture de ces écrits repose : l'auteur n'est pas de ceux que simplement on admire, il est de ceux qu'on aime; et si le talent de l'artiste nous captive, nous sommes encore plus charmés de sentir respirer dans ces pages l'âme d'un homme de bien.

C'est par ce sens pratique, disions-nous au commencement de notre travail, qu'il révèle l'écrivain suisse. Le laurier du génie ne croît guères sur notre sol; notre esprit ne s'aventure pas souvent dans les espaces où le pied lui manque : en revanche, nous possédons un instinct sûr et droit, qui, dans le domaine de la vie réelle, nous égare rarement. C'est à ce titre aussi que nous pouvons rapprocher Usteri d'un écrivain artiste comme lui, et bien connu de nos lecteurs, de l'auteur du *Presbytère* et des *Nouvelles genevoises*. Lorsque nous lûmes pour la première fois les œuvres et la biographie du poète zuricois, la ressemblance de son talent avec celui de Töpffer nous frappa tout d'abord. Chose curieuse! Usteri avait composé une suite de caricatures absolument pareilles aux histoires de M. Jabot et de M. Vieux-bois. Ces dessins n'ont pas été publiés, et c'est grand dommage, car la comparaison eût offert bien de l'intérêt; mais la seule circonstance que, s'ignorant l'un l'autre, ces deux hommes aient été attirés vers un genre si original et si nouveau, dénote une certaine parenté dans le génie. Après plus ample examen, nous dûmes reconnaître entr'eux, il est vrai, de plus notables différences que nous ne l'avions d'abord supposé, et cependant ces différences mêmes, plus extérieures qu'il ne le semblerait, laissent subsister en plein la ressemblance que nous avions remarquée. Usteri et Töpffer étaient peintres; leur éducation fut tout artistique; et la position de l'un, la santé de l'autre, les empêchèrent seules d'embrasser une carrière pour laquelle ils avaient un goût décidé. Mais « chassez le naturel, il revient au galop : » en cent endroits de leurs œuvres, et dans l'ensemble comme dans les détails, les facultés natives de ces auteurs percent de nouveau. S'il est permis d'aborder ici le champ des suppositions, nous pensons qu'ils eussent suivi dans la peinture des routes diverses. Quoique tous deux traitassent la figure avec un succès pareil, Töpffer est plutôt paysagiste, il aime le plein-air; Usteri, en revanche, se plaît aux scènes d'intérieur, il eût été un peintre de costume, d'histoire et de caractères. Nous allions dire : il est; car dans ses écrits tout fait tableau.

La pensée d'autres auteurs se parle dans leur esprit; chez lui, comme chez Töpffer, elle s'y dessine, et c'est faute de pinceau qu'ils la rendent avec la plume. Ce qui leur manque essentiellement à tous deux, et à Usteri beaucoup plus qu'à Töpffer, c'est l'instinct proprement dramatique. La peinture est de sa nature fragmentaire; elle représente des situations : le lien invisible et moral qui lie les actions les unes aux autres, les mobiles qui les produisent, doivent nécessairement lui échapper. Elle se rapproche plus de l'épopée que d'aucun autre genre de poésie; aussi les écrivains que nous examinons racontent et décrivent, plus qu'ils ne nous montrent l'enchaînement intérieur et naturel de la vie de leurs personnages. Les écrits d'Usteri pèchent en général par le dénouement : ceux de Töpffer sont mieux agencés, quoiqu'ils renferment souvent des situations forcées et reposent quelquefois sur une donnée peu vraisemblable. Le dernier de ses romans, Rosa et Gertrude, en est un exemple. Mais le charme exquis des détails entraîne, et l'on glisse sur ces fautes sans avoir presque le temps de les voir. Ce charme, sans doute, est d'un genre bien différent chez l'un et chez l'autre. Les qualités de leur style sont celles de leurs dessins. Ceux d'Usteri, du moins ceux que nous avons vus, sont tout-à-fait dans la manière allemande; ils ont du corps, de l'expression, de la bonhomie, mais les contours, trop arrondis, sont vagues, ils manquent de vigueur. Chez Töpfer, au contraire, on retrouve la grâce et la netteté françaises; son coup de crayon est vif, ferme et dégagé, et c'est par cette prestesse qu'il nous plaît.

Même caractère dans leurs ouvrages. Le poète zuricois n'a ressenti que l'influence de l'Allemagne, il s'attache au fond beaucoup plus qu'à la forme. D'un talent heureux et facile, il se laisse aller au gré de son inspiration, la forme des vers se rencontre aussi aisément sous sa plume que la pensée poétique. S'il est piquant, c'est encore avec bonhomie, et comme sans le savoir : son style est assez égal, sans brillant et sans vernis. Il n'en est pas de même de Töpffer, dont la manière de sentir trahit maintefois l'origine germanique, mais qui, par son éducation, sa langue, ses lectures, se trouvait rattaché au mouvement de la littérature française. Oserions-nous avancer que, malgré la désinvolture de son langage, on y sent encore un léger je ne sais quoi, nous ne voulons pas dire de recherché, mais de travaillé? Ceci certes n'est point un blâme. Tout ce qui est français doit être élégant, correct, châtié : Töpffer a subi la loi commune, moins pesante pour lui que pour d'autres Romands, mais toujours achetée parmi nous au prix d'un inconvénient, c'est d'être moins populaire. Usteri l'est bien plus que l'écrivain genevois. N'ayant pas les inconvéniens d'une double position, il pouvait simplement et franchement demeurer Suisse, tandis que Töpffer parlant de nous, n'écrivait pas seulement pour nous, et devait être français tout en restant national. Nul n'était plus propre que lui, par la souplesse de son génie, à vaincre cette

difficulté. C'est l'esprit français, mêlé en lui au caractère suisse, et tirant parti des élémens heureux de notre nature, qui donne à ses écrits ce tour original, cette grâce à la fois native et de bon ton, ces expressions frappées; et pour toût dire en un mot, qui leur donne du trait. Il ne pouvait, comme Usteri, s'absorber dans son œuvre; on y sent toujours l'auteur, car, soit en bien, soit en mal, le *moi* français se laisse rarement oublier. Et pourtant, dans Rosa et Gertrude, le style acquiert une limpidité, une objectivité, qui rappelle tout-à-fait le dernier ouvrage d'Usteri, la *Tourelle de Steinhaus*. La différence du milieu dans lequel ces deux auteurs ont vécu sert ainsi à expliquer en grande partie la diversité de leurs qualités littéraires. L'un est zuricois, l'autre genevois; l'un, poète, plus idéal et plus rustique, l'autre, prosateur, plus positif, plus brillant, plus spirituel; mais le fond de leur nature offre peu de dissemblances. On retrouve chez tous deux ce genre de plaisanterie plus particulier aux races germaniques. Ils sont humoristes; leur gaîté n'est ni moqueuse ni méchante. On rit souvent en les lisant, mais ce rire ne laisse pas un arrière-goût d'amertume, il reconforte, bien des fois il console. Aucune ironie incrédule ne se cache sous les traits dont ils frappent les misères et les travers des hommes; on sent qu'ils n'ont pas fait divorce avec la vie, qu'ils aiment l'humanité, qu'ils croient au bien. Par un contraste facile à expliquer, tous deux, et particulièrement Töpffer, ont un penchant à la mélancolie et à la tristesse. Souvent une larme se mêle à leur joie; quelquefois l'accent de la douleur l'emporte tout-à-fait. Nous l'avons vu par quelques poésies d'Usteri; on lit rarement un livre plus émouvant que le *Presbytère*. Mais cette tristesse n'a rien de désespéré; elle touche; elle ne déchire pas; quand la tombe se ferme, le ciel reste ouvert. Enfin, tous les deux sont suisses, tous les deux aiment d'amour leur petit coin de terre et s'en soucient plus que du grand monde. Loin de la patrie, loin de ses montagnes, de son air frais et pur, de son train-train paisible, de sa vie simple, ils se trouveraient mal à l'aise et dépaysés. Otez à leurs écrits ce caractère local, essayez de leur enlever ce goût de terroir, cette sève âpre et saine, cette moralité douce, mais franche, et vous verrez ce qu'il en restera. Parmi les Français, si prompts à revendiquer ce qui leur appartient et ce qui ne leur appartient pas, Töpffer passera toujours pour un genevois. Les Allemands, de leur côté, ne nous prendront pas Usteri, c'est tout au plus s'ils le comprennent bien. On est heureux, à travers cette barrière du langage qui semble infranchissable, de constater une telle parenté de sentiment et de génie. Nous croyons n'avoir rien forcé dans ce rapprochement; il nous semblait nécessaire pour faire connaître moins imparfaitement à nos lecteurs l'aimable poète de Zurich. Mais avons-nous réussi? C'est ce que nous désirons, sans oser toutefois nous en flatter.

Aimé Steinlen.

(Suite.)

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

OCTOBRE.

—

Notre *Chronique* s'est déjà trouvée dans des pas difficiles, elle a dû franchir d'assez rudes détroits. La voilà maintenant dans une position bien embarrassante et bien disproportionnée à sa taille ! Celle du fameux colosse de Rhodes ne l'était pas autant, lorsqu'avec ses grosses jambes écarquillées d'un rivage à l'autre, il voyait les vaisseaux filant entre deux, voiles déployées, comme des gamins qui, sur le point d'être attrapés par un gendarme, lui font une dernière niche en trouvant cette issue pour lui échapper. Il en va pis encore, disons-nous, pour notre *Chronique :* d'abord, elle n'est point un colosse, le ciel en soit loué ! elle est légère et fluette, et ne songe point à peser sur l'univers d'un grand poids ; ensuite, si peut-être elle n'en est que plus leste, si même elle aime assez à se poster en observation jambes deçà jambes delà, — la Turquie et les Etats-Unis, — vous en conviendrez, c'est lui donner un peu trop à enjamber à la fois. Tels sont pourtant les deux événemens de la quinzaine. Nous demandons grâce pour ses petits pieds, si, forcés d'embrasser l'Atlantique et la Méditerranée, ils ne parviennent pas à se poser bien sûrement sur ces deux bords extrêmes.

La Turquie : — depuis l'an 1453, que les princes chrétiens, inaugurant l'ère moderne de la politique pure, c'est-à-dire de la politique sans âme et sans idée, laissèrent à leur honte le dernier Constantin tomber seul sur la brèche et Mahomet II pousser son cheval sur les dalles de Sainte-Sophie, la Turquie est devenue dès-lors, non pas le principal nœud, mais pour l'avenir la grosse épine du corps européen. Cette épine, après avoir long-temps menacé, enfiévré celui-ci tout entier, après s'être poussée à plusieurs reprises en avant, dans les plaines de la Hongrie et jusque devant Vienne, avait fini par s'arrêter dans sa propre corruption à ce qu'elle avait tout d'abord gagné.

La difficulté devenait autre alors : ce n'était plus celle d'ôter l'écharde, mais de savoir qui l'ôterait et la remplacerait. Les Ottomans ont toujours conservé quelque sentiment, quelque instinct vaguement subsistant, de leur existence première de peuple nomade et aventurier; en dépit de leur orgueil ils se sont toujours considérés comme des intrus à Constantinople; il court parmi eux une prophétie qu'ils repasseront le Bosphore, et les Turcs dévots en sont si persuadés, nous disait un de nos amis qui a recueilli ce curieux détail sur les lieux, qu'ils se font enterrer sur l'autre rive, sur la rive asiatique, plus sûrement musulmane selon eux; sur celle-ci, le pied des Infidèles, redevenus maîtres de Stamboul, foulerait un jour leurs tombeaux. Mais ce Croissant, jadis l'épouvantail de l'Europe, maintenant si pâle et déjà amoindri, qui en héritera? quel est celui qui, relevant la croix qu'il avait renversée, la replantera sur ces tours dont il avait fait des mosquées et des minarets? Voilà où la question s'embarrasse, voilà ce qui peut prolonger cette traînée de poudre dont notre Europe est semée, la prolonger, disons-nous, jusqu'au centre de l'antique Orient. Ce ne serait plus alors, seulement, la guerre générale, seulement la question politique, mais la question révolutionnaire et sociale, mais toute la question : savoir, l'Europe absolutiste et l'Europe libérale aux prises sur un plus vaste champ, et celle-ci vaincue, la première changée par sa victoire même, ne se retrouvant plus ce qu'elle était, forcée de commencer pour elle et pour le monde un nouvel avenir.

Sans doute, nous n'en sommes pas là; les peuples et les rois européens préfèrent se disputer un état social que ni les uns ni les autres ne sont en état de rasseoir, au lieu de suspendre, peut-être même de résoudre en partie leurs querelles par la conquête ou plutôt par la reprise de l'Orient chrétien; mais ce vaste ébranlement ne tient pourtant qu'à un fil. Il suffit du moindre incident diplomatique pour en rappeler la pensée à tous les esprits : ainsi, ces derniers jours, la velléité qu'a montrée la Porte de donner une leçon d'humanité aux autres puissances, en refusant l'extradition des réfugiés hongrois. Seulement, ce fil, on sent bien qu'il n'y a que la Providence qui le dénouera.

A l'autre extrémité du monde politique, les Etats-Unis donnaient au même instant, de leur côté, une leçon à la France : leçon, à ce qu'il paraît, des plus vertes s'il n'est pas prouvé qu'elle fût complètement méritée; leçon de sœur aînée à sœur cadette que l'on traite par dessous le bras.

Le chargé d'affaires français, M., ou plutôt, car c'est un républicain de la veille, le citoyen Guillaume-Tell Poussin, réclamait des indemnités en faveur d'un de ses concitoyens qui avait eu à souffrir dans la guerre avec le Mexique. Volontiers, quand on leur demande de l'argent les Américains trouvent qu'on leur manque de respect. D'ailleurs, ils n'i-

gnorent point que la France a besoin d'eux, soit pour des importations essentielles, pour les cotons par exemple, soit pour ses propres exportations, dont au besoin s'accommoderait fort bien l'Angleterre, tandis qu'ils n'ont nul besoin de la France. Le chargé d'affaires doit s'y être pris aussi, dans la forme, un peu à la légère, et avoir voulu parler trop bien français à des gens qui ne l'entendaient pas. Le général Taylor a fait ses preuves : c'est un homme de mérite, mais qui ne tient pas beaucoup à la distinction des manières; la présidence ne lui aurait pas encore ôté l'habitude de son langage de soldat; il se serait donc exprimé, sur le genre de considération de la république américaine pour la république française, en des termes dont la plume de Chateaubriand a pu seul risquer l'équivalent adouci, lorsque dans ses *Mémoires* il emploie autant d'art à traduire honnêtement le mot d'un homme d'Etat anglais sur M. de Talleyrand qu'il éprouve de plaisir à le rappeler. Les bons négocians de New-York n'y ont pas mis tant de façons : ils ont tout uniment et tout cruement rapporté le texte réel, sinon officiel. Leurs lettres, lues à la Bourse de Paris, y furent la nouvelle du jour; mais comme il s'agissait de la république et d'un républicain, qui se trouvait même avoir été remplacé dans l'intervalle, elles n'y produisirent qu'une longue hilarité dont la rente n'a reçu aucun échec. Vous voyez que la gaîté n'est pas morte en France, et qu'on y prend bonnement les choses; on y est philosophe, et l'on ne s'y fâche pas pour des mots.

— Quant à nous qui devons borner notre philosophie à observer les hommes et les peuples, à noter leurs traits de caractère suivant les situations qui les mettent en relief, après avoir vu les Français par leur beau côté et y avoir applaudi quand même, nous trouvons que la débandade ne leur va pas : c'est toujours de l'élan, mais à reculons. En ce moment elle est grande. Il semble que, depuis Février, chaque parti ne soit venu défiler au pouvoir que pour y manifester au grand jour sa stérilité et son impuissance. La majorité actuelle ne s'entend que *contre*, elle ne s'entend pas *pour;* et qui ne s'entend contre quelque chose aujourd'hui, au besoin même contre tout le monde; le *contre* n'est pas difficile, mais c'est le *pour* qu'il faudrait. Aussi le mouvement de l'esprit et des affaires a beau reprendre quelque peu, c'est toujours à court terme, à courte échéance; la France reste soucieuse : en avant, en arrière, elle ne sait où aller, et le pis est que dans une situation pareille on fait cependant rapidement du chemin alors même qu'on ne bouge pas. Le peuple est mécontent, et les idées socialistes gagnent positivement les campagnes dans beaucoup de départemens. Les députés passent pour être revenus de leur séjour en province, la tête un peu basse. Ils auraient reconnu l'impossibilité de songer à une révision de la constitution : le peuple tient au suffrage universel; il serait dangereux d'y toucher, au moins pour le moment.

Reste la débandade et ses chances. Mais les Français en tout sont changeans; ils n'aiment pas les longues situations, à moins qu'ils n'y soient cloués par une main de fer, et s'ils poussent si bien leurs retraites, c'est aussi parfois une manière de les expédier et d'en finir pour revenir plus vite en avant.

— « C'est singulier! disait dernièrement le Président, à ce qu'on nous raconte: C'est singulier! tout le monde m'assure que les affaires vont si bien, qu'on est content..» — « C'est qu'on vous trompe, lui répondit son interlocuteur, conspirateur émérite, compromis autrefois avec lui, et qui, malgré tous les obstacles, était parvenu à en avoir une audience. Homme pratique, tout républicain qu'il est, très au courant de tous les partis et de leurs menées, il lui démêla quelques-uns des fils entrecroisés dont on le faisait à son insu le point d'appui, et lui montra sous un aspect plus vrai la situation. Le Président n'en revenait pas, et ne se fiant plus, d'après ces renseignemens, qu'à celui qui les lui donnait, il voulait le nommer sur l'heure préfet de police. Là-dessus grand émoi: il fallut tout mettre en œuvre, faire agir le ban et l'arrière-ban des influences pour l'en empêcher.

— Son cousin Napoléon, le fils de Jérôme (*celui qui ressemble*, et le plus habile, dit-on, de toute la famille) a essayé de lui jouer un traître tour par sa proposition d'amnistie et de permission de rentrer en France pour les Bourbons des deux branches et pour les transportés de Juin. Mais il avait compté sans ce qui domine tout à cette heure, la peur, la crainte de se précipiter on ne sait où, par le moindre changement. Aussi cette proposition sera-t-elle vraisemblablement enterrée. Les légitimistes, loin de l'approuver, sont furieux : car, disent-ils, Henri V n'est pas seulement un *prince*, c'est un *principe*, qu'une loi, par conséquent, ne peut pas plus relever qu'elle n'a pu l'abattre, puisqu'il existe en vertu de sa nature même.

— Le comte Potocki a déclaré n'avoir reçu aucune lettre du genre de celle de Kossuth publiée par des journaux français et étrangers, et que nous avons reproduite dans notre dernier numéro. Cette lettre semblerait donc être controuvée, mais le fond en subsiste, comme on le voit dans celle que l'ex-dictateur vient d'adresser à lord Palmerston, et dans laquelle il réclame pour ses compagnons d'infortune, au nombre de cinq mille, la protection de l'Angleterre. Il y exprime la même opinion, sinon le même sentiment, sur la Russie, et sur les causes qui ont amené la défaite des Hongrois. « Abandonnée de toutes parts, dit-il, ma malheureuse patrie a succombé, non sous la puissance écrasante de deux grands empires, mais par les fautes et, je puis le dire, par les trahisons de ses enfans..... L'Autriche, par suite de sa victoire, tombée de sa position de puissance de premier ordre,

a perdu son existence indépendante, elle est devenue l'instrument obéissant de l'ambition et des ordres de la Russie. La Russie seule a gagné à ce jeu sanglant; elle a étendu et fortifié son influence dans l'est de l'Europe, et déjà elle menace d'une manière effrayante, non seulement l'intégrité, mais encore la base morale de l'empire turc.... Une guerre avec la Russie, de l'avis des hommes d'Etats turcs les plus expérimentés, approche vite.»

— Le bruit s'était répandu un moment que Gœrgey avait été assassiné dans un café par un seigneur hongrois, parent d'une des victimes des Autrichiens. Heureusement ce bruit paraît n'être pas plus vrai que celui du duel du sergent Boichot et d'un officier espagnol qui se seraient pris de querelle à bord des bateaux à vapeur du lac Léman. Les journaux sont, de leur métier, grands forgeurs de nouvelles; la Suisse, à laquelle en général ils n'entendent rien, leur sert volontiers d'enclume pour cela, sans préjudice du reste et de ce qu'ils forgent sur elle de moins innocent.

— La vie de Pie IX avait été choisie par la Porte-Saint-Martin pour sujet d'un drame de circonstance et à grand spectacle, d'ailleurs sans couleur ni prédication politiques. L'autorité, prévenue par la direction de ce théâtre, avait pensé que certains détails, surtout le tableau final, l'entrée des Français à Rome, seraient bien accueillis par le peuple et produiraient un bon effet. Le personnage de Garibaldi n'y figurait qu'un instant; mais les spectateurs des dernières loges, indifférens jusque là, n'en ont pas moins applaudi à outrance, lorsqu'ils l'ont vu passer en veste rouge dans le fond de la scène. Pendant les entr'actes, ils ont forcé l'orchestre à jouer les *Girondins*, la *Marseillaise*, et entonné eux-mêmes le chant de Pierre Dupont : *Les peuples sont nos frères*. Puis, au tableau final, c'a été un tel orage de sifflets, qu'il a fallu baisser la toile. On dit que des militaires se proposaient d'aller de leur côté, aux représentations suivantes, soutenir l'honneur de l'armée. Le gouvernement a pris le parti d'interdire la pièce. On en a glosé un moment, puis on s'est tu, l'émotion publique est trop blasée pour être réveillée par les petits évènements.

— Le concile provincial des évêques n'a pas produit la moindre sensation. Il était à huis-clos, et les journaux catholiques n'en ont raconté, très-minutieusement il est vrai, que le cérémoniel, quoique tout sans doute ne s'y soit pas passé en cérémonies. Il est évident toutefois que la forme y régnait en souveraine, préoccupait grandement les pères du concile. Et c'est là ce qu'on appelle une œuvre spirituelle, et comment on prétend ranimer la foi dans le dix-neuvième siècle!

— Ce qui n'a point passé aussi inaperçu, c'est la controverse de M. Eugène Pelletan dans la *Presse*, sur l'histoire d'Ananias, sur celle

du jeune homme qui avait de grands biens, enfin sur la doctrine des Pères de l'Eglise touchant la propriété et le prêt à l'intérêt, que les plus célèbres d'entre eux, y compris même Bossuet, déclarent contraire à l'Evangile. M. Eugène Pelletan a commenté celui-ci avec plus de logique que dans son véritable esprit, qui est la charité et non la règle; mais il a fait preuve de savoir et d'habileté, tandis que les docteurs de l'*Univers*, en essayant de répondre au journaliste, se sont montrés ignares, on ne peut dire autrement, ignares avec effronterie.

— Quelques journaux socialistes ont reparu, entre autres la *Voix du Peuple* (l'ancien *Peuple* de Proudhon). On ne pense pas qu'ils retrouvent leur première veine, le parti démocratique et social étant aussi fort désabusé de ses chefs.

— Les débats devant la haute cour de Versailles, instituée pour juger l'affaire du 13 juin dernier et d'autres procès politiques, viennent de s'ouvrir par celui d'Huber, désormais célèbre pour avoir lâché le grand mot au 15 mai. Ces débats n'excitent guère qu'un intérêt purement historique et rétrospectif. Ce qui en ressort de plus curieux jusqu'ici, c'est que le métier d'espion ne serait pas moins pratiqué que celui de conspirateur ; à écouter chaque déposition prise à part, ils ne seraient même pas sans une secrète et mystérieuse affinité, les prévenus s'accusant mutuellement, et à qui mieux mieux, d'avoir été en relation avec la police monarchique ou républicaine, d'avoir *mouchardé* et non pas conspiré. En ce cas, si l'un des métiers n'est pas beau, l'autre, au moins, ne serait pas gai.

— Cabet, absent, a aussi été mis en jugement, mais devant la justice ordinaire. Sur la plainte de quelques Icariens désappointés, il a été condamné comme coupable d'escroquerie. Le mot et la chose sont un peu forts, pour ce qui n'avait été, aux risques et périls de chacun des intéressés, que contagion réciproque de chimères et d'utopie.

— M. de Lamartine, lui non plus, ne ménage pas ceux qui se permettent de folles rêveries. Il vient de tomber à bras raccourci, et vraiment avec des foudres par trop olympiennes, sur ces pauvres instituteurs ruraux qui, en France du moins, ne sont pas encore des Titans, s'ils se flattent de l'être ailleurs. Le prochain numéro de son journal mensuel sera d'une actualité malheureusement trop réelle, mais d'un intérêt bien grand et bien triste, à en juger par l'annonce du sujet: *l'athéisme dans le peuple*. Le numéro d'octobre roule sur l'éventualité d'un changement de ministère, pour le maintien duquel se prononce l'auteur. On y lit, entre autres, cette phrase en toutes lettres : ... « Ces pensées qui eussent été les miennes, et que je prête sans » connaître son secret au président de la République, ont été les sien- » nes.... *Le ministère a été véritablement le mot de la situation.* »

— A propos des *Confidences*, M. Sainte-Beuve nous semble avoir mis le doigt sur un défaut que M. de Lamartine a regrettablement ajouté depuis quelques années aux grandes qualités de son style. Ce morceau a paru dans le *Constitutionnel*, où M. Sainte-Beuve donnera désormais chaque lundi un article sur des sujets littéraires. Il cherche d'abord à démêler, dans les propres révélations du poète sur son enfance et sur son éducation, le trait distinctif, le point dirigeant, et malheureusement trop peu dirigé, de sa nature et de son caractère.

« M. de Lamartine, dit-il, dont la disposition habituelle est plutôt le contentement et la sérénité, rentre bien vite dans le vrai de sa nature, lorsqu'il nous peint sa libre et facile enfance, sa croissance heureuse sous la plus tendre et la plus distinguée des mères : « Dieu m'a fait la grâce de naître dans une de ces familles de prédilection qui sont comme un sanctuaire de piété... Si j'avais à renaître sur cette terre, c'est encore là que je voudrais renaître.» Il aurait bien tort, en effet, et il serait bien injuste, s'il croyait avoir à se plaindre du sort à ses débuts dans la vie. Jamais être ne fut plus comblé : il reçut en partage tous les dons, même le bonheur ; c'est à croire que toutes les fées assistèrent à sa naissance, toutes, excepté une seule, celle qui brille le moins et dont l'absence ne se fait sentir que plus tard, à mesure qu'on avance dans la vie. Qu'avait-elle donc au fond de sa boîte, cette fée absente qui, seule, a fait défaut à M. de Lamartine ? Je le dirai tout-à-l'heure, si je l'ose ; mais certainement le poète ne croit pas qu'elle lui ait manqué.

« Il nous expose lui-même avec complaisance toutes les qualités et les grâces dont il était revêtu. « Ton enfant est *bien beau*, pour un fils d'aristocrate,» disait un jour un représentant du peuple à sa mère. Sa première éducation fut toute maternelle, toute libre, toute buissonnière. « Ce régime, dit-il, me réussissait à merveille, et j'étais alors *un des plus beaux enfans* qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montgnes, où la race humaine est cependant si saine et si belle. Des yeux d'un *bleu noir* comme ceux de ma mère ; des traits accentués, mais adoucis par une expression un peu pensive, comme était la sienne ; un éblouissant rayon de joie intérieure éclairant tout ce visage ; des cheveux *très souples et très fins*, d'un brun doré comme l'écorce mûre de la châtaigne, tombant en ondes plutôt qu'en boucles sur mon cou bruni par le hâle (je supprime, j'en demande pardon à l'auteur, quelques détails sur la finesse de la peau)... En tout, le portrait de ma mère avec l'accent viril dans l'expression : voilà l'enfant que j'étais alors. Heureux de formes, heureux de cœur, heureux de caractère, la vie avait écrit bonheur, force et santé sur tout mon être.» Et plus loin, quand il quitte la maison maternelle pour le collége, il dira : « Je ressemblais à une statue de l'Adolescence enlevée un moment de l'abri des autels *pour être offerte en modèle aux jeunes hommes*.» Tout cela doit avoir été très juste, très fidèle ; il est dommage seulement que ce soit l'original lui-même qui se fasse de la sorte son propre statuaire et son propre peintre. M. de Lamartine répondra que Raphaël s'est bien peint lui-même. Je pourrais lui répondre à mon tour que l'écrivain, pour se peindre, a besoin de plus de travail moral, de plus de réflexion et de préméditation que le peintre proprement dit, et que, du moment que le moral intervient,

un autre ordre de délicatesse commence. M. de Lamartine loue beaucoup sa mère; rien de plus naturel au premier abord; il semble qu'un père et qu'une mère soient de ces êtres qu'on ne puisse trop louer ou du moins trop aimer. Mais il y a là encore une nuance de délicatesse. Louer à tout moment sa mère comme une femme de génie, comme un modèle de sensibilité expressive et de beauté, prenez garde, c'est déjà un peu se louer soi-même, surtout quand toutes ces louanges vont à conclure qu'on est en personne tout son portrait vivant. Oh! que Racine fils, nourri dans la pureté et la religion du foyer domestique, s'entendait mieux à cette pudeur qui accompagne toute vraie piété! Il hésite à prononcer tout haut le nom illustre de son père, ce nom qui était le sien:

Virgile qui d'Homère appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, *et Toi que je n'ose nommer*,
Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères?...

« Nous touchons ici à un défaut essentiel dans l'éducation de M. de Lamartine, à une erreur de cette mère excellente qui, nourrie de Jean-Jacques et de Bernardin, dont elle associait les systèmes avec ses croyances, ne voulut élever son fils qu'à l'aide du sentiment. A aucun moment, en effet, la règle n'intervient dans cette éducation abandonnée à la pure tendresse : « Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère... Elle ne me demandait que d'être vrai et bon. Je n'avais aucune peine à l'être... Mon âme, qui ne respirait que la bonté, ne pouvait pas produire autre chose. Je n'avais jamais à lutter ni avec moi-même ni avec personne. Tout m'attirait, rien ne me contraignait.» C'est cette limite, c'est ce *veto* contre lequel son enfance ne s'est jamais heurtée, qui a manqué à l'éducation de M. de Lamartine, et qu'il n'a rencontré que très tard dans la vie. Même hors de l'enfance et durant toute sa jeunesse, cette nature favorisée n'a cessé de s'épanouir sans se trouver en présence d'un obstacle qui l'avertît. Le monde l'a traité d'abord comme l'avait traité sa famille : il avait été l'enfant gâté de sa mère, il le devint de la France et de la jeunesse. Son génie facile, abondant, harmonieux, s'épanchait sans économie au gré de tous ses rêves. C'est ainsi qu'il a dépensé continuellement les plus riches dons, sans être averti de les ménager, jusqu'à ce qu'il les ait dissipés à peu près tous, — oui, tous, excepté ce don de la parole qui semble chez lui intarissable, et dont il jouera jusqu'à la fin comme d'une flûte enchantée. Pour me représenter M. de Lamartine et ses erreurs, sans lui faire trop d'injure, je me suis demandé quelquefois ce que serait devenu un François de Sales ou un Fénelon, une de ces natures d'élite, qui n'aurait pas été élevée du tout, qui n'aurait connu aucune règle, et se serait passé tous ses caprices. Un Fénelon gâté et sans aucun frein, une manière d'Ovide à demi mystique, parlant du ciel et s'occupant de la terre, vous êtes-vous jamais figuré une combinaison de ce genre-là?

« Il faut pourtant qu'indépendamment de l'éducation il ait manqué quelque chose encore à cette nature et à cet esprit d'ailleurs si doué; car lorsqu'une qualité un peu forte existe en nous, elle sait très-bien se produire tôt ou tard, et se passer après tout de l'éducation. Nous

voici revenus à cette fée absente, la seule, disions-nous, qui ait fait défaut au berceau du poète. Voyons si lui-même, dans son ingénuité d'aveux, il ne nous mettra pas sur la voie pour la reconnaître. Parmi les auteurs qu'il lit d'abord et qu'il aime, nous trouvons le Tasse, Bernardin de Saint-Pierre, Ossian; c'est tout simple, et l'affinité des natures, la parenté des génies se déclare. Mais ce jeune esprit ouvert à tout, amoureux de tout, repousse un seul livre parmi ceux qu'on lui met entre les mains; il a d'instinct une aversion. Et pour qui donc? pour La Fontaine: « Les fables de La Fontaine, dit-il, me paraissaient à la fois puériles, fausses et cruelles, et je ne pus jamais les apprendre par cœur. » Cela me rassure de voir que M. de Lamartine n'ait jamais eu de goût pour La Fontaine, et dès lors je me confirme dans mon secret jugement. Car enfin, qu'il tourne le dos à Rabelais, qu'il ait même l'air de mépriser Montaigne, je le conçois de la part d'une si platonique nature, et ces paroles de dédain ne signifient autre chose, sinon: Je ne leur ressemble en rien. Mais La Fontaine! c'était un rêveur comme lui, épris comme lui de la solitude, du silence des bois, du charme de la mélancolie, et par momens aussi raffolant de Platon. Qu'avait donc de plus ce rêveur, pour lui tant déplaire? Il avait, au milieu de son rêve, l'expérience, le sentiment de la réalité, le bon sens. C'est lui qui, dans la fable du *Berger devenu Ministre*, a dit, pour nous expliquer comment le pauvre homme, brusquement jeté du milieu de son troupeau au gouvernail d'un Etat, s'en tire beaucoup mieux qu'on n'aurait pu croire:

Il avait du bon sens, le reste vient ensuite.

Cette fée, qui a manqué au berceau du poète ne serait-elle donc pas tout simplement la fée qui avait doué le Berger de la fable, la fée du bon sens et du sens réel? »

Quant à ce défaut particulier de style que nous avions en vue, M. Sainte-Beuve en a non-seulement découvert et suivi la veine, s'infiltrant, et grandissant dans la nature première de M. de Lamartine, mais il l'a nommé, il lui a donné un nom; il a dit ce que sentait tout lecteur un peu juge, mais sans avoir le mot juste pour l'exprimer.

« Ce défaut, dont je ne fais que toucher quelques traits, » ajoute donc M. de Sainte-Beuve, en poursuivant l'examen des *Confidences* où comme nous, quand nous en avons rendu compte au moment de leur publication (1), il trouve d'ailleurs beaucoup à louer, « ce défaut est presque continuel désormais chez M. de Lamartine; il se dessine et reparaît à travers les meilleurs endroits. Tantôt c'est une existence *extravasée;* tantôt, lisant Ossian, il sent ses larmes se *congeler* au bord de ses cils. Il n'a pas seulement l'amour de la nature, il en a la *frénésie.* Les notes d'une guitare ne font pas simplement vibrer les fibres de son cœur, elles vont les *pincer* profondément. Ce sont des *ruissellemens* perpétuels, ruissellemens de soleil, de tendresse. Ici c'est le cœur qui est trop *vert*, plus loin c'est le caractère qui est *acide.* Remarquez que ce n'est pas précisément tel ou tel mot qui me paraît grave, car alors on pourrait l'enlever aisément, c'est la veine elle-

(1) Voir notre *Chronique* de janvier et de février, pages 44 et 89 à 103 de ce volume.

même, qui tient à une modification profonde dans la manière de voir et de sentir du poète. Je voudrais la mieux spécifier encore. J'ai déjà nommé M. de Balzac; ce romancier original a trouvé, je l'ai dit, une veine qui est bien à lui; elle peut nous plaire plus ou moins, mais elle est sienne; il n'a pas prétendu faire du chaste et de l'idéal; il se pique avant tout de physiologie, il pousse à bout la réalité et il la creuse. Qu'a fait M. de Lamartine? il a fini, sans trop y penser peut-être, par opérer un singulier mélange, par adopter cette manière étrangère sans renoncer pour cela à la sienne propre, par faire entrer, en un mot, du Balzac dans du Bernardin. C'est ainsi que je définirais au besoin son style de romancier. »

— La bibliothèque de Ménage, qu'il ne faut pourtant pas juger uniquement d'après la scène de Vadius et Trissotin, mais plutôt comme celui qui eut le bon esprit de ne pas s'y reconnaître et de se rendre aux critiques et au génie de Molière, comme l'auteur aussi du *Ménagiana*, enfin comme le maître et l'ami de Mmes de La Fayette et de Sévigné; sa bibliothèque, disons-nous, vient de se vendre à Sens (une personne de cette ville se trouvait en avoir hérité). On y a fait une découverte littéraire qui a mis toute la bibliophilie en émoi; ce sont quelques billets inédits de Mme de Sévigné, et deux cents lettres de Mme de La Fayette à son ancien maître : de Mme de La Fayette, dont on n'avait presque point de lettres jusqu'ici, et dont en général on a trop peu, ce qui n'est pas le cas de beaucoup d'écrivains. M. Cousin et M. Feuillet de Conches se sont disputé ce trésor aux enchères : c'est M. Feuillet qui l'a emporté. Ces précieux autographes iront donc se joindre à sa collection, déjà d'une richesse unique en ce genre, non-seulement par le nombre, mais par l'importance ou le piquant et la rareté des morceaux.

— Et maintenant, pour ne pas aller puiser au gros tas, mais en butinant de notre mieux à droite et à gauche, voilà, en cette saison d'automne qui était naguère celle des nouvelles et des livres nouveaux, toute notre cueillette du mois. Paris, 12 octobre.

— P. S. — Il nous paraît utile de compléter par les lignes suivantes le paragraphe que nous avons consacré à Huber, page 615. — Accusé par Raspail, à Bourges, d'avoir été au 15 Mai un agent provocateur (mais Raspail, s'est écrié Huber, « a la maladie de faire des mouchards comme il fait des pilules de camphre »), les débats devant la haute cour de Versailles ont plutôt laissé de Huber une impression favorable, celle d'un caractère généreux et énergique. Reste après cela, pour lui peut-être comme pour d'autres, la maladie et les nécessités des aventures politiques, quoique ses nombreuses années de prison sous tous les régimes, et sa déportation sous celui-ci, ne soient pourtant pas des choses auxquelles on s'expose de gaîté de cœur et pour le seul plaisir du métier; reste enfin pour tous, ce qui est la consé-

quence du besoin si général en France de jouer un rôle, le talent, si commun aussi, de bien *poser*, de rendre avec art et naturel, dans les conditions du genre, le personnage que l'on a choisi ou que les circonstances vous ont fait. Ajoutons pourtant qu'Huber est venu se livrer lui-même, et qu'il a paru moins préoccupé d'échapper à une condamnation que de repousser la calomnie et de défendre son honneur.

M. Edouard Desor, dont les lecteurs de cette *Revue* n'ont pas oublié les *excursions* alpestres, vient d'en faire une sur un théâtre bien différent, l'une des parties les moins visitées des Etats-Unis. Il en donne de curieux détails (scènes de mœurs, descriptions de la nature et des sites), dans la lettre suivante, adressée à un de nos collaborateurs qui a bien voulu la mettre à notre disposition.

Mon cher ami,

SAUT-DE-SAINTE-MARIE, le 25 juin. — Commencez par aller chercher votre atlas, ce fameux atlas que l'on vous a offert pour me suivre dans mes pérégrinations; époussetez-le bien et cherchez la feuille de l'Amérique du Nord. Cela en vaut la peine, car vous ne recevrez pas tous les jours des lettres du Saut-de-Sainte-Marie. Suivez avec votre index la chaîne des lacs du Canada, les lacs Ontario et Erié d'abord, puis remontez le lac Huron, suivez la rivière qui y débouche, et arrêtez-vous à sa sortie du lac Supérieur. C'est là, à l'endroit où la rivière Sainte-Marie bondit par-dessus une série de petites terrasses (les rapides de Sainte-Marie), que se trouve le village d'où je vous écris. Bien qu'à 1,500 milles de Boston, je n'en suis pas moins très-confortablement établi dans un appartement avec tapis et rideaux blancs. De ma fenêtre j'aperçois les rapides et j'entends distinctement le bruit de leur chute; un peu plus bas la magnifique rivière de Sainte-Marie s'étale paresseusement dans un lit d'un mille de large, comme pour se reposer des fatigues de la chute : au bord du rapide, je vois des Indiens de la tribu de Chippewas, pêchant le poisson blanc (une espèce de palaie) dans leurs canots en écorce de bouleau. Sur la rive opposée, qui est tributaire de Sa Majesté Britannique, je vois le drapeau anglais flotter sur la maison de l'intendant. A droite est la jetée où plusieurs bateaux à vapeur stationnent, les uns destinés à transporter les voyageurs dans la région des lacs inférieurs, d'autres chargeant les produits des riches mines de cuivre du lac Supérieur, pour les transporter à Boston, New-Yorck et Philadelphie.

Mais comment se fait-il que vous soyez maintenant au Saut-de-Sainte-Marie, et qu'avez-vous à faire par là?.... allez-vous me dire. Je conçois que cela vous surprenne un peu, me supposant sans doute à Boston, d'où en effet je vous écrivis ma dernière lettre. Mais il n'y a pas mal long-temps de cela. Je m'en vais vous raconter cette nouvelle péripétie. Cela vous donnera une idée de la manière dont les

choses se traitent *par ici*. Il y a quinze jours, c'était un dimanche, en rentrant de l'église, je trouvai sur ma table un billet d'un rédacteur de *Revue* que j'avais rencontré quelquefois à l'Académie. Il me priait d'aller dîner avec lui, ajoutant que je rencontrerais chez lui des messieurs qui désiraient me voir. J'y fus, et je trouvai là deux géologues qui venaient d'être chargés par le gouvernement des Etats-Unis d'explorer la côte méridionale du lac Supérieur. « Nous avons appris, me dirent-ils, que vous êtes maître de votre temps, et nous vous offrons une part dans l'expédition, si vous voulez nous accompagner soit à titre d'aide officiel, soit comme simple compagnon de voyage. Nous partons dans quelques jours, et serons absens jusqu'au mois d'Octobre. » Bien qu'Américain jusqu'à un certain point, j'avoue que j'hésitai un moment. Mais il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait se décider sur-le-champ. J'acceptai. Le lendemain je courus la ville de boutique en boutique, pour me procurer les hardes et l'équipement nécessaires pour une pareille expédition; et quelques jours plus tard, nous étions sur le chemin de fer roulant à toute vapeur vers le *far West* ou ce que l'on appelait ainsi il y a quelques années. Jusqu'ici notre voyage n'a été qu'une succession de plaisir et d'amusemens. Parcourir en géologue, avec toutes les facilités et les ressources d'une expédition officielle, une contrée aussi intéressante que celle du grand lac, c'est, vous en conviendrez, ce qui pouvait m'arriver de plus chanceux.

Quelle singulière place que ce Saut-de-Sainte-Marie, quelle bizarre population, quel étrange mélange de civilisation et de sauvagerie! Je ne sais ce que je donnerais si je pouvais vous avoir maintenant auprès de moi, et me promener avec vous le long du Sainte-Marie, en fumant une pipe de tabac turc pour chasser les moucherons non moins que pour savourer le parfum du narcotique oriental. Aux yeux des Américains, le Saut passe pour l'une des places les plus dissolues de l'Univers et où l'on ne fait que boire et brailler. Il est vrai que les tavernes y fourmillent; toutes les maisons de quelque apparence portent un écriteau où l'on vous offre quelque chose à boire; en face de notre hôtel se trouve le plus grand de tous ces établissemens; j'y lis en grands caractères l'inscription suivante :

Restaurant and Hall of amusements.

N'allez pas vous imaginer que ces *amusement*s se bornent à boire un verre de *wisky* ou de *brandy*! Les finesses de la civilisation ont pénétré jusqu'ici. Ainsi je remarquai sur la porte d'une taverne, l'annonce que l'on venait de recevoir des huîtres fraîches, et nous vîmes en effet, dans un coin de l'appartement, de joyeux compagnons s'accorder la douzaine d'huîtres avec le verre de vin de Champagne. Je n'imagine pas que ni l'un ni l'autre fussent de première qualité, mais du moins les leur fait-on payer pour tels. Réflechissez-y un instant :

des huîtres à six cents lieues de la mer, en été, au milieu de la forêt vierge! A Neuchâtel, c'était toujours une affaire d'état qui nécessitait plusieurs discussions, lorsque l'envie nous prenait quelquefois en hiver d'avoir une bourriche d'huîtres du Hâvre.

Ce luxe n'existe que depuis quelques années, depuis que les mines de cuivre du lac Supérieur ont attiré dans cette direction une quantité de spéculateurs et d'aventuriers de toute sorte. Il y a cinq ans, M. Foster passant par ici était obligé de camper, ou d'aller loger à une des missions ; il n'y avait pas un hôtel. Maintenant il y en a quatre ou cinq. Sainte-Marie n'est cependant rien moins qu'une place récente. Il y a près de deux cents ans que les jésuites français, ces intrépides éclaireurs de la civilisation, établirent une mission près de l'endroit d'où je vous écris. Plus tard, des méthodistes, des baptistes, des épiscopaux, des presbytériens, etc., etc., s'y sont également établis, mais sans réussir à faire une concurrence bien redoutable aux saints Pères, ni sans avoir pu améliorer la position des Indiens, qui n'ont fait qu'emprunter nos vices sans s'approprier aucune de nos vertus.

Les Français, avec leur facilité de s'adapter à toutes les conditions même les plus chétives, sont les seuls qui se soient réellement amalgamés avec les Indiens, et de leur mélange est résulté une race particulière, les *halfbreed* ou *half-Indians*, connus aussi sous le nom de *voyageurs*, parce que ce sont eux que la Compagnie de la baie de Hudson emploie presque exclusivement pour communiquer d'une station à l'autre. C'est une race fort intéressante dont je vous parlerai plus au long, quand j'aurai fait plus intime connaissance avec eux.

Lundi soir. — Il faut que je vous raconte une petite aventure qui m'est arrivée aujourd'hui, une sorte de petit roman bien simple, mais cependant assez intéressant pour être raconté à un ami.

C'était après le dîner. Nous avions décidé, mon ami le colonel Whitlesey et moi, de traverser la rivière pour aller mesurer la hauteur de certaines terrasses erratiques qui s'élèvent en face de Sainte-Marie sur la rive britannique, afin de voir si elles correspondent exactement en hauteur et en structure à celles de la rive américaine. Nous nous adressâmes à quelques pêcheurs Indiens pour nous transporter sur l'autre rive, mais ils nous demandèrent un prix tellement exorbitant, que nous ne pûmes nous arranger; ce que voyant, un vieux monsieur qui se trouvait là nous offrit une place dans son canot. Il parlait également bien français et anglais, et j'eus d'autant plus de plaisir à causer avec lui en français, que sa manière de s'exprimer me rappelait vivement les vieux huguenots des colonies françaises en Allemagne. Il me semblait entendre mon grand-père me parler du bon vieux temps, quand il m'emmenait avec lui cueillir du muguet dans la forêt. En débarquant, le vieux monsieur nous engagea à passer chez lui, après avoir terminé nos observations. Nous apprîmes du batelier que ce monsieur n'était dans le pays que depuis cinq ou six semaines,

qu'il avait établi une boutique et qu'il vivait tout seul avec sa fille, mais que personne ne savait ni ne comprenait pourquoi il avait quitté le Canada pour venir s'établir au milieu de la forêt. Cela stimula notre curiosité, et, avant de nous en retourner, nous fûmes rendre visite au vieux monsieur. Le batelier nous conduisit le long d'un sentier marécageux, à travers un sol tout couvert de *stumps* et de blocs erratiques, vers une clairière où se trouvaient quelques huttes assez semblables à ces chalets des hautes Alpes que les pâtres suisses habitent pendant l'été. Sur le seuil de l'une de ces méchantes cabanes était une jeune fille qui nous frappa par son air propre, sa peau blanche et plus encore par son air triste et souffrant. Elle n'était pas jolie, mais il y avait dans son maintien quelque chose de digne, et ses grands yeux bleus avaient cette expression de candeur et de simplicité qui est un trait de la race anglaise. — « Vous êtes sans doute les gentlemens qui avez traversé la rivière avec mon père, nous dit-elle, je m'en vais l'avertir de votre arrivée. » Est-il possible que ce soit là sa demeure? dis-je à mon compagnon, en voyant l'apparence chétive de la cabane, vieux loghaus dont les poutres étaient disloquées et à moitié pourries. Le vieux monsieur arriva tôt après, et tout en nous souhaitant la bien venue, il s'excusa de n'avoir d'autre appartement à nous offrir que sa boutique, qui était tout à la fois sa cuisine et sa chambre à coucher. Son magasin se composait de quelques barils de porc salé, d'eau-de-vie, et de quelques épices, telles que poivre, sel et poivre de Cayenne. Il nous offrit ce qu'il avait de mieux, c'est-à-dire un verre d'eau-de-vie de France avec de l'eau, que la jeune fille nous servit dans un vase de fer-blanc, comme ceux que les Indiens emploient, mais qui avait le mérite d'être propre.

La conversation était tombée sur les affaires du Canada. Nous conclûmes en voyant la chaleur avec laquelle le vieux monsieur en parlait, qu'il avait dû être la victime des mouvemens récens. L'amertume avec laquelle il critiquait les actes de la législature et la conduite du gouverneur-général, nous montra clairement qu'il avait appartenu au parti conservateur. Il était évident qu'il avait jadis connu des jours meilleurs : il avait vécu dans l'aisance, et les mains de sa fille n'avaient pas toujours été accoutumées au travail pénible qu'elles sont obligées de faire maintenant. Cela cependant ne paraissait pas lui peser beaucoup. Ce dont elle se plaignait, c'était de n'avoir affaire qu'à des sauvages ou demi-sauvages. Nous étions les premières personnes d'éducation qu'elle avait rencontrées depuis long-temps. Une pareille vie peut paraître pittoresque de loin, quand on lit *Paul et Virginie* ou quelque autre œuvre d'imagination. Mais la réalité est non-seulement prosaïque comme toutes les réalités, elle est en outre pénible et dure, à moins qu'on ne soit naturaliste ou géologue.

J'avais aperçu dans un coin de la chambre quelques objets de fabrication indienne ; j'en choisis deux ou trois pour avoir l'occasion de

laisser quelques shellings à notre amphitryon. J'en demandai le prix à la jeune fille. Elle ne répondit pas, mais je vis des larmes dans ses yeux. J'avais été maladroit, et elle s'était aperçue de mon intention. C'était une aumône, et par conséquent une chose pénible. Je me bornai à laisser quelques pièces de monnaie sur le baril qui nous servait de table, et emportai en échange quelques boîtes d'écorce de bouleau ornées de piquans de poc-épic. En traversant la rivière, mes regards restèrent involontairement fixés sur la chétive cabane, et je me disais que j'avais bien tort de me plaindre de mes petites misères.

Copper-Harbour, ce 19 juillet. — Que de choses nouvelles, inattendues, se sont succédé pour moi depuis quinze jours! Nous avons côtoyé à-peu-près la moitié de la côte méridionale du grand lac, pénétrant par ci par là dans l'intérieur pour y reconnaître la nature des roches... Quelque jour, quand toutes ces impressions qui sont là entassées pêle-mêle dans ma mémoire, se seront classées selon leur importance, peut-être essayerai-je de vous décrire le lac Supérieur avec ses sauvages beautés, ses richesses minérales qui sont destinées à en faire prochainement le théâtre d'un grand commerce, son climat tantôt brûlant, tantôt glacé, mais toujours tonique, et ses forêts sans pareilles. Oh! ces forêts! Le caractère des bois le long du rivage m'avait déjà frappé d'admiration; je ne pouvais assez remarquer leur étonnante variété, leur distribution capricieuse. Eh bien, tout cela n'était rien, rien en comparaison de ce que je devais voir dans l'intérieur, quelques jours plus tard.

Nous remontions la rivière d'Ontonagan, le plus grand tributaire du lac sur la côte méridionale, lorsque nous arrivâmes en face d'une clairière où se trouvaient quelques loghaus. C'était la mine de Minerota, qui a commencé ses opérations l'année dernière, et qui déjà fournit des masses énormes de cuivre au commerce. Il faut être Américain non-seulement pour faire marcher les choses de ce train, mais même pour en concevoir la possibilité. Le directeur des mines nous reçut avec les plus grands égards, et nous proposa de nous faire voir la vue de la contrée, de son belvédère, qui, nous assurait-il, valait bien la peine d'y monter. D'ailleurs, ce n'était pas loin. Je le suivis avec un de mes compagnons de voyage.

Le directeur nous conduisit à travers la forêt, en nous faisant remarquer de temps en temps la belle venue des arbres (sapins, érables, ormeaux et pins). J'étais frappé de stupéfaction à la vue de ces colosses, qui ont non-seulement, en moyenne, le diamètre de nos plus grands chênes européens, mais qui se distinguent surtout par leur hauteur. C'est là le caractère distinctif de l'arbre américain, de l'arbre dans la forêt vierge. Le sapin blanc, qu'on emploie généralement dans la marine pour en faire des mâts, est remarquable entre tous les autres arbres sous ce rapport.

Au haut de la colline qui domine l'établissement des mines, se

trouve un de ces géants. M. Knapp y a attaché une sorte de rude échelle, au moyen de laquelle on gagne les premiers rameaux, et de là, on vous fait grimper de branche en branche jusqu'au sommet qui n'a pas moins de cent-cinquante pieds d'élévation. C'est là le belvédère. Certes, je n'en ai jamais vu de plus beau. Je fus me percher le plus haut que je pus; je passai mon bras autour de l'une des branches du sommet, et là, tandis qu'une fraîche brise nous balançait dans les airs, je regardais avec délices autour de moi. A part la vue de quelques pics alpins, tels que la Jungfrau et le Galenstock, je ne trouve rien dans le répertoire de ma mémoire qui égale la vue dont on jouit du haut de cet arbre.

Imaginez, d'un côté, la mer ou ce qui est la même chose, le lac Supérieur, sans limites à l'horizon, étalant au soleil la surface étincelante de ses eaux bleues comme celles de l'Océan. Entre vous et le lac, une série de terrasses, semblables à d'immenses escaliers, qui avaient pour moi un intérêt d'autant plus grand qu'elles me retraçaient l'histoire des différentes périodes géologiques qui ont précédé la nôtre (l'époque nommée *glaciaire*). Mais c'est au sud qu'était le spectacle enchanteur. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre, jusqu'à une série de collines qui s'étend de l'est à l'ouest à vingt milles du point où j'étais perché, rien qu'une forêt continue, une mer d'arbres, ondulant au souffle de la brise avec le même rhythme et la même grâce que les joncs et les épis de blé que nous avons quelquefois observés ailleurs. C'était un spectacle magique, un amusement sublime, de saisir des yeux, aux confins de l'horizon, une de ces vagues naissantes, et de la suivre de proche en proche dans sa course ondulée; d'observer comment ses contours d'abord indécis se diversifient, comment sa teinte d'abord uniforme se nuance suivant la nature des arbres; puis, à mesure qu'elle approche, de reconnaître la couleur individuelle des différentes espèces, comme dans un concert on entend successivement les différents instruments. Là, une fois de plus vous vous seriez écrié avec moi qu'une grande et divine harmonie pénètre la nature entière, soit qu'on l'examine du haut des Alpes, du haut d'un grand sapin dans la forêt vierge du *far West*, ou bien dans les forêts microscopiques d'une touffe de polype à travers les amplifications d'une lentille. Qui sait si, pendant que j'étais au sommet de mon arbre, vous n'étiez pas debout au sommet d'un pic alpin, ramassant quelque chiffon de papier qui peut-être vous rappelait l'ami absent!. . . . . .

... Je voudrais que vous pussiez me voir dans mon accoutrement de Bacwoodsman. Certes, ce n'est pas mal primitif. Voici comment on s'y prend. On a pour costume habituel une chemise de laine rouge, un pantalon de laine très grossier, de grandes bottes allant jusqu'aux genoux, et un chapeau gris garni d'un voile vert: ce dernier, non plus pour vous garantir contre la réverbération du soleil, mais contre les moucherons, qui sont bien autrement incommodes. On parcourt les

grandes distances en canot, chaque canot comptant deux géologues et quatre rameurs. Ces rameurs sont ou des Indiens, ou des métis; ceux de mon canot sont des Indiens pur sang, qui savent à peine quelques mots de français. La conséquence est que j'apprends l'indien, ce qui amuse considérablement ces bonnes gens. Je puis dire que j'ai fait leur conquête. Quand, après avoir été séparés quelques jours, je les rejoins, ils ne manquent pas de venir au devant de moi en criant: *Kaï-ha*, *kaï-ha Nicâ*, *bondjou*, *bondjou*, *Nicâ!* — *Nicâ* veut dire *ami*, *kaï-ha* signifie *voilà*, et *bondjou* est une altération du mot français *bonjour* emprunté aux Canadiens, les Indiens n'ayant pas de salut aussi court dans leur propre langue.

Quand on arrive à une station qui offre un abri suffisant pour le canot, on y laisse l'embarcation et le plus gros du bagage. Chacun prend deux Indiens avec lui qu'il charge de provisions pour plusieurs jours, ainsi que de couvertures et d'une tente. Chacun de ces gaillards porte ainsi de quatre-vingt à cent livres, et cela à travers les bois et, ce qui est pire, les marais, où à chaque pas on enfonce dans la boue jusqu'aux genoux. C'est la Compagnie de la baie d'Hudson qui les habitue à porter des charges pareilles. Le soir, on s'arrête ordinairement sur le bord de quelque rivière. La première chose qu'on fait, c'est d'allumer un *boucain*, c'est-à-dire un feu de bois vert pour chasser les moucherons. Les Indiens commencent aussitôt à faire la galette, une espèce de gâteau qu'on prépare dans des casseroles plates. Un morceau d'excellent jambon et une tasse de bon thé forment le souper. Après cela on allume sa pipe, on rédige ses notes, on achève quelquefois ses croquis, et l'on s'éclipse sous la tente, où l'on dort à merveille sur un lit de pousses de sapin, à moins toutefois qu'il n'y ait pas trop de moucherons.

Et maintenant, c'en est assez, *Nicâ!* E. Desor.

SUISSE.

Genève, octobre 1849. — Nos correspondans genevois ne nous ont pas envoyé, ce mois-ci, de chronique littéraire, absorbés qu'ils sont apparemment par la vivacité des discussions politiques auxquelles se livrent les partis qui divisent le peuple genevois. Nous aurions cependant aimé avoir leur avis, ou, comme qui dirait, le mot de la coulisse, sur les derniers actes tyranniques du dictateur genevois, sur les écrits de son intrépide antagoniste, M. Baumgartner, enfin sur les récens *Epanchemens d'un homme d'Etat*, spirituelle brochure qui est, paraît-il, entre les mains de tout le mende, et à laquelle il a déjà paru une *Réponse*, qui ne sera sans doute pas le dernier mot ou le dernier épanchement. A défaut du récit de ces luttes passionnées, qui

du reste ne sont guère du domaine de la *Revue Suisse*, nous allons nous-même écrire tant bien que mal une chronique littéraire, au moyen de quelques vers et de deux ou trois pages de prose dont nos collaborateurs genevois nous ont fait leur contingent mensuel.

Ronsard et Malherbe, tel est le titre d'une dissertation littéraire qu'un jeune professeur, M. Amiel, dont nous avons eu récemment l'occasion de constater l'heureux début ([1]), vient de placer en tête du programme de l'enseignement pour l'année scolaire des colléges de Genève. L'auteur a voulu fixer, dans un petit nombre de pages, le véritable rang que Ronsard doit occuper parmi les poètes, et son influence légitime sur la langue française. «Ronsard, dit notre auteur, » a épuisé dans tous leur enivrement et dans toute leur amertume » les deux coupes de la célébrité. Adoré, puis bafoué, porté en » triomphe, puis traîné aux gémonies, le *prince des poètes français*, » *l'Homère vendomois* a vu son nom, symbole, pendant cinquante an» nées, de majesté et de poésie, devenir plus tard un objet de risée » et un stigmate de mépris.» Et de nos jours, les mêmes jugemens contradictoires : d'un côté l'école romantique qui a tenté la réhabilitation de ce poète, de l'autre des arrêts littéraires comme celui de M. Nisard, qui le déclare un «Monstrueux édifice, pêle-mêle d'audace et d'impuissance, de stérilité et de facilité formidable, de paresse et de labeur.»

Nous ne pouvons suivre M. Amiel dans toutes les judicieuses considérations qui le guident au milieu de ce dédale d'opinions, et lui permettent de proposer aussi une solution du problème. Il y arrive en établissant un parallèle entre Malherbe et Ronsard, ou plutôt en les opposant l'un à l'autre, et conclut en disant que «Ronsard, en dépit » de ses excès, aurait pu conduire à une littérature plus nationale et » plus variée, tandis que Malherbe fit triompher une littérature de » cour, belle, mais abstraite et trop rigoureusement disciplinée.»

Nous regrettons de ne pouvoir citer davantage, pour donner à nos lecteurs une idée plus complète de ce travail. On ne saurait trop encourager nos jeunes littérateurs à consacrer leur temps à des écrits de ce genre, qui mettent leur talent aux prises avec les grands noms littéraires des siècles passés.

Après le poète du vieux temps, le poète du jour, paré de sa jeunesse et de sa lyre aux riches accords. C'est M. Marc Monnier, notre collaborateur et ami, dont nos lecteurs ont remarqué le charmant morceau intitulé *Alba stella*, publié dans notre précédente livraison. M. Monnier quitte Genève pour se rendre à Naples; il fécondera sans doute, sur cette terre aimée des poètes, un talent qui a déjà fait si souvent notre admiration. Nous nous consolerions difficilement de son départ s'il ne nous annonçait un prochain retour, et si nous n'avions

([1]) Voir le numéro d'août de cette année, p. 498.

foi dans la promesse qu'il nous a faite de rester, à Naples comme à Genève, un correspondant actif de la *Revue Suisse*. Voici les vers que M. Monnier adresse, au moment du départ, à Genève et à ses amis :

ADIEUX A GENÈVE.

O ma Genève ! ô ma ville chérie,
Toi dont l'Avril abrita mon printemps,
Mère adoptive et seconde patrie
Qui sous tes yeux vit fleurir mes vingt ans :
Nous nous quittons, mais dans un jour de fête :
Quand je te fuis, ton ciel est radieux ;
Tes verts tilleuls s'agitent sur ma tête :
En souriant tu reçois mes adieux.

Tu n'eus pour moi, belle et bonne Genève,
Qu'un vert ombrage où glissait mon chemin,
Des prés en fleurs où gambadait mon rêve,
De vrais amis qui me serraient la main,
De gais mentors qui menaient mon jeune âge,
De saints clochers qui me montraient les cieux,
Et pour me dire un heureux bon voyage,
En souriant tu reçois mes adieux !

Oui, tes enfants m'ont fait aimer le monde,
Ton souvenir va me suivre toujours ;
Je reviendrai sur ta rive féconde
Voir le soleil de mes premiers beaux jours.
A ses rayons il faut que je renaisse,
Et dans tes bras je veux fermer mes yeux,
Afin qu'un jour le ciel de ma jeunesse
Sourie encore à mes derniers adieux.

19 septembre 1849.

Ajoutons que M. Monnier ne nous a pas quittés sans laisser à la *Revue* une ample gerbe de poésies, dont nous comptons bien faire notre profit cet hiver.

M. Monnier parle dans ses *Adieux* à Genève des *gais mentors qui menaient son jeune âge*. Il a sans doute fait allusion, entr'autres, à M. Petitsenn, qui lui a voué une affection dont le jeune poète a su se rendre digne. Peu de mois se passent sans que nous puissions offrir à nos lecteurs quelques morceaux, prose ou vers, de l'auteur de la *Miliciade* et des *Bluettes et boutades* ; son esprit, toujours jeune et

plein de force, en dépit de l'âge et de la maladie, ne cesse d'ajouter de nouvelles richesses à son œuvre littéraire déjà si variée. Nous ne saurions mieux terminer qu'en reproduisant les vers et les boutades qu'il vient de nous envoyer, et qu'il appelle avec trop de modestie la *pite du malade.*

—

LA ROSE AU DÉSERT.

Quand les ans nous marquent des rides,
Sillons creusés par les douleurs,
Quand les printemps, pour nous arides,
Manquent de parfums et de fleurs,
Alors si l'on songe à cet âge
Où nos cœurs s'ouvraient à l'amour,
Où nous obtenions en partage
Tant de bonheur pour un seul jour,
Au désert c'est comme une rose
Que la mémoire a fait venir,
Et l'âme rêveuse s'y pose
Bercée au vent du souvenir

VERS COMPOSÉS POUR LE FRONTISPICE DE L'ALBUM D'UNE JEUNE DEMOISELLE.

Si de tes sentimens ce livre a le secret,
Si ton âme candide en cet album s'épanche,
De souvenirs heureux remplis chaque feuillet,
Et puisse le chagrin laisser sa page blanche!
Vieille, tu souriras à ton jeune destin
Lorsque de ton printemps tu verras les images;
De l'*Album* de sa vie en remontant les pages
On embaume le soir des parfums du matin.

J. PETITSENN.

Bluettes et Boutades.

— Des manières communes sont mises en relief par une toilette élégante, ainsi que des fautes d'orthographe par une belle écriture.

— L'ambitieux traite ses amis comme les bâtons d'une échelle, il s'y cramponne avec les mains pour monter, puis les foule aux pieds.

— L'envie, la calomnie et la méchanceté qui s'attachent à la vertu, sont la couronne d'épines dont le front du juste fit un diadème.

— Bien des gens nous ouvrent leur cœur pour arriver au nôtre, et ne nous font passer chez eux qu'afin d'entrer chez nous.

— Pendant nos plaisirs il faudrait pouvoir atteler au char des heures, les rosses qui le traînent durant nos souffrances.

— Pour s'enrichir, les gens qui ne font rien sont à deux de jeu avec ceux qui s'occupent de tout.

— Sur cent auditeurs d'un beau sermon, quatre-vingt-dix-neuf en font l'éloge, mais un seul *peut-être* en fait son profit.

— Dans certaines républiques ainsi que pour les cannes, ce sont les *pommeaux* qui occupent le haut bout.

— L'envie comme la flamme noircit tout ce qui plane au-dessus d'elle et qu'elle ne peut atteindre.

— Les esprits ordinaires forment la monnaie de la pièce d'or qu'un grand homme frappe à son effigie. J. Petitsenn.

BIBLIOGRAPHIE.

Programme général de mérite des élèves de l'école cantonale de Fribourg, pour l'année 1848-1849. Fribourg en Suisse, chez Schmid, imprimeur-libraire.

Depuis longtemps nous avions eu tant de tristes nouvelles de ce malheureux canton de Fribourg, où les dissentions politiques ont causé la ruine d'un si grand nombre de familles et provoqué la misère générale, qu'il nous est bien doux de recevoir aujourd'hui, comme un gage nouveau d'espérance, le compte-rendu général de la marche et des travaux de l'école cantonale. On sait que depuis près d'un an, M. Alex. Daguet, dont les lecteurs de la *Revue* connaissent la vaste érudition, est placé à la tête des Etudes dans le canton de Fribourg. Il ne fallait rien moins qu'un homme aussi éminent pour mener à bien une œuvre aussi difficile que celle d'organiser un grand établissement d'éducation, dans les circonstances défavorables où se trouve ce pays. — Il est intéressant de suivre, dans le discours que M. Daguet a prononcé à la fête scolaire du 22 août qui a terminé la première année d'existence de l'école cantonale, la manière suivie pour organiser tout un système d'études, et arriver au bout de peu de temps à un résultat pratique fort heureux. Nous engageons les personnes qui s'occupent de l'éducation, à lire le discours remarquable de M. Daguet, riche en observations de tout genre sur les méthodes d'enseignement, la discipline d'une vaste école et la coordination des études.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION DE LA RÉPUBLIQUE DE GENÈVE, par Albert Rilliet. — Genève, chez Gruaz, 1849.

L'auteur dit dans un court avant-propos: la Restauration de la Répu-

blique de Genève ne peut guère intéresser que des Genevois. Les lecteurs étrangers ne confirmeront pas ce jugement après avoir parcouru l'intéressant ouvrage de M. le professeur Rilliet; car, si le sujet de son livre n'est qu'un simple épisode dans l'histoire d'une mémorable époque, la grandeur des événements au milieu desquels s'accomplit le laborieux enfantement de la renaissance de Genève, la célébrité des hommes qui y concoururent, la manière pleine de conscience et de talent de l'écrivain, les documents variés où il a puisé, et, ainsi qu'il le dit lui-même, « les renseignements confidentiels et intimes » dont il a pu disposer, assurent à son beau travail une place honorable parmi les ouvrages qui attirent l'attention générale. Nous ne sommes donc pas surpris d'apprendre que le livre de M. Rilliet a été accueilli à Genève avec une grande faveur et nous serions étonnés qu'ailleurs il en fût autrement.

La restauration de Genève ne fut pas l'œuvre d'un jour. Elle commença, se poursuivit et s'acheva au milieu de difficultés et de complications nombreuses, dans le cours des années 1814 et 1815. La persistance du sentiment national, le patriotisme et l'habileté des hommes d'Etat genevois, secondés par les circonstances générales et les nécessités politiques, finirent par triompher de tous les obstacles. Pendant les années de sa réunion à la France, malgré la durée et les progrès extérieurs de la puissance impériale, Genève n'avait pas perdu le désir et l'espoir de son affranchissement. Déjà en 1802, lors du Traité d'Amiens, des tentatives furent faites dans ce but. A l'intérieur, les traditions genevoises étaient respectées. On y maintenait précieusement tout ce qui pouvait rappeler et fortifier le souvenir de l'ancienne nationalité. Des citoyens éminents y travaillaient avec soin, en même temps qu'ils étudiaient attentivement la marche des événements. C'est ainsi que les éléments essentiels de la restauration de la république se conservaient pour le moment solennel où les circonstances extérieures en permettraient l'entreprise. Ce fut dans les derniers mois de 1813, après les revers de Napoléon, la Déclaration de Francfort et à l'approche des Alliés.

Nous n'avons pas à suivre ici dans leurs développements successifs les phases diverses de cette œuvre de patriotisme et d'indépendance. Nous nous contentons de signaler à l'attention du public éclairé les belles pages du livre de M. Rilliet où il retrace les premiers efforts et les premiers succès, le concours que la nation, à-peu-près unanime, prête dès l'entrée à ses chefs et à ses ambassadeurs, l'histoire de la Constitution genevoise de 1814, l'aggrégation de Genève à la Confédération, la tiédeur et la lenteur de la Diète helvétique et des cantons à y souscrire et l'entraînement des Genevois vers la Suisse. Le chapitre intitulé : *Genève au Congrès de Vienne* sera lu dans son ensemble avec un vif intérêt.

Les travaux des envoyés de Genève auprès des monarques alliés et de leurs ambassadeurs, à Bâle, à Vienne, à Paris, à Turin, comme à Zurich auprès de la Diète, remplissent une grande et importante partie de l'écrit de M. Rilliet. L'auteur raconte les débats et les combinaisons de la grande

politique avec une clarté, une fermeté, une abondance de détails qui font de cette partie du livre une lecture facile et presque piquante. Il y a même là toute une *biographie diplomatique* très-attachante, qui peut se suivre d'un bout à l'autre de l'ouvrage, celle de M. Pictet de Rochemont, l'homme le plus marquant parmi les restaurateurs de la République, le « diplomate philosophe » selon l'expression de M. Rilliet lui-même.

Des pièces justificatives nombreuses terminent ce remarquable ouvrage.

DIALOGUES ENTRE UNE MÈRE ET SON FILS SUR L'AME. Traduction libre de l'anglais. — Neuchâtel, 1849, un vol. in-12 de 124 pages, prix 1 fr. — Se vend à Neuchâtel, chez J.-P. Michaud et les autres libraires; à Lausanne, chez Georges Bridel; Genève, chez Cherbuliez et Mme veuve Béroud.

Quelle est la mère de famille, quel est l'instituteur qui n'ont éprouvé maintes fois une grande difficulté à présenter aux enfants, d'une manière claire et simple, des idées abstraites sur l'âme et ses facultés? Il est un âge où l'enfant, même le mieux doué, semble incapable de saisir la différence capitale qui existe entre le monde physique et le monde moral, entre l'âme et le corps, l'esprit et la matière. Cependant il est d'une haute importance de lui faire comprendre de bonne heure tout le prix de son âme immatérielle; en inculquant dans un jeune esprit des idées justes et chrétiennes avant tout, sur ces questions vitales, l'enfant, à mesure qu'il grandit, saura certainement discerner toujours mieux le bien du mal, le juste de l'injuste, en rattachant instinctivement les événemens qui passent sous ses yeux, ou ceux dont il est acteur, aux principes fondamentaux de la supériorité de l'âme sur le corps, de ses devoirs moraux, du véritable bonheur en Dieu, de la vie éternelle enfin.

Le petit livre qui nous a inspiré ces réflexions nous paraît éminemment propre à faciliter aux pères, aux mères de famille, aux instituteurs, l'enseignement des hautes vérités, desquelles dépendent le salut de l'âme. Dans une série de dialogues du style le plus simple, l'auteur parvient à faire comprendre à l'enfant, d'abord des idées faciles à saisir sur l'esprit, sur l'entendement, puis celles plus relevées sur l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, ses relations avec Dieu et la vie future. De la sorte cet ouvrage peut devenir un guide excellent, qui sera souvent aussi utile au maître qu'à l'élève. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à faire, dans l'occasion, sur de jeunes cœurs, l'essai de ces *Dialogues*, qui ont depuis longtemps trouvé en Angleterre le meilleur accueil.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

LETTRES ÉCRITES D'AMÉRIQUE.[1]

L'AMÉRIQUE ET LES AMÉRICAINS.

Coup-d'œil à vol d'oiseau.

IV

Origine et jours de gloire. — Traits de caractère. — Langage et prononciation. — Orgueil national. — Prévision des jouissances intellectuelles. — Une scène à bord d'un steamer. — Aptitudes pratiques de l'Américain. — Indolence et énergie.

Juger un peuple sans connaître son histoire, c'est juger un individu sans tenir compte de sa naissance, de son éducation, de ses antécédents. Pour tout être vivant et raisonnable, que ce soit un être complexe ou un être isolé, le présent n'est qu'un pas de plus dans la route du passé. L'histoire de l'Amérique est toute nouvelle, et le peuple américain touche encore à son berceau. Mais les premiers jours de la vie de ce peuple sont une véritable épopée, et ses premiers actes sont si grands et si nobles, qu'aucune nation, peut-être, n'eût jamais le droit de se présenter au monde avec un si juste orgueil, appuyée sur des antécédents plus illustres, et conduite par des hommes dont le nom mérite à plus de titres le respect et l'admiration de la postérité. La lutte avec les peuples sauvages pour la conquête du sol; un combat de géants contre une nation étrangère pour la conquête de l'indépendance; la valeur indomptable, l'austère vertu, le stoïque désintéressement des martyrs et des héros de sa liberté: voilà toute son histoire. Et si l'on en suit le développement pas à pas, si l'on étudie l'un après l'autre les détails de ce magnifique tableau, on n'y trouve pas une tache, pas un de ces actes qui flétrissent une nation, et sur lequel la mémoire ne s'arrête qu'avec honte et avec crainte, puisque, pour les peuples comme pour les individus, toute faute amène sa rétribution et son châtiment. — Il est vrai, le peuple américain a dépossédé les premiers habitans; il a chassé ou détruit ces hordes sauvages qui, constamment en guerre les unes avec les autres, erraient depuis des siècles sous les vastes forêts, avec les mêmes droits et les mêmes besoins que ceux des animaux sauvages qui servaient à leur nourriture.

(1) Voir la première Lettre, livraison de Mai de cette année, page 229.

Il a détruit ces races primitives, immuables comme toute race condamnée à la destruction, et qui, pour toute histoire et pour toute leçon, ne laissaient à leurs descendants que les chevelures scalpées de leurs ennemis et les peaux des ours, des daims et des buflalos. Mais Dieu ne semble-t-il pas avoir dit au peuple américain, ce qu'il disait aux Israélites dans le désert : « Voilà le pays de Canaan que je vous ai donné » pour héritage, chassez devant vous tous les habitants de ce pays et » brisez toutes leurs figures et leur idoles, et rendez-vous maîtres » du pays et y habitez, car je vous l'ai donné tout entier pour le posséder. — Il est vrai encore, la nation américaine s'est soulevée contre une domination étrangère; elle s'est révoltée contre des lois et des ordonnances tyranniques qui lui venaient de la première patrie, d'au-delà des mers. Mais la Providence lui montrait du doigt une route nouvelle sur une terre nouvelle, qui ne devait être la propriété d'aucun des vieux peuples de la vieille Europe, mais qui deviendrait un refuge pour les souffrances, les oppressions, les douleurs et les misères du monde entier. Et s'il est vrai que maintenant déjà les passions politiques fouillent la cendre de ces héros qui ont été les premiers conducteurs de ce peuple; si l'Amérique n'a pas encore un seul de ces grands hommes dont les actes ne soient exposés au blâme, à la dérision, aux injures des innombrables journaux qui seuls jusqu'à présent sont sa littérature et son histoire, un jour viendra où ces passions du moment tomberont comme la poussière soulevée par le vent de l'orage, et laisseront à découvert ces nobles et grandes figures qui ont vieilli sur le berceau du peuple; un jour où les noms des Whasington, des Franklin, des Scott, des Jackson, des Taylor et de tant d'autres, resplendiront sur les monuments de la patrie, et seront prononcés avec respect par les hommes de tous les partis.

Bien que le peuple américain ait son unité, son existence à lui, une nationalité bien distincte, il faut chercher les premiers éléments de cette existence dans les races dont il se compose et dans l'histoire même de son établissement. Avant tout il est Anglais. Il a pris à l'Angleterre sa langue, l'instinct commercial, industriel et mécanique; la sévérité des formes individuelles et publiques, l'orgueil national et l'égoïsme. Naturellement aussi, il a pris aux races dépossédées, non pas le sol seulement, mais ce qu'il trouvait en elles d'utile et de bon pour les combattre et pour les détruire: le calme de la réflexion, la lenteur de la décision, l'extérieur sérieux et vague qui cache une curiosité d'enfant sous les formes de la plus parfaite indifférence: la dissimulation et la ruse en un mot, en échange, pour ainsi dire, des boissons spiritueuses et des armes à feu qu'il leur livrait. Ces caractères essentiels sont les plus frappants, ceux que s'approprient d'ordinaire les nombreux représentants des peuples étrangers qui se mêlent à lui, et qui lui impriment en retour quelques-unes des allures de la vieille Europe et lui apportent plus souvent ses vices que ses vertus.

Le peuple américain à tiré des circonstances de son établissement des caractères bien tranchés, quoique moins généralement reconnaissables. Une lutte longue, opiniâtre et sanglante, une lutte dont les résultats ont de beaucoup dépassé son attente, a développé en lui ce patriotisme ardent qui, comme l'amour d'une mère, se fortifie par les sacrifices même et les souffrances qu'il impose. Il a fallu cette lutte contre l'oppression et les exigences de la mère-patrie, pour briser à jamais ce lien de famille qui attachait l'Amérique à l'Angleterre, et faire jaillir cette haine fraternelle, si je puis ainsi dire, la plus irréconciliable et la plus féconde des haines. C'est aussi cette lutte longue et acharnée de tout un peuple, lutte contre les rudes nécessités de la vie dans la solitude des forêts qu'il a défrichées, pour y planter ses huttes et ses villes, lutte contre les Indiens, dont le tomahwak était à chaque instant levé sur sa tête ; lutte contre l'Anglais qu'il fallait repousser du pays et des frontières ; c'est cette lutte encore qui a donné au peuple américain l'esprit de persévérance à l'encontre des obstacles, l'inébranlable volonté qui se roidit en proportion des dangers du combat, et ne se trouve sans forces que devant le succès. — Enfin, de la nature même des institutions purement démocratiques, surgissent nécessairement d'autres caractères encore plus difficiles à étudier pour l'Européen. L'égalité absolue, non pas de droit mais de fait, un nivellement de toutes les individualités sociales dont rien n'est excepté, ni les fortunes, ni les intelligences, ni les distinctions politiques ou militaires, ni même les grands talents et les grands services rendus à la patrie ; une profonde indifférence pour tout ce qui ne tient pas directement au bien-être matériel ; la facilité d'abandonner une position acquise pour entreprendre une nouvelle carrière, puisque sous un gouvernement qui change à chaque instant, rien n'est fixe et rien n'est assuré. Et dans un grand peuple, peuple riche et puissant en tant de choses, l'insuffisance et les défauts de tout ce qui tient aux détails de l'administration, un laisser-aller de toutes choses, une indécision qui annonce un peuple encore enfant, chancelant sur ses premiers pas, dont les inspirations du moment dirigent les actes, où tout est chaque jour remis en question, qui enfin ne comprend encore ni la raison ni le but de son existence, parce que la raison politique comme la philosophie de l'histoire n'est que l'expérience d'une vie plus ou moins longue. Telles sont quelques-unes des grandes lignes qu'il faut nécessairement colorer un peu pour que le tableau soit compréhensible et vivant.

La langue, en Amérique, est essentiellement l'anglais, un anglais assez pur, mais qui déjà par quelques excentricités de littérature et par une foule d'expressions nouvelles tend à se séparer du langage primitif. Ainsi on trouve maintenant des dictionnaires américains où le véritable anglais est modifié, pour ne pas dire défiguré autant par les mots que par la prononciation, et cela au plus haut degré possible.

Cette modification du langage provient nécessairement de la différence des lieux et des mœurs, mais surtout du mélange constant d'individus étrangers qui, de tous les coins du globe, viennent se fixer en Amérique. Ceci ne veut pas dire que l'Américain soit disposé à céder la moindre part de son originalité, pour accepter ou avoir l'air d'accepter une influence étrangère. En effet, malgré les rapports journaliers qu'il est forcé d'avoir avec les Allemands et les Français, il est fort rare qu'un Yankess veuille faire usage d'un autre langage que du sien, ou en apprenne un autre. Et si l'on trouve dans plusieurs villes des populations si diversement aglomérées, qu'il y ait par exemple des quartiers allemands et des quartiers français, des temples, des écoles et des journaux pour ces deux langues, il n'en est pas moins vrai que tout étranger, en arrivant en Amérique, est forcé de se mettre à l'étude de l'anglais, parce qu'il ne peut avoir aucun rapport avec les indigènes sans posséder cette langue. Ainsi les traces de la primitive nationalité disparaissent rapidement, et il est fort rare que des enfants nés en Amérique parlent autre chose que l'anglais. Il semble que chacun, ici, ait hâte d'effacer les preuves d'une origine sur laquelle plane, je ne dis pas le mépris, mais le dédain de tous les vrais Yankess. En effet, comme l'Anglais, l'Américain n'a aucune idée d'une supériorité quelconque en dehors de lui. Hors des Etat-Unis, il n'y a plus rien de beau, de grand, de valable, rien qui mérite le regard et qui soit digne d'être connu ou étudié. Un voyage en Europe, s'il n'y est forcé par son commerce, est pour lui une absurdité, et il ne serait pas loin d'admettre qu'en fait de continent, Dieu a créé l'Amérique et s'est reposé ensuite. Une classe d'Américains fort peu nombreuse commence à se dépouiller de ce préjugé patriotique; c'est celle des hommes lettrés ou distingués par de bonnes études scientifiques, et qui sont ainsi forcément frappés des rayons lumineux qui arrivent d'Europe. C'est une classe privilégée, qui suit, étudie et s'approprie autant que possible les nouveaux éléments qui surgissent dans la civilisation du vieux continent, et qui prête une oreille constamment attentive pour recueillir les mots flatteurs et encourageants que lui envoient nos universités ou nos sociétés savantes.

Ces considérations expliquent l'extrême bienveillance avec laquelle les hommes de réputation européenne sont accueillis en Amérique. Il y a d'ailleurs dans ce peuple encore jeune, dont toute l'éducation est dirigée vers ce qu'exigent les besoins matériels de la vie, un instinct réel pour les richesses intellectuelles qu'il ne possède pas encore. C'est une espèce de prévision de ces sens qui ne sont pas encore éveillés en lui et qui, comme cela arrive chez un aveugle, lui fait admirer et envier une faculté qu'il n'a ni la force ni le pouvoir d'acquérir, et dont il ignore l'usage réel. C'est ainsi qu'il est tout-à-fait inutile de chercher à faire comprendre au vrai Yankess qu'il y a de ces travaux d'intelligence qui remplissent de bonheur une vie toute entière sans

rapporter un morceau de pain, une maison bien bâtie ou un bon cheval à celui qui s'y livre. Le *of what use?* (à quoi cela sert-il, qu'est-ce que cela rapporte?) est non-seulement le cachet de sa pensée intime, mais se trouve constamment dans sa bouche. Au mois de novembre dernier, je m'en allais de Buffalo à Sandusky, d'un des bouts du lac Erié à l'autre, par un de ces grands bateaux à vapeur où l'on entasse les passagers par centaines. Le temps était mauvais, le vent contraire soufflait fort, et la vapeur avait beau faire et siffler à l'encontre, le steamer, battu par une foule de grosses vagues qui s'élançaient contre sa proue avec une incessante tenacité, n'avançait pas du tout. Le capitaine fut donc forcé de chercher refuge dans un petit port voisin. Il y avait là deux ou trois magasins, une petite rivière, un grand marais, et derrière une immense forêt dépouillée de ses feuilles, et qui présentait toutes les allures d'une forêt vierge. La tentation était trop forte, et malgré la neige et le vent, les représentations du capitaine, qui ne comprenait rien à mes goûts de vagabondage, je m'élançai dans le canot du steamer, et un mousse me débarqua à terre. C'était le matin, et c'est vers trois heures de l'après-midi seulement que revenant de ma promenade, je hélais le canot pour traverser la rivière. Cette fois, tout le steamer était en émoi. Un passager qui sort le matin, passe la journée dans la forêt, oublie de dîner, et porte sur le dos une espèce de caisse de forme toute anormale et bizarre, que peut être un tel individu?.... Les plus habiles me prenaient pour un arpenteur juré, mais dans l'opinion de la majorité, je n'étais pas autre chose qu'un pauvre fou. La curiosité et l'étonnement n'étaient cependant pas à leur maximum. Quand j'ouvris ma boite et mon paquet de papier gris, et que là, sérieusement et sans rire, je me mis à éplucher quelques brins de mousses et de lichens et à les étendre soigneusement comme des échantillons de précieuses dentelles, tous les passagers, hommes, femmes, enfants, se groupèrent autour de moi avec une stupéfaction si grotesque, que je n'osais lever les yeux de crainte d'éclater de rire au nez de tous ces braves gens, ce qui eût été pour le moins malhonnête. Personne ne m'adressait la parole, car depuis trois jours que nous naviguions, j'étais connu des voyageurs comme un étranger sourd, qui ne parlait et n'entendait qu'au crayon, mais les observations allaient leur train, et bientôt un des plus hardis me glissa un petit billet que j'attendais, et dont je connaissais déjà d'avance le contenu : *of what use?* Mes explications scientifiques, *musée*, *collections*, *étude de la nature*, furent reçues avec déférence sans être comprises le moins du monde; car après une nouvelle consultation entre les intéressés, un nouveau billet : *of what use?* tomba sur mon papier. Et ainsi de suite après tous les éclaircissements par lesquels j'essayais de défendre ma raison contre leur incrédulité, jusqu'à ce que, de guerre lasse, je parlai de médecine, de plantes employées en pharmacie, et alors chacun crut comprendre et chacun me tourna le

dos. Car c'est là aussi un trait frappant du caractère des Yankess, qu'une fois sa curiosité d'enfant satisfaite, même au prix des plus indiscrètes et des plus pressantes questions, il vous tourne le dos et rentre dans une indifférence aussi profonde que s'il ne vous avait jamais adressé la parole. Dans le cas présent, on me prenait pour un marchand herboriste, un fabricant de thé suisse. A la bonne heure! C'est un métier avouable; mais un botaniste, un géologue, un naturaliste! un homme qui travaille à une chose qui ne rapporte rien, c'est un être *inexistable.* Autant aurait-il valu leur parler d'un Palæotherium, d'un Chæropotame ou de tel autre animal antédiluvien! L'embarras de ma position ici n'était que plaisant, mais on verra quelqu'autre part qu'il n'en a pas toujours été ainsi, et que dans le Kentucky, j'ai failli être assommé comme un embaucheur d'esclaves, à cause de l'impossibilité où j'étais de donner raison suffisante de mes excursions solitaires dans les bois.

Cependant deux ou trois des passagers m'étaient restés, et ma boîte une fois vidée, la conversation explicative reprit son cours. L'un d'eux, bon vieillard du Mississipi, résumait ainsi mes idées : « Nous entassons des sommes d'argent et des dolars qui souvent ne nous servent à rien; vous faites des collections de plantes qui vous amusent et vous donnent un peu de bonheur dans ce monde; c'est là une richesse comme une autre.» Le second admettait que sans des curieux de mon espèce, on n'aurait pas connu les bonnes plantes et on n'aurait pas même cultivé des choux et des carottes; le troisième enfin comprenait qu'on peut causer avec Dieu par ses œuvres, qui sont le langage du Créateur, et que pour un sourd de ma force, la conversation devait être assez agréable. C'est, comme je l'ai dit, un instinct d'un sens inconnu qui se développera peu à peu et produira des fruits dans l'avenir.

Mais si l'Américain ne connaît rien aux sciences naturelles dans leur synthèse et leur ensemble; s'il n'a ni musées, ni jardins botaniques, ni sociétés scientifiques et universités célèbres, s'il n'a pas le moindre instinct pour les arts, et si les grandes lignes de l'architecture lui sont tout aussi inconnues que les grands chefs-d'œuvre de la peinture, en échange il excelle dans la facilité de trouver et d'appliquer le côté pratique d'une idée, et il sait mieux qu'aucun peuple du monde le parti qu'on peut tirer de la géologie pour les mines, de la zoologie et de la botanique pour l'agriculture et l'éducation des bestiaux, de l'architecture pour se construire à lui seul une maison commode au milieu des bois, du dessin pour représenter les proportions et les formes des machines les plus compliquées. Tout ce qui rend la main-d'œuvre facile, tout ce qui accomplit un travail avec plus de commodité et d'économie, il l'invente ou l'imite et le perfectionne. Cet instinct mécanique est-il un reste de son origine anglaise ou, comme il arrive souvent dans l'apparition de certaines facultés,

est-il le résultat d'un défaut, d'un vice physique contre lequel il est forcé de lutter. Car le Yankess est essentiellement paresseux ; il a horreur du mouvement ; non pas d'un changement de place auquel il ne participe que d'une manière passive, mais de tout travail où les membres sont forcément mis en activité. Le climat est sans doute une cause de cette indolence générale. Tantôt des chaleurs èxcessives clouent l'habitant des villes immobile à la porte de son logis ; tantôt un froid insupportable le fixe auprès de son poêle de fer chauffé au rouge. Travaillé d'un autre côté par les besoins de sa *nature commerçante*, jeté au milieu d'une immense contrée peu peuplée, et obligé de suffire à toutes les nécessités d'une civilisation avancée, il a d'abord abandonné l'usage de ses jambes pour se servir du cheval, puis il s'est construit à bon marché des chemins de fer et des steamers immenses. Ainsi, jamais une course ou une promenade à pied, jamais un mouvement qui ne soit absolument nécessaire, rien de cette vivacité européenne qui jette le peuple sur les routes, dans les campagnes, aux places publiques, et le fait courir pour le plaisir de se remuer. L'Américain a fait de même pour économiser le travail des mains. Les fabriques sont admirables par la multiplicité d'engrenages, de leviers et d'engins qui aident à l'ouvrier et souvent le remplacent. Les scies, les haches, les presses, les rabots, les soufflets et les marteaux des moindres forges, tout se meut à la vapeur ; l'homme est là comme agent secondaire, comme amateur ; il regarde et dirige. Dans l'agriculture aussi, l'ouvrage le plus pénible a été mis de côté ou changé. Les bestiaux sont abandonnés à eux-mêmes et sans étables, et les vaches viennent devant la porte se faire traire quand elles veulent. Dans les fermes bien organisées seulement, un domestique, toujours à cheval, les conduit au pâturage et les ramène. Les engrais sont abolis ; les serclages, les semis et les récoltes se font par des machines et des chevaux. Chaque ferme a un battoir mécanique qu'on traîne sur les champs là où les blés sont entassés. Et si, comme on le dit, on vient d'inventer un défricheur mécanique qui arrache les arbres, les coupe, les brûle et laboure le sol au moyen de la vapeur, le Yankess n'aura plus qu'à se livrer à sa passion dominante et à s'endormir au soleil.

Si l'on ne savait rien des luttes que l'Américain a eues à soutenir pour son établissement, on comprendrait difficilement comment, en opposition à l'excessif amour du bien-être matériel, du confortable et du repos, on trouve en lui une ardeur, un courage et une persévérance extraordinaires, vertus dont il a donné et donne encore tous les jours des preuves que l'histoire raconte avec étonnement. Quel caractère d'homme fut jamais plus hardi, plus fier, plus puissant et plus original en même temps que celui de ces intrépides pionniers de l'Ouest, qui luttaient jadis et luttent encore avec une énergie surhumaine contre la furie de leurs sauvages ennemis, contre les privations de la solitude,

contre tous les obstacles d'une contrée inconnue et déserte, pour planter un pas plus avant le drapeau de la civilisation. Partout, dans les contrées que je parcours maintenant, dans l'Ohio, dans l'Indiana, dans le Mississipi, le Missouri et le Wisconsin, on rencontre de ces hommes au regard calme et énergique, au corps robuste et aux mains calleuses, qui non-seulement se souviennent d'avoir vu, enfants, leurs huttes attaquées par les sauvages, mais qui eux-mêmes ont appris l'usage de la carabine en résistant aux agressions des peaux-rouges. Partout encore on entend raconter par des témoins oculaires et jadis actifs, les épisodes de cette dernière guerre contre l'Angleterre, lutte de trois années consécutives, qui peu-à-peu avait entraîné tout le peuple américain dans les camps, et qui au moment du danger avait produit des milices capables de résister aux vieilles brigades anglaises, dressées aux combats dans les champs de bataille de l'Europe, et des héros devant qui les Ross, les Packenham, les Prévost, les Cochrane et tant d'autres illustres généraux d'Angleterre avaient été forcés de se courber et de se retirer vaincus. Et tel est encore, même dans les détails journaliers de sa vie intérieure, ce grand peuple à la nature vigoureuse et encore un peu sauvage. Semblable à un Robinson multiple, perdu au milieu d'une île immense, il passe une partie de son temps à dormir à l'ombre de ses vastes forêts. Mais pour tout besoin ressenti, devant tout obstacle imprévu, il se lève, se roidit, trouve des forces et de l'énergie dans son courage et son génie inventif, et une fois le danger passé, ou les obstacles surmontés, il se rendort avec l'insouciance et l'instinct du pouvoir.

V

Un épisode de la vie des pionniers. — Les sauvages et leurs mœurs. — Rudesse extérieure de l'Américain. — Sa bienveillance ; traits de dévouement. — Habitudes domestiques du Yankess. — Respect pour le culte et la religion. — Athées et rénovateurs sociaux convertis dans la solitude.

Dans une de mes promenades botaniques autour de Colombus [1] je rencontrai un jour un vieux chasseur assis sur un tronc d'arbre et pa-

[1] Colombus est la capitale de l'Ohio, une des plus vastes et des plus fertiles contrées de l'Amérique, laquelle s'étend du lac Erié à l'Ohio sur une largeur de 210 milles, et de l'est à l'ouest sur une longueur de 200 milles. Cet état au commencement du siècle, à l'exception de quelques peuplades sauvages, n'avait encore que cinq mille habitants, chasseurs et pionniers. Maintenant la population s'élève à plus de deux millions, et la récolte du blé seulement qui ne fait guère qu'un quart des produits du sol, s'élève à vingt millions de boisseaux (le boisseau pèse 50 livres). — Dans la suite de ces lettres j'aurai à rapporter une foule d'anecdotes et d'incidents curieux et remarquables. Je dois affirmer une fois pour toutes que tous les faits, tous les événements que je raconte sont vrais jusque dans les plus petits détails, et que la forme du langage est la seule chose qui m'appartienne.

raissant épier quelques innocents écureuils. Mon compagnon lui serra la main, je lui laissai également secouer mon poignet, comme c'est d'usage dans toute salutation américaine; et après quelques paroles échangées, chacun de nous poursuivit sa chasse, lui à ses écureuils, nous à nos plantes. L'extérieur de ce chasseur m'avait frappé; son corps de six pieds de haut était à peine voûté; son visage avait la teinte bistre d'un parchemin du moyen-âge; ces yeux gris étaient bordés de courtes rides dans tout leur contour, et l'ensemble de sa physionomie sévère n'avait ni à notre approche ni à notre départ subi le moindre changement. « C'est Samuel Davis, un des premiers habitants de notre riche Ohio, me dit mon compagnon; nous en avons beaucoup encore de son âge et même de plus vieux que lui; mais il est d'une race qui s'éteint, et qui, comme les buffalos, s'enfonce chaque jour davantage vers les solitudes de l'Ouest. Vous trouverez quelques bribes de son histoire dans les collections de la société historique. Davis aime à raconter, et c'est un homme sévérement religieux; il ne sort pas de sa bouche un seul mot qui ne soit l'exacte vrrité.» — Comme peinture de mœurs, je traduis un seul épisode de cette biographie.

« Vers l'automne de 1802 (c'est Davis qui raconte) ayant été déchargé de ma tâche de surveillant, je résolus avec William Campbell, d'employer notre hiver à chasser le long du Bigsandy (rivière); et pour cela nous préparâmes nos piéges et nos munitions. Une fois en route, tout alla bien d'abord; il y avait des loutres et des castors en quantité: l'ouvrage ne manquait pas. Mais il fallait être sur ses gardes, et quand même nous n'apercevions aucune tráce d'Indiens, nous savions qu'ils n'étaient pas loin, et nous tenions naturellement à nos scalpes. Aussi prenions-nous toutes les précautions d'usage dans ces temps-là, et nous ne quittions pas le canot sans l'enfoncer dans l'eau profonde ou le cacher dans les broussailles. Nous passions la nuit toujours loin du bord de la rivière, et on se gardait d'allumer du feu. Dans ces temps-là les hommes savaient dormir partout; aujourd'hui nous attrappons un frisson quand une fenêtre ferme mal. L'hiver devenait rude, et pour nous, et pour la rivière qui commençait à geler; il fallut se rapprocher de l'Ohio, et nous redescendîmes le fleuve en continuant notre chasse. Il y avait quelques jours déjà que nous avions rebroussé chemin, quand, un soir, nous trouvons une belle petite île avec des traces de castor. Nous tendons nos piéges, nous cachons le canot, et avec la certitude que personne ne peut nous découvrir dans cette île et au fond des broussailles, qui s'élevaient autour de nous comme un mur, j'allume un peu de feu pour cuire le souper; puis nous nous endormons tous les deux sans l'éteindre. Il pouvait être à-peu-près jour quand je suis tout-à-coup réveillé par un *Hup! Hup! debout!* prononcé en mauvais anglais! En ouvrant les yeux, je me trouve moi et mon compagnon entouré d'un grand nombre d'Indiens.

J'en avais deux penchés sur moi le tomahwack levé et tout prêts à m'assommer. Résister dans une semblable position c'eût été perdre la vie pour rien. Nous nous rendîmes donc prisonniers. Nous avions affaire à un parti de guerriers indiens: une cinquantaine environ. Ils revenaient de Virginie où ils avaient inutilement attaqué une station de Blancs; on leur avait tué quelques hommes, et ils n'étaient guère de belle humeur. En descendant la rivière dans leurs canots, ils avaient vu la lueur de notre feu, et comme je vous l'ai dit, nous étions pris. — D'abord on nous attacha solidement, on nous mit dans notre canot pour descendre la rivière de compagnie, et les peaux-rouges se partagèrent les produits de notre chasse avec de grandes démonstrations de joie. Nos carabines et nos piéges furent aussi mis à part, comme butins conquis, et en route! Le lendemain nous atteignîmes l'Ohio. On passa à l'autre bord les prisonniers et les blessés, qu'on laissa avec un garde; et comme les Indiens avaient bon nombre de chevaux qu'ils avaient fait suivre le long de la rivière pendant que nous naviguions au milieu, ils retournèrent sur l'autre rive pour faire passer les chevaux à la nage. Mais il faisait extrêmement froid, et ausitôt que les chevaux étaient à l'eau et commençaient à nager, ils tournaient la tête et revenaient au rivage. Tout cela donnait beaucoup à faire aux sauvages, et notre garde, se préoccupant beaucoup plus des chevaux que de nous, suivait tous les détails de l'affaire, et pendant un moment s'éloigna de nous à plus de soixante pas pour regarder plus à l'aise. Nous étions Campbell et moi, tout près d'un arbre où les sauvages avaient appuyé leurs armes, et rien n'était plus facile, avec un peu de courage et de tête, que de sauter sur un tomahwack, de tuer le garde et de s'enfuir dans les bois. Je le proposai à voix basse à Campbell, mais il trouvait la chose trop périlleuse: si nous manquions notre coup, nous étions morts! Hélas! on a toujours des raisons à opposer quand on a peur. Pendant que je pressais Campbell, notre peau-rouge revint à son poste, et adieu! Ah! si j'avais eu seulement avec moi Duncan ou M'Arthur ou Beasly, quel beau tour nous aurions joué aux Sauvages. Nous aurions tué le garde avec une douzaine de Sauvages blessés que les Indiens ramenaient avec eux, et nous aurions pris ou brisé toutes leurs armes. A la fin les Indiens firent passer leurs chevaux, détruisirent leurs canots, et firent route vers leur pays, d'abord dans la direction du Sandusky.

« La troupe était commandée par un chef Shawnée, qui se donnait le nom de capitaine Charles Wilkey, et qui était réellement bon et humain avec nous. Comme il y avait des blessés et du bagage, et que le chemin n'était pas frayé, nous ne faisions guère plus d'une douzaine de milles par jour: nous avancions pourtant, et comme je savais bien que les Indiens brûlaient à petit feu un bon nombre de leurs prisonniers, ou les torturaient de toute manière, j'étais résolu à m'enfuir à la première occasion, quelque faibles que parussent les chances d'é-

chapper. J'avais bonne espérance d'ailleurs, car sans être fameux théologien, je sais qu'il y a une Providence qui habite aussi bien les bois que le Ciel. J'ai toujours prié Dieu, et je n'ai jamais eu dans ce monde grande confiance à autre chose qu'en lui. — Ces Shawnées nous attachaient la nuit de manière à rendre la fuite difficile. Ils liaient autour de nos reins une longue courroie de cuir de buffalos, et chaque bout de la dite courroie était fixé aussi autour du corps d'un Indien. Il fallait dormir ainsi, et il n'y avait pas moyen, une fois étendu, de se tourner d'un côté ou de l'autre sans faire tourner avec soi un Peau-rouge. Puis il fallait rester étendu jusqu'à ce qu'il plût aux gardiens de se lever, car pour peu que nous fissions mine de bouger un membre, ces messieurs nous tranquillisaient à coups de poing. Comme la compagnie était fort nombreuse et bien armée, le jour nous restions sans liens, mais nous étions avertis qu'à la moindre tentative de fuite, nous serions tués comme des chiens.

» Un matin, comme le jour allait paraître, et que j'étais dans cette incommode situation entre mes deux Indiens, je me mis à en tirailler un, en lui faisant signe de me délier. Le Shawnée lève la tête, et trouvant qu'il est encore sombre, que personne n'est levé et qu'il n'y a pas de feu, m'applique un solide coup de poing dans l'estomac et se rendort. Pour moi, je ne dormais pas; j'avais toujours devant les yeux des tas de fascines, et dans la nuit j'étais souvent réveillé, rêvant qu'on me brûlait à petit feu. Si cet état avait duré, j'en serais devenu fou. Le jour commençant à poindre, je secouai l'autre Indien, en lui faisant comprendre que la courroie me blessait, et que je voulais me lever. L'Indien voyant ses compagnons auprès du feu me détache, et me voilà cherchant à percer l'obscurité pour découvrir de quel côté il serait le meilleur et le plus sûr de m'enfuir. Les Peaux-rouges étaient là tout-autour; en avant il y avait une troupe autour d'un feu: derrière moi les armes, les carabines surtout appuyées contre un long support qu'ils avaient construit la veille; des deux côtés des chevaux et des bagages à travers lesquels je ne pouvais sauter. La seule chance d'échapper était donc de me précipiter à travers le groupe, de bousculer quelques guerriers et de m'élancer dans les bois. Car alors il fallait, pour me tirer des coups de fusil, que les Indiens retournassent une trentaine de pas en arrière vers leurs carabines; ou s'ils me poursuivaient sans armes, j'avais d'aussi bons jarrets et une aussi bonne poitrine qu'aucun d'eux. Ces réflexions et ces observations ne m'avaient par pris une seconde. A dix pas en avant de moi il y avait un grand gaillard de Shawnée qui se tiraillait les membres pour se réveiller. Je prends mon élan; les poings en avant, je tombe sur son dos de tout mon poids; il roule sur le feu et sur ses compagnons, et comme un cerf je saute au travers du groupe du côté des bois. Je vous demande si je courais!... et certes il fallait jouer des jambes, car les sauvages, avec un rugissement de furieux, s'étaient

levés et me poursuivaient de si près qu'à chaque instant il me semblait sentir l'haleine de l'un d'eux sur mon épaule. Cependant j'allais toujours du même train, du train d'un homme qui sent les sauvages à ses trousses, et peu-à-peu j'entendais moins distinctement les rugissements des Indiens et le craquement des broussailles, ce qui me donnait bon courage. J'avais enfilé un sentier de traverse un peu en pente, quand je fus arrivé au haut, à deux ou trois milles du camp, j'osai alors regarder en arrière et ralentir ma course. Dieu soit loué! il n'y avait plus de Shawnée en vue, et pendant un mille ou deux je m'enfonçai dans les broussailles et les bois pour rendre la piste impossible. Mais alors je m'aperçus que mes pieds étaient meurtris et déchirés par les pierres sur lesquelles j'avais dû sauter et courir, et je ne pouvais plus me tenir debout. Il fallait cependant avancer, car j'étais bien loin de l'Ohio, je n'avais rien à manger, et sans armes je n'avais pas la possibilité d'attrapper même un écureuil. Aussi je pris mon gilet que je déchirai en deux moitiés pour envelopper mes pieds au lieu de mocassins, et je me dirigeai du côté de l'Ohio, où après avoir traversé ruisseaux et rivières, marché presque sans me reposer à l'encontre de la glace et de la neige, j'arrivai le soir après trois jours et deux nuits passés dans les bois sans manger. C'est un peu trop pour des forces humaines, mais je vous l'ai dit, j'avais avec moi la Providence divine, et cette idée là m'a souvent donné plus de force qu'une tranche de buffalo ou un verre de wyskey. Et pourtant mes misères n'étaient pas à leur terme. J'arrivai à l'Ohio environ dix milles au dessous du Scioto : je me traînais à peine, et j'étais à la recherche de quelques blocs de bois sec pour me faire un radeau, lorsqu'à ma grande joie je vis un bateau kentuckien descendre le fleuve. Quand il fut vis-à-vis de moi, je le hêlai et me mis à dépeindre mes misères aux gens qui le montaient. Mais les bateliers écoutaient mes plaintes d'une oreille soupçonneuse et mal disposée, car à cette époque plusieurs bateaux avaient été attirés dans les embuscades des sauvages par des ruses semblables, et on n'abordait plus qu'auprès des stations et des défrichements. Comme l'Ohio était bas, je suivis longtemps les bords à mesure que le bateau descendait, mais plus mes supplications étaient ardentes, plus les gens du bateau fermaient l'oreille. Enfin je leur demandai comme une grâce de s'approcher un peu du rivage, pour que je puisse nager jusqu'à eux, et bien que l'eau fût glacée, je me lançai dans la rivière. Mais mes forces étaient au bout, vous le comprenez, à moitié chemin je commençai à perdre le sentiment, à nager moins vite, et j'allais définitivement périr de froid dans l'eau après avoir eu si peur du feu, quand ces braves Samaritains, rassurés enfin sur mon identité, me tirèrent dans leur bateau et me donnèrent tous les soins nécessaires. Le lendemain, nous débarquions à Manchester d'où j'étais partis, et quinze jours après j'étais parfaitement rétabli. — Et Campbell? — On n'en a plus entendu parler, et il est probable

que les fagots réservés pour nous deux ont été brûlés pour lui seul.»

Ne semble-t-il pas qu'il y ait une corrélation réelle entre le développement intellectuel et moral de l'homme et la sensibilité physique? Cette sensibilité s'efface de plus en plus à mesure qu'on descend l'échelle des êtres animés; et chez les peuples aussi, le mépris de la mort et des souffrances corporelles est généralement en rapport inverse de ce qu'on est convenu d'appeler les progrès de la civilisation. On serait tenté facilement d'appliquer cette règle au peuple américain, et pourtant on serait bientôt contredit par une foule de faits qui accusent en lui autant d'activité morale que de délicatesse de cœur. Ce sont précisément ces contradictions constamment répétées, qui font ressortir sa double origine, et qui le montrent touchant d'un côté à la sévère noblesse du presbitérianisme anglais, de l'autre aux pratiques semi-barbares des races indiennes. — Rien n'est frappant et repoussant au premier abord pour l'Européen nouvellement débarqué, comme la sévérité glaciale de toutes les figures Yankess, qui lui paraissent plus souvent des figures de cire en mouvement. Un corps élevé et bien fait, un regard calme et méprisant, des yeux gris doués d'une imperturbable fixité, un teint pâle et bilieux, une figure toujours immobile, voilà l'Américain partout où on le rencontre, dans les villes où dans les campagnes, dans les fêtes et dans le deuil, à son comptoir, à sa charrue, ou sur le fauteuil du magistrat ou du sénateur; partout il est toujours le même. La mort d'un ami ou d'un enfant le trouve impassible; il ne sait ni pleurer avec la souffrance, ni sourire avec la joie. Et pourtant, derrière ce mur de glace, il cache une bienveillance réelle, une amitié dévouée, et souvent une charité sublime, qu'aucun sacrifice et qu'aucun danger ne rebutent quand les circonstances en exigent la manifestation.

Le choléra a régné cet été dans nos contrées avec une intensité extrême. Les remèdes abondent, les secours matériels et les secours de la religion ne se font attendre nulle part; les veuves sont recueillies; pas un orphelin n'est abandonné. Dans notre pénitentiaire de Colombus où étaient renfermés 450 forçats, en une semaine le choléra en a atteint la moitié et en a tué un quart. L'infection était si forte que la maladie était devenue contagieuse; c'était une véritable peste. Des deux médecins de la prison, l'un était, à l'apparition du choléra, affaibli par la maladie, et avait une prédisposition manifeste à être atteint par l'épidémie; malgré les supplications de ses amis, les avertissemens de ses confrères et la conscience du danger, il n'a pas quitté son poste. — Le devoir m'appelle, disait-il, et un soldat doit mourir à son poste. Il est mort en effet, comme un soldat de l'humanité! L'autre des médecins avait aussi dans sa complexion quelque chose de particulier. Il avait toujours cru fermement que le choléra est contagieux, et que s'il était appelé à soigner des malades qui en fussent atteints, il prendrait la peste et en mourrait; et souvent il

avait émis cette opinion. Energique et robuste, il s'est immédiatement chargé de la plus grande part du travail, et sans relâche, avec la perspective de la contagion et de la mort, il a soigné jusqu'au dernier moment les forçats malades et mourants avec le calme que donne la conscience du devoir. Ses pressentiments n'étaient que trop prophétiques!.. — A Sandusky, au bord du lac Erié, le choléra s'est déclaré aussi avec une telle intensité, qu'au bout d'une semaine une moitié de la population qui n'avait pas pris la fuite à l'approche du danger était malade ou avait été emportée par l'épidémie. Il ne restait plus ni médecins, ni fossoyeurs, ni gardiens pour les malades. Aussitôt, de tous côtés, de Cincinnati, de Cleveland et d'autres villes, des hommes de tout rang, des femmes des plus hautes classes, se sont rendus dans cette ville couverte de morts, ils ont organisé des hopitaux, soigné les malades, fourni l'argent nécessaire et relevé le courage. Et maintenant que leur mission est finie, ceux que la mort a épargnés s'en retournent, emmenant avec eux les orphelins qu'ils ont adoptés. — Eh bien! voyez l'Américain accomplir ces actes sublimes, vous le trouvez toujours le même, avec l'apparence de la plus froide insensibilité. Allez! et demandez un léger service à celui qui vient d'exposer sa vie pour sauver ses semblables; s'il ne croit pas que ce service vous soit nécessaire, il vous tournera le dos sans vous répondre. Il ne s'amuse pas à de belles paroles, il n'explique rien, il ne cherche ni excuses ni apparence, il ne promet pas ce qu'il sait bien ne pas vouloir tenir. Et s'il est prêt à accorder votre demande et à vous obliger, il le fait avec le même laisser-aller, la même froideur, une indifférence dédaigneuse qui passerait en Europe pour de la mauvaise volonté, et qui n'est ici qu'un résultat de nature. Aussi, après un peu d'habitude, il n'est pas un émigrant qui ne recherche le voisinage des Américains, assuré qu'il est de trouver en eux plus de secours et d'assistance qu'en ses propres compatriotes. Réellement ce peuple est comme ses forêts vierges et ses plaines sans limites, où tout est verdure, où tout est silence, où tout est solennel si l'on veut, mais où le gracieux manque toujours, et où le voyageur trouve à chaque instant de graves impressions, mais pas un sourire à recueillir.

C'est ici encore un trait frappant du caractère américain, savoir l'uniformité de ses allures. Les maisons, les meubles, la nourriture, les vêtements, les habitudes domestiques ou de voyage, sont partout et sans exception les mêmes. Le Yankess est toujours vêtu de noir; il porte invariablement le chapeau rond, son linge est toujours blanc, sa chevelure bien soignée. Avant chaque repas il se lave les mains, se peigne, et se brosse la tête, et se pavane au miroir le plus longtemps possible. Puis, toujours conséquent avec sa nature contradictoire, il se mouche de ses doigts, mâche sans cesse du tabac, se sert de son mouchoir de poche en guise de serviette, et ne se gène pas le moins du monde de se nettoyer les ongles, le nez, les oreilles, les dents au milieu d'une nombreuse société et tout en soutenant une conversa-

tion. Les mêmes habitudes se trouvent chez les dames qui portent toujours les plus riches toilettes ou des vêtements très propres, suivant leur condition, et qui, dans les classes moyennes du moins, ont les mêmes repoussantes pratiques. Il n'est pas rare de rencontrer dans les campagnes une femme en robe de mousseline ou d'indienne à la mode du jour, avec une mauvaise pipe dont elle fume résolument comme un grenadier. Il est fort ordinaire de voir des dames en gants de soie se servant de leurs gants en guise de mouchoirs de percale ou de toile de coton. C'est dégoûtant, c'est horrible; mais c'est vrai, et j'ose croire qu'on me pardonnera, en faveur de cette vérité, la trivialité des détails. Dans les campagnes aussi les dames mâchent du tabac; et par un raffinement poussé un peu loin, ce me semble, elles mâchent le tabac râpé. Pour tout autre usage il est impitoyablement prohibé, comme aussi la moustache et la barbe; un vrai Yankess ne prise jamais et a toujours la figure lissée et rasée comme un melon. Avec cela, il n'est pas un pays au monde où les maisons soient plus propres sinon plus confortables; on y trouve des tapis partout, même chez les plus pauvres, et deux jours de la semaine sont invariablement employés à nettoyer. Le samedi, la dame du logis lave ses meubles, ses parquets, ses fenêtres, ses portes et ses parois; le lundi elle savonne tout le linge de la semaine et tous les vêtements de la famille. Et ce n'est pas petit ouvrage: car les familles sont toujours nombreuses et les enfants aussi propres et aussi élégamment vêtus que leurs parents. Il faut en outre préparer trois repas par jour et produire invariablement une ou deux sortes de viandes à chaque repas. A cet effet les Américains ont été secondés par leur génie industriel: ils ont inventé des potagers économiques qui ne cuisent pas, mais qui brûlent plus ou moins une demi-douzaine de mets en un quart d'heure. Leur cuisine est détestable! — Est-ce pour cela peut-être que les Américains avalent leur nourriture plutôt qu'ils ne la mangent; que leurs plus longs repas ne durent pas plus de vingt minutes, que tous les mets sont servis sur la table en même temps, et que l'assiette de chaque convive devient tout d'abord une macédoine des plus hétérogènes. On m'a servi à table d'hôte, à New-York, un morceau de mouton saignant, une tranche de jambon grillé, du poisson en vinaigrette, des choux bouillis, des petits pois, et, en vérité! des pêches cuites au sucre, tout cela à la fois et l'un à côté de l'autre ou plutôt entassé. C'était mon premier repas en Amérique, et je me croyais le jouet d'une mystification. Quand j'eus vu comment on s'y prend pour avaler ce potage, je m'y suis mis, et ce qui est plus extraordinaire encore, je me suis habitué peu-à-peu à ce genre de nourriture.

Il est un fait qui frappe surtout l'homme religieux, le chrétien, dès qu'il met le pied sur la terre d'Amérique. C'est le respect général pour tout ce qui tient aux formes du culte, et la solennelle observation du jour du dimanche. Ce jour-là tout travail est interrompu, les

magasins sont fermés, et généralement, suivant la pratique juive, les repas sont préparés le samedi, pour que les domestiques ne soient astreints à aucune occupation. Les temples sont partout très-nombreux ; on en compte un pour quatre ou cinq cents âmes de population, et tous les dimanches ils sont remplis pour les trois services de la journée, car il y a toujours un sermon le soir aux lumières. Partout, dans les grandes villes mêmes, tout ce qui pourrait choquer la décence, exciter au vice, provoquer le mépris de la religion ou de la vertu, est défendu et écarté avec le plus grand soin, et dans ce pays où les journaux ne respectent rien, où ils s'attaquent même à ce qu'il y a de plus noble et de plus généreux pour ridiculiser et pour noircir, on est étonné de les voir s'arrêter toujours avec respect devant les choses qui sont du domaine de la religion et qui appartiennent à Dieu.

L'Américain a gardé de son origine anglaise l'observation stricte du sabat. Il a eu a traverser de ces rudes sentiers semés d'épines d'où un peuple sort avec plus de foi, parce que la main de la Providence ne se montre jamais mieux que dans le malheur et les dangers. Rien, nous le savons, ne porte plus souvent la pensée de l'homme vers le Créateur et ne lui donne une meilleure preuve de l'existence de Dieu que la solitude et l'abandon, le contact incessant avec les œuvres de l'Eternel, et la lutte avec la nature pour la satisfaction journalière des besoins du corps, le travail pour le pain quotidien. En Amérique, l'athée même apprend à prier. — Combien de nos coryphées politiques, de ces hommes à systèmes dangereux, de ces incrédules de parti pris, à qui quelques détestables journaux d'Europe ont fait un nom d'un jour, sont arrivés ici avec la confiance en leurs forces et le sentiment de leur immense valeur. Persuadés que d'une parole de leur éloquente logique, ils allaient exciter l'attention des masses, attirer toutes les sympathies et bouleverser ce pauvre système religieux d'Amérique, ils se sont mis à l'œuvre comme de nouveaux prophètes. Prédications, journaux, liberté entière de paroles et d'action, ils ont trouvé tous les leviers à leur service, et avec tous leurs efforts, ils n'ont pas soulevé un seul brin de poussière. Personne ne les a suivis, personne même ne les a écoutés, et leur furibonde ardeur est tombée devant le silence et le mépris publics. J'en connais plusieurs de ces anciens athées et rénovateurs de toute chose, qui, pour ne pas mourir de faim après avoir tout essayé, ont été forcés de se mettre à la charrue et d'aller dans l'Ouest apprendre le rude métier de défricheurs. Tous ont abjuré ou plutôt oublié leur orgueilleuse raison, et s'agenouillent maintenant avec respect, pour demander au seul Puissant de veiller sur leurs familles abandonnées sur la terre étrangère au milieu des bois, et de bénir le travail qui fournit le pain de chaque jour. Oui! l'homme n'a que trop de puissance dans nos Babels humaines où ses vanités et ses faiblesses s'entassent pour le placer sur

un piédestal. Mais que le plus fort d'entre tous, que celui qui est le plus fier de son incrédulité, s'en vienne, pendant une semaine seulement, errer seul dans les prairies du Visconsin ou les forêts du Yowa; qu'il lutte une fois contre la faim et la soif; qu'il ait à trouver sa couche dans le creux d'un vieux chêne, et qu'il cherche le sommeil entouré de tous les bruits étranges qui lui apportent le frisson de la peur; qu'il voie le serpent monstrueux se glisser dans les feuilles, ou l'ours et la panthère s'élancer des broussailles; qu'il subisse un jour seulement un de ces ouragans qui renversent les plus grands arbres, tandis que la foudre en disperse autour de lui les débris comme le vent sème les feuilles, et nous verrons alors s'il ne maudit pas ses paroles orgueilleuses, s'il ne jette pas au feu avec dégoût ses livres impies, pour se courber humblement devant la puissance de Celui qui a créé toute chose.

VI

Les sectes. — Sévérité des pratiques du culte, et persistance des péchés dominans. — De la toilette des femmes. — Des familles et des mariages. — De l'éducation. — Instabilité des positions sociales. — Répulsion de l'Américain pour l'émigrant. — Son excessif amour de l'argent. — Anecdote.

Il ne faut pas croire cependant qu'en Amérique le sens moral soit développé partout en proportion de l'apparence religieuse. Comme il arrive d'ordinaire quand le cœur n'est pas le mobile des actions, les formes sont souvent l'essentiel, et la sévérité extérieure des pratiques du culte ne détruit pas les habitudes dominantes, la rapacité, l'avidité du gain, la mauvaise foi des transactions, ces péchés capitaux de messieurs les Américains. Les sectes d'ailleurs sont nombreuses et en présence l'une de l'autre; leur rivalité les force à combattre sans cesse par l'apparence extérieure, la multiplicité de leurs églises et le nombre de leurs prosélites; elles luttent incessamment pour leurs dogmes. C'est le dogme qui est prêché partout, la morale reste dans l'ombre, et il arrive souvent qu'après une journée entière passée au temple, le sectaire est un peu plus instruit sur quelque point difficile de sa croyance, mais il n'en est pas meilleur pour cela. Et ici encore nous retrouvons le triste côté de la nature sauvage de l'Américain. Grand nombre de familles lisent la Bible, mais pour éviter la dépense, ne s'associent à aucune congrégation, et négligent toutes les cérémonies, le baptême, les communions, le mariage. Beaucoup d'individus, beaucoup de dames surtout renvoient la ratification de leur baptême jusqu'à leur vieillesse, ou à une époque où le monde, disent-elles, ne leur offre plus l'occasion d'aucun péché [1].

[1] Ajoutons que, à côté des formes sévères du culte, on voit surgir de ces actes qui pour nous, Européens, sont les preuves de la plus atroce per-

Les femmes en Amérique sont généralement belles. Elles ont le teint frais et blanc, le visage ovale et harmonieux, les formes replètes et gracieuses des Anglaises. Elles ont de plus un amour excessif pour la toilette, et ne sortent guère de leur famille sans être chargées d'oripaux brillants dont la richesse dépasse grandement le bon goût. En France, la toilette est presqu'un art, et il est fort rare qu'une femme ne relève pas sa parure par la manière de la porter. Ici, les dames se parent comme on le fait à ces statues de cire qui ornent les devantures des magasins; leur extérieur ne dit jamais: regardez-moi, mais admirez ma toilette. Aussi les femmes, dans leur costume ordinaire, ne se montrent guère, et cachent alors leur figure sous un grand capuchon disgracieux, comme j'en ai vu déjà en Suède, et qui leur couvre complètement la tête et les épaules.

L'intérieur des familles américaines est calme comme leur figure, et ordinairement inabordable; les ménages vivent en paix, et ces affections illicites qu'en Europe on appelle intrigues, sont excessivement rares même entre célibataires. Il en est de même de ces querelles de ménage dont chez nous tout voisinage est plus ou moins le confident, et qui sont ici très rares ou du moins tout-à-fait ignorées. Mais je le répète, toute médaille a son revers, et si de l'abus d'un bon principe naissent une foule de choses mauvaises, il ne faut pas en conclure que le principe lui-même ne vaut rien. Le feu réchauffe ou consume, il tue ou vivifie. Il en est ainsi du cœur, qu'il faut «garder plus que toute autre chose qu'on garde,» et c'est précisément la sensibilité du cœur qui manque au peuple américain. Comme la vie matérielle est facile partout, les hommes se marient très-jeunes, de seize à vingt ans ordinairement. Cela se fait avec plus ou moins d'entraînement, mais l'imagination qui est fille du cœur, ne joue pas dans ces unions un grand rôle; les affections sont moins ardentes, mais durent plus longtemps. L'homme se marie pour avoir un chez soi, une famille, une maison rangée et ses repas préparés, la femme pour être sa maîtresse, gouverner son ménage et se parer à sa fantaisie. Dans ces unions là, tout marche en parallèle, rien ne se croise ni ne se froisse. La femme dirige la famille, l'homme est à ses affaires tout le jour, et rentré chez lui se plie sans la moindre répugnance sous la domination féminine. Il

versité ou d'un inconcevable déréglement d'idées. C'est ainsi que dans les villes, l'avortement, surtout chez les femmes riches, est pratiqué sans le moindre scrupule, je dirais presque sans qu'on en fasse mystère. Des livres sont ouvertement annoncés et publiés sur cet infâme sujet, des médecins s'annoncent comme habiles dans cet art épouvantable, et dans les pharmacies les remèdes sont prescrits pour cela, comme s'il s'agissait de guérir une fluction de poitrine ou un mal de dents. Cette coutume, dis-je, est surtout en usage dans les hautes classes, où le désir d'accumuler de grandes richesses sur une seule tête commence à se montrer. Et j'avoue que c'est à New-York et à Boston seulement que j'en ai eu connaissance et lu les annonces de ces infâmes pratiques.

a réellement le département des affaires extérieures, et c'est tout. Il fait les emplettes, va au marché le panier au bras, promène les enfants, ou croise les bras et se repose. La supériorité des femmes sur les hommes est marquée en Amérique plus que partout ailleurs. Elles reçoivent généralement une meilleure éducation, fréquentent les écoles jusqu'à l'âge de seize ou dix-huit ans, le plus souvent jusqu'à leur mariage, tandis que les garçons émancipés de bonne heure, sont à quatorze ans maîtres d'eux-mêmes, et dès lors ne s'occupent que du soin de leur fortune. Ainsi les femmes, mieux préparées, il est naturel que leur désir de posséder la suprématie et la domination se développe davantage, à mesure qu'il s'appuie sur de plus légitimes raisons. C'est à elles d'ailleurs qu'est laissé tout le soin moral et religieux de la famille; car dans les écoles, qui sont très nombreuses et très bonnes, on ne donne jamais aucune instruction religieuse. Et il faut le dire, l'éducation religieuse est généralement mal faite, et les enfants, abandonnés à eux-mêmes dès l'âge le plus tendre, émancipés avant même de sortir de l'enfance, montrent toujours une énergie sauvage qui promet en bien ou en mal des fruits abondants; mais ils recueillent rarement ces impressions de famille qui adoucissent le cœur et restent sur toute une vie comme un parfum divin. Les conséquences de ces usages se montrent même dans les rapports de la vie conjugale, et ici encore nous retrouvons les extrêmes; car si les ménages vivent généralement sans désordres et sans ces interminables disputes, qui sont à la vie des coups d'épingles continus, on voit en revanche de ces ruptures violentes qui se terminent bien plutôt par le meurtre que par la décision des lois. Et quels meurtres! Une femme avait quitté son mari pour sa brutalité. Celui-ci, malgré ses efforts, ne peut la décider à retourner au foyer domestique. Pour se venger, il tue ses cinq enfants, rassemble ses bestiaux dans sa grange, y transporte le corps de ses victimes, met le feu aux récoltes, et se brûle lui-même avec tout ce qu'il possède. Une femme jalouse de son mari, coupe le cou à ses deux enfants, essaie de tuer son mari de la même manière, et se blesse ensuite elle-même dangereusement. Voilà de ces atrocités qui se sont passées tout récemment, à côté desquelles les plus sanglantes imaginations de nos romanciers ne sont que des histoires à l'eau de rose. C'est toujours, on le voit, le sauvage à côté du chrétien, ou si l'on veut le résultat de ces éducations de nature qui vont le plus souvent aux extrêmes.

Dans une démocratie absolue comme l'est celle des Etats-Unis, l'éducation ainsi faite est peut-être une nécessité. Nous, Européens, nous menons l'enfance aux lisières et préparons dans la jeunesse les sentiers de l'âge mûr, parce que plus ou moins autour de nous chaque chose est à sa place et y reste; le but de la vie est mieux défini, et chaque individu peut mesurer de l'œil sa carrière et savoir à-peu-près où il va et où il arrive. En Amérique il n'y a de fixe que les institu-

tions, autour desquelles le peuple semble tourner dans une confusion désordonnée. Toutes les conditions sont dans un sens-dessus-dessous inimaginable, et n'ont absolument de valeur que d'après le profit qu'elles donnent, l'argent qu'elles rapportent. Tous les quatre ans le chef de l'Etat, et souvent avec lui le parti politique dominateur, sont changés, ce qui entraîne nécessairement le changement de tous les fonctionnaires et employés. C'est un revirement subit, qui plus ou moins atteint toutes les classes de la société. Aussi faut-il être préparé en conséquence, savoir tirer le meilleur parti possible d'un état transitoire, et avoir la facilité et le secret de ces métamorphoses forcées, de ces vicissitudes, dont tout homme de bon sens appréciera les tristes et pitoyables résultats pour la marche des affaires et la société en général. Pour en trouver des exemples, je n'ai qu'à regarder ici autour de moi. Je connais un confiseur, marchand de vin, qui était auparavant directeur d'un chemin de fer; un marchand horloger qui vendait des souliers; un fermier m'apporte chaque semaine du beurre: il était auparavant propriétaire et directeur d'une fabrique d'indiennes; notre maître de postes s'est fait marchand de farine le mois passé, et mon propriétaire forgeron d'aujourd'hui a été quelque temps employé dans l'administration des mines de houille. J'avais une lettre de recommandation pour un colonel, directeur en chef du génie à Boston; il est aubergiste à Springfield, à trois cents lieues de Boston. J'en avais une autre pour un soi-disant général, domicilié dans l'Ouest, près de Cincinnati; il est loueur de chevaux dans une petite ville du New-York. Ces métamorphoses-là n'étonnent personne; elles sont au contraire tellement dans les habitudes du peuple américain, que chacun les provoque ou les accepte avec une inconcevable facilité. Car le Yankess se croit propre à tout, et il n'est pas une condition pour laquelle il ne se sente prédestiné, pas un état qu'il ne pense connaître à fond. La bonne opinion qu'il a de lui-même est imperturbable. D'un autre côté, cette mobilité d'allures donne au peuple américain un air d'inconstance dont on retrouve partout les traces. Il semble qu'il ne soit nulle part chez lui, qu'il ne puisse s'attacher à rien, que tout ce qu'il fait soit provisoire. Il vit de préférence dans les hôtels, dans les wagons de chemins de fer et dans les bateaux à vapeur; toutes ses constructions sont très légères et peu durables; il ne s'engage jamais que pour un temps très court; il ne fait rien pour l'avenir, et dans son existence publique ou particulière, il semble vivre au jour le jour, et ne songer jamais qu'au présent.

Nous aurons plus tard occasion d'étudier plus à fond les institutions politiques de l'Amérique et d'apprécier ce qu'elles valent pour l'intelligence et les mœurs du peuple. Mais nous pouvons affirmer maintenant déjà, qu'il n'est pas un étranger quelque ardent démocrate qu'il soit, qui ne se trouve mal à l'aise au milieu des Américains. Non pas seulement parce qu'il y a toujours une certaine déception pour nous,

Européens, à voir tomber notre goutte d'individualité dans un océan où elle est engloutie sans laisser à la surface la moindre de ces ondulations qui caressent si agréablement notre vanité; mais parce que, malgré toute la valeur réelle ou imaginaire que nous apportons avec nous, nous sommes relégués ici dans un lointain si inférieur, que plus ou moins nous sentons peser sur nous l'anathème secret que l'Américain porte contre tout étranger. Nous sommes des parias qu'on accepte forcément et toujours avec mauvaise grâce et avec répulsion. Si la masse du peuple comprend la nécessité de l'émigration et tout ce que l'étranger apporte en richesses et en civilisation à l'Amérique, une bonne partie de la nation aussi regarde avec effroi les éléments immoraux et désordonnés qui lui viennent de toutes les parties de l'Europe, et les repousse. Il y a des Sociétés contre l'émigration, des journaux de plus en plus nombreux pour combattre les facilités accordées aux établissements étrangers, et on peut dire qu'il n'est pas une femme américaine sur cent qui consente à unir son sort à celui d'un émigrant ou d'un Européen, et pas un Yankess dont la bienveillance ne diminue du moment où il reconnaît qu'il ne parle pas à un indigène.

Nous avons réservé comme dernier caractère à tracer, celui qui est dominant chez les Yankess, et celui peut-être dont il est le plus difficile de trouver l'origine : c'est son excessif amour de l'argent. Certes il y a dans l'Américain plusieurs traits qui rappellent la race juive: son amour du repos et sa répulsion pour le travail manuel; son génie mercantile, la beauté des femmes et leur extrême propension au luxe et à la toilette; la réclusion des ménages ou de la vie de famille, la sévérité et l'observation des formes religieuses; ce sont là toutefois des accidents dont on explique plus ou moins l'existence; mais quand on voit l'universelle affection de l'Américain pour les trésors métalliques, on en vient malgré soi à se demander si le *père Jonathan* n'aurait pas dans les veines un peu plus de sang israélite qu'on ne le croit généralement. — Tout ici parle dollars, tout se mesure par les dollars et se fait pour les dollars. Et au bout du compte, à quoi servent les richesses dans un pays où, hors des grandes villes, on ne trouve personne qui ne puisse vivre facilement ou avec une abondance superflue; personne qui, avec un peu de bonne volonté ou de travail, ne puisse avoir sa maison, un cheval et quelques arpents de terre à cultiver s'il le veut; et en cherchant bien, les plus grands trésors ne peuvent donner en Amérique rien de plus! Le Yankess aime à entasser pour entasser; il aime l'argent pour l'argent, et cela avec une telle ardeur que, pour s'enrichir, il est peu de moyens qui lui semblent défendus. Aussi la morale souvent sévère qui se publie dans les journaux politiques et religieux des Etats-Unis traite fort rarement cette question, ou la laisse tout-à-fait dans l'ombre. Aussi l'Américain, impassible devant toute insulte qui ne touche que son honneur, rugit et

combat comme un tigre dès qu'il s'agit de défendre ses dollars. Nous voyons ici les démêlés politiques demeurer froids et calmes aussi longtemps qu'ils ne touchent qu'aux institutions générales; mais passer à l'état de monomanie furieuse dès que les intérêts pécuniaires s'y mêlent; la question des places, par exemple, dans un changement de gouvernement; la question de l'abolition de l'esclavage qui semble être le cancer rongeur et incurable de la confédération des Etats-Unis. Aussi enfin trouvons-nous ici les petits vols, ceux qui ne rapportent guère et qui exposent beaucoup, extrêmement rares; car le Yankess est prudent avant tout; mais voyons-nous au contraire à chaque instant les fourberies les plus révoltantes, même chez les fonctionnaires les plus élevés; et quand il s'agit d'une somme qui vaille la peine de tenter l'aventure, de ces vols, de ces crimes qui décèlent autant d'astuce, de savoir-faire et de perversité qu'on pourrait en trouver chez les brigands les plus consommés d'Europe.

A l'appui de ce qui précède, voici un fait dont j'apprends aujourd'hui les détails, et qui sera comme un dernier coup de pinceau au tableau, parce qu'il montre les deux traits essentiels de la nature américaine, l'énergie et l'avarice. — Un marchand de bestiaux fort connu arrive la semaine dernière à un hôtel de Cleveland [1], cause avec l'hôte, qui est un de ses amis, et lui indique son itinéraire de la journée. Ces marchands de bestiaux, toujours à cheval et le plus souvent seuls, parcourent les campagnes et portent avec eux de fortes sommes d'argent. — Il se met en route le matin, et à six lieues de la ville son hôte, qui par un détour était allé l'attendre dans la forêt, lui tire un coup de fusil qui l'étend sans mouvement, prend sa valise, et l'emporte après avoir traîné le cadavre dans un fourré et l'avoir couvert de fascines. Le marchand n'était pas mort tout-à-fait, mais il s'était gardé de faire aucun mouvement. Une heure après il entend passer une voiture de bucheron, appelle, raconte au conducteur l'attentat dont il est victime, et le prie de le conduire avec autant de rapidité que possible à l'hôtel qu'il lui indique à Cleveland. Ils font de la sorte six lieues sur un mauvais charriot non suspendu, sans que le blessé, étendu sur une planche, pousse une seule plainte, et arrivent vers le soir à la porte de l'hôtel où, comme d'ordinaire, est réuni un groupe d'oisifs. L'hôte s'avance pour reconnaître son monde et offrir ses services. Le blessé lève la tête et dit à haute voix : *Voilà l'homme qui m'a assassiné ce matin; il a deux mille dollars de mon argent!* — Sur quoi sa tête retombe et il est mort. L'hôte, écrasé par l'évidence, a avoué son crime, et il est maintenant en jugement.

Tel est ce peuple. Il a la force et l'énergie de la jeunesse avec toutes les passions bonnes ou mauvaises de cet âge. C'est une souche robuste et verdoyante où viennent peu-à-peu se greffer les divers et

(1) Ville au bord du lac Erié.

nombreux éléments de la civilisation européenne. Qu'un puissant jardinier émonde les surgeons inutiles et dangereux, l'arbre grandira pour porter de nobles fruits. Mais la Providence seule a le secret de l'avenir, et nul ne peut dire encore si les éléments de désordre, excités par une démagogie immorale et sans freins, à laquelle se rattachent nécessairement la masse de mécontents que l'Europe envoie, si ces mêmes éléments fomentés encore par la question toujours palpitante de l'esclavage, ne seront pas le ver destructeur qui desséchera ou arrêtera la croissance de ce grand chêne du Nouveau-Monde.

Je m'arrête pour ne pas dépasser les bornes d'un simple aperçu, dans lequel j'ai seulement voulu consigner quelques réflexions que je n'aurais su où placer dans le cours de mes Excursions, et qui expliqueront une foule de faits. Ces observations sont le résultat d'une année de séjour en Amérique, et pourront être modifiées un peu sous l'influence de circonstances différentes de ma situation actuelle. Perdu dans la foule comme je le suis, et placé tout au bas de l'échelle sociale, je ne puis juger ni la tête ni les conceptions de ce grand peuple. Mais je cours les campagnes, j'entre dans les huttes, je vis avec le fermier plus encore qu'avec les habitants des villes; je vois donc les parties inférieures de cet immense corps social, ce qu'on ne montre pas à tout le monde peut-être, et je raconte ce que je vois. Puis j'ai eu le bonheur, ou le malheur peut-être, de ne rien lire de ce que tant de savants d'Europe ont écrit sur l'Amérique; je ne puis donc prendre à autrui des idées qui auraient grandement embelli les miennes, mais mes amis auront au moins le plaisir de me trouver toujours le même. Puissent-ils m'accompagner avec bienveillance dans les forêts sauvages, sur les grands lacs du nord, au bord des fleuves immenses ou dans les marais inaccessibles, partout où ma destinée m'entraîne, où leur souvenir me suit, et où l'espoir de revoir la patrie me donne le courage d'accepter une vie d'isolement, de privations et de rudes travaux.

Colombus, août 1849. LÉO LESQUEREUX.

UN POÈTE NEUCHATELOIS

AU XVIe SIÈCLE (1).

C'est peut-être dans les époques d'agitations et de luttes des partis, comme celle où nous vivons maintenant, qu'il est le moins facile de se livrer aux loisirs littéraires et aux pures jouissances intellectuelles, qui faisaient la joie des années plus tranquilles. Cependant, lorsque nous parvenons à nous isoler un peu de la vie inquiète et bruyante qui nous entoure, à tirer momentanément un voile entre notre cabinet et les événemens qui agitent le monde extérieur, alors quelques heures vouées à d'aimables études délassent et restaurent l'âme, nous oublions les inquiétudes et les douleurs du présent, nous retrouvons nos muses si longtemps délaissées et qui pourtant n'ont rien perdu de leur charme et de leur bienfaisante influence. Chacun ne l'éprouve pas sans doute au même degré; nous ne parvenons pas toujours à nous soustraire ainsi aux agitations du dehors, mais lorsqu'une bonne étoile nous a guidés vers le sanctuaire, les heures paisibles que nous y passons adoucissent bien des chagrins et endorment bien des inquiétudes. C'est une de ces heures de jouissance et de paix que nous avons goûtée récemment dans la société d'un ancien poète, inconnu sans doute à la plupart de nos lecteurs comme il l'était naguères à nous-mêmes; nous leur livrons le résultat de nos impressions, heureux si nous pouvons les leur faire partager, ou tout au moins leur en faire trouver la route.

Le sol neuchâtelois a été jusqu'à présent peu fertile en poètes; le caractère de ses habitants les conduit ordinairement vers des objets de leur activité plus positifs et plus pratiques. Aussi, lorsque nous rencontrons sur notre chemin une de ces natures poétiques, nous trouvons que c'est une plante assez rare pour qu'elle vaille la peine d'être examinée de plus près. Si cette remarque est vraie même dans notre âge, qui s'attendrait, à plus forte raison, à trouver un poète neuchâtelois dans le 16me siècle, au lendemain du moyen-âge, à cette époque que nous nous représentons généralement, pour ce qui concerne nos contrées, comme si rude et si peu lettrée? Nous envisageons

(1) L'ouvrage qui a donné lieu à cet article est intitulé : *Poésies neuchâteloises de Blaise Hory, pasteur de Gleresse au seizième siècle, publiées par Frédéric de Rougemont.* — Neuchâtel, 1841, chez J.-P. Michaud, libraire.

nos ancêtres d'il y a trois siècles, sur la foi de l'opinion commune et d'après ce que nous en ont raconté quelques-uns de nos spirituels concitoyens, sous un jour certainement peu flatteur, littérairement parlant :

Grands et petits passant leur vie entière
Au cabaret dans de bruyants repas;
Là des discours quelle était la matière?
L'Abri, la Vente, ou quelques vieux débats
Qu'on terminait à grands coups d'échalas.

ou bien encore

Ecrivant mal, calculant un peu mieux,
Et se bornant pour leur littérature
A méditer le Messager Boiteux.

Mais point du tout. Voilà que l'on découvre dans la seconde moitié du 16me siècle un poète entièrement inconnu, un Neuchâtelois, pasteur du petit village bernois de Gleresse, qui se présente à nous ses poésies à la main, dont plusieurs n'auraient pas été reniées par les membres de la Pléïade. Il y a quelques années que le manuscrit en fut trouvé dans une vieille bibliothèque de famille par M. de Rougemont. Il se mit à étudier ce *fossile littéraire*, comme il l'appelle, à faire de nombreuses recherches sur ce poète ignoré, sur sa famille, sur le temps où il vivait, sur les différents personnages de cette époque avec lesquels il se trouva en relation, sur les événements auxquels il fut appelé à prendre part ou dont il fut le spectateur et le modeste chantre.

Le résultat de ces recherches fut la publication que M. de Rougemont fit des poésies de Blaise Hory; il mit en tête du volume une notice étendue et fort remarquable sur son poète, et ce travail, avec les nombreuses notes et les éclaircissemens répandus dans tout l'ouvrage, n'en sont pas la partie la moins intéressante par les détails nombreux et nouveaux d'histoire et de mœurs que nous y trouvons, par le jour qui en jaillit sur plusieurs faits peu connus et sur l'état des lumières, des croyances et des idées où se trouvait notre pays pendant les années qui suivirent la Réformation. L'impression générale qu'on reçoit de la lecture de cet ouvrage, c'est de l'étonnement, en voyant à quel point les Neuchâtelois d'alors, bien éloignés de l'état de béotisme littéraire qu'on leur reproche, étaient au courant de tous les grands événements contemporains, politiques et littéraires, et en même temps combien ils possédaient la connaissance des classiques anciens. En effet, Blaise Hory n'était pas seul à cultiver les lettres. C'est ainsi qu'il nous introduit chez le maître d'école d'Auvernier, qui avait déjà fait une étude particulière de la *Semaine* de Du Bartas en 1584, l'année même où ce poème avait parut; Hory entretenait une correspondance poétique avec Jean Jacomot, auteur des *Musæ Neo-*

comenses, poésies latines, qui n'ont il est vrai de neuchâtelois que le titre, avec Leconte, pasteur de Diesse, et avec d'autres pasteurs du voisinage. Un ministre de Dombresson lui envoie ses poésies et les soumet à son jugement; il lui répond de bien se tenir sur ses gardes, de ne point se presser de publier ses œuvres, car, dit-il,

> Notre siècle produit ung million d'esprits
> Subtils, qui se riront de nous, de noz escrits.

Et ailleurs:

> Mieux vauldrait escouter en silence à l'escole
> Que d'exposer au vent quelque chose frivole.
> Au monde est grand foison d'oreilles délicates.

Enfin on voit par les citations et les images éparses dans ses Chansons et dans ses Epitres, mais surtout par ses poésies latines, que les œuvres de Virgile et d'Horace étaient alors aussi bien connues que celles de Marot, de Ronsard et de du Bartas. A la même époque Jacomot adressait une poésie latine à Daniel Perret-Gentil, maire du Locle, autre poète dont il parle avec de grands éloges, mais dont les œuvres sont perdues, à moins qu'on ne vienne à les découvrir dans les recoins de quelque bibliothèque comme celles de Hory. — Tous ces détails et bien d'autres qu'on pourrait ajouter, prouvent qu'à cette époque notre pays était loin de manquer de vie littéraire, non-seulement en ville, mais aussi à la campagne et dans les hautes vallées de notre Jura. — Un fait assez curieux à observer à cette occasion, c'est que la langue française en se développant chez nous, était toujours en arrière de la France d'un siècle ou d'un demi-siècle. C'est ainsi que le langage des chanoines Pury et de Pierre [1], au 15me siècle, est celui de Froissard qui vivait au 14me; c'est ainsi que le style des poésies de Hory n'est pas celui de ses contemporains Ronsard et Du Bartas, mais celui de Marot qui vivait cinquante ans auparavant; c'est ainsi encore que le chancelier de Montmollin [2], contemporain de Racine, de Boileau et de Fénélon, semble par ses écrits appartenir aux auteurs du règne de Louis XIII. Ce n'est qu'au 18me siècle que cette sorte d'anachronisme de langage s'est effacé, et qu'on trouve les auteurs neuchâtelois parlant la langue de leurs contemporains de France.

Un chapitre intéressant de cet ouvrage est celui que M. de Rougemont a consacré à la mémoire de l'ancienne et noble famille des Hory. C'est en 1465 que l'on trouve pour la première fois mention de cette famille, dont M. de Rougemont a pu suivre la filiation jusqu'en 1495,

(1) *Extraits des chroniques ou annales du Chapitre des chanoines de Neuchâtel*. — Neuchâtel, 1839. Chez J.-P. Michaud.

(2) *Mémoires sur le comté de Neuchâtel en Suisse*, par le Chancelier de Montmollin. — Neuchâtel, 1832. Imprimerie de Petitpierre et Prince.

époque où vivait Blaise Hory, capitaine de compagnies, annobli par la princesse Jeanne de Hochberg, sieur de Bellevaux, écuyer du prince Louis d'Orléans et tige de la plupart des branches des Hory. Dès lors et jusqu'au commencement du 19[me] siècle, où en a été retranché le dernier rejeton, cette famille n'a cessé de produire des hommes de mérite dans les charges de l'Etat, dans le service militaire et dans l'Eglise. Un chapitre particulier est réservé à leur histoire, leurs titres nombreux au souvenir des Neuchâtelois sont conservés aux amis de leur pays, et la postérité n'aura pas sujet de nous accuser d'ingratitude pour avoir laissé se perdre leur mémoire.

Le poète et pasteur de Gleresse, Blaise Hory, était petit-fils de cet autre Blaise, écuyer du prince Louis d'Orléans, et tige de la famille. Il naquit en 1527 ou 1528, et fit une partie de ses études à Neuchâtel et l'autre à Strasbourg. En 1554 il épousa Louise Grandjean, et dix ans plus tard il alla occuper la cure de Gleresse, sur les bords du lac de Bienne, dont il fut le troisième pasteur. C'est de cette époque aussi que datent ses premières poésies, la plupart en latin. Ses premiers essais en français sont faibles et peu nombreux. Tout occupé des soins de sa paroisse, des grandes questions politiques et religieuses qui s'agitaient en Suisse, en Allemagne et en France, prenant une vive part aux disputes théologiques qui divisaient déjà le protestantisme, suite inévitable de la liberté d'examen posée par la Réforme, Blaise Hory ne prenait que rarement la lyre du poète, et sa main, inhabile encore, n'en tirait que des sons faibles et peu harmonieux. Mais à mesure que les années s'écoulent, que les querelles perdent de leur violence, que la Réformation se consolide, le talent du poète, muri par l'âge et l'expérience, se développe davantage, va en se perfectionnant et produit un plus grand nombre de fruits. Ce fut surtout depuis 1572 que les poésies se succédèrent rapidement. Sa réputation s'était répandue dans la contrée; à ses anciennes relations avec ses parents de Neuchâtel, les Hory, les Hardy, les Tribolet, il en ajouta de nouvelles avec les principaux membres de l'Eglise bernoise, à laquelle le rattachaient ses fonctions pastorales. C'est ainsi qu'il entretint une correspondance et des rapports fréquents, fondés sur l'amitié, la piété, l'estime mutuelle et une grande communauté d'opinions et de goûts pour les lettres, avec Christophe Luthard, pasteur à Arberg; avec Jacques Leconte, pasteur à Diesse; avec Winsler, pasteur à Bienne, avec les pasteurs de Berne, Haller et Müslin, — qui tous ont laissé un nom honorable dans l'histoire ecclésiastique de la Suisse évangélique ; l'abbé du couvent des Bénédictins de Bellelaie, Simon de Buren, enchanté de ses écrits, voulut faire sa connaissance, et Jacomot lui donnait le titre de « poeta elegantissimus. » Il perdit sa première femme en 1578, et épousa l'année suivante Jeanne Perregaux, avec laquelle il jouit d'un bonheur domestique qui ne lui fit sentir que plus douloureusement la perte de cette seconde femme. Le 12 décembre

1594 la mort lui enleva encore sa douce et fidèle compagne; ce coup brisa les cordes de sa lyre, qui rendirent alors le plus touchant de tous leurs accords. Ce fut le chant du cygne. Hory ne survécut qu'un an à sa femme; il mourut en 1595, et son ami Leconte vint occuper sa place dans la cure de Gleresse. Ses enfants, restés seuls, revinrent à Neuchâtel auprès des parents de leur père.

Les poésies de Hory sont divisées en deux classes: les *Chansons* et les *Epîtres*.

Sous le nom de Chansons on entendait alors des poésies de plusieurs sortes sur divers tons et divers rythmes, mais dont le caractère distinctif était d'être partagées en stances ou couplets. En général c'est le ton sérieux et religieux qui domine dans les chansons de notre poète: on y voit un homme animé d'une religion sincère et éclairée, mais qui semble souvent en avoir saisi les vérités plus encore par l'entendement et l'intelligence que par les profondeurs du cœur. L'obéissance aux commandements de Dieu, la résignation aux épreuves qu'il nous dispense, de la reconnaissance pour les biens qu'il nous fait, une conviction intime de sa puissance infinie et de sa sagesse parfaite, une foi entière au livre de ses révélations, voilà les principaux caractères de la piété toute positive et morale de Hory; mais on y chercherait en vain cet amour infini d'une âme pour son Sauveur, amour qui est le principe et le mobile de tous ses actes et de tous ses mouvements; nulle part ne s'y reflètent les tristesses d'une créature déchue et immortelle, qui gémit de ne pouvoir assez vivre pour Dieu. La profondeur philosophique ne paraît pas non plus avoir été son partage, ou du moins elle n'a pas laissé de traces dans ses écrits. Mais sa piété est douce et calme ; elle est son refuge dans le malheur, sa consolation dans l'épreuve, et lorsque un événement heureux vient réjouir sa famille, la reconnaissance délie les lèvres du poète, qui rend grâces à Dieu pour les faveurs qu'il lui accorde. Ce sont les événements qui surviennent dans sa famille ou dans celles de ses amis, qui font le sujet du plus grand nombre de ses chansons, des décès et des veuvages, des guérisons, des baptêmes, des mariages, poésies dans lesquelles domine le même sentiment religieux, mais qui diffèrent beaucoup entr'elles quant au mérite. Quelques-unes sont fort médiocres, tandis que d'autres dénotent un vrai talent, soit pour le fond, soit pour la forme. Il en est une qu'il composa pendant son premier veuvage, et lorsqu'il songeait à faire choix d'une nouvelle compagne. Cette chanson est empreinte dans le commencement d'une douleur toute bonhomique, qui se tempère peu-à-peu, se dissipe, et bientôt se change en une joyeuse espérance de retrouver un bonheur qu'il croyait perdu. La succession de ces deux sentiments opposés dans la même pièce, et la naïveté des expressions, lui donnent une tournure très-originale. — La chanson « pour l'entrée d'ung an nouveau » est une bonne pièce de

circonstance, le rythme en est harmonieux, les idées sérieuses, justes, bien présentées et tout-à-fait conformes aux sentiments que fait naître en nous la fin d'une année pour toujours écoulée, l'arrivée d'une année nouvelle et la fuite du temps. Mais la perle de ces chansons, comme elle est aussi celle de tout le livre, est la complainte qu'il composa lors de la mort de sa seconde femme, Jeanne Perregaux, et qui fut la dernière de ses poésies. La profonde douleur dont elle est empreinte, le sentiment de résignation à la volonté du Seigneur qui y règne, les images poétiques dont elle est semée, la ferme espérance en une vie meilleure qui la termine, l'heureux choix d'un rythme qui se prête à l'effusion des sentiments du poète sans la contraindre, tout concourt à faire de cette pièce un charmant morceau, qui laisse peu de prise à la critique. Nous en citerons quelques strophes.

En ma tristesse dolente
    Je lamente;
Tu me vois, Dieu tout puissant,
Privé de ma tourterelle;
    Je l'appelle,
Incessamment gémissant.

O ma tant graciosette
    Brebiette,
Faite selon mon dessein,
Tu beuvais dedans ma tasse,
    Et puis, lasse,
Te reposais en mon sein.

Lorsque moings m'y attendoye,
    Fut ma joye
Tournée en plaintes et pleurs;
Et tant mon malheur me fasche
    Que relasche
Je ne trouve en mes douleurs.

. . . .

Certes la vie de l'homme
    S'en va comme
La belle fleur qui fleurit,
Puys estant du chauld haslée,
    Ou gelée
De froidure, tost périt.

. . . .

Seigneur, à mon injustice
    Sois propice!
Hélas, je t'ay offensé.

L'offense me soit remise;
 Te suffise
De m'avoir ainsi tansé.

A mes maux donne allégeance,
 L'assurance
De son salut et son mieux.
Plus ne l'esbranle l'orage
 Au rivage
Serein et calme des cieux.

Hory vivait pendant les guerres civiles qui agitèrent la France vers la fin du 16me siècle, et plusieurs des événements de ce temps éveillèrent chez lui un accent de douleur, un cri de victoire ou d'indignation, un sourire de dérision ou de dédain; c'est ainsi que les nouvelles de la mort de Henri II, de Henri III, du massacre de la Saint-Barthélemy, des succès passagers du prince Palatin Casimir, ne passèrent pas sur sa lyre sans y réveiller un écho. Nous remarquons entr'autres « la complainte de la France à Charles IX, » composée toute entière sur deux rimes, en vers de cinq syllabes et en strophes de dix vers. Cette forme favorise la rapidité et l'entraînement de la pensée; aussi la pièce contient-elle de beaux et énergiques passages comme cette strophe:

En ta phrénésie
Tu dis, et je l'oy:
« Le vin et la lie
» De son sang je boy.....»
Qui vengeance crie
Je le recognoy.
O rage, o Scythie,
Boy donc et reboy!
Fureur ennemie
Descrache la foy.

Mais on y sent parfois que c'est un tour de force, et elle a en outre l'inconvénient de contenir un grand nombre de mots dont le sens ou la prononciation se sont altérés et ont vieilli; ce refrain par exemple:

Fureur ennemie
Descrache la foy.

qui fait l'anagramme de « Charles neufvième roy de France,» refrain qui du temps de l'auteur devait avoir une grande énergie, et sur lequel devait reposer la force du morceau, est maintenant peu compréhensible à la première lecture ou réveille du moins une idée désagréable. Cet inconvénient de l'emploi de mots qui sont hors d'usage aujourd'hui, ou dont le sens a vieilli et a perdu sa dignité primitive, se retrouve dans la chanson sur la mort de Henry III. Du reste, le style

en est généralement noble, animé, nombreux; la versification en est très-correcte pour l'époque. En voici la première strophe:

Henry, roy des François, ta couronne et ta vie
Les traistres desloyaux longtemps ont abbayé;
D'ainsi le croire avais presque trop dilayé
Jusques à voir quasi l'une et l'autre ravie :

ou celle-ci, où il apostrophe Jacques Clément:

Moine désespéré, lasche poultron, perfide,
Tu as, bourreau cruel, ton Seigneur massacré.
Osas-tu bien tremper au sang d'un roy sacré
Le fer de ton cousteau, ta dextre parricide?

On peut reprocher aussi à cette pièce une trop grande accumulation d'épithètes. Elle est la seule des chansons où Hory ait fait usage de vers alexandrins. Enfin il est deux des chansons dont le ton est plaisant et satyrique; l'une surtout est remplie de traits mordants contre un pasteur qui s'était rendu indigne de sa charge et du caractère dont il était revêtu.

Il existe une grande inégalité dans les chansons pour le talent et la composition; sous ce rapport elles sont un peu inférieures aux *Epitres* qui présentent entr'elles moins d'inégalités.

Parmi les Epitres nous en comptons six principales: l'épitre « adressée pour le procureur Guillaume Hardy en response à M. Anthoyne Royet, diacre à Neuchâtel, » sur la peste de 1567; l'épitre « adressée pour son frère Jehan Hory au sieur banderet Triboulet; » l'épitre « au maistre d'escole d'Auvernier sur ung commencement d'invective contre la Royne mère, en rithme françoise;» — « à ung rithmeur présomptueux;» et les deux épitres à Guillaume Jaquet, ministre de Dombresson. Le ton de ces pièces est familier, simple, facile, les unes sont en vers de dix syllabes, les autres en vers alexandrins; la succession régulière des rimes masculines et féminines n'y est pas observée, mais les rimes y sont toujours placées deux à deux, jamais croisées. C'est dans ce genre de poésies surtout que perce l'érudition classique du poète, mais toujours d'une manière naturelle, sans affectation, ni pédanterie. Hory composait avec facilité; c'est ainsi qu'il écrivait en moins d'une demi journée son Epitre au châtelain du Schlossberg, qui compte plus de cent vers. Les meilleures de ces pièces à notre gré sont celle qu'il adresse « à ung rithmeur présomptueux, » et les deux épitres au ministre de Dombresson, Guillaume Jaquet. Ce sont des morceaux bien travaillés, d'un style coulant et pittoresque; la versification en est soignée, elles sont remplies de sages conseils, de bonne plaisanterie, de traits piquants et ingénieux, d'heureuses comparaisons, et parfois d'une ironie virulente, comme dans la se-

conde Epitre à Jaquet. Ce «mauvais rithmeur,» piqué des sages conseils que lui donnait le pasteur de Gleresse dans une première Epitre, s'irrita vivement et composa contre lui des vers injurieux ([1]). Hory lui répond:

Holà! Tout beau! Tout beau! Quel oestre, quelle mouche
A piqué mon baudet, qui si fort s'escarmouche?
Est-il impatient et tendre à l'esperon...!

Et le reste sur le même ton. Il est difficile d'être plus mordant. Les épitres de Hory, surtout les dernières, n'ont pas l'inconvénient que nous avons signalé pour plusieurs de ces chansons, savoir l'emploi de mots dont la signification était noble et relevée à l'époque de Hory, mais qui en vieillissant se sont altérés et ne sont pris maintenant que dans un sens vulgaire et trivial. De pareils cas sont fréquents en français, tandis que nous ne connaissons pas d'exemple où un mot plaisant ou trivial dans sa première acception ait pris en vieillissant un sens sérieux et noble. Le ton des épitres de Hory étant en général gai et simple, la signification des mots dont il se sert n'a pas beaucoup varié jusqu'à nos jours, à quelques nuances près; mais il en est qui se sont perdus et ne sont plus employés.

Dans aucune de ces poésies la loi sur les biatus n'est observée, comme elle ne l'est, à notre connaissance, dans aucun des poètes français prédécesseurs de Malherbe, qui le premier la fixa comme règle invariable à observer dans la construction des vers.

Enfin dans ses épitres comme dans ses chansons, le poète de Gleresse paie son tribut au goût de son siècle par des jeux de mots et de noms assez froids, souvent puérils. Il a ressenti aussi l'influence de

([1]) Deux pièces de vers de G. Jaquet qui nous ont été conservées, l'une intitulée: *De l'estat ou condition de la cure de Dombresson,* en 346 vers, l'autre: *Epilogue à monseigneur le Lieutenant et Gouverneur-Général au comté de Neuchâtel et es provinces de Valangin*, en 188 vers, sont en effet excessivement pauvres de versification et de poésie, et nous font comprendre la justesse des conseils de Hory. L'orthographe en a été évidemment modernisée. Voici comme spécimen le commencement de la première:

AU LECTEUR BÉNÉVOLE, SALUT!

Depuis le temps qu'en ceste cure
Je prins logis pour habiter,
Dieu ordonna que j'eusse cure,
(Cela te faut-il méditer)
Des paroissiens, assez grands peuples.
Pour leur donner instruction
Il leur faut prescher en deux temples:
Cela est ma condition.
Ils sont pour le moins cinq villages
Qui repairent à mon sermon,
Et là ils sont plusieurs ménages
Bien crus et multipliés. C'est mon!
Qui le premier voudra apprendre,
C'est l'estendu de Dombresson,
Duquel aussi il faut entendre
Que les cloches y ont bon son, etc., etc.

l'atmosphère des disputes théologiques, qui agitaient alors la chrétienté, et le bon et candide pasteur sort quelquefois de son assiette habituelle pour invectiver ceux qui par leurs doctrines tendent à rompre l'unité de la foi. L'indignation fait taire en lui la voix de la charité, et dans trois pièces, très-courtes à la vérité, il s'élève contre ces hommes avec un ton indigne d'un serviteur de Christ. Au reste le siècle où vivait Hory n'était pas celui de la politesse du langage, et lorsqu'on voit les gros mots qui sortaient parfois de la bouche et de la plume des hommes éminents de cette époque, d'un Luther, d'un Thomas Morus, d'un Calvin, on peut comprendre, sinon excuser les invectives de notre modeste auteur. « Mais si ces vers, dit l'éditeur, font honte par leur grossièreté et leur violence au siècle qui les a vus naître, ne témoignent-ils pas, par la chaleur de leur orthodoxie, contre le rationalisme et l'indifférence de notre temps ? »

Enfin quelques poésies latines qui terminent le volume, et que Hory adressait à divers savants et théologiens de sa connaissance, nous montrent la facilité avec laquelle il se servait de la langue de Virgile et d'Horace, et l'étude approfondie qu'il avait faite des chefs-d'œuvre de la culture romaine.

Nous ne poursuivrons pas davantage cette rapide esquisse des poësies de Blaise Hory; mieux vaut renvoyer le lecteur au livre lui-même, trop peu connu jusqu'à présent, et nous finirons en citant encore quelques lignes du savant distingué, du citoyen d'élite qui a tiré de l'oubli le poète de Gleresse.

« Pauvres comme nous le sommes d'œuvres poétiques, nous devons au moins ne rien négliger du peu que nous ont transmis nos ancêtres, et quelque petit que soit le mérite du poète qui nous est présenté aujourd'hui, et dont le nom même nous était demeuré inconnu, il sera sans doute bien accueilli parmi nous, parce qu'il fut notre compatriote.

» Blaise Hory était Neuchâtelois ; il l'était par sa naissance, il l'était aussi par son caractère comme pasteur; comme chrétien, sa piété est toute morale, peu intime, peu spirituelle ; comme poete, il s'élève à peine au-dessus de la terre; mais il n'est aussi presque aucune de ses poésies qui ne révèle l'homme de bien, qui ne fasse honneur à sa droiture et à sa piété.

» Oh si seulement ce poète-pasteur du seizième siècle, qui apparaît au milieu de nous comme une ombre des temps passés, était le précurseur de quelque poète neuchâtelois, qui, sous l'inspiration toute-puissante de l'Esprit-Saint, chanterait d'un cœur nouveau les merveilles de Dieu au dedans de l'homme, dans la nature et dans l'histoire ! »

X.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

NOVEMBRE.

—

Avant le Message du Président, dans le bruit duquel tous les autres se sont évanouis, il y aurait eu à mentionner plusieurs faits, trop effacés maintenant pour risquer de s'y étendre sans grande chance d'être écouté, mais que nous ne pouvons cependant passer complètement sous silence dans notre revue historique, car ils avaient causé au moment même assez de se sensation.

D'abord, les procès politiques déférés à la haute cour de Versailles: celui d'Huber, dont nous avons dit un mot dans notre précédente livraison; puis surtout, après ce prologue l'affaire du 13 juin. Les interrogatoires ont donné lieu à des scènes d'une vivacité qui n'a pas seulement animé, mais troublé les débats. M. Emile de Girardin transforma sa déposition en accusation véhémente contre un magistrat présent à l'audience; il l'accusait d'avoir outrepassé ses fonctions par sa manière inquisitoriale de procéder avec les témoins : cette apostrophe fit de M. Emile de Girardin l'homme du jour, mais pour un jour seulement. Ce fut ensuite de plus gros en plus gros, sinon de plus fort en plus fort, lorsqu'un officier de gendarmerie auquel les prévenus et leurs avocats reprochaient de s'être conduit en juin dernier avec une violence indigne d'un soldat français, rendit aux accusés injure pour injure et, formulant son défi par un juron en toutes grosses lettres, fit soudain retentir le langage du corps-de-garde dans la salle du tribunal. La parole digne et simple, l'accent sincère du colonel Guinard, arrêté aussi au 13 juin, produisirent d'autant plus d'effet après tout cela. Mais bientôt l'attention se porta ailleurs, et dès-lors on ne suivit guère ces nombreuses dépositions, insignifiantes pour la plupart. On ne s'y est pas intéressé au point d'arriver à une conviction raisonnée; elles ont seulement laissé l'impression vague,

qu'on aurait beau chercher, qu'on ne trouverait pas de complot. Et dans le fait, peut-il jamais y avoir complot pour des entreprises dont l'exécution suppose avant tout l'assentiment, l'explosion populaire? Si elles échouent, il n'y a rien qu'une manifestation manquée, plus ou moins légale, plus ou moins dangereuse, mais le complot n'a, pour ainsi dire, pas pu prendre pied, il n'existe pas, ou il est toujours facile à nier. Si elles réussissent, ce n'est plus un complot, une conspiration, c'est bien mieux.

Pendant ce temps M. Thiers présentait à la Chambre son rapport sur les affaires de Rome. Les conclusions n'en ont pas moins paru étranges, bien qu'elles fussent prévues. Le pouvoir du pape à Rome et dans le catholicisme, ou son autorité temporelle et spirituelle, étroitement unies, ne pouvant aucunement être séparées; la première, nécessaire à la seconde et, dans l'intérêt de celle-ci, devant être rétablie et défendue par les puissances catholiques, intéressées à les maintenir l'une et l'autre comme ne faisant qu'un; l'autorité spirituelle s'appuyant donc en définitive sur les baïonnettes; de plus, puisque l'autorité temporelle lui est virtuellement inhérente et d'une absolue nécessité, la souveraineté du peuple ni même le plein régime représentatif ne pouvant se concilier avec elle dans les Etats de l'Eglise; les Romains ainsi condamnés, pour l'honneur de posséder le souverain pontife au milieu d'eux, à ne pas sortir de leur condition de sujets, à demeurer plus ou moins asservis à jamais : telles sont en substance, et fort clairement déduites, fort nettement exprimées, l'argumentation et les conclusions du rapport. Elles sont d'une logique parfaite au point de vue du catholicisme : gallicans et ultramontains, la *Gazette de France* et l'*Univers*, tous les journaux, tous les publicistes qui admettent et qui comprennent la papauté, n'ont pas raisonné, ne pouvaient pas raisonner autrement. Aussi M. de Montalembert, à la tribune, n'a-t-il fait que développer ces idées du rapport, en y ajoutant ses brandons accoutumés d'éloquence, mêlés de traits sanglans, et malheureusement trop vrais, sur l'irréparable tort fait à la liberté par ses modernes adeptes. Il n'y a rien là, nous le répétons, que de parfaitement catholique; la seule chose étrange est de le trouver dans la bouche de M. Thiers. Mais, par le temps qui court, cela se trouve aussi dans la bouche de bien d'autres : sinon dans celle de tout le monde, dans celle du grand nombre à coup sûr. Dans tous les partis, il n'y a plus que la bouche qui parle : c'est pour cela que tous auront la bouche fermée, et que la voix d'aucun d'eux ne l'emportera.

Pour couronner le tout, et non pas sans doute pour prouver son catholicisme, M. Thiers s'est battu en duel. Des interrupteurs (parmi lesquels M. Bixio) soutenaient lui avoir entendu dire, avant le 10 décembre, qu'il serait humiliant pour la France d'avoir à sa tête Louis-Bonaparte. Là-dessus démenti à M. Bixio, rencontre au bois de Boulogne, échange de deux balles, bref un combat singulier qui, pour

s'être passé dans les règles, n'en demeure pas moins dans son motif, dans la position et dans l'histoire de M. Thiers, — qu'on nous pardonne ce jeu de mots, un singulier combat.

Quant au Président, peu lui importe que l'on se batte pour lui : son cœur n'est point pris par là, comme le serait celui d'une belle. Sans égards pour M. Thiers, pour la majorité de l'Assemblée et pour son ministère qui en disposait, il méditait le complet changement de celui-ci, et le voilà qui lance un beau matin son Message à la grande stupéfaction de tous. Parmi les moins étonnés, nous pouvons peut-être compter nos lecteurs, s'ils se sont rappelé quelques mots de notre dernier numéro sur le Président et sur ses dispositions nouvelles (1). Celui qui l'avait averti, M. P**, ancien préfet de Marseille, conserve ce rôle auprès de lui, et nous tenons de la même source, bien informée on le voit, qu'il n'a pas été sans influence dans la détermination de Louis-Napoléon. Maintenant que résultera-t-il de tout ceci ? On peut dire qu'en général le Message n'a point déplu. Le langage en est impérieux : est-ce un commencement de langage impérial ? La réaction irritait les uns, effrayait les autres : le Message n'est-il qu'une réclame de ce côté-là ? Il demande et il annonce l'action au lieu des paroles : chacun est assez de cet avis, mais ce qui est certain, c'est que jusqu'ici l'action n'a point paru. Il est vrai que l'action ne s'improvise pas comme les discours, d'ailleurs beaucoup moins improvisés qu'on ne le fait croire au public. La Chambre est aussi un obstacle. Elle a entendu le Message, avec stupéfaction d'abord, stupéfaction partagée par le cabinet, dont le chef, M. Odilon Barrot, alors à la campagne, ne soupçonnait pas même la possibilité d'un acte pareil, en sorte qu'il ne l'aurait appris, comme tout le monde, que par l'explosion ; il aurait à la fois entendu le bruit, et reçu le coup.

L'étonnement passé, resterait, dit-on, la mauvaise volonté, ou du moins la mauvaise humeur. L'Assemblée bouderait, ne ferait rien, refuserait indirectement son concours et, sans engager une lutte ouverte, entraverait ainsi la politique présidentielle, à en croire les organes de celle-ci. Il est à remarquer cependant que la majorité s'est déjà retournée ou transformée sur un point : elle n'a plus soutenu le projet de loi de M. de Falloux sur l'instruction publique, et il est évident que son but est maintenant de l'enterrer sinon de le rejeter tout-à-fait.

Les ultramontains et les légitimistes sont fort mécontens. De leur extrême droite ils étaient presque arrivés au centre, ils avaient aussi la main au gouvernail, et ils commençaient à y peser : les voilà brusquement renvoyés à distance. Le parti conservateur de toutes les nuances et des deux opinions dynastiques, le parti des traditions parlementaires, est aussi passablement déconcerté. Il ne voyait que l'As-

(1) Voir page 613 de ce volume.

semblée, comme les ministres ne voyaient que la majorité dont ils disposaient. Assemblée et ministres traitaient le Président d'une manière fort leste, absolument comme s'il n'eût jamais existé : c'était pis qu'un roi constitutionnel. Le rapport de M. Thiers sur les affaires de Rome avait l'air d'ignorer parfaitement que le chef de la République eût exprimé une opinion quelconque sur ce grave sujet, et quand on voulut la rappeler, un dédaigneux *Allons donc!* y répondit des bancs de la majorité. Depuis la retraite de M. de Falloux, un remaniement ministériel était devenu nécessaire : il y avait des réunions, des négociations dans ce but ; tel paraissait disposé à se charger de la formation d'un nouveau cabinet, tel autre hésitait ; mais de celui qui, cependant, pouvait seul le nommer, pas un mot ; à cette légère exception près, aucun haut personnage n'était oublié ; on tâtait, on s'assurait toutes les volontés, sauf la sienne ; on ne la supposait pas, bien loin d'en douter. Ce parti ne voyait ainsi que lui-même, et c'est par là, comme tous les gouvernemens, qu'il s'est mépris sur la vraie situation, et que le pouvoir lui a échappé. Soudain il se trouve qu'il y a autre chose : celui qu'on oubliait et qu'on réussissait presque à faire oublier, le Président apparaît. Il fulmine son Message. De ce cerveau tonnant la sagesse sociale ne va pas sans doute sortir toute armée, toute formée ; mais le parti qui se croyait parlementairement tout puissant, n'en est pas moins désorienté.

Il est toujours dominant dans la Chambre actuelle, et saura bien se retrouver ; il est trop intéressé à être, à exister d'une manière quelconque, pour ne pas éviter sa dissolution à tout prix ; mais si le Président tient bon (et le seul point sur lequel on est d'accord à son sujet, c'est de lui reconnaître au moins de l'entêtement, sinon de la vigueur et de la fermeté), ce parti sera forcé de modifier ses allures, de compter avec d'autres idées que les siennes, de céder sur certains points pour en maintenir d'autres, de louvoyer avec le Président, au lieu de le heurter de front ou de s'en passer. Et ne fera-t-il que louvoyer avec lui? On prend vite le vent du pouvoir en France, et jusque dans les temps où l'opposition est de mode et paraît sans danger, il y a toujours bon nombre de gens qui se trouvent mal à l'aise et ne croient pas pouvoir naviguer ailleurs que dans les eaux du gouvernement. Même parmi les habiles, il en est plus d'un qui ne voient de possible que le Président et ce qui est : ainsi le *Constitutionnel*, depuis le Message, suit une ligne présidentielle et qui, en ce moment, ne laisse pas de dévier plus ou moins de M. Thiers. Enfin, dans tous les cas, les deux fractions dynastiques du parti conservateur, les orléanistes et les légitimistes, se trouvent pour le quart-d'heure déboutées et jetées de côté. C'est en cela principalement que le Message a porté coup, et c'était peut-être son but essentiel et direct. On n'en saurait douter si, comme plusieurs l'en soupçonnent, Louis-Napoléon est toujours resté l'homme de Strasbourg et le prétendant impérial ;

on peut le penser encore s'il faut croire avec d'autres qu'il admet réellement la république. Eclairé sur la situation, il aurait agi avant qu'il fût trop tard, car sa popularité commençait fort à baisser. Voyant grandir dans l'ombre, ou contre lui ses rivaux dynastiques, ou contre la république la royauté, il se serait brusquement jeté en avant, frappant à la fois de droite et de gauche..... Mais est-ce le prince ou seulement le Président qui s'est montré?

Au jugement d'un de nos amis, observateur aussi fin des hommes et des choses que bien informé, le point vrai serait celui-ci : Les protestations du Président sont sincères, il n'y a pas de coup d'état sous le tapis. Ainsi qu'il l'a répété maintes fois, Louis-Napoléon veut la république, comme il veut la haute position qu'il y occupe, mais avec une certaine part d'action personnelle dans le gouvernement. Le but premier de sa politique serait de consolider l'ordre et la tranquillité en France : en considération de quoi, à l'expiration de sa présidence, on lui prorogerait le pouvoir. Cela se ferait d'ici là par une réforme de la constitution, dont une des dispositions actuelles ne permet pas qu'il soit immédiatement réélu.

Dans toutes ces lignes de conduite, extrêmes ou moyenne, il doit chercher à se rattacher les classes populaires par des mesures qui répondent à leurs vues ou à leurs intérêts. Lui et son entourage (ce dernier, d'une réputation toujours assez équivoque) passent pour en être très-préoccupés. Il est question de projets et, cela va sans dire, de journaux dans ce but (toujours des journaux! la stérilité des stérilités! mais d'avoir un journal à soi on croit que tout est gagné). Le Président vient de libérer la plus grande partie de ce qui restait de transportés de juin non encore amnistiés. D'autre part, le nouveau préfet de police, M. Carlier, dans une proclamation d'ailleurs peu goûtée et qui n'a pas rencontré le ton juste, dit qu'il faut organiser une *ligue sociale contre le socialisme*. Réprimer la révolution et satisfaire en même temps ses besoins et ses droits légitimes, tel est bien, en effet, le problême. Les idées sociales prêtent certainement à la dictature et au despotisme. Une grande ambition pourrait s'en servir et les réaliser jusqu'à un certain point dans ce but. Pour qui se sentirait capable d'y atteindre, ce ne serait peut-être pas la voie la plus mal trouvée; mais il y faudrait de l'habileté et de l'audace, ce qu'après le succès on appellerait du génie. Quelle que soit l'intention du Message, il est encore loin de là, il n'a rien produit de pareil, pas la moindre commotion électrique dans les masses.

— Le fait populaire le plus certain, et qui revient de tous les côtés, c'est que le socialisme gagne considérablement de voix dans les campagnes, que l'on croyait, ici comme ailleurs, profondément conservatrices. Ce mot de socialisme trompe toutefois, quand on le leur applique; il ne faut pas le prendre à la lettre. Les paysans sont les

hommes qui se font le moins des théories : ils ne sont donc pas socialistes, dans le vrai sens, d'ailleurs toujours un peu vague, du mot; seulement, comme tout le monde au reste, mais peut-être un peu plus cruement à cause de leur vie dure, ils sont *tout à leurs intérêts*. Or, leur intérêt à leurs yeux, leur idée fixe, c'est, par exemple, que les riches supportent une part plus grande et plus proportionnelle des charges publiques ; c'est que la fortune mobilière contribue aux revenus de l'Etat comme les biens-fonds, que la rente n'échappe pas à toute espèce d'impôts, même à celui de mutation ; c'est que l'impôt soit progressif; c'est qu'on ne maintienne ou ne rétablisse pas certains impôts particulièrement vexatoires dans le détail, comme celui sur les boissons, etc., etc. : tout autant d'idées réprouvées par beaucoup d'économistes ou qui rencontreraient de sérieuses difficultés dans la pratique, mais sur lesquelles on ne fera jamais entendre raison aux campagnards. Qu'il y ait dans tout cela des tendances socialistes, on n'en saurait disconvenir, mais ce n'est pas le socialisme systématique, et c'est encore moins, nous assure-t-on, le communisme : dans les campagnes les *partageux* seraient toujours fort mal accueillis. Elles ne deviennent donc pas socialistes comme on l'est dans les villes. Seulement, par jalousie et par haine des riches, par découragement de ce qu'on a fait, ou plutôt par impatience, par lassitude de la profonde stérilité de ces deux années de république, elles nommeront députés, et on l'a vu récemment, des socialistes, mais des socialistes citadins, des socialistes proprement dits : alors, à moins qu'ils ne soient modérés par la pratique des affaires, ils risqueraient fort d'allumer un feu qui ne se bornerait pas à les dévorer, eux et leurs utopies.

— Le grand mal, ou plutôt la source même du mal pour tous les partis, c'est cet athéisme latent qui fait que, ne voulant rien de Dieu, ne rapportant rien à lui et le traitant absolument comme s'il n'était pas, on court nécessairement à la mort, puisque lui seul est la vie. Nous l'avons dit souvent : c'est là le nœud gangrené de toute la situation moderne. *Inde labes*. Il faut savoir gré à M. de Lamartine de s'en être enfin aperçu, quoiqu'un peu tard, et quoiqu'il se fasse encore de Dieu une idée bien incomplète et bien vague lorsque, d'ailleurs, il donne à cette idée de Dieu une valeur plus réelle et plus haute qu'on ne le fait ordinairement.

« Qu'est-ce que Dieu? demande-t-il. Est-ce une vaine *notion* qui n'a aucune conséquence sur les pensées et sur les actes de l'homme sa créature, qui ne lui inspire rien, qui ne lui commande rien, qui ne lui impose rien, qui ne le récompense de rien, qui ne le punit de rien?... Non! Dieu n'est pas seulement une *notion*, une connaissance, une évidence; Dieu est une *loi*, la loi vivante, la loi suprême, la loi universelle, la loi éternelle. Par cela même que Dieu est une loi en haut, il est un devoir en bas, et quand l'homme dit: «je crois en Dieu,» il dit en même temps: je crois à mon devoir envers Dieu, je crois à mon devoir envers les hommes, Dieu est un gouvernement!»

C'est là un Dieu politique et tout au plus providentiel, ce n'est pas tout le Dieu qu'il nous faut, celui dont l'absence est notre grand mal. Mais du moins, cette absence, M. de Lamartine en fait sentir le danger, même social, s'il ne dit pas assez jusqu'à quel point elle va, et combien dans toutes les classes, dans tous les partis, il y a de cet athéisme de fait sinon de doctrine et d'idée. Le numéro d'octobre du *Conseiller du Peuple* a été, en effet, consacré à l'*Athéisme dans le Peuple*, comme nous l'avions annoncé. M. de Lamartine y passe en revue les principaux systèmes philosophiques et sociaux qui ont travaillé et dominé la France depuis cent ans. Puis, il conclut ainsi sur les systèmes actuels.

« Analysez, si vous n'êtes pas abattus d'humiliation avec moi, les cinq ou six révélations de ces derniers temps et demandez-vous ce que je me suis bien souvent demandé à moi-même en les écoutant, si ces révélateurs de la prétendue félicité humaine s'adressent véritablement à des hommes ou à des troupeaux à l'engrais! Et ils s'étonnent que le monde intellectuel leur résiste? et ils se plaignent de n'avoir pour sectateurs que des ignorants? et ils s'indignent que les idées qu'ils essayent de répandre rampent comme des brouillards fétides sur les abîmes de la société et n'excitent pour tout fanatisme que le fanatisme de la soif et de la faim? Je le crois bien! Quel est donc le peuple qui voudrait se fanatiser pour sa propre déchéance et renoncer à sa nature morale, à son âme divine et à ses destinées immatérielles pour un morceau de pain plus savoureux sur sa table, pour un morceau de boue plus large sous ses pieds. Non, non, le fanatisme monte et ne descend pas. Montrez-moi le ciel, si vous voulez éblouir mes yeux. Promettez-moi l'immortalité si vous voulez offrir à mon âme un mobile digne de sa nature, un levier digne de ses efforts, un prix digne de sa vertu! Mais vos systèmes de société athée que nous montrent-ils en perspective? Que nous promettent-ils en compensation de nos douleurs? Que nous donnent-ils en échange de nos âmes! Vous le savez, n'en parlons plus.

» Mais, en vérité, si ces sectes survivent à la lune du mois qui les voit et qui les fait éclore, et si les questions qu'elles débattent et les systèmes qu'elles agitent devant le peuple ébahi sont destinées à servir d'énigme à la postérité, que dira de nous l'avenir? Il ne pourra s'expliquer le matérialisme, l'athéisme, la brutalité des doctrines et des sectes pour lesquelles nous nous agitons depuis dix ou douze ans, que par le cauchemar d'un peuple à jeun, dont tous les rêves ont pour objet une satisfaction frénétique des sens. Toutes ces philosophies ou tous ces délires sont les délires ou les philosophies de l'estomac! « Il » faut que la France fût à cette époque, diront les historiens futurs, » une nation travaillée d'une disette terrible pour avoir oublié dans » une éclipse si totale de l'être intellectuel les grandes et surnaturelles » idées qui avaient seules passionné jusque là le genre humain et » rendu les révolutions des peuples dignes du regard de la postérité et du sang des hommes. Il faut que le dix-neuvième siècle fût » un temps d'avarice de la nature où la terre ne produisait plus ni » fruits ni moissons, pour que ce grand peuple intellectuel, qu'on ap» pelait autrefois le peuple français, ait oublié son âme pour un mor-

» ceau de pain, son immortalité pour un salaire et son dieu pour un » écu! Detournons les yeux et plaignons ce temps.»

Venant ensuite à une sorte d'application historique de ces vues, M. de Lamartine montre la différence qui existe à cet égard entre la France et l'Angleterre ou les États-Unis. Il compare les grands personnages politiques de ces trois pays, Washington ou Franklin, Danton ou Mirabeau, et pour plus de sûreté c'est au tribunal de la mort qu'il les juge.

« Passez, dit-il, l'Atlantique, traversez la Manche, approchez de nos temps, ouvrez nos annales à nous et écoutez les derniers mots des grands acteurs politiques du drame de notre liberté. On dirait que Dieu s'est éclipsé de l'âme des hommes et que son nom n'a jamais été écrit dans la langue. L'histoire aura l'air d'être athée quand elle racontera à la postérité ces anéantissemens plutôt que ces morts des hommes célèbres des plus grandes années de la France! Les victimes seules ont un Dieu, les tribuns et les licteurs n'en ont pas.

« Voyez Mirabeau sur son lit de mort. « Couronnez-moi de fleurs, » dit-il, enivrez-moi de parfums, que je meure au son de musiques » délicieuses.» Pas un mot de Dieu ni de son ame. Philosophe sensuel, il ne demande à la mort qu'un suprême sensualisme, il veut donner une dernière volupté même à l'agonie.

» Contemplez Mme Rolland, la femme forte de la révolution sur la charrette qui la conduit à la mort, elle regarde avec mépris ce peuple hébété qui tue ses prophètes et ses sybilles. Pas un regard vers le ciel! Une seule exclamation pour la terre qu'elle quitte: « ô liberté! »

» Approchez-vous de la porte du cachot des Girondins. Leur dernière nuit est un banquet, et leur seule hymne est la *Marseillaise!*

» Suivez Camille Desmoulins au supplice, une plaisanterie froide et indécente au tribunal, et une longue imprécation sur le chemin de la guillotine, voilà les dernières pensées de ce mourant qui va comparaître là-haut!

» Ecoutez Danton sur la plate-forme de l'échafaud, à une ligne d'intervalle de Dieu et de l'immortalité. « J'ai bien joui, allons dormir, » dit-il, — puis au bourreau: « Tu montreras ma tête au peuple, elle » en vaut la peine! » Le néant pour profession de foi, la vanité pour dernier soupir, voilà le Français de ces derniers temps!

» Que penser du sentiment religieux d'un peuple libre dont les grandes figures semblent marcher ainsi en procession vers le néant, et meurent sans que la mort même, ce terrible ministre, leur rappelle la mémoire, la crainte ou les promesses d'un Dieu.

» Aussi la république sans avenir de ces hommes et de ces partis a sombré vite dans le sang. La liberté conquise par tant d'héroïsme et de génie, n'a pas trouvé en France une conscience pour l'abriter, un Dieu pour la venger, un peuple pour la défendre contre cet autre athéisme qu'on a appelé la gloire! tout a fini par un soldat, et par une apostasie de républicains travestis en courtisans! Que voulez-vous? l'athéisme républicain n'a pas de raison d'être héroïque. Quand on lui fait peur, il plie; quand on l'achète, il se vend; il serait bien dupe de s'immoler; qui est-ce qui lui en saurait gré? Le peuple est ingrat et Dieu n'existe pas. Ainsi finissent les révolutions athées!.... »

Qu'on ne s'y trompe point cependant! Le mal n'est pas particulier à la France : il y est seulement plus à nu. La France, bien que sa prédominance extérieure ait baissé et ne soit plus ce qu'elle était autrefois, est pourtant toujours le cœur de l'Europe, son point le plus vivant : le germe corrompu qui s'y trouve circule aussi dans le sang de toutes les nations modernes. L'égoïsme, le matérialisme anglais, même l'industrialisme américain charrient aussi dans les sources secrètes de la vie ce même élément de mort, le culte de soi et, au fond, l'oubli de Dieu, l'athéisme. L'Allemagne est fière de sa science, de sa philosophie, de sa théologie ; eh bien, parmi ses écrivains et ses journalistes du plus mauvais esprit en même temps que du plus ingénieux, la plupart sont des théologiens : fait peu connu, mais que nous tenons de bonne source, et qui nous paraît significatif dans son genre. Cette profonde absence de Dieu dans la vie des nations et des individus, finit par former un vide, un abîme où s'engloutissent infailliblement les sociétés. Nous croyons que même du point où nous sommes malheureusement arrivés, il y a encore beaucoup à descendre : mais quoi d'étonnant que des esprits simples ou supérieurs pensent que nous touchons au bout, que la fin des temps approche! Cette idée gagne beaucoup de partisans en Allemagne, et l'on nous assure que le roi de Prusse y incline personnellement. Dans ce pays on a donc aussi le sentiment d'un grand affaissement moral, d'une grande ruine de toutes choses, *cœli ruina*. Sans doute, en Allemagne, l'incrédulité est savante et prétend remplacer par la science la foi qu'elle renverse ; mais y est-elle pour cela moins répandue qu'ailleurs? y est-elle même moins pratique?... Non; partout Dieu appelle, Dieu parle, dans la voix prophétique des événemens : mais où lui a-t-on répondu? On ne l'entend pas seulement, bien loin de lui répondre.

— Quant à l'athéisme proprement dit, il s'est montré et il a joué son rôle dans toutes les révolutions : dans celle d'Angleterre, avec certains *niveleurs :* dans celle de 93, avec les Chaumette, les Clootz et les Hébert. C'est Proudhon qui passe pour le représenter dans la nôtre, bien qu'il s'en défende avec aigreur. Il y a cependant son second mot fameux : « Dieu, c'est le diable ; » mais ayant pris la peine d'expliquer aux simples que ce n'était là qu'un jeu de dialectique, il traite de cafards tous ceux qui, simples ou non, se permettent de le lui rappeler. Dans le fait, il a dès-lors toujours laissé subsister quelque brin de l'idée de Dieu, mais pour s'en jouer, pour conserver indéfiniment à sa plume sifflante quelque chose à faucher. Jamais, d'ailleurs, de négation si générale et si absolue que la sienne! C'est bien de lui qu'on peut dire qu'il pousse la franchise jusqu'à la fausseté, par le plaisir qu'il y prend. Logicien conséquent jusqu'au délire et s'enivrant du vide qu'il fait autour de lui, il ne fait pas seulement ce vide dans

le ciel, mais sur la terre, il méconnaît l'homme aussi bien que Dieu, et, au nom de ce qu'il croit la raison et la liberté, il proclame pour idéal politique et social, l'anarchie; en d'autres termes, le cahos. Véritable conclusion de Titan! et de plus, d'un Titan moqueur, car en lançant ses montagnes, il a soin d'en distribuer amicalement quelques-unes à ses frères les socialistes, que du fond de sa prison il écrase aussi sans pitié.

— Les personnes qui, comme nous, mettraient un intérêt historique à connaître au juste et *de visu* les opinions de M. Proudhon dans leur point actuel, feront bien de lire la brochure qu'il vient de publier sous ce titre : *Les Confessions d'un révolutionnaire, pour servir à l'histoire de la révolution de Février.* Tout est significatif dans ce livre sombre, qu'on aborde avec épouvante, qu'on parcourt avec une curiosité pénible, qui vous lasse et vous retient en même temps comme dans des filets inextricables et déliés de logique inflexible, et qui vous laisserait une flétrissure à l'âme, si l'âme et tout son ensemble d'idées et d'impressions n'était comme une étrangère devant ce livre qu'elle ne comprend pas plus qu'elle n'en est comprise.

Un homme d'une intelligence vigoureuse et d'un esprit aussi entier qu'orgueilleux s'y révèle à chaque page, et s'y met dans la situation d'un juge devant qui comparaissent toutes choses de la terre et du ciel. Fustigateur intrépide et sans clémence des sottises et des erreurs d'autrui, il a, par ce côté, d'immenses avantages de vérité, de franchise et de verve : mais c'est du même ton cavalier et supérieur qu'il aborde la région des idées et des réalités invisibles, concluant par ci, démontrant par là, appliquant à tout la formule du géomètre ou, mieux encore, la chaîne métrique de l'arpenteur; nuage ou marais, soleil ou montagne, il n'importe! tout y passe à la même mesure. L'univers se déroule comme une toile devant le diamètre des lunettes de M. Proudhon.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette critique dissolvante de l'humanité, qu'elle attaque dans toutes ses croyances. Nos lecteurs préféreront sans doute un léger aperçu des opinions du plus extrême de tous les révolutionnaires, du plus sceptique de tous les socialistes. Autant que possible, nous le laisserons parler lui-même.

« *Je lèverai ma main vers le ciel, et je dirai : Mon idée est immortelle;* » Deutéronome XXXII, 40 : telle est l'étrange épigraphe de cette œuvre qui prend Dieu et le ciel à partie, directement et indirectement.

« Pour moi, dit-il, je ne recule devant aucune investigation. Et si le Révélateur suprême se refuse à m'instruire, je m'instruirai moi-même, je descendrai au plus profond de mon âme; je mangerai, comme mon père, le fruit sacré de la science ; et quand d'infortune je me tromperais, j'aurais du moins le mérite de mon audace, tandis que *Lui* n'aurait pas l'excuse de son silence. »

Voilà Dieu pris à partie avec un effrayant sans-façon. Mais Dieu, le Dieu vrai et personnel, le Dieu que l'homme ne peut inventer ni mesurer, ce Dieu qui nous élève à lui par la force de son regard du fond de notre boue, ce Dieu qui fait de nouvelles créatures créées en justice et en sainteté véritables, ce Dieu-là n'existe pas pour M. Proudhon. Malgré ses études sur la Bible et ses méditations philosophiques sur la Providence, M. Proudhon n'a jamais compris la vérité divine; il n'a pas même entrevu cette vérité tout humaine que, pour l'humanité, il ne peut y avoir progrès que là où sans rien retrancher du bien moral qu'elle possède on lui propose quelque chose de plus : tout ce qu'a apporté le christianisme par exemple, et autre chose encore par delà ce que nous en connaissons : la force, mais avec la charité ; la liberté, mais avec le devoir; le droit de tous, mais avec la conscience de chacun.

Que M. Proudhon évoque donc à son tribunal suprême le Dieu qu'il s'est fabriqué, et qu'il ait bon marché de lui, cela se comprend. Voici, du reste, le résumé de son système religieux :

« La nature, au point de vue de l'esprit, se manifeste par un double essor, l'instinct et la raison. Ce qui caractérise l'instinct c'est la promptitude, l'intuition, la spontanéité, l'infaillibilité ; ce qui distingue la raison, est la mémoire, la réflexion, l'imagination, le raisonnement, l'*erreur* ou vagabondage, le progrès. Le premier est à proprement parler la forme de l'intelligence en Dieu ; la seconde est la forme de l'intelligence dans l'homme.

» C'est dans la société humaine que l'instinct et la raison, se manifestant parallèlement, s'élèvent à la fois au plus haut degré. Les manifestations de l'instinct constituent le gouvernement de la Providence; les manifestations de la philosophie le règne de la liberté. Les religions, les empires, les poésies et les monumens anciens, sont des créations de la spontanéité sociale, que la raison révise et rajeunit indéfiniment.

» Mais dans la société et dans l'individu, la raison gagne toujours sur l'instinct, la réflexion sur la spontanéité : c'est là le propre de notre espèce, et qui constitue en nous le progrès. Il suit de là que la Nature en nous semble reculer, tandis que la Raison arrive ; en d'autres termes, Dieu s'en va, l'Humanité vient.

» L'Humanité s'est d'abord adorée elle-même comme Dieu ou Nature; elle a commencé en Jésus-Christ à s'adorer comme Humanité. Le mouvement religieux est allé du ciel à la terre : mais la liberté doit abolir toute idolâtrie, et l'homme se réconcilier finalement avec Dieu par la connaissance de la nature et de lui-même.

» Qu'on rejette cette philosophie, je ne le trouve point du tout mauvais : qu'est-ce que cela me fait? Tiens-je donc si fort à avoir des disciples? Mais qu'on en fasse, sous prétexte d'athéisme, un moyen de contre-révolution, c'est ce que je défends à tous cafards, papistes et réformés, à peine de représailles. Nous sommes plus forts que vous, Messieurs : prenez-y garde !»

Il faut, en effet, bien de la mauvaise foi pour accuser M. Proudhon de n'avoir point de Dieu, puisque, au contraire, il en fait fabriquer

un tout exprès par l'Humanité enfant : bien entendu que l'Humanité raisonnable laisse là cette poupée et ne s'en occupe plus que quand il faut répondre au : Qui va là? des chrétiens.

Les bases du système politico-social de M. Proudhon sont parfaitement simples : supprimer tout gouvernement quelconque pour supprimer les partis.

« Tous les partis, sans exception, en tant qu'ils affectent le pouvoir, sont des variétés de l'absolutisme, et il n'y aura de liberté pour les citoyens, d'ordre pour les sociétés, d'union entre les travailleurs, que lorsque le renoncement à l'autorité aura remplacé dans le catéchisme politique la foi à l'autorité.

» *Plus de partis;*

» *Plus d'autorité;*

» *Liberté absolue de l'homme et du citoyen :*

» En trois mots, j'ai fait ma profession de foi politique et sociale...

» La démocratie est l'abolition de tous les pouvoirs, spirituel et temporel, législatif, exécutif, judiciaire, propriétaire. Ce n'est pas la Bible, sans doute, qui nous le révèle ; c'est la logique des sociétés, c'est l'enchaînement des actes révolutionnaires, c'est toute la philosophie moderne.

» L'exploitation de l'homme par l'homme, a dit quelqu'un, c'est le vol. Eh bien ! le gouvernement de l'homme par l'homme, c'est la servitude ; et toute religion positive, aboutissant au dogme de l'infaillibilité papale, n'est elle même autre chose que l'adoration de l'homme par l'homme, l'idolâtrie.

» L'absolutisme, fondant à la fois la puissance de l'autel, du trône et du coffre-fort, a multiplié, comme un réseau, les chaînes sur l'humanité. Après l'exploitation de l'homme par l'homme, après le gouvernement de l'homme par l'homme, après l'adoration de l'homme par l'homme, nous avons encore :

» Le jugement de l'homme par l'homme,

» La condamnation de l'homme par l'homme,

» Et pour terminer la série, la punition de l'homme par l'homme !

» Ces institutions religieuses, politiques, judiciaires, dont nous sommes si fiers, que nous devons respecter, auxquelles il faut obéir, jusqu'à ce que, par le progrès du temps, elles se flétrissent et qu'elles tombent, comme le fruit tombe dans sa saison, sont les instrumens de notre apprentissage, signes visibles du gouvernement de l'Instinct sur l'humanité, restes affaiblis, mais non défigurés, des coutumes sanguinaires qui signalèrent notre bas-âge. L'anthropophagie a disparu depuis longtemps, non sans résistance de l'autorité toutefois, avec ses rites atroces : elle subsiste partout dans l'esprit de nos institutions, j'en atteste le sacrement d'eucharistie et le code pénal. »

A quelle confusion d'idées, à quelle impiété de jugement on arrive, hélas ! par la logique et le système de ce qu'on appelle ici la Raison !

Quittons les tristes perspectives de l'horizon social de M Proudhon pour le suivre en des coins où sa verve caustique, parfois étincelante de vérité, broie tous les mordans pour composer les portraits individuels qui arrivent à l'occasion sous sa plume :

« Comme au 18 brumaire, pour assurer la révolution chancelante,

il avait fallu un homme; de même, en 1830, pour faire pourrir le vieux monde, il fallait encore un homme. Louis-Philippe fut cet homme-là.

» Examinez-le de près : il est naïvement, consciencieusement corrupteur. Au-dessus lui-même de la calomnie, sans reproche dans sa vie privée, corrupteur mais non pas corrompu, il sait ce qu'il veut et ce qu'il fait. Un abominable destin l'appelle : il obéit. Il poursuit sa tâche avec dévouement, avec bonheur, sans qu'aucune loi divine ou humaine, sans qu'aucun remords le trouble. Il tient en main la clé des consciences ; aucune volonté ne lui résiste. A l'homme politique qui lui parle des vœux du pays, il offre une bourse pour son fils ; au prêtre qui l'entretient des besoins de l'Eglise, il demande combien il a de maîtresses. Les consciences tombent devant lui par milliers, comme les soldats tombaient sur le champ de bataille devant Napoléon : et ni l'empereur n'était touché de ce carnage, ni Louis-Philippe n'est ému de la perdition de ces âmes. Napoléon, dominé par une fatalité qu'il sentait sans la comprendre, put donner de sang-froid le signal qui précipita des millions d'hommes dans le trépas : fut-il pour cela un Néron ou un Domitien? Ainsi Louis-Philippe, père de famille sévère dans son intérieur, maître de lui-même, a fait un pacte avec l'enfer pour la damnation de son pays : il reste sans reproche devant Dieu et devant les hommes.....

» Louis-Philippe a reçu mission de démontrer que le système constitutionnel est la négation des négations, une suprême utopie, comme l'empire et la légitimité. Homme d'État, homme pratique avant tout, il ne raisonne pas, il agit. Il attaque le principe parlementaire par les *influences;* il tue le principe monarchique par une ridicule exhibition, la royauté bourgeoise, la seule que comportât le siècle...

» Louis-Philippe est le seul homme en Europe qui, depuis dix-neuf ans, ait été constamment dans son rôle : aussi, tout lui a réussi. Il a échappé aux balles des régicides, aveugles dans leurs pensées et incertains de leurs coups; il a vaincu les factions et les intrigues; odieux à toutes, il les foula aux pieds, il défia leur audace. Faible lui-même, comme souverain et comme prince dépourvu de prestige, il n'en a pas moins été l'homme fatidique, celui que le monde a adoré; l'antagonisme des principes qu'il combattait fit sa force...

» Briser les caractères, ruiner les convictions, ramener tout au positivisme mercantile, tout à l'argent, jusqu'au jour où une théorie de l'argent signalerait l'heure et le principe de la résurrection : ce fut l'œuvre de Louis-Philippe, c'est sa gloire. Ce que je vois reprocher à Louis-Philippe de petitesse de vues, de ruse mesquine, de trivialité, de commérage, de goût faux, de faconde creuse, de philanthropie hypocondre, de complaisances bigotes, tout cela me paraît sublime d'ironie et d'à-propos. Que voulez-vous de plus écrasant pour votre régime parlementaire et bavard, que ces discours de la Couronne qui ne disent rien, précisément parce que des législateurs à 500 comme à 25 francs n'ont et ne peuvent avoir rien à dire? »

Voici maintenant M. Émile de Girardin :

« Par ses théories administratives et financières, M. de Girardin est un pur socialiste : on dirait même qu'il a emprunté à Pierre Leroux l'idée de son ministère trine et un. Pour M. de Girardin la question économique est tout, la politique fort peu de chose. S'il fait grand cas du gouvernement, il est sceptique quant à la forme : peu lui importe

la souveraineté du peuple ou le droit divin, pourvu qu'en résultat le gouvernement fasse les affaires de la nation. Mais cette indifférence politique n'altère point en M. de Girardin l'esprit gouvernemental : sous ce rapport, il marche de pair avec le communisme aussi bien qu'avec la doctrine. Aussi, comme il ne cherche point ce que veut la raison générale, mais seulement ce qui paraît le plus probable et le meilleur comme initiative du pouvoir, et que les données du problème changent sans cesse, il arrive, malgré la prudence et la subtilité de l'écrivain, qu'il retombe toujours en quelque contradiction, soit avec les faits, soit avec l'opinion du jour, soit avec lui-même.

» — *Une heure de pouvoir*, disait-il, *vaut mieux que dix ans de journalisme.* Ces mots révèlent le secret de la politique et des oscillations de M. de Girardin. »

Avec la plus impitoyable et la plus ironique justice, M. Proudhon passe en revue tout ce qui a paru sur la scène politique depuis Février, n'épargnant ni ennemis, ni amis, et ceux-ci encore moins que les autres.

« Comme il ne pouvait par lui-même s'occuper de la grande question du siècle, et qu'il eût d'ailleurs été fort embarrassé de la résoudre, le Gouvernement provisoire avait pris le sage parti de l'enterrer. C'est à quoi surtout il appliqua son initiative...

» Du reste le public et la presse étaient à l'unisson de l'autorité. Un placard demandait que le gouvernement *empêchât* la sortie des capitaux, et que M. Rothschild fût mis en surveillance. Un autre proposait de vendre les diamants de la couronne, et d'inviter tous les citoyens à porter leur argenterie à la Monnaie; un troisième parlait de transporter les restes d'Armand Carrel au Panthéon. La *Démocratie pacifique*, prenant aussi l'initiative, demandait que la blouse fût adoptée pour uniforme par toutes les gardes nationales de la république; que des bureaux de *placement* et d'*indication* pour les ouvriers fussent organisés par l'État; que des professeurs fussent envoyés dans les départements pour démontrer aux paysans la supériorité de la forme démocratique sur la monarchique, etc. George Sand chantait des hymnes aux prolétaires; la Société des gens de lettres se mettait à la disposition du gouvernement: pourquoi faire, c'est ce qu'elle ne disait point, et qu'on n'a jamais su! Une pétition revêtue de 5,000 signatures demandait d'urgence le *Ministère du progrès*! On n'aurait jamais cru, sans la révolution de Février, qu'il y eût autant de bêtise au fond d'un public français. On eût dit le monde de Panurge.

... » Dites que Raspail et Blanqui furent des mécontens; Barbès, Sobrier, Huber, des étourdis; Louis Blanc un utopiste plein d'inconséquences; dites que les insurgés de juin eurent le tort de céder à une effroyable provocation; à la bonne heure! Ajoutez que le Gouvernement provisoire se montra en tout d'une imbécilité rare, la Commission exécutive d'un aveuglement stupide, le parti réactionnaire d'un égoïsme infernal, l'Assemblée nationale d'une mollesse désespérante : je passe condamnation. »

Dans le courant de son travail, où il bat en brèche les théories de M. Louis Blanc aussi bien que sa conduite, M. Proudhon se raconte lui-même assez longuement, après avoir posé son antagoniste intime

comme le type du socialiste absolutiste, et en se déclarant l'apôtre de la révolution *par en bas*, non *par en haut,* le socialiste démocrate par excellence.

» Après une longue, minutieuse, et surtout impartiale analyse, j'arrivai, comme un algébriste conduit par ses équations, à cette conclusion surprenante: La propriété, de quelque côté qu'on la tourne, à quelque principe qu'on la rapporte, est... une idée contradictoire. Et la négation de la propriété emportant celle de l'autorité, je déduisis immédiatement de ma définition ce corollaire non moins paradoxal: La véritable forme du gouvernement, c'est l'*an-archie.* »

Il y aurait des choses curieuses à citer encore dans ces pages: mais en voilà bien assez pour les nôtres, d'un tel sujet. La conclusion de M. Proudhon est l'espérance et l'expectative: il attend que le monde vienne à lui et aux siens, jugeant que tous les autres systèmes socialistes ont fait preuve d'inintelligence et d'incapacité et, par suite, donné leur démission pour le règne de l'avenir.

Les réflexions viennent en foule, et nous supprimerons les nôtres, ou plutôt nous les résumerons en un seul mot. Cet homme si orgueilleux, si convaincu, si vain de son argumentation, si soigneux de s'emparer toujours de l'extrémité dernière des dernières hardiesses, cet homme nous semble dans la position où il voyait naguère Louis-Philippe, un ministre effrayant et aveugle des jugemens de Dieu sur sa nation, la poussant comme galopait le cheval du fiancé de *Lenore*, car les morts vont vite.

Paris, 15 novembre.

SUISSE.

PORRENTRUY, 8 novembre.— Le mouvement intellectuel dans le Jura bernois, dont la *Revue Suisse* rend un compte fidèle, vient ces derniers temps de recevoir une nouvelle impulsion qu'il importe de signaler.

La *Société Jurassienne d'Emulation*, centre naturel des études dans la partie française du canton de Berne, n'est plus maintenant presque exclusivement réduite à Porrentruy : elle a étendu son cercle d'action, et a créé des sections pour les différens districts. A cette heure l'Erguel et Delémont ont aussi des réunions mensuelles, où les sociétaires font part de leurs travaux. Les procès-verbaux des séances de district, envoyés au siége de la Société, nous permettront d'établir dans la suite une statistique exacte du progrès des lettres et des sciences dans le Jura.

Le 3 octobre, la *Société Jurassienne d'Emulation* a eu à Delémont une réunion générale. C'était la première depuis qu'elle était fondée. Jusqu'à ce jour ses moyens ne lui permettaient point de la provoquer.

La réunion était nombreuse, des personnes de tout le Jura y assistèrent. Bienne, Neuveville, Courtelary, Lauffon, avaient envoyé des délégués à cette fête intellectuelle, comme Saignelegier et Porrentruy.

Je m'étendrai peu sur les travaux communiqués. Les noms de MM. Thurmann, Quiquerez, X. Kohler, ont déjà figuré dans cette *Revue*, et les travaux qu'ils ont présentés en réunion générale avaient déjà été communiqués, en grande partie, dans les réunions particulières. Indiquons cependant, comme œuvre liée intimement à la Société, le *Coup-d'œil sur ses travaux*, que M. Kohler a fait comme secrétaire. Ce *Rapport* assez détaillé est un résumé complet des actes de la Société ; il ne se borne point à l'analyse des études présentées depuis 1847, il envisage encore les relations qu'elle s'est ménagées et indique les principales décisions émanées de son sein. Ce *Rapport*, dont l'assemblée a voté l'impression, paraîtra sous peu.

Quelques sociétaires nouveaux méritent une mention spéciale. M. Isenschmid, pasteur à Courtelary, a lu des vers en langue allemande, remarquables par leur facilité et le sentiment qu'ils respirent. — M. Greppin, docteur en médecine à Delémont, a communiqué une notice sur *les blocs erratiques du Jura,* qui conclut à leur provenance alpine et à leur transport par les glaces charriées. Une autre notice du même sociétaire relative aux *galets de la vallée de Delémont*, et renfermant plusieurs données nouvelles à cet égard, est destinée à démontrer leur origine vosgienne. M. Greppin continue à recueillir des observations sur cet intéressant sujet. — M. Bonanomi, professeur à Delémont, a lu une notice sur les fossiles du *terrain bradfordien*, qu'il a spécialement étudié dans les environs de Delémont. Parmi les espèces qui en constituent la forme, on remarque plusieurs fossiles inédits.

M. Bonanomi cultive aussi les beaux-arts. Habile musicien, il est encore excellent calligraphe. La Société a admiré un tableau de sa main, où se mêlent heureusement les genres d'écriture les plus variés. Un autre travail n'a pas excité un moindre intérêt; c'est la *topographie du Mont-Cenis* à la lumière oblique, et les *plans de masse et parcellaires de Lauffon* par M. Hennet, géomètre de talent, élève de M. Dufour, longtemps employé à l'expédition de la carte suisse dans les Alpes saint-galloises.

La Société a reçu à Delémont seize nouveaux membres, et a choisi Moutier pour lieu de réunion générale en 1850.

Je vous ai dit que Delémont et l'Erguel s'étaient formés en sections. Les sociétaires précédents appartiennent à la première ; la seconde compte des hommes précieux. Le bureau de l'Erguel se compose de MM. Bandelier, président, le gendre du vénérable doyen Morel, dont il possède les riches manuscrits; de M. Fallet, docteur en philosophie,

vice-président, et de M. Guerne, pasteur à Vauffelin, secrétaire, très-versé dans l'histoire du pays.

La *Société d'Emulation* dans sa réunion d'octobre à Porrentruy, a entendu quelques pages intéressantes de M. Fallet sur ses études philologiques ; c'est une esquisse qui nous fait désirer plus vivement un travail qu'il nous prépare sur la *filiation des langues orientales*. M. Fallet, qui est d'origine neuchâteloise, a publié à Genève en 1836 une traduction de la grammaire chaldaïque de Winer. La même année, il partait pour la Livonie où il était placé comme maître dans le pensionnat de M. Krummer à Werro ; il resta dans cette province jusqu'en 1839, époque où il fut nommé professeur d'histoire et de traduction à l'école de Sainte-Anne à Saint-Pétersbourg. Le professeur Keil à l'université de Dorpat (Livonie), puis le scheik Mohamed saïd, professeur au collége des langues orientales, l'encouragèrent et l'aidèrent dans ses études linguistiques. Toutefois ces études de prédilection étaient accessoires, et M. Fallet publiait pour l'école de Sainte-Anne un Cours de traductions russes et allemandes et une géographie en langue russe. Ces quelques mots sur la carrière laborieuse de M. Fallet, disent assez combien son concours est précieux pour la Société. — Un autre ne l'est pas moins, celui de M. Saintes, pasteur à Saint-Imier, l'éditeur des *Annales du paupérisme en Allemagne*, et l'auteur d'excellentes études sur les philosophes allemands.

Dans la séance générale du 3 octobre, la *Société d'Emulation* a encore décidé de s'adjoindre une *section d'agriculture*. Le siége de cette filiale est Delémont. Cette société nouvelle s'est constituée définitivement le 4 novembre.

Vous voyez que notre Jura est en voie de prospérité intellectuelle ; puisse Dieu faire germer les semences que des hommes dévoués jettent à pleines mains dans le sol natal. ***

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DES SUISSES, *par un Neuchâtelois*. — Neuchâtel, imprimerie de James Attinger, 1849.

Voici un grand livre dans un petit volume : il est rempli de faits et d'idées. Pour les faire entrer dans un cadre de 347 pages, il fallait un grand don de concision ; et pour être suffisamment concis, sans être sec, il fallait un grand talent de style. Comme échantillon de ce genre de mérite qui distingue le style de l'auteur, nous prendrons, pour ainsi dire au hasard, un morceau du livre. A la première page, l'auteur trace le portrait suivant des anciens Helvétiens : « Appelés à lut-

» ler sans cesse contre la rudesse du climat, contre l'âpreté du sol et » contre les animaux sauvages qui les entouraient, ils étaient robustes » et vigoureux et accoutumés à mépriser le danger. Cependant ils » étaient pacifiques : sans doute la nécessité d'arracher à la terre leur » subsistance par un travail opiniâtre ne leur permettait pas de se li- » vrer à cet esprit aventureux et guerrier qui distinguait les peuples » germaniques, leurs voisins du côté du septentrion. Quoique certains » historiens les appellent riches, peut-être à cause de l'or que char- » rient en petite quantité quelques torrents des Alpes; quoiqu'on sa- » che qu'ils faisaient usage de l'alphabet grec, tout indique qu'ils » étaient pauvres, sans commerce important, et étrangers aux arts et » aux sciences. Il ne reste d'eux ni médailles ni vestiges de bâtimens ; » leurs demeures étaient des cabanes en bois, et leurs temples, la » profondeur des forêts ; c'est là qu'ils cherchaient la présence de » leurs dieux et leur offraient leurs sacrifices. »

L'auteur nous annonce, dans sa préface, qu'il ne recherche, en publiant ce modeste ouvrage, aucun succès scientifique ou littéraire. Eh bien, il a trouvé, comme il arrive souvent, ce qu'il ne cherchait pas. Ce qui n'empêche pas qu'il n'ait trouvé aussi ce qu'il cherchait. « Le » seul résultat auquel il aspire, nous dit-il, c'est d'être utile à la jeu- » nesse de son pays et à ceux de ses concitoyens qui n'ont pas le loi- » sir ou les connaissances nécessaires pour étudier l'histoire suisse » dans des ouvrages plus complets et plus approfondis; c'est surtout » de mettre à leur portée et de leur rendre sensibles les vérités mo- » rales que l'histoire met en évidence. »

Un parfum exquis de morale se trouve comme répandu dans tout l'ouvrage, qui est presque un cours de morale, tant elle y occupe de place. Non pas qu'il moralise longuement et à tout propos, de manière à s'attirer, comme maint auteur, une critique semblable à celle qui est renfermée dans ce vers si connu :

Trop de morale entraîne trop d'ennui.

La moralité ressort toute seule des faits mêmes qu'il raconte : il se borne à y rendre attentifs ses lecteurs par un mot ou par une courte phrase, qui ne sont, pour ainsi dire, que comme ces mains figurées dans certaines publications pour avertir d'être attentif.

Ainsi le récit de l'acte barbare d'Ital Reding, qui avait fait mourir par la main du bourreau les soixante défenseurs du château de Greiffensée, est suivi de ces quelques lignes qui terminent d'une manière frappante le chapitre : « On dit que, peu de semaines après, plus d'un Suisse expirant sur le champ de bataille de Saint-Jacques, laissa échapper de ses lèvres mourantes ce cri de douleur et de remords : O Greiffensée ! »

Après avoir raconté qu'à l'époque de la guerre de Trente ans les taxes établies par Zurich pour couvrir les frais de la garde des frontières, avaient provoqué des soulèvements, et que la capitale du can-

ton ayant triomphé de la révolte par la force des armes, profita de sa victoire pour se faire livrer les exemplaires de la charte de Waldmann gardés soigneusement par les communes, l'auteur ajoute : « Elle crut » les avoir tous retirés, mais il en resta deux qui furent soustraits aux » recherches de l'autorité et qui reparurent après un siècle et demi, » à la dernière heure de la république, pour confirmer de nouveau » cette leçon de l'histoire, que la violation de la foi jurée entraîne la » ruine des états aussi bien que des individus. »

Quelquefois c'est par une parole saillante d'un autre auteur, que celui de l'ouvrage dont nous rendons compte résume un récit et caractérise une position. Le principal fait raconté dans le chapitre XXVe est le mémorable et pacifique triomphe obtenu par Nicolas de Flüe à Stantz. A la suite de ce récit l'auteur s'exprime ainsi : « Comme après » la paix qui termina la guerre de Zurich, comme après la victoire de » Morat, les cloches de toutes les églises annoncèrent d'un bout de la » Suisse à l'autre cette heureuse nouvelle. *Elles célébraient*, dit l'his- » torien de la Suisse, *la victoire que les confédérés venaient de rem-* » *porter sur eux-mêmes.* »

Quelquefois l'auteur racontant un fait remarquable, laisse le fait parler lui-même, et au lecteur le soin des réflexions. Dans leurs guerres en Italie, les Suisses du 15e siècle n'étaient plus sous plusieurs rapports ceux de Laupen et de Morgarten, mais ils l'étaient toujours sous celui des vertus guerrières. Un des traits les plus beaux, les plus héroïques de cette époque est celui du fils de Pierre Collin, de ce vénérable amman et banneret de Zug, qui combattait, à Arbedo, à la tête des hommes de son canton, accompagné de ses deux fils. Pierre Collin tomba expirant sur sa bannière : « Celui de ses fils qui était le » plus rapproché de lui, voulant lui montrer, dans ce dernier mo- » ment, qu'il avait élevé des enfants dignes de lui, retira la bannière » de dessous son corps et la fit flotter au-dessus des combattants, ruis- » selante du sang de son père ; mais bientôt, blessé lui-même mortel- » lement, il l'arracha de sa lance, en entoura son corps et mourut en- » veloppé de ce glorieux linceul. Son ami, Jean Landwing, dégagea, » non sans peine, ce drapeau que Jean Collin retenait encore de sa » main raidie par la mort et l'agita de nouveau au-dessus des guer- » riers de Zug. Il existe encore, et montre les traces du sang du père » et du fils ; pendant trois cent soixante et seize ans, la charge de ban- » neret (1) n'est sortie qu'une seule fois de la famille de Collin, et ce » fut pour être confiée à un Landwing. » Après ces trois dernières lignes, qui renferment pour un lecteur attentif tant de choses, et lui révèlent tout un côté, trop peu connu, de l'histoire des Petits-Cantons, l'auteur ne met pas même un point d'exclamation. *Noblesse oblige :* jusqu'à quel point un trait comme celui de Collin *oblige* les

(1) Nom qui signifie *Porte-bannière*, ou, *ayant droit de bannière à la guerre.*

descendants; et combien une reconnaissance perpétuelle, comme e fut celle de ses compatriotes, doit créer d'émulations! Voilà de ces influences sociales qui ont sauvé, en la rendant possible, la démocratie pure des cantons primitifs.

L'auteur se plaît à citer les beaux traits à retenir, les beaux exemples à suivre, les beaux sentiments à honorer. Il n'a garde, après avoir raconté la bataille de Laupen, où les Waldstetten avaient singulièrement contribué à la victoire des Bernois, il n'a garde de passer sous silence le beau et noble discours que le chef de l'armée, Erlach, adressa sur le champ de bataille à ses soldats : « Je n'oublierai jamais, leur dit-il, que je suis redevable de cette victoire à la confiance de mes concitoyens, et à votre valeur, chers et braves amis des Waldstetten et de Soleure. Tant que Berne subsistera, jamais nos descendants n'oublieront le service que vous nous avez rendu. » L'auteur ne néglige aucune occasion de mettre en relief et en honneur le respect de la foi jurée. Il rapporte la manière de voir de Zwingle sur les alliances étrangères auxquelles le réformateur de Zurich était peu favorable; puis il ajoute : « Bientôt après l'alliance de 1521, le Pape, » qui s'était déclaré pour l'Empereur, réclama, en vertu d'un traité » conclu quelques années auparavant, le secours des Suisses pour dé- » fendre ses états attaqués par les Français. Le seul canton qui le lui » accorda, fut Zurich, qui était à la veille de se soustraire à son au- » torité spirituelle : « Il faut, disait Zwingle, éviter les alliances étran- » gères, mais on doit les observer, si on a commis la faute d'en con- » tracter. » Dans le chapitre intitulé : *Zurich et l'Autriche*, se lit ce beau trait d'honneur et de fidélité des Appenzellois : « On arrêta le » plan d'une nouvelle confédération de villes et de seigneurs, à la tête » de laquelle Zurich devait être placée sous la direction suprême de » l'Autriche. Appenzell devait y occuper une place importante, et l'on » mit tout en œuvre pour engager les Appenzellois à y prendre part; on » leur représenta surtout la position dépendante où les plaçait leur al- » liance inégale avec les confédérés. Les Appenzellois répondirent : « Nous savons que notre alliance avec les Suisses nous est désavanta- » geuse, et nous en souhaiterions une autre; mais, telle qu'elle est, » nous l'avons jurée, et nous tiendrons notre serment. »

Quelquefois notre auteur cherche chez les ennemis mêmes des Suisses les beaux traits à faire connaître ou à rappeler à ses lecteurs. Deux ans avant la trève de Thorberg, un tremblement de terre avait renversé toute la ville de Bâle. Un incendie éclata dans les décombres et brûla huit jours de suite, sans qu'on pût l'éteindre, jusqu'à ce qu'il manqua d'aliments. Quatre-vingt-quatre châteaux furent renversés la même nuit ; des forêts furent englouties par la terre. Le duc Albert, dernier des enfants de cet empereur Albert qui avait aspiré à détruire la confédération des Suisses, avait alors un démêlé avec les Bâlois; «on lui conseilla de profiter du moment où ils se trouvaient sans

défense pour les attaquer : « *A Dieu ne plaise*, répondit-il, *qu'Albert d'Autriche achève de renverser ceux que la main de Dieu a frappés !* » Et il envoya aussitôt à ses frais quatre cents hommes de la Forêt-Noire pour aider les Bâlois à relever leur ville de ses ruines. »

Un aussi bon Suisse que l'auteur de l'*Abrégé de l'histoire des Suisses* devait naturellement se faire un plaisir comme un devoir de placer sur un piédestal élevé la noble et majestueuse figure de l'avoyer Steiger, en qui les vertus des anciens Bernois semblaient s'être personnifiées. « Convaincu, dit-il, que la ruine de Berne et de la Suisse était » irrévocablement résolue, et qu'il n'y avait plus d'espoir de salut que » dans une résistance désespérée, il luttait avec un courage toujours » déçu et toujours renaissant contre l'indifférence, l'égoïsme et la peur. » Calme et serein sous les yeux du public, il gémissait intérieurement » du sort qui attendait sa patrie et de l'inutilité de ses efforts. A l'issue » d'une conférence avec un magistrat d'un état confédéré, l'illustre vieil» lard, saisissant les mains de son interlocuteur, et les serrant dans les » siennes avec une profonde émotion, s'écria : «Croyez-moi, monsieur, » il n'y a ni Dieu ni Providence pour des lâches qui n'ont pas le courage » de faire leur devoir.»

Le but principal que l'auteur s'est proposé, comme il le dit dans sa préface, savoir, « de mettre à la portée de la jeunesse de son pays et de lui rendre sensibles les vérités morales que l'histoire met en évidence, » ce but, il l'a donc atteint, nous nous plaisons à le redire. Mais un historien serait mal venu de chercher à inspirer les vertus de l'homme et du citoyen, s'il ne prêchait lui-même d'exemple, en pratiquant la principale vertu de l'historien, qui est l'impartialité. Nous l'envisageons à cet égard non-seulement comme étant sans reproche, mais encore comme pouvant être proposé pour modèle. S'il est des historiens qui semblent avoir pris pour devise le mot d'Anaxarque à Alexandre, après le meurtre de Clitus, *tout ce qu'un roi fait est bien fait, par cela seul qu'il le fait*, il en est d'autres, et en bien plus grand nombre, qui semblent avoir adopté tout au contraire cette devise-ci : « *Tout ce que le peuple fait est bien fait, par cela seul qu'il le fait.* » N'est ce pas là, jusqu'à un certain point, le cas d'un historien, d'ailleurs très distingué, de la Suisse, de Tschokke? ([1]).

([1]) Nous ne citerons qu'un seul exemple à l'appui de ce que nous disons ici de Tschokke. *Ab uno disce*, non pas *omnes*, mais au moins *multos*. L'auteur de l'Histoire de la nation suisse n'a que des éloges à donner à Chenaux, qui, révolté contre son gouvernement, s'était porté sur Fribourg à la tête d'une troupe armée : « C'était, dit-il, un homme versé dans les sciences et dans l'histoire de sa patrie. Son caractère droit et ferme l'avait fait chérir du peuple. Le peuple des campagnes pleura l'homme généreux, mort victime de son patriotisme. Chaque jour la tombe de Chenaux était entourée de gens en prières. Rien ne put arrêter la dévotion reconnaissante du peuple. » Et lorsque Tschokke trace l'histoire de la fin de la confédération, il se plaît

Entre tous les exemples que nous pourrions citer de l'impartialité de notre auteur, nous choisirons le morceau suivant : « Aux deux extrémités orientale et occidentale de la Suisse, deux princes ecclésiastiques furent durant cette période presque continuellement en lutte avec leurs sujets. Le traité conclu à Bade en 1718 n'avait éteint ni les prétentions, ni l'esprit turbulent des gens du Toggenbourg. Leurs querelles avec le prince-abbé mirent longtemps à l'épreuve la patience des cantons. Le même esprit d'insubordination finit par gagner aussi l'ancien territoire où il donna lieu à de nouveaux troubles. Enfin, dans la seconde moitié du siècle, l'administration bienveillante et éclairée, mais faible et dépensière de l'abbé Béda, amassa pour la fin de son règne un orage contre lequel l'habileté et l'énergie de son successeur demeurèrent impuissantes. Si, dans l'état de Saint-Gall, c'étaient les sujets qui cherchaient à empiéter sur l'autorité de leur prince, c'était au contraire le souverain qui, dans l'évêché de Bâle, travaillait à restreindre les libertés de ses sujets. Gêné quant à l'accomplissement de ses projets à l'égard de la partie réformée de ses états par les combourgeoisies avec Berne, le prince-évêque tourna ses vues vers la partie catholique, qui faisait partie de l'Empire et qui ne tenait à la Suisse que par l'alliance conclue au commencement de ce siècle entre l'évêque et les sept cantons catholiques. Les sujets résistèrent. L'évêque ne recevant ni des cantons, ni de l'Empire, l'appui qui lui était nécessaire, conclut une alliance contre ses sujets avec le roi de France ; des troupes françaises entrèrent dans l'évêché et mirent fin à toute résistance. Mais les liens de confiance et d'affection entre le prince et les sujets furent rompus pour ne jamais plus se renouer. »

N'est-ce pas le cas d'appliquer à ce morceau et à un grand nombre d'autres de l'ouvrage le *cuique suum*, qui doit toujours servir de règle à un historien ?

Ecrite par un Neuchâtelois et essentiellement pour des Neuchâtelois, l'*Histoire Suisse* qui fait le sujet de cet article, devait naturellement accorder à notre pays une place plus considérable que celle qu'il occupe dans la carte de la Confédération : l'auteur l'a bien compris et bien exécuté. Les Neuchâtelois verront avec satisfaction, en lisant son ouvrage, que si la Suisse leur a rendu bien des services, en bons alliés ils ne sont pas non plus restés en arrière avec elle. L'auteur nous montre, au congrès de Münster, le modeste plénipotentiaire des Suis-

à rappeler encore Chenaux : « Fribourg reconnut aussi que l'heure était venue où allait régner cette liberté pour laquelle le sang de Chenaux avait coulé. » En revanche il n'a pas un mot d'éloge à donner au contemporain de Chenaux, à Steiger, qui luttait pour la cause de l'ordre à la tête des conservateurs, au plus grand des avoyers de Berne, que la postérité appellera peut-être le dernier des Suisses. Non-seulement, il n'y a pas un mot d'éloge pour lui dans l'histoire suisse de Tschokke ; il n'y a pas même un mot de lui !

ses, Wettstein, bourgmestre de Bâle, dont les minces ressources, au milieu du faste déployé par les ambassadeurs des princes et même par ceux des républiques, ajoutaient aux difficultés de sa position, il nous le montre rencontrant un allié des cantons dans la personne du prince de Neuchâtel, Henri II de Longueville, premier plénipotentiaire du roi de France. « Ce prince, dit-il, ne tarda pas à apprécier le modeste plénipotentiaire des Suisses ; il l'admit dans son intimité, profita de ses avis, et lui donna à son tour l'appui et les directions qui pouvaient lui faciliter l'accomplissement de sa mission. »

L'auteur nous montre les Neuchâtelois prenant part aux principales batailles des Suisses, à celle de Saint-Jacques, où un seul Neuchâtelois sur cinquante eut le malheur de survivre à ses frères et à son honneur ; à Dornach, où les Soleurois ayant appelé à leur secours leurs confédérés, les bannières du comte de Neuchâtel et du seigneur de Valangin, des villes de Neuchâtel et du Landeron, joignirent celle des Bernois que l'avoyer Nicolas Conrad conduisait contre l'ennemi ; à Gingins, où quatre cent-quinze Neuchâtelois, allant secourir Genève, mirent en fuite trois à quatre mille Savoyards qui les avaient attaqués ; à Vernéaz, où, immédiatement avant la bataille de Grandson, les divers alliés de Berne et entr'autres les bannières de Neuchâtel et de Valangin, qui s'étaient jointes à celles de Schwytz et de Berne, dispersèrent les troupes légères des Bourguignons. Nous pourrions signaler d'autres mérites encore de cet ouvrage, tels que le parfait bon sens, le sens pratique, fruit de l'étude de l'histoire et de l'habitude des affaires; mais, à notre grand regret, nous devons nous restreindre.

Les meilleurs ouvrages ne sont pas irréprochables. Après la part des éloges, nous ferons aussi celle des critiques; elle sera bien moins considérable que l'autre; car *ubi plura nitent, non paucis offendar maculis*. Nous regrettons qu'en parlant de l'émancipation de la Suisse à l'époque de Guillaume Tell et du Grütli, l'auteur n'ait pas distingué soigneusement et expressément, comme l'a fait Müller, les baillis impériaux des baillis Autrichiens, et montré, avec l'historien de la Suisse, que les Waldstetten ne prétendaient pas s'affranchir de l'Empire, mais seulement de la maison d'Autriche, qui, comme telle, n'avait aucun droit sur eux (1): longtemps après l'émancipation il y avait encore en Suisse

(1) « Les anciens empereurs nommaient toujours un comte puissant, que les pères des Suisses *priaient* de venir dans le pays, quand il se présentait une cause capitale. Les Waldstetten avaient demandé à Albert la confirmation de leurs franchises et un bailli pour les causes criminelles. « Ils agiraient, avait dit Albert, dans leur intérêt et dans celui de leurs descendants, s'ils consentaient à se mettre sous *la protection perpétuelle de la maison royale.* » De peur que leur obéissance à des *agens autrichiens* ne fût convertie en devoir, ils députèrent vers le prince pour obtenir un gouverneur de la part de l'Empire. » Muller.

des Baillifs *impériaux*. L'empereur Louis, l'un des successeurs de l'empereur Albert, après avoir triomphé de son compétiteur Frédéric, établit sur les Suisses, et sans protestation de leur part, comme bailli impérial le comte Jean d'Arberg, seigneur de Valangin. A l'époque de Guillaume Tell et du Grütli les conservateurs étaient les Suisses, le novateur et le révolutionnaire, Albert, qui n'était pas le souverain des Suisses mais seulement prétendait le devenir : il n'était légalement que leur *avoué*. L'auteur de l'*Abrégé de l'histoire des Suisses* ne nous paraît donc pas dire assez en s'en tenant sur cette grande question à ces deux lignes : « Après avoir vainement sollicité cette confirmation, » ils demandèrent à l'empereur des baillifs impériaux pour éviter de » devoir obéir à des baillifs autrichiens. » C'est peut-être assez pour qui connaît bien l'*Histoire Suisse*, mais non pas pour la très-grande majorité des lecteurs.

L'auteur aime tellement la vérité qu'il ne trouvera certainement pas mauvais que nous ajoutions encore quelques critiques à celle-là.

Il aime les rapprochements, et nous lui en savons gré : ils plaisent à l'esprit, fixent l'attention et favorisent la mémoire. C'est ainsi que racontant la victoire remportée à Morgarten par Aloys Reding de Biberegg, vingt-deuxième descendant de Rodolphe Reding, vainqueur de Léopold d'Autriche, il boucle de la manière suivante son récit : « Ainsi, à quatre cent quatre-vingt-trois ans de distance, et toujours » sous la conduite d'un Reding, le vallon de Morgarten fut témoin de » la première et de la dernière victoire des Suisses pour leur indé- » pendance. »

C'est ainsi encore que parlant du serment fédéral qui devait se prêter tous les cinq ans et qui avait été renouvelé le 4 juillet 1520 à l'époque des guerres de religion, il dit : «On était parvenu à écarter, par » quelques concessions et de nombreuses protestations, les difficultés » qui s'étaient élevées à l'égard de ce serment entre les anciens et les » nouveaux cantons. Cette solennité s'accomplit avec pompe, et même » avec une certaine cordialité. *Personne ne se doutait alors qu'elle ne* » *se renouvellerait plus qu'au bout de trois siècles, et que ce serait à* » *l'agonie de la confédération.* »

Voilà de ces traits saillants, de ces observations frappantes, comme on aime à en trouver dans une histoire, comme on en trouve fréquemment dans celle de Muller. Cette manière d'écrire l'histoire, de notre auteur, nous donne le droit d'être surpris qu'il parle des deux *mauvaises paix* faites par les Suisses, l'une dans le 14e, l'autre dans le 15e siècle, sans indiquer en quoi différaient ou se ressemblaient deux paix semblablement appelées. Notre remarque nous paraît d'autant plus en place, que faute d'en avoir fait une sur ce même nom donné à deux paix différentes, l'auteur s'est exposé à ce que des lecteurs peu attentifs, ou peu versés dans l'histoire Suisse, prennent ces deux paix pour la même.

Nous pouvons reprocher à l'auteur, non pas proprement des hors-d'œuvre, mais simplement des apparences de hors-d'œuvre : ainsi, dans le chapitre intitulé *Charlemagne,* il n'y a pas un mot qui ait trait à la Suisse ; et il était bien facile d'y en mettre un, qui eût fait rentrer directement ce morceau dans le cadre de l'ouvrage. Il y est raconté l'origine de la féodalité : « Cet ordre de choses, dit l'auteur, devint » général sous Charlemagne. « Il le devint en Suisse, comme partout » ailleurs, aurait-il pu très-aisément ajouter.

Nous avons donné à l'auteur les éloges qu'il méritait pour sa remarquable impartialité. Qu'il nous permette toutefois de lui proposer, dans l'intérêt de ce mérite, une légère modification dans l'article relatif à la destitution de Ferdinand-Olivier Petitpierre. « Il fut destitué, dit-il, par la vénérable classe en 1760, parce qu'il enseignait, sur l'éternité des peines, une opinion contraire à la doctrine de l'église. » C'est la vérité, mais non pas toute la vérité : il fut destitué, parce qu'il enseignait *son* opinion, du haut de la chaire, et, pour ainsi dire, à tout propos, malgré les représentations réitérées qui lui avaient été adressées par la Compagnie des pasteurs, les promesses positives qu'il lui avait faites, et les troubles excités à cette occasion dans nos Montagnes, où s'était formé un parti religieux des *Petitpierristes.* M. Petitpierre, surnommé la *Non-éternité,* serait lui-même de notre avis ; car, de retour dans son pays après une absence de plusieurs années, il reconnaissait la convenance de sa condamnation : « La Compagnie des pasteurs ne pouvait faire autrement, » a-t-il dit plus d'une fois à d'anciens collègues, de la bouche desquels nous tenons ce propos.

L'histoire de Nicolas de Flüe ne pouvait manquer d'avoir sa page dans l'*Histoire des Suisses* même abrégée. Mais nous aurions désiré que l'historien ne prît pas sur lui la responsabilité de l'histoire de son jeûne absolu, ou presque absolu de 20 ans : « Il vécut, dit-il, vingt » ans, sans autre nourriture corporelle que celle qu'il prenait tous les » mois dans la communion. Il parlait de cette abstinence comme d'une » propriété de sa constitution, et n'y voyait lui-même rien de méritoire » ni de surnaturel. » On ne peut admettre le fait ni comme naturel ni comme surnaturel. L'auteur n'avait qu'à ajouter à son récit un mot tel que celui-ci : « Ainsi le disait du moins la tradition ou la légende. »

Voici la légende en vieux vers français qu'on retrouve dans le *Conservateur suisse* de M. Bridel.

J'ai vu frère Nicole,
Un Suisse fort dévôt,
D'abstinence à l'école
Tenir fort bien son vôt.
Vingt ans vivre en ce monde
Sans manger peu ni point :
Dieu, dans sa gloire monde,
Lui donne viande à point.

Une telle légende ne doit point passer dans l'histoire, encore moins dans une histoire destinée à la jeunesse, qui croira peut-être devoir prendre à la lettre la phrase de l'historien. Mais rien de plus facile que de faire droit, dans une seconde édition, à notre critique, et c'est pourquoi nous la faisons. Nous allons en faire encore quelques autres, toujours en perspective d'une seconde édition, aux honneurs de laquelle l'ouvrage a toute espèce de droits par son mérite peu commun.

Bien des lecteurs ne se sont peut-être pas aperçus qu'il n'y avait pas une seule *note* dans cette histoire. Une histoire sans notes, c'est vraiment inoui! Il y en a trop dans un grand nombre d'ouvrages, trop, par exemple, dans Muller. L'abus a sans doute frappé notre auteur, qui est tombé dans une exagération contraire. Point de notes, c'est trop peu: quelques-unes auraient été parfaitement en place, par exemple, pour indiquer le sens du mot *banneret*, comme nous avons cru devoir en faire une à l'occasion de la distinction accordée aux Collins par le canton de Zug.

Si bien des lecteurs ne se sont pas doutés de cette lacune absolue de notes, tous certainement en ont aperçu une autre, celle d'une table des matières ([1]). Une table, dans un ouvrage d'histoire, est non-seulement une utilité, mais, pour ainsi dire, une nécessité. Enfin nous demandons à l'auteur de mettre son nom à la seconde édition, pour que nous l'associions à celui des traducteurs, abréviateurs ou continuateurs de Muller, Gloutz Blozheim, Hottinger, Monnard, Vulliemin..... Son nom sera une recommandation pour son ouvrage.

Ce compte-rendu est beaucoup plus étendu que ceux que l'on trouve dans la *Revue*; mais le slecteurs comprendront qu'il peut y avoir un à-propos à cette extension exceptionnelle, indépendamment du mérite de l'ouvrage : il s'agissait de rendre compte dans la *Revue Suisse*, imprimée à Neuchâtel, d'une histoire de la Suisse écrite par un Neuchâtelois.

LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ. Cours de philosophie morale fait à Lausanne, par Charles Secrétan, ancien professeur de philosophie à l'académie du canton de Vaud. Deux vol. in-8°. Paris, chez L. Hachette et Comp., rue Pierre-Sarrazin, 12. Lausanne, chez George Bridel, 1849. Neuchâtel, chez J.-P. Michaud. — Prix 13 ffr.

Nous éprouvons quelque embarras à réduire aux proportions d'une

([1]) Il n'y a pas non plus *d'errata*; mais on peut s'en passer dans un ouvrage imprimé avec autant de soin que celui-ci. J'indiquerai toutefois une faute de français à faire disparaître dans une seconde édition, où il faudra mettre (page 90) : « *Mieux inspiré cette fois qu'il ne l'avait été jusqu'alors*, au lieu de *: mieux inspiré cette fois qu'il l'avait été jusqu'alors*; et une légère faute d'orthographe (page 37) *nâquit :* il faut écrire *naquit* sans circonflexe. J'indique cette faute, parce que l'ouvrage est destiné essentiellement à la jeunesse du pays, et que les Neuchâtelois la font presque tous.

simple annonce bibliographique, l'article qu'a promis la *Revue* à ses lecteurs sur l'ouvrage de M. Secrétan. La portée de son livre, la gravité des problèmes qu'il aborde, la générosité de son inspiration, le talent hors de ligne que décèlent son exposition et sa méthode, tout cela s'accorde mal avec l'espace que nous pouvons lui consacrer aujourd'hui. Toutefois, en attendant une analyse étendue et moins indigne que ces lignes rapides, de l'important ouvrage dont nous venons d'achever la lecture, nous ne voulons pas tarder davantage à appeler sur ces deux volumes une attention sérieuse. Les courtes réflexions qui vont suivre n'ont pas la prétention d'être un jugement : c'est tout simplement la causerie d'un lecteur plein de reconnaissance avec quelques-uns des futurs lecteurs de M. Secrétan.

On nous avait parlé de la *Philosophie de la liberté* comme d'une tentative de conciliation entre la révélation et la science, entre le dogme de l'Église et la pensée spéculative. Nous devons avouer que ce n'était point là d'avance un titre de recommandation pour nous. A la vérité, tout ce que nous connaissions de M. Secrétan nous promettait, dans ces conditions là, un essai plein de vigueur et d'originalité; mais le souvenir du découragement profond qu'avaient laissé dans notre esprit les livres ou l'enseignement qui n'affichent pas une ambition moins haute que celle de fonder un accord durable entre la pensée indépendante et la soumission de la foi, nous laissait un certain malaise. Nous attendions quelque chose d'infiniment supérieur à la théologie sans saveur et à la philosophie sans audace auxquelles on nous a accoutumés jusqu'ici ; mais nous n'étions pourtant pas sans inquiétude sur le résultat d'une tentative dont le succès si souvent nous avait paru impossible. Grâce à Dieu, cette inquiétude était vaine. Nous ne dirons pas assurément que l'œuvre est accomplie; nous reconnaîtrons même qu'il n'appartient point à un homme, à un système de l'accomplir, et que le problème ne peut recevoir de solution dans notre ame que sous l'influence de l'esprit vivant et créateur; mais nous rendrons à M. Secrétan cette justice, de déclarer qu'il nous fait entrevoir une solution semblable, qu'il pose les termes de la question sur un terrain nouveau, bref, que son livre n'est pas un reliquaire de formules mortes, mais contient les premiers linéaments d'un organisme plein de vie. A la conscience individuelle dont il a si bien relevé les droits, de développer cet organisme et de le rendre sien par l'assimilation.

C'est en effet à la conscience qu'il en appelle; c'est sur ce sol, où les meilleurs esprits ont reconnu dès longtemps que l'apologétique devait revenir prendre une position forte, qu'il se place (et cependant son but n'est nullement de faire une apologétique, — mais au moins il nous laisse pressentir ce que cette discipline de la théologie pourra devenir en se transformant); son cours de philosophie spéculative porte le nom, mérité cette fois, de philosophie morale; sur le fondement absolu du devoir s'établit notre liberté, et notre liberté nous conduit

à confesser la liberté de Dieu; la notion abstraite du premier principe s'articule peu à peu et prend vie, envisagée à travers cette intuition féconde; la substance divine n'est plus le substrat inconscient et aveugle de la philosophie moderne depuis Spinosa; l'absolu devient liberté! Certes, pour nous servir d'une expression qu'affectionne M. Secrétan, le *style* d'une philosophie semblable a quelque chose de neuf et de hardi qui n'échappera pas, même à travers ces indications fort incomplètes, à tout lecteur attentif. En nommant, en indiquant du doigt pour ainsi dire quelques-unes des cimes où s'élève le système, nous en faisons comprendre le caractère. La *philosophie de la liberté* est l'introduction d'un principe nouveau dans le domaine de la spéculation.

L'idée vivante que nous venons d'indiquer, circule dans tout l'ouvrage et en anime les pages. Hâtons-nous de dire cependant que la seconde partie du livre porte surtout le caractère d'une création, d'une construction philosophique individuelle et neuve. Toute philosophie est spéculation et histoire. L'histoire de l'idée de l'absolu tracée par M. Secrétan dans son premier volume, devait former, nous le comprenons, un élément essentiel de son sujet. D'autres admireront sans doute la rigueur de déduction et d'expression qu'il a déployée dans cette portion importante de l'ouvrage; on pourra soutenir que les résultats de la moderne philosophie allemande n'ont pas été jusqu'ici présentés dans notre langue avec autant de précision et de profondeur. Pour nous cependant, nous le répétons, c'est en le voyant fonder peu à peu sur l'idée de la liberté absolue, les idées de création, de trinité, de chute, de restauration, d'individualité et d'immortalité, que nous avons compris la portée du système. Dans la section historique de son livre, M. Secrétan se montre dialecticien souple et vigoureux, très qualifié par sa rare connaissance de l'Allemagne philosophique pour nous initier au mouvement de la pensée dans ce pays, depuis Kant jusqu'à M. de Schelling; dans la seconde il est lui-même tout entier; il sort de l'abstraction pour entrer dans la vie; il est redescendu, on le sent, sur le terrain de la réalité morale, qui est proprement le sol sur lequel est édifié tout le système; le caractère particulier du livre se prononce à chaque page; l'émotion du cœur accompagne chacun des efforts de la pensée; le dualisme de la réflexion abstraite et de la spontanéité vivante s'évanouit peu à peu; l'harmonie, l'unité des puissances de l'ame a laissé son sceau sur plus d'une page qui reste dans la mémoire: aussi M. Secrétan a-t-il été, dans des moments semblables, philosophe sévère, et, nous ne craignons pas de le dire, grand écrivain. En effet, dans tous les temps, n'est-ce pas à ce prix qu'on a pu le devenir?

Le principe premier, qui sert de base au système, nous semble assez vaste et assez précis tout ensemble pour permettre la révision devenue nécessaire de la dogmatique ecclésiastique. En parlant de la nécessité de

cette révision, on blesse peut-être les âmes pieuses: ce sont pourtant les aspirations diverses et souvent contradictoires qu'on voit se produire là où l'esprit religieux a conservé le plus de vie, qui semblent le mieux justifier les besoins dont nous parlons. La stérilité qu'a signalée quelque part M. Secrétan, dans le mouvement dont nous sommes témoins depuis un certain nombre d'années, et qui a reçu le nom de *réveil religieux*, n'a sans doute pas d'autre cause essentielle que l'insuffisance de sa formule; le malaise assez général que nous entendons de toute part attribuer à l'imperfection de l'organisation ecclésiastique, tient à quelque chose de plus profond que les lacunes ou les défauts de cette organisation. Que la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat soit un principe désormais hors de doute pour quelques-uns des esprits les plus consciencieux et les plus courageux de nos jours, ce n'est pas une raison pour attendre de la réalisation de ce principe des conséquences plus fécondes qu'il ne le comporte: élément formel et négatif, la portion de vie qu'il peut contenir serait en elle-même assez vite épuisée. Il faut prévoir ce moment afin de prévenir le découragement des âmes; les faits moraux qui se produisent là où existent les premiers essais d'une organisation ecclésiastique tout-à-fait indépendante, semblent en faire un saint devoir. L'impopularité malheureusement si générale de la prédication actuelle est un autre symptôme du temps auquel il est bon d'être attentif. La cause n'en tient-elle point à une dogmatique étroite, épuisée et morte? Nous comprenons pour elle les difficultés douloureuses des temps; nous sympathisons de toute notre âme avec ceux qui sont chargés, dans une époque de déchirement comme la nôtre, de distribuer à la multitude le pain de la parole; mais qu'ils nous disent eux-mêmes si les obstacles les plus grands à leur œuvre tiennent à la place qu'ils ocupent dans la société, à l'inertie, à l'indifférence, à la sécheresse des âmes, ou bien si ce n'est pas à l'impossibilité d'admettre dans un cadre trop étroit et qui se brise de toutes parts, les solutions nouvelles, impérieusement appelées par les besoins des esprits? Il est tel phénomène moral, dont chacun, plus ou moins, est préoccupé de nos jours (et dont nous ne voulons pas prononcer le nom, crainte d'effaroucher, peut-être même de scandaliser nos lecteurs), que la prédication semble complètement ignorer. Or, nous le demandons, cette ignorance est-elle un symptôme de force, ou un témoignage d'hésitation et de faiblesse? Nous ne craignons pas de nous prononcer pour la dernière alternative; et si une sévérité semblable peut paraître déplacée, nous dirons qu'il est bien loin de notre pensée de vouloir condamner personne. Il n'y a de condamnable que l'aveuglement volontaire. Celui auquel nous faisons allusion n'a point encore la claire conscience de lui-même. Mais nous espérons que le moment n'est point très éloigné où le mal sera senti; c'est alors, et si l'Eglise ne voulait point user du remède, qu'il serait permis d'être sévère envers elle; c'est pour un moment

semblable qu'il faudrait réserver les paroles de condamnation qui, lorsque nous les entendons aujourd'hui prononcer çà et là, nous semblent aussi injustes que dures. Mais d'un autre côté, là où nous voyons se faire la lumière, nous éprouvons un joyeux tressaillement de cœur; et la pensée de M. Secrétan nous semble devoir apporter avec elle dans les esprits plus d'un rayon lumineux. Nous le répétons, son principe est assez vaste pour permettre la rénovation; assez intime, assez respectueux, si nous osions ainsi parler, pour rassurer les timides. Le nom céleste de la philosophie de la liberté, c'est la philosophie de l'amour, et, que l'exégèse se rassure, le contenu tout entier de l'Evangile avec sa sagesse qui n'est point notre sagesse, et sa folie sainte qui n'est point non plus notre folie, peut tenir dans une philosophie semblable. Nous ne disons pas que la réduction du problème soit complète, mais nous sommes fort tenté de croire qu'elle est impossible sur une autre voie que celle dont M. Secrétan vient de tracer, après d'autres philosophes de tous les temps, les premières lignes. C'est à l'avenir de les prolonger.

Ce point de vue qui nous a surtout préoccupé pendant la lecture du livre de M. Secrétan, était surtout celui que nous désirions faire entrevoir à nos lecteurs. Après le leur avoir signalé, il nous reste fort peu de chose à dire, en attendant une analyse véritable de l'ouvrage. Tout au plus pourrions-nous exprimer à l'auteur le regret de voir toute une portion de ses déductions inaccessible à une classe assez notable d'esprits cultivés. Nous savons que chaque ordre de pensées a sa langue à part; nous nous défions autant que qui que ce soit de la philosophie populaire; mais nous nous demandons si l'histoire de l'absolu, telle que l'écrivain l'a tracée dans son premier volume (nous en avons dit un mot déjà au commencement de cet article), n'eût pas gagné à l'emploi d'une langue qui fût moins exclusivement celle de l'Ecole. Une sorte d'ébranlement, d'émotion, pour mieux dire, de toutes les facultés de l'âme, n'est-elle pas nécessaire, même au philosophe lorsqu'il se meut dans le pur éther de l'absolu, et n'est-ce point alors que sa parole est le mieux comprise? Il y a, nous en appelons au témoignage de tout lecteur attentif, il y a des pages admirables de clarté dans le livre de M. Secrétan: ces pages sont-elles les moins profondes? L'abstraction enfin, avec toute la rigueur de ses méthodes, ne gagne-t-elle pas elle-même à se retremper sans cesse dans la source éternelle de vie jaillissante au fond de l'âme humaine? Nous tenons en quelque manière à cette observation, parce que la langue de l'écrivain qui nous occupe a tous les éléments de la grande langue française. Qu'on lise, pour s'en convaincre, les pages intitulées: *Preuves de la chute* (T. II, p. 132 à 140). Cette sobriété substancielle, cette largeur et cette sévérité de touche, cette élégance qui n'a rien de *littéraire*, dans un certain sens du mot, et qui est tout entière l'élégance même et la correction de la pensée, enfin cet accent viril et

pourtant ému qui laisse deviner, dans certains passages, l'accord intime de la pensée poétique et de la pensée spéculative (effort suprême peut-être de l'esprit, en même temps que degré suprême de la perfection de la langue), — tout cela n'est-ce pas les qualités inhérentes au plus beau style, et celui de M. Secrétan, encore une fois, ne mérite-t-il pas ce nom? Une impression semblable à celle qu'ont produite sur nous certains chapitres de son livre, est trop rare pour que nous n'ayons pas dû en rendre ce témoignage.

Deux observations enfin et nous aurons fini. L'imagination ne doit pas être proscrite du domaine de la philosophie : qui nous dira le rôle qu'elle a joué dans la conception de quelques-unes des hypothèses les plus fécondes de la science? Mais son rôle ne peut être vraiment utile, à ce qu'il nous semble, que lorsque les faits premiers, qui forment son point de départ, sont mis hors de conteste. En est-il ainsi des résultats qu'a rassemblés la science moderne sur l'histoire des révolutions primitives de notre globe? Ces résultats sont-ils assez nombreux et bien constatés pour qu'une loi puisse être déduite des phénomènes qui nous sont connus, et si cette loi n'est elle-même qu'une supposition, que devient l'hypothèse d'une chute idéale de l'humanité antérieure à celle qui a dû marquer ses premiers pas sur notre globe actuel? Encore une fois, nous ne voulons pas proscrire la fantaisie; elle aussi est une sœur de la science (les mystiques de tous les temps, la moderne philosophie de l'Allemagne le savent bien); l'hypothèse de M. Secrétan sur la chute primitive ouvre à la pensée des horizons où peut-être plus tard se fera la clarté; — mais il nous a paru qu'il n'y avait pas un complet équilibre entre cette portion du livre et tout ce qui l'entoure. — Nous regrettons enfin la brièveté de développements que s'est imposée l'écrivain dans les derniers chapitres du livre. L'extrême intérêt des investigations qu'il a instituées sur l'Eglise, sur la réalisation de la liberté dans la triple sphère qu'il appele la sphère *économique*, la sphère *politique*, et la sphère *morale*, sur les questions qui touchent à toutes les réalités actuelles et palpables (socialisme, idéal politique, etc.) dont les difficultés obsèdent nos esprits, l'extrême intérêt de ces pages où l'ampleur des vues d'avenir s'allie à une intelligence très vive et très distincte du présent, en fait trop apercevoir la brièveté. La *Philosophie de la liberté*, avons-nous dit, est un cours de philosophie morale. Nos lecteurs savent dans quel sens ce titre doit être compris. Mais une élaboration plus étendue des questions qui, dans le langage ordinaire, se rattachent à la morale proprement dite, n'y eut point été hors de place. M. Secrétan a le don de réveiller, à l'endroit de ces questions, une curiosité très-vive. Nous osons dire qu'il ne l'a point complètement satisfaite. Mais ici, comme ailleurs, nous retrouvons le caractère essentiel de son livre : il excite très énergiquement le mouvement de la pensée. Nous avons surtout besoin de nos jours, dans le sein de

protestantisme, du courage de l'esprit. Nous le trouvons à un haut degré chez M. Secrétan, mais toujours tempéré par le respect. Aussi ne craignons-nous pas de dire que son ouvrage est destiné à porter de bons fruits.

ESSAI DE PHYTOSTATIQUE appliqué à la chaîne du Jura et aux contrées voisines, ou étude de la dispersion des plantes vasculaires, envisagée principalement quant à l'influence des roches soujacentes, par *Jules Thurmann*, ancien directeur de l'Ecole normale du Jura bernois, à Porrentrui. — Neuchâtel, imprimerie de H. Wolfrath. — Deux beaux volumes grand in-8°, avec planches, prix Fr. fr. 18.

C'est toujours une réjouissante apparition pour l'ami des études solides et sérieuses que celle d'un livre consciencieusement travaillé et propre à donner une heureuse impulsion à quelqu'une des nombreuses branches de la science. Tel est celui que vient de publier M. Jules Thurmann, ancien Directeur de l'Ecole normale du Jura bernois, sous le titre qui est en tête de cet article. L'idée principale de l'ouvrage est la suivante : « qu'à des terrains ou roches soujacentes » pourvues de propriétés physiques différentes correspondent des » Flores essentiellement différentes, ou en d'autres termes : qu'il » existe entre la dispersion des espèces végétales et les roches soujacentes des rapports appréciables ; et que, sans prétendre nier que » l'action chimique des roches soujacentes soit nulle sur les phéno- » mènes physiologiques de la végétation, les grands faits de disper- » sion ne sont pas le résultat de cette influence chimique, mais celui » de l'état mécanique des détritus de ces mêmes roches.» Le champ d'observation de l'auteur comprend principalement le Jura avec la vallée de la Saône jusqu'à Lyon, le Bassin suisse, la vallée du Rhin jusqu'à Strasbourg, la haute vallée du Neckar, la plaine et les collines lorraines, les chaînes des Vosges, de l'Albe en Souabe, du Schwarzwald et celle des Alpes, surtout occidentales.

Notre mission n'est point d'analyser et de discuter la valeur scientifique de l'ouvrage de M. Thurmann; nous l'abandonnons aux journaux périodiques spécialement destinés à ce genre de critique qui ne peut se faire qu'après une étude appofondie du livre dans son entier. Nous nous bornerons à relever ce qui est en dehors de l'élément scientifique lui-même, et, en premier lieu, une qualité malheureusement assez rare parmi les productions savantes, le ton de modestie qui règne dans tout l'ouvrage, et qui est le cachet du vrai savant. M. Thurmann n'a passé sous silence aucune des observations qui lui ont été communiquées, quelque peu importantes qu'elles fussent ; il fait généreusement la part de chacun, ne veut pour lui que ce qui lui appartient ; et encore, ce qui lui appartient, c'est le plus souvent le lecteur qui

est chargé du soin de le chercher et de le découvrir. Tel est l'homme supérieur qui se sent assez riche de son propre fond pour ne pas craindre de se dépouiller lui-même en donnant largement et libéralement à tous ceux qui, riches eux-mêmes ou pauvres, ont pu, par leurs travaux, lui fournir quelque renseignement utile à son but.

Nous relèverons en second lieu la marche logique que l'auteur suit habituellement pour amener le lecteur à saisir les conclusions. Il ne pose point d'abord ses assertions comme démontrées; il ne tire les conclusions qu'après nous y avoir amenés successivement par l'analyse de tous les matériaux qu'il a eus en main, après avoir pesé leur valeur relative, et après avoir fait la part du douteux et du certain. Ce procédé de démonstration, qui ne donne la solution que quand elle est déjà comprise, a l'avantage de la mieux graver dans l'esprit du lecteur, qui sent qu'il aurait pu la tirer lui-même avec un peu d'attention; elle donne de l'intérêt à la lecture de l'ouvrage et diminue l'aridité de certains détails. L'auteur se promène avec nous dans le champ qu'il veut nous faire parcourir, attire nos regards sur ce qu'il est important d'observer, le note et le fixe à mesure qu'il se présente et ne se résume que quand nous sommes arrivés avec lui au terme de la course. Heureux sommes-nous d'avoir un pareil guide dans nos montagnes si intéressantes et cependant en général si peu appréciées! Pourquoi cette fleur sur cette roche plutôt que sur telle autre? pourquoi cette espèce plutôt sur ce sol que sur un autre? Pourquoi cette plante apparaît-elle en abondance ici plutôt que là, tandis que d'autres sont répandues abondamment partout, ou n'apparaissent que çà et là ou manquent même tout-à-fait? Tel est l'obscur point de départ d'où le vrai penseur sait s'élever aux plus hautes considérations, tel est le modeste capital qui devient bientôt entre ses mains un trésor inappréciable. Ainsi le champ s'agrandit à mesure qu'on le parcourt; chaque brin d'herbe peut acquérir une valeur auparavant inconnue, et la sagesse et la puissance du Créateur de toutes choses nous apparaît toujours plus admirable, à mesure qu'elle se révèle à nous toujours plus clairement dans les moindres détails. Rendons-lui grâce de nous avoir donné un si magnifique champ d'études et de méditations!

Sous le point de vue littéraire, l'ouvrage de M. Thurmann est écrit d'un style clair, correct et concis; nous y avons même lu de belles pages; on sent que l'auteur n'a pas seulement observé avec l'esprit, mais aussi avec le cœur. La nature, sous sa plume, ne reste pas froide et inanimée, il nous la montre étalant partout sa riche parure, ici plus, là moins, ici d'une manière, là d'une autre; il nous dévoile les raisons de cette espèce de coquetterie qui n'est permise qu'à elle, et que nous admirons une fois que nous l'avons comprise. Au premier abord, on serait peut-être tenté de se laisser effrayer par les expressions que l'auteur a dû créer pour désigner par un seul mot telle ou telle modification ou propriétés de certaines roches ou de certains

terrains, mais ces expressions, on s'en aperçoit bientôt étaient absolument nécessaires pour éviter des redites continuelles; d'ailleurs l'auteur a eu soin, dès l'origine, de les expliquer et de les définir de manière à les rendre commodes, si on en a d'abord bien compris la composition.

Un ouvrage scientifique quelconque exige toujours, pour être compris, des connaissances préliminaires suffisantes; aussi le livre de M. Thurmann ne sort point de cette condition et n'est-il point abordable à tout lecteur. Mais pour le lire avec fruit et le comprendre, il suffit de n'être point étranger à l'étude de la géologie et de posséder la connaissance des plantes qui croissent dans le domaine exploré par l'auteur, ou en général dans l'Europe tempérée.

Le livre de M. Thurmann est accompagné de bonnes cartes géologiques et phytostatiques qui en facilitent singulièrement l'intelligence, en présentant sous forme de tableaux, et d'une manière très-claire, les rapports des diverses formations géologiques entr'elles pour les contrées qui forment le champ d'observations que l'auteur s'est choisi: ces cartes que le lecteur doit toujours avoir sous les yeux avec la lecture du texte, permettent de saisir facilement le mode de dispersion que les espèces végétales ont suivi d'après les conclusions de l'ouvrage dont le résumé est contenu dans le chapitre XXI du livre et auquel nous renvoyons particulièrement le lecteur.

Une œuvre scientifique, telle que celle de M. Thurmann, ne peut par sa nature même se résumer qu'en s'étayant sur de nombreuses observations de détails faites en même temps dans beaucoup de localités, souvent répétées et continuées avec exactitude pendant une période de temps plus ou moins considérable; elle exige donc le concours simultané de tous ceux qui sont à même de les fournir. Dans ce champ d'études, la plus petite observation bien faite acquiert une valeur considérable; nous terminerons donc cet article en exprimant le désir de voir s'établir des relations toujours plus intimes et plus fréquentes entre les savants qui habitent principalement le Jura, les Vosges et le Schwarzwald, et qui ont déjà entr'eux pour lien commun l'analogie de leurs études. Il se forme des sociétés de toute espèce qui resserrent entre les savants d'une même catégorie les liens de la science en même temps que ceux de l'amitié: pourquoi ne s'en formerait-il pas aussi une semblable entre les savants qui font de nos montagnes et des chaînes voisines le champ de leurs observations? Nous sommes persuadés que tous répondraient volontiers à l'appel de celui qui, par l'ouvrage qu'il vient de mettre entre nos mains, a si bien mérité de la science.

C. H. G.

UN DRAME DE FAMILLE, par J. Armand-Delille. — Paris, librairie protestante, rue Tronchet, 2. Lausanne, librairie de G. Bridel, Neuchâtel et Genève, chez les principaux libraires.

Il est des âmes qui ont besoin, pour être amenées à la connaissance de leur misère morale, d'être frappées profondément et tout-à-coup dans leurs affections les plus chères, quelquefois même dans leur propre existence. Dieu mesure le poids de ces épreuves, qui sont toutes de pressans appels de sa part, à notre faiblesse et à l'étendue de nos péchés ; heureux celui qui ne reste pas sourd à cette voix et à ces châtimens ? — C'est un des malheurs les plus déchirants, qui vient, dans le Drame de M. Armand, bouleverser toute la vie, tout le bonheur d'une famille charmante. M. de Mornans touchait à la fin d'un voyage où tout lui avait réussi ; il était pressé de rentrer dans son château où l'attendaient une femme adorée et des enfans chéris ; l'existence la plus douce, le bonheur le plus pur lui étaient assurés. Tout-à-coup un chien, poursuivi par des paysans armés, vient à passer, se jette sur lui et le blesse à la main. M. de Mornans cherche à cautériser la blessure, mais l'opération est tardive et incomplète, et le voilà dans des angoisses inexprimables, à la pensée que le venin de la rage circule peut-être dans ses veines, et qu'une mort cruelle l'attend à une époque incertaine mais rapprochée.

Telle est la donnée fondamentale sur laquelle repose le drame de M. Armand-Delille. Il en a tiré un très bon parti, et a su retracer des scènes émouvantes, celles surtout entre le malheureux blessé et sa femme, qui sait découvrir la gravité de la blessure de son mari, en dépit de tous les artifices de celui-ci pour la laisser dans une trompeuse sécurité.

M. de Mornans acquiert enfin l'affreuse conviction que le chien qui l'a mordu était réellement enragé ; dès-lors il ne peut douter du sort qui l'attend, son âme est quelque temps en proie à une agitation poignante, et ce n'est qu'auprès de son Sauveur et de son Dieu qu'il trouve du calme et de la résignation après avoir compris le plan de Dieu envers lui, senti sa misère morale, et éprouvé les bienfaits de la miséricorde divine.

Malgré tout ce que la catastrophe qui forme le nœud de l'action de ce drame, offre à l'esprit de pénible et de repoussant, des scènes vigoureusement tracées, les accens pleins de vérité qui sortent de tous ces cœurs meurtris, entraînent le lecteur jusqu'au dénouement, qui est un exemple éclatant de ce que peuvent les consolations chrétiennes dans une situation aussi désespérée.

— Le manque de place et de temps nous force à renvoyer au numéro prochain plusieurs pièces de vers, rendus-compte d'ouvrages, etc., que notre intention était de publier ce mois-ci.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

JAQUES-IMBERT GALLOIX.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

Au banquet de la vie infortuné convive
J'apparus un jour, et je meurs.....

Ainsi murmurait Gilbert agonisant à l'hôpital. Le poète genevois dont le nom figure en tête de cet article, transporté mourant dans une de ces maisons de santé de Paris, cousines-germaines de l'hospice, paraphrasait ainsi les vers si connus et si souvent cités du poète français :

...Depuis longtemps, hélas ! je redis d'heure en heure,
Encore une heure de malheur.
Mais les cieux paternels abritaient mieux ma peine,
Et l'étranger n'a pas aux rives de la Seine
D'asile pour les maux du cœur.

Jacques-Imbert Galloix, né à Genève en 1807, mourut à Paris en 1828. Cette courte vie de vingt ans ne fut qu'une longue souffrance, d'autant plus poignante qu'elle fut presque constamment imaginaire. Doué d'un talent poétique très réel, mais gâté par une mauvaise éducation qui le laissa en proie aux caprices et aux manies qui déparent trop souvent les natures tendres et délicates, Galloix a laissé un nom qui ne rappelle plus guère que sa fin malheureuse, tandis qu'il devrait rappeler son talent. Ce talent, en effet, était bien réel, bien original ; il ne lui a manqué qu'une plus longue carrière pour se développer. Plusieurs littérateurs de Paris, devenus dès-lors des hommes éminens, aimaient, appréciaient et encourageaient Galloix. Ses poésies, recueillies par la pieuse sollicitude de quelques compatriotes, ses amis et ses admirateurs, sont là pour attester les dons heureux dont il fut doué (1). Les vers

(1) Les poésies de Galloix ont été publiées en 1834 par les soins de M. Petitsenn. L'édition est précédée d'une notice intéressante de M. Gide. Un vol. in-12, chez Jullien frères, à Genève.

suivants, pris au hasard dans le volume, et datés de Genève 1827, semblent avoir inspiré à notre peintre Gleyre son célèbre tableau du Soir :

La brise recueillant les trésors de la plage,
Me porte les parfums qui montent du rivage
Avec des bruits charmans:

Et devant moi, pareils à des ombres chéries,
Glissent sur des flots d'or en des barques fleuries,
D'heureux couples d'amans.

Plus d'un, près du rocher, tout en passant, m'appelle,
Et, d'en bas me lançant une gaîté cruelle,
Me convie au bonheur.....

Jouissez du bonheur, vous que le ciel protége,
Qu'il aime, et dont jamais un rève sacrilège
N'a traversé le cœur.

Les pièces intitulées *Images et sensations*, le *Chien du misanthrope,* les *Oiseaux blancs,* la *Nuit de Noël,* le *Génie*, la *Mort de l'étrangère* et plusieurs autres encore ([1]) renferment un sentiment vif et élevé des exquises beautés de l'art, qu'il savait revêtir d'une forme rhythmique pleine de mélodie.

De morceaux en prose, on ne connaissait guère jusqu'ici de Galloix qu'un opuscule intitulé : *Dialogue entre Napoléon et Saint-Ignace.* En associant deux noms aussi disparates, il voulut montrer (dit la Notice de M. Gide) que l'antithèse était dans les noms plus que dans les choses, et que, quelque différentes que soient leurs carrières, les hommes destinés à influer sur leur siècle cèdent au font au même mobile, et sont dominés par la même pensée. — Ce qui manquait essentiellement au biographe et au critique dont nous venons de rappeler le nom, c'était les détails positifs, les circonstances intimes et en quelque sorte prosaïques de cette vie de poète qui n'a laissé qu'une trace si vague et si fugitive. Tout ce qu'on savait jusqu'ici de Galloix se bornait à-peu-près à ceci : Elevé par son grand'père maternel (M. Malan), maître de calligraphie à Genève, il avait été destiné de bonne heure à cette modeste pro-

([1]) Les poésies de Galloix sont au nombre de quarante dans l'édition de 1834. Une précédente, sous le titre de *Méditations lyriques,* ne contenait que les pièces faites à Genève avant le départ du poète pour Paris.

fession. Mais il y avait loin de l'humble classe de l'aïeul aux rèves dorés de l'enfant. Dès ses premières années il se distingua de ses camarades par une exaltation solitaire. Une agitation maladive trahissait en lui une exubérance de sensations et d'idées. Son grand'père, peu capable d'analyser ces symptômes et de se rendre compte de ces combats intérieurs, cherchait à les réprimer par des soins plus assidus qu'intelligens. L'enfant, mené en quelque sorte à la lisière, ne savait pas encore, à l'âge où l'on sort de l'adolescence, s'habiller seul et se tirer d'affaire dans ces mille petites occasions où l'intelligence de l'enfant s'aiguise et prend son essor. De là une certaine gaucherie, des signes d'une impatience nerveuse dont Galloix ne put jamais se débarrasser entièrement.

Avide de renommée, ne trouvant pas que ses premiers essais eussent reçu dans son pays un accueil digne d'eux, se croyant méconnu et sentant sa force, il partit pour Paris en 1827 avec quelques recommandations. Là il connut et intéressa plusieurs hommes de lettres, Nodier, Victor Hugo, Sainte-Beuve, d'autres encore; mais Paris est immense et chacun y est fort occupé. Il aurait fallu à Galloix une surveillance; une sollicitude de tous les instans. Gauche, emprunté, manquant totalement de ce que les habiles appellent de l'entregent, qui n'est qu'une manière adroite et civile de se produire dans le monde, il fut bientôt découragé et rebuté! Ses illusions tombèrent l'une après l'autre. Le pauvreté le visita, et il se trouva en face de ces mille besoins dont avant son isolement il ne soupçonnait pas même l'existence.

C'est au milieu de cette angoissante existence que Galloix traça, sous forme de lettre, à l'un de ses amis de Genève, qui plus tard lui rendit à Paris les derniers devoirs et suivit son convoi funèbre, une confession naïve, remplie d'intérêt et d'abandon. C'est à l'obligeance de cet ami, qui porte un nom connu honorablement dans les arts, M. Grast, musicien savant et gracieux, que nous devons la communication de ce morceau précieux à tous égards. Nulle part on ne trouvera un tableau plus piquant des allures de la jeune école dite *romantique*, au moment le plus ardent de sa lutte avec le classicisme. C'est le Paris littéraire de 1827 et 1828 pris sur le fait et raconté par un jeune et intelligent initié. Quoique d'une date peu éloignée, ces temps sont déjà bien loin de nous, et les choses racontées par Galloix auront pour la jeune génération tout l'attrait,

tout le piquant de la nouveauté et de l'inconnu. Pour les aînés, elles seront comme une spirituelle réminiscence :

« Paris, ce 12 février 1828.

« Mon cher ami, tous les jours depuis longtemps je me dis : Il faut que j'écrive à Grast, à Verre, à M. Diodati ([1]), à Didier ([2]). Pour Didier je lui ai déjà écrit à deux fois une lettre qui est dans ma chambre non terminée. Au reste, il pourra voir d'après les dates les états de mon âme à différentes époques. C'est comme un journal ou mémoire d'un voyageur. Quant à Verre, j'ai tant de choses à lui dire, de rêveries à lui conter que ma lettre m'effraie. Je lui rappellerai ce que je lui écrivis en Russie, ces mots qui commençaient une de mes lettres : « Lorsque deux amis (dit Wilson, poète écossais, dans un roman) ont été séparés par un long intervalle, tant de sensations diverses et non partagées les ont agités, qu'ils ont presque de l'embarras à se revoir. » Il est sûr que le besoin de décrire ces sensations est éveillé, et que la satisfaction de ce besoin est une fatigue. C'est un repas d'âme qui laisse une vigoureuse indigestion.

» M. Diodati a déjà reçu une lettre de moi ; il m'a fait une longue réponse pleine de sensibilité et de religiosité. Cette réponse a été un baume pour mes douleurs. Je compte lui récrire incessamment. Enfin pour vous, cher ami, j'alléguerai un peu les mêmes motifs que pour Verre ; puis le grand nombre de lettres que j'écris à mes parens, les courses effroyables de Paris, les soirées, ma paresse, mes travaux, et un tiers au moins de mes journées tourmenté et annulé par *ce que vous savez*. Mais j'ai tort de vouloir me disculper ; cela ressemble à de l'égoïsme ; il vaut mieux m'avouer coupable, solliciter mon pardon et vous assurer que malgré mon silence je n'ai pas oublié mes amis.

» Je vais laisser trotter ma plume au hazard, vous parlant de tout sans suite, pour éviter la fatigue de chercher ce que j'ai à dire.

» Vous avez vu, par la lettre de M. Petit, que je connais beaucoup de monde ; tous les jours je me lie davantage avec Victor Hugo. Dernièrement il a perdu son père, le comte Hugo. J'ai été au convoi : la scène était triste ; il était très-ému mais sans le paraître. Quelques mots ont rappelé sur la tombe du général ses exploits ; ses vieux amis étaient attendris ; le ciel était chargé, l'horizon immense et livide ; la cérémonie terminée, chacun remontant en voiture est allé oublier et vivre ; moi j'ai été dîner chez ma tente Duviquet, où je me suis ennuyé ;

([1]) M. Diodati, ancien professeur de littérature, aujourd'hui professeur de théologie à l'académie de Genève.

([2]) M. Charles Didier, Genevois, a commencé sa carrière littéraire par un recueil poétique intitulé : *Harpe helvétienne,* Genève 1825. C'est M. Petitsenn, qui a encouragé de sa bourse et de son exemple tant de jeunes talents, qui a fait les frais d'impression de ce volume, comme aussi du volume des poésies de Galloix.

au reste je m'ennuie partout. Je sais que vous me croyez quelquefois exagéré dans mes douleurs. Cependant, depuis que je suis à Paris, il est impossible d'exagérer. Pendant deux mois et demi j'ai horriblement souffert, au point d'en éprouver des effets physiques; les serremens de cœur que j'éprouvais le soir dans ma chambre solitaire sont inénarrables. On ne peut se les imaginer; croyez-moi: loin d'exagérer, ce que je vous dis ne peut pas même faire supposer ce qui est. Depuis un mois je souffre moins, mais je m'ennuie encore beaucoup; l'isolement me pèse, mais je commence à croire que mon caractère n'est décidément pas susceptible d'une grande dose de bonheur, car en examinant toutes les situations de ma vie, même les plus fortunées, j'éprouve un vide terrible et je ne puis jamais me dire: — *Cela te rendrait heureux*!...

» Dites bien à Verre que quant à mes rêves de vanité, c'était encore une illusion dont Paris désabuse. Ici, dans un salon, le prince et l'inconnu causent familièrement. L'homme célèbre perd beaucoup de son éclat contemplé de trop près: j'entends qu'il perd de l'illusion qu'il inspire, car plusieurs de ceux que je connais gagnent encore à être lus ailleurs que dans leurs ouvrages, c'est à savoir dans leur âme. Enfin, moi qui à Genève tenais à la toilette, qui avais, vous le savez, mille folies vaniteuses, ici je n'ai rien de tout cela. Je ne vous donne ces détails que comme *spécimen* de mon état moral. Vous en conclurez que dans ma patrie j'avais encore quelques mobiles, un peu de vanité, le désir de me singulariser, enfin que sais-je? Tout cela était misérable sans doute, mais au moins çà occupait, çà prouvait qu'on avait encore quelques illusions, ou du moins quelque activité dans l'esprit. Il est doux d'être connu dans les rues où l'on passe, et je sens que les villes petites ou médiocres, malgré leurs caquets ou précisément à cause de leurs caquets, peuvent seules animer un peu mon ennui. On y médit sur le compte de chacun, très-bien, mais encore m'est-il plus agréable qu'on dise du mal de moi que de n'en rien dire. Le tourbillon de Paris m'écrase, cette foule inconnue, au milieu de laquelle je suis inconnu, trouble mes sensations, corrompt toutes mes jouissances, éteint en moi toute poésie. On voit tant de voitures, de laquais, de gens de distinction, qu'on ne fait plus cas de tout cela. Comprenez-moi: à Genève, dans une ville pleine de beautés pittoresques, une ville où les étrangers sont remarqués, enfin dans ces quatre parties du monde en abrégé, comme dit le prince de Talleyrand, à Genève, dis-je, on ne voit que le beau de la civilisation en quelque sorte; c'est un piquant contraste que celui des glaciers et des laquais galonnés, et tous ces princes, ces comtes étrangers, on les envie en quelque sorte, moi du moins. La vie s'activait ainsi. Ici plus de but, puisque rien n'inspire de désirs; un froid *spleen* engourdit l'âme et je sens seulement de l'ennui, puis encore de l'ennui, et toujours de l'ennui, comme ce pauvre J. Lefèvre qui en est consumé, maigre et ma-

lade. Et encore a-t-il sa liberté et assez de fortune pour rêver en paix et même se reposer dans une *douce aisance.*

» Vous savez que j'ai des accès de douleur les plus ridicules du monde; tantôt c'est de n'être pas noble, tantôt de n'être pas..... que sais-je?.... Aujourd'hui c'est de n'être pas Anglais. Au reste cette manie m'a déjà tourmenté souvent. Riez de moi, cher ami, je le mérite, mais le fait est que j'en suis dévoré, que je ne puis pas voir un Anglais ou passer devant un libraire anglais sans éprouver des serremens de cœur. Cela vient d'une grande mobilité de nerfs, qui fait que je me crée des douleurs imaginaires qui me font souffrir trop réellement. Au reste cette manie-ci n'est pas tout-à-fait si déraisonnable que d'autres. D'abord les Anglais sont la seule nation de l'Europe dont j'aime les mœurs, les manières; c'est la seule originale, la seule qui soit *elle* au physique comme au moral. Je me sens avec le génie anglais une sympathie que je n'éprouve pour nul autre. J'éprouve donc un tourment indicible. Tout m'enchante en Angleterre; là chacun peut être original à sa fantaisie; là on a les sectes, les clubs; là l'on trouve des *pasteurs chrétiens*, des *sceptiques malheureux*, enfin de la bonne foi, le besoin de se livrer à ses pensées, la manifestation de l'individualité. En France, tout est effacé, corrompu, indifférent, froidement irréligieux ou hypocrite ou fanatique, nation de paille qui s'allume sans échauffer, gens à prétentions chez qui tout est superficiel, bêtement enthousiaste, oublieux, vain et léger. Voilà les Français. Il me semble qu'ils ont une sorte de jaunisse morale. Enfin, je ne les aime pas, et il m'est dur de parler leur langue, et de n'avoir à ma disposition que leur littérature, si servile même dans ses productions les plus originales. La littérature anglaise, et surtout la poésie dont l'immense richesse n'est pas même soupçonnée en France, tout cela répondait à mon âme. Pourquoi ne la possédé-je pas? Je n'y puis penser sans horreur. Puis, cette sorte de curiosité, dénigrante et jalouse, dont les Anglais sont partout entourés, m'aurait flatté; j'aurais aimé à être ainsi remarqué. Je suis mortifié de passer pour membre d'une nation aussi puérile et surtout aussi peu *triste et sévère* que les Français. Les folies même des jeunes Anglais sont *naïves* pour ainsi dire; elles viennent de trop de vie, et ont toujours quelque chose d'original. Les folies de la jeunesse française sont de sales orgies; elles n'ont rien de fou; elles sont sages selon le monde. L'Allemagne est toute idéale, la France toute positive; l'Angleterre seule est assez forte pour réunir l'idéal et le positif. Voilà ma nation chérie; tout ce qui est Anglais fait battre mon cœur; au reste l'espèce d'étude que j'ai faite de ce pays, la beauté des échantillons humains qu'il nous envoie, la magnificence de sa littérature peuvent me servir d'excuse dans ma folie. D'ailleurs Alfieri a eu un peu de cette manie et a toute sa vie abhorré la France. Je vous ai dit que la littérature anglaise est la plus riche du monde; je vous dirai plus, c'est que sans exagération

je la crois plus forte, plus originale et en même temps plus abondante que toutes les autres réunies. Ici, du moins, quoique j'aie toujours à regretter de ne pas écrire en cette langue et de ne pouvoir y rattacher les souvenirs de mon enfance, ici je pourrai quelque chose, et lorsque ma manie n'aurait d'autre effet que de me faire apprendre l'anglais, elle serait utile. Or vous saurez que depuis trois semaines j'y travaille avec une telle ardeur que je lis les poètes vivants (*liwings poets*) qui sont très-difficiles. C'est devenu une passion. J'écris des mots: je les apprends; j'en écris d'autres, je parle tout seul; enfin je fais d'immenses progrès. J. Lefèvre me prête les poètes vivans; ce qui contribue encore à me le rendre cher, outre son grand génie, sa profonde tristesse; c'est qu'il s'est occupé de tout ce qui m'a occupé, de métaphysique, de critique, etc. Presque tous les poètes que je connais intimément, me paraissent si ignorans, si peu curieux de tout ce qui n'est pas eux ou leurs vers, que malgré ma sympathie pour ce qu'ils ont d'imagination, j'éprouve avec eux l'ennui d'un homme qui aime à causer de tout, et qui sait que plusieurs de ses goûts ne sont pas partagés par ceux qu'il aime. J. Lefèvre au contraire est bien plus instruit que moi, et j'en suis charmé. Il a une profonde connaissance du latin, de l'italien, de l'allemand, de l'anglais; il sait l'arabe, les mathématiques, s'est beaucoup occupé de philosophie. Il en résulte que sa conversation est vaste et variée, ses jugemens impartiaux et étendus; son goût n'a pas le dédain de l'ignorance et du bel esprit. De plus, il est comme moi fou de lord Byron; il aime à la passion la littérature anglaise (que peut-être Pichot et lui sont les seuls littérateurs à si bien connaître), il a une magnifique bibliothèque et les livres français n'y occupent qu'une place restreinte. Vous jugez que tant de rapports, et de plus ceux de l'âme et de la pensée me le rendent très-cher. D'ailleurs il est exempt de ces patriotiques préjugés des petits esprits, et la poésie française l'ennuie comme moi. Il est beau de physionomie, quoiqu'âgé de trente et un ans. Il ressemble un peu à quelques portraits de Byron. Il m'a lu quelques tirades de ses *nombreux* poèmes manuscrits; je ne puis vous dire à quel point c'est beau. Dites à Gide qui aimait ses vers publiés, qu'ils sont pitoyables auprès de ceux qu'il a en portefeuille; rien en français ne m'a transporté davantage. Eh bien! il est tellement désenchanté qu'il ne veut plus rien publier. Je tâche de l'ébranler. Parlons un peu de mes autres connaissances.

» Charles Nodier est si aimable et si bon, qu'il faut le connaître pour s'en faire une idée. Il a l'air d'un gentilhomme de campagne; on dirait toujours qu'il a les larmes aux yeux. Au fait, il est d'une sensibilité presque maladive; sa voix, son regard, ses gestes, tout chez lui semble implorer de l'affection. Aussi est-il aimé de tous ceux qui le connaissent.

» Victor Hugo est bien différent; tout paraît refoulé chez lui; il faut le bien connaître pour apprécier la générosité, la profonde et cachée sensibilité de son âme. Il est plus solide qu'expansif, mais son caractère stoïque, sa morale sévère lui acquièrent l'estime de ses amis au delà de toute idée. Rien n'est apparat chez lui; il est du petit nombre d'hommes que j'ai connus exempts d'affectation et de petitesse. Ce qu'il vaut, ce n'est pas par lui qu'on l'apprend. Sa conversation est extrêmement pittoresque, et il y porte une éloquence de tribune, mais il se laisse trop aller à la manie des systèmes; toute la jeunesse a pour lui une admiration sans mesure; aussi tirai-je quelquefois vanité d'être de ses amis. J. Lefèvre n'est pas exempt d'affectation, et je l'en aime mieux, car c'est un rapport de plus, d'autant qu'elle n'a rien de déplaisant. Victor Hugo est toujours simple, mais il n'est jamais naïf. Le diapason de son âme est à l'exaltation. Du reste il a un esprit éminemment étendu, comprenant même ce qu'il n'approuve pas, saisissant tout avec une promptitude étonnante, et me passant mes faiblesses vaniteuses avec une indulgence d'ami et de sage.

» Je me suis très-lié avec un jeune homme de vingt-trois ans, M. de Sainte-Bove [1], l'un des rédacteurs du *Globe*. Il fait des poésies délicieuses; du reste il est assez extraordinaire, un peu indéfinissable, du moins original, se livrant à ses inspirations, et aussi ennemi des *romantiques de convention* que des *classiques encroûtés*.

M. Jouffroi, le philosophe si connu, m'a témoigné beaucoup de bienveillance. La lettre à M. Petit vous a appris mes autres connaissances. Je vois souvent Dumas. Il fait des vers admirables, et il finit en ce moment une tragédie romantique que je lui ai vu commencer. Il y a des scènes de toute beauté, Verre surtout en serait enchanté. On y trouve le caractère d'un lâche qui intéresse pourtant profondément; du reste beaucoup de poésie et un dialogue très-familier, souvent d'une vérité triviale. C'est une pièce shakespearienne. Au reste, les pièces classiques sont éludées au comité de réception du théâtre français.

» Je dois être conduit jeudi chez la princesse de Salm, où je dois voir *Cooper l'Américain;* justement j'ai lu ces jours-ci, Dabney, Bryant, etc., poètes américains que m'a prêtés J. Lefèvre. J'ai donc trois soirées par semaine, Ancelot, Nodier et la princesse: mais je n'y veux aller que rarement. Je préfère le coin de mon feu. N'allez pas conclure que je sois timide dans les salons. Au contraire, chez Nodier et Ancelot, je puis vous le dire, ma vanité est assez satisfaite; je discute avec des membres de l'académie, et qui plus est je les bats. Il est vrai qu'il n'y a pas grand mérite à battre ces vieux *rococo* et leurs grotesques idées. Enfin, étonné moi-même de mon élocution, je bavarde bien mieux que je n'aurais jamais cru. Avec moins de tristesse dans l'âme, je pourrais être assez satisfait. Quoique vous soyez mon

[1] M. Sainte-Beuve.

ami, je ne vous dis pas même ce qu'il en est; mais au fond il me semble que c'est un bien petit mérite que de briller dans des salons, puisque j'ai pu y réussir. Il est vrai que je n'y suis pas intimidé comme à Genève par des préventions défavorables. Au contraire, ceux qui ne me connaissent que peu, me préviennent, et ceux qui me connaissent beaucoup me pardonnent mon originalité, que dis-je! l'aiment, car à Paris un homme effacé passe pour un nigaud.

» Rien n'est drôle comme la physionomie de tous ces littérateurs. L'un, qui vise de loin à l'académie, est classique avec les vieux, romantique avec les jeunes, et, quand il est entre deux feux, dit *oui.... non.....* ou *peut-être..... on pourrait..... vous avez raison..... mais monsieur n'a pas tort.....* etc., etc. Ah! je sais qui je peins. C'est un jeune poète qui a quelque talent, beaucoup de fortune, un caractère charmant, et avec qui je suis lié. Je ne vous le nommerai pas, ou plutôt... si, je vous le nommerai. C'est Bignan. Il doit vous être connu de réputation.

» Mme Gay prétend que Victor Hugo professe. Le baron Taylor, voilà un homme à peindre; et il est bien aimable cependant. Je voudrais vous les faire voir à travers une lanterne magique; il sont presque tous si amusans, pour qui peut s'amuser!

» A propos, une chose qui vous fera plaisir : J'ouvre un cahier de musique, l'autre soir, chez Nodier. Votre nom est le premier que j'aperçois; c'était je ne sais quel journal de musique.

» Didier a été platement critiqué dans le *Mercure*, souverainement injuste envers lui. La *Revue encyclopédique* a été aussi niaise dans ses éloges que dans ses critiques. Deux nouvelles revues (la *Revue trimestrielle* et la *Revue française*), à l'imitation des Revues anglaises si nombreuses, et qui prouvent si bien la haute civilisation de ce pays, viennent de paraître. Guizot rédige l'une; c'est assez la louer. Voilà avec le *Globe* les trois seuls journaux littéraires qui vaillent quelque chose; rien est beaucoup au dessus des autres. J'ai parlé de Didier au *Globe* inutilement, paraît-il, au moins jusqu'ici. Nodier aime beaucoup ses *mélodies*. Mme Tastu m'a chargé de le remercier de sa dédicace du *Lac de Brienz*. Victor Hugo, qui ne connaît que cette pièce, la trouve trop imitée de Lamartine, quoique d'ailleurs bien.

» Les contes de mon refus de place sont faux, *je vous en donne ma parole d'honneur;* je l'ai déjà écrit à mes parens; c'est ce..... Barbezat[1] qui répand ces faussetés. J'ai été longtemps plein d'inquiétudes; enfin Victor Hugo m'a trouvé un travail biographique qui pourrait me rapporter seize francs par jour si j'avais plus de force, et ne m'en rapportera pas la moitié à cause de ma santé et de mon étude de l'anglais...

[1] Libraire genevois qui s'est ruiné en se faisant éditeur parisien quelque temps avant la révolution de Juillet.

» Adieu, cher ami, donnez ma lettre à lire à Verre; cela m'évitera la peine de lui en écrire une, au moins de quelque temps. Vous voyez que je les fais longues quand je les fais. Que Verre m'écrive sans affranchir, mais sur du papier mince. L'enveloppe m'a coûté plus que la lettre. Votre remarque de précaution m'inspire de l'inquiétude sur les sentimens qu'on peut avoir pour moi. Eclaircissez cela. Adieu, cher ami.» James Gallois.

Cette manière de signer prouve que Galloix poussait l'anglomanie jusqu'à changer contre un prénom à tournure britannique le prénom tout genevois de Jacques qu'il avait reçu au baptême. Il n'y a guère là que de l'enfantillage; mais la manière si tranchante dont ce jeune homme jugeait la littérature française, qu'à peine sans doute il avait effleurée, et lui sacrifiait la littérature un peu hibryde des Anglais, qu'il étudiait depuis moins d'un mois, dénote cette présomption malheureuse qui résulte d'études ébauchées et mal faites. Si, au sortir de son collége, le jeune Genevois, au lieu de courir à Paris, avait suivi durant quelques années les cours académiques de sa ville natale, il aurait eu peut-être une tout autre vie. En général cette longue épitre dénote une remarquable facilité, une certaine finesse dans les aperçus, mais aussi un singulier caractère d'enfant gâté. Les directions ont essentiellement manqué à Galloix, car on ne peut qualifier de ce nom les avis donnés en passant par quelques hommes de la jeune école auxquels la critique était importune, qui la repoussaient pour leur propre compte, et qui étaient trop occupés d'eux-mêmes pour songer au jeune compatriote de Jean-Jacques autrement qu'en courant et d'un air distrait. Et puisque le nom de cet illustre écrivain se présente sous notre plume, combien mieux n'aurait-il pas valu pour Galloix, plaintif et souffreteux sans motif bien réel, de faire comme Rousseau un rude et long apprentissage de la vie. Cette éducation pratique aurait au moins remplacé celle de la famille. Jean-Jaques comptait plus du double des années qu'avait Galloix au jour de sa mort, quand il se hasarda à donner au public son premier écrit (1). Mais aussi chez ce philosophe quelle maturité de talent, de pensée, de jugement surtout, à mettre en parallèle avec les fleurs hâtives de l'imagination mal réglée du jeune poète! Pour

(1) Jean-Jaques Rousseau, né en 1712, fit son apparition sur la scène littéraire par la fameuse dissertation sur cette question : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. » En 1743 il écrivait encore de Paris : « *Tout est cher ici et surtout le pain.* »

celui-ci tout devait nécessairement se traduire en déceptions et en découragement; chez celui-là tout avait servi d'école et d'enseignement rigoureux (1).

C'est au mois de février de 1828 que Jaques-Imbert Galloix adressait à son ami Grast les confidences que nous avons transcrites; le 27 du mois d'octobre de la même année, il expirait délaissé dans la maison de santé du docteur Dubois, où l'avait fait transporter la pitié de quelques amis. La détresse du jeune littérateur genevois, dans les derniers temps de sa vie, paraît avoir été extrême. Le travail sur lequel il comptait pour vivre lui fit sans doute défaut. Nous tenons de l'une des personnes alors à Paris, dont il cite le nom avec éloges, et qui dès lors a acquis un juste renom dans les lettres, M. Sainte-Beuve, que rien ne lui a manqué en fait de secours durant sa dernière maladie. Mais combien dut coûter au jeune homme fier et ombrageux cette longue aumône et cette commisération qui, dans le tourbillon d'une capitale, a toujours un caractère passager et un peu bannal, surtout quand elle s'exerce envers un étranger peu connu et faiblement recommandé. La bienfaisance des amis parisiens de Galloix a cependant donné lieu à quelques beaux traits. Nous citerons cet éloquent billet de Charles Nodier que nous avons lu : « Mon cher Galloix, je vous envoie la moitié de ce que je possède en ce moment chez moi. Jamais, si ce n'est aujourd'hui, je n'avais regretté d'être si pauvre. »

Victor Hugo, dans l'*Europe littéraire,* rendit hommage à la mémoire de Galloix. « Les amis de l'auteur, écrit M. Gide dans sa notice, conservent précieusement des lettres de MM. Hugo, Nodier, etc., adressées à Galloix, et où sont déposées, avec les témoignages les plus honorables pour son caractère et son talent, les marques d'une amitié et d'une sympathie plus flatteuses encore. Ils l'aimèrent, ils l'apprécièrent, ils eurent de la sympathie et une haute estime pour ce malheureux promis à la gloire et surpris par la mort. »

Pourquoi faut-il que nous soyons forcé d'ajouter que cette sympathie, cette amitié de la pléïade brillante de la jeune école romantique fit défaut au pauvre Galloix à l'heure suprême et solennelle de la mort. Deux jours avant le terme fatal, qu'il voyait

(1) Les hommages d'un amour malheureux, adressés à une jeune anglaise, furent, dit-on, pour beaucoup dans le départ soudain de Galloix pour Paris. Ceci expliquerait encore l'anglomanie.

s'approcher d'une marche inflexible, Galloix saisit le recueil de poésies, dépositaire de toutes ses espérances, et il l'ouvrit à la pièce remarquable intitulée *Solitude*, qui commence ainsi :

J'aime après le banquet les salles solitaires
Où circulait la joie, où semble errer la mort;
Où les fleurs sans parfum surnagent dans les verres,
Où le bruit de mes pas semble un écho qui dort.

Tournant vers Dieu seul son dernier regard, le poète ajouta d'une main défaillante, à ces vers qui ne sont pas son moindre titre au souvenir de la postérité, ces strophes plus belles encore :

Vrai, juste, saint, puissant; seule âme, âme des âmes,
Dieu du pauvre, à tes pieds, je m'abaisse en pleurant.
Suis-je seul, ô mon Dieu, lorsqu'en tes vastes trames,
Ton œil dans l'infini n'a rien d'indifférent.

J'avais longtemps douté, ta lumière est venue...
Mes yeux longtemps sans pleurs se sont tournés vers toi;
Mon sang s'est réchauffé d'une flamme inconnue:
J'ai prié : Ta clémence a descendu sur moi.

Que mon âme coupable ait mérité la vie,
Qu'anneau d'un grand mystère et ne le sachant pas,
A son départ du corps attristée ou ravie,
Elle avance d'un monde ou recule d'un pas;

Puissante et sur la foi de son essence intime,
Sur la foi de ces voix qui lui parlent souvent,
Elle ira dans sa route oppressée ou sublime,
Mais tranquille toujours sous l'œil du Dieu vivant,

Jusqu'au jour où de vie et d'amour abreuvée
Hors du temps, de l'espace, et dans la vérité,
Elle déposera sa dépouille éprouvée,
Pour naviguer au port de l'immortalité.

Paris, 26 octobre 1828.

Certes il y avait un bel avenir dans celui qui traçait d'une main mourante, mais avec un regard si ferme encore, cette poétique élégie. Le lendemain, 27 octobre, quatre compatriotes, quatre amis de collége, dont trois (¹) avaient presque entièrement perdu la trace de Jaques-Imbert Galloix depuis qu'il avait tourné ses regards vers les amitiés littéraires de Paris, accompagnaient seuls sa dépouille mortelle, et la sauvaient de ce dernier affront que dans le monde on nomme *le convoi du pauvre*. E.-H. GAULLIEUR.

(¹) MM. Joël Cherbuliez, Jung et Sestié.

DE LA POÉSIE SUISSE

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE [1].

II

POÈTES BERNOIS ET POÈTES D'AUTRES CANTONS.

G.-J. KUHN.

Quelques-uns de nos lecteurs ont-ils jamais suivi la route qui conduit de Thoune dans le Simmenthal? A peu de distance de la ville, près de la rivière de la Kander, le paysage change tout-à-coup. On jette un dernier regard sur les rives du lac, sur les collines qui bordent l'Aar, à l'aspect riant, aux ondulations gracieuses, et l'on se trouve, quelques pas plus loin, en face de sommets hardis, de rochers abruptes, qui s'entremêlent aux vertes pentes des pâturages; l'air est plus frais, plus vif, on a passé du plateau dans les Alpes. Nous éprouvons une impression du même genre en quittant Usteri pour aborder les poëtes bernois. Les ouvrages du premier sont encore de la littérature de livres, de celle qui se parle et se lit: mais nous arrivons maintenant sur la montagne, dans le domaine d'une poésie essentiellement chantée, plus rude et plus aérienne à la fois.

L'auteur le plus distingué de chansons populaires que nous ayons à mentionner est *G.-J. Kuhn*, pasteur dans le canton de Berne, né en 1775, mort il y a quelques mois. Nous avons peu de détails sur sa vie. Il entra en 1798 dans le ministère évangélique, devint suffragant à Sigriswyl près de Thoune, puis successivement instituteur au collège de Berne, pasteur à Rüderswyl dans l'Emmenthal, enfin pasteur et doyen à Berthoud, où il termina sa longue carrière. Ce sont du reste les seuls événements à citer. L'existence de Kuhn fut celle d'un ecclésiastique de campagne, bien remplie au dedans, modeste, paisible et monotone au dehors, s'écoulant inaperçue du monde. Il était d'un caractère vif et très-gai, vraie nature de montagnard, d'une trempe d'esprit assez analogue à celle de notre Bridel, au dire des personnes qui les ont connus tous deux. Tel on le retrouvera dans ses écrits (2).

(1) Voir le précédent article, numéro d'octobre, page 595.

(2) Cet article était déjà livré à l'imprimerie, lorsqu'on a bien voulu nous communiquer quelques détails sur la vie et le caractère de Kuhn, publiés

Malheureusement nous ne possédons pas encore un recueil complet des œuvres de Kuhn. La plupart des poésies ont été réunies par lui en un petit volume, dont la seconde édition date de 1819. Les autres sont éparses dans la *Collection de Rang des vaches et de chansons nationales* (4e édition, Berne 1826), à la publication de laquelle il concourut, et dans les *Alpenrosen*. Ce dernier recueil contient aussi de Kuhn un certain nombre de jolies nouvelles, qui n'ont qu'un défaut, celui de se ressembler un peu trop. Un jeune amoureux, souvent un suffragant, une beauté mystérieuse qu'il finit par découvrir et par épouser, sont ses types habituels. Mais cela est raconté avec esprit et gaîté, le style est vif, dégagé, gracieux; et lors même que les héros nous sont connus, à la suite de ces fades histoires que renferment parfois les Alpenrosen, on est toujours heureux de rencontrer la plume aimable de Kuhn. Nous possédons aussi de lui un opuscule d'un genre tout différent: c'est une description topographique et statistique de la commune de Sigriswyl, publiée dans le troisième volume de l'*Alpina*.

dans le *Messager évangélique des Alpes (Evangelische Alpenbote*, numéros du 16 et du 30 novembre). Ces détails sont empruntés à une notice manuscrite de M. Kuhn, fils de notre poète, pasteur à Mett, dans le canton de Berne. Trop tard pour les faire entrer dans le corps de notre travail, nous désirons cependant ne pas en priver nos lecteurs.

Kuhn était né en 1775, ainsi que nous l'avons dit. Son père, homme simple et pieux, était relieur à Berne. On destinait le jeune homme à l'état ecclésiastique. A beaucoup de dispositions pour l'étude, il joignait un amour non moins grand pour la nature. A peine était entré en éloquence, comme l'on disait alors, que déjà, le fusil sur l'épaule, il parcourait en chassant les environs de Berne. Plus tard, encore étudiant, il habita quatre années consécutives le château de Trachselwald, dans l'Emmenthal, en qualité de précepteur. Là, il vécut beaucoup avec les paysans. Ces deux circonstances, développant ses goûts primitifs, exercèrent sur son caractère et sur ses écrits une puissante influence. La première partie de sa carrière se reflète dans ses poésies. Plus avancé en âge, il abandonna peu à peu la littérature pour se donner tout entier à ses fonctions pastorales et à l'étude de l'histoire ecclésiastique de sa patrie. En 1828 parurent de lui deux écrits; l'un, petite brochure: *Qu'est-ce que le Jubilé de la Réformation, que nous allons fêter?* l'autre, plus étendu: *Les Réformateurs de Berne au XVIe siècle.* Les événements de 1830 le frappèrent au cœur. Vieux Bernois, témoin de la prise de sa ville natale en 1798, il avait toujours détesté la France et les révolutions, et dès ce moment il n'envisagea plus qu'avec inquiétude l'avenir de l'Eglise et de la patrie. Deux brochures politiques, qu'il publia après la chute de l'ancien gouvernement de Berne, en 1831, témoignèrent de son indignation contre les novateurs. Les événements, en justifiant ses craintes, les augmentèrent. Cependant sa vie allait s'éteignant. En 1839 il se vit obligé de prendre un suffragant, et de lui abandonner une à une les fonctions du ministère. Les dernières qu'il remplit furent les visites de pauvres et de malades. Trop faible pour sortir, il leur écrivait encore. Il succomba le 23 juillet de cette année, en disant à ceux qui l'entouraient: « Ah! je suis si heureux de mourir (Ach! ich sterbe so gerne). »

Ce petit ouvrage a été remarqué. Kuhn était un de ces hommes qui ne peuvent toucher à rien sans y apposer un cachet original. Il serait bien à désirer qu'on publiât maintenant une édition complète de ses œuvres, ou du moins de ses chansons populaires. Resté jusqu'à la fin de ses jours dans la pleine possession de ses facultés, il a composé encore pendant les dernières années et même sur son lit de mort, nous a-t-on dit, de touchantes poésies. Espérons que ce monument à sa mémoire et à l'honneur de son pays ne tardera pas à être élevé. Ce n'est pas, il est vrai, par les livres que se conservera surtout son souvenir. Ses premiers chants, à l'aide des mélodies dont, si nous ne nous trompons, il composa lui-même quelques-unes, se sont transmis plutôt de bouche en bouche ; mais les nouveaux auraient le même sort, et l'œuvre que se proposait l'auteur pendant sa vie, d'élever par ses chansons le caractère des habitants des campagnes, se continuerait encore après lui.

Ce fut à Sigriswyl, comme nous l'avons dit, que Kuhn exerça d'abord les fonctions du ministère évangélique. Ce village, à deux lieues environ de Thoune, est dans une position admirable. Adossé comme un balcon à une terrasse d'alpages verdoyants, dont les pentes s'étagent jusqu'aux cimes nues et déchirées des Ralligenstöcke, il domine le lac de Thoune, dans lequel, de là, plongent les regards. Sur la rive opposée, le Niesen élève en face de vous sa majestueuse pyramide, autour de laquelle se groupent les rochers de la chaîne du Stockhorn, les paturâges et les bois de sapins du Morgenberg ; au dernier plan, la vieille tête blanche de l'Altels brille sur le bleu du ciel. Ce spectacle à la fois doux et sublime éveilla bientôt dans l'âme du jeune suffragant la fibre de la poésie, et de la poésie nationale. Il nous le raconte lui-même dans la préface de ses chants populaires (1) :

« Doué d'une imagination vive, et dès mon enfance ami passionné de la nature et de ses splendeurs, ce ne fut certes point un miracle, si dans les magnifiques contrées qui bordent le lac de Thoune, et que j'habitai au moment le plus enthousiaste de la jeunesse, je fus conduit à quelques essais poétiques, et je me créai un monde idéal, qui rehaussait encore de magiques couleurs les charmes de la réalité. Dans cette disposition d'esprit, j'entendis un jour un ami chanter une petite chanson qu'il avait composée en dialecte populaire. La naïveté et la vérité de cette poésie me saisirent jusqu'au fond du cœur. Il ne me resta pas de repos que je n'eusse mis au jour quelque chose de semblable, et mon premier essai : « *Bueb, mer wei uf d's Bergli trybe* » (Enfant, partons pour la montagne) réussit, soit pour le texte, soit pour la musique, au delà de mes espérances. Je pus m'en convaincre par l'émotion du peuple, qui écoutait souvent avec larmes le mélancolique : *O Je* (hélas !) à la fin de chaque strophe, et je jugeai par là que des chants

(1) *Volkslieder* von Kuhn. P. IX.

semblables, en son dialecte, auraient sur lui une bienfaisante influence, si, au lieu de ses chansons ordinaires, on lui offrait quelque chose de plus pur et de meilleur. Je connais, il est vrai, une foule de chants populaires auxquels j'accorde volontiers un plus grand mérite qu'aux miens. Mais ils ont un défaut, c'est d'être écrits en haut-allemand, ce qui les rend peu compréhensibles aux campagnards, et de ne pas être composés justement pour *notre* peuple. Je crus dès-lors ne pas faire une œuvre tout-à-fait inutile en m'adonnant à la chanson nationale, et je m'efforçai de mettre dans les mains du peuple des poésies composées pour lui, dans le ton qu'il aime, afin de chasser ainsi de sa mémoire bien des chants fades, sans valeur, ou même immoraux.

Cependant un écueil se rencontrait sur la route de l'auteur. En s'identifiant trop complètement avec la manière de voir du peuple des campagnes, il courait risque de tomber précisément dans le péril qu'il cherchait à éviter, celui d'offenser les règles de la morale. Il voulut donc voir, dans un second essai, jusqu'où il pourrait aller en conciliant toutes les exigences. Une coutume, née au temps de la simplicité primitive, et sur laquelle on nous dispensera de nous étendre ici, existe généralement dans le canton de Berne, où elle est cause de bien des désordres. Kuhn entreprit par un chant de la régler sans la combattre. Peut-être se trompait-il ; c'est ce qu'il est difficile de juger à distance, mais en tout cas l'intention était louable, et Kuhn ne méritait pas les vertes attaques dont il fut l'objet. Certaines personnes même ne se contentèrent pas de blâmer une poésie isolée, elles s'en prirent au ton général de ces chants, qu'elles trouvaient trop gai et indigne d'un pasteur. Critiques sévères et injustes, contre lesquelles l'auteur se défend dans sa préface avec vivacité et un peu d'amertume. Aussi pourquoi condamnerait-on la gaîté ? pourquoi proscrire des chants d'amour? Nous ne demanderons pas s'il y a donc là quelque chose d'hostile à la manière la plus sérieuse de concevoir la vie; ce serait dire bien peu; mais n'y a-t-il pas une gaîté qui élève ? et l'amour, le véritable amour, ne vient-il pas du ciel ? Toute la question est de savoir sous quel point de vue ces sentiments sont envisagés. Kuhn, sans doute, ne fait pas de la vie une prison; il a, et beaucoup, de ce franc et joyeux rire des montagnes, mais, en même temps, une sérénité, une confiance enfantine, des accents de reconnaissance qui trouvent le chemin du cœur. Les convictions religieuses et morales ont généralement, chez les peuples germaniques, un caractère plus candide et plus large que parmi nous. Elles ne se superposent pas à la vie pour en faire deux parts, l'une sacrée, l'autre profane; elles tendent plutôt à la pénétrer, à se fondre en un tout avec elle. Aussi les voyons-nous revêtir une forme moins arrêtée, vague même quelquefois, sans que le fond cesse d'être réel, et c'est ce qui les rend plus accessibles et plus populaires. Nous n'entreprenons pas ici de juger; nous constatons un fait. Pendant que dans certains cercles cultivés, on épluchait, on blâmait les

poésies de Kuhn, ceux à qui il les avait destinées les gravaient dans leur mémoire et les chantaient sur les montagnes. L'accueil du peuple le vengea des *si* et des *mais* des raisonneurs, et il put se flatter d'avoir en bonne partie atteint son but.

Quoi qu'il en soit au fond de la question morale, une circonstance digne de remarque, c'est qu'elle ait pu se poser ainsi. Voici des poésies qui ne sont plus seulement l'expression désintéressée des sentiments de l'auteur, mais qui ont leur intention avouée, qui doivent, indirectement il est vrai, mais enfin qui doivent moraliser. Nous sommes loin d'Usteri, bien loin de l'art pour l'art. Lorsqu'on a nommé Zurich l'Athènes de la Suisse, ce n'était sans doute que fort relativement: Périclès rirait de bon cœur, s'il revenait, de voir des Athéniens taillés à ce modèle; mais, vis-à-vis de Berne, la comparaison est parfaitement juste. De toutes les peuplades helvétiques, le Bernois est le plus essentiellement pratique, le plus foncièrement paysan. Son cœur est dans le sol, pour ainsi dire; le point de départ de ses pensées, le terme de ses vœux, c'est un petit bien franc de dettes, administré avec économie et d'un revenu suffisant. A cette mesure il rapporte toutes choses: dans ses conceptions religieuses domine la confiance en celui qui donne la pluie et le soleil, dans sa morale, sa politique, l'idée de l'ordre. Tranquille et lent de caractère, d'une activité très-modérée, il aime à jouir du peu qu'il possède, il en est content, il en est fier: dans ses arrangements, dans ses constructions, respire une abondance massive, à laquelle le goût pourrait maintefois trouver à redire, mais qui ne manque cependant ni de grâce, ni d'une certaine grandeur. Et comme les fleurs de la plaine revêtent sur les Alpes des teintes plus fraîches et plus riches, ces qualités, dans les parties montagneuses du pays, prennent un caractère plus poétique, plus vif et plus élevé.

Cette nature du montagnard bernois se peint fidèlement dans les chansons de Kuhn. Peu de préoccupation d'artiste: on y chercherait vainement le besoin de la forme, le désir de reproduire plastiquement l'impression des choses; son idée est pensée, il n'a guère de dessin. Ses poésies sont l'expression naïve d'une émotion de joie ou de tristesse: leur mérite est surtout dans le sentiment. Ce n'est pas que la forme manque tout-à-fait, ou qu'elle soit trop au-dessous de la pensée. Kuhn est poète, et la sonorité, la vigueur du dialecte bernois donnait d'elle-même de l'ampleur et de la mélodie à sa phrase; mais il laisse venir la beauté extérieure, il ne la cherche pas. Jamais il ne s'oublie, comme Usteri, dans les choses qu'il retrace. Ce n'était pas sans doute un grand effort pour lui que de s'assimiler la manière de voir des paysans; cette manière de voir était au fond la sienne: partout cependant on sent l'auteur. Quand il raconte, ses récits sont des fables, la réflexion s'y mêle toujours. Aussi n'a-t-on pas manqué de chercher dans la vie de Kuhn l'explication de plusieurs de ses poésies. Il s'en défend vive-

ment dans sa préface, mais, à tort ou à raison, cette pensée se présente d'abord à l'esprit du lecteur. Avec un caractère aussi éminemment subjectif, la poésie de Kuhn ne pouvait être que lyrique. C'était aussi la forme la mieux appropriée à l'esprit bernois. Mais ce lyrisme est tout populaire, puisant ses inspirations dans les faits, dans la nature, et non dans une idée abstraite ou dans un élan de l'imagination. Par là même les chansons de Kuhn se rapprochent du genre narratif, dont elles ne se distinguent souvent que par l'accent du récit, par l'émotion contenue qui y règne. Et cependant c'est bien au fond de la poésie lyrique, car elles perdent à la lecture, elles sont faites pour être chantées. L'auteur le comprenait bien ainsi, son but, il le sentait, ne pouvait être atteint que de cette manière, et il ajouta à plusieurs de ses poésies des airs qu'il avait composés lui-même. Dans Usteri nous retrouvions un peintre, ici un musicien. Des compositeurs suisses de mérite, entr'autres Ferd. Huber, vinrent admirablement en aide à l'intention de Kuhn, et, grâce à leurs efforts, les paroles et la musique se sont si bien fondues qu'on ne peut les séparer sans regret.

Le recueil des chansons de Kuhn renferme des poésies de genres très-divers. Les chants d'amour y tiennent cependant la plus grande place. L'auteur a voulu même les arranger dans un certain ordre, « afin, dit-il, que pris ensemble ils puissent faire l'effet d'un petit roman. D'abord le jeune homme se rit de l'amour, et méprise les liens de l'hyménée. Puis il succombe, et la maladie générale des mortels lui fait sentir ses douleurs aimables et cruelles. L'amour est vainqueur, le mariage couronne la vie, et alors viennent les chansons du berceau et les joies paternelles. Pour varier, on y a mêlé toutes sortes de petits passe-temps. » (1) N'en déplaise à l'auteur, ces passe-temps, dont il paraît n'avoir pas grand souci, comme les Ranz des vaches et d'autres dont nous parlerons plus en détail, sont souvent au nombre de ses meilleures poésies.

Le ton général de toutes les œuvres de Kuhn, c'est la gaîté. Nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer. Tantôt rieuse et folâtre, tantôt paisible, et même grave, elle est comme le thême fondamental auquel il revient toujours, et jusque dans les chansons tristes et plaintives passe un souffle d'espérance et de bonheur. A vrai dire, on ne rencontre guères de tristesse chez Kuhn ; le pathétique lui manque, il a de la mélancolie et du sérieux. Le petit morceau suivant, que nous traduisons, donnera une idée de son genre habituel.

Chant du matin (2).

« Le matin, sans aucun souci, je me lève avec le jour. Je vais à la fontaine, je salue le soleil. Mes bons amis, je ne sais rien des soucis. You! you!

(1) Kuhn. *Volkslieder*, p. XIII.
(2) Kuhn. *Volkslieder*. 2e édit., p. 135.

» Écoute ! les oiseaux chantent ; regarde ! les enfants sautent, et sont si joyeux. Leurs jeux sont si gentils ; j'ai une bonne femme, et au dessus de cela, mes amis, il n'y a rien ici-bas. You ! You !

» Pour que les enfants prospèrent, je me lève de bonne heure, et je vais au travail. Mais quand j'arrive le bon Dieu est là avant moi ; c'est pour cela que je suis joyeux. You ! you ! »

Dans les Ranz, où la forme est traditionnelle, la nuance est un peu différente. Mais il est difficile de rendre cette différence qui consiste surtout dans la coupe de la phrase et dans le rythme chantant du vers. Voici un échantillon de ce genre de poésies.

Ranz des chèvres. (1)

« Je suis le petit chevrier. Mon cornet et mon fouet que voilà ne me rebutent par encore. Dans ma poche j'ai du fromage et du pain, mes cheveux sont crépus, mes joues rouges, et mon cœur est rempli de joie et de plaisir. Des jeunes, des vieilles, des bonnes, des mauvaises, des grandes, des petites, des jolies, des ordinaires, je les conduis toutes sur les monts.

» De bonne heure je grimpe sur les cols et les pics, vers les bandes (2) étroites et sauvages, où les vaches ne vont déjà plus. Bien sûr ! plus d'un homme hardi n'irait pas où je vais après les chèvres. Il aimerait mieux rester en bas. Tourne, brune ! en avant, frisée ; allez, allez toutes. A présent, plus haut, là où courent les gentils chamois.

» Il y a beaucoup de pauvres gens qui n'ont pas de quoi nourrir une vache. Eh bien ! au moins ils ont des chèvres. Aussi je ne me fais pas de mauvais sang, quand même je ne suis pas *armailli* (3), et qu'on m'appelle le *boëbe* (4) des chèvres. Pas trop loin, ma vieille grise ! Là haut, à l'ombre, par cette fente, nous allons aujourd'hui sur la Baenisegg.

» Ah ! ah ! nous voici en haut. L'avalanche tonne, que cela fait peur. Entendez-vous, entendez-vous craquer le glacier ? Craque et tonne tant que tu voudras ; ici je suis en sûreté ; ici je peux en rire. Noire, brune, pas si bas ! au pâturage ! n'allez pas dans les bandes. Voyons, restez tout en haut.

» Et quand même je n'ai pas un creutzer, que je possède à peine une chèvre, pour cela je ne suis pas à plaindre. Ceux qui ont de l'argent et des biens se lamentent encore sur tant de choses. Si vous en doutez, écoutez seulement les paysans. Ici petite ! tu m'appartiens.

(1) *Recueil de Ranz des Vaches et de chansons nationales.* 4e édit., p. 47.

(2) On appelle *bandes (Bänder)* des lisières étroites de gazon au milieu des rochers, que les chèvres seules peuvent aller brouter.

(3) Vacher.

(4) Garçon.

Laisse-toi traire, ma bonne blanchette! C'est toi qui me donnes à goûter.

» Cependant si j'avais une couple de mille francs, je ne les jetterais pas dans les crevasses. Vite j'irais chez ma Lisbeth. Regarde, mon enfant! qu'est-ce que j'ai là? N'est-ce pas, je suis riche à présent. Elle me prendrait bien, j'en suis sûr. Si je les avais, oui, je voudrais... mais quand même je n'ai pas cet argent, je n'en veux pas moins chanter. »

Les chants d'amour, quoiqu'en général aussi d'humeur joyeuse, ne le sont cependant pas tous, on peut bien le penser. Parmi ceux où domine la mélancolie, le suivant est le plus touchant et le plus profondément senti.

Ma petite fleur (1).

« J'ai vu quelque part une petite fleur, une petite fleur rose et blanche. Cette petite fleur, je ne la verrai plus ; mon cœur en est si triste. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi.

» Vous ne la connaissez pas, ma petite fleur. Il n'y en a qu'une de pareille. Hélas! elle est à bien des lieues d'ici; je ne la vois plus, ma petite fleur. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi.

» Elle fleurit... hélas! pas pour moi, je n'ose pas la cueillir. Il faut que ce soit quelqu'un d'autre; ah? le cœur me brûle affreusement. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi.

» Oh! laissez-moi près de ma petite fleur! Je ne la profanerai pas. Une larme y coulera peut-être ; ah ! je ne puis plus être joyeux. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi.

» Quand une fois je serai mort, et que ma fleur aussi sera fanée, mettez alors, je vous en prie, ma petite fleur sur mon tombeau. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi. »

Celles des poésies de Kuhn auxquelles il a donné la forme du récit ne sont pas les moins remarquables. Il y en a peu; mais chacun les sait et les chante. L'histoire de *Michel Brand* (2), riche paysan dont la foudre punit l'orgueil, est remplie d'allusions locales qui lui donnent un charme tout particulier. Nous essayons la traduction d'un de ces récits.

L'origine de la rose des Alpes (3).

« J'ai à raconter une triste histoire: jeunes fillettes faites bien attention. Comme leçon pour vous et pour les jeunes gens, je l'ai mise bien

(1) Kuhn. *Volkslieder*, p. 79.
(2) Kuhn. *Volkslieder*, p. 27.
(3) Kuhn. *Volkslieder*, p. 4.

exactement en rimes. Vous savez, j'ai été d'abord pendant sept ans maître d'école à Sigriswyl.

» Là s'élève, droit au-dessus d'Oberhouse, une haute pointe de rocher. Rien qu'à la voir, vous auriez peur; à peine si les chamois y arrivent. On y trouve les plus belles primevères; mais c'est dommage, personne ne peut les cueillir.

» Qu'arrive-t-il? Il y a plus de cent ans, un garçon faisait la cour à une fille. Mais celle-ci se moquait de tous les jeunes gens; tantôt elle disait non, tantôt elle disait oui. C'était une unique enfant, riche, jolie; aussi personne n'était assez pour elle.

» Que ne laissait-il tranquille cette folle? Ses pareilles ne font jamais de bonnes femmes. Si quelqu'un de vous à envie de se marier, qu'il se garde comme du feu de semblables pécores. Mais il voulait à toute force avoir Lisbeth, dût-il y laisser sa peau et ses os.

» Un dimanche soir, quand les vaches allaient partir, il conduit sa Lisbeth à l'auberge. Il lui offre du vin, du sucre, de la muscade, et lui dit tout bas: Dis-moi donc une fois: oui. Certainement, personne ne t'aime plus que moi.

» Elle ne fait pas semblant de vouloir l'entendre: Ah! tais-toi donc! Non! Laisse-moi. Puis elle pense: Attends! j'ai ton affaire, et lui répond enfin. Je te dirai: oui, si tu m'apportes devant ma fenêtre des primevères de la pointe du rocher.

» Jean! prends-garde à toi! Tu pourrais te perdre! Celui qui cherche le danger y tombe aisément. Bah! les conseils, les reproches sont inutiles. Il ne tient compte des avis. Tu les auras, dit-il, si tu veux venir avec moi un jour à l'église.

» Un beau matin, quand brillaient les étoiles, le voilà sur le chemin, par les communaux. Au-dessus d'Oberhouse, il monte le long du Gerbibach. Il est maintenant arrivé sous le rocher, et commence à grimper. Regardez-le!

» Regardez comme sur ces parois lisses il a de peine et d'angoisse à monter! Il a déjà du sang aux deux mains, et cependant il est loin, bien loin du but. Allons toujours! Que le Seigneur nous protège! Ah! je ne voudrais pas être Jean.

» Allons toujours! Tu y es tout de suite. Prends garde à toi, Jean, et tiens-toi bien. Voyez! — Jamais je n'ai vu de rocher si raide. Bien! il arrive. Ah! Seigneur Dieu! Il glisse et tombe... et tombe. Oh! c'est affreux!

» Il est couché au dessus d'Oberhouse, le corps brisé, au pied du rocher. Le sang lui coule par le nez et par la bouche. Regardez! voilà ce que peut faire l'amour. Çà vous rend les gens si aveugles et si bêtes! Dieu en préserve tous les pauvres mortels!

» Écoutez! Environ deux heures après, Lisbeth revient à la maison

portant le lait du matin. Son chemin la conduit un peu au dessous, près du rocher ; elle pousse un grand cri. Seigneur Jésus !.. Jean ! Dieu me pardonne? Qu'est-ce que j'ai fait ? Il est là... mort.

» Elle tombe sur ses genoux ; elle voudrait pleurer, et ne le peut pas. Elle sanglotte, sanglotte, et tremble... elle s'en va peu à peu, et enfin la frayeur lui fait rendre l'âme. Ils sont là couchés tous les deux morts, sur l'herbe humide, aux rayons du matin.

» On ne les retrouva que le soir, et on les reporta au village. Deux jours après, le Dimanche, on les accompagna au cimetière, à Sigriswyl. Le pasteur fit un sermon si beau que jeunes et vieux se mirent à pleurer.

» Et sur la roche où Jean était tombé, une fleur est née de son sang. La rose des Alpes, comme l'appellent les gens. Jeunes filles, faites-y attention. Ces fleurs-là sont rouges comme du sang, et vont si bien dans leur feuillage sombre.

» Vous pouvez les trouver sur les montagnes ; elles croissent maintenant sur plus d'un rocher. Mais en les cueillant pensez toujours que vous ne voulez pas faire comme Lisbeth. Ne vous moquez pas d'un fidèle amour et que Dieu surtout vous garde de l'orgueil. »

Certes, il est difficile d'être plus familier, avec autant de sentiment et d'élévation. Ce morceau est un de ceux où, avec le même talent, dans un sujet analogue, la différence entre Usteri et Kuhn se montre le mieux. Que l'on compare cette poésie avec la *Plainte de la pauvre dame Zwingli*, et l'on en sera frappé tout d'abord. Ce n'est pas tant sous le rapport de la forme, car ailleurs Usteri emploie aussi celle de la narration ; mais avec lui nous partageons les sentiments de ses personnages, tandis que chez Kuhn nous les voyons par l'œil du poète, notre émotion est celle de l'auteur. L'un est plus saisissant, l'autre plus attendri ; mais sa douleur a quelque chose de calme et, je dirai, de mâle, que nous ne trouvons pas dans Usteri. Ce morceau (l'original et non pas notre traduction) laisse déjà apercevoir cette couleur particulièrement bernoise.

Elle est plus sensible dans les chansons politiques composées par Kuhn à l'occasion de l'arrivée des Français en Suisse en 1798 et de leur départ en 1802. On y voit briller çà et là une éclair d'énergie et de grandeur. Il en est de même, quoique sous une enveloppe de gaîté, d'une chanson intitulée : *Pour les jeunes garçons de Berne, quand il est tombé de la neige* [1]. Mais nulle part Kuhn ne s'élève à un tel accent de noblesse, d'austère et majestueuse beauté, comme dans *Le chasseur de chamois.* Qui l'a jamais entendu chanter par une belle voix de basse, sur la magnifique mélodie de Huber, en gardera toujours une impression ineffaçable. Faut-il donc descendre de cette su-

(1) Kuhn, *Volkslieder*, p. 20.

blime poésie à la prosaïque réalité d'une traduction? Nos lecteurs nous le demanderont sans doute; nous le devons pour être complet, mais c'est à regret que nous l'essayons.

Le chasseur de chamois (¹).

» Sur les rochers, c'est là qu'est ma vie. En bas, dans la vallée, je ne fais rien de bon. D'autres me diront en vain : Ne va donc pas! tu t'exposes aux dangers. Mes braves amis, mes braves gens, tous vos discours sont inutiles.

» De bon matin, quand les étoiles brillent, je me lève et m'en vais chasser. Adieu! ma femme et mes enfants; ne pleurez pas sur votre père. Le Seigneur notre Dieu veille aussi là-haut; je saurai bien en revenir.

» Là où tout homme frissonne, où aucun autre ne peut passer, où l'eau des torrents mugit à mes pieds, et l'air des glaciers frémit dans mes cheveux, en haut, en bas, tout autour des rochers, je m'en vais dispos et joyeux.

» Là où derrière les cimes s'étend notre grand glacier, où la vache la plus hardie prend le vertige, et les chèvres trouvent à peine un sentier, là l'hiver, dès les anciens jours, a sans fin son trône et son règne.

» Mais, quand il serait plus froid encore, et le glacier plus périlleux, et trois fois plus sillonné de crevasses, rien ne saurait m'arrêter. Si seulement j'y sais un chamois, glacier, crevasses, tout m'est égal.

» Il est vrai, plus d'un chasseur y tombe, et roule dans l'éternité. Il dort enseveli sous la glace, tandis que sa femme regarde au soir: Ne vient-il donc pas? Regarde, regarde: Dieu te protège! Il ne reviendra pas.

» Console-toi. Il repose là-bas, aussi paisiblement que dans la tombe. Le Seigneur notre Dieu l'a trouvé, et le garde, au plus profond du précipice, jusqu'à ce que vienne le jour du jugement.

» Et dans ce jour, quand le soleil à l'aurore a rayonné dans sa splendeur, en un instant se fond le glacier. Hans alors n'aura rien perdu! Ne pleure donc pas! vous pourrez un jour là haut vous retrouver encore.»

Si nous devions juger des poésies encore inédites de Kuhn, par une des dernières qu'il ait publiées dans les Alpenrosen (*L'ange au lit de mort du pauvre.* Alpenr. 1824. p. 248), elle se distinguerait encore par d'autres qualités. Une sérénité profonde, aimable et sérieuse à la fois, est le caractère de ce morceau. Espérons que nous serons bientôt mis à même de vérifier notre conjecture.

(¹) Kuhn. *Volkslieder*, p. 54.

Nous avons beaucoup affirmé et beaucoup cité dans cette étude sur Kuhn : mais tout cela ne donnera guères une idée de cette poésie simple et vigoureuse, de cette phrase pleine et sonore, de ce souffle inspiré qui vous transporte avec l'auteur sur les vertes pentes des montagnes ou sur les cimes chenues. La poésie lyrique est celle de toutes qui souffre le moins la traduction, surtout la traduction en prose, et nous craignons fort que beaucoup de nos lecteurs ne soient peu édifiés de nos essais. Quand à ceux qui connaissent l'allemand, nous ne pouvons que les renvoyer à l'original. La jouissance que cette lecture leur procurera les dédommagera bien vite de la peine qu'ils éprouveront d'abord à comprendre le dialecte bernois.

LES DEUX WYSS.

Avec Kuhn, d'autres poètes du même canton cultivaient l'idiôme national dans les Alpenrosen. Le pasteur *Jean Rodolphe Wyss*, *l'aîné*, y inséra plusieurs poésies intéressantes, remarquables surtout par le naturel. Mais il est resté fort inférieur à son parent *J.-R. Wyss*, *le jeune*, professeur de philosophie à Berne (1781-1830). De tous les écrivains dont nous nous occupons, Wyss le jeune est le plus connu, ne fût-ce que par son *Robinson suisse*. Homme d'un esprit étendu et facile, d'une grande érudition, il a beaucoup écrit, et sur divers sujets. Ses dissertations philosophiques, ses contes et légendes, ses récits de voyages, ses poésies de tout genre, et surtout ses ballades, lui ont fait un nom dans la littérature. Malheureusement il a fort peu écrit en allemand suisse. Kuhn, qui avait mieux que lui le secret de sa force, retrancha impitoyablement de sa seconde édition tous les morceaux en haut-allemand. « Je sentais, » dit-il dans sa préface (1), « que ces essais avaient trop peu d'originalité et trop de ressemblance avec des poésies déjà connues, et je les ai supprimés. » Sans doute Wyss ne possédait pas comme Kuhn les instincts populaires; il était citadin, homme d'étude; mais, sans renier ses goûts et son caractère, combien n'aurait-il pas été plus intéressant, plus vivant, s'il avait conservé à ses ballades nationales le costume du pays! Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer ce regret, en pensant aux poésies qu'il a composées en dialecte suisse. Ni Kuhn, ni même Usteri qui s'en rapproche pourtant beaucoup plus, n'atteignent à une telle intimité de sentiment, n'ont un charme si mélancolique et si doux. Presque tous ces morceaux, et, à notre connaissance, il en existe à peine huit ou dix, sont vraiment délicieux. Nous donnons ici la traduction de l'un d'eux, qui chez nos voisins de la Suisse allemande est conservé dans toutes les mémoires.

(1) Page XIII.

Le mal du pays (1).

» Mon cœur, mon cœur, pourquoi si triste? Pourquoi ces douleurs, ces soupirs? Il fait si beau sur la terre étrangère: mon cœur, mon cœur, que te manque-t-il donc?

» — Ce qui me manque? Hélas! tout me manque. Ici je suis ici comme perdu. Si belle que soit la terre étrangère, elle ne sera jamais le pays.

» Ah! je voudrais retourner au pays, mais bientôt, oh oui! bientôt. Je voudrais revoir mon père et ma mère, ma montagne, mes rochers, mes forêts.

» Je voudrais revoir la cime escarpée, et le glacier bleu qui s'étend à ses pieds, où courent les chamois agiles, sans que le chasseur puisse les y suivre.

» Je voudrais entendre les clochettes des troupeaux, quand l'armailli part pour la montagne, quand les vaches sautent joyeuses, et qu'aucun agneau ne reste au vallon.

» Je voudrais monter sur les rocs et les pics; je voudrais, au bord du lac bleu, où le ruisseau jaillit du rocher, revoir de nouveau mon village!

» Revoir la petite maison brune; devant toutes les portes, des voisins qui saluent cordialement, et une joyeuse fête chez nous.

» Ici personne ne nous aime, personne ne nous tend si amicalement la main, et pas un enfant ne veut me sourire, comme en Suisse, dans mon pays.

» Allons! partons! Ramène-moi bien vite, où étant jeune, je me trouvai si bien. Je n'ai plus de plaisir, je n'ai plus de paix, que je ne me retrouve dans mon village.

» — Mon cœur, mon cœur, à la garde de Dieu! c'est une souffrance... ah! résigne-toi. Si le Seigneur le veut, Il fera sans doute que nous soyons bientôt au pays.

POÈTES D'AUTRES CANTONS. HÆFFLIGER ET GLUTZ.

Pour compléter la liste des poètes nationaux de cette époque, nous devons mentionner encore *Häffliger*, curé de Hochdorf, dans le canton de Lucerne, ami du savant grammairien Stalder, à qui il dédia un recueil de poésies. Mais ce volume n'offre rien de bien remarquable. Nous signalerons encore les chansons d'*Aloys Glutz*, de Soleure (1795-1828), publiées à Bâle avec musique du même auteur. Quoiqu'il n'ait pas écrit dans les Alpenrosen, il se rattache cependant aux écrivains dont nous venons de parler par le caractère de sa poésie. L'influence de Kuhn s'y fait sentir d'abord en bien des endroits; mais

(1) *Recueil de Ranz des Vaches et de chansons nationales*, 4e édit., p. 67.

dans les derniers morceaux du livre, on respire je ne sais quel mysticisme douloureux et tendre, bien différent de l'esprit généralement gai de nos poètes. Glutz était aveugle; un grand chagrin paraît avoir brisé sa vie; et la mort l'enleva fort jeune encore, arrachant une fleur de riche espérance à la couronne poétique de son pays.

Ici s'arrête notre esquisse. Les auteurs que nous avons étudiés, unis extérieurement par l'œuvre commune des Alpenrosen, l'étaient encore davantage par la tournure de leur esprit, par les habitudes du cœur et de la pensée. Simplicité, naturel, imagination gaie et facile, contemplation sereine de la vie et de la nature, tels sont les traits généraux de leurs écrits. Çà et là un brillant éclair apparaît et passe; on sent une aspiration vers des routes plus sévères et plus élevées, mais cette littérature, dans son ensemble, est plutôt douce et aimable. Si nous osions faire un emprunt à la langue de la Suisse allemande, nous trouverions, pour exprimer plus exactement notre pensée, un mot particulier, intraduisible en français, et que le haut-allemand, faute de pouvoir le rendre, est forcé d'adopter. C'est le mot de *heimelig*, qui s'applique à toutes les choses rappelant le bonheur et l'intimité du foyer domestique. Mais nous ne pouvons donner de meilleur commentaire à cette expression qu'une poésie de Wyss le jeune.

Sur le mot HEIMELIG (1).

« Qu'est-ce que c'est donc que ce *heimelig*? C'est un mot si joli, si doux. Il doit désigner quelque chose de bon, car on le dit des gens qu'on aime, des lieux que l'on se plaît à revoir.

— » Viens ici, et écoute-moi un peu. Nous voulons le chercher ensemble. Ce n'est rien de brillant, rien de grand, rien qui ressemble à un château ou à une ville; c'est plutôt étroit et petit.

» Tu ne le trouves pas sur les hautes montagnes, à peine sur les rives d'un grand lac: il n'est pas dans un vaste salon brillant de glaces, il est plutôt caché au fond d'un vallon, vers la pente d'un coteau boisé.

» Les maisons neuves et élégantes ne le renferment guères dans leurs murs; il habite plus volontiers dans de petites cabanes, dans de vieilles chambres bien proprettes, qu'égaie un rayon de soleil.

» Là il s'assied volontiers à la fenêtre quand la vigne l'encadre de pampres verts, quand le jardin fleurit au dessous, mêlant ses roses au feuillage sombre, et que le silence règne à l'entour.

» A midi, aux clairs rayons du soleil, tu ne le rencontres guères; mais quand la lune monte au ciel, que les étoiles du soir s'avancent, il se glisse alors près de toi.

(1) *Collection de Ranz des Vaches et de chansons nationales.* 4e édit., p. 64.

» Et là où un couple heureux s'embrasse, sous le pommier au bord du ruisseau, entouré d'enfants qui sautillent, près d'un bon et fidèle ami, c'est là qu'il aime à séjourner.

» Il ne vient pas chez les grands seigneurs? leur fracas pompeux l'épouvante. Les femmes hautaines, il les déteste, et les méchantes aussi, pas mal; la raison en est assez claire.

» Au reste, il aime les bonnes femmes, et les braves petites filles; il travaille à leurs côtés matin et soir; il babille avec elles à tort et à travers, et leur raconte des histoires.

» Au milieu de l'hiver, près de la cheminée, quand jeunes et vieux se réjouissent, chantent un peu, rient un peu, et par ci, par là, se fond des niches, il vient alors s'amuser avec vous.

» Et surtont quand un grand-papa fait sa leçon avec ses petits enfants, quand la grand-maman apporte des cerises, et que tous sautent à sa rencontre, vite, bien vite il court aussi.

» Bref, là où le cœur te dit d'abord : Ah! qu'il est bon d'être ici! où tu peux te trouver comme chez toi, où tu ne demandes rien de plus, c'est là qu'on est *heimelig*.»

Il est difficile de mieux rendre l'impression qu'on éprouve à la lecture de nos poètes suisses. On se plaît, on s'attarde auprès d'eux, et, au moment de les quitter, il nous semble nous séparer de vieux amis. Dès lors la littérature a fleuri dans la Suisse allemande, elle s'est même élevée plus haut; mais ce riche filon de poésie en langue nationale qu'avaient ouvert Usteri et Kuhn, semble s'être à-peu-près épuisé. Nous le regrettons, et nous souhaitons vivement que la jeune génération poétique vienne exploiter de nouveau cette mine féconde. Elle y trouverait mieux que le moyen d'être neuf; elle ferait une bonne œuvre. Le peuple des campagnes ne lit pas nos gros livres; mais si vous lui donnez une littérature où il se retrouve, un récit en sa langue qui abrége salutairement pour lui les longues veillées d'hiver, une belle et joyeuse chanson dont il puisse faire retentir les échos des montagnes, c'est un gage d'affection qui l'unit à vous, un doux rayon de soleil dont vous éclairez son rude sentier.

AIMÉ STEINLEN.

POÉSIE.

A UN ENFANT.

Ami! de la sagesse
Garde bien le trésor:
Mieux vaut cette richesse
Que les perles et l'or.

Ta robe d'innocence
A plus de prix cent fois
Que la magnificence
Et la pompe des rois.

Petit ange sur terre!
A ton souris charmant
Le front le plus austère
Se déride un moment.

Le regard le plus sombre
A ton regard d'amour
S'éclaircit, comme l'ombre
Aux premiers feux du jour.

Comme une douce étoile
Scintillant dans l'azur,
Ta belle âme, sans voile,
Reluit dans ton œil pur.

Comme une fleur éclose
En nos tièdes jardins,
Ton parfum, jeune rose!
Embaume nos chemins.

Et, dans sa vie amère,
Un cœur brûlé de fiel
Souvent se désaltère
A ta coupe de miel.

Oh! garde — don céleste —
Ta naïve pudeur,
Et ta grâce modeste,
Et ta noble candeur!

De cette haleine immonde
Qui sèche et qui détruit,
Garde, ô tige féconde!
Et ta fleur et ton fruit.

Et libre de souillure
En quittant ce bas lieu,
Colombe douce et pure
Retourne un jour à Dieu!

J.-E. Peg-Roussel.

VENT DU MIDI.

A mon ami Ph. P.

—

Ami de la terre jaunie,
O toi qui brûles feuille et fleur,
D'où nous viens-tu, vent de malheur?
D'où nous viens-tu, vent d'Ausonie?

Quels cieux as-tu fui sans retour?
Viens-tu de la plage odorante
Où s'assied la blanche Sorrente?.,.
Es-tu né d'un soupir d'amour?

Étais-tu l'haleine embaumée
Qu'un soir de mai Naple envoya
Aux lauriers roses d'Ischia,
D'Ischia l'île bien-aimée?

N'as-tu pas joué bien souvent
Avec le ciel, avec la grève,
L'azur qui dort, le flot qui rêve,
Et chante et palpite en rêvant?

N'as-tu pas souvent, folle brise,
Bien ri de cette immense mer,
Bien ri de ce cristal amer
Que ton haleine voile ou brise?...

Amante du flot hazardeux,
Oh! le fol amour que le vôtre!
Vous vous fâchiez l'un contre l'autre
Et vous vous irritiez tous deux.

Alors c'était un bruit d'orage,
Car vous grondiez en combattant,
C'était un souffle haletant,
C'était une écume de rage.

Ensemble on vous a vu courir
Au loin, vers la rive sonore,
Tomber et vous lever encore
Tomber, retomber, et mourir.

Puis du ciel qu'un zéphyr azure
Fuyaient les nuages épais;
Alors vous dormiez votre paix
Et vous chantiez votre murmure.

Puis, montant les rochers alpins,
Froissant leur parure neigeuse,
Ranimant, âme voyageuse,
Les vertèbres des vieux sapins;

Brisant le rameau centenaire
Qui t'arrêtait, et répondant
Comme un écho toujours grondant,
Au sourd roulement du tonnerre;

Résonnant d'un sauvage accord,
Heurtant de front, heurtant sans crainte
Le rocher qui, sous ton étreinte,
Se roidissait, debout encor.

Et puis, du haut des cimes blanches
Sur la cascade au flot poudreux
Rebondissant, ou, plus affreux,
Croûlant avec les avalanches...

Te voici mourant, abattu —
Tu sembles rôder sur la plaine,
Tu brûles tout de ton haleine...
Vent de malheur d'où nous viens-tu?

MARC MONNIER.

4 septembre 1849.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

DÉCEMBRE.

—

Dans les grands opéras de Mozart, on entend quelquefois une mélodie légère et vive s'élancer du fond de l'orchestre à travers la masse imposante d'une harmonie solennelle, menaçante, funèbre: il semble que les deux voix du rythme se séparent et vont se contredire. Mais cette dissonnance morale est, au contraire, par le génie du compositeur, d'un grand effet musical. La chanson joyeuse s'élève par-dessus la plainte humaine comme le rire d'un homme que va atteindre un malheur profond, qu'il ignore encore, et qu'il semble à son insu défier. Rien au monde n'est plus saisissant et plus triste, comme peinture vraie de la destinée humaine, que la réunion presque instantanée de ces deux tons de notre existence, la chanson dominant en apparence le drame et la douleur.

C'est ainsi, sous l'aspect d'une œuvre de pensée plutôt que sous celui de l'action et du mouvement, que se présente aujourd'hui le sujet de notre narration mensuelle: la vie du moment présent. Lentement et pied à pied, la situation poursuit sa pente actuelle, couvre ses desseins opposés, prépare une solution inconnue de tous et, par là dessus, produit des accidens et des discussions bruyantes qui étourdissent, sans le cacher, le fond sérieux des choses.

Tous les partis à la fois redoutent et commentent ce sérieux. Tous savent qu'ils vont, fatalement, à une issue ignorée des plus clairvoyans, tous ont peur de l'avenir, même en se vantant qu'il leur appartient. Tous aussi tirent le présent par son manteau pour s'arranger, en attendant le cataclysme, et attraper quelque part de pouvoir et de jouissance, faute de sécurité.

Le rôle du Président de la République se dessine de plus en plus dans son indépendance et dans ses idées arrêtées de dictature et de permanence. Il a réussi à diviser, à atténuer, par la chute du ministère Barrot-Falloux, la majorité entêtée qui lui imposait plus ou moins sa volonté et sa politique au sein de l'Assemblée Législative. Il a réussi également à jeter la zizanie et la déconsidération dans le parti socialiste et démocratique, dont tous les chefs sont en dispute. Il vient de faire faire une razzia de légitimistes dans un club, rue Rumfort, où ces fortes têtes (qui ne sont pas, il est vrai, les célèbres du parti) conspiraient en manière de partie de chasse, sous l'invocation de saint Huber, avec des signes de ralliement sur lesquels étaient gravées des têtes de sanglier.

Chose plus grave, Louis-Napoléon a fait recommander, dit-on, aux maires et préfets de soigner sa candidature pour la réélection à la présidence qui aura lieu dans deux ans, et où, si la présente constitution est maintenue intacte, il ne peut pas être renommé.

Mais, peut-être comme ballon d'essai, une proposition de reviser la constitution sur un autre point vient d'être présentée à la Chambre, qui a sur-le-champ pris la demande en considération. Il s'agit de changer les circonscriptions électorales, mesure aussi demandée par le parti conservateur que repoussée par l'autre.

Au train dont tout cela marche, il est peu probable cependant que la question *Louis-Napoléon* attende si longtemps à se résoudre. Les embarras financiers du Président ne faisant, dit-on, qu'augmenter, le poussent à un changement ou du moins à une permanence qui l'empêche d'échanger le palais de l'Élysée contre Clichy. Les puissances européennes sont très-bien avec lui et lui expédient des courriers particuliers. L'empereur de Russie lui-même le fait assurer de son consentement à sa domination, tout lui étant meilleur que la république, et la légitimité de la force des choses lui paraissant se rapprocher beaucoup de la véritable légitimité.

Voilà, pour la politique, la note bruyante et chantante qui occupe le monde des salons, de la banque et des comptoirs. Elle est assez goûtée. On en attend de la tranquillité pour les affaires, qui ont déjà beaucoup repris, pour la circulation de l'argent bien plus abondante, pour le luxe, pour le crédit, même pour le bien-être des classes ouvrières. On se dépêche d'autant plus de se reposer dans cette halte que chacun sent, au fond, que les périls de la société n'en sont nullement diminués.

Les représentans, pour varier l'intérêt de leurs séances, ont trouvé moyen d'en tirer de nombreux duels, fort peu sanglans, mais qui font un mauvais effet dans le peuple. Le bon sens naturel de celui-ci l'avertit que, toute moralité à part, ses élus font preuve d'une légèreté bien déplorable en se laissant ainsi emporter par la passion de leurs

opinions personnelles, quand ils devraient être absorbés exclusivement par le soin et l'intérêt des affaires publiques.

M. Ledru-Rollin avait publié ici, de Londres, une brochure intitulée: *Le 13 juin*. Elle a été saisie avant de pouvoir être mise en circulation.

On s'est occupé, ces jours-ci, de deux indispositions, peu graves à ce qu'il paraît, mais que les *cancaniers* politiques auraient rendues mortelles si les paroles et les nouvelles réagissaient sur les maladies. Le prince Louis-Napoléon a eu un refroidissement qualifié aussitôt de fluxion de poitrine par ses ennemis intimes; et M. Thiers est souffrant d'un mal de gorge qui, assurent les Montagnards, ne peut se guérir que si on lui coupe la langue! Le fait est que les illustres moribonds se portent assez bien.

L'hiver s'annonce par la reprise des transactions et des affaires, par des bals, des fêtes, des étrangers, du luxe recommencé. On se hâte de s'établir dans la tranquillité, et quand quelqu'un hoche la tête, tout le monde le traite de mauvais citoyen. Cela se fait sans préjudice des haines et des séparations de parti, plus hostiles et plus entêtés que jamais. On danse le soir et on se dispute le matin. On prend pour bonnes toutes les absurdités des journaux pour ou contre un adversaire, et on se les jette à la tête entre deux tasses de thé. Le sérieux des évènemens passés ne déteint déjà plus sur la légèreté générale que par une grande et universelle peur de les voir recommencer.

Dans le monde protestant, la querelle d'église est plus envenimée que jamais et, comme les autres, poursuit son but accessoire pardessus le but profond de tous les chrétiens dans tous les siècles et surtout dans celui-ci.

— Les chefs socialistes surtout, avons-nous dit, se font de grosses querelles les uns aux autres: plus exactement, ils sont occupés à cette heure à chanter pouille à M. Proudhon, l'*enfant terrible* du parti. M. Louis Blanc dans son *Nouveau Monde*, (numéro de Novembre), Pierre Leroux dans la *République*, le réfutent à qui mieux mieux. Ce que la dispute a de plus piquant, c'est l'accusation réitérée de vol, qu'on lance contre M. Proudhon à propos de ses idées: de sorte que tous ces irréconciliables ennemis de la propriété, n'entendent pas le moins du monde se laisser emprunter par leurs amis la plus petite de leurs conceptions. Ils crient au pillage plus fort qu'un marchand forain dévalisé au coin d'un bois.

« Mon cher Proudhon, s'écrie encore M. Pierre Leroux, vous êtes un démolisseur, vous n'êtes pas un architecte.

» A mesure que je vous écoute, une grande tristesse s'empare de moi. Tristesse n'est pas même le mot. J'éprouve bien de la tristesse en pensant à l'effet de vos leçons sur tant d'âmes naïves autant qu'énergiques, qui se sont confiées à votre enseignement, mais j'éprouve aussi du dégoût. Vous dissertez sur les choses sociales en *démolisseur* que vous êtes. Vous parlez sans cesse de synthèse et vous ne faites

que des *dissections*. Votre science, faut-il vous le dire? sent le *cadavre*; et vous feriez de nos citoyens autant de cadavres, si on vous laissait faire.

» Me trouvant un jour avec des anatomistes, dans la conversation je laissai échapper le mot d'*âme :* « Je n'en ai jamis rencontré sous » mon scalpel, » observa fièrement un célèbre professeur de Montpellier. « C'est, lui répondis-je, que la vie ne tombe pas sous le scalpel. » Assurément, mon cher Proudhon, Dieu ne s'est jamais rencontré sous votre scalpel, ni sous celui d'aucun autre; mais vous n'en êtes pas moins dans votre tort, lorsque vous venez nous dire avec tant d'assurance que Dieu n'existe pas. L'Humanité, non plus, ne s'est jamais rencontrée et ne se rencontrera pas sous votre scalpel; mais ce n'est pas un motif suffisant pour la nier.

» Quoi! celui qui était là avec nous, celui qui parla quelquefois au Peuple dans les banquets fraternels et dont la voix et la seule présence fut couverte de tant d'applaudissements, celui-là, aujourd'hui, à côté de l'Athéisme théologique, et sur le même plan, pose l'Athéisme politique! Que ne le faisait-il alors?...

» Pourquoi ne vous êtes-vous pas levé pour nous dire : « Vous êtes des insensés!... »

» Vous ne l'avez pas fait, et j'en sais la raison. C'est que ces grands *invisibles* que vous niez, la Divinité et l'Humanité, étaient là qui vous condamnaient au silence.

» Discutons donc, discutons Sophiste. » etc., etc.

Dans une longue argumentation M. Leroux serre son adversaire de fort près sur tous les points de ce système abstrait, bizarre et décousu, quoique logique, qui se déroule dans les *Confessions d'un révolutionnaire*, et conclut par son point de départ : « M. Proudhon, vous êtes un *démolisseur* vous n'êtes pas un architecte. »

Tous ces messieurs, en attaquant M. Proudhon, ne sont-ils pas dignes du même reproche? impétueux, habiles, logiques et pratiques pour renverser, même le système d'un ami; imaginaires, utopistes et souvent d'une naïveté puérile quand il s'agit de reconstruire un édifice politique ou social.

Sous les verroux même, ils trouvent moyen de se diviser et de se haïr. MM. Raspail et Blanqui se supportent; mais ils ne veulent voir ni Barbès, ni les autres. On se souvient que c'est MM. Blanqui et Raspail qui ont amené Huber à Bourges, d'Angleterre où il s'était réfugié, en l'accusant d'avoir été dans l'affaire du 15 Mai, un agent provocateur ou, tout au moins, un agent de la police. Huber, à cette terrible dénonciation, renonce à sa liberté, revient se faire juger et demande, pour toute faveur, qu'on reproduise la lettre originale qui lui est attribuée et qui doit avoir été trouvée aux archives de la rue de Jérusalem. Cette lettre a disparu. Nul moyen, nulle ressource pour rien prouver ou démentir, et Huber, coupable ou non de trahison envers son parti, ne pourra jamais se justifier; par-dessus le marché, il subira la punition de ses actes du 15 Mai, comme tout autre. Il faut

convenir que cela est dur à recevoir de la propre main de ses bons frères et loyaux amis.

Mais revenons en arrière pour citer quelques mots de M. Louis Blanc, sur M. Proudhon :

« Dans un livre qu'il vient de publier sous ce titre : *Les Confessions d'un révolutionnaire*, et que je définis sans détour : LE CODE DE LA TYRANNIE PAR LE CHAOS, Proudhon dit : « Quiconque met la main sur moi » pour me gouverner est un usurpateur et un tyran : je me déclare » son ennemi. » Et moi aussi.

« Mais c'est justement pour empêcher ce crime insolent que j'affirme l'Etat, alors que Proudhon le nie. Car, si mon ennemi est plus fort que moi, et qu'entre lui et moi il n'y ait absolument rien, qui l'empêchera de devenir mon tyran ? Dans le royaume des animaux, l'Etat n'est pas connu, que je sache, et c'est pour cela que les tigres y mangent les gazelles.

« Le livre de Proudhon n'est pas sérieux, mais son nom l'est. Proudhon a rendu à la cause de la révolution d'incontestables services, en proclamant la gratuité du crédit, en relevant d'une main courageuse le drapeau que les vainqueurs de juin traînaient dans le sang du peuple, en criant à Louis Bonaparte : Vous êtes responsable ! Raison de plus pour qu'on s'inquiète de le voir employer une force légitimement acquise à faire descendre la nuit sur tout le domaine de la pensée, à semer le doute par manière de jeu, à déchirer les renommées populaires, à réhabiliter le nom des tyrans corrupteurs, à déjouer tour à tour la publique reconnaissance et le mépris public, à ruiner enfin le Socialisme de fond en comble, sous le masque du Socialisme. »

Il va sans dire que M. Proudhon a répondu à M. Louis Blanc, et M. Pierre Leroux à M. Proudhon, les répliques et réponses devenant de plus en plus injurieuses et mordantes sans que nous voulions suivre les adversaires acharnés sur le terrain des anathèmes et des personnalités.

La meilleure parole qu'on ait dite à propos de ces pages amères et de ce triste débat se trouve, à notre sens, dans le *Semeur*, que nous citerons très-brièvement à cause de l'à-propos, et tout connu qu'il soit de la plupart de nos lecteurs :

« Notre foi profonde est que le christianisme renferme la solution à cet égard (les questions sociales) comme à tous les autres. Aussi gémissons-nous de le voir insulté et dédaigné, comme il l'est dans les *Confessions d'un révolutionnaire*. Il en est une involontaire, que M. Proudhon fait à chaque page de son livre, c'est celle de ne rien comprendre à l'Evangile. Nous en trouvons une preuve dans ce cri de blasphème : « Je mangerai comme mon père le fruit sacré de la science, » et quand d'infortune je me tromperais, j'aurais du moins le mérite » de mon audace, tandis que *Lui* n'aurait pas d'excuse de son silence. » Pour le chrétien, le christianisme n'est pas autre chose qu'une parole de Dieu. Puisse M. Proudhon l'entendre un jour, et il verra que le silence ne peut être reproché au Dieu qui s'est abaissé jusque dans notre poussière pour nous parler de plus près. »

— Nous rentrons ici, par le fond même des choses, dans le gémissement sourd et concentré de l'humanité ; gémissement qui s'entend dans chaque phase de l'histoire contemporaine et que la situation actuelle de l'Europe laisse de mieux en mieux entendre, au travers des bruits rassurants qui le masquent sans l'étouffer.

Aussi les esprits éminens de notre temps ne se fient-ils guères à la bonace qui nous berce pour un temps dans un repos extérieur et apparent. L'Autriche et la Prusse préludent, semble-t-il à plusieurs, par des notes diplomatiques et des messages assez aigres à une rupture qui compromettrait à l'instant la paix du vieux équilibre européen. Nous avons remarqué, entr'autres jugemens portés sur cette grave question, un article de journal qui explique assez bien la situation de l'Allemagne et dont, pour cette raison, nous mettons quelques parties sous les yeux de nos lecteurs :

» L'ordre matériel est rétabli en Europe ; mais les peuples chez lesquels la révolution a sévi, n'ont pu encore rien organiser de stable ; ils rampent au milieu des ruines et du chaos.

» Voici les deux nations les plus civilisées du monde (l'Allemagne et la France) qui, depuis deux ans, appellent au conseil ceux de leurs membres qu'elles croyaient les plus sages, les investissent de pouvoirs immenses, et leur disent : Fondez quelque chose de bon ; construisez-nous un abri solide. Et les sages ne peuvent rien édifier : trop heureux d'arrêter actuellement le torrent de la barbarie, qui menace d'emporter les tentes de la société européenne !

» N'est-ce pas un étonnant tableau que celui qui nous est offert par notre patrie ! Le mal se déchaîne de ses plus infernales profondeurs ; des bandes de fous furieux chantent, hurlent, déclament de continuels outrages à Dieu et à la nature ; et nous autres, qui nous croyons de l'intelligence et du courage, nous autres, qui nous prétendons hommes de bien, nous ne savons qu'obliger ces égarés à crier leurs doctrines à demi-voix, ce qui les rend peut-être plus dangereux encore. Quand il s'agit de construire une digue contre ces débordemens, d'organiser une bonne éducation nationale, les meilleures ouvriers se divisent, s'entrecombattent : par devoir de conscience, quelques-uns se croient même forcés de détruire ce que les autres ont édifié, également par devoir de conscience. A tous les degrés, la confusion pénètre parmi les groupes religieux. Dans l'ordre politique, c'est bien pis encore : à peine trouverait-on deux hommes importans du même parti qui fussent tout à-fait d'accord sur l'application actuelle de leurs communs principes.

» L'Allemagne a, d'abord, à combattre toutes les difficultés contre lesquelles la France lutte ; puis il se présente devant elle beaucoup d'autres obstacles et des dangers mortels : la rivalité de la Prusse et de l'Autriche, les prétentions des Etats secondaires, la haine des Allemands du Nord contre la Germanie méridionale, l'antipathie des protestants et des catholiques, l'enseignement séculaire d'une philosophie rationaliste, le conflit entre le Holstein et les Scandinaves, enfin la Russie, étendant autour de l'Allemagne le cercle terrible de ses armées et de ses agens, créant sur les frontières germaniques une triple ligne de forteresses, de camps retranchés, d'arsenaux, de ma-

gasins de guerre, et, en tête de ces lignes de circonvallation, plantant le drapeau du panslavisme.

. . . .

» Sur cet avenir si problématique, sur le présent si attristant de l'Allemagne, écoutons M. de Lasaulx, un des orateurs les plus distingués du parlement bavarois :

» Quand le vieux monde romain, au troisième et quatrième siècles,
» commença à s'affaisser parce que, selon l'expression d'un contem-
» porain, la force du cœur lui échappait, alors se répandirent sur lui
» les tribus germaniques à demi barbares, qui rajeunirent le vieux
» monde et qui, adoucies et ennoblies par le contact de la civilisation
» romaine, furent préparées par elle à devenir les promotrices de la
» société chrétienne du moyen-âge. Aujourd'hui, la vie germanique
» semble menacée d'une semblable catastrophe. L'Allemagne a perdu
» sa jeunesse, et ce n'est pas un simple hasard, mais un grave symp-
» tôme, que du dernier grand débris de l'ancien empire allemand,
» l'Autriche, s'élève un empire de Slaves. Le plus sûr thermomètre
» de la force d'un peuple, c'est la force de sa foi. Cette force agit
» comme la puissance de la nature, comme cette force qui fait pous-
» ser les arbres. Où se trouve une foi abondante, intense et substan-
» tielle, là est croissance, faculté organisatrice et vie joyeuse et utile.
» Où cette puissance, véritable foyer de la vie, commence à se refroi-
» dir, les battememens du cœur s'alanguissent, la vie s'éteint, et son
» spiritualisme s'évanouit. Parmi nous, Allemands, — nous ne pou-
» vons nous abuser là-dessus, — depuis longtemps la foi est en dé-
» croissance, mais parmi les peuples slaves elle se trouve encore
» intense et substancielle. L'empereur de Russie, qui est l'homme le
» plus éminent de sa nation, sait bien tout cela ; aussi ne cesse-t-il de
» répéter que Dieu est avec lui et avec son peuple. En présence de
» cette situation, il me semble extrêmement désirable, pour nous
» autres allemands, que nous nous unissions le plus intimement pos-
» sible, non seulement à la population germanique de l'Autriche, mais
» à cette monarchie tout entière. Nous pourrions donner aux Slaves
» autrichiens quelque chose de notre civilisation excessive, et rece-
» voir d'eux, en retour, un peu de la vigueur de leur nature fraîche et
» juvénile, et nous pourrions ainsi diriger d'une façon pacifique, pour le
» bien commun, le sort qui nous attend, et *auquel il nous sera im-*
» *possible d'échapper....* »

De telles préoccupations sont aussi sombres que possibles, assurément, et il est permis de les trouver par trop misanthropiques; mais on ne peut nier la réalité des craintes qu'on y déroule, ni l'autentbicité des motifs de ces craintes ([1]). Ce qu'on peut leur opposer de plus raisonnable et de plus conforme aux lois générales qui ont dominé les faits depuis Février, c'est que justement les choses probables par excellence, les choses logiques, les choses inévitables ne sont jamais arrivées, mais bien celles auxquelles personne n'avait pensé, et dont aucune forte tête ne se serait avisée.

([1]) Voir ce que nous avons dit nous-mêmes de la Russie dans une de nos précédentes *Chroniques*.

— A une dizaine de jours d'intervalle, l'Institut a eu deux de ces solennités littéraires qui attirent le beau monde lettré. Dans la première, M. Mignet a lu sa Notice sur M. Rossi : la seconde a été l'installation de M. de Noailles à l'Académie dans le fauteuil de M. de Chateaubriand et, par conséquent, l'éloge de M. de Chateaubriand par M. de Noailles. De celle-ci, nous ne dirions rien qui pût intéresser notre public, il connaît trop bien l'auteur des Mémoires d'Outre-Tombe, et trop peu encore l'historien de Mme de Maintenon. Mais M. Rossi a été Suisse ; M. Rossi qui a mêlé à notre politique fédérale tout le milieu de sa vie et toute la souple vigueur de sa pensée, M. Rossi nous revient en quelque sorte de droit, même partout où nous l'avons perdu de vue, où nous ne le connaissons plus.

Comme on le pense bien, M. Mignet fait de M. Rossi un panégyrique auquel beaucoup d'esprits justes, mais sérieux, n'acquiesceront pas entièrement; nous citons :

« Le réfugié italien, réduit en 1815 à quitter son pays natal pour échapper à son asservissement ; le citoyen de Genève, concourant dans les conseils de cette République à en améliorer la législation ; le député à la Diète helvétique, chargé en 1833 de reviser le Pacte fédéral de 1814 pour donner à la Suisse plus de force en lui donnant plus d'unité ; le professeur au collége de France et à la Faculté de droit de Paris, enseignant les idées les plus favorables au bien-être comme à la dignité des nations ; l'ambassadeur français à Rome, conseillant avec non moins de sagesse que d'opportunité la réforme du gouvernement pontifical ; enfin le ministre de Pie IX, consacrant son expérience et son courage au noble mais périlleux essai de rendre les Romains libres et les Italiens unis, c'est le même homme qui suit partout la même pensée sous diverses formes. M Rossi a eu plusieurs patries, mais il n'a servi qu'une seule cause. Cette belle cause de la science développant la civilisation, de la justice affermissant les États, de la liberté perfectionnant les lois, il l'a soutenue dans ses cours, propagée par ses livres, scellée de son sang ; il en a été l'éloquent docteur et le courageux martyr ! »

M. Mignet raconte dans tous ses détails biographiques la vie qu'il résume ainsi. La partie qui contient son rôle politique en Suisse et à Genève a été particulièrement remarquée et applaudie par le public d'élite qui l'écoutait. Comme elle ne contient rien de neuf, ni de saillant pour nous autres témoins oculaires et auriculaires, nous n'y prendrons qu'une phrase caractéristique non point sur M. Rossi, mais sur M. Mignet et en général sur les Français. Qu'ils sachent, ou non, quelque chose, ils n'hésitent jamais à en parler et trahissent ainsi, souvent, la plus naïve ignorance ; ces ignorances d'un enfant qui s'est toujours occupé de lui-même et n'a jamais rien pris au sérieux que sa propre existence. M. Mignet, nous le savons, a été à Genève ; il est fort instruit, fort savant ; eh bien ! il n'a jamais pu se souvenir si l'on parlait *Suisse* ou non dans la ville natale de Jean-Jacques Rousseau, et, pour

être clair sans risquer une erreur, il a dit de M. Rossi s'établissant dans cette patrie nouvelle où il allait se faire une carrière à laquelle il se préparait silencieusement par l'observation et le travail :

« Il apprit l'allemand, le plus répandu des trois idiomes parlés sur le territoire de la Confédération helvétique, et en outre, servant alors de l'autre côté du Rhin aux plus grandes recherches de l'érudition et de la pensée ; il se fortifia dans l'anglais, et se rendit maître du français, qu'il comprenait mais qu'il ne parlait pas, et qui était d'un usage universel à Genève. »

En bon français, cela suppose une autre langue par dessous celle qui *est d'un usage universel*, et les Genevois ont le droit d'être peu flattés de la supposition.

Après avoir constaté, dans les phases successives de l'éclatante carrière de M. Rossi, cette puissance de séduction qui le rendit partout fort et le fit monter de degrés en degrés jusqu'à l'omnipotence du premier ministre, l'historien consigne çà et là quelques-unes de ces émotions intimes qu'on aime à surprendre dans la vie des hommes publics, et dont, il faut le dire, la manière d'être paresseusement cuirassée et habilement sournoise de M. Rossi était peu prodigue.

« Mais, dit M. Mignet, lorsque la révolution, s'étendant de Paris à Vienne, et de Vienne à Milan, eut ébranlé l'Autriche si long-temps immobile, soulevé la Lombardie depuis tant de siècles oppressée, lorsque M. Rossi vit l'Italie entière, qui avait jusque là marché sous la conduite de Pie IX vers la liberté régulière, s'élancer sous le drapeau du noble Charles-Albert à la conquête de son indépendance et poursuivre vaillamment les étrangers mis en fuite jusqu'aux bords de l'Adige, il fut transporté d'enthousiasme et de joie. Il oublia sa profonde chute et sa nouvelle expatriation. La résurrection de son ancien pays le toucha au dernier point. Retiré à Frascati d'où il contemplait d'un œil perçant et ferme les spectacles confus que donnaient la plupart des peuples, et cette tempête violente de tous les éléments sociaux sur le continent troublé, il écrivit en italien trois lettres fortes de vues et vives de langage sur les trois révolutions de France, d'Allemagne et d'Italie. Juge sévère de la première, observateur attentif de la seconde, il était le partisan ému, le conseiller affectueux de la troisième. Sa longue lettre sur l'Italie, qu'il adressait à une dame de ses amies, d'un esprit élevé et d'une naissance illustre, commençait par ces belles et touchantes paroles : « Vous souvient-il des vers de votre » poète sur le cadavre de la Grèce ? Pour vous, pour moi, pour qui- » conque aime la poésie, la science, la civilisation, la Grèce et l'Italie » sont deux sœurs diverses d'âge, pareilles en beauté, égales en gloire. » Elles étaient mortes l'une et l'autre. Mais depuis que la première » commençait à revivre, vous ne pouviez me réciter ces beaux vers » sans que notre pensée s'arrêtât douloureusement sur celle qui gi- » sait encore étendue, toujours belle mais inanimée et froide. Béni » soit Dieu ! Nous avons donc vu ce sein se gonfler de nouveau du » souffle de la vie, ces joues se colorer, ce bras se lever ! Son premier » mouvement fut un combat, une victoire, un prodige. Vous, femme,

» vous en avez pleuré d'admiration et de joie; moi, homme (s'en » moque qui voudra), j'en ai pleuré comme vous. »

» Un moment il espéra que cette grande cause, grâce à l'expérience chèrement acquise des Italiens et à leur courage devenu entreprenant, triompherait par l'accord des pensées et l'union des bras. Il lui donna même un de ses fils. C'était le plus jeune, que sa tendresse avait éloigné jusque-là des périls militaires vers lesquels l'entraînait un noble penchant, et qui vint lui demander la permission d'aller défendre, comme volontaire, l'indépendance italienne. Il l'écouta en silence, et ne lui répondit que ces mots : « Pars ; la cause est assez belle. » Le soir même, il se séparait de lui les larmes aux yeux et l'envoyait combattre sur les bords de l'Adige. »

Quoique les détails de l'assassinat de M. Rossi aient été connus, il nous semble qu'on nous saura gré de les reproduire avec ensemble, d'après M. Mignet :

» Les projets sinistres des partis ne restent jamais entièrement mystérieux : la timidité les divulgue, et l'orgueil les annonce. Ce jour fatal, M. Rossi fut averti quatre fois. Une lettre anonyme le prévint d'abord du danger, il la dédaigna. Effrayée des bruits ou des pressentimens publics, la femme d'un de ses collégues lui écrivit pour lui exprimer ses inquiétudes et lui conseiller d'utiles précautions. Il lui répondit moitié en italien, moitié en français, une lettre pleine d'une abnégation enjouée et d'une sécurité reconnaissante. Avant de se transporter au palais de la chancellerie, il se rendit au Quirinal, et là, un camérier du pape lui renouvela les mêmes avertissemens et lui fit part des mêmes craintes. Sa fermeté ne fut point ébranlée, et il quitta le Saint-Père en le rassurant. Mais à sa sortie du cabinet pontifical, il rencontre un prêtre qui l'attend pour l'instruire du redoutable projet. « Je n'ai pas le temps de vous écouter, lui dit M. Rossi ; il faut que j'aille sur-le-champ au palais de la chancellerie. — Il s'agit de votre vie, ajoute le prêtre en le retenant par le bras ; si vous y allez, vous êtes mort ! » Frappé de ces avis successifs, M. Rossi s'arrête un instant, réfléchit en silence, puis continue sa marche en disant : « La cause du pape est la cause de Dieu ; Dieu m'aidera. » Et il se rend où la fatalité de sa situation l'appelle, où la grandeur de son courage le conduit.

» Arrivé sur la place du palais, que semblent protéger deux bataillons de la garde civique, il entend sortir de la foule des cris qui n'ont pas le pouvoir de l'agiter et qui le font dédaigneusement sourire. Il s'avance jusque sous le péristyle de la chancellerie d'un pas ferme et avec un visage calme. C'est là que les conjurés l'attendaient ; les uns sous la colonnade qu'il devait traverser, les autres sur les marches de l'escalier par où il devait monter dans la salle où siégeaient les députés déjà réunis. En le voyant, les premiers se serrent autour de lui et les seconds s'avancent à sa rencontre. Entouré de ses ennemis, M. Rossi, sans se troubler, cherche à se frayer un passage au milieu d'eux. C'est alors qu'avec une horrible habileté et pour faciliter au meurtrier des coups plus sûrs, l'un des conjurés le touche brusquement à l'épaule ; et tandis que l'infortuné M. Rossi se retourne vers lui avec toute la fierté de son regard et l'assurance de son courage, il tend le

cou au meurtrier, qui lui enfonce un poignard dans la gorge et le frappe mortellement.

» Ce crime, auquel la garde civique assista pour ainsi dire sans l'empêcher, que les députés apprirent sans s'émouvoir, ne resta pas seulement impuni, il fut loué. Le parti qui l'avait fait commettre osa l'avouer, et se hâta de s'en servir. Il outragea de son allégresse la famille éperdue et menacée de l'éminente victime. Il assiégea dans le Quirinal, avec une ingratitude insensée, le vénérable Pie IX, et il le dépouilla de son autorité temporelle, après avoir contraint à fuir de Rome le premier pape qui se fût montré réformateur et qui eût fait luire sur ses peuples les nouvelles clarés politiques. »

— Les nouvelles littéraires sont fort minces, ou plutôt se composent de choses passagères, qui pourront bien prendre un corps plus tard, mais qui ne font pas événement tout-à-coup. Ainsi l'article hebdomadaire de M. Sainte-Beuve dans le *Constitutionnel*, article qui réussit fort bien, nous l'avons dit, et dont le succès augmente de feuille en feuille. Après Mme Récamier, M. de Montalembert et un compte-rendu du nouveau volume paru de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers, vient, lundi dernier, *M. Joubert,* à qui nous empruntons la charmante pensée que voici : « Il faut, disait-il, toujours avoir dans la tête un coin ouvert et libre, pour y donner place aux opinions de ses amis, et les y loger en passant. Il devient réellement insupportable de converser avec les hommes qui n'ont, dans le cerveau, que des cases où tout est pris, et où rien d'extérieur ne peut entrer. Ayons le cœur et l'esprit hospitaliers. »

M. Sainte-Beuve s'était déjà occupé de M. Joubert, brillant et gracieux esprit, presque inconnu de la foule. Aussi, pour s'excuser d'y revenir, commence-t-il ainsi : « On s'étonnait un jour que Geoffroy (le célèbre critique de l'Empire) pût revenir à diverses reprises et faire tant d'articles sur la même pièce de théâtre. Un de ses spirituels confrères, M. de Feletz, répondit : « Geoffroi a trois manières de faire un article : *dire, redire* et *se contredire.* » J'ai déjà parlé plus d'une fois de M. Joubert, et je voudrais pourtant en parler encore aujourd'hui sans redire et sans me contredire. » Sur quel sujet M. Sainte-Beuve n'aurait-il pas encore une foule de choses aimables et nouvelles ? Est-il le moins du monde un de ces esprits qui se dépensent tout à la fois et en sont vite à leur dernier mot ?

— Nous conclurons notre *Chronique* par une confidence, en souhaitant qu'elle soit agréable au lecteur. Cher et féal lecteur ! si vous nous avez fidèlement suivis durant les sept ou huit dernières pérégrinations dans le domaine du temps qu'on appelle les sept ou huit derniers volumes de la *Revue Suisse*, vous n'êtes pas sans souvenir d'un ancien conteur de Nouvelles qui signait *Charles Autigny.* Eh bien, ce conteur que vous avez cru peut-être parti pour la Californie, publie, au contraire, pour le nouvel-an, un petit roman en un volume inti-

tulé : *M. Argant et ses compagnons d'aventure.* Je vous conseille fort de le lire, mais je ne vous en dirai ni bien ni mal ; car je crois que vous connaissez presque mieux que moi le fort et le faible de votre vieil ami. Pour moi qui corrige les épreuves de son livre, j'ai bien des mauvais momens à passer, non-seulement à cause des lettres renversées et autres accidens typographiques, mais encore et surtout parce qu'il monte de ces pages je ne sais quel parfum de montagne, qui me donne presque le mal du pays. Je suis sujet alors à des visions qui font monter de mon verre d'eau un lac Léman tout entier, et changent ma serviette amoncelée sur la nappe en glacier surmontant une Alpe verdoyante. Aussi j'en veux, pour ma part, à Charles Autigny ; mais, comme c'est un innocent vieux bonhomme, je n'ai pas le courage de vous en dire plus long sur son compte, m'en remettant à vous pour le défendre si je dépassais jamais les justes limites de la critique à son égard.

Paris, 12 décembre 1849.

SUISSE.

Genève, 1er décembre 1849. — Il vaut mieux aujourd'hui parler de l'existence scientifique de Genève que de sa politique. A vrai dire, la politique a toujours été son côté faible, et dans d'autres temps on ne nous a pardonné notre esprit remuant et nos tendances démocratiques constamment en avance de celles de nos voisins, qu'en faveur de nos établissemens d'éducation et des hommes marquans sortis de nos rangs.

Supposez-vous les véritables amis du pays découragés par les dernières élections ? ce serait une erreur ; il semble qu'elles ont été pour eux un stimulant. Si on leur a fermé une porte, ils vont frapper à une autre ; si on leur interdit de se mêler du gouvernement de leur patrie, ils chercheront à lui être utiles ailleurs. Maltraités de toutes les manières dans la journée du 12 novembre, ils se réfugient sur les bancs de l'école, où ils prennent une éclatante revanche sur le parti radical. Les cours annoncés pour cet hiver en dehors de l'académie et qui forment, pour ainsi dire, la partie flottante de l'instruction publique, n'ont jamais été plus nombreux et promettent d'être intéressans.

Ce sont un cours de M. Chenevière le fils, sur les intérêts actuels du protestantisme ; — un de M. H. Rey, de géométrie descriptive ; — les cours de MM. A. Pictet et Bungener sur la littérature, et celui de

M. Choisy sur un sujet de philosophie rendu accessible aux jeunes personnes.

M. Naville, qui n'avait pas besoin d'être privé de sa place de professeur pour être apprécié, mais qui a dû cependant à cette circonstance un redoublement d'intérêt, donnera cette année un cours gratuit d'anthropologie, spécialement destiné aux étudians, et où ceux de l'oratoire et de l'académie viendront se réunir comme sur un terrain neutre.

Enfin un cours de physique expérimentale de M. de LaRive. Genève a toujours possédé des hommes qui, au premier rang par les souvenirs attachés à leur famille, par leur fortune et leur position dans la société, ont joint à ces avantages extérieurs un nom connu dans les sciences et dans l'enseignement. Grâce à eux la science et l'enseignement ont obtenu chez nous un rang plus élevé qu'ailleurs. Ces hommes forment à Genève une chaîne non interrompue. Des théologiens d'abord, lorsque la théologie était la grande affaire ; puis MM. de Saussure, Pictet-Turretini, de Candolle. Vous voyez qu'ils ne manqueront pas de successeurs, et que Genève, toute radicalement constituée qu'elle est dans ce moment, ne dégénère point de ce qui a fait son renom. Ce n'est pas le parti maintenant au pouvoir qui pourrait ajouter quelque chose à son lustre.

Joignez à ces cours ceux de l'école industrielle, de la Société des amis de l'instruction, ceux de l'oratoire, et vous verrez que nous sommes loin de souffrir de la disette d'enseignement. Rassemblez les noms de ceux qui occupent ces différentes chaires, vous n'en trouverez pas je crois un seul qui appartienne à l'opinion avancée. Avouez qu'il y a là une influence qui peut une fois contrebalancer la force brutale victorieuse au 12 novembre.

Enfin il y a le nouveau gymnase fondé par MM. de La-Rive, Naville et Rilliet, création pleine d'indépendance, de jeunesse, de sève et d'avenir, et qui peu de jours après qu'on en eût annoncé l'existence, s'est ouverte brillamment pour un établissement si récent. Il ne tardera pas à ébranler l'académie, corps un peu vieilli et caduc, amalgame peu homogène de professeurs de l'ancienne roche et de ceux qui, ces dernières années, y ont été placés par l'autorité. L'académie est maintenant ébranlée par la destitution de plusieurs de ses membres, comme aussi par l'introduction forcée d'étrangers à Genève, ou de nationaux qui n'ont pas tous réussi à se concilier la considération de leurs élèves.

De tous les pays soumis au radicalisme, Genève est peut-être le plus rudement bouleversé. Ailleurs, un parti a succédé à un autre, le personnel a changé, la fortune publique est ébranlée, les fortunes particulières sont frappées. A tout cela il y a du remède ; mais ici, il s'agit de nos institutions, de notre existence, je dirai presque de nos souvenirs. La politique y a une plus grande portée et une tendance plus vaste, puisqu'elle marche à détruire complètement la nationalité

et à faire de nous un nouveau peuple. Cependant on se tromperait si on pensait que dans le parti qui a triomphé il n'y a pas des Genevois fiers de leur pays, profondément attachés à son histoire et à son culte. Espérons qu'ils ne laisseront pas les choses aller trop loin, que maintenant que la lutte est terminée ils ouvriront les yeux sur le but où nous conduit une influence occulte et mystérieuse. En pensant à eux je regrette qu'un esprit de transaction et de conciliation n'ait pas présidé aux préliminaires des élections.

Quant aux hommes qui sont maintenant au pouvoir, je me souviens d'avoir lu dans un ouvrage de Sismondi, qu'une république italienne du moyen-âge dont j'ai oublié le nom, avait par un sentiment de défiance démocratique, pris l'habitude d'exclure de ses délibérations les citoyens les plus instruits lorsqu'il s'agissait de prendre une décision : *Exeant sapientes et studiosi*, *quia deliberandum est,* s'écriait un hérault. A ce compte-là, les conseils de la république constitués tels qu'ils le sont aujourd'hui, n'auraient pas grand monde à faire sortir pour être à l'abri du funeste prestige de l'éloquence.

Disons quelques mots, en terminant, des nouvelles publications littéraires. Indépendamment des articles intéressants de la *Bibliothèque universelle,* des publications faites par la Société d'histoire et d'archéologie où se distingue entr'autres M. Blavignac, que je vous mentionne en passant deux ou trois ouvrages d'un mérite réel. Je veux parler de l'*Histoire de la peinture en Italie* par M. Coindet, de la seconde édition des *Promenades historiques dans le canton de Genève,* par M. Gaudy-Lefort, de la seconde édition des *Trois sermons sous Louis XV* de M. Bungener, etc. On m'annonce en outre la prochaine publication d'un gracieux volume de poésies, qui a un titre fort harmonieux : *Echos des bords de l'Arve*, par M. J. Vuy. Ce nom est connu depuis long-temps de vos lecteurs, son livre sera donc le bienvenu auprès d'eux. **

MÉLANGES.

LES MONUMENS DE DAVEL ET DE LA HARPE (1).

Il est dans la cathédrale de Lausanne une pierre monumentale qui rappelle la même pensée, le même fait à l'aide de trois noms dont

(1) Pour une appréciation exacte et impartiale de la vie de ces deux hommes, voir l'*Abrégé de l'histoire des Suisses*, par un Neuchâtelois, pages 278, 292 et suivantes. *(Note de la Rédaction.)*

chacun désigne une époque remarquable dans l'histoire du canton de Vaud : Voici ce qu'elle raconte :

A la mémoire
du Major Davel, mort sur l'échafaud en 1723, le 24 avril,
Martyr
des droits et de la liberté du peuple Vaudois.

Le vœu de l'Assemblée provisoire de 1798,
La générosité de Frédéric-César de la Harpe,
La reconnaissance du Canton de Vaud
Ont consacré ce monument, érigé
L'an 1839 au mois d'Avril, le 24[me] jour.
A Dieu seul honneur et gloire !

Cette inscription lapidaire est due à M. Charles Monnard, qui en 1830 travailla à faire introduire des changements importants dans la marche gouvernementale de son pays, qu'une impulsion nouvelle a lancé dans une voie étrangère à la liberté, telle que Davel, La Harpe et lui-même l'ont comprise et souhaitée.

Aujourd'hui deux obélisques, élevés par la reconnaissance publique, embellissent les bords du Léman. — Le premier se cache à demi sous les arbres qui décorent la place d'armes de Cully, de laquelle Davel partit avec sa troupe pour opérer à Lausanne le mouvement révolutionnaire qui ne pût avoir lieu, et dont la pensée le conduisit à la prison et à la mort. Le souvenir de ce personnage extraordinaire occupa F.-C. de La Harpe lorsqu'il écrivit son testament; il consacra un legs à l'érection de la pierre posée à la cathédrale un an avant sa mort. En même temps M. Olivier travaillait à faire élever le premier monument vaudois consacré à célébrer le dévoûment de l'homme dont sa plume a retracé l'étrange histoire. — Il l'a résumée dans l'inscription suivante :

Au Major Davel, mort pour l'indépendance de son pays, 24 avril 1723.

A son pays esclave offrant la liberté,
Comme un héros antique il tomba seul pour elle;
Et, pieux précurseur de notre ère nouvelle,
Il attendit son jour dans l'immortalité.

A ce premier hommage, auquel un nombre assez limité de Vaudois prirent part, succéda bientôt la création de l'Ile La Harpe, entreprise considérable, et qui rencontra, sous des formes diverses, un obstacle fort ordinaire, l'ingratitude des républiques ; le dévouement de plusieurs habitants de Rolle, ville natale de La Harpe, triompha de toutes les difficultés, et l'on parvint à poser la première pierre du monument le 23 octobre 1841. Il y eut inauguration solennelle et des

chants potriotiques, parmi lesquels nous citerons trois strophes de M. F. Chavannes, aujourd'hui pasteur à Lausanne.

Le Pharé de la Liberté, Cantate pour l'érection du monument de Rolle, en l'honneur de F.-C. de La Harpe, par F. C.

Près des bords où l'œil d'une mère
Souriait à tes premiers jeux,
Amis, nous déposons la pierre
Base d'un monument pieux.
Que sous le Ciel de ton enfance,
Ce roc par les flots respecté,
A nos enfans montre en silence
Le Phare de la Liberté.

Tu règneras sur ce rivage
Nom sacré d'un libérateur,
Sous ton ombre au fort de l'orage
Recueille le Navigateur!
Oui, qu'en amarant sa nacelle
Au roc, par les flots respecté,
Le batelier toujours t'appelle
Le Phare de la Liberté.

L'étranger qui sur cette plage,
Porte son regard étonné.
Se dira-t-il : quel est ce sage
De tant de gloire couronné?
Qu'il vienne! Et s'il connaît l'histoire
D'un petit peuple respecté,
Qu'il lise et grave en sa mémoire
Le Phare de la liberté.

Depuis ce jour les travaux se poussèrent avec une grande activité. Deux des membres du comité, M. N. Chatelain et M. Juillerat se chargèrent de compléter la somme nécessaire à la double création de l'Ile et de l'obélisque. — Le sculpteur Pradier se fit un plaisir d'exécuter trois médaillons représentant le profil de La Harpe et deux traits de sa vie; enfin les écussons de Vaud, Tessin et Argovie témoignèrent des services rendus par le précepteur d'Alexandre 1er à son pays et aux deux cantons qui avaient pris rang d'existence en 1803 et 1815. — La *Revue Suisse* a raconté, voyez Tom. VIII, pag. 250, l'inauguration de l'obélisque dont la pointe élancée s'élève au sein d'un bosquet florissant. Les bateaux à vapeur passent chaque jour devant cette île charmante, et sans doute plus d'un voyageur salue le monument national. — Le jour où les députations diverses furent conviées à Rolle, on entendit plusieurs orateurs; MM. Luvini et Frey-Herosé, MM. Juillerat et Gleyre, pasteurs de Rolle, MM. Auguste Jaquet et Monnard dirent à l'envi des choses patriotiques qu'une telle circonstance devait leur inspirer. Parmi les poètes, M. John Ruegger, de Genève, se dis-

tingua en récitant un poëme qui semble avoir acquis un à-propos nouveau, tant il met en lumière la liberté telle qu'on la désirait en Suisse avant les derniers bouleversements qui l'ont rendue presque impossible.

Laissons à M. Ruegger la douce tâche de rappeler la journée déjà lointaine du 26 septembre 1844.

STROPHES *dites au pied de l'obélisque de l'Ile de La Harpe, à Rolle, lors de l'inauguration du monument*, 1844.

Je te salue, ô Rolle! — Ah! dès ma tendre enfance
Que j'aime à contempler tes gracieux attraits!
Du Léman au Jura parcourant la distance
Mon regard enchanté savoure ces doux traits.
Que j'aime à t'admirer nonchalamment couchée
Dans les riants gazons de ton bord fortuné,
Et baignée à-demi sur la rive penchée,
Jouissant d'un bonheur par Dieu même donné;
En face du Mont-Blanc, ce roi de nos montagnes,
Sur l'hermine duquel, en quittant nos campagnes,
Le soleil verse à flots l'azur, la pourpre et l'or,
Et qu'entoure une cour d'Alpes majestueuses
Dont les pics, les vallons et les cimes neigeuses
Dans les saphirs du lac se reflètent encor.

Et tu tends une main à Lausanne la belle
Qui là, sur sa colline, aux premiers feux du jour,
En sa verte oasis comme un phare étincelle
Et te regarde avec amour.
Ta droite a pris la main de ma chère Genève,
Qui brille en ses côteaux fleuris de toits pressés
Et d'ombreuses villas, et les pieds sur la grève
Jouant avec le flot dont ils sont caressés,
Envie avec raison ta douce quiétude,
Et vient la partager pour secouer l'étude,
Les soucis, les calculs d'un travail incessant.
O villes de ces bords, collier de riches pierres,
Filles de liberté, vous toutes sœurs prospères,
Ornez en douce paix notre lac ravissant.

Oui, Rolle, ta beauté transporte en pure ivresse,
Et ta côte prodigue un nectar précieux;
Mais plus que ta beauté! bien plus que ta richesse
Tu fis naître La Harpe, heureux présent des Cieux.
La nature embellit et féconde une terre:
C'est le grand citoyen qui seul peut l'ennoblir.
Combien vont l'oubliant, n'ayant qu'eux pour affaire,
Ne laissant après eux pas même un souvenir!
Mais La Harpe! il vivra dans la reconnaissance:
Arau, Vaud et Tessin fêtent l'indépendance,

Trois cantons nommeront La Harpe avec amour.
Déjà si grand pour nous il doit grandir encore
Avec les beaux destins du pays qui l'honore:
O Rolle, gloire à toi qui lui donnas le jour!

Et gloire à toi, La Harpé, âme ardente et si sage!
Dès l'enfance nourri du lait de Liberté
Et des hautes vertus des Suisses du vieux âge,
Craignant Dieu, tu disais : *Patrie et piété!*
Tes vertus, ton savoir, ta prudence profonde
Te firent confier et l'esprit et le cœur
D'Alexandre, ce tzar en qui plus tard le monde
Admira la raison d'un généreux vainqueur.
Nous savons quelle fut alors ton influence
Sur le suprême arrêt de ce pouvoir immense
Qui disait : *Oh! combien à La Harpe je doi!*
Que de fruits a produits cette influence vive
Ne voulant que le bien, pour le bien seul active!
Puissent les gens de cour prendre exemple de toi!

Honneur! car chez les rois ta vertu généreuse
Fit aimer, respecter le *vrai* républicain,
Et pour ton pays seul toujours ambitieuse
Ne rechercha pour toi, pouvoir ni titre vain.
Aussi tu triomphas des brigues, du caprice
Pour ce pays si cher, quand un sénat de rois
S'émut à ta parole invoquant sa justice,
Signa l'indépendance, en proclama les droits.
Père de la Patrie, en toi vivait son temple;
Tu semais avec soin les leçons et l'exemple
Que nous suivrons avec ardeur :
Par nos mœurs, disais-tu, *rendons-nous respectables,*
Et par notre union fermes et redoutables,
Alors la liberté fera notre bonheur.

Ah! cultivons toujours cet arbre tutélaire,
Cet arbre de bonheur, d'amour, de liberté
Que depuis cinq cents ans, d'une main sage et fière,
Au Grutli, devant Dieu, nos pères ont planté.
Ce n'est pas l'arbre sec de licence effrayante,
Squelette sans racine et sans ombre et sans fruit,
Ne produisant pour fleur qu'une enseigne sanglante,
Sur qui jamais du Ciel un doux regard ne luit.
Le nôtre assure en Dieu ses racines profondes,
Et prodigue ses fleurs bienfaisantes, fécondes,
Justice, amour des lois, honneur, faits glorieux.
Confédérés, serrons nos rangs sous son ombrage.
Elevons nos enfants pour ce noble héritage,
Conservons-leur intact l'arbre de nos aïeux.

1844. John Ruegger (de Genève).

Bluettes et boutades.

— L'expérience dévoile trop tard les embûches tendues à la jeunesse; c'est le froid brouillard qui met à découvert la toile d'araignée quand les mouches ne sont plus là pour s'y prendre.

— Le grand homme doit se retirer par moments de la scène pour ne pas fatiguer l'admiration; car si brillant que soit le soleil, il aurait bien tort de ne pas se coucher.

— Les gens qui nous affirment n'être d'aucun parti en politique, à coup sûr ne sont pas du nôtre.

— Vieux, nous ne changeons guère physiquement aux yeux des autres, car les outrages du temps font sur nous l'effet de taches d'encre sur des habits noirs.

—Ne croire à ses talents que pour en remercier Dieu, c'est sanctifier l'amour-propre.

— Il est des gens qui ne sauraient vivre sans prendre un remède, non pour se guérir de maux qu'ils n'ont pas, mais pour lui attribuer la santé qu'ils ont.

— Le génie prosterné devant le pouvoir ne prospère pas mieux que le blé couché par le vent : tous deux doivent mûrir debout.

— On a beau dire du bien de nous, nous en pensons encore davantage.

— Les vertus qu'on étale couvrent des vices; ce sont des odeurs fortes qu'on emprunte pour absorber les mauvaises que l'on a.

— La pruderie qui survit chez les femmes à la jeunesse et à la beauté me semble un épouvantail pour les oiseaux, oublié dans les vignes après la vendange.

— Je ne sais qui nuit le plus à la morale, des séduisantes courtisannes qui font aimer le vice, ou des rigoristes outrés qui font haïr la vertu?

— On reconnaît volontiers les petits services, ils ne valent pas la peine qu'on soit ingrat.

J. Petitsenn.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

ESQUISSES NEUCHATELOISES, causeries du soir. — Un vol. in-8°, en vente chez Gerster, libraire.

La *Revue Suisse* a déjà, dans son XI[e] volume, page 574, rendu compte des *Esquisses poétiques* dues à la verve du même auteur, qui tend à devenir de plus en plus notre poète national. Le caractère de cette nouvelle publication n'est pas essentiellement différent de celui de la précédente ; c'est une lecture attachante et facile que tout Neuchâtelois a déjà faite au coin de son feu, dans une des longues soirées de notre précoce hiver ; on a lu ces vers en souriant, en rêvant, toujours, on ne peut en douter, avec sympathie pour l'auteur ; quelques-uns ont peut-être froncé le sourcil à certains passages, mais ils ont bientôt été réconciliés avec le livre. Tel lecteur qui ne serait pas de l'avis de *Léon* sur la meilleure forme de gouvernement, tombera d'accord avec *Aurèle* sur les cigares de Manille et sur le mariage.

Il est, en effet, question de tout cela et de bien d'autres choses dans le dialogue de M. J. G. C'est une vraie conversation, interrompue, détournée, ramenée, brisée et renouée tour à tour. Nous ne pouvons cependant donner raison à ceux qui y trouvent un manque d'unité ; il faut, ce nous semble, avoir abusé de la douce paresse que permet à l'esprit la lecture de vers aussi heureux et faciles, pour ne pas reconnaître dans ce dialogue l'art habile avec lequel est ménagé le développement de la pensée de l'auteur, qui élève peu à peu son sujet jusqu'au point de vue religieux, et arrivé là laisse à deviner aux esprits intelligents la vraie solution de la question. Les mêmes paresseux dont nous nous plaignons n'ont su voir non plus que du scepticisme dans la tendance de cette brochure, où tout pourtant respire de profondes convictions ; je parle de convictions morales, les seules vraiment dignes de ce nom.

Le volume se termine par un choix de morceaux lyriques, chansons et fantaisies rhythmiques (comme l'auteur les appelle), où la finesse et la grâce de la pensée le disputent au charme de la mélodie et à l'extrême habileté de la versification. L'auteur est ici en pleine possession de son talent; les stances, les couplets, toujours remplis d'harmonie et de précision, semblent sortir de sa plume tout armés et d'un seul jet. C'est à cette forme, croyons-nous, que l'auteur devrait se rattacher ; mais avant tout, qu'il ne tarde pas à continuer une œuvre aussi heureusement conçue, et surtout à gratifier de nouveau le public de quelques-unes de ces chansons si pétillantes d'esprit et de verve, et dont il a seul le secret.

LETTRES D'UN CITOYEN DES ETATS-UNIS, sur la crise religieuse du canton de Vaud, publiées par C.-F. Girard, professeur à l'université de Bâle. Mémoire couronné. — En vente chez George Bridel, à Lausanne, et à Neuchâtel et Genève chez les principaux libraires. — Prix batz 25.

On connaît le noble et généreux appel de M. Haldimand en faveur de la liberté religieuse. Il proposa en automne 1848, un prix de 2500 francs « *pour le meilleur écrit populaire sur les lois et les actes par lesquels la liberté des cultes est frappée dans le canton de Vaud, et sur les effets de la persécution religieuse relativement à la morale publique et aux intérêts généraux d'un peuple.* » Des hommes d'un grand mérite et parfaitement qualifiés pour cela, se chargèrent de prononcer sur la valeur des ouvrages qui seraient soumis à leur appréciation. Ce n'était pas sans une légitime curiosité et un vif intérêt de cœur que les amis de l'indépendance de l'Eglise attendaient le moment où le nombre des concurrents serait connu et où le jury, prononçant son *verdict*, proclamerait le nom de l'auteur couronné. Au milieu des préoccupations de tous genres dont les esprits les plus indépendants et d'ordinaire les plus calmes, ont peine à se garantir, il était permis de supposer que la joûte intellectuelle et libérale que M. Haldimand avait provoquée, ne convierait pas de combattants bien nombreux, ni peut-être suffisamment préparés. De plus, le temps accordé pour remplir les conditions du concours était fort limité, les documents à consulter très-variés et très-importants. Les faits mêmes du procès exigeaient une étude délicate et approfondie; enfin, l'essai philosophique que réclamait le programme et qui devait entrer comme partie essentielle dans un ouvrage *populaire*, demandait non-seulement une grande liberté d'esprit et du savoir, mais encore la connaissance pratique des besoins et des éléments, permanents et variables, qui constituent le caractère d'un peuple, et dont tant de personnes, du reste éclairées, ne paraissent pas même se douter.

Nous sommes heureux de le dire: les prévisions défavorables ne semblent pas s'être réalisées. Les défenseurs de la liberté religieuse n'ont pas fait défaut. Trente et un mémoires ont été présentés au Jury qui, dans son rapport, en a distingué neuf, comme étant les plus remarquables et les meilleurs, et en a couronné deux, celui de M. Lucien Jottrand, publiciste à Bruxelles [1] et celui de M. Girard-Blumer, professeur à Bâle. Le public pourra bientôt juger l'ensemble de ces mémoires; car nous savons qu'un homme distingué, aussi habile littérateur que chrétien excellent, en fait l'objet d'un examen détaillé. Ce travail est impatiemment désiré.

[1] Voir le rendu-compte de ce livre, page 494 de ce volume.

Si le concours ouvert par M. Haldimand n'eût pas amené d'autre résultat que la publication des *Lettres d'un citoyen des Etats-Unis,* il y aurait déjà lieu d'être satisfait et reconnaissant. Les écrits précédemment publiés par M. Girard et en particulier ses communications intéressantes à la *Revue Suisse*, nous faisaient présager un livre de talent et de conscience. C'est aussi le jugement très-favorable que nous suggère la lecture de son mémoire.

Au point de vue où s'est placé M. Girard, il était difficile de trouver une forme littéraire plus heureuse que celle dont il a fait choix. Se proposant surtout de rappeler et d'étudier les faits qui ont signalé la révolution religieuse du canton de Vaud, il y avait tout profit pour l'intérêt du lecteur et l'intelligence du sujet, de déposer dans une correspondance active les événements et les actes, tels qu'ils se sont produits selon leur ordre chronologique. Les faits religieux, les désordres de la rue et les lois du pouvoir, se présentent ainsi dans leur succession réelle; les points saillants sont par là suffisamment mis en lumière, les détails les plus significatifs et les plus intimes trouvent leur place naturelle. Rien ne s'oppose non plus à ce que la discussion des principes ne s'introduise avec facilité dans le récit; seulement (et c'est un des éloges que nous aimons à donner à M. Girard) il fallait pour captiver l'attention, beaucoup de mesure, échapper aux redites, et une surveillance constante du but en perspective. Et si le *genre épistolaire*, adopté par l'écrivain, n'offre pas les avantages d'une méthode plus sévère, rigoureuse et didactique, il a d'un autre côté le mérite de l'actualité, de la chaleur et de la vie.

Dans un ouvrage destiné à être *un livre d'action,* on pouvait craindre que l'auteur, emporté par la vivacité de ses sympathies et par la violence de l'opposition, ne franchît quelquefois les limites de la vérité et de la charité. Dans les luttes de nos jours, on ne voit que trop d'écrivains, même parmi les meilleurs, qui prennent les exagérations de la passion pour des convictons profondes. Mais le lecteur des *Lettres* trouvera sans doute comme nous que toute l'impartialité désirable a été scrupuleusement observée dans la correspondance du *Citoyen des Etats-Unis*, espèce de pseudonyme dont le choix montre bien la voie indépendante et large dans laquelle M. le professeur Girard a voulu marcher. Qu'il reproduise et qu'il examine les pièces officielles, qu'il juge les opinions et les démarches des hommes dont il désapprouve la ligne de conduite, qu'il fasse usage des réflexions de la presse étrangère au canton de Vaud, nous n'avons rien remarqué qui pût légitimer une critique défavorable sur ce point capital. M. Girard a été bien gardé par sa conscience de chrétien, par les habitudes de son esprit observateur et éclairé, et par son amour vrai pour son pays. En définitive, l'impression est une, puissante, elle est triste aussi, mais salutaire.

Nous espérons que ces *Lettres*, si attachantes pour quiconque a

suivi avec détail la crise religieuse du canton de Vaud et si complètes pour les personnes qui désirent encore des renseignements exactes et utiles, seront lues aussi par les adversaires de la liberté des cultes, et par ceux qui s'obstinent à voir une misérable question politique dans une loyale manifestation de foi religieuse. Nous ne doutons pas pour plusieurs de l'heureux résultat de cette lecture.

Ce sera pour l'auteur la plus belle récompense de ses efforts et de son important travail.

JEAN HUS, WICLEFF ET JÉROME DE PRAGUE, ou trois réformateurs avant la Réforme. — Lausanne, chez George Bridel, éditeur. 1847. — Prix 6 batz.

Cette brochure est tirée en bonne partie du livre de M. de Bonnechose dont nous avons rendu compte dans cette *Revue* (p. 639, t. X). Elle est destinée à populariser les résultats essentiels de cet attachant récit, et paraît avoir été écrite surtout en vue de la jeunesse. La portion doctrinale y tient peu de place; les faits sont présentés avec simplicité et cependant dans une narration animée ; ça et là des explications courtes et précises déterminent avec exactitude le sens de ces expressions théologiques ou philosophiques, obscures pour les lecteurs non lettrés, et bien plus nombreuses qu'on ne le croit d'ordinaire, dans les livres destinés à être remis entre les mains des jeunes gens. Nous aurions voulu que l'esquisse de la vie de Wicleff eût été un peu plus étendue ; sans les écrits du prêtre anglais, la voix réformatrice de Jean Hùs ne se fût sans doute jamais fait entendre; c'est le professeur d'Oxford qui a suscité le prédicateur populaire de la chapelle de Bethléem; et, chose singulière, tandis que dans son pays l'influence de Wicleff resta limitée à la sphère de l'état et des classes élevées, quelques-unes de ses idées, tombées dans l'âme ardente de Hus et de Jérôme, devaient produire, sur un autre point de l'Europe, le mouvement religieux le plus démocratique qui ait peut-être jamais agité la chrétienté. Le but que s'est proposé l'estimable auteur de ce petit volume ne lui prescrivait pas du reste de s'arrêter beaucoup à de semblables rapprochements : il a voulu présenter, dans une forme populaire et accessible à tous, les faits principaux qui ont marqué la vie et la mort des précurseurs de la grande Réforme du seizième siècle, et son travail correspond très-bien à cette intention.

MYTHOLOGIE GRECQUE ET ROMAINE, ou introduction facile et méthodique à la lecture des poètes, par M. J. Humbert; 3e édition, Paris 1848.

MANUEL CHRONOLOGIQUE, contenant les principales dates de l'histoire universelle, politique, ecclésiastique et littéraire, jusqu'à la fin de l'année 1848, par J. H. Humbert; 3e édition, Paris 1849.

Il y a quelques années, M. Humbert, de Genève, n'était connu que par ses ouvrages sur la langue arabe, et principalement par son *Anthologie*, re-

cueil précieux, où puisèrent tour-à-tour les différens écrivains qui ont déroulé à nos yeux, par de splendides fragmens, les richesses des littératures orientales. Le savant philologue voulut joindre à ces palmes d'autres plus modestes et non moins réelles. Comme maints esprits élevés, il tourna ses regards vers la jeunesse, et lui consacra aussi ses veilles. Certes M. Humbert fut bien inspiré; nous n'en voulons d'autre preuve que la médaille de première classe que la Société pour l'instruction élémentaire lui a décernée à Paris, en Juillet dernier, pour sa *Mythologie*. Dans un rapport officiel, M. A. Meunier appelle cet ouvrage « un chef-d'œuvre en son genre.» Nous applaudissons de tout cœur à ce jugement. Sous quelque rapport que l'on envisage ce livre, il en est digne. Jusqu'à ce jour, Chompré, l'abbé Lyonnais, Blanchard, Noël, étaient, ce nous semble, les guides offerts à la jeunesse; le grand défaut de ces ouvrages était souvent une gaze trop légère jetée sur les aventures galantes des dieux de l'Olympe, et toujours l'absence d'un plan méthodique, de cette philosophie éclectique, qui relie ensemble, quand faire se peut, les fables identiques des peuples anciens, les décompose et remonte aux causes premières. M. Humbert a procédé de cette manière; il ne quitte jamais son fil conducteur. On remarquera surtout la vérité de cet allégué en ce qui touche à la mythologie égyptienne comparée à la mythologie grecque. Les six sections, dont se compose l'ouvrage, forment un cadre complet, où chaque divinité, chaque héros, chaque personnage marquant de l'antiquité a sa place désignée; les coutumes, les usages ne sont même pas oubliés. Ajoutons que le style de la *Mythologie* est d'une élégance remarquable, d'une pureté attique, sans recherche, sans prétention. C'est dans les classiques que l'auteur a puisé la plupart de ses citations, qui ont un cachet d'originalité frappante; parfois aussi le poète français fournit des vers ingénieux à l'appui des poètes grecs et latins. Espérons que cet ouvrage sera accueilli en Suisse, comme il le mérite. Il en est à sa troisième édition, c'est son plus bel éloge.

Le *Manuel chronologique* du même auteur se distingue aussi par des qualités supérieures. Sans doute ici il y aura plus de sécheresse, plus de peine, mais toutes deux sont si bien dissimulées qu'il faut être expert pour y prendre garde. Cet ouvrage est encore neuf dans son genre. D'un coup-d'œil vous saisissez, année par année, tous les évènemens remarquables dans le monde politique ou intellectuel, toutes les découvertes importantes dans les sciences ou dans les arts. Au milieu du texte quelques grands noms, en caractères plus saillans, surgissent comme autant de jalons qui tracent notre route dans ce vaste domaine de l'histoire, où il est si facile de s'égarer. L'auteur apporte une exactitude scrupuleuse dans l'indication des dates; il a procédé mathématiquement, d'un œil sûr, hésitant au besoin, mais s'avançant hardiment quand la critique a fait jaillir la lumière des ténèbres épaisses de l'antiquité. Sous ce rapport M. Humbert est irréprochable; la nouvelle école historique le compte parmi les siens; il remonte aux sources, et ne donne que des faits certains. Cet ouvrage ne sera pas

moins utile aux écoles que le précédent. S'il a coûté à M. Humbert plus de labeur que la *Mythologie*, il n'en aura pas moins de succès. K.

LES CHATEAUX DE BALE-CAMPAGNE (DIE SCHLOESSER und die Burgen in Buselland, Nachrichten über das Leben und Treiben der Ritter und Bargherren auf denselben, nebst einer Menge Volkssagen), par J. G. Lenggenhager. Liestal. 1848.

Comme le livre l'indique, cet ouvrage est consacré exclusivement à l'histoire des anciens châteaux, si nombreux dans le canton de Bâle. Wursteisen, Gross, Lutz, Brükner et les chroniqueurs ont servi de base à ce travail, Brückner surtout a été fréquemment copié par M. Lenggenhager. La partie purement historique offre donc peu de données nouvelles; nous avons cependant remarqué certains faits peu connus : l'auteur dit dans sa préface qu'outre les chroniques imprimées, il a consulté avec fruit des *chroniques manuscrites poudreuses;* quelles sont ces sources inédites? pourquoi ne sont-elles pas relatées d'une manière précise? pourquoi encore cette absence complète d'indications pour les particularités qui ne sont pas du domaine public. Le cadre même de l'ouvrage ne semble pas avoir dû interdire la littérature de son œuvre; et si l'auteur cité importe peu au commun des lecteurs, l'homme sérieux désire connaître sur quelles autorités s'appuie l'écrivain. L'histoire des anciens châteaux est précédé d'un coup-d'œil sur l'ancienne Rauracie, et suivie d'observations intéressantes sur l'état du peuple et du pays au moyen-âge.

Mais une partie neuve dans cet ouvrage est celle qui rappelle les légendes et traditions populaires. Plusieurs étaient connues ou signalées ailleurs; cependant nous n'en avons pas encore vu de recueil aussi complet, et nulle part elles n'étaient rendues avec une telle facilité et élégance de style. Ce sont bien les ruines des antiques manoirs avec leurs tapis de lière et de mousse, aux fleurs blanches coquettement inclinées çà et là. D'un côté, grâce, langueur, mélancolie; de l'autre, grandeur, force, éclat. Parfois l'intérêt dramatique anime le récit, comme le *tremblement de terre de Pfeffingen* en 1356. Par contre une simplicité touchante respire à chaque page de l'*Enfant perdu et de Marie ou la fleur de la vallée de Dornach.* Nous regrettons de ne pouvoir confirmer par une citation ce jugement dicté par une stricte justice. Les qualités poétiques propres au style légendaire le cèdent dans l'histoire proprement dite, à une phrase sobre, ferme et digne.

Brückner était trop scientifique et trop coûteux pour être entre les mains de tous; M. Lenggenhager a remédié à ce double défaut; son ouvrage est d'un prix modique et il est populaire. Remercions-le au nom de ses compatriotes. Grâce à lui, tout Bâlois, au village comme à la ville, apprendra bientôt en s'amusant l'histoire de son pays, si pleine de charmes, à quelque époque qu'on la considère. K.

HENRI WOLFRATH, ÉDITEUR.

REVUE SUISSE. 1849. DOUZIÈME ANNÉE.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XII.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

POÉSIE.

CRITIQUE, HISTOIRE ET BIOGRAPHIE.

SCIENCES. — QUESTIONS SOCIALES. — INTÉRÊTS PUBLICS.

CHRONIQUE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ERRATA DU TOME DOUZIÈME.

Page	35,	ligne	15 :	ces hautes, *lisez* : ses hautes
»	36,	»	6 :	Direction, *lisez :* Directoire
»	40,	»	9 :	pas de virgule après *mire*
»	82,	»	7	en remontant : Torquemuda *lisez :* Torquemada
»	84:	»	2	» : Ne faisais-tu pas, dis, de bien belles obsèques *lisez:* dis, ne faisais-tu pas de bien belles obsèques
»	85,	»	7 :	oui, de ton chapitre *lisez* : oh ! oui de ton chapitre
»	id.	»	12 :	hauts et vains *lisez* : riches et vains
»	96,	»	20 :	où *lisez :* d'où
»	97,	»	21 :	comme : *lisez* : connu
»	id.	»	22 ;	eu ce temps *lisez :* en ce temps
»	146,	»	2,:	Remplacez *Renaud* par *Roger*, comme aurait dû dire le critique cité dans ce passage.
»	296,	»	7 :	Padekouke *lisez :* Pankouke
»	298,	»	5	en remontant, le relation *lisez :* la relation
»	308,	»	14 :	» Senner *lisez :* Sinner
»	329,	»	6 :	XVI[e] siècle, *lisez :* XV[e] siècle
»	336,	»	12 :	des troupeaux *lisez :* de troupeaux
»	342,	»	12 :	raideur *lisez* : roideur
»	375,	»	20 :	ses parfums *lisez :* des parfums
»	376,	»	12 :	estimés *lisez :* estimées
»	id.	»	39 :	Regner *lisez :* Hegner
»	378,	»	39 :	empêchait *lisez :* empêchaient
»	380,	»	26 :	le coup-d'œil *lisez :* ce coup-d'œil
»	381,	»	3 :	et du sentiment *lisez* : et de sentiment

Page	409,	ligne	21 :	paraissant *lisez :* paraissent
»	414,	»	11 :	son dernier *lisez* : le dernier
»	416,	»	33 :	flamande *lisez :* wallonne
»	417,	»	25 :	le conserve *lisez :* la conserve
»	420,	»	18 :	un Odyssée *lisez* : une Odyssée
»	474,	»	16 :	fautes aussi, sa position *lisez :* fautes ; aussi sa position
»	481,	»	2 :	modestie du *lisez* : modestie de
»	id.	»	18 :	la poétique *lisez :* la poésie
»	482,	»	7	d'en bas : Oarystès : *lisez* : Oarystis
»	484,	»	30 :	le dire si bien *lisez :* dire si bien
»	532,	»	17 :	haute-lisse *lisez* : haute-lice
»	533,	»	27 :	petits lihts *lisez :* petits îlots.
»	536,	»	22 :	couleur vert-de-botte *lisez :* couleur revers de botte
»	537,	»	9 :	la nature est votre maître *lisez* : la nature et votre maître
»	id.	»	26 :	front, *lisez* : fond,
»	548,	»	4 :	le catastrophe *lisez :* la catastrophe
»	557,	»	10	d'en bas *:* elles *lisez :* ils
»	558,	»	2	» Hippodrome *lisez :* l'Hippodrome
»	560,	»	4 *:*	précieuses *lisez* : pieuses
»	563,	»	21 :	est *lisez :* n'est
»	675,	»	3 :	cahos *lisez :* chaos
»	756,	»	18 *:*	de son œuvre *lisez :* de cette œuvre.

